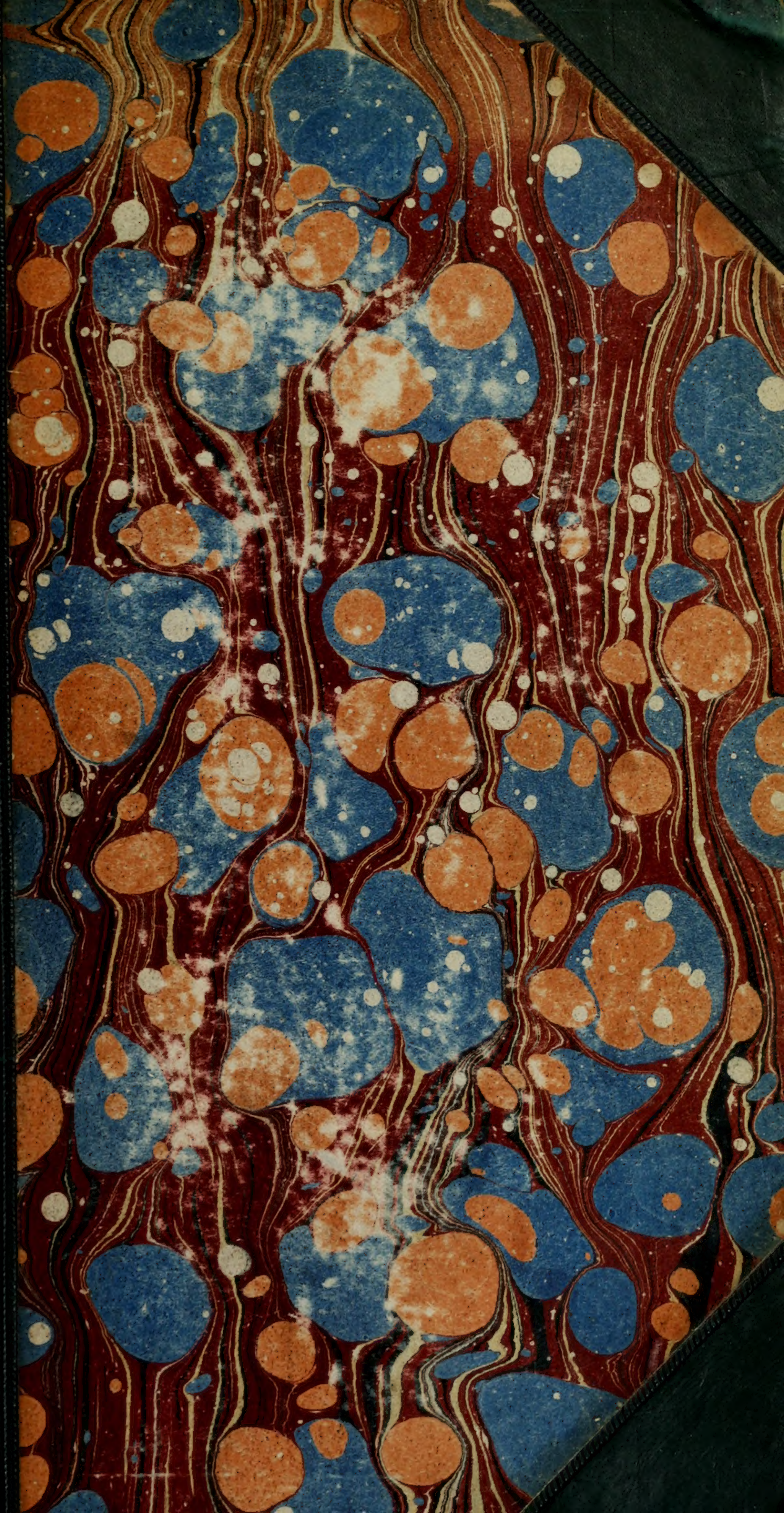


ΟΜΗΡΟΥ
ΙΛΙΑΣ

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ

L'ILIADE D'HOMÈRE

TEXTE GREC

REVU ET CORRIGÉ D'APRÈS LES DOCUMENTS AUTHENTIQUES
DE LA RECENSION D'ARISTARQUE
ACCOMPAGNÉ D'UN COMMENTAIRE CRITIQUE ET EXPLICATIF
PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION
ET SUIVI
DES PROLÉGOMÈNES DE VILLOISON, DES PROLÉGOMÈNES ET DES PRÉFACES DE WOLF
DE DISSERTATIONS SUR DIVERSES QUESTIONS HOMÉRIQUES, ETC.

PAR ALEXIS PIERRON

CHANTS XIII-XXIV

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND — LEIPZIG, 3, KOENIGS-STRASSE

1869


JAN 29 1974

ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ.

ΙΛΙΑΔΟΣ Ν.

ΜΑΧΗ ΕΠΙ ΤΑΙΣ ΝΑΥΣΙΝ.

Neptune profite d'un moment où Jupiter détourne les yeux de la plaine de Troie, pour aller assister les Grecs (1-42). Il prend la figure de Calchas, et ranime par ses discours le courage des guerriers (43-124). Hector est arrêté dans son élan vers les navires (125-205). Idoménée et Mérion défendent la gauche de la flotte, tandis que les deux Ajax en protégent le centre (206-329). Combat sanglant où périssent Grecs et Troyens, jouets des desseins opposés de Neptune et de Jupiter (330-360). Exploits d'Idoménée (361-672). Les Troyens commencent à reculer; mais Hector prend conseil des chefs, et se décide à continuer la lutte (673-808). Ajax défie Hector; et le combat s'engage de nouveau, plus terrible et plus acharné que jamais (809-837).

Ζεὺς δ' ἐπεὶ οὖν Τρῶάς τε καὶ Ἕκτορα νηυσὶ πέλασσεν,
τοὺς μὲν ἔα παρὰ τῇσι πόνον τ' ἐχέμεν καὶ ὀϊζὺν
νωλεμέως· αὐτὸς δὲ πάλιν τρέπεν ὄσσε φαεινὼ,
νόσφιν ἐφ' ἱπποπόλων Θρῃκῶν καθορώμενος αἶαν,
Μυσῶν τ' ἀγχεμάχων, καὶ ἀγαυῶν Ἱππημολγῶν,

2. Τούς doit être pris comme désignant les deux partis qui combattent. Jupiter les laisse faire. *Scholies :* ἐὰν ἐπ' ἀμφοτέρων λέγῃ Τρώων καὶ Ἑλλήνων, ἁπλούστερόν ἐστιν· ἐὰν δὲ περὶ τῶν Τρώων μόνων, ἐμφαίνεται ἦθος κατακερτομοῦντος τοῦ ποιητοῦ, ὅτι μάτην ἐπόνουν. Il est douteux que le poëte ait voulu plaisanter, comme le donnerait à entendre τούς appliqué aux Troyens seuls. — Παρὰ τῇσι. Zénodote et Aristophane de Byzance, περὶ τῇσι.

3. Πάλιν τρέπεν, il tourna d'un autre côté. Ici, πάλιν est simplement synonyme de ἀλλαχοῦ. *Scholies :* τὸ πάλιν τὴν ἀπὸ τοῦ εὐθέως ἀποστροφὴν δηλοῖ.

4. Ἱπποπόλων. La Thrace produisait de bons chevaux, et les Thraces étaient d'excellents cavaliers.

5. Μυσῶν τ' ἀγχεμαχῶν.... Ce vers se termine par trois spondées. — Μυσῶν. Il ne s'agit point des Mysiens d'Asie, mais des Mysiens des bords du Danube. Ce sont les *Mœsi* des Latins. Eustathe : τῶν ἐν Μακεδονίᾳ τε καὶ Ἴστρῳ. — Ἱππημολγῶν n'est pas le nom d'une peuplade particulière. Ce mot équivaut à Σκυθῶν. Tous

γλακτοφάγων, Ἀβίων τε, δικαιοτάτων ἀνθρώπων.
Ἐς Τροίην δ' οὐ πάμπαν ἔτι τρέπεν ὄσσε φαεινώ·
οὐ γὰρ ὅγ' ἀθανάτων τιν' ἐέλπετο, ὃν κατὰ θυμὸν,
ἐλθόντ' ἢ Τρώεσσιν ἀρηξέμεν ἢ Δαναοῖσιν.
Οὐδ' ἀλαὸς σκοπιὴν εἶχε κρείων Ἐνοσίχθων·
καὶ γὰρ ὁ θαυμάζων ἧστο πτόλεμόν τε μάχην τε,
ὑψοῦ ἐπ' ἀκροτάτης κορυφῆς Σάμου ὑληέσσης
Θρηϊκίης· ἔνθεν γὰρ ἐφαίνετο πᾶσα μὲν Ἴδη,
φαίνετο δὲ Πριάμοιο πόλις καὶ νῆες Ἀχαιῶν.
Ἔνθ' ἄρ' ὅγ' ἐξ ἁλὸς ἕζετ' ἰὼν, ἐλέαιρε δ' Ἀχαιοὺς
Τρωσὶν δαμναμένους, Διὶ δὲ κρατερῶς ἐνεμέσσα.
Αὐτίκα δ' ἐξ ὄρεος κατεβήσετο παιπαλόεντος,
κραιπνὰ ποσὶ προβιβάς· τρέμε δ' οὔρεα μακρὰ καὶ ὕλη
ποσσὶν ὑπ' ἀθανάτοισι Ποσειδάωνος ἰόντος.
Τρὶς μὲν ὀρέξατ' ἰὼν, τὸ δὲ τέτρατον ἵκετο τέκμωρ,

les peuples des steppes trayaient les juments et se nourrissaient de leur lait.

6. Ἀβίων (des Abiens), *vulgo* ἀβίων (pauvres), épithète des Hippémolges. Aristarque fait du mot Ἀβίων un nom de peuple; et il est certain qu'il y avait un peuple nomade qui portait le nom d'Abiens. Eschyle décrit même la manière de vivre des Abiens, dans un des passages qui nous restent de son *Prométhee delivre* Arrien dit que les Abiens étaient des Scythes. Eustathe : Ἀρριανὸς δέ φησιν, ὅτι οἰκοῦσι τὴν Ἀσίαν οἱ Ἄβιοι Σκύθαι, αὐτόνομοι διὰ πενίαν καὶ δικαιότητα. Ce διὰ πενίαν contredit les paroles d'Eschyle : .... ἀλλ' αὐτόσποροι Γύαι φέρουσι βίοτον ἄφθονον βρότοις. Quinte-Curce, VII, vi : « Legati deinde « Abiorum Scytharum superveniunt; liberi « ex quo decesserat Cyrus; tum imperata « facturi. Justissimos barbarorum consta- « bat. » Il est probable que le mot Ἄβιοι, nom de peuple, n'a de commun que l'apparence avec ἄβιοι, pluriel de l'adjectif ἄβιος. Suivant quelques-uns, Eschyle a écrit Γαβίους, et non Ἀβίους. — Ceux des anciens qui prenaient ἀβίων comme adjectif écrivaient du moins δικαιοτάτων τ' ἀνθρώπων, ce qui rendait la phrase régulière. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, χωρὶς τοῦ τε, δικαιοτάτων ἀνθρώπων.

8. Οὐ γὰρ ὅγ'. Aristophane de Byzance, οὐ γὰρ ἔτ'.

10. Οὐδ' ἀλαὸς σκοπιὴν εἶχε. Voyez la note X, 515.

11. Θαυμάζων, contemplant.

12. Ἐπ' ἀκροτάτης κορυφῆς. Aristophane de Byzance lisait, au datif pluriel, ἐπ' ἀκροτάτῃς κορυφῇς.

12-13. Σάμου ... Θρηϊκίης. C'est l'île de Samothrace, qui se nomme, encore maintenant, Samothraki.

13-14. Ἔνθεν γὰρ.... Virgile, *Énéide*, II, 461 : « .... unde omnis Troja videri « Et Danaum solitæ naves et Achaica « castra. »

18-19. Κραιπνὰ ποσὶ.... Longin cite ces deux vers dans le traité *du Sublime* (chap. VII), et dit qu'ils peignent admirablement un vrai dieu, dans toute sa majesté et sa grandeur. Boileau les a faiblement imités : « Neptune, ainsi marchant dans ces vastes campagnes, Fait trembler sous ses pieds et forêts et montagnes. »

20. Ὀρέξατ' ἰών, il allongea allant, c'est-à-dire il fit un grand pas. Le verbe ὀρέγομαι se dit ordinairement de la main. Ici, c'est avec le pied que Neptune atteint à son but. Il semble que Longin aurait dû citer surtout ce vers, plus expressif encore que les deux précédents.

Αἰγάς· ἔνθα τέ οἱ κλυτὰ δώματα βένθεσι λίμνης,
χρύσεα, μαρμαίροντα τετεύχαται, ἄφθιτα αἰεί.
Ἔνθ' ἐλθὼν, ὑπ' ὄχεσφι τιτύσκετο χαλκόποδ' ἵππω,
ὠκυπέτα, χρυσέῃσιν ἐθείρῃσιν κομόωντε.
Χρυσὸν δ' αὐτὸς ἔδυνε περὶ χροΐ· γέντο δ' ἱμάσθλην
χρυσείην, εὔτυκτον, ἑοῦ δ' ἐπεβήσετο δίφρου·
βῆ δ' ἐλάαν ἐπὶ κύματ'· ἄταλλε δὲ κήτε' ὑπ' αὐτοῦ,
πάντοθεν ἐκ κευθμῶν, οὐδ' ἠγνοίησαν ἄνακτα·
γηθοσύνῃ δὲ θάλασσα διΐστατο· τοὶ δὲ πέτοντο
ῥίμφα μάλ', οὐδ' ὑπένερθε διαίνετο χάλκεος ἄξων·
τὸν δ' ἐς Ἀχαιῶν νῆας ἐΰσκαρθμοι φέρον ἵπποι.
Ἔστι δέ τι σπέος εὐρὺ, βαθείης βένθεσι λίμνης,
μεσσηγὺς Τενέδοιο καὶ Ἴμβρου παιπαλοέσσης·
ἔνθ' ἵππους ἔστησε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,

21. Αἰγάς. Neptune avait un temple à Éges en Achaïe; mais il en avait un aussi à Éges en Eubée. Il est donc impossible de savoir quelle est celle des deux villes d'Éges qu'Homère a voulu désigner ici. Eustathe : ἢ τὰς ἐν Εὐβοίᾳ λέγει.... ἕτεροι δέ φασιν, Αἰγὰς ἐνταῦθα λέγειν τὸν ποιητὴν τὰς ἐν Πελοποννήσῳ, ἤτοι Ἀχαϊκάς. Selon d'autres, il ne s'agissait pas d'une ville, mais d'une île. Nicostrate disait que l'île d'Éges est dans la mer Égée, et que c'est une contrée mystérieuse où personne n'ose aborder, parce que ceux qui y ont mis le pied pendant la nuit n'en sont jamais revenus. Eustathe encore : ἢ κατὰ Νικόστρατον Αἰγὰς νοητέον, νῆσον περὶ τὸ Αἰγαῖον, περὶ ἧς παραδοξολογία φέρεται, ὡς οἱ προσορμιζόμενοι ἐκεῖ νυκτὸς ἀφανεῖς γίνονται· διὸ μηδὲ προσπελάζειν τινά. — Aristarque faisait remarquer que Éges est à Neptune ce que l'Olympe est aux autres dieux, et que Neptune y est invisible aux hommes, comme les dieux sont invisibles aux hommes sur l'Olympe.

23-26. Ἐνθ' ἐλθὼν,... Voy. VIII, 41-44 et les notes sur ces quatre vers.

27-29. Βῆ δ' ἐλάαν.... Longin cite ces trois vers à la suite des vers 18-19; et Boileau les a imités, ou plutôt paraphrasés, comme il suit : « Il attelle son char, et, montant fièrement, Lui fait fendre les flots de l'humide élément. Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines, D'aise on entend sauter les pesantes baleines. L'eau frémit sous le dieu qui lui donne la loi, Et semble avec plaisir reconnaître son roi. Cependant le char vole, etc. »

27. Ὑπ' αὐτοῦ. Quelques textes antiques donnaient, ὑπ' αὐτῷ.

28. Ἠγνοίησαν, *vulgo* ἠγνοίησεν. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἠγνοίησαν.

29. Γηθοσύνῃ, *præ gaudio*, de joie. C'est la leçon d'Aristophane de Byzance, rétablie par Hérodien. Aristarque avait supprimé l'iota adscrit, et lisait γηθοσύνη, féminin de γηθόσυνος (*lætans*) : toute joyeuse. Hérodicus lisait : γηθόσυν' ἡ δὲ θάλασσα. De toute façon, le sens reste le même. — Τοί, eux (les chevaux).

29-30. Πέτοντο ῥίμφα μάλ(α). Virgile, *Énéide*, I, 156 : « Flectit equos, curruque « volans dat lora secundo. » Virgile s'est aussi inspiré du dernier trait (οὐδ' ὑπένερθε διαίνετο), pour peindre la rapidité de la course de Camille. *Énéide*, VII, 810 : « Vel mare *per medium*, fluctu suspensa « tumenti, Ferret iter, celeres *nec tingeret* « *æquore* plantas. »

33. Τενέδοιο καὶ Ἴμβρου. Ténédos et Imbros sont deux îles de la mer Égée, l'une près de la Troade, l'autre près de la Chersonèse de Thrace.

34. Ἔνθ(α), là : dans la caverne

λύσας ἐξ ὀχέων· παρὰ δ᾽ ἀμβρόσιον βάλεν εἶδαρ
ἔδμεναι· ἀμφὶ δὲ ποσσὶ πέδας ἔβαλε χρυσείας,
ἀῤῥήκτους, ἀλύτους, ὄφρ᾽ ἔμπεδον αὖθι μένοιεν
νοστήσαντα ἄνακτα· ὁ δ᾽ ἐς στρατὸν ᾤχετ᾽ Ἀχαιῶν.
Τρῶες δὲ, φλογὶ ἶσοι, ἀολλέες, ἠὲ θυέλλῃ,
Ἕκτορι Πριαμίδῃ ἄμοτον μεμαῶτες ἕποντο,
ἄβρομοι, αὐΐαχοι· ἔλποντο δὲ νῆας Ἀχαιῶν
αἱρήσειν, κτενέειν δὲ παρ᾽ αὐτόφι πάντας ἀρίστους.
Ἀλλὰ Ποσειδάων γαιήοχος, ἐννοσίγαιος,
Ἀργείους ὤτρυνε, βαθείης ἐξ ἁλὸς ἐλθὼν,
εἰσάμενος Κάλχαντι δέμας καὶ ἀτειρέα φωνήν.
Αἴαντε πρώτω προσέφη, μεμαῶτε καὶ αὐτώ·
Αἴαντε, σφὼ μέν τε σαώσετε λαὸν Ἀχαιῶν,
ἀλκῆς μνησαμένω, μηδὲ κρυεροῖο φόβοιο.
Ἄλλῃ μὲν γὰρ ἔγωγ᾽ οὐ δείδια χεῖρας ἀάπτους
Τρώων, οἳ μέγα τεῖχος ὑπερκατέβησαν ὁμίλῳ·
ἕξουσιν γὰρ ἅπαντας ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοί·

37. Μένοιεν est dans le sens actif, comme on dit en latin *manere aliquem*, attendre quelqu'un.

39. Φλογὶ ἶσοι. Nous avons vu, XI, 596 : μάρναντο δέμας πυρός. Quelques anciens voulaient rendre compte logiquement de ces comparaisons singulières, qui ne sont justiciables que de l'imagination. *Scholies :* πρὸς τὸ εὐκίνητον καὶ ἁρπακτικὸν καὶ ἠχητικὸν τούτοις εἰκάζει, ὅθεν οὐδ᾽ ἐμψύχοις, οἷον λέουσιν, ἢ λύκοις, διὰ τὴν ἄλογον ὁρμήν.

41. Ἄβρομοι, αὐΐαχοι. Homère représente d'ordinaire les Troyens comme aimant le bruit. Ces deux épithètes peignent la turbulence au plus haut degré. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ, ἄγαν βρομοῦντες καὶ ἄγαν ἰαχοῦντες, κατ᾽ ἐπίτασιν τοῦ α κειμένου· ἑκάστοτε γὰρ θορυβώδεις τοὺς Τρῶας παρίστησι. Buttmann et d'autres expliquent cet α, dont parle Aristarque, comme un équivalent de ἅμα. Il y a quelque chose d'analogue dans la note d'Eustathe : δηλοῖ δὲ τὸ ἄβρομοι, αὐΐαχοι, τὸ ἅμα βρόμῳ, ἅμα ἰαχῇ. Mais Buttmann paraphrase d'une façon plus expressive : *una strepentes*, *una sonantes*. C'est le vacarme d'une armée entière. Eustathe dit, d'après quelque Alexandrin sans doute, que la première épithète correspond à la première comparaison, et l'autre à la seconde : ὧν βρόμος μὲν ἐπὶ φλογὸς, ἰαχὴ δὲ ἐπὶ θυέλλης. — Il ne faut pas prendre αυ, dans αὐΐαχοι, pour l'adverbe αὖ (*retro*, *rursus*, *iterum*). C'est α suivi du digamma euphonique; et αὐΐαχοι est pour ἀϝίαχοι.

42. Παρ᾽ αὐτόφι équivaut simplement, comme dans d'autres passages, à l'adverbe αὐτοῦ (*ibidem*, là-même). L'explication *apud ipsos* (près d'eux-mêmes), ou *apud illum* (près d'Hector), ne donne pas des idées nettes. La traduction latine *apud ipsas* (près des navires) n'est point exacte; car il n'y a pas d'exemples d'αὐτόφι employé au féminin.

47. Σαώσετε, vous sauverez : il faut que vous sauviez; sauvez.

48. Φόβοιο, *fugæ*, de la fuite.

49. Ἄλλῃ, *alibi*, ailleurs (partout où n'est point Hector).

51. Ἕξουσιν, *sustinebunt*, arrêteront. Eustathe : κωλύσουσι. Aristophane de Byzance écrivait, σχήσουσι.

τῇ δὲ δὴ αἰνότατον περιδείδια, μή τι πάθωμεν,
ᾗ ῥ' ὅγ' ὁ λυσσώδης φλογὶ εἴκελος ἡγεμονεύει,
Ἕκτωρ, ὃς Διὸς εὔχετ' ἐρισθενέος πάϊς εἶναι.
Σφῶϊν δ' ὧδε θεῶν τις ἐνὶ φρεσὶ ποιήσειεν,
αὐτώ θ' ἑστάμεναι κρατερῶς καὶ ἀνωγέμεν ἄλλους·
τῷ κε καὶ ἐσσύμενόν περ ἐρωήσαιτ' ἀπὸ νηῶν
ὠκυπόρων, εἰ καί μιν Ὀλύμπιος αὐτὸς ἐγείρει.
Ἦ, καὶ σκηπανίῳ γαιήοχος Ἐννοσίγαιος
ἀμφοτέρω κεκοπὼς πλῆσεν μένεος κρατεροῖο·
γυῖα δ' ἔθηκεν ἐλαφρὰ, πόδας, καὶ χεῖρας ὕπερθεν.
Αὐτὸς δ', ὥστ' ἴρηξ ὠκύπτερος ὦρτο πέτεσθαι,
ὅς ῥά τ' ἀπ' αἰγίλιπος πέτρης περιμήκεος ἀρθεὶς,
ὁρμήσῃ πεδίοιο διώκειν ὄρνεον ἄλλο·
ὣς ἀπὸ τῶν ἤϊξε Ποσειδάων ἐνοσίχθων.
Τοῖϊν δ' ἔγνω πρόσθεν Ὀϊλῆος ταχὺς Αἴας,
αἶψα δ' ἄρ' Αἴαντα προσέφη Τελαμώνιον υἱόν·
Αἶαν· ἐπεί τις νῶϊ θεῶν, οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν,
μάντεϊ εἰδόμενος κέλεται παρὰ νηυσὶ μάχεσθαι
(οὐδ' ὅγε Κάλχας ἐστὶ, θεοπρόπος οἰωνιστής·

53. Ὄγ' ὁ λυσσώδης, ce terrible enragé.

54. Εὔχετ(αι) est pris en mauvaise part. *Scholies :* ἀλαζονεύεται. Le faux Calchas cherche à rendre Hector odieux. Il ment, afin d'animer davantage les Grecs contre le héros. Hector a dit seulement, VIII, 540-541, qu'il voudrait être aussi sûr d'avoir un jour les honneurs divins, qu'il était sûr de vaincre les Grecs. Eustathe : ὥρμηται δὲ ἡ διαβολὴ ἐκ τοῦ, τιοίμην ὡς τίεται Ἀθηναίη καὶ Ἀπόλλων.

57. Ἐρωήσαιτ(ε), *repuleritis*. C'est le seul passage où Homère ait donné au verbe ἐρωέω une signification active. *Scholies:* ἀποστρέψοιτε καὶ ἀπελήσοιτε τῶν νηῶν.

59. Σκηπανίῳ, synonyme de σκήπτρῳ. Calchas, en qualité de prêtre ou d'augure, porte un sceptre ou bâton sacré. Les *Scholies* notent le mot σκηπάνιον comme un terme du dialecte de Cyrène : οἱ Κυρηναῖοι οὕτω καλοῦσι τὸ σκῆπτρον. Ce doit être une forme très-ancienne ; car c'est celle qui ressemble le plus au latin *scipio*.

60. Κεκοπώς. Aristophane de Byzance laissait le choix entre deux leçons : κεκοπώς et κεκοφώς. Mais Aristarque ne donne que la première : et il explique ce parfait dans le sens du présent : ἡ διπλῆ, ὅτι κεκοπὼς ἀντὶ τοῦ κόπτων. Le texte de Chios et la diorthose d'Antimachus ne donnaient ni κεκοπώς ni κεκοφώς. Le scholiaste A : ἐν δὲ τῇ Χίᾳ καὶ Ἀντιμάχου, κεκοπών.

61. Γυῖα δ' ἔθηκεν. .. Voyez V, 122 et la note sur ce vers.

62. Ἴρηξ. C'est à tort que les lexicographes donnent l'esprit rude à ce mot. Eustathe : τὸ δὲ ἴρηξ Ἰωνικῶς ψιλοῦται, ε καὶ τὸ ἱέραξ δασύνεται.

64. Πεδίοιο, génitif local : *per planitiem*, à travers la plaine. Virgile, *Énéide*, XI, 721 : « Quam facile accipiter saxo sacer « ales ab alto Consequitur pennis sublimem « in nube columbam. »

66. Τοῖϊν. *ex illis duobus*, (l'un) d'entre ces deux.

ἴχνια γὰρ μετόπισθε ποδῶν ἠδὲ κνημάων
ῥεῖ' ἔγνων ἀπιόντος· ἀρίγνωτοι δὲ θεοί περ),
καὶ δ' ἐμοὶ αὐτῷ θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φίλοισιν
μᾶλλον ἐφορμᾶται πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι,
μαιμώωσι δ' ἔνερθε πόδες, καὶ χεῖρες ὕπερθεν.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη Τελαμώνιος Αἴας·
Οὕτω νῦν καὶ ἐμοὶ περὶ δούρατι χεῖρες ἄαπτοι
μαιμῶσιν, καί μοι μένος ὤρορε· νέρθε δὲ ποσσὶν
ἔσσυμαι ἀμφοτέροισι· μενοινώω δὲ καὶ οἶος
Ἕκτορι Πριαμίδῃ ἄμοτον μεμαῶτι μάχεσθαι.
Ὣς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον,
χάρμῃ γηθόσυνοι, τήν σφιν θεὸς ἔμβαλε θυμῷ.
Τόφρα δὲ τοὺς ὄπιθεν Γαιήοχος ὦρσεν Ἀχαιούς,
οἳ παρὰ νηυσὶ θοῇσιν ἀνέψυχον φίλον ἦτορ.
Τῶν ῥ' ἅμα τ' ἀργαλέῳ καμάτῳ φίλα γυῖα λέλυντο,
καί σφιν ἄχος κατὰ θυμὸν ἐγίγνετο δερκομένοισιν

71. Ἴχνια γάρ.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἴχνια. Zénodote et Aristophane de Byzance, ἴχματα. D'autres anciens écrivaient, ἴθματα. — Le mot ἴχνια est pris ici dans un sens général. C'est l'effet que produit sur nous la démarche de quelqu'un. Le fils d'Oïlée devine un dieu, à la majesté avec laquelle il a vu s'éloigner le prétendu Calchas. Virgile fait aussi reconnaître Vénus à sa démarche, *Énéide*, I, 404 : « Et vera incessu patuit « dea. » Eustathe a très-bien commenté le passage d'Homère; et Bothe fait parfaitement sentir la valeur de l'explication d'Eustathe : « Ipsa ποδῶν ἴχνια non sunt quæ « vulgo dici solent, *vestigia pedum* (*die « Fusstapfen*), sed incessus haud vulgaris, « nec hominum (*der übermenschliche Gang « des Gottes*) : ἢ μηδὲ ἴχνη ἐντυποῦντος, « inquit Eustathius, ἢ καὶ πλατὺ διαβαί- « νοντος, ὡς πολὺ διιστάναι ἀλλήλων τὰ « ἴχνη, καὶ μὴ κατὰ βῆμα ἀνθρώπου, ἢ « καὶ ὡς λίαν ταχὺ καὶ ἀχρόνως ἴχνος « ἐπὶ ἴχνει ποιοῦντος. » Il est probable que nous avons là une citation textuelle d'Aristarque, descendue de transcription en transcription jusqu'au douzième siècle.

72. Ῥεῖ' pour ῥεῖα, ῥέα : facilement. — Ἀρίγνωτοι n'est pas dit d'une manière absolue, car on ne reconnaît les dieux qu'à leurs actes ; mais leurs actes les font de suite reconnaître. Eustathe : τὸ δὲ εἶναι τὸ θεῖον ἀρίγνωτον, οὐχ ἁπλῶς ἐρρέθη, ἀλλ' ὅτε δηλαδὴ ἐνέργημά τι οἰκεῖον ἐκφήνῃ, ὅπερ οὐ κατὰ τὰ ἀνθρώπινά ἐστι.

73. Καὶ δ(έ) est dans le sens de καὶ δή. Cet archaïsme, comme on s'en souvient, est très-fréquent chez Homère.

75. Μαιμώωσι, *alacriter gestiunt*. Il s'agit d'une activité qui brûle de se donner carrière. Un souffle divin anime tout le corps d'Ajax. Apollonius : μαιμώωσιν, ἐνθουσιῶσι.

79. Καὶ οἶος, même seul. Camille parle de même à Turnus, *Énéide*, XI, 502 : « Turne, sui merito si qua est fiducia forti, « Audeo, et Æneadum promitto occurrere « turmæ, *Solaque* Tyrrhenos equites ire « obvia contra. »

80. Ἄμοτον se rapporte à μεμαῶτι, et μάχεσθαι dépend de μενοινώω, qui est au vers précédent.

83. Τούς (eux) est déterminé plus loin par Ἀχαιούς.

84. Ἀνέψυχον, rafraîchissaient : reposaient; réconfortaient.

Τρῶας, τοὶ μέγα τεῖχος ὑπερκατέβησαν ὁμίλῳ.
Τοὺς οἵγ' εἰσορόωντες, ὑπ' ὀφρύσι δάκρυα λεῖβον·
οὐ γὰρ ἔφαν φεύξεσθαι ὑπὲκ κακοῦ. Ἀλλ' Ἐνοσίχθων
ῥεῖα μετεισάμενος κρατερὰς ὤτρυνε φάλαγγας.
Τεῦκρον ἔπι πρῶτον καὶ Λήϊτον ἦλθε κελεύων,
Πηνέλεών θ' ἥρωα, Θόαντά τε Δηΐπυρόν τε,
Μηριόνην τε καὶ Ἀντίλοχον, μήστωρας ἀϋτῆς·
τοὺς ὅγ' ἐποτρύνων ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Αἰδώς, Ἀργεῖοι, κοῦροι νέοι· ὔμμιν ἔγωγε
μαρναμένοισι πέποιθα σαωσέμεναι νέας ἀμάς·
εἰ δ' ὑμεῖς πολέμοιο μεθήσετε λευγαλέοιο,
νῦν δὴ εἴδεται ἦμαρ ὑπὸ Τρώεσσι δαμῆναι.
Ὢ πόποι, ἦ μέγα θαῦμα τόδ' ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶμαι,
δεινὸν, ὃ οὔποτ' ἔγωγε τελευτήσεσθαι ἔφασκον,
Τρῶας ἐφ' ἡμετέρας ἰέναι νέας· οἳ τὸ πάρος περ
φυζακινῇς ἐλάφοισιν ἐοίκεσαν, αἵτε καθ' ὕλην
θώων παρδαλίων τε λύκων τ' ἤϊα πέλονται,

89. Οὐ γὰρ ἔφαν, car ils ne se flattaient pas : car ils n'espéraient pas.

90. Μετεισάμενος, *interveniens*, par son intervention. C'est le verbe μέτειμι, marquant mouvement (μετά, parmi, et εἶμι, aller.) — On rapporte ordinairement ῥεῖα à μετεισάμενος, ce qui n'ajoute rien à l'idée : il vaut mieux le rapporter à ὤτρυνε. Nous voyons alors l'action d'un dieu : *facile concitavit*. Neptune n'a besoin d'aucun effort, pour ranimer ces courages abattus.

92. Πηνέλεων. Aristophane de Byzance, Πηνέλεον.

96. Ἀμάς, *nostras*. Voyez la note VI, 414. — Il faut remarquer la beauté morale du sentiment exprimé dans la phrase. On pourrait mettre ceci dans les exemples de sublime. Eustathe : ἔγωγε πέποιθα κατ' ἐξοχὴν ἐρρέθη, ὡς ἂν λέγῃ, ὅτι κἂν μὴ οἱ ἄλλοι, ἀλλ' ἐγὼ πέποιθα.

97. Μεθήσετε, dans le sens de s'abstenir, de cesser de prendre part.

98. Εἴδεται, *apparet*, se montre (et non pas *videtur*, semble). — Δαμῆναι, d'être abattus : où nous serons abattus.

100. Ἔφασκον, *putabam*. Le verbe φημί exprime, chez Homère, la pensée aussi bien que la parole.

102. Φυζακινῇς, *fugacibus*, qui fuient au moindre bruit. C'est un ἅπαξ εἰρημένον. Mais le mot φύζα, d'où il dérive, se trouve chez Homère.

103. Παρδαλίων, *vulgo* πορδαλίων. Homère appelle παρδαλέη la dépouille du léopard : le léopard est donc πάρδαλις. Suivant Apion, πόρδαλις désignerait le mâle, et πάρδαλις la femelle. Mais la vulgate donne indistinctement πόρδαλις partout; et même on pourrait soutenir que, dans Homère, le nom du léopard est toujours du féminin. Ici, rien n'indique le genre; mais ailleurs, XXI, 577, on voit πόρδαλις, le mot du texte vulgaire, s'accorder avec πεπαρμένη. La distinction des grammairiens est donc entièrement imaginaire. Pourquoi ne pas mettre toujours πάρδαλις? *Scholies* : Ἀρίσταρχος, παρδαλίων. — Ἤϊα (provisions de voyage) signifie simplement, ici, nourriture, pâture, proie. Didyme : ἤϊα, βρώματα· οὐ τὰ ἐν οἴκῳ δὲ ἐσθιόμενα, ἀλλὰ τὰ ἐν ὁδῷ καὶ πλῷ.

αὕτως ἠλάσκουσαι, ἀνάλκιδες, οὐδ' ἔπι χάρμη·
ὣς Τρῶες τὸ πρίν γε μένος καὶ χεῖρας Ἀχαιῶν
μίμνειν οὐκ ἐθέλεσκον ἐναντίον, οὐδ' ἠβαιόν.
Νῦν δὲ ἑκὰς πόλιος κοίλης ἐπὶ νηυσὶ μάχονται,
ἡγεμόνος κακότητι μεθημοσύνῃσί τε λαῶν,
οἳ κείνῳ ἐρίσαντες ἀμυνέμεν οὐκ ἐθέλουσιν
νηῶν ὠκυπόρων, ἀλλὰ κτείνονται ἀν' αὐτάς.
Ἀλλ' εἰ δὴ καὶ πάμπαν ἐτήτυμον αἴτιός ἐστιν
ἥρως Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων,
οὕνεκ' ἀπητίμησε ποδώκεα Πηλείωνα,
ἡμέας γ' οὔπως ἔστι μεθιέμεναι πολέμοιο.
Ἀλλ' ἀκεώμεθα θᾶσσον· ἀκεσταί τοι φρένες ἐσθλῶν.
Ὑμεῖς δ' οὐκέτι καλὰ μεθίετε θούριδος ἀλκῆς,
πάντες ἄριστοι ἐόντες ἀνὰ στρατόν. Οὐδ' ἂν ἔγωγε
ἀνδρὶ μαχησαίμην, ὅστις πολέμοιο μεθείη,
λυγρὸς ἐών· ὑμῖν δὲ νεμεσσῶμαι πέρι κῆρι.
Ὦ πέπονες, τάχα δή τι κακὸν ποιήσετε μεῖζον
τῇδε μεθημοσύνῃ· ἀλλ' ἐν φρεσὶ θέσθε ἕκαστος
αἰδῶ καὶ νέμεσιν· δὴ γὰρ μέγα νεῖκος ὄρωρεν.

104. Οὐδ' ἔπι χάρμη (*neque adest* illis *virtus*), vulgo οὐδ' ἐπὶ χάρμῃ (*neque* natæ *ad pugnam*). Le sens est au fond le même.

107. Νῦν δὲ ἑκάς, *vulgo* νῦν δ' ἕκαθεν. Le scholiaste A : Ζηνόδοτος καὶ Ἀριστοφάνης, νῦν δὲ ἑκὰς πόλιος. La vulgate n'est qu'une correction de quelque métricien, choqué par l'hiatus. Rien ne prouve qu'Aristarque ait conservé la leçon de Zénodote et d'Aristophane; mais rien ne prouve non plus que la vulgate vienne d'Aristarque. La probabilité est qu'il n'avait point fait de correction : il laisse partout les hiatus des textes primitifs.

108. Ἡγεμόνος κακότητι. Il s'agit d'Agamemnon. Le faux Calchas exprime les ressentiments du devin contre le roi des rois. Voyez, I, 106-120, le discours d'Agamemnon furieux.

109-110. Ἀμυνέμεν.... νηῶν, *propugnare navibus*, combattre pour la défense des navires.

115. Ἀκεώμεθα, guérissons : apportons remède au mal; réparons la faute; faisons cesser ce découragement. — Ἀκεσταί, *sanabiles*, guérissables : susceptibles de se remettre en bon état. Didyme : αἱ τῶν ἀγαθῶν φρένες ῥᾳδίως πρὸς τὸ κρεῖττον μετατίθενται, εὐθεράπευτοι οὖσαι. — Au lieu de τοι, après ἀκεσταί, quelques anciens lisaient τε.

119. Λυγρός, lamentable : misérable; lâche. — Πέρι est adverbe : *vehementer*, violemment. Voyez la note IV, 46. Ici, Dindorf écrit περὶ κῆρι (*in animo*); et cette leçon peut se défendre, car νεμεσσῶμαι, d'après l'usage ordinaire, indique déjà énergiquement l'indignation. — M. Édouard Tournier, qui a fait, à l'occasion de sa thèse sur Némésis, une étude spéciale du verbe νεμεσάω, me fait observer que ce mot ne marque bien souvent qu'une désapprobation, un blâme peu prononcé. Cette considération justifie notre préférence pour la leçon πέρι.

122. Αἰδῶ καὶ νέμεσιν, *pudorem et ho-*

Ἕκτωρ δὴ παρὰ νηυσὶ βοὴν ἀγαθὸς πολεμίζει
καρτερὸς, ἔρρηξεν δὲ πύλας καὶ μακρὸν ὀχῆα.
Ὣς ῥα κελευτιόων Γαιήοχος ὦρσεν Ἀχαιούς.
Ἀμφὶ δ' ἄρ' Αἴαντας δοιοὺς ἵσταντο φάλαγγες
καρτεραὶ, ἃς οὔτ' ἄν κεν Ἄρης ὀνόσαιτο μετελθὼν,
οὔτε κ' Ἀθηναίη λαοσσόος. Οἱ γὰρ ἄριστοι
κρινθέντες Τρῶάς τε καὶ Ἕκτορα δῖον ἔμιμνον,
φράξαντες δόρυ δουρὶ, σάκος σάκεϊ προθελύμνῳ.
Ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυν, ἀνέρα δ' ἀνήρ·
ψαῦον δ' ἱππόκομοι κόρυθες λαμπροῖσι φάλοισιν
νευόντων· ὡς πυκνοὶ ἐφέστασαν ἀλλήλοισιν·
ἔγχεα δ' ἐπτύσσοντο θρασειάων ἀπὸ χειρῶν

minum reprehensionem, le sentiment de (votre) dignité et la crainte du blâme d'autrui. Glose ancienne : αἰδῶ, οἰκείαν· νέμεσιν, τὴν τῶν ἐκτός.

128. Λαοσσόος, *populorum concitatrix*, la déesse qui anime les peuples (à la guerre). C'est l'explication d'Apollonius. Quelques-uns entendaient : la déesse qui met les armées en déroute. Didyme : ἡ τοὺς λαοὺς σεύουσα, τουτέστιν εἰς φυγὴν ἄγουσα. Mais cette interprétation ne convient pas beaucoup ici, puisque tous les guerriers sont pleins d'ardeur. Apion rattachait l'épithète de Minerve à σώζω, et non à σεύω (ἡ τοὺς λαοὺς σώζουσα). Cette opinion ne soutient pas l'examen. Homère appelle Mars λαοσσόος, XVII, 398, et la Discorde pareillement, XX, 48. Ces deux divinités-là ne peuvent pas être données pour des sauveurs de peuples.

130. Προθελύμνῳ équivaut certainement à πυκνῷ (serré). On ne peut pas rendre ici προθέλυμνος, comme on fait dans d'autres passages, par πρόρριζος. Nous pensons, avec Voss et d'autres, qu'on devrait partout l'entendre comme ici. Cette opinion se fonde sur l'autorité d'Aristarque, qui paraphrasait en ce sens (τὸ συνεχὲς καὶ ἄλλο ἐπ' ἄλλῳ). Aristarque ne signale aucune autre interprétation. Dans son sens propre, προθέλυμνος se dit d'un arbre touffu. Didyme : Ἀνδρόμαχος ἐν Ἐτυμολογικοῖς φησὶ κυρίως λέγεσθαι προθέλυμνα, τὰ ἐπ' ἀλλήλοις κλάδους ἔχοντα δένδρα, διὰ τὸ θηλυμαίνειν. Mais l'école d'Aristarque admettait trois interprétations différentes : πρόρριζος, ἔπαλλος, πυκνός.

131. Ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ'.... Ce vers a été maintes fois imité par les poëtes. C'est là que Virgile a pris son fameux « hæret « pede pes, densusque viro vir, » *Énéide*, X, 361. Un contemporain de Virgile, ce Furius raillé par Horace pour son obésité et pour son style, avait traduit littéralement le vers d'Homère : « Pressatur pede pes, « mucro mucrone, viro vir. » Ossian lui-même a été doté par Macpherson d'une description pareille.

132-133. Ψαῦον.... Construisez : κόρυθες ἱππόκομοι νευόντων φάλοισι λαμπροῖσι ψαῦον. Car ψαῦον est dans un sens réfléchi : *se invicem attingebant*. Les anciens eux-mêmes l'expliquaient de cette façon. *Scholies* : ἠρέμα ἥπτοντο. Les philologues modernes, pour la plupart, rejettent cette explication. Bothe traduit ψαῦον, d'après Damm et autres, par *attingebant*, et il lui donne pour complément νευόντων. Passow construit : ψαῦον φάλοισι νευόντων. Enfin quelques-uns proposent de lire ψαύονθ', au lieu de ψαῦον δ', ce qui ferait disparaître la difficulté. Mais la difficulté n'est qu'apparente. Les poëtes sont pleins de licences de ce genre. En latin ne disent-ils pas *præcipitat*, *mutat*, *vertit*, etc., là où il faudrait rigoureusement *præcipitat se*, *mutatur*, *vertitur*? Le français même offre des exemples analogues.

134. Ἐπτύσσοντο, étaient en double : étaient les unes sur les autres. Bothe :

σειόμεν᾽· οἱ δ᾽ ἰθὺς φρόνεον, μέμασαν δὲ μάχεσθαι.
Τρῶες δὲ προὔτυψαν ἀολλέες· ἦρχε δ᾽ ἄρ᾽ Ἕκτωρ
ἀντικρὺ μεμαώς, ὀλοοίτροχος ὣς ἀπὸ πέτρης,
ὅντε κατὰ στεφάνης ποταμὸς χειμάρροος ὤσῃ,
ῥήξας ἀσπέτῳ ὄμβρῳ ἀναιδέος ἔχματα πέτρης·
ὕψι δ᾽ ἀναθρώσκων πέτεται, κτυπέει δέ θ᾽ ὑπ᾽ αὐτοῦ
ὕλη· ὁ δ᾽ ἀσφαλέως θέει ἔμπεδον, ἕως ἵκηται
ἰσόπεδον, τότε δ᾽ οὔτι κυλίνδεται ἐσσύμενός περ·
ὣς Ἕκτωρ εἴως μὲν ἀπείλει, μέχρι θαλάσσης
ῥέα διελεύσεσθαι κλισίας καὶ νῆας Ἀχαιῶν,
κτείνων· ἀλλ᾽ ὅτε δὴ πυκινῇς ἐνέκυρσε φάλαγξιν,
στῆ ῥα μάλ᾽ ἐγχριμφθείς. Οἱ δ᾽ ἀντίοι υἷες Ἀχαιῶν,
νύσσοντες ξίφεσίν τε καὶ ἔγχεσιν ἀμφιγύοισιν,

« Nec aliud significare poetam arbitror, « quam hastam super hastam protensam « fuisse, alteramque alteri velut incubuisse, « densis stantibus militum ordinibus. » Remarquez, en effet, qu'Homère dit seulement σειόμεν(α), agitées. Les guerriers tiennent la lance à la main. Il ne s'agit donc point de lances déviées de leur direction. Le sens propre de πτύσσω (mettre en double) ne se prête point à cette idée.

136. Προὔτυψαν, chargèrent les premiers. Eustathe : ἀντὶ τοῦ, προέκρουσαν, προενέβαλον εἰς πόλεμον.

137. Ὀλοοίτροχος, un bloc qui se détache, et qui roule en détruisant tout sur son passage. Didyme : λίθος περιφερὴς, στρογγύλος, ὁ ἐν τῷ τρέχειν ὀλοὸς, τουτέστιν ὀλέθριος, ἐπεὶ καταφερόμενος πᾶν τὸ ἐμπίπτον βλάπτει. Entendez par λίθος.... στρογγύλος (*pierre ronde*) une pierre qui n'a point été équarrie, et qui est susceptible de rouler.

138. Κατὰ στεφάνης, *de vertice*, du haut de la crête. Aristarque : ἀπ' ἄκρου τοῦ ὄρους. Voyez la note VII, 12. Le mot στεφάνη signifie proprement *bordure*. Virgile a imité la comparaison d'Homère, *Énéide*, XII, 684-688 : « Ac veluti, montis « saxum de vertice præceps Quum ruit « avulsum vento, seu turbidus imber Pro« luit, aut annis solvit sublapsa vetustas; « Fertur in abruptum magno mons im« probus actu, Exsultatque solo, silvas, ar« menta, virosque Involvens secum. »

139. Ἀναιδέος.... πέτρης. Les *Scholies* traduisent ἀναιδέος par τραχείας. Il y a quelque chose de plus que la rugosité. Virgile rend mieux l'idée : *mons improbus*. Rien ne résistera; le bloc écrasera tout; n'aura égard à quoi que ce soit. Voyez la note IV, 521.

141. Ἀσφαλέως sans empêchement : brisant tout obstacle. *Scholies :* ἀνεμποδίστως, μὴ σφαλλόμενος τῆς τοῦ θέειν σφοδρότητος. — Ἕως ἵκηται, *vulgo* ὄφρ' ἂν ἵκηται. Dindorf, εἷος ἵκηται. Même en admettant que le mot εἷος existe, la correction serait superflue. Le vers est spondaïque, voilà tout. Nous avons vu ι long au présent ἵκει, X, 142; et les grammairiens ont tort de dire qu'il n'est long dans ἵκετο que par le fait de l'augment. Voyez aussi la note I, 193 sur ἕως ὅ.

143. Εἴως est pris adverbialement, dans le sens de τέως : pendant un temps.

144. Ῥέα compte comme monosyllabe, par contraction ou synizèse.

147. Ἀμφιγύοισιν. La lance était garnie de fer aux deux bouts. Il y avait l'αἰχμή et le σαυρωτήρ, la pointe proprement dite et le piton qui servait à planter l'arme en terre. La traduction du mot ἀμφίγυος par *anceps* (à deux tranchants) ne convient point à une lance. On ne peut pas non plus dire que les Grecs tenaient leurs lances *à deux*

ὦσαν ἀπὸ σφείων· ὁ δὲ χασσάμενος πελεμίχθη.
Ἤϋσεν δὲ διαπρύσιον Τρώεσσι γεγωνώς·
Τρῶες καὶ Λύκιοι καὶ Δάρδανοι ἀγχιμαχηταί,
παρμένετ'· οὔτοι δηρὸν ἐμὲ σχήσουσιν Ἀχαιοί,
καὶ μάλα πυργηδὸν σφέας αὐτοὺς ἀρτύναντες·
ἀλλ', ὀΐω, χάσσονται ὑπ' ἔγχεος, εἰ ἐτεόν με
ὦρσε θεῶν ὥριστος, ἐρίγδουπος πόσις Ἥρης.
Ὣς εἰπὼν ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου.
Δηΐφοβος δ' ἐν τοῖσι μέγα φρονέων ἐβεβήκει,
Πριαμίδης, πρόσθεν δ' ἔχεν ἀσπίδα πάντοσ' ἐΐσην,
κοῦφα ποσὶ προβιβὰς καὶ ὑπασπίδια προποδίζων.
Μηριόνης δ' αὐτοῖο τιτύσκετο δουρὶ φαεινῷ,
καὶ βάλεν, οὐδ' ἀφάμαρτε, κατ' ἀσπίδα πάντοσ' ἐΐσην,
ταυρείην· τῆς δ' οὔτι διήλασεν, ἀλλὰ πολὺ πρὶν
ἐν καυλῷ ἐάγη δολιχὸν δόρυ· Δηΐφοβος δὲ
ἀσπίδα ταυρείην σχέθ' ἀπὸ ἕο, δεῖσε δὲ θυμῷ
ἔγχος Μηριόναο δαΐφρονος· αὐτὰρ ὅγ' ἥρως
ἂψ ἑτάρων εἰς ἔθνος ἐχάζετο, χώσατο δ' αἰνῶς
ἀμφότερον, νίκης τε καὶ ἔγχεος, ὃ ξυνέαξεν.
Βῆ δ' ἰέναι παρά τε κλισίας καὶ νῆας Ἀχαιῶν,
οἰσόμενος δόρυ μακρὸν, ὅ οἱ κλισίηφι λέλειπτο.
Οἱ δ' ἄλλοι μάρναντο, βοὴ δ' ἄσβεστος ὀρώρει.

mains, puisqu'ils paraient les coups de la main gauche, à l'aide du bouclier.

148. Ὦσαν ἀπὸ.... Voyez IV, 535 et la note sur ce vers. Ici, Zénodote lisait, ὁ δὲ χάσσατο πολλὸν ὀπίσσω : expression qui supprime l'effet poétique. Aristarque : ἠγνόησε δὲ ὅτι τὰ ἐμπεπηγότα δόρατα τῇ ἀσπίδι ἀναχωροῦντες διατινάσσουσιν, ἵνα ἀποπέσῃ.

152. Καὶ μάλα.... Ce vers n'a que des spondées, sauf le premier pied; car σφέας est monosyllabe dans Homère. Voyez la note I, 11 sur un vers semblable.

154. Ὥριστος, c'est-à-dire ὁ ἄριστος (οὗτος ou ἐκεῖνος ὁ ἄριστος) : le puissant par excellence.

158. Ὑπασπίδια προποδίζων, *clipeo tectus procedens*, s'avançant à l'abri de son bouclier. Cela vient déjà d'être dit. Bothe propose de faire disparaître la tautologie, en écrivant προμαχίζων. Mais c'est bien προποδίζων que lisaient ici tous les anciens. Laissons donc la tautologie. Elle n'a rien de choquant.

162. Ἐν καυλῷ ἐάγη, se brisa à l'extrémité du bois. Le καυλός était la partie du bois qui s'emmanchait dans le πόρκης, dans la douille de métal où était fixé le fer de la lance.

166. Νίκης et ἔγχεος. C'est le génitif causal. A νίκης il faut ajouter l'idée de privation. Mérion est furieux d'avoir manqué la victoire. — Ξυνέαξεν. Zénodote, ξυνέηξε.

168. Οἰσόμενος, *allaturus*, pour rapporter. *Scholies :* κομίσων.

Τεῦκρος δὲ πρῶτος Τελαμώνιος ἄνδρα κατέκτα,
Ἴμβριον αἰχμητὴν, πολυΐππου Μέντορος υἱόν.
Ναῖε δὲ Πήδαιον, πρὶν ἐλθεῖν υἷας Ἀχαιῶν,
κούρην δὲ Πριάμοιο νόθην ἔχε, Μηδεσικάστην·
αὐτὰρ ἐπεὶ Δαναῶν νέες ἤλυθον ἀμφιέλισσαι,
ἂψ εἰς Ἴλιον ἦλθε, μετέπρεπε δὲ Τρώεσσιν·
ναῖε δὲ πὰρ Πριάμῳ· ὁ δέ μιν τίεν ἶσα τέκεσσιν.
Τόν ῥ' υἱὸς Τελαμῶνος ὑπ' οὔατος ἔγχεϊ μακρῷ
νύξ', ἐκ δ' ἔσπασεν ἔγχος· ὁ δ' αὖτ' ἔπεσεν μελίη ὥς,
ἥτ' ὄρεος κορυφῇ ἕκαθεν περιφαινομένοιο
χαλκῷ ταμνομένη τέρενα χθονὶ φύλλα πελάσσῃ·
ὣς πέσεν, ἀμφὶ δέ οἱ βράχε τεύχεα ποικίλα χαλκῷ.
Τεῦκρος δ' ὡρμήθη, μεμαὼς ἀπὸ τεύχεα δῦσαι·
Ἕκτωρ δ' ὁρμηθέντος ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ.
Ἀλλ' ὁ μὲν ἄντα ἰδὼν ἠλεύατο χάλκεον ἔγχος
τυτθόν· ὁ δ' Ἀμφίμαχον, Κτεάτου υἷ' Ἀκτορίωνος,
νισσόμενον πόλεμόνδε, κατὰ στῆθος βάλε δουρί.
Δούπησεν δὲ πεσὼν, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ.
Ἕκτωρ δ' ὡρμήθη κόρυθα κροτάφοις ἀραρυῖαν
κρατὸς ἀφαρπάξαι μεγαλήτορος Ἀμφιμάχοιο·

171. Ἴμβριον.... Imbrius et son père Mentor sont inconnus.

172. Ναῖε δὲ.... Zénodote liait ce vers au précédent par un conjonctif. Il écrivait, ὃς νάε Πήδαιον. Aristarque l'accuse d'altérer la diction d'Homère : ἀγνοεῖ δὲ ὅτι Ὅμηρος διακόπτει τὰς φράσεις, ἵνα μὴ μακροπερίοδος γένηται. — Πήδαιον, le Pédée, c'est-à-dire les bords du Pédée, la plaine du Pédée (rivière de l'île de Cypre). C'est ainsi que l'expliquent les modernes. Eustathe dit que Pédée est un lieu de la Troade, mais qu'on en ignore la position : τόπος οὐκ ἐπίσημος περί που τὰ κατὰ Τροίαν. Les *Scholies* identifient Pédée avec Pédase, ville de Carie : Πήδασος, πόλις Καρίας. C'est la quantité qui aurait modifié l'orthographe. Cette explication est fort plausible. Notez, en tout cas, que le vrai nom de la rivière qu'on veut voir ici était Pédiée et non Pédée.

178-180. Μελίη ὥς,... Virgile a imité cette comparaison. *Énéide*, II, 626 : « Ac veluti summis antiquam in montibus « ornum Quum ferro accisam crebrisque « bipennibus instant Eruere agricolæ cer- « tatim; illa usque minatur, Et tremefacta « comam concusso vertice nutat; Vulneri- « bus donec paulatim evicta, supremum « Congemuit, traxitque jugis avulsa rui- « nam. » Le développement, chez le poëte latin, est proportionné à la grandeur du sujet. Il s'agit de la destruction de Troie même, et non plus de la mort d'un guerrier.

180. Τέρενα. Didyme fait ici une intéressante remarque sur la sensibilité d'Homère. Le poëte, selon lui, souffre des coups portés à l'arbre : ἔοικε δὲ ὥσπερ συναλγῶν τῷ δένδρῳ τοιαῦτα εἰρηκέναι.

185. Ἀμφίμαχον,... Sur Amphimaque fils de Ctéatus, voyez II, 620-621. — Υἷ' pour υἷα, accusatif de l'inusité υἷς.

Αἴας δ' ὁρμηθέντος ὀρέξατο δουρὶ φαεινῷ
Ἕκτορος· ἀλλ' οὔπη χροὸς εἴσατο, πᾶς δ' ἄρα χαλκῷ
σμερδαλέῳ κεκάλυφθ'· ὁ δ' ἄρ' ἀσπίδος ὀμφαλὸν οὖτα,
ὦσε δέ μιν σθένεϊ μεγάλῳ· ὁ δὲ χάσσατ' ὀπίσσω
νεκρῶν ἀμφοτέρων· τοὺς δ' ἐξείρυσσαν Ἀχαιοί.
Ἀμφίμαχον μὲν ἄρα Στιχίος δῖός τε Μενεσθεὺς,
ἀρχοὶ Ἀθηναίων, κόμισαν μετὰ λαὸν Ἀχαιῶν·
Ἴμβριον αὖτ' Αἴαντε, μεμαότε θούριδος ἀλκῆς.
Ὥστε δύ' αἶγα λέοντε κυνῶν ὕπο καρχαροδόντων
ἁρπάξαντε φέρητον ἀνὰ ῥωπήϊα πυκνὰ,
ὑψοῦ ὑπὲρ γαίης μετὰ γαμφηλῇσιν ἔχοντε·
ὥς ῥα τὸν ὑψοῦ ἔχοντε δύω Αἴαντε κορυστὰ
τεύχεα συλήτην· κεφαλὴν δ' ἁπαλῆς ἀπὸ δειρῆς
κόψεν Ὀϊλιάδης, κεχολωμένος Ἀμφιμάχοιο·
ἧκε δέ μιν σφαιρηδὸν ἑλιξάμενος δι' ὁμίλου·
Ἕκτορι δὲ προπάροιθε ποδῶν πέσεν ἐν κονίῃσιν.
Καὶ τότε δὴ πέρι κῆρι Ποσειδάων ἐχολώθη,

190. Ὀρέξατο, *vulgo* ἀκόντισε. Il est probable qu'on a écrit ἀκόντισε, pour que l'expression ne différât point de ce qu'on avait lu plus haut, vers 183.

191. Χροός. Zénodote, χρώς. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι διήρηκε χροός ἀντὶ (lisez ἀπὸ) τοῦ χρώς. En effet, χρώς, chez Homère, est toujours le nominatif. C'est ici le génitif : *ad corpus*. — Εἴσατο, pénétra (de εἶμι, aller).

195. Στιχίος. Stichius, guerrier inconnu d'ailleurs, est tué par Hector, XV, 329.

196. Μετά, *vulgo* κατά. Il ne s'agit pas seulement de la direction qu'ils prennent, mais du but où ils tendent.

198. Δύ(ο).... λέοντε. On a déjà vu deux lions allant ensemble a la chasse, V, 554. Mais il est difficile de se figurer des lions se mettant à deux pour emporter une chèvre. Zénodote corrigeait l'invraisemblance, en écrivant αἶγε (deux chèvres) au lieu de αἶγα. Mais Homère ne connaît le lion que d'une manière vague et peu exacte; et il s'est trompé plus d'une fois à son sujet. Voyez la note XVII, 133.

200. Ὑψοῦ ὑπὲρ γαίης. Ceci du moins est pris dans la nature. Bothe : « Graphica « descriptio et vera; nam sublimem ore « ferre prædam solet genus felium, quo « liberius ungulis uti possit adversus pro« sequentes. »

202-204. Κεφαλὴν δ' ἁπαλῆς ἀπὸ δειρῆς.... Ajax fils d'Oïlée est représenté par tous les poëtes comme un homme de caractère violent et presque un insensé. Ce n'est pas l'autre Ajax qui eût traité de cette façon le cadavre d'Imbrius. Eustathe : ποιεῖ δὲ τοῦτο οὐχ ὁ μέγας, ἀλλ' ὁ λοιπὸς (ὁ Λοκρός?) Αἴας· ἐπειδὴ νεωτέρῳ ἔπρεπε τὸ ἔργον, καὶ θερμοτέρῳ τὸν τρόπον, καὶ οὐκ ἦν ἡ πρᾶξις κατὰ τὴν τοῦ Τελαμωνίου μέγαλοπρέπειαν. L'expression ἔπρεπε signifie évidemment, dans l'intention d'Eustathe, qu'on ne peut passer un tel acte qu'à un jeune fou. On se rappelle les vers où Virgile, *Énéide*, I, 39-45, raconte la mort d'Ajax fils d'Oïlée, et surtout celui où le poëte latin fait allusion à son sacrilége sur Cassandre : « Unius ob noxam et furias « Ajacis Oïlei. » Homère nous le montre, XXIII, 474-481, injuriant Idoménée.

203. Κόψεν Ὀϊλιάδης. Zénodote, κόψεν ἄρ' Ἰλιάδης.

206. Πέρι. Ici, quelques Alexandrins

υἱωνοῖο πεσόντος ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι·
βῆ δ' ἰέναι παρά τε κλισίας καὶ νῆας Ἀχαιῶν,
ὀτρυνέων Δαναούς, Τρώεσσι δὲ κήδε' ἔτευχεν.
Ἰδομενεὺς δ' ἄρα οἱ δουρικλυτὸς ἀντεβόλησεν,
ἐρχόμενος παρ' ἑταίρου, ὅ οἱ νέον ἐκ πολέμοιο
ἦλθε, κατ' ἰγνύην βεβλημένος ὀξέϊ χαλκῷ.
Τὸν μὲν ἑταῖροι ἔνεικαν, ὁ δ' ἰητροῖς ἐπιτείλας
ἤϊεν ἐς κλισίην· ἔτι γὰρ πολέμοιο μενοίνα
ἀντιάαν. Τὸν δὲ προσέφη κρείων Ἐνοσίχθων,
εἰσάμενος φθογγὴν Ἀνδραίμονος υἷϊ Θόαντι,
ὃς πάσῃ Πλευρῶνι καὶ αἰπεινῇ Καλυδῶνι
Αἰτωλοῖσιν ἄνασσε, θεὸς δ' ὣς τίετο δήμῳ·
Ἰδομενεῦ, Κρητῶν βουληφόρε, ποῦ τοι ἀπειλαὶ
οἴχονται, τὰς Τρωσὶν ἀπείλεον υἷες Ἀχαιῶν;
Τὸν δ' αὖτ' Ἰδομενεύς, Κρητῶν ἀγός, ἀντίον ηὔδα·
Ὦ Θόαν, οὔτις ἀνὴρ νῦν γ' αἴτιος, ὅσσον ἔγωγε
γιγνώσκω· πάντες γὰρ ἐπιστάμεθα πτολεμίζειν.
Οὔτε τινὰ δέος ἴσχει ἀκήριον, οὔτε τις ὄκνῳ
εἴκων ἀνδύεται πόλεμον κακόν· ἀλλά που οὕτως
μέλλει δὴ φίλον εἶναι ὑπερμενέϊ Κρονίωνι,
νωνύμνους ἀπολέσθαι ἀπ' Ἄργεος ἐνθάδ' Ἀχαιούς.

n'écrivaient pas πέρι adverbe. *Scholies :* περὶ κῆρι· ἐκ ψυχῆς. Mais πέρι adverbe ajoute à la pensée. Neptune est furieux. *Valde iratus est* vaut donc mieux, puisque κῆρι, à lui seul, dit aussi bien *ex animo* que le dirait περὶ κῆρι. Dindorf a conservé la vulgate, περὶ préposition.

207. Υἱωνοῖο. Ctéatus était un des deux Molions; et les deux Molions, fils de la femme d'Actor, et passant pour fils d'Actor, étaient en réalité fils de Neptune. Voyez XI, 751. Amphimachus était donc petit-fils de Neptune. — Ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι. Le *Palimpseste syriaque :* ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ.

211. Ἑταίρου. On ignore le nom de l'ami d'Idoménée dont il s'agit.

212. Κατ' ἰγνύην, au jarret. *Scholies :* ἀγκύλην, ἢ τὸ ὄπισθεν τοῦ γόνατος.

213. Ἰητροῖς. On voit par ce passage, et par un autre, XVI, 28, que Podalire et Machaon ne sont pas les seuls médecins qu'il y eût dans l'armée; mais ce sont les seuls qui soient personnellement nommés. Quelques anciens supposaient même, d'après ce pluriel ἰητροῖς, qu'il y avait des médecins dans chacun des corps d'armée. Le scholiaste de Pierre Victorius : κατὰ ἔθνη γὰρ ἦσαν.

216-218. Εἰσάμενος.... Voyez II, 638-641 et les notes sur ces trois vers.

223-224. Πάντες γὰρ.... Les anciens admiraient ici la sagacité psychologique d'Homère. Tous les motifs du sauve-qui-peut sont résumés en quelques mots. Eustathe : καὶ σημείωσαι, ὅτι σοφώτατα ὁ ποιητὴς ἐνταῦθα ἐξέθετο πᾶν αἴτιον οὗ ἕνεκα φεύγομεν τὰ δεινά· εἰσὶ δὲ τρία αἴτια, ἀπειρία καὶ δέος καὶ ὄκνος.

227. Νωνύμνους.... Voyez XII, 70 et

Ἀλλά, Θόαν· καὶ γὰρ τὸ πάρος μενεδήϊος ἦσθα,
ὀτρύνεις δὲ καὶ ἄλλον, ὅθι μεθιέντα ἴδηαι·
τῷ νῦν μήτ' ἀπόληγε, κέλευέ τε φωτὶ ἑκάστῳ.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Ποσειδάων ἐνοσίχθων·
Ἰδομενεῦ, μὴ κεῖνος ἀνὴρ ἔτι νοστήσειεν
ἐκ Τροίης, ἀλλ' αὖθι κυνῶν μέλπηθρα γένοιτο,
ὅστις ἐπ' ἤματι τῷδε ἑκὼν μεθίῃσι μάχεσθαι.
Ἀλλ' ἄγε, τεύχεα δεῦρο λαβὼν ἴθι· ταῦτα δ' ἅμα χρὴ
σπεύδειν, αἴ κ' ὄφελός τι γενώμεθα, καὶ δύ' ἐόντε.
Συμφερτὴ δ' ἀρετὴ πέλει ἀνδρῶν καὶ μάλα λυγρῶν·
νῶϊ δὲ καί κ' ἀγαθοῖσιν ἐπισταίμεσθα μάχεσθαι.
Ὣς εἰπὼν ὁ μὲν αὖτις ἔβη θεὸς ἂμ πόνον ἀνδρῶν·
Ἰδομενεὺς δ' ὅτε δὴ κλισίην εὔτυκτον ἵκανεν,

la note sur ce vers. Ici, au lieu de ἐνθάδ' Ἀχαιούς, le manuscrit de Venise donne, υἷας Ἀχαιῶν.

229. Ὀτρύνεις, *hortari soles*. Ce n'est pas le fait actuel, mais le caractère. — Zénodote terminait le vers par ὅτις μεθίῃσι πόνοιο.

233. Μέλπηθρα, *ludibria*, le jouet. L'expression, dans les trois langues, offre la même image. On se rappelle que μολπῇ, chez Homère, est à peu près l'équivalent de *ludus*. Voyez, I, 471, la note sur μολπῇ. Quand les chiens sont repus, ils s'amusent de ce qui reste de leur proie.

235-236. Ταῦτα.... σπεύδειν. Les traducteurs latins : *hæc maturare; hæc accelerare*. Suivant Aristarque, l'idée de hâte ou de vitesse n'a que faire ici. Il s'agit seulement d'énergie à déployer, de peine à prendre, de travail à accomplir : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ σπεύδειν οὐκ ἔστιν ἐπὶ τοῦ ταχύνειν, ἀλλ' ἐπὶ τοῦ ἐνεργεῖν μετὰ κακοπαθείας καὶ ταλαιπωρίας. On pourrait répondre que, s'empresser de faire une chose, c'est en définitive travailler à la faire, et que, plus tôt elle est faite, plus sûr est le résultat. Voyez les notes IV, 232 et VIII, 293.

236. Καὶ δύ' ἐόντε, quoique étant deux : quoique n'étant que deux.

237. Συμφερτὴ δ' ἀρετή.... Les philologues modernes ont beaucoup disputé sur le sens de ce vers. Toutes leurs opinions sont résumées dans le *Dictionnaire d'Homère et des Homérides*; et l'auteur de ce dictionnaire propose à son tour une explication nouvelle. Il est à remarquer que pas un de ces interprètes ne semble avoir connu la paraphrase d'Aristarque, si nette, si précise, et après laquelle on peut dire que tout doute est impossible. Elle est pourtant dans Apollonius : ὁ γὰρ Ἀρίσταρχος τὴν ὅλην διάνοιαν ἐξηγούμενός φησι· σφόδρα καὶ κακῶν ἀνθρώπων εἰς ταὐτὸ συνελθόντων γίνεταί τις ἀρετή. Le mot κακῶν, par lequel Aristarque traduit λυγρῶν, signifie *lâches*. La paraphrase d'Aristarque est paraphrasée à son tour dans les *Scholies*, mais en style un peu vague, et où l'on ne voit pas aussi bien que dans Apollonius la valeur de πέλει. Ce vers n'est pas le seul sur lequel les modernes aient écrit des choses absolument inutiles. — Συμφερτή. Zénodote, συμφερτός (la forme vulgaire). D'après le scholiaste de Pierre Victorius, Aristophane de Byzance lisait comme Zénodote. — Ἀρετή, chez Zénodote et Aristophane de Byzance, était remplacé par βίη (συμφερτὸς δὲ βίη).

238. Ἐπισταίμεσθα. Le manuscrit de Venise, ἐπιστάμεσθα. Notre vulgate n'est peut-être qu'une correction métrique. *Scholies*: γράφεται καὶ ἐπισταίμεσθα. Ceci indique que la vulgate alexandrine était ἐπιστάμεσθα. Mais on ne voit pas bien l'avantage qu'il y aurait à la rétablir. Le κε

δύσετο τεύχεα καλὰ περὶ χροΐ, γέντο δὲ δοῦρε·
βῆ δ' ἴμεν ἀστεροπῇ ἐναλίγκιος, ἥντε Κρονίων
χειρὶ λαβὼν ἐτίναξεν ἀπ' αἰγλήεντος Ὀλύμπου,
δεικνὺς σῆμα βροτοῖσιν· ἀρίζηλοι δέ οἱ αὐγαί·
ὣς τοῦ χαλκὸς ἔλαμπε περὶ στήθεσσι θέοντος.
Μηριόνης δ' ἄρα οἱ θεράπων ἐὺς ἀντεβόλησεν,
ἐγγὺς ἔτι κλισίης· μετὰ γὰρ δόρυ χάλκεον ᾖει
οἰσόμενος· τὸν δὲ προσέφη σθένος Ἰδομενῆος·
  Μηριόνη, Μόλου υἱὲ, πόδας ταχὺ, φίλταθ' ἑταίρων,
τίπτ' ἦλθες πόλεμόν τε λιπὼν καὶ δηϊοτῆτα;
Ἠέ τι βέβληαι, βέλεος δέ σε τείρει ἀκωκὴ,
ἠέ τευ ἀγγελίης μετ' ἔμ' ἤλυθες; Οὐδέ τοι αὐτὸς
ἧσθαι ἐνὶ κλισίῃσι λιλαίομαι, ἀλλὰ μάχεσθαι.
  Τὸν δ' αὖ Μηριόνης πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ἰδομενεῦ, Κρητῶν βουληφόρε χαλκοχιτώνων,
ἔρχομαι, εἴ τί τοι ἔγχος ἐνὶ κλισίῃσι λέλειπται,
οἰσόμενος· τό νυ γὰρ κατεάξαμεν, ὃ πρὶν ἔχεσκον,

appelle naturellement l'optatif. Nous n'avons donc pas besoin de fausser le vers. — Le mot ἐπισταίμεσθα équivaut ici à δυναίμεθα.

241. Γέντο pour εἵλετο : il prit. Voyez la note sur ce mot, VIII, 43.

244. Οἱ, *illi* (à l'éclair).

245. Περὶ στήθεσσι. Zénodote et Aristophane de Byzance, ἔλαμπεν ἐνὶ στήθεσσι.

246. Θεράπων ἐύς. Zénodote et Aristophane de Byzance, δουρὶ κλυτός. — Quelques anciens écrivaient θεραπωνεύς en un seul mot. Mais cette forme est tout à fait inadmissible ; et Aristarque n'a pas manqué de la rejeter. Le scholiaste A : ὁ Ἀσκαλωνίτης φησὶν ὅτι ὁ Ἀρίσταρχος δύο ποιεῖ, θεράπων καὶ ἐύς· τινὲς δὲ ὑφ' ἓν ἀνέγνωσαν ὡς Ἐτεωνεύς· ὅτι δὲ δεῖ κατὰ διάλυσιν ἀναγινώσκειν καὶ οὐ παρωνύμῳ τύπῳ, διδαχθησόμεθα ἐξ αὐτῆς τῆς φωνῆς· ἐγίνετο γὰρ ἂν θεραποντεύς· ἀπὸ γὰρ γενικῶν φιλεῖ ὁ τοιοῦτος τύπος παραγίνεσθαι, εἴγε παρὰ τὴν (lisez τοῦ) λέοντος ὁ Λεοντεὺς, οὐχὶ Λεωνεὺς, παρὰ δὲ τὴν (lisez τοῦ) Αἰθίοπος Αἰθιοπεύς.

247. Μετὰ.... δόρυ, vers une lance : pour se procurer une lance.

248. Οἰσόμενος. Voyez plus haut la note sur le vers 168. — Σθένος Ἰδομενῆος, la force d'Idoménée, c'est-à-dire Idoménée.

252. Ἀγγελίης est le génitif causal (pour nouvelle ; pour porter nouvelle) ; et τευ (de quelque chose), qui précède ce mot, est une dépendance de ce génitif.

255. Ἰδομενεῦ,... Ce vers manque dans le manuscrit de Venise ; et plusieurs éditeurs récents le mettent entre crochets. Mais on ne peut pas dire qu'il nuise au sens. Si Idoménée a parlé à Mérion en lui donnant tous ses titres, il est assez naturel que Mérion réponde dans le même style.

257. Κατεάξαμεν, nous avons brisé, c'est-à-dire j'ai brisé. Le poëte met ensuite le singulier ἔχεσκον. Cette licence grammaticale a ses analogues chez les Latins, et même chez nous. Racine, *Plaideurs*, I, 1 : « Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse. Tous ces Normands voulaient se divertir de *nous*.... Tout Picard que *j'étais*.... » Rien n'était plus commun dans

ἀσπίδα Δηϊφόβοιο βαλὼν ὑπερηνορέοντος.
Τὸν δ' αὖτ' Ἰδομενεὺς, Κρητῶν ἀγὸς, ἀντίον ηὔδα·
Δούρατα δ', αἴ κ' ἐθέλησθα, καὶ ἓν, καὶ εἴκοσι, δήεις
ἑσταότ' ἐν κλισίῃ πρὸς ἐνώπια παμφανόωντα,
Τρώϊα, τὰ κταμένων ἀποαίνυμαι. Οὐ γὰρ ὀΐω
ἀνδρῶν δυσμενέων ἑκὰς ἱστάμενος πολεμίζειν.
Τῷ μοι δούρατά τ' ἔστι καὶ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι,
Καὶ κόρυθες καὶ θώρηκες λαμπρὸν γανόωντες.
Τὸν δ' αὖ Μηριόνης πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
καί τοι ἐμοὶ παρά τε κλισίῃ καὶ νηῒ μελαίνῃ
πόλλ' ἔναρα Τρώων· ἀλλ' οὐ σχεδόν ἐστιν ἑλέσθαι.
Οὐδὲ γὰρ οὐδ' ἐμέ φημι λελασμένον ἔμμεναι ἀλκῆς,
ἀλλὰ μετὰ πρώτοισι μάχην ἀνὰ κυδιάνειραν
ἵσταμαι, ὁππότε νεῖκος ὀρώρηται πολέμοιο.
Ἄλλον πού τινα μᾶλλον Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
λήθω μαρνάμενος, σὲ δὲ ἴδμεναι αὐτὸν ὀΐω.
Τὸν δ' αὖτ' Ἰδομενεὺς, Κρητῶν ἀγὸς, ἀντίον ηὔδα·
Οἶδ' ἀρετὴν οἷός ἐσσι· τί σε χρὴ ταῦτα λέγεσθαι;

le dialecte éolien. *Scholies :* πληθυντικῷ ἑνικὸν ἐπήγαγεν Αἰολικῶς. Aristarque note seulement ce passage du pluriel au singulier : ἡ διπλῆ, ὅτι πληθυντικῶς κατεάξαμεν, καὶ ἑνικῶς οἰσόμενος καὶ ἔχεσκον. Quelques modernes ont essayé de démontrer que κατεάξαμεν avait un double sujet, Mérion et Idoménée. C'est un paradoxe insoutenable, et d'ailleurs parfaitement inutile. — Au lieu de κατεάξαμεν, Zénodote, conséquent avec lui-même, écrivait κατεήξαμεν. Voyez plus haut la note du vers 166 sur ξυνέαξεν.

260. Δήεις, tu trouveras. *Scholies :* εὑρήσεις.

261. Ἐνώπια. On plaçait ordinairement devant la façade de la maison les armes prises à l'ennemi. Mais ici les armes sont dans la tente : ἐν κλισίῃ. Le mot ἐνώπια ne peut donc signifier *façade*. C'est contre les parois intérieures que sont dressées les lances offertes à Mérion. Quand on est dans la tente, les parois intérieures sont des surfaces qu'on a en face de soi, des ἐνώπια. — Didyme rapporte παμφανόωντα aux lances (δούρατα), et non à la paroi de la tente : βραχὺ δὲ διασταλτέον ἐπὶ τὸ ἐνώπια, ἵν' ᾖ δούρατα παμφανόωντα. On se rappelle avoir vu ailleurs, VIII, 435, Eustathe séparer ainsi cette épithète du substantif avec lequel elle s'accordait naturellement. Ici, Didyme prend la responsabilité de cette explication même : τὸ δὲ αὐτὸ καὶ ἐν Θ ῥαψῳδίᾳ· Ἅρματα δ' ἔκλιναν πρὸς ἐνώπια παμφανόωντα. Dans les deux cas, l'hyperbate n'est qu'une hypothèse invraisemblable. Voyez la note VIII, 435.

262. Οὐ γὰρ ὀΐω, car je ne me propose pas de : car l'idée ne me vient jamais de.

264. Τῷ, c'est pourquoi.

273. Λήθω μαρνάμενος, *lateo pugnans*, j'échappe à la vue quand je combats : ma vaillance est ignorée. Λήθω est au présent de l'indicatif.

275. Οἷος, comme quelquefois υἱός, compte pour deux brèves. Voyez la note VI, 130. La diphthongue οι subit l'influence de la voyelle qui la suit. Théocrite, *Idyl*

Εἰ γὰρ νῦν παρὰ νηυσὶ λεγοίμεθα πάντες ἄριστοι
ἐς λόχον, ἔνθα μάλιστ' ἀρετὴ διαείδεται ἀνδρῶν,
ἔνθ' ὅ τε δειλὸς ἀνὴρ, ὅς τ' ἄλκιμος, ἐξεφαάνθη
(τοῦ μὲν γάρ τε κακοῦ τρέπεται χρὼς ἄλλυδις ἄλλῃ·
οὐδέ οἱ ἀτρέμας ἧσθαι ἐρητύετ' ἐν φρεσὶ θυμὸς,
ἀλλὰ μετοκλάζει, καὶ ἐπ' ἀμφοτέρους πόδας ἵζει·
ἐν δέ τέ οἱ κραδίη μεγάλα στέρνοισι πατάσσει,
Κῆρας ὀϊομένῳ, πάταγος δέ τε γίγνετ' ὀδόντων·
τοῦ δ' ἀγαθοῦ οὔτ' ἂρ τρέπεται χρὼς οὔτε τι λίην
ταρβεῖ, ἐπὴν δὴ πρῶτον ἐσίζηται λόχον ἀνδρῶν,
ἀρᾶται δὲ τάχιστα μιγήμεναι ἐν δαῒ λυγρῇ)·
οὐδέ κεν ἔνθα τεόν γε μένος καὶ χεῖρας ὄνοιτο.
Εἴπερ γάρ κε βλεῖο πονεύμενος ἠὲ τυπείης,
οὐκ ἂν ἐν αὐχέν' ὄπισθε πέσοι βέλος, οὐδ' ἐνὶ νώτῳ,
ἀλλά κεν ἢ στέρνων ἢ νηδύος ἀντιάσειεν

XI, 18, a un vers qui finit par τοιαῦτα. Il y a des exemples, chez les Attiques, de ποιεῖν avec la première brève; et ποιητής se scandait couramment comme s'il eût été ποητής. Le latin *poeta* semble dire qu'on prononçait ainsi. — Λέγεσθαι, comme διαλέγεσθαι : *sermocinari*, dire dans la conversation.

276. Εἰ.... λεγοίμεθα, comme εἰ ἐκλεγοίμεθα : *si seligamur*, si nous étions choisis; si on nous choisissait. Les *Scholies* traduisent λεγοίμεθα par καταριθμοίμεθα (*si on nous comptait*). C'est à peu près la même idée. Mais il s'agit proprement de choix.

278. Ὅ τε (*quique*) est tout à fait équivalent à ὅς τ(ε), qui lui correspond.

281. Μετοκλάζει. Heyne : « Cogitandus homo flexis poplitibus sedens, calcibus subnixus; quales οἱ λοχῶντες conspici solent in vasis pictis. » La préposition a toute sa valeur; et μετοκλάζειν ne doit pas être pris pour un simple équivalent de ὀκλάζειν, fléchir le genou. Le lâche s'agite, et change de posture. Il s'appuie tantôt sur un talon, tantôt sur l'autre. Le commentaire de μετοκλάζει est dans les mots mêmes qui le suivent : καὶ ἐπ' ἀμφοτέρους πόδας ἵζει.

283. Κῆρας ὀϊομένῳ, *mortem exspectanti*, dans l'attente de la mort. *Scholies :* θάνατον προσδοκῶντι.

284. Τοῦ (de l'autre) est déterminé par ἀγαθοῦ (du brave).

286. Μιγήμεναι, *confligere cum hostibus*, de se battre. Il ne faut pas prendre le verbe dans le simple sens de *misceri*, se mêler. La préposition serait εἰς et non point ἐν. Eustathe : οὐ χρὴ νοεῖν, μιγῆναι τῇ μάχῃ, ἐμποδίζει γὰρ εἰς τοῦτο ἡ ἐν πρόθεσις, ἀλλ' ὅτι ἠρᾶτο μιγῆναι τοῖς Τρωσὶν, ἢ τοῖς πολεμίοις, ἐν τῇ δαΐδι, ἐξ ἧς ἀποκέκοπται τὸ δαΐ. Cette excellente observation grammaticale est probablement une citation textuelle du commentaire d'Aristarque.

287. Ὄνοιτο, *vituperaverit*, blâmerait : sous-entendu τις (on).

288. Βλεῖο, de βλῆμι, ἔβλην (en prose βληθείης) : *eminus vulneratus fueris*. Ce mot est opposé à τυπείης, qui indique une blessure reçue dans le combat corps à corps (*cominus*), et surtout un coup d'épée. Aristarque : βλεῖο· βληθείης.... ἡ δὲ διπλῆ, ὅτι διέσταλκε τὸ βαλεῖν καὶ τύψαι.

289. Οὐκ ἂν ἐν, leçon d'Aristarque. Ancienne vulgate, οὔ κεν ἐν. *Scholies :* οὕτως Ἀρίσταρχος, οὐκ ἂν διὰ τοῦ α· αἱ δὲ κοιναὶ, οὔ κεν.

πρόσσω ἱεμένοιο, μετὰ προμάχων ὀαριστύν.
Ἀλλ' ἄγε, μηκέτι ταῦτα λεγώμεθα, νηπύτιοι ὥς,
ἑσταότες, μή πού τις ὑπερφιάλως νεμεσήσῃ·
ἀλλὰ σύγε κλισίηνδε κιὼν ἔλευ ὄβριμον ἔγχος.
Ὣς φάτο· Μηριόνης δὲ, θοῷ ἀτάλαντος Ἄρηϊ,
καρπαλίμως κλισίηθεν ἀνείλετο χάλκεον ἔγχος,
βῆ δὲ μετ' Ἰδομενῆα, μέγα πτολέμοιο μεμηλώς.
Οἷος δὲ βροτολοιγὸς Ἄρης πόλεμόνδε μέτεισιν,
τῷ δὲ Φόβος, φίλος υἱὸς, ἅμα κρατερὸς καὶ ἀταρβὴς,
ἕσπετο, ὅστ' ἐφόβησε ταλάφρονά περ πολεμιστήν·
τὼ μὲν ἄρ' ἐκ Θρήκης Ἐφύρους μέτα θωρήσσεσθον,
ἠὲ μετὰ Φλεγύας μεγαλήτορας· οὐδ' ἄρα τώγε
ἔκλυον ἀμφοτέρων, ἑτέροισι δὲ κῦδος ἔδωκαν·
τοῖοι Μηριόνης τε καὶ Ἰδομενεὺς, ἀγοὶ ἀνδρῶν,
ἤϊσαν ἐς πόλεμον, κεκορυθμένοι αἴθοπι χαλκῷ.
Τὸν καὶ Μηριόνης πρότερος πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Δευκαλίδη, πῆ τ' ἂρ μέμονας καταδῦναι ὅμιλον;
Ἢ ἐπὶ δεξιόφιν παντὸς στρατοῦ, ἦ ἀνὰ μέσσους,
ἦ ἐπ' ἀριστερόφιν; Ἐπεὶ οὔ ποθι ἔλπομαι οὕτως
δεύεσθαι πολέμοιο καρηκομόωντας Ἀχαιούς.

291. Ὀαριστύν, la conversation : la société; la troupe. *Scholies :* ἐν τῇ τῶν πρωταγωνιστῶν ὁμιλίᾳ καὶ συναναστροφῇ.

292. Λεγώμεθα, *colloquamur*. Voyez plus haut, vers 275, la note sur λέγεσθαι.

299. Φόβος. Phobus est la fuite personnifiée; c'est le dieu qui cause la déroute, celui qui inspire l'idée de fuir.

300. Ἐφόβησε, aoriste d'habitude : *in fugam vertere solet*.

301. Ἐφύρους. Ces Éphyres ou Éphyriens n'ont rien de commun avec Corinthe. C'était une population thessalienne, dans la vallée de Tempé. *Scholies :* ἐπὶ τοὺς Ἐφυραίους πάλαι καλουμένους, νῦν δὲ Κραννωνίους. En effet, Crannon se nommait primitivement Éphyre. Il y avait quatre villes d'Éphyre en Grèce : celle qui fut plus tard Corinthe, une en Épire, une en Élide, enfin Éphyre-Crannon.

302. Φλεγύας. Les Phlégyens étaient voisins des Éphyres. Ils habitaient en Thessalie, dans la Magnésie. On les nomma plus tard Gyrtoniens, du nom de la ville de Gyrton, leur capitale.

307. Δευκαλίδη. Deucalide est une syncope pour Deucalionide, fils de Deucalion. *Scholies :* ἀπὸ τοῦ Δευκαλιωνίδη κατὰ συγκοπὴν ἐγένετο.

309-310. Ἔλπομαι οὕτως.... Le mot ἔλπομαι signifie *reor*, je pense; et οὕτως signifie *adeo* (à un tel point). *Scholies :* οὐδαμοῦ, φησὶν, ἐνδεεῖς τοσοῦτον οἶμαι τῶν βοηθησόντων εἶναι τοὺς Ἀχαιοὺς, ὅσον ἐπὶ τὰ ἀριστερά· ἐκεῖ γὰρ ἐρράγη τὸ τεῖχος, καὶ ὁ Ἕκτωρ ἐκεῖ ἐμάχετο. Dans cette explication, πολέμοιο équivaut à πολεμούντων. Quelques-uns entendent par δεύεσθαι πολέμοιο, *inferiores esse quod ad bellum attinet*; d'autres, que les Grecs, sur ce point, *ne manqueront pas de guerre*, qu'ils verront s'élever un grand combat. Mais

Τὸν δ' αὖτ' Ἰδομενεύς, Κρητῶν ἀγός, ἀντίον ηὔδα·
Νηυσὶ μὲν ἐν μέσσῃσιν ἀμύνειν εἰσὶ καὶ ἄλλοι,
Αἴαντές τε δύω Τεῦκρός θ', ὃς ἄριστος Ἀχαιῶν
τοξοσύνῃ, ἀγαθὸς δὲ καὶ ἐν σταδίῃ ὑσμίνῃ·
οἵ μιν ἅδην ἐλόωσι, καὶ ἐσσύμενον πολέμοιο,
Ἕκτορα Πριαμίδην, καὶ εἰ μάλα καρτερός ἐστιν.
Αἰπύ οἱ ἐσσεῖται, μάλα περ μεμαῶτι μάχεσθαι,
κείνων νικήσαντι μένος καὶ χεῖρας ἀάπτους,
νῆας ἐνιπρῆσαι, ὅτε μὴ αὐτός γε Κρονίων
ἐμβάλοι αἰθόμενον δαλὸν νήεσσι θοῇσιν.
Ἀνδρὶ δέ κ' οὐκ εἴξειε μέγας Τελαμώνιος Αἴας,
ὃς θνητός τ' εἴη καὶ ἔδοι Δημήτερος ἀκτήν,
χαλκῷ τε ῥηκτὸς μεγάλοισί τε χερμαδίοισιν.
Οὐδ' ἂν Ἀχιλλῆϊ ῥηξήνορι χωρήσειεν,
ἔν γ' αὐτοσταδίῃ· ποσὶ δ' οὔπως ἔστιν ἐρίζειν.
Νῶϊν δ' ὧδ' ἐπ' ἀριστέρ' ἔχε στρατοῦ, ὄφρα τάχιστα
εἴδομεν, ἠέ τῳ εὖχος ὀρέξομεν, ἠέ τις ἡμῖν.

cette dernière interprétation ne tient pas compte de la comparaison οὕτως, et l'autre explique δεύεσθαι πολέμοιο comme s'il y avait δεύεσθαι κατὰ τὸν πόλεμον. L'explication alexandrine laisse pourtant à désirer. Il vaut mieux prendre littéralement δεύεσθαι πολέμοιο : se trouver au-dessous de la guerre, c'est-à-dire n'avoir pas ce qu'il faut pour la soutenir. Voyez, XVII, 142, la note sur μάχης ἐδεύεο.

312. Ἀμύνειν, *qui auxilientur*, en état de repousser l'ennemi.

315. Ἅδην ἐλόωσι, *affatim exercebunt* (*satis superque vexabunt*), donneront suffisamment de besogne : fatigueront tant et plus. Ἐλόωσι est pour ἐλῶσι, et vient de ἐλαύνω. Eustathe : δαψιλῶς καὶ εἰς κόρον διώξουσι. — Dans quelques-uns des textes primitifs, Aristarque avait trouvé, dit-on, ἅδην ἐάσουσι (ἀάουσι?), qu'il expliquait en le rapportant au verbe ἄω, rassasier. Avec cette leçon, l'image ne serait plus une chasse, mais un festin. — Πολέμοιο. Zénodote écrivait πολεμίζειν. Le sens restait le même; car πολέμοιο équivaut à εἰς πόλεμον.

316. Ἕκτορα.... Ce vers manque dans le manuscrit de Venise. Il est pourtant indispensable au sens; car μιν, dans le vers précédent, ne désigne point Hector avec précision, et ce pronom *lui* a besoin d'un commentaire. Quant à la tautologie καὶ εἰ μάλα κάρτερός ἐστιν, elle est une beauté plutôt qu'un défaut. Idoménée a dit, *tout belliqueux qu'il soit;* il insiste, en disant : *oui, malgré sa vaillance.*

319. Ὅτε μή, à moins que.

322. Δημήτερος ἀκτήν, le grain broyé de Cérès : la farine; le pain. Le mot ἀκτή se rattache à ἄγνυμι, briser. Didyme : τὸν σῖτον· ἐπεὶ κατασσόμενος καὶ ἀλούμενος ἄρτος γίνεται.

326. Ὧδ(ε), comme tu l'as proposé. Ici pas plus qu'ailleurs la traduction *huc* n'est exacte. Elle est même particulièrement mauvaise ici, puisqu'elle n'ajoute rien à la pensée, ἐπ' ἀριστερά disant tout ce qu'il y a à dire de la direction à prendre. Au contraire, *sic* rappelle la réflexion de Mérion sur les dangers que court la gauche. — Ἔχε, dirige-toi. *Scholies :* πορεύου, βάδιζε.

327. Εἴδομεν au subjonctif, pour εἰδῶμεν. — Τῳ pour τινί : à quelqu'un.

Ὣς φάτο· Μηριόνης δὲ, θοῷ ἀτάλαντος Ἄρηϊ,
ἦρχ' ἴμεν, ὄφρ' ἀφίκοντο κατὰ στρατὸν, ᾗ μιν ἀνώγει.
Οἱ δ' ὡς Ἰδομενῆα ἴδον, φλογὶ εἴκελον ἀλκὴν,
αὐτὸν καὶ θεράποντα, σὺν ἔντεσι δαιδαλέοισιν,
κεκλόμενοι καθ' ὅμιλον ἐπ' αὐτῷ πάντες ἔβησαν.
Τῶν δ' ὁμὸν ἵστατο νεῖκος ἐπὶ πρύμνῃσι νέεσσιν.
Ὡς δ' ὅθ' ὑπὸ λιγέων ἀνέμων σπέρχωσιν ἄελλαι,
ἤματι τῷ ὅτε τε πλείστη κόνις ἀμφὶ κελεύθους,
οἵτ' ἄμυδις κονίης μεγάλην ἱστᾶσιν ὀμίχλην·
ὣς ἄρα τῶν ὁμόσ' ἦλθε μάχη, μέμασαν δ' ἐνὶ θυμῷ
ἀλλήλους καθ' ὅμιλον ἐναιρέμεν ὀξέϊ χαλκῷ·
Ἔφριξεν δὲ μάχη φθισίμβροτος ἐγχείῃσιν
μακρῇς, ἃς εἶχον ταμεσίχροας· ὄσσε δ' ἄμερδεν
αὐγὴ χαλκείη κορύθων ἄπο λαμπομενάων,
θωρήκων τε νεοσμήκτων, σακέων τε φαεινῶν,
ἐρχομένων ἄμυδις· μάλα κεν θρασυκάρδιος εἴη,

330. Οἱ, eux, c'est-à-dire les Troyens.

331. Δαιδαλέοισιν. Anciennes variantes, λευγαλέοισιν et μαρμαίροντας.

333. Ὁμὸν.... νεῖκος, une lutte générale. On ne voit pas bien comment les traducteurs latins tirent de ὁμὸν le sens de *cominus*. Sans doute, on se bat de près; mais ὁμός n'indique la proximité ni au propre ni d'aucune façon. Les *Scholies* traduisent ὁμόν par ὅμοιον, ἰσορρεπές. Mais le mot ὁμόσε du vers 337 montre qu'il ne s'agit que du fait de l'engagement. Eustathe : ὁμοῦ ποιοῦν εἶναι αὐτούς. Le mot ἄμυδις de la comparaison confirme ce sens. — Ἐπὶ πρύμνῃσι νέεσσιν. La traduction vulgaire *ad puppes navium* (devant les poupes des vaisseaux) ne donne point une idée nette. Il faut traduire ici littéralement : *ad primas naves* (devant les premiers vaisseaux). Ces vaisseaux sont ceux de la première ligne par rapport aux assaillants, ceux de la dernière ligne par rapport aux Grecs. Ce sont ceux de l'extrémité, pour parler comme les Alexandrins. *Scholies :* πρύμνῃσι δὲ, ταῖς ἐσχάταις.

339. Ἔφριξεν, *horruit*, se hérissa.

340. Ἄμερδεν, *perstringebat*, éblouissait : ôtait la vue distincte. Apollonius : ἠμαύρου. *Scholies :* ἐστέρισκε τοῦ ὁρᾶν.

341. Αὐγὴ.... κορύθων ἄπο, *fulgor a galeis*, les rayons lancés par les casques. Le mot αὐγή est le terme propre, pour désigner l'éclat du soleil. Les Alexandrins trouvaient ici Homère en délit d'audace excessive. Ils auraient voulu une atténuation, un *comme*, un *pour ainsi dire*. Eustathe : τὸ δὲ αὐγὴ χαλκείη, τολμηρόν φασιν ἐνταῦθα εἶναι οἱ παλαιοί· οὐ γὰρ παραβολικῶς εἶπεν..., ἀλλὰ μονονουχὶ ἐφλόγωσε τὰ ὅπλα, ἥλιον ἤ τινα τοιαύτην λαμπηδόνα προσπλάττων αὐτοῖς. L'expression οἱ παλαιοί indique l'origine de la citation. Aristarque est quelquefois par trop grammairien. Il eût dû laisser cette remarque aux *enstatiques*, aux féroces logiciens de l'école de Zoïle.

343. Ἐρχομένων, génitif absolu : (les guerriers) s'avançant. Il ne faut pas rapporter ce participe aux génitifs qui précèdent. Eustathe : τὸ δὲ ἐρχομένων ἀρσενικοῦ γένους ἐστὶ, λεχθὲν περὶ τῶν πολεμούντων. — Virgile s'est souvenu à plusieurs reprises des vers qu'on vient de lire. *Énéide*, VII, 525 : « Sed ferro ancipiti « decernunt, atraque late Horrescit strictis « seges ensibus, æraque fulgent Sole lacessita, et lucem sub nubila jactant. » XI,

ὅς τότε γηθήσειεν ἰδὼν πόνον οὐδ' ἀκάχοιτο.
Τὼ δ' ἀμφὶς φρονέοντε δύω Κρόνου υἷε κραταιὼ
ἀνδράσιν ἡρώεσσιν ἐτεύχετον ἄλγεα λυγρά.
Ζεὺς μέν ῥα Τρώεσσι καὶ Ἕκτορι βούλετο νίκην,
κυδαίνων Ἀχιλῆα πόδας ταχύν· οὐδέ τι πάμπαν
ἤθελε λαὸν ὀλέσθαι Ἀχαιϊκὸν Ἰλιόθι πρὸ,
ἀλλὰ Θέτιν κύδαινε καὶ υἱέα καρτερόθυμον.
Ἀργείους δὲ Ποσειδάων ὀρόθυνε μετελθὼν,
λάθρῃ ὑπεξαναδὺς πολιῆς ἁλός· ἤχθετο γάρ ῥα
Τρωσὶν δαμναμένους, Διὶ δὲ κρατερῶς ἐνεμέσσα.
Ἠ μὰν ἀμφοτέροισιν ὁμὸν γένος ἠδ' ἴα πάτρη,
ἀλλὰ Ζεὺς πρότερος γεγόνει καὶ πλείονα ᾔδη.
Τῷ ῥα καὶ ἀμφαδίην μὲν ἀλεξέμεναι ἀλέεινεν,
λάθρῃ δ' αἰὲν ἔγειρε κατὰ στρατὸν, ἀνδρὶ ἐοικώς.

601 : « ... tum late ferreus hastis Horret « ager, campique armis sublimibus ar« dent. » XII, 451 : « Qualis ubi ad ter« ras, abrupto sidere, nimbus It mare per « medium.... Talis in adversos ductor « Rhœteïus hostes Agmen agit : densi cu« neis se quisque coactis Agglomerant. »

345. Ἀμφίς, *in diversum*, en sens opposé.

346. Ἡρώεσσιν ἐτεύχετον, *vulgo* ἡρώεσσι τετεύχατον. Wolf, τετεύχετον. La leçon de Wolf est inadmissible; car l'imparfait ne prend point le redoublement. Le parfait de la vulgate indiquerait une action déjà accomplie. Les *Scholies* donnent le vrai texte (*faisaient* ou *firent*) : ἐν ἄλλῳ, ἡρώεσσιν ἐτεύχετον.

347. Ζεὺς μέν ῥα, *vulgo* Ζεὺς μὲν ἄρα. *Scholies :* οὕτως Ἀρίσταρχος· ἄλλοι δὲ, Ζεὺς μὲν ἄρα. Le manuscrit de Venise donne μέν ῥα.

348. Οὐ δέ τι πάμπαν. *Scholies :* Ἀριστοφάνης, οὐδ' ὅτε πάμπαν. Cette leçon ne donnerait aucun sens. Il est probable que ὅτε est une faute de copiste, pour ὅγε. Dindorf a mis οὐδ' ὅγε dans son texte.

350. Ἀλλὰ Θέτιν.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Mais le motif d'athétèse n'a aucune gravité : ἀθετεῖται, ὅτι οὐκ ἀναγκαῖος· προείρηται γὰρ, κυδαίνων Ἀχιλῆα πόδας ταχύν. Supprimer le vers, ce serait mutiler la pensée. C'est pour plaire à Thétis, avant tout, que Jupiter venge Achille.

352. Λάθρῃ, *vulgo* λάθρη. Aristarque conservait l'ι que nous mettons sous l'η, et qu'il mettait à côté. Le mot est pour lui un vrai substantif, et non point la forme ionienne de l'adverbe λάθρα. — Ὑπεξαναδύς. Eustathe fait ressortir la valeur de chacune des prépositions qui entrent dans la composition du mot : ὑπό rappelle λάθρῃ, ἐκ dit que le dieu sort de son élément, ἀνά qu'il monte sur la terre.

354. Ἴα πάτρη, la même patrie. Homère ignore le mythe d'après lequel Jupiter serait né en Crète. Les enfants de Saturne sont nés dans la demeure de Saturne, c'est-à-dire sur le plus haut sommet de l'Olympe, là-même où Jupiter devait habiter plus tard. Leur naissance n'a rien eu de particulier. Ils sont venus successivement, et le père les a élevés les uns après les autres.

355. Πρότερος γεγόνει καὶ πλείονα ᾔδη. Dans les idées d'Homère, l'aîné a toujours la supériorité. *Scholies :* τοὺς πρεσβυτέρους ἀεὶ πολυπειροτέρους φησί.... ἄμφω δὲ εἰς σύστασιν παρέλαβε, τό τε τῆς ἡλικίας καὶ τῆς σοφίας.

356. Ἀμφαδίην. Eustathe lisait ἀμφαδίῃ, et sous-entendait μάχῃ. Mais les Alexandrins ont consacré l'adverbe. *Scholies :* ἀμφαδίην· φανερῶς.

357. « Ἔγειρε sans accusatif, parce

Τοὶ δ' ἔριδος κρατερῆς καὶ ὁμοιΐου πολέμοιο
πεῖραρ ἐπαλλάξαντες ἐπ' ἀμφοτέροισι τάνυσσαν,
ἄρρηκτόν τ' ἄλυτόν τε, τὸ πολλῶν γούνατ' ἔλυσεν.
Ἔνθα, μεσαιπόλιός περ ἐών, Δαναοῖσι κελεύσας
Ἰδομενεὺς, Τρώεσσι μετάλμενος ἐν φόβον ὦρσεν.
Πέφνε γὰρ Ὀθρυονῆα, Καβησόθεν ἔνδον ἐόντα,
ὅς ῥα νέον πολέμοιο μετὰ κλέος εἰληλούθει·
ἤτεε δὲ Πριάμοιο θυγατρῶν εἶδος ἀρίστην,

que, dans cette phrase générale, le régime est nécessairement indéterminé. » [Dübner.] Cependant il faut toujours traduire : *concitabat eos* (excitait les combattants).

358-360. Τοὶ δ' ἔριδος.... Le mot τάνυσσαν montre manifestement que l'image est empruntée à une corde. Mais ce n'est pas une raison pour donner à πεῖραρ, comme le font quelques-uns, le sens de *câble*. Il ne s'agit, dans πεῖραρ, que des bouts du câble, celui de la discorde et celui de la guerre. En effet, πεῖραρ, πεῖρας, ou πέρας signifie terme, extrémité, bout, ici comme partout en grec. Jupiter et Neptune nouent les deux bouts du câble; et les deux partis se trouvent indissolublement étreints dans le lien qui les serre, par conséquent forcés de se détruire mutuellement. *Scholies :* ὁ Ποσειδῶν καὶ ὁ Ζεὺς τὸν πόλεμον τῇ ἔριδι συνέδησαν, τὸ πέρας τῆς ἔριδος καὶ πάλιν τὸ τοῦ πολέμου λαβόντες, καὶ ἐπαλλάξαντες ἐπ' ἀμφοτέροις, ὥσπερ οἱ τὰ ἅμματα ποιοῦντες, τόδε ἐπὶ τόδε· οὕτως Ἀρίσταρχος. Il manque probablement plusieurs mots, dans cette note, après συνέδησαν. Mais l'essentiel de la paraphrase d'Aristarque est resté; et je crois en avoir donné un exact équivalent en français. Les commentateurs modernes, ici comme plus haut, vers 237, n'ont pas même regardé la note où est cité Aristarque; mais, en revanche, ils ont discuté à perte de vue sur le fatras byzantin qui accompagne, dans les *Scholies* et dans Eustathe, les vers 358-360. Aristarque n'est pas nommé dans les paraphrases de sa paraphrase; et c'est bien tant mieux pour lui, car son interprétation y est devenue à peu près absurde. Voici ce que dit Bothe des commentaires qu'il connaissait : « Hæc quam contorta sint, ne dicam « inepta, nemo non intelligat. » — La plupart des philologues voient dans τάνυσσαν l'image d'une balance; et ils entendent, par πολέμοιο πεῖραρ, la victoire. Jupiter et Neptune balanceraient les succès des deux partis. Mais cette idée a déjà été exprimée par l'épithète ὁμοιΐου. D'ailleurs, il y a des preuves que l'image n'est point une balance. Ainsi, par exemple, le vers XI, 336 : Ἔνθα σφιν κατὰ ἶσα μάχην ἐτάνυσσε Κρονίων. C'est certainement d'une corde tendue de niveau qu'il s'agit dans ce vers.

358. Τοί. La plupart des textes antiques donnaient, οἱ. *Scholies :* τοί· οὕτως Ἀριστοφάνης· ἄλλοι δέ, οἱ. L'expression ἄλλοι δὲ ne comprend pas Aristarque. Il serait nommé, s'il avait rejeté la leçon adoptée par son maître.

361. Μεσαιπόλιος, à demi-blanchi : homme entre deux âges. Didyme : ὁ λεγόμενος σπαρτοπόλιος· ᾧ διεσπαρμέναι εἰσὶν αἱ πολιαί· ὁ μεσῆλιξ. Le mot μεσαιπόλιος est un ἅπαξ εἰρημένον.

362. Τρώεσσι μετάλμενος. Un texte antique donnait, Τρώεσσιν ἐπάλμενος.

363. Ὀθρυονῆα. Othryonée est inconnu. — Καβησόθεν. Cabèse était une ville de Thrace sur l'Hellespont. — Au lieu de Καβησόθεν ἔνδον ἐόντα (étant à Ilion, où il était venu de Cabèse), le texte d'Argos donnait Ἑκάβης νόθον υἱὸν ἐόντα (qui était un fils bâtard d'Hécube). Aristarque suppose que cette étrange leçon a été introduite par quelqu'un qui ignorait l'existence de la ville de Cabèse : κατ' ἄγνοιαν τῆς Καβήσου. C'est plutôt une simple faute de copiste. Voyez mon *Introduction à l'Iliade*, p. x.

364. Μετὰ κλέος. Aristophane de Byzance, κατὰ κλέος.

365. Εἶδος ἀρίστην. Voyez la note III, 124, au sujet de Laodice.

Κασσάνδρην, ἀνάεδνον· ὑπέσχετο δὲ μέγα ἔργον,
ἐκ Τροίης ἀέκοντας ἀπωσέμεν υἷας Ἀχαιῶν.
Τῷ δ' ὁ γέρων Πρίαμος ὑπό τ' ἔσχετο καὶ κατένευσεν
δωσέμεναι· ὁ δὲ μάρναθ', ὑποσχεσίῃσι πιθήσας.
Ἰδομενεὺς δ' αὐτοῖο τιτύσκετο δουρὶ φαεινῷ,
καὶ βάλεν ὕψι βιβάντα τυχών· οὐδ' ἤρκεσε θώρηξ
χάλκεος ὃν φορέεσκε, μέσῃ δ' ἐν γαστέρι πῆξεν.
Δούπησεν δὲ πεσών· ὁ δ' ἐπεύξατο φώνησέν τε·
Ὀθρυονεῦ, περὶ δή σε βροτῶν αἰνίζομ' ἁπάντων,
εἰ ἐτεὸν δὴ πάντα τελευτήσεις ὅσ' ὑπέστης
Δαρδανίδῃ Πριάμῳ· ὁ δ' ὑπέσχετο θυγατέρα ἥν.
Καί κέ τοι ἡμεῖς ταῦτά γ' ὑποσχόμενοι τελέσαιμεν·
δοῖμεν δ' Ἀτρείδαο θυγατρῶν εἶδος ἀρίστην,
Ἄργεος ἐξαγαγόντες, ὀπυιέμεν· εἴ κε σὺν ἄμμιν
Ἰλίου ἐκπέρσῃς εὐναιόμενον πτολίεθρον.
Ἀλλ' ἕπευ, ὄφρ' ἐπὶ νηυσὶ συνώμεθα ποντοπόροισιν

366. Ἀνάεδνον, sans présents de noces : sans avoir rien à donner aux parents pour pouvoir l'épouser. *Scholies :* ἄνευ τῶν πρὸ γάμου διδομένων δώρων. Othryonée payait Priam en lui rendant des services. Mme Dacier rappelle ici que David achète le droit d'épouser la fille de Saül, en tuant cent Philistins. Othryonée n'avait encore qu'une promesse. Comme le Corèbe de Virgile, il périt avant le mariage, et Cassandre n'a point d'époux.

368. Ὁ γέρων, l'auguste vieillard.

371. Ὕψι βιβάντα, *sublimi gradu incedentem*, s'avançant fièrement. C'est la traduction ordinaire. Il y a probablement quelque chose de plus. Le mot ὕψι donne l'idée d'un saut prodigieux, ou même d'une danse militaire, comme celle où Hector se piquait d'exceller. Eustathe : πηδῶντα ἐνθουσιωδῶς· ἴσως δὲ καὶ κατά τι ὀρχήσεως εἶδος ἐνόπλιον. Voyez la note VII, 241 sur μέλπεσθαι Ἄρηϊ.

372. Πῆξεν, *fixit*, il enfonça (sa lance).

374-382. Ὀθρυονεῦ,... Ce discours ironique est une des plus heureuses inventions du génie d'Homère. Le poëte, comme dit Eustathe, atteint un double effet : il amène un sourire sur les lèvres du lecteur, et il a enflammé davantage encore le courage des combattants : Ὅμηρος μέντοι μιγνύων τὰ ἄμικτα, παραρρίπτει καὶ ἐνταῦθά τινας ἀστεϊσμοὺς ἐκ μεγαλαυχίας ἡρωϊκῆς, οἳ τοῖς μὲν ἀκροαταῖς ἔξω βελῶν ἑστῶσι παρασύρουσι τὰ χείλη πρὸς μειδίασμα ὑπανοίγοντα· αὐτοῖς δὲ τοῖς τότε μαχομένοις ὑπανῆπτε τὸν θυμὸν ἐπὶ πλέον. Il est évident que ces réflexions ont été transcrites des commentaires alexandrins, surtout une proposition générale qui les amène : qu'Homère est le père de la comédie comme de tous les autres genres de littérature. C'est Aristarque même qu'on entend parler.

374. Αἰνίζομ(αι), comme αἰνέω, ἐπαινέω : je loue. Quelques-uns lisaient αἰνίξομ', probablement à cause du futur τελευτήσεις. Mais *je loue* a plus de vivacité. — Zénodote écrivait αἰνίσσομ' pour αἰνίσομαι, la forme ordinaire du futur de αἰνίζομαι. Comanus laissait le présent; mais il changeait αἰνίζομ' en δεινίζομ'.

381. Συνώμεθα, dit Eustathe, est un mot poétique, équivalent de συνθώμεθα, ou plutôt de συμβῶμεν, et venant de συνιέναι. En effet, il ne faut point rapporter συνώμεθα à σύνειμι, être avec, ni à σύν-

ἀμφὶ γάμῳ· ἐπεὶ οὔτοι ἐεδνωταὶ κακοί εἰμεν.
Ὣς εἰπὼν ποδὸς ἕλκε κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην
ἥρως Ἰδομενεύς. Τῷ δ' Ἄσιος ἦλθ' ἐπαμύντωρ,
πεζὸς πρόσθ' ἵππων· τὼ δὲ πνείοντε κατ' ὤμων
αἰὲν ἔχ' ἡνίοχος θεράπων· ὁ δὲ ἵετο θυμῷ
Ἰδομενῆα βαλεῖν· ὁ δέ μιν φθάμενος βάλε δουρὶ
λαιμὸν ὑπ' ἀνθερεῶνα, διαπρὸ δὲ χαλκὸν ἔλασσεν.
Ἤριπε δ', ὡς ὅτε τις δρῦς ἤριπεν, ἢ ἀχερωΐς,
ἠὲ πίτυς βλωθρή, τήντ' οὔρεσι τέκτονες ἄνδρες
ἐξέταμον πελέκεσσι νεήκεσι, νήϊον εἶναι·
ὣς ὁ πρόσθ' ἵππων καὶ δίφρου κεῖτο τανυσθείς,
βεβρυχώς, κόνιος δεδραγμένος αἱματοέσσης.

ειμι, marcher avec. Il signifie *paciscamur* (que nous fassions un accord). Apollonius : Ἀρίσταρχος τὸ συνώμεθα, συμβόλαια ποιησώμεθα καὶ συναλλάγματα. Pour faire bien sentir la valeur du mot, Aristarque, d'après les règles de l'interaspiration, écrivait συνῶμεθα, ἱέναι ayant l'esprit rude. Hérodien : τοῦτο δὲ Ἀρίσταρχος δασύνει, ὑγιῶς· ταυτὸν γὰρ τῷ συνθώμεθα· ἐσχημάτισται οὖν ἀπὸ τοῦ ἵημι. δηλοῖ οὖν τὸ, κατὰ τὸ αὐτὸ ἀφῶμεν τὰ τῆς διανοίας· εἰσὶ μέντοι οἳ ἐψίλωσαν, οὐκ εὖ. Cette dernière phrase signifie que ceux qui interaspiraient avec l'esprit doux, c'est-à-dire qui rattachaient συνώμεθα à εἰμί ou εἶμι, n'avaient pas raison.

382. Ἐεδνωταί, des receveurs de cadeaux pour une fiancée : des beaux-pères. Quelques-uns l'expliquaient par προικοδόται, donneurs de dot. C'est exactement le contraire. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἕδνα ἐδίδοσαν οἱ μνηστῆρες· ἐεδνοταὶ δὲ κηδεσταὶ, πενθεροί· οὗτοι γὰρ τὰ ἕδνα παρὰ τῶν μνηστευομένων ἐνεδέχοντο. Si l'on admettait l'explication προικοδόται, il faudrait prendre le mot tout à fait dans un sens ironique.

383. Ἕλκε, *vulgo* εἷλκε. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἕλκε.

384. Ἄσιος. L'Asius dont il est question ici est celui d'Arisbe, le fils d'Hyrtacus. Voyez II, 835-839. — Ἦλθ' ἐπαμύντωρ, *vulgo* ἦλθεν ἀμύντωρ. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἦλθ' ἐπαμύντωρ.

385. Κατ' ὤμων, en bas des épaules (d'Asius) : dans le dos d'Asius.

389. Ἀχερωΐς, *populus alba*, le peuplier blanc. Suivant la tradition, Hercule avait rapporté cet arbre des bords du fleuve des enfers : ἐκ τοῦ Ἀχέροντος. De là son nom. Au lieu d'ἀχερωΐς, quelques-uns lisaient ἀχελωΐς, l'arbre des eaux. Eustathe : ἕτεροι δὲ, ἀντὶ τοῦ ἀχερωῒς, ἀχελωῒς γράφουσιν, ὡς ἄν τις εἴποι ὑδατοτρεφής· ὡς Ἀχελῴου λεγομένου παντὸς ὕδατος. Virgile, *Géorgiques*, I, 9, appelle l'eau, *pocula Acheloïa*. Mais ἀχερωΐς s'explique trop bien, pour qu'il y ait rien à changer.

390. Βλωθρή, qui s'élance : qui a une haute tige. Didyme : μακρὰ, παρὰ τοῦ βλώσκειν, ὅ ἐστι βαίνειν· εὐαυξὴς γάρ. Dans quelques dialectes grecs, βλωθρός avait d'autres sens. Les Arcadiens l'expliquaient par ἁπαλός, les Magnètes par φλοιοβαρής, les Dryopes par τραχύς, les Carystiens par σκληρός. Aristarque notait ces faits grammaticaux, mais par simple curiosité; car il est évident qu'ici βλωθρή est synonyme de ὑψηλή. Eustathe cite les remarques du critique alexandrin avec sa formule habituelle : ὥς φασιν οἱ παλαιοί.

393. Βεβρυχώς,... Ce tableau d'une mort de guerrier est vraiment terrible. Aristarque avait bien raison d'arrêter ici le lecteur, pour lui faire admirer la puissance incomparable du génie d'Homère. Eustathe : καὶ ἔστι, φασὶ, τοῦτο ἐναργὲς εἰ-

Ἐκ δέ οἱ ἡνίοχος πλήγη φρένας, ἃς πάρος εἶχεν·
οὐδ' ὅγ' ἐτόλμησεν, δηΐων ὑπὸ χεῖρας ἀλύξας,
ἂψ ἵππους στρέψαι· τὸν δ' Ἀντίλοχος μενεχάρμης
δουρὶ μέσον περόνησε τυχών· οὐδ' ἤρκεσε θώρηξ
χάλκεος ὃν φορέεσκε, μέσῃ δ' ἐν γαστέρι πῆξεν.
Αὐτὰρ ὁ ἀσθμαίνων εὐεργέος ἔκπεσε δίφρου·
ἵππους δ' Ἀντίλοχος, μεγαθύμου Νέστορος υἱὸς,
ἐξέλασε Τρώων μετ' ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς.
  Δηΐφοβος δὲ μάλα σχεδὸν ἤλυθεν Ἰδομενῆος,
Ἀσίου ἀχνύμενος, καὶ ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ.
Ἀλλ' ὁ μὲν ἄντα ἰδὼν ἠλεύατο χάλκεον ἔγχος,
Ἰδομενεύς· κρύφθη γὰρ ὑπ' ἀσπίδι πάντοσ' ἐΐσῃ,
τὴν ἄρ' ὅγε ῥινοῖσι βοῶν καὶ νώροπι χαλκῷ
δινωτὴν φορέεσκε, δύω κανόνεσσ' ἀραρυῖαν·
τῇ ὕπο πᾶς ἐάλη, τὸ δ' ὑπέρπτατο χάλκεον ἔγχος·
καρφαλέον δέ οἱ ἀσπὶς ἐπιθρέξαντος ἄϋσεν
ἔγχεος· οὐδ' ἅλιόν ῥα βαρείης χειρὸς ἀφῆκεν,
ἀλλ' ἔβαλ' Ἱππασίδην Ὑψήνορα, ποιμένα λαῶν,
ἧπαρ ὑπὸ πραπίδων, εἶθαρ δ' ὑπὸ γούνατ' ἔλυσεν.
Δηΐφοβος δ' ἔκπαγλον ἐπεύξατο, μακρὸν ἀΰσας·
  Οὐ μὰν αὖτ' ἄτιτος κεῖτ' Ἄσιος, ἀλλά ἕ φημι
εἰς Ἄϊδός περ ἰόντα πυλάρταο κρατεροῖο
γηθήσειν κατὰ θυμόν· ἐπεί ῥά οἱ ὤπασα πομπόν.

δωλον ἥρωος ἐν αὐτῷ τῷ θυμῷ τὴν ψυχὴν ἀφιέντος καὶ διὰ τοῦτο βρυχομένου, καὶ ἐν τῷ σφαδάζειν δραττομένου γῆς πεφυρμένης τῷ αὐτοῦ αἵματι. On lit à peu près la même chose dans les *Scholies*. Le mot φασί, dont se sert Eustathe, sous-entend οἱ παλαιοί. C'est la tradition de l'enseignement d'Aristarque.

394. Πλήγη pour ἐπλάγη, et, avec la préposition, ἐξεπλάγη : fut étourdi. La mort d'Asius fait perdre la tête à son compagnon.

399. Ὁ, *vulgo* ὅγ'. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, χωρὶς τοῦ γ, αὐτὰρ ὁ ἀσθμαίνων. Il est évident que la vulgate n'est qu'une correction arbitraire.

403. Ἀσίου, génitif causal : *Asii gratia*, au sujet d'Asius.

404. Ὁ (lui) est déterminé au vers suivant par Ἰδομενεύς.

407. Δινωτήν (fait au tour) ne peut guère signifier ici que la rondeur parfaite du bouclier. *Scholies :* δινωτήν· περιφερῆ. Eustathe : ἡ πάντοσε ἴση, τουτέστι περιφερής.

408. Ἐάλη, il se ramassa. Virgile, *Énéide*, XII, 491 : « Substitit Æneas, et « *se collegit* in arma, Poplite subsidens. »

409. Καρφαλέον.... ἄϋσεν, *aridum insonuit*, rendit un son sec. Voyez XII, 160.

410. Ἔγχεος, par l'effet de la lance.

411. Ἱππασσίδην Ὑψήνορα. Hypsénor fils d'Hippasus n'est pas connu d'ailleurs.

415. Εἰς Ἄϊδος, à (la demeure) de Pluton : aux enfers.

Ὣς ἔφατ᾽· Ἀργείοισι δ᾽ ἄχος γένετ᾽ εὐξαμένοιο,
Ἀντιλόχῳ δὲ μάλιστα δαΐφρονι θυμὸν ὄρινεν·
ἀλλ᾽ οὐδ᾽, ἀχνύμενός περ, ἑοῦ ἀμέλησεν ἑταίρου,
ἀλλὰ θέων περίβη, καί οἱ σάκος ἀμφεκάλυψεν.
Τὸν μὲν ἔπειθ᾽ ὑποδύντε δύω ἐρίηρες ἑταῖροι,
Μηκιστεὺς, Ἐχίοιο πάϊς, καὶ δῖος Ἀλάστωρ,
νῆας ἐπὶ γλαφυρὰς φερέτην βαρέα στενάχοντε.
Ἰδομενεὺς δ᾽ οὐ λῆγε μένος μέγα· ἵετο δ᾽ αἰεὶ
ἠέ τινα Τρώων ἐρεβεννῇ νυκτὶ καλύψαι,
ἢ αὐτὸς δουπῆσαι, ἀμύνων λοιγὸν Ἀχαιοῖς.
Ἔνθ᾽ Αἰσυήταο Διοτρεφέος φίλον υἱὸν,
ἥρω᾽ Ἀλκάθοον (γαμβρὸς δ᾽ ἦν Ἀγχίσαο·
πρεσβυτάτην δ᾽ ὤπυιε θυγατρῶν, Ἱπποδάμειαν,
τὴν πέρι κῆρι φίλησε πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ
ἐν μεγάρῳ· πᾶσαν γὰρ ὁμηλικίην ἐκέκαστο
κάλλεϊ καὶ ἔργοισιν ἰδὲ φρεσί· τοὔνεκα καί μιν
γῆμεν ἀνὴρ ὤριστος ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ),

419-423. Ἀλλ᾽ οὐδ᾽, ἀχνύμενός περ,... Voyez VIII, 330-334 et les notes sur ces cinq vers.

423. Στενάχοντε, *vulgo* στενάχοντα. La vulgate donne un sens absurde, puisque l'homme qu'on porte est mort. Cette leçon στενάχοντα nous vient de Zénodote. Aristarque : ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι Ζηνόδοτος γράφει στενάχοντα, ἑνικῶς. Didyme : οὕτως διὰ τοῦ ε αἱ Ἀριστάρχου, στενάχοντε, οὐ διὰ τοῦ α, στενάχοντα ἐπὶ τοῦ νεκροῦ, γελοῖον γάρ· ἀλλ᾽ ἐπὶ τῶν βασταζόντων. *Scholies* B et L : ἐπὶ τῶν φερόντων· Ζηνόδοτος δὲ γελοίως ἐπὶ τοῦ νεκροῦ. Zénodote supposait, contre toute vraisemblance, que le guerrier respirait encore.

424. Λῆγε, c'est-à-dire ἔληγε, dans le sens actif : *remittebat*, donnait relâche.

426. Δουπῆσαι, avoir retenti : retentir en tombant; tomber mort dans la bataille. Ici Aristarque prend à partie les glossographes, qui faisaient de δουπῆσαι un simple synonyme de θανεῖν, et il développe le vrai sens de l'expression : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐκ παρεπομένου τὸ ἀπολέσθαι· οἱ γὰρ ἐν πολέμῳ πίπτοντες ψόφον ἀποτελοῦσι τοῖς ὅπλοις· ἡ δὲ ἀναφορὰ πρὸς τοὺς γλωσσογράφους· οὗτοι γὰρ ἓν ἀνθ᾽ ἑνὸς ἐδέξαντο δεδουπότος ἀντὶ τοῦ τεθνηκότος. La note d'Aristarque fait allusion au vers XXIII, 679. Voyez, à ce vers, l'explication de l'expression δεδουπότος Οἰδιπόδαο.

427. Αἰσυήταο. Il a été question d'Ésyétès, II, 793; mais son fils Alcathoüs est inconnu.

428. Ἥρω᾽ Ἀλκάθοον.... Ce vers se termine par quatre spondées, comme le vers de l'*Énéide*, VII, 634.

430. Πέρι, *valde*, extrêmement. Dindorf, περὶ κῆρι. Même ainsi, il vaudrait mieux entendre, περιεφίλησε. Homère parle d'une affection portée au plus haut degré.

433. Γῆμεν.... Ce vers se termine par trois spondées. — A la suite du vers 433, quelques textes antiques donnaient quatre autres vers, qu'Aristarque a eu bien raison de ne point écrire : Πρὶν Ἀντηνορίδας τραφέμεν καὶ Πανθόου υἷας Πριαμίδας θ᾽, οἳ Τρωσὶ μετέπρεπον ἱπποδάμοισιν, Αὐτόν τ᾽ Αἰνείαν ἐπιείκελον ἀθανάτοισιν, Ἕως ἔτ᾽ ἥβην εἶχεν, ὄφελλε δὲ κούριον ἄνθος.

τὸν τόθ' ὑπ' Ἰδομενῆϊ Ποσειδάων ἐδάμασσεν,
θέλξας ὄσσε φαεινά, πέδησε δὲ φαίδιμα γυῖα.
Οὔτε γὰρ ἐξοπίσω φυγέειν δύνατ' οὔτ' ἀλέασθαι·
ἀλλ' ὥστε στήλην ἢ δένδρεον ὑψιπέτηλον
ἀτρέμας ἑσταότα στῆθος μέσον οὔτασε δουρὶ
ἥρως Ἰδομενεύς, ῥῆξεν δέ οἱ ἀμφὶ χιτῶνα
χάλκεον, ὅς οἱ πρόσθεν ἀπὸ χροὸς ἤρκει ὄλεθρον·
δὴ τότε γ' αὖον ἄϋσεν ἐρεικόμενος περὶ δουρί.
Δούπησεν δὲ πεσών, δόρυ δ' ἐν κραδίῃ ἐπεπήγει,
ἥ ῥά οἱ ἀσπαίρουσα καὶ οὐρίαχον πελέμιζεν
ἔγχεος· ἔνθα δ' ἔπειτ' ἀφίει μένος ὄβριμος Ἄρης·
Ἰδομενεὺς δ' ἔκπαγλον ἐπεύξατο, μακρὸν ἀΰσας·
Δηΐφοβ', ἦ ἄρα δή τι ἐΐσκομεν ἄξιον εἶναι
τρεῖς ἑνὸς ἀντὶ πεφάσθαι; ἐπεὶ σύ περ εὔχεαι οὕτως·
δαιμόνι', ἀλλὰ καὶ αὐτὸς ἐναντίον ἵστασ' ἐμεῖο,

435. Θέλξας, ayant fasciné. Voyez la note XII, 255.

439-440. Χιτῶνα χάλκεον, la cuirasse d'airain. Voyez la note V, 736.

441. Ἄϋσεν a pour sujet χιτών sous-entendu; et αὖον ἄϋσεν est synonyme de καρφαλέον ἄϋσεν, qu'on a lu plus haut, vers 409. — Ἐρεικόμενος se rapporte à χιτών sous-entendu. C'est un synonyme de σχιζόμενος, de διακοπτόμενος.

443. Πελέμιζεν, *vulgo* πελέμιξεν. *Scholies*: οὕτως, διὰ τοῦ ζ, Ἀρίσταρχος καὶ Ἀριστοφάνης· ἄλλοι δὲ πελέμιξεν, διὰ τοῦ ξ. L'imparfait exprime mieux la chose. — Daremberg : « Ce cœur qui palpite et dont les mouvements agitent la lance est un tableau saisissant. Nous devons tenir cette observation pour très-exacte, bien que les armes employées aujourd'hui ne laissent guère le moyen de la vérifier. Il faudrait pour cela assister à quelques combats de sauvages, ou bien encore être appelé auprès d'un blessé qui a reçu, ou qui s'est donné, soit un coup de couteau, soit un coup de poignard, l'arme restant encore dans la plaie. » On voit ce qu'il faut penser des philologues qui taxent ici Homère de déraison, ou qui ne lui pardonnent qu'à la façon d'Horace. Il n'y a point de sommeil. D'ailleurs l'imagination est bien en droit de peindre comme cause et effet deux phénomènes simultanés. La lance est entrée dans le cœur palpitant, et le bout de la lance vibre : pour le poëte ce sont les palpitations du cœur qui font vibrer le bout de la lance. Daremberg l'admet physiologiquement. Quand même rien ne serait plus faux dans la réalité, ce serait encore une vérité poétique.

446. Ἐΐσκομεν, *recte judicamus*, nous avons raison de penser. Quelques-uns entendent simplement, δοκοῦμεν (*videmur*), et dans le sens de δοκοῦμέν σοι (nous te paraissons). Mais les infinitifs s'expliquent bien mieux avec l'autre interprétation. — Quelques textes antiques donnaient ἦ ἄρ δή τι σ' ἐΐσκομεν, c'est-à-dire σοι ἐΐσκομεν (*tibi videmur*). Mais Aristarque a rejeté cette leçon. *Scholies :* οὕτως Ἀρίσταρχος, δή τι ἐΐσκομεν, χωρὶς τοῦ σ.

447. Οὕτως, *vulgo* αὔτως. C'est une simple différence d'orthographe. Le sens est le même : *sic*, à ce point (si fort). Quelques-uns traduisent l'αὔτως de la vulgate par *en vain*, ce qui donne à ἐπεί le sens de *car*. On admettait, dans l'école d'Aristarque, les deux interprétations. Eustathe : αὔτως· ἤγουν ἁπλῶς οὕτως, ἢ μάτην.

448. Ἐναντίον. Ancienne variante, ἐναντίος.

ὄφρα ἴδῃ οἷος Ζηνὸς γόνος ἐνθάδ' ἱκάνω,
ὃς πρῶτον Μίνωα τέκε Κρήτῃ ἐπίουρον·
Μίνως δ' αὖ τέκεθ' υἱὸν ἀμύμονα Δευκαλίωνα·
Δευκαλίων δ' ἐμὲ τίκτε, πολέσσ' ἄνδρεσσιν ἄνακτα
Κρήτῃ ἐν εὐρείῃ· νῦν δ' ἐνθάδε νῆες ἔνεικαν,
σοί τε κακὸν καὶ πατρὶ καὶ ἄλλοισι Τρώεσσιν.
Ὣς φάτο· Δηΐφοβος δὲ διάνδιχα μερμήριξεν,
ἤ τινά που Τρώων ἑταρίσσαιτο μεγαθύμων,
ἂψ ἀναχωρήσας, ἢ πειρήσαιτο καὶ οἶος.
Ὧδε δέ οἱ φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι,
βῆναι ἐπ' Αἰνείαν· τὸν δ' ὕστατον εὗρεν ὁμίλου
ἑσταότ'· αἰεὶ γὰρ Πριάμῳ ἐπεμήνιε δίῳ,
οὕνεκ' ἄρ' ἐσθλὸν ἐόντα μετ' ἀνδράσιν οὔτι τίεσκεν.
Ἀγχοῦ δ' ἱστάμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Αἰνεία, Τρώων βουληφόρε, νῦν σε μάλα χρὴ

449. Ἴδῃ au moyen, *vulgo* ἴδῃς à l'actif. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, χωρὶς τοῦ σ, ἴδῃ.

450. Ἐπίουρον, gardien : protecteur; roi. *Scholies :* φύλακα. Eustathe : ταυτὸν δὲ εἰπεῖν βασιλέα. — Hésychius lisait Κρήτῃ ἐπὶ οὖρον : sauveur préposé à la Crète. Le datif avec ἐπίουρον n'a pourtant rien de bien extraordinaire. Deux vers plus bas, nous avons ἄνακτα avec le datif. La vulgate, Κρήτῃ ἐπίουρον, est consacrée d'ailleurs par l'autorité de Zénodote, d'Aristarque, de Tryphon, de Didyme.

455. Διάνδιχα μερμήριξεν. Voyez, I, 189, la note sur cette expression.

456. Ἑταρίσσαιτο, il prendrait pour compagnon : il prendrait pour aide. Le mot πότερον (*utrum*) est sous-entendu; ou plutôt l'alternative est indiquée par διάνδιχα. Aristarque : ὅτι ἀντὶ τοῦ συνεργὸν λάβοι. Voyez la note X, 235 sur ἕταρον.

458. Δοάσσατο, *visum est*, il parut. Les Alexandrins rapportaient ce mot à δοκεῖν. *Scholies :* τοῦ δοκῶ παράγωγόν ἐστι· δοκῶ, δοκήσω, δοκάσω, ἐδοκάσσατο, δοκάσσατο, ἀποβολῇ τοῦ κ, δοάσσατο. Les modernes en font plutôt un dérivé de δέαμαι, *voir*, ou une forme abrégée de δοιάζω. Mais le sens n'est pas douteux. C'est un synonyme de ἔδοξε. Virgile, *Énéide*, IV, 287 : « Hæc alternanti « potior sententia visa est. »

460. Ἐπεμήνιε, sous-entendu Αἰνείας.

461. Οὔτι τίεσκεν, sous-entendu Πρίαμος. Si l'on en croit les commentateurs modernes, un oracle avait prédit qu'un jour Énée régnerait sur les Troyens. De là, disent-ils, la méfiance et le mauvais vouloir de Priam. Suivant Aristarque, Énée avait désapprouvé la guerre, et refusé d'abord de s'associer à la défense de Troie avec ses Dardaniens; et voilà pourquoi Priam n'aimait point Énée. Le vieux roi ne se doutait nullement d'un avenir qui n'était connu que des dieux. Le prétendu oracle n'est qu'une réflexion de Neptune. Voyez XX, 307-308. C'est ainsi que j'entends la note d'Aristarque, XX, 298 : ἡ διπλῆ, ὅτι Αἰνείας οὐ συνεπεγράφη τῷ τῶν Πριαμιδῶν πολέμῳ· διὸ καὶ ὁ Πρίαμος ὑπώπτευεν αὐτὸν, οὐχ, ὡς ἔνιοί φασιν, ὅτι ἐπετίθετο τῇ βασιλείᾳ. D'après certaines traditions, c'est à sa mésintelligence avec Priam qu'Énée dut d'être épargné par les Grecs dans le sac d'Ilion. Strabon, XIII, I : περιγενέσθαι γὰρ δή φασιν ἐκ τοῦ πολέμου, διὰ τὴν πρὸς Πρίαμον δυσμένειαν.

γαμβρῷ ἀμυνέμεναι, εἴπερ τί σε κῆδος ἱκάνει.
Ἀλλ' ἕπευ, Ἀλκαθόῳ ἐπαμύνομεν, ὅς σε πάρος περ
γαμβρὸς ἐὼν ἔθρεψε δόμοις ἔνι, τυτθὸν ἐόντα·
τὸν δέ τοι Ἰδομενεὺς δουρικλυτὸς ἐξενάριξεν.
Ὣς φάτο, τῷ δ' ἄρα θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ὄρινεν·
βῆ δὲ μετ' Ἰδομενῆα μέγα πτολέμοιο μεμηλώς.
Ἀλλ' οὐκ Ἰδομενῆα φόβος λάβε, τηλύγετον ὥς·
ἀλλ' ἔμεν', ὡς ὅτε τις σῦς οὔρεσιν ἀλκὶ πεποιθὼς,
ὅστε μένει κολοσυρτὸν ἐπερχόμενον πολὺν ἀνδρῶν,
χώρῳ ἐν οἰοπόλῳ, φρίσσει δέ τε νῶτον ὕπερθεν·
ὀφθαλμὼ δ' ἄρα οἱ πυρὶ λάμπετον· αὐτὰρ ὀδόντας
θήγει, ἀλέξασθαι μεμαὼς κύνας ἠδὲ καὶ ἄνδρας·
ὣς μένεν Ἰδομενεὺς δουρικλυτὸς, οὐδ' ὑπεχώρει,
Αἰνείαν ἐπιόντα βοηθόον· αὖε δ' ἑταίρους,
Ἀσκάλαφόν τ' ἐσορῶν Ἀφαρῆά τε, Δηΐπυρόν τε
Μηριόνην τε καὶ Ἀντίλοχον, μήστωρας ἀϋτῆς·
τοὺς ὅγ' ἐποτρύνων ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Δεῦτε, φίλοι, καί μ' οἴῳ ἀμύνετε· δείδια δ' αἰνῶς
Αἰνείαν ἐπιόντα πόδας ταχὺν, ὅς μοι ἔπεισιν·
ὃς μάλα καρτερός ἐστι μάχῃ ἔνι φῶτας ἐναίρειν·
καὶ δ' ἔχει ἥβης ἄνθος, ὅ τε κράτος ἐστὶ μέγιστον.
Εἰ γὰρ ὁμηλικίη γε γενοίμεθα, τῷδ' ἐπὶ θυμῷ,

464. Γαμβρῷ, à (ton) parent par alliance : à ton beau-frère.

465. Ἐπαμύνομεν au subjonctif, pour ἐπαμύνωμεν.

470. Φόβος, la fuite : l'envie de fuir. — Τηλύγετον ὥς, comme un jeune enfant dorloté : comme un enfant de cœur faible.

473. Φρίσσει.... νῶτον, *horret dorso*, a les soies hérissées. Virgile a imité et développé, *Énéide*, X, 707-715, la comparaison d'Homère.

477. Βοηθόον, *pugna celerem*, prompt au combat. Curtius rapproche de βοηθόος l'adjectif βοηδρόμος, formé de la même manière. Apollonius explique βοηθόος par ἀγαθὸς βοηθεῖν. Mais ce n'est proprement que βοῇ θοός, écrit en un seul mot. Eustathe lit indifféremment βοῇ θοόν et βοηθόον.

478. Ἀσκάλαφον.... Ascalaphe est nommé, II, 512, comme un chef des Minyens. Apharée et Déipyre sont inconnus.

481. Μ(οι). Voyez la note VI, 165.

482. Ὅς μοι ἔπεισιν, après ἐπιόντα, est une tautologie. Bothe propose de lire : ὥς μοι ἔπεισιν (car il m'attaque). Mais il est naturel qu'Idoménée se répète, préoccupé qu'il est d'une idée unique. La correction détruit une beauté poétique.

484. Καὶ δ(έ) est dans le sens de καὶ δή, sinon pour καὶ δή. — Ὅ τε, *quodque*, ou simplement *quod* : ce qui. Quelques-uns lisaient, en un seul mot, ὅτε (*quando* ou *quum*, au moment où).

485. Ὁμηλικίη, même âge, c'est-à-dire hommes de même âge. La vulgate ὁμηλικίῃ au datif ne s'explique pas fort bien.

αἶψά κεν ἠὲ φέροιτο μέγα κράτος, ἠὲ φεροίμην.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες, ἕνα φρεσὶ θυμὸν ἔχοντες,
πλησίοι ἔστησαν, σάκε' ὤμοισι κλίναντες.
Αἰνείας δ' ἑτέρωθεν ἐκέκλετο οἷς ἑτάροισιν,
Δηΐφοβόν τε Πάριν τ' ἐσορῶν καὶ Ἀγήνορα δῖον,
οἵ οἱ ἅμ' ἡγεμόνες Τρώων ἔσαν· αὐτὰρ ἔπειτα
λαοὶ ἕπονθ', ὡσεί τε μετὰ κτίλον ἔσπετο μῆλα
πιόμεν' ἐκ βοτάνης· γάνυται δ' ἄρα τε φρένα ποιμήν·
ὣς Αἰνείᾳ θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι γεγήθει,
ὡς ἴδε λαῶν ἔθνος ἐπισπόμενον ἑοῖ αὐτῷ.
Οἱ δ' ἀμφ' Ἀλκαθόῳ αὐτοσχεδὸν ὡρμήθησαν
μακροῖσι ξυστοῖσι· περὶ στήθεσσι δὲ χαλκὸς
σμερδαλέον κονάβιζε, τιτυσκομένων καθ' ὅμιλον
ἀλλήλων· δύο δ' ἄνδρες Ἀρήϊοι ἔξοχον ἄλλων,
Αἰνείας τε καὶ Ἰδομενεύς, ἀτάλαντοι Ἄρηϊ,
ἵεντ' ἀλλήλων ταμέειν χρόα νηλέϊ χαλκῷ.
Αἰνείας δὲ πρῶτος ἀκόντισεν Ἰδομενῆος·
ἀλλ' ὁ μὲν ἄντα ἰδὼν ἠλεύατο χάλκεον ἔγχος·
αἰχμὴ δ' Αἰνείαο κραδαινομένη κατὰ γαίης
ᾤχετ', ἐπεί ῥ' ἅλιον στιβαρῆς ἀπὸ χειρὸς ὄρουσεν.

Zénodote écrivait ὁμηλικίην, qui a le même inconvénient. On se souvient qu'Hélène, III, 175, appelle ses compagnes d'enfance ὁμηλικίην ἐρατεινήν. — Τῷ δ' ἐπὶ θυμῷ, par ce courage-ci : avec le courage qui m'anime.

486. Φέροιτο, sous-entendu κατ' ἐμοῦ, et φεροίμην, sous-entendu κατ' αὐτοῦ. C'est l'explication des *Scholies*. On peut sous-entendre aussi ἀπ' ἐμοῦ, ἀπ' αὐτοῦ.

488. Πλησίοι ἔστησαν,... On a déjà vu ce vers ailleurs, XI, 593.

492. Κτίλον, *ducem gregis*, le mâle qui marche en tête du troupeau.

493. Πιόμεν' ἐκ βοτάνης, allant boire en sortant du pâturage. Ceci semblerait indiquer qu'il s'agit de chèvres, et non de brebis; et le double sens du mot μῆλα permettrait d'entendre ainsi la phrase. Les brebis n'ont pas besoin de boire; ce qui ne veut pas dire qu'elles ne boivent jamais. Seulement les bergers ne se donnent jamais la peine de les mener boire. On nourrit des troupeaux de moutons sur des plateaux où il n'y a pas une goutte d'eau pendant des mois entiers, et où ce bétail prospère. Il y est même plus florissant que partout ailleurs. Si Homère a peint la nature, son κτίλος est un bouc, et non un bélier. Virgile, *Églogues*, IX, 23 : « .... pasce capellas; Et *potum* pastas « age, Tityre. » Mais combien de poëtes, anciens ou modernes, n'ont-ils pas mené les brebis au ruisseau, même le Champenois La Fontaine? Le fabuliste devait pourtant connaître le proverbe champenois : *Repas de brebis* (un repas de brebis est un repas où l'on ne boit point).

495. Λαῶν, de (vraies) troupes : d'hommes en état de bien combattre.

502. Πρῶτος. Aristophane de Byzance, πρόσθεν.

Ἰδομενεὺς δ' ἄρα Οἰνόμαον βάλε γαστέρα μέσσην·
ῥῆξε δὲ θώρηκος γύαλον, διὰ δ' ἔντερα χαλκὸς
ἤφυσ'· ὁ δ' ἐν κονίῃσι πεσὼν ἕλε γαῖαν ἀγοστῷ.
Ἰδομενεὺς δ' ἐκ μὲν νέκυος δολιχόσκιον ἔγχος
ἐσπάσατ', οὐδ' ἄρ' ἔτ' ἄλλα δυνήσατο τεύχεα καλά
ὤμοιϊν ἀφελέσθαι· ἐπείγετο γὰρ βελέεσσιν.
Οὐ γὰρ ἔτ' ἔμπεδα γυῖα ποδῶν ἦν ὁρμηθέντι,
οὔτ' ἄρ' ἐπαΐξαι μεθ' ἑὸν βέλος, οὔτ' ἀλέασθαι.
Τῷ ῥα καὶ ἐν σταδίῃ μὲν ἀμύνετο νηλεὲς ἦμαρ,
τρέσσαι δ' οὐκέτι ῥίμφα πόδες φέρον ἐκ πολέμοιο.
Τοῦ δὲ βάδην ἀπιόντος ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ
Δηΐφοβος· δὴ γάρ οἱ ἔχεν κότον ἐμμενὲς αἰεί.

506. Οἰνόμαον. Cet OEnomaüs troyen est aussi inconnu que l'OEnomaüs grec tué par Hector, V, 706.

507. Θώρηκος γύαλον. Voyez la note V, 99.

508. Ἤφυσ(ε) signifie proprement *hausit*, épuisa. Le sang et la vie s'écoulent par la blessure. Virgile, *Énéide*, II, 600 : « Jam flammæ tulerint, inimicus et *hauserit* ensis. » X, 314 : « Per tunicam « squalentem auro, latus *haurit* apertum. » Ce dernier vers est une imitation du passage d'Homère.

510. Ἄλλα. Idoménée a repris son arme; mais il ne peut pas avoir *les autres*, celles du mort. Ainsi ἄλλα τεύχεα désigne les armes d'OEnomaüs.

512. Οὐ γὰρ ἔτ' ἔμπεδα.... Ce vers se termine par trois spondées. — Γυῖα ποδῶν, les articulations des pieds. Il s'agit évidemment, comme le remarque Daremberg, du pied considéré dans son articulation avec la jambe.

513. Με(τά), *ad*, vers : pour aller reprendre.

515. Τρέσσαι, *ad fugiendum*, pour fuir. Ici pas plus qu'ailleurs τρέω ne contient l'idée de crainte. C'est même sur ce passage que Lehrs s'est particulièrement appuyé, pour justifier la proposition d'Aristarque : « Quo loco τρέσσαι celeritatis notionem « satis expressam habet; atque ea vocis na« tura est, ut, etiam omisso ῥίμφα, potuisset « dicere quod intelligi volebat; sed non po« tuisset φοβεῖσθαι, οὐκέτι πόδες ἔφερον. « Sed timoris notio nulla nec hoc loco nec ab « origine vocabulo inest. » C'est plus tard, dit l'éminent philologue, quand la stratégie eut changé, quand ce fut une loi de la guerre, surtout chez les Spartiates, de tenir ferme à son poste et de périr plutôt que de fuir ; c'est alors que *fuite* et *lâcheté* devinrent termes synonymes, et que τρεῖν prit le sens infamant qu'il a chez les tragiques. Il ne faut donc pas s'étonner de voir les Grecs traduire τρέω par ἀποδειλιάω. Les comiques ont même fait un substantif ὁ τρεσᾶς, pour dire le poltron. Mais ce n'est point par la langue du temps d'Aristophane ou de Ménandre qu'il faut expliquer Homère. Voyez, V, 256, la note sur τρεῖν.

517. Ἔχεν κότον ἐμμενὲς αἰεί. D'après Ibycus et Simonide, Idoménée et Déiphobe avaient été rivaux d'amour. Ils avaient prétendu l'un et l'autre à la main d'Hélène. De là, dit-on, le ressentiment de Déiphobe. Cette tradition, citée par Eustathe, n'explique rien du tout. C'est même prêter à Déiphobe un caractère ridicule; car Idoménée n'en pouvait mais des préférences d'Hélène pour Ménélas ou pour Pâris. Aristarque dit simplement que le mot αἰεί n'indique aucune longueur de temps. Le ressentiment de Déiphobe, quelle qu'en fût la cause, ne datait peut-être que de quelques mois, que de quelques jours. Eustathe : καὶ ὅρα τὸ αἰεὶ, ἁπλῶς οὕτω νῦν, κατὰ τοὺς παλαιοὺς, παραρριφθὲν ἐπὶ ὀλιγίστου χρόνου κατὰ συνήθειαν Ἀττικήν. Ainsi Ho-

Ἀλλ' ὅγε καὶ τόθ' ἅμαρτεν, ὁ δ' Ἀσκάλαφον βάλε δουρὶ,
υἱὸν Ἐνυαλίοιο· δι' ὤμου δ' ὄβριμον ἔγχος
ἔσχεν· ὁ δ' ἐν κονίῃσι πεσὼν ἕλε γαῖαν ἀγοστῷ.
Οὐδ' ἄρα πώ τι πέπυστο βριήπυος ὄβριμος Ἄρης
υἷος ἑοῖο πεσόντος ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ·
ἀλλ' ὅγ' ἄρ' ἄκρῳ Ὀλύμπῳ ὑπὸ χρυσέοισι νέφεσσιν
ἧστο, Διὸς βουλῇσιν ἐελμένος, ἔνθα περ ἄλλοι
ἀθάνατοι θεοὶ ἦσαν ἐεργόμενοι πολέμοιο.
Οἱ δ' ἀμφ' Ἀσκαλάφῳ αὐτοσχεδὸν ὡρμήθησαν·
Δηΐφοβος μὲν ἀπ' Ἀσκαλάφου πήληκα φαεινὴν
ἥρπασε· Μηριόνης δὲ, θοῷ ἀτάλαντος Ἄρηϊ,
δουρὶ βραχίονα τύψεν ἐπάλμενος, ἐκ δ' ἄρα χειρὸς
αὐλῶπις τρυφάλεια χαμαὶ βόμβησε πεσοῦσα.
Μηριόνης δ' ἐξαῦτις ἐπάλμενος, αἰγυπιὸς ὥς,
ἐξέρυσε πρυμνοῖο βραχίονος ὄβριμον ἔγχος,
ἂψ δ' ἑτάρων εἰς ἔθνος ἐχάζετο. Τὸν δὲ Πολίτης,
αὐτοκασίγνητος, περὶ μέσσῳ χεῖρε τιτήνας,
ἐξῆγεν πολέμοιο δυσηχέος, ὄφρ' ἵκεθ' ἵππους
ὠκέας, οἵ οἱ ὄπισθε μάχης ἠδὲ πτολέμοιο
ἕστασαν, ἡνίοχόν τε καὶ ἅρματα ποικίλ' ἔχοντες·
οἳ τόνγε προτὶ ἄστυ φέρον βαρέα στενάχοντα,

mère n'a rien dit autre chose, sinon que Déiphobe en voulait à Idoménée. La formule κατὰ τοὺς παλαιούς désigne évidemment Aristarque et son école.

518. Καὶ τό(τε). Déiphobe avait déja manqué une fois Idoménée, vers 403-404.

519. Ἐνυαλίοιο, de Mars. Voyez la note II, 651 sur Ἐνυαλίῳ.

519-520. Δι'... ἔσχεν, passa au travers.

521. Βριήπυος, qui crie fortement (de βρῖ ou βριθύ, et ἠπύω, crier). — A propos de la remarque d'Homère, que Mars était trop loin pour savoir ce qui arrivait à son fils, Zoïle et les siens se moquaient de la sottise du poëte : πῶς, θεὸς ὤν, ὁ Ἄρης οὐκ ᾔδει περὶ τοῦ υἱοῦ; Aristarque répond que l'anthropomorphisme, dans l'*Iliade*, est complet, et que les dieux ne sont que des hommes immortels : ῥητέον οὖν, ὅτι παρὰ τῷ ποιητῇ οἱ θεοὶ, σωματικῶς λαμβανόμενοι, ἀνθρωποειδῶς ἐφίστανται, καὶ ἀθανασίᾳ μόνον διαφέροντες ἀνθρώπων, τοῖς αὐτοῖς ὑπόκεινται πάθεσι.

524. Ἐελμένος, retenu. Eustathe : εἰλόμενος, ὅ ἐστιν ἐκκλειόμενος τοῦ πολεμεῖν.

529. Βραχίονα, le bras (de Déiphobe).

530. Αὐλῶπις. Voyez la note V, 182.

532. Πρυμνοῖο équivaut ici à ἄκρου. Il s'agit de la partie supérieure du bras. Le coup porte près de l'épaule. *Scholies :* ἄκρου, τοῦ πρὸς τὸν ὦμον.

534. Αὐτοκασίγνητος. Politès était fils de Priam et d'Hécube. — Μέσσῳ (dépendant de περί), *vulgo* μέσσω (se rapportant à χεῖρε). Avec la vulgate, περί se joint à τιτήνας.

538. Τόνγε. C'est Déiphobe.

τειρόμενον· κατὰ δ' αἷμα νεουτάτου ἔρρεε χειρός.
 Οἱ δ' ἄλλοι μάρναντο, βοὴ δ' ἄσβεστος ὀρώρει.
Ἔνθ' Αἰνέας Ἀφαρῆα Καλητορίδην ἐπορούσας
λαιμὸν τύψ', ἐπὶ οἷ τετραμμένον, ὀξέϊ δουρί·
ἐκλίνθη δ' ἑτέρωσε κάρη, ἐπὶ δ' ἀσπὶς ἑάφθη
καὶ κόρυς· ἀμφὶ δέ οἱ θάνατος χύτο θυμοραϊστής.
Ἀντίλοχος δὲ Θόωνα μεταστρεφθέντα δοκεύσας,
οὔτασ' ἐπαΐξας, ἀπὸ δὲ φλέβα πᾶσαν ἔκερσεν,
ἥτ' ἀνὰ νῶτα θέουσα διαμπερὲς αὐχέν' ἱκάνει·
τὴν ἀπὸ πᾶσαν ἔκερσεν· ὁ δ' ὕπτιος ἐν κονίῃσιν
κάππεσεν, ἄμφω χεῖρε φίλοις ἑτάροισι πετάσσας.
Ἀντίλοχος δ' ἐπόρουσε, καὶ αἴνυτο τεύχε' ἀπ' ὤμων,
παπταίνων· Τρῶες δὲ περισταδὸν ἄλλοθεν ἄλλος
οὔταζον σάκος εὐρὺ παναίολον, οὐδ' ἐδύναντο
εἴσω ἐπιγράψαι τέρενα χρόα νηλέϊ χαλκῷ
Ἀντιλόχου· πέρι γάρ ῥα Ποσειδάων ἐνοσίχθων
Νέστορος υἱὸν ἔρυτο, καὶ ἐν πολλοῖσι βέλεσσιν.
Οὐ μὲν γάρ ποτ' ἄνευ δηΐων ἦν, ἀλλὰ κατ' αὐτοὺς
στρωφᾶτ'· οὐδέ οἱ ἔγχος ἔχ' ἀτρέμας, ἀλλὰ μάλ' αἰεὶ

541. Ἔνθ' Αἰνέας, *vulgo* ἔνθ' Αἰνείας. La vulgate fausse la quantité. Aristarque scandait Αἰνέας comme dissyllabe. *Scholies :* οὕτως Ἀρίσταρχος, χωρὶς τοῦ ι. Hérodien : ὥσπερ Ἑρμέας, οὕτως Αἰνέας. Quelques anciens écrivaient Αἰνείας δ' Ἀφαρῆα, correction qui du moins respectait la mesure du vers. — Ἀφαρῆα. L'Apharée nommé ici est inconnu.

543. Ἑάφθη, selon Aristarque, appartient au verbe ἕπομαι, suivre. La tête du guerrier se penche, et le casque ainsi que le bouclier s'en va du même côté que la tête. Tyrannion prenait ἑάφθη pour une forme poétique de ἥφθη (le casque et le bouclier sont attachés au cou). Mais alors il faudrait sous-entendre, que la tête les entraîne avec elle. Le dernier traducteur latin semble avoir voulu concilier les deux interprétations : *alligatus sequebatur*. — On donne ordinairement l'esprit doux à ἐάφθη, mais à tort. Tyrannion, comme Aristarque, lui donnait l'esprit rude. Lehrs : « De spiritu non videtur du- « bitatum esse, sed de etymo. »

545. Θόωνα. Ce Thoon est aussi inconnu que les deux autres Troyens du même nom tués l'un par Diomède, V, 152, l'autre par Ulysse, XI, 422.

546. Ἀπό. Zénodote, διά. — Φλέβα. Daremberg dit qu'il s'agit de la veine jugulaire externe, le vaisseau le plus apparent du cou. Il ajoute, en note : « L'ouverture de ce vaisseau suffirait difficilement à donner la mort; mais sans doute l'épée était allée plus loin que ne pouvaient la suivre les connaissances anatomiques d'Homère, et elle avait atteint la jugulaire interne et la carotide. »

551. Περισταδόν. Zénodote et Aristophane de Byzance, παρασταδόν.

554. Πέρι, adverbe : *undique*, tout à l'entour. Neptune protége Antilochus, à titre d'ancêtre de ce guerrier. Nélée, aïeul d'Antilochus, était fils de Neptune.

556. Ἦν (il était) a pour sujet Antilochus.

σειόμενον ἐλέλικτο· τιτύσκετο δὲ φρεσὶν ᾗσιν,
ἤ τευ ἀκοντίσσαι, ἠὲ σχεδὸν ὁρμηθῆναι.
Ἀλλ' οὐ λῆθ' Ἀδάμαντα τιτυσκόμενος καθ' ὅμιλον,
Ἀσιάδην, ὅ οἱ οὖτα μέσον σάκος ὀξέϊ χαλκῷ,
ἐγγύθεν ὁρμηθείς· ἀμενήνωσεν δέ οἱ αἰχμὴν
κυανοχαῖτα Ποσειδάων, βιότοιο μεγήρας.
Καὶ τὸ μὲν αὐτοῦ μεῖν', ὥστε σκῶλος πυρίκαυστος,
ἐν σάκει Ἀντιλόχοιο, τὸ δ' ἥμισυ κεῖτ' ἐπὶ γαίης·
ἂψ δ' ἑτάρων εἰς ἔθνος ἐχάζετο, Κῆρ' ἀλεείνων.
Μηριόνης δ' ἀπιόντα μεταστπόμενος βάλε δουρὶ
αἰδοίων τε μεσηγὺ καὶ ὀμφαλοῦ, ἔνθα μάλιστα
γίγνετ' Ἄρης ἀλεγεινὸς ὀϊζυροῖσι βροτοῖσιν·
ἔνθα οἱ ἔγχος ἔπηξεν· ὁ δ' ἑσπόμενος περὶ δουρὶ
ἤσπαιρ', ὡς ὅτε βοῦς, τόντ' οὔρεσι βουκόλοι ἄνδρες

561. Οὖτα. Voyez la note IV, 525.

563. Βιότοιο μεγήρας, ayant envié (c'est-à-dire ayant refusé de livrer) la vie (d'Antilochus à Adamas). Cependant quelques-uns entendaient, la vie même d'Adamas : « Le dieu, disaient-ils, ne veut pas qu'il vive; et il va périr en effet. » *Scholies* : φθονήσας Ἀδάμαντι τοῦ βίου καὶ ποιήσας αὐτὸν ἀναιρεθῆναι. Mais la première explication, qui est aussi dans les *Scholies*, montre mieux l'efficacité de la protection dont Antilochus est l'objet.

564. Σκῶλος est synonyme de σκόλοψ, pieu. C'est un ἅπαξ εἰρημένον. Suivant Aristarque, σκῶλος avait une signification propre; c'était une certaine épine : ἀκάνθης τι γένος. Apollonius et d'autres, qui reproduisent cette explication, ne disent point quelle était cette épine, ni comment elle avait besoin d'être πυρίκαυστος (durcie au feu), ni à quel usage elle servait. Ils se bornent à répéter textuellement ou en substance la vague observation attribuée à Aristarque : ταύτας δ' εἰώθασι πυρπολεῖν. Ici, *pieu durci au feu* donne seul une notion précise. Quand bien même σκῶλος serait proprement une épine, σκῶλος πυρίκαυστος serait toujours une pointe de bois, un piquet, un pal, que le feu a rendu propre à mieux s'enfoncer. — De même que le pal reste enfoncé dans la terre, la pointe de la lance d'Adamas reste enfoncée dans le bouclier d'Antilochus. J'entends αὐτοῦ comme adverbe : *illic*, dans le bouclier. Quelques-uns expliquent : τοῦ χαλκοῦ, τοῦ δόρατος (de la lance); et τὸ μὲν αὐτοῦ est, selon eux, une des deux parties de la lance. Cette syllepse n'est pas très-naturelle. Il est vrai qu'Homère a négligé de dire que la lance s'était brisée en deux; et ἀμενήνωσεν (*debilitavit*) n'amène guère plus régulièrement τὸ μέν et τὸ δέ (les deux tronçons), que le féminin αἰχμήν n'amènerait le masculin αὐτοῦ. Mais αὐτοῦ, pris comme adverbe, ne donne lieu à aucune difficulté.

569. Ὀϊζυροῖσι βροτοῖσιν, *mortalibus ægris*. C'est Homère qui a fourni à Lucrèce et à Virgile cette expression fameuse. Mais ici l'épithète grecque a un sens précis et poignant. Nulle part la misère de l'homme n'éclate plus lamentablement que dans sa lutte contre l'homme, et dans son impuissance à éviter la mort quand les coups ont porté de telle ou telle façon.

570. Ἑσπόμενος, ayant suivi (la lance) : tombé sous le coup.

570-571. Περὶ δουρὶ ἤσπαιρε. Daremberg : « Si l'on compare ce mouvement convulsif des membres, peut-être même des chairs, rendu par le mot ἤσπαιρε, avec le mouvement de rotation (κυλινδόμενος) que fait le cheval de Nestor blessé au sommet du crâne, on re-

ἰλλάσιν οὐκ ἐθέλοντα βίῃ δήσαντες ἄγουσιν·
ὣς ὁ τυπεὶς ἤσπαιρε μίνυνθά περ, οὔτι μάλα δήν,
ὄφρα οἱ ἐκ χροὸς ἔγχος ἀνεσπάσατ', ἐγγύθεν ἐλθών,
ἥρως Μηριόνης· τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν.
Δηΐπυρον δ' Ἕλενος ξίφεϊ σχεδὸν ἤλασε κόρσην
Θρηϊκίῳ, μεγάλῳ, ἀπὸ δὲ τρυφάλειαν ἄραξεν.
Ἡ μὲν ἀποπλαγχθεῖσα χαμαὶ πέσε· καί τις Ἀχαιῶν
μαρναμένων μετὰ ποσσὶ κυλινδομένην ἐκόμισσεν·
τὸν δὲ κατ' ὀφθαλμῶν ἐρεβεννὴ νὺξ ἐκάλυψεν.
Ἀτρείδην δ' ἄχος εἷλε, βοὴν ἀγαθὸν Μενέλαον·
βῆ δ' ἐπαπειλήσας Ἑλένῳ ἥρωϊ ἄνακτι,
ὀξὺ δόρυ κραδάων· ὁ δὲ τόξου πῆχυν ἄνελκεν.
Τὼ δ' ἄρ' ἁμαρτήδην, ὁ μὲν ἔγχεϊ ὀξυόεντι
ἵετ' ἀκοντίσσαι, ὁ δ' ἀπὸ νευρῆφιν ὀϊστῷ.
Πριαμίδης μὲν ἔπειτα κατὰ στῆθος βάλεν ἰῷ
θώρηκος γύαλον, ἀπὸ δ' ἔπτατο πικρὸς ὀϊστός.

connaîtra de suite avec quelle justesse Homère sait caractériser les symptômes des diverses espèces de blessures. » L'expression περὶ δουρί est en effet bien remarquable. La lance est dans la plaie; le blessé se débat *autour de la lance*. Il n'y a pas ici de doute possible sur le sens. Le περὶ χαλκῷ qui suit κυλινδόμενος, dans l'agonie du cheval de Nestor au chant huitième, se prête à deux interprétations. On a vu, dans la note VIII, 87, l'interprétation des *Scholies*, qui diffère totalement du sens évident de περὶ δουρί.

572. Ἰλλάσιν, *vinculis contortis*, avec des liens bien serrés (bien enchevêtrés). C'est un ἅπαξ εἰρημένον. Mais ce mot s'explique par le verbe ἴλλω, εἴλω, pelotonner.

576-577. Ξίφεϊ.... Θρηϊκίῳ. Il s'agit de la *rhomphée*, épée droite d'une longueur extraordinaire. Cette arme était particulièrement en usage chez les Thraces. Les Grecs ne se servaient que de l'épée courte.

583. Τόξου πῆχυν. Voyez la note XI, 375.

584. Ἁμαρτήδην, *vulgo* ὁμαρτήτην. Dindorf, ὁμαρτήδην. On entend d'ordinaire ὁμαρτήτην, notre vulgate, comme un verbe : *simul concurrebant*, ils s'élançaient en même temps. Mais le contexte de la phrase prouve qu'il faut ici un adverbe; et ὁμαρτήτην lui-même devrait être expliqué par *simul*. Eustathe : οἱ δέ φασιν τριπλῆν ἐνταῦθα εἶναι γραφήν· ἁμαρτήδην, καὶ ὁμαρτήδην, καὶ ὁμαρτήτην. Aristarque lisait ἁμαρτήδην, car c'est d'ἁμαρτήδην qu'il tire ἁμαρτή, oxyton. Voyez la note V, 656. Lehrs : « Hoc notandum, Aristar-« chum adverbium ἁμαρτήδην in Homero « suo habuisse pro ὁμαρτήτην, N (XIII), « 584. » D'après Eustathe, ὁμαρτήτην, verbe, serait un aoriste syncopé, pour ὁμαρτησάτην, ὡμαρτησάτην. Les philologues modernes comptent ce prétendu verbe comme un imparfait.

586. Ἔπειτα équivaut simplement à δή. Il y aurait contradiction, à le traduire par *ensuite*, puisque la flèche a été décochée en même temps que Ménélas portait son coup. Eustathe : ἀργὸν οὕτω κεῖται τὸ ἔπειτα, ἀντὶ τοῦ δή, κατὰ τοὺς παλαιούς, οὐ μὴν ὑστεροχρονίαν δηλοῖ· ὁμαρτήδην γάρ, ὅ ἐστιν ἅμα καὶ ὁμοῦ, ἀφῆκαν Ἕλενος ὀϊστὸν καὶ δόρυ Μενέλαος. On voit par cette note que le mot ὁμαρτήτην pris comme verbe est une invention byzantine, et dont les Alexandrins ne sont point responsables.

Ὡς δ' ὅτ' ἀπὸ πλατέος πτυόφιν, μεγάλην κατ' ἀλωὴν,
θρώσκωσιν κύαμοι μελανόχροες, ἢ ἐρέβινθοι,
πνοιῇ ὕπο λιγυρῇ καὶ λικμητῆρος ἐρωῇ·
ὣς ἀπὸ θώρηκος Μενελάου κυδαλίμοιο
πολλὸν ἀποπλαγχθεὶς, ἑκὰς ἔπτατο πικρὸς ὀϊστός.
Ἀτρείδης δ' ἄρα χεῖρα, βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος,
τὴν βάλεν ᾗ ῥ' ἔχε τόξον ἐΰξοον· ἐν δ' ἄρα τόξῳ
ἀντικρὺ διὰ χειρὸς ἐλήλατο χάλκεον ἔγχος.
Ἂψ δ' ἑτάρων εἰς ἔθνος ἐχάζετο, Κῆρ' ἀλεείνων,
χεῖρα παρακρεμάσας· τὸ δ' ἐφέλκετο μείλινον ἔγχος.
Καὶ τὸ μὲν ἐκ χειρὸς ἔρυσεν μεγάθυμος Ἀγήνωρ,
αὐτὴν δὲ ξυνέδησεν ἐϋστρεφεῖ οἰὸς ἀώτῳ,
σφενδόνῃ, ἣν ἄρα οἱ θεράπων ἔχε ποιμένι λαῶν.
Πείσανδρος δ' ἰθὺς Μενελάου κυδαλίμοιο

588. Πτυόφιν pour πτύου. Le πτύον est la pelle de bois ou de fer avec laquelle on jetait le grain en l'air pour le vanner. J'ai vu le πτύον représenté sous la figure d'une pelle, et avec son nom en toutes lettres, dans un ancien tableau du mobilier agricole, qu'on trouve au manuscrit des *OEuvres et Jours*, numéro 2786 de la Bibliothèque impériale. Ce tableau contient plusieurs instruments dont il n'y a pas trace dans le document analogue publié par Montfaucon, *Paleographie grecque*, page 9. Si l'on traduit πτύον par *van*, il faut avoir soin de remarquer que ce n'est pas notre van d'osier. C'est le *ventilabrum* des Latins et non leur *vannus*. Le vanneur (λικμητήρ) lançait le grain aussi haut et aussi loin que possible, afin que la paille légère s'envolât mieux. C'est ce qui explique la comparaison. Cette comparaison était fort admirée par les anciens. Les plus humbles détails y sont ennoblis avec un art incomparable. Aristarque faisait remarquer les épithètes πλατέος, μεγάλην, etc. Il notait les expressions caractéristiques, θρώσκωσιν, ἐρωῇ. Eustathe : θαυμάζουσι δ' ἐν τούτοις οἱ παλαιοὶ τὸν ποιητὴν, καὶ ὡς πρᾶγμα ταπεινὸν.... ἐπιθέτοις ὑψώσας ἐσέμνυνεν,... καὶ λέξεσι μεμεγεθυσμέναις ἐπῆρε.

594. Ἧ ῥ' ἔχε, à l'endroit où elle tenait. *Scholies :* καθ' ὃ μέρος κατεῖχε. Édition Didot : *quæ tenebat*. Cette traduction suppose la leçon ἥ. Il faut, avec le texte qui est en regard : *qua tenebat*. La leçon ἥ avait des partisans chez les anciens; car Hérodien la cite, après avoir constaté l'orthographe d'Aristarque : οὕτως, ᾗ ῥ' ἔχε, διὰ τοῦ ι, αἱ Ἀριστάρχου· ἔστι γὰρ, καθ' ὅ μέρος κατεῖχεν, ὡς ἐπὶ τοῦ, ᾗ ῥ' ἴδε γυμνωθέντα (XII, 389)· τινὲς δὲ ἄνευ τοῦ ι γράφοντες.... — Virgile peint une blessure analogue à celle d'Hélénus, *Énéide*, IX, 576-579; mais c'est à peine si l'on y trouve une expression empruntée à Homère.

598. Ἀγήνωρ. Agénor était fils d'Anténor et cousin d'Hélénus.

599. Ἐϋστρεφεῖ, *vulgo* ἐϋστρόφῳ. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἐϋστρεφεῖ, ὡς ἀπο τοῦ ἐϋστρεφής.

600. Σφενδόνῃ. C'est une fronde proprement dite; ce n'est pas le bandage nommé plus tard σφενδόνη. On faisait les frondes avec des cordelles de laine, et non point encore avec des cordes à boyau ou des lanières de cuir. Le serviteur d'Agénor se sert de sa fronde pour bander la blessure d'Hélénus. Eustathe : λέγει ἐνταῦθα ὁ σχολιαστὴς, ὅτι ἐρίοις πάλαι τὰ κῶλα τῆς σφενδόνης συνέπλεκον. Voyez plus bas le vers 716.

601. Πείσανδρος. Ce Pisandre n'est pas moins inconnu que le Pisandre fils d'An-

ἥιε· τὸν δ' ἄγε Μοῖρα κακὴ θανάτοιο τέλοσδε,
σοὶ, Μενέλαε, δαμῆναι ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι.
Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
Ἀτρείδης μὲν ἅμαρτε, παραὶ δέ οἱ ἐτράπετ' ἔγχος·
Πείσανδρος δὲ σάκος Μενελάου κυδαλίμοιο
οὔτασεν, οὐδὲ διαπρὸ δυνήσατο χαλκὸν ἐλάσσαι·
ἔσχεθε γὰρ σάκος εὐρὺ, κατεκλάσθη δ' ἐνὶ καυλῷ
ἔγχος· ὁ δὲ φρεσὶν ᾗσι χάρη καὶ ἐέλπετο νίκην.
Ἀτρείδης δὲ, ἐρυσσάμενος ξίφος ἀργυρόηλον,
ἆλτ' ἐπὶ Πεισάνδρῳ· ὁ δ' ὑπ' ἀσπίδος εἵλετο καλὴν
ἀξίνην εὔχαλκον, ἐλαίνῳ ἀμφὶ πελέκκῳ,
μακρῷ, ἐϋξέστῳ· ἅμα δ' ἀλλήλων ἐφίκοντο.
Ἤτοι ὁ μὲν κόρυθος φάλον ἤλασεν ἱπποδασείης,
ἄκρον ὑπὸ λόφον αὐτόν· ὁ δὲ προσιόντα, μέτωπον,
ῥινὸς ὕπερ πυμάτης· λάκε δ' ὀστέα, τὼ δέ οἱ ὄσσε
πὰρ ποσὶν αἱματόεντα χαμαὶ πέσον ἐν κονίῃσιν·
ἰδνώθη δὲ πεσών. Ὁ δὲ λὰξ ἐν στήθεσι βαίνων
τεύχεά τ' ἐξενάριξε καὶ εὐχόμενος ἔπος ηὔδα·

Λείψετέ θην οὕτω γε νέας Δαναῶν ταχυπώλων,
Τρῶες ὑπερφίαλοι, δεινῆς ἀκόρητοι ἀϋτῆς.

timachus, qui a été tué ailleurs, XI, 143, par Agamemnon.

608. Ἔσχεθε, fit obstacle. Ancienne variante, ἔσχετο.

609. Ὁ δὲ φρεσὶν.... Bothe : « Simplex oratio, nec περιοδική, et parum « distinctis temporibus verborum. Non « enim fracta hasta gavisus est et victo- « riam speravit Pisander, sed antea, scilicet « cum Menelai scutum feriisset. » Ainsi ἐχάρη signifie *gavisus erat*, s'était réjoui, et ἐέλπετο, *speraverat*, avait espéré. La phrase peut être prise comme une parenthèse. — Καὶ ἐέλπετο. Zénodote écrivait, μέγα δ' ἤλπετο.

610. Ξίφος ἀργυρόηλον. Au lieu de ces deux mots, Zénodote écrivait, χείρεσσι μάχαιραν : leçon évidemment fausse, puisqu'il ne s'agit point d'un couteau. Voyez la note III, 271 sur μάχαιραν.

612. Ἀμφὶ πελέκκῳ, autour d'un manche. En effet, le manche de la hache est fixé dans le métal.

613. Ἐφίκοντο. Ancienne variante, ἀφίκεσθον. Aristophane de Byzance, ἀφικέσθην.

616-617. Τὼ δέ οἱ ὄσσε.... πέσον. Daremberg : « Cette chute des yeux, ou même d'un œil, si ce n'est pas une métaphore par laquelle le poete veut exprimer la rupture violente des tuniques de l'œil et l'issue des humeurs, me paraît un fait imaginaire. Elle est bien difficile à expliquer; et je ne sache pas que nos chirurgiens civils ou militaires l'aient jamais relatée. »

617. Αἱματόεντα. Ancienne variante, αἱματόεντε.

618. Ἰδνώθη δὲ πεσών, et il se courba en tombant, c'est-à-dire il tomba la tête en avant. Eustathe : τὸ δὲ ἰδνώθη πεσὼν, ταυτόν ἐστι τῷ, ἰδνωθεὶς ἔπεσεν.

Ἄλλης μὲν λώβης τε καὶ αἴσχεος οὐκ ἐπιδευεῖς,
ἣν ἐμὲ λωβήσασθε, κακαὶ κύνες· οὐδέ τι θυμῷ
Ζηνὸς ἐριβρεμέτεω χαλεπὴν ἐδδείσατε μῆνιν
ξεινίου· ὅστε ποτ' ὔμμι διαφθέρσει πόλιν αἰπήν·
οἵ μευ κουριδίην ἄλοχον καὶ κτήματα πολλὰ
μὰψ οἴχεσθ' ἀνάγοντες, ἐπεὶ φιλέεσθε παρ' αὐτῇ·
νῦν αὖτ' ἐν νηυσὶν μενεαίνετε ποντοπόροισιν
πῦρ ὀλοὸν βαλέειν, κτεῖναι δ' ἥρωας Ἀχαιούς·
ἀλλά ποθι σχήσεσθε, καὶ ἐσσύμενοί περ, Ἄρηος.
Ζεῦ πάτερ, ἦ τέ σέ φασι περὶ φρένας ἔμμεναι ἄλλων,
ἀνδρῶν ἠδὲ θεῶν· σέο δ' ἐκ τάδε πάντα πέλονται.
Οἷον δὴ ἄνδρεσσι χαρίζεαι ὑβριστῇσιν,
Τρωσὶν, τῶν μένος αἰὲν ἀτάσθαλον, οὐδὲ δύνανται
φυλόπιδος κορέσασθαι ὁμοιΐου πολέμοιο.
Πάντων μὲν κόρος ἐστὶ, καὶ ὕπνου καὶ φιλότητος,

622. Οὐκ ἐπιδευεῖς, sous-entendu ἐστέ : vous n'êtes pas manquant ; vous êtes remplis ; vous avez en abondance. Didyme : πλήρεις ἐστέ. Quelques-uns sous-entendaient ἐσμέν .(nous sommes). Avec cette leçon, le sens de la phrase serait : « Nous avons à vous reprocher toute sorte d'infamies. » En sous-entendant ἐστέ, on donne plus d'énergie aux paroles de Ménélas : « Vous êtes couverts de toutes les infamies imaginables. »

623. Κακαί. Au pluriel, κυών est du féminin (comme βοῦς, comme ἵππος, etc.) dans l'usage des poëtes, pour le sens, *une meute*. Les commentateurs anciens voyaient néanmoins une intention dans κακαί. C'est quelque chose comme l' Ἀχαιΐδες de Thersite, II, 235. *Scholies :* ἄκρως δὲ τῷ θηλυκῷ κατεχρήσατο, εἰς τὴν ἀνανδρίαν τῶν βαρβάρων.

626. Κουριδίην. Aristarque tire de cette expression la preuve qu'Homère n'a point connu la première aventure d'Hélène : ἡ διπλῆ, πρὸς τὴν κουριδίαν, ὡς ἐκ παρθενίας αὐτὴν ἔσχεν ὁ Μενέλαος, καὶ οὐκ οἶδε (sous-entendu Ὅμηρος τὰ περὶ τῆς Θησέως ἁρπαγῆς. — Καὶ κτήματα πολλά. Ancienne variante, καὶ κτήμαθ' ἅμ' αὐτῇ.

627. Μὰψ οἴχεσθ' ἀνάγοντες. Zénodote écrivait, μὰψ οἴχεσθον ἄγοντες. Aristarque repousse cette leçon pour un double motif : d'abord à cause du duel pris comme pluriel ; puis à cause du mot ἄγοντες, qui n'est point du tout l'équivalent de ἀνάγοντες (celui-ci désigne la navigation du Péloponnèse à Troie) : καὶ τὸ δυϊκὸν συγχεῖται, ἐπὶ πολλῶν τασσόμενον· καὶ ἠγνόηκεν ὅτι ἀναγωγὴν καλεῖ τὸν ἐκ Πελοποννήσου ἐς Τροίαν πλοῦν. — Quant au mot μάψ, il signifie, ici : sans cause, sans motif ; sans avoir aucun tort à venger. — Φιλέεσθε, *hospitio accepti fuistis*. Pâris avait été l'hôte de Ménélas. Didyme : φιλοφροσύνης καὶ ξενίας ἐτύχετε. — Παρ' αὐτῇ. Une des éditions d'Aristarque donnait περ αὐτῇ, leçon beaucoup moins satisfaisante.

631. Περὶ φρένας ἔμμεναι pour περιεῖναι φρένας : l'emporter en sagesse.

632. Σέο δ' ἐκ, *ex te autem*.

633. Οἷον, *qualiter*, à quel point ! La traduction *ut* (vu que) est insuffisante. Il y a un reproche et une exclamation, dans le mot οἷον. *Scholies :* ἔστι δὲ μετὰ θαύματος καὶ μέμψεως. Les Alexandrins faisaient de οἷον δή, un synonyme de πῶς, *eh quoi !*

μολπῆς τε γλυκερῆς, καὶ ἀμύμονος ὀρχηθμοῖο·
τῶν πέρ τις καὶ μᾶλλον ἐέλδεται ἐξ ἔρον εἶναι
ἢ πολέμου· Τρῶες δὲ μάχης ἀκόρητοι ἔασιν.
Ὣς εἰπὼν, τὰ μὲν ἔντε' ἀπὸ χροὸς αἱματόεντα
συλήσας, ἑτάροισι δίδου Μενέλαος ἀμύμων·
αὐτὸς δ' αὖτ' ἐξαῦτις ἰὼν προμάχοισιν ἐμίχθη.
Ἔνθα οἱ υἱὸς ἐπᾶλτο Πυλαιμένεος βασιλῆος,
Ἁρπαλίων, ὅ ῥα πατρὶ φίλῳ ἕπετο πτολεμίξων
ἐς Τροίην, οὐδ' αὖτις ἀφίκετο πατρίδα γαῖαν·
ὅς ῥα τότ' Ἀτρείδαο μέσον σάκος οὔτασε δουρὶ
ἐγγύθεν, οὐδὲ διαπρὸ δυνήσατο χαλκὸν ἐλάσσαι·
ἂψ δ' ἑτάρων εἰς ἔθνος ἐχάζετο, Κῆρ' ἀλεείνων,
πάντοσε παπταίνων, μή τις χρόα χαλκῷ ἐπαύρῃ.
Μηριόνης δ' ἀπιόντος ἵει χαλκήρε' ὀϊστόν·
καί ῥ' ἔβαλε γλουτὸν κατὰ δεξιόν· αὐτὰρ ὀϊστὸς
ἀντικρὺ κατὰ κύστιν ὑπ' ὀστέον ἐξεπέρησεν.
Ἑζόμενος δὲ κατ' αὖθι, φίλων ἐν χερσὶν ἑταίρων,
θυμὸν ἀποπνείων, ὥστε σκώληξ ἐπὶ γαίῃ
κεῖτο ταθείς· ἐκ δ' αἷμα μέλαν ῥέε, δεῦε δὲ γαῖαν.
Τὸν μὲν Παφλαγόνες μεγαλήτορες ἀμφεπένοντο·
ἐς δίφρον δ' ἀνέσαντες ἄγον προτὶ Ἴλιον ἱρὴν

637. Μολπῆς ne peut signifier ici que le chant. Il est impossible d'admettre qu'Homère ne parle pas du chant, et qu'il nomme deux fois la danse. C'est une exception au principe d'Aristarque. Voyez la note I, 474.

638. Ἐξ ἔρον εἶναι, c'est-à-dire ἐξεῖναι ἔρον : chasser le besoin. C'est l'infinitif aoriste second de ἐξίημι.

643. Πυλαιμένεος. Pylémène, roi des Paphlagoniens, a été tué, V, 576. Voyez plus bas la note des vers 658-659.

650. Ἀπιόντος, *in abeuntem*, au guerrier qui s'éloignait.

651-652. Ἔβαλε γλουτὸν κατὰ δεξιόν. C'est la même blessure que Mérion avait faite à Phéréclus, V, 66-67. Ici, Homère indique, vers 655, une hémorrhagie abondante, justifiée, dit Daremberg, par le passage des gros vaisseaux à travers le bassin. — Κατὰ κύστιν. Ici, le manuscrit de Venise donne διὰ κύστιν (à travers la vessie); mais, dans l'autre exemple (V, 67), il est conforme a la vulgate : κατὰ κύστιν (dans la direction de la vessie). Le sens d'ailleurs ne diffère point; et l'on traduit aussi : *per vesicam*.

654. Σκώληξ, *lumbricus*, un ver de terre.

657. Ἀνέσαντες appartient au verbe ἀνίημι : ayant soulevé; ayant chargé. *Scholies* : ἀναθέντες, ἀναβιβάσαντες. On emporte le corps d'Harpalion, ou pour le brûler dans la ville, ou pour l'inhumer dans sa patrie. C'est le seul mort pour qui on en use ainsi dans la bataille; mais il n'y a aucune raison de s'étonner que les Paphlagoniens tiennent à s'assurer de la possession du cadavre. Apollonius de Rhodes, dans son livre contre

ἀχνύμενοι· μετὰ δέ σφι πατὴρ κίε δάκρυα λείβων·
ποινὴ δ' οὔτις παιδὸς ἐγίγνετο τεθνηῶτος].
Τοῦ δὲ Πάρις μάλα θυμὸν ἀποκταμένοιο χολώθη·
ξεῖνος γάρ οἱ ἔην πολέσιν μετὰ Παφλαγόνεσσιν·
τοῦ ὅγε χωόμενος προΐει χαλκήρε' ὀϊστόν.
Ἦν δέ τις Εὐχήνωρ, Πολυείδου μάντιος υἱὸς,
ἀφνειός τ' ἀγαθός τε, Κορινθόθι οἰκία ναίων,
ὅς ῥ' εὖ εἰδὼς Κῆρ' ὀλοὴν ἐπὶ νηὸς ἔβαινεν.
Πολλάκι γάρ οἱ ἔειπε γέρων ἀγαθὸς Πολύειδος,
νούσῳ ὑπ' ἀργαλέῃ φθίσθαι οἷς ἐν μεγάροισιν,
ἢ μετ' Ἀχαιῶν νηυσὶν ὑπὸ Τρώεσσι δαμῆναι·

Zénodote, lisait ici, selon le scholiaste A : ἐς δίφρον ἀναθέντες. C'était évidemment une correction de quelque grammairien.

658-659. Ἀχνύμενοι· μετὰ δέ σφι.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Ils sont évidemment interpolés. Pylémène, qui est mort (voyez V, 576-579), ne suit point le char qui porte le cadavre de son fils. Aussi Aristophane de Byzance avait-il condamné ces deux vers. Aristarque dit que l'interpolateur a voulu probablement faire une sorte de correspondance à l'expression, *qui avait suivi son père*, croyant que ἕπετο, vers 644, se rapportait à cette journée, et non à l'arrivée du père et du fils chez Priam. Il prononce donc la condamnation, comme avait fait Aristophane de Byzance : ἀθετοῦνται ἀμφότεροι, ὅτι πλανηθείς τις ἐκ τοῦ, ὅ ῥα πατρὶ φίλῳ ἕπετο, ἔταξεν αὐτοὺς, ἵνα καὶ ὁ πατὴρ τὸν υἱὸν ὀδύρηται. οὐ λέγει δὲ, νῦν ἕπετο, ἀλλ' ὅτε τὸ πρῶτον ἐκ τῆς πατρίδος παρεγένετο. On attribue aussi à Aristarque la réflexion par laquelle se termine la note sur l'athétèse : « Si ces vers restaient, il faudrait supposer une homonymie. » Deux Pylémènes rois des Paphlagoniens, c'est une hypothèse absurde. D'après les *Scholies*, Aristarque laissait pourtant le choix. On aimerait à croire que l'idée d'homonymie appartient à quelque Byzantin. La seule supposition tolérable serait d'admettre une inadvertance du poëte. C'est ainsi que Cervantès nous montre Sancho Panza à cheval sur son âne, qu'il n'a point encore retrouvé. Wolf veut qu'on laisse les deux vers, comme un reste de la confusion primitive du texte. Il blâme Aristarque de les avoir condamnés. Il se moque de ceux qui avaient essayé de résoudre la difficulté, et surtout de ceux qui introduisaient la négation dans le premier vers : « Una « (ratio) longe ineptissima, qua corrigitur, « μετὰ δ' οὔ σφι πατὴρ κίε. » *Prolégomènes*, p. 133-80, en note. Même avec la négation οὐ, le deuxième vers exigerait que Pylémène fût vivant. En effet, ποινὴ παιδός suppose qu'il y a un père pour recevoir la satisfaction. Cependant cette correction ne déplaisait point à Didyme : ἔνιοι δὲ πιθανῶς μεταγράφουσι, μετὰ δ' οὔ σφι πατὴρ κίε δάκρυα λείβων. C'est à tort d'ailleurs que quelques-uns voient une contradiction entre la réflexion contenue dans le vers 659 et la vengeance que Pâris tire de la mort d'Harpalion. La mort d'Euchénor n'est point une ποινή, n'est point le prix du sang payé par le meurtrier. Didyme : οὐχ ὁ πατὴρ τιμωρεῖ αὐτῷ, ἀλλ' ὁ Ἀλέξανδρος, χαλεπήνας ὑπὲρ τοῦ ἀνῃρημένου, Εὐχήνορα τὸν Κορίνθιον ἀναιρεῖ. Quoi qu'il en soit, nous préférons l'athétèse, et nous avons mis les deux vers entre crochets.

661. Πολέσιν pour πολλοῖς, ou plutôt dans le sens de πολλοῖς, car Homère décline régulièrement πολύς et πολλός.

662. Τοῦ, (à cause) de lui.

663. Πολυείδου. Polyide, père d'Euchénor, descendait du devin Mélampus, et il avait fait partie de l'expédition des Épigones contre Thèbes.

664. Κορινθόθι. Ce mot est un ana-

τῷ ῥ' ἅμα ἀργαλέην θωὴν ἀλέεινεν Ἀχαιῶν,
νοῦσόν τε στυγερὴν, ἵνα μὴ πάθοι ἄλγεα θυμῷ.
Τὸν βάλ' ὑπὸ γναθμοῖο καὶ οὔατος· ὦκα δὲ θυμὸς
ᾤχετ' ἀπὸ μελέων, στυγερὸς δ' ἄρα μιν σκότος εἷλεν.
Ὣς οἱ μὲν μάρναντο δέμας πυρὸς αἰθομένοιο·
Ἕκτωρ δ' οὐκ ἐπέπυστο Διὶ φίλος, οὐδέ τι ᾔδη,
ὅττι ῥά οἱ νηῶν ἐπ' ἀριστερὰ δηϊόωντο
λαοὶ ὑπ' Ἀργείων· τάχα δ' ἂν καὶ κῦδος Ἀχαιῶν
ἔπλετο· τοῖος γὰρ γαιήοχος Ἐννοσίγαιος
ὦτρυν' Ἀργείους, πρὸς δὲ σθένει αὐτὸς ἄμυνεν·
ἀλλ' ἔχεν, ᾗ τὰ πρῶτα πύλας καὶ τεῖχος ἐσᾶλτο,
ῥηξάμενος Δαναῶν πυκινὰς στίχας ἀσπιστάων·
ἔνθ' ἔσαν Αἴαντός τε νέες καὶ Πρωτεσιλάου,
θῖν' ἔφ' ἁλὸς πολιῆς εἰρυμέναι· αὐτὰρ ὕπερθεν
τεῖχος ἐδέδμητο χθαμαλώτατον, ἔνθα μάλιστα
ζαχρηεῖς γίγνοντο μάχῃ αὐτοί τε καὶ ἵπποι.

chronisme. Corinthe, au temps de la guerre de Troie, se nommait Éphyre. Voyez la note II, 570.

669. Θωήν. Quelques-uns l'entendaient au propre : une amende. D'autres l'entendent au figuré : le reproche d'être un lâche. Le scholiaste A : νῦν τὴν μέμψιν. Eustathe : ἀρχαιότατον ἦν ζημιοῦσθαι ἀστρατεύτους. Les modernes préfèrent l'explication alexandrine à celle d'Eustathe.

670. Ἵνα μὴ πάθοι. Les héros d'Homère préféraient une mort glorieuse et prompte à la maladie qui use les forces et énerve le courage et l'activité.

673. Ὣς οἱ μὲν.... Voyez XI, 596 et la note sur ce vers.

675. Νηῶν ἐπ' ἀριστερά n'a pas ici le même sens qu'au vers XII, 118. C'est précisément dans cette partie gauche du camp des Grecs que se trouve Hector, puisque c'est là qu'était la porte qu'il a enfoncée, et par où il a pénétré vers les vaisseaux. Ici, *gauche des vaisseaux* est dit par rapport à Hector : c'est la partie du camp qui est à sa gauche. *Scholies :* ἐπ' ἀριστερὰ τοῦ Ἕκτορος, οὐ τοῦ στρατοῦ· εἰ γὰρ ἐπ' ἀριστεροῖς ἐστὶν ἡ πύλη, δι' ἧς εἰσῆλθεν, αὐτοπτὴς ἂν ἐγίνετο.

676. Κῦδος, la victoire.

678. Πρὸς δέ, expression adverbiale : *et insuper*, et en outre. — Σθένει, *robore* (*cum robore*), avec (sa) force.

681-700. Ἔνθ' ἔσαν.... Ce passage est considéré par quelques modernes comme une interpolation. En effet, on dirait un centon de lambeaux homériques. Cette énumération de noms propres interrompt fort mal à propos le récit du combat. Elle a été probablement introduite pour flatter la vanité de certains peuples, et notamment des Athéniens. Mais l'interpolation, si interpolation il y a, date au moins du temps de Pisistrate. Les Alexandrins ont accepté ces vingt vers comme authentiques. Il n'y a aucune réserve exprimée dans les *Scholies*. Aristarque résout même la difficulté du vers 681, qui ne concorde point avec le *Catalogue* (voyez II, 557-558). Ajax y est simplement nommé. Aristarque admet qu'il s'agit du fils d'Oïlée, et non pas du fils de Télamon : ἡ διπλῆ, ὅτι τοῦ Λοκροῦ λέγει Αἴαντος· οὗτος γὰρ πλησίον ἐνεώλκει τοῦ Πρωτεσιλάου.

684. Μάχῃ. Le *Palimpseste syriaque* . μάχης. C'est une mauvaise correction.

Ἔνθα δὲ Βοιωτοὶ καὶ Ἰάονες ἑλκεχίτωνες,
Λοκροὶ καὶ Φθῖοι, καὶ φαιδιμόεντες Ἐπειοὶ,
σπουδῇ ἐπαΐσσοντα νεῶν ἔχον· οὐδ' ἐδύναντο
ὦσαι ἀπὸ σφείων φλογὶ εἴκελον Ἕκτορα δῖον·
οἱ μὲν Ἀθηναίων προλελεγμένοι· ἐν δ' ἄρα τοῖσιν
ἦρχ' υἱὸς Πετεῶο Μενεσθεύς· οἱ δ' ἅμ' ἕποντο
Φείδας τε Στιχίος τε, Βίας τ' ἐΰς· αὐτὰρ Ἐπειῶν
Φυλείδης τε Μέγης Ἀμφίων τε Δρακίος τε·
πρὸ Φθίων δὲ, Μέδων τε μενεπτόλεμός τε Ποδάρκης.
Ἤτοι ὁ μὲν νόθος υἱὸς Ὀϊλῆος θείοιο
ἔσκε, Μέδων, Αἴαντος ἀδελφεός· αὐτὰρ ἔναιεν
ἐν Φυλάκῃ, γαίης ἄπο πατρίδος, ἄνδρα κατακτὰς,
γνωτὸν μητρυιῆς Ἐριώπιδος, ἣν ἔχ' Ὀϊλεύς·
αὐτὰρ ὁ, Ἰφίκλοιο πάϊς τοῦ Φυλακίδαο·
οἱ μὲν πρὸ Φθίων μεγαθύμων θωρηχθέντες,
ναῦφιν ἀμυνόμενοι, μετὰ Βοιωτῶν ἐμάχοντο.
Αἴας δ' οὐκέτι πάμπαν, Ὀϊλῆος ταχὺς υἱὸς,
ἵστατ' ἀπ' Αἴαντος Τελαμωνίου, οὐδ' ἠβαιὸν,
ἀλλ' ὥστ' ἐν νειῷ βόε οἴνοπε πηκτὸν ἄροτρον,
ἶσον θυμὸν ἔχοντε, τιταίνετον· ἀμφὶ δ' ἄρα σφιν

685. Ἰάονες désigne ici les Athéniens. Didyme : λέγει δὲ τοὺς Ἀθηναίους, ἀπὸ Ἴωνος τοῦ Κρεούσης τῆς Ἐρεχθέως καὶ Ξούθου τοῦ Ἕλληνος. — Ἑλκεχίτωνες. Les Athéniens, jusque vers le temps des guerres Médiques, portaient encore des robes longues.

686. Φθῖοι. Ces hommes de Phthie ne sont point les Myrmidons d'Achille, mais les Phylaciens venus avec Protésilas. Phylace était une ville de la Phthiotide. Voyez la note II, 695.

687. Σπουδῇ.... ἔχον, arrêtaient à grand' peine. La traduction *acriter arcebant* n'est point exacte. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ σπουδῇ ἀντὶ τοῦ, μόγις καὶ δυσέργως ἀπὸ τῶν νεῶν αὐτὸν ἀπεῖργον, ἐπεῖχον. Voyez la note II, 99. On a vu plus haut, vers 236, σπεύδειν employé dans le sens de *laborare*.

689. Προλελεγμένοι, ceux qu'on avait choisis pour les mettre au premier rang. Eustathe : ἐπιλέγδην προτεταγμένοι, ὡς πρωτοστάται.

691. Φείδας.... Phidas et Bias sont inconnus. Stichius a été nommé plus haut, vers 195.

692. Ἀμφίων.... Amphion et Dracius sont inconnus.

694. Ἤτοι ὁ μὲν.... Ce vers se termine par trois spondées.

697. Γνωτόν (parent) signifie ici, *frère*.

698. Ὁ, l'autre, c'est-à-dire Podarcès.

699. Οἱ μὲν.... Ce vers se termine par trois spondées.

700. Ναῦφιν, pour (la défense des) vaisseaux. *Scholies :* ὑπὲρ τῶν νεῶν.

702. Ἵστατ'. Zénodote, χάζετ'.

703. Οἴνοπε, couleur de vin : au pelage roux-brun.

704-705. Ἀμφὶ.... πρυμνοῖσιν κεράεσσι, autour de l'extrémité inférieure des

πρυμνοῖσιν κεράεσσι πολὺς ἀνακηκίει ἱδρώς·
τὼ μέν τε ζυγὸν οἶον ἐΰξοον ἀμφὶς ἐέργει
ἱεμένω κατὰ ὦλκα· τέμει δέ τε τέλσον ἀρούρης·
ὣς τὼ παρβεβαῶτε μάλ᾽ ἕστασαν ἀλλήλοιϊν.
Ἀλλ᾽ ἤτοι Τελαμωνιάδῃ πολλοί τε καὶ ἐσθλοὶ
λαοὶ ἕπονθ᾽ ἕταροι, οἵ οἱ σάκος ἐξεδέχοντο,
ὁππότε μιν κάματός τε καὶ ἱδρὼς γούναθ᾽ ἵκοιτο.
Οὐδ᾽ ἄρ᾽ Ὀϊλιάδῃ μεγαλήτορι Λοκροὶ ἕποντο·
οὐ γάρ σφι σταδίῃ ὑσμίνῃ μίμνε φίλον κῆρ·
οὐ γὰρ ἔχον κόρυθας χαλκήρεας ἱπποδασείας,
οὐδ᾽ ἔχον ἀσπίδας εὐκύκλους καὶ μείλινα δοῦρα·
ἀλλ᾽ ἄρα τόξοισιν καὶ ἐϋστρεφεῖ οἰὸς ἀώτῳ
Ἴλιον εἰς ἅμ᾽ ἕποντο πεποιθότες· οἷσιν ἔπειτα
ταρφέα βάλλοντες Τρώων ῥήγνυντο φάλαγγας.
Δή ῥα τόθ᾽ οἱ μὲν πρόσθε σὺν ἔντεσι δαιδαλέοισιν
μάρναντο Τρωσίν τε καὶ Ἕκτορι χαλκοκορυστῇ·
οἱ δ᾽ ὄπιθεν βάλλοντες ἐλάνθανον· οὐδέ τι χάρμης
Τρῶες μιμνήσκοντο· συνεκλόνεον γὰρ ὀϊστοί.
Ἔνθα κε λευγαλέως νηῶν ἄπο καὶ κλισιάων
Τρῶες ἐχώρησαν προτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν,
εἰ μὴ Πουλυδάμας θρασὺν Ἕκτορα εἶπε παραστάς·

cornes : à la racine des cornes. *Scholies :* πρυμνοῖς δὲ, τοῖς παρὰ τὴν σάρκα. Didyme : τοῖς πρὸς τὴν ἔκφυσιν.

707. Ὦλκα pour αὔλακα : *sulcum*, le sillon. — Τέμει, *vulgo* τεμεῖ. Le futur n'a ici aucune raison d'être. *Scholies :* τέμει ἀντὶ τοῦ τέμνει. Ceux qui n'admettent point la forme τέμω, et qui repoussent le futur, proposent τάμον, ayant pour sujet βόε. Ceux même qui lisent τεμεῖ traduisent comme s'il y avait τέμει. Edition Didot : *proscindit*. Le sujet du verbe est ἄροτρον, la charrue, nommée au vers 703. — Τέλσον, *fundum*, la profondeur labourable : le sol où pénètre la charrue. *Scholies :* τὸ βάθος ἢ τὸ πέρας τῆς γῆς, ὅπερ τέμνει τὸ ἄροτρον. Il ne s'agit point des limites du champ.

708. Παρβεβαῶτε, *alter ad alterum accedentes*, ne s'éloignant point l'un de l'autre. Eustathe : παραβαίνειν, τὸ ἐγγὺς βαίνειν· ταυτὸν δ' εἰπεῖν, ἄγχιστα ἑστάναι.

712. Οὐδ' ἄρ' Ὀϊλιάδῃ. Zénodote, ἀλλ' οὐκ Ἰλιάδῃ.

713. Σφι. Aristophane de Byzance, σφιν. — Au lieu de σταδίῃ ὑσμίνῃ μίμνε φίλον κῆρ, Strabon lisait, dans l'exemplaire dont il préfère la leçon : σταδίης ὑσμίνης ἔργα μεμήλει. Mais on ignore de quelle édition antique provient cette variante.

716. Ἐϋστρεφεῖ οἰὸς ἀώτῳ, dans la toison de brebis tressée en corde, c'est-à-dire dans la fronde. Voyez plus haut les notes des vers 599 et 600, sur ἐϋστρεφεῖ et sur σφενδόνῃ.

721. Οἱ δ' ὄπιθεν βάλλοντες ἐλάνθανον. C'est par une tactique du même genre que Guillaume de Normandie gagna, dit-on, la bataille d'Hastings

Ἕκτορ, ἀμήχανός ἐσσι παραρρητοῖσι πιθέσθαι,
οὕνεκά τοι πέρι δῶκε θεὸς πολεμήϊα ἔργα·
τοὔνεκα καὶ βουλῇ ἐθέλεις περιίδμεναι ἄλλων.
Ἀλλ' οὔπως ἅμα πάντα δυνήσεαι αὐτὸς ἑλέσθαι.
Ἄλλῳ μὲν γὰρ ἔδωκε θεὸς πολεμήϊα ἔργα·
[ἄλλῳ δ' ὀρχηστὺν, ἑτέρῳ κίθαριν καὶ ἀοιδήν·]
ἄλλῳ δ' ἐν στήθεσσι τιθεῖ νόον εὐρύοπα Ζεὺς
ἐσθλὸν, τοῦ δέ τε πολλοὶ ἐπαυρίσκοντ' ἄνθρωποι,
καί τε πολέας ἐσάωσε, μάλιστα δέ κ' αὐτὸς ἀνέγνω.
Αὐτὰρ ἐγὼν ἐρέω, ὥς μοι δοκεῖ εἶναι ἄριστα.
Πάντῃ γάρ σε περὶ στέφανος πολέμοιο δέδηεν·
Τρῶες δὲ μεγάθυμοι, ἐπεὶ κατὰ τεῖχος ἔβησαν,
οἱ μὲν ἀφεστᾶσιν σὺν τεύχεσιν, οἱ δὲ μάχονται
παυρότεροι πλεόνεσσι, κεδασθέντες κατὰ νῆας.

726. Παραρρητοῖσι, *monitis*, aux bons avis. Quelques-uns l'expliquaient comme un masculin : aux conseillers. Eustathe dit qu'on peut choisir. Le sens παραμυθήμασι semble pourtant plus naturel. C'est celui qui est développé dans les *Scholies*.

727-728. Οὕνεκα.... τουνεκα. Voyez la note III, 400-405.

728. Περιίδμεναι, l'emporter en sagesse.

731. Ἄλλῳ δ' ὀρχηστὺν,... Ce vers est dans Villoison ; mais c'est à tort qu'il y figure. Il ne fait point partie du texte, dans le manuscrit de Venise. On ne l'y voit qu'en marge. Ainsi tombe le raisonnement de Wolf, *Prolégomènes*, p. 30-17 : « At paulo disertior est « nonnunquam Homerus quam sententia « postulat; neque ille ex frigidis regulis « castigatæ eloquentiæ judicandus est. » Ce raisonnement repose sur le fait, qu'Aristarque n'aurait point mis ici d'obel, et que le vers serait authentique. Il n'y avait point d'obel à mettre, puisque le vers était absent du texte. C'est Zénodote et Cratès qui l'y avaient mal à propos introduit. Aristarque l'en a ôté simplement. Eustathe : ἰστέον δὲ ὅτι ἐν τῷ, ἄλλῳ μὲν γὰρ..., προσγράφει, κατὰ τοὺς παλαιοὺς, ὁ Μαλλώτης Ζηνόδοτος (lisez ὁ Μαλλώτης καὶ Ζηνόδοτος) καὶ τοῦτον τὸν στίχον· ἄλλῳ δ' ὀρχηστὺν,... Eustathe ajoute avec raison que ce vers ôte toute valeur à la pensée du poëte, puisqu'il s'agit uniquement d'une comparaison entre la sagesse et le courage. Le texte d'Eustathe est évidemment altéré; car Zénodote était d'Éphèse, et ὁ Μαλλώτης désigne Cratès. Voyez mon *Introduction*, p. XXXIII. Les notes trouvées par Eustathe dans ses scholiastes étaient souvent très-fautives. Voici ce qu'est par exemple, chez le scholiaste de Pierre Victorius, la mention des deux critiques : Ζηνόδοτος δὲ ὁμαλῶς τις.

733. Ἐσθλὸν,... Ce vers se termine par trois spondées. — Πολλοί. Aristophane de Byzance, πολλόν.

734. Πολέας, *multos* (beaucoup d'hommes), *vulgo* πολεῖς. La quantité est la même, πολέας comptant comme dissyllabe, par synizèse. — Κ' αὐτὸς ἀνέγνω, il aura lui-même reconnu. Suppléez : les bons effets de la sagesse. *Scholies :* ἐξαιρέτως δὲ καὶ αὐτὸς ἐγνώρισε τὸ τῆς συνέσεως ἀγαθόν. Quelques-uns expliquaient ἀνέγνω comme un équivalent de ἔγνω, de ᾔσθετο. Mais Eustathe, même avec ce sens, paraphrase encore : ἐπαυρίσκων τοῦ καλοῦ.

736. Στέφανος πολέμοιο, *corona belli*, un cercle d'ennemis en armes. Claudien, *in Rufinum*, II, 393 : « .... ensiferæ stu« puit mucrone *coronæ*. » — Δέδηεν, *flagrat*, se répand comme le feu. Hector est comme au milieu d'un incendie.

Ἀλλ' ἀναχασσάμενος κάλει ἐνθάδε πάντας ἀρίστους·
ἔνθεν δ' ἂν μάλα πᾶσαν ἐπιφρασσαίμεθα βουλὴν,
ἤ κεν ἐνὶ νήεσσι πολυκλήϊσι πέσωμεν,
αἴ κ' ἐθέλῃσι θεὸς δόμεναι κράτος, ἤ κεν ἔπειτα
πὰρ νηῶν ἔλθωμεν ἀπήμονες. Ἦ γὰρ ἔγωγε
δείδω μὴ τὸ χθιζὸν ἀποστήσωνται Ἀχαιοὶ
χρεῖος, ἐπεὶ παρὰ νηυσὶν ἀνὴρ ἆτος πολέμοιο
μίμνει, ὃν οὐκέτι πάγχυ μάχης σχήσεσθαι ὀίω.
Ὣς φάτο Πουλυδάμας· ἅδε δ' Ἕκτορι μῦθος ἀπήμων,
[αὐτίκα δ' ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἆλτο χαμᾶζε,]
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Πουλυδάμα, σὺ μὲν αὐτοῦ ἐρύκακε πάντας ἀρίστους·
αὐτὰρ ἐγὼ κεῖσ' εἶμι καὶ ἀντιόω πολέμοιο·
αἶψα δ' ἐλεύσομαι αὖτις, ἐπὴν εὖ τοῖς ἐπιτείλω.
Ἦ ῥα, καὶ ὡρμήθη ὄρεϊ νιφόεντι ἐοικὼς,
κεκληγὼς, διὰ δὲ Τρώων πέτετ' ἠδ' ἐπικούρων.

741. Ἐπιφρασσαίμεθα, nous pourrons mettre en délibération : nous mettrons en délibération.

745. Ἀποστήσωνται, *rependant*, pèsent de manière à se libérer: payent. Quelques-uns lisaient ἀποτίσωνται (*payer* au propre). Mais les gens qui s'y connaissent, comme dit Eustathe, préféraient l'expression figurée : οὐκ ἀρέσκονται δὲ οἱ σοφοὶ, ἀλλὰ θέλουσιν εἶναι ἀποστήσωνται, ἀντὶ τοῦ ἀποσταθμήσωσιν. Homère dit ἵστημι pour *peser*. Ainsi, XIX, 247 : στήσας.... δέκα τάλαντα. C'est, d'après le sens littéral, faire tenir dans la balance.

745-746. Τὸ χθιζὸν... χρεῖος, *illud hesternum debitum*, la grande dette d'hier : la défaite qu'ils ont essuyée hier. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι μεταφορικῶς χθιζὸν χρεῖος τῷ ἴσῳ σταθμῷ ἀποκαταστήσωσι, τούτέστι, μὴ ὃ ἡμεῖς ἐλάβομεν χθὲς νικῶντες, σήμερον εἰσπράξωσιν. On a vu en effet χρεῖος, XI, 686, dans le sens de *chose dérobée*. Alors les Grecs ne payeraient pas, ils se feraient payer. Dans les deux cas, on se sert de la balance. Eustathe : ἤγουν σταθμῷ ἀποδώσουσιν, ἢ λήψονται. Dans l'école d'Aristarque, on préférait l'interprétation *payer*. Didyme : μήπως τὴν χθεσινὴν ἧτταν ἀποδώσουσιν ἡμῖν οἱ Ἕλληνες. Polydamas craint que les Grecs ne prennent leur revanche.

748-749. Ὣς φάτο.... Voyez XII, 80-81 et la note sur le premier vers. Le second vers paraît fort déplacé ici. Hector, ce semble, ne combattait point en char, à l'instant où Polydamas est venu lui parler. Pourtant on peut supposer, à toute rigueur, que, la porte une fois enfoncée, il avait fait venir son char. Il fuira même sur son char, XVI, 367-368.

754. Ὄρεϊ νιφόεντι ἐοικώς, semblable à une montagne dont le sommet est couvert de neige : semblable à une montagne qui dépasse les nues (à une très-haute montagne). Virgile compare aussi Énée à une montagne, *Énéide*, XII, 701-703, et développe avec complaisance cette étrange comparaison. Les anciens n'étaient point choqués d'une pareille image. Remarquez même qu'ici les mots ὡρμήθη et πέτετο font un coureur, que dis-je? un oiseau, du mont chenu à quoi ressemble Hector. Il est difficile de se prêter à l'alliance d'idées si disparates. Cependant Eustathe admire ; ce qui veut dire que les anciens avaient admiré.

Οἱ δ' ἐς Πανθοΐδην ἀγαπήνορα Πουλυδάμαντα
πάντες ἐπεσσεύοντ', ἐπεὶ Ἕκτορος ἔκλυον αὐδήν.
Αὐτὰρ ὁ Δηΐφοβόν τε βίην θ' Ἑλένοιο ἄνακτος,
Ἀσιάδην τ' Ἀδάμαντα καὶ Ἄσιον, Ὑρτάκου υἱὸν,
φοίτα ἀνὰ προμάχους διζήμενος, εἴ που ἐφεύροι.
Τοὺς δ' εὗρ' οὐκέτι πάμπαν ἀπήμονας, οὐδ' ἀνολέθρους·
ἀλλ' οἱ μὲν δὴ νηυσὶν ἐπὶ πρύμνῃσιν Ἀχαιῶν
χερσὶν ὑπ' Ἀργείων κέατο ψυχὰς ὀλέσαντες·
οἱ δ' ἐν τείχει ἔσαν βεβλημένοι οὐτάμενοί τε.
Τὸν δὲ τάχ' εὗρε μάχης ἐπ' ἀριστερὰ δακρυοέσσης,
δῖον Ἀλέξανδρον, Ἑλένης πόσιν ἠϋκόμοιο,
θαρσύνονθ' ἑτάρους καὶ ἐποτρύνοντα μάχεσθαι.
Ἀγχοῦ δ' ἱστάμενος προσέφη αἰσχροῖς ἐπέεσσιν·
Δύσπαρι, εἶδος ἄριστε, γυναιμανὲς, ἠπεροπευτὰ,
ποῦ τοι Δηΐφοβός τε βίη θ' Ἑλένοιο ἄνακτος,
Ἀσιάδης τ' Ἀδάμας ἠδ' Ἄσιος, Ὑρτάκου υἱός;
Ποῦ δέ τοι Ὀθρυονεύς; Νῦν ὤλετο πᾶσα κατ' ἄκρης
Ἴλιος αἰπεινή· νῦν τοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν Ἀλέξανδρος θεοειδής·
Ἕκτορ· ἐπεί τοι θυμὸς ἀναίτιον αἰτιάασθαι·
ἄλλοτε δή ποτε μᾶλλον ἐρωῆσαι πολέμοιο

764. Βεβλημένοι οὐτάμενοί τε, *eminus vulnerati cominusque vulnerati*. Didyme : οἱ μὲν ἀπὸ μήκους βεβλημένοι δόρατι ἢ ἰῷ, οἱ δὲ ἐκ τοῦ ἐγγὺς τετρωμένοι ξίφει ἤ τινι τοιούτῳ.

765. Τὸν (lui) est déterminé au vers suivant par Ἀλέξανδρον. — Ἐπ' ἀριστερά. Il s'agit de la gauche du camp. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τοῦ ναυστάθμου τὰ ἀριστερὰ λέγει.

766. Πόσιν. Homère ne distingue point entre l'époux de fait et l'époux de droit.

769. Δύσπαρι,.. Voyez III, 39 et la note sur ce vers. Même quand Pâris se conduit en héros, Hector ne peut s'empêcher de le rudoyer. Le danger que courent en ce moment les Troyens explique cette apparente injustice. Pâris est le premier auteur de tout ce qui arrive.

772-773. Νῦν ὤλετο.... Virgile, *Énéide*, II, 290 : « ....ruit alto a culmine Troja. »

773. Σῶς, à qui il ne manque rien : bien sûr et bien certain. Didyme : νῦν οὐδὲν ἐλλείπει σοι πρὸς ἀπώλειαν. Quelques-uns entendent la phrase dans un sens ironique : *salva tibi mors* (comme on dirait *salva tibi vita*). Mais l'idée reste au fond la même.

776. Ἐρωῆσαι πολέμοιο : m'être esquivé de la guerre. Pâris dit qu'il se gardera bien de le faire aujourd'hui. Il promet d'être digne d'Hector. La traduction ordinaire, *cessare a prælio*, est insuffisante ; car ἐρωεῖν marque un mouvement, et même un mouvement rapide. L'équivalence donnée dans les *Scholies*, ἠμεληκέναι τοῦ πολέμου, est pareillement insuffisante

μέλλω, ἐπεὶ οὐδ' ἐμὲ πάμπαν ἀνάλκιδα γείνατο μήτηρ.
Ἐξ οὗ γὰρ παρὰ νηυσὶ μάχην ἤγειρας ἑταίρων,
ἐκ τοῦδ' ἐνθάδ' ἐόντες ὁμιλέομεν Δαναοῖσιν
νωλεμέως· ἕταροι δὲ κατέκταθεν, οὓς σὺ μεταλλᾷς.
Οἴω Δηΐφοβός τε βίη θ' Ἑλένοιο ἄνακτος
οἴχεσθον, μακρῇσι τετυμμένω ἐγχείῃσιν
ἀμφοτέρω, κατὰ χεῖρα· φόνον δ' ἤμυνε Κρονίων.
Νῦν δ' ἄρχ', ὅππῃ σε κραδίη θυμός τε κελεύει·
ἡμεῖς δ' ἐμμεμαῶτες ἅμ' ἑψόμεθ', οὐδέ τί φημι
ἀλκῆς δευήσεσθαι, ὅση δύναμίς γε πάρεστιν.
Πὰρ δύναμιν δ' οὐκ ἔστι, καὶ ἐσσύμενον, πολεμίζειν.
Ὣς εἰπὼν παρέπεισεν ἀδελφειοῦ φρένας ἥρως.
Βὰν δ' ἴμεν, ἔνθα μάλιστα μάχη καὶ φύλοπις ἦεν,
ἀμφί τε Κεβριόνην καὶ ἀμύμονα Πουλυδάμαντα,
Φάλκην Ὀρθαῖόν τε, καὶ ἀντίθεον Πολυφήτην,
Πάλμυν τ' Ἀσκάνιόν τε, Μόρυν θ', υἷ' Ἱπποτίωνος·
οἵ ῥ' ἐξ Ἀσκανίης ἐριβώλακος ἦλθον ἀμοιβοί,

777. Ἐπεὶ οὐδ' compte pour deux syllabes seulement. La finale ει se fond dans ου. Nous avons vu, XI, 138, δή se fondre ainsi par synizèze.

780. Κατέκταθεν pour κατεκτάθησαν : ont été tués (de κατακτείνω).

782. Οἴχεσθον, *ambo abeunt.* Le mot οἴχομαι marque souvent qu'il s'agit de mort; mais ici, les deux guerriers quittent seulement le champ de bataille. — Τετυμμένω. Il y a syllepse; car les guerriers n'ont pas été frappés tous deux *cominus.* Hélénus a été blessé à distance; il est βεβλημένος. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι συλληπτικῶς τὸ τῷ ἑτέρῳ συμβεβηκὸς ἐπ' ἀμφοτέρων τέταχεν.

785. Ἡμεῖς δ' ἐμμεμαῶτες. Ancienne variante, ἡμεῖς δὲ μεμαῶτες.

788. Ὣς εἰπὼν.... On a déjà vu deux fois ce vers, VI, 61 et VII, 120.

789. Βὰν δ' ἴμεν,... Virgile, *Énéide*, XII, 690 : « .... ruit ad muros, ubi plu« rima fuso Sanguine terra madet, stri« duntque hastilibus auræ. »

791-792. Φάλκην.... Les guerriers nommés dans ces deux vers sont tous des inconnus. Suivant quelques-uns, Polyphètès serait identique à Périphétès de Mycènes, tué par Hector, XV, 638.

792. Υἷ(α), le fils. Morys seul etait fils d'Hippotion. Il ne faut donc pas prendre υἷ' pour υἷε, qui s'appliquerait à Ascanius aussi bien qu'à Morys.

792–793. Ἀσκάνιον et Ἀσκανίης. Ascanie et Ascanius sont nommés ailleurs, II, 862-863. Mais il y a une difficulté. Strabon dit que l'Ascanie d'Hippotion était en Mysie, et que Morys, le fils d'Hippotion, commandait les Mysiens. Il faut donc distinguer une Ascanie phrygienne et une Ascanie mysienne, un Ascanius phrygien et un Ascanius mysien. C'est ce que fait Strabon. En effet, l'Ascanius phrygien paraît être de tout temps dans l'armée; et celui dont parle maintenant Homère n'est arrivé que depuis un jour. Mais on regarde d'ordinaire l'Ascanie et l'Ascanius d'Homère comme une seule et même ville, comme un seul et même homme.

793. Ἀμοιβοί, remplaçants. Ils étaient venus à Troie, soit pour combler les vides

ἠοῖ τῇ προτέρῃ· τότε δὲ Ζεὺς ὦρσε μάχεσθαι.
Οἱ δ' ἴσαν, ἀργαλέων ἀνέμων ἀτάλαντοι ἀέλλῃ,
ἥ ῥά θ' ὑπὸ βροντῆς πατρὸς Διὸς εἶσι πέδονδε,
θεσπεσίῳ δ' ὁμάδῳ ἁλὶ μίσγεται, ἐν δέ τε πολλὰ
κύματα παφλάζοντα πολυφλοίσβοιο θαλάσσης,
κυρτὰ φαληριόωντα, πρὸ μέν τ' ἄλλ', αὐτὰρ ἐπ' ἄλλα·
ὣς Τρῶες πρὸ μὲν ἄλλοι ἀρηρότες, αὐτὰρ ἐπ' ἄλλοι,
χαλκῷ μαρμαίροντες, ἅμ' ἡγεμόνεσσιν ἕποντο.
Ἕκτωρ δ' ἡγεῖτο, βροτολοιγῷ ἶσος Ἄρηϊ,
Πριαμίδης· πρόσθεν δ' ἔχεν ἀσπίδα πάντοσ' ἐΐσην,
ῥινοῖσιν πυκινήν, πολλὸς δ' ἐπελήλατο χαλκός·
ἀμφὶ δέ οἱ κροτάφοισι φαεινὴ σείετο πήληξ.
Πάντῃ δ' ἀμφὶ φάλαγγας ἐπειρᾶτο προποδίζων,
εἴ πώς οἱ εἴξειαν ὑπασπίδια προβιβάντι·
ἀλλ' οὐ σύγχει θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν Ἀχαιῶν.
Αἴας δὲ πρῶτος προκαλέσσατο, μακρὰ βιβάσθων·
Δαιμόνιε, σχεδὸν ἐλθέ· τίη δειδίσσεαι αὔτως
Ἀργείους; Οὔτοι τι μάχης ἀδαήμονές εἰμεν,
ἀλλὰ Διὸς μάστιγι κακῇ ἐδάμημεν Ἀχαιοί.
Ἦ θήν πού τοι θυμὸς ἐέλπεται ἐξαλαπάξειν
νῆας· ἄφαρ δέ τε χεῖρες ἀμύνειν εἰσὶ καὶ ἡμῖν.
Ἦ κε πολὺ φθαίη εὐναιομένη πόλις ὑμὴ
χερσὶν ὑφ' ἡμετέρῃσιν ἁλοῦσά τε περθομένη τε.

faits par la mort, soit pour tenir lieu des soldats retournés dans leur pays. Quelques anciens faisaient simplement d'ἀμοιβοί un synonyme de πεζοί. Mais ils n'arrivaient à ce sens que par une étrange subtilité. *Scholies :* διὰ γὰρ τῆς ἀμοιβῆς τῶν ποδῶν γίγνεται τῶν πεζῶν ἔφοδος. On peut traduire ἀμοιβοί par *suis vicibus :* à leur tour; quand leur âge de combattre était arrivé. C'est ainsi que Pyrrhus et d'autres jeunes viendront renouveler les forces des Grecs. Une guerre qui dure dix ans compte des générations successives de soldats. Tout en gardant un fonds premier, elle se renouvelle sans cesse.

799. **Φαληριόωντα**, blanchissant d'écume. *Scholies :* λευκαινόμενα ὑπὸ ἀφροῦ. Les mots φαλός et φαληρός signifient *brillant, luisant*. — Ἐπ(ί), *post*, est opposé à πρό, *ante :* un flot devant, un flot ensuite; des flots qui se poussent l'un l'autre. *Scholies :* ἐπάλληλα, πυκνά.

808. Σύγχει pour συνέχεε : il troublait; il troubla. — A la suite du vers 808, Zénodote en avait intercalé un autre, ainsi conçu : Λίην γάρ σφιν πᾶσιν ἐκέκριτο θάρσεϊ πολλῷ. Ce vers est tout à fait inutile au sens.

810. Δειδίσσεαι, cherches-tu à effrayer? Voyez la note IV, 184. — Αὔτως. Ancienne variante, οὕτως.

812. Διὸς μάστιγι. Voyez la note XII, 37.

Σοὶ δ' αὐτῷ φημὶ σχεδὸν ἔμμεναι, ὁππότε φεύγων
ἀρήσῃ Διὶ πατρὶ καὶ ἄλλοις ἀθανάτοισιν,
θάσσονας ἰρήκων ἔμεναι καλλίτριχας ἵππους,
οἵ σε πόλινδ' οἴσουσι, κονίοντες πεδίοιο.
Ὣς ἄρα οἱ εἰπόντι ἐπέπτατο δεξιὸς ὄρνις,
αἰετὸς ὑψιπέτης· ἐπὶ δ' ἴαχε λαὸς Ἀχαιῶν
θάρσυνος οἰωνῷ· ὁ δ' ἀμείβετο φαίδιμος Ἕκτωρ·
Αἶαν ἁμαρτοεπές, βουγάϊε, ποῖον ἔειπες.
Εἰ γὰρ ἐγὼν οὕτω γε Διὸς παῖς αἰγιόχοιο
εἴην ἤματα πάντα, τέκοι δέ με πότνια Ἥρη,
τιοίμην δ' ὡς τίετ' Ἀθηναίη καὶ Ἀπόλλων,
ὡς νῦν ἡμέρη ἥδε κακὸν φέρει Ἀργείοισιν
πᾶσι μάλ'· ἐν δὲ σὺ τοῖσι πεφήσεαι, αἴ κε ταλάσσῃς
μεῖναι ἐμὸν δόρυ μακρόν, ὅ τοι χρόα λειριόεντα
δάψει· ἀτὰρ Τρώων κορέεις κύνας ἠδ' οἰωνοὺς
δημῷ καὶ σάρκεσσι, πεσὼν ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο· τοὶ δ' ἅμ' ἕποντο
ἠχῇ θεσπεσίῃ, ἐπὶ δ' ἴαχε λαὸς ὄπισθεν.
Ἀργεῖοι δ' ἑτέρωθεν ἐπίαχον, οὐδὲ λάθοντο
ἀλκῆς, ἀλλ' ἔμενον Τρώων ἐπιόντας ἀρίστους.
Ἠχὴ δ' ἀμφοτέρων ἵκετ' αἰθέρα καὶ Διὸς αὐγάς.

817. Σχεδὸν ἔμμεναι, être proche : que le temps est proche.

820. Κονίοντες πεδίοιο, soulevant la poussière dans la plaine, c'est-à-dire courant à toute vitesse.

824. Βουγάϊε, grand fanfaron. *Scholies :* μεγάλως ἐπὶ σαυτῷ ἀγλαϊζόμενε καὶ γαυριῶν. D'autres explications avaient cours dans l'antiquité : bœuf de labour; gros stupide; travailleur infatigable; fier de ton bouclier. Mais il ne s'agit ni de bœuf, ni de bouclier, ni de terre. La racine est γαίω (*gaudeo*); et la particule βου (*valde*) marque l'excès, l'intempérance. — Zénodote écrivait, βουγήϊε.

825-828. Εἰ γὰρ ἐγὼν.... Voyez, VIII, 538-541, la même forfanterie.

829. Πεφήσεαι, tu seras tué. C'est le futur antérieur de φένω, πέφασμαι. Eustathe : χρόνου μὲν ἔστι μετ' ὀλίγου μέλλοντος, δηλοῖ δὲ τὸ φονευθήσῃ. — Ταλάσσῃς pour ταλάσῃς, de ταλάω, avoir le courage. *Scholies :* τλῇς, ὑπομείνῃς.

831. Κορέεις, tu rassasieras. C'est le futur de κορέννυμι, car le verbe κορέω signifie tout autre chose que rassasier.

837. Διὸς αὐγάς, l'éclat lumineux de Jupiter : le ciel où resplendit le soleil. Le mot *Jupiter* est ici dans sa signification primitive. *Scholies :* Διὸς αὐγὰς λέγει τὸν οὐρανόν. Eustathe : Διὸς αὐγάς, ὅ ἐστιν ἡλίου, κατὰ τοὺς παλαιούς. Ces deux explications se complètent l'une l'autre, et nous donnent certainement la pensée d'Aristarque.

ΙΛΙΑΔΟΣ Ξ.

ΔΙΟΣ ΑΠΑΤΗ.

Nestor, qui soignait Machaon, sort de la tente, étonné du bruit qu'il entend (1-26). Agamemnon, Ulysse et Diomède, tous trois blessés, délibèrent avec lui sur ce qu'il faut faire, et Agamemnon propose de nouveau la fuite (27-81). Ulysse désapprouve ce conseil; Diomède est d'avis de retourner au combat; Neptune, sous les traits d'un vieillard, réconforte Agamemnon, et rend l'espérance aux Grecs (82-152). Junon se pare pour séduire Jupiter; elle emprunte la ceinture de Vénus, et fait venir de Lemnos le Sommeil, afin qu'il endorme son époux (153-351). Neptune, informé que Jupiter ne suit plus de l'œil ce qui se passe, rétablit la fortune des Grecs (352-401). Hector est blessé par Ajax, et on l'emporte hors du champ de bataille (402-439). Les Grecs repoussent les Troyens loin des vaisseaux, et Ajax, le fils d'Oïlée, les poursuit avec acharnement pendant cette retraite (440-522).

Νέστορα δ' οὐκ ἔλαθεν ἰαχὴ πίνοντά περ ἔμπης,
ἀλλ' Ἀσκληπιάδην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

1. Ἔμπης (*tamen*) se rapporte à οὐκ ἔλαθεν. Il ne faut donc pas de virgule avant πίνοντα, ou bien il en faudrait une seconde après περ. — Voici une question qu'on se posait chez les anciens, à propos de la circonstance indiquée par le mot πίνοντα : « Comment se fait-il que Nestor boive encore, depuis le temps où l'on a vu Hécamède, XI, 641, lui présenter le cycéon, et quand son hôte et lui ont étanché aussitôt leur soif dans le breuvage préparé par la captive? » On répondait, qu'Homère revient sur ses pas, après avoir détaillé les événements de la lutte, et qu'en rétrogradant ainsi dans la durée, il retrouve naturellement Nestor à table. Porphyre : ἐζήτηται δὲ, πῶς ὁ Νέστωρ ἐπὶ τοσοῦτον πίνει χρόνον, ἀρξάμενος ἀπὸ τῶν ἐσχάτων τῆς Λάμβδα; καὶ ῥητέον ὅτι· οὐ τοσοῦτον χρόνον ἔπινεν, ἀλλ' Ὅμηρος κατὰ παρέκτασιν ἀπαγγείλας τὰς πράξεις, βουληθείς τε ἐπὶ τὸν Νέστορα ἐπανελθεῖν, ἀπὸ ταύτης τῆς πράξεως ἤρξατο, ἥνπερ αὐτὸν κατέλιπε ποιοῦντα. On répliquait sans doute : « Vous aurez beau dire et beau faire, calculez le temps comme vous voudrez, il s'est écoulé un grand nombre d'heures depuis le moment où Nestor et Machaon se sont mis à table, jusqu'à celui où Nestor est attiré par les cris hors de sa tente. » Les défenseurs d'Homère auraient dû convenir qu'Homère ne tient point compte de la durée réelle. Mais il faut être Zoïle pour s'en apercevoir. Comment l'hypercritique devait-il traiter Eschyle, qui nous montre Agamemnon entrant dans Argos, quand Clytemnestre vient d'annoncer au peuple que Troie est prise de la

Φράζεο, δῖε Μαχᾶον, ὅπως ἔσται τάδε ἔργα·
μείζων δὴ παρὰ νηυσὶ βοὴ θαλερῶν αἰζηῶν.
Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν πῖνε καθήμενος αἴθοπα οἶνον,
εἰσόκε θερμὰ λοετρὰ ἐϋπλόκαμος Ἑκαμήδη
θερμήνῃ, καὶ λούσῃ ἄπο βρότον αἱματόεντα·
αὐτὰρ ἐγὼν ἐλθὼν τάχα εἴσομαι ἐς περιωπήν.
Ὣς εἰπὼν σάκος εἷλε τετυγμένον υἷος ἑοῖο,
κείμενον ἐν κλισίῃ, Θρασυμήδεος ἱπποδάμοιο,
χαλκῷ παμφαῖνον· ὁ δ' ἔχ' ἀσπίδα πατρὸς ἑοῖο.
Εἵλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος, ἀκαχμένον ὀξέϊ χαλκῷ,
στῆ δ' ἐκτὸς κλισίης, τάχα δ' εἴσιδεν ἔργον ἀεικὲς,
τοὺς μὲν ὀρινομένους, τοὺς δὲ κλονέοντας ὄπισθεν,
Τρῶας ὑπερθύμους· ἐρέριπτο δὲ τεῖχος Ἀχαιῶν.
Ὡς δ' ὅτε πορφύρῃ πέλαγος μέγα κύματι κωφῷ,
ὀσσόμενον λιγέων ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα
αὔτως, οὐδ' ἄρα τε προκυλίνδεται οὐδετέρωσε,
πρίν τινα κεκριμένον καταβήμεναι ἐκ Διὸς οὖρον·
ὣς ὁ γέρων ὥρμαινε, δαϊζόμενος κατὰ θυμὸν

veille? Notre *Cid* serait inepte, discuté minute par minute. Ne chicanons pas les poëtes au nom de l'exactitude chronologique.

5. Οἶνον. Daremberg : « Je ne sais si ce vin est un supplément au breuvage d'Hécamède, ou si c'est du même breuvage qu'il s'agit. » On se rappelle l'étrange composition du breuvage d'Hécamède, XI, 638-640.

7. Βρότον αἱματόεντα. Voyez la note VI, 480 sur ἔναρα βροτόεντα, et aussi la note VII, 425 sur βρότον.

8. Τάχα εἴσομαι, je saurai bientôt (ce qui se passe). Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τάχα ἀντὶ τοῦ ταχέως. Le scholiaste de Pierre Victorius : εἴσομαι· ὄψομαι, ἢ γνώσομαι. — Περιωπήν, *speculam*, un point élevé d'où la vue peut s'étendre tout à l'entour. Il s'agit d'un tertre peut-être, peut-être de la poupe d'un navire. Aristarque : καὶ ὅτι περιωπὴ τόπος ἐξ οὗ περιόψεταί τις πάντα. *Scholies* : λέγει δὲ ἢ κρημνόν τινα, ἢ πρύμναν νεώς.

9. Τετυγμένον, (artistement) façonné. *Scholies* : λείπει τὸ εὖ. Ce n'est pas proprement une ellipse ; c'est le mot pris κατ' ἐξοχήν, par excellence.

12. Εἵλετο.... On a vu ce vers, X, 135. Virgile, *Énéide*, X, 479 : « .... ferro præ-« fixum robur acuto. »

15. Τρῶας précise le second τούς (ceux qui mettent le désordre chez l'ennemi). — Ἐρέριπτο pour ἐρήριπτο. On le rapporte à ἐρείπω (démolir). Les Alexandrins admettaient la forme ἐρίπτω. Didyme : ἔστι δὲ ῥῆμα ἐρίπτω, ὃ σημαίνει τὸ πίπτω.... σημαίνει δὲ καὶ τὸ καταβάλλω.

16. Πορφύρῃ. Zénodote, πορφύρει à l'indicatif, d'après la syntaxe vulgaire.

18. Αὔτως, *sic*, comme auparavant, c'est-à-dire encore calme ; ou plutôt : sans que rien soit décidé ; comme s'il n'allait point y avoir de tempête ; indifféremment. *Scholies* : ἀπράκτως.

19. Κεκριμένον, distinct : déterminé. Quelques-uns entendaient, *critique*, c'est-à-dire, déterminant la tempête (fort, violent). *Scholies* : ἀφωρισμένον, ἢ στερεὸν καὶ σφοδρόν. — Ἐκ Διός (*ab Jove*) est

δηθάδι᾽, ἢ μεθ᾽ ὅμιλον ἴοι Δαναῶν ταχυπώλων,
ἦε μετ᾽ Ἀτρεΐδην Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν.
Ὧδε δέ οἱ φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι,
βῆναι ἐπ᾽ Ἀτρεΐδην. Οἱ δ᾽ ἀλλήλους ἐνάριζον
μαρνάμενοι· λάκε δέ σφι περὶ χροῒ χαλκὸς ἀτειρὴς,
νυσσομένων ξίφεσίν τε καὶ ἔγχεσιν ἀμφιγύοισιν.
Νέστορι δὲ ξύμβληντο Διοτρεφέες βασιλῆες,
πὰρ νηῶν ἀνιόντες, ὅσοι βεβλήατο χαλκῷ,
Τυδεΐδης Ὀδυσεύς τε καὶ Ἀτρεΐδης Ἀγαμέμνων.
Πολλὸν γάρ ῥ᾽ ἀπάνευθε μάχης εἰρύατο νῆες
θῖν᾽ ἔφ᾽ ἁλὸς πολιῆς· τὰς γὰρ πρώτας πεδίονδε
εἴρυσαν, αὐτὰρ τεῖχος ἐπὶ πρύμνῃσιν ἔδειμαν.
Οὐδὲ γὰρ οὐδ᾽, εὐρύς περ ἐὼν, ἐδυνήσατο πάσας
αἰγιαλὸς νῆας χαδέειν, στείνοντο δὲ λαοί·
τῷ ῥα προκρόσσας ἔρυσαν, καὶ πλῆσαν ἁπάσης

pris dans un sens tout matériel. Didyme : ἐκ τῶν νεφελῶν. Voyez la note XIII, 837.

23. Ὧδε δέ οἱ.... Voyez XIII, 458 et la note sur ce vers.

26. Ἀμφιγύοισιν. Voy. la note XIII, 147.

28. Πὰρ νηῶν. Ils venaient des vaisseaux situés au bord de la mer, et se dirigeaient vers les vaisseaux voisins du rempart, c'est-à-dire vers le champ de bataille. Ils allaient chercher des nouvelles. — Βεβλήατο est dit en général, et comprend ici tous les genres de blessures. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι συλληπτικῶς εἴρηκε βεβλήατο καὶ ἐπὶ τῶν οὐτασμένων.

31. Τὰς γὰρ πρώτας, *illas enim primas.* Suivant Cratès, il n'y avait que deux rangées de navires ; mais alors Homère aurait dit προτέρας, et non πρώτας. Le mot τάς signifie les vaisseaux près desquels on se bat ; et le mot πρώτας indique que ceux qu'on avait amenés jusque-là étaient les premiers qui eussent touché le rivage. Eustathe : ταύτας, ὅσαι πρῶται ἤγγισαν τῇ γῇ ἐν τῷ ἐξ ἀρχῆς κατάπλῳ, πρώτας πεδίονδε εἴρυσαν, οἱ Ἀχαιοὶ δηλαδή. Bothe propose de changer γάρ en ἄρ, mais cette correction est absolument inutile. Si les vaisseaux du bord de la mer sont loin de ceux-ci, c'est *parce que* ceux-ci ont été tirés dans la plaine.

32. Ἐπὶ πρύμνῃσιν équivaut à ἐπὶ πρύμνῃσι νέεσσιν du vers 51, et à νηυσὶν ἐπὶ πρύμνῃσι du vers 65. Traduisez : *ad puppes navium*, ou simplement *ad naves*, près des vaisseaux. *Scholies :* ἡ ἐπὶ ἀντὶ τῆς παρά. — Τεῖχος. C'est l'unique passage où il soit question de ce premier mur, le seul probablement qui ait eu une existence réelle. Thucydide, I, xi, ne parle que de celui-là, tenant évidemment l'autre pour une pure invention poétique. Il dit que les Grecs l'avaient construit pour se mettre à l'abri d'un coup de main ; et il conclut de là que les Grecs n'avaient qu'une faible armée dans leur camp.

34. Χαδέειν, contenir, c'est-à-dire fournir assez de place pour mettre toute la flotte sur une seule ligne. Eustathe : χωρῆσαι καθ᾽ ἕνα στίχον.

35. Προκρόσσας ἔρυσαν, ils avaient tiré les vaisseaux sur plusieurs files parallèles. Ces files formaient comme les degrés d'un escalier montant du rivage vers la plaine. De là le mot προκρόσσας. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι προκρόσσας τὰς κλιμακηδὸν νενεολκημένας ἑτέρας πρὸ ἑτέρων, ὥστε θεατροειδὲς φαίνεσθαι τὸ νεώλκιον· κρόσσαι γὰρ αἱ κλίμακες. Voyez la note XII, 258. Si l'on donne à κρόσσαι le sens de *créneaux*, on doit

ἠϊόνος στόμα μακρὸν, ὅσον συνεέργαθον ἄκραι.
Τῷ ῥ' οἵγ' ὀψείοντες ἀϋτῆς καὶ πολέμοιο,
ἔγχει ἐρειδόμενοι, κίον ἀθρόοι· ἄχνυτο δέ σφιν
θυμὸς ἐνὶ στήθεσσιν. Ὁ δὲ ξύμβλητο γεραιὸς,
Νέστωρ, πτῆξε δὲ θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν Ἀχαιῶν.
Τὸν καὶ φωνήσας προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων·
Ὦ Νέστορ Νηληϊάδη, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
τίπτε λιπὼν πόλεμον φθισήνορα δεῦρ' ἀφικάνεις;
Δείδω μὴ δή μοι τελέσῃ ἔπος ὄβριμος Ἕκτωρ,
ὥς ποτ' ἐπηπείλησεν ἐνὶ Τρώεσσ' ἀγορεύων,
μὴ πρὶν πὰρ νηῶν προτὶ Ἴλιον ἀπονέεσθαι,
πρὶν πυρὶ νῆας ἐνιπρῆσαι, κτεῖναι δὲ καὶ αὐτούς.

dire que les vaisseaux les plus éloignés du rivage etaient comme des créneaux de muraille, ou plutôt comme des ouvrages avancés, comme des tourelles défendant le passage. Bothe : « Comparat poeta productas « in campum naves prominentibus muro- « rum propugnaculis. » Je rappelle qu'Aristarque avait primitivement expliqué κρόσσαι par κεφαλίδες. Ici, son autre explication, κλίμακες, semble fournir l'idée la plus nette qu'on puisse se faire du sens de προκρόσσας.

36. Ἠϊόνος στόμα, la bouche du rivage : le rivage rentrant (*littus curvum*) ; la baie ; le port. Ce port, aujourd'hui presque comblé par les atterrissements du Scamandre, pénetrait jusqu'a trois kilomètres dans l'intérieur. Voyez Nicolaïdès, page 30. Il était ouvert au nord, et formé par le cap Rhœtée à l'est et par le cap Sigée à l'ouest. — Μακρόν. Zénodote et Aristophane de Byzance, πολλόν. Aristarque lui-même avait d'abord adopté cette leçon. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, μακρόν καὶ πολλόν. — Ἄκραι, les promontoires, c'est-à-dire Rhœtée et Sigée.

37. Ὀψείοντες, ayant envie de voir. Le génitif dépend de l'idée de désir contenue dans le verbe. — Zénodote écrivait ὀψαίοντες, et Ptolémée l'Ascalonite οὐ ψαύοντες. Ni l'une ni l'autre de ces deux leçons ne donne un sens parfaitement clair et net.

40. Πτῆξε, *perterrefecit*, effraya. C'est le seul passage d'Homère où πτήσσω ne soit pas intransitif. Cependant Aristarque admet ici πτῆξε. Zénodote et Antipater de Sidon lisaient πῆξε (*defixit*, *stupefecit*), qui donne à peu près la même idée. Eustathe : ἢ ὡς ὁ Σιδώνιος καὶ ὁ Ζηνόδοτος γράφει, πῆξε, τουτέστι πεπηγέναι οἷον τῷ δέει ἐποίησε. L'apparition de Nestor doit certainement surprendre et effrayer les arrivants. — Le vers 40 est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise ; mais la note d'athétèse n'est point d'Aristarque, car le motif de cette condamnation est principalement le mot πτῆξε. Aristarque n'a pas pu écrire : καὶ τὸ πτῆξε ἄκυρον. C'est sa propre leçon. D'ailleurs, il n'y a rien d'inepte à nommer Nestor après avoir dit : *l'illustre vieillard*. C'est pourtant là ce qui choque surtout Bothe. Bothe ne veut pas non plus que des guerriers comme Diomède et Ulysse s'effraient. Mais il s'agit d'un effroi tout moral. Il ne s'agit pas de faiblesse en face du péril. L'inquiétude de Nestor ne dit rien de bon. Tout est perdu peut-être.

43. Δεῦρ' ἀφικάνεις. Le manuscrit de Venise, δεῦρ' ἱκάνεις. Il est probable que la vulgate n'est qu'une correction de métricien, ι étant ordinairement bref au présent du verbe ἱκάνω. Mais on pourrait soutenir que cet ι est à volonté, puisqu'il est employé comme long dans la forme ἵκω, sans que l'augment y soit pour quelque chose.

45. Ὣς ποτ'. Aristophane de Byzance, ὅς ποτ'.

Κεῖνος τὼς ἀγόρευε· τὰ δὴ νῦν πάντα τελεῖται.
Ὢ πόποι, ἦ ῥα καὶ ἄλλοι ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ
ἐν θυμῷ βάλλονται ἐμοὶ χόλον, ὥσπερ Ἀχιλλεύς,
οὐδ' ἐθέλουσι μάχεσθαι ἐπὶ πρύμνῃσι νέεσσιν.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
Ἦ δὴ ταῦτά γ' ἑτοῖμα τετεύχαται, οὐδέ κεν ἄλλως
Ζεὺς ὑψιβρεμέτης αὐτὸς παρατεκτήναιτο.
Τεῖχος μὲν γὰρ δὴ κατερήριπεν, ᾧ ἐπέπιθμεν
ἄρρηκτον νηῶν τε καὶ αὐτῶν εἶλαρ ἔσεσθαι·
οἱ δ' ἐπὶ νηυσὶ θοῇσι μάχην ἀλίαστον ἔχουσιν
νωλεμές· οὐδ' ἂν ἔτι γνοίης, μάλα περ σκοπιάζων,
ὁπποτέρωθεν Ἀχαιοὶ ὀρινόμενοι κλονέονται·
ὣς ἐπιμὶξ κτείνονται, ἀϋτὴ δ' οὐρανὸν ἵκει.
Ἡμεῖς δὲ φραζώμεθ', ὅπως ἔσται τάδε ἔργα,
εἴ τι νόος ῥέξει· πόλεμον δ' οὐκ ἄμμε κελεύω
δύμεναι· οὐ γάρ πως βεβλημένον ἔστι μάχεσθαι.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
Νέστορ, ἐπειδὴ νηυσὶν ἐπὶ πρύμνῃσι μάχονται,
τεῖχος δ' οὐκ ἔχραισμε τετυγμένον, οὐδέ τι τάφρος,
ᾗ ἔπι πόλλ' ἔπαθον Δαναοί, ἔλποντο δὲ θυμῷ
ἄρρηκτον νηῶν τε καὶ αὐτῶν εἶλαρ ἔσεσθαι,
οὕτω που Διὶ μέλλει ὑπερμενέϊ φίλον εἶναι,
νωνύμνους ἀπολέσθαι ἀπ' Ἄργεος ἐνθάδ' Ἀχαιούς.
Ἤδεα μὲν γὰρ ὅτε πρόφρων Δαναοῖσιν ἄμυνεν·

48. Τὼς ἀγόρευε. Voyez les menaces d'Hector, VIII, 180-183 et 526-531.

53. Ἑτοῖμα, prêtes, c'est-à-dire sous la main, sous le regard. La ruine est consommée déjà. Eustathe : πρόχειρα. *Scholies* : εὔληπτα, φανερά.

55. Κατερήριπεν, *corruit*, s'est écroulé. Voyez plus haut, vers 15, la note sur ἐρέριπτο.

56. Εἶλαρ. Voyez VII, 337-338.

58. Γνοίης. Aristophane de Byzance, γνοίη.

62. Νόος, *consilium*, la prudence : des mesures bien concertées. Les guerriers auxquels s'adresse Nestor n'ont que la pensée à leur disposition, puisqu'ils sont tous les trois blessés.

63. Βεβλημένον, le blessé en général. Voyez plus haut, vers 28, la note sur βεβλήατο.

67. Ἧ. Une des éditions d'Aristarque donnait οἷς, se rapportant au mur et au fossé.

70. Νωνύμνους.... Voyez XII, 70 et la note sur ce vers.

71. Ἤδεα, *noveram*, je savais (cela) : je connaissais les intentions de Jupiter. Même quand Jupiter était favorable aux

οἶδα δὲ νῦν ὅτι τοὺς μὲν ὁμῶς μακάρεσσι θεοῖσιν
κυδάνει, ἡμέτερον δὲ μένος καὶ χεῖρας ἔδησεν.
Ἀλλ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼν εἴπω, πειθώμεθα παντες.
Νῆες ὅσαι πρῶται εἰρύαται ἄγχι θαλάσσης,
ἕλκωμεν, πάσας δὲ ἐρύσσομεν εἰς ἅλα δῖαν·
ὕψι δ' ἐπ' εὐνάων ὁρμίσσομεν, εἰσόκεν ἔλθῃ
νὺξ ἀβρότη, ἣν καὶ τῇ ἀπόσχωνται πολέμοιο
Τρῶες· ἔπειτα δέ κεν ἐρυσαίμεθα νῆας ἁπάσας.
Οὐ γάρ τις νέμεσις φυγέειν κακὸν, οὐδ' ἀνὰ νύκτα.
Βέλτερον ὃς φεύγων προφύγῃ κακὸν ἠὲ ἁλώῃ.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἀτρείδη, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων.
Οὐλόμεν', αἴθ' ὤφελλες ἀεικελίου στρατοῦ ἄλλου
σημαίνειν, μηδ' ἄμμιν ἀνασσέμεν, οἷσιν ἄρα Ζεὺς
ἐκ νεότητος ἔδωκε καὶ ἐς γῆρας τολυπεύειν
ἀργαλέους πολέμους, ὄφρα φθιόμεσθα ἕκαστος.
Οὕτω δὴ μέμονας Τρώων πόλιν εὐρυάγυιαν
καλλείψειν, ἧς εἵνεκ' ὀϊζύομεν κακὰ πολλά;

Grecs, Agamemnon prévoyait un funeste avenir.

73. Κυδάνει pour κυδαίνει, comme μελάνει pour μελαίνει, VII, 64, et d'autres licences analogues.

75. Πρῶται n'a plus rien de commun avec le πρώτας du vers 31. Il s'agit des vaisseaux les plus rapprochés du bord.

77. Εὐνάων. Ce sont les grosses pierres qui tenaient lieu d'ancres. Voyez la note I, 436 sur εὐνάς.

78. Νὺξ ἀβρότη équivaut à νὺξ ἀμβροσίη, la nuit divine. Ἀβρότη est le féminin poétique de l'adjectif ἄβροτος (*non mortalis*). Cette forme féminine ne se trouve point ailleurs. Quelques-uns entendent, par ἄβροτος, vide d'hommes, désert. Mais ils ne se fondent que sur une fausse leçon d'Eschyle, *Prométhée*, vers 2, où il faut ἄβατον et non ἄβροτον. Aristarque paraît avoir expliqué : νὺξ ἀβρότη, la nuit sombre. Eustathe : ἡ ἄφως, κατὰ τοὺς παλαιοὺς, ἐν ᾗ φῶς οὐκ ἔστι, τουτέστιν ἀφώτιστος. C'est par une grotesque méprise de certains modernes, que le mot ἀβρότη est devenu et un substantif, et un synonyme de νύξ. Lancelot, par exemple, a écrit une des plus sottes choses qui se puissent imaginer, quand il a pris ἀβρότη, non-seulement pour un substantif, mais pour une racine : « Ἀβρότη, nuit, temps où l'on erre. » C'est un mot composé, c'est un adjectif, et il n'est qu'une épithète de la nuit.

79-81. Ἔπειτα δέ.... On discutait beaucoup, dans l'école d'Aristarque, sur la question de savoir ce qu'il faut penser et de la proposition d'Agamemnon, et des raisons dont il l'appuie. En général, on absolvait Agamemnon.

83. Ἀτρείδη,... Voyez IV, 350 et les notes sur ce vers.

84. Οὐλόμεν(ε), malheureux ! misérable ! Voyez la note I, 2.

87. Φθιόμεσθα au subjonctif (*perierimus*), pour φθιώμεθα.

88. Μέμονας, tu veux. Voyez la note V, 482.

89. Καλλείψειν. Zénodote, ἐκπέρσειν (ce qui donnait un sens ironique à la phrase).

Σίγα, μή τίς τ' ἄλλος Ἀχαιῶν τοῦτον ἀκούσῃ
μῦθον, ὃν οὔ κεν ἀνήρ γε διὰ στόμα πάμπαν ἄγοιτο,
ὅστις ἐπίσταιτο ᾗσι φρεσὶν ἄρτια βάζειν,
σκηπτοῦχός τ' εἴη, καί οἱ πειθοίατο λαοὶ
τοσσοίδ' ὅσσοισιν σὺ μετ' Ἀργείοισιν ἀνάσσεις·
νῦν δέ σευ ὠνοσάμην πάγχυ φρένας, οἷον ἔειπες·
ὃς κέλεαι, πολέμοιο συνεσταότος καὶ ἀϋτῆς,
νῆας ἐϋσσέλμους ἅλαδ' ἑλκέμεν, ὄφρ' ἔτι μᾶλλον
Τρωσὶ μὲν εὐκτὰ γένηται ἐπικρατέουσί περ ἔμπης,
ἡμῖν δ' αἰπὺς ὄλεθρος ἐπιρρέπῃ. Οὐ γὰρ Ἀχαιοὶ
σχήσουσιν πόλεμον, νηῶν ἅλαδ' ἑλκομενάων,
ἀλλ' ἀποπαπτανέουσιν, ἐρωήσουσι δὲ χάρμης.
Ἔνθα κε σὴ βουλὴ δηλήσεται, ὄρχαμε λαῶν.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
Ὦ Ὀδυσεῦ, μάλα πώς με καθίκεο θυμὸν ἐνιπῇ
ἀργαλέῃ· ἀτὰρ οὐ μὲν ἐγὼν ἀέκοντας ἄνωγα
νῆας ἐϋσσέλμους ἅλαδ' ἑλκέμεν υἷας Ἀχαιῶν.
Νῦν δ' εἴη ὃς τῆσδέ γ' ἀμείνονα μῆτιν ἐνίσποι,
ἢ νέος ἠὲ παλαιός· ἐμοὶ δέ κεν ἀσμένῳ εἴη.
Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης·

92. « Ἐπίσταιτο ᾗσι, metrum durissi« mum Recte, opinor, Bentleius, ἐπίστη« ται, quod legisse videtur Eustathius; non « ἄμετρον illud ἐπίσταται, quod habent « libri. » [Bothe.] Il y a, dans Homère, cent hiatus non moins étranges. Ici, l'esprit rude suffit pour nous rassurer. L'esprit de ὅς est une consonne en latin (*suus*).

93. Σκηπτοῦχός τ' εἴη,... Voyez I, 279.

95. Νῦν δέ σευ.... Vers marqué de l'astérisque et de l'obel dans le manuscrit de Venise. On le retrouvera ailleurs, XVII, 173. C'est là seulement qu'Aristophane de Byzance et Aristarque le jugeaient bien placé. Ils l'ont condamné ici, à cause du mot νῦν, qui semble dire qu'Ulysse avait approuvé la première proposition de fuite. Mais on peut très-bien entendre, par νῦν, la contradiction des paroles d'Agamemnon avec son rôle de roi. Ulysse réprouve la pensée *actuelle* d'Agamemnon, ce qu'Agamemnon vient de dire. Il le réprouve *actuellement*, puisque c'est en cet instant même que cette pensée vient de se produire au jour. Les événements du chant IX n'ont rien à voir ici.

98. Ἔμπης se rapporte à εὐκτὰ γένηται. Voyez plus haut la note du vers 1.

100. Σχήσουσιν, *sustinebunt*, soutiendront vigoureusement.

101. Ἀποπαπτανέουσιν, ils regarderont de tous côtés, c'est-à-dire ils chercheront s'il y a moyen de fuir. C'est le futur du verbe ἀποπαπταίνω. — Ἐρωήσουσι, ils s'esquiveront.

109. Διομήδης. On discutait, dans l'école d'Aristarque, la question de savoir pourquoi c'est Diomède qui parle, et non point Nestor. La réponse était, que la bouillante vivacité du jeune homme n'avait pas laissé à la lenteur réfléchie du vieillard le temps de se produire. Didyme,

Ἐγγὺς ἀνήρ (οὐ δηθὰ ματεύσομεν), αἴ κ' ἐθέλητε
πείθεσθαι, καὶ μή τι κότῳ ἀγάσησθε ἕκαστος,
οὕνεκα δὴ γενεῆφι νεώτατός εἰμι μεθ' ὑμῖν·
πατρὸς δ' ἐξ ἀγαθοῦ καὶ ἐγὼ γένος εὔχομαι εἶναι.
Τυδέος, ὃν Θήβησι χυτὴ κατὰ γαῖα καλύπτει.
Πορθεῖ γὰρ τρεῖς παῖδες ἀμύμονες ἐξεγένοντο,
ᾤκεον δ' ἐν Πλευρῶνι καὶ αἰπεινῇ Καλυδῶνι,
Ἄγριος ἠδὲ Μέλας, τρίτατος δ' ἦν ἱππότα Οἰνεύς,
πατρὸς ἐμοῖο πατήρ· ἀρετῇ δ' ἦν ἔξοχος αὐτῶν.
Ἀλλ' ὁ μὲν αὐτόθι μεῖνε, πατὴρ δ' ἐμὸς Ἄργεϊ νάσθη,
πλαγχθείς· ὣς γάρ που Ζεὺς ἤθελε καὶ θεοὶ ἄλλοι.

Porphyre et le scholiaste A : ῥητέον δέ, ὅτι τὸ μὲν γῆρας ἐν τοῖς δεινοῖς ἐστὶν ἐπισχετικόν, ἡ δὲ νεότης θαρσαλεωτέρα.

111. Κότῳ ἀγάσησθε, vous désapprouviez par colère. Le verbe ἄγαμαι, comme *mirari* en latin et *admirer* en français, se prend assez souvent dans un sens ironique ou défavorable.

114. Καλύπτει, *vulgo* κάλυψεν. Tydée avait péri avec tous les autres chefs sous les murs de Thèbes. Pausanias dit que les Thébains se fondaient sur ce vers, pour prouver qu'ils possédaient chez eux le tombeau de Tydée. Mais l'authenticité du vers 114 n'était pas unanimement reconnue. Zénodote prononçait l'athétèse. Aristophane de Byzance allait plus loin, car il avait effacé ce vers de son texte. Le scholiaste A, qui nous apprend ces particularités, ne nomme point Aristarque. Mais le vers est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Il est donc probable qu'Aristarque avait fait comme Zénodote. Pourtant il est difficile de comprendre que Diomède n'eût pas nommé son père, le plus illustre héros de sa race, tandis qu'il nomme son bisaïeul, son aïeul et les frères de son aïeul. Il est certain que Tydée est mort au siége de Thèbes. Homère lui-même fait dire ailleurs à Diomède, VI, 222-223, l'exact équivalent de ce que le guerrier dit ici. L'obel dont le vers 114 est marqué dans le manuscrit de Venise est suivi d'une diple. Cela signifie peut-être, en sténographie alexandrine, vers condamné par les devanciers d'Aristarque, mais commenté par Aristarque comme authentique. Quoi qu'il en soit, c'est sans raison valable que les éditeurs mettent le vers 114 entre crochets; et Heyne n'était nullement fondé à dire que c'est quelque rhapsode qui a intercalé ici la mention du tombeau de Tydée.

115. Πορθεῖ. Porthée, peu connu du reste, est nommé par quelques-uns Porthaon ou Parthaon.

116. Ἐν Πλευρῶνι.... Voyez XIII, 217.

117. Ἄγριος.... Agrius, suivant Apollodore, était le père de Thersite. Mélas est inconnu.

119. Ἄργεϊ peut signifier *à Argos*, puisque c'est à Argos même que régnait Adraste, dont Tydée épousa la fille. Cependant il vaut mieux entendre, même ici, le Péloponnèse. Avant d'habiter Argos, Tydée était déjà dans le pays des Argiens. — Μεῖνε. Ancienne variante, μίμνε.

120. Πλαγχθείς. Tydée avait fui l'Étolie après un meurtre. Suivant quelques-uns, ce meurtre n'était pas un crime. Tydée n'avait fait que défendre son père Œnéus contre les embûches des fils d'Agrius, ses cousins. Il se serait exilé pour échapper à la vengeance de leurs partisans. Voilà sans doute pourquoi Diomède attribue cet exil à un arrêt prononcé par la volonté divine. Lycopée et Alcathous, que Diomède avait tués, sont désignés quelquefois comme ses oncles paternels. C'est une tradition qui ne s'accorde pas avec celle que suit Homère, puisque Œnéus n'a d'autres frères qu'Agrius et Mélas.

Ἀδρήστοιο δ' ἔγημε θυγατρῶν, ναῖε δὲ δῶμα
ἀφνειὸν βιότοιο· ἅλις δέ οἱ ἦσαν ἄρουραι
πυροφόροι, πολλοὶ δὲ φυτῶν ἔσαν ὄρχατοι ἀμφὶς,
πολλὰ δέ οἱ πρόβατ' ἔσκε· κέκαστο δὲ πάντας Ἀχαιοὺς
ἐγχείῃ· τὰ δὲ μέλλετ' ἀκουέμεν, εἰ ἐτεόν περ.
Τῷ οὐκ ἄν με γένος γε κακὸν καὶ ἀνάλκιδα φάντες,
μῦθον ἀτιμήσαιτε πεφασμένον, ὅν κ' εὖ εἴπω.
Δεῦτ' ἴομεν πόλεμόνδε, καὶ οὐτάμενοί περ, ἀνάγκῃ·
ἔνθα δ' ἔπειτ' αὐτοὶ μὲν ἐχώμεθα δηϊοτῆτος
ἐκ βελέων, μή πού τις ἐφ' ἕλκεϊ ἕλκος ἄρηται·
ἄλλους δ' ὀτρύνοντες ἐνήσομεν, οἳ τὸ πάρος περ
θυμῷ ἦρα φέροντες ἀφεστᾶσ' οὐδὲ μάχονται.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον ἠδ' ἐπίθοντο·
βὰν δ' ἴμεν, ἦρχε δ' ἄρα σφιν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων.
Οὐδ' ἀλαὸς σκοπιὴν εἶχε κλυτὸς Ἐννοσίγαιος,
ἀλλὰ μετ' αὐτοὺς ἦλθε παλαιῷ φωτὶ ἐοικώς·

121. Θυγατρῶν, sous-entendu μίαν : une des filles. Elle se nommait Déipyle.

122. Οἱ, à lui (à Tydée).

123. Ὄρχατοι, des rangées. Il s'agit donc d'arbres fruitiers. Tydée avait de vastes jardins, et ces jardins étaient autour de sa maison (ἀμφίς).

124. Πρόβατ(α) signifie, dans Homère, toute espèce de bétail. Ce mot est même primitivement synonyme de *quadrupèdes*. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι πρόβατα πάντα τὰ τετράποδα, διὰ τὸ ἑτέραν βάσιν ἔχειν πρὸ τῆς ὀπισθίας. Les modernes rapportent πρόβατα à προβαίνω : les bêtes qui marchent devant (le berger). Dans le grec ordinaire, πρόβατον signifie *mouton*.

125. Εἰ ἐτεόν περ, *vulgo* ὡς ἐτεόν περ. Dübner, εἰ ἐτεόν γε. *Scholies :* αἱ Ἀριστάρχου, εἰ ἐτεόν περ, ἵν' ᾖ, ταῦτα δὲ ὑμᾶς εἰκὸς εἰδέναι ἀκηκοότας, εἰ ἀληθῆ λέγω. On peut discuter sur εἰ.... περ ou εἰ.... γε, car εἴπερ ou εἴγε sont à peu près synonymes. Mais ὥσπερ ἐτεόν (*ut verum est*) n'a pas un sens net. Est-ce la vérité de ce qu'on dit? est-ce la véracité de Diomède?

126. Κακόν, *ignobilem*, homme de peu.

127. Πεφασμένον, publiquement et franchement exprimé. *Scholies :* νῦν φανερῶς εἰρημένον.

128. Οὐτάμενοι (*cominus vulnerati*) désigne ici les blessés de tout genre. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι συλληπτικῶς καὶ ἐπὶ τῶν βεβλημένων οὐτάμενοι εἴρηκε. Voyez plus haut les vers 28 et 63 et les notes sur ces deux vers.

129. Ἐχώμεθα, tenons-nous (à distance). *Scholies :* λείπει ἡ ἀπὸ πρόθεσις· ἀποσχώμεθα.

132. Ἦρα, des satisfactions; ἦρα φέροντες (*gratificantes*), donnant satisfaction. Cette satisfaction consiste à ne plus bouger. Le mot ἦρα est, suivant Aristarque, le pluriel neutre de l'adjectif ἦρος, équivalent de ἀραρώς. Ainsi ἦρα serait exactement, en latin, *apta :* des choses accommodées; des choses qui vont bien.

135. Οὐδ' ἀλαὸς σκοπιὴν εἶχε. Voyez la note X, 515.

136. Ἀλλά.... Après ce vers, Zénodote en intercalait un autre, où le vieillard est nommé : Ἀντιθέῳ Φοίνικι, ὀπάονι Πηλείωνος. Mais, comme dit Aristarque, le discours de Neptune n'est point conforme au caractère de Phœnix : οὐχ ἁρμόζουσι δὲ Φοίνικι οἱ ἐπιφερόμενοι λόγοι.

δεξιτερὴν δ' ἕλε χεῖρ' Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ἀτρείδη, νῦν δή που Ἀχιλλῆος ὀλοὸν κῆρ
γηθεῖ ἐνὶ στήθεσσι, φόνον καὶ φύζαν Ἀχαιῶν
δερκομένῳ, ἐπεὶ οὔ οἱ ἔνι φρένες, οὐδ' ἠβαιαί.
Ἀλλ' ὁ μὲν ὣς ἀπόλοιτο, θεὸς δέ ἑ σιφλώσειεν.
Σοὶ δ' οὔπω μάλα πάγχυ θεοὶ μάκαρες κοτέουσιν·
ἀλλ' ἔτι που Τρώων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες
εὐρὺ κονίσουσιν πεδίον· σὺ δ' ἐπόψεαι αὐτὸς
φεύγοντας προτὶ ἄστυ νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων.
Ὣς εἰπὼν μέγ' ἄϋσεν, ἐπεσσύμενος πεδίοιο.
Ὅσσον δ' ἐννεάχιλοι ἐπίαχον ἢ δεκάχιλοι
ἀνέρες ἐν πολέμῳ, ἔριδα ξυνάγοντες Ἄρηος,
τόσσην ἐκ στήθεσφιν ὄπα κρείων Ἐνοσίχθων
ἧκεν· Ἀχαιοῖσιν δὲ μέγα σθένος ἔμβαλ' ἑκάστῳ
καρδίῃ, ἄλληκτον πολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι.
Ἥρη δ' εἰσεῖδε χρυσόθρονος ὀφθαλμοῖσιν
στᾶσ' ἐξ Οὐλύμποιο ἀπὸ ῥίου· αὐτίκα δ' ἔγνω
τὸν μὲν ποιπνύοντα μάχην ἀνὰ κυδιάνειραν,
αὐτοκασίγνητον καὶ δαέρα, χαῖρε δὲ θυμῷ.

141. Δερκομένῳ. Avant Barnes, on lisait dans les éditions δερκομένου, malgré l'autorité des meilleurs manuscrits. Heyne : « Convenit δερκομένῳ syntaxi Homericæ, « interdum liberiori, cum alterum correc- « toris sedulitatem sapiat. » Les constructions de ce genre ne sont pas rares dans Homère. Les idées se suivent fort bien, et il n'y a point de solécisme : « Le cœur d'Achille se réjouit à Achille regardant. »

142. Σιφλώσειεν. Ce mot ne peut être ici qu'un souhait d'extermination. Il ne s'agit donc pas de l'expliquer par les substantifs σίφλος, *blâme*, ou σιφλός, *poisson vorace*, ou σιφλός, *fainéant*. On trouve, dans les *Scholies*, σιφλώσειεν traduit par τυφλώσειεν. Cette explication était celle de Didyme. Ainsi Didyme regardait, à tort ou à raison, σιφλός adjectif comme identique à τυφλός. Ce σιφλός est synonyme de πηρός, mutilé. C'est de l'adjectif σιφλός que vient le verbe σιφλόω.

145. Κονίσουσι πεδίον, rempliront la plaine de poussière, c'est-à-dire se sauveront à toute vitesse dans la plaine. Eustathe : ἐν τῷ φεύγειν.

147. Πεδίοιο, génitif local : dans la plaine.

148-149. Ὅσσον δ' ἐννεάχιλοι.... Voyez V, 860-861 et la note sur le vers 860. Neptune a la même puissance de voix que Mars. — Quelques anciens écrivaient ici ὅσσον τ', comme au chant cinquième, où il continue la phrase ὁ δ' ἔβραχε χάλκεος Ἄρης. C'était la vulgate primitive : δ' est une correction d'Aristophane de Byzance.

151-152. Ἀχαιοῖσιν δὲ.... Voyez XI, 11-12 et la note sur ces deux vers.

153-154. Ἥρη δ' εἰσεῖδε.... Construisez : Ἥρη δὲ.... στᾶσα, εἰσεῖδε....

154. Ἀπὸ ῥίου, *a vertice*, du haut du sommet. C'est sur la cime la plus élevée de l'Olympe qu'était le palais de Jupiter.

155. Τόν, lui (Neptune).

Ζῆνα δ' ἐπ' ἀκροτάτης κορυφῆς πολυπίδακος Ἴδης
ἥμενον εἰσεῖδε· στυγερὸς δέ οἱ ἔπλετο θυμῷ.
Μερμήριξε δ' ἔπειτα βοῶπις πότνια Ἥρη,
ὅππως ἐξαπάφοιτο Διὸς νόον αἰγιόχοιο.
Ἥδε δέ οἱ κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλή,
ἐλθεῖν εἰς Ἴδην, εὖ ἐντύνασαν ἓ αὐτήν,
εἴ πως ἱμείραιτο παραδραθέειν φιλότητι
ᾗ χροιῇ, τῷ δ' ὕπνον ἀπήμονά τε λιαρόν τε
χεύῃ ἐπὶ βλεφάροισιν ἰδὲ φρεσὶ πευκαλίμῃσιν.
Βῆ δ' ἴμεν ἐς θάλαμον, τόν οἱ φίλος υἱὸς ἔτευξεν,
Ἥφαιστος, πυκινὰς δὲ θύρας σταθμοῖσιν ἐπῆρσεν
κληῖδι κρυπτῇ, τὴν δ' οὐ θεὸς ἄλλος ἀνῷγεν.
Ἔνθ' ἥγ' εἰσελθοῦσα, θύρας ἐπέθηκε φαεινάς.
Ἀμβροσίῃ μὲν πρῶτον ἀπὸ χροὸς ἱμερόεντος
λύματα πάντα κάθηρεν, ἀλείψατο δὲ λίπ' ἐλαίῳ,
ἀμβροσίῳ, ἑδανῷ, τό ῥά οἱ τεθυωμένον ἦεν·
τοῦ καὶ κινυμένοιο, Διὸς κατὰ χαλκοβατὲς δῶ,

157. Πολυπίδακος. Ancienne variante, rejetée par Aristarque : πολυπιδάκου.

163. Εἴ πως. Ancienne variante, ὅππως.

164. Ἧ χροιῇ équivaut à ᾧ χρωτί, c'est-à-dire ἑαυτῆς σώματι, et il dépend de παρά qui est dans le verbe παραδραθέειν. Quelques-uns entendaient, *par l'effet de sa beauté*, et rapportaient ᾗ χροιῇ à ἱμείραιτο. Eustathe indique ce sens : ὑπερβατῶς νοητέον. Il donne aussi l'équivalence ἑαυτῇ, qui revient à l'explication généralement reçue.

165. Χεύῃ ne dépend qu'en apparence de εἴ πως. Une fois que Jupiter sera pris de désir, Junon est *bien sûre* de lui verser le sommeil. Le δ(έ) qui lie les deux membres de phrase équivaut à ὄφρα. Le passage de l'optatif au subjonctif est déterminé par la nature de la seconde pensée, sinon par les mots exprimés.

167. Ἐπῆρσεν, aoriste du verbe ἐπαραρίσκω, adapter.

168. Κληῖδι, avec une fermeture. Il s'agit d'un ouvrage divin ; et l'on perd son temps à chercher en quoi consistait l'appareil. C'était un secret, même pour tous les dieux, hors Vulcain et Junon. Le mot κληΐς est ici dans son sens étymologique. — Ἀνῷγεν (ouvrait, pouvait ouvrir), imparfait d'ἀναοίγω pour ἀνοίγω, ἀνοίγνυμι.

169. Ἐπέθηκε, elle ferma. Voyez la note V, 751. Zénodote écrivait ἐπιθεῖσα, et ne mettait pas de point après φαεινάς. C'était prêter à Homère un style qui n'est pas le sien. Aristarque : ὁ δὲ Ὅμηρος ἄλλας ἀρχὰς λαμβάνει, ἵνα μὴ ἀσαφὴς ἡ περίοδος γένηται, ἤτοι ὑστεροπερίοδος.

171. Λίπ' ἐλαίῳ. Voyez la note X, 577.

172. Τεθυωμένον, répandant une odeur parfumée : de θυόω, parfumer. Nous avons vu le substantif θύεα, pour signifier les bois odorants qu'on brûlait dans les temples afin de les parfumer. Voyez la note VI, 470.

173-174. Τοῦ καὶ κινυμένοιο.... Construisez : ἀϋτμὴ τοῦ (*scilicet* ἐλαίου), καὶ κινυμένοιο (*si modo agitaretur*), κατὰ δῶ Διός (*in æde Jovis*). Quand on versait l'huile, elle répandait une odeur suave, qui embaumait le ciel et la terre. *Scholies* : κινυμένοιο· ἀναχεομένου. La vulgate (Διὸς ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ) a donné à Bothe l'idée qu'on devrait lire ποσί.

ἔμπης ἐς γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἵκετ' ἀϋτμή.
Τῷ ῥ' ἥγε χρόα καλὸν ἀλειψαμένη, ἰδὲ χαίτας
πεξαμένη, χερσὶ πλοκάμους ἔπλεξε φαεινούς,
καλούς, ἀμβροσίους, ἐκ κράατος ἀθανάτοιο.
Ἀμφὶ δ' ἄρ' ἀμβρόσιον ἑανὸν ἕσαθ', ὅν οἱ Ἀθήνη
ἔξυσ' ἀσκήσασα, τίθει δ' ἐνὶ δαίδαλα πολλά·
χρυσείῃς δ' ἐνετῇσι κατὰ στῆθος περονᾶτο.
Ζώσατο δὲ ζώνῃ, ἑκατὸν θυσάνοις ἀραρυίῃ·
ἐν δ' ἄρα ἕρματα ἧκεν ἐϋτρήτοισι λοβοῖσιν,
τρίγληνα, μορόεντα· χάρις δ' ἀπελάμπετο πολλή.
Κρηδέμνῳ δ' ἐφύπερθε καλύψατο δῖα θεάων,
καλῷ, νηγατέῳ· λευκὸν δ' ἦν ἠέλιος ὥς·
ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα περὶ χροῒ θήκατο κόσμον,
βῆ ῥ' ἴμεν ἐκ θαλάμοιο· καλεσσαμένη δ' Ἀφροδίτην,
τῶν ἄλλων ἀπάνευθε θεῶν, πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Ἦ ῥά νύ μοί τι πίθοιο, φίλον τέκος, ὅττι κεν εἴπω,
ἠέ κεν ἀρνήσαιο, κοτεσσαμένη τόγε θυμῷ,

Alors, suivant lui, la phrase signifierait : « Perfusus unguento isto suavissimo Jupi- « ter, dum per æneam domum suam, hoc « est Olympum, ingreditur, terram totam « cælumque odore complet. » Mais il s'agit de la toilette de Junon, et point du tout de celle de Jupiter.

177. Καλοὺς, ἀμβροσίους. Zénodote et Aristophane de Byzance, καλοὺς καὶ μεγάλους. — Ἐκ κράατος, de sa tête, c'est-à-dire tombant de sa tête.

179. Δαίδαλα, des choses artistement faites : des broderies; des figures brochées dans le tissu (comme les dessins tracés à l'aiguille par Hélène, III, 125-128).

180. Περονᾶτο a pour sujet ἑανός sous-entendu.

181. Ζώνῃ.... ἀραρυίῃ. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ζώνῃ καὶ ἀραρυίῃ· ἄλλοι δὲ, ζώνην καὶ ἀραρυῖαν. Notre vulgate n'est donc point la leçon préférée par Aristarque.

183. Τρίγληνα, à trois brillants (racine γλῆνος). Quelques-uns entendent, *à trois prunelles* (racine γλήνη) : même sens. D'autres, *à trois ouvertures*, ce qui ne donne pas une idée bien nette. On expliquait aussi, selon Eustathe : ἀξιοθέατα, *dignes d'être contemplés* (πολλῆς γλήνης ἄξια, ἤγουν θέας). On précisait même davantage : *représentant les trois Grâces*. Mais Homère ignore le nombre des Grâces; et γλήνη ne peut pas être pris pour synonyme de θέα, contemplation. La première explication est la plus simple et la plus naturelle. — Μορόεντα, travaillées avec un soin extrême. Quelques modernes repoussent cette explication, donnée par les anciens. Selon eux, μορόεντα désigne l'éclat resplendissant. Voss traduit : *hellspielend* (aux clairs reflets). Mais cette idée est déjà dans τρίγληνα.

184. Κρηδέμνῳ. *Scholies :* κεφαλοδέσμῳ· νῦν δὲ καλύπτρᾳ. Le κρήδεμνον était un large bandeau ou un petit voile, dont les femmes pouvaient se couvrir toute la tête, et dont elles laissaient pendre les deux bouts le long des joues.

185. Λευκόν. Ancienne variante, λαμπρόν.

οὕνεκ' ἐγὼ Δαναοῖσι, σὺ δὲ Τρώεσσιν ἀρήγεις;
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη·
Ἥρη, πρέσβα θεὰ, θύγατερ μεγάλοιο Κρόνοιο,
αὔδα ὅ τι φρονέεις· τελέσαι δέ με θυμὸς ἄνωγεν,
εἰ δύναμαι τελέσαι γε καὶ εἰ τετελεσμένον ἐστίν.
Τὴν δὲ δολοφρονέουσα προσηύδα πότνια Ἥρη·
Δὸς νῦν μοι φιλότητα καὶ ἵμερον, ᾧτε σὺ πάντας
δαμνᾷ ἀθανάτους ἠδὲ θνητοὺς ἀνθρώπους.
Εἶμι γὰρ ὀψομένη πολυφόρβου πείρατα γαίης,
Ὠκεανόν τε, θεῶν γένεσιν, καὶ μητέρα Τηθὺν,
οἵ με σφοῖσι δόμοισιν ἐὺ τρέφον ἠδ' ἀτίταλλον,
δεξάμενοι Ῥείας, ὅτε τε Κρόνον εὐρύοπα Ζεὺς
γαίης νέρθε καθεῖσε καὶ ἀτρυγέτοιο θαλάσσης.
Τοὺς εἶμ' ὀψομένη, καί σφ' ἄκριτα νείκεα λύσω·
ἤδη γὰρ δηρὸν χρόνον ἀλλήλων ἀπέχονται
εὐνῆς καὶ φιλότητος, ἐπεὶ χόλος ἔμπεσε θυμῷ.
Εἰ κείνω γ' ἐπέεσσι παραιπεπιθοῦσα φίλον κῆρ

196. Τετελεσμένον. *Scholies :* τετελεσμένον, νῦν δυνατόν.

198. Δὸς νῦν μοι. *Scholies :* ἐν ἄλλῳ, δός μοι νῦν.

199. Δαμνᾷ ἀθανάτους.... Ce vers se termine par trois spondées. — Δαμνᾷ, *domas*, tu domptes. Les anciens admettaient la forme δαμνάομαι. Quelques-uns cependant prenaient δαμνᾷ pour δάμνασαι, seconde personne de δάμναμαι. *Scholies :* ἀποκοπὴ τοῦ δάμνασαι, Δωρικῶς. La forme est mieux expliquée par l'hypothèse des grammairiens modernes : δαμνάεσαι, δαμνᾶσαι, δαμνᾷ. L'apocope donnerait δάμνα, ou même δάμνα. Mais pourquoi rejeter le moyen δαμνῶμαι? Eustathe : ὅρα δὲ ὅτι τὸ δαμνῶμαι, δαμνᾷ, ἤγουν δαμάζεις, πρωτότυπόν ἐστι τοῦ δάμνημι.

201. Ὠκεανόν τε.... καὶ.... Τηθύν. L'Océan est ici un dieu, l'époux de Téthys. Téthys, dans Homère, est la terre personnifiée, et non point la mer, comme chez Virgile et chez d'autres poëtes. Le nom même indique le primitif sens du mythe. Τηθύς est identique à τήθη, nourrice. G. Hermann faisait de Τηθύς l'exact équivalent du latin *Alumnia*; et Curtius admet cette explication. La mer, dans les idées homériques, n'est point une nourrice : elle est ἀτρύγετος, stérile. — Γένεσιν équivaut ici à πατέρα.

202. Οἵ με σφοῖσι, *vulgo* οἵ μ' ἐν σφοῖσι. *Scholies :* οὕτως Ἀρίσταρχος· ἄλλοι δὲ, οἵ μ' ἐν σφοῖσι. Οὕτως, dans cette note, se rapporte à la leçon du manuscrit de Venise, qui est celle d'Aristarque.

203. Ῥείας, *vulgo* Ῥείης. *Scholies :* διὰ τοῦ α, Ῥείας, αἱ Ἀριστάρχου· οὕτως καὶ Ἀριστοφάνης.

204. Καθεῖσε, a fait asseoir : a établi; a emprisonné. La traduction *dejecit* (précipita) est fausse. Le mot εἷσα vient de ἕω, ἕζω, et non de ἵημι. *Scholies :* καθίδρυσε.

205. Ἄκριτα, sans fin. C'est aussi bien le nombre des querelles que la difficulté de mettre les époux à la raison. *Scholies :* καὶ τὰς πολλὰς αὐτῶν καὶ ἀδιαλύτους φιλονεικίας διαλύσω.

208. Κείνω. Zénodote et Aristophane de Byzance, κείνων. — Παραιπεπιθοῦσα pour παραπιθοῦσα : ayant persuadé.

εἰς εὐνὴν ἀνέσαιμι ὁμωθῆναι φιλότητι,
αἰεί κέ σφι φίλη τε καὶ αἰδοίη καλεοίμην.
Τὴν δ' αὖτε προσέειπε φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη·
Οὐκ ἔστ', οὐδὲ ἔοικε, τεὸν ἔπος ἀρνήσασθαι·
Ζηνὸς γὰρ τοῦ ἀρίστου ἐν ἀγκοίνῃσιν ἰαύεις.
Ἦ, καὶ ἀπὸ στήθεσφιν ἐλύσατο κεστὸν ἱμάντα,
ποικίλον· ἔνθα τέ οἱ θελκτήρια πάντα τέτυκτο·
ἔνθ' ἔνι μὲν φιλότης, ἐν δ' ἵμερος, ἐν δ' ὀαριστὺς
πάρφασις, ἥτ' ἔκλεψε νόον πύκα περ φρονεόντων.
Τόν ῥά οἱ ἔμβαλε χερσὶν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Τῆ νῦν, τοῦτον ἱμάντα τεῷ ἐγκάτθεο κόλπῳ,

209. Ἀνέσαιμι appartient au verbe ἀνίημι, pousser à, amener à. On suppose un aoriste ἀνεῖσα, pour expliquer ἀνέσαιμι et ἀνέσαντες, les seules formes connues de cet aoriste.

210. Αἰεί κέ σφι φίλη. Remarquez l'altération. Un peu plus bas, vers 256, il y en a une pareille : νόσφι φίλων.

213. Ζηνὸς γὰρ.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristophane de Byzance et Aristarque prononçaient l'athétèse, mais pour un faible motif : ὅτι ἐκλύει τὴν χάριν. Vénus dit naïvement la raison de sa déférence ; voilà tout. — Τοῦ ἀρίστου, *illius potentissimi*, du puissant par excellence : du maître des dieux.

214. Κεστὸν ἱμάντα, la courroie piquée, c'est-à-dire la ceinture brodée. Les Latins nomment *cestus Veneris* la ceinture de Vénus. Callimaque et d'autres poëtes grecs avaient, en effet, pris κεστός comme synonyme de ζώνη. Dans Homère, ce n'est qu'un adjectif. Eustathe : ἐπίθετόν ἐστι τοῦ ἱμάντος τῆς Ἀφροδίτης. — Aristarque commente comme il suit le passage d'Homère : ἡ διπλῆ, ὅτι κεστὸς, ἐκ παρεπομένου, ὁ ποικίλος, ἀπὸ τοῦ διὰ τὰς ῥαφὰς κεκεντῆσθαι.... καὶ οὐκ ἔστι κύριον ὄνομα, ὡς ἔνιοι τῶν ἀρχαίων· διὸ καὶ ἐπ' ἄλλου λέγει (III, 371)· ἄγχε δέ μιν πολύκεστος ἱμάς.

215. Τέτυκτο ne signifie point que les θελκτήρια étaient des figures brodées dans le tissu, mais seulement qu'ils y étaient, que la ceinture les contenait, que porter la ceinture, c'était les posséder. On traduit même τέτυκτο par *inclusa erant*. Le vers suivant énumère ces prestiges.

216. Ἔνι, puis ἐν, puis encore ἐν, pour ἔνεστι : *inest*, est dedans. Porphyre : διὰ τί τὰ ἐρωτικὰ ἐν ἱμάντι φησὶν Ὅμηρος κατεστίχθαι; Σάτυρος μὲν οὖν, ἐπεὶ πληγῶν ἄξια δρῶσιν οἱ ἐρῶντες· Ἀπίων δὲ, ἐπειδὴ δεσμοῖς ἐοίκασι καὶ βρόχοις οἱ ἔρωτες καὶ τὰ τῶν ἐρώντων πάθη· Ἀρίσταρχος δὲ, ὅτι ἄχρι τοῦ δέρματος δικνεῖται τὰ ἐρωτικὰ πάθη, τήκοντα τοὺς ἐρῶντας, καὶ ἀποξύοντα διὰ τῆς στύψεως τὰ μέλη. C'est ici un des rares passages où Aristarque ait donné dans les subtilites alexandrines.

217. Πάρφασις,... Le poëte nous prépare au triomphe des ruses de Junon. *Scholies :* προκατασκευάζει διὰ τούτου, ἵνα μὴ θαυμάζωμεν εἰ Ζεὺς ἠπάτηται. — Le mot πάρφασις est une apposition qui caractérise ὀαριστύς. Mais on a tort de le traduire par *polliciens*, comme si c'était un adjectif. Homère dit : *la causerie-séduction ;* il n'a point dit : *la causerie séductrice.*

219. Τῆ νῦν, *cape jam.* Bothe : τῆ νυν, *cape igitur.* On ne voit pas bien le bénéfice de cette correction. — Apollonius dit qu'on écrivait quelquefois, mais à tort (οὐχ ὑγιῶς), le mot τῇ avec un ι souscrit. En effet, τῆ paraît être pour τάε, impératif de τάω, le même que τάγω ou τήγω, dont on trouve un participe dans Homère. Voyez I, 591. Curtius rapproche de τῆ l'impératif latin *tene.* — Κόλπῳ désigne le plissement de la robe sur la poitrine par l'effet de la ceinture ;

ποικίλον, ᾧ ἔνι πάντα τετεύχαται· οὐδέ σέ φημι
ἄπρηκτόν γε νέεσθαι, ὅ τι φρεσὶ σῇσι μενοινᾷς.
Ὣς φάτο· μείδησεν δὲ βοῶπις πότνια Ἥρη,
μειδήσασα δ' ἔπειτα μέσῳ ἐγκάτθετο κόλπῳ.
Ἡ μὲν ἔβη πρὸς δῶμα, Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη·
Ἥρη δ' ἀΐξασα λίπεν ῥίον Οὐλύμποιο,
Πιερίην δ' ἐπιβᾶσα καὶ Ἠμαθίην ἐρατεινὴν,
σεύατ' ἐφ' ἱπποπόλων Θρῃκῶν ὄρεα νιφόεντα,
ἀκροτάτας κορυφάς· οὐδὲ χθόνα μάρπτε ποδοῖϊν·
ἐξ Ἀθόω δ' ἐπὶ πόντον ἐβήσετο κυμαίνοντα,
Λῆμνον δ' εἰσαφίκανε, πόλιν θείοιο Θόαντος.
Ἔνθ' Ὕπνῳ ξύμβλητο, κασιγνήτῳ Θανάτοιο,
ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

et τεῷ ἐγκάτθεο κόλπῳ signifie simplement : « Ajuste la ceinture sur ta robe. » Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ κατὰ τὸ στῆθος κόλπωμα τοῦ πέπλου κόλπον εἶπε.

221. Ἄπρηκτον, n'ayant pas réussi. Ajoutez : dans la chose, dans le dessein.

223. Μέσῳ, *vulgo* ἐῷ. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, μέσῳ· ἄλλοι δὲ, ἐῷ.

226. Πιερίην. La Piérie est une partie de la Macédoine, voisine du mont Olympe et de la Thessalie. — Ἠμαθίην. L'Émathie, au nord de la Piérie, était le pays situé entre les fleuves Érigon et Axius. Elle fit aussi partie de la Macédoine. — C'est surtout dans ce vers que le séjour des dieux d'Homère est nettement localisé. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι Μακεδονικὸς Ὄλυμπος θεῶν οἰκητήριον. Il est assez difficile, quand on a fait attention à ce passage d'Homère, et à quelques autres non moins probants sinon aussi détaillés, de s'expliquer comment certains littérateurs de Revues nous répètent depuis quelque temps que l'Olympe d'Homère est une montagne asiatique. L'Olympe de Bithynie n'a rien, absolument rien, à voir avec l'*Iliade*. Il n'est pas même ἀγάννιφος, car il est très-peu élevé, et n'a de la neige qu'en hiver. La géographie d'Homère ne s'invente pas. On doit au moins tenir compte des textes formels. Les vers 227, 229 et 230 achèvent de montrer combien la localisation nouvellement imaginée est fausse, on peut même dire absurde.

227. Σεύατ'. Ancienne variante ἔσσυτ'.

229. Ἀθόω, génitif d'Ἀθόως, poétique pour Ἄθως. — Le mont Athos est si rapproché de Lemnos, que son ombre se dessine, le soir, jusque sur les côtes de l'île.

230. Λῆμνον. Lemnos, dans Homère, est une île habitée, puisqu'il y a une ville où régna le fils de Bacchus et d'Ariane, Thoas. Eunéus, petit-fils de Thoas, est le roi actuel de la ville. Voyez VII, 468. La ville se nommait, dit-on, Myrinna. Eustathe : ὅλον μὲν ἡ Λῆμνος· μέρος δὲ ἡ Μύριννα, πόλις Θόαντος. — Quelques-uns expliquent πόλιν comme une apposition à Λῆμνον, et disent que la ville se nommait Lemnos, aussi bien que l'île elle-même. L'interprétation, *à Lemnos, dans la ville*, est plus naturelle, soit que la ville se nomme Lemnos, soit qu'elle ait un autre nom. Voyez plus bas la note du vers 281.

231. Ὕπνῳ. Les Alexandrins expliquent à leur façon pourquoi le Sommeil habite dans l'île de Lemnos. C'est qu'il aime Pasithée, une des Grâces, et que les Grâces sont sœurs de Charis, la femme de Vulcain, le forgeron de Lemnos. Mais le Vulcain de l'*Iliade* a sa forge sur l'Olympe. D'ailleurs, Homère dit seulement Ὕπνῳ ξύμβλητο. On peut donc supposer que le Sommeil ne se trouvait dans la ville de Thoas que par occasion. Ce frère de la

Ὕπνε, ἄναξ πάντων τε θεῶν πάντων τ' ἀνθρώπων,
ἠμὲν δή ποτ' ἐμὸν ἔπος ἔκλυες, ἠδ' ἔτι καὶ νῦν
πείθευ· ἐγὼ δέ κέ τοι ἰδέω χάριν ἤματα πάντα.
Κοίμησόν μοι Ζηνὸς ὑπ' ὀφρύσιν ὄσσε φαεινὼ,
αὐτίκ' ἐπεί κεν ἐγὼ παραλέξομαι ἐν φιλότητι.
Δῶρα δέ τοι δώσω καλὸν θρόνον, ἄφθιτον αἰεὶ,
χρύσεον· Ἥφαιστος δέ κ' ἐμὸς παῖς ἀμφιγυήεις
τεύξει ἀσκήσας, ὑπὸ δὲ θρῆνυν ποσὶν ἥσει,
τῷ κεν ἐπισχοίης λιπαροὺς πόδας εἰλαπινάζων.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσεφώνεε νήδυμος Ὕπνος·
Ἥρη, πρέσβα θεὰ, θύγατερ μεγάλοιο Κρόνοιο,
ἄλλον μέν κεν ἔγωγε θεῶν αἰειγενετάων
ῥεῖα κατευνήσαιμι, καὶ ἂν ποταμοῖο ῥέεθρα
Ὠκεανοῦ, ὅσπερ γένεσις πάντεσσι τέτυκται·
Ζηνὸς δ' οὐκ ἂν ἔγωγε Κρονίονος ἆσσον ἱκοίμην,
οὐδὲ κατευνήσαιμ', ὅτε μὴ αὐτός γε κελεύοι.
Ἤδη γάρ με καὶ ἄλλο τεὴ ἐπίνυσσεν ἐφετμὴ,
ἤματι τῷ ὅτε κεῖνος ὑπέρθυμος Διὸς υἱὸς
ἔπλεεν Ἰλιόθεν, Τρώων πόλιν ἐξαλαπάξας.
Ἤτοι ἐγὼ μὲν ἔλεξα Διὸς νόον αἰγιόχοιο,

Mort, comme l'appelle Homère, serait venu là de chez Hadès, où les plus anciens poëtes mettent son séjour habituel. — Après le vers 231, plusieurs textes antiques en donnaient un autre, qui suppose précisément que le Sommeil n'était à Lemnos que par hasard : Ἐρχομένῳ κατὰ φῦλα βροτῶν ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν. Mais ce n'était qu'une interpolation de diascévaste.

233. Ὕπνε,... Ce vers se termine par trois spondées.

235. Ἰδέω pour εἰδῶ. La leçon vulgaire, au temps d'Aristarque, était εἰδέω, dissyllabe par synizèse. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, χάριν ἰδέω· αἱ δὲ δημώδεις, εἰδέω χάριν. Lisez, ἰδέω χάριν, et χάριν εἰδέω. L'expression αἱ δημώδεις désigne les éditions qui n'avaient pas de commentaires, celles que les enfants avaient entre les mains.

239. Ἀμφιγυήεις. Voyez la note I, 607.

240. Ὑπό. Joignez ἥσει à la préposition : ὑφήσει, il mettra sous.

241. Τῷ κεν ἐπισχοίης.... A la suite de ce vers, on en lisait deux autres, dans certains textes antiques ; mais ces deux vers ne se rattachent pas très-bien à ce que Junon vient de dire : Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ νῶϊ κατευνηθέντε ἴδηαι, Ἀγγεῖλαι τάδε πάντα Ποσειδάωνι ἄνακτι.

245. Ἄν, sous-entendu κατευνήσαιμι : j'endormirais.

246. Ὠκεανοῦ,... Entre ce vers et le suivant, Cratès en avait intercalé un autre, qui paraît être de sa façon : Ἀνδράσιν ἠδὲ θεοῖς, πλείστην δ' ἐπὶ γαῖαν ἵησιν.

249. Ἄλλο équivaut à κατ' ἄλλο : dans une autre affaire ; une autre fois.

250. Κεῖνος, le fameux. Il s'agit ici d'Hercule.

252. Ἔλεξα, j'endormis ; littéralement, *je mis au lit.*

νήδυμος ἀμφιχυθείς· σὺ δέ οἱ κακὰ μήσαο θυμῷ,
ὄρσασ' ἀργαλέων ἀνέμων ἐπὶ πόντον ἀήτας·
καί μιν ἔπειτα Κόωνδ' εὖ ναιομένην ἀπένεικας,
νόσφι φίλων πάντων. Ὁ δ' ἐπεγρόμενος χαλέπαινεν,
ῥιπτάζων κατὰ δῶμα θεούς, ἐμὲ δ' ἔξοχα πάντων
ζήτει· καί κέ μ' ἄϊστον ἀπ' αἰθέρος ἔμβαλε πόντῳ,
εἰ μὴ Νὺξ δμήτειρα θεῶν ἐσάωσε καὶ ἀνδρῶν·
τὴν ἱκόμην φεύγων· ὁ δ' ἐπαύσατο, χωόμενός περ.
Ἅζετο γὰρ μὴ Νυκτὶ θοῇ ἀποθύμια ἔρδοι.
Νῦν αὖ τοῦτό μ' ἄνωγας ἀμήχανον ἄλλο τελέσσαι.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε βοῶπις πότνια Ἥρη·
Ὕπνε, τίη δὲ σὺ ταῦτα μετὰ φρεσὶ σῇσι μενοινᾷς;
Ἦ φῄς, ὡς Τρώεσσιν ἀρηξέμεν εὐρύοπα Ζῆν',
ὡς Ἡρακλῆος περιχώσατο, παιδὸς ἑοῖο;
Ἀλλ' ἴθ', ἐγὼ δέ κέ τοι Χαρίτων μίαν ὁπλοτεράων
δώσω ὀπυιέμεναι, καὶ σὴν κεκλῆσθαι ἄκοιτιν,
Πασιθέην, ἧς αἰὲν ἐέλδεαι ἤματα πάντα.

254. Ἀνέμων.... ἀήτας. Jupiter reproche à Junon cette tempête, XV, 25-30.

255. Κόωνδ(ε) pour Κῶνδε, εἰς Κῶν : dans l'île de Cos. — Ἀπένεικας (*detulisti*), comme ἀπήνεγκας.

256. Ὁ, lui (Jupiter).

258. Ἄϊστον, disparu à jamais. *Scholies* : ἀφανῆ, ἀνιστόρητον.

259. Δμήτειρα. Zénodote et Aristophane de Byzance, μήτειρα (synonyme de μήτηρ).

260. Ἱκόμην contient l'idée de supplication. *Scholies* : ἱκετεύων παρεγενόμην.

263. Τὸν δ' αὖτε.... Le scholiaste de Pierre Victorius donne autrement ce vers, et répète ensuite le vers VI, 485 : Ὣς φάτο· μείδησεν δὲ θεὰ λευκώλενος Ἥρη, Χειρί τέ μιν κατέρεξεν,...

264-269. Ὕπνε,... Le discours de Junon à Éole, *Énéide*, I, 65-75, est une imitation évidente de celui-ci, dans ce qui concerne l'appât mis en œuvre.

265. Ἦ φῄς, est-ce que tu crois? — Ζῆν(α). Voyez la note VIII, 206.

265-266. Ὡς.... ὡς, autant que.

267. Ὁπλοτεράων marque comparaison, et ne signifie pas simplement, *jeunes*. Il y a deux générations de Grâces. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι δύο γενέσεις Χαρίτων ὑποτίθεται, πρεσβυτέρας καὶ νεωτέρας· διὸ συγκριτικῶς λέγει ὁπλοτεράων. Mme Dacier dit qu'Homère fait entendre que chaque âge a ses grâces. C'est là une idée toute moderne. Il n'y a point ici d'allégorie morale. Homère s'en réfère à une tradition théogonique que nous ignorons; rien de plus. Les Grâces, pour Homère, sont en nombre indéfini : il les distinguait probablement en mères et en filles. C'est une des filles, que Junon offre au Sommeil.

269. Πασιθέην,... Ce vers n'est point dans le manuscrit de Venise. Il est pourtant assez probable que Junon connaît quelle est la préférée du Sommeil. L'interpolation, si interpolation il y a, n'est donc pas trop maladroite. Elle est fort ancienne; et l'on pourrait presque affirmer que Virgile lisait le nom de Pasithée dans le discours de Junon. Sa Junon promet à Éole une belle nymphe, *Énéide*, I, 72-73; et elle la nomme. *Déiopée* a son origine dans *Pasithee*. Notez qu'Éole n'est point amoureux. Homère avait donc plus de raison de nommer que n'en a Virgile. Il est possible que le vers 269 fût absent des deux

Ὣς φάτο· χήρατο δ' Ὕπνος, ἀμειβόμενος δὲ προσηύδα·
Ἄγρει νῦν μοι ὄμοσσον ἀάατον Στυγὸς ὕδωρ·
χειρὶ δὲ τῇ ἑτέρῃ μὲν ἕλε χθόνα πουλυβότειραν,
τῇ δ' ἑτέρῃ ἅλα μαρμαρέην· ἵνα νῶϊν ἅπαντες
μάρτυροι ὦσ' οἱ ἔνερθε θεοὶ Κρόνον ἀμφὶς ἐόντες·
ἦ μὲν ἐμοὶ δώσειν Χαρίτων μίαν ὁπλοτεράων,
Πασιθέην, ἧς τ' αὐτὸς ἐέλδομαι ἤματα πάντα.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
ὤμνυε δ', ὡς ἐκέλευε, θεοὺς δ' ὀνόμηνεν ἅπαντας
τοὺς Ὑποταρταρίους, οἳ Τιτῆνες καλέονται.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ὄμοσέν τε τελεύτησέν τε τὸν ὅρκον,
τὼ βήτην, Λήμνου τε καὶ Ἴμβρου ἄστυ λιπόντε,
ἠέρα ἑσσαμένω, ῥίμφα πρήσσοντε κέλευθον.
Ἴδην δ' ἱκέσθην πολυπίδακα, μητέρα θηρῶν,
Λεκτὸν, ὅθι πρῶτον λιπέτην ἅλα· τὼ δ' ἐπὶ χέρσου
βήτην, ἀκροτάτη δὲ ποδῶν ὕπο σείετο ὕλη.
Ἔνθ' Ὕπνος μὲν ἔμεινε, πάρος Διὸς ὄσσε ἰδέσθαι,

éditions d'Aristarque; mais on pardonne aisément à celui qui a cru la phrase incomplète, et qui l'a achevée par un emprunt fait aux paroles du Sommeil. Pasithée est aussi bien à sa place ici que sept vers plus bas; et, si on l'ôte d'ici, son apparition au vers 276 n'est plus qu'un fait fortuit et sans intérêt, puisque nous ignorons que le Sommeil l'aime.

271. Ἀάατον pour ἄατον : qu'on ne peut endommager; inviolable. Homère fait ici la pénultième longue; ailleurs, il l'emploie comme brève.

272-273. Χειρὶ δὲ.... *Scholies :* κατὰ ξηροῦ καὶ ὑγροῦ ὀμνύουσιν, ἐπεὶ πάντα ἐκ ξηροῦ καὶ ὑγροῦ σύστασιν ἔχουσιν.

274. Μάρτυροι. Zénodote, μάρτυρες (la forme vulgaire). — Κρόνον ἀμφὶς ἐόντες. Les Titans avait été relégués avec Saturne sous le Tartare. Le scholiaste A : λέγει δὲ τοὺς Τιτᾶνας. Voyez plus bas le vers 279.

275-276. Δώσειν.... Voyez plus haut les vers 267 et 269 et les notes sur ces deux vers.

276. Ἧς τ' αὐτός. Zénodote et Aristophane de Byzance, ἧς αὐτός. C'est notre vulgate.

279. Τοὺς Ὑποταρταρίους,... Eustathe cite un vers qui suivait celui-là dans plusieurs textes antiques : Ὤμνυε δ' ἐκ πέτρης καταλειβόμενον Στυγὸς ὕδωρ.

280. Τὸν ὅρκον, *illud jusjurandum*, le redoutable serment.

281. Λήμνου τε καὶ Ἴμβρου ἄστυ. Homère met toujours, avec ἄστυ, le nom de la ville au génitif. C'est donc ici la ville de Lemnos et la ville d'Imbros. Il est donc probable qu'Homère n'a pas connu la ville de Myrinna. Voyez plus haut la note du vers 230.

284. Λεκτόν. Le Lectum était un promontoire formé par un contre-fort de l'Ida. C'est le Capo-Baba d'aujourd'hui. — Le mot Λεκτόν est une apposition. Dübner : « Ce second accusatif indique plus précisément l'endroit que Ἴδην désignait d'une façon générale. » Cet exemple justifie l'explication que nous avons donnée de Λῆμνον...., πόλιν, vers 230.

286. Πάρος Διὸς ὄσσε ἰδέσθαι. Voss traduit : *bevor Zeus ihn sahe;* et c'est le

εἰς ἐλάτην ἀναβὰς περιμήκετον, ἣ τότ' ἐν Ἴδῃ
μακροτάτη πεφυυῖα δι' ἠέρος αἰθέρ' ἵκανεν·
ἔνθ' ἧστ' ὄζοισιν πεπυκασμένος εἰλατίνοισιν,
ὄρνιθι λιγυρῇ ἐναλίγκιος, ἥντ' ἐν ὄρεσσιν
χαλκίδα κικλήσκουσι θεοί, ἄνδρες δὲ κύμινδιν.
Ἥρη δὲ κραιπνῶς προσεβήσετο Γάργαρον ἄκρον
Ἴδης ὑψηλῆς· ἴδε δὲ νεφεληγερέτα Ζεύς.
Ὡς δ' ἴδεν, ὥς μιν ἔρως πυκινὰς φρένας ἀμφεκάλυψεν,
οἷον ὅτε πρῶτόν περ ἐμισγέσθην φιλότητι,
εἰς εὐνὴν φοιτῶντε, φίλους λήθοντε τοκῆας.
Στῆ δ' αὐτῆς προπάροιθεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Ἥρη, πῇ μεμαυῖα κατ' Οὐλύμπου τόδ' ἱκάνεις;
Ἵπποι δ' οὐ παρέασι καὶ ἅρματα, τῶν κ' ἐπιβαίης.
Τὸν δὲ δολοφρονέουσα προσηύδα πότνια Ἥρη·
Ἔρχομαι ὀψομένη πολυφόρβου πείρατα γαίης,

sens adopté par le dernier traducteur latin : « Antequam Jovis oculi viderent « *eum*. » Il vaut mieux entendre, avec Bothe et d'autres : « Antequam Jovis vul« tum intueretur. » *Scholies :* πρὶν ἴδῃ τοὺς ὀφθαλμοὺς τοῦ Διός. — Quelques manuscrits donnent ἱκέσθαι au lieu de ἰδέσθαι. C'est une correction de quelque grammairien méticuleux, qui s'effarouchait des hardiesses de la poésie. On aura κατ' ὄσσε ἰδών, XVII, 167, ayant vu les yeux, pour dire : ayant vu la face.

291. Χαλκίδα.... L'oiseau dont il est question est une sorte de faucon noir. Pline, X, VIII, l'appelle épervier de nuit (*nocturnus accipiter*). Quant aux deux noms grecs de cet oiseau, on se souvient que le Scamandre, suivant Homère, se nommait Xanthe dans la langue des dieux, et le Titan Égéon, Briarée. Voyez, I, 403, la note sur θεοὶ.... ἄνδρες.

294. Ὡς δ' ἴδεν, ὥς μιν.... Virgile, *ut vidi*, *ut perii* (*Bucoliques*, VIII, 41). C'est évidemment un souvenir d'Homère ; mais il ne faut pas expliquer la phrase d'Homère par celle de Virgile. Le second ὥς n'est point accentué à cause de l'enclitique μιν, mais pour lui-même. Il signifie *sic*, et non *ut*, et il revient par conséquent à *statim*. Voyez la note XX, 424. — Platon, au livre III de la *République*, blâme particulièrement Homère d'avoir montré le maître des dieux en proie à des faiblesses tout humaines.

295. Οἷον. Ancienne variante, οἷος. — Πρῶτόν περ. Ancienne variante, πρώτιστον.

296. Τοκῆας désignait, suivant quelques-uns, les deux aïeuls de Junon, qui l'avaient élevée, et non point son père et sa mère. *Scholies :* ἔνιοι δὲ τοὺς προγόνους, τοὺς περὶ Ὠκεανὸν καὶ Τηθύν.

298. Τόδ(ε), *huc*, ici. On l'explique par une ellipse : κατὰ τόδε, vers ceci ; vers ces lieux. Cependant il peut être considéré comme le complément de ἱκάνεις, qui se construit très-bien avec un simple accusatif.

299. Τῶν κ' ἐπιβαίης. Zénodote et Aristophane de Byzance, τῶν ἐπιβαίης.

301-306. Ἔρχομαι.... Voyez plus haut les vers 200-207 et les notes sur six de ces vers. — Les vers 304-306 sont tous les trois marqués d'astérisques et d'obels dans le manuscrit de Venise, comme répétition hors de propos. On peut, à son gré, admettre ou rejeter l'athétèse. Zénodote et Aristarque étaient choqués ; d'autres ne le sont point. C'est affaire de goût.

Ὠκεανόν τε, θεῶν γένεσιν, καὶ μητέρα Τηθύν,
οἵ με σφοῖσι δόμοισιν ἐῢ τρέφον ἠδ' ἀτίταλλον·
τοὺς εἶμ' ὀψομένη, καί σφ' ἄκριτα νείκεα λύσω.
Ἤδη γὰρ δηρὸν χρόνον ἀλλήλων ἀπέχονται
εὐνῆς καὶ φιλότητος, ἐπεὶ χόλος ἔμπεσε θυμῷ.
Ἵπποι δ' ἐν πρυμνωρείῃ πολυπίδακος Ἴδης
ἑστᾶσ', οἵ μ' οἴσουσιν ἐπὶ τραφερήν τε καὶ ὑγρήν.
Νῦν δὲ σεῦ εἵνεκα δεῦρο κατ' Οὐλύμπου τόδ' ἱκάνω,
μή πώς μοι μετέπειτα χολώσεαι, αἴ κε σιωπῇ
οἴχωμαι πρὸς δῶμα βαθυρρόου Ὠκεανοῖο.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Ἥρη, κεῖσε μὲν ἔστι καὶ ὕστερον ὁρμηθῆναι,
νῶϊ δ' ἄγ' ἐν φιλότητι τραπείομεν εὐνηθέντε.
Οὐ γάρ πώποτέ μ' ὧδε θεᾶς ἔρος, οὐδὲ γυναικός,
θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι περιπροχυθεὶς ἐδάμασσεν,
[οὐδ' ὁπότ' ἠρασάμην Ἰξιονίης ἀλόχοιο,
ἣ τέκε Πειρίθοον, θεόφιν μήστωρ' ἀτάλαντον·
οὐδ' ὅτε περ Δανάης καλλισφύρου Ἀκρισιώνης,

307. Ἐν πρυμνωρείῃ, dans la partie inférieure de la montagne : au pied de la montagne.

308. Ἐπὶ τραφερήν, sur la féconde, c'est-à-dire sur la terre. Apollonius explique τραφερήν par ξηράν, antithèse exacte à ὑγρήν, l'humide. Il arrive à ξηράν par l'équivalence θρέψαι, πῆξαι. Cela donne *ferme*, *solide*; et plusieurs modernes ont adopté ce sens. Ainsi Curtius traduit τραφερή par *Festland*; ce qui est tout à fait conforme à l'interprétation d'Apollonius.

310. Μετέπειτα. Zénodote et Aristophane de Byzance, μετόπισθε.

314. Ἐν φιλότητι.... Voyez III, 441 et la note sur ce vers.

315. Γυναικός est opposé à θεᾶς, et signifie, d'une mortelle. *Scholies :* ἀντὶ τοῦ θνητῆς, ὡς καὶ ἀλλαχοῦ, ἢ θεὸς ἠὲ γυνή (*Odyssée*, X, 228).

317-327. Οὐδ' ὁπότ' ἠρασάμην.... Bothe : « Versus ἀθετούμενοι ab Aristophane et grammaticis, tanquam magis « apti ad abalienandum quam conciliandum « Junonis animum, ipsique Jovis cupiditati « parum convenientes. » Voici la note même d'Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐξαρκεῖ τὸ κεφαλαιωδῶς εἰπεῖν· τὸ δὲ ἐξ ὀνόματος ἐπιφέρειν ἐνέκοπτε μᾶλλον ἢ ἔπειθεν. Bothe admet pourtant l'authenticité de cette énumération mythologique. Il fait remarquer que les femmes d'autrefois se résignaient au partage de leur époux avec des concubines, et que Junon, d'après ces mœurs, doit être flattée que Jupiter la préfère aux plus belles. Il ajoute que le mépris de Jupiter pour toutes ces amours passées fait mieux comprendre la puissance du charme que Junon a puisé dans la ceinture de Vénus. Les vers ne sont pas absolument sans mérite ; mais c'est de la versification plutôt que de la poésie. Un rhapsode quelconque, savant dans les généalogies des héros, a pu les tirer de sa minerve; et rien n'y proteste au nom du génie d'Homère. Ces onze vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Je crois l'athétèse fondée en raison.

317. Ἰξιονίης ἀλόχοιο. L'épouse d'Ixion se nommait Dia, et elle était fille d'Éionée.

ἣ τέκε Περσῆα, πάντων ἀριδείκετον ἀνδρῶν·
οὐδ' ὅτε Φοίνικος κούρης τηλεκλειτοῖο,
ἣ τέκε μοι Μίνων τε καὶ ἀντίθεον Ῥαδάμανθυν·
οὐδ' ὅτε περ Σεμέλης, οὐδ' Ἀλκμήνης ἐνὶ Θήβῃ,
ἥ ῥ' Ἡρακλῆα κρατερόφρονα γείνατο παῖδα·
ἡ δὲ Διώνυσον Σεμέλη τέκε, χάρμα βροτοῖσιν·
οὐδ' ὅτε Δήμητρος καλλιπλοκάμοιο ἀνάσσης·
οὐδ' ὁπότε Λητοῦς ἐρικυδέος, οὐδὲ σεῦ αὐτῆς,]
ὡς σέο νῦν ἔραμαι καί με γλυκὺς ἵμερος αἱρεῖ.
Τὸν δὲ δολοφρονέουσα προσηύδα πότνια Ἥρη·
Αἰνότατε Κρονίδη, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες.
Εἰ νῦν ἐν φιλότητι λιλαίεαι εὐνηθῆναι
Ἴδης ἐν κορυφῇσι, τὰ δὲ προπέφανται ἅπαντα·
πῶς κ' ἔοι, εἴ τις νῶϊ θεῶν αἰειγενετάων
εὕδοντ' ἀθρήσειε, θεοῖσι δὲ πᾶσι μετελθὼν
πεφράδοι; Οὐκ ἂν ἔγωγε τεὸν πρὸς δῶμα νεοίμην
ἐξ εὐνῆς ἀνστᾶσα· νεμεσσητὸν δέ κεν εἴη.
Ἀλλ' εἰ δή ῥ' ἐθέλεις, καί τοι φίλον ἔπλετο θυμῷ,
ἔστιν τοι θάλαμος, τόν τοι φίλος υἱὸς ἔτευξεν,
Ἥφαιστος, πυκινὰς δὲ θύρας σταθμοῖσιν ἐπῆρσεν·
ἔνθ' ἴομεν κείοντες, ἐπεί νύ τοι εὔαδεν εὐνή.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·

321. Οὐδ' ὅτε.... Ce vers, sauf le premier pied, est uniquement composé de spondées. Voyez la note I, 44. — Φοίνικος κούρης. Cette fille de Phœnix est Europe, que les autres poëtes font fille d'Agénor.

322. Μίνων, *vulgo* Μίνω. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, Μίνων, διὰ τοῦ ν· Ζηνόδοτος, χωρὶς τοῦ ν.

326. Δήμητρος. Jupiter eut d'elle une fille, Proserpine.

327. Λητοῦς. Jupiter eut d'elle Apollon et Diane.

332. Τὰ δὲ.... ἅπαντα, et toutes ces choses-ci : tous ces lieux-ci; tandis que tous ces sommets de montagne. — Προπέφανται, *propatula sunt*, sont complétement à découvert.

335. Πεφράδοι, *ostenderit*. Quelques anciens prenaient, mais à tort, le verbe φράζω dans le sens de *dico*. Apollonius : πεφράδοι διασημαίνει..., τοῦ Ἀριστάρχου σεσημειωμένου ὅτι τὸ φράσαι οὐδέποτε ἐπὶ τοῦ εἰπεῖν τάσσεται.

339. Ἥφαιστος,... Voyez plus haut le vers 167 et la note sur ce vers.

340. Κείοντες, *dormituri*, pour dormir. — Εὔαδεν pour ἕαδε (de ἁνδάνω, agréer). C'est un éolisme, comme dit Eustathe : Αἰολικῇ ἐπενθέσει τοῦ υ. Cet υ éolien n'est autre chose que le digamma : εὔαδεν est identique à ἔϝαδεν, et se prononçait à peu près de même. Suivant Curtius, εὔαδε est pour ἔσϝαδε, dont le son rappelle mieux le latin *suavis*.

Ἥρη, μήτε θεῶν τόγε δείδιθι μήτε τιν' ἀνδρῶν
ὄψεσθαι· τοῖόν τοι ἐγὼ νέφος ἀμφικαλύψω,
χρύσεον· οὐδ' ἂν νῶϊ διαδράκοι Ἠέλιός περ,
οὗτε καὶ ὀξύτατον πέλεται φάος εἰσοράασθαι.
Ἦ ῥα, καὶ ἀγκὰς ἔμαρπτε Κρόνου παῖς ἣν παράκοιτιν·
τοῖσι δ' ὑπὸ χθὼν δῖα φύεν νεοθηλέα ποίην,
λωτόν θ' ἑρσήεντα ἰδὲ κρόκον, ἠδ' ὑάκινθον
πυκνὸν καὶ μαλακὸν, ὃς ἀπὸ χθονὸς ὑψόσ' ἔεργεν.
Τῷ ἔνι λεξάσθην, ἐπὶ δὲ νεφέλην ἕσσαντο
καλὴν, χρυσείην· στιλπναὶ δ' ἀπέπιπτον ἔερσαι.
Ὣς ὁ μὲν ἀτρέμας εὗδε πατὴρ, ἀνὰ Γαργάρῳ ἄκρῳ,
ὕπνῳ καὶ φιλότητι δαμεὶς, ἔχε δ' ἀγκὰς ἄκοιτιν.
Βῆ δὲ θέειν ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν νήδυμος Ὕπνος,
ἀγγελίην ἐρέων γαιηόχῳ Ἐννοσιγαίῳ·
ἀγχοῦ δ' ἱστάμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Πρόφρων νῦν Δαναοῖσι, Πόσειδαον, ἐπάμυνε,
καί σφιν κῦδος ὄπαζε μίνυνθά περ, ὄφρ' ἔτι εὕδει
Ζεὺς, ἐπεὶ αὐτῷ ἐγὼ μαλακὸν περὶ κῶμ' ἐκάλυψα·
Ἥρη δ' ἐν φιλότητι παρήπαφεν εὐνηθῆναι.
Ὣς εἰπὼν ὁ μὲν ᾤχετ' ἐπὶ κλυτὰ φῦλ' ἀνθρώπων·

342. Τόγε depend du verbe ὄψεσθαι, et non point de δείδιθι.

345. Εἰσοράασθαι, *ad videndum*, pour voir : pour tout percer.

348. Λωτόν. C'est le lotus herbe, espèce de trèfle.

349. Ὃς ἀπὸ χθονὸς ὑψόσ' ἔεργεν, qui (les) séparait du sol, en haut : qui les soulevait au-dessus du sol ; qui leur tenait lieu de couche. Pétrone : « Idæo quales fudit de « vertice flores Terra parens, quum se con« fesso junxit amori Jupiter, et toto con« cepit pectore flammas ; Emicuere rosæ, « violæque et molle cyperon, Albaque de « viridi riserunt lilia prato. » — Il y avait plusieurs variantes dans les textes antiques : ὑψόσ' ἄειρε, ὑψόσ' ἔεργε, ὑψόσ' ἵκανε. Cette dernière leçon se trouvait dans l'édition de Chios. Zénodote avait refait le vers à sa façon : Πυκνὸν καὶ μαλακὸν, ἵν' ἀπὸ χθονὸς ἀγκαζέσθην.

351. Ἀπέπιπτον. Zénodote, ἐπέπιπτον. — Le scholiaste de Pierre Victorius cite un vers que quelques-uns, comme il dit, intercalaient entre les vers 351 et 352 : Δή ῥα τότ' ὀφθαλμοῖσι Διὸς χύτο νήδυμος ὕπνος.

352-353. Ὣς ὁ μὲν.... Virgile, *Énéide*, VIII, 405 : « Optatos dedit amplexus, « placidumque petivit Conjugis infusus « gremio per membra soporem. »

360. Ἐν φιλότητι.... Construisez : παρήπαφεν εὐνηθῆναι ἐν φιλότητι, (*eum ita*) *pellexit ut dormiret*.... Il ne faut point rapporter ἐν φιλότητι à παρήπαφεν, mais à εὐνηθῆναι. Voyez plus haut le vers 314. Voyez aussi la note III, 441.

361. Ἐπὶ κλυτὰ φῦλ' ἀνθρώπων. On explique ordinairement κλυτά comme une simple épithète poétique. Mais κλυτός est quelquefois, chez les poëtes, dans un sens actif : *criard*, *bruyant*. Bothe : « *Ad clamosam* inquietamque *turbam hominum*, « quam obrepens Somnus sopiet, ut Jo-

τὸν δ' ἔτι μᾶλλον ἀνῆκεν ἀμυνέμεναι Δαναοῖσιν.
Αὐτίκα δ' ἐν πρώτοισι μέγα προθορὼν ἐκέλευσεν·
Ἀργεῖοι, καὶ δ' αὖτε μεθίεμεν Ἕκτορι νίκην,
Πριαμίδῃ, ἵνα νῆας ἕλῃ καὶ κῦδος ἄρηται;
Ἀλλ' ὁ μὲν οὕτω φησὶ καὶ εὔχεται, οὕνεκ' Ἀχιλλεὺς
νηυσὶν ἔπι γλαφυρῇσι μένει κεχολωμένος ἦτορ.
Κείνου δ' οὔτι λίην ποθὴ ἔσσεται, εἴ κεν οἱ ἄλλοι
ἡμεῖς ὀτρυνώμεθ' ἀμυνέμεν ἀλλήλοισιν.
Ἀλλ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼν εἴπω, πειθώμεθα πάντες.
Ἀσπίδες ὅσσαι ἄρισται ἐνὶ στρατῷ ἠδὲ μέγισται,
ἑσσάμενοι, κεφαλὰς δὲ παναίθησιν κορύθεσσιν
κρύψαντες, χερσίν τε τὰ μακρότατ' ἔγχε' ἑλόντες,
ἴομεν· αὐτὰρ ἐγὼν ἡγήσομαι, οὐδ' ἔτι φημὶ
Ἕκτορα Πριαμίδην μενέειν, μάλα περ μεμαῶτα.
[Ὃς δέ κ' ἀνὴρ μενέχαρμος, ἔχει δ' ὀλίγον σάκος ὤμῳ,

« vem deosque. » Homère lui-même a dit, *Odyssée*, IX, 308, κλυτὰ μῆλα, ce qui ne peut guère signifier *inclytas oves*. Ce sont évidemment les *bêlantes* brebis. Cet exemple ne permet pas de dire, comme font quelques-uns, que les φῦλα ἀνθρώπων ont l'épithète κλυτά par opposition aux animaux muets, puisque les troupeaux sont aussi bien κλυτά que les nations elles-mêmes. Curtius ne donne que le sens vulgaire de κλυτός : *berühmt* (célèbre).

363. Προθορών, participe aoriste second de προθρώσκω, s'élancer.

364. Καὶ δ' αὖτε pour καὶ δὴ αὖτε, καὶ αὖτε δή : *etiamne rursus*.

366. Εὔχεται. Zénodote, ἔλπεται (expression moins juste). Aristarque : ἁρμόζει δὲ τῷ προσώπῳ τὸ εὔχεται, καυχᾶται.

368-369. Οἱ ἄλλοι ἡμεῖς, nous autres que voici : nous tous qui sommes ici.

371-372. Ἀσπίδες ὅσσαι... Construisez : ἑσσάμενοι (ἀσπίδας) ὅσσαι ἀσπίδες (εἰσὶν) ἄρισται.

373. Τά ajoute encore au superlatif : c'est tout ce qu'on pourra trouver de plus long en fait de lances.

376-377. Ὃς δέ κ' ἀνὴρ.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Zénodote les avait condamnés comme absurdes. L'athétèse a été confirmée par Aristophane de Byzance et par Aristarque. Il est plus que bizarre, en effet, que les bons guerriers soient requis de prendre de grands boucliers, qui les gêneront peut-être, et qui leur feront perdre l'avantage de manier l'arme défensive accoutumée. Aristonicus : ἀθετοῦνται, ὅτι γελοῖον μὴ τὰ ἁρμόζοντα ἀναλαμβάνειν, ἀλλὰ μείζονα εἰς ἐμποδισμὸν τῆς χρείας. Ζηνόδοτος δὲ προηθέτει. Aristarque notait, d'ailleurs, que le μενέχαρμος du vers 376 n'est point une forme homérique. Il serait téméraire peut-être d'affirmer qu'Homère n'a pas pu dire μενέχαρμος, aussi bien que μενεχάρμης. Mais nous n'avons pas besoin d'arguments philologiques pour approuver le jugement des Alexandrins. Les vers 376-377 ne sont qu'une glose maladroite du vers 382 : Ἐσθλὰ μὲν ἐσθλὸς ἔδυνε, χέρηα δὲ χείρονι δόσκεν. Le scholiaste de Pierre Victorius dit que Zénodote n'avait pas mis dans son texte les vers 376-377 : τοὺς δύο Ζηνόδοτος μὲν οὐδὲ γράφει. C'est là une erreur de fait, puisqu'on va voir une variante de Zénodote au premier des deux vers; ou plutôt c'est une fausse traduction du mot προηθέτει d'Aristonicus, qui ne marque qu'un jugement. Zénodote s'était contenté de l'athétèse.

376. Ἔχει. Zénodote, ἔχῃ.

χείρονι φωτὶ δότω, ὁ δ' ἐν ἀσπίδι μείζονι δύτω.]
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον ἠδ' ἐπίθοντο·
τοὺς δ' αὐτοὶ βασιλῆες ἐκόσμεον, οὐτάμενοί περ,
Τυδείδης Ὀδυσεύς τε καὶ Ἀτρείδης Ἀγαμέμνων·
οἰχόμενοι δ' ἐπὶ πάντας Ἀρήϊα τεύχε' ἄμειβον.
Ἐσθλὰ μὲν ἐσθλὸς ἔδυνε, χέρηα δὲ χείρονι δόσκεν.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἕσσαντο περὶ χροῒ νώροπα χαλκὸν,
βάν ῥ' ἴμεν· ἦρχε δ' ἄρα σφι Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
δεινὸν ἄορ τανύηκες ἔχων ἐν χειρὶ παχείῃ,
εἴκελον ἀστεροπῇ· τῷ δ' οὐ θέμις ἐστὶ μιγῆναι
ἐν δαῒ λευγαλέῃ, ἀλλὰ δέος ἰσχάνει ἄνδρας.
Τρῶας δ' αὖθ' ἑτέρωθεν ἐκόσμει φαίδιμος Ἕκτωρ.
Δή ῥα τότ' αἰνοτάτην ἔριδα πτολέμοιο τάνυσσαν
κυανοχαῖτα Ποσειδάων καὶ φαίδιμος Ἕκτωρ,
ἤτοι ὁ μὲν Τρώεσσιν, ὁ δ' Ἀργείοισιν ἀρήγων.
Ἐκλύσθη δὲ θάλασσα ποτὶ κλισίας τε νέας τε
Ἀργείων· οἱ δὲ ξύνισαν μεγάλῳ ἀλαλητῷ.
Οὔτε θαλάσσης κῦμα τόσον βοάᾳ ποτὶ χέρσον,

379. Οὐτάμενοι. Diomède avait été blessé d'une flèche. Il était donc βεβλημένος. Mais οὐτάμενοι n'est point ici dans son sens restreint ordinaire. Voyez plus haut la note du vers 128.

381. Ἄμειβον. Il est évident que les rois commandent seulement qu'on fasse l'échange, ou qu'ils président à l'échange.

382. Δόσκεν a pour sujet ἐσθλός. Quelques anciens lisaient δόσκον : (les rois) donnaient; les rois faisaient prendre. Eustathe dit que les meilleurs critiques préféraient cette leçon, et explique pourquoi ils la préféraient : δόσκον γράφουσιν οἱ ἀκριβέστεροι, τουτέστιν ἐδίδουν οἱ βασιλεῖς· ἄλλως γὰρ οὐκ ἦν τοῦτο γενέσθαι ὑπὸ τῶν τυχόντων ἐσθλῶν. Mais δόσκον n'était qu'une correction. *Scholies :* οὕτως Ἀρίσταρχος, δόσκεν.

387. Δέος ἰσχάνει ἄνδρας, la crainte (qu'inspire ce glaive flamboyant) arrête les guerriers (et les empêche d'engager la lutte). Neptune se contente d'effrayer; il ne tue personne. Son glaive n'est qu'un instrument de terreur. *Scholies :* πεποίηται γὰρ εἰς φόβον, οὐκ εἰς φόνον.

389. Ἔριδα.... τάνυσσαν. Voyez la note XI, 336 sur ἐτάνυσσε. Voyez aussi la note XIII, 358-360.

392. Ἐκλύσθη, *exundavit*, se déborda. La mer partage la passion de Neptune, et s'agite en fureur pour augmenter le fracas. *Scholies :* ἐκλυδωνίσθη, συναγανακτοῦσα Ποσειδῶνι, καὶ αὔξασα τὴν βοήν.

394-395. Οὔτε θαλάσσης.... Zénodote mettait cette comparaison la troisième, après celle du feu et celle du vent. Aristarque lui reproche de détruire ainsi la gradation : ὁ δὲ Ὅμηρος τὰ ἐπιτατικώτερα (ajoutez, ὕστερα) λέγει· πάντων δὲ ἐπιτατικώτερον ἀνέμου φορὰ, ἥτις καὶ τὰ ἄλλα κινεῖ, θάλασσαν καὶ πῦρ.

394-401. Οὔτε θαλάσσης.... Ce passage rappelle une accumulation analogue de comparaisons expressives, II, 455-475. Homère, comme disaient les Alexandrins, commence par bouleverser notre esprit, avant de nous raconter la bataille. *Scholies :*

ποντόθεν ὀρνύμενον πνοιῇ Βορέω ἀλεγεινῇ·
οὔτε πυρὸς τόσσος γε πέλει βρόμος αἰθομένοιο,
οὔρεος ἐν βήσσῃς, ὅτε τ᾽ ὤρετο καιέμεν ὕλην·
οὔτ᾽ ἄνεμος τόσσον γε ποτὶ δρυσὶν ὑψικόμοισιν
ἠπύει, ὅστε μάλιστα μέγα βρέμεται χαλεπαίνων·
ὅσση ἄρα Τρώων καὶ Ἀχαιῶν ἔπλετο φωνὴ
δεινὸν ἀϋσάντων, ὅτ᾽ ἐπ᾽ ἀλλήλοισιν ὄρουσαν.
Αἴαντος δὲ πρῶτος ἀκόντισε φαίδιμος Ἕκτωρ
ἔγχει, ἐπεὶ τέτραπτο πρὸς ἰθύ οἱ, οὐδ᾽ ἀφάμαρτεν,
τῇ ῥα δύω τελαμῶνε περὶ στήθεσσι τετάσθην,
ἤτοι ὁ μὲν σάκεος, ὁ δὲ φασγάνου ἀργυροήλου·
τώ οἱ ῥυσάσθην τέρενα χρόα. Χώσατο δ᾽ Ἕκτωρ,
ὅττι ῥά οἱ βέλος ὠκὺ ἐτώσιον ἔκφυγε χειρός·
ἂψ δ᾽ ἑτάρων εἰς ἔθνος ἐχάζετο, Κῆρ᾽ ἀλεείνων.
Τὸν μὲν ἔπειτ᾽ ἀπιόντα μέγας Τελαμώνιος Αἴας
χερμαδίῳ, τά ῥα πολλά, θοάων ἔχματα νηῶν,
πὰρ ποσὶ μαρναμένων ἐκυλίνδετο· τῶν ἓν ἀείρας

πρὶν εἰπεῖν τι τῶν κατὰ τὴν μάχην, θορυβεῖ τὸν ἀκροατήν. — Virgile a emprunté quelques traits au tableau d'Homère, pour peindre ce qui se passe dans une ruche malade. *Géorgiques*, IV, 260 : « Tum « sonus auditur gravior, tractimque susurrant : Frigidus ut quondam silvis « immurmurat Auster; Ut mare sollicitum « stridit refluentibus undis; Æstuat ut clausis rapidus fornacibus ignis. »

397. Ὤρετο καιέμεν, il s'élança pour embraser : il s'est élancé embrasant.

398. Ὑψικόμοισιν. Au lieu de cette épithète, un certain Agathoclès écrivait, ἰξοφόροισιν (porte-gui). Aristarque notait la leçon, mais sans y attacher autrement d'importance. Eustathe : Ἀγαθοκλῆς, ὥς οἱ παλαιοί φασιν, ἰξοφόροισιν γράφει. Cet Agathocles paraît avoir été un grammairien de l'école de Pergame; car il alléguait des termes du dialecte pergaménien, dans sa note sur les diverses sortes de chênes, qu'Eustathe transcrit à la suite de la phrase qu'on vient de lire.

400. Ὅσση. Ancienne variante, τόσση.

400-401. Φωνή.... On met ordinairement une virgule après φωνή comme il y en a une après ἀϋσάντων. Alors la traduction d'ἀϋσάντων devrait être, *vociferantibus*, et non plus *vociferantium*. C'est par inadvertance qu'on a laissé, dans l'édition Didot, le génitif latin en regard du génitif grec formant parenthèse et pris absolument.

404. Τῇ, adverbe : à l'endroit où. — Τετάσθην, *extensi erant*, étaient étendus. C'est le plus-que-parfait passif de τείνω.

408. Ἂψ δ' ἑτάρων.... On pourrait critiquer ce vers, si on lui donnait à la lettre le sens qu'il a dans d'autres passages (III, 42 par exemple). Ajax n'a point porté de coup. Hector se retire par prudence, afin de ne pas rester sous la main d'un guerrier redoutable. C'est de cette façon qu'il faut entendre, *évitant la mort*.

410. Ἔχματα νηῶν, étais des vaisseaux : qui servaient à étayer les vaisseaux; qui tenaient les vaisseaux en position ferme sur la plage.

411. Ἐκυλίνδετο, expression poétique. Ces pierres ne roulaient pas proprement; mais le tas remuait, quand on en prenait quelqu'une pour la lancer. Il y en avait

στῆθος βεβλήκειν ὑπὲρ ἄντυγος, ἀγχόθι δειρῆς·
στρόμβον δ' ὣς ἔσσευε βαλὼν, περὶ δ' ἔδραμε πάντη.
Ὡς δ' ὅθ' ὑπὸ πληγῆς πατρὸς Διὸς ἐξερίπῃ δρῦς
πρόρριζος, δεινὴ δὲ θεείου γίγνεται ὀδμὴ
ἐξ αὐτῆς· τὸν δ' οὔπερ ἔχει θράσος, ὅς κεν ἴδηται
ἐγγὺς ἐών· χαλεπὸς δὲ Διὸς μεγάλοιο κεραυνός·
ὣς ἔπεσ' Ἕκτορος ὦκα χαμαὶ μένος ἐν κονίῃσιν.
Χειρὸς δ' ἔκβαλεν ἔγχος, ἐπ' αὐτῷ δ' ἀσπὶς ἑάφθη,
καὶ κόρυς· ἀμφὶ δέ οἱ βράχε τεύχεα ποικίλα χαλκῷ.
Οἱ δὲ μέγα ἰάχοντες ἐπέδραμον υἷες Ἀχαιῶν,
ἐλπόμενοι ἐρύεσθαι, ἀκόντιζον δὲ θαμειὰς
αἰχμάς· ἀλλ' οὔτις ἐδυνήσατο ποιμένα λαῶν
οὐτάσαι οὐδὲ βαλεῖν· πρὶν γὰρ περίβησαν ἄριστοι,

grande quantité sur la terre; et πὰρ ποσὶ μαρναμένων ἐκυλίνδετο n'équivaut guère qu'à ἔκειτο παρὰ ποσὶ μαρναμένων.

412. Βεβλήκειν pour βεβλήκει, ἐβεβλήκει : il avait frappé; il frappa.—Ὑπὲρ ἄντυγος, en haut du pourtour (ajoutez, *du bouclier*). Hector recule en présentant toujours la face à l'ennemi. Le mot στῆθος prouve qu'il n'a point tourné le dos. On peut supposer pourtant qu'arrivé parmi les siens, il se sera retourné : de cette façon il a dû aussi être atteint à la poitrine. *Scholies :* λείπει τὸ ἀσπίδος.

413. Στρόμβον, une toupie. Virgile décrit le mouvement de la toupie, *Énéide*, VII, 378-383, mais dans une comparaison morale, pour peindre le désordre d'esprit de la reine Amata — Περὶ δ' ἔδραμε παντῃ, sous-entendu χερμάδιον (le bloc de pierre) : *rotatumque est circumcirca*, et le bloc de pierre roula au loin.

414-417. Ὣς δ' ὅθ' ὑπὸ πληγῆς.... Les anciens admiraient particulièrement cette comparaison. Eustathe fait remarquer, d'après eux, combien les traits en sont justes : ἔστιν ἡ παραβολὴ κατὰ τὸ πλεῖον ἁρμόττουσα τῷ πράγματι. La restriction apparente πλεῖον ne condamne point le détail poétique des effets de la foudre. Il est certain qu'Ajax a frappé comme un tonnerre, et qu'Hector tombe comme un chêne déraciné : la pierre est donc un foudre; et tout le tableau est exact et parfait. *Scholies :* ὁ Αἴας Διὶ εἴκασται, ὁ λίθος κεραύνῳ, ὁ Ἕκτωρ δρυὶ μεγίστῃ πεσούσῃ ἐκ ῥιζῶν.

414. Πληγῆς. Ancienne variante, ῥιπῆς.

415. Πρόρριζος. Virgile, *Énéide*, V, 447 : « Ipse gravis graviterque ad terram « pondere vasto Concidit, ut quondam « cava concidit aut Erymantho Aut Ida in « magna radicibus eruta pinus. »

416. Οὔπερ ἔχει θράσος (le courage ne possède plus) équivaut à *la crainte s'empare de. Scholies :* οὐ θράσος, ἀλλὰ δέος. Au lieu de οὔπερ, Aristophane de Byzance écrivait οὔτιν', *neminem.*

418. Ὦκα. Aristarque lisait, ὠκύ. Cette leçon a été rejetée par son école, non-seulement à cause de l'amphibologie, mais parce que l'autre leçon était autorisée par plusieurs textes antiques. Aristarque lui-même en nomme deux : ἡ δὲ Μασσαλιωτικὴ καὶ ἡ Χία, ὦκα.

419. Ἔκβαλεν, *amisit*, il laissa tomber. — Ἑάφθη. Voyez la note XIII, 543. Ici, il n'y a point de doute sur le vrai sens. Le bouclier et le casque *suivent* le guerrier dans sa chute, et ne s'échappent point comme la lance. Cet exemple donne raison à Aristarque contre Tyrannion.

421-423. Οἱ δὲ μέγα ἰάχοντες.... Virgile, *Énéide*, X, 799 : « .... socii magno « clamore sequuntur,... Telaque conjiciunt, « proturbantque eminus hostem Missilibus. »

422. Ἐρύεσθαι, *ad se trahere*, de saisir (Hector) et (de l') emporter.

424. Οὐτάσαι, frapper de près; βαλεῖν,

Πουλυδάμας τε καὶ Αἰνείας καὶ δῖος Ἀγήνωρ,
Σαρπηδών τ', ἀρχὸς Λυκίων, καὶ Γλαῦκος ἀμύμων.
Τῶν δ' ἄλλων οὔτις εὑ ἀκήδεσεν, ἀλλὰ πάροιθεν
ἀσπίδας εὐκύκλους σχέθον αὐτοῦ· τὸν δ' ἄρ' ἑταῖροι
χερσὶν ἀείραντες φέρον ἐκ πόνου, ὄφρ' ἵκεθ' ἵππους
ὠκέας, οἵ οἱ ὄπισθε μάχης ἠδὲ πτολέμοιο
ἕστασαν, ἡνίοχόν τε καὶ ἅρματα ποικίλ' ἔχοντες·
οἳ τόνγε προτὶ ἄστυ φέρον βαρέα στενάχοντα.
Ἀλλ' ὅτε δὴ πόρον ἷξον ἐϋρρεῖος ποταμοῖο,
Ξάνθου δινήεντος, ὃν ἀθάνατος τέκετο Ζεύς,
ἔνθα μιν ἐξ ἵππων πέλασαν χθονὶ, κὰδ δέ οἱ ὕδωρ

frapper de loin. Aristarque note cette distinction, ici comme dans une foule d'autres passages. — Περίβησαν, combattirent pour (le) défendre. Voyez la note V, 21. — Ἄριστοι. Ancienne variante, ἅπαντες.

427. Τῶν δ' ἄλλων. Zénodote, τῶν τ' ἄλλων. — Εὑ, *ipsius*, de lui. C'est une contraction éolienne de ἕο, comme σεῦ, ἐμεῦ de σέο, ἐμέο. On l'écrivait aussi εὗ. Eustathe le donne avec un circonflexe, mais il ajoute aussitôt : καί ποτε καὶ ἐγκλίνεται, δίχα τόνου προφερόμενον. — Ἀκήδεσεν, *curam non habuit*. Tout le monde s'empresse pour la défense du héros gisant à terre. Une scholie semble attribuer à Aristarque deux leçons différentes de la vulgate : ἀκήδεσαν et ἀκηδέσατ'. Mais cette scholie est incomplète, et paraît fautive. Il y faut certainement lire, comme cite Bekker dans son *Annotatio*, ἀκήδεσεν au lieu de ἀκήδεσαν.

427-428. Πάροιθεν.... αὐτοῦ, devant lui. Ils lui font un rempart de leurs boucliers.

429. Ἐκ πόνου, hors du travail : hors de l'endroit où l'on peinait ; hors de la mêlée.

433. Πόρον.... ποτάμοιο, le gué du fleuve. Ce gué était au milieu de la plaine, à une distance à peu près égale de la ville et du camp. Le Scamandre ou Xanthe descend du sud au nord, bordant la plaine à l'est; puis il se dirige de l'est à l'ouest; puis il reprend son cours au nord, mais alors c'est à l'ouest qu'il borde la plaine. C'est dans son cours est-ouest, qu'on était obligé de le traverser pour monter du camp à la ville. Voyez le Plan de Nicolaïdès. — Ce que Choiseul-Gouffier a écrit sur le Scamandre n'a aucune exactitude. Il s'est trompé, même sur l'identité du fleuve. Ce qu'il prend pour le Xanthe, c'est le ruisseau des Deux Sources. Le Xanthe est une vraie rivière ; et il n'y a pas une des épithètes d'Homère qui ne lui convienne merveilleusement, quoi qu'en disent ceux qui copient ou Choiseul-Gouffier ou les copistes de Choiseul-Gouffier. Nicolaïdès, p. 52 : « La largeur moyenne du Scamandre est de quatre-vingts mètres; il ressemble beaucoup à l'Arno, dans la plaine de Pise. A la saison des pluies, le lit du Scamandre se remplit, et souvent il inonde une partie des champs. Pendant l'été, son courant est peu considérable; mais il est très-rare qu'il soit complétement à sec. » Ne protestons donc pas ici contre le δινήεντος du poëte, ni même contre son βαθυδίνης, XX, 73. Il y a vraiment, dans le Scamandre, des flots tournoyants. Nicolaïdès justifie même l'épithète ἀργυροδίνης, puisqu'il a observé que les eaux du fleuve sont parfaitement limpides en été.

434. Ὃν.... τέκετο Ζεύς. C'est l'Océan qui est, selon Homère, le père des fleuves. Mais il ne faut pas exiger des poëtes une théogonie sans inconséquences. D'ailleurs, l'expression d'Homère n'est que la traduction mythologique d'un fait naturel. Le fleuve a sa source dans une haute montagne, c'est à-dire dans le ciel; et il est gonflé par les pluies, par l'air se fondant en eau, c'est-à-dire par Jupiter même.

435-436. Κὰδ δέ οἱ ὕδωρ.... Virgile,

χεῦαν· ὁ δ' ἀμπνύνθη καὶ ἀνέδρακεν ὀφθαλμοῖσιν·
ἑζόμενος δ' ἐπὶ γοῦνα, κελαινεφὲς αἷμ' ἀπέμεσσεν.
Αὖτις δ' ἐξοπίσω πλῆτο χθονὶ, τὼ δέ οἱ ὄσσε
νὺξ ἐκάλυψε μέλαινα· βέλος δ' ἔτι θυμὸν ἐδάμνα.
Ἀργεῖοι δ' ὡς οὖν ἴδον Ἕκτορα νόσφι κιόντα,
μᾶλλον ἐπὶ Τρώεσσι θόρον, μνήσαντο δὲ χάρμης.
Ἔνθα πολὺ πρώτιστος Ὀϊλῆος ταχὺς Αἴας
Σάτνιον οὔτασε δουρὶ μετάλμενος ὀξυόεντι,
Ἠνοπίδην, ὃν ἄρα νύμφη τέκε νηῒς ἀμύμων
Ἤνοπι βουκολέοντι παρ' ὄχθας Σατνιόεντος.
Τὸν μὲν Ὀϊλιάδης δουρικλυτὸς, ἐγγύθεν ἐλθὼν,
οὖτα κατὰ λαπάρην· ὁ δ' ἀνετράπετ', ἀμφὶ δ' ἄρ' αὐτῷ
Τρῶες καὶ Δαναοὶ σύναγον κρατερὴν ὑσμίνην.
Τῷ δ' ἐπὶ Πουλυδάμας ἐγχέσπαλος ἦλθεν ἀμύντωρ,
Πανθοΐδης· βάλε δὲ Προθοήνορα δεξιὸν ὦμον,

Énéide, X, 833 : « .... Tiberini ad flu- « minis undam Vulnera siccabat lym- « phis, corpusque levabat, Arboris acclinis « trunco. »

437. Ἑζόμενος δ' ἐπὶ γοῦνα, *genibusque inflexis sedens*. C'est ce qu'on exprimait en grec d'un seul mot : ὀκλάζων. En réalité, Hector est assis sur ses talons. — Ἀπέμεσσεν, il vomit. Zénodote écrivait, ἀπέμασσεν. Mais on ignore quel sens il donnait ici à ce mot.

438. Πλῆτο χθονί, il s'approcha de la terre : il tomba à terre. Eustathe : τὸ δὲ πλῆτο σύστοιχόν ἐστι τῷ πέλασαν (vers 435)· ἀπὸ γὰρ τοῦ πέλω γίνεται πλῶ, καὶ ἀπ' αὐτοῦ τὸ πλῆτο. Les philologues modernes mettent πλῆτο dans πελάζω même, dont le participe parfait passif est πεπλημένος dans Homère (*Odyssée*, XII, 108) : πλῆτο est pour ἐπέπλητο. — Τὼ δέ οἱ ὄσσε. Ancienne variante, κὰδ δέ οἱ ὄσσε.

439. Νὺξ.... μέλαινα. Homère décrit la défaillance, comme si c'était la mort. Ce sont, en effet, selon la remarque de Daremberg, choses qui se ressemblent, au moins à l'extérieur. Voyez la note V, 696. — Βέλος, le coup dont il avait été frappé. Voyez la note VIII, 513 sur βέλος πέσσῃ. Ici, Aristarque entendait, dit-on, par βέλος, la partie du corps meurtrie par la pierre : ὁ βεβλημένος τόπος. On préférait, dans son école, un autre sens : *la douleur de la meurtrissure* (ἡ ἀπὸ βολῆς ὀδύνη). On traduisait aussi βέλος par τραῦμα. *Vulnus* est en effet l'exact équivalent de βέλος. Le *telum* du dernier traducteur latin ne donne pas de sens, puisqu'il ne s'agit point de la pierre.

440. Νόσφι κιόντα. Le manuscrit de Venise, νόσφιν ἐόντα. On emporte Hector; mais Homère dit poétiquement qu'Hector s'en va.

441. Θόρον pour ἔθορον, de θρώσκω : ils s'élancèrent.

443-445. Σάτνιον.... Satnius et son père Énops sont inconnus. Le nom du fleuve Satnioïs indique que c'étaient des Mysiens.

447. Οὖτα κατὰ λαπάρην. La plupart des manuscrits donnent, οὔτασε καλλαπάρην. On pourrait défendre cette leçon; car Homère aime à fondre κατά dans le mot qui suit. On a vu καλλείπειν, X, 238; et l'on se rappelle κάλλιφ', VI, 223, et d'autres formes analogues. — Ἀνετράπετ(ο), *cecidit resupinus*, tomba à la renverse.

450. Προθοήνορα. Prothoénor était un chef des Béotiens. Voyez II, 495.

υἱὸν Ἀρηϊλύκοιο· δι' ὤμου δ' ὄβριμον ἔγχος
ἔσχεν· ὁ δ' ἐν κονίῃσι πεσὼν ἕλε γαῖαν ἀγοστῷ.
Πουλυδάμας δ' ἔκπαγλον ἐπεύξατο, μακρὸν ἀΰσας·
Οὐ μὰν αὖτ' ὀΐω μεγαθύμου Πανθοΐδαο
χειρὸς ἄπο στιβαρῆς ἅλιον πηδῆσαι ἄκοντα,
ἀλλά τις Ἀργείων κόμισε χροΐ· καί μιν ὀΐω
αὐτῷ σκηπτόμενον κατίμεν δόμον Ἄϊδος εἴσω.
Ὣς ἔφατ'· Ἀργείοισι δ' ἄχος γένετ' εὐξαμένοιο·
Αἴαντι δὲ μάλιστα δαΐφρονι θυμὸν ὄρινεν,
τῷ Τελαμωνιάδῃ· τοῦ γὰρ πέσεν ἄγχι μάλιστα.
Καρπαλίμως δ' ἀπιόντος ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ.
Πουλυδάμας δ' αὐτὸς μὲν ἀλεύατο Κῆρα μέλαιναν.
λικριφὶς ἀΐξας· κόμισεν δ' Ἀντήνορος υἱὸς
Ἀρχέλοχος· τῷ γάρ ῥα θεοὶ βούλευσαν ὄλεθρον.
Τόν ῥ' ἔβαλεν κεφαλῆς τε καὶ αὐχένος ἐν συνεοχμῷ,
νείατον ἀστράγαλον· ἀπὸ δ' ἄμφω κέρσε τένοντε·
τοῦ δὲ πολὺ πρότερον κεφαλὴ στόμα τε ῥῖνές τε
οὔδει πλῆντ' ἤπερ κνῆμαι καὶ γοῦνα πεσόντος.
Αἴας δ' αὖτ' ἐγέγωνεν ἀμύμονι Πουλυδάμαντι·
Φράζεο, Πουλυδάμα, καί μοι νημερτὲς ἔνισπε·
ἦ ῥ' οὐχ οὗτος ἀνὴρ Προθοήνορος ἀντὶ πεφάσθαι

451-452. Δι'.... ἔσχε, c'est-à-dire διέσχε : passa au travers.

454. Οὐ μὰν.... Ce vers se termine par trois spondées.

457. Αὐτῷ σκηπτόμενον, appuyé sur lui : à l'aide d'un pareil bâton. Eustathe : ἀστείως λεχθὲν, ἀντὶ τοῦ σκηριπτόμενον, καὶ ὡς βακτηρίᾳ ἐπερειδόμενον. Les Alexandrins faisaient remarquer cette cruelle ironie de Polydamas. *Scholies :* σαρκασμὸς δὲ ὁ τρόπος.

458. Εὐξαμένοιο, génitif causal : *propter gloriantem*, en entendant cette fanfaronnade. La traduction *eo gloriante* affaiblit un peu la pensée.

460. Τῷ, *illi*, au vaillant. — Πέσεν a pour sujet Prothoénor.

463. Λικριφίς, de côté. *Scholies :* εἰς πλάγιον. En effet, Aristarque rapporte cet adverbe à λέχριος, oblique : παρὰ τοῦ λέχριον, ὃ δηλοῖ τὸ πλάγιον. Quelques-uns expliquaient λικριφίς par λίαν et χρίμπτω. Polydamas, suivant eux, sauve sa vie en se baissant. Eustathe : ἢ λίαν χρίμψας καὶ πλησιάσας τῇ γῇ. Mais il est évident que λικριφίς n'est qu'une forme poétique de λέχρις. — Κόμισεν, *abstulit*, emporta (dans le sens de ἔλαβε, *excepit*, reçut).

465-468. Τόν ῥ' ἔβαλεν κεφαλῆς τε.... Daremberg : « Archiloque est blessé par Ajax au niveau de la dernière vertèbre (notez cette précision), à la jonction du cou et de la tête ; les deux *tendons* sont divisés, et la face vient frapper la terre avant les genoux et les jambes. »

468. Πλῆντ(ο), s'approchèrent. Voyez plus haut la note du vers 438.

469. Ἀμύμονι Πουλυδάμαντι. Zénodote, ἀμύμονα Πουλυδάμαντα.

471. Προθοήνορος dépend de ἀντί : en

ἄξιος; Οὐ μέν μοι κακὸς εἴδεται, οὐδὲ κακῶν ἔξ,
ἀλλὰ κασίγνητος Ἀντήνορος ἱπποδάμοιο,
ἢ παῖς· αὐτῷ γὰρ γενεὴν ἄγχιστα ἐῴκει.
Ἦ ῥ', εὖ γιγνώσκων· Τρῶας δ' ἄχος ἔλλαβε θυμόν.
Ἔνθ' Ἀκάμας Πρόμαχον Βοιώτιον οὔτασε δουρὶ,
ἀμφὶ κασιγνήτῳ βεβαώς· ὁ δ' ὕφελκε ποδοῖϊν.
Τῷ δ' Ἀκάμας ἔκπαγλον ἐπεύξατο, μακρὸν ἀΰσας·
Ἀργεῖοι ἰόμωροι, ἀπειλάων ἀκόρητοι,
οὔ θην οἴοισίν γε πόνος τ' ἔσεται καὶ ὀϊζὺς
ἡμῖν, ἀλλά ποθ' ὧδε κατακτανέεσθε καὶ ὔμμες.
Φράζεσθ', ὡς ὑμῖν Πρόμαχος δεδμημένος εὕδει
ἔγχει ἐμῷ· ἵνα μή τι κασιγνήτοιό γε ποινὴ
δηρὸν ἄτιτος ἔῃ. Τῷ καί κέ τις εὔχεται ἀνὴρ
γνωτὸν ἐνὶ μεγάροισιν ἀρῆς ἀλκτῆρα λιπέσθαι.

échange de Prothoénor; pour compenser la perte que nous avons faite de Prothoénor. — Πεφάσθαι, d'avoir été tué. *Scholies :* πεφονεῦσθαι.

472. Ἄξιος, sous-entendu ἦν (était).

474. Γενεήν, quant à la race : quant à la famille; par un air de famille. La leçon d'Aristophane de Byzance précisait davantage cette idée : αὐτῷ γάρ ῥα φυὴν ἄγχιστα ἔοικεν (car c'est tout à fait sa physionomie). Mais ce n'était sans doute qu'une correction; et Aristarque a maintenu la vulgate. Tous les manuscrits donnent γενεήν.

477. Ἀμφὶ.... βεβαώς, protégeant. *Scholies :* ὑπερμαχόμενος. Voyez la note I, 37 sur ἀμφιβέβηκας. — Ὁ, lui (Promachus).

479. Ἰόμωροι. Voyez la note IV, 242.

480-481. Οὔ θην οἴοσίν γε.... Virgile, *Énéide*, II, 366 : « .. nec soli pœnas dant « sanguine Teucri : Quondam etiam victis « redit in præcordia virtus, Victoresque « cadunt Danai. »

481. Ὧδε, *sic*, de même (que nous).

483. Ἵνα μή τι. Ancienne variante, μή τοί τι.

484. Ἄτιτος (non payée). Ce mot devrait avoir, d'après l'usage, la pénultième brève. Quelques-uns proposent de lire δηρὸν ἔῃ ατιτος, pour faire disparaître la licence. Bothe suppose que le vrai mot n'est point ἄτιτος, mais ἀτῖτος (pour ἀτίετος), ou ἄτιμος, et il croit que le nominatif ποινή doit être changé en ποινῇ. Alors la phrase aurait une signification générale : *ne quis per fratrem quidem diu sit pœna inhonoratus.* Mais l'idée de *quis* n'est point exprimée; et ἄτιτος va trop bien avec ποινή pour qu'il soit besoin d'imaginer de pareilles combinaisons. Acamas parle uniquement de ce qu'il vient de faire. Ce n'est qu'après l'expression de sa satisfaction personnelle, qu'il fera une réflexion générale. Eustathe : ἄτιτος.... ἀναπόδοτος, ὡς ἐκ μεταφορᾶς τῶν ἐν πόλεσιν ἢ κώμαις ἀποτινόντων ποινὴν ὑπέρ τινος πεφονευμένου. — Κε.... εὔχεται, *optet* (*optaverit*), doit souhaiter.

485. Γνωτόν équivaut ici à ἀδελφόν (un frère). Cependant on pourrait lui laisser son sens habituel. Tout bon parent avait à cœur de venger son sang. — Ἀρῆς, *vulgo* ἄρεως (qu'on devrait écrire ἄρεω). Voyez la note XVIII, 100. Ce n'est point la vie de son frère qu'a sauvée Acamas : il ne peut donc être appelé ἄρεως ἀλκτήρ, *belli vindex.* Mais il a préservé le cadavre, qui allait tomber aux mains des Grecs. Il a sauvé son frère de l'ignominie. Ἀρῆς est le génitif de ἀρή ou ἀρά. D'après une note qui est probablement de Porphyre, c'est Zénodote qui a donné la leçon ἀρῆς. Il n'est pas certain qu'Aristarque l'ait adoptée. Mais, même avec ἄρεως, il fau-

Ὣς ἔφατ'· Ἀργείοισι δ' ἄχος γένετ' εὐξαμένοιο.
Πηνέλεῳ δὲ μάλιστα δαΐφρονι θυμὸν ὄρινεν·
ὁρμήθη δ' Ἀκάμαντος· ὁ δ' οὐχ ὑπέμεινεν ἐρωὴν
Πηνελέωο ἄνακτος· ὁ δ' οὔτασεν Ἰλιονῆα,
υἱὸν Φόρβαντος πολυμήλου, τόν ῥα μάλιστα
Ἑρμείας Τρώων ἐφίλει, καὶ κτῆσιν ὄπασσεν·
τῷ δ' ἄρ' ὑπὸ μήτηρ μοῦνον τέκεν Ἰλιονῆα·
τὸν τόθ' ὑπ' ὀφρύος οὖτα κατ' ὀφθαλμοῖο θέμεθλα,
ἐκ δ' ὦσε γλήνην· δόρυ δ' ὀφθαλμοῖο διαπρὸ
καὶ διὰ ἰνίου ἦλθεν· ὁ δ' ἕζετο, χεῖρε πετάσσας
ἄμφω. Πηνέλεως δέ, ἐρυσσάμενος ξίφος ὀξύ,
αὐχένα μέσσον ἔλασσεν, ἀπήραξεν δὲ χαμᾶζε
αὐτῇ σὺν πήληκι κάρη· ἔτι δ' ὄβριμον ἔγχος
ἦεν ἐν ὀφθαλμῷ· ὁ δὲ φῆ, κώδειαν ἀνασχὼν·
[πέφραδέ τε Τρώεσσι καὶ εὐχόμενος ἔπος ηὔδα·]

drait entendre, la vengeance tirée du meurtrier. Didyme : ἀλεξητῆρα τοῦ πολέμου καὶ βοηθόν· ἤ, ὥς τινες, φόνου τιμωρόν. Cette dernière interprétation de la leçon ἄρεως est la seule qui s'applique ici. Mais ἀρῆς lève toute difficulté. Voyez la note XII, 334.

186. Ὣς ἔφατ'· Ἀργείοισι... Voyez plus haut le vers 458 et la note sur ce vers.

187. Πηνέλεῳ. Pénélée, le chef principal des Béotiens, était le vengeur naturel de Promachus.

189. Πηνελέωο, *vulgo* Πηνελέοιο. La vulgate suppose la forme Πηνέλεος, et Homère dit toujours Πηνέλεως. On a vu le génitif poétique en ωο, II, 552, mais dans un nom (Πετεῶο) dont le nominatif pouvait être en ος. Alors ωο était pour οιο Ici, ωο est pour ω. — Ἰλιονῆα. Virgile a emprunté à Homère le nom d'Ilionée, et a fait du guerrier tué ici par Pénélée un des principaux compagnons de son héros. Peut-être y avait-il des traditions qui laisaient survivre Ilionée à la prise de Troie.

190-492. Υἱὸν Φόρβαντος.... Les anciens admiraient l'art avec lequel Homère nous intéresse à un inconnu. Le père d'Ilionée est riche. Lui-même est un favori de Mercure, et Mercure l'a comblé de biens. Enfin il est fils unique. *Scholies :* πιθανῶς εἰς τὸ παθητικὸν αὐτὸν μόνον φησὶ γενέσθαι τῷ πατρί, καὶ ὅτι τἄλλα αὐτῷ εὖ ἔχει πράγματα καὶ τετίμηται ὑφ' Ἑρμοῦ.

493. Θέμεθλα, les fondements, c'est-à-dire les racines.

494. Ἐκ δ' ὦσε pour ἐξέωσε δέ, de ἐξωθέω : et poussa dehors; et fit sortir; et fit jaillir.

499-500. Ὁ δὲ φῆ,... Je mets entre crochets le vers 500, marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Si l'on ne retranche point ce vers, on est forcé, à ce qu'il me semble, d'entendre φῆ dans le sens de ὡς : φῆ κώδειαν, comme une tête de pavot. Il n'est pas nécessaire pour cela de donner à πέφραδε le sens de *dixit*, qu'il n'a jamais chez Homère : πέφραδε signifiera, que Pénélée fit une bravade. Il est satisfait de lui-même; et il *montre* son trophée aux Troyens. La traduction de Bothe, *ostendit*, est exacte. Voyez plus haut le vers 335 et la note sur ce vers. De cette façon, tout se suivrait correctement. C'est ainsi que Zénodote expliquait ce passage. Mais Aristarque nie que φῆ puisse signifier *comme*. Il a mis ὡς, II, 144, avec cette note : οὐδέποτε δὲ Ὅμηρος τὸ φῆ ἀντὶ τοῦ ὡς τέταχεν. Ici, il ne compte pas le vers 500; il traduit φῆ par *il dit*, et il entend κώδειαν comme s'il y avait ὡς κώδειαν :

Εἰπέμεναί μοι, Τρῶες, ἀγαυοῦ Ἰλιονῆος
πατρὶ φίλῳ καὶ μητρὶ, γοήμεναι ἐν μεγάροισιν·
οὐδὲ γὰρ ἡ Προμάχοιο δάμαρ Ἀλεγηνορίδαο
ἀνδρὶ φίλῳ ἐλθόντι γανύσσεται, ὁππότε κεν δὴ
ἐκ Τροίης σὺν νηυσὶ νεώμεθα κοῦροι Ἀχαιῶν.
Ὣς φάτο· τοὺς δ' ἄρα πάντας ὑπὸ τρόμος ἔλλαβε γυῖα·
πάπτηνεν δὲ ἕκαστος, ὅπη φύγοι αἰπὺν ὄλεθρον.
Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι,
ὅστις δὴ πρῶτος βροτόεντ' ἀνδράγρι' Ἀχαιῶν
ἤρατ', ἐπεί ῥ' ἔκλινε μάχην κλυτὸς Ἐννοσίγαιος.
Αἴας ῥα πρῶτος Τελαμώνιος Ὕρτιον οὖτα,
Γυρτιάδην, Μυσῶν ἡγήτορα καρτεροθύμων·
Φάλκην δ' Ἀντίλοχος καὶ Μέρμερον ἐξενάριξεν·
Μηριόνης δὲ Μόρυν τε καὶ Ἱπποτίωνα κατέκτα·

τὸ φῆ ῥῆμά ἐστιν, οὐχ, ὡς Ζηνόδοτος, ἀντὶ τοῦ ὡς.... λείπει δὲ, μετὰ τὸ φῆ, τὸ ὡς. Mais Aristarque reconnaissait qu'avec πέφραδε et ηὔδα, φῆ ne saurait être pour ἔφη : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀναγνόντες τινὲς φῆ κώδειαν ὑφ' ἕν, ἵν' ᾖ ὡς κώδειαν, προσέταξαν τὸν ἠθετημένον. Cependant la plupart des modernes admettent l'embrouillement bizarre que devait prévenir l'athétèse. Édition Didot : « Ille autem *dixit*, tanquam papaveris ca- « pite sublato, *denuntiavitque* Trojanis, « et glorians *verba fecit.* » Il faut opter entre Aristarque et Zénodote. — Je note en passant que ni l'un ni l'autre n'a donné à κώδεια le sens propre de *tête*, puisque tous deux voient ici une comparaison. Les lexicographes qui font de κώδεια un synonyme de κεφαλή devraient alors admettre que *lupus* est un synonyme de *miles*; car Horace a dit (*Épîtres*, II, II, 28), en parlant d'un soldat, *lupus*, au lieu de *ut lupus*. Dans l'hypothèse φῆ pour ἔφη, l'ellipse de *comme* est évidente. Voyez la note II, 144. Voyez aussi mon *Introduction à l'Iliade*, page CIX.

501. Εἰπέμεναι, l'infinitif pour l'impératif : dites. Mais μοι ajoute quelque chose : je vous invite à aller dire; allez dire de ma part. Eustathe considère ce pronom comme surabondant : περιττὸν δοκεῖ τὸ μοι κεῖσθαι. C'est une erreur manifeste.

503-504. Οὐδὲ.... γανύσσεται, ne fera pas non plus gai visage. Pénélée compare la douleur de Phorbas et de sa femme à celle qu'éprouvera la veuve de Promachus en ne voyant point son mari parmi les guerriers revenus de Troie.

505. Σὺν νηυσί. Zénodote et Aristophane de Byzance, ἐν νηυσί.

506. Πάντας ὑπὸ τρόμος ἔλλαβε γυῖα. Ancienne variante, πάντας ὑπὸ χλωρὸν δέος εἷλεν.

508. Ἔσπετε νῦν μοι,... Voyez II, 484 et la note sur ce vers.

509. Βροτόεντ(α) ἀνδράγρι(α) est synonyme de ἔναρα βροτόεντα. Voyez, VI, 480, la note sur cette expression. Ἀνδράγρια, c'est le butin fait sur un guerrier. Apollonius : τὰ ἀπ' ἀνδρῶν ἠγρευμένα. Eustathe : τὰ παρὰ ἀνδρῶν ἢ ἀπὸ ἀνδρῶν ἀγρευόμενα. Le vers 509 était suspect à certains critiques anciens, à cause du mot ἀνδράγρια. *Scholies :* ἀθετοῦσι, διὰ τὸ ξένον τῆς λέξεως. Il s'agit là probablement d'une athétèse d'Aristonicus. En effet, Aristarque admet et explique le mot ἀνδράγρια, et il n'y a point d'obel au vers 509, dans le manuscrit de Venise.

511-515. Ὕρτιον.... Quelques-uns de ces noms ont été mentionnés, XIII, 791-792. Voyez les notes sur ces deux vers.

512. Καρτεροθύμων. Ancienne variante, βαρβαροφώνων.

Τεῦκρος δὲ Προθόωνά τ' ἐνήρατο καὶ Περιφήτην·
Ἀτρείδης δ' ἄρ' ἔπειθ' Ὑπερήνορα, ποιμένα λαῶν,
οὖτα κατὰ λαπάρην, διὰ δ' ἔντερα χαλκὸς ἄφυσσεν
δηώσας· ψυχὴ δὲ κατ' οὐταμένην ὠτειλὴν
ἔσσυτ' ἐπειγομένη· τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν.
Πλείστους δ' Αἴας εἷλεν, Ὀϊλῆος ταχὺς υἱός·
οὐ γάρ οἵ τις ὁμοῖος ἐπισπέσθαι ποσὶν ἦεν,
ἀνδρῶν τρεσσάντων, ὅτε τε Ζεὺς ἐν φόβον ὄρσῃ.

516. Ἀτρείδης. Il s'agit de Ménélas. Agamemnon n'est point encore revenu au combat. Ménélas se vante lui-même, XVII, 24-25, d'avoir tué Hypérénor.

517. Οὖτα κατὰ λαπάρην. Le scholiaste A : γράφεται, οὔτασε καλλαπάρην. Voyez plus haut la note du vers 447. — Ἄφυσσεν. Voyez la note XIII, 508.

518. Οὐταμένην ὠτειλήν. On voit que l'étymologie de ὠτειλή ne faisait aucun doute pour Homère. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι παρετυμολογεῖ τὴν ὠτειλὴν ἀπὸ τοῦ οὔτασε. Cette note semble dire qu'Aristarque lisait, au vers précédent, οὔτασε καλλαπάρην, sans quoi il aurait écrit, ἀπὸ τοῦ οὖτα.

521. Ἐπισπέσθαι ποσίν, pour suivre à la course : pour atteindre en courant. Il faut sous-entendre, *les fuyards*. — Dindorf supprime la virgule après ἦεν, ce qui fait de ἀνδρῶν τρεσσάντων le complément du verbe ἐπισπέσθαι. Mais il n'y a pas d'exemple du génitif avec ce verbe. Il vaut donc mieux supposer l'ellipse, laisser la virgule, et prendre le génitif comme absolu.

522. Ἀνδρῶν τρεσσάντων, quand les guerriers avaient pris la fuite. Voyez la note XI, 745. — Ἐν φόβον ὄρσῃ pour ἐνόρσῃ φόβον : a jeté la fuite ; a inspiré l'idée de fuir. Voyez XI, 544 et la note sur ce vers.

ΙΛΙΑΔΟΣ Ο.

ΠΑΛΙΩΞΙΣ ΠΑΡΑ ΤΩΝ ΝΕΩΝ.

Jupiter s'éveille, et s'aperçoit des exploits de Neptune (1-11). Il gourmande sévèrement Junon, lui ordonne de faire venir Iris et Apollon, qu'il chargera de rétablir la fortune des Troyens, et lui fait connaître les événements qui doivent s'accomplir jusqu'à la fin de la guerre (12-77). Mars apprend la mort de son fils Ascalaphe, et s'apprête à la venger; Minerve calme pourtant la fureur du dieu (78-142). Apollon et Iris prennent les ordres de Jupiter, et forcent Neptune à quitter le champ de bataille (143-219). Apollon guérit Hector, et rend la confiance aux Troyens (220-280). Hector revient au combat, plus terrible que jamais; Apollon frappe les Grecs d'épouvante, et amène les Troyens au milieu de leur camp (281-389). Patrocle quitte Eurypyle, et va implorer l'assistance d'Achille dans ce pressant danger (390-404). Les Grecs font une défense désespérée (405-591). Hector s'apprête à mettre le feu au vaisseau de Protésilas; vaillante retraite d'Ajax, fils de Télamon (592-746).

Αὐτὰρ ἐπεὶ διά τε σκόλοπας καὶ τάφρον ἔβησαν
φεύγοντες, πολλοὶ δὲ δάμεν Δαναῶν ὑπὸ χερσὶν,
οἱ μὲν δὴ παρ' ὄχεσφιν ἐρητύοντο μένοντες,
χλωροὶ ὑπαὶ δείους, πεφοβημένοι· ἔγρετο δὲ Ζεὺς,
Ἴδης ἐν κορυφῇσι, παρὰ χρυσοθρόνου Ἥρης.
Στῆ δ' ἄρ' ἀναΐξας, ἴδε δὲ Τρῶας καὶ Ἀχαιοὺς,
τοὺς μὲν ὀρινομένους, τοὺς δὲ κλονέοντας ὄπισθεν,
Ἀργείους, μετὰ δέ σφι Ποσειδάωνα ἄνακτα.

ΠΑΛΙΩΞΙΣ.... Pour ce qui concerne le titre du chant XV, voyez la note des vers 745-746, les derniers de ce chant.

1-2. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez VIII, 343-344 et la note sur le vers 343. Ici, le premier vers est dans son sens exact, et il n'y a point hystérologie. Les pieux de la palissade étaient en deçà du fossé, par rapport à ceux qui venaient du camp.

4. Πεφοβημένοι, mis en fuite : mis en déroute. *Scholies :* εἰς φυγὴν τετραμμένοι. La traduction *territi* n'est pas seulement fausse en fait, elle est ridicule poétiquement, puisque *verts de frayeur* (χλωροὶ ὑπαὶ δείους) a déjà dit beaucoup plus qu'*épouvantés*.

6-8. Στῆ δ' ἄρ' ἀναΐξας,... Virgile semble s'être inspiré de ce tableau, quand il a

Ἕκτορα δ' ἐν πεδίῳ ἴδε κείμενον· ἀμφὶ δ' ἑταῖροι
εἵαθ'· ὁ δ' ἀργαλέῳ ἔχετ' ἄσθματι, κῆρ ἀπινύσσων,
αἷμ' ἐμέων· ἐπεὶ οὔ μιν ἀφαυρότατος βάλ' Ἀχαιῶν.
Τὸν δὲ ἰδὼν ἐλέησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε,
δεινὰ δ' ὑπόδρα ἰδὼν Ἥρην πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Ἦ μάλα δὴ κακότεχνος, ἀμήχανε, σὸς δόλος, Ἥρη,
Ἕκτορα δῖον ἔπαυσε μάχης, ἐφόβησε δὲ λαούς.
Οὐ μὰν οἶδ' εἰ αὖτε κακορραφίης ἀλεγεινῆς
πρώτη ἐπαύρηαι, καί σε πληγῇσιν ἱμάσσω.

représenté Neptune s'élevant sur la mer et contemplant le désastre des Troyens. *Énéide*, I, 126 : « .... et alto Prospiciens « summa placidum caput extulit unda. « Disjectam Æneæ toto videt æquore « classem, Fluctibus oppressos Troas cœ- « lique ruina. Nec latuere doli fratrem « Junonis et iræ. »

10. Εἵα(το), *sedebant*, dans le sens de *aderant :* se tenaient là ; étaient là. Suivant Aristarque, on devait même écrire εἴατο, avec l'esprit doux ; et cet εἴατο était pour lui un simple équivalent de ἦσαν. Le scholiaste de Pierre Victorius : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ψιλοῖ, ἀπὸ τοῦ εἰμὶ ἐκδεχόμενος, ἀντὶ τοῦ ὑπῆρχον. Mais Aristophane de Byzance écrivait εἵατο. On ignore pour quelles raisons Aristarque changeait l'orthographe. Lehrs : « Quid Aristarchum moverit « ut vel ab Aristophane descisceret, qui « probabat εἵατο ad Ω (XXIV), 84, non « traditum. » D'ailleurs, l'école d'Aristarque resta fidèle à la doctrine d'Aristophane : ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς, ἀπὸ τοῦ ἕω, τοῦ καθέζομαι, ἵνα δηλοῖ τὸ, περιεκύκλουν καὶ παρεκάθηντο. — Κῆρ ἀπινύσσων, *mente defectus*, n'ayant plus sa connaissance. Apollonius : οὐκ ὢν ἐν ἑαυτῷ. Eustathe : μὴ ὢν πινυτός. Nous disons en français, *le cœur lui manqua*, pour *il tomba en défaillance*. L'expression d'Homère est tout à fait analogue. — Aristophane de Byzance écrivait, κῆρ ἀπινύσκων. D'autres changeaient l'image, en écrivant Κῆρα πινύσσων, c'est-à-dire θάνατον προσδοκῶν, attendant la mort. Mais Aristarque a écrit κῆρ, au neutre. Le scholiaste A : Ἀρίσταρχος τὸ κῆρ οὐδετέρως ἐκδέχεται. — Si l'on prenait κῆρ ἀπινύσσων, comme paraissent l'avoir fait quelques-uns, dans le sens de ἀλλοφρονέων, on supprimerait la difficulté relative à la citation d'Aristote dans la *Métaphysique*, IV, v : κεῖσθαι ἀλλοφρονέοντα. Voyez mon *Introduction à l'Iliade*, pages XV-XVI. Mais il ne s'agit point de délire. C'est un état tout physique que décrit le poëte.

11. Οὐ.... ἀφαυρότατος, litote : non le plus faible, c'est-à-dire le plus vigoureux. Il s'agit du grand Ajax.

14. Ἀμήχανε, intraitable. La traduction *fraudulenta* n'est point exacte. Le mot ἀμήχανος n'a que deux sens : ἄπορος, ou δεινός. Ici, c'est évidemment le dernier. Eustathe : δύο σημαίνει..., καὶ τὸν δεινὸν, ὡς ἐνταῦθα, καὶ δυσκατέργαστον καὶ πρὸς ὃν οὐκ ἔστι τι μηχανήσασθαι.

17. Πρώτη équivaut ici à προτέρα : *prior* (avant Neptune). Didyme : ἀντὶ τοῦ προτέρα, τοῦ Ποσειδῶνος δηλονότι. — Ἐπαύρηαι, tu jouiras, c'est-à-dire tu seras punie. On a déjà vu plusieurs fois cet emploi ironique du verbe ἐπαυρίσκω. Voyez la note I, 410. — Ἱμάσσω, *flagro cædam*. Les Alexandrins semblent avoir voulu ennoblir la menace de Jupiter. Selon eux, ce n'est pas d'un fouet que se servira Jupiter pour châtier Junon, mais de la foudre. Le scholiaste de Pierre Victorius : πληγῇσιν ἱμάσσω· κυρίως, ἱμάντι πλήξω· τροπικῶς δὲ νῦν, κεραυνώσω· μάστιγα γὰρ Διὸς τὸν κεραυνόν φησι, Διὸς μάστιγι δαμέντες. Voyez la note du vers XII, 37, où nous renvoie la citation du scholiaste. Mais nous sommes, chez Homère, en plein anthropomorphisme. Jupiter jouera du fouet avec sa femme, comme faisaient sans doute les maris ioniens du temps d'Homère, quand ils voulaient corriger leurs.

Ἦ οὐ μέμνῃ, ὅτε τ᾽ ἐκρέμω ὑψόθεν, ἐκ δὲ ποδοῖϊν
ἄκμονας ἧκα δύω, περὶ χερσὶ δὲ δεσμὸν ἴηλα
χρύσεον, ἄρρηκτον; Σὺ δ᾽ ἐν αἰθέρι καὶ νεφέλῃσιν
ἐκρέμω· ἠλάστεον δὲ θεοὶ κατὰ μακρὸν Ὄλυμπον,
λῦσαι δ᾽ οὐκ ἐδύναντο παρασταδόν· ὃν δὲ λάβοιμι,
ῥίπτασκον τεταγὼν ἀπὸ βηλοῦ, ὄφρ᾽ ἂν ἵκηται
γῆν ὀλιγηπελέων· ἐμὲ δ᾽ οὐδ᾽ ὧς θυμὸν ἀνίει

18-31. Ἦ οὐ μέμνῃ,... Zénodote retranchait, διὰ τὸ ἀπρεπές (pour raison d'inconvenance), tout ce qui concerne le châtiment subi par Junon, c'est-à-dire quatorze vers. Il n'avait pas écrit ces vers dans son texte. Le scholiaste A : Ζηνόδοτος οὐδὲ ὅλως τὴν κόλασιν τῆς Ἥρας γράφει.

18. Ἦ οὐ, synizèse. Ces deux syllabes ne comptent que pour une seule. — Ἐκρέμω, *pependisti*, tu fus suspendue. Eustathe : προέστι δὲ καὶ αὐτοῦ τὸ ἐκρέμασο, ἐκρέμαο. Quelques-uns écrivent ὅτε τε κρέμω, afin que le vers ait, comme dit Bothe, sa césure légitime. L'écriture primitive, ΟΤΕΤΕΚΡΕΜΟ, pouvait se lire indifféremment des deux façons.

19. Δεσμὸν ἴηλα. Dübner : « Parmi les châtiments réservés aux esclaves, il y en avait un qui consistait à suspendre le patient à une poutre ou à une colonne, les mains liées, les pieds tenus pendants au moyen d'un gros poids, afin que le corps demeurât immobile et ne pût esquiver les coups en s'agitant. C'est ce châtiment servile que Jupiter a infligé à son épouse. » — Les allégories imaginées par quelques anciens, pour concilier de pareilles traditions avec le respect dû aux dieux, sont parfaitement puériles. Plus puériles encore peut-être sont les inventions de certains modernes au sujet de ce passage. Mme Dacier, par exemple, peut revendiquer ici la palme du ridicule. Selon elle, les deux enclumes signifient que les soins domestiques doivent retenir les femmes dans leur ménage; et la chaine d'or s'entend des beaux ouvrages qui doivent faire leur occupation. Dugas-Montbel trouvait cette interprétation charmante; mais il n'était pas loin d'admirer non plus celle d'Héraclide et de Porphyre, qui voient ici de savantes doctrines physiques : les rapports de l'air atmosphérique avec l'éther en haut et la terre en bas; Jupiter étant l'éther, Junon l'air, les continents et la mer les deux enclumes. Homère raconte un mythe, voilà tout. Que le mythe ait eu primitivement un sens caché, cela est fort probable; mais le poëte ne pense nullement à ce sens caché. Il n'en a pas même le soupçon.

21. Ἠλάστεον est trissyllabe, comme s'il y avait ἠλάστευν.

22. Λῦσαι δ' οὐκ ἐδύνατο.... Eustathe cite, à propos du vers 30, trois vers attribués à Homère, et qui auraient dû avoir ici leur place, puisque le premier de ces trois vers est presque entièrement celui-ci même. Mais il serait absolument impossible de les intercaler, sans introduire dans le texte plusieurs changements. Nous les donnons à titre de curiosité littéraire : Λῦσαι δ' οὐκ ἐδύναντο παρασταδὸν, ἀχνύμενοί περ, Πρίν γ' ὅτε δή σ' ἀπέλυσα πεδέων μύδρους δ' ἐνὶ Τροίῃ Κάββαλον, ὄφρα πέλοιτο καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι. — Les habitants de la Troade montraient deux masses de fer qui étaient, disaient-ils, les deux enclumes de Junon. Il est probable que les trois vers ont été inventés pour donner créance à cette légende.

23. Ῥίπτασκον τεταγὼν.... Voyez I, 591 et la note sur ce vers. Jupiter fait allusion au traitement infligé à Vulcain. Le fréquentatif ῥίπτασκον ne dit pas que d'autres que Vulcain aient été précipité du haut de l'Olympe, mais que Jupiter était décidé à traiter de même tout rebelle sur qui il eût mis la main.

24-25. Ἐμὲ δ' οὐδ' ὧς θυμὸν ἀνίει.... ὀδύνη, *mihi vero ne sic quidem animum remittebat dolor*, en dépit de tout, la douleur persistait dans mon âme. Les modernes prennent ici θυμόν dans le sens de colère; ce qui rend la phrase embarrassée et le sens louche. — Au lieu de θυμόν, qui est la leçon d'Aristarque, quelques-uns lisaient θυμός, sujet du verbe. Alors signifiait réellement colère, et ὀδύνη était

ἀζηχὴς ὀδύνη Ἡρακλῆος θείοιο,
τὸν σὺ, ξὺν Βορέῃ ἀνέμῳ πεπιθοῦσα θυέλλας,
πέμψας ἐπ' ἀτρύγετον πόντον, κακὰ μητιόωσα,
καί μιν ἔπειτα Κόωνδ' εὐναιομένην ἀπένεικας·
τὸν μὲν ἐγὼν ἔνθεν ῥυσάμην, καὶ ἀνήγαγον αὖτις
Ἄργος ἐς ἱππόβοτον, καὶ πολλά περ ἀθλήσαντα.
Τῶν σ' αὖτις μνήσω, ἵν' ἀπολήξῃς ἀπατάων·
ὄφρα ἴδῃ ἤν τοι χραίσμῃ φιλότης τε καὶ εὐνὴ,
ἣν ἐμίγης ἐλθοῦσα θεῶν ἄπο, καί μ' ἀπάτησας.
  Ὣς φάτο· ῥίγησεν δὲ βοῶπις πότνια Ἥρη,
καί μιν φωνήσασ' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
  Ἴστω νῦν τόδε Γαῖα καὶ Οὐρανὸς εὐρὺς ὕπερθεν,
καὶ τὸ κατειβόμενον Στυγὸς ὕδωρ, ὅστε μέγιστος
ὅρκος δεινότατός τε πέλει μακάρεσσι θεοῖσιν·
σή θ' ἱερὴ κεφαλὴ καὶ νωΐτερον λέχος αὐτῶν
κουρίδιον, τὸ μὲν οὐκ ἂν ἐγώ ποτε μὰψ ὀμόσαιμι·

une apposition (*scilicet dolor*). Mais cette correction était peu goûtée chez les Alexandrins. *Scholies :* τινὲς θυμός, ἀντὶ τοῦ ὀργή· ἄμεινον δὲ θυμὸν γράφειν, ἵνα δηλοῖ τὸ ἔνδον θερμὸν, ἤτοι τὴν ψυχήν.

25. Ἀζηχής.... Ce vers se termine par quatre spondées. — Ἡρακλῆος, génitif causal : *ob Herculem*, au sujet d'Hercule.

26-28. Τὸν σὺ, ξὺν Βορέῃ.... Voyez XIV, 253-255 et les notes sur ces trois vers.

26. Ξὺν Βορέῃ, avec Borée : à l'aide de Borée. Hercule, d'après la tradition, se vengea de Borée en tuant ses fils.

27. Πέμψας pour ἔπεμψας : *misisti*, tu as lancé.

29. Ῥυσάμην. Bothe propose de lire ῥυόμην, à cause de la quantité. Mais on peut dire qu'Homère confond ῥύομαι avec ἐρύομαι, et qu'il a scandé comme si ῥυσάμην venait du verbe ἐρύω. Thiersch rétablissait la quantité d'une autre façon : τὸν μὲν ἐγὼν ἔνθ' εἰρυσάμην.

30. Ἄργος ἐς ἱππόβοτον, dans l'Argos qui nourrit des chevaux : dans le Péloponnèse. Voyez la note VI, 152 sur Ἄργεος ἱπποβότοιο. — C'est à la suite de ce vers que quelques Byzantins intercalaient deux des trois vers conservés dans le commentaire d'Eustathe : Πρίν γ' ὅτε δή.... L'intercalation est possible grammaticalement; mais ce serait pire parti peut-être que si l'on eût retranché ὃν δὲ λάβοιμι, vers 22, et fait l'autre opération. Là, du moins, λῦσαι amenait λύσαιμι. Ici, rien n'appelle l'idée de la délivrance de Junon, et nous ne pensons plus du tout aux deux enclumes.

31. Ἀπολήξῃς, *vulgo* ἀπολλήξῃς. Le lambda, comme le ny ou le rho et même le delta, rend quelquefois longue la syllabe brève qui le précède. *Scholies :* διὰ τοῦ ἑτέρου λ, αἱ Ἀριστάρχου. Le doublement du lambda était une correction inutile.

33. Ἣν ἐμίγης.... Zénodote et Aristophane de Byzance avaient supprimé ce vers. Aristarque l'a rétabli, comme achevant bien la pensée : καὶ μήποτε περιττός ἐστι.

36-38. Ἴστω νῦν.... Cette formule de serment se retrouve textuellement reproduite, *Odyssée*, V, 184-186.

39-40. Νωΐτερον λέχος αὐτῶν. Didon invoque un souvenir du même genre, pour attendrir le cœur d'Énée, *Énéide*, IV, 316 : « Per connubia nostra, per inceptos hymenæos. »

40. Κουρίδιον, nuptial : conjugal. Voyez la note I, 114.

μὴ δι' ἐμὴν ἰότητα Ποσειδάων ἐνοσίχθων
πημαίνει Τρῶάς τε καὶ Ἕκτορα, τοῖσι δ' ἀρήγει·
ἀλλά που αὐτὸν θυμὸς ἐποτρύνει καὶ ἀνώγει,
τειρομένους δ' ἐπὶ νηυσὶν ἰδὼν ἐλέησεν Ἀχαιούς.
Αὐτάρ τοι καὶ κείνῳ ἐγὼ παραμυθησαίμην
τῇ ἴμεν ᾗ κεν δὴ σύ, Κελαινεφὲς, ἡγεμονεύῃς.
  Ὣς φάτο· μείδησεν δὲ πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε,
καί μιν ἀμειϐόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
  Εἰ μὲν δὴ σύγ' ἔπειτα, βοῶπις πότνια Ἥρη,
ἶσον ἐμοὶ φρονέουσα μετ' ἀθανάτοισι καθίζοις,
τῷ κε Ποσειδάων γε, καὶ εἰ μάλα βούλεται ἄλλῃ,
αἶψα μεταστρέψειε νόον, μετὰ σὸν καὶ ἐμὸν κῆρ.
Ἀλλ' εἰ δή ῥ' ἐτεόν γε καὶ ἀτρεκέως ἀγορεύεις,
ἔρχεο νῦν μετὰ φῦλα θεῶν, καὶ δεῦρο κάλεσσον

41-42. Μὴ δι' ἐμὴν ἰότητα.... Il faut considérer cette phrase comme une dépendance de ce qui précède. De là l'emploi de μή à la place de οὐ. Didyme : πληρέστατος δ' ἂν ἦν ὁ λόγος, εἰ καὶ σύνδεσμος ἔκειτο, ὁ ὅτι, ἢ ὡς.—Junon, comme le remarque Dübner, ne saurait jurer qu'elle n'a pas trompé Jupiter ; mais elle jure qu'elle n'a point été l'instigatrice de Neptune, ce qui était vrai.

43. Ἀλλά που αὐτὸν.... Voyez VI, 439 et la note sur ce vers. Eustathe : ἀλλά που· ἀντὶ τοῦ ἀλλ' ἴσως. Junon n'affirme rien, ne nie rien; elle dit *sans doute* dans le sens de *peut-être*, comme cela nous arrive assez souvent.

44. Τειρομένους. Héracléon blâmait Aristarque d'avoir adopté cette leçon, au lieu de κτεινομένους, l'ancienne vulgate, qui avait un sens plus énergique. Il dit qu'on lisait κτεινομένους dans les éditions de Marseille et d'Argos, et dans celle d'Aristophane de Byzance. La note d'Héracléon nous a été conservée textuellement par le scholiaste A.

45. Καί (*vel*, même) sous-entend que Junon fait soumission entière, puisqu'elle va jusqu'à se charger de faire exécuter par Neptune les volontés de Jupiter. *Scholies :* τοσοῦτον, φησὶν, ἀπέχω τοῦ ἐναντιοῦσθαί σοι, ὥστε κἀκείνῳ παραινεῖν.

46. Τῇ.... ᾗ, *eo.... quo*, du côté où : à l'endroit où. Quelques-uns l'entendaient dans un sens moral *Scholies :* προαίρεσιν καὶ γνώμην ὁμοίαν σοι ἔχειν. Mais il ne s'agit que de déterminer Neptune à quitter le champ de bataille, et de lui faire accepter cette nécessité sans trop de regret. Ce serait beaucoup s'avancer, que de promettre un changement sincère. Si Jupiter feint de croire à la future conversion de Neptune, c'est pour flatter l'amour-propre de Junon, qui aura fait ce miracle. Neptune ne se convertit qu'en apparence.

49. Βοῶπις, le nominatif pour le vocatif. Le manuscrit de Venise donne βοῶπι, ce qui mettrait un trochée à la place du spondée, ou ce qui supposerait qu'on prononce πιππο. Le scholiaste A dit que βοῶπις est une correction d'Aristophane de Byzance. Par conséquent le vocatif βοῶπι était l'ancienne vulgate.

50. Καθίζοις. Ancienne variante, θεοῖσιν. Cette leçon suppose un verbe, à la place du participe φρονέουσα.

51. Ἄλλῃ, dans une autre direction : d'une façon contraire à la nôtre.

54-55. Δεῦρο (*huc*, ici) dépend de l'infinitif ἐλθέμεναι (ἐλθεῖν, *ire* ou *venire*, se rendre).

54. Κάλεσσον. Ancienne variante, κέλευσον.

Ἶρίν τ' ἐλθέμεναι καὶ Ἀπόλλωνα κλυτότοξον·
ὄφρ' ἡ μὲν μετὰ λαὸν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
ἔλθῃ, καὶ εἴπῃσι Ποσειδάωνι ἄνακτι
παυσάμενον πολέμοιο τὰ ἃ πρὸς δώμαθ' ἱκέσθαι·
Ἕκτορα δ' ὀτρύνῃσι μάχην ἐς Φοῖβος Ἀπόλλων,
αὖτις δ' ἐμπνεύσῃσι μένος, λελάθῃ δ' ὀδυνάων
αἳ νῦν μιν τείρουσι κατὰ φρένας, αὐτὰρ Ἀχαιοὺς
αὖτις ἀποστρέψῃσιν, ἀνάλκιδα φύζαν ἐνόρσας·
φεύγοντες δ' ἐν νηυσὶ πολυκλήϊσι πέσωσιν
Πηλείδεω Ἀχιλῆος· ὁ δ' ἀνστήσει ὃν ἑταῖρον,

56-77. Ὄφρ' ἡ μὲν.... Ces vingt-deux vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Les notes d'athétèse, qui sont nombreuses et développées, leur reprochent d'être inutiles, de contenir des choses fausses, de n'avoir aucun intérêt, etc. Il n'y avait pas d'accord sur ce sujet parmi les Alexandrins. Eustathe : οἱ δὲ ἐξηγηταὶ, πρὸς ταῦτα (les motifs d'athétèse), ὧν τὰ πλείω ἐξείληπται τῶν Ἀπίωνος καὶ Ἡροδώρου, ἐκτίθενται λύσεις ἀξιολόγους, ἅσπερ ὁ θέλων ζητείτω. Je remarque en passant que le livre cité par Eustathe n'était qu'une compilation dans le genre des *Scholies* A. Voyez mon *Introduction à l'Iliade*, p. LII. La principale raison alléguée par ces exégètes dont parle Eustathe, c'est que le poëte n'a pas voulu nous laisser sous une impression triste, et que son habitude est de ne jamais désespérer l'auditeur, mais de compenser les misères présentes par la perspective de futures prospérités : ὅτι ὁ ποιητὴς ἐνταῦθα προεκτίθεται συνήθως εἰς παραμυθίαν τοῦ ἀκροατοῦ τὰ καίρια τῶν ἑξῆς ἐπεισαχθησομένων. Nous devons réfléchir, en effet, qu'Homère chantait pour des Grecs, pour les descendants de ceux que frappe en cet instant le Destin. D'ailleurs, les prédictions du genre de celles qu'on va lire sont tout à fait dans le caractère de l'épopée. Bothe : « Cujusmodi προεκθέσεως, seu « prædictionis eorum quæ futura sunt, non « desunt exempla, cum apud alios poetas « tum ipsum Homerum, principio hujus « carminis et alias. » Heyne n'admet comme authentiques que sept des vingt-deux vers : 56-62. Ce qui est certain, c'est qu'on retrouvera plus loin, vers 593-601, l'exposé des intentions de Jupiter. Mais cette répétition ne suffit pas pour autoriser la condamnation de la fin du discours. Tout y a d'ailleurs la couleur homérique, et rien n'y décèle une main étrangère.

58. Τὰ ἅ, *ista sua* (la demeure où il devrait être, et qu'il n'aurait pas dû quitter). Il s'agit de la ville d'Éges. Voyez la note XIII, 21. Jupiter parle avec un sentiment de dédain, et τά ne doit pas être pris pour un simple article.

60. Λελάθῃ dans le sens actif : qu'il (lui) fasse oublier ; qu'il lui ôte tout souvenir (toute impression). Voyez la note II, 600. Eustathe : ἐπιλησθῆναι ποιήσῃ.

62. Αὖτις dans le sens de πάλιν : en arrière. La traduction *iterum*, excellente au vers 60, est inexacte ici. Il ne s'agit que du mouvement de recul.

63-64. Φεύγοντες.... Ces deux vers prédisent une chose fausse, puisque les navires d'Achille ne serviront d'asile à personne. Aristonicus : ἀθετοῦνται, ὅτι ψεῦδος. Zénodote supprimait le vers 64 et tout ce qui le suit, jusqu'au vers 77 inclusivement. Le scholiaste A : οὐδ' ὅλως ἔγραφεν. Bothe a essayé de faire concorder les vers 63-64 avec la réalité des choses. Il propose de mettre une virgule à la fin du vers 63, et de lire le vers 64 de cette façon : Πηλείδεω δ' Ἀχιλῆος ἀναστήσειαν ἑταῖρον. Un scholiaste donne ἀναστήσειεν, au lieu de ἀνστήσει ὅν, ce qui mène facilement à ἀναστήσειαν. Mais la suppression de ὁ δ' et l'addition de δ' sont choses fort hasardées. Cependant Bothe trouve des raisons : « Facile δέ prius obliteratum est, sequente

Πάτροκλον· τὸν δὲ κτενεῖ ἔγχεϊ φαίδιμος Ἕκτωρ
Ἰλίου προπάροιθε, πολέας ὀλέσαντ' αἰζηοὺς
τοὺς ἄλλους, μετὰ δ' υἱὸν ἐμὸν, Σαρπηδόνα δῖον.
Τοῦ δὲ χολωσάμενος κτενεῖ Ἕκτορα δῖος Ἀχιλλεύς.
Ἐκ τοῦ δ' ἄν τοι ἔπειτα παλίωξιν παρὰ νηῶν
αἰὲν ἐγὼ τεύχοιμι διαμπερὲς, εἰσόκ' Ἀχαιοὶ
Ἴλιον αἰπὺ ἕλοιεν, Ἀθηναίης διὰ βουλάς.
Τὸ πρὶν δ' οὔτ' ἄρ' ἐγὼ παύω χόλον, οὔτε τιν' ἄλλον

« A simili (ΔΑΧΙΛΗΟΣ), ὁ δ' autem vel na-« tus est ex ος prægresso, quemadmodum « δ et σ litteræ permisceri solent, vel po-« tius insertum a correctore, postquam « scribi cœpisset, Πηληιάδεω Ἀχιλῆος. » Mais je ne vois pas pourquoi on exige qu'Homère n'ait jamais eu de distractions. D'ailleurs, on pourrait admettre le passage du subjonctif πέσωσιν à cet optatif qu'introduit la correction de Bothe.

66. Ἰλίου a la pénultième accentuée, c'est-à-dire, selon la prosodie d'Homère, pouvant équivaloir à une longue. On propose des corrections, Ἰλιόθι, Ἰλιόφι, mais elles sont inutiles. — Πολέας est dissyllabe, comme s'il y avait πολεῖς.

67. Τοὺς ἄλλους. Bothe : « Ne hæc « quidem sincera sunt, siquidem absurde « Sarpedonem inter ceteros juvenes occi-« sum iri diceret. Verum hoc dixit : αἰζη-« οὺς, τούς τ' ἄλλους, μετὰ, etc., *ju-« venes*, *cum alios*, *tum inter* juvenes « *illos Sarpedonem.* Similes σ et τ litteræ « in scriptis non semel sibi invicem offece-« runt. » Même avec la leçon vulgaire, on peut traduire, on doit traduire de cette façon. Édition Didot : « .... juvenes *quum* « alios, tum autem filium meum.... » Il suffit de tenir compte de la valeur de τούς (*illos*), pour voir qu'Homère ne prête pas une absurdité à Jupiter, et qu'il lui a fait dire : « .... une foule de jeunes guerriers, et, entre ces vaillants, mon fils Sarpédon. » Peu importe que Sarpédon ait été tué ou non à part : il a eu le sort des autres héros tués par Achille. Jupiter prédit donc très-exactement ; et la correction était inutile.

69. Παλίωξιν, une poursuite en sens inverse. Les Grecs, poursuivis maintenant, feront un retour offensif, et ils poursuivront les Troyens. *Scholies :* ἡ διπλῆ σὺν ἀστερίσκῳ, ὅτι οὐχ Ὁμηρικῶς ἡ παλίωξις. Il est dificile de comprendre ce que signifie cette note; car παλίωξις est une expression parfaitement homérique. On l'a vue, XII, 71. Cependant Lehrs n'hésite point à y voir et la condamnation spéciale du vers 69, et les termes mêmes de l'arrêt d'Aristarque. Mais la diple indique seulement qu'Aristarque trouvait ici quelque chose à noter, et l'astérisque, qu'on avait déjà vu παλίωξις dans Homère. Je crois qu'ici la note est incomplète ou altérée, et que la vraie doctrine d'Aristarque sur παλίωξις est dans ce que nous avons transcrit ailleurs des *Scholies* et d'Apollonius. Voyez la note XII, 71.

71. Ἴλιον αἰπύ. C'est le seul passage d'Homère où Ἴλιον ne soit pas l'accusatif féminin d'Ἴλιος. Étienne de Byzance, au mot Ἴλιον : οὐδετέρως δὲ παρὰ πᾶσι τὸ Ἴλιον, παρ' Ὁμήρῳ δὲ θηλυκῶς· τὸ γὰρ Ἴλιον αἰπὺ νοθεύει Ἀρίσταρχος. Mais Aristarque ne se contentait pas de rejeter Ἴλιον αἰπύ, il corrigeait le vers. Il lisait Ἴλιον ἐκπέρσωσιν, au lieu de Ἴλιον αἰπὺ ἕλοιεν. On s'accordait généralement à condamner la vulgate. *Scholies :* σημείωσαι τοῦτο, ὅτι οὐδετέρως τὸ Ἴλιον ἐνθάδε φησὶ μόνον· διὸ καὶ ἀθετεῖται στίχος οὗτος. Cependant quelques-uns soutenaient la légitimité des deux formes, et voyaient ici un de ces ἅπαξ εἰρημένα si fréquents dans Homère. C'est parmi ces prudents que se range Eustathe. L'usage postérieur et l'*Ilium* des Latins semblent appuyer leur opinion. — Ἀθηναίης διὰ βουλάς. C'est Minerve qui inspira aux Grecs le stratagème du cheval de bois.

72. Παύω, le présent dans le sens du futur. Nous disons de même : « D'ici là, je persiste. » Quelques anciens lisaient παύσω, correction inutile.

72-73. Οὔτε τιν' ἄλλον ἀθανάτων. Vil-

ἀθανάτων Δαναοῖσιν ἀμυνέμεν ἐνθάδ' ἐάσω,
πρίν γε τὸ Πηλείδαο τελευτηθῆναι ἐέλδωρ,
ὥς οἱ ὑπέστην πρῶτον, ἐμῷ δ' ἐπένευσα κάρητι,
ἤματι τῷ ὅτ' ἐμεῖο θεὰ Θέτις ἥψατο γούνων,
λισσομένη τιμῆσαι Ἀχιλλῆα πτολίπορθον.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη·
βῆ δὲ κατ' Ἰδαίων ὀρέων ἐς μακρὸν Ὄλυμπον.
Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀΐξῃ νόος ἀνέρος, ὅστ' ἐπὶ πολλὴν
γαῖαν ἐληλουθὼς φρεσὶ πευκαλίμῃσι νοήσῃ·
ἔνθ' εἴην, ἢ ἔνθα· μενοινήῃσί τε πολλά·

loison, οὔτε τιν' ἄλλων ἀθανάτων. La vulgate mérite la préférence, ne fût-ce que pour l'allitération χόλον, ἄλλον, si bien dans le goût des Grecs. Mais on a le droit de choisir, puisque, dans les deux cas, l'écriture était primitivement identique : ΑΛΛΟΝ.

74. Τὸ.... ἐέλδωρ, *illud desiderium :* le terrible vœu.

75. Ἐπένευσα κάρητι. Voyez I, 528–530 et les notes sur ces trois vers.

78. Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε.... A la suite de ce vers, on en lisait un autre, dans certains textes antiques : Ζῆν' ὑποταρβήσασα· νόος δέ οἱ ἄλλα μενοίνα.

79. Βῆ δὲ.... Voyez VIII, 410 et l'explication de ἐς dans la note sur ce vers. Ce que fait la Iris, Junon le fait ici. — Au lieu de βῆ δὲ κατ', Zénodote écrivait βῆ δ' ἐξ.

80-84. Ὡς δ' ὅτ' ἂν.... Homère dit, en parlant des vaisseaux des Phéaciens, *Odyssée*, VII, 36, qu'ils sont rapides comme l'aile des oiseaux, ou *comme la pensée;* mais c'est ici le seul passage où il ait développé la comparaison de la rapidité physique avec le mouvement de l'âme. Le détail de la phrase n'est pas sans difficulté; mais le sens général est d'une clarté parfaite. Didyme : ὥσπερ ὁ νοῦς ἀνδρὸς πολλὴν ἐπεληλυθότος γῆν, καὶ πολλὰ ἱστορηκότος, ἐν ὑπομνήσει ποιεῖται τὰ ἱστορημένα, καὶ ταχέως ἄλλοτε ἐπ' ἄλλο μεταβαίνει, οὕτω καὶ ἡ Ἥρα τότε ἐκ τῆς Ἴδης εὐθέως παρεγένετο εἰς τὸν Ὄλυμπον.

82. Ἔνθ' εἴην, ἢ ἔνθα, je voudrais être ici, je voudrais être là. Bothe : « Recte ille « in scholiis brevibus : εἰς ἐκείνην τὴν « χώραν πορευθείην, ἢ εἰς ταύτην πο- « ρευοίμην. *Utinam illic essem, vel illic!* « apta vox ad ingenium ejus qui multas « regiones obiit : ἐπὶ πολλὴν γαῖαν ἐλη- « λυθότος. Non cogitationum hoc loco, ut « alias, sed optatorum ac votorum prædi- « catur celeritas; quibus votis inprimis con- « veniunt verba ἀΐξῃ, μενοινήῃσι et ὣς « κραιπνῶς μεμαυῖα. » Cette interprétation ancienne semble parfaitement plausible. Cependant la plupart des philologues modernes ne l'acceptent point. Quelques-uns font de εἴην l'équivalent éolien de εἶεν, et le rattachent à εἶμι, aller. Mais *je voudrais aller ici ou là*, et *je voudrais être ici ou là*, c'est tout un pour le sens. A quoi bon ôter εἴην à son verbe naturel? D'autres corrigent le texte. Hermann propose ἔνθ' ἤην (*hic fui*). Cette leçon avait été déjà proposée par quelques anciens. L'écriture primitive est ΕΕΝ, qui donne aussi bien ἤην que εἴην, et εἴην que ἤην, ou ἔην, ou ἦεν, ou εἶεν. La pensée alors n'est plus qu'un souvenir. Dübner, d'après Thiersch, croit que la première personne est inadmissible dans la phrase. Il ne doute pas qu'un changement soit indispensable. Celui qu'il préfère ne porte que sur une seule lettre : ἔνθ' εἴη κ' ἢ ἔνθα (*hic fuerit vel illic*). Il détache de νοήσῃ l'expression discutée, et il entend que l'homme est tantôt ici tantôt là, grâce à la rapidité de sa pensée. Au reste, Dübner convient que presque chaque lettre, dans le texte d'Homère, est attestée par des autorités, et que les conjectures, même les plus vraisemblables, sont toujours fort hasardeuses. En effet, εἴην est

ὣς κραιπνῶς μεμαυῖα διέπτατο πότνια Ἥρη·
ἵκετο δ' αἰπὺν Ὄλυμπον, ὁμηγερέεσσι δ' ἐπῆλθεν
ἀθανάτοισι θεοῖσι Διὸς δόμῳ· οἱ δὲ ἰδόντες
πάντες ἀνήϊξαν, καὶ δεικανόωντο δέπασσιν.
Ἡ δ' ἄλλους μὲν ἔασε, Θέμιστι δὲ καλλιπαρήῳ
δέκτο δέπας· πρώτη γὰρ ἐναντίη ἦλθε θέουσα,
καί μιν φωνήσασ' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ἥρη, τίπτε βέβηκας, ἀτυζομένη δὲ ἔοικας;
Ἦ μάλα δή σ' ἐφόβησε Κρόνου παῖς, ὅς τοι ἀκοίτης.
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα θεὰ λευκώλενος Ἥρη·
Μή με, θεὰ Θέμι, ταῦτα διείρεο· οἶσθα καὶ αὐτή,
οἷος κείνου θυμὸς ὑπερφίαλος καὶ ἀπηνής.
Ἀλλὰ σύγ' ἄρχε θεοῖσι δόμοις ἔνι δαιτὸς ἐΐσης·
ταῦτα δὲ καὶ μετὰ πᾶσιν ἀκούσεαι ἀθανάτοισιν,
οἷα Ζεὺς κακὰ ἔργα πιφαύσκεται· οὐδέ τί φημι

la leçon même d'Aristarque. *Scholies :* οὕτως Ἀρίσταρχος, ἔνθ' εἴην, μετὰ τοῦ ν, καὶ διὰ τῶν δύο η μενοινήῃσι. Toute l'école d'Aristarque a maintenu cette leçon. Le scholiaste A : ἐνθ' εἴην ἢ ἔνθα, σὺν τῷ ν, οἱ Ἀριστάρχειοι γράφουσιν. Cette note semble indiquer que d'autres proposaient déja, dès l'antiquité, de lire εἴη. — Μενοινήῃσι, *vulgo* μενοινήσειε (correction byzantine). Voyez la scholie citée à l'instant. On aura voulu une concordance exacte des modes ; mais la syntaxe d'Homère confond très-bien l'optatif avec le subjonctif.

86. Καὶ δεικανόωντο δέπασσιν, et ils (lui) tendirent la main avec des coupes : et ils l'accueillirent en lui offrant des coupes. Le verbe δεικανάω est un synonyme de δείκνυμι. Voyez les notes IV, 4 et IX, 196 et 224. Zénodote écrivait, καὶ δεικανόωντ' ἐπέεσσιν. D'autres, κάλεον δέ μιν εἷς ἕ ἕκαστος. Ces leçons ont été rejetées par Aristarque, à cause de δέκτο δέπας, vers 88, et parce que Junon a un siége à elle : ἰδίαν γὰρ ἔχει καθέδραν.

87. Θέμιστι. On verra, XVI, 387, l'accusatif pluriel θέμιστας, synonyme de δίκας. La déclinaison ordinaire est Θέμις, Θέμιδος. Le datif, ici, dépend de δέκτο. Junon tend la main *à Thémis*, pour recevoir la coupe. On ne pourrait guère expliquer comme on fait ailleurs, II, 186, où οἱ va indifféremment ou avec σκῆπτρον ou avec δέξατο. Ce passage-ci prouve, selon moi, que c'est Aristarque qui a raison, et que, même au chant II, il est préférable d'entendre οἱ comme ἀπ' αὐτοῦ (de la main d'Agamemnon). Voyez la note II, 186. Dübner rattache pourtant l'exemple actuel à l'explication οἱ σκῆπτρον, *son sceptre*. Alors ce serait la coupe *à Thémis* pour la coupe *de Thémis*. Δέχεσθαι, à ce qu'il dit, demande le génitif pour indiquer la personne de laquelle on reçoit quelque chose ; et le datif dépend alors du substantif. Mais la syntaxe d'Homère est trop flottante, pour qu'on puisse affirmer que le poëte n'a pas dit : prendre de la main *à quelqu'un* (δεχεσθαί τινι) un sceptre, une coupe ou autre chose.

91. Κρόνου παῖς. Les querelles de Jupiter et de Junon étaient fréquentes, et il n'y avait que Jupiter qui eût pu mettre un tel désordre dans l'esprit de Junon. A son effarement, Thémis devine aussitôt qu'il y a eu querelle conjugale : « Statim suspicatur de Jove, » comme dit Bothe.

92. Θεὰ λευκώλενος Ἥρη. Ancienne variante, βοῶπις πότνια Ἥρη.

94. Κείνου, *vulgo* ἐκείνου. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, κείνου.

πᾶσιν ὁμῶς θυμὸν κεχαρησέμεν, οὔτε βροτοῖσιν
οὔτε θεοῖς, εἴπερ τις ἔτι νῦν δαίνυται εὔφρων.
Ἡ μὲν ἄρ' ὣς εἰποῦσα καθέζετο πότνια Ἥρη·
ὤχθησαν δ' ἀνὰ δῶμα Διὸς θεοί· ἡ δὲ γέλασσεν
χείλεσιν, οὐδὲ μέτωπον ἐπ' ὀφρύσι κυανέῃσιν
ἰάνθη· πᾶσιν δὲ νεμεσσηθεῖσα μετηύδα·
Νήπιοι, οἳ Ζηνὶ μενεαίνομεν ἀφρονέοντες.
Ἦ ἔτι μιν μέμαμεν καταπαυσέμεν ἆσσον ἰόντες,
ἢ ἔπει ἠὲ βίῃ· ὁ δ' ἀφήμενος οὐκ ἀλεγίζει,
οὐδ' ὄθεται· φησὶν γὰρ ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσιν
κάρτεΐ τε σθένεΐ τε διακριδὸν εἶναι ἄριστος.
Τῷ ἔχεθ', ὅττι κεν ὔμμι κακὸν πέμπῃσιν ἑκάστῳ.
Ἤδη γὰρ νῦν ἔλπομ' Ἄρηΐ γε πῆμα τετύχθαι·
υἱὸς γάρ οἱ ὄλωλε μάχῃ ἔνι, φίλτατος ἀνδρῶν,
Ἀσκάλαφος, τόν φησιν ὃν ἔμμεναι ὄβριμος Ἄρης.
Ὣς ἔφατ'· αὐτὰρ Ἄρης θαλερὼ πεπλήγετο μηρὼ
χερσὶ καταπρηνέσσ', ὀλοφυρόμενος δ' ἔπος ηὔδα·

98. Κεχαρησέμεν pour χαιρήσειν : *gavisurum esse*, devoir se réjouir.

101. Ἡ δὲ γέλασσεν, *vulgo* ἡ δ' ἐγέλασσεν. L'écriture primitive pouvait se lire des deux manières. Aristarque lit sans augment.

103. Νεμεσσηθεῖσα doit être pris dans un sens général : *indignata*. C'est la conséquence de ce qui vient d'être dit, que Junon ne rit que des lèvres, et que son front est resté soucieux. Elle parle d'un ton de colère, en personne qui ne se résigne que par force. Cependant on expliquait, dans l'école d'Aristarque, νεμεσσηθεῖσα par μεμψαμένη, et les uns l'entendaient d'un grief contre les dieux, les autres de son ressentiment contre Jupiter. Même avec la première de ces deux interprétations, le datif πᾶσι dépend toujours de μετηύδα. C'est à tort qu'Eustathe paraphrase dans un autre sens (πᾶσι νεμεσηθεῖσα, ἤγουν πάντας μεμψαμένη).

106. Ἀφήμενος, assis à distance : assis loin de nous.

108. Διακριδόν, manifestement. Voyez la note XII, 103.

109. Τῷ ἔχε(τε), par conséquent tenez-vous : par conséquent résignez-vous. Le stoïcien Chrysippe faisait, dit-on, un grand éloge du poëte, au sujet du vers 109 et de la sage résignation qui y est recommandée. Ce vers était comme une formule toute faite, pour un des principes fondamentaux de la doctrine de Zénon : ἀνέχου. *Scholies :* διὸ ἀνέχεσθε καὶ ὑπομένετε. Mais Dübner remarque avec raison que Junon a une arrière-pensée, et qu'elle cherche, en réalité, à irriter les dieux contre Jupiter, loin de vouloir calmer leurs ressentiments. Les Alexandrins trouvaient même qu'elle manquait aux règles oratoires, en ne parlant que pour tâter les esprits. *Scholies :* οὐ πρὸς πεῖραν ἀλλὰ πρὸς πειθαρχίαν οἱ λόγοι. Bothe répond, à cette critique, qu'autre est le rôle de la sage Minerve, autre le rôle de Junon, surtout de Junon en colère.

112. Ἀσκάλαφος. Ascalaphe était un des deux chefs des Minyens. Voyez II, 511-514.

114. Χερσὶ καταπρηνέσσ(ι), de ses mains penchées : du plat de ses mains. L'é-

Μὴ νῦν μοι νεμεσήσετ', Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες,
τίσασθαι φόνον υἷος, ἰόντ' ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν·
εἴπερ μοι καὶ μοῖρα, Διὸς πληγέντι κεραυνῷ
κεῖσθαι ὁμοῦ νεκύεσσι μεθ' αἵματι καὶ κονίῃσιν.
Ὣς φάτο, καί ῥ' ἵππους κέλετο Δεῖμόν τε Φόβον τε
ζευγνύμεν, αὐτὸς δ' ἔντε' ἐδύσετο παμφανόωντα.
Ἔνθα κ' ἔτι μείζων τε καὶ ἀργαλεώτερος ἄλλος
πὰρ Διὸς ἀθανάτοισι χόλος καὶ μῆνις ἐτύχθη,
εἰ μὴ Ἀθήνη, πᾶσι περιδείσασα θεοῖσιν,
ὦρτο διὲκ προθύρου, λίπε δὲ θρόνον ἔνθα θάασσεν·
τοῦ δ' ἀπὸ μὲν κεφαλῆς κόρυθ' εἵλετο, καὶ σάκος ὤμων,
ἔγχος δ' ἔστησε στιβαρῆς ἀπὸ χειρὸς ἑλοῦσα
χάλκεον· ἡ δ' ἐπέεσσι καθάπτετο θοῦρον Ἄρηα·
Μαινόμενε, φρένας ἠλὲ, διέφθορας. Ἦ νύ τοι αὔτως
οὔατ' ἀκουέμεν ἐστὶ, νόος δ' ἀπόλωλε καὶ αἰδώς.
Οὐκ ἀΐεις ἅ τέ φησι θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
ἣ δὴ νῦν πὰρ Ζηνὸς Ὀλυμπίου εἰλήλουθεν;
Ἦ ἐθέλεις αὐτὸς μὲν ἀναπλήσας κακὰ πολλὰ

pithète indique seulement la position des mains, qui ne sont ni retournées ni relevées. *Scholies :* κατωφερέσιν. Eustathe : οὐχ ὑπτίαις. — Δ' ἔπος ηὔδα. Ancienne variante, δὲ προσηύδα.

116. Υἷος, génitif de υἷς (forme inusitée) identique à υἱός ou υἱεύς.

119. Δεῖμόν τε Φόβον τε. Dimus et Phobus, la crainte et la fuite personnifiées, sont les fils de Mars. Voyez XIII, 299, où Phobus est appelé φίλος υἱός du dieu qu'il accompagne. Quelques anciens ont cru que Dimus et Phobus étaient les chevaux de Mars. Mais κέλομαι se construit avec l'accusatif, aussi bien qu'avec le datif. Les accusatifs Δεῖμον et Φόβον dépendent donc de κέλετο, et non de ζευγνύμεν. Eustathe : οἱ μὲν ἵπποι ἐνταῦθα σιγῶνται τίνες ἦσαν, ὁ δὲ Δεῖμος καὶ ὁ Φόβος, υἱοὶ Ἄρεως καὶ ὀπαδοὶ, κελεύονται ζεῦξαι αὐτούς.

121. Μείζων. Il s'agit d'un courroux *plus grand* que celui qui avait éclaté contre Minerve et Neptune.

123. Περιδείσασα, *vulgo* περιδδείσασα. *Scholies :* διὰ τοῦ ἑτέρου δ, αἱ Ἀριστάρχου. Voyez ἀδεές, VIII, 423, et la note sur ce mot.

125. Τοῦ, de lui (de Mars).

126. Ἔστησε, elle dressa, c'est-à-dire elle posa contre le mur.

128. Ἠλέ, apocope pour ἠλεέ : égaré. Eustathe : γίνεται δὲ παρὰ τὴν ἤλην, ὅ ἐστι πλάνην. Le mot ἤλη est le même que ἄλη, course errante. Curtius admet la forme ἠλός, et rapproche ἠλίθιος de ἠλεός ou ἠλός. — Διέφθορας, *periisti*, tu es mort! tu vas périr! c'est fait de toi! On employait quelquefois διέφθορα dans le sens actif; mais διέφθορας a évidemment ici la signification intransitive. Eustathe : νῦν μὲν παθητικῶς κεῖται, ἀντὶ τοῦ διεφθάρης. La plupart mettent un point d'interrogation après διέφθορας. Le point ordinaire suffit. — Αὔτως, *sic*, de cette façon, c'est-à-dire pour n'en rien faire. C'est un des passages où αὔτως peut être considéré comme exact équivalent de μάτην (en vain).

132. Ἀναπλήσας κακὰ πολλά s'explique par l'idée d'une coupe. La traduction *per-*

ἂψ ἴμεν Οὔλυμπόνδε, καὶ ἀχνύμενός περ, ἀνάγκῃ,
αὐτὰρ τοῖς ἄλλοισι κακὸν μέγα πᾶσι φυτεῦσαι;
Αὐτίκα γὰρ Τρῶας μὲν ὑπερθύμους καὶ Ἀχαιοὺς
λείψει, ὁ δ' ἡμέας εἶσι κυδοιμήσων ἐς Ὄλυμπον·
μάρψει δ' ἑξείης, ὅς τ' αἴτιος ὅς τε καὶ οὐκί.
Τῷ σ' αὖ νῦν κέλομαι μεθέμεν χόλον υἷος ἑῆος·
ἤδη γάρ τις τοῦγε βίην καὶ χεῖρας ἀμείνων
ἢ πέφατ', ἢ καὶ ἔπειτα πεφήσεται· ἀργαλέον δὲ
πάντων ἀνθρώπων ῥῦσθαι γενεήν τε τόκον τε.
Ὣς εἰποῦσ' ἵδρυσε θρόνῳ ἔνι θοῦρον Ἄρηα.
Ἥρη δ' Ἀπόλλωνα καλέσσατο δώματος ἐκτὸς,
Ἶρίν θ', ἥτε θεοῖσι μετάγγελος ἀθανάτοισιν·
καί σφεας φωνήσασ' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ζεὺς σφὼ εἰς Ἴδην κέλετ' ἐλθέμεν ὅττι τάχιστα·
αὐτὰρ ἐπὴν ἔλθητε, Διός τ' εἰς ὦπα ἴδησθε,
ἕρδειν ὅττι κε κεῖνος ἐποτρύνῃ καὶ ἀνώγῃ.
Ἡ μὲν ἄρ' ὣς εἰποῦσα πάλιν κίε πότνια Ἥρη·

pessus mala multa supprime l'image, et ne donne que le sens dérivé. Le scholiaste de Pierre Victorius : οἷον κρατῆρα κακῶν πληρώσας. Nous disons, en français : *vider la coupe du malheur;* mais cela revient au même; car on ne remplit la coupe que pour la vider.

134. Αὐτὰρ.... Zénodote donnait un texte tout différent : Αὐτὰρ τοῖς ἄλλοισι Θέτις μέγα πῆμα φυτεῦσαι. C'est Aristophane de Byzance qui a fait prévaloir le texte devenu depuis la vulgate. — Τοῖς ἄλλοισι, à ces autres-là. Elle montre les dieux. La pensée est plus complète qu'en supposant τοῖς un simple article.

136. Ὁ, lui (Jupiter). — Ἡμέας εἶσι, *ad nos veniet*, il viendra nous trouver.

138. Υἷος ἑῆος, génitif causal : au sujet de (ton) vaillant fils. Voyez, sur ἑῆος, la note I, 393. Zénodote, ici comme là, écrivait ἑοῖο.

139. Τοῦγε. Zénodote et Aristophane de Byzance, τοῦδε.

140. Ἢ πέφατ(αι), ἢ.... πεφήσεται, ou a été tué, ou sera tué. — Ἀργαλέον est une litote, et dit le moins pour le plus; car la chose est impossible, même à Jupiter. *Scholies :* τὸ γὰρ ἀργαλέον νῦν ἀντὶ τοῦ ἀδύνατον κεῖται.

141. Πάντων ἀνθρώπων ne signifie pas *de tous les hommes*, mais d'hommes quelconques, ou plutôt d'êtres humains quelconques; car il désigne surtout les mères qui ne sont point déesses. Mars ne peut sauver Ascalaphe, parce que le guerrier est né d'une mortelle, et parce qu'Astyoché lui a communiqué l'infirmité humaine. Didyme : ἀδύνατόν ἐστι θεῷ ῥύεσθαι τὴν ἐξ ἑαυτοῦ ἀνθρωπίνην γένεσιν.

147-148. Αὐτὰρ ἐπὴν.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristophane de Byzance et Aristarque leur reprochent de n'être pas à leur place dans la bouche de Junon : ἀθετοῦνται ἀμφότεροι, ὅτι ἀνηθοποίητοί εἰσι. Ceci est une question de goût; et l'on est libre, par conséquent, d'accepter ou de rejeter l'athétèse. Nous ne mettons pas les deux vers entre crochets.

147. Εἰς ὦπα ἴδησθε pour εἰσίδησθε ὦπα. L'hiatus est un de ceux où l'on a à peu près la certitude qu'il y avait primitivement digamma. On disait Ϝίδησθε. Le latin *video* en est la preuve.

ἕζετο δ' εἰνὶ θρόνῳ· τὼ δ' ἀΐξαντε πετέσθην,
Ἴδην δ' ἵκανον πολυπίδακα, μητέρα θηρῶν·
εὗρον δ' εὐρύοπα Κρονίδην ἀνὰ Γαργάρῳ ἄκρῳ
ἥμενον· ἀμφὶ δέ μιν θυόεν νέφος ἐστεφάνωτο.
Τὼ δὲ πάροιθ' ἐλθόντε Διὸς νεφεληγερέταο
στήτην· οὐδέ σφωϊν ἰδὼν ἐχολώσατο θυμῷ,
ὅττι οἱ ὦκ' ἐπέεσσι φίλης ἀλόχοιο πιθέσθην.
Ἶριν δὲ προτέρην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Βάσκ' ἴθι, Ἶρι ταχεῖα, Ποσειδάωνι ἄνακτι
πάντα τάδ' ἀγγεῖλαι, μηδὲ ψευδάγγελος εἶναι.
Παυσάμενόν μιν ἄνωχθι μάχης ἠδὲ πτολέμοιο
ἔρχεσθαι μετὰ φῦλα θεῶν, ἢ εἰς ἅλα δῖαν.
Εἰ δέ μοι οὐκ ἐπέεσσ' ἐπιπείσεται, ἀλλ' ἀλογήσει,
φραζέσθω δὴ ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν,
μή μ' οὐδὲ, κρατερός περ ἐὼν, ἐπιόντα ταλάσσῃ
μεῖναι, ἐπεί εὑ φημι βίῃ πολὺ φέρτερος εἶναι,
καὶ γενεῇ πρότερος· τοῦ δ' οὐκ ὄθεται φίλον ἦτορ,
ἶσον ἐμοὶ φάσθαι, τόντε στυγέουσι καὶ ἄλλοι.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε ποδήνεμος ὠκέα Ἶρις·
βῆ δὲ κατ' Ἰδαίων ὀρέων εἰς Ἴλιον ἱρήν.
Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἐκ νεφέων πτῆται νιφὰς ἠὲ χάλαζα
ψυχρὴ ὑπὸ ῥιπῆς αἰθρηγενέος Βορέαο·

155. Οὐδέ σφωϊν.... ἐχολώσατο. *Il ne s'irrita point contre eux* équivaut à *il fut content d'eux*.

159. Ἀγγεῖλαι et εἶναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

162. Ἀλογήσει, de ἀ privatif et de λόγος, compte. *Scholies :* λόγον οὐ ποιήσεται, καταφρονήσει. Jupiter suppose que son frère pourrait bien ne pas tenir compte de l'ordre.

164. Ταλάσσῃ, qu'il ose. Voyez la note XIII, 829 sur ταλάσσῃς.

165. Εὑ, *ipso*, que lui-même.

166-167. Καὶ γενέῃ.... Vers marqués d'astérisques et d'obels dans le manuscrit de Venise. Ils ne sont bien placés, selon Aristarque, qu'un peu plus bas, dans la bouche d'Iris : ὅτι τοὺς ὕστερον λεγομένους ὑπὸ τῆς Ἴριδος δι' ἐπιείκειαν, ἐνθάδε τις μετενήνοχεν. D'après cette observation, il faudrait ôter ces deux vers d'ici, mais les laisser, 182-183, à la suite du message, où ils ne figurent maintenant que comme simple répétition. Voyez plus bas la note du vers 204.

167. Ἶσον ἐμοὶ φάσθαι. Voyez I, 187 et la note sur ce vers. — Τόντε στυγέουσι, celui que redoutent, c'est-à-dire moi que redoutent. Bothe : « Metuunt Jovem alii « dii propterea quod illos quoque pridem « punivit, ut nunc puniturus est Neptu- « num, si pergat resistere. Ergo hoc idem « est ac si dixisset : ὥστε καὶ ἄλλους ἐτι- « σάμην. »

169. Βῆ δὲ κατ'. Zénodote, βῆ δ' ἐξ.

171. Αἰθρηγενέος, né de l'αἴθρη (de la

ὣς κραιπνῶς μεμαυῖα διέπτατο ὠκέα Ἶρις,
ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη προσέφη κλυτὸν Ἐννοσίγαιον·
Ἀγγελίην τινά τοι, Γαιήοχε κυανοχαῖτα,
ἦλθον δεῦρο φέρουσα παραὶ Διὸς αἰγιόχοιο.
Παυσάμενόν σ' ἐκέλευσε μάχης ἠδὲ πτολέμοιο
ἔρχεσθαι μετὰ φῦλα θεῶν, ἢ εἰς ἅλα δῖαν.
Εἰ δέ οἱ οὐκ ἐπέεσσ' ἐπιπείσεαι, ἀλλ' ἀλογήσεις,
ἠπείλει καὶ κεῖνος ἐναντίβιον πολεμίζων
ἐνθάδ' ἐλεύσεσθαι· σὲ δ' ὑπεξαλέασθαι ἀνώγει
χεῖρας, ἐπεὶ σέο φησὶ βίῃ πολὺ φέρτερος εἶναι,
καὶ γενεῇ πρότερος· σὸν δ' οὐκ ὄθεται φίλον ἦτορ,
ἶσόν οἱ φάσθαι, τόν τε στυγέουσι καὶ ἄλλοι.
Τὴν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη κλυτὸς Ἐννοσίγαιος·
Ὢ πόποι, ἦ ῥ', ἀγαθός περ ἐών, ὑπέροπλον ἔειπεν,
εἴ μ' ὁμότιμον ἐόντα βίῃ ἀέκοντα καθέξει.
Τρεῖς γάρ τ' ἐκ Κρόνου εἰμὲν ἀδελφεοί, οὓς τέκετο Ῥέα,
Ζεὺς καὶ ἐγώ, τρίτατος δ' Ἀΐδης, ἐνέροισιν ἀνάσσων.
Τριχθὰ δὲ πάντα δέδασται, ἕκαστος δ' ἔμμορε τιμῆς·
ἤτοι ἐγὼν ἔλαχον πολιὴν ἅλα ναιέμεν αἰεί,
παλλομένων, Ἀΐδης δ' ἔλαχε ζόφον ἠερόεντα·

région supérieure de l'air) : soufflant du haut du ciel. Ailleurs, *Odyssée*, V, 296, Homère dit αἰθρηγενέτης, pour qualifier le même vent. C'est donc bien à tort que quelques-uns donnent a αἰθρηγενής un sens actif. La terminaison γενής a même toujours le sens de *natus* ; et nos chimistes du dernier siècle se sont trompés du tout au tout quand ils ont fait les mots *oxygène* et *hydrogène* pour dire engendre-acides et engendre-eau.

176-183. Παυσάμενον.... Iris répète, *mutatis mutandis*, les paroles de Jupiter. Voyez plus haut, 160-167, et les notes sur ces huit vers.

185. Ὑπέροπλον, une chose excessive : une chose plus qu'arrogante. *Scholies* : ὑπὲρ τὴν ἑαυτοῦ ἰσχύν· ἡ δὲ μεταφορὰ ἀπὸ τῶν μὴ ἀναλογούντων ὅπλων. Le discours de Neptune est en effet le développement de cette pensée, que Jupiter outrepasse ses droits.

186. Καθέξει, *cohibebit*, il contraindra : il a la prétention de contraindre.

187. Οὓς τέκετο Ῥέα. Bothe et d'autres, οὓς τέκε Ῥείη. C'est une correction moderne, imaginée pour établir une quantité régulière et éviter la synizèse (Ῥέα monosyllabe). Mais aucun manuscrit n'autorise cette leçon d'une manière formelle. Ceux qui s'en rapprochent le plus donnent οὓς τέκε Ῥέα, qui est impossible. Eustathe désirait qu'on trouvât une autorité pour corriger le vers : εἰ δ' ἴσως εὕρηταί που οὓς τέκε Ῥείη, ἀπαθῶς ἔχει ὁ στίχος. Mais son *peut-être* ne s'est point réalisé. D'ailleurs, la forme homérique est Ῥεία et non Ῥείη. Voyez la note XIV, 203.

191. Παλλομένων, sous-entendu ἡμῶν : *sortientibus nobis*, dans notre partage réglé par le sort. Je mets le mot entre deux virgules, afin de déterminer la pensée. Quelques-uns prennent παλλομένων dans

Ζεὺς δ' ἔλαχ' οὐρανὸν εὐρὺν, ἐν αἰθέρι καὶ νεφέλῃσιν·
γαῖα δ' ἔτι ξυνὴ πάντων καὶ μακρὸς Ὄλυμπος.
Τῷ ῥα καὶ οὔτι Διὸς βέομαι φρεσίν· ἀλλὰ ἕκηλος,
καὶ κρατερός περ ἐὼν, μενέτω τριτάτῃ ἐνὶ μοίρῃ.
Χερσὶ δὲ μήτι με πάγχυ, κακὸν ὥς, δειδισσέσθω.
Θυγατέρεσσιν γάρ τε καὶ υἱάσι βέλτερον εἴη
ἐκπάγλοις ἐπέεσσιν ἐνισσέμεν, οὓς τέκεν αὐτός·
οἵ ἑθεν ὀτρύνοντος ἀκούσονται, καὶ ἀνάγκῃ.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα ποδήνεμος ὠκέα Ἶρις·
Οὕτω γὰρ δή τοι, Γαιήοχε κυανοχαῖτα,
τόνδε φέρω Διὶ μῦθον ἀπηνέα τε κρατερόν τε,
ἦ τι μεταστρέψεις; Στρεπταὶ μέν τε φρένες ἐσθλῶν.
Οἶσθ' ὡς πρεσβυτέροισιν Ἐρινύες αἰὲν ἕπονται.
Τὴν δ' αὖτε προσέειπε Ποσειδάων ἐνοσίχθων·

un sens passif. Édition Didot : *motis sortibus*. Mais Homère lui-même nous fournit la preuve que cette interprétation n'est point exacte. *Iliade*, XXIV, 400 : Τῶν μέτα παλλόμενος κλήρῳ λάχον ἐνθάδ' ἕπεσθαι. Les Alexandrins commentent παλλομένων dans le sens qu'a là παλλόμενος. *Scholies :* κλήρῳ μεριζομένων· πάλος γὰρ ὁ κλῆρος. Hésychius traduit le mot par κληρουμένων.

192. Εὐρύν. Zénodote, αἰπύν.

193. Ἔτι, encore : jusqu'à présent; malgré les empiétements de Jupiter. La correction γαῖα δέ τοι, que Bothe trouve parfaite, et qu'il a substituée au texte consacré, affaiblit l'expression et lui ôte toute couleur. C'est en vertu même de ce mot ἔτι, que Neptune va dire qu'il n'obéira point.

194. Βέομαι, comme βείομαι : *agam*, j'agirai ou je vivrai. Curtius considère βείομαι et βέομαι comme le futur épique de βιόω. Quelques anciens l'expliquaient de même. Cependant la plupart y voyaient une forme de βάω (βαίνω). Eustathe : οὐκ ὀφείλω βαίνειν.

196. Δειδισσέσθω. Voyez les notes II, 190 et IV, 184.

197. Βέλτερον. C'est la leçon d'Aristarque. Aristophane de Byzance lisait, κάλλιον. Autre variante, κέρδιον. Cette dernière leçon est fort ancienne aussi, et elle est vantée dans les *Scholies*. C'est celle du manuscrit de Venise. Elle donnait peut-être quelque chose de plus ironique à la phrase. Le père de famille, dirait alors Neptune, *gagnera* beaucoup à être obéi dans sa maison. Mais ce n'est toujours qu'une correction alexandrine.

198. Ἐνισσέμεν pour ἐνίσσειν : de gourmander. *Scholies :* κακολογεῖν, ἐπιπλήσσειν.

202. Φέρω, porté-je? porterai-je? dois-je porter?

204. Πρεσβυτέροισιν. Homère donne partout un privilége à l'aînesse. Les dieux eux-mêmes sont soumis à cette loi. Bothe : « De diis tanquam de hominibus loquitur « poeta, more illius ævi, quo proxima « parentum fuit filiorum natu majorum « auctoritas. » C'est l'expression πρεσβυτέροισι qui a fait supposer à Aristarque qu'Iris seule avait dit les vers sur les droits de l'aîné : ἡ διπλῆ, ὅτι τοῦτο παρ' ἑαυτῆς προσέθηκεν ἡ Ἶρις, καὶ τὰ ἐν τοῖς ἐπάνω οὖν οὐχ ὑπὸ Διὸς εἴρηται, καὶ γενεῇ πρότερος. Ici encore, c'est une question d'appréciation. La raison donnée n'est point démonstrative. — Ἕπονται (suivent) équivaut ici à ὑπηρέτιδές εἰσι, sont au service de. Voyez, pour ce qui concerne les Érinyes, la note IX, 571.

Ἶρι θεά, μάλα τοῦτο ἔπος κατὰ μοῖραν ἔειπες·
ἐσθλὸν καὶ τὸ τέτυκται, ὅτ' ἄγγελος αἴσιμα εἰδῇ.
Ἀλλὰ τόδ' αἰνὸν ἄχος κραδίην καὶ θυμὸν ἱκάνει,
ὁππότ' ἂν ἰσόμορον καὶ ὁμῇ πεπρωμένον αἴσῃ
νεικείειν ἐθέλῃσι χολωτοῖσιν ἐπέεσσιν.
Ἀλλ' ἤτοι νῦν μέν γε νεμεσσηθεὶς ὑποείξω·
ἄλλο δέ τοι ἐρέω, καὶ ἀπειλήσω τόγε θυμῷ·
αἴ κεν ἄνευ ἐμέθεν καὶ Ἀθηναίης ἀγελείης,
Ἥρης Ἑρμείω τε καὶ Ἡφαίστοιο ἄνακτος,
Ἰλίου αἰπεινῆς πεφιδήσεται, οὐδ' ἐθελήσει
ἐκπέρσαι, δοῦναι δὲ μέγα κράτος Ἀργείοισιν,
ἴστω τοῦθ', ὅτι νῶϊν ἀνήκεστος χόλος ἔσται.
Ὣς εἰπὼν λίπε λαὸν Ἀχαιϊκὸν Ἐννοσίγαιος·
δῦνε δὲ πόντον ἰών, πόθεσαν δ' ἥρωες Ἀχαιοί.
Καὶ τότ' Ἀπόλλωνα προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Ἔρχεο νῦν, φίλε Φοῖβε, μεθ' Ἕκτορα χαλκοκορυστήν·
ἤδη μὲν γάρ τοι γαιήοχος Ἐννοσίγαιος
οἴχεται εἰς ἅλα δῖαν, ἀλευάμενος χόλον αἰπὺν
ἡμέτερον· μάλα γάρ κε μάχης ἐπύθοντο καὶ ἄλλοι,
οἵπερ ἐνέρτεροί εἰσι θεοὶ, Κρόνον ἀμφὶς ἐόντες.

207. Ἐσθλὸν καὶ τὸ.... « C'est un grand avantage quand l'envoyé, porteur d'ordres, est un homme rempli de sens, qui puisse y ajouter la sagesse d'un conseil. » [Dübner.] — Εἰδῇ. Zénodote, εἴπῃ.

209. Ὁμῇ πεπρωμένον αἴσῃ n'est que le développement de ἰσόμοιρον. *Scholies :* ὁμοίᾳ μεμερισμένον μοίρᾳ. Neptune a eu son tiers dans le partage du monde.

210. Ἐθέλῃσι a pour sujet Jupiter.

211. Νῦν μέν γε, *vulgo* νῦν μέν κε. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, νῦν μέν γε· ἄλλοι δὲ, νῦν μέν κε.

212-217. Ἄλλο δέ τοι.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. L'athétèse est fondée sur le caractère de la pensée et du style : ἀθετοῦνται στίχοι ἕξ, ὅτι εὐτελῆ τὰ κατὰ τὴν σύνθεσιν καὶ τὰ κατὰ τὴν διάνοιαν. Il est certain que Neptune ne parle pas avec la noblesse et la dignité d'un dieu. C'est un homme dépité, et rien de plus. Mais il y a là précisément une preuve que c'est Homère qui le fait parler. Rien n'est plus naturel chez l'homme qu'un dernier grondement après la soumission forcée. On peut certainement, à la rigueur, regarder le discours comme terminé au mot ὑποείξω, vers 211; mais les vers 212-217 ajoutent à l'impression, et achèvent vraiment le discours. Quelques éditeurs mettent entre crochets les six vers condamnés par Aristarque. D'autres y mettent seulement le vers 214; mais, dès que Neptune a nommé Minerve, il doit nommer aussi les autres dieux ennemis des Troyens.

214. Ἥρης.... Ancienne variante, Ἥρης Ἡφαίστου τε καὶ Ἑρμείαο ἄνακτος.

215. Πεφιδήσεται (*pepercerit*) est le futur antérieur de φείδομαι, épargner.

224. Κε.... ἐπύθοντο, auraient entendu (si Neptune ne se fût point soumis). — Ἄλλοι. Ces autres dieux sont les Titans.

225. Ἐνέρτεροι. Jupiter fait comprendre combien le combat eût été épouvanta-

Ἀλλὰ τόδ᾽ ἠμὲν ἐμοὶ πολὺ κέρδιον ἠδὲ οἱ αὐτῷ
ἔπλετο, ὅττι πάροιθε νεμεσσηθεὶς ὑπόειξεν
χεῖρας ἐμάς, ἐπεὶ οὔ κεν ἀνιδρωτί γ᾽ ἐτελέσθη.
Ἀλλὰ σύγ᾽ ἐν χείρεσσι λάβ᾽ αἰγίδα θυσσανόεσσαν,
τὴν μάλ᾽ ἐπισσείων φοβέειν ἥρωας Ἀχαιούς·
σοὶ δ᾽ αὐτῷ μελέτω, Ἑκατηβόλε, φαίδιμος Ἕκτωρ·
τόφρα γὰρ οὖν οἱ ἔγειρε μένος μέγα, ὄφρ᾽ ἂν Ἀχαιοὶ
φεύγοντες νῆάς τε καὶ Ἑλλήσποντον ἵκωνται.
Κεῖθεν δ᾽ αὐτὸς ἐγὼ φράσομαι ἔργον τε ἔπος τε,
ὥς κε καὶ αὖτις Ἀχαιοὶ ἀναπνεύσωσι πόνοιο.
  Ὣς ἔφατ᾽· οὐδ᾽ ἄρα πατρὸς ἀνηκούστησεν Ἀπόλλων·
βῆ δὲ κατ᾽ Ἰδαίων ὀρέων, ἴρηκι ἐοικὼς
ὠκέϊ, φασσοφόνῳ, ὅστ᾽ ὤκιστος πετεηνῶν.
Εὗρ᾽ υἱὸν Πριάμοιο δαΐφρονος, Ἕκτορα δῖον,
ἥμενον, οὐδ᾽ ἔτι κεῖτο, νέον δ᾽ ἐσαγείρετο θυμὸν,
ἀμφὶ ἓ γιγνώσκων ἑτάρους· ἀτὰρ ἆσθμα καὶ ἱδρὼς
παύετ᾽, ἐπεί μιν ἔγειρε Διὸς νόος αἰγιόχοιο.
Ἀγχοῦ δ᾽ ἱστάμενος προσέφη ἑκάεργος Ἀπόλλων·
  Ἕκτορ, υἱὲ Πριάμοιο, τίη δὲ σὺ νόσφιν ἀπ᾽ ἄλλων

ble, puisque le bruit aurait pénétré jusqu'au dernier fond des Enfers. Les Titans étaient dans le Tartare, au-dessous des Enfers. Voyez les notes VIII, 13 et 16.

228. Οὐ.... ἀνιδρωτί, non sans sueur : non sans lutte; non sans que Neptune eût eu affaire à moi. C'est Neptune qui aurait sué. *Scholies :* τὸ γὰρ ἀνιδρωτὶ ἐπὶ Ποσειδῶνος κεῖται.

229. Αἰγίδα, l'égide, c'est-à-dire mon égide. L'égide est le bouclier de Jupiter; et Jupiter prête son bouclier à Apollon. Aristarque : ὅτι τοῦ Διὸς ἡ αἰγὶς ὅπλον. Ἀπόλλωνι γοῦν δίδωσι.

230. Φοβέειν, l'infinitif dans le sens de l'impératif : mets en fuite. — Ἥρωας Ἀχαιούς. Quelques anciens, et notamment le grammairien Ister, prétendaient que le titre de héros, dans Homère, ne s'appliquait qu'aux rois. Aristarque allègue ce passage contre cette fausse opinion: οὐ μόνον τοὺς βασιλέας, ὡς Ἴστρος.

231-235. Σοὶ δ᾽ αὐτῷ.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Mais le motif d'athétèse n'est pas très-fondé : ἀθετοῦνται στίχοι πέντε, ὅτι ἄκαιροι οἱ λόγοι, ἐπὶ τοσοῦτον ἐγεῖραι τὸν Ἕκτορα ἕως ἐπὶ τὰς ναῦς φύγωσι. Jupiter a bien le droit de parler comme il fait.

234. Κεῖθεν, *exinde*, à partir de ce moment-là.

237-238. Ἴρηκι ἐοικὼς ὠκέϊ. Homère explique pourquoi Apollon prend la figure d'un faucon : c'est pour arriver plus vite; c'est parce que le faucon est le plus rapide des oiseaux. Des commentateurs anciens ont voulu trouver une autre raison. Eustathe, leur écho, dit que c'est parce que le faucon était consacré à ce dieu; mais on le concluait uniquement d'après les paroles d'Homère : δῆλον δὲ, ὅτι Ἀπόλλωνος ἱερὸς ὁ ῥηθεὶς ἱέραξ.

240. Νέον, *recens*, depuis un instant. — Ἐσαγείρετο. Ancienne variante, ἐσαγείρατο.

244. Υἱέ a ici la première syllabe brève,

ἧσ' ὀλιγηπελέων; Ἦ πού τί σε κῆδος ἱκάνει;
  Τὸν δ' ὀλιγοδρανέων προσέφη κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Τίς δὲ σύ ἐσσι, φέριστε θεῶν, ὅς μ' εἴρεαι ἄντην;
Οὐκ ἀΐεις ὅ με νηυσὶν ἐπὶ πρύμνῃσιν Ἀχαιῶν,
οὓς ἑτάρους ὀλέκοντα, βοὴν ἀγαθὸς βάλεν Αἴας
χερμαδίῳ πρὸς στῆθος, ἔπαυσε δὲ θούριδος ἀλκῆς;
Καὶ δὴ ἔγωγ' ἐφάμην νέκυας καὶ δῶμ' Ἀΐδαο
ἤματι τῷδ' ἵξεσθαι, ἐπεὶ φίλον ἄϊον ἦτορ.
  Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν ἄναξ ἑκάεργος Ἀπόλλων·
Θάρσει νῦν· τοῖόν τοι ἀοσσητῆρα Κρονίων
ἐξ Ἴδης προέηκε παρεστάμεναι καὶ ἀμύνειν,
Φοῖβον Ἀπόλλωνα χρυσάορον, ὅς σε πάρος περ
ῥύομ', ὁμῶς αὐτόν τε καὶ αἰπεινὸν πτολίεθρον.
Ἀλλ' ἄγε νῦν ἱππεῦσιν ἐπότρυνον πολέεσσιν
νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῇσιν ἐλαυνέμεν ὠκέας ἵππους·
αὐτὰρ ἐγὼ προπάροιθε κιὼν ἵπποισι κέλευθον
πᾶσαν λειανέω, τρέψω δ' ἥρωας Ἀχαιούς.
  Ὣς εἰπὼν ἔμπνευσε μένος μέγα ποιμένι λαῶν.

comme suivie d'une voyelle. Voyez la note VI, 130.

248. Ὅ dans le sens de ὅτι : que.

251. Ἐφάμην, je pensais : j'étais convaincu.

252. Ἵξεσθαι, *vulgo* ὄψεσθαι. La leçon d'Aristarque est plus énergique que la vulgate. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἵξεσθαι. καὶ οὐκ ἔστιν ἄχαρις ἡ γραφή. — Ἄϊον, *efflabam*, j'exhalais. Ce n'est pas le verbe ἀΐω, mais ἄω, ἄημι. Eustathe : ἄϊον νῦν τὸ ἀνέπνεον, ἀπὸ τοῦ ἄω, ἐξ οὗ τὸ ἦτορ γίνεται. Ce qui ne laisse guère de doute sur cette explication, c'est l'expression d'Homère, XVI, 468 : θυμὸν ἄϊσθων. Bothe propose de faire disparaître l'irrégularité de formation, en écrivant ἄεον. Mais il faudrait aussi changer ἄϊσθων, ce qui est à peu près impossible. Quelques modernes rapportent ἄϊον à ἀΐω, et lui donnent le sens de ᾐσθανόμην : « Je sentais mon cœur, c'est-à-dire le râle de mon cœur; » ou encore : « Je le sentais dans mon esprit, c'est-à-dire j'en avais un pressentiment. » Cela semble bien tiré par les cheveux. Aristarque traduisait, à la vérité, ἄϊον par ἐπῃσθόμην. Mais son explication d'ἐπῃσθόμην, telle qu'elle nous a été transmise, n'est pas d'une netteté bien satisfaisante : ἡ διπλῆ, ὅτι ἄϊον ἀντὶ τοῦ ἐπῃσθόμην, τοῦτο δέ ἐστι, τῆς ψυχῆς μου ἥψατο. — Curtius ne cite point ἄϊον parmi les formes qui se rattachent à ἄω. Mais il y rattache ἄϊσθων, et nous ne pouvons guère séparer θυμὸν ἄϊσθων de ἄϊον ἦτορ.

256-257. Ὅς σε.... ῥύομ(αι), moi qui suis ton protecteur.

258. Πολέεσσιν, *multis*, nombreux.

261. Λειανέω, futur de λειαίνω : j'aplanirai.

262. Ἔμπνευσε μένος. Zénodote voyait dans ces mots une action médicale; et il en concluait qu'Apollon et Péon, c'est tout un. Mais cette opinion est en désaccord avec plusieurs passages d'Homère. Voyez la note V, 401. Apollon fait ici ce qu'aurait fait tout autre dieu à sa place, en vertu du commandement de Jupiter, vers 232 : οἱ ἔγειρε μένος μέγα.

Ὣς δ' ὅτε τις στατὸς ἵππος, ἀκοστήσας ἐπὶ φάτνῃ,
δεσμὸν ἀπορρήξας θείῃ πεδίοιο κροαίνων,
εἰωθὼς λούεσθαι ἐϋρρεῖος ποταμοῖο,
κυδιόων· ὑψοῦ δὲ κάρη ἔχει, ἀμφὶ δὲ χαῖται
ὤμοις ἀΐσσονται· ὁ δ' ἀγλαΐηφι πεποιθὼς,
ῥίμφα ἑ γοῦνα φέρει μετά τ' ἤθεα καὶ νομὸν ἵππων·
ὣς Ἕκτωρ λαιψηρὰ πόδας καὶ γούνατ' ἐνώμα,
ὀτρύνων ἱππῆας, ἐπεὶ θεοῦ ἔκλυεν αὐδήν.
Οἱ δ' ὥστ' ἢ ἔλαφον κεραὸν ἢ ἄγριον αἶγα
ἐσσεύαντο κύνες τε καὶ ἀνέρες ἀγροιῶται·
τὸν μέν τ' ἠλίβατος πέτρη καὶ δάσκιος ὕλη
εἰρύσατ', οὐδ' ἄρα τέ σφι κιχήμεναι αἴσιμον ἦεν·
τῶν δέ θ' ὑπὸ ἰαχῆς ἐφάνη λὶς ἠϋγένειος
εἰς ὁδὸν, αἶψα δὲ πάντας ἀπέτραπε καὶ μεμαῶτας·
ὣς Δαναοὶ εἵως μὲν ὁμιλαδὸν αἰὲν ἕποντο,
νύσσοντες ξίφεσίν τε καὶ ἔγχεσιν ἀμφιγύοισιν·
αὐτὰρ ἐπεὶ ἴδον Ἕκτορ' ἐποιχόμενον στίχας ἀνδρῶν,

263-268. Ὣς δ' ὅτε τις στατὸς ἵππος,... Voyez VI, 506-511 et les notes sur ces vers fameux. Aristarque n'approuvait point la répétition intégrale de la comparaison : ἀθετοῦνται στίχοι τέσσαρες (265-268), καὶ ἀστερίσκοι παράκεινται, ὅτι οἰκειότερον ἐπ' Ἀλεξάνδρου. Les motifs d'athétèse ont quelque gravité : Hector ne sort point, comme Pâris, d'un long repos; Hector vient à peine de reprendre connaissance, et n'a pas encore l'air triomphant; ce qui est bien dit d'un fanfaron brave à ses heures, ne convient point au héros dont la sagesse égale la vaillance. La conséquence rigoureuse, c'est qu'on devrait, ici, effacer la comparaison tout entière. Cependant Aristarque conservait les deux premiers vers, afin que ὣς Ἕκτωρ (vers 269) pût avoir un sens. Il ne condamnait que les vers 265-268. Mais on ne peut guère s'empêcher de trouver extraordinaire qu'Aristarque, ayant tant fait que d'admettre ἀκοστήσας ἐπὶ φάτνῃ, soit si chatouilleux sur κυδιόων, sur ἀγλαΐηφι πεποιθώς, etc. Il est bien plus simple de supposer qu'ici, comme dans tant d'autres passages, Homère se laisse aller à la poésie. Dès que le principe d'une comparaison est vrai, peu lui importe que les détails ne correspondent pas aux qualités du sujet avec une régularité géometrique. Eustathe donne, d'après ses auteurs, les motifs de l'athétèse, tels à peu près que nous les lisons dans la note d'Aristarque; puis il ajoute : διὰ τοῦτο οἱ παλαιοὶ δύο στίχους ἐνταῦθα μόνους ἐκ τῆς παραβολῆς δέχονται, τοὺς ἐν τῇ ἀρχῇ, τοὺς δὲ τέσσαρας ὀβελίζουσι, παρατιθέντες τῷ ὀδελίσκῳ καὶ ἀστερίσκον, ὡς ἀλλαχοῦ κάλλιστα κειμένων τῶν τοιούτων ἐπῶν, καὶ μὴ ἐνταῦθα. Les vers 265-268 portent en effet ces signes, l'astérisque et l'obel, dans le manuscrit de Venise.

269. Λαιψηρά, l'adjectif pour l'adverbe : rapidement.

272. Ἐσσεύαντο κύνες.... On a déjà vu ce vers, XI, 549. Ici, il y a une scholie importante : Ἀρίσταρχος, ἐσσεύαντο διὰ τοῦ α, καὶ ἅπασαι. Ainsi la vulgate ἐσσεύοντο n'est qu'une correction assez recente.

275. Ἠϋγένειος, bien barbu, c'est-à-dire ayant une épaisse crinière.

277. Εἵως, *hactenus*, jusqu'à cet instant.

τάρβησαν, πᾶσιν δὲ παραὶ ποσὶ κάππεσε θυμός.
Τοῖσι δ' ἔπειτ' ἀγόρευε Θόας, Ἀνδραίμονος υἱός,
Αἰτωλῶν ὄχ' ἄριστος, ἐπιστάμενος μὲν ἄκοντι,
ἐσθλὸς δ' ἐν σταδίῃ· ἀγορῇ δέ ἑ παῦροι Ἀχαιῶν
νίκων, ὁππότε κοῦροι ἐρίσσειαν περὶ μύθων·
ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Ὢ πόποι, ἦ μέγα θαῦμα τόδ' ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶμαι·
οἷον δ' αὖτ' ἐξαῦτις ἀνέστη, Κῆρας ἀλύξας,
Ἕκτωρ. Ἦ θήν μιν μάλα ἔλπετο θυμὸς ἑκάστου
χερσὶν ὑπ' Αἴαντος θανέειν Τελαμωνιάδαο.
Ἀλλά τις αὖτε θεῶν ἐρρύσατο καὶ ἐσάωσεν
Ἕκτορ', ὃ δὴ πολλῶν Δαναῶν ὑπὸ γούνατ' ἔλυσεν,
ὡς καὶ νῦν ἔσσεσθαι ὀΐομαι· οὐ γὰρ ἄτερ γε
Ζηνὸς ἐριγδούπου πρόμος ἵσταται, ὧδε μενοινῶν.
Ἀλλ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼν εἴπω, πειθώμεθα πάντες.
Πληθὺν μὲν ποτὶ νῆας ἀνώξομεν ἀπονέεσθαι·
αὐτοὶ δ', ὅσσοι ἄριστοι ἐνὶ στρατῷ εὐχόμεθ' εἶναι,
στείομεν, εἴ κεν πρῶτον ἐρύξομεν ἀντιάσαντες,
δούρατ' ἀνασχόμενοι· τὸν δ' οἴω, καὶ μεμαῶτα,
θυμῷ δείσεσθαι Δαναῶν καταδῦναι ὅμιλον.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον ἠδ' ἐπίθοντο.
Οἱ μὲν ἄρ' ἀμφ' Αἴαντα καὶ Ἰδομενῆα ἄνακτα,
Τεῦκρον Μηριόνην τε, Μέγην τ', ἀτάλαντον Ἄρηϊ,
ὑσμίνην ἤρτυνον, ἀριστῆας καλέσαντες,
Ἕκτορι καὶ Τρώεσσιν ἐναντίον· αὐτὰρ ὀπίσσω

280. Παραὶ ποσί, près des pieds : à terre. Les Grecs perdent entièrement courage. La traduction *in pedes* fausse le sens. Elle dit que les Grecs se sauvent. La suite montrera qu'ils ne se sauvent point.

282. Ἐπιστάμενος.... ἄκοντι, *peritus jaculi*, habile à lancer le javelot. On explique le datif par un verbe sous-entendu. Sans cela, il faudrait l'accusatif ou le génitif. C'est ainsi que le latin *sciens fidibus* est pour *sciens canendi fidibus*. Eustathe : λείπει τὸ πολεμίζειν, ἤ τι τοιοῦτον.

284. Νίκων pour ἐνίκων : *vincebant*, étaient supérieurs.

291. Ὁ, *qui*, lequel (Hector).

295. Ἀνώξομεν au subjonctif, pour ἀνώξωμεν : ordonnons.

297. Στείομεν pour στῶμεν : tenons ferme. — Ἐρύξομεν pour ἐρύξωμεν. Ce verbe a pour complément sous-entendu, Τρῶας.

301. Αἴαντα. C'est le fils de Télamon. Zénodote et Aristophane de Byzance, Αἴαντε (les deux Ajax).

ἡ πληθὺς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν ἀπονέοντο.
Τρῶες δὲ προὔτυψαν ἀολλέες· ἦρχε δ' ἄρ' Ἕκτωρ
μακρὰ βιβῶν· πρόσθεν δὲ κί' αὐτοῦ Φοῖβος Ἀπόλλων,
εἱμένος ὤμοιϊν νεφέλην, ἔχε δ' αἰγίδα θοῦριν,
δεινὴν, ἀμφιδάσειαν, ἀριπρεπέ', ἣν ἄρα χαλκεὺς
Ἥφαιστος Διὶ δῶκε φορήμεναι ἐς φόβον ἀνδρῶν·
τὴν ἄρ' ὅγ' ἐν χείρεσσιν ἔχων ἡγήσατο λαῶν.
Ἀργεῖοι δ' ὑπέμειναν ἀολλέες· ὦρτο δ' ἀϋτὴ
ὀξεῖ' ἀμφοτέρωθεν· ἀπὸ νευρῆφι δ' ὀϊστοὶ
θρῶσκον· πολλὰ δὲ δοῦρα θρασειάων ἀπὸ χειρῶν,
ἄλλα μὲν ἐν χροῒ πήγνυτ' Ἀρηϊθόων αἰζηῶν,
πολλὰ δὲ καὶ μεσσηγὺ, πάρος χρόα λευκὸν ἐπαυρεῖν,
ἐν γαίῃ ἵσταντο, λιλαιόμενα χροὸς ἆσαι.
Ὄφρα μὲν αἰγίδα χερσὶν ἔχ' ἀτρέμα Φοῖβος Ἀπόλλων,
τόφρα μάλ' ἀμφοτέρων βέλε' ἥπτετο, πῖπτε δὲ λαός.
Αὐτὰρ ἐπεὶ κατένωπα ἰδὼν Δαναῶν ταχυπώλων
σεῖσ', ἐπὶ δ' αὐτὸς ἄϋσε μάλα μέγα, τοῖσι δὲ θυμὸν
ἐν στήθεσσιν ἔθελξε, λάθοντο δὲ θούριδος ἀλκῆς.
Οἱ δ', ὥστ' ἠὲ βοῶν ἀγέλην ἢ πῶϋ μέγ' οἰῶν
θῆρε δύω κλονέωσι, μελαίνης νυκτὸς ἀμολγῷ,

305. Ἡ πληθὺς.... ἀπονέοντο. Le singulier ἡ πληθύς équivaut à οἱ πολλοί, ou à οὗτοι οἱ πολλοί, cette foule dont Hector avait parlé, vers 295. Quant à ἡ, c'est ici un des rares passages d'Homère où l'article n'a pas une signification spéciale.

306. Προὔτυψαν, frappèrent les premiers : attaquèrent les premiers.

307. Βιβῶν, *vulgo* βιβάς. Zénodote, βοῶν. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, βιβῶν.... βιβῶν πᾶσαι εἶχον· Ζηνόδοτος, βοῶν.

308. Εἱμένος, revêtu. *Scholies :* ἠμφιεσμένος, περικείμενος.

309. Ἀμφιδάσειαν (velue à l'entour) paraît être l'équivalent de θυσανόεσσαν, (plus haut, vers 229), garnie de franges. Didyme : κύκλῳ δάσειαν, διὰ τοὺς θυσάνους. Quelques-uns entendent, *couverte d'un cuir velu.* Mais Homère ne connaît point la chèvre Amalthée, dont la peau, dit-on, couvrait l'égide de Jupiter.

310. Ἥφαιστος.... On voit, d'après ce vers, que l'égide proprement dite appartenait uniquement à Jupiter. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι σαφῶς Διὶ ἐσκεύασται ἡ αἰγὶς, καὶ οὐκ ἔστιν Ἀθηνᾶς, καθὼς οἱ νεώτεροι ποιηταὶ λέγουσιν. Voyez la note II, 448.

313. Ὀξεῖ', c'est-à-dire ὀξεῖα, féminin de ὀξύς, aigu.

314-317. Πολλὰ δὲ δοῦρα.... Voyez XI, 571-574 et les notes sur ces quatre vers.

318. Ἀτρέμα (sans bouger) est opposé à αὐτὰρ ἐπεὶ.... σεῖσ(ε), vers 320-321 (mais lorsqu'il eût secoué l'égide).

322. Ἔθελξε, il engourdit. Voyez la note XII, 255.

324. Θῆρε δύω, deux bêtes sauvages, c'est-à-dire deux lions. *Scholies :* λέοντε, κατ' ἐξοχήν. Les deux lions figurent Apollon et Hector. — Ἐν νυκτὸς ἀμολγῷ. Voyez la note XI, 473 sur cette expression.

ἐλθόντ' ἐξαπίνης, σημάντορος οὐ παρεόντος·
ὣς ἐφόβηθεν Ἀχαιοὶ ἀνάλκιδες· ἐν γὰρ Ἀπόλλων
ἧκε φόβον, Τρωσὶν δὲ καὶ Ἕκτορι κῦδος ὄπαζεν.
Ἔνθα δ' ἀνὴρ ἕλεν ἄνδρα, κεδασθείσης ὑσμίνης.
Ἕκτωρ μὲν Στιχίον τε καὶ Ἀρκεσίλαον ἔπεφνεν,
τὸν μὲν Βοιωτῶν ἡγήτορα χαλκοχιτώνων,
τὸν δὲ Μενεσθῆος μεγαθύμου πιστὸν ἑταῖρον.
Αἰνείας δὲ Μέδοντα καὶ Ἴασον ἐξενάριξεν·
ἤτοι ὁ μὲν νόθος υἱὸς Ὀϊλῆος θείοιο
ἔσκε, Μέδων, Αἴαντος ἀδελφεός· αὐτὰρ ἔναιεν
ἐν Φυλάκῃ, γαίης ἄπο πατρίδος, ἄνδρα κατακτὰς,
γνωτὸν μητρυιῆς Ἐριώπιδος, ἣν ἔχ' Ὀϊλεύς·
Ἴασος αὖτ' ἀρχὸς μὲν Ἀθηναίων ἐτέτυκτο,
υἱὸς δὲ Σφήλοιο καλέσκετο Βουκολίδαο.
Μηκιστῆ δ' ἕλε Πουλυδάμας, Ἐχίον δὲ Πολίτης,
πρώτῃ ἐν ὑσμίνῃ, Κλονίον δ' ἕλε δῖος Ἀγήνωρ.
Δηΐοχον δὲ Πάρις βάλε νείατον ὦμον ὄπισθεν,
φεύγοντ' ἐν προμάχοισι, διαπρὸ δὲ χαλκὸν ἔλασσεν.

326. Ἀνάλκιδες (*imbelles*) : non point faibles de nature, mais ayant perdu leur force par l'effet du mouvement de l'égide et du cri d'Apollon. *Scholies :* ἀνάλκιδες τότε γενόμενοι.

326-327. Ἐφόβηθεν et φόβον marquent ici une déroute complète, par conséquent la terreur en même temps que la fuite. Virgile, *Énéide*, VIII, 704 : « Actius hæc « cernens arcum tendebat Apollo Desuper : « omnis eo terrore Ægyptus et Indi, « Omnis Arabs, omnes vertebant terga « Sabæi. »

328. Ἔνθα δ' ἀνὴρ.... Ce vers se termine par trois spondées. — Κεδασθείσης ὑσμίνης, *dissipata acie*, les rangs (une fois) rompus. *Scholies :* ἀλλαχοῦ ἄλλου τραπέντος.

330-331. Τὸν μέν, c'est Arcésilas; τὸν δέ, c'est Stichius.

331-336. Τὸν δὲ Μενεσθῆος.... Voyez XIII, 690-697 et les notes sur plusieurs de ces huit vers.

333. Ὀϊλῆος. Une note du scholiaste de Pierre Victorius nous apprend ici que Zénodote n'etait pas le premier qui eût donné le nom d'Ilée au père d'Ajax le Locrien : τὸν Ὀϊλέα Ζηνόδοτος, ἑπόμενος Ἡσιόδῳ καὶ Στησιχόρῳ, χωρὶς τοῦ ο ὀνομάζει Ἰλέα, τὸ δὲ ο ἄρθρον φησί.

337. Ἴασος. Iasus n'est nommé nulle part qu'ici.

339. Μηκιστῆ, comme ailleurs, IV, 384, Τυδῆ. Suivant les uns, c'est une apocope; suivant les autres, c'est un dorisme. *Scholies :* εἴτε κατὰ ἀποκοπὴν τοῦ α, ὡς Τυδῆα, Τυδῆ, εἴτε Δωρική ἐστιν ἡ κρᾶσις, Μηκιστέα, Μηκιστῆ. — Ce Mécistée est le compagnon de Teucer, nommé VIII, 333 et XIII, 422. L'Echius dont il est question ici n'est pas le père de Mécistée, nommé VIII, 333.

340. Πρώτῃ ἐν ὑσμίνῃ, *prima in acie*, parmi ceux qui combattaient sur le front (de l'armée grecque).

341. Δηΐοχον. Déiochus est inconnu.

342. Ἐν προμάχοισι. Quelques-uns s'étonnaient de voir Pâris si vaillant. Ils

Ὄφρ' οἱ τοὺς ἐνάριζον ἀπ' ἔντεα, τόφρα δ' Ἀχαιοὶ,
τάφρῳ καὶ σκολόπεσσιν ἐνιπλήξαντες ὀρυκτῇ,
ἔνθα καὶ ἔνθα φέβοντο, δύοντο δὲ τεῖχος ἀνάγκῃ.
Ἕκτωρ δὲ Τρώεσσιν ἐκέκλετο μακρὸν ἀΰσας·
Νηυσὶν ἐπισσεύεσθαι, ἐᾶν δ' ἔναρα βροτόεντα·
ὃν δ' ἂν ἐγὼν ἀπάνευθε νεῶν ἑτέρωθι νοήσω,
αὐτοῦ οἱ θάνατον μητίσομαι, οὐδέ νυ τόνγε
γνωτοί τε γνωταί τε πυρὸς λελάχωσι θανόντα,
ἀλλὰ κύνες ἐρύουσι πρὸ ἄστεος ἡμετέροιο.
Ὣς εἰπὼν μάστιγι κατωμαδὸν ἤλασεν ἵππους,
κεκλόμενος Τρώεσσι κατὰ στίχας. Οἱ δὲ σὺν αὐτῷ
πάντες ὁμοκλήσαντες ἔχον ἐρυσάρματας ἵππους
ἠχῇ θεσπεσίῃ· προπάροιθε δὲ Φοῖβος Ἀπόλλων

corrigeaient le texte, et lisaient : ἐν πυμάτοισι, parmi les derniers. *Scholies :* τινὲς, ἐν πυμάτοισι, καὶ οἰκεῖον τοῦτο Πάριδι. Mais les Alexandrins se gardaient bien de rapporter ἐν προμάχοισι au fuyard Déiochus : ἐν πρώτοις τῶν διωκόντων ὢν ὁ Πάρις, οὐκ αὐτὸν ἐν τοῖς προμάχοισι φεύγοντα. C'est Pâris qui est parmi les guerriers troyens des premières lignes. Nos traducteurs se sont trompés ici.

344. Τάφρῳ καὶ σκολόπεσσιν. Ici, Homère a placé le fossé et les palissades dans leur ordre, et il n'y a point, comme au vers VIII, 343, hystérologie. Mais remarquez l'hyperbate : τάφρῳ est séparé de son épithète ὀρυκτῇ par le substantif σκολόπεσσιν. — Ἐνιπλήξαντες, s'étant précipités dans (ou sur). *Scholies :* ἐμπεσόντες. Eustathe dit que le verbe ἐμπλήσσω signifie proprement tomber dans le filet à la façon des oiseaux. C'est se heurter aux mailles et s'y empêtrer.

347. Ἐπισσεύεσθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif; ἐᾶν, de même. Zénodote écrivait ἐπισσεύεσθον, le duel pour le pluriel. Dans les anciennes éditions, on ne séparait pas ce vers de la phrase précédente, et les deux infinitifs dépendaient du verbe ἐκέκλετο. On avait pour autorités Denys d'Halicarnasse et Longin, qui signalent, dans le discours d'Hector, la façon dont Homère passe du discours indirect au discours direct, et qui font commencer le discours à ὃν δ' ἂν ἐγών. Mais les anciens ne partageaient pas tous l'avis de ces deux critiques. *Scholies :* ἀπαρέμφατά εἰσιν ἀντὶ προστακτικῶν. D'ailleurs, vingt passages analogues prouvent que le discours commence après ἀΰσας. Voyez plus bas, vers 424-425. Le commandement par l'infinitif est tout ce qu'il y a de plus homérique; et il n'y a, au contraire, rien de moins homérique que le saut brusque de ἐκέκλετο à ὃν δ' ἂν ἐγών. La transition naturelle est, *lancez-vous....* Dans l'édition Didot, on a laissé la vieille traduction, *ut irruerent...*, en regard du texte rectifié par Wolf. C'est une inconséquence.

351. Ἐρύουσι, futur ionien. Bothe propose ἐρύσουσι. Voyez la note XI, 454. — Agamemnon a fait une menace du même genre aux guerriers grecs, II, 391-393. Mais Agamemnon n'a point dit qu'il ferait personnellement justice des lâches. Aussi les Alexandrins signalaient-ils le caractère particulier du langage d'Hector. *Scholies :* βαρβαρικὴ ἡ ἀπειλὴ καὶ τὸ πρόσταγμα. Ils opposent à ces violences les belles paroles de Nestor, VI, 67-71 : οὐ γὰρ ὡς Νέστωρ φησὶ,... ἀλλὰ θρασέως καὶ ἀπηνῶς.

352. Κατωμαδόν, à l'épaule. Voyez la note XXIII, 500.

354. Ἔχον, *regebant*, ils menaient : ils gouvernaient.

355. Προπάροιθε, en avant (d'eux).

ῥεῖ᾽ ὄχθας καπέτοιο βαθείης ποσσὶν ἐρείπων
ἐς μέσσον κατέβαλλε· γεφύρωσεν δὲ κέλευθον
μακρὴν ἠδ᾽ εὐρεῖαν, ὅσον τ᾽ ἐπὶ δουρὸς ἐρωὴ
γίγνεται, ὁππότ᾽ ἀνὴρ σθένεος πειρώμενος ᾗσιν.
Τῇ ῥ᾽ οἵγε προχέοντο φαλαγγηδὸν, πρὸ δ᾽ Ἀπόλλων,
αἰγίδ᾽ ἔχων ἐρίτιμον· ἔρειπε δὲ τεῖχος Ἀχαιῶν
ῥεῖα μάλ᾽, ὡς ὅτε τις ψάμαθον παῖς ἄγχι θαλάσσης,
ὅστ᾽ ἐπεὶ οὖν ποιήσῃ ἀθύρματα νηπιέῃσιν,
ἂψ αὖτις συνέχευε ποσὶν καὶ χερσὶν ἀθύρων.
Ὥς ῥα σὺ, ἤϊε Φοῖβε, πολὺν κάματον καὶ ὀϊζὺν
σύγχεας Ἀργείων, αὐτοῖσι δὲ φύζαν ἐνῶρσας.
Ὣς οἱ μὲν παρὰ νηυσὶν ἐρητύοντο μένοντες·
ἀλλήλοισί τε κεκλόμενοι, καὶ πᾶσι θεοῖσιν
χεῖρας ἀνίσχοντες, μεγάλ᾽ εὐχετόωντο ἕκαστος·
Νέστωρ αὖτε μάλιστα Γερήνιος, οὖρος Ἀχαιῶν,

356. Καπέτοιο, du fossé. Le mot κάπετος était un synonyme argien de τάφρος. *Scholies :* Ἀργεῖοι οὖν τὴν τάφρον κάπετον ὠνόμαζον. On rapporte κάπετος à σκάπτω, creuser. Curtius confirme cette étymologie, et regarde κάπετος comme identique à σκάπετος. — Ποσσίν. Zénodote, χερσίν.

357. Γεφύρωσεν, rendit praticable. La traduction *munivit tanquam ponte* dit plus que le texte. Γέφυρα, chez Homère, n'est qu'une chaussée. Voyez la note IV, 371. *Scholies :* διαβατὴν ἐποίησε.

358. Ὅσον τ᾽ ἐπί pour ἐφ᾽ ὅσον τε : aussi loin que.

359. Ἧσιν, *jaculetur*. C'est le subjonctif aoriste second de ἵημι. Hérodien : ἐκτέταται τὸ ᾗσιν· ἀντὶ γὰρ τοῦ ᾗ ἐστὶν ὑποτακτικοῦ.... μετὰ τοῦ ι γράφεται καὶ δασύνεται· ἀπὸ γὰρ τοῦ ἵημι δασυνομένου κέκλιται. La leçon d'Eustathe, ἥσει, n'est qu'une erreur de quelque copiste, un fait d'iotacisme : c'est ᾗσι mal écrit.

365. Ἤϊε, *jaculator* ou *sagittator :* toi qui lances les flèches. L'étymologie est ἕω, ἵημι, lancer. Nous laissons l'esprit doux, malgré l'étymologie. Dans Homère, l'η suivi d'une voyelle ne porte point l'esprit rude. Hérodien : ἀεὶ γὰρ τὸ η πρὸ φωνήεντος ψιλοῦται· ἠώς, ἤϊα. Aristarque voulait pourtant que l'on conservât la marque étymologique, et qu'on écrivît ἥϊε. *Scholies :* Ἀρίσταρχος δασύνει, ἀπὸ τῆς ἕσεως τῶν βελῶν. C'était sans doute pour protester contre Cratès, qui entendait, par ἤϊε, *toi qui guéris*, et qui le rattachait à ἴασις. On se rappelle que Péon, le médecin des dieux, est un dieu distinct d'Apollon. Voyez V, 401 et la note sur ce vers. — Quelques modernes pensent que le mot ἤϊος est identique à ἠΰς, ἐΰς, *bon* Alors l'esprit doux serait tout naturel. Mais ils ne fournissent aucune preuve à l'appui de cette conjecture. La règle d'Hérodien lève toute difficulté. D'ailleurs, ἰός (flèche), qui a l'esprit doux, ne vient-il pas de la même racine que ἵημι? — Πολὺν κάματον καὶ ὀϊζύν. Cette expression suppose que la construction du mur avait demandé du temps; et elle rétablit la vraisemblance, qui manque au récit de la construction, tel qu'on l'entend d'après l'explication vulgaire du vers VII, 465. Voyez la note VII, 435-440.

366. Σύγχεας.... ἐνῶρσας, tu as culbuté.... tu as excité.

370. Νέστωρ αὖτε.... Voyez VIII, 80 et la note sur ce vers.

εὔχετο, χεῖρ' ὀρέγων εἰς οὐρανὸν ἀστερόεντα·
Ζεῦ πάτερ, εἴποτέ τίς τοι ἐν Ἄργεΐ περ πολυπύρῳ,
ἢ βοὸς ἢ οἴος κατὰ πίονα μηρία καίων,
εὔχετο νοστῆσαι, σὺ δ' ὑπέσχεο καὶ κατένευσας·
τῶν μνῆσαι, καὶ ἄμυνον, Ὀλύμπιε, νηλεὲς ἦμαρ·
μηδ' οὕτω Τρώεσσιν ἔα δάμνασθαι Ἀχαιούς.
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· μέγα δ' ἔκτυπε μητίετα Ζεύς,
ἀράων ἀΐων Νηληϊάδαο γέροντος.
Τρῶες δ', ὡς ἐπύθοντο Διὸς κτύπον αἰγιόχοιο,
μᾶλλον ἐπ' Ἀργείοισι θόρον, μνήσαντο δὲ χάρμης.
Οἱ δ', ὥστε μέγα κῦμα θαλάσσης εὐρυπόροιο
νηὸς ὑπὲρ τοίχων καταβήσεται, ὁππότ' ἐπείγῃ
ἲς ἀνέμου· ἡ γάρ τε μάλιστά γε κύματ' ὀφέλλει·
ὣς Τρῶες μεγάλῃ ἰαχῇ κατὰ τεῖχος ἔβαινον,
ἵππους δ' εἰσελάσαντες, ἐπὶ πρύμνῃσι μάχοντο
ἔγχεσιν ἀμφιγύοις αὐτοσχεδόν· οἱ μὲν ἀφ' ἵππων,
οἱ δ' ἀπὸ νηῶν ὕψι μελαινάων ἐπιβάντες,
μακροῖσι ξυστοῖσι, τά ῥά σφ' ἐπὶ νηυσὶν ἔκειτο
ναύμαχα, κολλήεντα, κατὰ στόμα εἱμένα χαλκῷ.

372. Ἐν Ἄργεΐ περ. Il s'agit de la Grèce entière, de l'Argos pélasgique aussi bien que l'Argos achaïque. — La particule περ n'a pas ici de valeur bien appréciable. *Scholies :* ὅλην τὴν Ἑλλάδα (suppléez : λέγει, *Homère dit*)· περισσὸν δὲ τὸ περ.

377. Ἔκτυπε, fit fracas, c'est-à-dire tonna. Zénodote lisait ἔκλυε, qui ne donne guère de sens, surtout à côté de μέγα.

379. Διὸς κτύπον, le fracas de Jupiter : le tonnerre. Ancienne variante, Διὸς νόον (l'intention de Jupiter).

380. Μᾶλλον, davantage : avec plus d'acharnement. Ils interprétaient en leur faveur le signe céleste.

381. Οἱ (eux), ce sont toujours les Troyens. Leur nom est répété au vers 384.

384 Κατὰ τεῖχος, par le mur, c'est-à-dire par la brèche du mur. Eustathe : νοητέον, τὸν τόπον ἔνθα πρὸ βραχέων ἀκέραιον τεῖχος ἀνίστατο.

387. Οἱ δ(έ), mais eux : mais les Grecs. Sous-entendez, *combattaient*.

389. Ναύμαχα, propres à la défense d'un navire. Il y avait des pirates; les marins avaient donc besoin d'armes pour les combattre. C'est en ce sens qu'il faut entendre l'explication donnée ici par Didyme : πρὸς ναυμαχίαν ἐπιτήδεια. Homère ignore ce qu'on appela dans la suite des batailles navales (ναυμαχίαι). Voyez plus bas, vers 677-678. — Κολλήεντα. Chaque perche de combat était formée de plusieurs perches emmanchées ou emmortaisées bout à bout. Au vers 678, Homère explique comment les pièces tenaient ensemble : il y avait des chevilles (κολλητὸν βλήτροισι). Didyme : ἐκ πολλῶν συγκεκολλημένα, ἵνα γένηται μακρὰ, οἷον σύνθετα καὶ οὐ μονόξυλα. La perche avec laquelle Ajax combat, vers 677-678, n'a pas moins de vingt-deux coudées (dix mètres de longueur). — Κατὰ στόμα, au bec : à l'extrémité; à la pointe. — Εἱμένα χαλκῷ, revêtues d'airain : garnies d'airain.

Πάτροκλος δ', εἵως μὲν Ἀχαιοί τε Τρῶές τε
τείχεος ἀμφεμάχοντο θοάων ἔκτοθι νηῶν,
τόφρ' ὅγ' ἐνὶ κλισίῃ ἀγαπήνορος Εὐρυπύλοιο
ἧστό τε καὶ τὸν ἔτερπε λόγοις, ἐπὶ δ' ἕλκεϊ λυγρῷ
φάρμακ' ἀκέσματ' ἔπασσε μελαινάων ὀδυνάων.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ τεῖχος ἐπεσσυμένους ἐνόησεν
Τρῶας, ἀτὰρ Δαναῶν γένετο ἰαχή τε φόβος τε,
ᾤμωξέν τ' ἄρ' ἔπειτα, καὶ ὣ πεπλήγετο μηρὼ
χερσὶ καταπρηνέσσ', ὀλοφυρόμενος δ' ἔπος ηὔδα·
Εὐρύπυλ', οὐκέτι τοι δύναμαι, χατέοντί περ, ἔμπης
ἐνθάδε παρμενέμεν· δὴ γὰρ μέγα νεῖκος ὄρωρεν·
ἀλλὰ σὲ μὲν θεράπων ποτιτερπέτω· αὐτὰρ ἔγωγε
σπεύσομαι εἰς Ἀχιλῆα, ἵν' ὀτρύνω πολεμίζειν.
Τίς δ' οἶδ', εἴ κέν οἱ σὺν δαίμονι θυμὸν ὀρίνω
παρειπών; Ἀγαθὴ δὲ παραίφασίς ἐστιν ἑταίρου.
Τὸν μὲν ἄρ' ὣς εἰπόντα πόδες φέρον· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
Τρῶας ἐπερχομένους μένον ἔμπεδον, οὐδὲ δύναντο,
παυροτέρους περ ἐόντας, ἀπώσασθαι παρὰ νηῶν·
οὐδέ ποτε Τρῶες Δαναῶν ἐδύναντο φάλαγγας
ῥηξάμενοι κλισίῃσι μιγήμεναι ἠδὲ νέεσσιν.
Ἀλλ' ὥστε στάθμη δόρυ νήϊον ἐξιθύνει

390. Πάτροκλος δ(έ). Ceci nous reporte à la fin du chant onzième, où Patrocle soignait Eurypyle blessé. Patrocle est resté depuis ce temps dans la tente d'Eurypyle. Homère revient à ce qui concerne l'ami d'Achille. — Le vers 390 se termine par trois spondées.

393. Λόγοις. C'est le seul passage de l'*Iliade* où se trouve le substantif λόγος. Il n'y en a qu'un non plus dans l'*Odyssée*. C'est au vers I, 56 (λόγοισιν).

394. Ἀκέσματ(α), *vulgo* ἀκήματ(α). C'est une apposition à φάρμακ(α): remèdes-guérisons, pour remèdes qui guérissent. Ἀκήματα était un ἅπαξ εἰρημένον sans raison d'être, puisque la forme régulière ἀκέσματα fait le vers. *Scholies :* ἔν τισιν ἀκέσματα· οὕτως δὲ καὶ Ἀρίσταρχος.

396. Τρῶας, ἀτάρ.... Voyez IV, 456 et la note sur ce vers. Ici, le mot φόβος est très-bien à sa place; et Aristarque ne le remplaçait point par πόνος. Ce sont les fuyards qui poussent des cris.

397-398. Ὤμωξεν.... Voyez plus haut les vers 113-114 et la note sur ces deux vers.

401. Θεράπων, un serviteur. C'est un des hommes d'Eurypyle lui-même.

403-404. Τίς δ' οἶδ',... Voyez XI, 792-793 et la note sur le second de ces deux vers.

409. Ἠδὲ νέεσσιν. Ancienne variante, οὐδὲ νέεσσιν.

410. Στάθμη. On traduit: *l'équerre;* mais ce n'est point de l'équerre que se servent les charpentiers pour dresser une pièce de bois. Ils se servent d'un cordeau imprégné de rouge, ou de toute autre couleur voyante. Les anciens font de στάθμη un cordeau Didyme : στάθμη δέ ἐστι σχοινίον λεπτὸν ἐρυθρῷ ἢ μέλανι χρώματι κεχρισμένον, ᾧ κανονίζεται τὰ ξύλα. L'autre in-

τέκτονος ἐν παλάμῃσι δαήμονος, ὅς ῥά τε πάσης
εὖ εἰδῇ σοφίης, ὑποθημοσύνῃσιν Ἀθήνης·
ὣς μὲν τῶν ἐπὶ ἶσα μάχη τέτατο πτόλεμός τε·
ἄλλοι δ' ἀμφ' ἄλλῃσι μάχην ἐμάχοντο νέεσσιν.
Ἕκτωρ δ' ἄντ' Αἴαντος ἐείσατο κυδαλίμοιο.
Τὼ δὲ μιῆς περὶ νηὸς ἔχον πόνον, οὐδὲ δύναντο
οὔθ' ὁ τὸν ἐξελάσαι καὶ ἐνιπρῆσαι πυρὶ νῆα,
οὔθ' ὁ τὸν ἂψ ὤσασθαι, ἐπεί ῥ' ἐπέλασσέ γε δαίμων.
Ἔνθ' υἷα Κλυτίοιο Καλήτορα φαίδιμος Αἴας,
πῦρ ἐς νῆα φέροντα, κατὰ στῆθος βάλε δουρί.
Δούπησεν δὲ πεσών, δαλὸς δέ οἱ ἔκπεσε χειρός.
Ἕκτωρ δ' ὡς ἐνόησεν ἀνεψιὸν ὀφθαλμοῖσιν
ἐν κονίῃσι πεσόντα νεὸς προπάροιθε μελαίνης,
Τρωσί τε καὶ Λυκίοισιν ἐκέκλετο μακρὸν ἀύσας·
Τρῶες καὶ Λύκιοι καὶ Δάρδανοι ἀγχιμαχηταί,
μὴ δή πω χάζεσθε μάχης ἐν στείνεϊ τῷδε·

terprétation qu'on trouve dans les *Scholies*, ἐργαλεῖον τεκτονικόν, ne précise rien, et peut aussi bien s'entendre de l'équerre que du cordeau. Voss a parfaitement rendu le vers 410 : « Sondern gleichwie die Schnur abmisst den Balken des Schiffes. » *Die Schnur*, c'est le cordeau. — Δόρυ νήϊον, *lignum navale*, une poutre qui doit servir à la construction d'un navire. *Scholies :* τὸ εἰς ναυπηγίαν ξύλον.

412. Εἰδῇ équivaut à εἰδώς ᾖ, ce qui explique le génitif σοφίης. Voyez la note XII, 229 sur εἰδείη τεράων. — Σοφίης. C'est le seul passage d'Homère où se trouve le mot qui a servi plus tard à désigner la sagesse. Le poëte l'emploie pour désigner une simple habileté manuelle. Le scholiaste A : σημείωσαι δὲ, ὅτι ἅπαξ ἐνταῦθα σοφίαν ὠνόμασεν, οὐ τὴν λογικὴν, ἀλλὰ τὴν τεκτονικὴν τέχνην. D'ailleurs, l'adjectif σοφός n'est ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Odyssée*. Je n'ai pas besoin de rappeler que σοφία et σοφός ont toujours conservé quelque chose de leur signification primitive. On les traduisait souvent par ἐπιστήμη et ἐπιστήμων. C'est ainsi que notre mot *sage* signifiait autrefois *savant*.

413. Ὣς μὲν τῶν.... Voyez XI, 336 et les notes sur ce vers.

414. Ἄλλοι δ' ἀμφ' ἄλλῃσι.... C'est avec ce vers que le diascévaste ou interpolateur a façonné, selon Aristarque, le vers XII, 175, qui fait partie d'un passage non authentique : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐκ τούτου διεσκεύασται ὁ τῆς Τειχομαχίας στίχος, Ἄλλοι δ' ἀμφ' ἄλλῃσι.... Voyez la note XII, 175-181. On voit, par ce nouvel exemple, que le verbe διασκευάζω a le sens le plus défavorable.

415. Ἀντ(α), en face. — Ἐείσατο, s'élança. C'est l'aoriste moyen du verbe εἶμι, aller. *Scholies :* ὥρμησεν. Il y a des passages où ce mot est un temps de εἴδομαι. C'est le sens de la phrase qui détermine l'appropriation.

417. Νῆα, *vulgo* νῆας. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, χωρὶς τοῦ σ, γράφει νῆα.

419. Κλυτίοιο. Ce Clytius, un des vieillards du conseil des Troyens, était frère de Priam. Son fils Calétor est tout à fait inconnu.

426. Ἐν στείνεϊ τῷδε. Voyez VIII, 475-476 et la note sur ces deux vers. Hector appelle στεῖνος, défilé, l'espace étroit qui séparait le mur et le premier rang des vais-

ἀλλ' υἷα Κλυτίοιο σαώσατε, μή μιν Ἀχαιοὶ
τεύχεα συλήσωσι, νεῶν ἐν ἀγῶνι πεσόντα.
Ὣς εἰπὼν Αἴαντος ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ.
Τοῦ μὲν ἅμαρθ'· ὁ δ' ἔπειτα Λυκόφρονα, Μάστορος υἱόν,
Αἴαντος θεράποντα Κυθήριον, ὅς ῥα παρ' αὐτῷ
ναῖ', ἐπεὶ ἄνδρα κατέκτα Κυθήροισι ζαθέοισιν,
τόν ῥ' ἔβαλεν κεφαλὴν ὑπὲρ οὔατος ὀξέϊ χαλκῷ,
ἑσταότ' ἄγχ' Αἴαντος· ὁ δ' ὕπτιος ἐν κονίῃσιν
νηὸς ἄπο πρύμνης χαμάδις πέσε· λύντο δὲ γυῖα.
Αἴας δ' ἐρρίγησε, κασίγνητον δὲ προσηύδα·
Τεῦκρε πέπον, δὴ νῶϊν ἀπέκτατο πιστὸς ἑταῖρος,
Μαστορίδης, ὃν νῶϊ, Κυθηρόθεν ἔνδον ἐόντα,
ἶσα φίλοισι τοκεῦσιν ἐτίομεν ἐν μεγάροισιν·
τὸν δ' Ἕκτωρ μεγάθυμος ἀπέκτανε. Ποῦ νύ τοι ἰοὶ
ὠκύμοροι καὶ τόξον, ὅ τοι πόρε Φοῖβος Ἀπόλλων;
Ὣς φάθ'· ὁ δὲ ξυνέηκε· θέων δέ οἱ ἄγχι παρέστη,
τόξον ἔχων ἐν χειρὶ παλίντονον ἠδὲ φαρέτρην
ἰοδόκον· μάλα δ' ὦκα βέλη Τρώεσσιν ἐφίει.

seaux. L'espace qui séparait le mur du fossé est aussi nommé στεῖνος. Eustathe : ὥστε στεῖνος ἡ ἐφ' ἑκάτερα τοῦ τείχους.

428. Νεῶν ἐν ἀγῶνι. La traduction *in certamine ad naves* n'est point exacte. Aristarque : ἀγών· ἄγυρις, συναγωγή. Voyez la note VII, 298. Ici, l'expression d'Homère équivaut à ἐν τῷ ἀθροίσματι τῶν νεῶν, à ἐν τῷ ναυστάθμῳ (dans le camp des Grecs).

430-431. Λυκόφρονα,... Lycophron de Cythère et son père Mastor sont inconnus.

438. Κυθηρόθεν ἔνδον ἐόντα doit s'expliquer de la même façon que Καδησόθεν ἔνδον ἐόντα, XIII, 363; et ἔνδον équivaut ici à ἐν Σαλαμῖνι, comme là il équivalait à ἐν Ἰλίῳ. Le scholiaste de Pierre Victorius : ἐκ Κυθήρων ἐπιδημοῦντα τοῖς ἡμῶν οἴκοις. On peut, du reste, traduire ἔνδον, soit par *domi*, soit par *domum*, suivant qu'on voudra exprimer ou le séjour à Salamine, ou le mouvement pour venir de Cythère : habitant chez nous; réfugié chez nous. C'est le dernier sens qui a été adopté dans l'édition Didot : « *ad nos* profectum. » Quelques anciens rapportaient ἔνδον à Κυθηρόθεν : de Cythère intérieure; de la ville même de Cythère. Eustathe : τὸ δὲ Κυθηρόθεν ἔνδον ἐόντα, ἀντὶ τοῦ, ἐξ αὐτῆς τῆς ἐκεῖ πόλεως, οὐ μὴν ἐκ τῆς περιχώρου τῆς νήσου Κυθήρων. Cette explication n'est certainement pas d'Eustathe lui-même : Eustathe a copié sa phrase chez ses auteurs ordinaires, et témoigne seulement d'une tradition particulière sur ce point de philologie.

439. Τοκεῦσιν. Zénodote, τέκεσσιν.

441. Ὠκύμοροι a ici le sens actif : qui tuent promptement. D'ordinaire, ὠκύμορος signifie : qui meurt d'une mort prématurée. — Ὅ τοι πόρε Φοῖβος Ἀπόλλων. Pandarus avait reçu un cadeau semblable. Voyez II, 827. Tout bon archer était censé un favori d'Apollon.

443. Παλίντονον, qui se tend en tirant la corde en arrière. Voyez la note VIII, 266.

444. Βέλη, *vulgo* βέλεα. Même avec la vulgate, il faut lire, en scandant, comme s'il y avait βέλη.

Καί ῥ' ἔϐαλε Κλεῖτον, Πεισήνορος ἀγλαὸν υἱόν,
Πουλυδάμαντος ἑταῖρον, ἀγαυοῦ Πανθοΐδαο,
ἡνία χερσὶν ἔχοντα· ὁ μὲν πεπόνητο καθ' ἵππους·
τῇ γὰρ ἔχ' ᾗ ῥα πολὺ πλεῖσται κλονέοντο φάλαγγες,
Ἕκτορι καὶ Τρώεσσι χαριζόμενος· τάχα δ' αὐτῷ
ἦλθε κακόν, τό οἱ οὔτις ἐρύκακεν ἱεμένων περ.
Αὐχένι γάρ οἱ ὄπισθε πολύστονος ἔμπεσεν ἰός·
ἤριπε δ' ἐξ ὀχέων, ὑπερώησαν δέ οἱ ἵπποι
κείν' ὄχεα κροτέοντες. Ἄναξ δ' ἐνόησε τάχιστα,
Πουλυδάμας, καὶ πρῶτος ἐναντίος ἤλυθεν ἵππων.
Τοὺς μὲν ὅγ' Ἀστυνόῳ, Προτιάονος υἱέϊ, δῶκεν·
πολλὰ δ' ἐπώτρυνε σχεδὸν ἴσχειν εἰσορόωντα
ἵππους· αὐτὸς δ' αὖτις ἰὼν προμάχοισιν ἐμίχθη.
Τεῦκρος δ' ἄλλον ὀϊστὸν ἐφ' Ἕκτορι χαλκοκορυστῇ
αἴνυτο, καί κεν ἔπαυσε μάχην ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν,
εἴ μιν ἀριστεύοντα βαλὼν ἐξείλετο θυμόν.
Ἀλλ' οὐ λῆθε Διὸς πυκινὸν νόον, ὅς ῥα φύλασσεν
Ἕκτορ', ἀτὰρ Τεῦκρον Τελαμώνιον εὖχος ἀπηύρα·
ὅς οἱ ἐϋστρεφέα νευρὴν ἐν ἀμύμονι τόξῳ
ῥῆξ' ἐπὶ τῷ ἐρύοντι· παρεπλάγχθη δέ οἱ ἄλλῃ
ἰὸς χαλκοβαρής, τόξον δέ οἱ ἔκπεσε χειρός.

446. Πουλυδάμαντος.... Ce vers se termine par trois spondées.

448. Ἔχ' pour εἶχε : *regebat*, il poussait (le char). *Scholies :* ἤλαυνε. Voyez plus haut, la note du vers 354.

449-451. Ἕκτορι καὶ Τρώεσσι.... Vers marqués d'astérisques et d'obels dans le manuscrit de Venise. D'après Aristarque, ces trois vers ne sont qu'un centon d'expressions homériques mal appropriées. La blessure à la nuque lui paraît surtout extraordinaire : πῶς γὰρ ἡνίοχος ὢν ὄπισθεν βάλλεται; On peut répondre que c'est un des passages où Homère a sommeillé. Cependant quelques-uns cherchaient des raisons, et en trouvaient, pour justifier même la blessure de Clitus. C'est, selon eux, dans un mouvement de volte-face que Clitus est atteint par la flèche de Teucer. Le pseudo-Didyme : ἀποστρεφόντων τὰ ἅρματα τῶν Τρώων πρὸς τὸ ἐξ ἴσου πολεμεῖν ἐπιβεβηκόσι τῶν νεῶν τοῖς Ἕλλησιν, οὕτως ὁ ἡνίοχος τετραμμένος πρὸς τοὺς ἵππους βέβληται κατὰ τοῦ αὐχένος.

450. Ἱεμένων. Une des deux éditions d'Aristarque donnait, ἱεμένῳ.

452. Οἱ, *ipsi*, à lui.

453. Κείν' pour κεινά, c'est-à-dire κενά : *vacua*, vides.

455. Ἀστυνόῳ. Cet Astynoüs n'est pas moins inconnu que celui qui a été tué par Diomède, V, 144.

459. Μάχην. Zénodote, μάχης.

462. Τεῦκρον.... εὖχος ἀπηύρα, enleva la gloire à Teucer.

463-464. Οἱ.... νευρὴν.... ῥῆξ' ἐπὶ τῷ ἐρύοντι. Construisez : ῥῆξε νευρήν οἱ ἐρύοντι (νευρὴν) ἐπὶ τῷ (lui brisa la corde de son arc, au moment où il tirait la corde pour frapper Hector).

Τεῦκρος δ' ἐρρίγησε, κασίγνητον δὲ προσηύδα·
Ὢ πόποι, ἦ δὴ πάγχυ μάχης ἐπὶ μήδεα κείρει
δαίμων ἡμετέρης, ὅ τε μοι βιὸν ἔκβαλε χειρὸς,
νευρὴν δ' ἐξέρρηξε νεόστροφον, ἣν ἐνέδησα
πρώϊον, ὄφρ' ἀνέχοιτο θαμὰ θρώσκοντας ὀϊστούς.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα μέγας Τελαμώνιος Αἴας·
Ὦ πέπον, ἀλλὰ βιὸν μὲν ἔα καὶ ταρφέας ἰοὺς
κεῖσθαι, ἐπεὶ συνέχευε θεὸς, Δαναοῖσι μεγήρας·
αὐτὰρ χερσὶν ἑλὼν δολιχὸν δόρυ, καὶ σάκος ὤμῳ,
μάρναό τε Τρώεσσι καὶ ἄλλους ὄρνυθι λαούς.
Μὴ μὰν ἀσπουδί γε, δαμασσάμενοί περ, ἕλοιεν
νῆας ἐϋσσέλμους· ἀλλὰ μνησώμεθα χάρμης.
Ὣς φάθ'· ὁ δ' αὖ τόξον μὲν ἐνὶ κλισίῃσιν ἔθηκεν·
αὐτὰρ ὅγ' ἀμφ' ὤμοισι σάκος θέτο τετραθέλυμνον·
κρατὶ δ' ἐπ' ἰφθίμῳ κυνέην εὔτυκτον ἔθηκεν

467. Ὦ πόποι. Ancienne variante, ὦ πέπον. — Ἐπὶ μήδεα κείρει pour ἐπικείρει μήδεα : *præcidit consilia*, coupe les desseins; rompt les desseins. *Scholies :* πᾶσαν τὴν εἰς τὸν πόλεμον ἡμῶν προθυμίαν θεός τις κωλύει καὶ παρασπᾷ. Horace dit (*Épîtres*, I, xiv, 36) *incidere ludum*, pour interrompre le jeu.

468. Βιόν, synonyme de τόξον : l'arc.

470. Πρώϊον, ce matin. Zénodote lisait πρῴην : récemment. Mais ce terme n'est pas juste, puisque, la veille même, Hector avait brisé la corde de l'arc de Teucer. *Scholies :* Ζηνόδοτος πρῴην γράφει· ἀλλ' ἔμφασιν ἔχει πλείονος χρόνου τὸ πρῴην· τὸ δὲ πρώϊον σημαίνει πρωΐας· ἐν γὰρ τῇ Κολοβομάχῃ (le chant VIII), ἐν τῇ πρὸ ταύτης ἡμέρᾳ, ἐρράγη ὑφ' Ἕκτορος, ὥστε εὔλογον τῇ ἑξῆς ἡμέρᾳ πρωΐας ἐμβαλεῖν τὴν νευρὰν τῷ τόξῳ. Voyez VIII, 328 et la note sur νευρήν. Aristarque disait qu'avec l'une des deux leçons comme avec l'autre, on était toujours forcé de traduire, *ce matin :* ἀμφότερα γράφεσθαί φησιν ὁ Ἀρίσταρχος, πρῴην καὶ πρώϊον, ταυτὸν δὲ ἐξ ἑκατέρου σημαίνεσθαι. — Θαμὰ θρώσκοντας ὀϊστούς, des traits s'élançant fréquemment : une grêle de flèches lancées par mon arc.

472. Ταρφέας, abondantes : que tu lances comme grêle. *Scholies :* οὓς συνεχῶς βάλλεις κατὰ τῶν πολεμίων.

473. Συνέχευε, *effudit*, a anéanti. On peut sous-entendre l'idée de l'avenir : le résultat que tu te promettais. Les anciens préféraient sous-entendre l'idée du passé. Eustathe : τῆς πρὶν εὐκοσμίας ἐστέρησεν. C'est en effet avec l'idée du passé que Virgile a dit, *Géorgiques*, IV, 491-492 : « .... ibi omnis *Effusus* labor. » La traduction de συνέχευε par *confregit arcum* est tout à fait arbitraire. Ceux qui le rendent par *conturbavit* ne donnent aucun sens net. Cette traduction, excellente au vers 364, où il s'agit d'un enfant qui culbute un tas de sable, est à peu près inintelligible ici.

476. Δαμασσάμενοί περ, quoique (nous) ayant abattu (sous eux) : quoique vainqueurs.

477. Ἀλλά, eh bien donc!

479. Τετραθέλυμνον, à quatre bases : à quatre couches; formé de quatre cuirs superposés. La traduction *quatuor laminarum* est fausse; car on ne mettait pas quatre lames de métal, et il ne s'agit point du métal qui recouvrait sans doute le cuir. Le métal ne comptait pas dans le nombre des πτύχες. Voyez la description du bouclier d'Ajax, VII, 219-223. Didyme : τέσσαρας θέσεις ἔχων ἐπαλλήλους.

ἵππουριν, δεινὸν δὲ λόφος καθύπερθεν ἔνευεν·
εἵλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος, ἀκαχμένον ὀξέϊ χαλκῷ·
βῆ δ' ἰέναι, μάλα δ' ὦκα θέων Αἴαντι παρέστη.
Ἕκτωρ δ' ὡς εἶδεν Τεύκρου βλαφθέντα βέλεμνα,
Τρωσί τε καὶ Λυκίοισιν ἐκέκλετο, μακρὸν ἀΰσας·
Τρῶες καὶ Λύκιοι καὶ Δάρδανοι ἀγχιμαχηταί,
ἀνέρες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς,
νῆας ἀνὰ γλαφυράς· δὴ γὰρ ἴδον ὀφθαλμοῖσιν
ἀνδρὸς ἀριστῆος Διόθεν βλαφθέντα βέλεμνα.
Ῥεῖα δ' ἀρίγνωτος Διὸς ἀνδράσι γίγνεται ἀλκὴ,
ἠμὲν ὁτέοισιν κῦδος ὑπέρτερον ἐγγυαλίξῃ,
ἠδ' ὅτινας μινύθῃ τε καὶ οὐκ ἐθέλῃσιν ἀμύνειν·
ὡς νῦν Ἀργείων μινύθει μένος, ἄμμι δ' ἀρήγει.
Ἀλλὰ μάχεσθ' ἐπὶ νηυσὶν ἀολλέες· ὃς δέ κεν ὑμέων
βλήμενος ἠὲ τυπεὶς θάνατον καὶ πότμον ἐπίσπῃ,
τεθνάτω· οὔ οἱ ἀεικὲς ἀμυνομένῳ περὶ πάτρης
τεθνάμεν· ἀλλ' ἄλοχός τε σόη καὶ παῖδες ὀπίσσω,
καὶ οἶκος καὶ κλῆρος ἀκήρατος, εἴ κεν Ἀχαιοὶ
οἴχωνται σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν.
Ὣς εἰπὼν ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου.
Αἴας δ' αὖθ' ἑτέρωθεν ἐκέκλετο οἷς ἑτάροισιν·

481. Ἵππουριν,... Ce vers manque dans le manuscrit de Venise. On l'a vu, III, 337 et XI, 42, où il est parfaitement en place. Ici, il est moins bien placé peut-être, mais non point à contre-sens. Quelques-uns même le défendent avec énergie contre la proscription. Ainsi Bothe soutient que ce vers est absolument indispensable, et que l'épithète εὔτυκτον ne suffit pas pour marquer la différence du casque d'airain que Teucer met sur sa tête et du casque de peau que portaient les archers : « Necessarius autem videtur « ille versus, ut quo expuncto Teucer « induere dicatur κυνέην εὔτυκτον, *ga-* « *leam arte laboratam*, qua ne ante qui- « dem caruit; nam εὔτυκτοι etiam ex « pellibus factæ. » Il vaut mieux, en effet, conserver le vers 481.

482. Εἵλετο.... On a déjà vu deux fois ce vers, X, 135 et XIV, 12.

489. Βλαφθέντα, ayant éprouvé du mal : mis hors d'état de servir. La traduction *brises* n'est point exacte, puisque c'est seulement faute de corde à l'arc que les traits ne font point de ravages. *Scholies :* βεβλαμμένα τῆς τῶν τόξων χρήσεως.

490-499. Ῥεῖα δ' ἀρίγνωτος.... Cette fin du discours d'Hector semble avoir fourni le thème des élégies guerrières de Callinus et de Tyrtée. Tous les motifs développés dans ces élégies sont indiqués ici, ou plutôt concentrés avec une incomparable puissance.

491. Ὁτέοισιν (*quibusnam*), trissyllabe par synizèse.

492. Ὅτινας est pour οὕστινας : *quosnam.*

Αἰδώς, Ἀργεῖοι· νῦν ἄρκιον, ἢ ἀπολέσθαι,
ἠὲ σαωθῆναι καὶ ἀπώσασθαι κακὰ νηῶν.
Ἦ ἔλπεσθ', ἢν νῆας ἕλῃ κορυθαίολος Ἕκτωρ,
ἐμβαδὸν ἵξεσθαι ἣν πατρίδα γαῖαν ἕκαστος;
Ἦ οὐκ ὀτρύνοντος ἀκούετε λαὸν ἅπαντα
Ἕκτορος, ὃς δὴ νῆας ἐνιπρῆσαι μενεαίνει;
Οὐ μὰν ἔς γε χορὸν κέλετ' ἐλθέμεν, ἀλλὰ μάχεσθαι.
Ἡμῖν δ' οὔτις τοῦδε νόος καὶ μῆτις ἀμείνων,
ἢ αὐτοσχεδίῃ μῖξαι χεῖράς τε μένος τε.
Βέλτερον, ἢ ἀπολέσθαι ἕνα χρόνον ἠὲ βιῶναι,
ἢ δηθὰ στρεύγεσθαι ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι,
ὧδ' αὔτως παρὰ νηυσὶν, ὑπ' ἀνδράσι χειροτέροισιν.
Ὣς εἰπὼν ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου.
Ἔνθ' Ἕκτωρ μὲν ἕλε Σχεδίον, Περιμήδεος υἱὸν,
ἀρχὸν Φωκήων· Αἴας δ' ἕλε Λαοδάμαντα,
ἡγεμόνα πρυλέων, Ἀντήνορος ἀγλαὸν υἱόν·
Πουλυδάμας δ' Ὦτον Κυλλήνιον ἐξενάριξεν,

502-513. Αἰδώς,... Le discours du jeune Pallas, *Énéide*, X, 369-378, est une imitation, mais une imitation un peu lointaine, des paroles d'Ajax.

502. Νῦν ἄρκιον, (c'est) maintenant chose sûre : nous sommes devant une nécessité.

505. Ἐμβαδόν, en marchant par la voie de terre. — Ἕκαστος. Le grec admet le nominatif devant l'infinitif.

508. Κέλετ' pour κέλεται ou plutôt κέλετο : *jubet* ou *jubebat*, il invite ou il invitait; il a invité.

509. Νόος καὶ μῆτις, *mens et consilium*, pensée et résolution.

510. Ἤ, *quam*, que. — Αὐτοσχεδίῃ. Ancienne variante, αὐτοσχεδίην.

511. Ἢ.... ἠέ, *aut.... aut*, ou.... ou bien.

512. Στρεύγεσθαι, *paulatim consumi*, s'épuiser peu à peu : s'user peu à peu. On l'explique par στραγγεύω et στράγξ. C'est s'en aller goutte à goutte. Curtius admet cette explication.

513. Αὔτως, à la suite de ὧδε, équivaut à μάτην : en vain; sans résultat. *Scholies :* ματαίως, ἀπράκτως. Peut-être vaudrait-il mieux voir dans ὧδ' αὔτως une expression unique, un simple renforcement par deux synonymes : ainsi précisément; comme précisément cela est.

515. Σχεδίον. Schédius, le chef des Phocéens, a été qualifié, II, 517, fils d'Iphitus; et Schédius fils d'Iphitus périt plus tard, XVII, 306-311. On suppose ou qu'il faut ici un autre nom, ou bien que le poëte a commis une inadvertance. Bothe : « Errorem hisce subesse puto, seu librariorum sive ipsius poetæ, μνημονικόν. » Aristarque admettait deux Schédius : ἡ διπλῆ, ὅτι οὗτός ἐστι Σχεδίος ὁμώνυμος τῷ ἐν Καταλόγῳ· καὶ ἀμφότεροι ὑφ' Ἕκτορος ἀνῄρηνται. Mais le fait de deux Schédius chefs des Phocéens n'est guère moins étrange et inadmissible que celui de deux Pylémènes rois des Paphlagoniens. Voyez la note sur les Pylémènes, XIII, 658-659.

516. Λαοδάμαντα. Laodamas et la plupart des guerriers nommés plus loin sont des inconnus.

517. Πρυλέων, *peditum*, des guerriers qui combattaient à pied (et non sur des chars). *Scholies :* πεζῶν, ὁπλιτῶν.

518. Κυλλήνιον, de Cyllène. Il ne s'a-

Φυλείδεω ἕταρον, μεγαθύμων ἀρχὸν Ἐπειῶν.
Τῷ δὲ Μέγης ἐπόρουσεν ἰδών· ὁ δ' ὕπαιθα λιάσθη
Πουλυδάμας· καὶ τοῦ μὲν ἀπήμβροτεν· οὐ γὰρ Ἀπόλλων
εἴα Πάνθου υἱὸν ἐνὶ προμάχοισι δαμῆναι·
αὐτὰρ ὅγε Κροίσμου στῆθος μέσον οὔτασε δουρί.
Δούπησεν δὲ πεσών· ὁ δ' ἀπ' ὤμων τεύχε' ἐσύλα.
Τόφρα δὲ τῷ ἐπόρουσε Δόλοψ, αἰχμῆς εὖ εἰδώς,
Λαμπετίδης (ὃν Λάμπος ἐγείνατο, φέρτατος ἀνδρῶν,
Λαομεδοντιάδης, εὖ εἰδότα θούριδος ἀλκῆς),
ὅς τότε Φυλείδαο μέσον σάκος οὔτασε δουρὶ,
ἐγγύθεν ὁρμηθείς· πυκινὸς δέ οἱ ἤρκεσε θώρηξ,
τόν ῥ' ἐφόρει γυάλοισιν ἀρηρότα· τόν ποτε Φυλεὺς
ἤγαγεν ἐξ Ἐφύρης, ποταμοῦ ἄπο Σελλήεντος.
Ξεῖνος γάρ οἱ ἔδωκεν ἄναξ ἀνδρῶν Εὐφήτης,
ἐς πόλεμον φορέειν, δηΐων ἀνδρῶν ἀλεωρήν·
ὅς οἱ καὶ τότε παιδὸς ἀπὸ χροὸς ἤρκεσ' ὄλεθρον.

git point du mont Cyllène en Arcadie, mais de la ville de Cyllène sur la côte d'Élide. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐκ ἀπὸ Κυλλήνης, τοῦ ἐν Ἀρκαδίᾳ ὄρους· ἀλλ' ἐπίνειόν ἐστιν Ἠλείων Κυλλήνη· οὗτοι δέ εἰσιν Ἐπειοί.

519. Φυλείδεω, du fils de Phylée, c'est-à-dire de Mégès.

520. Ὕπαιθα λιάσθη, *oblique se declinavit*, se pencha de côté. Telle est l'explication ordinaire. Mais Aristarque, aux vers XXI, 255 et XXII, 141, explique ὕπαιθα dans le sens de εἰς τοὔμπροσθεν. Lehrs : « Memorabile hoc aliter Aristarchum intelligere quam nos solemus, etiam contra id quo etymologia ducere videtur. » Voyez les notes sur ces deux passages.

521. Ἀπήμβροτεν, il manqua : il n'atteignit point. Voyez la note V, 287.

521-522. Οὐ.... εἴα. Apollon protége le fils de son prêtre.

523. Ὅγε, lui, c'est-à-dire Mégès.

525. Τόφρα δὲ.... Ce vers se termine par trois spondées. — Δόλοψ. Un Grec du même nom a été tué par Hector, XI, 302.

526. Λαμπετίδης. Bothe propose de lire Λαμπιάδης, puisqu'il s'agit du fils de Lampus, et non du fils de Lampetus. Même alors le mot serait encore inexact, car il signifierait, fils de Lampius. Dübner : « De légères variantes, telles que Λάμπος et Λάμπετος, ne sont pas sans exemple dans les noms propres. » Les anciens regardaient les deux formes comme également légitimes. *Scholies :* ἔστιν ἡ εὐθεῖα ὁ Λάμπος καὶ ὁ Λάμπετος. — Φέρτατος ἀνδρῶν. Villoison, φέρτατον υἱόν. C'est aussi la leçon du *Palimpseste syriaque*.

530. Γυάλοισιν. Voyez la note V, 99.

531. Ἤγαγεν. Ancienne variante, ἠγάγετ'. — Ἐξ Ἐφύρης. L'Éphyre dont il est question est celle de Thesprotie. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τῆς Θεσπρωτιακῆς Ἐφύρας λέγει, οὐκ ἐκ τῆς Κορίνθου· δῆλον δὲ ἐκ τοῦ Σελλήεντος. Cependant quelques anciens plaçaient en Élide Éphyre sur le Selléis. Voyez la note II, 659.

532. Ξεῖνος γάρ οἱ.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἀνδρῶν, des hommes (d'Éphyre).

534. Ὅς οἱ καὶ τότε.... Ce vers rappelle ce qui a déjà été dit à la fin du vers 529 ; mais ce rappel est un développement et une insistance, par conséquent une beauté plutôt qu'un défaut. Quelques

Τοῦ δὲ Μέγης κόρυθος χαλκήρεος ἱπποδασείης
κύμβαχον ἀκρότατον νύξ' ἔγχεϊ ὀξυόεντι,
ῥῆξε δ' ἀφ' ἵππειον λόφον αὐτοῦ· πᾶς δὲ χαμᾶζε
κάππεσεν ἐν κονίῃσι, νέον φοίνικι φαεινός.
Ἕως ὁ τῷ πολέμιζε μένων, ἔτι δ' ἔλπετο νίκην,
τόφρα δέ οἱ Μενέλαος Ἀρήϊος ἦλθεν ἀμύντωρ·
στῆ δ' εὐρὰξ σὺν δουρὶ λαθών, βάλε δ' ὦμον ὄπισθεν·
αἰχμὴ δὲ στέρνοιο διέσσυτο μαιμώωσα,
πρόσσω ἱεμένη· ὁ δ' ἄρα πρηνὴς ἐλιάσθη.
Τὼ μὲν ἐεισάσθην, χαλκήρεα τεύχε' ἀπ' ὤμων
συλήσειν· Ἕκτωρ δὲ κασιγνήτοισι κέλευσεν
πᾶσι μάλα, πρῶτον δ' Ἱκεταονίδην ἐνένιπεν,
ἴφθιμον Μελάνιππον· ὁ δ' ὄφρα μὲν εἰλίποδας βοῦς
βόσκ' ἐν Περκώτῃ, δηΐων ἀπονόσφιν ἐόντων·
αὐτὰρ ἐπεὶ Δαναῶν νέες ἤλυθον ἀμφιέλισσαι,
ἂψ εἰς Ἴλιον ἦλθε, μετέπρεπε δὲ Τρώεσσιν,
ναῖε δὲ πὰρ Πριάμῳ, ὁ δέ μιν τίεν ἶσα τέκεσσιν·

Alexandrins n'y voyaient qu'une répétition vicieuse. Le scholiaste de Pierre Victorius : περιττὸς ὁ στίχος· ἤδη γὰρ εἶπεν ἀνωτέρω, πυκινὸς δέ οἱ ἤρκεσε θώρηξ. Ceci n'est qu'un raisonnement de logicien ; et il s'agit de poésie. — Οἱ.... παιδός, du fils à lui : du fils de Phylée.

536. Κύμβαχον. C'est la partie supérieure et convexe du casque, où s'implantait le panache. *Scholies* : τὸ κάτακρον τῆς περικεφαλαίας, ἐν ᾧ ἐμβάλλεται ὁ λόφος.

538. Κάππεσεν a pour sujet λόφος sous-entendu. — Νέον, récemment. La coloration en rouge avait tout son éclat.

539. Ἕως ὁ. Voyez la note I, 193.

540. Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Mégès. — Ἦλθεν ἀμύντωρ. Ancienne variante, ἦλθ' ἐπαμύντωρ.

541. Στῆ δ' εὐρὰξ σὺν δουρί. Bothe propose de perfectionner l'harmonie du vers, en écrivant : στῆ δ' εὐρὰξ ἐν δουρί. Mais ἐν δουρί, quoi qu'il en dise, n'est pas l'équivalent de σὺν δουρί. Il est d'ailleurs probable que εὐρὰξ σύν, ou même εὐρὰξ ξύν, se prononçait comme s'il y avait simplement εὐράξυν, ce qui n'a rien de barbare. Nous fondons ainsi, en français, la finale et l'initiale quand elles sont semblables. — Voyez, sur εὐράξ, la note XI, 251.

544. Ἐεισάσθην, se précipitèrent. Voyez plus haut, vers 415, la note sur ἐείσατο.

545. Κασιγνήτοισι, dans le sens général de συγγενέσι. Mélanippe n'était que le cousin d'Hector. Le mot *frater*, en latin, signifie cousin-germain aussi bien que frère.

546. Ἐνένιπεν, *vulgo* ἐνένιπτεν, fausse orthographe. De même plus bas, vers 552. C'est bien le verbe ἐνίπτω, mais c'est l'aoriste, et non l'imparfait. Le manuscrit de Venise et les *Scholies* donnent ἐνένιπεν.

547. Ὄφρα est pris adverbialement, comme on a vu εἵως, XIII, 143. On ne peut guère supposer qu'il y ait anacoluthe. On doit ici traduire ὄφρα par *tantisper* ou *aliquantisper*.

548. Ἐν Περκώτῃ. Percote était dans la Troade, sur l'Hellespont.

551. Ναῖε δὲ.... Ce vers manque dans

τόν ῥ' Ἕκτωρ ἐνένιπεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Οὕτω δή, Μελάνιππε, μεθήσομεν; Οὐδέ νυ σοί περ
ἐντρέπεται φίλον ἦτορ ἀνεψιοῦ κταμένοιο;
Οὐχ ὁράᾳς οἷον Δόλοπος περὶ τεύχε' ἕπουσιν;
Ἀλλ' ἕπευ· οὐ γὰρ ἔτ' ἔστιν ἀποσταδὸν Ἀργείοισιν
μάρνασθαι, πρίν γ' ἠὲ κατακτάμεν, ἠὲ κατ' ἄκρης
Ἴλιον αἰπεινὴν ἑλέειν, κτάσθαι τε πολίτας.
Ὣς εἰπὼν ὁ μὲν ἦρχ', ὁ δ' ἅμ' ἕσπετο ἰσόθεος φώς.
Ἀργείους δ' ὤτρυνε μέγας Τελαμώνιος Αἴας·
Ὦ φίλοι, ἀνέρες ἔστε, καὶ αἰδῶ θέσθ' ἐνὶ θυμῷ,
ἀλλήλους τ' αἰδεῖσθε κατὰ κρατερὰς ὑσμίνας.
Αἰδομένων ἀνδρῶν πλέονες σόοι ἠὲ πέφανται·
φευγόντων δ' οὔτ' ἂρ κλέος ὄρνυται οὔτε τις ἀλκή.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ ἀλέξασθαι μενέαινον,
ἐν θυμῷ δὲ βάλοντο ἔπος, φράξαντο δὲ νῆας

le *Palimpseste syriaque*. Il n'est pas indispensable au sens, et il manquait probablement dans quelques-uns des textes antiques.

554. Ἀνεψιοῦ a la pénultième brève; et l'on ne peut alléguer ici ni l'accent ni une duplication de consonne. C'est donc bien un vers lagare, où le trochée figure à la place du spondée. Quelques modernes, qui n'en prennent pas leur parti, proposent de lire ἀνεψιόφι, et Bothe approuve cette correction.

555. Οἷον, combien : avec quel acharnement. — Περὶ.... ἕπουσιν, ils s'occupent de : ils tâchent de s'emparer de.

556. Ἀποσταδόν, à distance : dans des escarmouches ; dans des luttes qu'on peut recommencer à chaque instant. Hector veut dire qu'il s'agit de la bataille décisive ; et ce qui suit n'est que le commentaire de l'expression elliptique qui rappelle ce qui s'est passé depuis neuf ans, en opposition à ce qui est nécessaire aujourd'hui. On ne peut pas expliquer ἀποσταδὸν μάρνασθαι par s'abstenir de combattre, en finir avec la guerre ; et l'exemple de Sophocle, τηλόθεν εἰσορᾶν pour οὐκ εἰσορᾶν, allégué par quelques-uns, n'a aucune application ici. *Scholies :* ἀφεστῶτες πόρρω, ἐκ διαστήματος.

557. Πρίν γ(ε), du moins avant de. En effet, après la bataille décisive, on fera comme on voudra. — Κατακτάμεν, avoir tué, sous-entendu αὐτούς (les ennemis).

558. Ἑλέειν a pour sujet Ἀργείους sous-entendu. — Κτάσθαι, avoir été tués. L'aoriste moyen de κτείνω a la signification passive. La traduction *priusquam interfecerint* n'est point conforme à l'usage homérique. *Scholies :* ἀναιρεθῆναι. Eustathe : φονευθῆναι.

561-564. Ὦ φίλοι,... Voyez V, 529-532 et les notes sur ces quatre vers.

562. Ἀλλήλους.... Bothe a retranché ce vers de son texte, parce que l'idée qu'il contient est déjà exprimée dans le vers précédent. Cette raison n'est pas bonne. Il y a développement; et même ἀλλήλους introduit quelque chose de nouveau. Le discours d'Agamemnon, V, 529-532, n'a pas donné lieu à discussion, le premier vers se terminant par ἄλκιμον ἦτορ ἕλεσθε, et non par αἰδῶ θέσθ' ἐνὶ θυμῷ.

563. Αἰδομένων ἀνδρῶν, *vulgo* αἰδομένων δ' ἀνδρῶν. *Scholies :* χωρὶς τοῦ συνδέσμου ἔγραφεν Ἀρίσταρχος, αἰδομένων ἀνδρῶν. Au vers V, 531, nous avons laissé αἰδομένων δ' ἀνδρῶν, n'ayant pas là de témoignage sur la leçon d'Aristarque.

ἕρκεϊ χαλκείῳ· ἐπὶ δὲ Ζεὺς Τρῶας ἔγειρεν.
Ἀντίλοχον δ' ὤτρυνε βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος·
Ἀντίλοχ', οὔτις σεῖο νεώτερος ἄλλος Ἀχαιῶν,
οὔτε ποσὶν θάσσων, οὔτ' ἄλκιμος ὡς σὺ μάχεσθαι·
εἴ τινά που Τρώων ἐξάλμενος ἄνδρα βάλοισθα.
Ὣς εἰπὼν ὁ μὲν αὖτις ἀπέσσυτο, τὸν δ' ὀρόθυνεν·
ἐκ δ' ἔθορε προμάχων, καὶ ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ,
ἀμφὶ ἓ παπτήνας· ὑπὸ δὲ Τρῶες κεκάδοντο,
ἀνδρὸς ἀκοντίσσαντος· ὁ δ' οὐχ ἅλιον βέλος ἧκεν,
ἀλλ' Ἱκετάονος υἱὸν ὑπέρθυμον Μελάνιππον,
νισσόμενον πόλεμόνδε, βάλε στῆθος παρὰ μαζόν.
Δούπησεν δὲ πεσών, τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν.
Ἀντίλοχος δ' ἐπόρουσε κύων ὥς, ὅστ' ἐπὶ νεβρῷ
βλημένῳ ἀΐξῃ, τόντ' ἐξ εὐνῆφι θορόντα
θηρητὴρ ἐτύχησε βαλών, ὑπέλυσε δὲ γυῖα·
ὣς ἐπὶ σοί, Μελάνιππε, θόρ' Ἀντίλοχος μενεχάρμης,
τεύχεα συλήσων. Ἀλλ' οὐ λάθεν Ἕκτορα δῖον,
ὅς ῥά οἱ ἀντίος ἦλθε θέων ἀνὰ δηϊοτῆτα.
Ἀντίλοχος δ' οὐ μεῖνε, θοός περ ἐὼν πολεμιστής,
ἀλλ' ὅγ' ἄρ' ἔτρεσε, θηρὶ κακὸν ῥέξαντι ἐοικώς,

567. Ἕρκεϊ χαλκείῳ, avec une barrière d'airain : avec un rempart de boucliers.

570. Θάσσων, plus agile. C'est le comparatif de ταχύς.

571. Εἴ.... που, *si forte*, (vois) si par hasard : tâche de. On l'explique aussi par *utinam* (je souhaite que). Eustathe : σπεῦσον εἴπως τινά που Τρώων βάλῃς. Le scholiaste A : ὁ σύνδεσμος ἀντὶ τοῦ εἴθε. Il semble que ἀμφὶ ἓ παπτήνας, vers 574, doive faire préférer la première interprétation. C'est la mise en pratique du *si forte*.

574. Ὑπὸ.... κεκάδοντο, reculèrent. Voyez la note IV, 497.

581. Ἐτύχησε βαλών est expliqué, dans les *Scholies*, par ἔτυχε βαλών et τυχὼν ἔβαλε.

582. Ὣς ἐπὶ σοί,... Aristarque faisait remarquer cette forme de style : ἡ διπλῆ, πρὸς τὴν ἀποστροφήν. On a vu un vers du même genre, IV, 146.

585. Οὐ μεῖνε. Énée en use de même, V, 571.

586-588. Ἀλλ' ὅγ' ἄρ' ἔτρεσε,... Virgile, *Énéide*, XI, 809 : « Ac velut ille, « prius quam tela inimica sequantur, Con« tinuo in montes sese avius abdidit « altos, Occiso pastore, lupus, magnove « juvenco, Conscius audacis facti, cau« damque remulcens Subjecit pavitantem « utero, silvasque petivit. » Les anciens admiraient beaucoup la comparaison d'Homère. *Scholies* : δαιμονίως τῇ παραβολῇ κέχρηται· καὶ γὰρ ἡ φυγὴ τούτῳ κατὰ πρόνοιαν, οὐ κατὰ δειλίαν γίνεται. Le héros, qui était tout à l'heure un chien poursuivant sa proie, est maintenant un lion qui recule devant une lutte impossible à soutenir.

586. Θηρί, ici encore, est un lion, et non pas une bête sauvage quelconque. Eustathe : θηρί· ὅ ἐστι λέοντι, κατ' ἐξοχήν. Voyez plus haut la note du vers 324.

ὅστε, κύνα κτείνας ἢ βουκόλον ἀμφὶ βόεσσιν,
φεύγει, πρίν περ ὅμιλον ἀολλισθήμεναι ἀνδρῶν·
ὣς τρέσε Νεστορίδης· ἐπὶ δὲ Τρῶές τε καὶ Ἕκτωρ
ἠχῇ θεσπεσίῃ βέλεα στονόεντα χέοντο·
στῆ δὲ μεταστρεφθεὶς, ἐπεὶ ἵκετο ἔθνος ἑταίρων.
Τρῶες δὲ, λείουσιν ἐοικότες ὠμοφάγοισιν,
νηυσὶν ἐπεσσεύοντο, Διὸς δ' ἐτέλειον ἐφετμάς·
ὅ σφισιν αἰὲν ἔγειρε μένος μέγα, θέλγε δὲ θυμὸν
Ἀργείων καὶ κῦδος ἀπαίνυτο, τοὺς δ' ὀρόθυνεν.
Ἕκτορι γάρ οἱ θυμὸς ἐβούλετο κῦδος ὀρέξαι,
Πριαμίδῃ, ἵνα νηυσὶ κορωνίσι θεσπιδαὲς πῦρ
ἐμβάλοι ἀκάματον, Θέτιδος δ' ἐξαίσιον ἀρὴν
πᾶσαν ἐπικρήνειε· τὸ γὰρ μένε μητίετα Ζεὺς,
νηὸς καιομένης σέλας ὀφθαλμοῖσιν ἰδέσθαι.
Ἐκ γὰρ δὴ τοῦ ἔμελλε παλίωξιν παρὰ νηῶν
θησέμεναι Τρώων, Δαναοῖσι δὲ κῦδος ὀρέξαι.
Τὰ φρονέων, νήεσσιν ἔπι γλαφυρῇσιν ἔγειρεν
Ἕκτορα Πριαμίδην, μάλα περ μεμαῶτα καὶ αὐτόν.
Μαίνετο δ', ὡς ὅτ' Ἄρης ἐγχέσπαλος, ἢ ὀλοὸν πῦρ
οὔρεσι μαίνηται, βαθέης ἐν τάρφεσιν ὕλης·
ἀφλοισμὸς δὲ περὶ στόμα γίγνετο, τὼ δέ οἱ ὄσσε

587. Ἀμφὶ βόεσσιν, *circa boves*, occupé à garder ses bœufs. Zénodote écrivait, ἀμφί οἱ αὐτῷ : se défendant.

589. Τρέσε et plus haut ἔτρεσε n'indiquent que le fait de reculer. L'explication des *Scholies*, μετὰ δέους ἔφυγε, est vraiment fausse ici, puisqu'il n'y a, comme disent les *Scholies* mêmes, que prudence, et non lâcheté : κατὰ πρόνοιαν, οὐ κατὰ δειλίαν. Voyez la note XI, 546.

592. Λείουσιν pour λέουσιν : à des lions.

594. Θέλγε, engourdissait : paralysait. Cependant on peut voir aussi, dans ce mot, une idée morale. *Scholies* : ἐπὶ τὸ χεῖρον ἤπάτα. Homère dit plus loin, vers 668, que les Grecs avaient un brouillard sur les yeux. Jupiter les empêche de porter des coups assurés.

596. Οἱ θυμός, le cœur à lui : son cœur ; sa pensée ; son dessein.

598. Ἐξαίσιον, *iniquam*, terrible : funeste. Le mot est pris dans son sens étymologique (ἐξ αἴσης, *extra jus*). Eustathe : ἐξαίσιον δὲ, οὐ κατὰ τοὺς ὕστερον, τὴν ἄγαν αἰσίαν, παρ' οἷς ἡ ἐξ πρόθεσις δηλοῖ ἐπίτασιν, ἀλλὰ κατ' ἄλλον λόγον, τὴν ἔξω τοῦ αἰσίου.

599. Τὸ.... μένε, *hoc exspectabat*, attendait ceci (savoir,...)

601-602. Ἐκ γὰρ δὴ τοῦ.... Voyez plus haut les vers 69-70. Voyez aussi la la note XII, 71. Il est impossible d'appliquer ici le principe d'athétèse appliqué par Lehrs au vers 69. Le retranchement de la phrase romprait la suite des idées.

601. Ἔμελλε. Aristophane de Byzance, μέλλε.

607. Ἀφλοισμός est identique à ἀφρισμός, et synonyme de ἀφρός, écume. Quelques anciens le rapportaient à φλέω,

λαμπέσθην βλοσυρῇσιν ὑπ' ὀφρύσιν· ἀμφὶ δὲ πήληξ
σμερδαλέον κροτάφοισι τινάσσετο μαρναμένοιο
[Ἕκτορος· αὐτὸς γάρ οἱ ἀπ' αἰθέρος ἦεν ἀμύντωρ
Ζεύς, ὅς μιν πλεόνεσσι μετ' ἀνδράσι μοῦνον ἐόντα
τίμα καὶ κύδαινε. Μινυνθάδιος γὰρ ἔμελλεν
ἔσσεσθ'· ἤδη γάρ οἱ ἐπώρνυε μόρσιμον ἦμαρ
Παλλὰς Ἀθηναίη ὑπὸ Πηλείδαο βίηφιν].
Καί ῥ' ἔθελεν ῥῆξαι στίχας ἀνδρῶν, πειρητίζων,
ᾗ δὴ πλεῖστον ὅμιλον ὅρα καὶ τεύχε' ἄριστα·
ἀλλ' οὐδ' ὣς δύνατο ῥῆξαι, μάλα περ μενεαίνων.
Ἴσχον γὰρ πυργηδὸν ἀρηρότες, ἠύτε πέτρη
ἠλίβατος, μεγάλη, πολιῆς ἁλὸς ἐγγὺς ἐοῦσα,
ἥτε μένει λιγέων ἀνέμων λαιψηρὰ κέλευθα
κύματά τε τροφόεντα, τάτε προσερεύγεται αὐτήν·
ὣς Δαναοὶ Τρῶας μένον ἔμπεδον, οὐδὲ φέβοντο.
Αὐτὰρ ὁ λαμπόμενος πυρὶ πάντοθεν ἔνθορ' ὁμίλῳ·
ἐν δ' ἔπεσ', ὡς ὅτε κῦμα θοῇ ἐν νηῒ πέσῃσιν

bouillonner. Mais ici il ne s'agit pas de bouillonnement. Hector, comme dit Eustathe, est un sanglier, et un sanglier qui écume. Curtius rapproche ἀφλοισμός de φλοῖσβος, et le prend dans le sens de fracas. Mais cette explication ne tient pas compte du sens propre de περὶ στόμα (*circum os*, autour de la bouche).

610-614. Ἕκτορος· αὐτὸς γάρ οἱ.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Zenodote ne les avait pas écrits dans son texte. Aristophane de Byzance et Aristarque ne les regardaient point comme authentiques. Ces cinq vers sont, en effet, une interpolatation assez maladroite. Les motifs donnés à la conduite de Jupiter ne sont point exacts, et il est faux de dire que Jupiter assiste Hector du haut de l'ether, puisque Jupiter est assis sur l'Ida. *Scholies :* ἀθετοῦνται πέντε στίχοι, διὰ τὸ λέγειν, ὅτι ὀλιγοχρόνιον ὄντα ἐτίμα, καὶ ὅτι ἀπ' αἰθέρος· ἀπὸ γὰρ Ἴδης ἦν. Ces deux raisons suffisent.

611. Μοῦνον ἐόντα ne paraît pas signifier autre chose que *unum*, marquant l'excellence. Cependant on peut traduire : *solus quum versaretur*, quand il avait affaire seul avec une foule; dans sa lutte contre des bataillons entiers.

615. Καί ῥ' ἔθελεν.... Ce vers se termine par trois spondées.

618. Ἴσχον, ils résistaient : les Grecs résistaient. Eustathe : ἀντεῖχον, οἱ Ἕλληνες δηλαδή. — Ἠύτε πέτρη. Les anciens notaient ici, comme dans d'autres passages, la différence de caractère entre les Grecs et les Barbares. *Scholies :* ἡ μὲν ἐμβολὴ τῶν βαρβάρων κύμασιν ἀεὶ εἴκασται· ἡ δὲ τῶν Ἑλλήνων καρτερία τῷ τῆς πέτρας ἀκινήτῳ. La comparaison d'Homère est devenue un lieu commun de la poésie.

620. Μένει, *sustinet*, soutient.

621. Τροφόεντα, nourris : bien nourris; énormes. — Προσερεύγεται, se brisent avec fracas contre. *Scholies :* μετὰ ἤχου φέρεται. — Αὐτήν. Ancienne variante, ἀκτήν.

623. Πυρί, de feu, c'est-à-dire d'armes qui reluisaient comme le feu. *Scholies :* περιλαμπόμενος ὑπὸ τῶν ὅπλων, ὡς ὑπὸ πυρός.

λάβρον ὑπὸ νεφέων ἀνεμοτρεφές· ἡ δέ τε πᾶσα
ἄχνῃ ὑπεκρύφθη, ἀνέμοιο δὲ δεινὸς ἀήτης
ἱστίῳ ἐμβρέμεται· τρομέουσι δέ τε φρένα ναῦται
δειδιότες· τυτθὸν γὰρ ὑπὲκ θανάτοιο φέρονται·
ὣς ἐδαΐζετο θυμὸς ἐνὶ στήθεσσιν Ἀχαιῶν.
Αὐτὰρ ὅγ᾽, ὥστε λέων ὀλοόφρων βουσὶν ἐπελθών,
αἵ ῥά τ᾽ ἐν εἱαμενῇ ἕλεος μεγάλοιο νέμονται
μυρίαι· ἐν δέ τε τῇσι νομεύς, οὔπω σάφα εἰδὼς
θηρὶ μαχήσασθαι ἕλικος βοὸς ἀμφὶ φονῇσιν·
ἤτοι ὁ μὲν πρώτῃσι καὶ ὑστατίῃσι βόεσσιν
αἰὲν ὁμοστιχάει, ὁ δέ τ᾽ ἐν μέσσῃσιν ὀρούσας
βοῦν ἔδει, αἱ δέ τε πᾶσαι ὑπέτρεσαν· ὣς τότ᾽ Ἀχαιοὶ
θεσπεσίως ἐφόβηθεν ὑφ᾽ Ἕκτορι καὶ Διὶ πατρὶ
πάντες· ὁ δ᾽ οἶον ἔπεφνε Μυκηναῖον Περιφήτην,

625. Ὑπὸ νεφέων équivaut à ἐκ νεφέων : *e nubibus*, descendant des nuages. Les nuages sont très-bas, et la vague qui tombe sur le navire a l'air de s'être élancée de leur sein. — Ἀνεμοτρεφές, nourri par le vent. Ici, il n'y a pas deux sens possibles. Le mot est pris au propre. Dans l'autre exemple homérique, car il n'y en a que deux, c'était une image. Voyez la note XI, 256.

626. Ἄχνῃ. Zénodote, ἄχνη (*Scholies :* χωρὶς τοῦ ι). — Ἀήτης. Le manuscrit de Venise, ἀήτη. Cette leçon extraordinaire (δεινός avec un féminin) est défendue dans les *Scholies* par les exemples κλυτὸς Ἱπποδάμεια, II, 742, et κλυτὸς Ἀμφιτρίτη, *Odyssée*, V, 422. Mais il n'y a point parité. Ici, ce serait l'accord du masculin avec le feminin; et là, κλυτός est féminin, en fait sinon en droit, et reconnu comme tel. Il n'y a pas d'exemple de δεινός au féminin.

628. Τυτθὸν ὑπὲκ θανάτοιο. C'est le *leto discrimine parvo* de Virgile (*Énéide*, III, 685).

629. Ὣς ἐδαΐζετο.... Ce vers a déjà été lu, IX, 8.

631. Αἵ ῥά τ᾽ ἐν εἱαμένῃ.... Voyez IV, 483 et la note sur ce vers.

633. Ἀμφὶ φονῇσιν pour ἀμφὶ φοναῖς : *circa cædem*. L'expression est vague, et elle peut s'entendre, ou de la vengeance à tirer après que la vache a péri, ou des moyens à prendre pour empêcher qu'elle ne périsse. Mais l'idée est toujours : défendre le troupeau. Didyme : περὶ ἀνῃρημένης βοός, ἢ ὑπὲρ τοῦ μὴ ἀναιρεθῆναι.

635. Ὁμοστιχάει (*simul graditur*, il marche avec) a pour sujet νομεύς (le pâtre). Ce verbe paraissait étrange à quelques anciens. *Scholies :* βάρβαρον δέ φησιν αὐτὸ Διονύσιος. Le Denys nommé dans cette note est Denys de Thrace, le disciple d'Aristarque. — Ὁ δέ, mais lui : mais le lion.

636. Ὣς τότ᾽ Ἀχαιοί. Ici, comme après la comparaison précédente, le poëte semble avoir oublié sa promesse. On attendait, *de même Hector*, et il dit, *de même les Achéens*. Mais il ne faut pas s'arrêter aux formules. En dépit de l'incorrection, ou même grâce à l'incorrection, tout se suit admirablement. Eustathe a signalé ces anacoluthes, et il les amnistie à grand'peine : σημείωσαι δὲ ὅτι οὐκ εὐσύντακτος ἡ τοιαύτη παραβολή, ἀλλὰ δυσαπόδοτος καὶ καινοπρεπής· ἀρξάμενος γὰρ ἀπ᾽ εὐθείας, αὐτὰρ ὅγε, ἤγουν ὁ Ἕκτωρ, οὐκ ἀπέδωκε συνήθως, οἷον, ὣς ὁ Ἕκτωρ ἐποίησε τάδε, ἀλλ᾽ ἀνακολούθως πρὸς τοὺς Ἀχαιούς, οὓς εἴκασε φευγούσαις βουσίν, ἐποίησε τὴν ἀπόδοσιν, εἰπών· ὣς τότ᾽ Ἀχαιοὶ θεσπεσίως ἐφόβηθεν. Laissons aux poëtes leurs franchises.

Κοπρῆος φίλον υἱὸν, ὃς Εὐρυσθῆος ἄνακτος
ἀγγελίης οἴχνεσκε βίῃ Ἡρακληείῃ·
τοῦ γένετ' ἐκ πατρὸς πολὺ χείρονος υἱὸς ἀμείνων
παντοίας ἀρετὰς, ἠμὲν πόδας ἠδὲ μάχεσθαι,
καὶ νόον ἐν πρώτοισι Μυκηναίων ἐτέτυκτο·
ὅς ῥα τόθ' Ἕκτορι κῦδος ὑπέρτερον ἐγγυάλιξεν.
Στρεφθεὶς γὰρ μετόπισθεν, ἐν ἀσπίδος ἄντυγι πάλτο,
τὴν αὐτὸς φορέεσκε ποδηνεκέ', ἕρκος ἀκόντων·
τῇ ὅγ' ἐνὶ βλαφθεὶς πέσεν ὕπτιος· ἀμφὶ δὲ πήληξ
σμερδαλέον κονάβησε περὶ κροτάφοισι πεσόντος.
Ἕκτωρ δ' ὀξὺ νόησε, θέων δέ οἱ ἄγχι παρέστη,
στήθεϊ δ' ἐν δόρυ πῆξε, φίλων δέ μιν ἐγγὺς ἑταίρων
κτεῖν'· οἱ δ' οὐκ ἐδύναντο, καὶ ἀχνύμενοί περ ἑταίρου,
χραισμεῖν· αὐτοὶ γὰρ μάλα δείδισαν Ἕκτορα δῖον.
Εἰσωποὶ δ' ἐγένοντο νεῶν, περὶ δ' ἔσχεθον ἄκραι

639. Ὅς se rapporte à Coprée, qui avait été le héraut d'Eurysthée.

640. Ἀγγελίης.... Ce vers se termine par trois spondées, — Ἀγγελίης, génitif causal : pour message; pour porter les messages; comme messager. La traduction *nuntius* est un équivalent très-exact de l'idée; mais il ne faut pas supposer, comme faisaient quelques anciens, un substantif ἀγγελίης ou ἀγγελίας, synonyme de ἄγγελος. — Zénodote écrivait, ἀγγελίην.

642. Ἠμὲν πόδας ἠδὲ μάχεσθαι, et quant aux pieds et pour combattre, c'est-à-dire par son agilité à la course et par sa vaillance militaire.

645. Ἐν.... πάλτο (il se heurta contre) est pour ἐνεπέπαλτο, de ἐν et πάλλομαι. Périphétès voulait fuir ; en se retournant pour fuir, il s'embarrasse dans la bordure de son bouclier, qui était un bouclier ποδηνεκής, descendant jusqu'aux talons.

646. Ποδηνεκέ(α) se rapporte au bouclier. La vulgate donne ποδηνεκές, se rapportant à ἕρκος.

651. Ἑταίρου, à cause de (leur) compagnon. Au lieu du génitif causal, ou du génitif expliqué par une préposition sous-entendue, quelques anciens voyaient ici le régime de περί exprimé. Le mot περ, selon eux, était pour περί. Le scholiaste A : Ἑλλάνικος δὲ Αἰολικῶς νομίζει τὴν περὶ περ εἰρῆσθαι.

653. Εἰσωποί. Tant que les Grecs combattaient, ils avaient les vaisseaux à dos. Maintenant qu'ils fuient, ils les ont en face; ils sont en face des vaisseaux : εἰσωποὶ.... νεῶν. Il est évident d'ailleurs, que, dans la pensée d'Homère, la phrase signifie : « Ils cherchèrent un refuge derrière la première ligne des vaisseaux. » Didyme : ἐν ὄψει τὰς ναῦς ἔβλεπον, ὅ ἐστιν εἰσῆλθον εἰς αὐτὰς καὶ ὑπὸ τὴν στέγην αὐτῶν ἐγένοντο. Voilà pourquoi nous voyons immédiatement les fuyards à l'abri. — Περὶ δ' ἔσχετον, *circumsepseruntque*, et.... (les) couvrirent comme un rempart. Eustathe n'a pas compris ce passage. Il entend, que les Grecs sont arrêtés dans leur fuite par la ligne des vaisseaux qui bordaient la grève : κατέσχον αὐτοὺς τοῦ καὶ εἰς πλέον φυγεῖν αἱ λοιπαὶ πρῶται νῆες, ὅσαι πρὸς τῇ θαλάσσῃ ἦσαν. Les Alexandrins avaient pourtant bien interprété le verbe. *Scholies :* περιέσχον, περιεκάλυπτον.

653-654. Ἄκραι νῆες, les extrémités des vaisseaux : les proues. *Scholies :* πρῷραι. Les proues, par leur élévation, protégeaient mieux que les autres parties des navires. Il est inutile de prendre ἄκραι, comme font quelques modernes, dans le

νῆες, ὅσαι πρῶται εἰρύατο· τοὶ δ' ἐπέχυντο.
Ἀργεῖοι δὲ νεῶν μὲν ἐχώρησαν καὶ ἀνάγκῃ
τῶν πρωτέων, αὐτοῦ δὲ παρὰ κλισίῃσιν ἔμειναν
ἀθρόοι, οὐδ' ἐκέδασθεν ἀνὰ στρατόν· ἴσχε γὰρ αἰδὼς
καὶ δέος· ἀζηχὲς γὰρ ὁμόκλεον ἀλλήλοισιν.
Νέστωρ αὖτε μάλιστα Γερήνιος, οὖρος Ἀχαιῶν,
λίσσεθ' ὑπὲρ τοκέων γουνούμενος ἄνδρα ἕκαστον·
Ὦ φίλοι, ἀνέρες ἔστε, καὶ αἰδῶ θέσθ' ἐνὶ θυμῷ
ἄλλων ἀνθρώπων· ἐπὶ δὲ μνήσασθε ἕκαστος
παίδων ἠδ' ἀλόχων, καὶ κτήσιος ἠδὲ τοκήων,
ἠμὲν ὅτεῳ ζώουσι καὶ ᾧ κατατεθνήκασιν·
τῶν ὕπερ ἐνθάδ' ἐγὼ γουνάζομαι οὐ παρεόντων
ἑστάμεναι κρατερῶς· μηδὲ τρωπᾶσθε φόβονδε.
Ὣς εἰπὼν ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου.
Τοῖσι δ' ἀπ' ὀφθαλμῶν νέφος ἀχλύος ὦσεν Ἀθήνη

sens de *quæ extremæ stabant* (les vaisseaux placés à l'extrémité du camp). Cette idée est exprimée par ὅσαι πρῶται εἰρύατο, puisqu'on avait rangé les vaisseaux au fur et à mesure qu'ils arrivaient. La ligne la plus éloignée de la mer était celle des premiers arrivés.

654. Τοὶ δ' ἐπέχυντο, mais eux se répandirent par-dessus : mais les Troyens se portèrent du même côté (les poursuivirent derrière leur abri). *Scholies :* ἐπέχυντο· ἐπηνέχθησαν.

655. Ἐχώρησαν. Les Grecs abandonnent aux Troyens la première ligne des vaisseaux, et vont se former en bataille un peu plus loin, pour défendre les tentes.

656. Πρωτέων, dissyllabe par synizèse. Anciennes variantes, πρώτων, προτέρω et προτέρων. Ce sont des corrections postérieures à Aristarque. Denys de Thrace est probablement l'auteur de la première de ces corrections. *Scholies :* μέμφεται δὲ Διονύσιος (*scilicet* τὸ πρωτέων)· οὐ γὰρ τὸ πρώτων, φησὶ, περισπᾶται. — Αὐτοῦ, adverbe : *ibidem*, là-même.

660. Γουνούμενος, dans le sens moral : *supplicans*, avec supplications. *Scholies :* ἱκετεύων. Voyez la note XI, 130.

661. Ὦ φίλοι,... Voyez plus haut, vers 561, le même exorde de discours.

662-663. Ἐπὶ δὲ μνήσασθε.... Virgile, *Énéide*, X, 280 : « .... Nunc conjugis « esto Quisque suæ tectique memor, nunc « magna referto Facta, patrum laudes. »

664. Ζώουσι a pour sujet τοκῆες (les parents ; le père et la mère).

665. Ἑστάμεναι. Bothe le prend dans le sens de l'impératif, ayant mis un point en haut après παρεόντων. Quelques anciens l'expliquaient aussi de cette façon. *Scholies :* τοῦτο καὶ καθ' ἑαυτὸ δύναται, ἀντὶ τοῦ προστακτικοῦ· καὶ γὰρ τὸ ἑξῆς τοιοῦτο.

668-673. Τοῖσι δ' ἀπ' ὀφθαλμῶν.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Bothe : « Mirati sunt veteres « critici caliginem, quam oculis Græcorum « offusam nunc dicit, in superioribus non « dixisse, sed hæc tantummodo, 594, θέλγε « δὲ θυμὸν Ἀργείων, etc. Verum late patet « significatio verbi θέλγειν, nec raro vide- « mus homines metu aut ira velut occæ- « cari. Loca similia Heyneus laudavit hæc : « Ε (V), 127 ; Π (XVI), 567 ; Ρ (XVII), « 643-650 ; Υ (XX), 321-341. » Les passages cités par Heyne nous montrent tous brouillard ou obscurité. D'ailleurs, on se souvient du principe d'Aristarque, qu'il ne faut pas demander à Homère de ne jamais rien sous-entendre.

θεσπέσιον· μάλα δέ σφι φόως γένετ' ἀμφοτέρωθεν,
ἠμὲν πρὸς νηῶν καὶ ὁμοιΐου πολέμοιο.
Ἕκτορα δὲ φράσσαντο βοὴν ἀγαθὸν καὶ ἑταίρους,
ἠμὲν ὅσοι μετόπισθεν ἀφέστασαν οὐδ' ἐμάχοντο,
ἠδ' ὅσσοι παρὰ νηυσὶ μάχην ἐμάχοντο θοῇσιν.
Οὐδ' ἄρ' ἔτ' Αἴαντι μεγαλήτορι ἥνδανε θυμῷ
ἑστάμεν, ἔνθα περ ἄλλοι ἀφέστασαν υἷες Ἀχαιῶν·
ἀλλ' ὅγε νηῶν ἴκρι' ἐπῴχετο, μακρὰ βιβάσθων,
νώμα δὲ ξυστὸν μέγα ναύμαχον ἐν παλάμῃσιν,
κολλητὸν βλήτροισι, δυωκαιεικοσίπηχυ.
Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ ἵπποισι κελητίζειν εὖ εἰδὼς,
ὅστ' ἐπεὶ ἐκ πολέων πίσυρας συναείρεται ἵππους,
σεύας ἐκ πεδίοιο μέγα προτὶ ἄστυ δίηται

Quand même θέλγε n'aurait aucun rapport avec le brouillard dont il s'agit maintenant, nous ne serions pas en droit de prononcer l'athétèse. Mais on fait remarquer que Minerve n'est pas sur le champ de bataille. Dübner répond parfaitement à cette objection : « Chez Homère, tous les effets atmosphériques, surtout lorsqu'ils influent en bien ou en mal sur les personnages qu'il met en scène, sont produits par des divinités. La disparition du brouillard peut donc bien être attribuée à Minerve, déesse favorable aux Grecs, et qui, pour cela, n'avait pas besoin de quitter l'Olympe. » Nous n'avons donc point mis entre crochets le passage signalé dans plusieurs éditions comme suspect.

670. Πρὸς.... πολέμοιο, du côté de la bataille : du côté où les Troyens attaquaient. — Ὁμοιΐου a la pénultième accentuée, ce qui explique la quantité. Il est donc parfaitement inutile d'inventer, comme on l'a fait, un ὁμοιΐόφι inconnu à Homère, et même à tous les Grecs. — Le καί qui précède ὁμοιΐου est pour ἠδὲ, car il correspond à ἠμέν qui commence le vers.

671. Φράσσαντο, *conspexerunt*, ils virent pleinement. *Scholies :* ἐθεάσαντο.

676. Ἴκρι(α), *tabulata*, les planchers : les tillacs. Les navires n'étaient pontés qu'à l'avant et à l'arrière; le milieu était découvert : c'est là qu'étaient établis les bancs de rameurs. Les anciens expliquaient le mot ἴκρια de plusieurs manières. Eustathe indique très-bien celle qui se rapporte le mieux à la nature des anciens navires : οἱ δὲ, τὰ κατὰ πρῶραν καὶ πρύμναν σανιδώματα· ὅπερ καὶ κρεῖττον.

676. Ἐπῴχετο, *obibat*, parcourait.

677. Ξυστὸν.... ναύμαχον. Voyez plus haut, vers 389, la note sur ναύμαχα.

678. Κολλητὸν βλήτροισι. Voyez plus haut, vers 389, la note sur κολλήεντα.

679. Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ.... Ce vers se termine par trois spondées. — Κελητίζειν, *equitare*, chevaucher. Homère compare Ajax sautant de tillac en tillac, à un voltigeur qui pousse quatre chevaux, et qui amuse le public en sautant d'un cheval sur l'autre. Κέλης est le cheval de course, ce que nous nommons le cheval de selle. Les héros d'Homère vont à la guerre sur des chars; mais ils savent au besoin monter à cheval. On a vu, au chant X, Diomède et Ulysse montés sur les chevaux de Rhésus. Il n'y a donc aucun anachronisme dans la comparaison d'Homère. Elle ne prête d'ailleurs rien aux héros, puisqu'il ne s'agit que d'un spectacle familier aux contemporains d'Homère. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι κέλητα μὲν αὐτὸς οἶδε, χρωμένους δὲ τοὺς ἥρωας οὐ συνίστησι. Voyez la note X, 513.

680. Συναείρεται, *vulgo* συναγείρεται. Le sens est plus précis. *Scholies :* συναείρεται, ἀντὶ τοῦ συζεύξει, ὡς τὸ σὺν δ' ἤειρεν ἱμᾶσι (X, 499).

681. Δίηται, *incitat*, pousse. *Scholies :*

λαοφόρον καθ' ὁδόν· πολέες τέ ἑ θηήσαντο
ἀνέρες ἠδὲ γυναῖκες· ὁ δ' ἔμπεδον ἀσφαλὲς αἰεὶ
θρώσκων ἄλλοτ' ἐπ' ἄλλον ἀμείβεται, οἱ δὲ πέτονται·
ὣς Αἴας ἐπὶ πολλὰ θοάων ἴκρια νηῶν
φοίτα μακρὰ βιβάς, φωνὴ δέ οἱ αἰθέρ' ἵκανεν.
Αἰεὶ δὲ σμερδνὸν βοόων Δαναοῖσι κέλευεν
νηυσί τε καὶ κλισίῃσιν ἀμυνέμεν. Οὐδὲ μὲν Ἕκτωρ
μίμνεν ἐνὶ Τρώων ὁμάδῳ πύκα θωρηκτάων·
ἀλλ' ὥστ' ὀρνίθων πετεηνῶν αἰετὸς αἴθων
ἔθνος ἐφορμᾶται, ποταμὸν πάρα βοσκομενάων,
χηνῶν ἢ γεράνων, ἢ κύκνων δουλιχοδείρων·
ὣς Ἕκτωρ ἴθυσε νεὸς κυανοπρώροιο,
ἀντίος ἀΐσσων· τὸν δὲ Ζεὺς ὦσεν ὄπισθεν
χειρὶ μάλα μεγάλῃ, ὤτρυνε δὲ λαὸν ἅμ' αὐτῷ.
Αὖτις δὲ δριμεῖα μάχη παρὰ νηυσὶν ἐτύχθη.
Φαίης κ' ἀκμῆτας καὶ ἀτειρέας ἀλλήλοισιν
ἄντεσθ' ἐν πολέμῳ· ὡς ἐσσυμένως ἐμάχοντο.
Τοῖσι δὲ μαρναμένοισιν ὅδ' ἦν νόος· ἤτοι Ἀχαιοὶ
οὐκ ἔφασαν φεύξεσθαι ὑπὲκ κακοῦ, ἀλλ' ὀλέεσθαι·
Τρωσὶν δ' ἔλπετο θυμός, ἐνὶ στήθεσσιν ἑκάστου,
νῆας ἐνιπρήσειν, κτενέειν θ' ἥρωας Ἀχαιούς.

γράφεται διώκῃ. La leçon indiquée dans les *Scholies* n'est évidemment qu'une glose. C'est le mot ordinaire substitué au mot poétique.

686. Βιβάς. Au vers 307, Aristarque écrivait βιβῶν. Ici, la variante βιβῶν est indiquée dans les *Scholies*, mais avec une vague formule: γράφεται βιβῶν. — Φωνὴ δέ οἱ, et la voix à lui : et sa voix.

690. Αἴθων, ardent, c'est-à-dire au vol impétueux. Quelques-uns l'entendaient de la couleur : noir. *Scholies :* διάπυρος, ὀξὺς ἢ σφοδρὸς κατὰ τὴν πτῆσιν, μέλας. La première explication est préférable ici.

693. Ἴθυσε νεός, s'élança droit devant lui contre un navire.

694. Ἀντίος ἀΐσσων. Anciennes variantes ἀντίον et ἀΐξας. — Ὦσεν. Ancienne variante, ὦρσεν.

696-698. Αὖτις δὲ δριμεῖα μάχη.... Virgile, *Énéide*, II, 438 : « Hic vero ingentem pugnam, ceu cetera nusquam « Bella forent, nulli tota morerentur in « urbe, Sic Martem indomitum Danaosque « ad tecta ruentes Cernimus. »

700. Ὀλέεσθαι ne doit pas être pris absolument. Il y a ellipse. Les Grecs sont résolus à ne pas fuir, mais à périr plutôt que de fuir. La négation porte sur φεύξεσθαι. *Scholies :* οὐ λέγει ὅτι ἀπεγνωκότες τῆς σωτηρίας ἐμάχοντο, ἀλλ' ὅτι ταύτην εἶχον τὴν διάνοιαν, ὡς μέχρι θανάτου μαχησόμενοι μᾶλλον ἢ φευξόμενοι. Les philologues modernes, avec leur *non putabant*, n'ont fourni qu'un contre-sens à nos traducteurs. Οὐκ ἔφασαν signifie simplement *negabant* (ils disaient ne pas).

Οἱ μὲν τὰ φρονέοντες ἐφέστασαν ἀλλήλοισιν·
Ἕκτωρ δὲ πρύμνης νεὸς ἥψατο ποντοπόροιο,
καλῆς, ὠκυάλου, ἣ Πρωτεσίλαον ἔνεικεν
ἐς Τροίην, οὐδ' αὖτις ἀπήγαγε πατρίδα γαῖαν.
Τοῦπερ δὴ περὶ νηὸς Ἀχαιοί τε Τρῶές τε
δῄουν ἀλλήλους αὐτοσχεδόν· οὐδ' ἄρα τοίγε
τόξων ἀϊκὰς ἀμφὶς μένον, οὐδέ τ' ἀκόντων,
ἀλλ' οἵγ' ἐγγύθεν ἱστάμενοι, ἕνα θυμὸν ἔχοντες,
ὀξέσι δὴ πελέκεσσι καὶ ἀξίνῃσι μάχοντο,
καὶ ξίφεσιν μεγάλοισι, καὶ ἔγχεσιν ἀμφιγύοισιν.
Πολλὰ δὲ φάσγανα καλὰ, μελάνδετα κωπήεντα,
ἄλλα μὲν ἐκ χειρῶν χαμάδις πέσον, ἄλλα δ' ἀπ' ὤμων
ἀνδρῶν μαρναμένων· ῥέε δ' αἵματι γαῖα μέλαινα.
Ἕκτωρ δὲ πρύμνηθεν ἐπεὶ λάβεν, οὐχὶ μεθίει,
ἄφλαστον μετὰ χερσὶν ἔχων, Τρωσὶν δὲ κέλευεν·

705. Ἣ Πρωτεσίλαον ἔνεικεν. Les anciens se demandaient pourquoi il n'y a que le navire d'un héros mort qui soit incendié. On répondait à la question, qu'Homère n'avait pas voulu qu'on pût taxer de lâcheté celui qui aurait laissé brûler son navire. *Scholies :* μήπως ἀνανδρίαν αὐτοῦ τις δόξῃ καταγιγνώσκειν.

706. Οὐδ' αὖτις.... Les anciens faisaient remarquer le pathétique de cette réflexion. *Scholies :* τοῦτο δὲ οἰκτιζόμενος λέγει.

707. Τοῦπερ δή.... Ce vers se termine par trois spondées.

708-712. Δῄουν ἀλλήλους.... Eustathe dit que tous les orateurs du monde seraient impuissants à enchérir sur cette description de combat corps à corps : ὅρα τὴν φράσιν τῆς κινδυνώδους ἀκμαίας μάχης, ἣν οὐκ ἂν φράσαιεν κάλλιον, οὐδ' εἰ πάντες ῥήτορες εἰς ἓν συνελθόντες μελετήσαιεν. On peut appliquer l'éloge également aux cinq vers qui suivent.

709. Τόξων ἀϊκάς, les élans des arcs; ἀκόντων (ἀϊκάς), les élans des javelots. Avec τόξων, ἀϊκάς est dans le sens figuré, puisque ce sont les flèches qui s'élancent; avec ἀκόντων, il a son sens propre.

712. Καὶ ξίφεσιν.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. *Scholies :* ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος. Suivant Aristarque, le vers est plat, et ce qu'il exprime est faux : ἀθετεῖται, ὅτι εὐτελὴς ὁ στίχος, καὶ ἰδιότης τῆς μάχης οὐ σώζεται· ξίφεσι μὲν γὰρ καὶ ἔγχεσι πάντοσε μάχονται, νῦν δὲ πελέκεσι καὶ ἀξίναις. Mais le vers suivant prouve qu'on faisait arme de tout.

713. Μελάνδετα κωπήεντα. Nous ne mettons point de virgule entre ces deux mots, qui se rapportent à la même idée. Le premier indique la couleur ou la matière, et l'autre la forme. Traduisez simplement : *à noire poignée*, ou *à poignée de fer* Telle est l'explication de Didyme. Quelques-uns expliquent μελάνδετα comme exprimant une idée distincte. Il s'agirait du fourreau noir, ou même du baudrier noir. Denys de Thrace, qui n'admettait point l'athétèse du vers 712, prend φάσγανα pour synonyme de ξίφη. *Scholies :* ὁ δὲ Διονύσιος· πῶς οὖν ἐπιφέρει πολλὰ δὲ φάσγανα..., εἰ μὴ εἶχον ξίφη; mais φάσγανα a son sens distinct, et achève l'énumération des armes.

714. Ἐκ χειρῶν, c'est quand la hache coupait le poignet; ἀπ' ὤμων, c'est quand le baudrier avait été coupé.

716. Πρύμνηθεν, par la poupe, s.-ent. νῆα. — Οὐχὶ μεθίει. Zénodote οὐκ ἐμεθίει.

717. Ἄφλαστον. Il s'agit de l'espèce de

Οἴσετε πῦρ, ἅμα δ' αὐτοὶ ἀολλέες ὄρνυτ' ἀϋτήν·
νῦν ἡμῖν πάντων Ζεὺς ἄξιον ἦμαρ ἔδωκεν,
νῆας ἑλεῖν, αἳ δεῦρο θεῶν ἀέκητι μολοῦσαι,
ἡμῖν πήματα πολλὰ θέσαν, κακότητι γερόντων·
οἵ μ' ἐθέλοντα μάχεσθαι ἐπὶ πρύμνῃσι νέεσσιν
αὐτόν τ' ἰσχανάασκον, ἐρητύοντό τε λαόν.
Ἀλλ' εἰ δή ῥα τότε βλάπτε φρένας εὐρύοπα Ζεὺς
ἡμετέρας, νῦν αὐτὸς ἐποτρύνει καὶ ἀνώγει.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα μᾶλλον ἐπ' Ἀργείοισιν ὄρουσαν.
Αἴας δ' οὐκέτ' ἔμιμνε· βιάζετο γὰρ βελέεσσιν·
ἀλλ' ἀνεχάζετο τυτθὸν, ὀϊόμενος θανέεσθαι,
θρῆνυν ἐφ' ἑπταπόδην, λίπε δ' ἴκρια νηὸς ἐΐσης.
Ἔνθ' ἄρ' ὅγ' ἑστήκει δεδοκημένος, ἔγχεϊ δ' αἰεὶ
Τρῶας ἄμυνε νεῶν, ὅστις φέροι ἀκάματον πῦρ·
αἰεὶ δὲ σμερδνὸν βοόων Δαναοῖσι κέλευεν·
Ὦ φίλοι, ἥρωες Δαναοὶ, θεράποντες Ἄρηος,
ἀνέρες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς.
Ἠέ τινάς φαμεν εἶναι ἀοσσητῆρας ὀπίσσω,

créneau qui surmontait la poupe. Heyne : « Ἄφλαστον, *aplustre*, ornamentum ex« tremæ puppis, forma pinnarum, quod « sæpe conspicitur in numis, et *Odysseæ* « argumentum designat in tabula conse« crationis Homeri. » Il ne faut pas confondre l'ἄφλαστον avec l'ἀκροστόλιον, qui décorait la proue. Didyme les distingue expressément. — Quelques anciens prétendaient que le mot ἄφλαστον n'a rien de commun avec la construction des navires, que c'est un adverbe, et qu'il désigne la façon dont Hector tenait la poupe. *Scholies :* τινὲς δὲ τὸ ἄφλαστον ἐπιρρηματικῶς γράφουσιν, ἵν' ᾖ τὸ ἄμφω ταῖς χερσὶν ἐπεστραμμένως ἐπειλῆφθαι τῆς νεώς.

718. Οἴσετε πῦρ.... Virgile, *Énéide*, IV, 593 : « .... ite, Ferte citi flammas. »

719. Πάντων. Les anciens donnaient à ce mot un sens déterminé. Didyme : πάντων τῶν τολμηθέντων ἐξ ἡμῶν. Eustathe : πάντων τῶν προλαβόντων πόνων. Ils entendaient ἄξιον comme ἀντάξιον (compensant ; compensation). Les modernes traduisent πάντων ἄξιον par *cujusvis pretii* (très-précieux, très-beau).

721. Κακότητι γερόντων, par la faiblesse des hommes du conseil. Ces γέροντες sont les vieillards dont Homère cite ailleurs les noms, III, 146-148.

729. Θρῆνυν, *transtrum*, un banc de rameurs. C'est l'explication la plus généralement admise et la plus naturelle. Quelques anciens entendaient, par θρῆνυν, l'ἑδώλιον, escabeau sur lequel se tenait debout le pilote; d'autres, la plate-forme où s'implantait le mât; d'autres, la passerelle qui menait du bord d'un navire au bord d'un autre navire. Mais l'équivalence de θρῆνυς et de θρᾶνος est à peu près évidente; et θρᾶνος est un banc de rameurs. Curtius regarde θρᾶνος et θρῆνυς comme identiques.

730. Δεδοκημένος, se tenant à l'affût : guettant. C'est un terme de chasse. Eustathe : κυνηγετικὴ κυρίως λέξις, ὅτε ζῶον ἐπιὸν δέχονταί τινες.

735-736. Ἠέ τινάς φαμεν.... Virgile, *Énéide*, IX, 780 : « Et Mnestheus : Quo

ἠέ τι τεῖχος ἄρειον, ὅ κ' ἀνδράσι λοιγὸν ἀμύναι;
Οὐ μέν τι σχεδόν ἐστι πόλις πύργοις ἀραρυῖα,
ᾗ κ' ἀπαμυναίμεσθ', ἑτεραλκέα δῆμον ἔχοντες·
ἀλλ' ἐν γὰρ Τρώων πεδίῳ πύκα θωρηκτάων,
πόντῳ κεκλιμένοι, ἑκὰς ἥμεθα πατρίδος αἴης.
Τῷ ἐν χερσὶ φόως, οὐ μειλιχίῃ πολέμοιο.
Ἦ, καὶ μαιμώων ἔφεπ' ἔγχεϊ ὀξυόεντι.
Ὅστις δὲ Τρώων κοίλῃς ἐπὶ νηυσὶ φέροιτο
σὺν πυρὶ κηλείῳ, χάριν Ἕκτορος ὀτρύναντος,
τὸν δ' Αἴας οὔτασκε, δεδεγμένος ἔγχεϊ μακρῷ·
δώδεκα δὲ προπάροιθε νεῶν αὐτοσχεδὸν οὖτα.

« deinde fugam, quo tenditis? inquit. « Quos alios muros, quæ jam ultra mœnia « habetis? »

737. Τι, *vulgo* τις. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, χωρὶς τοῦ σ, οὐ μέν τι.

738. Ἑτεραλκέα, qui fasse pencher la force d'un autre côté : qui donne la victoire aux vaincus; qui rétablisse notre fortune détruite. Voyez la note VII, 26.

739. Πεδίῳ. Ancienne variante, ὁμάδῳ.

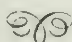
740. Κεκλιμένοι, acculés. Ajax suppose que les vaisseaux ont été brûlés, et qu'on ne peut fuir. Eustathe : οὐ εἴη ἂν ὄφελος οὐδὲν, εἴπερ αἱ νῆες καυθῶσι· τότε γὰρ, ὡς καὶ ὁ Ἀχιλλεὺς ἐρεῖ (XVI, 128), οὐκέτι φυκτὰ πέλονται. Quelques anciens paraissent avoir entendu κεκλιμένοι, comme s'il venait de κλείω, fermer. *Scholies :* περιεχόμενοι. Virgile, *Énéide*, X, 377 : « Ecce « maris magno *claudit* nos objice pontus. » Mais la plupart traduisent : προσερηρεισμένοι, προσανακείμενοι. Voyez, V, 356, la note sur ἐκέκλιτο.

741. Φόως, le salut. — Μειλιχίῃ pour ἐν μειλιχίῃ : *in remissione*, dans le ramollissement. Οὕτως Ἀρίσταρχος, σὺν τῷ ι (l'iota adscrit), μειλιχίῃ. L'ancienne vulgate était μειλιχίη, au nominatif. Avec cette leçon, la phrase signifierait : « Nous avons dans nos mains le salut, et non point le moyen d'adoucir la guerre. » Mais ἐν χερσί signifie : dans l'emploi de nos bras; dans l'action; dans l'énergie. Bothe met une virgule après μειλιχίη, et rapporte πολέμοιο à φόως : *salus belli*. Mais φόως, le salut, n'a jamais de complément; et l'idée du ramollissement de la guerre, de la mollesse dans la lutte, est aussi nette qu'on peut le désirer.

742. Ἔφεπ(ε), *insectabatur*, il poursuivait (les ennemis).

744. Χάριν Ἕκτορος équivaut évidemment à χαριζόμενος Ἕκτορι : pour complaire à Hector.

745-746. Τὸν δ' Αἴας.... C'est probablement à cause de ces deux derniers vers, qu'on a donné au chant XV le titre qu'il porte. Jusqu'à présent les Troyens ont toujours eu l'avantage. Ce qu'on vient de lire est donc très-improprement appelé παλίωξις παρὰ τῶν νεῶν, *repressio a navibus*. Les Troyens n'ont point encore reculé d'un pas. Mais leur retraite commence ici.



ΙΛΙΑΔΟΣ Π.

ΠΑΤΡΟΚΛΕΙΑ.

Patrocle prie Achille de lui prêter ses armes pour épouvanter les Troyens; et Achille y consent, à condition que Patrocle se bornera assurer le salut de la flotte (1-100). Incendie du vaisseau de Protésilas (101-123). Achille fait armer son ami, et prépare ses Myrmidons à suivre Patrocle (124-256). L'attaque du faux Achille et des Myrmidons met les Troyens en déroute (257-305). Lutte dans le camp, et poursuite des fuyards (306-418). Mort de Sarpédon, tué par Patrocle (419-507). Combat autour du cadavre de Sarpédon (508-683). Patrocle, enivré par la victoire, s'avance jusqu'à Ilion, et essaye d'emporter la ville d'emblée (684-711). Il combat contre Hector, et tue Cébrion (712-782). Il est dépouillé de ses armes par Apollon; Euphorbe le blesse; Hector l'achève, et poursuit Automédon, qui s'enfuit sur le char d'Achille (783-867).

Ὣς οἱ μὲν περὶ νηὸς ἐϋσσέλμοιο μάχοντο·
Πάτροκλος δ' Ἀχιλῆϊ παρίστατο, ποιμένι λαῶν,
δάκρυα θερμὰ χέων, ὥστε κρήνη μελάνυδρος,
ἥτε κατ' αἰγίλιπος πέτρης δνοφερὸν χέει ὕδωρ.
Τὸν δὲ ἰδὼν ᾤκτειρε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Τίπτε δεδάκρυσαι, Πατρόκλεις, ἠύτε κούρη
νηπίη, ἥθ' ἅμα μητρὶ θέουσ' ἀνελέσθαι ἀνώγει,
εἱανοῦ ἁπτομένη, καί τ' ἐσσυμένην κατερύκει,

3-4. Δάκρυα θερμὰ χέων,... Voyez IX, 14-15 et la note sur le vers 14.

5. Ὤκτειρε. Si l'on en croit le scholiaste de Pierre Victorius, Aristarque écrivait θάμβησε, et c'était une correction qu'il avait faite au texte, parce qu'Achille dit à Patrocle : « Pourquoi pleures-tu? » οὐ γὰρ ἂν ἔπληξεν ἐν τῷ πυνθάνεσθαι, εἴπερ ᾤκτειρεν. Il n'y a aucune trace de la leçon θάμβησε dans les documents sérieux de la diorthose d'Aristarque; et l'on peut bien qualifier d'absurde le motif pour lequel Aristarque aurait préféré ou inventé cette leçon.

7. Πατρόκλεις, vocatif de Πατροκλέης, Πατροκλῆς. Un certain nombre de noms propres ont les deux déclinaisons. On dit indifféremment Ἴφικλος et Ἰφικλῆς.

9. Εἱανοῦ pour ἑανοῦ : par (sa) robe; à sa robe.

δακρυόεσσα δέ μιν ποτιδέρκεται, ὄφρ' ἀνέληται·
τῇ ἴκελος, Πάτροκλε, τέρεν κατὰ δάκρυον εἴβεις.
Ἠέ τι Μυρμιδόνεσσι πιφαύσκεαι, ἢ ἐμοὶ αὐτῷ;
Ἠέ τιν' ἀγγελίην Φθίης ἐξ ἔκλυες οἶος;
Ζώειν μὰν ἔτι φασὶ Μενοίτιον, Ἄκτορος υἱόν,
ζώει δ' Αἰακίδης Πηλεὺς μετὰ Μυρμιδόνεσσιν·
τῶν κε μάλ' ἀμφοτέρων ἀκαχοίμεθα τεθνηώτων.
Ἠὲ σύγ' Ἀργείων ὀλοφύρεαι, ὡς ὀλέκονται
νηυσὶν ἔπι γλαφυρῇσιν ὑπερβασίης ἕνεκα σφῆς;
Ἐξαύδα, μὴ κεῦθε νόῳ, ἵνα εἴδομεν ἄμφω.
Τὸν δὲ βαρὺ στενάχων προσέφης, Πατρόκλεις ἱππεῦ·
Ὦ Ἀχιλεῦ, Πηλέος υἱὲ, μέγα φέρτατ' Ἀχαιῶν,
μὴ νεμέσα· τοῖον γὰρ ἄχος βεβίηκεν Ἀχαιούς.
Οἱ μὲν γὰρ δὴ πάντες, ὅσοι πάρος ἦσαν ἄριστοι,
ἐν νηυσὶν κέαται βεβλημένοι οὐτάμενοί τε.
Βέβληται μὲν ὁ Τυδείδης κρατερὸς Διομήδης·
οὔτασται δ' Ὀδυσεὺς δουρικλυτὸς, ἠδ' Ἀγαμέμνων·
βέβληται δὲ καὶ Εὐρύπυλος κατὰ μηρὸν ὀϊστῷ.
Τοὺς μέν τ' ἰητροὶ πολυφάρμακοι ἀμφιπένονται,
ἕλκε' ἀκειόμενοι· σὺ δ' ἀμήχανος ἔπλευ, Ἀχιλλεῦ.
Μὴ ἔμεγ' οὖν οὗτός γε λάβοι χόλος, ὃν σὺ φυλάσσεις,
αἰναρέτη. Τί σευ ἄλλος ὀνήσεται ὀψίγονός περ,

10. Ποτιδέρκεται. Zénodote, προσδέρκεται. — Ὄφρ' ἀνέληται, jusqu'à ce qu'elle l'ait prise (dans ses bras).

14. Μενοίτιον. C'est l'hôte de Pélée et le père de Patrocle.

17. Ἀργείων, génitif causal : au sujet des Argiens (des Grecs).

19. Ἐξαύδα,... Thétis parle dans les mêmes termes à Achille, I, 363.

20. Τὸν δὲ.... Ce vers se termine par trois spondées.

21. Πηλέος υἱέ. Il y a synizèse, et Πηλέος compte seulement pour deux syllabes. Quelques-uns lisent, Πηλῆος : alors υἱέ a la première syllabe brève, comme dans plusieurs autres passages. Voyez la note VI, 130.

23-27. Οἱ μὲν γὰρ δὴ πάντες,... Voyez XI, 658-662 et les notes sur ces cinq vers. C'est ici seulement qu'est bien placé le vers qui concerne Eurypyle.

28. Ἰητροί. Ces médecins ne sont point Machaon et Podalire. Ils seraient désignés par leurs noms. Voyez la note XIII, 213. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐ μόνον οἱ περὶ Μαχάονα καὶ Ποδαλείριον συνεπεπλεύκεισαν ἰατροὶ, ἀλλὰ καὶ ἄλλοι πλείονες.

29. Ἀκειόμενοι pour ἀκεόμενοι : pansant. — Ἀμήχανος, intraitable : inflexible. Voy. la note XV, 14.

31. Αἰναρέτη, *in malum fortis*, courageux pour le mal : toi dont le courage fait notre malheur. Il n'y a pas de doute que ce soit le vocatif de l'adjectif αἰναρέτης. C'est un ἅπαξ εἰρημένον. Mais Homère a

αἴ κε μὴ Ἀργείοισιν ἀεικέα λοιγὸν ἀμύνῃς;
Νηλεὲς, οὐκ ἄρα σοίγε πατὴρ ἦν ἱππότα Πηλεὺς,
οὐδὲ Θέτις μήτηρ· γλαυκὴ δέ σε τίκτε θάλασσα
πέτραι δ' ἠλίβατοι, ὅτι τοι νόος ἐστὶν ἀπηνής.
Εἰ δέ τινα φρεσὶ σῇσι θεοπροπίην ἀλεείνεις,
καί τινά τοι πὰρ Ζηνὸς ἐπέφραδε πότνια μήτηρ·
ἀλλ' ἐμέ περ πρόες ὦχ', ἅμα δ' ἄλλον λαὸν ὄπασσον
Μυρμιδόνων, ἤν πού τι φόως Δαναοῖσι γένωμαι.
Δὸς δέ μοι ὤμοιϊν τὰ σὰ τεύχεα θωρηχθῆναι,
αἴ κ' ἐμὲ σοὶ ἴσκοντες ἀπόσχωνται πολέμοιο
Τρῶες, ἀναπνεύσωσι δ' Ἀρήϊοι υἷες Ἀχαιῶν
τειρόμενοι· ὀλίγη δέ τ' ἀνάπνευσις πολέμοιο.
Ῥεῖα δέ κ' ἀκμῆτες κεκμηότας ἄνδρας ἀϋτῇ
ὤσαιμεν προτὶ ἄστυ νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων.
Ὣς φάτο λισσόμενος, μέγα νήπιος· ἦ γὰρ ἔμελλεν
οἷ αὐτῷ θάνατόν τε κακὸν καὶ Κῆρα λιτέσθαι.

d'autres adjectifs formés de αἰνός et d'un substantif. Ces composés étaient communs chez les tragiques, même avec des noms propres. Eustathe : σύνηθες δέ φασιν Ὁμήρῳ τε καὶ ἄλλοις τὸ αἰνὸν συντιθέναι, οἷον Αἰνόπαρις, Αἰνελένη· οὕτω καὶ αἰναρέτης, ὁ ἐπὶ κακῷ τὴν ἀρετὴν ἔχων. Le mot φασίν indique qu'Eustathe copie quelque Alexandrin; mais il le copie d'une façon incomplète, car il ne cite aucun exemple d'Homère. Les Alexandrins avaient dû noter αἰνόμορος et αἰνοπαθής. — Quelques anciens écrivaient, αἴν' ἀρετῆς. — Ὀψίγονος, venu longtemps après (nous). Patrocle veut dire que, puisque Achille laisse périr ses contemporains, ses concitoyens, ses amis, à plus forte raison il sera indifférent pour les hommes d'une autre génération, qui ne lui seront rien. Voilà comment il est αἰναρέτης. Sa vertu, sa vaillance, ne font aucun bien, et laissent s'accomplir le mal.

33-35. Οὐκ ἄρα σοίγε πατὴρ.... Virgile a mis ce reproche dans la bouche de Didon, *Énéide*, IV, 365 : « Nec tibi « diva parens, generis nec Dardanus au- « ctor, Perfide; sed duris genuit te cau- « tibus horrens Caucasus, Hyrcanæque ad- « morunt ubera tigres. »

36. Θεοπροπίην. C'est une allusion à l'oracle rapporté par Achille lui-même, IX, 412-415. Le héros avait à choisir entre une vie courte et glorieuse et une longue vie sans gloire.

38. Ὦχ' pour ὦκα : vite; en toute hâte.

41-45. Αἴ κ' ἐμὲ σοὶ ἴσκοντες.... Voyez XI, 799-803, et les notes sur ces cinq vers.

41. Ἴσκοντες. Aristarque écrivait, dit-on, εἴσκοντες. Mais cette orthographe n'a point prévalu dans son école. Didyme se prononce formellement pour l'orthographe de Ptolémée l'Ascalonite : ὁ Ἀσκαλωνίτης κατὰ ἀφαίρεσίν φησιν εἶναι τοῦ ε τὸ ἴσκοντες.... ἄμεινον δὲ ἡ τοῦ Πτολεμαίου ἀνάγνωσις· πρὸ γὰρ τῆς διὰ τοῦ σκω παραγωγῆς σπάνιόν ἐστι δίφθογγον εὑρεθῆναι, ὅτι μὴ τὴν αυ.

46. Μέγα νήπιος n'est pas un blâme. C'est plutôt un regret de ce que Patrocle ignorât l'avenir. Le poete explique lui-même la portée de son expression, *très-insensé :* ἦ γὰρ ἔμελλεν.... *Scholies :* ὡς ἀνεννόητος τῶν μελλόντων.

Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Ὤ μοι, Διογενὲς Πατρόκλεις, οἷον ἔειπες.
Οὔτε θεοπροπίης ἐμπάζομαι, εἴ τινα οἶδα,
οὔτε τί μοι πὰρ Ζηνὸς ἐπέφραδε πότνια μήτηρ·
ἀλλὰ τόδ' αἰνὸν ἄχος κραδίην καὶ θυμὸν ἱκάνει,
ὁππότε δὴ τὸν ὁμοῖον ἀνὴρ ἐθέλῃσιν ἀμέρσαι,
καὶ γέρας ἂψ ἀφελέσθαι, ὅ τε κράτεϊ προβεβήκῃ·
αἰνὸν ἄχος τό μοί ἐστιν, ἐπεὶ πάθον ἄλγεα θυμῷ.
Κούρην ἣν ἄρα μοι γέρας ἔξελον υἷες Ἀχαιῶν,
δουρὶ δ' ἐμῷ κτεάτισσα, πόλιν εὐτείχεα πέρσας,
τὴν ἂψ ἐκ χειρῶν ἕλετο κρείων Ἀγαμέμνων
Ἀτρείδης, ὡσεί τιν' ἀτίμητον μετανάστην.
Ἀλλὰ τὰ μὲν προτετύχθαι ἐάσομεν· οὐδ' ἄρα πως ἦν

50. Εἴ τινα, *vulgo* ἥντινα. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, εἴ τινα· ἵν' ᾖ ἠθικώτερον, εἰ καὶ οἶδα, φησὶ, τινὰ μαντείαν, ἀλλ' οὐ φροντίζω αὐτῆς.

53. Τὸν ὁμοῖον, *hunc æqualem*, celui-ci son égal : moi son égal. Le geste détermine le sens de τόν. Si l'on prend τόν comme simple article, l'expression perd toute son énergie. — Ἀνήρ, un homme (Agamemnon). — Ἀμέρσαι, dans le sens étymologique : frustrer de la part légitime. Eustathe : μερίδος στερῆσαι. Achille parle de ses priviléges de roi. Au vers suivant, il fait allusion à l'enlèvement de Briséis.

54. Ὅ τε.... προβεβήκῃ, *qui antecellat.* Le subjonctif indique qu'Agamemnon a abusé de son autorité. Il n'a agi qu'en qualité de plus fort. La vulgate, ὅτε.... προβεβήκει, le dit en propres termes. On lisait aussi ὅ τε.... προβέβηκεν, qui xprime seulement qu'Agamemnon était roi des rois. *Scholies :* τὸ δὲ ὅτε, ἀντὶ τοῦ ἐπεί· ἢ (ὅ τε) ἀντὶ τοῦ ὅστε, ἵν' ᾖ, ὁππότ' ἀνὴρ, ὅστε κράτεϊ προβεβήκει, τὸν ὁμοῖον θέλῃσιν ἀμέρσαι. On doit préférer l'explication par *qui*, pour *utpote qui*, et le subjonctif à l'indicatif.

55. Τό, cela : cet affront. Il ne faut pas rapporter τὸ à ἄχος. — Πάθον ἄλγεα, j'ai enduré des maux : je me suis donné du mal ; j'ai travaillé plus que pas un. Il s'agit évidemment des fatigues de la guerre, et particulièrement du siége de Lyrnesse. Voyez II, 690-691. C'est là qu'Achille avait fait Briséis captive *à force de travail* : πολλὰ μογήσας, comme parle Homère. Les vers 56 et 57 ne laissent aucun doute sur le sens du mot ἄλγεα.

59. Ἀτρείδης,... Voyez IX, 648 et la note sur ce vers. — Μετανάστην. Le scholiaste de Pierre Victorius attribue ici une autre leçon au texte de Marseille et à la diorthose de Rhianus : μετανάστιν. Il écrit μεταναστεῖν, mais sa note prouve qu'il s'agit d'un substantif féminin : ἐν τῇ Μασσαλιωτικῇ καὶ τῇ Ῥιανοῦ, μεταναστεῖν, καὶ ἀκούουσι τὴν Βρισηΐδα. Suivant les scholiastes B et L, Aristarque, tout en écrivant μετανάστην, prenait ici le mot dans le même sens que μετανάστιν, et le rapportait à Briséis. Mais nous avons la preuve formelle qu'Aristarque entendait ce passage absolument comme au chant neuvième : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ ἀτιμήτου μετανάστου, ὡς τὸ, ἐπεί μ' ἀφέλεσθέ γε δόντες (II, 299), ἀντὶ τοῦ ἐμοῦ. Hérodien l'expliquait de même. *Scholies :* ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς αἰτιατικὴν ἀντὶ γενικῆς φησίν.

60. Προτετύχθαι, avoir été accomplies : s'être passées. La phrase signifie : « Le passé est passé, n'en parlons plus. » — Ἐάσομεν au subjonctif, pour ἐάσωμεν. — Ἦν, *erat* ou *fuit*, dans le sens de *licebat*, *licuit* : il était possible. *Scholies :* οὐδ' ἄρα πως ἦν· οὐδαμῶς δυνατὸν ἦν.

ἀσπερχὲς κεχολῶσθαι ἐνὶ φρεσίν· ἤτοι ἔφην γε
οὐ πρὶν μηνιθμὸν καταπαυσέμεν, ἀλλ᾽ ὁπότ᾽ ἂν δὴ
νῆας ἐμὰς ἀφίκηται ἀϋτή τε πτόλεμός τε.
Τύνη δ᾽ ὤμοιϊν μὲν ἐμὰ κλυτὰ τεύχεα δῦθι,
ἄρχε δὲ Μυρμιδόνεσσι φιλοπτολέμοισι μάχεσθαι·
εἰ δὴ κυάνεον Τρώων νέφος ἀμφιβέβηκεν
νηυσὶν ἐπικρατέως· οἱ δὲ ῥηγμῖνι θαλάσσης
κεκλίαται, χώρης ὀλίγην ἔτι μοῖραν ἔχοντες,
Ἀργεῖοι· Τρώων δὲ πόλις ἐπὶ πᾶσα βέβηκεν
θάρσυνος. Οὐ γὰρ ἐμῆς κόρυθος λεύσσουσι μέτωπον,
ἐγγύθι λαμπομένης· τάχα κεν φεύγοντες ἐναύλους
πλήσειαν νεκύων, εἴ μοι κρείων Ἀγαμέμνων
ἤπια εἰδείη· νῦν δὲ στρατὸν ἀμφιμάχονται.
Οὐ γὰρ Τυδείδεω Διομήδεος ἐν παλάμῃσιν
μαίνεται ἐγχείη, Δαναῶν ἀπὸ λοιγὸν ἀμῦναι·
οὐδέ πω Ἀτρείδεω ὀπὸς ἔκλυον αὐδήσαντος
ἐχθρῆς ἐκ κεφαλῆς· ἀλλ᾽ Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο
Τρωσὶ κελεύοντος περιάγνυται· οἱ δ᾽ ἀλαλητῷ

62. Ἀλλ᾽ ὁπότ(ε) (mais lorsque) équivaut à ἢ ὅτε, que quand.

64. Τύνη, forme archaïque, pour σύ.

66. Νέφος, une nuée : une immense oule.

68. Κεκλίαται pour κεκλιμένοι εἰσί : sont acculés. Voyez la note XV, 740.

70. Οὐ.... λεύσσουσι, ils ne voient point. Les Alexandrins remarquent ici, que la jactance n'était point un vice dans ces âges de naïve franchise. *Scholies :* οὐκ ἐξέκλινον δὲ οἱ παλαιοὶ τὸ αὐτοέπαινον.

71. Ἐναύλους, les ravins : les lits de torrents. Ailleurs, ἔναυλος est dit du torrent lui-même. Ici, il s'agit des dépressions qui sillonnent la plaine. Cependant Aristarque ne distinguait pas; car il applique le mot aux rivières de la Troade. Il remarque même que l'expression ἐναύλους est comme une préparation à ce qu'on duit voir dans le chant XXI : διὰ δὲ τούτου προκατασκευάζει ὁ ποιητὴς τὴν παρὰ τῷ ποταμῷ μάχην τὴν ἐν τῇ Φ. Je lui attribue cette note, parce qu'elle concorde entièrement avec celle qu'il a mise au vers XXI, 283 : ἐναύλους, τοὺς ποταμοὺς τοὺς ἐπιμήκεις. Quelques-uns entendent, par ἐναύλους, le fossé qui protégeait le camp; mais l'expression d'Achille a une bien autre portée.

75. Μαίνεται..., ἀπὸ.... ἀμῦναι, *furit ut arceat.* Patrocle a dit à Achille, vers 25, que Diomède était blessé. Par conséquent, la lance de Diomède ne fait point ses prodiges accoutumés.

76. Ὀπός, génitif de ὄψ (la voix). — Ancienne variante, ἔπος. Ce n'était qu'une faute d'écriture, provenant de la ressemblance de l'omicron et de l'épsilon lunaire; car le terme ἔπος est tout à fait impropre.

77. Ἐχθρῆς, odieuse : que je hais. — Ἐκ κεφαλῆς. Nous disons, en français : *crier du haut de sa tête.* On se rappelle qu'Homère a dit, XI, 462 : crier autant que le comporte une tête de guerrier (ὅσον κεφαλὴ χάδε φωτός). — Ἕκτορος, sous-entendu ὄψ : la voix d'Hector.

78. Περιάγνυται, se brise à l'entour : se répercute ; envoie ses échos.

πᾶν πεδίον κατέχουσι, μάχῃ νικῶντες Ἀχαιούς.
Ἀλλὰ καὶ ὥς, Πάτροκλε, νεῶν ἄπο λοιγὸν ἀμύνων
ἔμπεσ' ἐπικρατέως· μὴ δὴ πυρὸς αἰθομένοιο
νῆας ἐνιπρήσωσι, φίλον δ' ἀπὸ νόστον ἕλωνται.
Πείθεο δ', ὥς τοι ἐγὼ μύθου τέλος ἐν φρεσὶ θείω·
ὡς ἄν μοι τιμὴν μεγάλην καὶ κῦδος ἄρηαι
πρὸς πάντων Δαναῶν, ἀτὰρ οἱ περικαλλέα κούρην
ἂψ ἀπονάσσωσιν, ποτὶ δ' ἀγλαὰ δῶρα πόρωσιν.
Ἐκ νηῶν ἐλάσας, ἰέναι πάλιν· εἰ δέ κεν αὖ τοι
δώῃ κῦδος ἀρέσθαι ἐρίγδουπος πόσις Ἥρης,
μὴ σύγ' ἄνευθεν ἐμεῖο λιλαίεσθαι πολεμίζειν
Τρωσὶ φιλοπτολέμοισιν· ἀτιμότερον δέ με θήσεις.
Μηδ' ἐπαγαλλόμενος πολέμῳ καὶ δηϊοτῆτι,
Τρῶας ἐναιρόμενος, προτὶ Ἴλιον ἡγεμονεύειν·
μή τις ἀπ' Οὐλύμποιο θεῶν αἰειγενετάων

81. Ἔμπεσ(ε), impératif de l'aoriste ἐνέπεσον.

82. Νῆας ἐνιπρήσωσι,... Diogène le cynique, dans une de ses parodies, citait, dit-on, ce passage avec un vers de plus, qui terminait la phrase : Τοὺς ἄλλους ἐνάριζ', ἀπὸ δ' Ἕκτορος ἴσχεο χεῖρας.

83. Μύθου τέλος, *sermonis summum*, mes instructions.

85. Οἱ, eux (les Grecs).

86. Ἂψ ἀπονάσσωσιν, transplantent en sens inverse : remettent dans sa première demeure; ramènent sous ma tente.

87. Ἰέναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif; ἰέναι πάλιν, *i retro* (*redi*), reviens.

89-91. Μὴ σύγ' ἄνευθεν.... Zénodote réduisait ces trois vers à un seul, afin d'ôter ce qui lui paraissait une inconvenance dans la bouche d'Achille. Il ne voulait pas qu'on pût taxer le héros d'envie. Aristarque note cette correction d'une diple pointée, et réclame énergiquement au nom de la vérité poétique : ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι Ζηνόδοτος τοῦτον (le vers 89) καὶ τὸν ἑξῆς ἦρκεν· πεποίηκεν δὲ οὕτως· Μὴ σύ γ' ἀγαλλόμενος πολέμῳ καὶ δηϊότητι, ἵν' ἐπιβάλλῃ ἡ συνέπεια. ἀναγκαῖοι δέ εἰσι· σκόπος γὰρ τῷ Ἀχιλλεῖ μὴ ἀτιμωθῆναι, τούτου κατευημερήσαντος. En effet, Achille parle à cœur ouvert, et n'a rien à cacher de ce qu'il désire. Il maintient les rangs, même avec un ami. Il sait d'ailleurs que cet ami est tout dévoué à sa gloire.

92-94. Τρῶας ἐναιρόμενος,... Ici encore Zénodote changeait le texte, mais on ignore pour quelle raison. Il réduisait ces trois vers à deux, qui sont à peu près de sa façon : Τρῶας ἐναιρόμενος, προτὶ Ἴλιον αἰπὺ δίεσθαι, Μή σ' ἀπογυμνωθέντα λάβῃ κορυθαίολος Ἕκτωρ. L'expression Ἴλιον αἰπύ, suivant Aristarque, n'est point homérique. Voyez la note XV, 71. Il est probable que Zénodote aura voulu faire pressentir ce qui se passe plus loin, quand Apollon livre aux coups des Troyens Patrocle désarmé. Le grammairien Denys de Thrace se moquait de cette correction. Il demandait pourquoi Zénodote n'avait pas mis δάκῃ (*mordeat*) au lieu de λάβῃ (*capiat*), dans le second vers. Mais la plaisanterie n'a pas beaucoup de sel; car λάβῃ donne un sens très-convenable. On peut l'entendre, *excipiat*, en prenant *excipio* comme il est dans le fameux vers de Virgile, *Énéide*, III, 332 : « *Excipit* incautum, patriasque « obtruncat ad aras. » Patrocle sera *surpris* sans défense, et par conséquent périra.

ἐμβήῃ· μάλα τούς γε φιλεῖ ἑκάεργος Ἀπόλλων·
ἀλλὰ πάλιν τρωπᾶσθαι, ἐπὴν φάος ἐν νήεσσιν
θήῃς, τοὺς δέ τ' ἐᾶν πεδίον κάτα δηριάασθαι.
Αἲ γὰρ, Ζεῦ τε πάτερ καὶ Ἀθηναίη καὶ Ἄπολλον,
μήτε τις οὖν Τρώων θάνατον φύγοι, ὅσσοι ἔασιν,
μήτε τις Ἀργείων, νῶϊν δ' ἐκδῦμεν ὄλεθρον·
ὄφρ' οἶοι Τροίης ἱερὰ κρήδεμνα λύωμεν.
Ὣς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.
Αἴας δ' οὐκέτ' ἔμιμνε· βιάζετο γὰρ βελέεσσιν·

94. Ἐμβήῃ pour ἐμβῇ : *ingruat*, fonde (sur toi). C'est l'explication ordinaire. Il vaut mieux entendre simplement : descende du ciel (par conséquent : se mette dans ton chemin; te fasse obstacle). *Scholies :* κατέλθοι· ὅ ἐστιν ἐμποδὼν στῇ, ἐμποδίσῃ. Mais l'autre interprétation était admise aussi par les anciens; et Eustathe établit, d'après eux, la quasi-équivalence de ἐμβαίνω et de ἐμπίπτω : τὸ δὲ ἐμβήῃ οὐ μακρὰν μὲν ἔστι τοῦ ἐμπέσῃ. Il rappelle l'ἔμπεσε du vers 81, et il conclut que ἐμβαίνειν, comme ἐμπίπτειν, c'est ἐμβάλλεσθαι.

95. Φάος, le salut. Voyez XV, 669.

97-100. Αἲ γὰρ.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Le motif d'athétèse est bizarre : διότι κατὰ διασκευὴν ἐμφαίνουσι γεγράφθαι ὑπό τινος τῶν νομιζόντων ἐρᾶν Ἀχιλλέα Πατρόκλου. Il n'est guère vraisemblable que cette note soit d'Aristarque. Les vers condamnés sont admirables. Voilà bien l'Achille résumé dans les fameuses épithètes d'Horace, *iracundus*, *inexorabilis*, *acer*. C'est bien ici qu'il est l'homme de la passion ; qu'il n'y a plus de lois pour lui ; qu'il ne connaît que sa gloire et son épée. Je comprends que Zénodote, en vertu de son principe de convenance, ait condamné les sentiments d'Achille. C'était pour lui de l'ἀπρεπές au premier chef. Mais la note d'Aristarque sur le vers 89 montre que le grand critique comprenait trop bien le caractère d'Achille, pour condamner des vers qui peignent ce caractère avec une incomparable énergie. Ici, aussi bien que là, Achille parle à Patrocle comme s'il se parlait à lui-même, sans réticences et sans voiles. Une pensée de vengeance lui vient, il montre cette pensée; et l'hyperbole même de l'expression n'est qu'un signe manifeste de sa sincérité. Eustathe fait sur ce passage de judicieuses réflexions, qui viennent, je n'en doute pas, d'Aristarque ou de l'école d'Aristarque : ἢ ἀγανακτῶν ὑπερβαλλόντως τοιαῦτά φησιν Ἀχιλλεύς· ἢ καὶ ἄλλως ἀφελῶς λαλῶν, ὁποῖα τὰ τῶν φίλων· ἐν γὰρ ὁμιλίαις φιλικαῖς πολλὰ πρὸς ἀφέλειαν λαλοῦνται.

99. Νῶϊν δ' ἐκδῦμεν' ὄλεθρον, sous-entendu εἴη ou γένοιτο. C'est la leçon du manuscrit de Venise. Ἐκδῦμεν', est pour ἐκδύμεναι, ἐκδῦναι, infinitif aoriste. Didyme : τὸ γὰρ πλῆρές ἐστιν ἐκδύμεναι. La vulgate νῶϊν δ' ἐκδῦμεν ne peut s'entendre que de la même manière. *Scholies :* ἀπαρέμφατόν ἐστιν, ἵν' ᾖ· ἡμῖν τὸν ὄλεθρον ἐκδῦναι γένοιτο. Mais il y a une autre leçon, νῶϊ δ' ἐκδῦμεν (*nos vero effugiamus*), qu'ont adoptée quelques modernes. Eustathe indique et explique cette leçon, à la suite de la première. Ἐκδῦμεν est alors pour ἐκδύοιμεν, ἐκδυῖμεν : ἄλλως γὰρ οὐ δυνατὸν εὐκτικὸν ἀπαθὲς εἶναι τοῦτο, ἵνα μὴ πρὸ συμφώνου εὑρεθείη ἡ υι δίφθογγος. Un scholiaste paraît avoir lu ainsi, car il traduit : διαφύγοιμεν. Mais tous les manuscrits, sauf un seul, donnent le datif νῶϊν.

100. Κρήδεμνα, les bandeaux du front : les remparts. La ville est comparée à une vierge, dont la tête est ceinte et protégée par une coiffure.

102-111. Αἴας.... Ces beaux vers ont été traduits par Ennius, et imités par Virgile et par d'autres poëtes. Il y a des traits admirablement rendus par le vieux poëte latin, dans le tableau de l'héroïsme du tribun Cœlius : « .... tinnit hastilibus umbo, Ærato « sonitu galeæ.... Semper abundantes hastas

δάμνα μιν Ζηνός τε νόος καὶ Τρῶες ἀγαυοὶ
βάλλοντες· δεινὴν δὲ περὶ κροτάφοισι φαεινὴ
πήληξ βαλλομένη καναχὴν ἔχε· βάλλετο δ' αἰεὶ
καὶ φάλαρ' εὐποίηθ'· ὁ δ' ἀριστερὸν ὦμον ἔκαμνεν,
ἔμπεδον αἰὲν ἔχων σάκος αἰόλον· οὐδὲ δύναντο
ἀμφ' αὐτῷ πελεμίξαι, ἐρείδοντες βελέεσσιν.
Αἰεὶ δ' ἀργαλέῳ ἔχετ' ἄσθματι· κὰδ δέ οἱ ἱδρὼς
πάντοθεν ἐκ μελέων πολὺς ἔρρεεν, οὐδέ πῃ εἶχεν
ἀμπνεῦσαι· πάντῃ δὲ κακὸν κακῷ ἐστήρικτο.
Ἔσπετε νῦν μοι, Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι,
ὅππως δὴ πρῶτον πῦρ ἔμπεσε νηυσὶν Ἀχαιῶν.
Ἕκτωρ Αἴαντος δόρυ μείλινον, ἄγχι παραστὰς,
πλῆξ' ἄορι μεγάλῳ, αἰχμῆς παρὰ καυλὸν ὄπισθεν·
ἀντικρὺ δ' ἀπάραξε· τὸ μὲν Τελαμώνιος Αἴας

« frangitque quatitque. Totum sudor habet « corpus.... » Virgile, *Énéide*, IX, 806 : « Ergo nec clipeo juvenis subsistere tan« tum Nec dextra valet : injectis sic « undique telis Obruitur. Strepit assiduo « cava tempora circum Tinnitu galea, et « saxis solida æra fatiscunt; Discussæque « jubæ capiti ; nec sufficit umbo Ictibus ; « ingeminant hastis et Troes et ipse Ful« mineus Mnestheus. »

106. Καὶ φάλαρ(α), *vulgo* καπφάλαρα ou κὰπ φάλαρα (pour κατὰ φάλαρα). *Scholies :* Ἀρίσταρχος, διὰ τοῦ καὶ συνδέσμου, καὶ φάλαρα. Une autre note dit que c'est la meilleure leçon, celle de presque tous les anciens : ὡς τῶν παλαιῶν οἱ πλείους· ἵν' ᾖ καὶ ἡ πήληξ ἐβάλλετο καὶ τὰ φάλαρα. Le mot φάλαρα est identique à φάλοι, les bossettes, les petits boucliers (ἀσπιδίσκοι), qui décoraient la partie antérieure du casque. *Scholies :* τὰ κατὰ μέσον τῆς περικεφαλαίας μικρὰ ἀσπιδίσκια, ἅτινα κόσμου χάριν ἐντίθεται. D'après Buttmann et d'autres modernes, il faut distinguer φάλαρα de φάλοι. Ce sont les courroies maillées ou écaillées du casque, les mentonnières qui servent à l'attacher sous le cou. Ils tirent ce sens des remarques contenues dans les *Scholies* à propos de τετραφάληρον, V, 743. Mais il est difficile de songer ici à une mentonnière. C'est bien plutôt de quelque chose qui est au front qu'il s'agit. Songeons d'ailleurs que φάλαρα et φάληρα, c'est tout un, et que ces mots désignent, chez les poëtes postérieurs à Homère, la plaque de métal qui ornait le front des chevaux. Eustathe : παρὰ δὲ τοῖς ὕστερον, φάλαρα καὶ κόσμος ἵππου προμετωπίδιος, οὗ χρῆσις πολλαχοῦ διὰ τοῦ ἦτα.

107-108. Οὐδὲ δύναντο.... Construisez : οὐδὲ δύναντο πελεμίξαι ἐρείδοντες βελέεσσιν ἀμφὶ αὐτῷ. Le verbe πελεμίξαι (ébranler, faire lâcher pied) a pour complément αὐτόν, sous-entendu. Ἐρείδοντες signifie *urgentes*, pressant, assaillant. *Scholies :* ὠθοῦντες.

111. Ἐστήρικτο, était appuyé. Il y avait entassement de misères. Ajax soutenait assaut sur assaut.

112. Ἔσπετε νῦν μοι,... Voyez II, 484 et la note sur ce vers.

115. Αἰχμῆς παρὰ καυλὸν ὄπισθεν. Construisez : παρὰ καυλὸν ὄπισθεν αἰχμῆς. Eustathe : οὐ γὰρ λέγοι ἂν αἰχμῆς καυλὸν, ἀλλ' ὑπερβατῶς ῥητέον ὡς ἔπληξε τὸ δόρυ.... Eustathe traduit ὄπισθεν αἰχμῆς par μετὰ αἰχμῆς (*sub cuspide*, au-dessous de la pointe). Καυλός est l'extrémité de la hampe. Voyez la note XIII, 162.

116. Ἀντικρύ, complétement : tout net.

πῆλ' αὔτως ἐν χειρὶ κόλον δόρυ· τῆλε δ' ἀπ' αὐτοῦ
αἰχμὴ χαλκείη χαμάδις βόμβησε πεσοῦσα.
Γνῶ δ' Αἴας κατὰ θυμὸν ἀμύμονα, ῥίγησέν τε,
ἔργα θεῶν, ὅ ῥα πάγχυ μάχης ἐπὶ μήδεα κεῖρεν
Ζεὺς ὑψιβρεμέτης, Τρώεσσι δὲ βούλετο νίκην·
χάζετο δ' ἐκ βελέων. Τοὶ δ' ἔμβαλον ἀκάματον πῦρ
νηῒ θοῇ· τῆς δ' αἶψα κατ' ἀσβέστη κέχυτο φλόξ.
Ὣς τὴν μὲν πρύμνην πῦρ ἄμφεπεν· αὐτὰρ Ἀχιλλεύς,
μηρὼ πληξάμενος, Πατροκλῆα προσέειπεν·
Ὄρσεο, Διογενὲς Πατρόκλεις, ἱπποκέλευθε·
λεύσσω δὴ παρὰ νηυσὶ πυρὸς δηΐοιο ἰωήν.
Μὴ δὴ νῆας ἕλωσι, καὶ οὐκέτι φυκτὰ πέλωνται·
δύσεο τεύχεα θᾶσσον, ἐγὼ δέ κε λαὸν ἀγείρω.
Ὣς φάτο· Πάτροκλος δὲ κορύσσετο νώροπι χαλκῷ.
Κνημῖδας μὲν πρῶτα περὶ κνήμῃσιν ἔθηκεν
καλάς, ἀργυρέοισιν ἐπισφυρίοις ἀραρυίας·
δεύτερον αὖ θώρηκα περὶ στήθεσσιν ἔδυνεν
ποικίλον, ἀστερόεντα, ποδώκεος Αἰακίδαο.

117. Πῆλ' pour ἔπηλε : il brandit. — Αὔτως, ainsi : sans pouvoir faire autre chose que de brandir ce tronçon ; comme une arme inutile. Ici encore, αὔτως est à peu près l'équivalent de μάτην.

120. Ἔργα est le complément de γνῶ, et ὅ ῥα (*scilicet quod*) en dépend également. Dans les anciennes éditions, il n'y a point de virgule après ῥίγησέν τε, et ἔργα dépend de ῥίγησεν, qui peut en effet se construire avec l'accusatif. Mais ὅ pour ὅτι se trouve toujours, chez Homère, après les verbes qui signifient savoir, connaître, comprendre, etc. Cependant Eustathe explique : ἐρρίγησε τὰ θεῖα ἔργα. — Ἐπὶ μήδεα κεῖρεν. Voyez la note XV, 467.

123. Κατ' ἀσβέστη. Quelques anciens lisaient, κατὰ σβεστή. L'écriture primitive se prête aux deux lectures. Mais Aristarque justifie la forme féminine ἀσβέστη, et le contexte prouve manifestement qu'il s'agit d'une flamme inextinguible, ou tout au moins difficile à éteindre : ἡ διπλῆ, ὅτι ἔστι μὲν ἐκ πλήρους λαβεῖν κατά, εἶτα σβεστή τὸ συμβαῖνον ἐπιθετικῶς· ἔστι δὲ καὶ κατὰ συναλοιφὴν ἀσβέστη, οἷον ἀκατάσβεστος, ὅ ἐστι δυσκόλως σβεστή· ὃ καὶ μᾶλλον· οὕτως γὰρ εἴωθε λέγειν· ἄσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλως (I, 599). τὸ δὲ σβεστή ἀνέμφατον· καὶ τὸ σχῆμα Ὁμηρικὸν, ἀσβέστη, καθάπερ· ῥεῖα δ' ἀριγνώτη πέλεται (*Odyssée*, VI, 108), ἀντὶ τοῦ ἀρίγνωτος.

124-125. Αὐτὰρ Ἀχιλλεύς,... Les anciens admiraient à juste titre cette péripétie. Ce que n'avait fait aucun discours, aucune supplication, la vue des flammes l'accomplit instantanément. Voilà le cœur d'Achille reconquis à la pitié. *Scholies :* μεγίστη νῦν καὶ καιρία ἡ συμφορὰ, ὅπου γε καὶ Ἀχιλλέα εἰς τὴν τοιαύτην μετέβαλε λύπην καὶ ἀγωνίαν.

127. Ἰωήν, à côté de λεύσσω, est le mouvement violent de la flamme, et non son bruissement. *Scholies :* νῦν ὁρμὴν, ἀναφορὰν, πνοήν. Le texte de Marseille portait même, suivant les *Scholies*, ἐρωήν, élan.

131-138. Κνημῖδας μέν.... Voyez III, 330-337 et les notes sur ces huit vers.

134. Ἀστερόεντα, brillante comme un

Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ξίφος ἀργυρόηλον,
χάλκεον· αὐτὰρ ἔπειτα σάκος μέγα τε στιβαρόν τε·
κρατὶ δ' ἐπ' ἰφθίμῳ κυνέην εὔτυκτον ἔθηκεν
ἵππουριν· δεινὸν δὲ λόφος καθύπερθεν ἔνευεν.
Εἵλετο δ' ἄλκιμα δοῦρε, τά οἱ παλάμηφιν ἀρήρει.
Ἔγχος δ' οὐχ ἕλετ' οἶον ἀμύμονος Αἰακίδαο,
βριθὺ, μέγα, στιβαρόν· τὸ μὲν οὐ δύνατ' ἄλλος Ἀχαιῶν
πάλλειν, ἀλλά μιν οἶος ἐπίστατο πῆλαι Ἀχιλλεύς·
Πηλιάδα μελίην, τὴν πατρὶ φίλῳ πόρε Χείρων
Πηλίου ἐκ κορυφῆς, φόνον ἔμμεναι ἡρώεσσιν.
Ἵππους δ' Αὐτομέδοντα θοῶς ζευγνῦμεν ἄνωγεν,
τὸν μετ' Ἀχιλλῆα ῥηξήνορα τῖε μάλιστα·
πιστότατος δέ οἱ ἔσκε μάχῃ ἔνι μεῖναι ὁμοκλήν.
Τῷ δὲ καὶ Αὐτομέδων ὕπαγε ζυγὸν ὠκέας ἵππους,
Ξάνθον καὶ Βαλίον, τὼ ἅμα πνοιῇσι πετέσθην·

astre, ou plutôt constellée, semée d'étoiles. Les modernes préfèrent la dernière explication. Les Alexandrins nous laissent le choix. Didyme : ἤτοι ἀστέρας ἐμπεποικιλμένους ἔχοντα, ἢ λαμπρόν. Remarquez pourtant que Didyme donne le premier rang à l'explication qui paraît aujourd'hui préférable. C'est d'ailleurs celle qui se rapproche le plus du sens propre de l'adjectif ἀστερόεις. On a vu, IV, 44, οὐρανῷ ἀστερόεντι, et, V, 769, οὐρανοῦ ἀστερόεντος.

140-144. Ἔγχος δ' οὐχ.... Zénodote regardait comme suspect le premier de ces cinq vers, et supprimait les quatre suivants. *Scholies :* Ζηνόδοτος, τοῦτον ἀθετήσας, τοὺς ἑξῆς τέσσαρας οὐκ ἔγραφεν. Voyez la note XIX, 388-391.

142. Ἐπίστατο équivaut ici à ἐδύνατο. Voyez la note XIII, 238.

143. Πηλιάδα μελίην, frêne du Pélion : faite de bois de frêne coupé sur le Pélion. Le mont Pélion était dans le pays d'Achille. Homère ignore que la lance d'Achille guérisse les blessures qu'elle fait. Elle n'est, selon lui, qu'un terrible instrument de destruction. C'est plus tard qu'on a imaginé la légende.

145. Αὐτομέδοντα. Quand Achille montait le char, c'est Patrocle qui menait les chevaux. Automédon, qu'on appelle ordinairement le cocher d'Achille, n'était que son palefrenier ; mais il est le cocher de Patrocle. Il ne sera le cocher d'Achille que quand Patrocle aura été tué. C'est ce que note ici Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι Πάτροκλος μὲν Ἀχιλλέως ἡνίοχος, Πατρόκλου δὲ Αὐτομέδων. — Ζευγνῦμεν comme ζευγνύμεν, c'està-dire ζευγνύναι. Quelques-uns écrivent ζευγνύμεν' pour ζευγνύμεναι. La syllabe νυ est brève dans ζεύγνυμι, et Homère la fait longue. L'accent de l'infinitif explique cette licence. Buttmann et d'autres pensent qu'on doublait le μ, et ils prétendent que la vraie orthographe du mot est ici ζευγνύμμεν. Bothe repousse toutes les explications, et déclare le texte corrompu. Il propose de lire ζευγνύσθαι, dans le sens actif. Il prétend que la vraie leçon a été éliminée par une glose : « .... quod « quidem (ζευγνύμεν) activum, interpre« tandi gratia adscriptum, genuinam vo« cem expulerit. » Ce n'est là qu'une hy« pothèse.

149. Ξάνθον καὶ Βαλίον. Xanthus signifie *le blond*, et Balius *le moucheté*. Neptune avait donné Xanthus et Balius à Pélée le jour de ses noces avec Thétis, en même temps que Chiron lui avait donné la redoutable lance.

τοὺς ἔτεκε Ζεφύρῳ ἀνέμῳ Ἅρπυια Ποδάργη,
βοσκομένη λειμῶνι παρὰ ῥόον Ὠκεανοῖο.
Ἐν δὲ παρηορίῃσιν ἀμύμονα Πήδασον ἵει,
τόν ῥά ποτ' Ἠετίωνος ἑλὼν πόλιν ἤγαγ' Ἀχιλλεύς·
ὃς καὶ θνητὸς ἐὼν ἕπεθ' ἵπποις ἀθανάτοισιν.
Μυρμιδόνας δ' ἄρ' ἐποιχόμενος θώρηξεν Ἀχιλλεὺς
πάντας ἀνὰ κλισίας σὺν τεύχεσιν· οἱ δὲ, λύκοι ὣς
ὠμοφάγοι, τοῖσίντε περὶ φρεσὶν ἄσπετος ἀλκὴ,
οἵτ' ἔλαφον κεραὸν μέγαν οὔρεσι δῃώσαντες
δάπτουσιν· πᾶσιν δὲ παρήϊον αἵματι φοινόν·
καί τ' ἀγεληδὸν ἴασιν, ἀπὸ κρήνης μελανύδρου
λάψοντες γλώσσῃσιν ἀραιῇσιν μέλαν ὕδωρ

150. Ἅρπυια. Les Harpyies, dans Homère, sont la personnification des tempêtes. Les poëtes postérieurs à Homère en font des oiseaux dévorants à tête de femme. La Harpyie dont il est question ici ne peut être qu'une jument. Remarquez qu'elle porte un nom de cavale (*Pied-rapide*), et qu'elle a été fécondée par le vent, comme les anciens croyaient qu'il arrive quelquefois aux cavales. Voyez Virgile, *Géorgiques*, III, 274-275. Xanthus et Balius, fils de la Harpyie Podargé, sont donc *les fils de la tempête aux pieds rapides*, les fils de la jument Tempête ; et leur père est Zéphyre, le vent le plus violent de tous ceux que peint Homère. Ne nous étonnons donc pas qu'ils volent comme le vent. — Zénodote écrivait, Ἅρπυια πόδαργος. Mais l'expression τέκνα Ποδάργης, XIX, 400, prouve, comme le dit Aristarque, que cette leçon est fausse. D'autres faisaient de Ἅρπυια le nom même de la jument, et de ποδάργη son épithète. Didyme ne semble point repousser absolument cette façon de voir les choses. Mais Aristarque dit, en parlant de Timagène, le premier critique qui eût proposé de lire et d'entendre ainsi, qu'il a pris tout à rebours la pensée d'Homère : πλανηθείς· τοὐναντίον γὰρ φαίνεται. C'est Ποδάργη qui est le nom.

152. Ἐν.... παρηορίῃσιν, aux courroies du dehors (comme cheval de volée). Les chevaux de volée étaient attelés aux bouts saillants de l'essieu, et tiraient à côté des deux chevaux du timon. Voyez la note VIII, 87 sur παρηορίας. — Πήδασον. Ce nom de cheval signifie *bondissant*.

153. Ἠετίονος.... πόλιν. C'est Thébé des Cilices, au pied du mont Placus, la patrie d'Andromaque. Voyez VI, 396-397.

156. Πάντας. Zénodote, πάντῃ.

156-163. Οἱ δὲ, λύκοι ὥς.... Virgile a emprunté la comparaison d'Homère ; mais il se l'est appropriée par des changements considérables. *Énéide*, II, 355 : « .... Inde lupi ceu Raptores atra in ne- « bula, quos improba ventris Exegit cæcos « rabies, catulique relicti Faucibus ex- « spectant siccis.... »

159. Φοινόν, sous-entendu ἐστι : est rouge.

161. Λάψοντες. Zénodote, λάψαντες.

161-162. Ὕδωρ ἄκρον, *aquam summam*, la surface de l'eau. Telle est l'explication ordinaire. C'était aussi celle de la plupart des anciens. Le scholiaste A : τὴν πρώτην λέξιν (le mot ἄκρον) τοῖς ἄνω προσδιδόναι βέλτιον.... οἱ πίνοντες ἄκρον προσφέρονται τὸ ὕδωρ. Virgile dit, *Géorgiques*, IV, 54-55, en parlant des abeilles : *flumina libant summa leves;* et la place qu'il donne au mot *summa* semble montrer qu'il songeait à l'expression ὕδωρ ἄκρον, et qu'il s'inspirait du passage qui nous occupe. Nous savons pourtant qu'on expliquait aussi, dans l'école d'Aristarque, ἄκρον comme adverbe, et qu'on le rapportait aux loups. Le pseudo-Didyme : ἀπὸ ἄκρου τοῦ στόματος (en approchant leur museau). Des deux façons, le sens

ἄκρον, ἐρευγόμενοι φόνον αἵματος· ἐν δέ τε θυμὸς
στήθεσιν ἄτρομός ἐστι, περιστένεται δέ τε γαστήρ·
τοῖοι Μυρμιδόνων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες
ἀμφ' ἀγαθὸν θεράποντα ποδώκεος Αἰακίδαο
ῥώοντ'· ἐν δ' ἄρα τοῖσιν Ἀρήϊος ἵστατ' Ἀχιλλεύς,
ὀτρύνων ἵππους τε καὶ ἀνέρας ἀσπιδιώτας.
Πεντήκοντ' ἦσαν νῆες θοαί, ᾗσιν Ἀχιλλεὺς
ἐς Τροίην ἡγεῖτο Διῒ φίλος· ἐν δὲ ἑκάστῃ
πεντήκοντ' ἔσαν ἄνδρες ἐπὶ κληῗσιν ἑταῖροι·
πέντε δ' ἄρ' ἡγεμόνας ποιήσατο, τοῖς ἐπεποίθει,
σημαίνειν· αὐτὸς δὲ μέγα κρατέων ἤνασσεν.
Τῆς μὲν ἰῆς στιχὸς ἦρχε Μενέσθιος αἰολοθώρηξ,
υἱὸς Σπερχειοῖο, Διιπετέος ποταμοῖο·
ὃν τέκε Πηλῆος θυγάτηρ, καλὴ Πολυδώρη,
Σπερχειῷ ἀκάμαντι, γυνὴ θεῷ εὐνηθεῖσα,
αὐτὰρ ἐπίκλησιν Βώρῳ, Περιήρεος υἱῷ,
ὅς ῥ' ἀναφανδὸν ὄπυιε, πορὼν ἀπερείσια ἕδνα.
Τῆς δ' ἑτέρης Εὔδωρος Ἀρήϊος ἡγεμόνευεν,
παρθένιος, τὸν ἔτικτε χορῷ καλὴ Πολυμήλη,

reste au fond le même; et l'unique avantage de la seconde explication, c'est de ne point donner à ὕδωρ deux épithètes sans copule, μέλαν et ἄκρον.

162. Φόνον αἵματος, hypallage, pour φόνου αἷμα : le sang du meurtre. *Scholies :* ἀντὶ τοῦ, φόνου αἷμα, ὁμοῖον τῷ, χασσάμενος πελεμίχθη, ἀντὶ τοῦ πελεμιχθεὶς ἐχάσατο. Voyez la note IV, 535.

163. Περιστένεται se rattache à στενός, étroit, et non à στένω, gémir. Les loups en ont jusqu'à la gorge. C'est l'explication d'Aristarque. Eustathe : τὸ δὲ περιστένεται, εἰ καὶ φαίνεται στεναγμόν τινα σημαίνειν τοῖς λύκοις διὰ τὸ ἐκ τοῦ κόρου πολὺ βάρος, ἀλλ' ὁ Ἀρίσταρχος ἀντὶ τοῦ περιτείνεται νοεῖ, διὰ πλησμονήν.

170. Ἐπὶ κληῖσι, sur les bancs de rameurs. Les soldats ramaient eux-mêmes.

173. Μενέσθιος.... Ménesthius, le neveu d'Achille, est inconnu d'ailleurs. Les autres chefs myrmidons, sauf le vieux Phœnix, sont également inconnus. — Quelques anciens supposaient que Pélée, l'aïeul maternel de Ménesthius, est différent de Pélée le père d'Achille. De toute façon, Polydora, la mère de Ménesthius, n'était pas fille de Thétis; et elle avait bien des années de plus qu'Achille, soit qu'elle fût ou ne fût pas sa sœur consanguine.

174. Σπερχειοῖο. Le Sperchius est un fleuve de Thessalie, qui se jette dans le golfe Maliaque. — Διιπετέος, tombé de Jupiter : descendu du haut des airs; tombant du sommet des montagnes. Les montagnes de Thessalie dépassent la région des nuages.

176. Ἀκάμαντι, infatigable : qui coule toujours et ne tarit jamais.

177. Ἐπίκλησιν, *nomine*, de nom : selon le dire du public. Ménesthius était fils putatif de Borus, le mari de sa mère.

180. Χορῷ καλή, belle à la danse. *Scholies :* ἐν τῷ χορεύειν καλλίστη. Eustathe : ἡ ὡς εἰπεῖν καλλίχορος. Bothe

Φύλαντος θυγάτηρ· τῆς δὲ κρατὺς Ἀργειφόντης
ἠράσατ', ὀφθαλμοῖσιν ἰδὼν μετὰ μελπομένῃσιν
ἐν χορῷ Ἀρτέμιδος χρυσηλακάτου, κελαδεινῆς.
Αὐτίκα δ' εἰς ὑπερῷ' ἀναβὰς παρελέξατο λάθρῃ
Ἑρμείας ἀκάκητα· πόρεν δέ οἱ ἀγλαὸν υἱόν,
Εὔδωρον, πέρι μὲν θείειν ταχὺν ἠδὲ μαχητήν.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ τόνγε μογοστόκος Εἰλείθυια
ἐξάγαγε φώωσδε, καὶ ἠελίου ἴδεν αὐγάς,
τὴν μὲν Ἐχεκλῆος κρατερὸν μένος Ἀκτορίδαο
ἠγάγετο πρὸς δώματ', ἐπεὶ πόρε μυρία ἕδνα·
τὸν δ' ὁ γέρων Φύλας εὖ ἔτρεφεν ἠδ' ἀτίταλλεν,
ἀμφαγαπαζόμενος, ὡσεί θ' ἑὸν υἱὸν ἐόντα.
Τῆς δὲ τρίτης Πείσανδρος Ἀρήϊος ἡγεμόνευεν,
Μαιμαλίδης, ὃς πᾶσι μετέπρεπε Μυρμιδόνεσσιν,
ἔγχεϊ μάρνασθαι, μετὰ Πηλείωνος ἑταῖρον.
Τῆς δὲ τετάρτης ἦρχε γέρων ἱππηλάτα Φοῖνιξ·
πέμπτης δ' Ἀλκιμέδων, Λαέρκεος υἱὸς ἀμύμων.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντας ἅμ' ἡγεμόνεσσιν Ἀχιλλεὺς
στῆσεν εὖ κρίνας, κρατερὸν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλεν·

propose de lire χοροικηλή, *choreis indulgens;* mais on ne voit pas très-bien le bénéfice qu'il peut y avoir à enrichir la langue grecque de ce mot; et Bothe lui-même n'a pas beaucoup justifié l'urgence d'une pareille création, en qualifiant d'*insulsi explicatores*, les anciens qui ont admis le sens ἐν χορῷ. Le premier de ces *insulsi* est précisément Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι.... τὸ χορῷ καλὴ προσληπτέον, καλλίχορος, διαπρέπουσα ἐν τῷ χορεύειν.

182. Μελπομένῃσιν, *saltantibus*, dansant. Voyez la note I, 472 sur μολπῇ.

183. Χρυσηλακάτου, aux flèches d'or. Avec la chasseresse, il ne saurait s'agir d'une quenouille d'or. Mais ἠλακάτη est proprement un roseau; et c'est avec des roseaux qu'on fait les flèches. La traduction *aureo arcu insignis* est inexacte.

184. Εἰς ὑπερῷ(α), à l'étage d'en haut : à l'appartement des femmes.

185. Ἀκάκητα pour ἀκακήτης : bienfaisant.

186. Πέρι, plus que pas un. — Θείειν pour θέειν : à courir; à la course.

187. Μογοστόκος Εἰλείθυια. Voyez la note XI, 270.

188. Φώωσδε, *vulgo* πρὸ φόωσδε. Notre vulgate est la leçon de Zénodote. Cette leçon a été rejetée par Aristarque, comme un emprunt maladroit fait au vers XIX, 118 : ἀγνοεῖ δὲ, ὅτι ἐπὶ μὲν Εὐρυσθέως οὕτως γράφειν ἐγχωρεῖ. Là, en effet, πρό est essentiel, puisqu'il s'agit d'un droit d'aînesse. Avant Aristarque déjà, Aristophane de Byzance avait remplacé πρὸ φόωσδε par φώωσδε.

191. « Ὁ γέρων, senex nominatus in « superioribus, quæ vis est articuli : *der* « *Greis*. » [Bothe.] L'article marque aussi la dignité : *le noble vieillard*.

195. Ἑταῖρον. C'est le compagnon par excellence, Patrocle.

199. Εὖ κρίνας, ayant bien rangé : ayant disposé par lignes, par bataillons. Eustathe : κατὰ στίχας διακρίνας. —

Μυρμιδόνες, μή τίς μοι ἀπειλάων λελαθέσθω,
ἃς ἐπὶ νηυσὶ θοῇσιν ἀπειλεῖτε Τρώεσσιν,
πάνθ' ὑπὸ μηνιθμὸν, καί μ' ἠτιάασθε ἕκαστος·
Σχέτλιε Πηλέος υἱὲ, χόλῳ ἄρα σ' ἔτρεφε μήτηρ·
νηλεὲς, ὃς παρὰ νηυσὶν ἔχεις ἀέκοντας ἑταίρους·
οἴκαδέ περ σὺν νηυσὶ νεώμεθα ποντοπόροισιν
αὖτις· ἐπεί ῥά τοι ὧδε κακὸς χόλος ἔμπεσε θυμῷ.
Ταῦτά μ' ἀγειρόμενοι θαμὰ βάζετε· νῦν δὲ πέφανται
φυλόπιδος μέγα ἔργον, ἕης τὸ πρίν γ' ἐράασθε.
Ἔνθα τις ἄλκιμον ἦτορ ἔχων Τρώεσσι μαχέσθω.
Ὣς εἰπὼν ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου.
Μᾶλλον δὲ στίχες ἄρθεν, ἐπεὶ βασιλῆος ἄκουσαν.
Ὡς δ' ὅτε τοῖχον ἀνὴρ ἀράρῃ πυκινοῖσι λίθοισιν
δώματος ὑψηλοῖο, βίας ἀνέμων ἀλεείνων·
ὣς ἄραρον κόρυθές τε καὶ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι.
Ἀσπὶς ἄρ' ἀσπίδ' ἔρειδε, κόρυς κόρυν, ἀνέρα δ' ἀνήρ·

Κρατερὸν δ' ἐπὶ μῦθον ἔτελλεν n'a pas ici un sens défavorable, comme dans le passage, I, 25, où il s'agit des menaces d'Agamemnon à Chrysès.

201. Ἃς ἐπὶ νηυσὶ.... Ce vers se termine par trois spondées.

202. Πάνθ' ὑπὸ μηνιθμόν équivaut à κατὰ πάντα τὸν τῆς ὀργῆς χρόνον : pendant tout le temps qu'a duré ma colère. — Μ' ἠτιάασθε. Zénodote, μητιάασθε.

203. Χόλῳ, *bili*, de bile : de fiel. Le mot est dans sa signification étymologique; car χόλος est au fond identique à χολή. C'est ce que notait la diple d'Aristarque : ὅτι χόλῳ ἀρσενικῶς ἀντὶ τοῦ χολῇ· ὑπερβολικῶς, οὐ γάλακτι ἀλλὰ χολῇ. Curtius parle comme Aristarque : χόλος, χολή, *Galle*, *Zorn*.

204. Ἔχεις, *tenes*, tu retiens.

207. Θαμὰ βάζετε, leçon d'Aristarque; *vulgo* θάμ' ἐβάζετε. — Πέφανται, *apparuit*, ou *adest :* a apparu ; est là devant vous. Ce πέφανται n'a de commun que l'apparence avec celui qu'on a vu ailleurs, V, 531, et qui signifie *occisi sunt*. Eustathe : ὁμοφωνεῖ μὲν τρίτῳ πληθυντικῷ, ἐστὶ δὲ ἑνικὸν ἀπὸ τοῦ φαίνω, φυλάσσον τὸν ὡς καὶ τὸ ἐξήρανται χεὶρ, καὶ κατήσχυνται ὁ δεῖνα, ἢ μεμίανται, καὶ ὅσα τοιαῦτα.

208. Ἕης pour ἧς, génitif féminin du conjonctif ὅς.

211. Ἄρθεν pour ἤρθησαν. La comparaison indique le sens de ce verbe ; et le mot ἀράρῃ (*junxerit*) prouve que ἄρθεν signifie *junctæ sunt* : se joignirent ; serrèrent leurs rangs. Cependant quelques anciens rapportaient ἄρθεν à αἴρω. Mais alors le vers 211 n'était plus qu'une répétition inutile du vers 210. *Scholies :* ἡρμόσθησαν, ὡς δῆλον ἐκ τῆς παραβολῆς· οἱ δὲ, ἀντὶ τοῦ, ἐπήρθησαν καὶ φρονήματος ἐπληρώθησαν.

214. Ἄραρον, intransitif : *junctæ erant*. On pourrait de même dire en français, *joignaient bien*, dans le même sens.

215-217. Ἀσπὶς.... Voyez XIII, 131-133 et les notes sur ces trois vers. Bothe met ici le passage entre crochets. On doit convenir avec lui que ces vers sont mieux à leur place dans le récit d'un combat que dans celui d'une sorte de revue; mais ici même ils ne sont point déplacés. Les Myrmidons font à la revue ce qu'ils feront au combat. Bekker lui-même a conservé la répétition dans son texte.

ψαῦον δ' ἱππόκομοι κόρυθες λαμπροῖσι φάλοισιν
νευόντων· ὣς πυκνοὶ ἐφέστασαν ἀλλήλοισιν.
Πάντων δὲ προπάροιθε δύ' ἀνέρε θωρήσσοντο,
Πάτροκλός τε καὶ Αὐτομέδων, ἕνα θυμὸν ἔχοντες,
πρόσθεν Μυρμιδόνων πολεμιζέμεν. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
βῆ ῥ' ἴμεν ἐς κλισίην, χηλοῦ δ' ἀπὸ πῶμ' ἀνέῳγεν
καλῆς, δαιδαλέης, τήν οἱ Θέτις ἀργυρόπεζα
θῆκ' ἐπὶ νηὸς ἄγεσθαι, εὖ πλήσασα χιτώνων,
χλαινάων τ' ἀνεμοσκεπέων, οὔλων τε ταπήτων.
Ἔνθα δέ οἱ δέπας ἔσκε τετυγμένον, οὐδέ τις ἄλλος
οὔτ' ἀνδρῶν πίνεσκεν ἀπ' αὐτοῦ αἴθοπα οἶνον,
οὔτε τεῳ σπένδεσκε θεῶν, ὅτι μὴ Διὶ πατρί.
Τό ῥα τότ' ἐκ χηλοῖο λαβὼν ἐκάθηρε θεείῳ
πρῶτον, ἔπειτα δὲ νίψ' ὕδατος καλῇσι ῥοῇσιν·
νίψατο δ' αὐτὸς χεῖρας, ἀφύσσατο δ' αἴθοπα οἶνον.
Εὔχετ' ἔπειτα στὰς μέσῳ ἕρκεϊ, λεῖβε δὲ οἶνον,
οὐρανὸν εἰσανιδών· Δία δ' οὐ λάθε τερπικέραυνον·
  Ζεῦ ἄνα, Δωδωναῖε, Πελασγικέ, τηλόθι ναίων,

218. Θωρήσσοντο, *vulgo* θωρήσσεσθον, correction de grammairien méticuleux.

223. Ἄγεσθαι. Zénodote et Aristophane de Byzance, ἰόντι, se rapportant à οἱ.

225. Οἱ.... ἔσκε, *ei erat*, était à lui (il avait).

226. Ἀπ' αὐτοῦ. « Malim alacrioribus « numeris, ἀπ' αὐτόφιν. » [Bothe.] Cette idée de perfectionner la versification d'Homère est pour le moins étrange.

227. Τεῳ pour τῳ, synonyme de τινί : à quelqu'un ; à un quelconque. — Ὅτι μή, *vulgo* ὅτε μή. Le sens est le même : *nisi*, sinon. *Scholies :* οὕτως Ἀρίσταρχος, ὅτι μὴ Διὶ πατρί· ἄλλοι δὲ, διὰ τοῦ ε, ὅτε.

228. Τό ῥα. Quelques anciens, pour la régularité métrique, écrivaient τόρρα. Car il est dit, dans les *Scholies*, qu'Aristarque ne mettait qu'un seul ρ ; ce qui signifie que d'autres en mettaient deux. — Θεείῳ, avec du soufre. Le soufre servait aux purifications. Son nom θέειον, θεῖον, passe pour identique à θεῖον, chose divine, et vient, dit-on, de ce que la foudre laisse après elle une odeur sulfureuse. On attribuait au soufre une origine céleste. Mais il est probable que la ressemblance de la forme contracte θεῖον avec le neutre de θεῖος est toute fortuite. Curtius rattache θέειον à la racine θυ (vapeur), par l'intermédiaire de θέϜος. Mais il n'explique point comment ce θέϜος serait identique à θυμός et *fumus*.

231. Ἔπειτα στάς. Le *Palimpseste syriaque :* ἔπειτ' ἀνστάς. C'est une mauvaise correction byzantine. — Μέσῳ ἕρκεϊ, au milieu de la cour : dans l'endroit de l'enceinte de sa tente où était l'autel de Ζεὺς ἕρκειος (Jupiter protecteur des enclos). *Scholies :* ἕρκεϊ δὲ, τῷ περιφράγματι τῆς σκηνῆς.

233. Ἄνα. On n'employait ce vocatif que dans les prières aux dieux. Dans les autres circonstances, on disait ἄναξ, comme au nominatif. — Δωδωναῖε. Zénodote, φηγωναῖε. L'arbre nommé φηγός, le chêne à glands doux, était consacré à Jupiter. — Πελασγικέ. Dodone avait été fondée par les Pélasges, et faisait partie de ce qu'Homère appelle encore l'Argos

Δωδώνης μεδέων δυσχειμέρου· ἀμφὶ δὲ Σελλοὶ
σοὶ ναίουσ' ὑποφῆται, ἀνιπτόποδες, χαμαιεῦναι.
Ἠμὲν δή ποτ' ἐμὸν ἔπος ἔκλυες εὐξαμένοιο,
τίμησας μὲν ἐμέ, μέγα δ' ἴψαο λαὸν Ἀχαιῶν·
ἠδ' ἔτι καὶ νῦν μοι τόδ' ἐπικρήηνον ἐέλδωρ·
αὐτὸς μὲν γὰρ ἐγὼ μενέω νηῶν ἐν ἀγῶνι,
ἀλλ' ἕταρον πέμπω πολέσιν μετὰ Μυρμιδόνεσσιν,
μάρνασθαι· τῷ κῦδος ἅμα πρόες, εὐρύοπα Ζεῦ.
Θάρσυνον δέ οἱ ἦτορ ἐνὶ φρεσίν, ὄφρα καὶ Ἕκτωρ
εἴσεται, ἤ ῥα καὶ οἶος ἐπίστηται πολεμίζειν
ἡμέτερος θεράπων, ἦ οἱ τότε χεῖρες ἄαπτοι
μαίνονθ', ὁππότ' ἐγώ περ ἴω μετὰ μῶλον Ἄρηος.
Αὐτὰρ ἐπεί κ' ἀπὸ ναῦφι μάχην ἐνοπήν τε δίηται,
ἀσκηθής μοι ἔπειτα θοὰς ἐπὶ νῆας ἵκοιτο,
τεύχεσί τε ξὺν πᾶσι καὶ ἀγχεμάχοις ἑτάροισιν.
  Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε μητίετα Ζεύς.
Τῷ δ' ἕτερον μὲν ἔδωκε πατήρ, ἕτερον δ' ἀνένευσεν·

pélasgique. La Molossie touchait à la Thessalie. Les Thessaliens vénéraient le sanctuaire du dieu des Molosses.

234. Σελλοί. Les anciens écrivaient aussi Ἑλλοί. Aristarque : ἡ διπλῆ, πρὸς τὸ τῆς γραφῆς ἀμφίβολον· οἱ μὲν γὰρ Σελλούς, οἱ δὲ Ἑλλοὺς ἐξεδέξαντο. Ce nom venait, disait-on, de Ἑλλός ou Σελλός, un bûcheron de la forêt de Dodone, qui le premier avait fait connaître le μαντεῖον depuis si fameux. Quelques-uns entendaient, par Σελλοί, les Thesprotes, les habitants des bords du Selléis. Mais il est évident que le mot a un sens plus restreint, et qu'il désigne les individus qui servaient d'interprètes à l'oracle. Les épithètes ne peuvent bien s'appliquer qu'à une corporation religieuse : ὑποφῆται montre que les Selles étaient inspirés, qu'ils comprenaient et expliquaient les volontés de Jupiter ; ἀνιπτόποδες et χαμαιεῦναι, qu'ils avaient une règle fort dure, et qu'ils se privaient même des plus simples douceurs de la vie civilisée. Curtius rattache le mot Σελλοί ou Ἑλλοί à la racine ἁλ (sauter), et rapproche des Selles, prêtres de Dodone, les Salii romains.

236-238. Ἠμὲν δή.... On a déjà vu ces trois vers, I, 453-455.

237. Τίμησας.... Vers marqué de l'obel et de l'astérisque, dans le manuscrit de Venise. Aristarque dit que ce vers est déplacé dans la bouche d'Achille, parce que c'est à la prière de Thétis, et non à celle d'Achille, que Jupiter a frappé les Grecs. Cela est trop sévère. Disons seulement que le vers avait, dans la bouche de Chrysès, un sens plus précis que dans celle d'Achille.

239. Νηῶν ἐν ἀγῶνι, dans la réunion des navires : dans le camp. Voyez la note XV, 428.

241. Κῦδος.... πρόες, lance la victoire : fais voler la victoire.

243. Οἶος, seul, c'est-à-dire sans avoir Achille près de lui. — Ἐπίστηται. Zénodote écrivait ἐπιστέαται, forme rejetée par Aristarque, comme ne pouvant être qu'un pluriel.

250-252. Τῷ δ' ἕτερον.... Virgile, *Énéide*, XI, 794 : « Audiit et voti Phœbus « succedere partem Mente dedit, partem « volucres dispersit in auras. » Virgile approprie tout le reste du passage au vœu d'Aruns, et en fait trois vers.

νηῶν μέν οἱ ἀπώσασθαι πόλεμόν τε μάχην τε
δῶκε, σόον δ' ἀνένευσε μάχης ἐξ ἀπονέεσθαι.
Ἤτοι ὁ μὲν, σπείσας τε καὶ εὐξάμενος Διὶ πατρὶ,
ἂψ κλισίην εἰσῆλθε, δέπας δ' ἀπέθηκ' ἐνὶ χηλῷ·
στῆ δὲ πάροιθ' ἐλθὼν κλισίης, ἔτι δ' ἤθελε θυμῷ
εἰσιδέειν Τρώων καὶ Ἀχαιῶν φύλοπιν αἰνήν.
Οἱ δ' ἅμα Πατρόκλῳ μεγαλήτορι θωρηχθέντες
ἔστιχον, ὄφρ' ἐν Τρωσὶ μέγα φρονέοντες ὄρουσαν.
Αὐτίκα δὲ σφήκεσσιν ἐοικότες ἐξεχέοντο
εἰνοδίοις, οὓς παῖδες ἐριδμαίνωσιν ἔθοντες,
[αἰεὶ κερτομέοντες, ὁδῷ ἔπι οἰκί' ἔχοντας,]
νηπίαχοι· ξυνὸν δὲ κακὸν πολέεσσι τιθεῖσιν·
τοὺς δ' εἴπερ παρά τίς τε κιὼν ἄνθρωπος ὁδίτης
κινήσῃ ἀέκων, οἱ δ' ἄλκιμον ἦτορ ἔχοντες
πρόσσω πᾶς πέτεται, καὶ ἀμύνει οἷσι τέκεσσιν·
τῶν τότε Μυρμιδόνες κραδίην καὶ θυμὸν ἔχοντες
ἐκ νηῶν ἐχέοντο· βοὴ δ' ἄσβεστος ὀρώρει.
Πάτροκλος δ' ἑτάροισιν ἐκέκλετο μακρὸν ἀΰσας·
Μυρμιδόνες, ἕταροι Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος,
ἀνέρες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς·
ὡς ἂν Πηλείδην τιμήσομεν, ὃς μέγ' ἄριστος
Ἀργείων παρὰ νηυσὶ καὶ ἀγχέμαχοι θεράποντες·

255. Στῆ δὲ πάροιθ' ἐλθὼν κλισίης. Construisez : ἐλθὼν δὲ στῆ πάροιθε κλισίης. Achille sort après être rentré.

259-265. Σφήκεσσιν ἐοικότες.... On a vu une comparaison du même genre, XII, 167-170.

260. Εἰνοδίοις, établies sur une route. — Ἔθοντες, *soliti*, ayant coutume, c'est-à-dire selon leur habitude.

261. Αἰεὶ κερτομέοντες,... Vers interpolé sans raison. C'est une répétition inutile de ce qui précède ; et κερτομέοντες ne peut se dire que des reproches faits à quelqu'un. Ce vers est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristophane de Byzance et Aristarque l'avaient condamné pour les motifs mêmes allégués par les commentateurs modernes. *Scholies :* ἀθετεῖται· τὸ (γὰρ) κερτομεῖν οὐ τίθησιν ἐπι τοῦ δι' ἔργων ἐρεθίζειν, ἀλλὰ διὰ λόγων.... ἀθετεῖται διὰ τὴν ταυτολογίαν.

264. Οἱ δ(έ), alors elles : alors les guêpes. Ce sujet est remplacé, au vers suivant, par πᾶς (*quisque*, chacune d'elles).

271. Τιμήσομεν au subjonctif, pour τιμήσωμεν.

272. Ἀργείων παρὰ νηυσὶ.... Quelques anciens regardaient ce vers comme interpolé. *Scholies :* Σέλευκος δὲ ἀθετεῖ. C'était sans doute à cause du double sens qu'il présente. En effet, on peut expliquer : εἰσὶν ἀγχέμαχοι, sont braves. Nous expliquons, *et dont les serviteurs l'emportent sur tous*, en sous-entendant, εἰσὶ μέγ' ἄριστοι. La première interprétation exige qu'il y ait une virgule après νηυσί, car

γνῷ δὲ καὶ Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων
ἣν ἄτην, ὅτ' ἄριστον Ἀχαιῶν οὐδὲν ἔτισεν.
Ὣς εἰπὼν ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἑκάστου.
Ἐν δ' ἔπεσον Τρώεσσιν ἀολλέες· ἀμφὶ δὲ νῆες
σμερδαλέον κονάβησαν ἀϋσάντων ὑπ' Ἀχαιῶν.
Τρῶες δ' ὡς εἴδοντο Μενοιτίου ἄλκιμον υἱὸν,
αὐτὸν καὶ θεράποντα, σὺν ἔντεσι μαρμαίροντας,
πᾶσιν ὀρίνθη θυμὸς, ἐκίνηθεν δὲ φάλαγγες,
ἐλπόμενοι παρὰ ναῦφι ποδώκεα Πηλείωνα
μηνιθμὸν μὲν ἀπορρῖψαι, φιλότητα δ' ἑλέσθαι·
πάπτηνεν δὲ ἕκαστος, ὅπῃ φύγοι αἰπὺν ὄλεθρον.
Πάτροκλος δὲ πρῶτος ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ
ἀντικρὺ κατὰ μέσσον, ὅθι πλεῖστοι κλονέοντο,
νηῒ πάρα πρύμνῃ μεγαθύμου Πρωτεσιλάου·
καὶ βάλε Πυραίχμην, ὃς Παίονας ἱπποκορυστὰς
ἤγαγεν ἐξ Ἀμυδῶνος, ἀπ' Ἀξιοῦ εὐρυρέοντος·
τὸν βάλε δεξιὸν ὦμον· ὁ δ' ὕπτιος ἐν κονίῃσιν
κάππεσεν οἰμώξας, ἕταροι δέ μιν ἀμφὶ φόβηθεν
Παίονες· ἐν γὰρ Πάτροκλος φόβον ἧκεν ἅπασιν,
ἡγεμόνα κτείνας, ὃς ἀριστεύεσκε μάχεσθαι.
Ἐκ νηῶν δ' ἔλασεν, κατὰ δ' ἔσβεσεν αἰθόμενον πῦρ.
Ἡμιδαὴς δ' ἄρα νηῦς λίπετ' αὐτόθι· τοὶ δὲ φόβηθεν

alors καὶ ἀγχέμαχοι θεράποντες est une parenthese.

273-274. Γνῶ δὲ καὶ.... Voyez I, 411-412 et la note sur le deuxième vers.

276-277. Ἀμφὶ δὲ νῆες.... Voyez II, 333-334.

278-279. Τρῶες δ' ὡς εἴδοντο.... Les Troyens prennent Patrocle pour Achille, et Automédon pour Patrocle. Le poëte parle donc de son chef, quand il dit que les Troyens virent le fils de Menœtius. *Scholies :* παραπεφώνηκε δὲ τοῦτο ἀφ' ἑαυτοῦ ὁ ποιητής.

281. Ἐλπόμενοι, *existimantes*, se figurant. Ce participe est au masculin, en vertu de l'idée d'hommes, contenue dans φάλαγγες. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἰδίως εἴρηκε φάλαγγες ἐλπόμενοι, πρὸς τὸ νοητόν. Zénodote ramenait le poëte à la syntaxe vulgaire, en mettant le féminin, ἐλπόμεναι.

287. Ἱπποκορυστάς. Ailleurs, II, 848, Homère appelle les Péons ἀγκυλοτόξους. Ils combattaient probablement avec l'arc du haut de leurs chars, comme ces guerriers qu'on voit au Louvre, sculptés dans les bas-reliefs de Ninive.

290. Μιν ἀμφὶ φόβηθεν, pour ἐφοβήθησαν ἀμφί μιν : *circa ipsum fugati sunt*, furent mis en fuite autour de lui ; se sauvèrent de tous côtés. Nous donnons la leçon d'Aristarque. La vulgate est μιν ἀμφεφόβηθεν.

293. Ἔλασεν, il chassa (les Troyens). — Αἰθόμενον. Ancienne variante, ἀκάματον.

Τρῶες θεσπεσίῳ ὁμάδῳ· Δαναοὶ δ' ἐπέχυντο
νῆας ἀνὰ γλαφυράς· ὅμαδος δ' ἀλίαστος ἐτύχθη.
Ὡς δ' ὅτ' ἀφ' ὑψηλῆς κορυφῆς ὄρεος μεγάλοιο
κινήσῃ πυκινὴν νεφέλην στεροπηγερέτα Ζεύς,
ἔκ τ' ἔφανεν πᾶσαι σκοπιαὶ καὶ πρώονες ἄκροι
καὶ νάπαι, οὐρανόθεν δ' ἄρ' ὑπερράγη ἄσπετος αἰθήρ·
ὣς Δαναοὶ νηῶν μὲν ἀπωσάμενοι δήϊον πῦρ
τυτθὸν ἀνέπνευσαν· πολέμου δ' οὐ γίγνετ' ἐρωή.
Οὐ γάρ πώ τι Τρῶες Ἀρηϊφίλων ὑπ' Ἀχαιῶν
προτροπάδην φοβέοντο μελαινάων ἀπὸ νηῶν,
ἀλλ' ἔτ' ἄρ' ἀνθίσταντο, νεῶν δ' ὑπόεικον ἀνάγκῃ.
Ἔνθα δ' ἀνὴρ ἕλεν ἄνδρα, κεδασθείσης ὑσμίνης,
ἡγεμόνων. Πρῶτος δὲ Μενοιτίου ἄλκιμος υἱὸς
αὐτίκ' ἄρα στρεφθέντος Ἀρηϊλύκου βάλε μηρὸν
ἔγχεϊ ὀξυόεντι, διαπρὸ δὲ χαλκὸν ἔλασσεν·
ῥῆξεν δ' ὀστέον ἔγχος, ὁ δὲ πρηνὴς ἐπὶ γαίῃ
κάππεσ'· ἀτὰρ Μενέλαος Ἀρήϊος οὖτα Θόαντα,
στέρνον γυμνωθέντα παρ' ἀσπίδα· λῦσε δὲ γυῖα.
Φυλεΐδης δ' Ἄμφικλον ἐφορμηθέντα δοκεύσας,

297-300. Ὡς δ' ὅτ'.... La comparaison d'Homère, dégagée de ses détails poétiques, signifie simplement, que Patrocle a rendu l'espérance aux Grecs en dissipant le danger, comme Jupiter rend le jour à la terre en dissipant la nuée. *Scholies :* ὥσπερ Ζεὺς ἀστραπηβολῶν κατέλαμψε τὰ πρὶν ἐν σκότῳ ὄντα, οὕτω καὶ Ἀχαιοῖς ἐξ ἀχλύος ἐφάνη οἱόν τι φῶς, ἡ ἐν κινδύνῳ ἀνάπνευσις· καὶ πρὸς τοῦτο μόνον ἀφορᾷ ἡ παραβολή.

299-300. Ἔκ τ' ἔφανεν.... Voyez VIII, 557-558 et les notes sur ces deux vers.

302. Ἐρωή, *cessatio*, ralentissement. Ici, la note du pseudo-Didyme, qui est seule dans les *Scholies*, porte à faux. Il semble qu'on en ait interverti complétement les termes; car ce qu'elle donne comme ne s'appliquant point au passage, est précisément ce qui y convient : νῦν ὁρμή· ἔστι δ' ὅτε τὴν ἡσυχίαν καὶ ἀνάπαυσιν δηλοῖ. Cette note a été indûment empruntée à l'explication du vers IV, 542, ou de quelque autre analogue. La suite des idées, telle qu'elle se montre dans le texte, exigerait que le commentateur eût écrit : νῦν ἡσυχία καὶ ἀνάπαυσις· ἔστι δ' ὅτε τὴν ὁρμὴν δηλοῖ.

304. Προτροπάδην, *effuse*, en pleine déroute. *Scholies :* ἐπειγμένως καὶ ὁλοσχερῶς ἐκστρέψαντες τὰ νῶτα.

306. Ἔνθα δ' ἀνὴρ.... Voyez XV, 328 et les notes sur ce vers.

307. Ἡγεμόνων se rapporte à ἀνήρ, et non à ἄνδρα. Il n'y a que ceux qui frappent qui soient *ex ducibus*; les morts sont des guerriers vulgaires.

308. Ἀρηϊλύκου. Aréilycus est inconnu. De même Amphiclus dont il est question plus bas, vers 312, ainsi que la plupart des autres guerriers troyens qui sont frappés dans cette mêlée.

311. Θόαντα. Ce Thoas troyen est inconnu.

313. Φυλεΐδης, le fils de Phylée, c'est-à-dire Mégès. — Ἐφορμηθέντα. Aristo-

ἔφθη ὀρεξάμενος πρυμνὸν σκέλος, ἔνθα πάχιστος
μυὼν ἀνθρώπου πέλεται· περὶ δ' ἔγχεος αἰχμῇ
νεῦρα διεσχίσθη· τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν.
Νεστορίδαι δ', ὁ μὲν οὔτασ' Ἀτύμνιον ὀξέϊ δουρὶ,
Ἀντίλοχος, λαπάρης δὲ διήλασε χάλκεον ἔγχος·
ἤριπε δὲ προπάροιθε· Μάρις δ' αὐτοσχεδὰ δουρὶ
Ἀντιλόχῳ ἐπόρουσε, κασιγνήτοιο χολωθεὶς,
στὰς πρόσθεν νέκυος· τοῦ δ' ἀντίθεος Θρασυμήδης
ἔφθη ὀρεξάμενος, πρὶν οὐτάσαι, οὐδ' ἀφάμαρτεν,
ὦμον ἄφαρ· πρυμνὸν δὲ βραχίονα δουρὸς ἀκωκὴ
δρύψ' ἀπὸ μυώνων, ἀπὸ δ' ὀστέον ἄχρις ἄραξεν.
Δούπησεν δὲ πεσὼν, κατὰ δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν.
Ὣς τὼ μὲν δοιοῖσι κασιγνήτοισι δαμέντε
βήτην εἰς Ἔρεβος, Σαρπηδόνος ἐσθλοὶ ἑταῖροι,
υἷες ἀκοντισταὶ Ἀμισωδάρου· ὅς ῥα Χίμαιραν
θρέψεν ἀμαιμακέτην, πολέσιν κακὸν ἀνθρώποισιν.
Αἴας δὲ Κλεόβουλον Ὀϊλιάδης ἐπορούσας

phane de Byzance, ὑφορμηθέντα, qu'il expliquait par ὑποχωρήσαντα. Cette leçon plaisait à quelques anciens. *Scholies :* καὶ οὐκ ἄχαρις ἡ γραφή.

314. Πρυμνὸν σκέλος, *extremum crus*, la partie haute de la jambe : le mollet.

315. Μυών, le muscle : la chair musculaire. Eustathe dit que μυών signifie ici le mollet (ἡ γαστροκνημία); mais il est évident que le mollet a été désigné tout à l'heure, et que le poëte décrit maintenant cette partie de la jambe.

316. Τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν. Les médecins anciens regardaient comme mortelle une blessure qui coupe l'artère du jarret. Les médecins modernes ne sont point de cet avis. On peut, il est vrai, entendre ici l'expression d'Homère dans le sens d'un simple évanouissement. Daremberg : « Un brouillard se répandit sur les yeux d'Amphiclus; mais cela ne signifie pas nécessairement que le guerrier mourut. » Cependant il est assez probable que le poëte a parlé d'après l'idée vulgaire, et qu'Amphiclus est bien mort.

319. Ἤριπε a pour sujet Ἀτύμνιος sous-entendu.

320 Κασιγνήτοιο, génitif causal : au sujet de son frère.

321. Δ(έ) répond au μέν du vers 317. Thrasymède est l'autre Nestoride.

322. Πρὶν οὐτάσαι, avant (lui) avoir frappé : avant que Maris pût frapper Antilochus.

323. Ὦμον (à l'épaule) dépend de ὀρεξάμενος (ayant dirigé son coup).

324. Ἄχρις, *prorsus*, tout à fait. Quelques-uns expliquaient ἄχρις par une ellipse. *Scholies :* ἄχρις τοῦ ὀστοῦ. Aristarque fait du mot ἄχρις un adverbe. Eustathe : οἱ δὲ παλαιοὶ τὸ ἄχρις ἀντὶ τοῦ διόλου φασί. La pointe pénètre dans la poitrine.

328. Ἀμισωδάρου. Amisodarus était un roi de Lycie. C'est en Lycie que Bellérophon a combattu la Chimère. Voyez VI, 179-184. Quelques-uns font d'Amisodarus un Carien. Mais ses fils sont dans les troupes de Sarpédon; ce sont donc des Lyciens.

329. Ἀμαιμακέτην, invincible. Voyez la note VI, 179.

ζωὸν ἕλε, βλαφθέντα κατὰ κλόνον· ἀλλά οἱ αὖθι
λῦσε μένος, πλήξας ξίφει αὐχένα κωπήεντι.
Πᾶν δ' ὑπεθερμάνθη ξίφος αἵματι· τὸν δὲ κατ' ὄσσε
ἔλλαβε πορφύρεος θάνατος καὶ Μοῖρα κραταιή.
Πηνέλεως δὲ Λύκων τε συνέδραμον· ἔγχεσι μὲν γὰρ
ἤμβροτον ἀλλήλων, μέλεον δ' ἠκόντισαν ἄμφω·
τὼ δ' αὖτις ξιφέεσσι συνέδραμον. Ἔνθα Λύκων μὲν
ἱπποκόμου κόρυθος φάλον ἤλασεν· ἀμφὶ δὲ καυλὸν
φάσγανον ἐρραίσθη· ὁ δ' ὑπ' οὔατος αὐχένα θεῖνεν
Πηνέλεως, πᾶν δ' εἴσω ἔδυ ξίφος, ἔσχεθε δ' οἶον
δέρμα· παρηέρθη δὲ κάρη, ὑπέλυντο δὲ γυῖα.
Μηριόνης δ' Ἀκάμαντα κιχεὶς ποσὶ καρπαλίμοισιν,
νύξ', ἵππων ἐπιβησόμενον, κατὰ δεξιὸν ὦμον·
ἤριπε δ' ἐξ ὀχέων, κατὰ δ' ὀφθαλμῶν κέχυτ' ἀχλύς.
Ἰδομενεὺς δ' Ἐρύμαντα κατὰ στόμα νηλέϊ χαλκῷ
νύξε· τὸ δ' ἀντικρὺ δόρυ χάλκεον ἐξεπέρησεν
νέρθεν ὑπ' ἐγκεφάλοιο, κέασσε δ' ἄρ' ὀστέα λευκά·
ἐκ δ' ἐτίναχθεν ὀδόντες, ἐνέπλησθεν δέ οἱ ἄμφω
αἵματος ὀφθαλμοί· τὸ δ' ἀνὰ στόμα καὶ κατὰ ῥῖνας

331. Βλαφθέντα, *impeditum*, n'ayant pas ses mouvements libres. La foule lui *nuit* (βλάπτει αὐτόν).

333. Πᾶν δ' ὑπεθερμάνθη ξίφος αἵματι. Virgile, *Énéide*, IX, 418 : « .... « hasta.... hæsit *tepefacta* cerebro; » et IX, 701 : « .... fixo ferrum in pulmone « *tepescit.* »

336. Ἤμβροτον ἀλλήλων, ils s'étaient manqués mutuellement. Voyez la note V, 287. — Μέλεον, *incassum*, sans résultat. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι μέλεον ἀντὶ τοῦ ματαιως· καὶ διὰ παντὸς οὕτως Ὅμηρος χρῆται.

338. Ἀμφὶ δὲ καυλόν. Villoison, ἀμφὶ δὲ καλόν : pure faute de copiste, dans le manuscrit de Venise. Le mot καυλός, qui signifiait, au vers 115, la partie du bois de la lance qui s'emmanche dans le πόρκης, dans la douille du haut, signifie ici la poignée du glaive. C'est proprement un manche d'instrument quelconque, et même en général une tige droite, une pousse végétale. Curtius rapporte καυλός à la racine κυ, sanscrit *çvi* (croître).

339. Ἐρραίσθη, fut fracassé. *Scholies :* διεκλάσθη καὶ διεφθάρη ὑπὸ τῆς βίας τοῦ τύψαντος.

341. Παρηέρθη, fut suspendue : pendit. Elle tenait encore par la peau du cou.

342. Ἀκάμαντα. Cet Acamas est le fils d'Anténor. L'autre Acamas, le chef des Thraces, a été tué, VI, 7-11.

345-350. Κατὰ στόμα.... Les physiologistes modernes admirent l'exactitude de la description d'Homère. Daremberg dit, en parlant de cette blessure et de deux autres analogues : « Voici encore quelques beaux coups; et cette fois encore ils sont conformes à toutes les règles. »

347. Κέασσε, *diffidit*, il fendit : il passa à travers. *Scholies :* συνέτριψε, περιέσχισε. La première interpretation exagère, puisqu'il s'agit d'une pointe pénétrante.

πρῆσε χανών· θανάτου δὲ μέλαν νέφος ἀμφεκάλυψεν.
Οὗτοι ἄρ' ἡγεμόνες Δαναῶν ἕλον ἄνδρα ἕκαστος.
Ὡς δὲ λύκοι ἄρνεσσιν ἐπέχραον ἢ ἐρίφοισιν
σίνται, ὑπὲκ μήλων αἱρεύμενοι, αἵτ' ἐν ὄρεσσιν
ποιμένος ἀφραδίῃσι διέτμαγεν· οἱ δὲ ἰδόντες
αἶψα διαρπάζουσιν ἀνάλκιδα θυμὸν ἐχούσας·
ὣς Δαναοὶ Τρώεσσιν ἐπέχραον· οἱ δὲ φόβοιο
δυσκελάδου μνήσαντο, λάθοντο δὲ θούριδος ἀλκῆς.
Αἴας δ' ὁ μέγας αἰὲν ἐφ' Ἕκτορι χαλκοκορυστῇ
ἵετ' ἀκοντίσσαι· ὁ δὲ ἰδρείῃ πολέμοιο,
ἀσπίδι ταυρείῃ κεκαλυμμένος εὐρέας ὤμους,
σκέπτετ' ὀϊστῶν τε ῥοῖζον καὶ δοῦπον ἀκόντων.
Ἦ μὲν δὴ γίγνωσκε μάχης ἑτεραλκέα νίκην·
ἀλλὰ καὶ ὣς ἀνέμιμνε, σάω δ' ἐρίηρας ἑταίρους.
Ὡς δ' ὅτ' ἀπ' Οὐλύμπου νέφος ἔρχεται οὐρανὸν εἴσω,
αἰθέρος ἐκ δίης, ὅτε τε Ζεὺς λαίλαπα τείνῃ·

350. Πρῆσε, *efflavit*, il souffla : il vomit en soufflant. Le sang jaillit des narines et de la bouche, comme poussé par un souffle. *Scholies :* ἐξεφύσησε, μετὰ πνεύματος ἐξέδωκε. Voyez la note IX, 433.

351. Ἄνδρα ἕκαστος. Ancienne variante, ἄνδρας ἀρίστους.

352. Ἐπέχραον, fondaient sur : fondent sur. Eustathe : ἐνέπεσον, καὶ ὡς εἰπεῖν ἐν χρῷ ἐπῆλθον.

353. Σίνται, destructeurs. C'est le *lupi raptores* de Virgile, *Énéide*, II, 355-356.— Αἱρεύμενοι est pour αἱρούμενοι : enlevant (sous-entendu ἄρνας, les brebis).

354. Διέτμαγεν, se sont dispersées. Voyez la note I, 531.

358. Ὁ μέγας, *ille magnus*, par opposition à l'autre Ajax, qui était petit. Voyez, II, 527-530, le portrait d'Ajax le Locrien. C'est toujours le fils de Telamon qui est le grand Ajax. L'article lui donne même ici le titre de grand par excellence. — Remarquez le tribraque comptant pour un dactyle. On ne peut pas alléguer ici l'accent, puisque ὁ est ἄτονος, mais on peut supposer le doublement du μ dans la prononciation : ὁμμέγας.

361. Σκέπτετ(ο), il observait : il cherchait à éviter. Ce mot équivaut ici à ἐφυλάσσετο.

362. Ἑτεραλκέα, penchant de l'autre côté. Voyez la note VII, 26.

363. Σάω pour ἐσάω : *servabat*, il sauvait. C'est le verbe σαόω, synonyme poétique de σώζω, mais modifié dans sa conjugaison selon les besoins de la poésie.

365. Αἰθέρος ἐκ δίης, du haut de l'éther divin. L'Olympe a son sommet dans l'éther. Nulle difficulté, en apparence, sur l'explication littérale. Mais l'éther, le ciel, est le séjour de la lumière, et non la région des nuages. Aristarque disait qu'ici l'éther se confond peut-être avec l'air, comme dans le passage, XI, 54, où une pluie de sang tombe de l'éther, et dans celui où Jupiter, XV, 192, a en partage le vaste ciel, dans l'éther et les nues : πῶς αἰθέρος; τὰ γὰρ πάθη ταῦτα περὶ τὸν ἀέρα συμβέβηκεν. τάχα οὖν συγχεῖται ὁ ἀὴρ πρὸς τὸν αἰθέρα, ὡς καὶ ἐν τῇ Λ, αἵματι μυδαλέας ἐξ αἰθέρος, καὶ Ζεὺς δ' ἔλαχ' οὐρανὸν εὐρὺν ἐν αἰθέρι καὶ νεφέεσσιν (*vulgo* νεφέλῃσιν). Lehrs n'accepte point ceci comme une solution. Il croit qu'Aristarque avait écrit seulement, pour expliquer sa diple : ὅτι δοκεῖ συγ-

ὣς τῶν ἐκ νηῶν γένετο ἰαχή τε φόβος τε·
οὐδὲ κατὰ μοῖραν πέραον πάλιν. Ἕκτορα δ' ἵπποι
ἔκφερον ὠκύποδες σὺν τεύχεσι· λεῖπε δὲ λαὸν
Τρωϊκόν, οὓς ἀέκοντας ὀρυκτὴ τάφρος ἔρυκεν.
Πολλοὶ δ' ἐν τάφρῳ ἐρυσάρματες ὠκέες ἵπποι
ἄξαντ' ἐν πρώτῳ ῥυμῷ λίπον ἅρματ' ἀνάκτων.
Πάτροκλος δ' ἕπετο, σφεδανὸν Δαναοῖσι κελεύων,
Τρωσὶ κακὰ φρονέων· οἱ δὲ ἰαχῇ τε φόβῳ τε
πάσας πλῆσαν ὁδούς, ἐπεὶ ἂρ τμάγεν· ὕψι δ' ἄελλα

χεῖσθαι ὁ ἀὴρ πρὸς τὸν αἰθέρα, ce qui est, comme dit Lehrs, un aveu d'impuissance devant le problème (*quæ vox est desperantis*). Nicanor n'est pas plus affirmatif qu'Aristarque : ἀέρος γὰρ πάθη ταῦτα· τάχα οὖν κεῖται ὁ αἰθὴρ ἀντὶ τοῦ ἀέρος. Cependant les rapprochements faits par Aristarque, ou ajoutés à sa note par ses disciples, donnent une grande vraisemblance à cette explication. Il ne faut pas demander aux poëtes une rigueur d'expression qu'on ne trouve pas toujours chez les prosateurs eux-mêmes. Prenons donc ἐξ αἰθέρος comme un simple équivalent poétique de ὑψόθεν, *d'en haut*. Alors εἰς οὐρανόν, au vers précédent, signifiera *dans l'espace*, et non point dans le ciel proprement dit. Mais la plupart des philologues modernes entendent αἰθέρος ἐκ δίης, dans le sens de μετὰ τὴν αἰθρίαν (après le beau temps), comme l'avaient interprété quelques anciens. Lehrs montre avec une grande abondance de preuves combien cette explication est inadmissible. Il est certain que le mot αἰθήρ n'a jamais eu la signification d'αἰθρία, et qu'on n'a aucun droit de la lui attribuer. Lehrs conclut de là que la question relative à l'expression d'Homère est absolument insoluble : « Ceterum nec hodie solvit quisquam hanc « quæstionem, nec solvet olim. » Il propose pourtant lui-même une solution, mais au moyen d'un changement dans le texte : αἰγίδος ἐκ δίης. Il renvoie au vers IV, 167, où l'on voit Agamemnon prier Jupiter d'agiter sa *sombre égide* pour punir le parjure des Troyens, c'est-à-dire de lancer sur eux ses tempêtes. Voyez, IV, 167, la note sur αἰγίδα. Mais de quel droit changer une leçon dont l'authenticité a pour garant Aristarque et l'antiquité tout entière ? — Nous n'avons pas besoin de remarquer, à propos de δίης, qu'en poésie ἀήρ et αἰθήρ sont des deux genres, et que, dans les circonstances où la quantité laisse le choix, les poëtes préfèrent le féminin.

366. Τῶν, d'eux (des Troyens).

367. Κατὰ μοῖραν équivaut ici à κατὰ κόσμον : en ordre. — Πέραον, ils traversaient, sous-entendu τάφρον (le fossé).

368. Σὺν τεύχεσι. Il ne faisait pas comme les autres fuyards, qui jetaient leurs armes. Cependant on peut prendre ceci comme une simple expression poétique : Hector et ses armes, c'est-à-dire Hector le guerrier.

371. Ἄξαντ(ε) au duel, parce qu'il y a deux chevaux à chaque attelage. *Scholies :* πρὸς τὰς συνωρίδας, αἷς ἐχρῶντο Τρῶες, τὸ δυϊκόν. Le mot appartient au verbe ἄγνυμι, briser. — Ἐν πρώτῳ ῥυμῷ. Voyez la note VI, 40. Quelques anciens prétendaient qu'il s'agit ici de l'essieu, et non pas du timon. *Scholies :* οἱ δέ, τῷ (ἄκρῳ) πρὸς τὸν ἄξονα.

372. Σφεδανόν, vivement. Voyez la note XI, 165.

374. Τμάγεν, comme plus haut, vers 354, διέτμαγεν. — Ἄελλα, une tempête (de poussière). Le manuscrit de Venise donne, ἀέλλη. Bothe propose de lire ἀελλής, mot qui se trouve dans Apollonius avec cette définition : ὁ κονιορτὸς ἀελλώδης. Le sigma de σκίδνατο, au vers qui suit, appartiendrait, suivant lui, à ἀέλλη, et c'est quelque ignorant qui aurait mal séparé les deux mots, écrits jadis d'une façon continue. Il est certain que ΑΕΛΛΗΣΚΙΔΝΑΤΟ peut se couper de deux manières. Mais la vulgate ἄελλα n'a pas besoin d'être changée.

σκίδναθ' ὑπὸ νεφέων· τανύοντο δὲ μώνυχες ἵπποι
ἄψορρον προτὶ ἄστυ, νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων.
Πάτροκλος δ' ᾗ πλεῖστον ὀρινόμενον ἴδε λαὸν,
τῇ ῥ' ἔχ' ὁμοκλήσας· ὑπὸ δ' ἄξοσι φῶτες ἔπιπτον
πρηνέες ἐξ ὀχέων, δίφροι δ' ἀνακυμβαλίαζον.
Ἀντικρὺ δ' ἄρα τάφρον ὑπέρθορον ὠκέες ἵπποι
ἄμβροτοι, οὓς Πηλῆϊ θεοὶ δόσαν ἀγλαὰ δῶρα,
πρόσσω ἱέμενοι· ἐπὶ δ' Ἕκτορι κέκλετο θυμός·
ἵετο γὰρ βαλέειν· τὸν δ' ἔκφερον ὠκέες ἵπποι.
Ὡς δ' ὑπὸ λαίλαπι πᾶσα κελαινὴ βέβριθε χθὼν
ἤματ' ὀπωρινῷ, ὅτε λαβρότατον χέει ὕδωρ
Ζεύς, ὅτε δή ῥ' ἄνδρεσσι κοτεσσάμενος χαλεπήνῃ,
οἳ βίῃ εἰν ἀγορῇ σκολιὰς κρίνωσι θέμιστας,
ἐκ δὲ δίκην ἐλάσωσι, θεῶν ὄπιν οὐκ ἀλέγοντες·
τῶν δέ τε πάντες μὲν ποταμοὶ πλήθουσι ῥέοντες,
πολλὰς δὲ κλιτῦς τότ' ἀποτμήγουσι χαράδραι,
ἐς δ' ἅλα πορφυρέην μεγάλα στενάχουσι ῥέουσαι
ἐξ ὀρέων ἐπὶ κάρ· μινύθει δέ τε ἔργ' ἀνθρώπων·
ὣς ἵπποι Τρωαὶ μεγάλα στενάχοντο θέουσαι.

376. Νεῶν ἄπο καὶ κλισιάων. Ancienne variante, ἐλιχθέντων ὑπ' Ἀχαιῶν.

378. Ἔχ' (ε), *regebat*, il dirigeait (son char) : il faisait diriger son char. — Ὑπὸ δ' ἄξοσι, la partie pour le tout : et sous les roues. *Axis*, en latin, se prend pour le char même, pour tout ce qui tourne, pour la voûte du ciel.

379. Ἀνακυμβαλίαζον (ils étaient culbutés avec fracas), *vulgo* ἀνεκυμβαλίαζον. *Scholies :* οὕτως Ἀρίσταρχος, ἀνακυμβαλίαζον, διὰ τοῦ α. Ce mot, comme le remarque Dubner, dérive de κύμβαλον, et c'est dans la préposition ἀνά qu'est renfermée l'idée de renversement.

381. Ἄμβροτοι,... Ce vers manque ici dans le manuscrit de Venise et dans quelques autres manuscrits. Il se retrouve textuellement à la fin du chant. On ne voit pas bien pour quelle raison il a été retranché d'ici. Il dit quels sont les coursiers qui franchissent le fossé. Sans ce vers, ἵπποι est une sorte d'énigme, facile à deviner sans doute, mais enfin une expression trop vague. Ce vers explique aussi comment le char franchit sans peine le fossé où ont culbuté les chars troyens. Les chevaux d'Achille sont des êtres divins, qui ne connaissent aucun obstacle. — Θεοί, pluriel emphatique : les dieux, c'est-à-dire un dieu (Neptune).

382. Θυμός, le cœur (de Patrocle).

383. Τόν, lui (Hector).

384. Ὡς δ' ὑπὸ.... Ce vers se termine par trois spondées.

386. Ὅτε.... χαλεπήνῃ. C'est par des tempêtes que Jupiter punissait les hommes. Il secouait son égide. Voyez la note IV, 167.

387. Βίῃ, par la violence : du droit du plus fort.

392. Ἐπὶ κάρ pour ἐπὶ κάρη ou ἐπὶ κάρα : *in præceps*, la tête en avant ; du haut en bas (*vulgo* ἐπίκαρ, adverbe).

393. Ὡς ἵπποι.... Remarquez combien Homère restreint la portée de sa belle

Πάτροκλος δ' ἐπεὶ οὖν πρώτας ἐπέκερσε φάλαγγας,
ἂψ ἐπὶ νῆας ἔεργε παλιμπετὲς, οὐδὲ πόληος
εἴα ἱεμένους ἐπιβαινέμεν, ἀλλὰ μεσηγὺ
νηῶν καὶ ποταμοῦ καὶ τείχεος ὑψηλοῖο
κτεῖνε μεταΐσσων, πολέων δ' ἀπετίνυτο ποινήν.
Ἔνθ' ἤτοι Πρόνοον πρῶτον βάλε δουρὶ φαεινῷ,
στέρνον γυμνωθέντα παρ' ἀσπίδα· λῦσε δὲ γυῖα·
δούπησεν δὲ πεσών. Ὁ δὲ Θέστορα, Ἤνοπος υἱὸν,
δεύτερον ὁρμηθείς (ὁ μὲν εὐξέστῳ ἐνὶ δίφρῳ
ἧστο ἀλείς· ἐκ γὰρ πλήγη φρένας, ἐκ δ' ἄρα χειρῶν
ἡνία ἠΐχθησαν)· ὁ δ' ἔγχεϊ νύξε παραστὰς
γναθμὸν δεξιτερὸν, διὰ δ' αὐτοῦ πεῖρεν ὀδόντων·
ἕλκε δὲ δουρὸς ἑλὼν ὑπὲρ ἄντυγος, ὡς ὅτε τις φὼς
πέτρῃ ἐπὶ προβλῆτι καθήμενος ἱερὸν ἰχθὺν

comparaison. Il s'est laissé aller aux charmes du tableau, quand la pensée était complète, une fois indiqué le mugissement des grandes eaux. Eustathe : καὶ σημείωσαι ὅτι πρὸς μόνον τὸ στενάχοντο ἡ παραβολὴ, τὸ ἀπὸ συντομίας δρόμου γιγνόμενον. Remarquez aussi que στενάχοντο doit s'entendre du souffle haletant des cavales, et non point de leurs hennissements. Les chevaux ne hennissent pas en courant. Je crois même que le poëte prend στενάχοντο dans le sens le plus général, et qu'il désigne surtout, par ce mot, le piétinement des cavales et le roulement des chars. Je traduirais volontiers μεγάλα στενάχοντο par *menaient grand bruit*.

395. Ἄψ, en arrière. Patrocle ne veut pas encore contrevenir aux recommandations d'Achille.

397. Ποταμοῦ. Il s'agit de la partie du Scamandre qui bordait la droite du camp. Le Simoïs, dont parle Mme Dacier, n'a rien à voir ici. Nicolaïdès marque, sur son Plan, l'endroit du massacre : c'est entre le mur et les vaisseaux, depuis les vaisseaux des Athéniens jusqu'à ceux des Béotiens et au Scamandre. — Τείχεος. Il s'agit du mur des Grecs, et non des remparts de Troie.

398. Πολέων.... ποινήν, le prix de la mort d'un grand nombre (de ceux qui avaient été tués par les Troyens).

399. Δουρὶ φαεινῷ. Ancienne variante, ποιμένα λαῶν.

403. Ἀλείς, *contractus*, ramassé sur lui-même : pelotonné. Ce Thestor avait peur. *Scholies :* συστραφεὶς ἐν ἑαυτῷ ἀπὸ τοῦ φόβου καὶ τῆς ἐκπλήξεως.

406. Ἕλκε δὲ δουρὸς ἑλὼν ὑπὲρ ἄντυγος. Construisez : ἑλὼν δὲ δουρὸς, εἷλκεν ὑπὲρ ἄντυγος. Patrocle tire Thestor avec sa lance comme avec un crochet, et le fait passer par-dessus la rampe du char. On dit αἱρεῖν, de même que λαμβάνειν, avec le génitif local ou instrumental.

407. Ἱερόν, grand à merveille. Quelques anciens prenaient le mot au propre, et entendaient, un poisson consacré à Neptune ou à quelque autre dieu, comme le dauphin par exemple. Quand on prenait un de ces poissons, on le rejetait à l'eau. Voilà pourquoi Apollonius, après avoir dit, ἤτοι τὸν μέγαν, ajoute : ἢ τὸν ἄνετον (ou celui qu'on lâche). Aristarque prend ἱερὸν ἰχθύν pour une expression générale : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐχ ἐπί τι εἶδος ἰχθύος φερόμενος εἴρηκε ἱερὸν ἰχθὺν, καθάπερ τινὲς ἀποδεδώκασι τὸν πομπίλον, οἱ δὲ τὸν κάλλιχθυν· ἀλλὰ κοινότερον τὸν ἄνετον καὶ εὐτραφῆ, ὡς ἱερὸν βοῦν λέγομεν τὸν ἀνειμένον. On voit, par les derniers mots de cette note, qu'Aristarque regarde ἄνετον et εὐτραφῆ comme termes synonymes. En effet, le poisson sacré grandit et grossit en

ἐκ πόντοιο θύραζε λίνῳ καὶ ἤνοπι χαλκῷ·
ὣς ἕλκ' ἐκ δίφροιο κεχηνότα δουρὶ φαεινῷ,
κὰδ δ' ἄρ' ἐπὶ στόμ' ἔωσε· πεσόντα δέ μιν λίπε θυμός.
Αὐτὰρ ἔπειτ' Ἐρύλαον ἐπεσσύμενον βάλε πέτρῳ
μέσσην κὰκ κεφαλήν· ἡ δ' ἄνδιχα πᾶσα κεάσθη
ἐν κόρυθι βριαρῇ· ὁ δ' ἄρα πρηνὴς ἐπὶ γαίῃ
κάππεσεν, ἀμφὶ δέ μιν θάνατος χύτο θυμοραϊστής.
Αὐτὰρ ἔπειτ' Ἐρύμαντα καὶ Ἀμφοτερὸν καὶ Ἐπάλτην,
Τληπόλεμόν τε Δαμαστορίδην, Ἐχίον τε Πύριν τε,
Ἰφέα τ' Εὔιππόν τε, καὶ Ἀργεάδην Πολύμηλον,
πάντας ἐπασσυτέρους πέλασε χθονὶ πουλυβοτείρῃ.
Σαρπηδὼν δ' ὡς οὖν ἴδ' ἀμιτροχίτωνας ἑταίρους
χέρσ' ὕπο Πατρόκλοιο Μενοιτιάδαο δαμέντας,
κέκλετ' ἄρ' ἀντιθέοισι καθαπτόμενος Λυκίοισιν·
Αἰδώς, ὦ Λύκιοι, πόσε φεύγετε; Νῦν θοοὶ ἔστε.
Ἀντήσω γὰρ ἐγὼ τοῦδ' ἀνέρος, ὄφρα δαείω,

liberté. La comparaison avec le bœuf qui ne laboure point, et qui s'engraisse dans le pâturage, justifie l'équivalence. Apollonius a donc eu tort de distinguer.

408. Ἤνοπι χαλκῷ, avec l'airain brillant : avec l'hameçon. *Scholies* : τῷ ἀγκίστρῳ.

410. Κὰδ δ' ἄρ' ἐπὶ στόμ' ἔωσε. Construisez : κατέωσε δ' ἄρα ἐπὶ στόμα (et *le* précipita par conséquent en bas sur la bouche; et le jeta bas la face contre terre). — Μιν λίπε θυμός. Daremberg : « Une telle blessure est mortelle, moins par elle-même que par les violences qui la suivent. » Thestor périt pour avoir été enlevé brusquement de son char et précipité à terre.

415. Ἐρύμαντα. Érymas a été tué quelques instants auparavant. Voyez plus haut, vers 345-350. On ne peut pas admettre un lapsus de mémoire, à si peu de distance. C'est à tort que Daremberg dit en note, à propos du beau coup frappé par Idoménée (vers 345-346) : « Erymas reparaît cependant plus tard. » C'est donc un homonyme; ou, si l'on veut, il y avait deux noms dont l'orthographe se ressemblait un peu, qui se sont confondus en un seul. Le scholiaste de Pierre Victorius cite, au vers 345, la leçon Ὀρύμαντα au lieu de Ἐρύμαντα, et il donne cette leçon comme celle de plusieurs critiques anciens. La supposition de deux noms différents est en effet la plus naturelle. — Les autres guerriers nommés après Érymas sont des inconnus. Tlépolème et Échius n'ont rien de commun avec les héros grecs leurs homonymes.

419. Ἀμιτροχίτωνας, à la cuirasse sans mitre : à la cuirasse qui ne couvrait que la poitrine. Didyme : οὐχ ὑποζωννυμένους τὰς μίτρας τοῖς θώραξι. La mitre protégeait le bas-ventre et le haut des cuisses.

422. Νῦν θοοὶ ἔστε ne peut être qu'un encouragement. Autrement, il faudrait changer l'accentuation, et écrire θοοί ἐστε. Cependant Eustathe l'entend comme une ironie : ὀνειδίζει δὲ ὁ λόγος, τοὺς ἀνδρίζεσθαι μὲν βραδεῖς, ὀξυκινήτους δὲ φεύγειν. Mais θοοί est ici dans le sens de θοῦροι, comme θοός remplace quelquefois θοῦρος, à côté du nom de Mars; et ἔστε est à l'impératif : *este*, *estote*, soyez. Le mot νῦν, *maintenant*, ne laisse point de doute sur le vrai sens de la phrase. *Scholies* : καιρίως δὲ κεῖται τὸ νῦν, οἷον· εἰ καὶ πρότερον ἐφεύγετε, νῦν ἐπιστρέψατε

ὅστις ὅδε κρατέει· καὶ δὴ κακὰ πολλὰ ἔοργεν
Τρῶας, ἐπεὶ πολλῶν τε καὶ ἐσθλῶν γούνατ' ἔλυσεν.
Ἦ ῥα, καὶ ἐξ ὀχέων σὺν τεύχεσιν ἆλτο χαμᾶζε.
Πάτροκλος δ' ἑτέρωθεν, ἐπεὶ ἴδεν, ἔκθορε δίφρου.
Οἱ δ', ὥστ' αἰγυπιοὶ γαμψώνυχες, ἀγκυλοχεῖλαι,
πέτρῃ ἐφ' ὑψηλῇ μεγάλα κλάζοντε μάχωνται·
ὣς οἱ κεκλήγοντες ἐπ' ἀλλήλοισιν ὄρουσαν.
Τοὺς δὲ ἰδὼν ἐλέησε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω,
Ἥρην δὲ προσέειπε κασιγνήτην ἄλοχόν τε·
Ὤ μοι ἐγὼν, ὅτε μοι Σαρπηδόνα, φίλτατον ἀνδρῶν,
μοῖρ' ὑπὸ Πατρόκλοιο Μενοιτιάδαο δαμῆναι.
Διχθὰ δέ μοι κραδίη μέμονε φρεσὶν ὁρμαίνοντι,
ἤ μιν ζωὸν ἐόντα μάχης ἄπο δακρυοέσσης
θείω ἀναρπάξας Λυκίης ἐν πίονι δήμῳ,
ἦ ἤδη ὑπὸ χερσὶ Μενοιτιάδαο δαμάσσω.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα βοῶπις πότνια Ἥρη·
Αἰνότατε Κρονίδη, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες.

ἑαυτούς. Voyez plus bas le vers 494, où θοός a un sens bien déterminé.

424. Ὅστις ὅδε κρατέει équivaut à ὅστις ἐστὶν ὅδε κρατῶν (qui celui-ci est vainqueur, c'est-à-dire quel est ce vainqueur).

430. Κεκλήγοντες « a κεκλήγω, quod « factum est ex præterito κέκληγα, ut Ho« merus amat fingere novas formas verbo« rum. » [Bothe.] Κέκληγα est le parfait de κλάζω, crier, piailler, brailler. Une des deux éditions d'Aristarque donnait le participe parfait, κεκληγῶτες.

432. Κασιγνήτην ἄλοχόν τε. Virgile, *Énéide*, I, 46-47 : « .... Jovisque Et so« ror et conjux. »

433-438. Ὤμοι ἐγὼν,... Ce discours de Jupiter sert de texte à Platon, dans le troisième livre de la *République*, pour une diatribe contre Homère. Il est certain qu'un dieu qui se désespère, et quel dieu ! c'est quelque chose de parfaitement absurde, si l'on part de l'idée de Dieu telle que la développait Socrate. Mais les dieux d'Homère ne sont que des hommes, sinon que ces hommes sont exempts de la vieillesse et de la mort. Jupiter est du moins un père intéressant, et ses douleurs nous vont à l'âme. — Zénodote retranchait entièrement toute la conversation de Jupiter avec son épouse, mais non point pour des raisons morales. Il trouvait impossible que Junon, qui tout à l'heure était sur l'Olympe (XV, 79), fût maintenant sur l'Ida. Aristarque répond, que beaucoup de choses, dans Homère, se font sans qu'il en soit parlé, et qu'il n'y a pas même lieu à poser la question qui tourmentait Zénodote : ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι Ζηνόδοτος καθόλου περιγράφει τὴν ὁμιλίαν τοῦ Διὸς καὶ τῆς Ἥρας, οὐκ αἰσθόμενος ὅτι πολλὰ κατὰ συμπέρασμα λέγει ὁ ποιητὴς σιωπωμένως γεγονότα, καὶ οὐ δέον ἐπιζητεῖν πῶς ἡ μικρὸν ἔμπροσθεν (XV, 79) ἐπὶ τὸν Ὄλυμπον παρακεχωρηκυῖα νῦν ἐπὶ τῆς Ἴδης ἐστίν. En effet, on n'a qu'à supposer que Junon soit revenue sur l'Ida, après avoir fait sur l'Olympe la commission de Jupiter.

434. Μοῖρ(α), sous-entendu ἔστι : c'est la destinée.

435. Διχθὰ.... μέμονε, s'agite en deux parts : se partage entre deux desseins.

438. Δαμάσσω, j'abattrai, c'est-à-dire je laisserai abattre.

Ἄνδρα θνητὸν ἐόντα, πάλαι πεπρωμένον αἴσῃ,
ἂψ ἐθέλεις θανάτοιο δυσηχέος ἐξαναλῦσαι;
Ἕρδ᾽· ἀτὰρ οὔ τοι πάντες ἐπαινέομεν θεοὶ ἄλλοι.
Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ᾽ ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν·
αἴ κε ζῶν πέμψῃς Σαρπηδόνα ὅνδε δόμονδε,
φράζεο μή τις ἔπειτα θεῶν ἐθέλῃσι καὶ ἄλλος
πέμπειν ὃν φίλον υἱὸν ἀπὸ κρατερῆς ὑσμίνης·
πολλοὶ γὰρ περὶ ἄστυ μέγα Πριάμοιο μάχονται
υἱέες ἀθανάτων, τοῖσιν κότον αἰνὸν ἐνήσεις.
Ἀλλ᾽ εἴ τοι φίλος ἐστὶ, τεὸν δ᾽ ὀλοφύρεται ἦτορ,
ἤτοι μέν μιν ἔασον ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ
χέρσ᾽ ὕπο Πατρόκλοιο Μενοιτιάδαο δαμῆναι·
αὐτὰρ ἐπὴν δὴ τόνγε λίπῃ ψυχή τε καὶ αἰὼν,
πέμπειν μιν Θάνατόν τε φέρειν καὶ νήδυμον Ὕπνον,
εἰσόκε δὴ Λυκίης εὐρείης δῆμον ἵκωνται·
ἔνθα ἑ ταρχύσουσι κασίγνητοί τε ἔται τε
τύμβῳ τε στήλῃ τε· τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ θανόντων.
Ὣς ἔφατ᾽· οὐδ᾽ ἀπίθησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε.
Αἱματοέσσας δὲ ψιάδας κατέχευεν ἔραζε,
παῖδα φίλον τιμῶν, τόν οἱ Πάτροκλος ἔμελλεν
φθίσειν ἐν Τροίῃ ἐριβώλακι, τηλόθι πάτρης.

441. Πάλαι πεπρωμένον αἴσῃ, dont le sort est depuis longtemps réglé par le destin. *Scholies :* κεκριμένον τῇ Μοίρᾳ.

442. Δυσηχέος, qui fait pousser des cris affreux.

445. Ζών, accusatif de l'adjectif ζώς, l'équivalent du participe ζῶν : vivant. Ancienne variante, ζωόν. Cette leçon exigeait la suppression de κε, pour que la quantité du vers restât exacte.

450. Ἀλλ᾽ εἴ τοι φίλος ἐστί. Villoison, ἀλλ᾽ ἤτοι φίλον ἐστι (admettons que telle soit ta volonté). Cette leçon donne un sens, mais bien faible, au lieu que la vulgate nous montre une concession faite à l'amour paternel. — Ὀλοφύρεται. s'apitoie (sur Sarpédon).

453. Ἐπὴν δή, *vulgo* ἐπειδή.

454. Πέμπειν μιν.... Construisez : πέμπειν Θάνατόν τε καὶ Ὕπνον φέρειν μιν (envoie la Mort et le Sommeil le porter).

455. Ἵκωνται. Ancienne variante, ἵκοιτο.

456. Ταρχύσουσι, enseveliront. Voyez la note VII, 85.

457. Τύμβῳ, avec un tombeau : en lui élevant un tombeau. — Τὸ γέρας ἐστί, cet honneur est (l'honneur) : c'est là l'honneur.

459. Ψιάδας, des gouttes : une rosée ; une pluie. On a vu une pluie de sang, XI, 53-54, servant de présage aux massacres d'une journée de bataille. Là, Homère explique formellement le sens de ce présage. Ici, la pluie de sang est à l'intention d'un seul guerrier. Jupiter honore Sarpédon à l'égal d'une armée entière. Mais Sarpédon est son fils. Eustathe : καὶ ἔστιν ἡ τερατεία τῇ ποιότητι τοῦ προσ-

Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
ἔνθ' ἤτοι Πάτροκλος ἀγακλειτὸν Θρασύμηλον,
ὅς ῥ' ἠῢς θεράπων Σαρπηδόνος ἦεν ἄνακτος,
τὸν βάλε νείαιραν κατὰ γαστέρα, λῦσε δὲ γυῖα.
Σαρπηδὼν δ' αὐτοῦ μὲν ἀπήμβροτε δουρὶ φαεινῷ,
δεύτερος ὁρμηθείς· ὁ δὲ Πήδασον οὔτασεν ἵππον
ἔγχεϊ δεξιὸν ὦμον· ὁ δ' ἔβραχε θυμὸν ἀΐσθων·
κὰδ δ' ἔπεσ' ἐν κονίῃσι μακὼν, ἀπὸ δ' ἔπτατο θυμός.
Τὼ δὲ διαστήτην· κρίκε δὲ ζυγὸν, ἡνία δέ σφιν
σύγχυτ', ἐπειδὴ κεῖτο παρήορος ἐν κονίῃσιν.
Τοῖο μὲν Αὐτομέδων δουρικλυτὸς εὕρετο τέκμωρ·
σπασσάμενος τανύηκες ἄορ παχέος παρὰ μηροῦ,
ἀΐξας ἀπέκοψε παρήορον, οὐδ' ἐμάτησεν·

ώπου ἁρμόζουσα, καὶ κάλλιον ἐνταῦθα κεῖται, ἤπερ ἐν τοῖς πρὸ τούτων.

463. Θρασύμηλον. Anciennes variantes, Θρασύδημον, Θρασύβουλον.

466. Αὐτοῦ.... ἀπήμβροτε, le manqua. Voyez la note V, 287.

467. Δεύτερος. Ancienne variante, δεύτερον. — Ὁ δέ, mais lui : mais Sarpédon. — Οὔτασεν est ici dans le sens de ἔβαλε, *eminus feriit*. C'est une exception au principe d'Aristarque. Un scholiaste prétend qu'Aristarque avait fait disparaître cette irrégularité, en modifiant ainsi le texte : ὁ δὲ Πήδασον ἀγλαὸν ἵππον Τόν ῥά ποτ' Ἠετίωνος ἑλὼν πόλιν ἤγαγ' Ἀχιλλεὺς, Ὃς καὶ θνητὸς ἐὼν ἕπεθ' ἵπποις ἀθανάτοισιν, Τὸν βάλε δεξιὸν ὦμον. Mais un autre scholiaste affirme qu'Aristarque avait reconnu le fait de synonymie, et avait passé au poëte cet abus de langage. C'est ce qu'on voit, en effet, dans la note qui commente la diple d'Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι.... δοκεῖ συγκεχύσθαι τὸ οὔτασε· βεβλήκει γὰρ τὸ δόρυ. Didyme, ce scholiaste qui nous apprend qu'Aristarque maintenait le texte, développe le sens du mot συγκεχύσθαι comme il suit : δοκεῖ διὰ τούτων συγχεῖσθαι ἡ διαφορὰ τοῦ βαλεῖν καὶ οὐτάσαι. Il nous apprend aussi que Philémon, dans son texte, donnait ἤλασεν, au lieu de οὔτασεν. Mais cette correction était tout à fait mauvaise.

468. Ὁ δ(έ), et lui : et Pédase. — Ἀΐσθων, *exspirans*, exhalant. Voyez la note XV, 252 sur ἄϊον.

469. Μακών. On l'expliquait ce mot de deux manières : *étendu*, ou *mugissant*. Dans le premier cas, il se rattache à μῆκος, et dans le second, à μηκάομαι. Eustathe : ἀντὶ τοῦ, εἰς μῆκος ἐκταθείς, ἢ ποιὸν ἦχον ἀποτελέσας· ἐξ οὗ ἤχου καὶ τὸ μηκᾶσθαι. Bothe approuve la première interprétation : « Prior illarum interpretationum huic loco perapposita est. » Mais Bothe convient qu'ailleurs, μακών ne peut guère signifier que *mugissant*. C'est là une raison grave contre cette interprétation. Aussi les Alexandrins préféraient-ils l'autre. Didyme : μυκησάμενος, φθεγξάμενος βαρύ. Mais on doit reconnaître que ἔπεσε μακών se trouve ainsi réduit à la valeur d'un synonyme de ἔβραχε, tandis que *gisant tout de son long* ajoute un trait au tableau.

470. Τώ désigne les deux chevaux du timon, Xanthus et Balius. — Κρίκε, *crepuit*, craqua. C'est évidemment le parfait du verbe κρίζω, analogue à κράζω, crier; mais c'est un ἅπαξ εἰρημένον. *Scholies* : ἐψόφηκεν.

471. Παρήορος, le cheval de volée (Pédase). Voyez, VII, 156, la note sur le mot παρήορος.

472. Τοῖο.... τέκμωρ, une fin de cela : un remède à cela.

474. Ἀπέκοψε παρήορον, il sépara le

τὼ δ' ἰθυνθήτην, ἐν δὲ ῥυτῆρσι τάνυσθεν.
Τὼ δ' αὖτις συνίτην ἔριδος πέρι θυμοβόροιο.
"Ενθ' αὖ Σαρπηδὼν μὲν ἀπήμβροτε δουρὶ φαεινῷ,
Πατρόκλου δ' ὑπὲρ ὦμον ἀριστερὸν ἤλυθ' ἀκωκὴ
ἔγχεος, οὐδ' ἔβαλ' αὐτόν· ὁ δ' ὕστερος ὤρνυτο χαλκῷ
Πάτροκλος· τοῦ δ' οὐχ ἅλιον βέλος ἔκφυγε χειρός,
ἀλλ' ἔβαλ' ἔνθ' ἄρα τε φρένες ἔρχαται ἀμφ' ἀδινὸν κῆρ·
ἤριπε δ' ὡς ὅτε τις δρῦς ἤριπεν ἢ ἀχερωΐς,
ἠὲ πίτυς βλωθρή, τήν τ' οὔρεσι τέκτονες ἄνδρες
ἐξέταμον πελέκεσσι νεήκεσι, νήϊον εἶναι·
ὣς ὁ πρόσθ' ἵππων καὶ δίφρου κεῖτο τανυσθείς,
βεβρυχώς, κόνιος δεδραγμένος αἱματοέσσης.
'Ηύτε ταῦρον ἔπεφνε λέων ἀγέληφι μετελθών,
αἴθωνα, μεγάθυμον, ἐν εἰλιπόδεσσι βόεσσιν,
ὤλετό τε στενάχων ὑπὸ γαμφηλῇσι λέοντος·
ὣς ὑπὸ Πατρόκλῳ Λυκίων ἀγὸς ἀσπιστάων

cheval de volée en coupant : il coupa les traits qui attachaient le cheval de volée.

475. Ἰθυνθήτην (reprirent la ligne droite), par opposition à διαστήτην du vers 470. *Scholies :* ἐπ' εὐθείας ἔστησαν τεταγμένοι. — Τάνυσθεν, se tendirent : se mirent en devoir de traîner le char. La traduction *directi erant* affaiblit le sens, et fait tautologie. Elle semble pourtant autorisée par les *Scholies*. On y lit, en effet : τάνυσθεν· ἀπευθύνθησαν. Mais la réflexion fait voir facilement que le mot ἀπευθύνθησαν doit être reporté après l'explication de ἰθυνθήτην, dont il est l'exact résumé.

476. Τώ, les deux guerriers (Sarpédon et Patrocle).

481. Φρένες est ici dans son sens propre. C'est le diaphragme, ou même le péricarde : car le foie est seulement suspendu et comme appliqué au diaphragme par sa face supérieure. Le mot ἀμφ(ί) désigne une enveloppe. — Ἔρχαται pour εἰργμέναι εἰσί : se serre. Daremberg croit qu'il s'agit tout à la fois du diaphragme et du péricarde ; mais il ne l'affirme pas. — Ἀδινόν, dense. Cette épithète convient parfaitement au plus compacte des viscères. Eustathe : πυκνὴ γὰρ καὶ νευρώδης ἡ καρδία.

482-486. Ἤριπε δ' ὡς ὅτε τις δρῦς.... Voy. XIII, 389-393 et les notes sur ces cinq vers. Quelques éditeurs proposent de retrancher ici la comparaison. Bothe dit que les Alexandrins ont été du même avis. Il se trompe. Les Alexandrins, au contraire, mettaient en relief l'intention que suppose cette répétition soi-disant vicieuse. La comparaison, au chant XIII, a trait à la chute du guerrier ; ici, elle a trait à son agonie. Ici, elle montre de plus l'importance de Sarpédon dans l'armée troyenne. *Scholies :* ἡ πρώτη εἰκὼν πρὸς τὸ πτῶμα καὶ τὴν ἐπιπολὺ ἔκτασιν· ἡ δὲ δευτέρα πρὸς τὴν στοναχήν· ἅμα δὲ καὶ παραβέβληται τῇ τοῦ Σαρπηδόνος πρὸς τοὺς ἄλλους Τρῶας ὑπεροχῇ, ὡς ταῦρος ἐν ἀγέλῃ βοῶν. Dübner rappelle judicieusement qu'Homère a l'habitude d'accumuler les comparaisons, quand il s'agit de choses importantes et solennelles. Homère fait exactement, à propos de la mort de Sarpédon, ce qu'il a fait, XI, 548-562, à propos de la retraite d'Ajax.

487. Ἠΰτε, *velut quum*, de même que quand. Voyez XVII, 547. — Ἀγέληφι μετελθών, *armento superveniens*, fondant sur un troupeau.

κτεινόμενος μενέαινε, φίλον δ' ὀνόμηνεν ἑταῖρον·
Γλαῦκε πέπον, πολεμιστὰ μετ' ἀνδράσι, νῦν σε μάλα χρὴ
αἰχμητήν τ' ἔμεναι καὶ θαρσαλέον πολεμιστήν·
νῦν τοι ἐελδέσθω πόλεμος κακὸς, εἰ θοός ἐσσι.
Πρῶτα μὲν ὄτρυνον Λυκίων ἡγήτορας ἄνδρας,
πάντη ἐποιχόμενος, Σαρπηδόνος ἀμφιμάχεσθαι·
αὐτὰρ ἔπειτα καὶ αὐτὸς ἐμεῦ πέρι μάρναο χαλκῷ.
Σοὶ γὰρ ἐγὼ καὶ ἔπειτα κατηφείη καὶ ὄνειδος
ἔσσομαι ἤματα πάντα διαμπερὲς, εἴ κέ μ' Ἀχαιοὶ
τεύχεα συλήσωσι νεῶν ἐν ἀγῶνι πεσόντα.
Ἀλλ' ἔχεο κρατερῶς, ὄτρυνε δὲ λαὸν ἅπαντα.
Ὣς ἄρα μιν εἰπόντα τέλος θανάτοιο κάλυψεν
ὀφθαλμοὺς ῥῖνάς θ'· ὁ δὲ λὰξ ἐν στήθεσι βαίνων
ἐκ χροὸς ἕλκε δόρυ· προτὶ δὲ φρένες αὐτῷ ἕποντο·

491. Μενέαινε, *annitebatur*, faisait effort : fit un suprême effort. Cette traduction conserve au verbe sa signification naturelle, et va très-bien avec ce qui suit. Mais il y a une difficulté dans ce qui précède. La comparaison avec le taureau n'est exacte, que si μενέαινε répond à στενάχων. Aussi Spitzner et d'autres admettent-ils l'interprétation d'Eustathe, lequel identifie μενεαινε à ἐστέναχιζε (*gemebat*, *gemuit*, il gémit). Mais cette identification ne repose que sur un raisonnement. La traduction indiquée dans les *Scholies*, ἐλειποψύχει, est inadmissible, puisque Sarpédon va parler. Celle qu'on lit dans les dictionnaires, *il s'emportait*, c'est-à-dire il témoignait sa haine aux ennemis, peut très-bien se défendre, quoiqu'elle ne concorde pas plus que la nôtre avec ce qu'appellerait στενάχων. Bothe entend simplement, *il se débat* ; ce qui est beaucoup trop vague.

492. Πολεμιστὰ μετ' ἀνδράσι, *bellator inter viros*, belliqueux entre les guerriers : toi, le plus vaillant des guerriers.

494. Ἐελδέσθω, *cordi sit*, soit à cœur. *Scholies :* ἐν ἐπιθυμίᾳ γενέσθω. — Θοός. Il n'y a pas de doute ici sur la traduction *strenuus*, dans le sens de belliqueux, de vaillant. Voyez plus haut la note du vers 422.

499. Εἴ κέ μ' Ἀχαιοί. Ancienne variante, εἴ κεν Ἀχαιοί.

500. Νεῶν ἐν ἀγῶνι, dans le combat près des vaisseaux, ou plutôt dans le combat qui a commencé près des vaisseaux. C'est ainsi que les philologues modernes veulent qu'on traduise ce passage. Mais les Alexandrins maintenaient, ici même, l'interprétation ordinaire : dans le camp. Voyez la note XV, 428. *Scholies :* ἐν τῷ ἀθροίσματι τῶν νηῶν. On leur objectait que ceci ne se passe point dans le camp, mais hors du camp. Pour rétablir la vraisemblance, quelques-uns proposaient de lire, νέων ἐν ἀγῶνι (sur la place où se trouvaient les guerriers) ; car ils niaient, avec Aristarque, que le mot ἀγών, dans Homère, pût signifier combat : ἄμεινον παροξυτόνως ἀναγινώσκειν νέων· οὐ γὰρ παρὰ ταῖς ναυσίν ἐστιν ὁ κίνδυνος νῦν· ἔστι δὲ ὅμοιον τῷ, νέων δ' ἀλάπαζε φάλαγγας (XI, 503).

502-503. Τέλος θανάτοιο.... La mort l'enveloppa quant aux yeux et quant aux narines, signifie : la mort lui ôta la vue et la respiration. Eustathe : ὧν τὸ μὲν τὴν ἀργίαν δηλοῖ τοῦ ὁρᾶν, τὸ δὲ τὴν τοῦ ἀναπνεῖν.

504. Φρένες αὐτῷ ἕποντο, le diaphragme suivait la lance : la lance tirait avec elle le diaphragme. Il est évident que φρενες a ici un sens physique. Didyme : τὰς σωματικὰς λέγει φρένας. La lance est en-

τοῖο δ' ἅμα ψυχήν τε καὶ ἔγχεος ἐξέρυσ' αἰχμήν.
Μυρμιδόνες δ' αὐτοῦ σχέθον ἵππους φυσιόωντας,
ἱεμένους φοβέεσθαι, ἐπεὶ λίπεν ἅρματ' ἀνάκτων.
Γλαύκῳ δ' αἰνὸν ἄχος γένετο, φθογγῆς ἀΐοντι·
ὠρίνθη δέ οἱ ἦτορ, ὅτ' οὐ δύνατο προσαμῦναι.
Χειρὶ δ' ἑλὼν ἐπίεζε βραχίονα· τεῖρε γὰρ αὐτὸν
ἕλκος, ὃ δή μιν Τεῦκρος ἐπεσσύμενον βάλεν ἰῷ
τείχεος ὑψηλοῖο, ἀρὴν ἑτάροισιν ἀμύνων.
Εὐχόμενος δ' ἄρα εἶπεν ἑκηβόλῳ Ἀπόλλωνι·
Κλῦθι, ἄναξ, ὅς που Λυκίης ἐν πίονι δήμῳ
εἶς, ἢ ἐνὶ Τροίῃ· δύνασαι δὲ σὺ πάντοσ' ἀκούειν
ἀνέρι κηδομένῳ, ὡς νῦν ἐμὲ κῆδος ἱκάνει.
Ἕλκος μὲν γὰρ ἔχω τόδε καρτερόν· ἀμφὶ δέ μοι χεὶρ
ὀξείῃς ὀδύνῃσιν ἐλήλαται, οὐδέ μοι αἷμα
τερσῆναι δύναται· βαρύθει δέ μοι ὦμος ὑπ' αὐτοῦ·
ἔγχος δ' οὐ δύναμαι σχεῖν ἔμπεδον, οὐδὲ μάχεσθαι

trée dans le diaphragme : elle sort difficilement du diaphragme, où elle tient par son fer. La traduction *et animus eam sequebatur* n'est point exacte. C'est au vers suivant, que la vie s'en va avec la lance. Il y a même une leçon, ἔχοντο (*hærebant*), attribuée par quelques-uns à Aristarque, qui ne laisse aucun doute sur le sens matériel de φρένες. Il serait absurde de dire que la vie adhère à la lance.

506. Αὐτοῦ, adverbe : là.

507. Λίπεν, *vulgo* λίπον. La première leçon est celle d'Aristarque ; l'autre est celle de Zénodote. La première seule donne un sens satisfaisant : λίπεν pour ἐλίπησαν, (les chars) avaient été abandonnés. Il s'agit des chars troyens qui avaient culbuté dans le fossé. L'actif λίπον n'aurait pas de sujet exprimé. Si l'on suppose Τρῶες, alors ἀνάκτων devient une difficulté, puisque ce sont des Troyens qui sont ces ἄνακτες. Le scholiaste A : διὰ τοῦ ε, λίπεν· τὸ γὰρ ἑξῆς ἐστὶν, ἐπειδὴ τὰ ἅρματα ἐλείφθησαν τῶν ἀνάκτων, τουτέστιν, ἠρημώθησαν. C'est par inadvertance qu'on a laissé, dans l'Homère-Didot, *reliquerant* en regard de λίπεν. — Ἀνάκτων équivaut à ὑπὸ ἀνάκτων, et ne dépend point de ἅρματ(α).

509. Ὅτ(ε) dans le sens de ὅτι : parce que ; de ce que.

510. Χειρὶ δ' ἑλὼν.... Le geste de Glaucus est tout ce qu'il y a de plus naturel. Bothe : « Exprimit atque abstergit « cruorem vulneris adhuc incurati. Abluc« ret, si aqua adesset, vel exsugi curaret. »

512. Τείχεος *in murum*, contre le mur. Voyez la note XII, 388. — Ἀρήν. Voyez les notes XII, 334 et XIV, 485.

515. Εἶς, tu es. En prose, on n'emploie que la forme εἶ. — Πάντοσ' ἀκούειν. Zénodote, παντὸς ἀκούειν.

516. Ἀνέρι équivaut à πρὸς ἄνδρα (en te tournant vers un homme), ou à ἀνδρὸς χάριν (dans l'intérêt d'un homme ; par intérêt pour un favori). On peut dire aussi que ἀκούειν tient ici lieu de κλύειν, que les poëtes mettent souvent avec le datif. Suivant quelques-uns, ἀνέρι dépend même de l'impératif κλῦθι, et non de l'infinitif ἀκούειν. Bothe met entre parenthèses les mots qui séparent Τροίῃ de ἀνέρι.

517. Χείρ est maintenant le bras, et non plus la main.

517-518. Ἀμφὶ.... ἐλήλαται, est tout percé. C'est le parfait passif de ἀμφελαύνω, pousser de part en part.

ἐλθὼν δυσμενέεσσιν. Ἀνὴρ δ' ὤριστος ὄλωλεν,
Σαρπηδὼν, Διὸς υἱός· ὁ δ' οὐδ' οὗ παιδὸς ἀμύνει.
Ἀλλὰ σύ πέρ μοι, ἄναξ, τόδε καρτερὸν ἕλκος ἄκεσσαι·
κοίμησον δ' ὀδύνας, δὸς δὲ κράτος, ὄφρ' ἑτάροισιν
κεκλόμενος Λυκίοισιν ἐποτρύνω πολεμίζειν,
αὐτός τ' ἀμφὶ νέκυι κατατεθνηῶτι μάχωμαι.
 Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Φοῖβος Ἀπόλλων.
Αὐτίκα παῦσ' ὀδύνας· ἀπὸ δ' ἕλκεος ἀργαλέοιο
αἷμα μέλαν τέρσηνε, μένος δέ οἱ ἔμβαλε θυμῷ.
Γλαῦκος δ' ἔγνω ᾗσιν ἐνὶ φρεσὶ, γήθησέν τε,
ὅττι οἱ ὦκ' ἤκουσε μέγας θεὸς εὐξαμένοιο.
Πρῶτα μὲν ὤτρυνεν Λυκίων ἡγήτορας ἄνδρας,
πάντη ἐποιχόμενος, Σαρπηδόνος ἀμφιμάχεσθαι·
αὐτὰρ ἔπειτα μετὰ Τρῶας κίε, μακρὰ βιβάσθων,
Πουλυδάμαντ' ἐπὶ Πανθοίδην καὶ Ἀγήνορα δῖον·
βῆ δὲ μετ' Αἰνείαν τε καὶ Ἕκτορα χαλκοκορυστήν.
Ἀγχοῦ δ' ἱστάμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
 Ἕκτορ, νῦν δὴ πάγχυ λελασμένος εἶς ἐπικούρων,
οἳ σέθεν εἵνεκα τῆλε φίλων καὶ πατρίδος αἴης
θυμὸν ἀποφθινύθουσι· σὺ δ' οὐκ ἐθέλεις ἐπαμύνειν.
Κεῖται Σαρπηδὼν, Λυκίων ἀγὸς ἀσπιστάων,
ὃς Λυκίην εἴρυτο δίκῃσί τε καὶ σθένεϊ ᾧ·

521. Ὤριστος pour ὁ ἄριστος : *longe fortissimus*, le plus brave de tous.

522. Οὗ παιδός, *vulgo* ᾧ παιδί. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐλλείπει ἡ περί· ἔστι γὰρ, οὐδὲ περὶ τοῦ οὗ παιδὸς ἀμύνει· οἱ δὲ ἀγνοήσαντες γράφουσιν, ὁ δ' οὐδ' ᾧ παιδὶ ἀμύνει. Cette note prouve que les plus anciens textes portaient le génitif, et que le datif a été une correction de grammairien.

523. Ἄκεσσαι pour ἄκεσαι : guéris. En sa qualité de dieu, Apollon pouvait opérer ce miracle. Il en a fait un plus grand pour Hector. Dubner : « C'est d'Apollon, le dieu de sa patrie, que Glaucus veut obtenir sa guérison, et non d'*Apollo medicus*, qualité inconnue à Homère. » Le scholiaste de Pierre Victorius attribue à Aristarque l'écriture ἀκέσσαι (l'infinitif dans le sens de l'impératif); mais la forme ἀκέω n'existe point, et les *Scholies de Venise* n'ont aucune note sur le vers 523.

526. Νέκυι dissyllabe, pour νέκυϊ.

531. Οἱ dépend évidemment de ἀκούειν, et il n'y a pas trop moyen de chercher un faux fuyant, comme pour le datif ἀνέρι du vers 516. On ne peut pas même le rattacher à εὐξαμένοιο. Il faut donc l'expliquer : *pour lui* (dans son intérêt; afin de lui venir en aide).

538. Λελασμένος εἶς, tu es ayant oublié : tu as oublié; tu oublies.

542. Εἴρυτο, défendait : sauvait. *Scholies :* ἔσωζεν εὐδικίᾳ καὶ δυνάμει ἰδίᾳ. — La pénultième est longue, à raison de la syncope. L'imparfait régulier serait εἰ-

τὸν δ' ὑπὸ Πατρόκλῳ δάμασ' ἔγχεϊ χάλκεος Ἄρης.
Ἀλλὰ, φίλοι, πάρστητε, νεμεσσήθητε δὲ θυμῷ,
μὴ ἀπὸ τεύχε' ἕλωνται, ἀεικίσσωσι δὲ νεκρὸν
Μυρμιδόνες, Δαναῶν κεχολωμένοι, ὅσσοι ὄλοντο,
τοὺς ἐπὶ νηυσὶ θοῇσιν ἐπέφνομεν ἐγχείῃσιν.
Ὣς ἔφατο· Τρῶας δὲ κατὰ κρῆθεν λάβε πένθος
ἄσχετον, οὐκ ἐπιεικτόν· ἐπεί σφισιν ἕρμα πόληος
ἔσκε, καὶ ἀλλοδαπός περ ἐών· πολέες γὰρ ἅμ' αὐτῷ
λαοὶ ἕποντ', ἐν δ' αὐτὸς ἀριστεύεσκε μάχεσθαι.
Βὰν δ' ἰθὺς Δαναῶν λελιημένοι· ἦρχε δ' ἄρα σφιν
Ἕκτωρ, χωόμενος Σαρπηδόνος. Αὐτὰρ Ἀχαιοὺς
ὦρσε Μενοιτιάδεω Πατροκλῆος λάσιον κῆρ.
Αἴαντε πρώτω προσέφη, μεμαῶτε καὶ αὐτώ·
Αἴαντε, νῦν σφῶϊν ἀμύνεσθαι φίλον ἔστω,
οἷοί περ πάρος ἦτε μετ' ἀνδράσιν, ἢ καὶ ἀρείους.
Κεῖται ἀνὴρ ὃς πρῶτος ἐσήλατο τεῖχος Ἀχαιῶν,
Σαρπηδών. Ἀλλ' εἴ μιν ἀεικισσαίμεθ' ἑλόντες,
τεύχεά τ' ὤμοιϊν ἀφελοίμεθα, καί τιν' ἑταίρων

ῥύετο. Tyrannion voulait même qu'on écrivît εἰρῦτο, propérispomène. — Δίκῃσι. Les rois faisaient personnellement l'office de justiciers, et ils prononçaient eux-mêmes les sentences.

546. Δαναῶν, génitif causal : au sujet des Grecs.

548. Κατὰ κρῆθεν, *vulgo* κατάκρηθεν : du haut de la tête ; du haut en bas ; complétement. Hérodien : Ἀρίσταρχος δισσύλλαβον ἐκδέχεται τὴν λέξιν (*scilicet* κρῆθεν) καὶ προπερισπᾷ· ὑγιῶς πάνυ.

549. Ἕρμα, l'appui : le soutien ; le support. C'est le mot qui désigne, dans Homère, les rouleaux de bois sur lesquels posaient les vaisseaux tirés à terre, et qui les préservaient de l'humidité du sol. Voy. la note I, 486.

550. Ἀλλοδαπός. La mère de Sarpédon, Laodamie, était fille de Bellérophon ; et Bellérophon était venu d'Éphyre. Voilà comment Sarpédon n'était pas un Lycien proprement dit, mais un étranger, ou du moins un homme d'origine étrangère. Voyez VI, 196-199.

552. Δαναῶν, *in Danaos*, contre les Grecs.

553. Σαρπηδόνος, génitif causal : au sujet de Sarpédon.

554. Πατροκλῆος λάσιον κῆρ. On a vu *le cœur velu de Pylémène*, II, 851, pour Pylémène. Voyez, I, 189, la note sur στήθεσσιν λασίοισι.

556. Αἴαντε. Bothe et d'autres, Αἴαντες. Cette correction est absolument inutile. La finale τε a droit d'être prise pour longue, ne fût-ce que par le fait de la césure ; et l'on peut même supposer la duplication du ν qui commence le mot suivant.

559. Εἰ, *si forte*, tâchons que. L'explication ordinaire est tout-a-fait suffisante. Quelques-uns mettent un point d'exclamation à la fin de la phrase. Alors εἰ signifie : *o si!* je souhaite que. Aristarque sous-entendait une proposition conditionnelle devant εἰ : *cela serait bien* (ὅτι ἔξωθεν προσυπακουστέον τὸ, καλῶς ἂν ἔχοι). Cette explication revient à *si forte*. — Le texte de Rhianus donnait εὖ au lieu de εἰ. Alors la phrase avait un sens iro-

αὐτοῦ ἀμυνομένων δαμασαίμεθα νηλέϊ χαλκῷ.
 Ὣς ἔφαθ'· οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ ἀλέξασθαι μενέαινον.
Οἱ δ' ἐπεὶ ἀμφοτέρωθεν ἐκαρτύναντο φάλαγγας,
Τρῶες καὶ Λύκιοι, καὶ Μυρμιδόνες καὶ Ἀχαιοὶ,
σύμβαλον ἀμφὶ νέκυι κατατεθνηῶτι μάχεσθαι,
δεινὸν ἀΰσαντες· μέγα δ' ἔβραχε τεύχεα φωτῶν.
Ζεὺς δ' ἐπὶ νύκτ' ὀλοὴν τάνυσε κρατερῇ ὑσμίνῃ,
ὄφρα φίλῳ περὶ παιδὶ μάχης ὀλοὸς πόνος εἴη.
 Ὦσαν δὲ πρότεροι Τρῶες ἑλίκωπας Ἀχαιούς·
βλῆτο γὰρ οὔτι κάκιστος ἀνὴρ μετὰ Μυρμιδόνεσσιν,
υἱὸς Ἀγακλῆος μεγαθύμου, δῖος Ἐπειγεὺς,
ὅς ῥ' ἐν Βουδείῳ εὐναιομένῳ ἤνασσεν
τὸ πρίν· ἀτὰρ τότε γ' ἐσθλὸν ἀνεψιὸν ἐξεναρίξας
ἐς Πηλῆ' ἱκέτευσε καὶ ἐς Θέτιν ἀργυρόπεζαν·
οἱ δ' ἅμ' Ἀχιλλῆϊ ῥηξήνορι πέμπον ἕπεσθαι
Ἴλιον εἰς εὔπωλον, ἵνα Τρώεσσι μάχοιτο.
Τόν ῥα τόθ' ἁπτόμενον νέκυος βάλε φαίδιμος Ἕκτωρ
χερμαδίῳ κεφαλήν· ἡ δ' ἄνδιχα πᾶσα κεάσθη
ἐν κόρυθι βριαρῇ· ὁ δ' ἄρα πρηνὴς ἐπὶ νεκρῷ
κάππεσεν, ἀμφὶ δέ μιν θάνατος χύτο θυμοραϊστής.

nique, comme quand on dit en français : « Nous l'arrangerons *bien*. »

561. Αὐτοῦ ἀμυνομένων équivaut à ὑπὲρ Σαρπηδόνος ἀγωνιζομένων.

565. Νέκυι dissyllabe, comme plus haut, vers 526.

567. Νύκτ(α). Il s'agit d'un brouillard épais. Le mot νύκτα est donc une expression poétique. Eustathe : τὴν τῆς μάχης πύκνωσιν νυκτὶ ἀπεικάζει, ὥς που καὶ νέφος αὐτὴν ἐρεῖ. Eustathe explique lui-même son mot πύκνωσιν, par cette paraphrase : τὴν ἐξ ἀέρος ἐν ἡμέρᾳ ζόφωσιν. Il ne voit donc pas ici, comme on le lui reproche, des tourbillons de poussière. Cette interprétation serait vraiment bizarre, puisque c'est le maître des nuages qui fait cette nuit en plein jour.

568. Φίλῳ περὶ παιδί. Plus il y aura de morts dans la bataille, plus Sarpédon sera honoré. Jupiter veut sa ποινή, son prix du sang, sa satisfaction. — Le compartiment, la *Table iliaque* consacré au chant XVI, n'a rien qui concerne cet épisode.

570. Οὔτι κάκιστος (nullement le plus lâche), avec le sens favorable du tour négatif : le plus brave, ou un des plus braves.

571. Ἐπειγεύς. Épigée est inconnu.

572. Ἐν Βουδείῳ. Budion (Βούδειον) était, suivant les uns, une ville de Béotie; suivant les autres, c'était une ville thessalienne, en Magnésie ou en Phthiotide. Le titre de Myrmidon, qu'Homère semble donner à Épigée, s'accorderait plutôt avec la dernière opinion. Mais Homère a bien pu dire d'un étranger, qu'il était μετὰ Μυρμιδόνεσσι, quand il combattait dans les rangs Myrmidons. Les vers 573-576 prouvent, selon moi, qu'Épigée était un étranger.

573. Ἀνεψιόν. On ignore le nom du cousin d'Épigée.

574. Ἱκέτευσε, il vint en suppliant. Ce sens est indiqué par la préposition ἐς. Eustathe : ἤγουν ἱκέτης ἦλθε.

Πατρόκλῳ δ' ἄρ' ἄχος γένετο φθιμένου ἑτάροιο.
Ἴθυσεν δὲ διὰ προμάχων, ἴρηκι ἐοικὼς
ὠκέϊ, ὅστ' ἐφόβησε κολοιούς τε ψῆράς τε·
ὣς ἰθὺς Λυκίων, Πατρόκλεις ἱπποκέλευθε,
ἔσσυο καὶ Τρώων, κεχόλωσο δὲ κῆρ ἑτάροιο.
Καί ῥ' ἔβαλε Σθενέλαον, Ἰθαιμένεος φίλον υἱὸν,
αὐχένα χερμαδίῳ, ῥῆξεν δ' ἀπὸ τοῖο τένοντας.
Χώρησαν δ' ὑπό τε πρόμαχοι καὶ φαίδιμος Ἕκτωρ.
Ὅσση δ' αἰγανέης ῥιπὴ ταναοῖο τέτυκται,
ἥν ῥά τ' ἀνὴρ ἀφέῃ πειρώμενος, ἢ ἐν ἀέθλῳ,
ἠὲ καὶ ἐν πολέμῳ, δηΐων ὕπο θυμοραϊστέων·
τόσσον ἐχώρησαν Τρῶες, ὤσαντο δ' Ἀχαιοί.
Γλαῦκος δὲ πρῶτος, Λυκίων ἀγὸς ἀσπιστάων,
ἐτράπετ', ἔκτεινεν δὲ Βαθυκλῆα μεγάθυμον,
Χάλκωνος φίλον υἱὸν, ὃς Ἑλλάδι οἰκία ναίων
ὄλβῳ τε πλούτῳ τε μετέπρεπε Μυρμιδόνεσσιν.
Τὸν μὲν ἄρα Γλαῦκος στῆθος μέσον οὔτασε δουρὶ,
στρεφθεὶς ἐξαπίνης, ὅτε μιν κατέμαρπτε διώκων.
Δούπησεν δὲ πεσών· πυκινὸν δ' ἄχος ἔλλαβ' Ἀχαιοὺς,
ὡς ἔπεσ' ἐσθλὸς ἀνήρ· μέγα δὲ Τρῶες κεχάροντο·
στὰν δ' ἀμφ' αὐτὸν ἰόντες ἀολλέες· οὐδ' ἄρ' Ἀχαιοὶ
ἀλκῆς ἐξελάθοντο, μένος δ' ἰθὺς φέρον αὐτῶν.

581. Φθιμένου ἑτάροιο, au sujet de son ami mort. C'est le génitif causal, et non le génitif absolu. Plus bas, vers 585, ἑτάροιο est seul.

583. Ὠκέϊ, ὅστ' ἐφόβησε.... Ce vers se termine par trois spondées.

584. Λυκίων, *in Lycios*, contre les Lyciens.

587. Ῥῆξεν δ' ἀπὸ τοῖο τένοντας, c'est-à-dire ἀπέρρηξε τένοντας αὐτοῦ

588. Χώρησαν δ' ὑπό pour ὑπεχώρησαν δέ : et.... reculèrent.

589. Αἰγανέης.... ταναοῖο, d'un long épieu : d'une longue lance. Primitivement, αἰγανέη n'est que l'arme du chasseur de chèvres. Quant à l'adjectif ταναός, il a, dans Homère, le féminin semblable au masculin.

591. Ὑπό, sous : sous les coups de; ayant affaire à. La traduction *propter* (près de) ne paraît point exacte, puisque le trait porte assez loin.

594. Ἐτράπετ(ο), *conversus est*, fit volte-face. — Βαθυκλῆα. Bathyclès est inconnu.

595. Ἑλλάδι, à Hellas : dans la ville de Hellas (en Thessalie). Voyez II, 683.

596. Ὄλβῳ τε.... Virgile, *Énéide*, X, 563 : « Magnanimo Volscente satum, di« tissimus agri Qui fuit Ausonidum. »

598. Ὅτε μιν κατέμαρπτε, au moment où (Bathyclès) mettait la main sur lui, c'est-à-dire s'apprêtait à mettre la main sur lui.

599. Πυκινόν. Ancienne variante, δεινόν.

602. Αὐτῶν, contre eux : contre les Troyens.

Ἔνθ' αὖ Μηριόνης Τρώων ἕλεν ἄνδρα κορυστήν,
Λαόγονον, θρασὺν υἱὸν Ὀνήτορος, ὃς Διὸς ἱρεὺς
Ἰδαίου ἐτέτυκτο, θεὸς δ' ὣς τίετο δήμῳ·
τὸν βάλ' ὑπὸ γναθμοῖο καὶ οὔατος· ὦκα δὲ θυμὸς
ᾤχετ' ἀπὸ μελέων, στυγερὸς δ' ἄρα μιν σκότος εἷλεν.
Αἰνείας δ' ἐπὶ Μηριόνῃ δόρυ χάλκεον ἧκεν·
ἔλπετο γὰρ τεύξεσθαι ὑπασπίδια προβιβάντος.
Ἀλλ' ὁ μὲν ἄντα ἰδὼν ἠλεύατο χάλκεον ἔγχος·
πρόσσω γὰρ κατέκυψε, τὸ δ' ἐξόπιθεν δόρυ μακρὸν
οὔδει ἐνισκίμφθη, ἐπὶ δ' οὐρίαχος πελεμίχθη
ἔγχεος· ἔνθα δ' ἔπειτ' ἀφίει μένος ὄβριμος Ἄρης.
[Αἰχμὴ δ' Αἰνείαο κραδαινομένη κατὰ γαίης
ᾤχετ', ἐπεί ῥ' ἅλιον στιβαρῆς ἀπὸ χειρὸς ὄρουσεν.]
Αἰνείας δ' ἄρα θυμὸν ἐχώσατο, φώνησέν τε·
  Μηριόνη, τάχα κέν σε, καὶ ὀρχηστήν περ ἐόντα,

604. Λαόγονον. Laogonus est inconnu.

606-607. Ὦκα δὲ θυμὸς ᾤχετ' ἀπὸ μελέων. Daremberg : « Les blessures au front, à la tempe, aux environs des oreilles, à la région orbitaire, qu'elles soient faites avec une pierre ou une arme tranchante, sont toutes réputées mortelles (dans l'*Iliade*). » Ici, c'est une arme pénétrante qui a frappé. On peut supposer qu'elle a atteint le cerveau.

609. Ὑπασπίδια, à l'abri de son bouclier. Voyez la note XIII, 158.

610-613. Ἀλλ' ὁ μὲν ἄντα ἰδὼν.... Ces quatre vers se retrouvent, XVII, 526-529.

612-613. Ἐπὶ δ' οὐρίαχος πελεμίχθη ἔγχεος. La pointe de la lance étant fichée en terre, la queue de la lance, son bas bout, est en haut et s'agite. On la voit vibrer, tant que dure la force d'impulsion.

613. Ἀφίει μένος, *remisit impetum*, ralentit (sa) violence. — Ἄρης. Laissons intervenir le dieu, en laissant la majuscule; et ne faisons point du mot un synonyme de ἔγχος. Bothe, ἄρης. Édition Didot, *hasta bellica*, en regard de Ἄρης : inconséquence ou lapsus du correcteur. — Dans la première édition d'Aristarque, le vers 613 était supprimé; dans la seconde, il était seulement noté comme suspect. *Scholies :* ἐν δὲ τῇ δευτέρᾳ ἀλόγως (Lehrs : *scribendum* ὀβελὸς) αὐτῷ παρέκειτο.

614-615. Αἰχμὴ δ' Αἰνείαο.... Ces deux vers ne sont point dans le manuscrit de Venise. Ils appartiennent à un autre chant, XIII, 504-505. Ils sont totalement inutiles ici; et les scholiastes ne les y mentionnent point. Quelque grammairien les aura mis en marge, comme objet de comparaison, et de la marge ils auront passé dans le texte.

616. Ἄρα θυμόν, « Ferri sane potest « hæc scriptura; sed vix dubito quin Ho- « merus dixerit ἀνὰ θυμόν, hoc est, θυμῷ, « ἐν θυμῷ, » [Bothe.] C'est un des rares passages d'Homère où une correction moderne serait une restitution vraiment probable. Mais, comme le dit Bothe lui-même, la vulgate n'est point dénuée de sens.

617. Ὀρχηστήν (danseur, bon danseur) est une allusion à l'agilité avec laquelle Mérion vient d'éviter le coup de lance d'Énée. Il ne s'agit nullement de la pyrrhique, quoi qu'en disent certains scholiastes. Athénée n'a pas raison de dire que l'épithète *danseur* sied particulièrement à un Crétois, la danse armée étant une danse de Crète, comme on le voit dans la description du bouclier d'Achille, XVIII, 590-602. Tout autre guerrier que Mérion, après une preuve d'adresse comme celle qu'il vient

ἔγχος ἐμὸν κατέπαυσε διαμπερές, εἴ σ' ἔβαλόν περ.
Τὸν δ' αὖ Μηριόνης δουρικλυτὸς ἀντίον ηὔδα·
Αἰνεία, χαλεπόν σε, καὶ ἴφθιμόν περ ἐόντα,
πάντων ἀνθρώπων σϐέσσαι μένος, ὅς κε σεῦ ἄντα
ἔλθῃ ἀμυνόμενος· θνητὸς δέ νυ καὶ σὺ τέτυξαι.
Εἰ καὶ ἐγώ σε βάλοιμι τυχὼν μέσον ὀξέϊ χαλκῷ,
αἶψά κε, καὶ κρατερός περ ἐὼν καὶ χερσὶ πεποιθὼς,
εὖχος ἐμοὶ δοίης, ψυχὴν δ' Ἄϊδι κλυτοπώλῳ.
Ὣς φάτο· τὸν δ' ἐνένιπε Μενοιτίου ἄλκιμος υἱός·
Μηριόνη, τί σὺ ταῦτα, καὶ ἐσθλὸς ἐὼν, ἀγορεύεις;
Ὦ πέπον, οὔ τοι Τρῶες ὀνειδείοις ἐπέεσσιν
νεκροῦ χωρήσουσι, πάρος τινὰ γαῖα καθέξει·
ἐν γὰρ χερσὶ τέλος πολέμου, ἐπέων δ' ἐνὶ βουλῇ.
Τῷ οὔτι χρὴ μῦθον ὀφέλλειν, ἀλλὰ μάχεσθαι.
Ὣς εἰπὼν ὁ μὲν ἦρχ', ὁ δ' ἅμ' ἕσπετο ἰσόθεος φώς.
Τῶν δ', ὥστε δρυτόμων ἀνδρῶν ὀρυμαγδὸς ὀρώρει
οὔρεος ἐν βήσσῃς· ἕκαθεν δέ τε γίγνετ' ἀκουή·
ὣς τῶν ὤρνυτο δοῦπος, ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης,
χαλκοῦ τε ῥινοῦ τε, βοῶν τ' εὐποιητάων,

de donner, eût mérité aussi bien que lui d'être appelé ὀρχηστής.

621. Σϐέσσαι μένος, d'éteindre la force : de faire disparaître la force : de détruire ; de tuer.

623. Μέσον, au milieu : en pleine poitrine. Daremberg : « Plus tard, les médecins *méthodiques* se servirent aussi de la locution τὰ μέσα, en parlant des régions moyennes du tronc. »

625. Δοίης. Ancienne variante, δῴης.

626. Ἐνένιπε, *vulgo* ἐνένιπτε. Voyez la note XV, 546. Cependant, ici, le temps est à peu près indifférent; et les *Scholies* donnent cette fois ἐνένιπτε, à côté de l'explication ἐπέπληξεν, ὠνείδισεν.

628. Ἐπέεσσιν, par des paroles : par l'effet des paroles.

629. Νεκροῦ χωρήσουσι, *a cadavere cedent*, abandonneront le mort. — Πάρος τινὰ γαῖα καθέξει, *antequam aliquem terra tenebit*, avant que quelqu'un ait été tué : avant qu'ils aient tué beaucoup de monde.

630. Ἐν.... χερσί, dans les mains : dans l'emploi de la force. — Τέλος, la fin : le moyen de finir; le succès. Cependant on peut prendre τέλος πολέμου pour un simple synonyme de πόλεμος, comme τέλος ἐπέων ne signifie guère autre chose que les paroles, les discours.

631. Μῦθον ὀφέλλειν, développer la parole : perdre le temps en vains discours.

633. Ὀρυμαγδός, *fragor*. Il s'agit du bruit des cognées qui frappent le pied des arbres. — Ὀρώρει, *vulgo* ὄρωρεν. Notre vulgate est citée par le scholiaste A comme variante : ἔν τισιν ὄρωρεν.

634. Ἀκουή, l'audition (du bruit des cognées). Quelques-uns prennent ἀκουή pour le bruit lui-même : ce qu'on entend. Les deux explications reviennent au même sens. Aristophane de Byzance lisait, ἀϋτή (*Scholies*, ἀϋτμή : lapsus de copiste). Mais ce mot est tout à fait impropre.

636. Χαλκοῦ τε ῥινοῦ τε,.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ῥινοῦ τε

νυσσομένων ξίφεσίν τε καὶ ἔγχεσιν ἀμφιγύοισιν.
Οὐδ' ἂν ἔτι φράδμων περ ἀνὴρ Σαρπηδόνα δῖον
ἔγνω, ἐπεὶ βελέεσσι καὶ αἵματι καὶ κονίῃσιν
ἐκ κεφαλῆς εἴλυτο διαμπερὲς ἐς πόδας ἄκρους.
Οἱ δ' αἰεὶ περὶ νεκρὸν ὁμίλεον, ὡς ὅτε μυῖαι
σταθμῷ ἔνι βρομέωσι περιγλαγέας κατὰ πέλλας,
ὥρῃ ἐν εἰαρινῇ, ὅτε τε γλάγος ἄγγεα δεύει·
ὣς ἄρα τοὶ περὶ νεκρὸν ὁμίλεον· οὐδέ ποτε Ζεὺς
τρέψεν ἀπὸ κρατερῆς ὑσμίνης ὄσσε φαεινώ,
ἀλλὰ κατ' αὐτοὺς αἰὲν ὅρα, καὶ φράζετο θυμῷ
πολλὰ μάλ' ἀμφὶ φόνῳ Πατρόκλου, μερμηρίζων,
ἢ ἤδη καὶ κεῖνον ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ
αὐτοῦ ἐπ' ἀντιθέῳ Σαρπηδόνι φαίδιμος Ἕκτωρ
χαλκῷ δῃώσῃ, ἀπό τ' ὤμων τεύχε' ἕληται,

βοῶν τ(ε), et du cuir et des boucliers, c'est-à-dire du cuir des boucliers. C'est, comme disaient les grammairiens grecs, une chose en deux. Eustathe : οὐκ ἔστιν ἄλλο νοεῖν ῥινὸν ἐνταῦθα καὶ ἄλλο βόας· ἀλλ' ἔστιν ὁμοῦ ῥινὸς βοῶν, βύρσα ἐπὶ ταῖς ἀσπίσιν. L'épithète εὐποιητάων détermine d'ailleurs le sens de βοῶν. Ce sont évidemment des boucliers. Voyez la note VII, 238-239. La traduction *boum tergoribus* est inexacte, et constitue, après *corio*, une tautologie fort peu expressive. Aristarque aurait voulu qu'on pût supprimer le τ', et expliquer ainsi plus couramment. Mais il a conservé la leçon des textes antiques. *Scholies :* ἄμεινον εἶχε, φησὶν ὁ Ἀρίσταρχος, εἰ ἐγέγραπτο, βοῶν εὐποιητάων. On voit, par ce nouvel exemple, combien Aristarque était un éditeur scrupuleux. Il ne se permettait jamais que les corrections autorisées par de bons textes; et il s'interdissait tout changement arbitraire, même le plus insignifiant.

638. Φράδμων n'est point ici dans le sens de *solers ;* car toutes les facultés du monde n'eussent pu suppléer à la connaissance antérieure *de visu*. Pour reconnaître Sarpédon, il fallait l'avoir connu; et φράδμων est synonyme de ἔμπειρος, de ἐπιστήμων. C'est celui qui n'en serait pas à voir Sarpédon pour la première fois. Ainsi l'expliquait Aristarque : οὐδὲ ὁ πάνυ γνώριμος, φησὶ, καὶ συνήθης τῷ Σαρπηδόνι ἠδύνατο γνωρίσαι αὐτόν. C'est probablement cette explication qui a fait supposer qu'Aristarque lisait Σαρπηδόνι δίῳ au lieu de Σαρπηδόνα δῖον, qui est manifestement la vraie leçon. C'est au vers 668, que la leçon Σαρπηδόνι est bonne.

642. Σταθμῷ ἔνι, *in stabulo*. Ce n'est point l'étable, telle du moins que nous l'entendons. C'est l'endroit où l'on amenait les vaches pour les traire pendant le jour, l'endroit où le pâtre avait ses vases; c'est *la station*, suivant la vague signification du terme. La station est dans le pâturage même; c'est quelque partie abritée du pâturage. Eustathe : σημείωσαι ὅτι τὸν ἐνταῦθα σταθμὸν, ἀλλαχοῦ σαφέστερον, ποιμνήϊον ἔφη σταθμόν. Voyez II, 469-471. Ce passage-là ne laisse guère de doute sur le vrai sens. On ne peut pas même admettre la traduction de Voss, *im Meierhof* (dans la cour de la ferme). Ce n'est qu'au crépuscule du soir qu'on trayait les vaches dans la cour ou dans l'étable. Alors les mouches dorment. — Περιγλαγέας, entièrement pleines de lait.

647. Πολλὰ μάλ' ἀμφὶ φόνῳ.... Ce vers se termine par quatre spondées. Voyez XIII, 428 et la note sur ce vers.

ἤ ἔτι καὶ πλεόνεσσιν ὀφέλλειεν πόνον αἰπύν.
Ὧδε δέ οἱ φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι,
ὄφρ' ἠῢς θεράπων Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος
ἐξαῦτις Τρῶάς τε καὶ Ἕκτορα χαλκοκορυστὴν
ὤσαιτο προτὶ ἄστυ, πολέων δ' ἀπὸ θυμὸν ἕλοιτο.
Ἕκτορι δὲ πρωτίστῳ ἀνάλκιδα θυμὸν ἐνῆκεν·
ἐς δίφρον δ' ἀναβὰς φύγαδ' ἔτραπε, κέκλετο δ' ἄλλους
Τρῶας φευγέμεναι· γνῶ γὰρ Διὸς ἱρὰ τάλαντα.
Ἔνθ' οὐδ' ἴφθιμοι Λύκιοι μένον, ἀλλὰ φόβηθεν
πάντες, ἐπεὶ βασιλῆα ἴδον βεβλαμμένον ἦτορ,
κείμενον ἐν νεκύων ἀγύρει· πολέες γὰρ ἐπ' αὐτῷ
κάππεσον, εὖτ' ἔριδα κρατερὴν ἐτάνυσσε Κρονίων.
Οἱ δ' ἄρ' ἀπ' ὤμοιιν Σαρπηδόνος ἔντε' ἕλοντο,
χάλκεα, μαρμαίροντα, τὰ μὲν κοίλας ἐπὶ νῆας
δῶκε φέρειν ἑτάροισι Μενοιτίου ἄλκιμος υἱός.
Καὶ τότ' Ἀπόλλωνα προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·

652. Ὧδε δέ οἱ.... Voyez XIII, 458 et la note sur ce vers.

656. Ἀνάλκιδα θυμόν. La répétition du mot θυμόν, qui est au vers précédent, semble avoir choqué quelques anciens. Aussi ont-ils corrigé le texte. Plusieurs manuscrits donnent, ἀνάλκιδα φύζαν. Mais c'est déjà bien assez d'avoir ôté un instant le courage à Hector, sans le faire se sauver en lâche. Avec Ajax, en pareille circonstance, XI, 544, Jupiter se contente de jeter, dans l'âme du héros, φόβον, la simple fuite, l'idée qu'il lui fallait battre en retraite. Il est vrai que Bothe, qui écrit φῦζαν, l'entend simplement, *fugæ consilium*. Mais φύζα ou φῦζα se prend toujours en mauvaise part. Voyez la note IX, 2.

657. Φύγαδ(ε), métaplasme, pour φυγήνδε. Cependant quelques anciens supposaient la forme φύξ, φυγός. Eustathe : ὁ δὲ Ἀσκαλωνίτης ἀπὸ εὐθείας κλίνει τῆς φύξ, ὡς στύξ, στύγα.

658. Ἱρὰ τάλαντα, la balance sacrée. Jupiter, dans Homère, *pèse* littéralement ses résolutions, quand il s'agit de choses importantes. Il a donc pesé le sort de Patrocle et celui d'Hector, comme il pèse, VIII, 69-74, le sort des Troyens et celui des Grecs. Hector connaît le résultat de la pesée, car il connaît la résolution de Jupiter. Voyez plus haut, vers 362.

660. Βεβλαμμένον. Quelques manuscrits donnent βεβλημένον, et même βεβολημένον. C'est le seul passage d'Homère où βλάπτω ait le sens matériel de *blesser*. On peut donc préférer βεβλημένον, comme le font plusieurs modernes. Mais βεβολημένον ne donnerait qu'une idée morale. Voyez la note IX, 9.

662. Ἐτάνυσσε. Voyez la note XIII, 359-360.

663. Οἱ, eux (les Grecs).

666. Ἀπόλλωνα προσέφη. Il faut supposer qu'Apollon est monté de la plaine de Troie au sommet de l'Ida. C'est ce qu'Aristarque répondait à Zénodote. Celui-ci, pour faire disparaître la prétendue incohérence, écrivait le vers comme il suit : Καὶ τότ' ἄρ' ἐξ Ἴδης προσέφη Ζεὺς ὃν φίλον υἱόν. Aristarque se moque du remède trouvé par le diascévaste : γελοῖον δὲ τὸ κραυγάζειν ἀπὸ τῆς Ἴδης τὸν Δία. Je mets à dessein le mot *diascévaste* ; car la note d'Aristarque porte précisément, au sujet de la correction de Zénodote : διεσκεύακε γράφων.

Εἰ δ' ἄγε νῦν, φίλε Φοῖβε, κελαινεφὲς αἷμα κάθηρον
ἐλθὼν ἐκ βελέων Σαρπηδόνι· καί μιν ἔπειτα
πολλὸν ἀποπρὸ φέρων, λοῦσον ποταμοῖο ῥοῇσιν,
χρῖσόν τ' ἀμβροσίῃ, περὶ δ' ἄμβροτα εἵματα ἕσσον·
πέμπε δέ μιν πομποῖσιν ἅμα κραιπνοῖσι φέρεσθαι,
Ὕπνῳ καὶ Θανάτῳ διδυμάοσιν, οἵ ῥά μιν ὦκα
θήσουσ' ἐν Λυκίης εὐρείης πίονι δήμῳ.
Ἔνθα ἑ ταρχύσουσι κασίγνητοί τε ἔται τε
τύμβῳ τε στήλῃ τε· τὸ γὰρ γέρας ἐστὶ θανόντων.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἄρα πατρὸς ἀνηκούστησεν Ἀπόλλων.
Βῆ δὲ κατ' Ἰδαίων ὀρέων ἐς φύλοπιν αἰνήν·
αὐτίκα δ' ἐκ βελέων Σαρπηδόνα δῖον ἀείρας,
πολλὸν ἀποπρὸ φέρων, λοῦσεν ποταμοῖο ῥοῇσιν,
χρῖσέν τ' ἀμβροσίῃ, περὶ δ' ἄμβροτα εἵματα ἕσσεν·
πέμπε δέ μιν πομποῖσιν ἅμα κραιπνοῖσι φέρεσθαι,
Ὕπνῳ καὶ Θανάτῳ διδυμάοσιν, οἵ ῥά μιν ὦκα
κάτθεσαν ἐν Λυκίης εὐρείης πίονι δήμῳ.
Πάτροκλος δ' ἵπποισι καὶ Αὐτομέδοντι κελεύσας,
Τρῶας καὶ Λυκίους μετεκίαθε, καὶ μέγ' ἀάσθη,
νήπιος· εἰ δὲ ἔπος Πηληϊάδαο φύλαξεν,
ἦ τ' ἂν ὑπέκφυγε Κῆρα κακὴν μέλανος θανάτοιο.
Ἀλλ' αἰεί τε Διὸς κρείσσων νόος ἠέπερ ἀνδρῶν·
[ὅστε καὶ ἄλκιμον ἄνδρα φοβεῖ, καὶ ἀφείλετο νίκην

668. Ἐκ βελέων, hors des traits, c'est-à-dire après l'avoir emporté hors du champ de bataille. Jupiter exauce le dernier vœu de Sarpédon. — Σαρπηδόνι, *vulgo* Σαρπηδόνα. Eustathe défend contre Aristarque le double accusatif avec κάθηρον, en comparant les passages I, 236 et XVIII, 345.

672-675. Ὕπνῳ καὶ Θανάτῳ.... Voyez plus haut les vers 454-457 et les notes sur ces quatre vers.

677. Βῆ δὲ κατ'.... Zénodote supprimait ce vers, pour faire concorder le texte avec la correction par lui opérée au vers 666 : τηρῶν τὸ σύμφωνον ἑαυτῷ, comme dit Aristarque.

679. Ποταμοῖο, du fleuve : du Scamandre.

686. Ἔπος, la parole : l'ordre ; les recommandations expresses. Virgile, *Énéide*, II, 345 : « Infelix, qui non sponsæ præ-« cepta furentis Audierit. » Voyez plus haut les vers 87-96. Homère suppose, à tort ou à raison, que Patrocle aurait pu échapper à sa destinée.

689-690. Ὅστε καὶ ἄλκιμον ἄνδρα.... Ces deux vers manquent dans le manuscrit de Venise. Ils appartiennent à un autre chant : XVII, 177-178. Ici, ils sont déplacés. Tout ce que fait Jupiter et tout ce qu'il veut, c'est d'allumer l'ambition de Patrocle. La réflexion sur la puissance du dieu

ῥηϊδίως, ὁτὲ δ' αὐτὸς ἐποτρύνῃσι μάχεσθαι·]
ὅς οἱ καὶ τότε θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἀνῆκεν.
Ἔνθα τίνα πρῶτον, τίνα δ' ὕστατον ἐξενάριξας,
Πατρόκλεις, ὅτε δή σε θεοὶ θάνατόνδε κάλεσσαν;
Ἄδρηστον μὲν πρῶτα καὶ Αὐτόνοον καὶ Ἔχεκλον,
καὶ Πέριμον Μεγάδην, καὶ Ἐπίστορα καὶ Μελάνιππον,
αὐτὰρ ἔπειτ' Ἔλασον καὶ Μούλιον ἠδὲ Πυλάρτην·
τοὺς ἕλεν· οἱ δ' ἄλλοι φύγαδε μνώοντο ἕκαστος.
Ἔνθα κεν ὑψίπυλον Τροίην ἕλον υἷες Ἀχαιῶν,
Πατρόκλου ὑπὸ χερσί· περιπρὸ γὰρ ἔγχεϊ θῦεν·
εἰ μὴ Ἀπόλλων Φοῖβος ἐϋδμήτου ἐπὶ πύργου
ἔστη, τῷ ὀλοὰ φρονέων, Τρώεσσι δ' ἀρήγων.
Τρὶς μὲν ἐπ' ἀγκῶνος βῆ τείχεος ὑψηλοῖο
Πάτροκλος, τρὶς δ' αὐτὸν ἀπεστυφέλιξεν Ἀπόλλων,
χείρεσσ' ἀθανάτῃσι φαεινὴν ἀσπίδα νύσσων.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τὸ τέταρτον ἐπέσσυτο, δαίμονι ἶσος,
δεινὰ δ' ὁμοκλήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Χάζεο, Διογενὲς Πατρόκλεις· οὔ νύ πω αἶσα,
σῷ ὑπὸ δουρὶ πόλιν πέρθαι Τρώων ἀγερώχων,
οὐδ' ὑπ' Ἀχιλλῆος, ὅσπερ σέο πολλὸν ἀμείνων.

est inutile. Il suffit d'avoir dit qu'un homme ne saurait résister à Jupiter.

690. Ὁτέ, *vulgo* ὅτε. Avec la vulgate, le mot-à-mot est impossible. Il faut donc écrire ici comme au vers XVII, 178. Alors ὁτὲ δ(έ) répond à ὁτὲ μέν, qu'on peut sous-entendre au premier membre de phrase.

691. Οἱ, à lui : à Patrocle.

692-693. Ἔνθα τίνα πρῶτον,... Virgile a imité le mouvement de cette apostrophe, *Énéide*, XI, 664 : « Quem telo primum, « quem postremum, aspera virgo, Dejicis? » D'autres traits de l'épisode de Camille ont été empruntés à la *Patroclée*.

693. Θεοί, emphatique : les dieux, pour Jupiter. Voyez plus haut, vers 381.

694-696. Ἄδρηστον.... Les guerriers tués par Patrocle sont des inconnus. Plusieurs ont des noms qu'on a déjà vus, mais portés par des Grecs.

695. Μεγάδην, fils de Mégas.

697. Τοὺς ἕλεν. Zénodote, τοὺς ἕλες. — Φύγαδε μνώοντο, expression qui forme antithèse avec μνάομαι ἄλκης, si souvent répété dans Homère. L'idée que les Troyens ont dans la mémoire, ou dans l'esprit, se tourne *vers la fuite*. Ils ne s'occupent que de fuir. Voyez plus haut, vers 657, la note sur φύγαδ(ε).

702. Ἐπ' ἀγκῶνος, sur un point saillant : sur un angle. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀγκῶνος τῆς γωνίας λέγει. Les scholiastes et Eustathe répètent et commentent cette interprétation.

706. Δ(ε), alors : eh bien ! Il équivaut à δή du vers précédent, et il lui répond. — Ἔπεα.... Ancienne variante, προσέφη ἑκάεργος Ἀπόλλων.

707. Πω, *vulgo* τοι. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, οὔ νύ πω αἶσα.

708. Πέρθαι pour πεπέρθαι : avoir été

Ὣς φάτο· Πάτροκλος δ' ἀνεχάζετο πολλὸν ὀπίσσω,
μῆνιν ἀλευάμενος ἑκατηβόλου Ἀπόλλωνος.
Ἕκτωρ δ' ἐν Σκαιῇσι πύλῃς ἔχε μώνυχας ἵππους·
δίζε γὰρ, ἠὲ μάχοιτο κατὰ κλόνον αὖτις ἐλάσσας,
ἦ λαοὺς ἐς τεῖχος ὁμοκλήσειεν ἀλῆναι.
Ταῦτ' ἄρα οἱ φρονέοντι παρίστατο Φοῖβος Ἀπόλλων,
ἀνέρι εἰσάμενος αἰζηῷ τε κρατερῷ τε,
Ἀσίῳ, ὃς μήτρως ἦν Ἕκτορος ἱπποδάμοιο,
αὐτοκασίγνητος Ἑκάβης, υἱὸς δὲ Δύμαντος,
ὃς Φρυγίῃ ναίεσκε, ῥοῇς ἐπὶ Σαγγαρίοιο·
τῷ μιν ἐεισάμενος προσέφη Διὸς υἱὸς Ἀπόλλων·
Ἕκτορ, τίπτε μάχης ἀποπαύεαι; Οὐδέ τί σε χρή.
Αἴθ' ὅσον ἥσσων εἰμὶ, τόσον σέο φέρτερος εἴην·
τῷ κε τάχα στυγερῶς πολέμου ἀπερωήσειας.
Ἀλλ' ἄγε, Πατρόκλῳ ἔφεπε κρατερώνυχας ἵππους,
αἴ κέν πώς μιν ἕλῃς, δώῃ δέ τοι εὖχος Ἀπόλλων.
Ὣς εἰπὼν ὁ μὲν αὖτις ἔβη θεὸς ἂμ πόνον ἀνδρῶν·

détruite; être détruite. Eustathe : τὸ δὲ πέρθαι ὅμοιόν ἐστι τῷ δέχθαι.

710. Πολλόν, beaucoup. Zénodote voulait qu'on écrivît τυτθόν (un peu), comme au vers V, 443, qui ressemble à celui-ci, et qui est suivi du vers même qu'on va lire. Aristarque répond, que les circonstances diffèrent; que là, Diomède est protégé par Minerve, mais qu'ici aucun dieu n'assiste Patrocle, et qu'Apollon a fait pressentir au guerrier son destin.

712. Ἐν.... πύλῃς, dans les portes : tout près des portes.

713. Δίζε, il était partagé en deux : il ne pouvait se décider. C'est un ἅπαξ εἰρημένον, mais le sens est évident. On a fait δίζω avec δίς, comme δοιάζω, son synonyme, avec δοιός.

718-719. Αὐτοκασίγνητος Ἑκάβης,... D'après ces vers, Hécube était fille de Dymas, roi de Phrygie. D'après les traditions qui nous sont familières, elle était fille de Cissée, roi de Thrace. Virgile (*Énéide*, VII, 320, et X, 705) la nomme *Cisseis*. Il a suivi l'opinion d'Euripide, et non celle d'Homère. Quelques-uns essayaient de concilier les deux poëtes grecs. Ils disaient que la mère d'Asius et d'Hécube avait été successivement femme de Cissée et de Dymas, ou de Dymas et de Cissée, et qu'Hécube et Asius n'étaient que frères utérins. Mais Homère dit formellement qu'Asius était frère germain d'Hécube : αὐτοκασίγνητος. Il faut donc renoncer à la conciliation indiquée par Eustathe. Remarquez d'ailleurs que Théano, fille de Cissée, qui devrait être, dans l'hypothèse, sœur d'Hécube, est une jeune femme : καλλιπάρηος (VI, 298). Or, Hécube a eu dix-neuf fils, dont le plus jeune est déjà un homme fait et un soldat.

723. Κε.... ἀπερωήσειας, tu t'esquiverais. Voyez la note XIII, 776. Asius, ou plutôt Apollon, taxe Hector de lâcheté; et le mot στυγερῶς (*tuo malo*) lui fait entendre qu'il s'en repentirait, si Asius était assez fort pour lui infliger la punition méritée.

725. Αἴ κέν πως, *si qua*, pour voir si par quelque moyen : pour faire en sorte que. Suivant quelques-uns, c'est un souhait; et Bothe termine même la phrase par un point d'exclamation. La première explication est plus convenable ici.

Κεβριόνῃ δ' ἐκέλευσε δαΐφρονι φαίδιμος Ἕκτωρ
ἵππους ἐς πόλεμον πεπληγέμεν. Αὐτὰρ Ἀπόλλων
δύσεθ' ὅμιλον ἰών, ἐν δὲ κλόνον Ἀργείοισιν
ἧκε κακόν, Τρωσὶν δὲ καὶ Ἕκτορι κῦδος ὄπαζεν.
Ἕκτωρ δ' ἄλλους μὲν Δαναοὺς ἔα, οὐδ' ἐνάριζεν·
αὐτὰρ ὁ Πατρόκλῳ ἔφεπε κρατερώνυχας ἵππους.
Πάτροκλος δ' ἑτέρωθεν ἀφ' ἵππων ἆλτο χαμᾶζε,
σκαιῇ ἔγχος ἔχων· ἑτέρῃφι δὲ λάζετο πέτρον
μάρμαρον, ὀκριόενθ', ὅν οἱ περὶ χεὶρ ἐκάλυψεν.
Ἧκε δ' ἐρεισάμενος, οὐδὲ δὴν χάζετο φωτός,
οὐδ' ἁλίωσε βέλος· βάλε δ' Ἕκτορος ἡνιοχῆα,
Κεβριόνην, νόθον υἱὸν ἀγακλῆος Πριάμοιο,
ἵππων ἡνί' ἔχοντα, μετώπιον ὀξέϊ λᾶϊ.
Ἀμφοτέρας δ' ὀφρῦς σύνελεν λίθος, οὐδέ οἱ ἔσχεν
ὀστέον· ὀφθαλμοὶ δὲ χαμαὶ πέσον ἐν κονίῃσιν,
αὐτοῦ πρόσθε ποδῶν· ὁ δ' ἄρ' ἀρνευτῆρι ἐοικὼς
κάππεσ' ἀπ' εὐεργέος δίφρου· λίπε δ' ὀστέα θυμός.
Τὸν δ' ἐπικερτομέων προσέφης, Πατρόκλεις ἱππεῦ·

728. Πεπληγέμεν, de frapper, c'est-à-dire de fouetter. *Scholies :* μαστίζειν.

732. Ἔφεπε. *Scholies :* ἐν ἄλλῳ, ἔπεχε. Mais il est évident qu'Homère répete, *mutatis mutandis*, le vers 724. Au reste, on pourrait donner à ἔπεχε un sens analogue à celui de ἔφεπε.

735. Ὀκριόενθ', ὅν, *vulgo* ὀκριόεντα, τόν. L'article aura été mis à la place du conjonctif, pour faire disparaître le trochée. Mais on a vu maintes fois, dans Homère, des faits de métrique moins explicables que celui-ci; car ὅν, devant οἱ, a deux raisons possibles pour devenir une longue : la duplication du ν dans la prononciation, ou l'introduction du Ϝ (ὅννοἱ, ὃν Ϝοι). — Ὅν οἱ περὶ χεὶρ ἐκάλυψεν, que la main à lui enveloppa : qui lui remplit la main; qui était à la mesure de sa main.

736. Χάζετο. Villoison, ἄζετο. La leçon du manuscrit de Venise n'est qu'une faute de copiste ; car la scholie qui est censée expliquer cette leçon s'applique uniquement à χάζετο (ἀπείχετο, il se tenait à distance). Quant au sens de la phrase (*non diu abſuit a viro*), il n'est pas difficile de le deviner. Dès que Patrocle se sent à portée convenable, dès qu'il se croit sûr de tuer, il lance la pierre. Il vise Hector; mais φωτός est dit en général du but où doit porter le coup : il s'agit de tuer *un homme*; et la distance a besoin d'être calculée proportionnellement à l'effet espéré.

737. Οὐδ' ἁλίωσε βέλος, et il ne rendit pas vain le coup : et il ne perdit pas son coup; et il ne lança pas la pierre en vain. Car βέλος (*telum*) signifie proprement : ce que Patrocle lançait. *Scholies :* βέλος νῦν φησὶ τὸν λίθον. Mais βέλος signifie aussi coup et blessure, le conséquent pour l'antécédent.

740. Σύνελεν, *simul abstulit*, emporta du coup. — Ἔσχεν, tint : résista.

741. Χαμαὶ πέσον, tombèrent à terre. Voyez la note XIII, 616-617.

742-743. Ὁ δ' ἄρ' ἀρνευτῆρι ἐοικώς.... Voyez XII, 385-386 et les notes sur ces deux vers.

744. Τὸν δ' ἐπικερτομέων.... Ce vers se termine par trois spondées.

Ὢ πόποι, ἦ μάλ' ἐλαφρὸς ἀνήρ· ὡς ῥεῖα κυβιστᾷ.
Εἰ δή που καὶ πόντῳ ἐν ἰχθυόεντι γένοιτο,
πολλοὺς ἂν κορέσειεν ἀνὴρ ὅδε, τήθεα διφῶν,
νηὸς ἀποθρώσκων, εἰ καὶ δυσπέμφελος εἴη·
ὡς νῦν ἐν πεδίῳ ἐξ ἵππων ῥεῖα κυβιστᾷ.
Ἦ ῥα καὶ ἐν Τρώεσσι κυβιστητῆρες ἔασιν.
Ὣς εἰπὼν ἐπὶ Κεβριόνῃ ἥρωϊ βεβήκει,
οἶμα λέοντος ἔχων, ὅστε σταθμοὺς κεραΐζων
ἔβλητο πρὸς στῆθος, ἑή τέ μιν ὤλεσεν ἀλκή·

745-750. Ὢ πόποι,.... On a vu plusieurs fois les héros d'Homère se servir de l'ironie, et encore dans ce chant, vers 617-618, quand Énée s'adresse à Mérion; mais nulle part il n'y a rien chez Homère, ni peut-être ailleurs, qu'on puisse mettre en parallèle avec l'étonnante façon dont Patrocle exprime sa joie du dernier exploit qu'il dût accomplir.

747. Πολλούς, beaucoup d'hommes : un grand nombre de convives. — Τήθεα. Ce sont des testacés, et notamment des huîtres. Le mot signifie proprement, des choses qui ne bougent pas. *Scholies :* ὠνόμασται δὲ ὅτι ἀπόθετά ἐστι καὶ οὐκ ἐπινήχεται· προσπέπλασται γὰρ ταῖς πέτραις. Les anciens ont beaucoup discuté sur ces τήθεα. Quelques-uns ont voulu déterminer l'espèce de testacés dont il s'agissait; mais Homère s'est évidemment servi d'une expression générale, soit qu'on rapporte le mot à τίθημι, soit qu'on l'explique, comme fait Eustathe, par τηθύς, synonyme de γῆ, parce que les testacés se trouvent tout près de terre. Aristarque trouvait d'ailleurs, dans ce passage, une réponse aux chorizontes, qui disaient que, dans l'*Iliade*, les héros ne mangent pas de poisson, tandis qu'ils en mangent dans l'*Odyssée :* « Ceux qui mangent des huîtres, dit-il, n'ignorent pas que le poisson est comestible. » Il aurait même pu répondre que les hommes sont ichthyophages depuis qu'il y a des hommes, et que le silence d'Homère sur le poisson mangé par les héros prouverait seulement que le poëte n'a pas eu l'occasion de signaler ce détail culinaire. Il y a bien d'autres choses, fruits, racines, légumes, etc., que les héros mangeaient, et dont Homère ne parle point. Homère ne mentionne que la viande et le pain, les deux choses essentielles. Aristarque le note, pour ce qui concerne les légumes : καὶ μὴν οὐδὲ λαχάνοις παρεισάγει χρωμένους· ἀλλ' ὅμως φησὶ (*Odyssée*, XVII, 299)· Δμῶες Ὀδυσσῆος τέμενος μέγα κοπρήσοντες (lisez : κοπρίσσοντες).

748. Δυσπέμφελος, sous-entendu πόντος (la mer). Zénodote écrivait, εἰ καὶ δυσπέμφελοι εἶεν, se rapportant aux convives : quand même ils seraient difficiles à contenter.

750. Ἦ ῥα καὶ ἐν Τρώεσσι.... Aristarque voyait, dans ce vers, la preuve que l'ancienne Ilion était beaucoup plus éloignée de la mer que l'Ilion de son temps; car, si les Troyens eussent été une population maritime, le καὶ ἐν Τρώεσσι n'aurait point de sel, et la merveille signalée par Patrocle ne serait nullement une merveille. Eustathe : εἰ γὰρ ἦσαν, φησὶν, οἱ Τρῶες παράλιοι, τί καινὸν εἰ καὶ ἐκυβίστων; Eustathe emprunte cette citation au Géographe, c'est-à-dire à Strabon; mais il la donne comme un résumé de l'opinion d'Aristarque, car c'est Aristarque seul que désigne son expression, σημειοῦνται οἱ παλαιοί. — Κυβιστητῆρες ne peut signifier ici que *plongeurs*. La traduction *saltatores* n'est point exacte. Même ailleurs, XVIII, 604, κυβιστητήρ est celui qui tombe sur la tête, qui fait la culbute; c'est un bateleur, et non un danseur.

751. Ἐπὶ... βεβήκει. Eustathe identifie à tort cette expression à ἀμφιβεβήκει. Patrocle s'élance sur Cébrion pour le dépouiller; voilà tout ce que dit le poëte. Il sous-entend le reste. Patrocle combattra pour défendre sa proie; mais il n'est pas question de cela dans ἐπὶ.... βεβήκει.

ὣς ἐπὶ Κεϐριόνῃ, Πατρόκλεις, ἆλσο μεμαώς.
Ἕκτωρ δ᾽ αὖθ᾽ ἑτέρωθεν ἀφ᾽ ἵππων ἆλτο χαμᾶζε.
Τὼ περὶ Κεϐριόναο, λέονθ᾽ ὣς, δηρινθήτην,
ὥτ᾽ ὄρεος κορυφῇσι περὶ κταμένης ἐλάφοιο,
ἄμφω πεινάοντε, μέγα φρονέοντε μάχεσθον·
ὣς περὶ Κεϐριόναο δύω μήστωρες ἀϋτῆς,
Πάτροκλός τε Μενοιτιάδης καὶ φαίδιμος Ἕκτωρ,
ἵεντ᾽ ἀλλήλων ταμέειν χρόα νηλέϊ χαλκῷ.
Ἕκτωρ μὲν κεφαλῆφιν ἐπεὶ λάϐεν, οὐχὶ μεθίει·
Πάτροκλος δ᾽ ἑτέρωθεν ἔχεν ποδός· οἱ δὲ δὴ ἄλλοι
Τρῶες καὶ Δαναοὶ σύναγον κρατερὴν ὑσμίνην.
Ὡς δ᾽ Εὖρός τε Νότος τ᾽ ἐριδαίνετον ἀλλήλοιϊν,
οὔρεος ἐν βήσσῃς, βαθέην πελεμιζέμεν ὕλην,
φηγόν τε μελίην τε, τανύφλοιόν τε κράνειαν,
αἵτε πρὸς ἀλλήλας ἔϐαλον τανυήκεας ὄζους
ἠχῇ θεσπεσίῃ, πάταγος δέ τε ἀγνυμενάων·
ὣς Τρῶες καὶ Ἀχαιοὶ ἐπ᾽ ἀλλήλοισι θορόντες
δῄουν, οὐδ᾽ ἕτεροι μνώοντ᾽ ὀλοοῖο φόϐοιο.
Πολλὰ δὲ Κεϐριόνην ἀμφ᾽ ὀξέα δοῦρα πεπήγει
ἰοί τε πτερόεντες, ἀπὸ νευρῆφι θορόντες·
πολλὰ δὲ χερμάδια μεγάλ᾽ ἀσπίδας ἐστυφέλιξαν
μαρναμένων ἀμφ᾽ αὐτόν· ὁ δ᾽ ἐν στροφάλιγγι κονίης
κεῖτο μέγας μεγαλωστὶ, λελασμένος ἱπποσυνάων.

756. Τὼ περὶ Κεϐριόναο,.... Ce vers se termine par trois spondées. — Δηρινθήτην, ils se disputèrent tous deux : ils combattirent ensemble.

761. Ἵεντ᾽ ἀλλήλων ταμέειν.... Voyez XIII, 501.

765-769. Ὡς δ᾽ Εὖρός τε.... Virgile, *Énéide*, II, 416 : « Adversi rupto ceu « quondam turbine venti Confligunt, Ze- « phyrusque Notusque et lætus Eois Eurus « equis; stridunt silvæ. » Ici, Virgile est tout à fait au-dessous d'Homère. Les plus beaux traits de la comparaison originale manquent dans l'imitation ; et les chevaux de l'Eurus, ajoutés par le poëte latin, ne font pas une compensation suffisante.

768. Ἔϐαλον, l'aoriste d'habitude : heurtent chaque fois qu'il y a tempête.

769. Πάταγος, sous-entendu γίνεται (se produit) : *fragor exoritur*, on entend le fracas.

771. Οὐδ᾽ ἕτεροι (en prose οὐδέτεροι), ni les uns ni les autres.

775. Ὁ δ᾽ ἐν στροφάλιγγι. Villoison, ὁ δὲ στροφάλιγγι. Mais Aristarque mettait la préposition ἐν.

776. Μέγας μεγαλωστί. Virgile a imité ce rapprochement de mots, à propos du jeune Lausus, *Énéide*, X, 842 : « .... in- « gentem atque ingenti vulnere victum. » Mais ici encore, comme dans le tableau des vents, Virgile est bien loin d'avoir repro-

Ὄφρα μὲν Ἠέλιος μέσον οὐρανὸν ἀμφιβεβήκει,
τόφρα μάλ' ἀμφοτέρων βέλε' ἥπτετο, πῖπτε δὲ λαός·
ἦμος δ' Ἠέλιος μετενίσσετο βουλυτόνδε,
καὶ τότε δή ῥ' ὑπὲρ αἶσαν Ἀχαιοὶ φέρτεροι ἦσαν.
Ἐκ μὲν Κεβριόνην βελέων ἥρωα ἔρυσσαν
Τρώων ἐξ ἐνοπῆς, καὶ ἀπ' ὤμων τεύχε' ἕλοντο·
Πάτροκλος δὲ Τρωσὶ κακὰ φρονέων ἐνόρουσεν.
Τρὶς μὲν ἔπειτ' ἐπόρουσε, θοῷ ἀτάλαντος Ἄρηϊ,
σμερδαλέα ἰάχων· τρὶς δ' ἐννέα φῶτας ἔπεφνεν.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τὸ τέταρτον ἐπέσσυτο, δαίμονι ἶσος,
ἔνθ' ἄρα τοι, Πάτροκλε, φάνη βιότοιο τελευτή.
Ἤντετο γάρ τοι Φοῖβος ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ
δεινός· ὁ μὲν τὸν ἰόντα κατὰ κλόνον οὐκ ἐνόησεν·
ἠέρι γὰρ πολλῇ κεκαλυμμένος ἀντεβόλησεν.
Στῆ δ' ὄπιθεν, πλῆξεν δὲ μετάφρενον εὐρέε τ' ὤμω
χειρὶ καταπρηνεῖ· στρεφεδίνηθεν δέ οἱ ὄσσε.

duit tout son modèle. Lausus ne rappelle qu'à moitié ce Cébrion qui gisait là dans un tourbillon de poussière, couvrant de son grand corps un grand espace, et qui avait désappris son talent de conducteurs de char. — Le vers 776 est marqué de l'astérisque dans le manuscrit de Venise, comme étant répété dans l'*Odyssée*, XXIV, 40. Mais Aristarque ne le trouvait bien à sa place qu'ici.

777. Ἀμφιβεβήκει, s'avançait dans sa marche circulaire.

779. Βουλυτόνδε, vers le moment où on délie les bœufs (où on les débarrasse du joug) : vers l'heure où finit le travail; vers le crépuscule du soir. Le soleil était sur le point de se coucher. Horace, *Odes*, III, VI, 42 : « Sol ubi montium Mutaret « umbras, *et juga demeret Bobus* fatiga- « tis. » Au reste, il ne faut pas entendre, par l'expression d'Homère, que la journée soit près de finir. La bataille durera encore plusieurs heures. Le poëte dit seulement que le soleil ne montait plus, qu'il *penchait à l'occident*.

780. Ὑπὲρ αἶσαν, par delà la juste mesure. Le destin n'a rien à faire ici ; et la traduction *præter fatum* n'est point exacte. *Scholies :* ὑπὲρ τὸ πλέον, ὑπὲρ μέτρον, ὑπὲρ τὸ καθῆκον. C'est le même sens qu'aux vers III, 59 et VI, 333, où ὑπὲρ αἶσαν est opposé à κατ' αἶσαν (*secundum quod fas est*, justement).

785. Τρὶς δ' ἐννέα.... Ici, comme le remarquaient les Alexandrins, Homère sort de la vraisemblance. Patrocle n'a pas tué vingt-sept guerriers en trois charges. *Scholies :* ὅπερ ἀπίθανον.

787. Ἔνθ' ἄρα τοι, Πάτροκλε. La phrase, commencée avec Patrocle pour sujet, continue par une apostrophe à Patrocle. On dirait que le poëte ne peut se tenir d'exprimer sa sympathie pour le héros en butte à la colère d'un dieu. *Scholies :* ἡ ἀποστροφὴ σημαίνει τὸν συναχθόμενον. Patrocle, par son caractère et par tous ses actes, méritait cette sympathie. Aristarque note seulement le fait grammatical : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀπέστροφε τὸν λόγον ἐκ τοῦ πρὸς αὐτὸν εἰς τὸν περὶ αὐτοῦ.

789. Τόν, lui (Apollon).

792. Χειρὶ καταπρηνεῖ, de la main renversée : du plat de la main. Voyez la note XV, 114. — Στρεφεδίνηθεν, *vertigine correpti sunt*. Patrocle est étourdi du coup violent qu'il vient de recevoir. Les yeux

Τοῦ δ' ἀπὸ μὲν κρατὸς κυνέην βάλε Φοῖβος Ἀπόλλων·
ἡ δὲ κυλινδομένη καναχὴν ἔχε ποσσὶν ὑφ' ἵππων
αὐλῶπις τρυφάλεια· μιάνθησαν δὲ ἔθειραι
αἵματι καὶ κονίῃσι. Πάρος γε μὲν οὐ θέμις ἦεν
ἱππόκομον πήληκα μιαίνεσθαι κονίῃσιν·
ἀλλ' ἀνδρὸς θείοιο κάρη χαρίεν τε μέτωπον
ῥύετ', Ἀχιλλῆος· τότε δὲ Ζεὺς Ἕκτορι δῶκεν
ᾗ κεφαλῇ φορέειν· σχεδόθεν δέ οἱ ἦεν ὄλεθρος.
Πᾶν δέ οἱ ἐν χείρεσσιν ἄγη δολιχόσκιον ἔγχος,
βριθὺ, μέγα, στιβαρὸν, κεκορυθμένον· αὐτὰρ ἀπ' ὤμων
ἀσπὶς σὺν τελαμῶνι χαμαὶ πέσε τερμιόεσσα.
Λῦσε δέ οἱ θώρηκα ἄναξ Διὸς υἱὸς Ἀπόλλων.
Τὸν δ' ἄτη φρένας εἷλε, λύθεν δ' ὑπὸ φαίδιμα γυῖα,

lui en tournent dans la tête; il est comme aveuglé. *Scholies :* περιεστράφησαν αὐτοῦ οἱ ὀφθαλμοί, οἱονεὶ ἐσκοτώθησαν.

795. Αὐλῶπις τρυφάλεια. Voyez la note V, 182. — Ἔθειραι, *jubæ*, la crinière (du casque).

796. Οὐ θέμις ἦεν, *non fas erat*, il n'était pas permis : c'était chose impossible. En effet, c'était Achille qui portait d'ordinaire ce casque. Or, Achille était toujours vainqueur; et aucun dieu n'eût osé dépouiller le fils de Thétis, le favori de Jupiter.

800. Οἱ, à lui (à Hector). La réflexion d'Homère n'est point superflue. Hector aura la satisfaction de mettre sur sa tête le casque d'Achille ; mais il ne le portera pas longtemps, car la mort est tout près de lui. Eustathe : ὥστε οὐδ' ἐπὶ πολὺ φορήσει αὐτήν.

801. Πᾶν est dans le sens de ὅλον : tout entière; entièrement; complétement. — Οἱ, à lui (à Patrocle).

802. Κεκορυθμένον, comme ailleurs κεκορυθμένον αἴθοπι χαλκῷ : garni d'une pointe d'airain.

803. Τερμιόεσσα, *talaris*, qui descend jusqu'aux talons. Τερμιόεντα est ailleurs, *Odyssée*, XIX, 242, l'épithète d'une tunique longue, d'une robe. *Scholies :* ποδήρης. Le bouclier d'Achille, comme celui d'Ajax, était ἀμφιβρότη, et couvrait par conséquent le corps du haut en bas. L'adjectif τερμιόεις, selon Curtius, est identique à τέρμιος, et vient de τέρμα. Hésychius dérive τερμιόεις, non point de τέρμα (extrémité), mais d'un ancien mot τέρμυς, qui signifierait *pied*. Mais ce τέρμυς ne serait lui-même qu'un équivalent de τέρμα, dans une acception restreinte : l'extrémité inférieure du corps. Au fond, c'est tout un, pour le sens de τερμιόεσσα.

804. Λῦσε δέ οἱ θώρηκα. Voilà Patrocle entièrement désarmé, et hors d'état de se défendre. Patrocle, revêtu des armes d'Achille, était invincible. Les Alexandrins disaient que le poëte a voulu faire honneur à Patrocle, en le dépouillant d'avance. Au moins on ne dépouillera pas son cadavre. C'est aussi une façon de faire valoir le courage de Patrocle. *Scholies :* οὐ θέλει δὲ μετὰ θάνατον σκυλευθῆναι Πάτροκλον· αἰσχρὸν γὰρ Ἕλλησιν ἦν· ἔλεον δὲ καὶ ἀνδρείαν Πατρόκλου φησίν, ὡς οὐκ ἄλλως κρατηθέντος ἢ τῇ γυμνώσει τῶν ὅπλων. Bothe : « Miserrime perit Patroclus inermis ; sed talis « debebat esse pœna ejus, qui dei, quem « ne conspicere quidem tutum esset, non « modo jussum fatale aspernaretur, sed ei « etiam in pugna resisteret. » On se rappelle les paroles de Dioné, V, 406-409, au sujet des héros qui bravent les dieux, et celles qu'Apollon lui-même adresse à Diomède, V, 440-442, avant d'arracher Énée de ses mains.

στῆ δὲ ταφών· ὄπιθεν δὲ μετάφρενον ὀξέϊ δουρὶ,
ὤμων μεσσηγὺς, σχεδόθεν βάλε Δάρδανος ἀνὴρ,
Πανθοΐδης Εὔφορβος, ὃς ἡλικίην ἐκέκαστο
ἔγχεΐ θ' ἱπποσύνῃ τε, πόδεσσί τε καρπαλίμοισιν·
καὶ γὰρ δὴ τότε φῶτας ἐείκοσι βῆσεν ἀφ' ἵππων,
πρῶτ' ἐλθὼν σὺν ὄχεσφι, διδασκόμενος πολέμοιο·
ὅς τοι πρῶτος ἐφῆκε βέλος, Πατρόκλεις ἱππεῦ,
οὐδὲ δάμασσ'· ὁ μὲν αὖτις ἀνέδραμε, μίκτο δ' ὁμίλῳ,
ἐκ χροὸς ἁρπάξας δόρυ μείλινον, οὐδ' ὑπέμεινεν
Πάτροκλον, γυμνόν περ ἐόντ', ἐν δηϊοτῆτι.
Πάτροκλος δὲ, θεοῦ πληγῇ καὶ δουρὶ δαμασθεὶς,
ἂψ ἑτάρων εἰς ἔθνος ἐχάζετο, Κῆρ' ἀλεείνων.
Ἕκτωρ δ' ὡς εἶδεν Πατροκλῆα μεγάθυμον
ἂψ ἀναχαζόμενον, βεβλημένον ὀξέϊ χαλκῷ,
ἀγχίμολόν ῥά οἱ ἦλθε κατὰ στίχας, οὖτα δὲ δουρὶ
νείατον ἐς κενεῶνα, διαπρὸ δὲ χαλκὸν ἔλασσεν.
Δούπησεν δὲ πεσὼν, μέγα δ' ἤκαχε λαὸν Ἀχαιῶν.
Ὡς δ' ὅτε σῦν ἀκάμαντα λέων ἐβιήσατο χάρμῃ,
ὥτ' ὄρεος κορυφῇσι μέγα φρονέοντε μάχεσθον,

807. Σχεδόθεν βάλε. Zénodote écrivait, σχεδὸν οὔτασε. Aristarque a rejeté cette leçon, à cause de l'impropriété du terme. Euphorbe frappe *eminus*, à distance : ἀγνοεῖ δὲ ὅτι ἐκ βολῆς τέτρωται. En effet, on lit plus bas, vers 812 : ὅς τοι.... ἐφῆκε βέλος.

808. Πανθοΐδης Εὔφορβος. Euphorbe fils de Panthoüs sera tué par Ménélas, XVII, 50. — Pythagore disait qu'il se souvenait d'avoir été Euphorbe au siége de Troie. Ovide, *Métamorphoses*, XV, 160 : « Ipse ego, nam memini, Trojani tem« pore belli, Panthoïdes Euphorbus « eram. » — Ἡλικίην équivaut à ἡλικιώτας : les jeunes gens de son âge. Hélène appelle ὁμηλικίην, III, 175, les compagnes de son enfance. — Ἐκέκαστο, *superabat*, surpassait. Voyez la note II, 530.

810. Δὴ τότε, *vulgo* δή ποτε. *Scholies :* διὰ τοῦ τ, αἱ Ἀριστάρχου, καὶ γὰρ δὴ τότε. — Βῆσεν ἀφ' ἵππων, il avait fait descendre de (leur) char : il avait culbuté du haut de leur char ; il avait tué et jeté dans la poussière.

811. Πολέμοιο au génitif, comme avec les participes analogues εἰδώς et ἐπιστάμενος. Comparez le latin *sciens pugnæ*. Mais ici, il ne s'agit que de l'apprentissage : *discens prœliari*, apprenant le métier de la guerre.

812. Ὅς τοι πρῶτος ἐφῆκε.... Ce vers se termine par trois spondées.

816. Δουρὶ δαμασθείς. Quelques anciens voyaient une contradiction entre ces mots et ce qu'on a lu au vers 813 : οὐδὲ δάμασσ(ε). Mais la contradiction disparaît, si l'on prend simplement δαμασθείς dans le sens étymologique. Οὐδὲ δάμασσε signifie, *et ne tua pas ;* δαμασθείς signifie, *ayant perdu toute confiance.*

822. Ἤκαχε, il affligea : il chagrina. *Scholies :* ἐλύπησεν. C'est l'aoriste second du verbe ἄχνυμι.

πίδακος ἀμφ' ὀλίγης· ἐθέλουσι δὲ πιέμεν ἄμφω·
πολλὰ δέ τ' ἀσθμαίνοντα λέων ἐδάμασσε βίηφιν·
ὣς πολέας πέφνοντα Μενοιτίου ἄλκιμον υἱὸν
Ἕκτωρ Πριαμίδης σχεδὸν ἔγχεϊ θυμὸν ἀπηύρα·
καί οἱ ἐπευχόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Πάτροκλ', ἦ που ἔφησθα πόλιν κεραϊζέμεν ἀμὴν,
Τρωϊάδας δὲ γυναῖκας, ἐλεύθερον ἦμαρ ἀπούρας,
ἄξειν ἐν νήεσσι φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·
νήπιε· τάων δὲ πρόσθ' Ἕκτορος ὠκέες ἵπποι
ποσσὶν ὀρωρέχαται πολεμίζειν· ἔγχεϊ δ' αὐτὸς
Τρωσὶ φιλοπτολέμοισι μεταπρέπω, ὅ σφιν ἀμύνω
ἦμαρ ἀναγκαῖον· σὲ δέ τ' ἐνθάδε γῦπες ἔδονται.
Ἆ δεῖλ', οὐδέ τοι, ἐσθλὸς ἐὼν, χραίσμησεν Ἀχιλλεὺς,
ὅς πού τοι μάλα πολλὰ μένων ἐπετέλλετ' ἰόντι·
Μή μοι πρὶν ἰέναι, Πατρόκλεις ἱπποκέλευθε,
νῆας ἐπὶ γλαφυρὰς, πρὶν Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο
αἱματόεντα χιτῶνα περὶ στήθεσσι δαΐξαι.
Ὥς πού σε προσέφη, σοὶ δὲ φρένας ἄφρονι πεῖθεν.
Τὸν δ' ὀλιγοδρανέων προσέφης, Πατρόκλεις ἱππεῦ·
Ἤδη νῦν, Ἕκτορ, μεγάλ' εὔχεο· σοὶ γὰρ ἔδωκεν
νίκην Ζεὺς Κρονίδης καὶ Ἀπόλλων, οἵ μ' ἐδάμασσαν
ῥηϊδίως· αὐτοὶ γὰρ ἀπ' ὤμων τεύχε' ἕλοντο.
Τοιοῦτοι δ' εἴπερ μοι ἐείκοσιν ἀντεβόλησαν,

825. Πίδακος ἀμφ' ὀλίγης. Homère motive le combat. S'il y avait une rivière, les deux bêtes boiraient à distance l'une de l'autre. Il n'y a qu'une petite source, une petite fontaine sans écoulement, un simple trou plein d'eau claire. Eustathe : ἐν γὰρ ἀφθόνῳ ῥέοντι ὕδατι, οὐκ εἰκὸς αὐτοὺς εἰς μάχην ἐλθεῖν.

830. Ἀμήν, notre. Voyez la note VI, 414.

833-834. Τάων δὲ πρόσθ' Ἕκτορος ὠκέες ἵπποι ποσσὶν ὀρωρέχαται πολεμίζειν, et les chevaux d'Hector font effort avec les pieds pour combattre devant elles ; c'est-à-dire : et Hector combat pour leur défense, monté sur un char traîné par des coursiers vigoureux et agiles.

834. Ὀρωρέχαται pour ὀρωρεγμένοι εἰσί : s'allongent. C'est le parfait moyen poétique de ὀρέγω. *Scholies :* ἐκτείνονται. Eustathe : ἐτανύσθησαν.

836. Ἦμαρ ἀναγκαῖον, le jour de la nécessité : le jour de la servitude ; l'esclavage (ailleurs, δούλιον ἦμαρ). Quelques-uns entendaient : θάνατον, la mort. On pourrait dire que c'est l'un et l'autre. Ce sont tous les malheurs qu'entraînerait la prise de Troie par les Grecs. Ce jour-là, les Troyens subiraient de toutes les façons le joug de la nécessité. — Γῦπες ἔδονται. Hector suppose qu'il restera en possession du cadavre de Patrocle.

843. Τὸν δ' ὀλιγοδρανέων.... Ce vers se termine par trois spondées.

847. Τοιοῦτοι, tels (que toi). Le héros

πάντες κ' αὐτόθ' ὄλοντο ἐμῷ ὑπὸ δουρὶ δαμέντες.
Ἀλλά με Μοῖρ' ὀλοὴ καὶ Λητοῦς ἔκτανεν υἱός,
ἀνδρῶν δ' Εὔφορβος· σὺ δέ με τρίτος ἐξεναρίζεις.
Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν·
οὔ θην οὐδ' αὐτὸς δηρὸν βέῃ, ἀλλά τοι ἤδη
ἄγχι παρέστηκεν θάνατος καὶ Μοῖρα κραταιή,
χερσὶ δαμέντ' Ἀχιλῆος ἀμύμονος Αἰακίδαο.
Ὣς ἄρα μιν εἰπόντα τέλος θανάτοιο κάλυψεν·
ψυχὴ δ' ἐκ ῥεθέων πταμένη Ἄϊδόσδε βεβήκει,
ὃν πότμον γοόωσα, λιποῦσ' ἁδροτῆτα καὶ ἥβην.
Τὸν καὶ τεθνηῶτα προσηύδα φαίδιμος Ἕκτωρ·
Πατρόκλεις, τί νύ μοι μαντεύεαι αἰπὺν ὄλεθρον;
Τίς δ' οἶδ' εἴ κ' Ἀχιλεύς, Θέτιδος παῖς ἠϋκόμοιο,
φθήῃ ἐμῷ ὑπὸ δουρὶ τυπεὶς ἀπὸ θυμὸν ὀλέσσαι;
Ὣς ἄρα φωνήσας δόρυ χάλκεον ἐξ ὠτειλῆς

exagère beaucoup; mais cette exagération lui est bien permise, puisqu'il a fallu l'intervention d'un dieu pour qu'Hector eût raison de Patrocle. Encore n'est-ce pas Hector qui est le vrai vainqueur, mais Euphorbe.

850. Τρίτος, le troisième. Patrocle ne compte pas la Μοῖρα, qui est la loi générale de l'humanité, mais seulement ceux qui ont exécuté le décret de la destinée. C'est la réponse que faisait Aristarque aux critiques qui trouvaient ici Homère en contradiction avec lui-même : τὴν δὲ κοινὴν πᾶσι παρεπομένην Μοῖραν οὐκ ἀριθμεῖ, αὐτοὺς δὲ τοὺς ἐπενεγκόντας αὐτῷ χεῖρας. Quelques anciens corrigeaient ce vers comme il suit : Ἀνδρῶν δ' Εὔφορβος τρίτατος· σὺ δέ μ' ἐξεναρίζεις.

851-854. Ἄλλο δέ τοι ἐρέω,... Patrocle mourant prophétise, comme un peu plus tard Hector mourant (XXII, 358-360) prophétisera à son tour. Orodès, dans Virgile, prédit également la mort à Mézence son vainqueur. *Énéide*, X, 739 : « .... Non me, quicumque es, inulto, « Victor, nec longum lætabere : te quo« que fata Prospectant paria, atque ea« dem mox arva tenebis. » Les anciens croyaient que les mourants avaient la vue claire des choses à venir.

852. Βέῃ, tu vivras. Voyez la note XV, 194. Le mot signifie proprement, d'après les philologues modernes : tu marcheras. Cependant Curtius rapporte, comme les Alexandrins, le futur épique βείομαι ou βέομαι à βιόω, et non à βαίνω.

856. Ἐκ ῥεθέων, hors des membres : hors du corps. Eustathe dit que plusieurs entendaient ῥέθος comme synonyme de πρόσωπον, et qu'ils appliquaient ici cette signification, parce que c'est le visage qui garde les derniers symptômes de la vie. Aristarque prenait ῥεθεα dans le sens le plus général, tout en remarquant que les Éoliens lui donnent le sens de visage : ῥέθη πάντα τὰ μέλη, οἱ δὲ Αἰολεῖς τὸ πρόσωπον.

857. Ὃν πότμον γοόωσα. Virgile, *Énéide*, XII, 952 : « Vitaque cum gemitu « fugit indignata sub umbras. » — Ἁδροτῆτα καὶ ἥβην, expression dédoublée : la vigueur de la jeunesse. La leçon du manuscrit de Venise, ἀνδροτῆτα, n'est qu'une faute de copiste. Le mot ne peut pas entrer dans un hexamètre. — Le vers 857 est un de ceux que Platon condamnait particulièrement, comme n'étant propre qu'à amollir les âmes.

861. Φθήῃ pour φθῇ. En français, nous mettrions la négation : « Qui sait si Achille *ne sera pas le premier* à périr ? »

εἴρυσε, λὰξ προσβάς· τὸν δ' ὕπτιον ὦσ' ἀπὸ δουρός.
Αὐτίκα δὲ ξὺν δουρὶ μετ' Αὐτομέδοντα βεβήκει,
ἀντίθεον θεράποντα ποδώκεος Αἰακίδαο·
ἵετο γὰρ βαλέειν· τὸν δ' ἔκφερον ὠκέες ἵπποι
ἄμβροτοι, οὓς Πηλῆϊ θεοὶ δόσαν ἀγλαὰ δῶρα.

863. Ἀπὸ δουρός, *ab hasta*, loin de (sa) lance. C'est comme si le poëte avait dit qu'Hector éloigne le corps avec son pied, en même temps qu'il amène à lui sa lance.

867. Ἄμβροτοι,... Voyez plus haut le vers 381 et la note sur ce vers. Bothe met ici des crochets. Le vers 867, selon lui, est inutile, parce qu'on sait parfaitement quels sont les chevaux qui emportent Automédon. Mais le souvenir de leur origine immortelle n'est pas inutile, pour nous rassurer sur le sort de leur conducteur.



ΙΛΙΑΔΟΣ Ρ.

ΜΕΝΕΛΑΟΥ ΑΡΙΣΤΕΙΑ.

Ménélas tue Euphorbe, qui s'occupait à enlever les armes de Patrocle (1-60). Il appelle Ajax à son secours, pour défendre contre Hector le cadavre de Patrocle (61-139). Hector cède à la vaillance d'Ajax; mais il revient bientôt, animé par Glaucus, et avec lui l'élite des Troyens : les Grecs font une résistance désespérée (140-261). Le combat dure longtemps, et avec des alternatives diverses (262-425). Douleur des chevaux d'Achille : Jupiter leur rend le courage, et Automédon les ramène au combat (426-483). Tentative d'Hector et d'Énée pour s'emparer des chevaux d'Achille; continuation de la lutte autour du cadavre de Patrocle (484-596). Les Grecs ont le dessous; mais Ajax fléchit Jupiter, et Ménélas envoie Antilochus à Achille, pour l'informer de la mort de Patrocle et du désastre des Grecs (597-701). Ménélas et Mérion emportent le cadavre, et sont protégés dans leur retraite par les deux Ajax (702-761).

Οὐδ' ἔλαθ' Ἀτρέος υἱὸν, Ἀρηΐφιλον Μενέλαον,
Πάτροκλος Τρώεσσι δαμεὶς ἐν δηϊοτῆτι.
Βῆ δὲ διὰ προμάχων, κεκορυθμένος αἴθοπι χαλκῷ,
ἀμφὶ δ' ἄρ' αὐτῷ βαῖν', ὥς τις περὶ πόρτακι μήτηρ
πρωτοτόκος, κινυρὴ, οὐ πρὶν εἰδυῖα τόκοιο·
ὣς περὶ Πατρόκλῳ βαῖνε ξανθὸς Μενέλαος.

3. Βῆ δὲ διὰ προμάχων,... On a déjà vu ce vers, V, 562 et 681.

4. Ἀμφὶ.... βαῖν(ε), et plus loin, vers 6, περὶ.... βαῖνε : il protégeait. Voyez la note I, 37, sur ἀμφιβέβηκας.

5. Πρωτοτόκος est dans le sens actif (*primum enixa*), comme l'indique l'accentuation; car πρωτότοκος, signifiant premier-né, a l'accent sur l'antépénultième. Le poëte introduit cette circonstance, afin de marquer l'excès de la tendresse. Il y insiste dans le même dessein. — Κινυρή, *querula*, plaintive : gémissante. Elle beugle tristement, dès qu'elle redoute pour son petit quelque danger. Le substantif κινύρα désignait, dit-on, une sorte de harpe, qui servait à accompagner le chant en l'honneur des morts. Eustathe : κινυρὴ δὲ, κυρίως ἐπὶ ἀνθρώπων, οἳ, κινύραις χρώμενοι, ἀοιδὰς ἐπὶ τοῖς κειμένοις ἔμελπον, ὃ καὶ κινύρεσθαι ἦν. Mais la *cynire* était un instrument à dix cordes, inconnu d'Homère; et l'adjectif κινυρός est certainement fort antérieur au substantif κινύρα pris dans le sens de harpe funèbre.

Πρόσθε δέ οἱ δόρυ τ' ἔσχε καὶ ἀσπίδα πάντοσ' εἴσην,
τὸν κτάμεναι μεμαὼς, ὅστις τοῦγ' ἀντίος ἔλθοι.
Οὐδ' ἄρα Πάνθου υἱὸς ἐϋμμελίης ἀμέλησεν
Πατρόκλοιο πεσόντος ἀμύμονος· ἄγχι δ' ἄρ' αὐτοῦ
ἔστη, καὶ προσέειπεν Ἀρηΐφιλον Μενέλαον·
Ἀτρείδη Μενέλαε, Διοτρεφὲς, ὄρχαμε λαῶν,
χάζεο, λεῖπε δὲ νεκρὸν, ἔα δ' ἔναρα βροτόεντα·
οὐ γάρ τις πρότερος Τρώων κλειτῶν τ' ἐπικούρων
Πάτροκλον βάλε δουρὶ κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην·
τῷ με ἔα κλέος ἐσθλὸν ἐνὶ Τρώεσσιν ἀρέσθαι,
μή σε βάλω, ἀπὸ δὲ μελιηδέα θυμὸν ἕλωμαι.
Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
Ζεῦ πάτερ, οὐ μὲν καλὸν, ὑπέρβιον εὐχετάασθαι.
Οὔτ' οὖν παρδάλιος τόσσον μένος, οὔτε λέοντος,
οὔτε συὸς κάπρου ὀλοόφρονος, οὗτε μέγιστος
θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι περὶ σθένεϊ βλεμεαίνει,
ὅσσον Πάνθου υἷες ἐϋμμελίαι φρονέουσιν.
Οὐδὲ μὲν οὐδὲ βίη Ὑπερήνορος ἱπποδάμοιο
ἧς ἥβης ἀπόνηθ', ὅτε μ' ὤνατο καί μ' ὑπέμεινεν,
καί μ' ἔφατ' ἐν Δαναοῖσιν ἐλέγχιστον πολεμιστὴν
ἔμμεναι· οὐδέ τέ φημι πόδεσσί γε οἷσι κιόντα
εὐφρῆναι ἄλοχόν τε φίλην κεδνούς τε τοκῆας.

9. Πάνθου υἱός. C'est Euphorbe.

13. Ἔναρα, les dépouilles. Ce sont les armes dont Apollon avait dépouillé Patrocle, et qui gisaient à terre.

14. Πρότερος, *prior*, avant moi. Le scholiaste A : προσυπακουστέον τὸ ἐμοῦ.

19. Ζεῦ πάτερ équivaut ici à νὴ Δία : par Jupiter ! — Ὑπέρβιον, adverbe : excessivement ; comme un fanfaron.

20. Παρδάλιος, *vulgo* πορδάλιος. *Scholies :* διὰ τοῦ α, αἱ Ἀριστάρχου. Voyez la note XIII, 103 sur παρδαλίων.

23. Πάνθου υἷες. Panthoüs avait trois fils : Polydamas, Euphorbe, et cet Hypérénor dont il va être question. Polydamas a montré sa vanité, XIV, 454-457.

24. Βίη Ὑπερήνορος, la force d'Hypérénor : Hypérénor. Il a été tué par Ménélas, XIV, 517. Mais sa mort est racontée sans aucun des détails que donne ici Ménélas.

25. Ἀπόνη(το),... ὤνατο, il a joui,... il a insulté. « Derivatur illud ab ὄνημι, *juvo*, « hoc ab ὄνομαι, *vitupero*. » [Bothe.] C'est à tort que les anciens grammairiens suivis par Eustathe voyaient ici le même verbe avec deux significations opposées (ἐπί τε ὠφελείας ὂν, ἐπί τε μέμψεως).

26. Ἔφατ(ο) dit plus que *pensait*, et doit être une allusion à quelque discours injurieux pour Ménélas. Cette expression, comme le fait remarquer Eustathe, commente et développe ὤνατο.

27. Οὐδέ τέ φημι, *vulgo* οὐδέ ἕ φημι. *Scholies :* διὰ τοῦ τε, οὐδέ τε, Ἀρίσταρχος.

Ὣς θην καὶ σὸν ἐγὼ λύσω μένος, εἴ κέ μευ ἄντα
στήῃς· ἀλλά σ' ἔγωγ' ἀναχωρήσαντα κελεύω
ἐς πληθὺν ἰέναι, μηδ' ἀντίος ἵστασ' ἐμεῖο,
πρίν τι κακὸν παθέειν· ῥεχθὲν δέ τε νήπιος ἔγνω.
  Ὣς φάτο, τὸν δ' οὐ πεῖθεν· ἀμειβόμενος δὲ προσηύδα·
Νῦν μὲν δή, Μενέλαε Διοτρεφὲς, ἦ μάλα τίσεις
γνωτὸν ἐμὸν, τὸν ἔπεφνες, ἐπευχόμενος δ' ἀγορεύεις·
χήρωσας δὲ γυναῖκα μυχῷ θαλάμοιο νέοιο,
ἀρητὸν δὲ τοκεῦσι γόον καὶ πένθος ἔθηκας.
Ἦ κέ σφιν δειλοῖσι γόου κατάπαυμα γενοίμην,
εἴ κεν ἐγὼ κεφαλήν τε τεὴν καὶ τεύχε' ἐνείκας
Πάνθῳ ἐν χείρεσσι βάλω καὶ Φρόντιδι δίῃ.
Ἀλλ' οὐ μὰν ἔτι δηρὸν ἀπείρητος πόνος ἔσται,
οὐδέ τ' ἀδήριτος ἤτ' ἀλκῆς ἤτε φόβοιο.
  Ὣς εἰπὼν οὔτησε κατ' ἀσπίδα πάντοσ' ἐΐσην·
οὐδ' ἔρρηξεν χαλκὸς, ἀνεγνάμφθη δέ οἱ αἰχμὴ
ἀσπίδ' ἐνὶ κρατερῇ. Ὁ δὲ δεύτερος ὤρνυτο χαλκῷ

32. Ῥεχθὲν δέ τε νήπιος ἔγνω. Ménélas donne à Euphorbe le conseil de ne pas faire comme les sots, qui ont besoin d'avoir reçu la leçon des événements pour savoir ce qu'il fallait faire, mais comme les sages, qui sont prévoyants, et qui prennent leur parti à l'avance. Il fait allusion à un proverbe analogue à celui-ci d'Hésiode, *OEuvres et Jours*, vers 216 : παθὼν δέ τε νήπιος ἔγνω (le sot lui-même, quand il a éprouvé le mal, reconnaît quel était son devoir). Didyme : ὁ ἄφρων, μετὰ τὸ περιπεσεῖν ἁμαρτήματι, γινώσκει ὅτι κακῶς ἔπραξεν· ὁ δὲ φρόνιμος προπερισκέπτεται καὶ προπερινοεῖ τὰ ἐσόμενα. C'est peut-être diminuer un peu la portée de l'expression d'Homère, que de l'assimiler, comme font Dugas-Montbel et d'autres, à celle de Fabius dans Tite-Live, XXII, 39 : « L'événement est le maître des sots. » Il faudrait, pour qu'il y eût équivalence : « L'événement est un maître qui n'est bon que pour les sots. » Ménélas doit supposer qu'Euphorbe est un homme d'esprit.

34-35. Τίσεις γνωτὸν ἐμόν, tu payeras mon frère, c'est-à-dire tu payeras le prix du sang de mon frère.

36. Νέοιο, nouveau : nouvellement construit. On construisait un appartement aux nouveaux mariés. L'épithète indique qu'Hypérénor était marié depuis peu.

37. Ἀρητόν, *exsecrandum*, qui fait pousser des imprécations : abominable; affreux. Quelques-uns écrivaient ἄρρητον (*infandum*), qui donne à peu près le même sens. Mais Aristarque repoussait formellement cette leçon. Eustathe : οὐκ εὐαρεστοῦνται οἱ παλαιοὶ τῇ τοιαύτῃ γραφῇ.

40. Φρόντιδι. Phrontis était la femme de Panthoüs et la mère d'Hypérénor et d'Euphorbe.

41. Πόνος, le travail : la lutte.

42. Ἦτ' ἀλκῆς ἤτε φόβοιο, *vel de virtute vel de fuga*, pour décider qui sera vaillant ou lâche. Bothe : « Hæc per se « dicta sunt. » Dans les *Scholies*, ces deux génitifs sont donnés comme une dépendance de πόνος. Quelques modernes les font dépendre de ἀπείρητος et de ἀδήριτος. De toutes les façons le sens reste le même.

44-46. Οὐδ' ἔρρηξεν χαλκὸς,... Voyez III, 348-350 et les notes sur ces trois vers. Ici comme là, les *Scholies* notent qu'Aristarque écrivait χαλκός, et non χαλκόν.

Ἀτρείδης Μενέλαος, ἐπευξάμενος Διὶ πατρί·
ἂψ δ' ἀναχαζομένοιο κατὰ στομάχοιο θέμεθλα
νύξ', ἐπὶ δ' αὐτὸς ἔρεισε, βαρείῃ χειρὶ πιθήσας·
ἀντικρὺ δ' ἁπαλοῖο δι' αὐχένος ἤλυθ' ἀκωκή.
Δούπησεν δὲ πεσών, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ.
Αἵματί οἱ δεύοντο κόμαι, Χαρίτεσσιν ὁμοῖαι,
πλοχμοί θ', οἳ χρυσῷ τε καὶ ἀργύρῳ ἐσφήκωντο.
Οἷον δὲ τρέφει ἔρνος ἀνὴρ ἐριθηλὲς ἐλαίης
χώρῳ ἐν οἰοπόλῳ, ὅθ' ἅλις ἀναβέβρυχεν ὕδωρ,

47. Στομάχοιο θέμεθλα, la base de la gorge : la partie inférieure du cou. Daremberg : « Sans doute Homère n'attachait pas d'autre signification à ce mot (στόμαχος) que celle que nous attachons aux expressions *gorge* ou *gosier*, dans les cas analogues, sans songer à une partie spéciale, à l'œsophage par exemple. » La traduction *imam gulam* est donc un équivalent exact de στομάχοιο θέμεθλα. D'ailleurs, Homère ne laisse point de doute sur le sens, quand il dit, vers 49, que la pointe de la lance traversa le cou d'Euphorbe : δι' αὐχένος ἤλυθ(ε). C'est à ce vers 49 qu'en appelle Didyme, pour prouver que στόμαχος, dans Homère, n'est point l'estomac : εἰ γὰρ τὸ στόμα τῆς κοιλίας ἐπεπλήγει, οὐκ ἂν ἀντικρὺς διὰ τοῦ αὐχένος τὸ δόρυ ἐφέρετο. Le passage de Virgile, *Énéide*, IX, 698-700, « .... volat Itala cornus Aera per « tenerum, stomachoque infixa sub altum « Pectus abit, » n'a qu'une ressemblance apparente avec celui d'Homère.

51-60. Αἵματί οἱ δεύοντο κόμαι,... Les anciens ont été frappés de l'intérêt qu'Homère semble prendre au triste sort d'Euphorbe. Ils pensaient, avec quelque raison, que l'importance accordée au guerrier troyen est toute relative, et que le poëte a voulu faire honneur à Patrocle, en célébrant son vainqueur. Patrocle ne pouvait pas tomber sous les coups d'un Troyen quelconque. Eustathe, d'après les critiques alexandrins : σημείωσαι δὲ ὅτι οὐδένα Τρωϊκὸν ἄνδρα πεσόντα ᾠκτίσατο πλέον τοῦ Εὐφόρβου ὁ ποιητής, σεμνύνων καὶ οὕτω τὸν τοῦ Ἀχιλλέως ἑταῖρον, ὡς ὑπὸ ἀξιολόγου ἀνδρὸς πεσόντα.

51. Χαρίτεσσιν ὁμοῖαι équivaut à ὁμοῖαι ταῖς κόμαις τῶν Χαρίτων : semblables aux cheveux des Grâces. Au lieu de Χαρίτεσσιν ὁμοῖαι, Zénodote écrivait Χαρίτεσσι μέλαιναι, rendant, comme dit Aristarque, l'expression inintelligible : ἀδιανόητον ποιῶν.

52. Ἐσφήκωντο, étaient serrés. Eustathe : σφηκοῦσθαι δὲ χρυσῷ καὶ ἀργύρῳ, τὸ σφίγγεσθαι οἱά τινι σφηκώματι, τῷ ἀπὸ χρυσοῦ καὶ ἀργύρου λεπτοτάτῳ ἑλκύσματι. La chevelure renflait en haut et en bas du lien : de là l'expression empruntée à l'idée d'une guêpe (σφηκόομαι, de σφήξ). On a vu, II, 872, III, 55 et ailleurs, combien les Asiatiques soignaient leur chevelure. Les Grecs d'alors portaient eux-mêmes de longs cheveux ; mais ils ne les chargeaient pas d'ornements comme les barbares. Les pythagoriciens approuvaient cette recherche d'élégance. Heyne : « Hos versus maxime probasse et « modulate ad lyram cecinisse Pythago- « ram, tradunt Porphyrius et Iamblichus, « vita Pythagoræ. »

53-54. Οἷον δὲ τρέφει ἔρνος.... Remarquez avec quel soin le poëte note les circonstances : l'arbre a été planté dans un endroit où rien ne gênera sa croissance, et où il ne courra pas risque de s'étioler par la sécheresse du sol ; et celui qui l'a planté ne le laisse pas à l'abandon, mais l'entretient et le nourrit (τρέφει) avec une affection particulière. Cet olivier sera donc un bel olivier ; et sa destruction par une bourrasque sera chose vraiment lamentable. Catulle, LXII, 39 : « Ut flos in septis secretus nascitur hortis, « Ignotus pecori, nullo contusus aratro, « Quem mulcent auræ, firmat sol, educat « imber. » Catulle lui-même, et en parlant

καλὸν, τηλεθάον· τὸ δέ τε πνοιαὶ δονέουσιν
παντοίων ἀνέμων, καί τε βρύει ἄνθεϊ λευκῷ·
ἐλθὼν δ' ἐξαπίνης ἄνεμος σὺν λαίλαπι πολλῇ,
βόθρου τ' ἐξέστρεψε καὶ ἐξετάνυσσ' ἐπὶ γαίῃ·
τοῖον Πάνθου υἱὸν ἐϋμμελίην Εὔφορβον
Ἀτρείδης Μενέλαος, ἐπεὶ κτάνε, τεύχε' ἐσύλα.
 Ὡς δ' ὅτε τίς τε λέων ὀρεσίτροφος, ἀλκὶ πεποιθὼς,
βοσκομένης ἀγέλης βοῦν ἁρπάσῃ, ἥτις ἀρίστη·
τῆς δ' ἐξ αὐχέν' ἔαξε, λαβὼν κρατεροῖσιν ὀδοῦσιν,
πρῶτον, ἔπειτα δέ θ' αἷμα καὶ ἔγκατα πάντα λαφύσσει,
δῃῶν· ἀμφὶ δὲ τόνγε κύνες τ' ἄνδρες τε νομῆες
πολλὰ μάλ' ἰύζουσιν ἀπόπροθεν, οὐδ' ἐθέλουσιν
ἀντίον ἐλθέμεναι· μάλα γὰρ χλωρὸν δέος αἱρεῖ·
ὣς τῶν οὔτινι θυμὸς ἐνὶ στήθεσσιν ἐτόλμα
ἀντίον ἐλθέμεναι Μενελάου κυδαλίμοιο.
Ἔνθα κε ῥεῖα φέροι κλυτὰ τεύχεα Πανθοίδαο
Ἀτρείδης, εἰ μή οἱ ἀγάσσατο Φοῖβος Ἀπόλλων,
ὅς ῥά οἱ Ἕκτορ' ἐπῶρσε, θοῷ ἀτάλαντον Ἄρηϊ,
ἀνέρι εἰσάμενος, Κικόνων ἡγήτορι Μέντῃ·

d'une fleur, n'a pas rendu tous les charmes de l'original. — Ἀναβέβρυχεν, *scatet*, sourd : jaillit. Zénodote lisait ἀναβέβροχεν (*imbibit*), de ἀναβρέχω, mouiller de nouveau, mouiller d'une façon continue. Suivant Buttmann et d'autres, ἀναβέβρυχεν et ἀναβέβροχεν, c'est tout un pour le sens. Mais ἀναβέβρυχεν se rattache naturellement à βρύω, et il s'agit certainement d'une source jaillissante.

56. Ἄνθεϊ λευκῷ. L'arbre est trop jeune encore pour donner des fruits; mais il réjouit déjà l'œil par l'abondance de ses blanches fleurs. *Scholies :* οὐ γὰρ τελεσφορεῖ τὸν καρπὸν, διὰ τὸ νέον.

57. Σὺν λαίλαπι, avec bourrasque : en bourrasque. Heyne : « λαῖλαψ non est ipse « ventus, sed venti λαβρότης sive impetus.»

58. Βόθρου τ' ἐξέστρεψε, et l'a culbuté hors de la fosse (qu'on avait creusée pour le planter). L'arbre est si violemment renversé, qu'il a les racines en l'air, ou du moins hors de terre.

63-64. Τῆς δ' ἐξ αὐχέν' ἔαξε,... Voyez XI, 175-176.

65. Δῃῶν, contracté de δηϊόων : détruisant; déchirant.

66. Ἰύζουσιν, ils crient *iou!* ils poussent de grands cris; ils tâchent d'effrayer le lion. *Scholies :* ἀγροίκῃ φωνῇ προσφωνοῦσι, παρὰ τὸ ἰοὺ ἐπίρρημα. L'exclamation ἰού était la plus forte de toutes. On l'employait surtout pour l'expression d'une joie bruyante. Voyez l'*Agamemnon* d'Eschyle, vers 24.

71. Ἀγάσσατο, *invidisset*, eût eu un sentiment de haine. Le verbe ἄγαμαι se prend souvent en mauvaise part, comme *mirari* en latin et *admirer* en français. Ici, il équivaut à φθονεῖν, et il signifie même complétement *invidere*; car Apollon *envie* à Ménélas la possession des armes d'Euphorbe, et l'empêche de s'en emparer.

73. Μέντῃ. Mentès est inconnu d'ailleurs. Le chef des Ciconiens nommé dans le *Catalogue* est Euphémus. Voyez II, 846.

καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ἕκτορ, νῦν σὺ μὲν ὧδε θέεις, ἀκίχητα διώκων,
ἵππους Αἰακίδαο δαΐφρονος· οἱ δ' ἀλεγεινοὶ
ἀνδράσι γε θνητοῖσι δαμήμεναι ἠδ' ὀχέεσθαι,
ἄλλῳ γ' ἢ Ἀχιλῆϊ, τὸν ἀθανάτη τέκε μήτηρ.
Τόφρα δέ τοι Μενέλαος Ἀρήϊος, Ἀτρέος υἱὸς,
Πατρόκλῳ περιβὰς Τρώων τὸν ἄριστον ἔπεφνεν,
Πανθοΐδην Εὔφορβον, ἔπαυσε δὲ θούριδος ἀλκῆς.
Ὣς εἰπὼν ὁ μὲν αὖτις ἔβη θεὸς ἂμ πόνον ἀνδρῶν·
Ἕκτορα δ' αἰνὸν ἄχος πύκασε φρένας ἀμφιμελαίνας.
Πάπτηνεν δ' ἄρ' ἔπειτα κατὰ στίχας· αὐτίκα δ' ἔγνω
τὸν μὲν ἀπαινύμενον κλυτὰ τεύχεα, τὸν δ' ἐπὶ γαίῃ
κείμενον· ἔρρει δ' αἷμα κατ' οὐταμένην ὠτειλήν.
Βῆ δὲ διὰ προμάχων, κεκορυθμένος αἴθοπι χαλκῷ,
ὀξέα κεκληγὼς, φλογὶ εἴκελος Ἡφαίστοιο
ἀσβέστῳ· οὐδ' υἱὸν λάθεν Ἀτρέος ὀξὺ βοήσας·
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
Ὤ μοι ἐγὼν, εἰ μέν κε λίπω κάτα τεύχεα καλὰ
Πάτροκλόν θ', ὃς κεῖται ἐμῆς ἕνεκ' ἐνθάδε τιμῆς·
μή τίς μοι Δαναῶν νεμεσήσεται, ὅς κεν ἴδηται.
Εἰ δέ κεν Ἕκτορι, μοῦνος ἐὼν, καὶ Τρωσὶ μάχωμαι

76-78. Ἵππους Αἰακίδαο.... Voyez X, 402-404.

76. Ἵππους (*scilicet*) *equos*. D'après les traditions de l'Ecole d'Alexandrie, c'est Posidonius, l'*anagnoste* (le lecteur ou répétiteur) d'Aristarque, qui a fait admettre à Aristarque que le mot ἀκίχητα avait pour commentaire ἵππους Αἰακίδαο. Ceci ferait supposer que quelques-uns rapportaient ἀχίκητα à θέεις, et qu'ils ponctuaient : θέεις ἀχίκητα, διώκων ἵππους.

80. Περιβάς, ayant défendu : en défendant. Voyez plus haut la note du vers 4.

83. Ἀμφιμελαίνας. Quelques anciens l'écrivaient en deux mots, et faisaient dépendre φρένας de ἀμφί. Le manuscrit de Venise donne cette leçon, et Eustathe la signale : τινὰ τῶν ἀντιγράφων οὐ μίαν σύνθετον οἴδασι λέξιν, ἀλλὰ δύο. Mais φρένες ἀμφιμέλαιναι est une expression d'Homère, toute spéciale pour la peinture d'une émotion violente. Voyez les notes I, 103.

86. Κατ' οὐταμένην ὠτειλήν. Voyez la note XIV, 518.

89. Ἀσβέστῳ· οὐδ'. Il y a synizèse d'un mot à l'autre : τῳ-οὐδ ne font qu'une syllabe. Barnes et d'autres trouvent la synizèse trop forcée, vu surtout le point en haut qui sépare les deux mots. Ils rétablissent la quantité naturelle en corrigeant le texte, et en mettant υἷα au lieu de υἱόν, λάθ' au lieu de λάθεν, comme il suit : ἀσβέστῳ· οὐδ' υἷα λάθ'.

93. Μή τις (*ne quis*) et plus bas, vers 95, μή πως (*ne qua*), sous-entendu : je crains ; il est à craindre. Eustathe : λείπει συνήθως ἐν τούτοις τὸ δέδοικα.

αἰδεσθείς, μή πώς με περιστήωσ' ἕνα πολλοί·
Τρῶας δ' ἐνθάδε πάντας ἄγει κορυθαίολος Ἕκτωρ.
Ἀλλὰ τίη μοι ταῦτα φίλος διελέξατο θυμός;
Ὁππότ' ἀνὴρ ἐθέλῃ πρὸς δαίμονα φωτὶ μάχεσθαι,
ὅν κε θεὸς τιμᾷ, τάχα οἱ μέγα πῆμα κυλίσθη.
Τῷ μ' οὔτις Δαναῶν νεμεσήσεται, ὅς κεν ἴδηται
Ἕκτορι χωρήσαντ', ἐπεὶ ἐκ θεόφιν πολεμίζει.
Εἰ δέ που Αἴαντός γε βοὴν ἀγαθοῖο πυθοίμην,
ἄμφω κ' αὖτις ἰόντες ἐπιμνησαίμεθα χάρμης,
καὶ πρὸς δαίμονά περ, εἴ πως ἐρυσαίμεθα νεκρὸν
Πηλείδῃ Ἀχιλῆϊ· κακῶν δέ κε φέρτατον εἴη.
Ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν,
τόφρα δ' ἐπὶ Τρώων στίχες ἤλυθον· ἦρχε δ' ἄρ' Ἕκτωρ.
Αὐτὰρ ὅγ' ἐξοπίσω ἀνεχάζετο, λεῖπε δὲ νεκρὸν,
ἐντροπαλιζόμενος ὥστε λὶς ἠϋγένειος,
ὅν ῥα κύνες τε καὶ ἄνδρες ἀπὸ σταθμοῖο δίωνται
ἔγχεσι καὶ φωνῇ· τοῦ δ' ἐν φρεσὶν ἄλκιμον ἦτορ
παχνοῦται, ἀέκων δέ τ' ἔβη ἀπὸ μεσσαύλοιο·
ὣς ἀπὸ Πατρόκλοιο κίε ξανθὸς Μενέλαος.
Στῆ δὲ μεταστρεφθεὶς, ἐπεὶ ἵκετο ἔθνος ἑταίρων,
παπταίνων Αἴαντα μέγαν, Τελαμώνιον υἱόν.
Τὸν δὲ μάλ' αἶψ' ἐνόησε μάχης ἐπ' ἀριστερὰ πάσης,
θαρσύνονθ' ἑτάρους καὶ ἐποτρύνοντα μάχεσθαι·

95. Περιστήωσ(ι) pour περιστῶσι. Ancienne variante, περιστείωσ'.

98. Πρὸς δαίμονα, contre un dieu : contre la volonté d'un dieu; malgré la volonté d'un dieu.

99. Κυλίσθη, *volvi solet*, ne manque pas de rouler (de descendre, de tomber).

101. Χωρήσαντ(α), sous-entendu ἐμέ : moi cédant la place.

103. Ἰόντες. Zénodote, ἰόντε.

104. Εἴ πως, *si quo modo*, voyant à : tâchant de.

105. Ἀχιλῆϊ équivaut à Ἀχιλῆος χάριν : pour faire plaisir à Achille. — Φέρτατον, le meilleur, c'est-à-dire le plus tolérable.

106. Ἕως ὁ. Voyez la note I, 193.

109. Ἐντροπαλιζόμενος. Voyez la note VI, 496. — Ἠϋγένειος. Voyez la note XV, 275.

110. Δίωνται. Ancienne variante, δίενται.

112. Παχνοῦται. Il ne faut pas prendre ce mot au sens de notre expression *se glace*. Le lion n'est que contrarié. La traduction *cohorrescit* (il a un frisson) rend très bien le mot. C'est comme un froid qui le saisit, quand il reconnaît que son entreprise est vaine. *Scholies :* φρίσσει, ἢ λυπεῖται. Il y a tout à la fois, dans παχνοῦνται, et le désappointement et son effet sur le lion

θεσπέσιον γάρ σφιν φόβον ἔμβαλε Φοῖβος Ἀπόλλων.
Βῆ δὲ θέειν, εἶθαρ δὲ παριστάμενος ἔπος ηὔδα·
Αἶαν, δεῦρο, πέπον, περὶ Πατρόκλοιο θανόντος
σπεύσομεν, αἴ κε νέκυν περ Ἀχιλλῆϊ προφέρωμεν
γυμνόν· ἀτὰρ τάγε τεύχε' ἔχει κορυθαίολος Ἕκτωρ.
Ὣς ἔφατ', Αἴαντι δὲ δαΐφρονι θυμὸν ὄρινεν.
Βῆ δὲ διὰ προμάχων, ἅμα δὲ ξανθὸς Μενέλαος.
Ἕκτωρ μὲν Πάτροκλον, ἐπεὶ κλυτὰ τεύχε' ἀπηύρα,
ἕλκ', ἵν' ἀπ' ὤμοιϊν κεφαλὴν τάμοι ὀξέϊ χαλκῷ,
τὸν δὲ νέκυν Τρῳῇσιν ἐρυσσάμενος κυσὶ δοίη.
Αἴας δ' ἐγγύθεν ἦλθε, φέρων σάκος ἠύτε πύργον.
Ἕκτωρ δ' ἂψ ἐς ὅμιλον ἰὼν ἀνεχάζεθ' ἑταίρων,
ἐς δίφρον δ' ἀνόρουσε· δίδου δ' ὅγε τεύχεα καλὰ
Τρωσὶ φέρειν προτὶ ἄστυ, μέγα κλέος ἔμμεναι αὐτῷ.
Αἴας δ' ἀμφὶ Μενοιτιάδῃ σάκος εὐρὺ καλύψας
ἑστήκειν, ὥς τίς τε λέων περὶ οἷσι τέκεσσιν,
ᾧ ῥά τε νήπι' ἄγοντι συναντήσωνται ἐν ὕλῃ
ἄνδρες ἐπακτῆρες· ὁ δέ τε σθένεϊ βλεμεαίνει·

121. Σπεύσομεν au subjonctif, pour σπεύσωμεν. — Περ, *saltem*, du moins. Tout ce qu'on peut espérer, c'est d'avoir le cadavre.

122. Τάγε τεύχε(α), *illa arma*, les belles armes (d'Achille).

126-127. Ἕλκ', ἵν' ἀπ' ὤμοιϊν.... Ces deux vers, comme le remarquaient les critiques alexandrins expliquent et justifient la manière dont Achille traitera le cadavre d'Hector. Eustathe : οὕτω μὲν ὠμὸς ὢν Ἕκτωρ, εἰκότως τοιοῦτον εὑρήσει τὸν Ἀχιλλέα. C'est la réponse qu'ils faisaient à ceux qui accusent Achille de cruauté, et qui, même chez les anciens, étaient nombreux, comme Eustathe le dit en propres termes : μέμφονται πολλοὶ τὸν ἥρωα τῆς ὠμότητος.

128. Αἴας δ' ἐγγύθεν ἦλθε,... Voyez VII, 219.

133. Λέων, quoique du masculin, ne peut être ici qu'une lionne. Zénodote retranchait la comparaison, à cause de ce lion menant ses petits : ὅτι οἱ ἄρσενες λέοντες οὐ σκυμναγωγοῦσιν, ἀλλὰ θήλειαι μόναι. Nous ne savons pas comment il arrangeait le texte; mais nous savons qu'il supprimait trois vers. Nous savons aussi qu'il avait une autorité, dans le texte de Chios. Didyme : παρὰ Ζηνοδότῳ καὶ ἐν τῇ Χίᾳ οὐκ ἦσαν οἱ τρεῖς στίχοι. Le mot λέαινα n'est point chez Homère. Mais il est bizarre que λέων, désignant la femelle, ne soit pas du féminin. Homère aurait-il fait un lion de fantaisie? C'est mon opinion; mais je ne la donne que sous toutes réserves. Il est évident pour moi que le poëte ne connaît le terrible félin que par de très-vagues ouï-dire. Nous l'avons vu faisant chasser deux lions de compagnie (V, 554); il a même été jusqu'a nous montrer des lions se mettant à deux pour emporter une chèvre (XIII, 198). Pourquoi ne ferait-il pas du lion mâle un père menant ses petits?

135. Ἄνδρες ἐπακτῆρες, des hommes qui lancent (les chiens) : des chasseurs. Le mot κυνηγός, chasseur, signifie proprement, celui qui mène, celui qui lance les chiens.

πᾶν δέ τ' ἐπισκύνιον κάτω ἕλκεται, ὄσσε καλύπτων·
ὣς Αἴας περὶ Πατρόκλῳ ἥρωϊ βεβήκει.
Ἀτρεΐδης δ' ἑτέρωθεν, Ἀρηΐφιλος Μενέλαος,
ἑστήκει, μέγα πένθος ἐνὶ στήθεσσιν ἀέξων.
Γλαῦκος δ', Ἱππολόχοιο πάϊς, Λυκίων ἀγὸς ἀνδρῶν,
Ἕκτορ' ὑπόδρα ἰδὼν χαλεπῷ ἠνίπαπε μύθῳ·
Ἕκτορ, εἶδος ἄριστε, μάχης ἄρα πολλὸν ἐδεύεο.
Ἦ σ' αὔτως κλέος ἐσθλὸν ἔχει, φύξηλιν ἐόντα.
Φράζεο νῦν, ὅππως κε πόλιν καὶ ἄστυ σαώσεις
οἷος σὺν λαοῖσι, τοὶ Ἰλίῳ ἐγγεγάασιν·
οὐ γάρ τις Λυκίων γε μαχησόμενος Δαναοῖσιν
εἶσι περὶ πτόλιος, ἐπεὶ οὐκ ἄρα τις χάρις ἦεν
μάρνασθαι δηΐοισιν ἐπ' ἀνδράσι νωλεμὲς αἰεί.
Πῶς κε σὺ χείρονα φῶτα σαώσειας μεθ' ὅμιλον,
σχέτλι', ἐπεὶ Σαρπηδόν', ἅμα ξεῖνον καὶ ἑταῖρον,
κάλλιπες Ἀργείοισιν ἕλωρ καὶ κύρμα γενέσθαι;
Ὅς τοι πόλλ' ὄφελος γένετο, πτόλεΐ τε καὶ αὐτῷ,
ζωὸς ἐών· νῦν δ' οὔ οἱ ἀλαλκέμεναι κύνας ἔτλης.

136. Ἐπισκύνιον, la peau des sourcils, par conséquent les sourcils eux-mêmes.

137. Περὶ.... βεβήκει, protégeait. Voy. plus haut la note du vers 4.

142. Ἕκτορ. Bothe, Ἕκτωρ. On peut adopter indifféremment l'une ou l'autre forme. La finale ορ est longue, si Homère disait Ϝεῖδος, et le nominatif, chez Homère, est souvent pour le vocatif. Les manuscrits que nous possédons varient; et l'écriture primitive ne distinguait pas deux sortes d'*o*. — Ἐδεύεο, synizèse. Le mot ne compte que pour trois syllabes. Quelques-uns proposent de lire ἐδεύου, ou même ἐδεύευ. Il est probable que le son εο monosyllabique n'était ni ευ ni ου, et qu'il tenait à la fois de l'un et de l'autre. — Glaucus reproche à Hector de n'avoir pas fait, dans le combat, tout ce qu'il aurait pu faire. Μάχης ἐδεύεο signifie proprement : tu es resté au-dessous du combat. La traduction *bellica virtute eges* n'est qu'un à peu près. La suite du discours montre bien qu'il faut entendre le reproche dans son sens littéral. Glaucus voudrait qu'Hector eût sauvé Sarpédon. Voyez la note XIII, 310, sur δεύεσθαι πολέμοιο.

143. Αὔτως (*sic*) équivaut ici à *immerito :* sans motif; on ne sait pourquoi.

144. Πόλιν καὶ ἄστυ, *arcem et urbem*, la ville haute et la ville basse : Pergame et Ilion. Le mot πόλις est souvent, chez les poëtes, synonyme d'ἀκρόπολις. Quelques anciens voyaient ici une simple tautologie poétique. D'autres entendaient, par πόλιν, l'État.

147. Εἶσι, marchera (de εἶμι, aller). — Χάρις, gratitude (de la part d'Hector et des Troyens).

148. Μάρνασθαι équivaut à τοῦ μάρνασθαι : du combattre; pour la peine que les Lyciens se donnent à combattre.

149. Μεθ' ὅμιλον. Zénodote, μεθ' ὁμίλου.

151. Κάλλιπες. Glaucus croit naturellement que le cadavre de Sarpédon est resté aux mains des Grecs.

153. Κύνας. Zénodote écrivait κύον, au vocatif singulier. Avec cette leçon, la phrase était, ce semble, incomplète.

Τῷ νῦν εἴ τις ἐμοὶ Λυκίων ἐπιπείσεται ἀνδρῶν,
οἴκαδ' ἴμεν· Τροίῃ δὲ πεφήσεται αἰπὺς ὄλεθρος.
Εἰ γὰρ νῦν Τρώεσσι μένος πολυθαρσὲς ἐνείη,
ἄτρομον, οἷόν τ' ἄνδρας ἐσέρχεται, οἳ περὶ πάτρης
ἀνδράσι δυσμενέεσσι πόνον καὶ δῆριν ἔθεντο,
αἶψά κε Πάτροκλον ἐρυσαίμεθα Ἴλιον εἴσω.
Εἰ δ' οὗτος προτὶ ἄστυ μέγα Πριάμοιο ἄνακτος
ἔλθοι τεθνηὼς, καί μιν ἐρυσαίμεθα χάρμης,
αἶψά κεν Ἀργεῖοι Σαρπηδόνος ἔντεα καλὰ
λύσειαν, καί κ' αὐτὸν ἀγοίμεθα Ἴλιον εἴσω.
Τοίου γὰρ θεράπων πέφατ' ἀνέρος, ὃς μέγ' ἄριστος
Ἀργείων παρὰ νηυσὶ καὶ ἀγχέμαχοι θεράποντες.
Ἀλλὰ σύγ' Αἴαντος μεγαλήτορος οὐκ ἐτάλασσας
στήμεναι ἄντα, κατ' ὄσσε ἰδὼν δηΐων ἐν ἀϋτῇ,
οὐδ' ἰθὺς μαχέσασθαι, ἐπεὶ σέο φέρτερός ἐστιν.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Γλαῦκε, τίη δὲ σὺ τοῖος ἐὼν ὑπέροπλον ἔειπες;
Ὢ πόποι, ἦ τ' ἐφάμην σε περὶ φρένας ἔμμεναι ἄλλων,

155. Ἴμεν. Ancienne variante, ἴω. Ἴμεν signifie : nous partons; nous partirons. Quelques-uns ne mettent pas de virgule après ἀνδρῶν. Alors ἴμεν est un infinitif, et peut s'expliquer de deux manières : ou par l'ellipse d'une phrase facile à sous-entendre (*ce sera bien*) ; ou en prenant comme explétif, comme simple reprise, la conjonction δέ qui est après Τροίῃ. Les anciens admettaient les trois explications; mais ils préféraient ἴμεν indicatif. La traduction *iverint* ne concorde avec aucune des trois explications antiques. Elle suppose ἴμεν dans le sens de l'impératif. Mais Glaucus ne commanderait point : il s'adresserait seulement au bon vouloir de ses compagnons. Il n'était pas roi des Lyciens; et son père Hippolochus ne l'avait point autorisé à ramener l'armée. — Πεφήσεται, apparaîtra : deviendra manifeste; sera inévitable.

161. Χάρμης, *e pugna*, hors du champ de bataille.

163. Αὐτόν, lui, c'est-à-dire son corps.

164. Πέφατ' pour πέφαται ou πέφατο. C'est le parfait ou le plus-que-parfait passif de φένω. Les *Scholies* entendent, πέφαται, et le traduisent par ἀνήρηται (a été tué).

166. Οὐκ ἐτάλασσας, *non sustinuisti*, tu n'as pas eu le courage.

167. Ὄσσε (les deux yeux) équivaut ici à πρόσωπον (la face d'Ajax). Cependant on peut prendre pour une intention poétique le rapprochement des mots *ayant regardé* et *les deux yeux*. L'œil d'Hector n'a pu soutenir l'éclat terrible de l'œil d'Ajax.

170. Τοῖος ἐών (étant tel) est pris en bonne part, comme on le voit dans la phrase suivante. Hector n'est blessé qu'à demi des reproches de Glaucus. Il reconnaît que Glaucus a des raisons au moins spécieuses de parler comme il le fait. *Scholies :* ἐπεὶ δὲ δικαίως ἀγανακτεῖ, φέρει αὐτὸν ὀνειδίζοντα. Hector s'étonne seulement qu'un homme aussi distingué que Glaucus n'ait pas réfléchi davantage, avant de dire à un ami des choses outrageantes.

171. Ὢ πόποι. Zénodote écrivait ὢ πέ-

τῶν ὅσσοι Λυκίην ἐριβώλακα ναιετάουσιν·
νῦν δέ σευ ὠνοσάμην πάγχυ φρένας, οἷον ἔειπες·
ὅστε με φῂς Αἴαντα πελώριον οὐχ ὑπομεῖναι.
Οὔτοι ἐγὼν ἔρριγα μάχην οὐδὲ κτύπον ἵππων·
ἀλλ' αἰεί τε Διὸς κρείσσων νόος αἰγιόχοιο,
ὅστε καὶ ἄλκιμον ἄνδρα φοβεῖ καὶ ἀφείλετο νίκην
ῥηϊδίως, ὁτὲ δ' αὐτὸς ἐποτρύνει μαχέσασθαι.
Ἀλλ' ἄγε δεῦρο, πέπον, παρ' ἔμ' ἵστασο, καὶ ἴδε ἔργον·
ἠὲ πανημέριος κακὸς ἔσσομαι, ὡς ἀγορεύεις,
ἤ τινα καὶ Δαναῶν ἀλκῆς, μάλα περ μεμαῶτα,
σχήσω ἀμυνέμεναι περὶ Πατρόκλοιο θανόντος.
Ὣς εἰπὼν Τρώεσσιν ἐκέκλετο μακρὸν ἀΰσας·
Τρῶες καὶ Λύκιοι καὶ Δάρδανοι ἀγχιμαχηταί,
ἀνέρες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς,
ὄφρ' ἂν ἐγὼν Ἀχιλῆος ἀμύμονος ἔντεα δύω
καλά, τὰ Πατρόκλοιο βίην ἐνάριξα κατακτάς.

πον, et cette leçon avait des approbateurs. Le scholiaste A : οὐ κακῶς.— Περὶ φρένας ἔμμεναι, c'est-à-dire περιεῖναι φρένας : l'emporter en sagesse.

172. Τῶν ὅσσοι.... Ce vers n'a point d'obel dans le manuscrit de Venise ; mais nous savons qu'Aristarque le condamnait, comme affaiblissant l'expression de la pensée d'Hector. Le scholiaste A : μεμείωκε τὴν ἔμφασιν, καὶ τὰ τοιαῦτα εἴωθεν ἀθετεῖν ὁ Ἀρίσταρχος. Le principe d'athétèse allégué ici est en soi d'une rigueur excessive ; et l'on ne voit pas pourquoi, dans le cas de Glaucus, Hector devrait dire en général que Glaucus est le plus sage des hommes, et non le plus sage des Lyciens.

173. Σευ. Zénodote, σε.

176. Αἰγιόχοιο. Ancienne variante, ἠέ περ ἀνδρός.

177-178. Ὅστε καὶ ἄλκιμον.... Ces deux vers, si mal placés ailleurs, XVI, 689-690, développent admirablement ici cette pensée : Que les hommes ne font pas tout ce qu'ils veulent, et que le dieu suprême les mène à son gré.

178. Ὁτέ. Aristophane de Byzance, τότε. Avec cette leçon, il y aurait une sorte de contradiction dans la pensée. Ce n'est pas le jour où le brave est vaincu, qu'il remportera la victoire ; c'est un autre jour. — Ὁτὲ δ(έ) répond à ὁτὲ μέν, sous-entendu dans le premier membre de la phrase.

180-181. Ἠὲ.... ἤ, *aut.... aut*, sous-entendu πότερον (*utrum*, si).

181-182. Ἤ τινα καὶ Δαναῶν.... Construisez : ἢ καὶ σχήσω ἀλκῆς τινὰ Δαναῶν, ou bien (si) j'empêcherai quelqu'un des Grecs de déployer sa vaillance. Ce quelqu'un est Ménélas, de qui Hector compte bien avoir raison. Dindorf et d'autres mettent la virgule après Δαναῶν, et font dépendre ἀλκῆς de μεμαῶτα : *fortitudine promptissimum*. Avec les deux leçons, la phrase dit exactement la même chose. Mais la vulgate s'autorise du vers II, 275 : Ὃς τὸν λωβητῆρα ἐπεσβόλον ἔσχ' ἀγοράων.

187. Πατρόκλοιο βίην, dans la bouche d'Hector, dit plus que Πάτροκλον. C'est le brave, le terrible Patrocle. On peut, à la rigueur, prendre simplement cette expression pour le synonyme homérique du héros ; mais l'intention honorifique semble manifeste.

Ὣς ἄρα φωνήσας ἀπέβη κορυθαίολος Ἕκτωρ
δηΐου ἐκ πολέμοιο· θέων δ' ἐκίχανεν ἑταίρους
ὦκα μάλ', οὔπω τῆλε, ποσὶ κραιπνοῖσι μετασπών,
οἳ προτὶ ἄστυ φέρον κλυτὰ τεύχεα Πηλείωνος.
Στὰς δ' ἀπάνευθε μάχης πολυδακρύου, ἔντε' ἄμειβεν·
ἤτοι ὁ μὲν τὰ ἃ δῶκε φέρειν προτὶ Ἴλιον ἱρὴν,
Τρωσὶ φιλοπτολέμοισιν· ὁ δ' ἄμβροτα τεύχεα δῦνεν
Πηλείδεω Ἀχιλῆος, ἅ οἱ θεοὶ Οὐρανίωνες
πατρὶ φίλῳ ἔπορον· ὁ δ' ἄρα ᾧ παιδὶ ὄπασσεν
γηράς· ἀλλ' οὐχ υἱὸς ἐν ἔντεσι πατρὸς ἐγήρα.
Τὸν δ' ὡς οὖν ἀπάνευθεν ἴδεν νεφεληγερέτα Ζεὺς,
τεύχεσι Πηλείδαο κορυσσόμενον θείοιο,
κινήσας ῥα κάρη, προτὶ ὃν μυθήσατο θυμόν·
Ἆ δείλ', οὐδέ τί τοι θάνατος καταθύμιός ἐστιν,
ὃς δή τοι σχεδὸν εἶσι· σὺ δ' ἄμβροτα τεύχεα δύνεις
ἀνδρὸς ἀριστῆος, τόντε τρομέουσι καὶ ἄλλοι.
Τοῦ δὴ ἑταῖρον ἔπεφνες ἐνηέα τε κρατερόν τε·
τεύχεα δ' οὐ κατὰ κόσμον ἀπὸ κρατός τε καὶ ὤμων

191. Πηλείωνος, *vulgo* Πηλείδαο.

192. Πολυδακρύου, *vulgo* πολυδακρύτου, qui fausse le mètre, ayant la pénultième longue. Heyne proposait πολυδάκρυος, de πολύδακρυς, qui donnerait une harmonie plus agréable. Mais les manuscrits n'autorisent que πολυδακρύου et πολυδακρύτου. — Ἔντε' ἄμειβεν. Ce n'est point par vanité qu'Hector revêt les armes d'Achille. C'est pour être plus sûr d'accomplir l'exploit qu'il a promis à Glaucus. Il sait que ces armes sont une œuvre divine, et qu'elles ont des vertus que n'ont pas les siennes.

193. Τὰ ἅ, *illa sua*, les autres qui étaient à lui : les siennes.

195-196. Οἱ.... πατρί, au père à lui : à son père (à Pélée).

197. Γηράς, ayant vieilli. C'est le participe aoriste de γηράναι, équivalent poétique de γηράω ou γηράσκω. Quelques anciens y voyaient γηράσας syncopé. Eustathe donne les deux explications du mot ; mais la première est la vraie. — Plusieurs modernes se sont choqués du rapprochement γηράς, ἐγήρα. Mais Homère est plein de naïves réflexions de ce genre. Attribuer ce vers à quelque scholiaste, comme font Payne Knight et Dugas-Montbel, c'est faire tort à Homère d'une de ses beautés. Ce n'est pas là de l'esprit de scholiaste. C'est la poésie d'un cœur neuf, qui s'intéresse à tout, qui s'émerveille de tout, et qui dit tout ce qu'il sent. Un raffiné ne trouverait pas ces choses.

202. Σχεδόν, proche. Ce mot, dans Homère, est toujours un adverbe de lieu. — Εἶσι (s'avance), *vulgo* ἐστι (est). La leçon d'Aristarque est bien préférable à la vulgate.

203. Καὶ ἄλλοι, même les autres, c'est-à-dire tous les autres. Voyez la même expression, VII, 112, et le commentaire qu'en fait Homère par la bouche d'Agamemnon.

205. Οὐ κατὰ κόσμον, *non secundum fas*. Jupiter trouve mauvais qu'Hector, qui n'est qu'un simple mortel, et non comme Achille le fils d'une déesse, se revête d'armes divines.

εἵλευ· ἀτάρ τοι νῦν γε μέγα κράτος ἐγγυαλίξω,
τῶν ποινὴν, ὅ τοι οὔτι μάχης ἐκ νοστήσαντι
δέξεται Ἀνδρομάχη κλυτὰ τεύχεα Πηλείωνος.
Ἦ, καὶ κυανέησιν ἐπ' ὀφρύσι νεῦσε Κρονίων.
Ἕκτορι δ' ἥρμοσε τεύχε' ἐπὶ χροΐ· δῦ δέ μιν Ἄρης
δεινὸς, ἐνυάλιος· πλῆσθεν δ' ἄρα οἱ μέλε' ἐντὸς
ἀλκῆς καὶ σθένεος· μετὰ δὲ κλειτοὺς ἐπικούρους
βῆ ῥα μέγα ἰάχων· ἰνδάλλετο δέ σφισι πᾶσιν,
τεύχεσι λαμπόμενος, μεγαθύμῳ Πηλείωνι.
Ὤτρυνεν δὲ ἕκαστον ἐποιχόμενος ἐπέεσσιν,
Μέσθλην τε Γλαῦκόν τε, Μέδοντά τε Θερσίλοχόν τε,
Ἀστεροπαῖόν τε Δεισήνορά θ' Ἱππόθοόν τε,
Φόρκυν τε Χρομίον τε, καὶ Ἔννομον οἰωνιστήν·
τοὺς ὅγ' ἐποτρύνων ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Κέκλυτε, μυρία φῦλα περικτιόνων ἐπικούρων·
οὐ γὰρ ἐγὼ πληθὺν διζήμενος οὐδὲ χατίζων
ἐνθάδ' ἀφ' ὑμετέρων πολίων ἤγειρα ἕκαστον,

206. Εἵλευ, forme éolienne, pour εἵλεο, εἵλου : tu as ravi; tu as emporté. — Τοι pour σοι : à toi.

207. Τῶν ποινὴν,... Ce vers se termine par trois spondées. — Ὅ dans le sens de ὅτι : parce que. — Τῶν.... ὅ équivaut à διὰ τούτου ὅτι : compensation, dédommagement de ce que. — Τοι, de toi, ou par toi. Voyez la note II, 186. Il est impossible, ici, de ne pas faire de τοι le complément de δέξεται.

209. Ἦ, καὶ κυανέησιν.... Voyez I, 528.

210. Ἥρμοσε, *apta erant*, allaient bien. Aristarque fait de ἥρμοσε un verbe actif (Ζεὺς ἥρμοσε). Il fallait, selon lui, une opération divine, pour que les armes d'Achille pussent s'adapter à la personne d'Hector : οὐ γὰρ Ἀχιλλεῖ ὁ Ἕκτωρ ἰσομεγέθης. Homère dit en effet, XVIII, 26, qu'Achille était de très-grande taille. Mais Homère ne dit nulle part qu'Hector fût petit, ni même qu'il ne fût pas plus grand qu'Achille. Il est donc permis de supposer les deux rivaux de taille égale, et de même âge à peu près, par conséquent de corpulence analogue.

213. Ἰνδάλλετο, il ressemblait. *Scholies* : εἰκάζετο, ὡμοιοῦτο. Ce que les modernes ont écrit contre cette interprétation ne tient pas en présence de la leçon d'Aristarque au vers suivant.

214. Τεύχεσι.... Ce vers se termine par trois spondées. — Μεγαθύμῳ Πηλείωνι, *vulgo* μεγαθύμου Πηλείωνος. *Scholies* : οὕτως Ἀρίσταρχος, κατὰ δοτικήν. Le manuscrit de Venise donne aussi le datif.

215. Ὤτρυνεν. Zénodote, ὄτρυνεν.

216-218. Μέσθλην τε.... Quelques-uns de ces chefs ont été énumérés dans le *Catalogue;* les autres sont inconnus.

218. Χρόμιον. Chromius, suivant Heyne, est le même que Chromis, le chef des Mysiens. Voyez II, 858.

221. Οὐδὲ χατίζων, et n'ayant pas un pressant besoin (de nombreux auxiliaires). Hector dit que ce n'est pas uniquement par ostentation, qu'il entretient une si grande armée. J'entends littéralement πληθὺν διζήμενος. Si l'on en fait, comme le veut Bothe, l'équivalent de πλήθους δεόμενος, on est obligé de supposer une négation sous-entendue, et l'on n'a, comme résultat, qu'une pure tautologie.

ἀλλ' ἵνα μοι Τρώων ἀλόχους καὶ νήπια τέκνα
προφρονέως ῥύοισθε φιλοπτολέμων ὑπ' Ἀχαιῶν.
Τὰ φρονέων, δώροισι κατατρύχω καὶ ἐδωδῇ
λαούς, ὑμέτερον δὲ ἑκάστου θυμὸν ἀέξω.
Τῷ τις νῦν ἰθὺς τετραμμένος, ἢ ἀπολέσθω,
ἠὲ σαωθήτω· ἡ γὰρ πολέμου ὀαριστύς.
Ὃς δέ κε Πάτροκλον, καὶ τεθνηῶτά περ, ἔμπης
Τρῶας ἐς ἱπποδάμους ἐρύσῃ, εἴξῃ δέ οἱ Αἴας,
ἥμισυ τῷ ἐνάρων ἀποδάσσομαι, ἥμισυ δ' αὐτὸς
ἕξω ἐγώ· τὸ δέ οἱ κλέος ἔσσεται, ὅσσον ἐμοί περ.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἰθὺς Δαναῶν βρίσαντες ἔβησαν,
δούρατ' ἀνασχόμενοι· μάλα δέ σφισιν ἔλπετο θυμὸς
νεκρὸν ὑπ' Αἴαντος ἐρύειν Τελαμωνιάδαο·
νήπιοι· ἦ τε πολέσσιν ἐπ' αὐτῷ θυμὸν ἀπηύρα.
Καὶ τότ' ἄρ' Αἴας εἶπε βοὴν ἀγαθὸν Μενέλαον·
Ὦ πέπον, ὦ Μενέλαε Διοτρεφές, οὐκέτι νῶϊ
ἔλπομαι αὐτώ περ νοστησέμεν ἐκ πολέμοιο.

224. Ὑπ' Ἀχαιῶν dépend de ῥύοισθε, suivant quelques-uns; et la phrase signifie alors : que vous retiriez de dessous les Grecs. D'autres prennent ὑπό dans le sens de ἀπό. Édition Didot : *defenderetis ab Achivis.* D'autres entendent, par ὑπ' Ἀχαιῶν : quand nous sommes sous les coups des Grecs; dans notre lutte avec les Grecs. Bothe : « Orator diceret : *hoc bello.* » Le vers 235 semble appuyer la première de ces explications.

225-226. Κατατρύχω.... λαούς, j'épuise les peuples : j'épuise les Troyens. Ce sont les Troyens qui entretenaient les troupes alliées.

226. Θυμὸν ἀέξω, j'augmente le courage. Ajoutez : à l'aide des libéralités fournies par les Troyens.

228. Ἡ équivaut à αὕτη, et même à τοιαύτη. — Πολέμου ὀαριστύς, l'alternative de la guerre. Le mot ὀαριστύς donne l'idée de deux personnes qui conversent, de deux dires qui se répondent, et par conséquent de deux choses en présence, comme ici vaincre ou mourir.

229. Ἔμπης (*tamen*) est opposé à περ (*quanquam*). Voyez la note XIV, 1. C'est pour bien marquer le sens, qu'on met une virgule après περ. Sans cela, ἔμπης semblerait se rapporter à τεθνηῶτα, et signifier *omnino* (entièrement).

231. Τῷ. Villoison, τῶν. La leçon du manuscrit de Venise est inadmissible, puisque Hector parle des dépouilles en général. Elle a d'ailleurs l'inconvénient de retrancher le mot essentiel de la phrase : τῷ, à lui. On pourrait le suppléer mentalement; mais la pensée d'Hector perdrait de sa précision et de son énergie.

233. Δαναῶν, contre les Grecs.

234. Ἔλπετο. Ancienne variante, ἤθελε.

235. Ὑπ' Αἴαντος. Voyez plus haut la note du vers 224.

238. Ὦ πέπον,... Voyez VI, 55 et la note sur ce vers. Ici, on pourrait prendre πέπον, à la rigueur, pour un terme d'affection. Cependant le ton du discours montre qu'Ajax n'est pas plus content de Ménélas que de lui-même; et l'on peut assimiler à peu près complétement les deux passages.

239. Αὐτώ περ, *vel ipsos*, même nos deux personnes. A plus forte raison le cadavre restera-t-il aux mains des Troyens.

Οὔτι τόσον νέκυος περιδείδια Πατρόκλοιο,
ὅς κε τάχα Τρώων κορέει κύνας ἠδ' οἰωνοὺς,
ὅσσον ἐμῇ κεφαλῇ περιδείδια, μή τι πάθῃσιν,
καὶ σῇ· ἐπεὶ πολέμοιο νέφος περὶ πάντα καλύπτει,
Ἕκτωρ, ἡμῖν δ' αὖτ' ἀναφαίνεται αἰπὺς ὄλεθρος.
Ἀλλ' ἄγ' ἀριστῆας Δαναῶν κάλει, ἤν τις ἀκούσῃ.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος·
ἤϋσεν δὲ διαπρύσιον Δαναοῖσι γεγωνώς·
Ὦ φίλοι, Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
οἵτε παρ' Ἀτρείδῃς, Ἀγαμέμνονι καὶ Μενελάῳ,
δήμια πίνουσιν, καὶ σημαίνουσιν ἕκαστος
λαοῖς· ἐκ δὲ Διὸς τιμὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ.
Ἀργαλέον δέ μοί ἐστι διασκοπιᾶσθαι ἕκαστον
ἡγεμόνων· τόσση γὰρ ἔρις πολέμοιο δέδηεν.
Ἀλλά τις αὐτὸς ἴτω, νεμεσιζέσθω δ' ἐνὶ θυμῷ
Πάτροκλον Τρῳῇσι κυσὶν μέλπηθρα γενέσθαι.
Ὣς ἔφατ'· ὀξὺ δ' ἄκουσεν Ὀϊλῆος ταχὺς Αἴας.
Πρῶτος δ' ἀντίος ἦλθε θέων ἀνὰ δηϊοτῆτα·
τὸν δὲ μετ' Ἰδομενεὺς καὶ ὀπάων Ἰδομενῆος,
Μηριόνης, ἀτάλαντος Ἐνυαλίῳ ἀνδρειφόντῃ.

243. Πολέμοιο νέφος est une apposition à Ἕκτωρ. Eustathe : τροπικῶς νέφος τὸν Ἕκτορα καλεῖ, ὃν ἀλλαχοῦ (XII, 463) νυκτὶ τὰ ὑπώπια εἴκασεν. Bothe efface la virgule après καλύπτει, et fait dépendre νέφος de ce verbe. Il allègue, à l'appui de cette explication, le passage de Virgile, *Énéide*, X, 809 : « Æneas nubem belli, « dum detonet omnis, Sustinet. » Mais cette imitation ne prouve point qu'Homère n'ait pas appelé Hector un ouragan de guerre.

245. Ἢν τις ἀκούσῃ. Le bruit de la mêlée pourrait bien les empêcher d'entendre; et Ajax dit à Ménélas de forcer la voix, pour tâcher de se faire entendre.

249-250. Οἵτε.... πίνουσιν, καὶ σημαίνουσι. « Hoc non est idem atque οἵτε πίνετε, « σημαίνετε, ut existimasse videntur scho- « liastæ, sed intelligendum ἡγήτορες, ἡγη- « τόρων ἐκείνων, οἵτε, etc.; neque enim « omnes Græcorum duces aderant, sed pars « eorum, quos ad virtutem exhortatur Me- « nelaus. » [Bothe.] Il y a en effet une ellipse. Ménélas dit : « Je m'adresse *à ceux des chefs qui boivent.* » Ce n'est pas un solécisme, comme nos grammairiens disent, à tort ou à raison, qu'il y en a un dans cette phrase de Molière : « Ce n'est pas « moi qui se ferait prier. »

250. Δήμια, aux frais du public; sous-entendu : dans les festins du conseil; sous la tente du généralissime. — Ἕκαστος. Ancienne variante, ἕκαστα.

252. Δέ, dans le sens de δή : assurément.

255. Μέλπηθρα, un jouet. Voyez la note XIII, 233.

259. Ἐνυαλίῳ, au datif, ne compte que pour quatre syllabes, υα étant pris comme diphthongue, tandis qu'on vient de voir, au vers 211, ἐνυάλιος avec la diérèse, et faisant cinq syllabes.

Τῶν δ' ἄλλων τίς κεν ᾗσι φρεσὶν οὐνόματ' εἴποι,
ὅσσοι δὴ μετόπισθε μάχην ἤγειραν Ἀχαιῶν;
Τρῶες δὲ προὔτυψαν ἀολλέες· ἦρχε δ' ἄρ' Ἕκτωρ.
Ὡς δ' ὅτ' ἐπὶ προχοῇσι Διιπετέος ποταμοῖο
βέβρυχεν μέγα κῦμα ποτὶ ῥόον, ἀμφὶ δέ τ' ἄκραι
ἠϊόνες βοόωσιν ἐρευγομένης ἁλὸς ἔξω·
τόσση ἄρα Τρῶες ἰαχῇ ἴσαν. Αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
ἕστασαν ἀμφὶ Μενοιτιάδῃ, ἕνα θυμὸν ἔχοντες,
φραχθέντες σάκεσιν χαλκήρεσιν· ἀμφὶ δ' ἄρα σφιν

260-261. Τῶν δ' ἄλλων.... Zénodote regardait ces deux vers comme interpolés. Aristarque, au contraire, les trouve excellents, et parfaitement significatifs : οὐδὲν δὲ ἔχουσιν εἰς ἐπαιτίασιν, ἀλλ' αὔξουσι τὸ μέγεθος τῆς ὑπὲρ Πατρόκλου μάχης.

260. Κεν ᾗσι φρεσίν. Quoique l'allongement de la brève κεν à la césure soit tout fait dans les habitudes d'Homère, quelques éditeurs ont corrigé le texte, pour rétablir la quantité normale. Barnes : ἂν ᾗσιν ἐνὶ φρεσίν. Bothe : χ' ᾗσιν ἐνὶ φρεσίν. Cette dernière leçon est donnée par un manuscrit, et elle paraît ancienne, car elle est indiquée dans les *Scholies*. — Quant au sens de l'expression *dire dans son esprit*, c'est tout à fait notre *dire par cœur :* dire de mémoire ; souvenir pour dire.

262. Τρῶες δὲ προὔτυψαν.... Voyez XIII, 136 et la note sur ce vers.

263-265. Ὡς δ' ὅτ' ἐπὶ προχοῇσι.... Cette comparaison avait beaucoup frappé les anciens. Les effets d'harmonie imitative ou expressive y sont vraiment remarquables. Aristote, Denys d'Halicarnasse et d'autres ont développé les beautés poétiques de ces vers. On conte que Solon essaya de faire quelque chose qui pût rivaliser avec cette poésie, et qu'il n'en vint point à bout. Suivant d'autres, c'est Platon qui fut vaincu dans cette lutte.

264. Βέβρυχεν. Aristophane de Byzance lisait, βεβρύχῃ. Le subjonctif est souvent, chez Homère, avec ὡς δ' ὅτε. mais non pas toujours. Je suppose qu'Aristarque a préféré l'indicatif, à cause de la consonne finale : ce ν résonne bruyamment contre le μ initial de μέγα.

265. Ἠϊόνες βοόωσιν. Denys d'Halicarnasse cite et commente ce vers avec admiration, comme exprimant le mugissement des flots qui battent le rivage. Aristote remarque le mot βοόωσιν, et dit que l'effet serait détruit, si le poëte avait mis κράζουσιν. C'est aussi ce mot qui avait particulièrement découragé Solon ou Platon. Eustathe : λέγεται γὰρ ὅτι ὀνοματοποιῶν ἐκεῖνος, καὶ ἀντεπεξάγων ἑαυτὸν τῇ Ὁμήρου πολυφωνίᾳ, ἐπεὶ εὕροι τὸ τοιοῦτον βοόων, καὶ οὐκ ἔχοι ταὐτὸν ἠχῆσαι πρὸς τοιαύτην ὀνοματοποιΐαν, καταπαῦσαι τὰ σκέμματα, μὴ καὶ πάνυ δεύτερος πίπτοι τοῦ ποιητοῦ. Eustathe voit une intention manifeste, dans la préférence accordée par le poëte à la forme βοόωσιν sur la forme βοάουσιν : διὸ δὲ οὐκ ἔφη βοάουσιν, κατὰ ἀναλογίαν δευτέρας συζυγίας τῶν περισπωμένων. Mais βοάουσι n'est point homérique ; et Homère conjugue simplement le verbe selon sa manière habituelle. Ce qui est incontestable d'ailleurs, c'est que tout autre mot que βοόωσιν serait beaucoup moins heureux. Aristarque n'avait pas tort de le dire. Eustathe : τὸ δὲ ἠϊόνες βοόωσιν πάνυ τι φασὶν οἱ παλαιοὶ μιμητικὸν εἶναι τοῦ κατὰ θάλασσαν ἤχου, πλέον τῶν ἄλλων. — Ἐρευγομένης ἁλὸς ἔξω, *eructato mari extra*, la mer étant vomie dehors : quand la mer projette ses vagues contre le rivage.

268. Φραχθέντες. Zénodote écrivait, ἀρθέντες.

268-270. Ἀμφὶ δ' ἄρα σφιν.... Construisez : ἀμφέχευε δ' ἄρα σφι πολλὴν ἠέρα κορύθεσσι λαμπρῇσιν. Le motif pour lequel Jupiter embrume les casques des guerriers grecs, c'est qu'il veut leur rendre plus facile l'enlèvement du cadavre de Patrocle, en les dérobant à la vue des Troyens.

λαμπρῇσιν κορύθεσσι Κρονίων ἠέρα πολλὴν
χεῦ', ἐπεὶ οὐδὲ Μενοιτιάδην ἔχθαιρε πάρος γε,
ὄφρα, ζωὸς ἐὼν, θεράπων ἦν Αἰακίδαο·
μίσησεν δ' ἄρα μιν δηΐων κυσὶ κύρμα γενέσθαι
Τρῳῇσιν· τῷ καί οἱ ἀμυνέμεν ὦρσεν ἑταίρους.
Ὦσαν δὲ πρότεροι Τρῶες ἑλίκωπας Ἀχαιούς·
νεκρὸν δὲ προλιπόντες ὑπέτρεσαν, οὐδέ τιν' αὐτῶν
Τρῶες ὑπέρθυμοι ἕλον ἔγχεσιν, ἱέμενοί περ·
ἀλλὰ νέκυν ἐρύοντο· μίνυνθα δὲ καὶ τοῦ Ἀχαιοὶ
μέλλον ἀπέσσεσθαι· μάλα γάρ σφεας ὦκ' ἐλέλιξεν
Αἴας, ὃς περὶ μὲν εἶδος, περὶ δ' ἔργα τέτυκτο
τῶν ἄλλων Δαναῶν, μετ' ἀμύμονα Πηλείωνα.
Ἴθυσεν δὲ διὰ προμάχων, συῒ εἴκελος ἀλκὴν
καπρίῳ, ὅστ' ἐν ὄρεσσι κύνας θαλερούς τ' αἰζηοὺς
ῥηϊδίως ἐκέδασσεν, ἑλιξάμενος διὰ βήσσας·
ὣς υἱὸς Τελαμῶνος ἀγαυοῦ, φαίδιμος Αἴας,
ῥεῖα μετεισάμενος Τρώων ἐκέδασσε φάλαγγας,

270. Ἔχθαιρε, *vulgo* ἤχθαιρε. *Scholies :* Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ ε, ἔχθαιρε. — L'expression οὐδὲ.... ἔχθαιρε équivaut à σφόδρα ἐφίλει : il aimait beaucoup.

271. Ἐὼν,... ἦν. Le rapprochement de ἐών et de ἦν déplaît à Bothe. Il croit que le vrai texte est ἴεν, *incedebat :* « Videtur « ἦν esse interpretatio verbi exquisiti. » Cet ἴεν serait bien solennel. Patrocle n'était pas un dieu. Virgile fait dire *incedo* à Junon, et à Junon blessée dans sa fierté. Elle eût dit ailleurs, *je suis*, et non *je marche*, toute déesse qu'elle était, et reine des dieux ; et Jupiter parle ici d'un θεράπων, d'un *domestique*, comme on disait jadis, d'un homme de la maison d'Achille.

272. Μίσησεν, il jugea détestable : il trouva odieux ; il ne consentit pas. *Scholies :* μισητὸν ἡγήσατο.

273. Οἱ ἀμυνέμεν, sous-entendu ὥστε : *ut illum defenderent*, pour le défendre. — Ἑταίρους. Ancienne variante, Ἀχαιούς.

277-577. Ἀλλὰ νέκυν ἐρύοντο μίνυνθα..... Il manque ici trois cent un vers et leurs scholies antiques, dans le manuscrit de Venise. Le texte des feuillets ajouté après coup est très-défectueux ; et les scholies qui accompagnent ce mauvais texte n'ont presque aucune valeur. Nous n'avons donc que de fort médiocres ressources critiques, et pour la constitution de notre texte des vers 277-577, et pour l'interprétation de ces vers. Voyez ce qui a été dit, V, 336, à propos d'une semblable lacune de six feuillets.

277-278. Τοῦ.... ἀπέσσεσθαι, devoir être éloignés de lui : rester loin de Patrocle.

278. Σφεας.... ἐλέλιξεν, leur fit faire volte-face.

279-280. Περὶ.... τέτυκτο, était façonné mieux : l'emportait. Il faut mettre deux fois le verbe, comme on l'a deux fois dans le vers de Phèdre, III, XVIII, 6 : « Sed forma vincis, vincis magnitudine. » Quelques-uns écrivent πέρι, mais alors il faudrait entendre *valde ;* et τέτυκτο à lui seul ne signifie point *præstabat*. Il signifie seulement *erat ;* mais, avec περί, il donne : *erat præstantissimus*.

285. Μετεισάμενος, *aggressus*, ayant fondu sur (eux). Ce participe appartient au verbe μέτειμι (μετὰ εἶμι). *Scholies :* ἐπ' αὐτοὺς ἐλθών.

οἳ περὶ Πατρόκλῳ βέβασαν, φρόνεον δὲ μάλιστα
ἄστυ πότι σφέτερον ἐρύειν, καὶ κῦδος ἀρέσθαι.
Ἤτοι τὸν Λήθοιο Πελασγοῦ φαίδιμος υἱὸς,
Ἱππόθοος, ποδὸς ἕλκε κατὰ κρατερὴν ὑσμίνην,
δησάμενος τελαμῶνι παρὰ σφυρὸν ἀμφὶ τένοντας,
Ἕκτορι καὶ Τρώεσσι χαριζόμενος· τάχα δ' αὐτῷ
ἦλθε κακὸν, τό οἱ οὔτις ἐρύκακεν ἱεμένων περ.
Τὸν δ' υἱὸς Τελαμῶνος, ἐπαΐξας δι' ὁμίλου,
πλῆξ' αὐτοσχεδίην, κυνέης διὰ χαλκοπαρήου·
ἤρικε δ' ἱπποδάσεια κόρυς περὶ δουρὸς ἀκωκῇ,
πληγεῖσ' ἔγχεΐ τε μεγάλῳ καὶ χειρὶ παχείῃ·
ἐγκέφαλος δὲ παρ' αὐλὸν ἀνέδραμεν ἐξ ὠτειλῆς
αἱματόεις· τοῦ δ' αὖθι λύθη μένος· ἐκ δ' ἄρα χειρῶν
Πατρόκλοιο πόδα μεγαλήτορος ἧκε χαμᾶζε
κεῖσθαι· ὁ δ' ἄγχ' αὐτοῖο πέσε πρηνὴς ἐπὶ νεκρῷ,
τῆλ' ἀπὸ Λαρίσης ἐριβώλακος· οὐδὲ τοκεῦσιν

286. Περὶ.... βέβασαν ne signifie guère ici que *circumdederant* (avaient entouré). On peut dire pourtant qu'ils se préparaient à *defendre* leur conquête.

288. Λήθοιο Πελασγοῦ, de Léthus le Pélasge : de Léthus roi des Pélasges. Voyez II, 843.

290. Τελαμῶνι, avec une courroie. Le baudrier n'eût pas été convenable pour cet objet. Eustathe : ὅρα δὲ καὶ ὅτι τελαμὼν ἐνταῦθα οὐχὶ ὁ ἀνέχων ἀσπίδα ἢ ξίφος, ἀλλ' ὁ ἁπλῶς καθ' ἑαυτὸν πλατὺς ἱμάς. — Παρὰ σφυρὸν ἀμφὶ τένοντας, près de la cheville, autour des muscles : autour des muscles voisins de la cheville; par le bas de la jambe. Ancienne variante, ἀμφὶ τένοντε, leçon qui concorderait avec ce qu'on lit, IV, 521 (ἀμφοτέρω δὲ τένοντε). Mais la courroie fait le tour de la jambe entière; et le pluriel, par conséquent, est préférable.

295. Ἤρικε, fut fendu : fut percé. — Περὶ.... ἀκωκῇ, autour de la pointe : par le trou où entrait la pointe.

297. Παρ' αὐλόν, *propter conum galeæ*, près de la pointe du casque : près de l'aigrette. C'est l'explication ordinaire; et cette explication est assez vraisemblable. Ajax a pu frapper Hippothoüs au sommet de la tête, parce que Hippothoüs penchait la tête en avant, s'il tirait la courroie à laquelle il avait attaché le cadavre. Mais les anciens eux-mêmes n'étaient nullement fixés sur le vrai sens de l'expression. Quelques-uns entendaient ici, par αὐλός, la pointe même de la lance; d'autres y voyaient le trou fait par la lance. Ce dernier sens est préféré par plusieurs modernes, et paraît en effet préférable. La cervelle s'écoule réellement avec le sang, *en suivant le canal* (παρὰ αὐλόν) que la lance a pratiqué dans le casque et dans le crâne. Mais il est impossible d'admettre la traduction vulgaire, *à flots*, qui ne se justifie d'aucune façon.

300. Ἄγχ' αὐτοῖο, près de lui : près du pied. Bothe propose de lire, ἀμφ' αὐτοῖο (au sujet de Patrocle) : « dum propter illum « pugnat corpusque abstrahit. » Mais la vulgate donne un sens très-satisfaisant, dès qu'on ne prend pas αὐτοῖο pour le cadavre lui-même. Hippothoüs tombe la face sur le cadavre : πρηνής. Il tombe donc près du pied qu'il tirait.

301. Λαρίσης, *vulgo* Λαρίσσης. Il s'agit de la ville des Pélasges d'Éolie. Voyez

θρέπτρα φίλοις ἀπέδωκε, μινυνθάδιος δέ οἱ αἰὼν
ἔπλεθ', ὑπ' Αἴαντος μεγαθύμου δουρὶ δαμέντι.
Ἕκτωρ δ' αὖτ' Αἴαντος ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ.
Ἀλλ' ὁ μὲν ἄντα ἰδὼν ἠλεύατο χάλκεον ἔγχος,
τυτθόν· ὁ δὲ Σχεδίον, μεγαθύμου Ἰφίτου υἱὸν,
Φωκήων ὄχ' ἄριστον, ὃς ἐν κλειτῷ Πανοπῆϊ
οἰκία ναιετάασκε, πολέσσ' ἄνδρεσσιν ἀνάσσων·
τὸν βάλ' ὑπὸ κληῖδα μέσην· διὰ δ' ἀμπερὲς ἄκρη
αἰχμὴ χαλκείη παρὰ νείατον ὦμον ἀνέσχεν.
Δούπησεν δὲ πεσὼν, ἀράβησε δὲ τεύχε' ἐπ' αὐτῷ.
Αἴας δ' αὖ Φόρκυνα, δαΐφρονα Φαίνοπος υἱὸν,
Ἱπποθόῳ περιβάντα, μέσην κατὰ γαστέρα τύψεν·
ῥῆξε δὲ θώρηκος γύαλον, διὰ δ' ἔντερα χαλκὸς
ἤφυσ'· ὁ δ' ἐν κονίησι πεσὼν ἕλε γαῖαν ἀγοστῷ.
Χώρησαν δ' ὑπό τε πρόμαχοι καὶ φαίδιμος Ἕκτωρ·
Ἀργεῖοι δὲ μέγα ἴαχον, ἐρύσαντο δὲ νεκροὺς,
Φόρκυν θ' Ἱππόθοόν τε· λύοντο δὲ τεύχε' ἀπ' ὤμων.
Ἔνθα κεν αὖτε Τρῶες Ἀρηϊφίλων ὑπ' Ἀχαιῶν
Ἴλιον εἰσανέβησαν, ἀναλκείησι δαμέντες·
Ἀργεῖοι δέ κε κῦδος ἕλον, καὶ ὑπὲρ Διὸς αἶσαν,
κάρτεϊ καὶ σθένεϊ σφετέρῳ. Ἀλλ' αὐτὸς Ἀπόλλων
Αἰνείαν ὤτρυνε, δέμας Περίφαντι ἐοικὼς,
κήρυκ' Ἠπυτίδῃ, ὅς οἱ παρὰ πατρὶ γέροντι

la note II, 841. Hippothoüs était leur chef principal.

302. Θρέπτρα φίλοις ἀπέδωκε,... On a vu ce vers, IV, 478.

306. Σχεδίον. Voyez la note XV, 515.

307. Πανοπῆϊ. C'est la ville de Panopée. Voyez la note II, 520.

309. Διὰ δ' ἀμπερές est pour διαμπερὲς δέ.

310. Ἀνέσχεν, *exstitit*, ou plutôt *emersit :* sortit. Le coup est à peu près semblable à celui dont périt Dolops, XV, 541-543. La lance a percé le haut de la poitrine.

312. Φαίνοπος. Ce Phénops, père de Phorcys, ne peut pas être le Phénops nommé, V, 152-154, comme père de deux jumeaux, Xanthus et Thoon, et comme n'ayant pas d'autre fils.

313. Περιβάντα, ayant défendu : occupé à défendre.

314-315. Ῥῆξε δὲ.... Voyez XIII, 507-508 et les notes sur ces deux vers.

319-320. Ἔνθα κεν αὖτε.... Voyez VI, 73-74 et la note sur le vers 73.

321. Καὶ ὑπὲρ Διὸς αἶσαν, même contre la volonté de Jupiter. *Scholies :* καὶ παρὰ τὴν τοῦ Διὸς γνώμην.

323. Περίφαντι. Un Grec de ce nom a été tué par Mars, V, 842.

324. Κήρυκ', *vulgo* κήρυκι. La vulgate fausse le vers, car la pénultième du mot

κηρύσσων γήρασκε, φίλα φρεσὶ μήδεα εἰδώς·
τῷ μιν ἐεισάμενος προσέφη Διὸς υἱὸς Ἀπόλλων·
Αἰνεία, πῶς ἂν καὶ ὑπὲρ θεὸν εἰρύσσαισθε
Ἴλιον αἰπεινήν; Ὡς δὴ ἴδον ἀνέρας ἄλλους
κάρτεΐ τε σθένεΐ τε πεποιθότας ἠνορέῃ τε,
πλήθεΐ τε σφετέρῳ, καὶ ὑπερδέα δῆμον ἔχοντας.
Ἡμῖν δὲ Ζεὺς μὲν πολὺ βούλεται ἢ Δαναοῖσιν
νίκην· ἀλλ' αὐτοὶ τρεῖτ' ἄσπετον, οὐδὲ μάχεσθε.
Ὣς ἔφατ'· Αἰνείας δ' ἑκατηβόλον Ἀπόλλωνα
ἔγνω, ἐσάντα ἰδών, μέγα δ' Ἕκτορα εἶπε βοήσας·
Ἕκτορ τ' ἠδ' ἄλλοι Τρώων ἀγοὶ ἠδ' ἐπικούρων,
αἰδὼς μὲν νῦν ἥδε γ', Ἀρηϊφίλων ὑπ' Ἀχαιῶν
Ἴλιον εἰσαναβῆναι, ἀναλκείῃσι δαμέντας.
Ἀλλ' ἔτι γάρ τίς φησι θεῶν, ἐμοὶ ἄγχι παραστὰς,
Ζῆν', ὕπατον μήστωρα, μάχης ἐπιτάρροθον εἶναι.
Τῷ ῥ' ἰθὺς Δαναῶν ἴομεν, μηδ' οἵγε ἕκηλοι
Πάτροκλον νηυσὶν πελασαίατο τεθνηῶτα.
Ὣς φάτο, καί ῥα πολὺ προμάχων ἐξάλμενος ἔστη·

κήρυκι est longue. Cependant quelques anciens admettaient la licence. Le scholiaste de Pierre Victorius : διὰ τὸ μέτρον, συσταλτέον τὸ ρυ. Bothe, pour éviter l'élision de l'ι, qui est rare au singulier chez Homère, corrige le texte, et écrit : Ἠπυτίδῃ κήρυκι, ὅς. Mais Homère a des élisions bien plus extraordinaires encore que celle-ci; et le datif Ἠπυτίδῃ ne laisse aucun doute sur le cas du mot qui précède. Voyez la note VI, 165. — L'Epitydès de Virgile (*Énéide*, V, 547), gouverneur du jeune Ascagne, n'est autre, pourrait on croire, dans l'intention du poëte latin, que Périphas fils d'Épytus. Mais Virgile a aussi un Périphas, *Énéide*, II, 476, ce qui prouve que Virgile fait d'Épitydès un nom propre, et que son Épitydès n'est point Périphas, l'Épityde d'Homère. — Οἱ παρὰ πατρί, près du père à lui : près de son père; près d'Anchise.

327. Ὑπὲρ θεόν, en dépit d'un dieu. Voyez plus haut la note du vers 321.

328. Ὡς δὴ ἴδον ἀνέρας ἄλλους, comme j'ai certainement vu d'autres guerriers : comme j'ai vu d'autres guerriers le faire vraiment; comme j'ai vu des guerriers vraiment vainqueurs, en vertu de leur énergie propre et en dépit des volontés divines. Apollon fait un raisonnement *a fortiori;* car les Troyens ont pour eux Jupiter, et pourtant ils fuient.

330. Ὑπερδέα pour ὑπερδεέα, ὑπερδεῆ : supérieur à la crainte.

331. Ἤ, que (sous-entendu μᾶλλον). On a déjà vu βούλομαι (I, 117) et βόλεται (XI, 319), dans le sens de *préférer.* Jupiter *préfère* les Troyens aux Grecs; il veut leur donner la victoire *plutôt* qu'aux Grecs.

334. Μέγα δ' Ἕκτορα εἶπε βοήσας. Construisez : βοήσας δὲ μέγα, εἶπε (πρὸς) Ἕκτορα.

336. Αἰδώς.... ἥδε, celle-ci (est) honte, c'est-à-dire ceci est une honte.

340. Δαναῶν, contre les Grecs. — Ἴομεν au subjonctif, pour ἴωμεν.

342. Προμάχων ἐξάλμενος, s'élançant hors des premiers combattants : s'élançant en avant du front de bataille.

οἱ δ' ἐλελίχθησαν, καὶ ἐναντίοι ἔσταν Ἀχαιῶν.
Ἔνθ' αὖτ' Αἰνείας Λειώκριτον οὔτασε δουρὶ,
υἱὸν Ἀρίσβαντος, Λυκομήδεος ἐσθλὸν ἑταῖρον.
Τὸν δὲ πεσόντ' ἐλέησεν Ἀρηΐφιλος Λυκομήδης,
στῆ δὲ μάλ' ἐγγὺς ἰὼν, καὶ ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ·
καὶ βάλεν Ἱππασίδην Ἀπισάονα, ποιμένα λαῶν,
ἧπαρ ὑπὸ πραπίδων, εἶθαρ δ' ὑπὸ γούνατ' ἔλυσεν·
ὅς ῥ' ἐκ Παιονίης ἐριβώλακος εἰληλούθει,
καὶ δὲ μετ' Ἀστεροπαῖον ἀριστεύεσκε μάχεσθαι.
Τὸν δὲ πεσόντ' ἐλέησεν Ἀρήϊος Ἀστεροπαῖος,
ἴθυσεν δὲ καὶ ὁ πρόφρων Δαναοῖσι μάχεσθαι·
ἀλλ' οὔπως ἔτι εἶχε· σάκεσσι γὰρ ἔρχατο πάντη
ἑσταότες περὶ Πατρόκλῳ, πρὸ δὲ δούρατ' ἔχοντο.
Αἴας γὰρ μάλα πάντας ἐπῴχετο, πολλὰ κελεύων·
οὔτε τιν' ἐξοπίσω νεκροῦ χάζεσθαι ἀνώγει,
οὔτε τινὰ προμάχεσθαι Ἀχαιῶν ἔξοχον ἄλλων,
ἀλλὰ μάλ' ἀμφ' αὐτῷ βεβάμεν, σχεδόθεν δὲ μάχεσθαι.
Ὣς Αἴας ἐπέτελλε πελώριος· αἵματι δὲ χθὼν
δεύετο πορφυρέῳ· τοὶ δ' ἀγχιστῖνοι ἔπιπτον
νεκροὶ ὁμοῦ Τρώων καὶ ὑπερμενέων ἐπικούρων,
καὶ Δαναῶν· οὐδ' οἱ γὰρ ἀναιμωτί γ' ἐμάχοντο,
παυρότεροι δὲ πολὺ φθίνυθον· μέμνηντο γὰρ αἰεὶ
ἀλλήλοις καθ' ὅμιλον ἀλεξέμεναι φόνον αἰπύν.

344-345. Λειώκριτον.... Léocrite est inconnu, et Lycomède lui-même n'est qu'un nom.

348. Ἀπισάονα. Avec ce nom, les vers 347-350 sont presque identiques aux vers XI, 577-579. Ils ne diffèrent que par les noms patronymiques des deux guerriers : Ἱππασίδην, Φαυσιάδην. Quelques manuscrits donnent ici Ἀμυθάονα, leçon que Bothe a introduite dans son texte. Mais cette correction ne paraît pas fort ancienne. Les *Scholies* ne disent rien.

350. Παιονίης. La Péonie, peuplée par des Troyens, était la partie de la Thrace située entre l'Axius et le Strymon.

351. Δέ affirmatif, dans le sens de δή. — Ἀστεροπαῖον. C'est lui qui commandait les Péons, depuis la mort de Pyrèchme. Il conte lui-même son histoire, XXI, 153-160.

353. Ὁ, lui (Astéropée).

354. Ἀλλ' οὔπως ἔτι εἶχε, *sed nequaquam amplius poterat (pugnare)*, mais le combat lui était devenu impossible. — Ἔρχατο pour εἰργμένοι ἦσαν : *obsepti erant*, ils étaient garantis par un rempart. *Scholies :* πεφραγμένοι ἦσαν. Ils font cercle autour de Patrocle, la face tournée à l'ennemi ; et leurs boucliers font un rempart autour d'eux.

359. Ἀμφ(ί).... βεβάμεν, protéger : défendre. Voyez la note I, 37 sur ἀμφιβέβηκας.

361. Τοί. Apollonius, οἵ.

363. Οἱ, ceux-ci (les Grecs).

Ὣς οἱ μὲν μάρναντο δέμας πυρός· οὐδέ κε φαίης
οὔτε ποτ' ἠέλιον σῶν ἔμμεναι οὔτε σελήνην.
Ἠέρι γὰρ κατέχοντο μάχης ἐπὶ ὅσσοι ἄριστοι
ἕστασαν ἀμφὶ Μενοιτιάδῃ κατατεθνηῶτι.
Οἱ δ' ἄλλοι Τρῶες καὶ ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ
εὔκηλοι πολέμιζον ὑπ' αἰθέρι· πέπτατο δ' αὐγὴ
ἠελίου ὀξεῖα, νέφος δ' οὐ φαίνετο πάσης
γαίης οὐδ' ὀρέων· μεταπαυόμενοι δ' ἐμάχοντο,
ἀλλήλων ἀλεείνοντες βέλεα στονόεντα,
πολλὸν ἀφεσταότες. Τοὶ δ' ἐν μέσῳ ἄλγε' ἔπασχον
ἠέρι καὶ πολέμῳ· τείροντο δὲ νηλέϊ χαλκῷ
ὅσσοι ἄριστοι ἔσαν. Δύο δ' οὔπω φῶτε πεπύσθην,
ἀνέρε κυδαλίμω, Θρασυμήδης Ἀντίλοχός τε,
Πατρόκλοιο θανόντος ἀμύμονος, ἀλλ' ἔτ' ἔφαντο
ζωὸν ἐνὶ πρώτῳ ὁμάδῳ Τρώεσσι μάχεσθαι.
Τὼ δ', ἐπιοσσομένω θάνατον καὶ φύζαν ἑταίρων,
νόσφιν ἐμαρνάσθην, ἐπεὶ ὧς ἐπετέλλετο Νέστωρ,
ὀτρύνων πόλεμόνδε μελαινάων ἀπὸ νηῶν.
Τοῖς δὲ πανημερίοις ἔριδος μέγα νεῖκος ὀρώρει
ἀργαλέης· καμάτῳ δὲ καὶ ἱδρῷ νωλεμὲς αἰεὶ

366. Δέμας πυρός, comme le feu. Voyez XI, 596 et la note sur ce vers. — Οὐδέ κε φαίης, et tu n'aurais pas dit : et l'on ne croirait pas ; et l'on se figurerait que (suivi de la négation).

367. Σῶν. Voy. I, 117. Bothe : « Periisse « videbantur sol et luna, tam spissa erat ca- « ligo qua circumfusi heroes dimicabant. »

368. Μάχης ἐπί, dans le combat. On écrit ordinairement ἔπι, mais à tort. La préposition ἐπί, selon Aristarque, ne prend jamais l'accent sur la pénultième. — Aristophane de Byzance lisait μάχῃ ἔνι, correction rejetée par Aristarque. Bothe écrit μάχῃ ἔπι, outre le combat. Mais il n'appuie sa correction que sur des conjectures. De toute façon, Homère dit que les Grecs combattent, et qu'ils ont le désagrément de combattre dans l'obscurité d'une sorte de nuit. Voyez plus bas, vers 375-376. — Ὅσσοι. Zénodote, τόσσον (ἐπὶ τόσσον).

371. Εὔκηλοι. Dübner : « A leur aise, sans embarras, sans cet obstacle contre lequel les autres avaient à lutter, l'obscurité du nuage. » Bothe écrit εὐκήλῳ, se rapportant à αἰθέρι. C'est une correction parfaitement inutile.

373. Γαίης.... ὀρέων, c'est le génitif local : sur sur la terre.... sur les montagnes.

381. Ἐπιοσσομένω, *augurantes*, augurant : pressentant. La traduction *intuentes* n'est point conforme au sens tout moral du verbe ἐπιόσσομαι. D'ailleurs, elle rend les fils de Nestor fort blâmables, de ne pas venir au secours de leurs amis. Mais Thrasymède et Antilochus n'ont que de vagues craintes, que des appréhensions.

384. Πανημερίοις. L'accord avec la personne, pour les adjectifs qui marquent le temps, est l'habitude constante d'Homère. Quelques-uns écrivaient, mais à tort, πανημερίου.

γούνατά τε κνῆμαί τε, πόδες θ' ὑπένερθεν ἑκάστου,
χεῖρές τ' ὀφθαλμοί τε παλάσσετο μαρναμένοιϊν
ἀμφ' ἀγαθὸν θεράποντα ποδώκεος Αἰακίδαο.
Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ ταύροιο βοὸς μεγάλοιο βοείην
λαοῖσιν δώῃ τανύειν, μεθύουσαν ἀλοιφῇ·
δεξάμενοι δ' ἄρα τοίγε διαστάντες τανύουσιν
κυκλόσ', ἄφαρ δέ τε ἰκμὰς ἔβη, δύνει δέ τ' ἀλοιφὴ,
πολλῶν ἑλκόντων· τάνυται δέ τε πᾶσα διαπρό·
ὣς οἵγ' ἔνθα καὶ ἔνθα νέκυν, ὀλίγῃ ἐνὶ χώρῃ,
ἕλκεον ἀμφότεροι· μάλα γάρ σφισιν ἔλπετο θυμὸς,
Τρωσὶν μὲν ἐρύειν προτὶ Ἴλιον, αὐτὰρ Ἀχαιοῖς
νῆας ἐπὶ γλαφυράς· περὶ δ' αὐτοῦ μῶλος ὀρώρει
ἄγριος· οὐδέ κ' Ἄρης λαοσσόος, οὐδέ κ' Ἀθήνη

387. Παλάσσετο. Les grammairiens grecs expliquaient ce singulier, en le rapportant à γούνατα, et en sous-entendant ἐπαλάσσοντο avec chacun des pluriels qui suivent γούνατα. C'est en effet une hyperbate. Le verbe est hors de sa place, voilà tout. Il n'y a point là d'analogie avec l'exemple cité par Bothe : τῆς δ' ἦν τρεῖς κεφαλαί (Hésiode, *Théogonie*, vers 321). — Μαρναμένοιϊν est au duel, parce qu'il s'agit à la fois des Grecs et des Troyens.

389. Ταύροιο βοὸς.... βοείην. Il n'y a point là de pléonasme proprement dit. Le mot βοείην seul pourrait être pris dans le sens de *cuir de vache*, et il a besoin d'être déterminé. Le mot ταύροιο, sans βοός dirait bien qu'il s'agit d'un mâle ; mais ταύροιο βοός dit que ce mâle est arrivé à toute sa croissance. Le développement homérique fait comprendre que le cuir qu'on assouplit est tout ce qu'il y a de plus fort et de plus dur, en même temps que l'épithète μεγάλοιο nous apprend qu'il est très-long et très-large.

390. Λαοῖσιν, *famulis*, à (ses) gens. — Μεθύουσαν, ivre, c'est-à-dire saturée, entièrement imbibée.

392. Κυκλόσ(ε). Zénodote, κύκλῳ. — Ἰκμὰς ἔβη n'est point en opposition avec δύνει ἀλοιφή. A mesure qu'on étire le cuir, les pores s'ouvrent davantage. L'huile pénètre donc de plus en plus, jusqu'à passer au travers : *la moiteur marche ;* et le cuir s'assouplit, devenu tout onctueux par le fait de la matière grasse dont il est imprégné. La traduction *humor exiit* semblerait dire qu'on fait l'opération sur un cuir frais. Or, c'est d'un cuir séché qu'il s'agit. L'huile n'entrerait pas dans un cuir frais, et surtout n'en chasserait pas l'humidité. *Scholies :* τούτῳ γὰρ τὰ κατεσκληκότα μαλάττονται. Voss s'est trompé dans ce passage. Il traduit : *bis die Næsse verschwand* (jusqu'à ce que l'humidité disparaisse). Le mot ἰκμάς, moiteur, désigne l'onctuosité de l'huile, et non l'humidité proprement dite.

393. Τάνυται.... πᾶσα. Une fois le cuir complétement assoupli, l'opération est terminée. — Le tableau de l'opération, telle qu'elle se pratiquait au temps d'Homère, est curieux et plein d'intérêt. On n'avait pas encore imaginé de tendre les cuirs à l'aide de pieux. *Scholies :* οὔπω ἐπαττάλευον τὰς βύρσας ἴσως. Les Alexandrins trouvaient la comparaison bien vulgaire ; mais ils pardonnaient au poëte, à raison de l'expressive originalité des détails. Eustathe : εὐτελὴς δὲ οὖσα ἡ εἰκὼν, ὅμως τῇ ἐναργείᾳ λάμπει, κατά τοὺς παλαιοὺς, οἷα ἐναργῶς παριστῶσα τὸ ὑποκείμενον.

396. Μὲν ἐρύειν. Le supplément du manuscrit de Venise, μέν ῥ' ἐρύειν. Cette correction métrique, faite par quelque grammairien byzantin, est totalement inutile. Le mot μέν, à la place qu'il occupe, et en vertu de l'accent, a le droit de compter pour une longue.

τόνγε ἰδοῦσ' ὀνόσαιτ', οὐδ' εἰ μάλα μιν χόλος ἵκοι.
Τοῖον Ζεὺς ἐπὶ Πατρόκλῳ ἀνδρῶν τε καὶ ἵππων
ἤματι τῷ ἐτάνυσσε κακὸν πόνον. Οὐδ' ἄρα πώ τι
ᾔδεε Πάτροκλον τεθνηότα δῖος Ἀχιλλεύς.
Πολλὸν γὰρ ἀπάνευθε νεῶν μάρναντο θοάων,
τείχει ὕπο Τρώων· τό μιν οὔποτε ἔλπετο θυμῷ
τεθνάμεν, ἀλλὰ ζωὸν, ἐνιχριμφθέντα πύλῃσιν,
ἂψ ἀπονοστήσειν· ἐπεὶ οὐδὲ τὸ ἔλπετο πάμπαν,
ἐκπέρσειν πτολίεθρον ἄνευ ἕθεν, οὐδὲ σὺν αὐτῷ.
Πολλάκι γὰρ τόγε μητρὸς ἐπεύθετο, νόσφιν ἀκούων,
ἥ οἱ ἀπαγγέλλεσκε Διὸς μεγάλοιο νόημα.
Δὴ τότε γ' οὔ οἱ ἔειπε κακὸν τόσον, ὅσσον ἐτύχθη,
μήτηρ, ὅττι ῥά οἱ πολὺ φίλτατος ὤλεθ' ἑταῖρος.
Οἱ δ' αἰεὶ περὶ νεκρὸν, ἀκαχμένα δούρατ' ἔχοντες,
νωλεμὲς ἐγχρίμπτοντο, καὶ ἀλλήλους ἐνάριζον·
ὧδε δέ τις εἴπεσκεν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων·
Ὦ φίλοι, οὐ μὰν ἡμὶν ἐϋκλεὲς ἀπονέεσθαι
νῆας ἐπὶ γλαφυράς· ἀλλ' αὐτοῦ γαῖα μέλαινα
πᾶσι χάνοι· τό κεν ἡμὶν ἄφαρ πολὺ κέρδιον εἴη,

399. Τόνγε, cette (mêlée). — Οὐδ' εἰ μάλα μιν χόλος ἵκοι. Mars soutenait les Troyens, et Minerve les Grecs; mais Mars, en dépit de son hostilité, eût admiré les beaux coups frappés par les Grecs; et Minerve eût rendu pareillement justice à la vaillance des Troyens, quoiqu'elle fît tout pour leur nuire, et, comme dit Homère, quoiqu'elle eût un vif ressentiment contre eux. Bothe : « Iram dicit Martis ob Tro« janos, Minervæ ob Græcos interfectos. « Neutrum tamen eorum propterea nega« turum fuisse putat, si hanc pugnam ad« spexisset, esse illam admirabilem. »

404-425. Τείχει ὕπο.... Zénodote supprimait ces vingt-deux vers; mais Aristarque n'en marquait de l'obel qu'un seul, le vers 420. C'est ici surtout que la lacune du manuscrit de Venise est fâcheuse. Nous n'avons aucun renseignement critique. Le scholiaste de Pierre Victorius : Ζηνόδοτος, ἀπὸ τοῦ τείχει ὕπο Τρώων ἕως τοῦ χάλκεον οὐρανὸν, οὐ γράφει. Ἀρίσταρχος μόνον ἀθετεῖ ὣς δέ τις αὖ Τρώων. Voilà tout ce qui nous reste des Alexandrins.

404. Τό équivaut à διό, c'est pourquoi.

406-407. Ἐπεὶ οὐδὲ τὸ ἔλπετο πάμπαν, car il ne croyait pas du tout cela, savoir : ἐκπέρσειν πτολίεθρον ἄνευ ἕθεν, que (Patrocle) pût détruire la ville sans lui-même (Achille), c'est-à-dire par ses seules forces.

407. Οὐδὲ σὺν αὐτῷ (*sed neque secum*, ni non plus avec lui-même) équivaut à ἔλπετο δὲ αὐτὸς ἐκπέρσειν πτολίεθρον ἄνευ Πατρόκλου. Achille se flatte de n'avoir besoin de l'aide de personne, tandis que rien de grand ne peut se faire que par la sienne.

410. Οὔ οἱ ἔειπε.... Virgile, *Énéide*, III, 712 : « Nec vates Helenus, quum « multa horrenda moneret, Hos mihi præ« dixit luctus, nec dira Celæno. »

417. Τό n'est plus pour διό, comme au vers 404; mais il signifie *cela*, ce qui vient d'être dit (être englouti dans la terre).

εἰ τοῦτον Τρώεσσι μεθήσομεν ἱπποδάμοισιν
ἄστυ πότι σφέτερον ἐρύσαι, καὶ κῦδος ἀρέσθαι.
Ὣς δέ τις αὖ Τρώων μεγαθύμων αὐδήσασκεν·
Ὦ φίλοι, εἰ καὶ μοῖρα παρ' ἀνέρι τῷδε δαμῆναι
πάντας ὁμῶς, μή πώ τις ἐρωείτω πολέμοιο.
Ὣς ἄρα τις εἴπεσκε, μένος δ' ὄρσασκεν ἑταίρου.
Ὣς οἱ μὲν μάρναντο· σιδήρειος δ' ὀρυμαγδὸς
χάλκεον οὐρανὸν ἷκε δι' αἰθέρος ἀτρυγέτοιο.
Ἵπποι δ' Αἰακίδαο, μάχης ἀπάνευθεν ἐόντες,
κλαῖον, ἐπειδὴ πρῶτα πυθέσθην ἡνιόχοιο
ἐν κονίῃσι πεσόντος ὑφ' Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο.
Ἦ μὰν Αὐτομέδων, Διώρεος ἄλκιμος υἱὸς,
πολλὰ μὲν ἂρ μάστιγι θοῇ ἐπεμαίετο θείνων,
πολλὰ δὲ μειλιχίοισι προσηύδα, πολλὰ δ' ἀρειῇ·
τὼ δ' οὔτ' ἂψ ἐπὶ νῆας ἐπὶ πλατὺν Ἑλλήσποντον
ἠθελέτην ἰέναι, οὔτ' ἐς πόλεμον μετ' Ἀχαιούς·
ἀλλ' ὥστε στήλη μένει ἔμπεδον, ἥτ' ἐπὶ τύμβῳ
ἀνέρος ἑστήκῃ τεθνηότος, ἠὲ γυναικός·
ὣς μένον ἀσφαλέως, περικαλλέα δίφρον ἔχοντες,
οὔδει ἐνισκίμψαντε καρήατα· δάκρυα δέ σφιν
θερμὰ κατὰ βλεφάρων χαμάδις ῥέε μυρομένοισιν,
ἡνιόχοιο πόθῳ· θαλερὴ δὲ μιαίνετο χαίτη,

418. Τοῦτον, c'est Patrocle.

420. Ὣς δέ τις.... Ce vers se termine par trois spondées.

422. Ἐρωείτω πολέμοιο, s'esquive de la guerre : quitte le combat. Voyez la note XIII, 776. Ici, les *Scholies* donnent une explication exacte : ἀμελείτω, ὑποχωρείτω.

425. Ἀτρυγέτοιο. C'est par comparaison avec l'immensité de la mer que l'air supérieur reçoit l'épithète ordinaire de la mer. La fécondité n'a que faire ici. Il s'agit des espaces immenses qui séparent la terre du ciel.

426-440. Ἵπποι δ' Αἰακίδαο.... Il faut se souvenir que les chevaux d'Achille sont des êtres de nature divine. Virgile fait pleurer le cheval de Pallas aux funérailles de son maître, *Énéide*, XI, 89 : « Post « bellator equus, positis insignibus, Æthon « It lacrimans, guttisque humectat gran- « dibus ora. » Mais c'est évidemment une réminiscence d'Homère, et non un trait pris dans la nature.

431. Ἀρειῇ, par l'imprécation : par les menaces. Heyne : « Disputat Etymologicus « de prima correpta hujus vocabuli, cum « derivatum sit ab ἀρά, priore longa. Sed « fieri potest ut veniat ab ἀρά, *noxa*. »

432. Ἐπὶ νῆας ἐπί. Quelques-uns proposent de lire ἔτι νῆας ἐπί, afin d'éviter la répétition. Mais alors la phrase serait à la fois incomplète et surabondante, puisqu'il faudrait sous-entendre ἐπί devant νῆας, et que le mot ἔτι est inutile. — Πλατὺν Ἑλλήσποντον. Voyez la note VII, 86 sur ἐπὶ πλατεῖ Ἑλλησπόντῳ.

ζεύγλης ἐξεριποῦσα παρὰ ζυγὸν ἀμφοτέρωθεν.
Μυρομένω δ' ἄρα τώγε ἰδὼν ἐλέησε Κρονίων,
κινήσας δὲ κάρη, προτὶ ὃν μυθήσατο θυμόν·
Ἆ δειλώ, τί σφῶϊ δόμεν Πηλῆϊ ἄνακτι
θνητῷ; Ὑμεῖς δ' ἐστὸν ἀγήρω τ' ἀθανάτω τε.
Ἦ ἵνα δυστήνοισι μετ' ἀνδράσιν ἄλγε' ἔχητον;
Οὐ μὲν γάρ τί πού ἐστιν ὀϊζυρώτερον ἀνδρὸς,
πάντων ὅσσα τε γαῖαν ἔπι πνείει τε καὶ ἕρπει.
Ἀλλ' οὐ μὰν ὑμῖν γε καὶ ἅρμασι δαιδαλέοισιν
Ἕκτωρ Πριαμίδης ἐποχήσεται· οὐ γὰρ ἐάσω.
Ἦ οὐχ ἅλις ὡς καὶ τεύχε' ἔχει, καὶ ἐπεύχεται αὔτως;
Σφῶϊν δ' ἐν γούνεσσι βαλῶ μένος ἠδ' ἐνὶ θυμῷ,
ὄφρα καὶ Αὐτομέδοντα σαώσετον ἐκ πολέμοιο,
νῆας ἔπι γλαφυράς· ἔτι γάρ σφισι κῦδος ὀρέξω,
κτείνειν, εἰσόκε νῆας ἐϋσσέλμους ἀφίκωνται,
δύῃ τ' ἠέλιος καὶ ἐπὶ κνέφας ἱερὸν ἔλθῃ.
Ὣς εἰπὼν ἵπποισιν ἐνέπνευσεν μένος ἠΰ.
Τὼ δ', ἀπὸ χαιτάων κονίην οὖδάσδε βαλόντε,
ῥίμφ' ἔφερον θοὸν ἅρμα μετὰ Τρῶας καὶ Ἀχαιούς.
Τοῖσι δ' ἐπ' Αὐτομέδων μάχετ', ἀχνύμενός περ ἑταίρου,
ἵπποις ἀΐσσων, ὥστ' αἰγυπιὸς μετὰ χῆνας·
ῥέα μὲν γὰρ φεύγεσκεν ὑπὲκ Τρώων ὀρυμαγδοῦ,
ῥεῖα δ' ἐπαΐξασκε πολὺν καθ' ὅμιλον ὀπάζων.
Ἀλλ' οὐχ ᾕρει φῶτας, ὅτε σεύαιτο διώκειν·

440. Ζεύγλης. C'est le demi-collier qui terminait le joug, et auquel était attaché le cou de chaque cheval au moyen de courroies. — Παρὰ ζυγόν, le long du joug. — Ἀμφοτέρωθεν. La crinière pend des deux côtés du cou. Heyne : « Significatur juba « utrinque, ab utraque parte, in utrum- « que latus equi, excussa. »

446-447. Οὐ μὲν γάρ τί πού ἐστιν.... Cette réflexion mélancolique a été souvent citée et commentée par les anciens. On peut dire que le poëme de Lucrèce en est d'un bout à l'autre l'éloquente paraphrase.

450. Ἦ οὐχ, synizèse. Ces deux syllabes ne comptent que pour une seule. — Αὔτως, *sic*, comme il le fait. La traduction latine *temere* exagère le mécontentement de Jupiter; la traduction française *follement*, à plus forte raison.

451. Γούνεσσι, *vulgo* γούνασσι. Les deux formes sont homériques.

453. Σφίσι, à eux (aux Troyens).

456. Ἐνέπνευσεν μένος ἠΰ. Zénodote, μένος πολυθαρσὲς ἐνῆκεν. Cette leçon suppose ἵπποισι, au lieu de ἵπποισιν. — A la suite du vers 456, Zénodote en donnait un autre, qui continuait et achevait la phrase : Αὐτὸς δ' Οὔλυμπόνδε μετ' ἀθανάτοισι βεβήκει.

461. Ῥέα est monosyllabe par synizèse.

οὐ γάρ πως ἦν, οἷον ἐόνθ' ἱερῷ ἐνὶ δίφρῳ,
ἔγχει ἐφορμᾶσθαι, καὶ ἐπίσχειν ὠκέας ἵππους.
Ὀψὲ δὲ δή μιν ἑταῖρος ἀνὴρ ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν,
Ἀλκιμέδων, υἱὸς Λαέρκεος Αἱμονίδαο·
στῆ δ' ὄπιθεν δίφροιο, καὶ Αὐτομέδοντα προσηύδα·
Αὐτόμεδον, τίς τοί νυ θεῶν νηκερδέα βουλὴν
ἐν στήθεσσιν ἔθηκε, καὶ ἐξέλετο φρένας ἐσθλάς;
Οἷον πρὸς Τρῶας μάχεαι πρώτῳ ἐν ὁμίλῳ
μοῦνος· ἀτάρ τοι ἑταῖρος ἀπέκτατο· τεύχεα δ' Ἕκτωρ
αὐτὸς ἔχων ὤμοισιν ἀγάλλεται Αἰακίδαο.
Τὸν δ' αὖτ' Αὐτομέδων προσέφη, Διώρεος υἱός·
Ἀλκίμεδον, τίς γάρ τοι Ἀχαιῶν ἄλλος ὁμοῖος
ἵππων ἀθανάτων ἐχέμεν δμῆσίν τε μένος τε,
εἰ μὴ Πάτροκλος, θεόφιν μήστωρ ἀτάλαντος,
ζωὸς ἐών; Νῦν αὖ θάνατος καὶ Μοῖρα κιχάνει.
Ἀλλὰ σὺ μὲν μάστιγα καὶ ἡνία σιγαλόεντα
δέξαι, ἐγὼ δ' ἵππων ἀποβήσομαι, ὄφρα μάχωμαι.
Ὣς ἔφατ'· Ἀλκιμέδων δὲ βοηθόον ἅρμ' ἐπορούσας,
καρπαλίμως μάστιγα καὶ ἡνία λάζετο χερσίν·
Αὐτομέδων δ' ἀπόρουσε. Νόησε δὲ φαίδιμος Ἕκτωρ,
αὐτίκα δ' Αἰνείαν προσεφώνεεν ἐγγὺς ἐόντα·
Αἰνεία, Τρώων βουληφόρε χαλκοχιτώνων,
ἵππω τώδ' ἐνόησα ποδώκεος Αἰακίδαο,
ἐς πόλεμον προφανέντε σὺν ἡνιόχοισι κακοῖσιν.

464. Ἱερῷ, sacré. C'est une épithete d'honneur. Le char d'Achille est le char du plus grand des héros; c'est un *noble* char. On peut voir aussi, dans ἱερῷ, le souvenir de son origine : ce char était le présent d'un dieu.

467. Ἀλκιμέδων. Alcimédon était un des chefs myrmidons.

469. Νηκερδέα, sans bénéfice, c'est-à-dire désastreuse.

476. Ἐχέμεν δμῆσίν τε μένος τε (*in manu habere repressionem et impetum*), périphrase pour dire : *mener à son gré.*

478. Νῦν αὖ. Bothe, νῦν δ' αὖ. Mais αὖ, dans la phrase, signifie déjà *autem*. Toutefois Bothe préfère le pléonasme : « ....cum δ' αὖ frequentetur a poeta, tan« quam δέ quoddam αὐξητικόν aptumque « versui erigendo. »

481. Βοηθόον, rapide dans les combats. *Scholies :* ἐν πολέμῳ ταχύ.

487. Ἡνιόχοισι. Au moment où Alcimédon prend le fouet et les rênes, il y a deux guerriers sur le char. Hector peut donc dire qu'il a vu *des cochers*. — Κακοῖσιν, incapables : qui ne sont propres à rien. Hector entend surtout, que ce sont de très-médiocres guerriers.

Τῷ κεν ἐελποίμην αἱρησέμεν, εἴ σύγε θυμῷ
σῷ ἐθέλεις· ἐπεὶ οὐκ ἂν ἐφορμηθέντε γε νῶϊ
τλαῖεν ἐναντίβιον στάντες μαχέσασθαι Ἄρηϊ.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησεν ἐῢς πάϊς Ἀγχίσαο.
Τὼ δ' ἰθὺς βήτην, βοέῃς εἰλυμένω ὤμους
αὔῃσι, στερεῇσι· πολὺς δ' ἐπελήλατο χαλκός.
Τοῖσι δ' ἅμα Χρομίος τε καὶ Ἄρητος θεοειδὴς
ἤϊσαν ἀμφότεροι· μάλα δέ σφισιν ἔλπετο θυμὸς
αὐτώ τε κτενέειν, ἐλάαν τ' ἐριαύχενας ἵππους·
νήπιοι, οὐδ' ἄρ' ἔμελλον ἀναιμωτί γε νέεσθαι
αὖτις ἀπ' Αὐτομέδοντος. Ὁ δ' εὐξάμενος Διὶ πατρὶ
ἀλκῆς καὶ σθένεος πλῆτο φρένας ἀμφιμελαίνας.
Αὐτίκα δ' Ἀλκιμέδοντα προσηύδα, πιστὸν ἑταῖρον·
Ἀλκίμεδον, μὴ δή μοι ἀπόπροθεν ἰσχέμεν ἵππους,
ἀλλὰ μάλ' ἐμπνείοντε μεταφρένῳ· οὐ γὰρ ἔγωγε
Ἕκτορα Πριαμίδην μένεος σχήσεσθαι ὀΐω,
πρίν γ' ἐπ' Ἀχιλλῆος καλλίτριχε βήμεναι ἵππω,
νῶϊ κατακτείναντα, φοβῆσαί τε στίχας ἀνδρῶν
Ἀργείων, ἤ κ' αὐτὸς ἐνὶ πρώτοισιν ἁλοίη.
Ὣς εἰπὼν Αἴαντε καλέσσατο καὶ Μενέλαον·
Αἴαντ', Ἀργείων ἡγήτορε, καὶ Μενέλαε,
ἤτοι μὲν τὸν νεκρὸν ἐπιτράπεθ', οἵπερ ἄριστοι,
ἀμφ' αὐτῷ βεβάμεν, καὶ ἀμύνεσθαι στίχας ἀνδρῶν·
νῶϊν δὲ ζωοῖσιν ἀμύνετε νηλεὲς ἦμαρ·

489-490. Οὐκ ἂν.... ἐφορμηθέντε.... νῶϊ τλαῖεν, *non poterunt sustinere nos ambo irruentes*. La fin de la phrase est le développement de l'idée contenue dans τλαῖεν. On met ordinairement une virgule après ἐφορμηθέντε γε νῶϊ, que l'on traduit : *irruentes in nos* (se précipitant sur nous). C'est faire dire à Homère quelque chose d'au moins bizarre.

493. Δ(έ), et de plus, c'est-à-dire par dessus les cuirs secs et durs.

494. Χρομίος. Voyez plus haut la note du vers 218. — Ἄρητος. Arétus est inconnu.

498. Ὁ, lui : Automédon.

501. Ἰσχέμεν, l'infinitif dans le sens de l'impératif : *tene*, tiens.

502. Ἐμπνείοντε μεταφρένῳ. Automédon sera devant la tête même des chevaux, puisqu'il sentira leur haleine dans son dos.

503. Μένεος σχήσεσθαι, devoir se retenir de (déployer son) ardeur : devoir cesser de combattre.

509. Τὸν νεκρόν, ce mort : notre mort. — Ἐπιτράπε(τε). La phrase complète serait : ἐπιτράπετε τὸν νεκρὸν ἐκείνοις οἵπερ εἰσὶν ἄριστοι, ὥστε ἀμφιβεβάμεν αὐτῷ, remettez votre mort aux soins des plus braves, afin qu'ils le protégent.

τῇδε γὰρ ἔβρισαν πόλεμον κάτα δακρυόεντα
Ἕκτωρ Αἰνείας θ', οἳ Τρώων εἰσὶν ἄριστοι.
Ἀλλ' ἤτοι μὲν ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται.
Ἥσω γὰρ καὶ ἐγώ· τὰ δέ κεν Διῒ πάντα μελήσει.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμπεπαλὼν προΐει δολιχόσκιον ἔγχος,
καὶ βάλεν Ἀρήτοιο κατ' ἀσπίδα πάντοσ' ἐΐσην·
ἡ δ' οὐκ ἔγχος ἔρυτο, διαπρὸ δὲ εἴσατο χαλκός·
νειαίρῃ δ' ἐν γαστρὶ διὰ ζωστῆρος ἔλασσεν.
Ὡς δ' ὅτ' ἂν ὀξὺν ἔχων πέλεκυν αἰζήϊος ἀνήρ,
κόψας ἐξόπιθεν κεράων βοὸς ἀγραύλοιο,
ἶνα τάμῃ διὰ πᾶσαν, ὁ δὲ προθορὼν ἐρίπῃσιν·
ὣς ἄρ' ὅγε προθορὼν πέσεν ὕπτιος· ἐν δέ οἱ ἔγχος
νηδυίοισι μάλ' ὀξὺ κραδαινόμενον λύε γυῖα.
Ἕκτωρ δ' Αὐτομέδοντος ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ·
ἀλλ' ὁ μὲν ἄντα ἰδὼν ἠλεύατο χάλκεον ἔγχος·
πρόσσω γὰρ κατέκυψε· τὸ δ' ἐξόπιθεν δόρυ μακρὸν
οὔδει ἐνισκίμφθη, ἐπὶ δ' οὐρίαχος πελεμίχθη
ἔγχεος· ἔνθα δ' ἔπειτ' ἀφίει μένος ὄβριμος Ἄρης.
Καί νύ κε δὴ ξιφέεσσ' αὐτοσχεδὸν ὁρμηθήτην,
εἰ μή σφω' Αἴαντε διέκριναν μεμαῶτε,

513. Ἕκτωρ Αἰνείας θ', ... Virgile a développé la pensée contenue dans ce vers, *Énéide*, XI, 288 : « Quidquid apud « duræ cessatum est mœnia Trojæ, Hec« toris Æneæque manu victoria Graium « Hæsit, et in decimum vestigia rettulit « annum. »

514. Ταῦτα, ces choses : ce qui doit arriver; l'événement. — Ἐν γούνασι, sur les genoux, c'est-à-dire sous la main, dans la main. *Scholies* : ἐν τοῖς κόλποις, διὰ τὸ τὰ ἐν αὐτοῖς ἀποκείμενα πρόχειρα εἶναι. Dübner : « La principale divinité d'un temple était ordinairement représentée assise; et on lui mettait *sur les genoux* les dons précieux qu'on lui offrait. » C'est de cet usage qu'est née l'expression ἐν γούνασι, pour dire : ἐν ἐξουσίᾳ, dans la dépendance. Voyez VI, 92 et les notes sur ce vers.

515. Ἥσω (de ἵημι), je lancerai : je darderai ma lance. *Scholies* : πέμψω, ἀκοντίσω.

516-517. Καὶ ἀμπεπαλὼν.... On a déjà vu plusieurs fois cette façon de décrire le coup, et notamment aux vers III, 355-356.

518-519. Ἡ δ' οὐκ ἔγχος ἔρυτο,... Voyez V, 538-539, et les notes sur ces deux vers.

520-522. Ὡς δ' ὅτ' ἂν.... La comparaison ne porte que sur la violence soudaine de la chute, puisque le guerrier tombe en arrière, et le bœuf en avant. Eustathe : πρὸς μόνον τὸ προθορῶν ἡ παραβολή· οὐ γὰρ ὕπτιος πίπτει ὁ ταῦρος, ὡς ὁ Ἄρητος. Cette note est presque textuellement identique à ce qu'on lit dans les *Scholies* B.

521. Ἐξόπιθεν κεράων, en arrière des cornes : sur la nuque.

526-529. Ἀλλ' ὁ μὲν ἄντα ἰδὼν.... Voyez XVI, 610-613 et les notes sur ces quatre vers.

οἵ ῥ' ἦλθον καθ' ὅμιλον, ἑταίρου κικλήσκοντος.
Τοὺς ὑποταρβήσαντες ἐχώρησαν πάλιν αὖτις
Ἕκτωρ Αἰνείας τ' ἠδὲ Χρομίος θεοειδής·
Ἄρητον δὲ κατ' αὖθι λίπον, δεδαϊγμένον ἦτορ,
κείμενον· Αὐτομέδων δὲ, θοῷ ἀτάλαντος Ἄρηϊ,
τεύχεά τ' ἐξενάριξε, καὶ εὐχόμενος ἔπος ηὔδα·
Ἦ δὴ μὰν ὀλίγον γε Μενοιτιάδαο θανόντος
κῆρ ἄχεος μεθέηκα, χερείονά περ καταπέφνων.
Ὣς εἰπὼν, ἐς δίφρον ἑλὼν ἔναρα βροτόεντα
θῆκ'· ἂν δ' αὐτὸς ἔβαινε, πόδας καὶ χεῖρας ὕπερθεν
αἱματόεις, ὥς τίς τε λέων κατὰ ταῦρον ἐδηδώς.
Ἂψ δ' ἐπὶ Πατρόκλῳ τέτατο κρατερὴ ὑσμίνη,
ἀργαλέη, πολύδακρυς· ἔγειρε δὲ νεῖκος Ἀθήνη,
οὐρανόθεν καταβᾶσα· προῆκε γὰρ εὐρύοπα Ζεὺς,
ὀρνύμεναι Δαναούς· δὴ γὰρ νόος ἐτράπετ' αὐτοῦ.

532. Οἵ ῥ' ἦλθον.... Ce vers se termine par trois spondées.

535. Δεδαϊγμένον ἦτορ, percé au cœur : ayant le cœur percé. Bothe, δεδαϊγμένοι ἦτορ. Il est vrai qu'Arétus a été frappé au ventre, et non au cœur. Mais il ne faut pas prendre à la lettre l'expression d'Homère. Elle équivaut simplement au français *ayant le sein percé*, qui peut se dire de toute blessure reçue depuis le haut de la poitrine jusqu'au bas-ventre. La correction est donc inutile. On peut regretter seulement qu'elle ne soit appuyée par aucun manuscrit ni par aucun témoignage; car elle donne un sens plus beau que la vulgate. Daremberg prend δεδαϊγμένον ἦτορ dans un sens moral. Homère a voulu, selon lui, exprimer les tortures qu'éprouvait Arétus expirant. Les mots λύε γυῖα du vers 524 marqueraient seulement que le coup a renversé Arétus, mais qu'il n'est pas mort soudain, et que son agonie dure encore. Cette explication est ingénieuse; mais il est probable qu'Homère a parlé dans un sens tout matériel, et par un à peu près vulgaire.

538. Μενοιτιάδαο, génitif causal : au sujet du fils de Ménœtius.

539. Κῆρ ἄχεος μεθέηκα, *cor* (*meum*) *a dolore remisi*, j'ai soulagé mon cœur de l'affliction (que j'éprouvais). *Scholies* : τῆς λύπης κεκούφισμαι τὴν ψυχήν.

545. Οὐρανόθεν.... Ce vers manquait dans quelques-uns des textes antiques, et Zénodote le regardait comme interpolé. Le scholiaste de Pierre Victorius : Ζηνόδοτος ἀθετεῖ. τινὲς οὐδὲ γράφουσι. πῶς γὰρ ἐν τῇ Ἴδῃ ὢν ὁ Ζεὺς αὐτὴν πέμπει, ἡ δὲ οὐρανόθεν κάτεισιν; Aristarque répondait sans doute que, descendre du sommet d'une haute montagne, c'est, pour Homère, descendre du ciel. Il est même probable que nous avons un débris de sa note sur le vers 545, dans cette phrase incomplète que le scholiaste met à la suite de l'interrogation : ἢ ὅτι οὐρανὸν τὸν ὑπερνέφιον ὀνομάζει τόπον.

546. Δὴ γὰρ νόος ἐτράπετ' αὐτοῦ. Cela ne signifie point que Jupiter veut donner la victoire aux Grecs. Seulement, Jupiter s'intéresse davantage à eux ; et sa pensée, qui leur était auparavant tout hostile, a changé en leur faveur, quant à ce qui concerne le corps de Patrocle. Les Grecs pourront préserver ces précieuses dépouilles. — Bothe écrit τῇ, au lieu de δή. Cette correction précise le sens : *de ce côté-là* ; vers ce point, à savoir, de rendre aux Grecs toute l'ardeur désirable. Mais ici, comme au vers 535, le philologue ne s'appuie que sur une argumentation.

Ἠΰτε πορφυρέην ἶριν θνητοῖσι τανύσσῃ
Ζεὺς ἐξ οὐρανόθεν, τέρας ἔμμεναι ἢ πολέμοιο,
ἢ καὶ χειμῶνος δυσθαλπέος, ὅς ῥά τε ἔργων
ἀνθρώπους ἀνέπαυσεν ἐπὶ χθονὶ, μῆλα δὲ κήδει·
ὣς ἡ, πορφυρέῃ νεφέλῃ πυκάσασα ἓ αὐτὴν,
δύσετ' Ἀχαιῶν ἔθνος, ἔγειρε δὲ φῶτα ἕκαστον.
Πρῶτον δ' Ἀτρέος υἱὸν ἐποτρύνουσα προσηύδα,
ἴφθιμον Μενέλαον (ὁ γάρ ῥά οἱ ἐγγύθεν ἦεν),
εἰσαμένη Φοίνικι δέμας καὶ ἀτειρέα φωνήν·
Σοὶ μὲν δὴ, Μενέλαε, κατηφείη καὶ ὄνειδος
ἔσσεται, εἴ κ' Ἀχιλῆος ἀγαυοῦ πιστὸν ἑταῖρον
τείχει ὕπο Τρώων ταχέες κύνες ἑλκήσουσιν.
Ἀλλ' ἔχεο κρατερῶς, ὄτρυνε δὲ λαὸν ἅπαντα.
Τὴν δ' αὖτε προσέειπε βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος·
Φοῖνιξ, ἄττα, γεραιὲ παλαιγενὲς, εἰ γὰρ Ἀθήνη
δοίη κάρτος ἐμοὶ, βελέων δ' ἀπερύκοι ἐρωήν·
τῷ κεν ἔγωγ' ἐθέλοιμι παρεστάμεναι καὶ ἀμύνειν
Πατρόκλῳ· μάλα γάρ με θανὼν ἐσεμάσσατο θυμόν.

547. Ἶριν. L'arc-en-ciel passait pour un présage funeste.

549. Δυσθαλπέος. Ancienne variante, δυσταρπέος. Mais l'épithète *désagréable* est bien faible, en parlant de la tempête.

550. Μῆλα, les bestiaux. Voyez la note X, 485. Ici, il ne s'agit pas uniquement des brebis et des chèvres. Homère prend poétiquement la partie pour le tout. Cela n'infirme nullement le principe d'Aristarque, qui reste vrai en général. Mais Eustathe exagère, quand il dit qu'Homère entend par μῆλα tous les animaux : μῆλα εἰπὼν, πάντα τὰ ζῶα ἐκ μέρους ἐνέφηνεν. A côté de ἔργων (les travaux des champs), le sens est évidemment restreint aux animaux domestiques. Ce sont les seuls dont les inquiétudes, durant les bouleversements de la nature, fassent une véritable impression sur nous.

551. Ἡ, elle : Minerve. — Ἓ αὐτήν. Ancienne variante, ἑαυτήν. Dans la langue homérique, les deux mots doivent être séparés. Telle est la vraie doctrine, rappelée par Eustathe : ἑαυτὴν, ἢ μᾶλλον ἓ αὐτὴν, ὡς Ὁμήρῳ γράφειν σύνηθες.

554. Οἱ, à elle. Suivant Aristarque, la déesse s'adressait de préférence à Ménélas, parce que c'est lui qui était le plus profondément affligé de la mort de Patrocle : ἐπεὶ φαίνεται μόνος ἀγωνιῶν ὑπὲρ Πατρόκλου.

556-557. Σοὶ μὲν δὴ, Μενέλαε,... Voy. le même mouvement, XVI, 498-499.

559. Ἀλλ' ἔχεο.... On a déjà vu ce vers, XVI, 501.

561. Εἰ γάρ équivaut à εἴθε : *utinam*, ou *o si!* je souhaite que.

564. Ἐσεμάσσατο θυμόν. Apollonius : οἷον καθήψατο τῆς ψυχῆς. Bothe : « Germani similiter, *sein Tod griff mir an's Herz.* » Les anciens, tout en reconnaissant que εἰσμαίομαι était synonyme de λυπεῖν, n'étaient point d'accord sur la signification propre du mot. Aristarque : ἥψατο τῆς ψυχῆς, ἢ ἐκηλίδωσεν. Eustathe préfère la deuxième explication. Voici le commentaire qu'il en donne : εἴληπται

Ἀλλ' Ἕκτωρ πυρὸς αἰνὸν ἔχει μένος, οὐδ' ἀπολήγει
χαλκῷ δηϊόων· τῷ γὰρ Ζεὺς κῦδος ὀπάζει.
Ὣς φάτο· γήθησεν δὲ θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
ὅττι ῥά οἱ πάμπρωτα θεῶν ἠρήσατο πάντων.
Ἐν δὲ βίην ὤμοισι καὶ ἐν γούνεσσιν ἔθηκεν·
καί οἱ μυίης θάρσος ἐνὶ στήθεσσιν ἐνῆκεν,
ἥτε, καὶ ἐργομένη, μάλα περ χροὸς ἀνδρομέοιο
ἰσχανάᾳ δακέειν, λαρόν τέ οἱ αἷμ' ἀνθρώπου·
τοίου μιν θάρσευς πλῆσε φρένας ἀμφιμελαίνας.
Βῆ δ' ἐπὶ Πατρόκλῳ, καὶ ἀκόντισε δουρὶ φαεινῷ.
Ἔσκε δ' ἐνὶ Τρώεσσι Ποδῆς, υἱὸς Ἠετίωνος,
ἀφνειός τ' ἀγαθός τε· μάλιστα δέ μιν τίεν Ἕκτωρ
δήμου, ἐπεί οἱ ἑταῖρος ἔην φίλος εἰλαπιναστής·
τόν ῥα κατὰ ζωστῆρα βάλε ξανθὸς Μενέλαος,
ἀΐξαντα φόβονδε· διαπρὸ δὲ χαλκὸν ἔλασσεν·
δούπησεν δὲ πεσών. Ἀτὰρ Ἀτρείδης Μενέλαος
νεκρὸν ὑπὲκ Τρώων ἔρυσεν μετὰ ἔθνος ἑταίρων.
Ἕκτορα δ' ἐγγύθεν ἱστάμενος ὤτρυνεν Ἀπόλλων,
Φαίνοπι Ἀσιάδῃ ἐναλίγκιος, ὅς οἱ ἁπάντων

δὲ μεταφορικῶς ἀπὸ τῶν προσμασσόντων ἤτοι κολλώντων τινὶ καὶ ἐντηκόντων κηλῖδα.

569. Γούνεσσιν, *vulgo* γούνασσιν.

570. Μυίης θάρσος, l'audace de la mouche, c'est-à-dire une persistance indomptable à renouveler l'attaque. Cette comparaison si juste et si expressive chagrinait un peu les Alexandrins; mais ils la pardonnaient à Homère, en considération des termes poétiques qui la relèvent et l'embellissent. *Scholies :* αἱ δὲ ποιητικαὶ λέξεις ἐπικαλύπτουσι τὸ ταπεινόν.

572. Ἰσχανάᾳ, *instat*, tâche par tout moyen. — Λαρόν est synonyme de γλυκύ : doux ; savoureux.

573. Θάρσευς, forme éolienne, pour θάρσους.

575. Ποδῆς. Ce Podès, fils d'Éétion et ami d'Hector, n'est point, comme le disent les commentateurs modernes, un frère d'Andromaque. Andromaque n'avait plus aucun frère. Voyez VI, 421-424. Aristarque a noté d'ailleurs que, si Podès avait été fils du roi des Cilices, Homère ne dirait pas qu'Hector l'honorait *entre tous les hommes du peuple :* εἰ δὲ ἦν τῶν Κιλίκων ὁ Ποδῆς, εἶπεν ἂν ὅτι μάλιστα τῶν βασιλέων αὐτὸν ἐτίμα, οὐ τοῦ δήμου. Podès était donc un Troyen proprement dit; et son père Éétion n'était qu'un homonyme du père d'Andromaque. *Scholies :* ὁ δὲ Ἠετίων ὁμώνυμος τῷ τῆς Ἀνδρομάχης. Cela s'accorde très-bien avec la formule ἐνὶ Τρώεσσι, dont il faudrait fausser le sens propre, s'il s'agissait d'un allié, d'un étranger; et le mot δήμου ne laisse point de doute. — Υἱός a la première syllabe brève, comme dans beaucoup de passages. Voy. la note VI, 130.

578. Τόν ῥα κατὰ ζωστῆρα.... Ici nous retrouvons l'aide du manuscrit de Venise.

582. Ἕκτορα δ' ἐγγύθεν.... On lisait, dans le texte de Zénodote : Ἕκτορα δὲ φρένα δῖος Ἄρης ὤτρυνε μετελθών.

583. Φαίνοπι. Voyez plus haut la note du vers 312.

ξείνων φίλτατος ἔσκεν, Ἀβυδόθι οἰκία ναίων·
[τῷ μιν ἐεισάμενος προσέφη ἑκάεργος Ἀπόλλων·]
Ἕκτορ, τίς κέ σ' ἔτ' ἄλλος Ἀχαιῶν ταρβήσειεν;
Οἷον δὴ Μενέλαον ὑπέτρεσας, ὃς τὸ πάρος περ
μαλθακὸς αἰχμητής· νῦν δ' οἴχεται οἶος ἀείρας
νεκρὸν ὑπὲκ Τρώων, σὸν δ' ἔκτανε πιστὸν ἑταῖρον,
ἐσθλὸν ἐνὶ προμάχοισι, Ποδῆν, υἱὸν Ἠετίωνος.
Ὣς φάτο· τὸν δ' ἄχεος νεφέλη ἐκάλυψε μέλαινα·
βῆ δὲ διὰ προμάχων, κεκορυθμένος αἴθοπι χαλκῷ.
Καὶ τότ' ἄρα Κρονίδης ἕλετ' αἰγίδα θυσσανόεσσαν,
μαρμαρέην, Ἴδην δὲ κατὰ νεφέεσσι κάλυψεν,
ἀστράψας δὲ μάλα μεγάλ' ἔκτυπε, τὴν δ' ἐτίναξεν·
νίκην δὲ Τρώεσσι δίδου, ἐφόβησε δ' Ἀχαιούς.
Πρῶτος Πηνέλεως Βοιώτιος ἦρχε φόβοιο·
βλῆτο γὰρ ὦμον δουρὶ, πρόσω τετραμμένος αἰεὶ,
ἄκρον ἐπιλίγδην· γράψεν δέ οἱ ὀστέον ἄχρις
αἰχμὴ Πουλυδάμαντος· ὁ γάρ ῥ' ἔβαλε σχεδὸν ἐλθών.
Λήϊτον αὖθ' Ἕκτωρ σχεδὸν οὔτασε χεῖρ' ἐπὶ καρπῷ,

584. Ἀβυδόθι, à Abydos. *Scholies* : ἐν Ἀβύδῳ.

585. Τῷ μιν ἐεισάμενος.... Ce vers manque dans le manuscrit de Venise. On pourrait réclamer contre son exclusion, à l'aide de plusieurs passages analogues; mais l'utilité de ce vers est fort contestable ici; car ὤτρυνεν et ἐναλίγκιος ont déjà dit tout ce qu'il exprime.

586. Ἕκτορ,... Ce vers se termine par trois spondées.

587. Τὸ πάρος περ. Le manuscrit de Venise : τὸ πάρος γε.

593. Καὶ τότ' ἄρα Κρονίδης.... Virgile, *Énéide*, VIII, 352 : « .... Arcades « ipsum Credunt se vidisse Jovem, quum « sæpe nigrantem Ægida concuteret dex- « tra, nimbosque cieret. » Voyez les imprécations d'Agamemnon, IV, 166-168.

595. Τήν. Zénodote, γῆν.

598. Πρόσω τετραμμένος αἰεί, se tournant sans cesse en avant. Pénélée, durant sa retraite, faisait ce que fait Ajax, XI, 547, ἐντροπαλιζόμενος, et 567 : Αὖτις ὑποστρεφθεὶς, καὶ ἐρητύσασκε φάλαγγας. Mais Pénélée le fait à chaque instant, et non point, comme Ajax, à de longs intervalles. C'est ce mouvement perpétuel qui explique comment la lance de Polydamas ne s'enfonce point dans son épaule. Il présentait l'épaule de côté, au moment où il a reçu le coup.

599. Ἐπιλίγδην, en glissant : en effleurant; assez légèrement. Il n'y a qu'une contradiction apparente entre ἐπιλίγδην et ὀστέον ἄχρις. Pénélée est blessé à l'omoplate, c'est-à-dire dans un endroit où il y a peu de chair, et où l'os est presque contigu à la peau. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ ἐπιλίγδην μεσότητός ἐστιν· ἐπιψαύδην, ὅσον δι' ἐπιπολῆς ψαῦσαι, μὴ εἰς βάθος. εἰ οὖν ἐπιλίγδην, πῶς γράψεν δέ οἱ ὀστέον ἄχρις; κατὰ βάθους γὰρ φαίνεται ἡ πληγὴ ἐπενηνεγμένη. ἀλλ' ἐρεῖ Ὅμηρος· οὐκ ἐγὼ, ἀλλ' ὁ τόπος εἰς ὃν κατηνέχθη ἡ πληγή. ἔστι γὰρ ἡ ὠμοπλάτη ἀσαρκοτάτη.

601. Λήϊτον. Léitus était, comme Pénélée, un des chefs béotiens. — Χεῖρ' ἐπὶ καρπῷ. Voyez la note IV, 339.

υἱὸν Ἀλεκτρυόνος μεγαθύμου, παῦσε δὲ χάρμης·
τρέσσε δὲ παπτήνας, ἐπεὶ οὐκέτι ἔλπετο θυμῷ
ἔγχος ἔχων ἐν χειρὶ μαχήσεσθαι Τρώεσσιν.
Ἕκτορα δ' Ἰδομενεύς, μετὰ Λήϊτον ὁρμηθέντα,
βεβλήκει θώρηκα κατὰ στῆθος παρὰ μαζόν·
ἐν καυλῷ δ' ἐάγη δολιχὸν δόρυ· τοὶ δ' ἐβόησαν
Τρῶες. Ὁ δ' Ἰδομενῆος ἀκόντισε Δευκαλίδαο,
δίφρῳ ἐφεσταότος· τοῦ μέν ῥ' ἀπὸ τυτθὸν ἅμαρτεν·
αὐτὰρ ὁ Μηριόναο ὀπάονά θ' ἡνίοχόν τε,
Κοίρανον, ὅς ῥ' ἐκ Λύκτου ἐϋκτιμένης ἕπετ' αὐτῷ
(πεζὸς γὰρ τὰ πρῶτα λιπὼν νέας ἀμφιελίσσας
ἤλυθε, καί τε Τρωσὶ μέγα κράτος ἐγγυάλιξεν,
εἰ μὴ Κοίρανος ὦκα ποδώκεας ἤλασεν ἵππους·
καὶ τῷ μὲν φάος ἦλθεν, ἄμυνε δὲ νηλεὲς ἦμαρ,
αὐτὸς δ' ὤλεσε θυμὸν ὑφ' Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο)·
τὸν βάλ' ὑπὸ γναθμοῖο καὶ οὔατος· ἐκ δ' ἄρ' ὀδόντας
ὦσε δόρυ πρυμνὸν, διὰ δὲ γλῶσσαν τάμε μέσσην.
Ἤριπε δ' ἐξ ὀχέων, κατὰ δ' ἡνία χεῦεν ἔραζε.
Καὶ τάγε Μηριόνης ἔλαβεν χείρεσσι φίλῃσιν

604. Ἔγχος ἔχων.... Ce vers se termine par trois spondées.

607. Ἐν καυλῷ δ' ἐάγη. Voyez la note XIII, 162.

608. Δευκαλίδαο. Ancienne variante, δουρὶ φαεινῷ.

611. Λύκτου. Lyctus était une des principales villes de Crète.

612-616. Πεζὸς γὰρ.... Cette longue parenthèse, si naïvement intercalée, paraît suspecte à quelques modernes; mais les anciens n'ont fait aucunes réserves contre la façon dont Homère explique la présence d'Idoménée, et dont il nous dit comment le roi de Crète se trouve sur son char. Rien de plus homérique que ces explications rétrospectives. Il est vrai que l'accusatif Κοίρανον est un peu loin du verbe *il frappa;* mais ce n'est pas une raison, au contraire. Car la reprise τόν, qui précède βάλ(ε), prouve que le régime Κοίρανον est loin, et qu'il est besoin de le rappeler au souvenir. Si l'on supprimait la parenthèse, ce τόν ferait difficulté. Didyme se contente de noter la suite des idées : μακρὰ ἡ παρέκβασις, καὶ πάντα διὰ μέσου· τὸ γὰρ ἑξῆς, Κοίρανον βάλ' ὑπὸ γναθμοῖο.

612. Λιπών a pour sujet Mérion, selon les *Scholies;* Idoménée, suivant les commentateurs modernes. On se rappelle qu'Idoménée et Mérion sont sortis ensemble à pied des tentes, pour revenir au combat. Voyez XIII, 295-297. Mais Idoménée est le principal personnage; et le singulier s'accorde plus naturellement avec son nom.

613. Μέγα κράτος. La mort d'Idoménée aurait été un grand triomphe pour les Troyens.

615. Φάος, *salus*, préservation. Voyez, vers 624-625, comment Idoménée est sauvé.

617. Τόν, lui : Cœranus.

618. Δόρυ πρυμνόν, *hasta extrema*, le bout de la lance : la pointe de la lance.

619. Κατὰ.... χεῦεν, *effudit*, il répandit : il laissa glisser.

κύψας ἐκ πεδίοιο, καὶ Ἰδομενῆα προσηύδα·
Μάστιε νῦν, εἵως κε θοὰς ἐπὶ νῆας ἵκηαι·
γιγνώσκεις δὲ καὶ αὐτὸς, ὅτ᾽ οὐκέτι κάρτος Ἀχαιῶν.
Ὣς ἔφατ᾽· Ἰδομενεὺς δ᾽ ἵμασεν καλλίτριχας ἵππους
νῆας ἐπὶ γλαφυράς· δὴ γὰρ δέος ἔμπεσε θυμῷ.
Οὐδ᾽ ἔλαθ᾽ Αἴαντα μεγαλήτορα καὶ Μενέλαον
Ζεὺς, ὅτε δὴ Τρώεσσι δίδου ἑτεραλκέα νίκην.
Τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε μέγας Τελαμώνιος Αἴας·
Ὢ πόποι, ἤδη μέν κε, καὶ ὃς μάλα νήπιός ἐστιν,
γνοίη ὅτι Τρώεσσι πατὴρ Ζεὺς αὐτὸς ἀρήγει.
Τῶν μὲν γὰρ πάντων βέλε᾽ ἅπτεται, ὅστις ἀφείη,
ἢ κακὸς, ἢ ἀγαθός· Ζεὺς δ᾽ ἔμπης πάντ᾽ ἰθύνει·
ἡμῖν δ᾽ αὔτως πᾶσιν ἐτώσια πίπτει ἔραζε.
Ἀλλ᾽ ἄγετ᾽, αὐτοί περ φραζώμεθα μῆτιν ἀρίστην,
ἠμὲν ὅπως τὸν νεκρὸν ἐρύσσομεν, ἠδὲ καὶ αὐτοὶ
χάρμα φίλοις ἑτάροισι γενώμεθα νοστήσαντες·
οἵ που δεῦρ᾽ ὁρόωντες ἀκηχέδατ᾽, οὐδ᾽ ἔτι φασὶν
Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο μένος καὶ χεῖρας ἀάπτους
σχήσεσθ᾽, ἀλλ᾽ ἐν νηυσὶ μελαίνῃσιν πεσέεσθαι.
Εἴη δ᾽ ὅστις ἑταῖρος ἀπαγγείλειε τάχιστα

621. Κύψας. Heyne : « Humi stans « Meriones e solo sublata frena porrexit « Idomeneo semiseni; jubetque eum se in « castra recipere, superioribus jam Tro« janis. »

622. Μάστιε (fouette), de μαστίω, synonyme poétique de μαστίζω.

630. Ἀρήγει. Ancienne variante, ἀμύνει.

631. Ἅπτεται, touchent au but. Eustathe : ἅπτεται τῶν Ἀχαιῶν. — Ἀφείη. Villoison, ἐφείη. Cette leçon n'est point préférable à la vulgate. Les traits, sans aucun doute, ne partent pas au hasard ; mais la réflexion qui suit montre que tout trait lâché d'une façon quelconque atteint un Grec. Ainsi ἀφείη est plus énergique que ἐφείη.

632. Ἢ κακὸς, ἢ.... Ce vers se termine par quatre spondées.

635. Ἐρύσσομεν au subjonctif, pour ἐρύσωμεν.

637. Δεῦρ(ο). Ancienne variante, νῦν. — Ἀκηχέδατ᾽ pour ἀκηχέδαται : sont affligés. Bothe écrit ἀκηχέατ᾽ sans δ, pour ἀκηχέαται, ἀκήχηνται. Cette leçon, qui serait plus conforme à la dérivation naturelle, s'autorise de quelques manuscrits; mais presque tous donnent le mot avec un δ entre η et α.

639. Σχήσεσθ(αι) a le sens actif, et équivaut à ἡμᾶς σχήσειν : que nous puissions arrêter. Voyez la note IX, 235. — Πεσέεσθαι peut s'expliquer ici comme aux vers IX, 235 et XII, 126. Supposons donc aussi ἡμᾶς pour sujet. Cependant les Alexandrins pensaient qu'ici il valait mieux sous-entendre Hector lui-même. Aristarque : πιθανώτερον δὲ τὸν Ἕκτορα ἐμπεσεῖσθαι ταῖς ναυσί. Au fond, c'est le même résultat. Si les Grecs se réfugient dans les navires, c'est qu'Hector les aura poursuivis jusque-là.

Πηλείδῃ, ἐπεὶ οὔ μιν ὀίομαι οὐδὲ πεπύσθαι
λυγρῆς ἀγγελίης, ὅτι οἱ φίλος ὤλεθ᾽ ἑταῖρος.
Ἀλλ᾽ οὔ πῃ δύναμαι ἰδέειν τοιοῦτον Ἀχαιῶν·
ἠέρι γὰρ κατέχονται ὁμῶς αὐτοί τε καὶ ἵπποι.
Ζεῦ πάτερ, ἀλλὰ σὺ ῥῦσαι ὑπ᾽ ἠέρος υἷας Ἀχαιῶν,
ποίησον δ᾽ αἴθρην, δὸς δ᾽ ὀφθαλμοῖσιν ἰδέσθαι·
ἐν δὲ φάει καὶ ὄλεσσον, ἐπεί νύ τοι εὔαδεν οὕτως.
Ὣς φάτο· τὸν δὲ πατὴρ ὀλοφύρατο δακρυχέοντα·
αὐτίκα δ᾽ ἠέρα μὲν σκέδασεν, καὶ ἀπῶσεν ὀμίχλην·
ἠέλιος δ᾽ ἐπέλαμψε, μάχη δ᾽ ἐπὶ πᾶσα φαάνθη·
καὶ τότ᾽ ἄρ᾽ Αἴας εἶπε βοὴν ἀγαθὸν Μενέλαον·
Σκέπτεο νῦν, Μενέλαε Διοτρεφὲς, αἴ κεν ἴδηαι
ζωὸν ἔτ᾽ Ἀντίλοχον, μεγαθύμου Νέστορος υἱόν·
ὄτρυνον δ᾽ Ἀχιλῆϊ δαΐφρονι θᾶσσον ἰόντα
εἰπεῖν ὅττι ῥά οἱ πολὺ φίλτατος ὤλεθ᾽ ἑταῖρος.
Ὣς ἔφατ᾽· οὐδ᾽ ἀπίθησε βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος·
βῆ δ᾽ ἰέναι, ὥς τίς τε λέων ἀπὸ μεσσαύλοιο,
ὅστ᾽ ἐπεὶ ἄρ κε κάμῃσι κύνας τ᾽ ἄνδρας τ᾽ ἐρεθίζων,
οἵτε μιν οὐκ εἰῶσι βοῶν ἐκ πῖαρ ἑλέσθαι,

644. Κατέχονται. Ancienne variante, κεκάλυπται.

645-647. Ζεῦ πάτερ. Ce passage est le plus célèbre de tous les exemples de sublime qu'on cite d'Homère. Mais nous l'admirons d'ordinaire sous le travestissement que lui a infligé l'abréviateur La Motte : « Grand dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous ! » Tout au plus savons nous les deux vers de Boileau dans sa traduction de Longin : « Grand dieu, chasse la nuit qui nous couvre les yeux, Et combats contre nous à la clarté des cieux. » Or, les deux traducteurs ont pris l'un et l'autre le change. L'exclamation d'Ajax n'est point un défi, mais une prière et un acte de soumission. Ajax, chez Homère, ne dit point d'insolence au maître des dieux. Il dit qu'il consent à périr, si telle est la volonté de Jupiter, pourvu que ce soit à la clarté du jour. Boileau s'est laissé tromper par les derniers mots du commentaire de Longin, *Sublime*, VII : κἂν αὐτῷ Ζεὺς ἀντιτάττηται. Aristarque avait pourtant assez bien déterminé le sens moral du passage, pour que Longin ne tombât pas dans l'erreur qui a entraîné Boileau et tout à fait précipité La Motte : θαυμαστὸν τὸ ἦθος· οὐ γὰρ σωτηρίαν αἰτεῖ, ἀλλὰ τὸ μὴ ἐμποδίζεσθαι ἀπὸ τῶν ἔργων ἀγαθῶν. διὸ, καίπερ ἐναντιούμενος, ὑπακούει ὁ Ζεύς.

647. Εὔαδεν. Voyez, XIV, 340, la note sur ce mot.

648. Δακρυχέοντα. Ajax ne pleure que cette fois. Rien de plus expressif qu'un tel signe de désespoir chez un tel homme. Didyme : περιπαθῆ λίαν εἰσάγει τὰ πράγματα, εἴγε Αἴας δακρύει· οὐ γὰρ ἐν ἄλλοις εὕρομεν αὐτὸν δεδακρυκότα. Qu'Agamemnon pleure, ou Antilochus, ou Achille même, on n'est point saisi d'étonnement; mais le rude Ajax! un homme de bronze et de fer !

657-664. Βῆ δ' ἰέναι,... Voyez XI, 548-555 et les notes sur ces huit vers.

πάννυχοι ἐγρήσσοντες· ὁ δὲ κρειῶν ἐρατίζων
ἰθύει, ἀλλ' οὔτι πρήσσει· θαμέες γὰρ ἄκοντες
ἀντίοι ἀΐσσουσι θρασειάων ἀπὸ χειρῶν,
καιόμεναί τε δεταί, τάστε τρεῖ ἐσσύμενός περ·
ἠῶθεν δ' ἀπονόσφιν ἔβη τετιηότι θυμῷ·
ὣς ἀπὸ Πατρόκλοιο βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος
ἤϊε πόλλ' ἀέκων· περὶ γὰρ δίε μή μιν Ἀχαιοὶ
ἀργαλέου πρὸ φόβοιο ἕλωρ δηΐοισι λίποιεν.
Πολλὰ δὲ Μηριόνῃ τε καὶ Αἰάντεσσ' ἐπέτελλεν·
  Αἴαντ', Ἀργείων ἡγήτορε, Μηριόνη τε,
νῦν τις ἐνηείης Πατροκλῆος δειλοῖο
μνησάσθω· πᾶσιν γὰρ ἐπίστατο μείλιχος εἶναι,
ζωὸς ἐών· νῦν αὖ θάνατος καὶ Μοῖρα κιχάνει.
  Ὣς ἄρα φωνήσας ἀπέβη ξανθὸς Μενέλαος,
πάντοσε παπταίνων, ὥστ' αἰετὸς, ὅν ῥά τέ φασιν
ὀξύτατον δέρκεσθαι ὑπουρανίων πετεηνῶν,
ὅντε, καὶ ὑψόθ' ἐόντα, πόδας ταχὺς οὐκ ἔλαθε πτὼξ
θάμνῳ ὑπ' ἀμφικόμῳ κατακείμενος, ἀλλά τ' ἐπ' αὐτῷ
ἔσσυτο, καί τέ μιν ὦκα λαβὼν ἐξείλετο θυμόν·
ὣς τότε σοὶ, Μενέλαε Διοτρεφὲς, ὄσσε φαεινὼ
πάντοσε δινείσθην, πολέων κατὰ ἔθνος ἑταίρων,
εἴ που Νέστορος υἱὸν ἔτι ζώοντα ἴδοιτο.
Τὸν δὲ μάλ' αἶψ' ἐνόησε μάχης ἐπ' ἀριστερὰ πάσης,

667. Πρὸ φόβοιο, *præ fuga* ou *propter fugam :* afin de se livrer à la fuite. La traduction *præ metu* dit trop. On peut se sauver par prudence, et sans avoir peur. La préposition πρό marque ici la circonstance, l'occasion, le motif. Elle n'a pas tout à fait le sens de ὑπό. C'est comme un moyen terme entre ὑπό (par l'effet de) et ὑπέρ (dans l'intérêt de). Quelques anciens maintenaient le sens ordinaire de πρό : avant. Ils voyaient ici une ellipse. *Scholies :* ἢ πρὸ τοῦ ἀναγκασθῆναι φεύγειν. Mais alors Ménélas ferait vraiment injure à ses amis. Son discours va prouver qu'il a confiance en eux; mais la nécessité peut triompher de leur bon vouloir.

670. Νῦν τις.... Ce vers n'a d'autre dactyle que celui du premier pied. Voyez la note I, 11. — Δειλοῖο est pris en bonne part : de l'infortuné. Eustathe : τὸ δειλὸς ἐπὶ οἴκτῳ ἐρρέθη, οὐ μὴν ἐπὶ ψόγῳ.

671. Ἐπίστατο (il savait) indique ici une qualité du caractère, et non une habileté de conduite.

681. Ἴδοιτο, *vulgo* ἴδοιο. *Scholies :* οὕτως Ἀρίσταρχος, ἴδοιτο, τὼ ὄσσε δηλονότι.... οὕτως αἱ Ἀριστάρχειοι, ἴδοιτο. Le duel neutre est comme le pluriel neutre, et peut se construire avec le verbe au singulier.

682-683. Τῶν δὲ μάλ'.... On a vu ces deux vers plus haut, 116-117.

θαρσύνονθ' ἑτάρους καὶ ἐποτρύνοντα μάχεσθαι.
Ἀγχοῦ δ' ἱστάμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
Ἀντίλοχ', εἰ δ' ἄγε δεῦρο, Διοτρεφὲς, ὄφρα πύθηαι
λυγρῆς ἀγγελίης, ἣ μὴ ὤφελλε γενέσθαι.
Ἤδη μὲν σὲ καὶ αὐτὸν ὀΐομαι εἰσορόωντα
γιγνώσκειν, ὅτι πῆμα θεὸς Δαναοῖσι κυλίνδει,
νίκη δὲ Τρώων· πέφαται δ' ὤριστος Ἀχαιῶν,
Πάτροκλος, μεγάλη δὲ ποθὴ Δαναοῖσι τέτυκται.
Ἀλλὰ σύγ' αἶψ' Ἀχιλῆϊ, θέων ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν,
εἰπεῖν, αἴ κε τάχιστα νέκυν ἐπὶ νῆα σαώσῃ
γυμνόν· ἀτὰρ τάγε τεύχε' ἔχει κορυθαίολος Ἕκτωρ.
Ὣς ἔφατ'· Ἀντίλοχος δὲ κατέστυγε, μῦθον ἀκούσας.
Δὴν δέ μιν ἀμφασίη ἐπέων λάβε· τὼ δέ οἱ ὄσσε
δακρυόφι πλῆσθεν, θαλερὴ δέ οἱ ἔσχετο φωνή.
Ἀλλ' οὐδ' ὣς Μενελάου ἐφημοσύνης ἀμέλησεν·
βῆ δὲ θέειν, τὰ δὲ τεύχε' ἀμύμονι δῶκεν ἑταίρῳ,
Λαοδόκῳ, ὅς οἱ σχεδὸν ἔστρεφε μώνυχας ἵππους.
Τὸν μὲν δακρυχέοντα πόδες φέρον ἐκ πολέμοιο,
Πηλείδῃ Ἀχιλῆϊ κακὸν ἔπος ἀγγελέοντα.
Οὐδ' ἄρα σοὶ, Μενέλαε Διοτρεφὲς, ἤθελε θυμὸς
τειρομένοις ἑτάροισιν ἀμυνέμεν, ἔνθεν ἀπῆλθεν

685. Εἰ δ' ἄγε δεῦρο, viens ici, je t'en prie. Voyez la note I, 302.

689. Νίκη δὲ Τρώων, et (que) la victoire (est) aux Troyens. — Πέφαται (*occisus est*), parfait passif de φένω, tuer. — Ὤριστος (ὁ ἄριστος) équivaut à ἐκεῖνος ὁ ἄριστος, le brave par excellence.

692. Αἴ κε.... σαώσῃ, *si servare possit*, pour qu'il tâche (au moins) de sauver.

693. Γυμνόν, nu, c'est-à-dire dépouillé de ses armes. *Scholies :* ἄνευ τῶν ὅπλων. La tunique restait. — Τάγε τεύχε(α), *illa arma*, les fameuses armes (les armes d'Achille).

694-697. Ἀντίλοχος δὲ.... Aristarque faisait admirer la façon dont Homère peint l'excès de la douleur d'Antilochus. L'ami d'Achille et de Patrocle a un frisson d'horreur; il reste sans voix, et ses yeux sont pleins de larmes; dans sa stupeur, il n'a pas même l'idée de s'informer comment Patrocle est mort. Il part, n'ayant pas dit un mot. Eustathe : καὶ ὅρα ὅπως, κατὰ τοὺς παλαιοὺς, πανταχόθεν ὑπέδειξε τὸ πολὺ τοῦ πένθους, ἐκ τῆς στυγνότητος, ἐκ τῶν δακρύων, ἐκ τῆς σιωπῆς, μάλιστα δὲ ἐκ τοῦ μὴ πυθέσθαι τὰ περὶ τοῦ θανάτου.

695. Ἀμφασίη, une impossibilité d'articuler. *Scholies :* ἀφασία, ἀφωνία.

698. Τὰ.... τεύχε(α), *sua arma*. Il ôte son armure pour mieux courir.

702. Οὐδ' ἄρα σοὶ,... Ce vers ne signifie point que Ménélas eut un caprice; car il cédait à une impérieuse nécessité. Homère veut dire que Ménélas ne put avoir la pensée de ne point revenir auprès de Patrocle. Se consacrer à la défense des Pyliens lui était absolument interdit. *Scholies :* ἀμύνειν οὐκ ἔσχεν.

703. Ἑτάροισιν, aux compagnons (d'An-

Ἀντίλοχος, γάλη δὲ ποθὴ Πυλίοισιν ἐτύχθη·
ἀλλ' ὅγε τοῖσιν μὲν Θρασυμήδεα δῖον ἀνῆκεν,
αὐτὸς δ' αὖτ' ἐπὶ Πατρόκλῳ ἥρωϊ βεβήκει·
στῆ δὲ παρ' Αἰάντεσσι θέων, εἶθαρ δὲ προσηύδα·
Κεῖνον μὲν δὴ νηυσὶν ἐπιπροέηκα θοῇσιν,
ἐλθεῖν εἰς Ἀχιλῆα πόδας ταχύν· οὐδέ μιν οἴω
νῦν ἰέναι, μάλα περ κεχολωμένον Ἕκτορι δίῳ·
οὐ γάρ πως ἂν γυμνὸς ἐὼν Τρώεσσι μάχοιτο.
Ἡμεῖς δ' αὐτοί περ φραζώμεθα μῆτιν ἀρίστην,
ἠμὲν ὅπως τὸν νεκρὸν ἐρύσσομεν, ἠδὲ καὶ αὐτοὶ
Τρώων ἐξ ἐνοπῆς θάνατον καὶ Κῆρα φύγωμεν.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα μέγας Τελαμώνιος Αἴας·
Πάντα κατ' αἶσαν ἔειπες, ἀγακλεὲς ὦ Μενέλαε·
ἀλλὰ σὺ μὲν καὶ Μηριόνης, ὑποδύντε μάλ' ὦκα,
νεκρὸν ἀείραντες φέρετ' ἐκ πόνου· αὐτὰρ ὄπισθεν
νῶϊ μαχησόμεθα Τρωσίν τε καὶ Ἕκτορι δίῳ,
ἶσον θυμὸν ἔχοντες, ὁμώνυμοι, οἳ τὸ πάρος περ
μίμνομεν ὀξὺν Ἄρηα παρ' ἀλλήλοισι μένοντες.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα νεκρὸν ἀπὸ χθονὸς ἀγκάζοντο
ὕψι μάλα μεγάλως· ἐπὶ δ' ἴαχε λαὸς ὄπισθεν

tilochus) : aux Pyliens dont Antilochus était le chef. — Ἔνθεν (*unde*, d'où) équivaut à ἀφ' ὧν : *a quibus*, d'auprès desquels. On peut aussi expliquer, adverbialement, *ibi unde* (à la place d'où), puisque Ménélas était venu à l'endroit où combattaient les Pyliens.

705. Θρασυμήδεα. Thrasymède était le frère d'Antilochus. — Ἀνῆκεν, il excita : il encouragea. Aristarque : ἀνέπεισεν, παρώτρυνε. Thrasymède combattait à côté d'Antilochus. Il ne faut donc pas entendre ici, par ἀνῆκεν, il envoya. Homère a plusieurs fois employé ἀνῆκεν dans le sens moral (*incitavit*). Ainsi, *Iliade*, XXII, 252, et *Odyssée*, VIII, 73.

709. Μιν, lui : Achille.

710. Ἕκτορι δίῳ. Ancienne variante, Ἀτρείωνι.

711. Γυμνός, sans armes. Voyez plus haut la note du vers 693.

713. Τὸν νεκρόν, *illum mortuum*, notre cher mort.

714. Ἐξ ἐνοπῆς, hors de la mêlée; proprement : hors de la clameur guerrière. Didyme : ἐνοπῆς νῦν, ἀπὸ μέρους, τῆς μάχης φησί.

718. Ἐκ πόνου, hors du labeur : hors de la lutte; hors du combat.

719. Νῶϊ, nous deux : Ajax le Locrien et moi.

720. Ὁμώνυμοι, ayant le même nom : nommés Ajax tous les deux.

721. Μένοντες. Aristophane de Byzance, μένοντε.

722. Ἀγκάζοντο, ils levèrent dans leurs bras (ou sur leurs bras) : ils soulevèrent à bras.

723. Ὕψι μάλα μεγάλως contient une idée morale. On soulève le cadavre aussi haut que possible, pour faire honneur à Patrocle. La traduction *alte admodum* est tout à fait

Τρωϊκὸς, ὡς εἴδοντο νέκυν αἴροντας Ἀχαιούς.
Ἴθυσαν δὲ, κύνεσσιν ἐοικότες, οἵτ' ἐπὶ κάπρῳ
βλημένῳ ἀΐξωσι πρὸ κούρων θηρητήρων·
ἕως μὲν γάρ τε θέουσι, διαρραῖσαι μεμαῶτες·
ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἐν τοῖσιν ἑλίξεται, ἀλκὶ πεποιθὼς,
ἄψ τ' ἀνεχώρησαν, διά τ' ἔτρεσαν ἄλλυδις ἄλλος·
ὣς Τρῶες εἵως μὲν ὁμιλαδὸν αἰὲν ἕποντο,
νύσσοντες ξίφεσίν τε καὶ ἔγχεσιν ἀμφιγύοισιν·
ἀλλ' ὅτε δή ῥ' Αἴαντε μεταστρεφθέντε κατ' αὐτοὺς
σταίησαν, τῶν δὲ τράπετο χρὼς, οὐδέ τις ἔτλη
πρόσσω ἀΐξας περὶ νεκροῦ δηριάασθαι.
Ὣς οἵγ' ἐμμεμαῶτε νέκυν φέρον ἐκ πολέμοιο
νῆας ἐπὶ γλαφυράς· ἐπὶ δὲ πτόλεμος τέτατό σφιν
ἄγριος, ἠΰτε πῦρ, τό τ' ἐπεσσύμενον πόλιν ἀνδρῶν
ὄρμενον ἐξαίφνης φλεγέθει, μινύθουσι δὲ οἶκοι
ἐν σέλαϊ μεγάλῳ· τὸ δ' ἐπιβρέμει ἲς ἀνέμοιο·
ὣς μὲν τοῖς ἵππων τε καὶ ἀνδρῶν αἰχμητάων

insuffisante; car μεγάλως ne peut pas être là pour rien. Bothe soupçonne même que le vrai texte pourrait bien être, ὕψι μέγαν μεγάλως : « corpus magnum magnifice « sustulerunt heroes. » Ce qui est certain, c'est que μεγάλως signifie, magnifiquement, noblement, avec pompe.

726. Βλημένῳ.... Ce vers se termine par trois spondées.

727. Ἕως, monosyllabe. Il est ici adverbe, et il signifie *aliquantisper* (durant quelque temps). Eustathe : ἀντὶ τοῦ τέως εἴρηται. C'est, suivant les anciens, une ellipse, pour ἕως τινός.

728. Ἐν τοῖσιν, parmi eux : quand il est entouré par eux; ou plutôt, quand il les a sur ses flancs, car le sanglier se retourne avant d'être entouré. La traduction *in illos* fausse le sens, en détruisant la valeur de ἐν τοῖσιν. C'est gratuitement qu'on suppose une tmèse. Même avec ἐνελίξεται, Homère aurait toujours dit que les chiens harcèlent le sanglier sur ses flancs, et que le sanglier se retourne *parmi eux*. C'est ainsi que les choses se passent.

729-761. Ἄψ τ' ἀνεχώρησαν,... Il manque ici un feuillet, dans le manuscrit de Venise. Mais ce feuillet n'était pas complétement rempli, car il ne contenait que trente-trois vers. Les *Scholies* A de Bekker ne sont, pour ces trente-trois vers, que les scholies du supplément. Ce ne sont plus ni les notes des quatre aristarchiens, ni celles du vrai scholiaste A, du grammairien contemporain de Porphyre.

730. Εἵως, comme ἕως au vers 727.

732-733. Ὅτε.... σταίησαν, chaque fois qu'ils s'arrêtaient. Dübner : « Σταίησαν à l'optatif, parce que, dans cette retraite, les deux Ajax se retournèrent *plusieurs fois*, et firent plusieurs fois résistance. » La traduction *ubi constitere* est inexacte. Elle dit qu'ils n'ont fait qu'une fois volte-face.

733. Τράπετο, *vulgo* τρέπετο. L'aoriste est préférable : *mutari solebat*. Cela se renouvelait à chaque volte-face des deux Ajax.

739. Τὸ.... ἐπιβρέμει, frémit sur lui : se jette frémissant sur lui; l'attise de son souffle frémissant.

740. Ὣς μὲν τοῖς ἵππων.... Ce vers se termine par trois spondées.

ἀζηχὴς ὀρυμαγδὸς ἐπήϊεν ἐρχομένοισιν.
Οἱ δ', ὥσθ' ἡμίονοι, κρατερὸν μένος ἀμφιβαλόντες,
ἕλκωσ' ἐξ ὄρεος, κατὰ παιπαλόεσσαν ἀταρπὸν,
ἢ δοκὸν, ἠὲ δόρυ μέγα νήϊον· ἐν δέ τε θυμὸς
τείρεθ' ὁμοῦ καμάτῳ τε καὶ ἱδρῷ σπευδόντεσσιν·
ὣς οἵγ' ἐμμεμαῶτε νέκυν φέρον. Αὐτὰρ ὄπισθεν
Αἴαντ' ἰσχανέτην, ὥστε πρὼν ἰσχάνει ὕδωρ
ὑλήεις, πεδίοιο διαπρύσιον τετυχηκώς·
ὅστε καὶ ἰφθίμων ποταμῶν ἀλεγεινὰ ῥέεθρα
ἴσχει, ἄφαρ δέ τε πᾶσι ῥόον πεδίονδε τίθησιν,
πλάζων· οὐδέ τί μιν σθένεϊ ῥηγνῦσι ῥέοντες·
ὣς αἰεὶ Αἴαντε μάχην ἀνέεργον ὀπίσσω
Τρώων· οἱ δ' ἅμ' ἕποντο, δύω δ' ἐν τοῖσι μάλιστα,
Αἰνείας τ' Ἀγχισιάδης καὶ φαίδιμος Ἕκτωρ.
Τῶν δ', ὥστε ψαρῶν νέφος ἔρχεται ἠὲ κολοιῶν,
οὖλον κεκλήγοντες, ὅτε προΐδωσιν ἰόντα
κίρκον, ὅ τε σμικρῇσι φόνον φέρει ὀρνίθεσσιν·
ὣς ἄρ' ὑπ' Αἰνείᾳ τε καὶ Ἕκτορι κοῦροι Ἀχαιῶν

742. Ἀμφιβαλόντες, ayant lancé des deux côtés (du timon) : lançant l'un et l'autre; faisant paraître l'un et l'autre. On entend d'ordinaire ce mot, comme s'il y avait ἀμφιβαλόμενοι (*induti*). Mais il n'y a pas d'exemple homérique analogue. Et peut-on dire que des mulets se revêtent de courage? car il faut supposer l'ellipse de ἑαυτοῖς.

744. Δόρυ.... νήϊον. Voyez la note XV, 410 sur cette expression.

745. Τείρεθ' ὁμοῦ.... Ce vers se termine par trois spondées.

747. Ἰσχανέτην, *cohibebant*, arrêtaient : empêchaient d'avancer. Sous-entendez : les Troyens, les assaillants.

748. Διαπρύσιον est ici dans son sens étymologique. Il s'agit d'une colline qui coupe une plaine en travers *d'un côté à l'autre*, et qui est comme une digue que ne peut rompre la violence des torrents. Didyme : παρ' ὅλον τὸ πεδίον παρατεταμένως διήκων. Le mot διαπρύσιον, chez Homère, désigne ordinairement la portée de la voix, quand on pousse de grands cris. Voyez la note VIII, 227.

751. Πλάζων, *a via avertens*, détournant (les eaux) de (leur) route : forçant les eaux de couler dans une autre direction. Eustathe : ἀποπλανῶν. — Ῥέοντες, sous-entendu ποταμοί.

752. Ἀνέεργον, arrêtaient comme une digue.

755-757. Τῶν δ', ὥστε.... Homère a comparé Patrocle, XVI, 582-583, à un épervier qui met en fuite les étourneaux et les geais.

756. Οὖλον κεκλήγοντες, poussant des cris désespérés. Οὖλον n'est pas dans le sens de ὅλον, mais dans celui de ὀλοόν. Ces oiseaux ne chantent pas pour leur plaisir; et il ne s'agit point de la plénitude et de la sonorité de leur voix. Cependant quelques anciens, tout en interprétant οὖλον comme un signe de la terreur chez ces oiseaux, rapportaient le mot à ὅλος. Eustathe indique les raisons qu'ils donnent pour traduire οὖλον par συνεστραμμένον et par ὀξύ : οὕτω γὰρ κλάζουσι τὰ δειλαινόμενα· τῶν μέντοι ἡδομένων χαλαρὰ ἡ φωνή.

οὖλον κεκλήγοντες ἴσαν, λήθοντο δὲ χάρμης.
Πολλὰ δὲ τεύχεα καλὰ πέσον περί τ' ἀμφί τε τάφρον
φευγόντων Δαναῶν· πολέμου δ' οὐ γίγνετ' ἐρωή.

760. Τεύχεα.... πέσον. Il est évident que les fuyards jettent leurs armes, pour mieux courir. L'expression λήθοντο δὲ χάρμης du vers précédent ne laisse guère de doute sur ce point. Cependant Eustathe dit, d'après ses autorités ordinaires, que les armes qui tombent sont les armes des guerriers blessés à mort, et que τεύχεα πέσον équivaut à ὁπλῖται ἔπεσον. Les commentateurs grecs ne se résignaient pas à reconnaître que des guerriers grecs eussent eu, eux aussi, leur moment de panique et de lâcheté. — Περί τ' ἀμφί τε, *circumcirca*, tout à l'entour.

761. Δ(έ), mais : néanmoins. Si la multitude fuyait, les braves continuaient de lutter; et voilà comment Homère peut dire que le combat ne se ralentissait pas. — — 'Ερωή, *cessatio*, ralentissement. Voyez la note XVI, 302.



ΙΛΙΑΔΟΣ Σ.

ΟΠΛΟΠΟΙΙΑ.

Désespoir d'Achille à la nouvelle de la mort de Patrocle (1-35). Thétis console son fils, et lui promet une nouvelle armure qui lui permettra de se mesurer dès le lendemain avec Hector (35-137). Thétis se rend sur l'Olympe pour solliciter Vulcain de faire des armes à son fils; Achille sort de sa tente, et met les Troyens en fuite par son aspect terrible et ses cris (138-242). Conseil tenu par les Troyens sur le parti à prendre (243-314). Les Grecs passent la nuit dans le deuil et les lamentations, autour du cadavre de Patrocle (314-368). Accueil fait à Thétis dans la demeure de Vulcain (368-477). Description du bouclier d'Achille (478-608). Thétis emporte les armes destinées à son fils (609-617).

Ὣς οἱ μὲν μάρναντο δέμας πυρὸς αἰθομένοιο·
Ἀντίλοχος δ' Ἀχιλῆϊ πόδας ταχὺς ἄγγελος ἦλθεν.
Τὸν δ' εὗρε προπάροιθε νεῶν ὀρθοκραιράων,
τὰ φρονέοντ' ἀνὰ θυμόν, ἃ δὴ τετελεσμένα ἦεν·
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
Ὤ μοι ἐγώ, τί τ' ἄρ' αὖτε καρηκομόωντες Ἀχαιοὶ
νηυσὶν ἔπι κλονέονται, ἀτυζόμενοι πεδίοιο;
Μὴ δή μοι τελέσωσι θεοὶ κακὰ κήδεα θυμῷ,
ὥς ποτέ μοι μήτηρ διεπέφραδε, καί μοι ἔειπεν,
Μυρμιδόνων τὸν ἄριστον, ἔτι ζώοντος ἐμεῖο,

1. Δέμας πυρός. Voyez la note XI, 596.

3. Τὸν δ' εὗρε.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ὀρθοκραιράων, aux cornes relevées. C'est l'épithète des bœufs. La proue et la poupe des navires se relevaient comme deux cornes. Didyme : λέγει δὲ διὰ τὸ τὰς πρώρας καὶ πρύμνας ἀνατετάσθαι, ἐκ μεταφορᾶς τῶν βοῶν.

7. Πεδίοιο, génitif local : dans la plaine.

8. Μὴ δή, *ne jam* (sous-entendu, *je crains*) : ah ! j'ai bien peur que. Eustathe : λείπει συνήθως τὸ δείδω.

9. Διεπέφραδε, *ostendit*. Il n'y a pas tautologie ; car φράζω, dans Homère, ne signifie point *parler* simplement, mais développer sa pensée, expliquer, montrer.

10-11. Μυρμιδόνων τὸν ἄριστον,...

χερσὶν ὕπο Τρώων λείψειν φάος ἠελίοιο.
Ἦ μάλα δὴ τέθνηκε Μενοιτίου ἄλκιμος υἱός·
σχέτλιος· ἦ τ' ἐκέλευον, ἀπωσάμενον δήϊον πῦρ,
ἂψ ἐπὶ νῆας ἴμεν, μηδ' Ἕκτορι ἶφι μάχεσθαι.
Ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν,
τόφρα οἱ ἐγγύθεν ἦλθεν ἀγαυοῦ Νέστορος υἱὸς,
δάκρυα θερμὰ χέων, φάτο δ' ἀγγελίην ἀλεγεινήν·
Ὤ μοι, Πηλέος υἱὲ δαΐφρονος, ἦ μάλα λυγρῆς
πεύσεαι ἀγγελίης, ἣ μὴ ὤφελλε γενέσθαι.
Κεῖται Πάτροκλος· νέκυος δὲ δὴ ἀμφιμάχονται
γυμνοῦ· ἀτὰρ τάγε τεύχε' ἔχει κορυθαίολος Ἕκτωρ.
Ὣς φάτο· τὸν δ' ἄχεος νεφέλη ἐκάλυψε μέλαινα.

Rhianus et Aristophane de Byzance ne donnaient ni l'un ni l'autre ces deux vers. Patrocle, selon eux, n'étant point un Myrmidon, Homère aurait prêté à Thétis et fait répéter par Achille des mots vides de sens. C'est ainsi du moins qu'on s'explique l'exclusion des deux vers. Didyme : ἐν τῇ Ῥιανοῦ καὶ Ἀριστοφάνους οὐκ ἦσαν οἱ δύο, ἴσως ἐπεὶ οὐκ ἦν Μυρμιδὼν ὁ Πάτροκλος.

10. Μυρμιδόνων. Patrocle était Locrien; mais son père Ménœtius était né dans l'île d'Égine, dans le pays des Myrmidons. Voila, selon Aristarque et son école, pourquoi Achille applique l'oracle à Patrocle. Patrocle est Myrmidon par son père. Didyme : ὃν εἰκότως Μυρμιδόνα εἶπε, διὰ τὸ γεννηθῆναι τὸν πατέρα αὐτοῦ ἐν Αἰγίνῃ. D'ailleurs, Patrocle avait été élevé avec Achille, et il commandait en Thessalie à des Myrmidons.

12. Τέθνηκε. La déroute des Grecs est pour Achille un signe certain de la mort de Patrocle. Patrocle vivant, les Grecs ne fuiraient pas.

14. Ἂψ ἐπὶ νῆας ἴμεν. Ancienne variante, νῆας ἐπ' ἂψ ἰέναι.

15. Ἕως ὁ. Voyez la note I, 193.

18-21. Ὤ μοι, Πηλέος υἱὲ.... Voyez XVII, 685-686 et 692-693. Antilochus répète, *mutatis mutandis*, les paroles de Ménélas. — Les Alexandrins admiraient avec raison la simplicité du discours d'Antilochus. *Scholies :* ἱκανῶς δὲ ἐτάχυνε τὸν κακάγγελον, ἐν ὅλοις τέσσαρσι στίχοις· καὶ ἐν βραχεῖ ταῦτα ἐδήλωσε, τὸν ἀποθανόντα, τοὺς ὑπερμαχομένους, τὸν κτείναντα. Ils notaient la délicatesse de cette expression, *Patrocle est gisant :* τὸ συμβὰν τῷ ἥρωϊ εὐσχημόνως ἀπήγγειλεν. Ils notaient aussi ἀμφιμάχονται comme une sorte de consolation (παραμυθητικόν), Achille ayant ainsi l'assurance que le mort n'avait point été abandonné, et conservant l'espérance de recouvrer du moins son cadavre. Mais ils auraient pu se dispenser, et Eustathe après eux, de blâmer les tragiques de leur prolixité dans les circonstances analogues. La tragédie n'est pas l'épopée. Elle n'admet point les sous-entendus. Les caractères doivent s'y développer tout entiers en peu de temps; et une de ses conventions indispensables, c'est que la pensée se manifeste par la parole, là-même où elle devrait rester au fond du cœur.

22. Ὣς φάτο· τὸν δ' ἄχεος.... On a vu ce vers, XVII, 591.

22-27. Τὸν δ' ἄχεος νεφέλη.... Zoïle trouvait cette scène insensée : « Les chances de la guerre, disait-il, sont égales pour tous; et Achille aurait dû faire cette réflexion d'avance. » Zoïle répétait, d'après Platon, qu'on n'est point fondé à regarder la mort comme un mal, et qu'il faut laisser aux femmes le désespoir et les lamentations : « Une nourrice barbare, disait-il, n'eût point poussé la douleur au même excès qu'Achille ; et Hécube, quand elle voit traîner le cadavre d'Hector,

Ἀμφοτέρῃσι δὲ χερσὶν ἑλὼν κόνιν αἰθαλόεσσαν,
χεύατο κὰκ κεφαλῆς, χαρίεν δ' ᾔσχυνε πρόσωπον·
νεκταρέῳ δὲ χιτῶνι μέλαιν' ἀμφίζανε τέφρη.
Αὐτὸς δ' ἐν κονίῃσι μέγας μεγαλωστὶ τανυσθεὶς
κεῖτο, φίλῃσι δὲ χερσὶ κόμην ᾔσχυνε δαΐζων.
Δμωαὶ δ', ἃς Ἀχιλεὺς ληΐσσατο Πάτροκλός τε,
θυμὸν ἀκηχέμεναι μεγάλ' ἴαχον· ἐκ δὲ θύραζε
ἔδραμον ἀμφ' Ἀχιλῆα δαΐφρονα, χερσὶ δὲ πᾶσαι
στήθεα πεπλήγοντο, λύθεν δ' ὑπὸ γυῖα ἑκάστης.
Ἀντίλοχος δ' ἑτέρωθεν ὀδύρετο, δάκρυα λείϐων,
χεῖρας ἔχων Ἀχιλῆος· ὁ δ' ἔστενε κυδάλιμον κῆρ·
δείδιε γὰρ μὴ λαιμὸν ἀπαμήσειε σιδήρῳ.
Σμερδαλέον δ' ᾤμωξεν· ἄκουσε δὲ πότνια μήτηρ,

ne fait point les extravagances qu'Homère prête ici à son héros. » Le rhéteur d'Amphipolis était un logicien; mais ce logicien était totalement étranger à la nature et à la poésie. Aussi ne comprenait-il rien au caractère d'Achille. On a les réponses faites à Zoïle par un certain Zénodore. Elles sont fort médiocres. Le scholiaste A : Ζηνόδωρος δὲ ἀπολογεῖται, λέγων ὅτι διὰ τὴν ὑπερϐολὴν τῶν πεπραγμένων θρηνεῖ· καὶ ἄλλως συνήθη ταῦτα τῷ τε βίῳ· Τοῦτό νυ καὶ γέρας οἶον ὀϊζυροῖσι βροτοῖσιν Κείρασθαί τε κόμην βαλέειν τ' ἀπὸ δάκρυ παρειῶν (*Odyssée*, IV, 197-198). Il ne faut pas répondre aux sophismes par des raisonnements, mais se mettre simplement et naïvement en présence des choses.

23. Κόνιν αἰθαλόεσσαν, de la poussière brûlée : de la cendre.

24. Ἤσχυνε, *deturpabat*, il défigurait. Ce mot est répété au vers 27. Rien de plus naturel que cette répétition. La délicatesse de certains modernes s'en est pourtant offensée. Bothe : « Infans fuit Homerus, si hoc dixit, parvoque intervallo « illud φίλῃσι δὲ χερσὶ κόμην ᾔσχυνε « δαΐζων. » Il propose de lire ici ἤχλυσε (il obscurcit, il couvrit). Mais cette correction, qui n'a pour elle aucune autorité, est absolument inutile, pour ne rien dire de plus.

27. Μέγας μεγαλωστί. Voyez la note XVI, 776.

29. Ἀκηχέμεναι, comme ἀκαχήμεναι : affligées. — Θύραζε. Elles *sortent* de leur chambre, et viennent dans celle où Achille est étendu près de l'âtre. Elles ne vont point *au dehors*.

33. Ὁ, lui : Achille.

34. Λαιμόν, la gorge (de Patrocle). On se rappelle qu'Hector, XVII, 126, traîne le corps de Patrocle, afin de lui couper la tête, et de jeter le reste du cadavre aux chiens. Ainsi ἀπαμήσειε a pour sujet Hector. Ce que craignait Achille, c'était le plus grand malheur qui pût arriver encore : l'impossibilité de faire à Patrocle des funérailles. Les scholiastes B et V : τινὲς, φοϐεῖτο γὰρ Ἀχιλλεὺς μὴ καὶ ἀποδειροτομήσῃ Ἕκτωρ τὸν Πάτροκλον. Le mot τινές désigne évidemment Aristarque et son école. C'est donc bien à tort que quelques-uns rapportent δείδιε à Antilochus. Si Antilochus tient les mains d'Achille, c'est par tendresse, ce n'est pas pour l'empêcher de se couper la gorge. Les héros ne se coupaient point la gorge. Quand ils se tuaient eux-mêmes, ils se jetaient sur la pointe de leur épée. Voyez la note suivante. Voyez aussi, plus bas, les vers 177-180. — Ἀπαμήσειε, *vulgo* ἀποτμήξειε. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἀπαμήσειε. Notre vulgate est une correction de Zénodote. C'est le mot du langage ordinaire, substitué à l'expression poétique; *couper*, au lieu de *moissonner*. C'est à cette cor-

ἡμένη ἐν βένθεσσιν ἁλὸς, παρὰ πατρὶ γέροντι·
κώκυσέν τ' ἄρ' ἔπειτα· θεαὶ δέ μιν ἀμφαγέροντο,
πᾶσαι ὅσαι κατὰ βένθος ἁλὸς Νηρηΐδες ἦσαν.
[Ἔνθ' ἄρ' ἔην Γλαύκη τε Θάλειά τε Κυμοδόκη τε,
Νησαίη Σπειώ τε, Θόη θ' Ἁλίη τε βοῶπις,
Κυμοθόη τε καὶ Ἀκταίη καὶ Λιμνώρεια,
καὶ Μελίτη καὶ Ἴαιρα, καὶ Ἀμφιθόη καὶ Ἀγαύη,
Δωτώ τε Πρωτώ τε, Φέρουσά τε Δυναμένη τε,
Δεξαμένη τε καὶ Ἀμφινόμη καὶ Καλλιάνειρα,
Δωρὶς καὶ Πανόπη, καὶ ἀγακλειτὴ Γαλάτεια,
Νημερτής τε καὶ Ἀψευδὴς καὶ Καλλιάνασσα·
ἔνθα δ' ἔην Κλυμένη, Ἰάνειρά τε καὶ Ἰάνασσα,
Μαῖρα καὶ Ὠρείθυια, ἐϋπλόκαμός τ' Ἀμάθεια,

rection qu'on doit les contre-sens des traducteurs; car il eût été difficile, avec ἀπαμήσειε, d'imaginer l'idée de suicide.— Nous n'avons rien dit de la note qui est censée résumer l'explication d'Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀμφίβολον, μὴ τὸν ἑαυτοῦ λαιμὸν ὁ Ἀχιλλεὺς, ἢ τὸν Ἀντιλόχου. Elle est évidemment corrompue. Même en corrigeant Ἀντιλόχου en Πατρόκλου, on n'aurait toujours qu'un informe lambeau de commentaire. Après avoir constaté l'amphibologie grammaticale, Aristarque faisait sans doute observer que cette amphibologie n'est qu'apparente, et donnait ensuite les raisons mentionnées dans les *Scholies* sous la rubrique τινές, et dont nous avons cité la principale.

36. Παρὰ πατρί. Son père était Nérée.

39-49. Ἔνθ' ἄρ' ἔην Γλαύκη.... Ces onze vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Ils ont été notés comme suspects par Zénodote, par Aristophane de Byzance et par Aristarque; mais aucun de ces trois critiques ne les avait effacés du texte. Zénodote regardait le passage comme un emprunt fait à Hésiode; il rappelait qu'Homère dit, d'une façon générale, les Muses, les Ilithyies, etc., sans jamais détailler les noms; il déclarait ridicule que le poëte, après avoir dit πᾶσαι, vers 38, s'arrêtât comme fatigué à moitié chemin, vers 48, et se contentât de dire, *et les autres*, au lieu d'achever l'énumération. Aristophane de Byzance et Aristarque ont purement et simplement confirmé cette athétèse. Didyme : ὁ τῶν Νηρηΐδων χορὸς προηθέτηται καὶ παρὰ Ζηνοδότῳ, ὡς Ἡσιόδειον ἔχων χαρακτῆρα. Remarquez en effet ce que sous-entendent les mots προηθέτηται καί (a été aussi condamné auparavant). Il n'y a guère de condamnation mieux justifiée, parmi toutes celles qu'ont prononcées les Alexandrins. Le diascévaste, l'interpolateur, s'est contenté de faire un abrégé des vers d'Hésiode, *Théogonie*, 240-262, quelquefois même une transcription textuelle. Les vers 39-49 ne se trouvaient pas dans tous les textes que les Alexandrins avaient sous les yeux. L'édition d'Argos ne les avait point. Didyme : ὁ δὲ Καλλίστρατος οὐδὲ ἐν τῇ Ἀργολικῇ φησὶν αὐτοὺς φέρεσθαι. L'interpolation est donc manifeste. C'est pourtant d'après ce passage, et non d'après la *Théogonie* même, que Virgile a énuméré, *Géorgiques*, IV, 336-344, les nymphes qui formaient la cour de Cyrène.

39. Θάλεια. Le scholiaste A : Ἀρίσταρχος, χωρὶς τοῦ θ, Ἁλεία, παροξυτόνως. Cette leçon est inadmissible. La finale du mot serait longue. Il y a bien certainement quelque erreur dans la note. Bekker écrit : Ἄλεια, παρὰ τὴν ἅλα. Mais ce n'est qu'une correction.

41. Κυμοθόη τε.... Ce vers se termine par quatre spondées.

ἄλλαι θ' αἳ κατὰ βένθος ἁλὸς Νηρηΐδες ἦσαν.]
Τῶν δὲ καὶ ἀργύφεον πλῆτο σπέος· αἱ δ' ἅμα πᾶσαι
στήθεα πεπλήγοντο, Θέτις δ' ἐξῆρχε γόοιο·
Κλῦτε, κασίγνηται Νηρηΐδες, ὄφρ' εὖ πᾶσαι
εἴδετ' ἀκούουσαι, ὅσ' ἐμῷ ἔνι κήδεα θυμῷ.
Ὤ μοι ἐγὼ δειλή, ὤ μοι δυσαριστοτόκεια·
ἥτ' ἐπεὶ ἂρ τέκον υἱὸν ἀμύμονά τε κρατερόν τε,
ἔξοχον ἡρώων· ὁ δ' ἀνέδραμεν ἔρνεϊ ἶσος·
τὸν μὲν ἐγὼ θρέψασα, φυτὸν ὣς γουνῷ ἀλωῆς,
νηυσὶν ἐπιπροέηκα κορωνίσιν Ἴλιον εἴσω,
Τρωσὶ μαχησόμενον· τὸν δ' οὐχ ὑποδέξομαι αὖτις,
οἴκαδε νοστήσαντα, δόμον Πηλήϊον εἴσω.
Ὄφρα δέ μοι ζώει καὶ ὁρᾷ φάος ἠελίοιο,
ἄχνυται, οὐδέ τί οἱ δύναμαι χραισμῆσαι ἰοῦσα.
Ἀλλ' εἶμ', ὄφρα ἴδωμι φίλον τέκος, ἠδ' ἐπακούσω
ὅττι μιν ἵκετο πένθος, ἀπὸ πτολέμοιο μένοντα.
Ὣς ἄρα φωνήσασα λίπε σπέος· αἱ δὲ σὺν αὐτῇ
δακρυόεσσαι ἴσαν, περὶ δέ σφισι κῦμα θαλάσσης
ῥήγνυτο. Ταὶ δ' ὅτε δὴ Τροίην ἐρίβωλον ἵκοντο,
ἀκτὴν εἰσανέβαινον ἐπισχερώ, ἔνθα θαμειαὶ
Μυρμιδόνων εἴρυντο νέες ταχὺν ἀμφ' Ἀχιλῆα.
Τῷ δὲ βαρὺ στενάχοντι παρίστατο πότνια μήτηρ·

50. Ἀργύφεον, brillante. *Scholies :* λαμπρόν. L'adjectif ἀργύφεος est l'épithète homérique d'une belle étoffe, d'un *tissu blanc*, selon le sens des deux mots composants. Il est inutile, je crois, de chercher à déterminer pour quelle raison Homère appelle brillante la caverne de Nérée.

53. Εἴδετ(ε) est au subjonctif, pour εἰδῆτε. — Ἔνι pour ἔνεστι. Aristophane de Byzance lisait ἔπι, pour ἔπεστι.

54. Δυσαριστοτόκεια, ayant enfanté pour (mon) malheur le plus brave des guerriers. Eustathe : ἐπὶ κακῷ τετοκυῖα τὸν ἄριστον.

56. Ἀνέδραμεν, a poussé : a grandi. Virgile, *Géorgiques*, II, 81, dit *exiit*, en parlant d'un arbre. Le mot grec indique la rapidité de la croissance.

57-59. Τὸν μὲν ἐγὼ θρέψασα.... On voit, par ce passage, que tous les récits vulgaires sur l'éducation d'Achille sont postérieurs à Homère. Voyez la note IX, 486. Achille a été élevé dans la maison de son père, d'abord par Thétis, puis par Phœnix, et sans que rien d'extraordinaire ait signalé son enfance.

64. Ἀπὸ πτολέμοιο, loin de la guerre : sans prendre part à la guerre. *Scholies :* χωρὶς ὄντα τοῦ πολέμου.

70-71. Τῷ δὲ βαρὺ στενάχοντι.... La douleur de Thétis éclate de nouveau, et avec plus de force que jamais, à l'aspect du désespoir d'Achille. Le mot κωκύ-

ὀξὺ δὲ κωκύσασα κάρη λάβε παιδὸς ἑῆος,
καί ῥ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Τέκνον, τί κλαίεις; Τί δέ σε φρένας ἵκετο πένθος;
Ἐξαύδα, μὴ κεῦθε· τὰ μὲν δή τοι τετέλεσται
ἐκ Διὸς, ὡς ἄρα δὴ πρίν γ' εὔχεο χεῖρας ἀνασχὼν,
πάντας ἐπὶ πρύμνῃσιν ἀλήμεναι υἷας Ἀχαιῶν,
σεῦ ἐπιδευομένους, παθέειν τ' ἀεκήλια ἔργα.
Τὴν δὲ βαρὺ στενάχων προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Μῆτερ ἐμὴ, τὰ μὲν ἄρ μοι Ὀλύμπιος ἐξετέλεσσεν·
ἀλλὰ τί μοι τῶν ἦδος, ἐπεὶ φίλος ὤλεθ' ἑταῖρος,
Πάτροκλος, τὸν ἐγὼ περὶ πάντων τῖον ἑταίρων,
ἶσον ἐμῇ κεφαλῇ; Τὸν ἀπώλεσα· τεύχεα δ' Ἕκτωρ
δῃώσας ἀπέδυσε πελώρια, θαῦμα ἰδέσθαι,
καλά· τὰ μὲν Πηλῆϊ θεοὶ δόσαν ἀγλαὰ δῶρα,
ἤματι τῷ, ὅτε σε βροτοῦ ἀνέρος ἔμβαλον εὐνῇ.
Αἴθ' ὄφελες σὺ μὲν αὖθι μετ' ἀθανάτῃς ἁλίῃσιν
ναίειν, Πηλεὺς δὲ θνητὴν ἀγαγέσθαι ἄκοιτιν.
Νῦν δ', ἵνα καὶ σοὶ πένθος ἐνὶ φρεσὶ μυρίον εἴη

σασα (*ejulans*) indique la violence de sa douleur. Elle pousse de grands cris. *Scholies :* περιπαθὲς τὸ σχῆμα, ὅτι πάλιν κωκύει, θεασαμένη τὴν κατάστασιν τοῦ παιδὸς, καὶ ὑπ' αὐτῆς κινηθεῖσα.

71. Ἑῆος, *vulgo* ἑοῖο. La vulgate paraît s'être substituée à la vraie leçon, par suite de l'erreur de certains copistes, qui écrivaient ἑῆος avec un esprit rude, le prenant pour un équivalent de ἑοῖο (*sui*), tandis que ἐῆος est le génitif d'ἐΰς (*bonus*). Les grammairiens ont remplacé le barbarisme par la forme exacte du génitif de ἐός.

73-74. Τέκνον, τί κλαίεις;... Voyez I, 362-363.

76. Ἀλήμεναι, *cogi*, se ramasser : s'entasser ; être complétement refoulés.

77. Ἀεκήλια ἔργα, des choses violentes. Didyme : ὁ Ἀσκαλωνίτης ἀεκήλια, οἷον οὐχ ἥσυχα οὐδὲ εἰρηνικὰ, ἐπεὶ ἕκηλος ὁ ἥσυχος, ὥστε στέρησιν αὐτῶν ἐκδέχεσθαι· οὕτως δὲ καὶ Ἀρίσταρχος, οἷον ταραχώδη. Les philologues modernes ne voient dans ἀεκήλια qu'une autre écriture pour ἀεικέλια (indignes, funestes). Le sens d'ailleurs revient tout à fait au même.

83. Πελώρια, gigantesques. Achille était d'une très-grande taille. Voyez plus haut, vers 26, μέγας μεγαλωστὶ τανυσθείς.

85. Ἔμβαλον, *immiserunt*. Thétis dit formellement, au vers 434, qu'elle a épousé Pélée malgré elle, et sur l'injonction de Jupiter. Nous voilà bien loin de ce qu'on lit dans le poëme de Catulle, intitulé *Épithalame de Pélée et de Thétis*. Selon le poete latin, l'amour est réciproque, et Jupiter y donne simplement son aveu : « Tum Thetidis Peleus incensus fertur « amore; Tum Thetis humanos non des« pexit hymenæos (vers 9-10).... quoi Ju« piter ipse, Ipse suos divum genitor con« cessit amores (vers 26-27). »

86. Αἴθ' ὄφελες. Ancienne variante, ὡς ὄφελες.

88. Νῦν δ(έ), expression elliptique. A ce bonheur dont Thétis aurait joui, Achille oppose le malheur qui est résulté pour elle de son mariage : « Mais maintenant tu es

παιδὸς ἀποφθιμένοιο, τὸν οὐχ ὑποδέξεαι αὖτις
οἴκαδε νοστήσαντ᾽· ἐπεὶ οὐδ᾽ ἐμὲ θυμὸς ἄνωγεν
ζώειν οὐδ᾽ ἄνδρεσσι μετέμμεναι, αἴ κε μὴ Ἕκτωρ
πρῶτος ἐμῷ ὑπὸ δουρὶ τυπεὶς ἀπὸ θυμὸν ὀλέσσῃ,
Πατρόκλοιο δ᾽ ἕλωρα Μενοιτιάδεω ἀποτίσῃ.
Τὸν δ᾽ αὖτε προσέειπε Θέτις, κατὰ δάκρυ χέουσα·
Ὠκύμορος δή μοι, τέκος, ἔσσεαι, οἷ᾽ ἀγορεύεις·
αὐτίκα γάρ τοι ἔπειτα μεθ᾽ Ἕκτορα πότμος ἑτοῖμος.
Τὴν δὲ μέγ᾽ ὀχθήσας προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Αὐτίκα τεθναίην, ἐπεὶ οὐκ ἄρ᾽ ἔμελλον ἑταίρῳ
κτεινομένῳ ἐπαμῦναι· ὁ μὲν μάλα τηλόθι πάτρης
ἔφθιτ᾽, ἐμεῖο δὲ δῆσεν, Ἄρεω ἀλκτῆρα γενέσθαι.
Νῦν δ᾽, ἐπεὶ οὐ νέομαί γε φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
οὐδέ τι Πατρόκλῳ γενόμην φάος, οὐδ᾽ ἑτάροισιν

la femme d'un mortel, ce qui fera de toi aussi une mère désolée.... (ἵνα καὶ σοὶ πένθος εἴη, *ut et tibi luctus sit*). » Eustathe : λείπει ἀπὸ κοινοῦ τὸ ἐνεβλήθης εὐνῇ, ἢ τὸ ἤχθης ἀκοιτις.

93. Πατρόκλοιο δ᾽ ἕλωρα.... ἀποτίσῃ, et qu'il ait payé le dépouillement de Patrocle (le meurtre de Patrocle). *Scholies :* τιμωρίαν δὲ παράσχῃ ἀξίαν ὑπὲρ τῆς Πατρόκλου ἀναιρέσεως. On ne dépouille que les morts.

94. Τὸν δ᾽ αὖτε προσέειπε. Ancienne variante, τὸν δ᾽ ἠμείβετ᾽ ἔπειτα.

95. Οἷ(α), quant aux choses que : vu les choses que; à cause de ce que.

98. Αὐτίκα τεθναίην. Platon, au livre III de la *République*, blâme l'excès de la douleur à laquelle s'est livré Achille après le récit d'Antilochus, comme si Homère avait dû nous representer autre chose que la nature. Mais il fait magnifiquement commenter par Socrate, vers la fin de l'*Apologie*, le cri sublime par lequel le héros répond aux appréhensions maternelles.

100. Δῆσεν pour ἐδέησε : il a eu besoin; il a manqué. Achille regrette de n'avoir pas été là pour défendre son ami, pour le préserver, pour lui sauver la vie. — Ἄρεω, *vulgo* ἀρῆς. Mais ici les deux leçons donnent le même sens. Voyez la note XIV, 485 sur ἀρῆς. Eustathe : τὸν δὲ Ἀρίσταρχόν φασι γράφειν, Ἄρεω ἀλκτῆρα. — La plupart des anciens lisaient Ἄρης, qui était alors le sujet de δῆσεν. Avec Ἄρης, δῆσεν signifie *lia*, *enchaîna*, et ἐμεῖο dépend de ἀλκτῆρα. Achille se plaindrait, en ce cas, de ne pouvoir courir à la vengeance, Mars lui ayant ôté ses armes. *Scholies :* ἔδησεν καὶ ἐκώλυσε, τὴν ἐμὴν ἀφελόμενος πανοπλίαν. Mais la suite des idées prouve qu'il s'agit de Patrocle, et que δῆσεν est *eguit*, *indiguit*. Achille commente lui-même cette pensée, quand il dit, deux vers plus bas : οὐδέ τι Πατρόκλῳ γενόμην φάος. — Les philologues modernes, à propos du vers XIV, 485, donnent pour une des raisons de préférer ἀρῆς, que Ἄρεως, l'autre leçon des manuscrits, n'est point une forme homérique. On voit ici que la vraie écriture eût dû être Ἄρεω, génitif d'Ἄρεως et non d'Ἄρης. Didyme : διὰ τοῦ ω Ἄρεω, ἡ Ἀριστάρχου.... ἀπ᾽ εὐθείας τῆς ὁ Ἄρεως, ὡς ὁ Πείρεως· Πείρεω υἱόν (XX, 484).

101. Νῦν δ(έ) est repris au vers 114 : « Maintenant, je cours chercher Hector. » Didyme : τὸ ἑξῆς, νῦν δ᾽ ἐπεὶ οὐ νέομαί γε, εἶμ᾽ ὄφρα φίλης κεφαλῆς ὀλετῆρα κιχείω· τὰ δὲ ἄλλα διὰ μέσου. Cet exemple n'est donc pas du tout analogue à celui du vers 88. Il n'y a point d'ellipse. Cependant quelques-uns entendent, ici : νῦν δὲ θανοῦμαι.

τοῖς ἄλλοις, οἳ δὴ πολέες δάμεν Ἕκτορι δίῳ·
ἀλλ' ἧμαι παρὰ νηυσὶν, ἐτώσιον ἄχθος ἀρούρης,
τοῖος ἐὼν οἷος οὔτις Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
ἐν πολέμῳ· ἀγορῇ δέ τ' ἀμείνονές εἰσι καὶ ἄλλοι.
Ὡς ἔρις ἔκ τε θεῶν ἔκ τ' ἀνθρώπων ἀπόλοιτο,
καὶ χόλος, ὅστ' ἐφέηκε πολύφρονά περ χαλεπῆναι·
ὅστε πολὺ γλυκίων μέλιτος καταλειβομένοιο
ἀνδρῶν ἐν στήθεσσιν ἀέξεται ἠΰτε καπνός·
ὡς ἐμὲ νῦν ἐχόλωσεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων.
Ἀλλὰ τὰ μὲν προτετύχθαι ἐάσομεν, ἀχνύμενοί περ,
θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι φίλον δαμάσαντες ἀνάγκῃ.
Νῦν δ' εἶμ', ὄφρα φίλης κεφαλῆς ὀλετῆρα κιχείω,
Ἕκτορα· Κῆρα δ' ἐγὼ τότε δέξομαι, ὁππότε κεν δὴ
Ζεὺς ἐθέλῃ τελέσαι ἠδ' ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι.
Οὐδὲ γὰρ οὐδὲ βίη Ἡρακλῆος φύγε Κῆρα,
ὅσπερ φίλτατος ἔσκε Διὶ Κρονίωνι ἄνακτι·
ἀλλά ἑ Μοῖρ' ἐδάμασσε καὶ ἀργαλέος χόλος Ἥρης.
Ὣς καὶ ἐγὼν, εἰ δή μοι ὁμοίη μοῖρα τέτυκται,
κείσομ' ἐπεί κε θάνω· νῦν δὲ κλέος ἐσθλὸν ἀροίμην,
καί τινα Τρωϊάδων καὶ Δαρδανίδων βαθυκόλπων,
ἀμφοτέρῃσιν χερσὶ παρειάων ἁπαλάων

105. Οἷος compte pour deux brèves, la diphthongue subissant l'influence de la voyelle qui la suit.

108. Ἐφέηκε est dit en général : *incitare solet*. La colère fait faire des sottises, même aux hommes les plus sages. Telle est la pensée d'Achille.

112. Ἐάσομεν est au subjonctif, pour ἐάσωμεν.

113. Ἀνάγκῃ, par nécessité : puisqu'il le faut; car il le faut. Quelques anciens expliquaient ce mot comme un complément de δαμάσαντες : en employant la force; en lui mettant un frein. Eustathe : ἢ δαμάσαντες τῇ ἀνάγκῃ, ὡσεὶ καὶ ἵππον χαλινῷ.

117. Οὐδὲ γὰρ οὐδὲ.... Horace, *Odes*, I, XXVIII, 7 : « Occidit et Pelopis genitor, conviva deorum. » Ce genre de consolation est fréquent chez les poëtes antiques. Lucrèce en a fait un argument fameux, qu'il nous propose comme un remède infaillible contre le désespoir (III, 1037-1065). — Les Alexandrins admiraient ici, comme dans tout le discours d'Achille, la parfaite observation des phénomènes psychologiques. *Scholies :* παραμυθία γὰρ τῶν ἐν συμφοραῖς ἡ περὶ κρείσσους ἀτυχία. — D'après le vers qu'on vient de lire, Hercule n'était qu'un simple mortel. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐκ οἶδεν ἀθάνατον τὸν Ἡρακλέα. Dans l'*Odyssée*, XI, 601-603, Hercule est parmi les dieux, et son ombre seule est aux enfers.

120. Ὁμοίη μοῖρα, un pareil sort : une condition mortelle.

121. Νῦν δέ, mais maintenant : mais pendant que je suis encore debout.

122. Τινά (quelqu'une) est dit en général, comme on dit, en français : telle, telle et telle, telle ou telle.

δάκρυ' ὀμορξαμένην, ἁδινὸν στοναχῆσαι ἐφείην·
γνοῖεν δ' ὡς δὴ δηρὸν ἐγὼ πολέμοιο πέπαυμαι.
Μηδέ μ' ἔρυκε μάχης, φιλέουσά περ· οὐδέ με πείσεις.
  Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα θεὰ Θέτις ἀργυρόπεζα·
Ναὶ δὴ ταῦτά γε, τέκνον, ἐτήτυμον· οὐ κακόν ἐστιν
τειρομένοις ἑτάροισιν ἀμυνέμεν αἰπὺν ὄλεθρον·
ἀλλά τοι ἔντεα καλὰ μετὰ Τρώεσσιν ἔχονται,
χάλκεα, μαρμαίροντα· τὰ μὲν κορυθαίολος Ἕκτωρ
αὐτὸς ἔχων ὤμοισιν ἀγάλλεται· οὐδέ ἕ φημι
δηρὸν ἐπαγλαϊεῖσθαι, ἐπεὶ φόνος ἐγγύθεν αὐτῷ.
Ἀλλὰ σὺ μὲν μή πω καταδύσεο μῶλον Ἄρηος,
πρίν γ' ἐμὲ δεῦρ' ἐλθοῦσαν ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἴδηαι·
ἠῶθεν γὰρ νεῦμαι, ἅμ' ἠελίῳ ἀνιόντι,
τεύχεα καλὰ φέρουσα παρ' Ἡφαίστοιο ἄνακτος.
  Ὣς ἄρα φωνήσασα πάλιν τράπεθ' υἷος ἑῆος,
καὶ στρεφθεῖσ' ἁλίῃσι κασιγνήτῃσι μετηύδα·
  Ὑμεῖς μὲν νῦν δῦτε θαλάσσης εὐρέα κόλπον,

124. Ἐφείην, *cogam*, que je force : je veux forcer.

125. Δηρόν, depuis longtemps. En réalité, il n'y a qu'assez peu de temps, de quelque façon qu'on calcule la chronologie du poëme. C'était quinze jours, selon Aristarque. Eustathe : φασὶν οἱ παλαιοὶ, ὅτι καὶ μὴν δώδεκα μὲν ἡμέραι διῆλθον, ἀποδημούντων ἐν Αἰθιοπίᾳ τῶν περὶ τὸν Δία, τρεῖς δὲ ἄλλαι ἐν ταῖς παρατάξεσι. Mais, comme le remarquait Aristarque, ce temps a paru long, bien long, au héros ; car Homère dit qu'Achille regrettait vivement la mêlée des combats. Eustathe : οἱ δὲ λύοντές φασιν ὅτι καὶ τὸν ὀλίγον χρόνον πολὺν ὁ Ἀχιλλεὺς ἡγεῖται· ποθέεσκε γὰρ ἀϋτήν τε πτόλεμόν τε (I, 492). Aristarque citait, à ce sujet, le proverbe dorien : οἱ ποθοῦντες ἐν ἄματι γηράσκουσιν. En effet, un jour est un siècle pour la passion.

126. Οὐδὲ équivaut à οὐ γάρ, et ne correspond point à μηδέ.

128. Ἐτήτυμον adverbe, sous-entendu ἐστί. Nicanor : στικτέον δὲ ἐπὶ τὸ ἐτήτυμον, ἵνα λείπῃ τὸ ἐστίν· ὁ δὲ λόγος, ταῦτα ἀληθῶς ἐστίν. Quelques modernes sous-entendent : εἶπας, tu as dit. Bothe ne met pas de ponctuation après ἐτήτυμον. Il traduit : *hæc revera non sunt malum*. Cette leçon et cette interprétation avaient aussi des partisans chez les anciens. Nicanor : ἢ συναπτέον· ἐστὶ δὲ σχῆμα σολοικοφανὲς, ὅτι τῷ πληθυντικῷ τὰ ἑνικὰ ἐπενήνεκται. Ainsi on prenait indifféremment ἐτήτυμον ou pour un adjectif ou pour un adverbe. Apollonius : ἐπιρρηματικῶς κεῖται, ἄλλως δέ γε κοινότερον. — Οὐ κακόν ἐστιν équivaut à καλόν ἐστι, et même, selon la force du tour négatif, à κάλλιστόν ἐστι.

130. Ἔχονται, *detinentur*, sont détenues (sous-entendu : par Hector).

136. Νεῦμαι pour νέομαι : je reviens; je reviendrai.

138. Πάλιν τράπε(το), elle se retourna en arrière. Elle est encore près d'Achille ; mais ce n'est plus à lui qu'elle s'adresse. La traduction *elle quitta* n'est point exacte. Thétis n'a fait qu'un demi-tour sur elle-même, comme l'indique, au vers suivant, le mot στρεφθεῖσα — Ἑῆος, *vulgo* ἑοῖο. Voyez plus haut la note du vers 71.

ὀψόμεναί τε γέρονθ' ἅλιον καὶ δώματα πατρὸς,
καί οἱ πάντ' ἀγορεύσατ'· ἐγὼ δ' ἐς μακρὸν Ὄλυμπον
εἶμι παρ' Ἥφαιστον κλυτοτέχνην, αἴ κ' ἐθέλῃσιν
υἱεῖ ἐμῷ δόμεναι κλυτὰ τεύχεα παμφανόωντα.
Ὣς ἔφαθ'· αἱ δ' ὑπὸ κῦμα θαλάσσης αὐτίκ' ἔδυσαν·
ἡ δ' αὖτ' Οὔλυμπόνδε θεὰ Θέτις ἀργυρόπεζα
ᾔϊεν, ὄφρα φίλῳ παιδὶ κλυτὰ τεύχε' ἐνείκαι.
Τὴν μὲν ἄρ' Οὔλυμπόνδε πόδες φέρον· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ,
θεσπεσίῳ ἀλαλητῷ ὑφ' Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο
φεύγοντες, νῆάς τε καὶ Ἑλλήσποντον ἵκοντο.
Οὐδέ κε Πάτροκλόν περ ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ
ἐκ βελέων ἐρύσαντο νέκυν, θεράποντ' Ἀχιλῆος·
αὖτις γὰρ δὴ τόνγε κίχον λαός τε καὶ ἵπποι,
Ἕκτωρ τε Πριάμοιο πάϊς, φλογὶ εἴκελος ἀλκήν.
Τρὶς μέν μιν μετόπισθε ποδῶν λάβε φαίδιμος Ἕκτωρ,
ἑλκέμεναι μεμαὼς, μέγα δὲ Τρώεσσιν ὁμόκλα·
τρὶς δὲ δύ' Αἴαντες, θοῦριν ἐπιειμένοι ἀλκὴν,
νεκροῦ ἀπεστυφέλιξαν· ὁ δ' ἔμπεδον, ἀλκὶ πεποιθὼς,
ἄλλοτ' ἐπαΐξασκε κατὰ μόθον, ἄλλοτε δ' αὖτε
στάσκε μέγα ἰάχων· ὀπίσω δ' οὐ χάζετο πάμπαν.
Ὡς δ' ἀπὸ σώματος οὔτι λέοντ' αἴθωνα δύνανται
ποιμένες ἄγραυλοι μέγα πεινάοντα δίεσθαι·
ὥς ῥα τὸν οὐκ ἐδύναντο δύω Αἴαντε κορυστὰ

141. Γέρονθ' ἅλιον, le vieillard marin, c'est-à-dire Nérée.

142. Ἀγορεύσατ(ε). Zénodote, ἀγορεῦσαι (l'infinitif dans le sens de l'impératif).

149. Θεσπεσίῳ ἀλαλητῷ, avec des clameurs épouvantables.

154. Φλογί, à la flamme. Zénodote lisait συΐ (à un sanglier), comme Homère s'exprime, IV, 253 et ailleurs. C'était affaiblir l'image. Hector est bien autrement animé ici qu'aucun guerrier que nous ayons encore vu. Voici comment Zénodote avait arrangé ce passage : Ἕκτωρ τε Πριάμοιο πάϊς, συῒ ἴκελος ἀλκὴν, Ὅς μιν τρὶς μετόπισθε ποδῶν λάβε, καὶ μέγ' ἀΰτει, Ἑλκέμεναι μεμαὼς, κεφαλὴν δέ ἑ θυμὸς ἀνώγει Πῆξαι ἀνὰ σκολόπεσσι, ταμόνθ' ἁπαλῆς ἀπὸ δειρῆς. Mais ce n'était qu'un remaniement arbitraire et sans motif : κακῶς, comme dit Aristarque.

155. Ποδῶν, par les pieds.

156. Ὁμόκλα. Hector gourmande et excite tout à la fois ses guerriers Il ne les appelle point, puisqu'ils sont là; il les presse par ses cris de faire un effort suprême. *Scholies* : ἠπείλει· παρεκελεύετο.

160. Ἰάχων. Zénodote, ἀχέων.

161. Σώματος, d'un cadavre : de la bête qu'il a tuée et qu'il dévore.

162. Δίεσθαι, *summovere*, éloigner : chasser. *Scholies* : διῶξαι.

Ἕκτορα Πριαμίδην ἀπὸ νεκροῦ δειδίξασθαι.
Καί νύ κεν εἴρυσσέν τε καὶ ἄσπετον ἤρατο κῦδος,
εἰ μὴ Πηλείωνι ποδήνεμος ὠκέα Ἶρις
ἄγγελος ἦλθε θέουσ' ἀπ' Ὀλύμπου θωρήσσεσθαι,
κρύβδα Διὸς ἄλλων τε θεῶν· πρὸ γὰρ ἧκέ μιν Ἥρη.
Ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ὄρσεο, Πηλείδη, πάντων ἐκπαγλότατ' ἀνδρῶν·
Πατρόκλου ἐπάμυνον, οὗ εἵνεκα φύλοπις αἰνὴ
ἕστηκε πρὸ νεῶν. Οἱ δ' ἀλλήλους ὀλέκουσιν,
οἱ μὲν ἀμυνόμενοι νέκυος πέρι τεθνηῶτος·
οἱ δὲ ἐρύσσασθαι ποτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν
Τρῶες ἐπιθύουσι· μάλιστα δὲ φαίδιμος Ἕκτωρ
ἑλκέμεναι μέμονεν· κεφαλὴν δέ ἑ θυμὸς ἀνώγει
πῆξαι ἀνὰ σκολόπεσσι, ταμόνθ' ἁπαλῆς ἀπὸ δειρῆς.
Ἀλλ' ἄνα, μηδ' ἔτι κεῖσο· σέβας δέ σε θυμὸν ἱκέσθω,
Πάτροκλον Τρῳῇσι κυσὶν μέλπηθρα γενέσθαι·
σοὶ λώβη, αἴ κέν τι νέκυς ἠσχυμμένος ἔλθῃ.
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς·
Ἶρι θεὰ, τίς γάρ σε θεῶν ἐμοὶ ἄγγελον ἧκεν;

164. Ἕκτορα.... Ce vers se termine par trois spondées. — Δειδίξασθαι, avoir fait craindre : éloigner par la crainte. Eustathe : καὶ ὅρα, ὡς εἰς ταυτὸν ἄγει τὸ δίεσθαι καὶ τὸ δειδίξασθαι.

166. Εἰ μή (*nisi*) ne répond pas uniquement à καί νύ κεν εἴρυσσεν, mais encore au conditionnel des vers 151-152 : οὐδέ κε.... ἐρύσαντο (ils n'auraient même point retiré).

167. Ἄγγελος ἦλθε.... Ce vers se termine par trois spondées. — Θωρήσσεσθαι est au propre. Les déesses n'ont pas réfléchi que le héros ne peut, à cause de sa taille, revêtir aucune des armures qui sont dans sa tente. Elles ignorent d'ailleurs qu'il n'aura pas même besoin de prendre une armure. Ainsi tombent les objections de ceux qui expliquaient θωρήσσεσθαι, s'élancer au combat (ὁρμῆσαι πρὸς τὸν πόλεμον).

168. Ἄλλων. Ancienne variante, πάντων. — Πρὸ ... ἧκε, a dépêché : avait dépêché.

171. Πατρόκλου (génitif causal), *vulgo* Πατρόκλῳ (complément du verbe). *Scholies :* Ἀρίσταρχος, κατὰ γενικῆς, Πατρόκλου.

174. Ἐρύσσασθαι. Villoison, ἐρύσσεσθαι : mauvaise correction de grammairien. L'aoriste est la forme la plus expressive, et la plus correcte en même temps.

175. Ἐπιθύουσι, de ἐπί et ἰθύω : s'élancent en avant. Il ne s'agit pas du verbe θύω. *Scholies :* ἐπ' εὐθείας ὁρμῶσι.

176. Ἀνώγει, *jubet*. Ancienne variante, ἄνωγεν (même sens).

177. Πῆξαι ἀνὰ σκολόπεσσι.... Ce vers explique très-bien, ce me semble, le sens de l'expression *couper la gorge*, qu'on a lue au vers 34.

178. Ἄνα pour ἀνάστηθι : lève-toi.

179. Μέλπηθρα. Voyez la note XIII, 233.

182. Ἶρι θεὰ,... Virgile, *Énéide*, IX, 18 : « Iri, decus cæli, quis te mihi nu« bibus actam Detulit in terras? »

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε ποδήνεμος ὠκέα Ἶρις·
Ἥρη με προέηκε, Διὸς κυδρὴ παράκοιτις·
οὐδ' οἶδε Κρονίδης ὑψίζυγος, οὐδέ τις ἄλλος
ἀθανάτων οἳ Ὄλυμπον ἀγάννιφον ἀμφινέμονται.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Πῶς τ' ἄρ' ἴω μετὰ μῶλον; Ἔχουσι δὲ τεύχεα κεῖνοι·
μήτηρ δ' οὔ με φίλη πρίν γ' εἴα θωρήσσεσθαι,
πρίν γ' αὐτὴν ἐλθοῦσαν ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἴδωμαι·
στεῦτο γὰρ Ἡφαίστοιο πάρ' οἰσέμεν ἔντεα καλά.
Ἄλλου δ' οὔ τευ οἶδα τεῦ ἂν κλυτὰ τεύχεα δύω,
εἰ μὴ Αἴαντός γε σάκος Τελαμωνιάδαο.
Ἀλλὰ καὶ αὐτὸς ὅδ', ἔλπομ', ἐνὶ πρώτοισιν ὁμιλεῖ,
ἔγχεϊ δηϊόων περὶ Πατρόκλοιο θανόντος.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε ποδήνεμος ὠκέα Ἶρις·
Εὖ νυ καὶ ἡμεῖς ἴδμεν ὅ τοι κλυτὰ τεύχε' ἔχονται·
ἀλλ' αὔτως ἐπὶ τάφρον ἰὼν Τρώεσσι φάνηθι,
αἴ κέ σ' ὑποδδείσαντες ἀπόσχωνται πολέμοιο
Τρῶες, ἀναπνεύσωσι δ' Ἀρήϊοι υἷες Ἀχαιῶν

189. Μήτηρ δ' οὔ με φίλη.... Ce vers se termine par quatre spondées.

191. Στεῦτο, *pollicebatur*, elle promettait : elle a promis.

192. Τευ pour τινός (*alicujus*); et τεῦ pour οὗ τινός (*cujuscumque*, ou simplement *cujus*). Quelques modernes proposent de lire θήν au lieu de τευ, et τοῦ au lieu de τεῦ. Mais ce vers a été de tout temps, dans l'*Iliade*, tel que nous le lisons; et aucun ancien n'a jamais trouvé qu'il manquât, comme le prétendent Payne Knight et autres, de correction, ou même d'élégance. — A propos de la réflexion d'Achille, Zoïle et son école demandaient pourquoi il ne prend pas l'armure de Patrocle. Si la sienne va bien à Patrocle, celle de Patrocle lui ira bien. Aristarque répond, qu'Automédon l'a revêtue, ayant pris le rôle de Patrocle, comme Patrocle avait pris le rôle d'Achille : ἵνα διαπαντὸς Ἀχιλλέως ἡνίοχος νομίζηται. Un logicien pouvait insister : « Pourquoi ne pas prendre les armes d'Automédon ? » D'ailleurs, Automédon va revenir, et rapporter les armes de Patrocle. Il est évident que le poëte n'a pas songé à ces difficultés, ou plutôt à ces chicanes. La tradition était là : il commente naïvement la tradition. Aucune armure vulgaire n'allait à la taille d'Achille, voilà la donnée. Voilà aussi pourquoi Vulcain aura tout à l'heure à travailler.

197. Ὅ, dans le sens de ὅτι : que.

198. Αὔτως, *sic*, comme te voilà, c'est-à-dire sans armes. Zénodote et Aristophane de Byzance lisaient αὐτός, *en personne*, et ils l'entendaient : à toi seul, de ta personne seule; ce qui revient au même sens que αὔτως. Didyme : παρὰ Ζηνοδότῳ καὶ Ἀριστοφάνει, διὰ τοῦ ο, αὐτός, ἵν' ᾖ, αὐτὸς χωρὶς ὅπλων. — Ἰὼν Τρώεσσι φάνηθι. Villoison, ἐνὶ Τρώεσσιν ὁμίλει. La leçon du manuscrit de Venise n'exprime pas exactement ce qui va se passer. Achille ne fera qu'apparaître aux yeux des Troyens : il ne se jettera point au milieu d'eux.

200-201. Τρῶες,... Voyez XI, 800-801 et la note sur le deuxième vers. Quelques-uns mettent ici ces deux vers entre cro-

τειρόμενοι· ὀλίγη δέ τ' ἀνάπνευσις πολέμοιο.
Ἡ μὲν ἄρ' ὣς εἰποῦσ' ἀπέβη πόδας ὠκέα Ἶρις.
Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς ὦρτο Διὶ φίλος· ἀμφὶ δ' Ἀθήνη
ὤμοις ἰφθίμοισι βάλ' αἰγίδα θυσσανόεσσαν·
ἀμφὶ δέ οἱ κεφαλῇ νέφος ἔστεφε δῖα θεάων
χρύσεον, ἐκ δ' αὐτοῦ δαῖε φλόγα παμφανόωσαν.
Ὡς δ' ὅτε καπνὸς ἰὼν ἐξ ἄστεος αἰθέρ' ἵκηται,
τηλόθεν ἐκ νήσου, τὴν δήϊοι ἀμφιμάχωνται,
οἵτε πανημέριοι στυγερῷ κρίνονται Ἄρηϊ
ἄστεος ἐκ σφετέρου· ἅμα δ' ἠελίῳ καταδύντι
πυρσοί τε φλεγέθουσιν ἐπήτριμοι, ὑψόσε δ' αὐγὴ
γίγνεται ἀΐσσουσα, περικτιόνεσσιν ἰδέσθαι,
αἴ κέν πως σὺν νηυσὶν Ἄρεω ἀλκτῆρες ἵκωνται·
ὣς ἀπ' Ἀχιλλῆος κεφαλῆς σέλας αἰθέρ' ἵκανεν.
Στῆ δ' ἐπὶ τάφρον ἰὼν ἀπὸ τείχεος· οὐδ' ἐς Ἀχαιοὺς
μίσγετο· μητρὸς γὰρ πυκινὴν ὠπίζετ' ἐφετμήν.

chets, comme inutiles. Ce développement semble pourtant bien à sa place. Pas un ancien ne s'est choqué de ce que certains modernes prennent pour du *rabâchage*. C'est l'expression dont se sert Payne Knight (*putida commenta, iterum iterumque otiose repetita*), et que d'autres répètent avec complaisance.

204. Αἰγίδα est ici le bouclier de Pallas, et non point l'égide de Jupiter.

206. Δαῖε, alluma. Voyez la note V, 4.

208. Τηλόθεν ἐκ νήσου. Dübner : « Dans une île tout entourée d'ennemis, les assiégés n'ont pas d'autre moyen de faire connaître leur détresse, que d'allumer des feux pour signaux. Pendant le jour, ces feux ne se distinguent que par la fumée ; mais, la nuit venant, ils commencent à briller, ἅμ' ἠελίῳ καταδύντι. » — Aristarque, qui avait d'abord adopté la leçon ordinaire du vers 207 (ὡς δ' ὅτε καπνὸς....), se corrigea depuis, et écrivit, s'il en faut croire Denys de Thrace : Ὡς δ' ὅτε πῦρ ἐπὶ πόντον ἀριπρεπὲς αἰθέρ' ἵκηται. Il est probable que cette leçon venait de quelque vieux texte ; car Aristarque ne se permettait point les remaniements à la façon de ceux de Zénodote. *Ita ignem dedit pro fumo*, dit Wolf; mais on n'a pas trop mal fait de garder καπνός, et de ne pas tenir compte de la métamorphose. La note de Dübner explique pourquoi.

210. Ἄστεος ἐκ σφετέρου, hors de leur ville, c'est-à-dire faisant des sorties. Zénodote lisait, ἄστυ ποτὶ σφέτερον. Cette leçon est moins précise.

213. Ἄρεω, *vulgo* ἄρεως, forme qui n'est point homérique. Ancienne variante, ἀρῆς. Voyez plus haut la note du vers 100 sur Ἄρεω.

215. Ἐς Ἀχαιούς. Il s'agit des Grecs qui combattaient. Achille reste à distance du champ de bataille. Ceci condamne la leçon donnée par le manuscrit de Venise au vers 198 : ἐνὶ Τρώεσσιν ὁμίλει. — Les Alexandrins remarquaient que le poëte, en disant οὐδ' ἐς Ἀχαιοὺς μίσγετο, s'est montré fidèle à la vraisemblance, Achille n'ayant pas d'armure, par conséquent ne pouvant s'exposer dans la mêlée. Mais Achille n'avait pas besoin d'aller plus loin que la portée de sa voix. D'ailleurs, il devait savoir que Minerve était là, et se sentir assuré d'accomplir des prodiges avec sa voix seule, surtout avec sa voix soutenue des éclats de celle de Minerve.

Ἔνθα στὰς ἤϋσ᾽· ἀπάτερθε δὲ Παλλὰς Ἀθήνη
φθέγξατ᾽· ἀτὰρ Τρώεσσιν ἐν ἄσπετον ὦρσε κυδοιμόν.
Ὡς δ᾽ ὅτ᾽ ἀριζήλη φωνή, ὅτε τ᾽ ἴαχε σάλπιγξ
ἄστυ περιπλομένων δηΐων ὕπο θυμοραϊστέων·
ὣς τότ᾽ ἀριζήλη φωνὴ γένετ᾽ Αἰακίδαο.
Οἱ δ᾽ ὡς οὖν ἄϊον ὄπα χάλκεον Αἰακίδαο,
πᾶσιν ὀρίνθη θυμός· ἀτὰρ καλλίτριχες ἵπποι
ἂψ ὄχεα τρόπεον· ὄσσοντο γὰρ ἄλγεα θυμῷ.
Ἡνίοχοι δ᾽ ἔκπληγεν, ἐπεὶ ἴδον ἀκάματον πῦρ
δεινὸν ὑπὲρ κεφαλῆς μεγαθύμου Πηλείωνος
δαιόμενον· τὸ δὲ δαῖε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη.
Τρὶς μὲν ὑπὲρ τάφρου μεγάλ᾽ ἴαχε δῖος Ἀχιλλεύς·
τρὶς δὲ κυκήθησαν Τρῶες κλειτοί τ᾽ ἐπίκουροι.
Ἔνθα δὲ καὶ τότ᾽ ὄλοντο δυώδεκα φῶτες ἄριστοι
ἀμφὶ σφοῖς ὀχέεσσι καὶ ἔγχεσιν. Αὐτὰρ Ἀχαιοὶ

219. Σάλπιγξ. C'est le seul passage d'Homère où soit nommée la trompette. Les guerriers de l'*Iliade* ne se servent point de la trompette dans les batailles. Aristarque pense que le poëte parle ici de ce qui se passait de son temps, et non point de ce qui se passait aux temps héroïques. La trompette de cuivre, suivant lui, n'avait été inventée qu'après la guerre de Troie; et la conque marine était la seule espèce d'instrument à sons bruyants qui fût auparavant connue : ἀπὸ τῶν ἰδίων χρόνων ὁ ποιητὴς ὠνόμακε τὴν σάλπιγγα, ἐπεὶ οὐδέπω ηὕρετο παρὰ τοῖς παλαιοῖς· κόχλῳ δὲ θαλασσίῳ ἐσάλπιζον. Homère dit que ce sont les assiégés qui sonnent de la trompette; car la trompette retentit ὑπὸ δηΐων : *propter hostes*, à cause des ennemis. C'est un signal donné aux citoyens de courir vite à la défense des murailles.

222. Χάλκεον. Zénodote, χαλκέην, ce qui fausse la mesure, suivant Aristarque : ἀμέτρως. Il semble pourtant qu'on peut admettre la synizèse, puisqu'en prose on dit χαλκῆν.

224. Ἄψ, *retro*, en arrière : du côté de Troie. — Ὄσσοντο, *præsagiebant*. Les anciens attribuaient aux chevaux des pressentiments analogues aux nôtres. Mais je crois qu'Homère ne veut qu'exprimer la terreur dont les chevaux des Troyens sont saisis. Les chevaux des Grecs connaissent Achille, et ils aiment sa voix. Ce qui épouvante les chevaux des Troyens encourage les chevaux des Grecs.

226. Δεινὸν ὑπὲρ κεφαλῆς.... Ce vers se termine par trois spondées.

229. Κυκήθησαν, *conturbati sunt*, furent tout bouleversés. Villoison donne τρὶς δ᾽ ἐκυκήθησαν, forme que préfère Bothe. Aristarque a laissé ici, comme dans un grand nombre de passages, la forme ionienne, c'est-à-dire l'aoriste sans augment.

230-231. Ἔνθα δὲ καὶ τοτ᾽ ὄλοντο.... Il s'agit de guerriers surpris soudainement dans la bagarre, et renversés par les chevaux. Heyne : « Periere obtriti curribus « et transfixi hastis suis. » — Zénodote lisait autrement le passage : Ἔνθάδε κοῦροι ὄλοντο δυώδεκα πάντες ἄριστοι Οἷσιν ἐνὶ βελέεσσι. Autre variante ancienne, ἀμφὶ σφοῖς ξιφέεσσι.

231. Ἀμφί (*circa*) indique qu'ils ne peuvent se dépêtrer. Ce mot dit plus que ἐν ou que διά. Il faut seulement retourner l'expression. C'est une hypallage : les chars et les lances sont autour d'eux, les écrasent ou les percent.

ἀσπασίως Πάτροκλον ὑπὲκ βελέων ἐρύσαντες
κάτθεσαν ἐν λεχέεσσι· φίλοι δ' ἀμφέσταν ἑταῖροι
μυρόμενοι· μετὰ δέ σφι ποδώκης εἵπετ' Ἀχιλλεὺς,
δάκρυα θερμὰ χέων, ἐπεὶ εἴσιδε πιστὸν ἑταῖρον
κείμενον ἐν φέρτρῳ, δεδαϊγμένον ὀξέϊ χαλκῷ.
Τόν ῥ' ἤτοι μὲν ἔπεμπε σὺν ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν
ἐς πόλεμον, οὐδ' αὖτις ἐδέξατο νοστήσαντα.
Ἠέλιον δ' ἀκάμαντα βοῶπις πότνια Ἥρη
πέμψεν ἐπ' Ὠκεανοῖο ῥοὰς ἀέκοντα νέεσθαι.
Ἠέλιος μὲν ἔδυ, παύσαντο δὲ δῖοι Ἀχαιοὶ
φυλόπιδος κρατερῆς καὶ ὁμοιΐου πολέμοιο.
Τρῶες δ' αὖθ' ἑτέρωθεν, ἀπὸ κρατερῆς ὑσμίνης
χωρήσαντες, ἔλυσαν ὑφ' ἅρμασιν ὠκέας ἵππους·
ἐς δ' ἀγορὴν ἀγέροντο, πάρος δόρποιο μέδεσθαι.
Ὀρθῶν δ' ἑσταότων ἀγορὴ γένετ', οὐδέ τις ἔτλη
ἕζεσθαι· πάντας γὰρ ἔχε τρόμος, οὕνεκ' Ἀχιλλεὺς
ἐξεφάνη, δηρὸν δὲ μάχης ἐπέπαυτ' ἀλεγεινῆς.
Τοῖσι δὲ Πουλυδάμας πεπνυμένος ἦρχ' ἀγορεύειν
Πανθοΐδης· ὁ γὰρ οἶος ὅρα πρόσσω καὶ ὀπίσσω·

236. Ἐν φέρτρῳ pour ἐν φερέτρῳ : *in feretro*, sur un brancard.

239. Ἠέλιον δ' ἀκάμαντα. Ancienne variante, ἠέλιον μὲν ἔπειτα.

240. Πέμψεν. Villoison, πέμπεν (même sens). — Ἀέκοντα (*invitum*, malgré lui), parce que le jour n'était pas réellement terminé, et non point, comme le disaient quelques anciens, parce qu'Apollon serait le soleil. L'Apollon d'Homère n'est point le soleil. D'ailleurs, Apollon ne doit pas être fâché que les Troyens profitent de la nuit pour se remettre de leur panique. Quant à Junon, elle a hâte de voir finir un jour si heureux pour les Troyens. Bothe : « Justo citius occidere Juno solem jubet, quo finiatur prosperus Trojanis dies. » Jupiter avait décidé que la supériorité des Troyens durerait jusqu'au coucher du soleil. Voyez XVII, 453-455.

242. Ὁμοιΐου πολέμοιο. Voyez la note sur γῆρας ὁμοίϊον, IV, 315.

245-250. Ἐς δ' ἀγορὴν ἀγέροντο,... La manière dont se tient cette assemblée montre combien les esprits sont troublés. Les Troyens n'attendent point que le chef les ait convoqués ; ils ne s'asseyent point, quoique harassés de fatigue ; c'est un simple citoyen, et non point Hector, qui prend le premier la parole. Didyme : ἄκρως τὴν πτοίαν αὐτῶν δηλοῖ· πλῆθος γάρ ἐστι συντρέχον εἰς ἐκκλησίαν, οὐ στρατηγοῦ καλοῦντος, ἀλλὰ τοῦ φόβου· καὶ ἑστῶτες ἐκκλησιάζουσιν, οὐδὲ τὸν ἡμερινὸν πόνον ὀλίγῳ παραμυθησάμενοι· καὶ ἰδιώτης δημηγορεῖ, τὸν στρατηγὸν παρωσάμενος.

247. Τρόμος. Zénodote écrivait, φόβος. C'est une expression fausse; car φόβος, chez Homère, signifie la fuite.

250. Ὅρα πρόσσω καὶ ὀπίσσω, il voyait (ce qui fut) avant et (ce qui sera) après : il était prévoyant et expérimenté; c'était un homme d'une haute sagesse. Voyez la note I, 343. Le mot οἶος, *unus*, dit même que Polydamas était sage entre tous.

Ἕκτορι δ' ἦεν ἑταῖρος, ἰῇ δ' ἐν νυκτὶ γένοντο·
ἀλλ' ὁ μὲν ἂρ μύθοισιν, ὁ δ' ἔγχεϊ πολλὸν ἐνίκα·
ὅ σφιν ἐϋφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·
Ἀμφὶ μάλα φράζεσθε, φίλοι· κέλομαι γὰρ ἔγωγε
ἄστυδε νῦν ἰέναι, μὴ μίμνειν Ἠῶ δῖαν
ἐν πεδίῳ παρὰ νηυσίν· ἑκὰς δ' ἀπὸ τείχεός εἰμεν.
Ὄφρα μὲν οὗτος ἀνὴρ Ἀγαμέμνονι μήνιε δίῳ,
τόφρα δὲ ῥηΐτεροι πολεμίζειν ἦσαν Ἀχαιοί·
χαίρεσκον γὰρ ἔγωγε θοῇς ἐπὶ νηυσὶν ἰαύων,
ἐλπόμενος νῆας αἱρησέμεν ἀμφιελίσσας.
Νῦν δ' αἰνῶς δείδοικα ποδώκεα Πηλείωνα·
οἷος ἐκείνου θυμὸς ὑπέρβιος, οὐκ ἐθελήσει
μίμνειν ἐν πεδίῳ, ὅθι περ Τρῶες καὶ Ἀχαιοὶ
ἐν μέσῳ ἀμφότεροι μένος Ἄρηος δατέονται,
ἀλλὰ περὶ πτόλιός τε μαχήσεται ἠδὲ γυναικῶν.
Ἀλλ' ἴομεν προτὶ ἄστυ, πίθεσθέ μοι· ὧδε γὰρ ἔσται.
Νῦν μὲν νὺξ ἀπέπαυσε ποδώκεα Πηλείωνα
ἀμβροσίη· εἰ δ' ἄμμε κιχήσεται ἐνθάδ' ἐόντας
αὔριον, ὁρμηθεὶς σὺν τεύχεσιν, εὖ νύ τις αὐτὸν

251. Ἰῇ.... ἐν νυκτί, dans une seule nuit : dans la même nuit.

253. Ὁ, lui, c'est-à-dire Polydamas.

254. Ἀμφί, *in utramque partem*, sur l'un ou l'autre parti à prendre. — Φράζεσθε, prenez conseil. Il ne s'agit pas de discours à prononcer; car le mot φράζω, chez Homère, ne signifie point *parler*. Didyme : ἔστιν οὖν περισκέψασθαι, τῇ διανοίᾳ μάλα περισσῶς βουλεύσασθαι. On peut joindre la préposition au verbe; car ἀμφιφράζομαι signifie délibérer.

255. Ἄστυδε νῦν ἰέναι,... Ce vers se termine par quatre spondées.

257. Οὗτος ἀνήρ, ce terrible guerrier (Achille).

259. Χαίρεσκον.... ἰαύων, je me réjouissais dormant : j'étais tout joyeux à l'idée de passer la nuit, c'est-à-dire de m'établir comme chez moi dans la tente de quelqu'un des chefs grecs.

264. Μένος Ἄρηος δατέονται, se partagent la force de Mars : prennent tour à tour leur part de succès. On peut entendre simplement : se partagent les œuvres de la guerre; combattent chacun à sa façon. Les anciens admettaient les deux explications. *Scholies :* μερίζονται τὸν πόλεμον, νικῶντες καὶ νικώμενοι· ἢ ἄλλος ἄλλο τι πράσσοντες μερίζονται τὰ τοῦ πολέμου ἔργα, ὁ μὲν τοξεύων, ὁ δὲ ἀκοντίζων, ὁ δὲ σκυλεύων. Apollonius ne voit, dans μένος Ἄρηος, qu'un équivalent poétique de πόλεμος. Achille ne se contentera plus de la lutte ordinaire, des combats tels qu'ils se livrent depuis le commencement de la guerre.

265. Περὶ πτόλιος, *de urbe*, pour s'emparer de la ville.

266. Ἴομεν au subjonctif, pour ἴωμεν : marchons. — Ὧδε, ainsi : comme je le dis. Entendez : Achille attaquera les murailles.

269. Τις (quelqu'un) équivaut à πᾶς τις, ou, comme nous parlions jadis, à *un chacun*. On peut traduire : plus d'un parmi nous.

γνώσεται· ἀσπασίως γὰρ ἀφίξεται Ἴλιον ἱρὴν,
ὅς κε φύγῃ· πολλοὺς δὲ κύνες καὶ γῦπες ἔδονται
Τρώων· αἳ γὰρ δή μοι ἀπ' οὔατος ὧδε γένοιτο.
Εἰ δ' ἂν ἐμοῖς ἐπέεσσι πιθώμεθα, κηδόμενοί περ,
νύκτα μὲν εἰν ἀγορῇ σθένος ἕξομεν· ἄστυ δὲ πύργοι
ὑψηλαί τε πύλαι, σανίδες τ' ἐπὶ τῇς ἀραρυῖαι,
μακραὶ, ἐΰξεστοι, ἐζευγμέναι εἰρύσσονται.
Πρῶϊ δ' ὑπηοῖοι σὺν τεύχεσι θωρηχθέντες
στησόμεθ' ἂμ πύργους· τῷ δ' ἄλγιον, αἴ κ' ἐθέλῃσιν
ἐλθὼν ἐκ νηῶν περὶ τείχεος ἄμμι μάχεσθαι.
Ἂψ πάλιν εἶσ' ἐπὶ νῆας, ἐπεί κ' ἐριαύχενας ἵππους
παντοίου δρόμου ἄσῃ, ὑπὸ πτόλιν ἠλασκάζων.
Εἴσω δ' οὔ μιν θυμὸς ἐφορμηθῆναι ἐάσει,
οὐδέ ποτ' ἐκπέρσει· πρίν μιν κύνες ἀργοὶ ἔδονται.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη κορυθαιόλος Ἕκτωρ·
Πουλυδάμα, σὺ μὲν οὐκέτ' ἐμοὶ φίλα ταῦτ' ἀγορεύεις,
ὃς κέλεαι κατὰ ἄστυ ἀλήμεναι αὖτις ἰόντας.
Ἦ οὔπω κεκόρησθε ἐελμένοι ἔνδοθι πύργων;
Πρὶν μὲν γὰρ Πριάμοιο πόλιν μέροπες ἄνθρωποι
πάντες μυθέσκοντο πολύχρυσον, πολύχαλκον·
νῦν δὲ δὴ ἐξαπόλωλε δόμων κειμήλια καλά·
πολλὰ δὲ δὴ Φρυγίην καὶ Μηονίην ἐρατεινὴν

272. Ἀπ' οὔατος, loin de l'oreille. Polydamas souhaite de n'avoir pas à entendre le récit du désastre, c'est-à-dire d'être mort auparavant. — Ὧδε, ainsi : comme se passeront les choses. Polydamas voit la bataille du lendemain : ὁρᾷ ὀπίσσω, dirait Homère. Polydamas n'a aucune espérance, si l'on reste dans la plaine. Il ne dit donc point qu'il souhaite entendre le récit d'une victoire. Bothe : « Ὧδε, « *sic*, dicit δεικτικῶς, hoc est cum gestu « abominandi. »

273. Πιθώμεθα. Ancienne variante, πιθοίμεθα.

274. Νύκτα, *per noctem*, pendant la nuit. — Σθένος, la force : les soldats en armes. *Scholies :* τὴν δύναμιν, ὅ ἐστι τὴν στρατιάν. Les soldats passeront la nuit sur la grande place, et non pas dans leurs maisons.

275-276. Σανίδες.... ἐζευγμέναι, les ais assujettis par un joug : les battants fermés au moyen de la barre.

278. Τῷ δ' ἄλγιον, *huic autem gravius* (*fuerit*), et ce sera tant pis pour lui : et il n'aura pas à se féliciter.

287. Κεκόρησθε. Zénodote écrivait, κεκόρησθον, le duel dans le sens du puriel : συγχέων τὸ δυϊκόν, comme le lui reproche Aristarque.

291. Φρυγίην καὶ Μηονίην, en Phrygie et en Méonie, c'est-à-dire dans les pays qui fournissaient les subsistances nécessaires à l'entretien de l'armée. Il s'agit de la Phrygie proprement dite, celle qu'arrosait le Sangarius.

κτήματα περνάμεν' ἵκει, ἐπεὶ μέγας ὠδύσατο Ζεύς.
Νῦν δ' ὅτε πέρ μοι ἔδωκε Κρόνου παῖς ἀγκυλομήτεω
κῦδος ἀρέσθ' ἐπὶ νηυσὶ, θαλάσσῃ τ' ἔλσαι Ἀχαιοὺς,
νήπιε, μηκέτι ταῦτα νοήματα φαῖν' ἐνὶ δήμῳ.
Οὐ γάρ τις Τρώων ἐπιπείσεται· οὐ γὰρ ἐάσω.
Ἀλλ' ἄγεθ', ὡς ἂν ἐγὼν εἴπω, πειθώμεθα πάντες.
Νῦν μὲν δόρπον ἕλεσθε κατὰ στρατὸν ἐν τελέεσσιν,
καὶ φυλακῆς μνήσασθε, καὶ ἐγρήγορθε ἕκαστος.
Τρώων δ' ὃς κτεάτεσσιν ὑπερφιάλως ἀνιάζει,
συλλέξας, λαοῖσι δότω καταδημοβορῆσαι,
τῶν τινὰ βέλτερόν ἐστιν ἐπαυρέμεν ἤπερ Ἀχαιούς.
Πρῶϊ δ' ὑπηοῖοι σὺν τεύχεσι θωρηχθέντες,
νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῇσιν ἐγείρομεν ὀξὺν Ἄρηα.
Εἰ δ' ἐτεὸν παρὰ ναῦφιν ἀνέστη δῖος Ἀχιλλεὺς,
ἄλγιον, αἴ κ' ἐθέλῃσι, τῷ ἔσσεται. Οὔ μιν ἔγωγε
φεύξομαι ἐκ πολέμοιο δυσηχέος, ἀλλὰ μάλ' ἄντην
στήσομαι, ἤ κε φέρῃσι μέγα κράτος, ἤ κε φεροίμην.
Ξυνὸς Ἐνυάλιος, καί τε κτανέοντα κατέκτα.
Ὣς Ἕκτωρ ἀγόρευ'· ἐπὶ δὲ Τρῶες κελάδησαν,

292. Περνάμεν(α), vendus, c'est-à-dire livrés en payement pour des vivres ou d'autres fournitures. Les Phrygiens et les Méoniens n'étaient qu'une portion des alliés; mais c'est la Phrygie et la Méonie qui formaient, avec la Troade, le cercle d'approvisionnement d'Ilion. Voila pourquoi Hector les nomme seules. La Troade n'est pas nommée, parce qu'elle fournissait les subsistances comme tribut, étant le domaine propre du roi d'Ilion. Eustathe : Φρύγες γὰρ, φασὶ, καὶ Μήονες, ἀγορὰν κομίζοντες Τρωσὶν, ἀντελάμβανον κειμήλια. Le mot φασί indique l'origine aristarchienne de cette note. — Ὠδύσατο, s'est fâché. Il faut sous-entendre, ἡμῖν : contre nous.

298-299. Νῦν μὲν δόρπον.... Voyez VII, 370-371 et 380, et les notes sur ces trois vers.

300. Ἀνιάζει, est chagrin : est inquiet.

301. Καταδημοβορῆσαι, pour manger en commun.

302. Τινά, quelqu'un, c'est-à-dire n'importe qui des Troyens portant les armes, faisant partie des λαοί.

303-304. Πρωῒ δ' ὑπηοῖοι.... Voyez VIII, 530-531 et les notes sur ces deux vers.

305. Εἰ δ' ἐτεόν, *si autem revera*. Hector feint de douter d'un fait réel, pour mieux faire comprendre qu'il n'y a pas de raison sérieuse de s'enfermer dans la ville. — Παρὰ ναῦφιν ne signifie point *apud naves*, mais *ex navibus :* hors des navires. *Scholies :* ἀπὸ τῶν νεῶν.

306. Ἄλγιον, ... Hector répète les expressions de Polydamas; mais c'est en s'attaquant à lui Hector, qu'Achille ne réussira point, et non pas en s'attaquant aux remparts de la ville. Il y a donc une pointe d'ironie dans la phrase.

309. Ξυνός, *communis*, appartenant également aux deux partis (favorisant tantôt l'un tantôt l'autre). — Κατέκτα, l'aoriste d'habitude : *occidere solet*, il tue bien souvent.

νήπιοι· ἐκ γάρ σφεων φρένας εἵλετο Παλλὰς Ἀθήνη.
Ἕκτορι μὲν γὰρ ἐπῄνησαν κακὰ μητιόωντι·
Πουλυδάμαντι δ' ἄρ' οὔτις, ὃς ἐσθλὴν φράζετο βουλήν.
Δόρπον ἔπειθ' εἵλοντο κατὰ στρατόν. Αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
παννύχιοι Πάτροκλον ἀνεστενάχοντο γοῶντες.
Τοῖσι δὲ Πηλείδης ἁδινοῦ ἐξῆρχε γόοιο,
χεῖρας ἐπ' ἀνδροφόνους θέμενος στήθεσσιν ἑταίρου,
πυκνὰ μάλα στενάχων· ὥστε λὶς ἠϋγένειος,
ᾧ ῥά θ' ὑπὸ σκύμνους ἐλαφηβόλος ἁρπάσῃ ἀνὴρ
ὕλης ἐκ πυκινῆς· ὁ δέ τ' ἄχνυται, ὕστερος ἐλθών·
πολλὰ δέ τ' ἄγκε' ἐπῆλθε μετ' ἀνέρος ἴχνι' ἐρευνῶν,
εἴ ποθεν ἐξεύροι· μάλα γὰρ δριμὺς χόλος αἱρεῖ·
ὣς ὁ βαρὺ στενάχων μετεφώνεε Μυρμιδόνεσσιν·

313. Φράζετο, méditait. Cet exemple est peut-être le plus probant de tous, pour ce qui concerne le vrai sens de φράζω et φράζομαι, car ici le mot est en regard de μητιόωντι, qui désigne expressément une opération mentale. La traduction *suaserat* n'est donc point exacte, quoique le sens qu'elle donne s'accorde très-bien avec les faits. Il en est de même de *consilia danti* pour μητιόωντι, qui signifie *cogitanti*, pensant. Mais de la pensée à la parole il n'y pas loin, surtout chez Homère, où φημί signifie, à la fois, penser et parler.

317. Χεῖρας ἐπ' ἀνδροφόνους.... Construisez : ἐπιθέμενος στήθεσσιν ἑταίρου χεῖρας ἀνδροφόνους. Ces mains homicides sont les siennes. Quelques anciens entendaient, qu'Achille arrange les mains de Patrocle sur la poitrine du cadavre. Mais l'autre explication était préférée. Didyme : βέλτιον δὲ τὸ πρότερον. Le geste d'Achille est un acte de tendresse, et non point l'accomplissement d'un rite funéraire. Homère donne encore ailleurs, XXIV, 479, l'épithète ἀνδροφόνους aux mains d'Achille. Cette épithète n'emporte, on le sait, pour le poëte, aucune idée défavorable. Il nomme souvent Hector ἀνδροφόνος, et il entend par là, *le vaillant*. — Eustathe lisait ἀνδροφόνου, se rapportant à ἑταίρου.

318. Λὶς ἠϋγένειος, un lion à la belle crinière. C'est plutôt la lionne que le lion qui devrait servir d'exemple. Les Alexandrins ne se bornaient pas à le dire. En dépit des masculins ᾧ, ὁ, ὕστερος, ἐρευνῶν, ils soutenaient qu'Homère parle de la lionne. Ils trouvaient même une preuve dans l'épithète ἠϋγένειος, spéciale à la lionne, selon eux, et inapplicable au lion, qui n'a point de barbe. Didyme : ἐμπείρως πάνυ· αἱ γὰρ θήλειαι κάλλιστον ἔχουσι γένειον, οἱ δὲ ἄρσενες χαίτην· νῦν δ' ἐπὶ θηλείας· ἄρσην γὰρ οὐ σκυμναγωγεῖ· τὸ δὲ λέαινα νεώτερον ὄνομα. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que le poëte a dit *lion* en général, laissant à volonté entendre le mâle ou la femelle, ou plutôt ne songeant qu'à peindre la douleur et la colère d'un animal terrible. La remarque sur la distinction de la barbe et des cheveux est une subtilité ; car nous avons vu deux fois, XV, 275 et XVII, 109, λὶς ἠϋγένειος désignant un lion, et non pas une lionne. L'absence du mot λέαινα dans la langue d'Homère ne prouve rien du tout. Quand βοῦς ou ἵππος est du féminin, ce qui s'y rapporte est pareillement au féminin. Si λίς était du féminin, on le verrait à ses adjectifs. — La plupart des éditeurs écrivent λῖς avec un circonflexe. Aristarque l'écrivait avec l'accent aigu, comme κίς, θίς, ῥίς. Eustathe l'affirme, d'après le témoignage de ses deux critiques ordinaires, Apion et Hérodore.

321. Ἄγκε(α), *convalles*, les plis de terrain : les creux ou les vaux de montagne.

Ὢ πόποι, ἦ ῥ' ἅλιον ἔπος ἔκβαλον ἤματι κείνῳ,
θαρσύνων ἥρωα Μενοίτιον ἐν μεγάροισιν·
φῆν δέ οἱ εἰς Ὀπόεντα περικλυτὸν υἱὸν ἀπάξειν,
Ἴλιον ἐκπέρσαντα, λαχόντα τε ληΐδος αἶσαν.
Ἀλλ' οὐ Ζεὺς ἄνδρεσσι νοήματα πάντα τελευτᾷ.
Ἄμφω γὰρ πέπρωται ὁμοίην γαῖαν ἐρεῦσαι,
αὐτοῦ ἐνὶ Τροίῃ· ἐπεὶ οὐδ' ἐμὲ νοστήσαντα
δέξεται ἐν μεγάροισι γέρων ἱππηλάτα Πηλεύς,
οὐδὲ Θέτις μήτηρ, ἀλλ' αὐτοῦ γαῖα καθέξει.
Νῦν δ' ἐπεὶ οὖν, Πάτροκλε, σεῦ ὕστερος εἶμ' ὑπὸ γαῖαν,
οὔ σε πρὶν κτεριῶ, πρίν γ' Ἕκτορος ἐνθάδ' ἐνεῖκαι
τεύχεα καὶ κεφαλήν, μεγαθύμου σοῖο φονῆος·
δώδεκα δὲ προπάροιθε πυρῆς ἀποδειροτομήσω
Τρώων ἀγλαὰ τέκνα, σέθεν κταμένοιο χολωθείς.
Τόφρα δέ μοι παρὰ νηυσὶ κορωνίσι κείσεαι αὔτως·
ἀμφὶ δὲ σὲ Τρωαὶ καὶ Δαρδανίδες βαθύκολποι
κλαύσονται, νύκτας τε καὶ ἤματα δακρυχέουσαι,
τὰς αὐτοὶ καμόμεσθα βίηφί τε δουρί τε μακρῷ,
πιείρας πέρθοντε πόλεις μερόπων ἀνθρώπων.
Ὣς εἰπὼν ἑτάροισιν ἐκέκλετο δῖος Ἀχιλλεὺς
ἀμφὶ πυρὶ στῆσαι τρίποδα μέγαν, ὄφρα τάχιστα
Πάτροκλον λούσειαν ἄπο βρότον αἱματόεντα.
Οἱ δὲ λοετροχόον τρίποδ' ἵστασαν ἐν πυρὶ κηλέῳ,
ἐν δ' ἄρ' ὕδωρ ἔχεαν, ὑπὸ δὲ ξύλα δαῖον ἑλόντες.
Γάστρην μὲν τρίποδος πῦρ ἄμφεπε, θέρμετο δ' ὕδωρ.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ ζέσσεν ὕδωρ ἐνὶ ἤνοπι χαλκῷ,

326. Εἰς Ὀπόεντα, à Opunte. C'était là qu'habitait Ménœtius, le père de Patrocle.

329. Ἐρεῦσαι, d'avoir rougi : de rougir (sous-entendu : de notre sang).

332. Αὐτοῦ adverbe, comme plus haut, vers 330, dans αὐτοῦ ἐνὶ Τροίῃ.

335. Κεφαλήν. Achille ne coupera point la tête à Hector. Mais son premier mouvement est de faire subir au meurtrier de Patrocle le traitement dont Iris lui avait dit que Patrocle allait être victime.

337. Σέθεν (*tui*), génitif causal : à ton sujet.

341. Τὰς.... καμόμεσθα, que nous nous sommes appropriées par le travail : que nous avons conquises en travaillant.

345. Λούσειαν ἄπο pour ἀπολούσειαν. L'accusatif Πάτροκλον équivaut donc à ἀπὸ Πατρόκλου. — Βρότον αἱματόεντα, *tabum sanguinolentum*, le sang qui avait coulé des blessures et qui s'était figé sur le corps.

καὶ τότε δὴ λοῦσάν τε καὶ ἤλειψαν λίπ' ἐλαίῳ·
ἐν δ' ὠτειλὰς πλῆσαν ἀλείφατος ἐννεώροιο·
ἐν λεχέεσσι δὲ θέντες, ἑανῷ λιτὶ κάλυψαν
ἐς πόδας ἐκ κεφαλῆς· καθύπερθε δὲ φάρεϊ λευκῷ.
Παννύχιοι μὲν ἔπειτα, πόδας ταχὺν ἀμφ' Ἀχιλῆα,
Μυρμιδόνες Πάτροκλον ἀνεστενάχοντο γοῶντες.
Ζεὺς δ' Ἥρην προσέειπε, κασιγνήτην ἄλοχόν τε·
Ἔπρηξας καὶ ἔπειτα, βοῶπις πότνια Ἥρη,

350. Καὶ τότε δή, eh bien donc alors. — Λίπ' ἐλαίῳ, avec de l'huile onctueuse. Voyez la note X, 577.

351. Ἀλείφατος ἐννεώροιο, *unguento novenni*. Ἀλείφατος est, dit-on, synonyme de ἐλαίου. Suivant quelques-uns, il s'agit d'une huile antiseptique, peut-être d'une sorte de térébenthine. Eustathe : ἔλαιον σήψει νεκρῶν προσιστάμενον, ὁποῖον καὶ τὸ κέδρινον. Il est plus probable que ce qu'on met dans les plaies de Patrocle n'est pas un liquide, mais une préparation suffisamment consistante, un onguent, un baume. Plus ce baume est vieux, plus on lui suppose d'efficacité. L'expression ἐν.... πλῆσαν ne serait point exacte avec l'huile, puisque Patrocle avait une blessure dans le dos et une dans le bas-ventre. Une des deux plaies, celle du dos, ne serait point *remplie*. — Le mot ἐννεώροιο ne compte que pour quatre syllabes.

352. Ἑανῷ λιτί : *tenui linteo*, d'après l'explication ordinaire; *linteo tenui*, selon le sens donné par Aristarque. C'est λιτί qui est l'adjectif, et non ἑανῷ. Eustathe : εἴληπται τὸ λιτὶ, κατὰ τοὺς παλαιοὺς, ἀντὶ τοῦ λιτῷ. Il s'agit d'une étoffe de lin. Didyme : λιτῷ ὑφάσματι, ὅ ἐστι λίνῳ.

353. Φάρεϊ, *palla*, d'un manteau. Bothe : « Pallio tegebantur corpora defuncto« rum. » Eustathe croit qu'il s'agit encore d'une simple pièce d'étoffe, d'un drap : οὐ ῥυτὸν, ἀλλὰ ἀναπτόν. Mais il se trompe; car φᾶρος, dans Homère, est toujours un manteau. Voyez II, 43 et VIII, 221. C'est un manteau que se propose de faire Pénélope, pour en couvrir un jour le corps de Laërte (*Odyssée*, II, 97-99) : φᾶρος.... Λαέρτῃ ἥρωϊ ταφήϊον. — Virgile réduit à deux vers les détails qu'Homère vient d'énumérer avec une sorte de complaisance. *Énéide*, VI, 218 : « Pars calidos latices et « ahena undantia flammis Expediunt, cor« pusque lavant frigentis et ungunt. »

356-368. Ζεὺς δ' Ἥρην προσέειπε,... Porphyre dit que Zénodore, dans son ouvrage en dix livres sur la diction d'Homère (περὶ τῆς Ὁμήρου συνηθείας) contestait l'authenticité des vers 356-368. Selon Villoison et d'autres, il n'y a point de Zénodore, et on doit lire ici Zénodote. Quoi qu'il en soit, le critique cité par Porphyre voyait, dans les vers 356-368, comme Wolf et d'autres modernes y ont vu depuis, une maladroite interpolation. Ce passage est au contraire, selon Bothe, tout ce qu'il y a de plus conforme au génie d'Homère. C'est Bothe qui a raison, ce semble. Nous avons déjà assisté plus d'une fois, dans l'*Iliade*, aux querelles de Jupiter et de Junon. Jamais les deux époux n'ont eu de plus grave motif que ce jour-là, pour se prendre de paroles. Les événements sont de ceux qui méritent particulièrement l'attention des dieux. — Il faut d'ailleurs supposer que Jupiter et Junon sont maintenant sur l'Olympe, quoique Homère n'ait point dit qu'ils y soient revenus. C'est ici une de ces circonstances où l'on doit aider à la lettre, et ne pas chicaner le poëte au nom de l'exactitude absolue. Aristarque rappelle son principe relatif aux sous-entendus d'Homère : ἡ διπλῆ, ὅτι κατὰ τὸ σιωπώμενον Ἥρα καὶ ὁ Ζεὺς γεγόνασιν ἐν τῷ Ὀλύμπῳ, καὶ οὐ ξενιστέον ὅταν λέγῃ κατὰ συμπέρασμα.

357. Καὶ ἔπειτα, ainsi donc. Jupiter félicite ironiquement Junon, d'avoir réussi à faire lever Achille. Bothe trouve le mot καί inepte, et veut qu'on écrive κατ' faisant partie du verbe : κατέπρηξας ἔπειτα, *perfecisti igitur opus tuum*. Mais καὶ ἔπειτα n'est pas plus extraordinaire que notre *et puis*, et le sens n'offre aucune difficulté.

ἀνστήσασ' Ἀχιλῆα πόδας ταχύν· ἦ ῥά νυ σεῖο
ἐξ αὐτῆς ἐγένοντο καρηκομόωντες Ἀχαιοί.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα βοῶπις πότνια Ἥρη·
Αἰνότατε Κρονίδη, ποῖον τὸν μῦθον ἔειπες.
Καὶ μὲν δή πού τις μέλλει βροτὸς ἀνδρὶ τελέσσαι,
ὅσπερ θνητός τ' ἐστὶ καὶ οὐ τόσα μήδεα οἶδεν·
πῶς δὴ ἔγωγ', ἥ φημι θεάων ἔμμεν ἀρίστη,
ἀμφότερον, γενεῇ τε καὶ οὕνεκα σὴ παράκοιτις
κέκλημαι σὺ δὲ πᾶσι μετ' ἀθανάτοισιν ἀνάσσεις,
οὐκ ὄφελον Τρώεσσι κοτεσσαμένη κακὰ ῥάψαι;
Ὣς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.
Ἡφαίστου δ' ἵκανε δόμον Θέτις ἀργυρόπεζα,
ἄφθιτον, ἀστερόεντα, μεταπρεπέ' ἀθανάτοισιν,
χάλκεον, ὅν ῥ' αὐτὸς ποιήσατο Κυλλοποδίων.
Τὸν δ' εὗρ' ἱδρώοντα, ἑλισσόμενον περὶ φύσας,
σπεύδοντα· τρίποδας γὰρ ἐείκοσι πάντας ἔτευχεν,
ἑστάμεναι περὶ τοῖχον ἐϋσταθέος μεγάροιο·

358-359. Σεῖο ἐξ αὐτῆς ἐγένοντο, sont nés de toi-même : sont tes enfants. Jupiter exprime le plus énergiquement qu'il peut l'excès de la tendresse de Junon pour les Grecs.

362. Τελέσσαι, sous-entendu τι, ou κακόν τι : accomplir un dessein; accomplir un mauvais dessein; ἀνδρί, contre un homme, c'est-à-dire contre un autre homme.

363. Ὅσπερ a pour sujet βροτός τις, et non pas ἀνδρί.

364. Πῶς δὴ ἔγωγ(ε),... Une variante de Zénodote, citée dans les *Scholies*, prouve que Zénodote avait ce vers dans son texte ; mais cela n'empêche pas qu'il ait pu prononcer l'athétèse contre les vers 356-368. Au reste, la variante citée est insignifiante : ἐγών, au lieu de ἔγωγ(ε).

365-366. Ἀμφότερον,... Voyez IV, 60-61. Virgile, *Énéide*, I, 46 : « Ast ego quæ « divum incedo regina, Jovisque Et soror « et conjux. »

367. Ῥάψαι, avoir cousu : avoir tramé. Οὐκ ὄφελον.... ῥάψαι; signifie donc : ne devais-je pas tramer? *Scholies :* μηχανήσασθαι, κατασκευάσαι.

371. Κυλλοποδίων, le Boiteux, c'est-à-dire Vulcain. Le mot κυλλοποδίων est formé, dit-on, de κυλλός, ionien pour χωλός, et de πούς. Curtius rattache κυλλός, comme κυρτός et κίρκος aux racines κυρ et κυλ, marquant la courbure. C'est toujours un boiteux. — On voit que la demeure du Vulcain d'Homère est sur l'Olympe même, et non point à Lemnos ni ailleurs. On voit aussi que Vulcain travaille lui-même, et qu'il travaille seul. On ne lui a donné les cyclopes pour compagnons qu'après le *Prométhée* d'Eschyle, où nous voyons encore Vulcain forgeant son fer lui-même, assis au sommet de l'Etna. Les cyclopes d'Homère sont des géants, ce ne sont point des forgerons.

373. Σπεύδοντα, travaillant. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ σπεύδοντα ἐνεργοῦντα. Voyez les notes IV, 232, VIII, 293 et XIII, 236. — Ἐείκοσι πάντας, vingt en tout, mais avec le sens augmentatif : jusqu'au nombre de vingt; pas moins de vingt.

374. Μεγάροιο, d'une salle, c'est-à-dire de la grande chambre de son palais.

χρύσεα δέ σφ' ὑπὸ κύκλα ἑκάστῳ πυθμένι θῆκεν,
ὄφρα οἱ αὐτόματοι θεῖον δυσαίατ' ἀγῶνα,
ἠδ' αὖτις πρὸς δῶμα νεοίατο, θαῦμα ἰδέσθαι.
Οἱ δ' ἤτοι τόσσον μὲν ἔχον τέλος, οὔατα δ' οὔπω
δαιδάλεα προσέκειτο· τά ῥ' ἤρτυε, κόπτε δὲ δεσμούς.
Ὄφρ' ὅγε ταῦτ' ἐπονεῖτο ἰδυίῃσι πραπίδεσσιν,
τόφρα οἱ ἐγγύθεν ἦλθε θεὰ Θέτις ἀργυρόπεζα.
Τὴν δὲ ἴδε προμολοῦσα Χάρις λιπαροκρήδεμνος,
καλή, τὴν ὤπυιε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις·
ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρί, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Τίπτε, Θέτι τανύπεπλε, ἱκάνεις ἡμέτερον δῶ,
αἰδοίη τε φίλη τε; Πάρος γε μὲν οὔτι θαμίζεις.
Ἀλλ' ἕπεο προτέρω, ἵνα τοι πὰρ ξείνια θείω.

375. Κύκλα, des roues : des roulettes.

376. Οἱ, *ipsi*, à lui, c'est-à-dire par sa volonté, par son ordre. — Αὐτόματοι, d'eux-mêmes : se mouvant sans qu'on les poussât. — Δυσαίατ(ο). Ancienne variante, δύσονται. — Ἀγῶνα, *cœtum*, l'assemblée. Il faut sous-entendre, que les trépieds allaient à l'assemblée des dieux avec Vulcain. Bothe : « Tam affabre hos tripodas faciebat Vulcanus, ut ipsi ire et redire possent, seque ad deos adeuntem et inde domum redeuntem comitari. » C'étaient des serviteurs muets et obéissants, avec lesquels il se proposait sans doute de rendre aux dieux certains services domestiques; car il n'avait pas besoin d'une garde d'honneur composée de chaudrons. Il avait son cortége de figures d'or vivantes et parlantes, qui soutenaient sa marche, et qui témoignaient, mieux encore que ces trépieds mouvants, de son savoir et de son industrie. Voyez plus bas les vers 417-420.

378. Τόσσον est restrictif. Les trépieds avaient fin jusque-là seulement, étaient terminés sauf cela, n'étaient pas tout à fait terminés, étaient terminés peu s'en faut. *Scholies :* τὸ τοιοῦτον σχῆμα τὸ παρ' ὀλίγον δηλοῖ. Cependant quelques anciens entendaient τόσσον, de la fin que s'était proposée Vulcain en les fabriquant.

379. Κόπτε δὲ δεσμούς, et il battait les attaches : et il forgeait avec le marteau les clous ou les chevilles qui devaient servir à fixer les anses, ou, comme dit Homère, les *oreilles*. Eustathe : κόπτειν δὲ τὸ ἐλαύνειν, ἤτοι σφυροκοπεῖν. *Scholies :* τοὺς ἥλους, οἷς ἐστήρικται ἡ λαβή.

382. Χάρις, selon toute vraisemblance, n'est pas un nom propre, puisqu'il y avait, suivant Homère, un assez grand nombre de Charites ou Grâces. Celle que Vulcain avait épousée est Aglaé dans Hésiode, Thalie chez d'autres poëtes. — Cette tradition n'est pas absolument contradictoire avec le mythe qui fait de Vulcain l'époux de Vénus. Après l'esclandre que nous connaissons par le chant de Démodocus, Vulcain avait dû prendre une autre femme. Bothe concilie les deux faits d'une autre manière. Selon lui, Vulcain était bigame : « Utramque ille duxerat, quemadmodum plures uxores habuit Priamus, principum filias; nec Veneris adulteræ iram metuit, ut castæ conjugis Ulysses. » Il vaut mieux supposer un divorce. Vénus, de son côté, deviendra la femme de Mars, comme elle l'est en effet dans Lucrèce.

385. Τίπτε, Θέτι.... Zénodote donnait autrement ce vers : Τίπτε, Θέτις τανύπεπλος, ἱκάνεις ἡμέτερόνδε.

386. Οὔτι θαμίζεις, *neutiquam frequentas*, tu ne viens guère souvent. C'est le présent dans le sens du passé. *Scholies :* πυκνῶς οὐ παρεγένου.

387. Προτέρω, *ulterius*, plus avant : jusque dans l'intérieur de l'appartement.

Ὣς ἄρα φωνήσασα πρόσω ἄγε δῖα θεάων.
Τὴν μὲν ἔπειτα καθεῖσεν ἐπὶ θρόνου ἀργυροήλου,
καλοῦ, δαιδαλέου· ὑπὸ δὲ θρῆνυς ποσὶν ἦεν·
κέκλετο δ' Ἥφαιστον κλυτοτέχνην εἶπέ τε μῦθον·
Ἥφαιστε, πρόμολ' ὧδε· Θέτις νύ τι σεῖο χατίζει.
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις·
Ἦ ῥά νύ μοι δεινή τε καὶ αἰδοίη θεὸς ἔνδον,
ἥ μ' ἐσάωσ', ὅτε μ' ἄλγος ἀφίκετο, τῆλε πεσόντα,
μητρὸς ἐμῆς ἰότητι κυνώπιδος, ἥ μ' ἐθέλησεν
κρύψαι, χωλὸν ἐόντα· τότ' ἂν πάθον ἄλγεα θυμῷ,
εἰ μή μ' Εὐρυνόμη τε Θέτις θ' ὑπεδέξατο κόλπῳ,
Εὐρυνόμη, θυγάτηρ ἀψορρόου Ὠκεανοῖο.
Τῇσι παρ' εἰνάετες χάλκευον δαίδαλα πολλά,
πόρπας τε γναμπτάς θ' ἕλικας, κάλυκάς τε καὶ ὅρμους,

391. Κέκλετο ne signifie point qu'elle crie pour appeler Vulcain. Elle va elle-même à l'atelier, prier Vulcain de venir parler à Thétis. La conversation qui s'établit entre Vulcain et sa femme ne laisse aucun doute sur ce point.

392. Ὧδε, comme te voilà : sans tarder aucunement. La traduction vulgaire, *huc*, est plus fausse encore peut-être dans ce passage que partout ailleurs. Si la femme de Vulcain parlait du fond de son appartement, *viens ici* aurait un sens; mais elle est dans l'atelier. Aussi Aristarque maintenait-il particulièrement dans ce passage son principe, que ὧδε n'est jamais adverbe de lieu chez Homère : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ ὧδε, οὕτως ὡς ἔχεις, οὐδὲν ὑπερθέμενος. Apollonius : ἐπὶ δὲ τοῦ Ἥφαιστε πρόμολ' ὧδε, οὕτως ἀκούει· πρόσελθε οὕτως ὡς ἔχεις, ἐκ προχείρου, μηδὲν ἀναβαλλομένος. Cependant Vulcain a le bon goût de prendre le temps de faire un peu de toilette.

395. Ἥ μ' ἐσάωσ', ὅτε.... Cette histoire se rapporte à l'enfance de Vulcain. C'est Junon elle-même qui l'avait jeté ou fait jeter dans la mer, pour se défaire d'un enfant mal conformé. Il ne s'agit point de la chute de Vulcain mentionnée ailleurs, I, 592-593. Quand Jupiter le précipita dans l'île de Lemnos, il n'était plus un enfant. Au reste, ce n'est ni la première chute ni la seconde, qui avait rendu Vulcain boiteux. Il était né boiteux, selon Homère. Voyez la note suivante.

397. Χωλὸν ἐόντα, étant boiteux : parce que j'étais boiteux. Eustathe : ἐκ γενετῆς δηλαδὴ, καθ' Ὅμηρον.

398. Εὐρυνόμη. Eurynome était fille de l'Océan et de Téthys, et mère de Doris, la femme de Nérée.

399. Ἀψορρόου, dont le courant revient sur lui-même. C'était un fleuve circulaire. *Scholies* : παλιρρόου, διὰ τὸ κύκλῳ περιθεῖν τὴν γῆν. Quelques anciens l'expliquaient simplement par ταχυρρόου, au courant rapide. Eschyle, dans le *Prométhée*, vers 138-140, avait pourtant paraphrasé l'expression d'Homère d'une façon parfaitement nette, quand il parlait du père des Océanides : τοῦ περὶ πᾶσαν εἱλισσομένου χθόν' ἀκοιμήτῳ ῥεύματι παῖδες πατρὸς Ὠκεανοῦ.

400. Τῇσι dépend de la préposition παρά : chez elles, auprès d'elles. — Πολλά. Zénodote et Aristophane de Byzance πάντα.

401. Πόρπας, des agrafes; ἕλικας, des bracelets; κάλυκας, des bagues, ou des pendants d'oreilles, ou des ornements qui se mettaient dans les cheveux; ὅρμους, des colliers.

ἐν σπῆϊ γλαφυρῷ· περὶ δὲ ῥόος Ὠκεανοῖο
ἀφρῷ μορμύρων ῥέεν ἄσπετος· οὐδέ τις ἄλλος
ᾔδεεν οὔτε θεῶν οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων,
ἀλλὰ Θέτις τε καὶ Εὐρυνόμη ἴσαν, αἵ μ' ἐσάωσαν.
Ἣ νῦν ἡμέτερον δόμον ἵκει· τῷ με μάλα χρεὼ
πάντα Θέτι καλλιπλοκάμῳ ζωάγρια τίνειν.
Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν οἱ παράθες ξεινήϊα καλὰ,
ὄφρ' ἂν ἐγὼ φύσας ἀποθείομαι ὅπλα τε πάντα.
Ἦ, καὶ ἀπ' ἀκμοθέτοιο πέλωρ αἴητον ἀνέστη,
χωλεύων· ὑπὸ δὲ κνῆμαι ῥώοντο ἀραιαί.
Φύσας μέν ῥ' ἀπάνευθε τίθει πυρὸς, ὅπλα τε πάντα
λάρνακ' ἐς ἀργυρέην συλλέξατο, τοῖς ἐπονεῖτο·
σπόγγῳ δ' ἀμφὶ πρόσωπα καὶ ἄμφω χεῖρ' ἀπομόργνυ,
αὐχένα τε στιβαρὸν καὶ στήθεα λαχνήεντα·
δῦ δὲ χιτῶν', ἕλε δὲ σκῆπτρον παχὺ, βῆ δὲ θύραζε,
χωλεύων· ὑπὸ δ' ἀμφίπολοι ῥώοντο ἄνακτι,
χρύσειαι, ζωῇσι νεήνισιν εἰοικυῖαι.
Τῆς ἐν μὲν νόος ἐστὶ μετὰ φρεσὶν, ἐν δὲ καὶ αὐδὴ,
καὶ σθένος, ἀθανάτων δὲ θεῶν ἄπο ἔργα ἴσασιν.

404. Ἤδεεν οὔτε θεῶν.... Ce vers se termine par quatre spondées. — Ἤδεεν. Ancienne variante, ᾔδειν, simple contraction du mot.

407. Ζωάγρια. C'était le prix dû par le captif à qui on avait laissé la vie.

409. Ὅπλα, *instrumenta*, les outils (dont Vulcain se servait pour travailler).

410. Ἀπ' ἀκμοθέτοιο, *ab incudis stipite*, hors du bloc qui portait l'enclume. Vulcain quitte l'ouvrage qu'il battait en ce moment, et s'éloigne du billot et de l'enclume où il martelait ses *attaches* d'anses. Didyme : τοῦ ἐπὶ τῷ ἀκμοθέτῳ ἔργου. — Πέλωρ, *monstrum*, l'être gigantesque, c'est-à-dire Vulcain. — Αἴητον. Ce mot ne se trouve point ailleurs. On le rapporte ordinairement au verbe ἄω, *spirare*. Hésychius traduit αἴητος par πνευστικός et πυρώδης. Ces épithètes conviennent en effet au travail de Vulcain. Quelques-uns font venir αἴητος de l'exclamation ἰή, et Bothe propose de l'écrire ἀΐητος. Alors il signifierait : prodigieux, immense, enorme. Curtius ne mentionne point ce mot.

411. Ῥώοντο, s'agitaient vivement. Littéralement : *dansaient*. Vulcain se dépêche, autant que le lui permet son infirmité. *Scholies :* ὑπερεκινοῦντο μετὰ κακοπαθείας.

416. Χιτῶν(α). Les anciens notaient cette tunique, comme caractérisant un dieu différent des autres : c'est un ouvrier; il ne porte pas de manteau. *Scholies :* ὡς ἐργάτης, οὐ φᾶρος. — Σκῆπτρον, *scipionem*, un bâton. — Θύραζε, à la porte, c'est-à-dire hors de son atelier. Il va dans la chambre où Thétis l'attendait.

418. Ζωῇσι νεήνισιν εἰοικυῖαι. Bothe met une virgule, et non un point, après εἰοικυῖαι. Alors le mot τῆς du vers suivant devient un conjonctif, et se rapporte à νεήνισιν. Mais il est évident qu'Homère, aux vers 419 et 420, décrit les servantes mêmes de Vulcain.

Αἱ μὲν ὕπαιθα ἄνακτος ἐποίπνυον· αὐτὰρ ὁ ἔρρων,
πλησίον, ἔνθα Θέτις περ, ἐπὶ θρόνου ἷζε φαεινοῦ·
ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Τίπτε, Θέτι τανύπεπλε, ἱκάνεις ἡμέτερον δῶ,
αἰδοίη τε φίλη τε; Πάρος γε μὲν οὔτι θαμίζεις.
Αὔδα ὅ τι φρονέεις· τελέσαι δέ με θυμὸς ἄνωγεν,
εἰ δύναμαι τελέσαι γε, καὶ εἰ τετελεσμένον ἐστίν.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Θέτις, κατὰ δάκρυ χέουσα·
Ἥφαιστ', ἦ ἄρα δή τις, ὅσαι θεαί εἰσ' ἐν Ὀλύμπῳ,
τοσσάδ' ἐνὶ φρεσὶν ᾗσιν ἀνέσχετο κήδεα λυγρὰ
ὅσσ' ἐμοὶ ἐκ πασέων Κρονίδης Ζεὺς ἄλγε' ἔδωκεν;
Ἐκ μέν μ' ἀλλάων ἁλιάων ἀνδρὶ δάμασσεν,
Αἰακίδῃ Πηλῆϊ, καὶ ἔτλην ἀνέρος εὐνὴν,
πολλὰ μάλ' οὐκ ἐθέλουσα· ὁ μὲν δὴ γήραϊ λυγρῷ
κεῖται ἐνὶ μεγάροις ἀρημένος· ἄλλα δέ μοι νῦν·
υἱὸν ἐπεί μοι δῶκε γενέσθαι τε τραφέμεν τε,
ἔξοχον ἡρώων· ὁ δ' ἀνέδραμεν ἔρνεϊ ἶσος·
τὸν μὲν ἐγὼ θρέψασα, φυτὸν ὣς γουνῷ ἀλωῆς,
νηυσὶν ἐπιπροέηκα κορωνίσιν Ἴλιον εἴσω,
Τρωσὶ μαχησόμενον· τὸν δ' οὐχ ὑποδέξομαι αὖτις,

421. Ὕπαιθα, *a latere*. Aristarque l'explique par εἰς τοὔμπροσθεν. Voyez la note XV, 520. Mais l'interprétation vulgaire paraît préférable ici.

424-425. Τίπτε, Θέτι.... Voyez plus haut les vers 385-386 et les notes sur ces deux vers.

426-427. Αὔδα ὅ τι.... Voyez XIV, 195-196 et les notes sur ces deux vers. Le vers 427 manque dans le *Palimpseste syriaque*. — Virgile a développé la réponse de Vulcain. Voici ce que le dieu dit à Vénus, *Énéide*, VIII, 401 : « Quidquid in « arte mea possum promittere curæ, Quod « fieri ferro liquidove potest electro, Quan- « tum ignes animæque valent, absiste pre- « cando Viribus indubitare tuis. »

431. Πασέων est dissyllabe, comme s'il y avait πασῶν.

434. Οὐκ ἐθέλουσα. D'après d'autres poëtes, Thétis avait épousé Pélée par amour. Voyez plus haut la note du vers 85.

435. Ἀρημένος, *confectus*, accablé. On rapporte ce mot à ἀρή (*calamitas*, *damnum*). La vieillesse a enlevé à Pélée tous les agréments de la vie. — Ἄλλα, d'autres choses : d'autres maux (sous-entendu ἐστί, sont). On peut aussi expliquer ἄλλα comme un accusatif dépendant de Ζεὺς ἔδωκεν (vers 431), en sous-entendant ἄλγεα.

436-443. Υἱὸν ἐπεί μοι δῶκε.... Voyez plus haut les vers 55-62 et les notes sur ces huit vers.

438. Θρέψασα. On voit par ce mot, et par ce que Thétis dit au vers suivant, qu'Achille avait toujours vécu dans la maison paternelle, et sous les yeux de Thétis, avant que Phœnix le conduisît à l'armée. L'éducation d'Achille par le centaure Chiron est une légende postérieure à Homère. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι καθ' Ὅμηρον ἡ Θέτις ἔθρεψε τὸν Ἀχιλλέα, οὐ Χείρων, ὡς οἱ νεώτεροι. Voyez la note IX, 486.

οἴκαδε νοστήσαντα, δόμον Πηλήϊον εἴσω.
Ὄφρα δέ μοι ζώει καὶ ὁρᾷ φάος ἠελίοιο,
ἄχνυται, οὐδέ τί οἱ δύναμαι χραισμῆσαι ἰοῦσα.
Κούρην ἣν ἄρα οἱ γέρας ἔξελον υἷες Ἀχαιῶν,
τὴν ἂψ ἐκ χειρῶν ἕλετο κρείων Ἀγαμέμνων.
Ἤτοι ὁ τῆς ἀχέων φρένας ἔφθιεν· αὐτὰρ Ἀχαιοὺς
Τρῶες ἐπὶ πρύμνῃσιν ἐείλεον, οὐδὲ θύραζε
εἴων ἐξιέναι· τὸν δὲ λίσσοντο γέροντες
Ἀργείων, καὶ πολλὰ περικλυτὰ δῶρ' ὀνόμαζον.
Ἔνθ' αὐτὸς μὲν ἔπειτ' ἠναίνετο λοιγὸν ἀμῦναι·
αὐτὰρ ὁ Πάτροκλον περὶ μὲν τὰ ἃ τεύχεα ἕσσεν,
πέμπε δέ μιν πόλεμόνδε, πολὺν δ' ἅμα λαὸν ὄπασσεν.
Πᾶν δ' ἦμαρ μάρναντο περὶ Σκαιῇσι πύλῃσιν·
καί νύ κεν αὐτῆμαρ πόλιν ἔπραθον, εἰ μὴ Ἀπόλλων
πολλὰ κακὰ ῥέξαντα Μενοιτίου ἄλκιμον υἱὸν
ἔκταν' ἐνὶ προμάχοισι, καὶ Ἕκτορι κῦδος ἔδωκεν.
Τοὔνεκα νῦν τὰ σὰ γούναθ' ἱκάνομαι, αἴ κ' ἐθέλῃσθα
υἱεῖ ἐμῷ ὠκυμόρῳ δόμεν ἀσπίδα καὶ τρυφάλειαν,

441. Οἴκαδε νοστήσαντα,... Ce vers manquait, selon les *Scholies* B, dans un certain nombre de textes anciens : ἔν τισιν οὐ κεῖται.

444-456. Κούρην ἣν ἄρα.... Ces treize vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque les regardait comme un centon de plusieurs passages homériques. C'était d'ailleurs, selon lui, un développement inutile en soi, et contenant même un fait faux, puisque c'est spontanément que Patrocle a voulu combattre, et que les gérontes n'ont été pour rien dans la décision d'Achille, quand il a laissé partir son ami. Cette dernière observation n'est vraie qu'en serrant le sens avec une rigueur logique. En réalité, Thétis ne dit rien que de vrai ; et toutes les choses qu'elle dit, il n'est pas inutile à Vulcain de les connaître.

444. Οἱ, à lui, c'est-à-dire pour lui, pour Achille. — Ἔξελον, avaient mise à part. *Scholies :* ἐξαίρετον ἔδωκαν.

446. Τῆς, génitif causal : au sujet de cette jeune fille. — Φρένας ἔφθιεν, *animo tabescebat*, il se consumait intérieurement.

449. Ὀνόμαζον. Voyez l'énumération, IX, 121-156.

451. Τὰ ἃ τεύχεα, ses belles armes à lui.

458. Υἱεῖ ἐμῷ ὠκυμόρῳ. Pour réduire à un dactyle υἱεῖ ἐμῷ, quelques-uns écrivent, υἱεῖ ἐμ'. Il vaut mieux supposer la synizèze de la finale d'ἐμῷ et de l'initiale d'ὠκυμόρῳ, que de remplacer cette finale par une apostrophe. Cependant les éditeurs antiques paraissent avoir supprimé l'ῷ final, et fait une crase réelle des deux mots en un seul. Hérodien : ἔξω τοῦ ι, τὸ ἐμωκυμόρῳ· συνεκτέθλιπται γὰρ τῷ ω (l'ω initial de ὠκυμόρῳ) τὸ ι (l'iota adscrit qui terminait le premier mot). Dès qu'il n'y avait plus d'iota adscrit, l'ω de la finale du premier mot n'avait plus aucune raison d'être. Bothe écrit υἷ', pour υἷι, datif de l'inusité υἷς. Ce υἷ' est la leçon des éditions antérieures à celle de Barnes. Mais les manuscrits donnent υἱεῖ ἐμῷ, ou υἱεῖ ἐμ', et non point υἷ', qui est une correction des premiers éditeurs. Nauck propose une

καὶ καλὰς κνημῖδας, ἐπισφυρίοις ἀραρυίας,
καὶ θώρηχ'· ὃ γὰρ ἦν οἱ, ἀπώλεσε πιστὸς ἑταῖρος,
Τρωσὶ δαμείς· ὁ δὲ κεῖται ἐπὶ χθονὶ θυμὸν ἀχεύων.
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις·
Θάρσει· μή τοι ταῦτα μετὰ φρεσὶ σῇσι μελόντων.
Αἲ γάρ μιν θανάτοιο δυσηχέος ὧδε δυναίμην
νόσφιν ἀποκρύψαι, ὅτε μιν μόρος αἰνὸς ἱκάνοι,
ὥς οἱ τεύχεα καλὰ παρέσσεται, οἷά τις αὖτε
ἀνθρώπων πολέων θαυμάσσεται, ὅς κεν ἴδηται.
Ὣς εἰπὼν τὴν μὲν λίπεν αὐτοῦ, βῆ δ' ἐπὶ φύσας·
τὰς δ' ἐς πῦρ ἔτρεψε, κέλευσέ τε ἐργάζεσθαι.
Φῦσαι δ' ἐν χοάνοισιν ἐείκοσι πᾶσαι ἐφύσων,
παντοίην εὔπρηστον ἀϋτμὴν ἐξανιεῖσαι,
ἄλλοτε μὲν σπεύδοντι παρέμμεναι, ἄλλοτε δ' αὖτε,
ὅππως Ἥφαιστός τ' ἐθέλοι καὶ ἔργον ἄνοιτο.
Χαλκὸν δ' ἐν πυρὶ βάλλεν ἀτειρέα, κασσίτερόν τε,

correction qui serait bien préférable à celle-là, s'il était besoin absolument de renoncer à la synizèse : υἷί μοι.

460. Ὁ (*qui*) équivaut à θώρηκα ὅς : la cuirasse qui.

463. Μελόντων est à l'impératif : *curæ sint*, soient à soin ; inquiètent.

464-465. Θανάτοιο.... νόσφιν ἀποκρύψαι, *a morte seorsum abscondere*, cacher loin de la mort : dérober à la mort. Eustathe trouve, dans l'expression dont se sert Vulcain, une allusion délicate à la façon dont Thétis lui avait conservé la vie à lui-même, en le dérobant aux regards de Junon. Voyez plus haut les vers 395-405.

466. Αὖτε, *rursus*, une seconde fois. Entendez : comme on admirait celles qu'il portait, et que j'avais déjà fabriquées. La traduction *inde* ne donne pas de sens net, et supprime ce souvenir, si naturel dans la bouche de Vulcain. — Au lieu de παρέσσεται, Zénodote et Aristophane de Byzance donnaient, παρέξομαι.

467. Ἀνθρώπων πολέων, *hominum multorum*, parmi la foule des hommes.

470. Ἐν χοάνοισιν, dans les creusets. La traduction *in fornacibus* n'est point inexacte, puisque les creusets sont dans le foyer de la forge; mais elle manque de précision. Χόανος, ou χόανον, vient de χέω, *fondre*, et désigne ce qui contenait le métal destiné à être fondu. Les lexicographes donnent, au nominatif singulier, χόανος, masculin. Mais on ignore, en réalité, si le mot χοάνοισιν est masculin, féminin ou neutre. Eustathe : φασὶ δὲ οἱ παλαιοὶ τὸ γένος τοῦ χοάνοισιν ἄδηλον εἶναι. — Ἐείκοσι πᾶσαι, vingt en tout : jusqu'au nombre de vingt. Voyez plus haut la note du vers 373 sur ἐείκοσι πάντας. — Il faut bien se garder de rapporter ἐείκοσι à χοάνοισιν. Vulcain n'emploie qu'un fort petit nombre de métaux; mais il a besoin de beaucoup de soufflets, pour donner au feu l'activité nécessaire. D'ailleurs, l'exemple ἐείκοσι πάντας, qu'on a vu au vers 373, ne laisse aucun doute sur la suite des idées et des termes.

472. Παρέμμεναι équivaut à ὥστε παρεῖναι : *ita ut adsit*, de manière que (ce souffle) fût à point. — Ἄλλοτε δ' αὖτε, et en sens inverse. Entendez : quand Vulcain n'était pas pressé. Didyme : ἐλλείπει τὸ μὴ σπεύδοντι.

473. Ἄνοιτο (*perficeretur*), poétique, pour ἀνύοιτο. *Scholies:* ἀνύοιτο, τελειοῖτο.

καὶ χρυσὸν τιμῆντα, καὶ ἄργυρον· αὐτὰρ ἔπειτα
θῆκεν ἐν ἀκμοθέτῳ μέγαν ἄκμονα· γέντο δὲ χειρὶ
ῥαιστῆρα κρατερήν, ἑτέρηφι δὲ γέντο πυράγρην.
Ποίει δὲ πρώτιστα σάκος μέγα τε στιβαρόν τε,
πάντοσε δαιδάλλων, περὶ δ' ἄντυγα βάλλε φαεινήν,
τρίπλακα, μαρμαρέην, ἐκ δ' ἀργύρεον τελαμῶνα.
Πέντε δ' ἄρ' αὐτοῦ ἔσαν σάκεος πτύχες· αὐτὰρ ἐν αὐτῷ
ποίει δαίδαλα πολλὰ ἰδυίῃσι πραπίδεσσιν.
Ἐν μὲν γαῖαν ἔτευξ', ἐν δ' οὐρανόν, ἐν δὲ θάλασσαν,
ἠέλιόν τ' ἀκάμαντα, σελήνην τε πλήθουσαν,
ἐν δὲ τὰ τείρεα πάντα, τάτ' οὐρανὸν ἐστεφάνωκεν,
Πληϊάδας θ' Ὑάδας τε, τό τε σθένος Ὠρίωνος,

476. Γέντο, il saisit. Voyez la note VIII, 43 sur ce mot.

478. Ποίει, *faciebat*. Vulcain travaille seul aux armes d'Achille, comme il travaillait seul aux trépieds, vers 372-379, quand Thétis est arrivée près de lui. Dans la *Table iliaque*, Vulcain a trois aides. Il est même assis, et se contente de présenter le bouclier aux coups des forgerons. Mais l'artiste ne traduit pas toujours exactement le poëte.

477. Κρατερήν. Zénodote, κρατερόν.

479. Ἄντυγα, un cercle extérieur. Il s'agit de la bordure du bouclier.

480. Τρίπλακα, triple : ayant trois lames superposées. *Scholies :* τρίπτυχον· πτύχες γὰρ τὰ ἐλάσματα τῆς ἀσπίδος. Le bouclier était d'ailleurs formé de cinq lames. Ainsi la bordure avait huit épaisseurs de métal. — Ἐκ, hors : en dehors; sortant du bouclier. Il s'agit de la courroie qui servait à tenir le bouclier, surtout quand on le rejetait sur le dos. La courroie ici est d'argent, ce qui suppose une chaîne, ou un ouvrage de mailles. Eustathe : ὁ δὲ ἀργύρεος τελαμὼν εἶχέ τι καὶ ἁλυσειδώσεως· ἄλλως γὰρ οὐκ ἂν ἦν εὔχρηστον. Une attache entièrement rigide aurait été d'un usage à peu près impossible.

481. Ἐν αὐτῷ, dans le bouclier : sur la surface du bouclier. La plaque qui formait la surface extérieure était de cuivre. Voyez XX, 271. L'artiste incruste, dans ce fond de cuivre, les matières brillantes ou sombres dont il a besoin pour ses reliefs.

483-608. Ἐν μὲν γαῖαν.... Zénodote regardait comme une interpolation (ἠθέτηκεν) toute la description du bouclier. Mais il n'avait point supprimé cette description. Aristarque fait observer que les vers 468-473 seraient en pure perte, si Homère ne décrivait pas l'ouvrage qui demande un tel appareil : Ὅμηρος δὲ οὐκ ἂν προετραγῴδησεν τὰ κατὰ τὰς φύσας. Voyez plus bas la note des vers 610-613.

484. Ἠέλιον τ' ἀκάμαντα,... Ce vers se termine par trois spondées.

485. Τείρεα, *signa* (*sidera*), les étoiles. — Τά τ' οὐρανὸν ἐστεφάνωκεν, dont (Vulcain) a décoré le ciel; *vulgo* τάτ' οὐρανὸς ἐστεφάνωται, dont le ciel est décoré. *Scholies* : Ἀρίσταρχος, οὐρανὸν ἐστεφάνωκεν. Avec la vulgate, il s'agit du ciel réel; avec la leçon d'Aristarque, il s'agit du ciel représenté sur le bouclier. — Zénodote écrivait, οὐρανὸν ἐστήρικται. Cette variante prouverait, à elle seule, que Zénodote n'avait point *supprimé*, quoi qu'en disent certains modernes, la description du bouclier. Il l'avait seulement notée comme intruse. On va voir d'autres variantes de Zénodote. C'est à tort que les critiques confondent l'athétèse avec la suppression pure et simple.

486-489. Πληϊάδας θ' Ὑάδας τε,... Virgile, *Géorgiques*, I, 138 : « Pleiadas, Hyadas, claramque Lycaonis Arcton. » Même chant, vers 246 : « Arctos Oceani metuentes æquore tingi. »

486. Τό τε σθένος Ὠρίωνος, *et insi-*

Ἄρκτον θ', ἣν καὶ ἄμαξαν ἐπίκλησιν καλέουσιν,
ἥτ' αὐτοῦ στρέφεται καί τ' Ὠρίωνα δοκεύει,
οἴη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν Ὠκεανοῖο.
Ἐν δὲ δύω ποίησε πόλεις μερόπων ἀνθρώπων,
καλάς. Ἐν τῇ μέν ῥα γάμοι τ' ἔσαν εἰλαπίναι τε·
νύμφας δ' ἐκ θαλάμων, δαΐδων ὕπο λαμπομενάων,
ἠγίνεον ἀνὰ ἄστυ· πολὺς δ' ὑμέναιος ὀρώρει·
κοῦροι δ' ὀρχηστῆρες ἐδίνεον, ἐν δ' ἄρα τοῖσιν
αὐλοὶ φόρμιγγές τε βοὴν ἔχον· αἱ δὲ γυναῖκες
ἱστάμεναι θαύμαζον ἐπὶ προθύροισιν ἑκάστη.
Λαοὶ δ' εἰν ἀγορῇ ἔσαν ἀθρόοι· ἔνθα δὲ νεῖκος
ὠρώρει· δύο δ' ἄνδρες ἐνείκεον εἵνεκα ποινῆς
ἀνδρὸς ἀποφθιμένου· ὁ μὲν εὔχετο πάντ' ἀποδοῦναι,
δήμῳ πιφαύσκων, ὁ δ' ἀναίνετο μηδὲν ἑλέσθαι.

gnem illum Orionem. L'article équivaut à ἐκεῖνον, et σθένος Ὠρίωνος à Ὠρίων. Orion est une des plus brillantes constellations du ciel.

488. Αὐτοῦ, adverbe : à la même place, c'est-à-dire dans le ciel, sans quitter le ciel. En effet, la Grande-Ourse ne cesse jamais d'être visible en décrivant son tour. *Scholies :* περὶ τὸν αὐτὸν τόπον, ὡς μὴ καταδυομένη.

489. Οἴη (*una*) ne signifie point *seule*, mais *entre toutes* (plus que pas une autre constellation), ce qui est parfaitement vrai. Homère savait aussi bien que nous que la Petite-Ourse, Orion et d'autres groupes d'étoiles ne disparaissent jamais non plus de notre horizon. Il est ridicule d'accuser Homère d'ignorance, à propos d'une chose qui est manifeste à tous les yeux. Homère s'est exprimé poétiquement, en disant οἴη. Il faut interpréter ses paroles autrement que s'il enseignait l'astronomie, et faire la part des libertés de la langue poétique. Le *faber unus* et le *Septimius unus* d'Horace (*Art poétique*, vers 32; *Épîtres*, I, IX, 1) n'auraient aucun sens, si l'on traduisait *unus* par *seul*, ou par un seul, ou par lui seul.

492. Νύμφας, *sponsas*, des mariées. Didyme : νῦν τὰς γαμουμένας. — Ἐκ θαλάμων. Zénodote, ἐς θαλάμους (vers la chambre nuptiale). Mais θάλαμος signifie aussi un appartement en général : ἐκ θαλάμων n'est donc pas une expression impropre. Il désigne la sortie du cortége, avant la cérémonie. La correction de Zénodote était inutile. — Δαΐδων ὕπο, à la lueur des torches : à la clarté des flambeaux.

493. Ἠγίνεον est trissyllabe, car la syllabe γι est longue. Voyez XXIV, 784. Quelques-uns écrivent ἠγίνευν, forme qui a ses analogues : ainsi ὡμίλευν. Voyez plus bas, vers 539. — Ὑμέναιος, l'hyménée, c'est-à-dire le chant nuptial. Les figures du cortége ont l'air de chanter. Voilà tout ce que veut dire le poëte; mais il le dit d'une façon plus expressive. De même il va faire résonner les instruments de musique. Plus loin, on entendra des hommes qui plaident, des bœufs qui mugissent, etc. Homère décrit ce qui est figuré, comme s'il avait sous les yeux les scènes mêmes, la vie et le mouvement de la nature.

499. Ἀποφθιμένου. Zénodote écrivait ἀποκταμένου, qui est le mot propre, puisqu'il s'agit d'un meurtre. Mais ἀποφθιμένου (détruit) donne le même sens au fond. Ici encore, Zénodote eût pu se dispenser de corriger le texte. — Πάντ(α), tout (ce qui avait été convenu) : tout ce que le meurtrier devait.

500. Πιφαύσκων, déclarant à haute voix : protestant.

Ἄμφω δ' ἱέσθην ἐπὶ ἵστορι πεῖραρ ἑλέσθαι.
Λαοὶ δ' ἀμφοτέροισιν ἐπήπυον, ἀμφὶς ἀρωγοί·
κήρυκες δ' ἄρα λαὸν ἐρήτυον· οἱ δὲ γέροντες
εἵατ' ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοις, ἱερῷ ἐνὶ κύκλῳ·
σκῆπτρα δὲ κηρύκων ἐν χέρσ' ἔχον ἠεροφώνων·
τοῖσιν ἔπειτ' ἤϊσσον, ἀμοιβηδὸν δὲ δίκαζον.
Κεῖτο δ' ἄρ' ἐν μέσσοισι δύω χρυσοῖο τάλαντα,
τῷ δόμεν, ὃς μετὰ τοῖσι δίκην ἰθύντατα εἴποι.
Τὴν δ' ἑτέρην πόλιν ἀμφὶ δύω στρατοὶ εἵατο λαῶν,
τεύχεσι λαμπόμενοι. Δίχα δέ σφισιν ἥνδανε βουλή,
ἠὲ διαπραθέειν, ἢ ἄνδιχα πάντα δάσασθαι,
κτῆσιν ὅσην πτολίεθρον ἐπήρατον ἐντὸς ἐέργοι·
οἱ δ' οὔπω πείθοντο, λόχῳ δ' ὑπεθωρήσσοντο.
Τεῖχος μέν ῥ' ἄλοχοί τε φίλαι καὶ νήπια τέκνα

501. Ἐπὶ ἵστορι, *apud cognitorem*, devant un homme qui s'informât des faits, et qui prononçât après instruction : devant un arbitre ou un uge; devant un tribunal. — Πεῖραρ ἑλέσθαι, prendre une fin, c'est-à-dire terminer leur débat, leur procès (*dirimere causam*).

502. Ἐπήπυον, *acclamabant* (de ἐπαπύω : ἐπί et ἀπύω). Le texte de Marseille portait, suivant les *Scholies* A : ἀμφοτέρωθεν ἐπίπνυον, *utrinque conspirabant* (lisez ἐποίπνυον : *festinabant*). — Zénodote et Aristophane de Byzance avaient préféré ἀμφοτέρωθεν à ἀμφοτέροισιν.

503. Γέροντες. Ces vieillards sont les juges auxquels est remis l'examen de la cause, et qui prononceront la sentence. *Scholies :* οἱ δικασταὶ δηλονότι.

505. Σκῆπτρα δὲ κηρύκων ἐν χέρσ' ἔχον. Construisez : ἔχον σκῆπτρα ἐν χερσὶ κηρύκων. Les juges ne prenaient leur sceptre en main, que quand ils se levaient pour prononcer la sentence.

506. Τοῖσιν, *cum his*, avec les sceptres : prenant en main les sceptres. — Ἀμοιβηδόν, *vulgo* ἀμοιβηδίς. Le Scholiaste A : αἱ Ἀριστάρχου, ἀμοιβηδὸν, ὡς κλαγγηδόν· κατὰ τάξιν τῆς ἡλικίας. En effet, l'expression *tour à tour* semble signifier, ici : chacun à son tour; dans l'ordre marqué en vertu de l'usage. Eustathe : πρῶτος ἀνιστάμενος οὗτος, εἶτα ἐκεῖνος, μεθ' οὓς ἄλλος. Quelques-uns entendaient cet *à leur tour*, par rapport aux plaideurs : les vieillards prennent la parole pour juger, après que les plaideurs ont parlé pour développer leurs raisons. Cette explication est peut-être plus conforme à la valeur propre de ἀμοιβηδόν. — Aristarque mettait pareillement ἀμοιβηδόν, au lieu de ἀμοιβηδίς, *Odyssée*, XVIII, 310.

507-508. Κεῖτο δ' ἄρ' ἐν μέσσοισι.... Les deux parties ont déposé chacune un talent; et ces deux talents doivent être la récompense du meilleur juge, de celui dont la sentence aura été adoptée. *Scholies :* ἆθλον δικαιοκρισίας φησὶν αὐτοῖς περὶ τῶν δικαζομένων δίδοσθαι.

509. Δύω στρατοί. L'armée des assiégés est hors des murs, comme l'armée des assiégeants. C'est une scène analogue à celles du siége de Troie.

510. Σφίσιν, à eux : aux assiégeants.

513. Οἱ δ(έ), mais eux : mais les assiégés. — Οὔπω πείθοντο, *nondum parebant*, ne se résignaient point encore : ne songeaient nullement à se rendre. L'alternative proposée par les assiégeants, ou plutôt la perspective de ce que les assiégés avaient à craindre des assiégeants, ne permettait guère une capitulation. Dans de pareilles circonstances, on lutte quand même.

ῥύατ', ἐφεσταότες, μετὰ δ' ἀνέρες οὓς ἔχε γῆρας·
οἱ δ' ἴσαν· ἦρχε δ' ἄρα σφιν Ἄρης καὶ Παλλὰς Ἀθήνη,
ἄμφω χρυσείω, χρύσεια δὲ εἵματα ἔσθην,
καλὼ καὶ μεγάλω σὺν τεύχεσιν, ὥστε θεώ περ,
ἀμφὶς ἀριζήλω· λαοὶ δ' ὑπ' ὀλίζονες ἦσαν.
Οἱ δ' ὅτε δή ῥ' ἵκανον ὅθι σφίσιν εἶκε λοχῆσαι,
ἐν ποταμῷ, ὅθι τ' ἀρδμὸς ἔην πάντεσσι βοτοῖσιν,
ἔνθ' ἄρα τοίγ' ἵζοντ', εἰλυμένοι αἴθοπι χαλκῷ.
Τοῖσι δ' ἔπειτ' ἀπάνευθε δύω σκοποὶ εἵατο λαῶν,
δέγμενοι ὁππότε μῆλα ἰδοίατο καὶ ἕλικας βοῦς.
Οἱ δὲ τάχα προγένοντο, δύω δ' ἅμ' ἕποντο νομῆες,
τερπόμενοι σύριγξι· δόλον δ' οὔτι προνόησαν.
Οἱ μὲν τὰ προϊδόντες ἐπέδραμον, ὦκα δ' ἔπειτα
τάμνοντ' ἀμφὶ βοῶν ἀγέλας καὶ πώεα καλὰ
ἀργεννῶν οἰῶν· κτεῖνον δ' ἐπὶ μηλοβοτῆρας.
Οἱ δ' ὡς οὖν ἐπύθοντο πολὺν κέλαδον παρὰ βουσὶν,
εἰράων προπάροιθε καθήμενοι, αὐτίκ' ἐφ' ἵππων

515. Ἐφεσταότες. Accord d'après la pensée, et non d'après les mots. Les τέκνα sont surtout des garçons. Parméniscus voulait que ἐφεσταότες fût rapporté à ἀνέρες. Mais l'hyperbate que suppose cette explication est tout à fait invraisemblable. Au contraire, rien n'est plus commun que le solécisme apparent dont se choquait Parméniscus. Hérodien : Παρμενίσκος τοῖς ἑξῆς συνάπτει τὸ ἐφεσταότες, ἐπεὶ σολοικοφανὲς, φησὶ, τέκνα ἐφεσταότες καὶ ἄλοχοι· εἰ δὲ ἐν τοῖς τέκνοις εἰσὶ καὶ ἄρρενες, τί κωλύει πρὸς τὸ σημαινόμενον αὐτὸν ἀπηντηκέναι, ὡς καὶ ἐπ' ἄλλων μυρίων;

516. Οἱ δ(έ), mais les autres : mais ceux des citoyens qui composaient l'armée sortie de la ville. — Σφίν. Il s'agit des deux armées. Mars est avec l'une, Minerve avec l'autre. Ces deux divinités sont toujours contraires l'une à l'autre.

520. Οἱ, ce sont les soldats de la ville. — Εἶκε pour ἔοικε : *visum est*, il était décidé. Telle est l'explication des modernes. Les anciens rattachaient εἶκε à εἴκω, *cedere*. Les soldats vont s'embusquer là *où il y avait place* pour une embuscade. *Scholies :* ἐνεχώρει ὥστε ἐνεδρεῦσαι. Le mot εἶκε pour ἔοικε serait, chez Homère, un ἅπαξ εἰρημένον. Cependant c'est encore l'explication la plus satisfaisante.

523. Τοῖσι, à eux : à ceux qui étaient en embuscade. *Scholies :* αὐτοῖς τοῖς ἐνεδρεύουσι. — Ἀπάνευθε.... λαῶν, à distance de la troupe (embusquée).

525. Οἱ, eux : les bœufs et les moutons. *Scholies :* οἱ βοῦς καὶ τὰ μῆλα· περὶ ἀμφοτέρων γὰρ ὁ λόγος. — Προγένοντο, *progressi sunt*, s'avancèrent (sur la route). Quelques-uns entendaient simplement προγένοντο comme παρεγένοντο (survinrent, se montrèrent).

526. Τερπόμενοι. Aristophane de Byzance, τερπομένω.

527. Οἱ, eux, c'est-à-dire les guerriers de l'embuscade.

528. Τάμνοντ' ἀμφί pour ἀμφετάμνοντο : *intercludebant*, empêchaient d'aller plus loin. Notre mot *couper*, mais avec un régime, a quelquefois un sens analogue. Ils coupent la route aux troupeaux.

530. Οἱ δ(έ), mais eux : mais les assiégeants. *Scholies :* δηλονότι οἱ πολιορκοῦντες, ὧν τὰ ποίμνια ἠλαύνετο.

531. Εἰράων προπάροιθε, *pro concio-*

βάντες ἀερσιπόδων μετεκίαθον, αἶψα δ' ἵκοντο.
Στησάμενοι δ' ἐμάχοντο μάχην ποταμοῖο παρ' ὄχθας,
βάλλον δ' ἀλλήλους χαλκήρεσιν ἐγχείῃσιν.
Ἐν δ' Ἔρις, ἐν δὲ Κυδοιμὸς ὁμίλεον, ἐν δ' ὀλοὴ Κήρ,
ἄλλον ζωὸν ἔχουσα νεούτατον, ἄλλον ἄουτον·
ἄλλον τεθνηῶτα κατὰ μόθον ἕλκε ποδοῖϊν·
εἷμα δ' ἔχ' ἀμφ' ὤμοισι δαφοινεὸν αἵματι φωτῶν.
Ὡμίλευν δ', ὥστε ζωοὶ βροτοὶ, ἠδ' ἐμάχοντο,
νεκρούς τ' ἀλλήλων ἔρυον κατατεθνηῶτας.
Ἐν δ' ἐτίθει νειὸν μαλακὴν, πίειραν ἄρουραν,
εὐρεῖαν, τρίπολον· πολλοὶ δ' ἀροτῆρες ἐν αὐτῇ
ζεύγεα δινεύοντες ἐλάστρεον ἔνθα καὶ ἔνθα.
Οἱ δ' ὁπότε στρέψαντες ἱκοίατο τέλσον ἀρούρης,
τοῖσι δ' ἔπειτ' ἐν χερσὶ δέπας μελιηδέος οἴνου
δόσκεν ἀνὴρ ἐπιών· τοὶ δὲ στρέψασκον ἀν' ὄγμους,
ἱέμενοι νειοῖο βαθείης τέλσον ἱκέσθαι.
Ἡ δὲ μελαίνετ' ὄπισθεν, ἀρηρομένῃ δὲ ἐῴκει,
χρυσείη περ ἐοῦσα· τὸ δὴ πέρι θαῦμα τέτυκτο.

ne, dans le lieu d'assemblée. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι εἶρας λέγει τὰς ἀγορὰς, σχηματίζων ἀπὸ τοῦ ἐρεῖν. Tout est disposé là comme dans le camp des Grecs. — La leçon ἱράων, dans Apollonius, n'est probablement qu'une faute de copiste.

536-540. Ἄλλον ζῶον ἔχουσα.... Virgile, dans la description du bouclier d'Énée, s'est inspiré de ce passage ; mais il n'en donne qu'une fort libre imitation. Voyez *Énéide*, VIII, 700-703.

536. Ἄλλον ἄουτον. Ce guerrier n'est pas encore blessé ; mais il le sera plus tard, et même mortellement, puisqu'il est aux mains de la Κήρ, du trépas divinisé. Celui qui est νεούτατος périra avant lui, puisqu'il a déjà reçu sa blessure ; mais ils sont tous les deux dévolus à une mort prochaine.

538. Εἷμα δ' ἔχ(ε). Le texte de Marseille donnait, εἷμα τ' ἔχ(ε).

541. Ἐν, dans (le bouclier) : sur la surface du bouclier. — Ἐτίθει. Sous-entendez : Ἥφαιστος, Vulcain.

542. Τρίπολον, trois fois retournée. Il s'agit d'une terre grasse, qui ne peut être ameublie qu'à force de labours.

543. Ἔνθα καὶ ἔνθα, dans un sens et dans l'autre : d'un bout du champ à l'autre, et réciproquement.

544. Στρέψαντες, *reversi*, étant revenus au point de départ : ayant fait le sillon en un sens, puis en sens inverse. — Τέλσον ἀρούρης, *terminum agri*, l'endroit où finissait le champ, et par conséquent l'endroit où finissait le sillon de retour. C'est le bord du champ où se tenait le maître, pour surveiller les laboureurs et pour leur faire donner la coupe de vin.

546. Στρέψασκον ἀν' ὄγμους, ils retournaient chaque fois à (leurs) sillons. On doit tenir compte du fréquentatif. La traduction *convertebant se* est insuffisante.

548. Ἡ, elle, c'est-à-dire la terre. — Ὄπισθεν, par derrière : là où avait passe la charrue.

549. Χρυσείη περ ἐοῦσα, quoique étant d'or. Ceci indique que μελαίνετο, *noircissait*, est bien au propre. Vulcain avait donné à l'or des glèbes une couleur

Ἐν δ' ἐτίθει τέμενος βαθυλήϊον· ἔνθα δ' ἔριθοι
ἤμων, ὀξείας δρεπάνας ἐν χερσὶν ἔχοντες.
Δράγματα δ' ἄλλα μετ' ὄγμον ἐπήτριμα πῖπτον ἔραζε,
ἄλλα δ' ἀμαλλοδετῆρες ἐν ἐλλεδανοῖσι δέοντο.
Τρεῖς δ' ἄρ' ἀμαλλοδετῆρες ἐφέστασαν· αὐτὰρ ὄπισθεν
παῖδες δραγμεύοντες, ἐν ἀγκαλίδεσσι φέροντες,
ἀσπερχὲς πάρεχον· βασιλεὺς δ' ἐν τοῖσι σιωπῇ
σκῆπτρον ἔχων ἑστήκει ἐπ' ὄγμου, γηθόσυνος κῆρ.
Κήρυκες δ' ἀπάνευθεν ὑπὸ δρυῒ δαῖτα πένοντο,
βοῦν δ' ἱερεύσαντες μέγαν ἄμφεπον· αἱ δὲ γυναῖκες,
δεῖπνον ἐρίθοισιν, λεύκ' ἄλφιτα πολλὰ πάλυνον.

brune plus ou moins foncée. — Πέρι, adverbe : *admodum*, tout à fait.

550. Ἐν δ' ἐτίθει. Voyez plus haut les notes du vers 541. — Βαθυλήϊον, fertile. Villoison, βασιλήϊον (royal). Quoique le propriétaire du domaine soit appelé βασιλεύς, il est évident que l'épithète βασιλήϊον ne vaut pas βαθυλήϊον, et qu'elle n'est au fond qu'une altération provenant de l'iotacisme. Cependant il y a une scholie qui se rapporte à la leçon du manuscrit de Venise : τὸν δεσπότην τοῦ κλήρου βασιλέα φησίν· ἢ βασιλικὸν αὐτῷ περιτίθησι κάλλος, τὸ καλλιστεῦον καὶ ἔντιμον διαγράψαι θέλων. Mais il ne s'agit que d'un champ de blé mûr, faisant pendant au champ labouré de tout à l'heure, et non pas d'un τέμενος, comme celui que les Lyciens (VI, 194-195) avaient donné à Bellérophon. C'est simplement l'image du travail de l'été, entre celle du travail du printemps et celle du travail de l'automne.

551. Ἤμων, d'ἀμάω : *metebant*, moissonnaient.

555. Δραγμεύοντες, *manipulos colligentes*, ramassant les javelles.

556. Πάρεχον, fournissaient. Sous-entendez : τοῖς ἀμαλλοδετῆρσι (aux lieurs de gerbes, aux botteleurs). — Βασιλεύς, *dominus*, le maître. Didyme : νῦν ὁ τοῦ χωρίου δεσπότης. Il n'y a d'ailleurs aucune difficulté à considérer ce propriétaire comme un roi. Le vieux Laërte ne manquait sans doute pas, au temps de la moisson, d'aller voir en personne si la récolte était abondante, et si le travail se faisait activement et bien.

557. Σκῆπτρον. Le maître porte l'insigne de sa dignité, uniquement pour qu'on le reconnaisse ; car le travail dont il s'agit n'exige point, en soi-même, l'intervention d'une autorité royale. Ce serait d'ailleurs fausser le sens, que de prendre le propriétaire pour un vieillard décrépit, et σκῆπτρον pour le bâton sur lequel il s'appuie. L'expression σκῆπτρον ἔχων dit qu'il a le sceptre en main, comme un roi, comme un orateur, ou comme un juge. L'artiste a voulu que la figure du maître attirât particulièrement les yeux. — Ὄγμου. Le mot ὄγμος signifie proprement, ligne droite. Tout à l'heure, ὄγμους désignait les sillons tracés par la charrue. Ici, ὄγμου signifie l'andain, c'est-à-dire la route ouverte par la faucille, et, par suite, la rangée de gerbes et de javelles qui borde cette route. — Curtius rattache ὄγμος à la racine ἀγ (comparez ἄγω, *ago*, *agmen*), et il le traduit : *Zeile*, *Schwad* (ligne droite, andain). Les lexicographes ont interverti l'ordre des acceptions de ὄγμος, en mettant *manipulorum series* la première. Ce n'est qu'un sens dérivé.

560. Δεῖπνον est une apposition : comme repas ; pour servir au repas ; pour rendre les mets savoureux. Les mets sont des morceaux du bœuf immolé. Les femmes les préparent, en les saupoudrant de farine, en y mêlant de la farine. Eustathe : τὸ δὲ παλύνειν ἄλφιτα οὐδὲ νῦν δηλοῖ τὴν ἀρτοποιΐαν, ἀλλά τι ἐπίπασμα σύνηθες ὂν τοῖς παλαιοῖς. Cependant quelques anciens voyaient ici une préparation faite avec la farine même : galettes, gâteaux, ou

Ἐν δ' ἐτίθει σταφυλῇσι μέγα βρίθουσαν ἀλωὴν,
καλὴν, χρυσείην· μέλανες δ' ἀνὰ βότρυες ἦσαν·
ἑστήκει δὲ κάμαξι διαμπερὲς ἀργυρέῃσιν.
Ἀμφὶ δὲ, κυανέην κάπετον, περὶ δ' ἕρκος ἔλασσεν
κασσιτέρου· μία δ' οἴη ἀταρπιτὸς ἦεν ἐπ' αὐτὴν,
τῇ νίσσοντο φορῆες, ὅτε τρυγόῳεν ἀλωήν.
Παρθενικαὶ δὲ καὶ ἠίθεοι, ἀταλὰ φρονέοντες,
πλεκτοῖς ἐν ταλάροισι φέρον μελιηδέα καρπόν.
Τοῖσιν δ' ἐν μέσσοισι πάϊς φόρμιγγι λιγείῃ
ἱμερόεν κιθάριζε· λίνον δ' ὑπὸ καλὸν ἄειδεν
λεπταλέῃ φωνῇ· τοὶ δὲ ῥήσσοντες ἁμαρτῇ
μολπῇ τ' ἰυγμῷ τε, ποσὶ σκαίροντες ἕποντο.

d'autres pains de ce genre. Ils donnaient à παλύνω le sens de pétrir. *Scholies :* πάλυνον· ἐνέμισγον, ἔμασσον. Le second de ces deux équivalents signifie, *pétrissaient*. Mais παλύνω ne signifie que saupoudrer, ou quelque action analogue à saupoudrer.

561. Ἐν δ' ἐτίθει. Voyez plus haut les notes du vers 541.

562. Ἀνά, tout du long : depuis le bas de cette vigne jusqu'au haut. — Bothe ne trouve pas le mot ἀνά satisfaisant, et il propose de lire, ἄρα (donc). Mais on ne voit pas que ce qui précède exige un mot marquant la conséquence.

563. Κάμαξι, *palis*, au moyen d'échalas. Didyme : στύλοις, οἵ εἰσι ξύλα ὀρθὰ, παραπεπηγότα ταῖς ἀμπέλοις. — Ἀργυρέῃσιν. Zénodote, ἀργυρέοισιν.

570. Ἱμερόεν, d'une façon charmante. — Λίνον δ' ὑπὸ καλὸν ἄειδεν, c'est-à-dire καὶ ὑπῇδε καλὸν λίνον : et en même temps il chantait un beau linus (il chantait une jolie chanson). Zénodote écrivait λίνος, dans le sens de λίνον (la corde de la cithare), sujet du verbe *chantait*. Le scholiaste A : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος βούλεται μὴ τὴν χορδὴν λέγεσθαι, ἀλλὰ γένος τι ὕμνου, τὸν λίνον. Le mot λίνος, ou αἴλινος, signifiait ordinairement un chant triste, mais quelquefois aussi un chant gai. Athénée, livre XIV, p. 619, C : λίνος δὲ καὶ αἴλινος οὐ μόνον ἐν πένθεσιν, ἀλλὰ καὶ ἐπὶ εὐτυχεῖ μολπῇ, κατὰ τὸν Εὐριπίδην. D'après la tradition, le linus était primitivement une complainte sur la mort de Linus, le fils d'Apollon et d'Uranie. Mais ici, aux vendanges, il ne s'agit certainement point d'une mélodie funèbre. Voilà aussi pourquoi il faut écrire λίνον sans majuscule, et non pas Λίνον, car l'enfant ne chante point *le beau Linus*. — Quelques anciens, à ce que nous apprend Didyme, faisaient de λίνον un accusatif neutre, et entendaient, *fil*, c'est-à-dire une corde à boyau. *Scholies :* ὃ δὴ ἐξῆπτο ἀντὶ νευρᾶς τῆς κιθάρας. Cette explication a été adoptée par Kœppen et par d'autres. Édition Didot : *chordam ad pulcram canebat*. Mais l'autre explication, qui est celle d'Aristarque, a toujours été la plus généralement reçue. C'est d'ailleurs celle qui s'accorde le mieux avec le sens des mots; car ὑπὸ et *ad* ne sont pas deux prépositions fort équivalentes.

571. Τοί, ce sont les vendangeurs et les vendangeuses. — Ῥήσσοντες, *tripudiantes*, trépignant : battant du pied la terre. La traduction *rumpentes vocem* n'est point exacte. Le vers suivant prouve qu'il s'agit d'une danse. Didyme : κροτοῦντες σὺν ἁρμονίᾳ καὶ τύπῳ τοῖς ποσὶ τὸ ἔδαφος.

572. Μολπῇ, en cadence. Telle est l'explication d'Aristarque. On traduit, d'ordinaire : *cum cantu*, en chantant. Voyez la note I, 472 sur μολπῇ. — Ἰυγμῷ, avec fredonnement : en fredonnant. La traduction *cum sibilo* force un peu le sens. Eustathe dit très-bien de quoi il s'agit : φωνή τις ἄσημος, une modulation sans paroles

Ἐν δ' ἀγέλην ποίησε βοῶν ὀρθοκραιράων·
αἱ δὲ βόες χρυσοῖο τετεύχατο κασσιτέρου τε·
μυκηθμῷ δ' ἀπὸ κόπρου ἐπεσσεύοντο νομόνδε,
πὰρ ποταμὸν κελάδοντα, παρὰ ῥοδανὸν δονακῆα.
Χρύσειοι δὲ νομῆες ἅμ' ἐστιχόωντο βόεσσιν,
τέσσαρες, ἐννέα δέ σφι κύνες πόδας ἀργοὶ ἕποντο.
Σμερδαλέω δὲ λέοντε δύ' ἐν πρώτῃσι βόεσσιν
ταῦρον ἐρύγμηλον ἐχέτην· ὁ δὲ μακρὰ μεμυκὼς
ἕλκετο· τὸν δὲ κύνες μετεκίαθον ἠδ' αἰζηοί.
Τὼ μὲν, ἀναρρήξαντε βοὸς μεγάλοιο βοείην,
ἔγκατα καὶ μέλαν αἷμα λαφύσσετον· οἱ δὲ νομῆες
αὔτως ἐνδίεσαν ταχέας κύνας ὀτρύνοντες.

articulées; mais il a tort d'ajouter : ὁποῖος καὶ συριγμός.

573. Ἐν δ' ἀγέλην.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἐν, dans (le bouclier) : sur le bouclier. — Ποίησε, il fit : il représenta; Vulcain représenta.

574. Αἱ δὲ βόες, *illæque boves*, et les génisses de ce troupeau. Disons plutôt, en général, *ce bétail;* car il y avait au moins un mâle.

575. Ἀπὸ κόπρου, hors du fumier : quittant le fumier; sortant de l'étable. Elles sortent en beuglant et en bondissant, non point parce qu'elles haïssent le fumier, comme le prétend Bothe, mais parce qu'après le repos et l'immobilité de la nuit, la joie et le mouvement leur sont naturels, et éclatent dès le seuil de l'étable.

576. Παρά. Zénodote, κατά. — Ῥοδανόν, mobile : qui se balance. Zénodote et Aristophane de Byzance écrivaient, ῥαδαλόν. Aristarque identifiait ῥοδανός avec ῥαδινός (flexible). Curtius rapproche pareillement ces deux mots. Il les rattache à ῥίζα, éolien βρίσδα, forme primitive Ϝρίδια, mais il les entend absolument comme Aristarque : *schwank* (pliant), *sch'ank* (mince). L'orthographe du mot grec n'était pas fort assurée; car on lisait aussi, dans le vers d'Homère, ῥοδαλόν, ou ῥαδανόν, ou ῥαδονόν. Hésychius : ῥαδανός· ῥαδινός. Apollonius : ῥαδανόν· λεπτὸν, οἱονεὶ ῥαδονόν, παρὰ τὸ ῥαδίως δονεῖσθαι. *Scholies :* ῥοδανόν· εὐδιάσειστον, εὐκίνητον. C'est la leçon d'Aristarque qui a prévalu. Quant à l'explication d'Aristarque, on voit qu'elle n'avait point de contradicteurs. — Quelques modernes rapportent ῥοδανόν à ῥοή, courant (de ῥεῖν, couler), et l'entendent du bruit des roseaux agités par le courant de l'eau. Ce n'est qu'une hypothèse. — Virgile semble avoir voulu traduire ῥοδανὸν δονακῆα, en parlant du Mincio (*Églogues*, VII, 12, et *Géorgiques*, III, 15) : « .... *tenera* prætexit *arundine* « ripas. » Mais il l'entend comme Aristarque. — Δονακῆα. Ancienne variante, δονακῆεν (neutre pris substantivement).

579. Σμερδαλέω. Zénodote, κυανέω. — Ἐν πρώτῃσι. Villoison, ἐν πρώτοισι. Le féminin αἱ βόες ne permet guère d'adopter la leçon du manuscrit de Venise. Il est probable, d'ailleurs, que le troupeau ne se composait que de vaches, sauf le taureau marchant en tête. Il paraît qu'Aristarque, dans une de ses deux éditions, avait écrit πρώτοισι, car le scholiaste A dit, à propos de πρώτῃσι même : ἐν τῇ ἑτέρᾳ τῶν Ἀριστάρχου.

581. Τὸν.... μετεκίαθον, couraient après lui : couraient pour reprendre le taureau entraîné par les deux lions. Zénodote écrivait, τούς (les lions).

584. Αὔτως (*ainsi*, sans pouvoir les empêcher) équivaut ici à μάτην (en vain). Aristarque rejette οὕτως, qui est la leçon de Zénodote, et traduit : κενῶς καὶ πρὸς οὐδέν. — Ἐνδίεσαν, *insequebantur*, suivaient (les lions) : pourchassaient les lions. Quelques-uns traduisaient ἐνδίεσαν par

Οἱ δ' ἤτοι δακέειν μὲν ἀπετρωπῶντο λεόντων,
ἱστάμενοι δὲ μάλ' ἐγγὺς ὑλάκτεον, ἔκ τ' ἀλέοντο.
Ἐν δὲ νομὸν ποίησε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις,
ἐν καλῇ βήσσῃ, μέγαν οἰῶν ἀργεννάων,
σταθμούς τε, κλισίας τε κατηρεφέας, ἰδὲ σηκούς.
Ἐν δὲ χορὸν ποίκιλλε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις,
τῷ ἴκελον, οἷόν ποτ' ἐνὶ Κνωσῷ εὐρείῃ
Δαίδαλος ἤσκησεν καλλιπλοκάμῳ Ἀριάδνῃ.
Ἔνθα μὲν ἠΐθεοι καὶ παρθένοι ἀλφεσίβοιαι
ὠρχεῦντ', ἀλλήλων ἐπὶ καρπῷ χεῖρας ἔχοντες.
Τῶν δ' αἱ μὲν λεπτὰς ὀθόνας ἔχον· οἱ δὲ χιτῶνας
εἵατ' ἐϋννήτους, ἦκα στίλβοντας ἐλαίῳ.
[Καί ῥ' αἱ μὲν καλὰς στεφάνας ἔχον· οἱ δὲ μαχαίρας
εἶχον χρυσείας ἐξ ἀργυρέων τελαμώνων.]

διέτριβον (passaient le temps, tardaient trop) ; d'autres, par ἐνέβαλλον (lançaient), verbe dont κύνας aurait été le complément. Mais on a vu δίεσθαι, *être chassé*, XII, 304, en parlant d'un lion dont les bergers et leurs chiens repoussent les attaques.

585. Δακέειν μὲν ἀπετρωπῶντο λεόντων. Construisez : ἀπετρωπῶντο λεόντων δακέειν, se détournaient des lions quant au mordre; n'attaquaient pas les lions avec leurs dents.

587. Ἐν, sur la surface (du bouclier). De même au vers 590. — Χορόν, une place de danse. Le mot ἔνθα du vers 593 montre manifestement qu'ici comme ailleurs, χορός n'est point la danse même.

588. Ἐν καλῇ.... Ce vers se termine par trois spondées. De même le vers 591.

590. Ποίκιλλε dit plus que ἐποίει, et même que ἐτόρνευε. Didyme : ποικίλῃ τορνεύσει ἐποίει. En effet, l'adjectif ποικίλος désigne proprement les reflets variés du relief et des couleurs.

592. Ἤσκησεν, *concinnavit*, façonna : sculpta; avait sculpté. Il est probable qu'Homère avait vu à Cnosse quelque bas-relief de ce genre, attribué par les Crétois à Dédale. On y montrait encore, mille ans plus tard, le *chœur d'Ariadne*. Voyez Pausanias, IX, 40. — Ἀριάδνῃ. Zénodote, Ἀριήδνῃ.

593. Ἔνθα, *ibi*, sur cette place de danse.

595. Λεπτάς, de fin tissu. Ancienne variante, καλάς (belles).

596. Ἦκα στίλβοντας ἐλαίῳ ne signifie point que ces tuniques fussent imprégnées d'huile. *Scholies* : ἠρέμα πως στίλβοντας, ὡς ἔλαιον. Ἐλαίῳ est pour ὡς ἐλαίῳ : comme avec de l'huile; comme si leur surface était de l'huile.

597-598. Καί ῥ' αἱ μὲν καλὰς.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque regardait ces deux vers comme interpolés. Aristophane de Byzance les avait même retranchés du texte. Le motif de la sentence portée contre eux par Aristarque, c'est qu'il n'était pas convenable que les danseurs eussent des coutelas, et que, si l'on prend μαχαίρας pour des épées, on lui donne un sens que ce mot n'a jamais dans Homère. Aristonicus : ἀθετοῦνται οἱ δύο, ὅτι οὐδέποτε μάχαιραν εἶπε τὸ ξίφος· ἄλλως τε καὶ οὐ πρέπον χορεύοντας μαχαίρας ἔχειν· οὗτοι δὲ οὐδὲ παρ' Ἀριστοφάνει ἦσαν. L'athétèse est parfaitement motivée. Voyez la note III, 271 sur μάχαιραν.

597. Στεφάνας, des couronnes. Homère n'a qu'une fois la forme masculine, στέφανος, et dans un sens tout particulier (XIII, 736) : στέφανος πολέμοιο, le cercle de la guerre.

598. Ἐξ, hors de, c'est-à dire pendant à, attachés à.

Οἱ δ' ὁτὲ μὲν θρέξασκον ἐπισταμένοισι πόδεσσιν
ῥεῖα μάλ', ὡς ὅτε τις τροχὸν ἄρμενον ἐν παλάμῃσιν
ἑζόμενος κεραμεὺς πειρήσεται, αἴ κε θέῃσιν·
ἄλλοτε δ' αὖ θρέξασκον ἐπὶ στίχας ἀλλήλοισιν.
Πολλὸς δ' ἱμερόεντα χορὸν περιίσταθ' ὅμιλος,
τερπόμενοι· μετὰ δέ σφιν ἐμέλπετο θεῖος ἀοιδὸς,
φορμίζων· δοιὼ δὲ κυβιστητῆρε κατ' αὐτοὺς,
μολπῆς ἐξάρχοντος, ἐδίνευον κατὰ μέσσους.
'Εν δ' ἐτίθει ποταμοῖο μέγα σθένος 'Ωκεανοῖο,

600. Ἄρμενον ἐν παλάμῃσιν, bien ajustée dans (ses) mains : se prêtant bien à l'impulsion de la main. Homère dit d'une hache, *Odyssée*, V, 234, ἄρμενον ἐν παλάμῃσιν, qui équivaut évidemment à ἄρμενον τῇ χειρί, *habilem manui*, facile à être employée : propre à un bon usage. Il s'agit de même ici d'une roue dans de bonnes conditions, d'une roue qui tourne sans effort, qui tourne avec toute la rapidité désirable. — Strabon, VII, p. 464, c, a cité ce vers 600, pour réfuter l'historien Éphore, qui attribuait à Anacharsis l'invention de la roue du potier. Sénèque, dans la *Lettre* XC, cite Posidonius, qui maintient l'opinion d'Éphore, et qui prétend que ce vers et le suivant sont une interpolation. Mais l'instrument est si simple, qu'il doit appartenir à la plus haute antiquité, et non point au siècle de Solon. C'est avec la main que le potier d'Homère fait tourner sa roue, et non avec le pied. C'est tout à fait l'art à sa première enfance.

602. 'Επὶ στίχας, en lignes : sur deux files. La danse commençait par une ronde ; puis les danseurs et les danseuses se mettaient sur deux files, et couraient en s'avançant face à face.

604-605. Τερπόμενοι· μετὰ δέ σφιν.... Aristarque, suivant Athénée, retranchait la mention de l'aède, et réduisait les deux vers à un seul. Tel est en effet le texte du manuscrit de Venise : Τερπόμενοι· δοιὼ δὲ κυβιστητῆρε.... Mais il n'y a point de diple, ni même aucune scholie quelconque, qui ait rapport à cette modification. Le motif d'Aristarque était certainement la présence du mot ἐμέλπετο. Voyez la note I, 472 sur μολπῇ. Mais ici, Aristarque poussait la rigueur logique trop loin. Il aurait dû se contenter de l'obel : encore serait-ce une sévérité excessive. Remarquez que le verbe ἐμέλπετο n'a pas de complément. La difficulté n'est donc pas la même qu'avec μέλποντες 'Εκάεργον, I, 474. Rien ne force à traduire ἐμέλπετο par *chantait*. L'aède *donne la cadence*. Il chante sans doute; mais l'idée de chant est sous-entendue. Le développement μολπῆς ἐξάρχοντος montre, ce semble, que ἐμέλπετο signifie μολπῆς ἔξαρχε, et rien de plus. L'aède n'est pas là pour lui-même, mais pour les bateleurs. Il fait fonction de musicien, de régulateur de la danse.

606. Μολπῆς ἐξάρχοντος, *vulgo* μολπῆς ἐξάρχοντες. La vulgate, qui est aussi la leçon du manuscrit de Venise, était forcément le texte d'Aristarque. Mais, dès que l'on conserve l'aède, il faut bien rétablir ἐξάρχοντος. Aristarque expliquait ici, comme partout, μολπή par παιγνιά, et μολπῆς ἐξάρχοντες équivalait pour lui à παιγνιᾶς ἀρχόμενοι, commençant leurs exercices. C'est ce qu'on voit dans les *Scholies* de l'*Odyssée* ; car les vers 604-606 se retrouvent au chant quatrième de l'*Odyssée* (17-19); et là μολπῆς est accompagné de cette note d'Aristonicus : ὅτι οὐ τὴν ᾠδὴν, ἀλλὰ τὴν παιγνιὰν λέγει οὕτω. Une autre raison pour rétablir le texte antérieur à Aristarque, c'est la signification particulière du mot ἐξάρχω, qui est synonyme de προοιμιάζομαι, préluder. Ainsi les bateleurs font leurs tours, τοῦ ἀοιδοῦ προοιμιαζομένου (tandis que l'aède prélude), c'est-à-dire au son de la musique. — Μέσσους. Ancienne variante, μέσσον.

607. 'Εν δ' ἐτίθει. Voyez plus haut les notes du vers 541. — 'Ωκεανοῖο. Dübner : « L'ensemble des tableaux, représen-

ἄντυγα πὰρ πυμάτην σάκεος πύκα ποιητοῖο.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ τεῦξε σάκος μέγα τε στιβαρόν τε,
τεῦξ' ἄρα οἱ θώρηκα φαεινότερον πυρὸς αὐγῆς·
τεῦξε δέ οἱ κόρυθα βριαρὴν κροτάφοις ἀραρυῖαν,

tant les principales occupations du genre humain, était entouré, comme l'est la terre elle-même, par l'Océan, fleuve se repliant sur lui-même. »

610-613. Τεῦξ' ἄρα οἱ θώρηκα.... On s'explique très-bien que la description du bouclier soit longue, et que celle du reste de l'armure soit courte. Mais la disproportion passe toute mesure : quatre vers contre cent trente vers ! On peut répondre que le poëte s'est laissé aller au plaisir de tracer d'intéressants tableaux. Ce qui est certain, c'est que nulle part Homère n'est plus naïf, plus simple, plus éloquent, et, pour tout dire, plus grand poëte. Si la description du bouclier d'Achille est l'œuvre d'un rhapsode postérieur à Homère, ce rhapsode était un homme de génie. Il est évident, d'ailleurs, que le poëte ne s'est pas borné à retracer un ouvrage de toreutique réellement existant. Il avait vu des boucliers décorés de figures, ou représentant des scènes plus ou moins compliquées : il a imaginé un bouclier qui fût digne et d'un artiste comme Vulcain, et d'un héros comme Achille. Boivin et Quatremère de Quincy ont essayé de reproduire ce bouclier par le dessin ; mais ils n'y sont parvenus qu'en prenant avec le texte d'inexcusables libertés : interprétant, atténuant ou modifiant les détails, même les plus nettement accentués par le poëte. Il est probable qu'Homère ne s'était guère inquiété si un artiste mortel serait en état de faire tenir tant de choses sur un disque de six pieds environ de diamètre. C'est ce qui nous explique la complète impuissance de toutes les tentatives pour reproduire par le dessin des sujets aussi nombreux et aussi variés. On n'aboutira jamais à aucun résultat satisfaisant, puisque la réunion de ces sujets est une fiction, et n'a jamais été autre chose. Au reste, la description du bouclier d'Achille a toujours été dans l'*Iliade*, depuis qu'il y a des manuscrits complets du poëme. Les critiques mêmes qui contestent l'authenticité de cette description, reconnaissent qu'elle date au moins du septième ou du huitième siècle avant notre ère. Mais si tout, ou presque tout, y est d'imagination, Homère a pu aussi bien imaginer un pareil bouclier, qu'un poëte qui aurait vu des boucliers plus artistement façonnés que ceux des contemporains d'Homère. Il n'est pas besoin que la toreutique ait fait des chefs-d'œuvre, pour expliquer la naissance d'une œuvre qui n'a rien de commun, ou presque rien, avec la toreutique réelle. Letronne dit que les premiers progrès de la toreutique paraissent remonter au huitième siècle ; et c'est à cette époque qu'il suppose qu'a existé le rhapsode interpolateur. Mais Homère n'est guère antérieur lui-même au huitième siècle. La plus informe ébauche lui suffisait, pour inventer un bouclier comme on n'en avait jamais vu, comme on n'en devait jamais voir. L'interpolation ne serait prouvée historiquement, que s'il n'était prouvé qu'aucun Grec n'avait jamais rien gravé, rien ciselé, ni même rien dessiné, avant le huitième siècle. Un simple dessin sur un bouclier de bois ou de cuir, tel est peut-être le prototype des merveilles attribuées au marteau du forgeron de l'Olympe. On ne peut alléguer, contre l'authenticité, que des raisons littéraires, comme faisaient jadis et Zénodote, et les anciens qui partageaient l'avis de Zénodote.

611. Τεῦξε δέ οἱ κόρυθα.... Bothe suppose qu'il manque un vers avant celui-là, un vers relatif à l'épée, quelque chose par exemple comme ceci : Τεῦξε δέ οἱ ξίφος ἄμφηκες, μέγα, ἀργυρόηλον. Mais Thétis n'a demandé, vers 458-460, qu'un bouclier, un casque, des cnémides et une cuirasse. C'étaient, en effet, les seules pièces qui dussent être exactement proportionnées à la grande taille du héros. Achille n'avait pas besoin d'une épée faite exprès pour lui. C'est ce que répondaient les Alexandrins aux chicaneurs de l'école de Zoïle. *Scholies :* ὅτι ἡ μάχαιρα παντὶ ἁρμόζει. Le mot μάχαιρα, pris pour *épée*, dit que ce ne sont pas ici les termes d'Aristarque ; mais c'est bien certainement sa pensée. Patrocle avait emporté l'épée

καλήν, δαιδαλέην· ἐπὶ δὲ χρύσεον λόφον ἧκεν·
τεῦξε δέ οἱ κνημῖδας ἑανοῦ κασσιτέροιο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πάνθ' ὅπλα κάμε κλυτὸς Ἀμφιγυήεις,
μητρὸς Ἀχιλλῆος θῆκε προπάροιθεν ἀείρας.
Ἡ δ' ἴρηξ ὣς ἆλτο κατ' Οὐλύμπου νιφόεντος,
τεύχεα μαρμαίροντα παρ' Ἡφαίστοιο φέρουσα.

d'Achille; Achille prendra l'épée de Patrocle. Quant à la lance, on se souvient que Patrocle l'avait laissée dans la tente, parce qu'elle était trop lourde pour lui. Dans l'*Énéide*, Vulcain fait à Énée une épée et une lance avec le reste, comme on le voit par cette énumération, VIII, 620 : « Terribilem « cristis galeam flammasque vomentem, « Fatiferumque ensem, loricam ex ære ri« gentem,... Tum læves ocreas electro au« roque recocto, Hastamque et clipei non « enarrabile textum. »

612. Ἐπὶ.... ἧκεν, c'est-à-dire ἐφῆκε : *super immisit*, il mit au sommet.

613. Ἑανοῦ, *ductilis*, ductile.

617. Τεύχεα μαρμαίροντα.... Ancienne variante de ce vers : Τεύχεα καλὰ φέρουσα παρ' Ἡφαίστοιο ἄνακτος.



ΙΛΙΑΔΟΣ Τ.

ΜΗΝΙΔΟΣ ΑΠΟΡΡΗΣΙΣ.

Thétis apporte à son fils les armes nouvelles, et, à la prière d'Achille, elle prend soin du corps de Patrocle (1-39). Achille convoque l'assemblée, déclare ses sentiments, et demande qu'on marche de suite au combat (40-73). Agamemnon avoue publiquement ses torts, et fait offrir par Ulysse les présents destinés à Achille, présents dont le héros ne veut pas entendre parler avant la bataille (74-153). Achille cède pourtant aux raisons d'Ulysse, et reçoit les satisfactions offertes (154-275). On porte les présents d'Agamemnon à la tente d'Achille; on y reconduit Briséis; la captive se lamente sur Patrocle avec les autres femmes, et Achille se livre de nouveau à sa douleur (276-339). Minerve lui rend sa force d'âme; il revêt ses armes, et monte sur son char (340-399). Xanthus, l'un de ses chevaux, lui prédit une mort prochaine; mais Achille a pris la résolution de venger Patrocle, et il court à cette vengeance qui lui coûtera la vie, puisqu'il doit périr presque aussitôt après Hector (400-424).

Ἠὼς μὲν κροκόπεπλος ἀπ' Ὠκεανοῖο ῥοάων
ὤρνυθ', ἵν' ἀθανάτοισι φόως φέροι ἠδὲ βροτοῖσιν·
ἡ δ' ἐς νῆας ἵκανε, θεοῦ πάρα δῶρα φέρουσα.
Εὗρε δὲ Πατρόκλῳ περικείμενον ὃν φίλον υἱὸν,
κλαίοντα λιγέως· πολέες δ' ἀμφ' αὐτὸν ἑταῖροι
μύρονθ'. Ἡ δ' ἐν τοῖσι παρίστατο δῖα θεάων,
ἔν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

2. Ὤρνυθ', ἵν' ἀθανάτοισι.... Voyez XI, 2 et la note sur ce vers.

3. Θεοῦ πάρα. Thétis ne vient pas directement de chez Vulcain. Elle est rentrée d'abord dans sa demeure, et s'y est reposée jusqu'au jour. Les anciens supposaient que les Néréides aident Thétis à apporter les armes; et c'est avec un cortége que les artistes représentaient ordinairement la déesse. On voyait, selon Pausanias, sur le coffre de Cypsélus, Thétis et les Néréides arrivant en char avec les armes, et même précédées du centaure Chiron. La *Table iliaque* elle-même, au compartiment T, représente Thétis accompagnée d'une Néréide. Mais ces fantaisies d'artistes ne changent pas le texte; et Thétis vient réellement seule cette fois.

Τέκνον ἐμὸν, τοῦτον μὲν ἐάσομεν, ἀχνύμενοί περ,
κεῖσθαι, ἐπειδὴ πρῶτα θεῶν ἰότητι δαμάσθη·
τύνη δ' Ἡφαίστοιο πάρα κλυτὰ τεύχεα δέξο,
καλὰ μάλ', οἷ' οὔπω τις ἀνὴρ ὤμοισι φόρησεν.
Ὣς ἄρα φωνήσασα θεὰ κατὰ τεύχε' ἔθηκεν
πρόσθεν Ἀχιλλῆος· τὰ δ' ἀνέβραχε δαίδαλα πάντα.
Μυρμιδόνας δ' ἄρα πάντας ἕλε τρόμος, οὐδέ τις ἔτλη
ἄντην εἰσιδέειν, ἀλλ' ἔτρεσαν. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
ὡς εἶδ', ὥς μιν μᾶλλον ἔδυ χόλος· ἐν δέ οἱ ὄσσε
δεινὸν ὑπὸ βλεφάρων ὡσεὶ σέλας ἐξεφάανθεν·
τέρπετο δ', ἐν χείρεσσιν ἔχων θεοῦ ἀγλαὰ δῶρα.
Αὐτὰρ ἐπεὶ φρεσὶν ᾗσι τετάρπετο, δαίδαλα λεύσσων,
αὐτίκα μητέρα ἣν ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Μῆτερ ἐμὴ, τὰ μὲν ὅπλα θεὸς πόρεν, οἷ' ἐπιεικὲς
ἔργ' ἔμεν ἀθανάτων, μηδὲ βροτὸν ἄνδρα τελέσσαι.
Νῦν δ' ἤτοι μὲν ἐγὼ θωρήξομαι· ἀλλὰ μάλ' αἰνῶς
δείδω μή μοι τόφρα Μενοιτίου ἄλκιμον υἱὸν
μυῖαι, καδδῦσαι κατὰ χαλκοτύπους ὠτειλὰς,
εὐλὰς ἐγγείνωνται, ἀεικίσσωσι δὲ νεκρὸν
(ἐκ δ' αἰὼν πέφαται), κατὰ δὲ χρόα πάντα σαπήῃ.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα θεὰ Θέτις ἀργυρόπεζα·
Τέκνον, μή τοι ταῦτα μετὰ φρεσὶ σῇσι μελόντων.

8. Ἐάσομεν au subjonctif, pour ἐάσωμεν.

14. Τρόμος. Zénodote, φόβος, expression fausse. Il s'agit de terreur. La fuite est indiquée au vers suivant, par le mot ἔτρεσαν.

16. Ὡς.... ὥς, *ut.... ita.* Voyez I, 512.

17. Ἐξεφάανθεν. Ancienne variante, ἐξεφαάνθη.

18. Τέρπετο.... Virgile, *Énéide*, VIII, 617 : « Ille deæ donis et tanto lætus « honore Expleri nequit, atque oculos per « singula volvit. »

21. Τὰ.... ὅπλα, *illa arma*, ces belles armes.

21-22. Οἷ' ἐπιεικὲς.... telles qu'il convient que soient des ouvrages d'immortels, c'est-à-dire dignes du dieu qui les a faites.

24. Τόφρα, *interea*, pendant le temps que je serai en armes : en attendant mon retour du combat.

25. Καδδῦσαι pour καταδῦσαι.

26. Ἐγγείνωνται. Zénodote, ἐγγίνωνται. Aristarque : δεῖ δὲ σὺν τῷ ε· ἔστι γὰρ ἐγγεννήσωσιν.

27. Ἐκ δ' αἰὼν πέφαται, or, l'existence a été tuée : en effet, il n'y a plus aucune force vitale (dans ce corps). Didyme : τὸ δὲ ἐκ δ' αἰὼν πέφαται οὔτοι παρέργως κεῖται, ἀλλ' ὅτι, τῆς ψυχῆς ἀπολιπούσης τὸ σῶμα, εὐχερῶς αἱ μυῖαι λυμαίνονται τοῖς νεκροῖς σώμασι. — Κατὰ δὲ χρόα πάντα σαπήῃ. La phrase signifie : καὶ ὁ νεκρὸς κατασάπῃ χρόα πάντα (*et mortuus toto corpore putrescat*, et que le mort ne se décompose entièrement).

29. Μελόντων est à l'impératif : *curæ sint*, inquiètent.

Τῷ μὲν ἐγὼ πειρήσω ἀλαλκεῖν ἄγρια φῦλα,
μυίας, αἵ ῥά τε φῶτας Ἀρηϊφάτους κατέδουσιν·
ἤνπερ γὰρ κῆταί γε τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτὸν,
αἰεὶ τῷδ' ἔσται χρὼς ἔμπεδος, ἢ καὶ ἀρείων.
Ἀλλὰ σύγ' εἰς ἀγορὴν καλέσας ἥρωας Ἀχαιοὺς,
μῆνιν ἀποειπὼν Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν,
αἶψα μάλ' ἐς πόλεμον θωρήσσεο, δύσεο δ' ἀλκήν.
Ὣς ἄρα φωνήσασα μένος πολυθαρσὲς ἐνῆκεν·
Πατρόκλῳ δ' αὖτ' ἀμβροσίην καὶ νέκταρ ἐρυθρὸν
στάξε κατὰ ῥινῶν, ἵνα οἱ χρὼς ἔμπεδος εἴη.
Αὐτὰρ ὁ βῆ παρὰ θῖνα θαλάσσης δῖος Ἀχιλλεὺς,
σμερδαλέα ἰάχων, ὦρσεν δ' ἥρωας Ἀχαιούς.
Καί ῥ' οἵπερ τὸ πάρος γε νεῶν ἐν ἀγῶνι μένεσκον,
οἵ τε κυβερνῆται καὶ ἔχον οἰήϊα νηῶν,
καὶ ταμίαι παρὰ νηυσὶν ἔσαν, σίτοιο δοτῆρες,
καὶ μὴν οἱ τότε γ' εἰς ἀγορὴν ἴσαν, οὕνεκ' Ἀχιλλεὺς
ἐξεφάνη, δηρὸν δὲ μάχης ἐπέπαυτ' ἀλεγεινῆς.
Τὼ δὲ δύω σκάζοντε βάτην Ἄρεος θεράποντε,
Τυδείδης τε μενεπτόλεμος καὶ δῖος Ὀδυσσεὺς,

30. Ἀλαλκεῖν. Aristophane de Byzance, ἀλαλκέμεν.

32. Κῆται, *vulgo* κεῖται. Ancienne variante, κέεται. Avec κεῖται ou κέεται, il faudrait εἴπερ, car rien ne justifierait ici le solécisme. Au vers 8, il y avait force majeure d'écrire ἐάσομεν, au lieu de ἐάσωμεν. Le subjonctif dit mieux que l'indicatif ce que Thétis veut dire.

35. Μῆνιν ἀποειπὼν Ἀγαμέμνονι, *renuntians iræ in Agamemnonem*, déclarant que sa colère contre Agamemnon n'existe plus. Remarquez l'iambe ποει, comptant comme un spondée.

39. Στάξε κατὰ ῥινῶν. Il s'agit d'un miracle. L'action de Thétis versant quelques gouttes de liqueur dans les narines de Patrocle, n'a rien de commun, quoi qu'en disent certains commentateurs, avec le procédé par lequel les Égyptiens embaumaient la tête des morts.

40. Θαλάσσης. Ancienne variante, ποδάρκης.

41. Ἥρωας Ἀχαιούς. Aristophane de Byzance et Rhianus, ἐρίηρας ἑταίρους.

42. Νεῶν ἐν ἀγῶνι, dans le camp. Voy. la note XV, 428.

43-44. Οἵ τε κυβερνῆται.... Construisez : οἵ τε ἔσαν κυβερνῆται καὶ ἔχον.... Quelques-uns expliquent comme s'il y avait οἵ τε κυβερνῆται, καὶ οἳ εἶχον. Mais ce sont les pilotes mêmes qui tiennent le gouvernail des navires. Bothe, qui trouve la construction οἵ τε ἔσαν trop dure, propose une correction : οἵ τε κυβερνῆται κάτεχον οἰήϊα νηῶν. Mais cette correction est tout à fait inutile.

46. Δέ est explicatif, et il équivaut ici à *c'est que* (car vraiment). *Scholies :* δὲ ἀντὶ τοῦ γάρ.

47. Τὼ δὲ δύω, *illi autem duo*, mais ces deux (héros). — Σκάζοντε. C'était Diomède surtout qui boitait, ayant eu le talon percé d'une flèche. Ulysse avait une blessure au flanc, et traînait un peu la jambe, du côté malade.

ἔγχει ἐρειδομένω· ἔτι γὰρ ἔχον ἕλκεα λυγρά·
κὰδ δὲ μετὰ πρώτῃ ἀγορῇ ἵζοντο κιόντες.
Αὐτὰρ ὁ δεύτατος ἦλθεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
ἕλκος ἔχων· καὶ γὰρ τὸν ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ
οὖτα Κόων Ἀντηνορίδης χαλκήρεϊ δουρί.
Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντες ἀολλίσθησαν Ἀχαιοί,
τοῖσι δ' ἀνιστάμενος μετέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Ἀτρείδη, ἦ ἄρ τι τόδ' ἀμφοτέροισιν ἄρειον
ἔπλετο, σοὶ καὶ ἐμοί, ὅτε νῶΐ περ, ἀχνυμένω κῆρ,
θυμοβόρῳ ἔριδι μενεήναμεν εἵνεκα κούρης.
Τὴν ὄφελ' ἐν νήεσσι κατακτάμεν Ἄρτεμις ἰῷ,
ἤματι τῷ, ὅτ' ἐγὼν ἑλόμην Λυρνησσὸν ὀλέσσας·
τῷ κ' οὐ τόσσοι Ἀχαιοὶ ὀδὰξ ἕλον ἄσπετον οὖδας,
δυσμενέων ὑπὸ χερσίν, ἐμεῦ ἀπομηνίσαντος.
Ἕκτορι μὲν καὶ Τρωσὶ τὸ κέρδιον· αὐτὰρ Ἀχαιοὺς
δηρὸν ἐμῆς καὶ σῆς ἔριδος μνήσεσθαι ὀΐω.
Ἀλλὰ τὰ μὲν προτετύχθαι ἐάσομεν, ἀχνύμενοί περ,
θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι φίλον δαμάσαντες ἀνάγκῃ.
Νῦν δ' ἤτοι μὲν ἐγὼ παύω χόλον· οὐδέ τί με χρὴ
ἀσκελέως αἰεὶ μενεαινέμεν· ἀλλ' ἄγε θᾶσσον
ὄτρυνον πόλεμόνδε καρηκομόωντας Ἀχαιούς,
ὄφρ' ἔτι καὶ Τρώων πειρήσομαι ἀντίον ἐλθών,
αἴ κ' ἐθέλωσ' ἐπὶ νηυσὶν ἰαύειν· ἀλλά τιν' οἴω

50. **Μετὰ πρώτῃ ἀγορῇ**, au premier rang de l'assemblée : dans le banc des chefs; avec les hommes du conseil. Didyme : τῇ προεδρίᾳ.

53. Οὖτα Κόων.... Voyez le récit, XI, 248-256.

56. Ἄρ τι, *aliquo certe modo*, c'est-à-dire *omnino:* tout à fait. D'autres lisent, ἄρτι : *nuper*, naguère. — Τόδ(ε), ceci : ce que nous faisons en ce moment. — Ἄρειον, préférable. Le texte de Marseille donnait le mot ordinaire, ἄμεινον. Le texte de Chios avait une variante plus forte : ὄνειαρ, *bona res*.

59. Ὄφελ'.... Ἄρτεμις. Achille souhaite qu'une mort subite eût frappé Briséis, avant son arrivée au camp. Voyez la note VI, 205 sur Ἄρτεμις ἔκτα.

60. Λυρνησσὸν ὀλέσσας. Voy. II, 688-691.

62. Ἀπομηνίσαντος. Anciennes variantes, ἄπο μηνίσαντος et ἐπιμηνίσαντος.

63. Τὸ κέρδιον, cela (a été) plus avantageux : notre conduite a été un avantage considérable.

65-66. Ἀλλὰ τὰ μὲν.... Voyez XVIII, 112-113 et les notes sur ces deux vers.

70. Πειρήσομαι au subjonctif, pour πειρήσωμαι. — Ἀντίον, *vulgo* ἀντίος. Le Scholiaste A : οὕτως Ἀρίσταρχος, διὰ τοῦ ν, ἀντίον. Le texte de Venise donne aussi la leçon d'Aristarque.

71. Αἴ κ' ἐθέλωσ' ἐπὶ νηυσὶν ἰαύειν,

ἀσπασίως αὐτῶν γόνυ κάμψειν, ὅς κε φύγῃσιν
δηΐου ἐκ πολέμοιο ὑπ' ἔγχεος ἡμετέροιο.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἐχάρησαν ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοί,
μῆνιν ἀπειπόντος μεγαθύμου Πηλείωνος.
Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων
αὐτόθεν, ἐξ ἕδρης, οὐδ' ἐν μέσσοισιν, ἀναστάς·
Ὦ φίλοι, ἥρωες Δαναοί, θεράποντες Ἄρηος,
ἑσταότος μὲν καλὸν ἀκούειν, οὐδὲ ἔοικεν
ὑββάλλειν· χαλεπὸν γάρ, ἐπισταμένῳ περ ἐόντι.

s'ils veulent passer la nuit sur les navires : s'ils ont la prétention de ne pas quitter notre camp dès ce jour même. Les anciens voyaient une intention sarcastique dans l'emploi du mot ἰαύειν, qui signifie proprement, dormir. *Scholies :* ἰαύειν· παραυλίζεσθαι· σαρκαστικὸς δὲ ὁ λόγος. En effet, la victoire des Troyens serait complète, s'ils couchaient dans les tentes des Grecs.

72-73. Ἀσπασίως.... Voyez VII, 118-119 et la note sur γόνυ κάμψειν.

73. Δηΐου. Ancienne variante, φεύγων. Cette leçon est inadmissible, après φύγῃσιν.

76-77. Τοῖσι.... μετέειπεν.... Ἀγαμέμνων αὐτόθεν,... Construisez : Ἀγαμέμνων, ἀναστὰς ἐξ ἕδρης, μετέειπε τοῖσιν αὐτόθεν, οὐδ' ἐν μέσσοισιν. Agamemnon parle debout, mais sans quitter l'endroit où il était assis auparavant. Denys de Sidon, dans Apollonius, au mot ὑββάλλειν : ἑστὼς παρὰ τῇ καθέδρᾳ, οὐδ' ἐν μέσοις ἑστώς. Cette explication est justifiée par la manière même dont Agamemnon réclame le silence : « C'est un devoir, dit-il, d'écouter *celui qui est debout.* » L'expression ἑσταότος μὲν καλὸν ἀκούειν serait plus que bizarre, s'il parlait assis. La ponctuation que nous avons adoptée est la seule qui présente un sens satisfaisant. Si l'on ne met point de virgule après μέσσοισιν, Agamemnon parle sans se lever : οὐδὲ ἀναστάς. On a essayé de faire prévaloir ce sens ; mais les raisons plus ou moins ingénieuses dont on l'appuie échouent devant ἑσταότος ἀκούειν, puisque c'est pour lui-même qu'Agamemenon demande à cette foule joyeuse et bruyante un peu d'attention. Aussi quelques éditeurs, choqués de la contradiction, regardent-ils le vers comme interpolé. Guillaume Dindorf lui-même le met entre crochets. Mais il suffit de tenir compte de l'hyperbate, pour faire disparaître la difficulté. Bothe : « Hyperbato non animadverso turbarunt « critici atque editores, vel perperam illi « hæc interpretantes, vel mutantes, aut « expungentes. » Quant à savoir pourquoi Agamemnon ne s'avance pas au milieu de l'assemblée pour parler, son exorde même nous le dit encore, comme cet exorde nous a dit que l'orateur parlait debout. La masse des auditeurs était si compacte à la fois et si tumultueuse, qu'il aurait fallu à l'orateur beaucoup de temps pour y pénétrer un peu avant, et pour s'y mettre dans des conditions opportunes ; et il avait hâte d'exprimer et de commenter sa pensée. — Notre vulgate est la leçon d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque. D'après une leçon des textes antérieurs à ceux des Alexandrins, les deux vers étaient tout différents de ce que nous avons. Didyme : ἐν δὲ τῇ Μασσαλιωτικῇ καὶ Χίᾳ· Τοῖσι δ' ἀνιστάμενος μετέφη κρείων Ἀγαμέμνων.... ἀναστενάχων καὶ ὑφ' ἕλκεος ἄλγεα πάσχων. On doit supposer que le vers 77, dans ces deux textes, commençait par αὐτόθεν, ἀνστενάχων. On voyait alors, dans le vers même, pourquoi Agamemnon parle de sa place. Bekker corrige autrement le vers incomplet, mais d'une façon inintelligible : μῆνιν ἀναστενάχων. — Zénodote retranchait le vers 77.

79. Ἀκούειν. Ancienne variante, ἀκουέμεν.

80. Ὑββάλλειν pour ὑποβάλλειν : *interpellare*, interrompre. Didyme : ὑποκρούειν, ἐμποδίζειν τὸν λέγοντα. On a vu, I, 292, l'adverbe ὑποβλήδην, pour désigner

Ἀνδρῶν δ' ἐν πολλῷ ὁμάδῳ, πῶς κέν τις ἀκούσαι
ἢ εἴποι; Βλάβεται δὲ, λιγύς περ ἐὼν ἀγορητής.
Πηλείδῃ μὲν ἐγὼν ἐνδείξομαι· αὐτὰρ οἱ ἄλλοι
σύνθεσθ', Ἀργεῖοι, μῦθόν τ' εὖ γνῶτε ἕκαστος.
Πολλάκι δή μοι τοῦτον Ἀχαιοὶ μῦθον ἔειπον,
καί τέ με νεικείεσκον· ἐγὼ δ' οὐκ αἴτιός εἰμι,
ἀλλὰ Ζεὺς καὶ Μοῖρα, καὶ ἠεροφοῖτις Ἐρινὺς,
οἵτε μοι εἰν ἀγορῇ φρεσὶν ἔμβαλον ἄγριον ἄτην,
ἤματι τῷ, ὅτ' Ἀχιλλῆος γέρας αὐτὸς ἀπηύρων.
Ἀλλὰ τί κε ῥέξαιμι; Θεὸς διὰ πάντα τελευτᾷ.
Πρέσβα Διὸς θυγάτηρ Ἄτη, ἣ πάντας ἀᾶται,
οὐλομένη· τῇ μέν θ' ἁπαλοὶ πόδες· οὐ γὰρ ἐπ' οὔδει
πίλναται, ἀλλ' ἄρα ἥγε κατ' ἀνδρῶν κράατα βαίνει,
βλάπτουσ' ἀνθρώπους· κατὰ δ' οὖν ἕτερόν γε πέδησεν.
Καὶ γὰρ δή νύ ποτε Ζεὺς ἄσατο, τόνπερ ἄριστον

une réponse brusque, une sorte d'interruption. — Χαλεπὸν γάρ, *grave enim*, car (cela est) fort désagréable. On a beau avoir la parole à souhait, on se trouble quand on est interrompu, et souvent même on perd le fil de sa pensée. — Ἐπισταμένῳ περ ἐόντι (leçon d'Aristarque), *vulgo* ἐπιστάμενον περ ἐόντα. Avec l'accusatif, la phrase signifie : même quand l'interruption est faite par un homme de mérite. Alors Agamemnon s'adresserait particulièrement aux chefs, pour les prier de le laisser dire. Édition Didot : « Grave enim *hoc cuique*, « peritus licet sit. » Cette traduction suppose le datif, et non point l'accusatif, qu'on a laissé en regard.

83. Ἐνδείξομαι, je ferai la démonstration : je donnerai des raisons convaincantes. Didyme : ἀπολογήσομαι. La traduction *orationem dirigam* est inexacte et insuffisante. Agamemnon ne s'adresse point uniquement à Achille ; mais il se propose de donner des raisons qui soient satisfaisantes *pour Achille*. Il va conter une légende, et il tirera de cette légende une conclusion. Son récit s'adresse à tout le monde.

84. Μῦθον, (mon) discours : ma pensée.

85. Τοῦτον.... μῦθον ἔειπον se rapporte aux accusations qu'on portait contre Agamemnon. Agamemnon sous-entend, *que j'etais coupable*, puisqu'il reprend, un peu plus loin : ἐγὼ δ' οὐκ αἴτιός εἰμι.

86. Νεικείεσκον. Le texte de Chios et l'édition d'Aristophane de Byzance portaient, νεικείουσιν. — Θεός, *deus*, c'est-à-dire *numen divinum* : la volonté divine.

90. Κε, *vulgo* κεν. Nous suivons l'orthographe d'Aristarque. Le ρ suffit pour rendre la syllabe longue. — Θεὸς διὰ πάντα τελευτᾷ. Il y a plusieurs variantes anciennes : θεοὺς διὰ πάντα τελευτᾷ, θεοὺς διὰ πάντα τέτυκται, θεόσδια (c'est-à-dire θεόσδοτα) πάντα τελευτᾷ, θεὸς δ' ἴα (une seule divinité, c'est-à dire Ἄτη) πάντα τελευτᾷ. L'écriture primitive, ΤΗΕΟΣ, se lisait indifféremment θεός et θεούς.

92. Τῇ, *vulgo* τῆς. Dindorf et Bekker ont rétabli le datif, d'après Villoison et les *Scholies* de Venise.

94. Βλάπτουσ' ἀνθρώπους.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Il est condamné par Aristarque, comme inutile et mal composé : περιττὸς καὶ κακοσύνθετος. Dindorf et d'autres le mettent entre crochets. Ce vers est utile pourtant, à titre de transition. Pour passer des hommes à Jupiter, il faut cet ἕτερόν γε emphatique : *quelqu'un tout autre encore que moi*.

95. Ζεὺς ἄσατο, Jupiter fut mis à mal

ἀνδρῶν ἠδὲ θεῶν φασ' ἔμμεναι· ἀλλ' ἄρα καὶ τὸν
Ἥρη, θῆλυς ἐοῦσα, δολοφροσύνῃς ἀπάτησεν,
ἤματι τῷ, ὅτ' ἔμελλε βίην Ἡρακληείην
Ἀλκμήνη τέξεσθαι ἐϋστεφάνῳ ἐνὶ Θήβῃ.
Ἤτοι ὅγ' εὐχόμενος μετέφη πάντεσσι θεοῖσιν·
Κέκλυτέ μευ, πάντες τε θεοὶ πᾶσαί τε θέαιναι,
ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσιν ἀνώγει.
Σήμερον ἄνδρα φόωσδε μογοστόκος Εἰλείθυια
ἐκφανεῖ, ὃς πάντεσσι περικτιόνεσσιν ἀνάξει,
τῶν ἀνδρῶν γενεῆς, οἵθ' αἵματος ἐξ ἐμεῦ εἰσίν.
Τὸν δὲ δολοφρονέουσα προσηύδα πότνια Ἥρη·
Ψευστήσεις, οὐδ' αὖτε τέλος μύθῳ ἐπιθήσεις.
Εἰ δ' ἄγε, νῦν μοι ὄμοσσον, Ὀλύμπιε, καρτερὸν ὅρκον,
ἦ μὲν τὸν πάντεσσι περικτιόνεσσιν ἀνάξειν,
ὅς κεν ἐπ' ἤματι τῷδε πέσῃ μετὰ ποσσὶ γυναικὸς,
τῶν ἀνδρῶν οἳ σῆς ἐξ αἵματός εἰσι γενέθλης.
Ὣς ἔφατο· Ζεὺς δ' οὔτι δολοφροσύνην ἐνόησεν,

(sous-entendu, *par Até*). La vulgate Ζῆν' ἄσατο (elle mit à mal Jupiter) présente exactement le même sens. Le verbe ἀάομαι signifie à la fois *lædere* et *lædi*. Le Scholiaste A : Ἀρίσταρχος, Ζεὺς ἄσατο.

96. Φασ(ί), on reconnait : on proclame. Le texte de Chios portait φαμέν (nous reconnaissons).

98. Ἤματι τῷ,... Ce vers se termine par trois spondées.

99. Ἐϋστεφάνῳ, bien couronnée, c'est-à-dire ceinte de forts remparts.

101-102. Κέκλυτέ μευ,... On a déjà vu ces deux vers, VIII, 5-6.

103-105. Σήμερον ἄνδρα.... Construisez : Εἰλείθυια.... ἐκφανεῖ φόωσδε ἄνδρα, γενεῆς τῶν ἀνδρῶν..., ὃς ἀνάξει....

103. Μογοστόκος Εἰλείθυια. Voyez la note XI, 270.

105. Οἵθ' αἵματος. Aristophane de Byzance, οἳ αἵματος. — Ἐμεῦ est pronom; et οἵ θ' αἵματος ἐξ ἐμεῦ εἰσίν équivaut à οἷς τε αἷμα ἐξ ἐμοῦ ἐστί. La traduction *qui sanguine ex meo sunt* n'est point exacte. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ ἑξῆς ἐστιν, οἷς τὸ αἷμα ἐξ ἐμοῦ ἐστὶ, οὐχὶ οἳ αἵματος ἐξ ἐμοῦ εἰσί (lisez : ἐξ ἐμοῦ αἵματός εἰσι). Jupiter parle de ses fils, et non pas de ses descendants en général. Voyez plus bas le vers 111.

107. Ψευστήσεις, tu vas mentir : tu veux nous tromper. Junon accuse Jupiter d'une arrière-pensée, afin qu'il se détermine à donner une assurance irrévocable du futur accomplissement de sa promesse (τέλος ἐπιθήσεις).

111. Οἳ σῆς ἐξ αἵματός εἰσι γενέθλης. Dübner : « On ne manquera pas de remarquer la ruse employée dans le changement des termes du vers 105. Hercule était ἐξ αἵματος Διός, mais Eurysthée n'était descendant de Jupiter qu'au quatrième degré.» La réflexion de Dübner est juste, mais elle n'est pas nettement exprimée. Eurysthée était ἐξ αἵματος Διός, puisqu'il descendait de Jupiter; mais il n'en était que parce que Jupiter était l'auteur de sa race, tandis que Jupiter avait directement transmis son sang à Hercule. Junon, en se servant du mot γενέθλης, fait comprendre dans la promesse l'arrière-petit-fils aussi bien que le fils.

ἀλλ' ὄμοσεν μέγαν ὅρκον· ἔπειτα δὲ πολλὸν ἀάσθη.
Ἥρη δ' ἀΐξασα λίπε ῥίον Οὐλύμποιο,
καρπαλίμως δ' ἵκετ' Ἄργος Ἀχαιϊκὸν, ἔνθ' ἄρα ᾔδη
ἰφθίμην ἄλοχον Σθενέλου Περσηϊάδαο.
Ἡ δ' ἐκύει φίλον υἱόν· ὁ δ' ἕβδομος ἑστήκει μείς·
ἐκ δ' ἄγαγε πρὸ φόωσδε, καὶ ἠλιτόμηνον ἐόντα,
Ἀλκμήνης δ' ἀπέπαυσε τόκον, σχέθε δ' Εἰλειθυίας.
Αὐτὴ δ' ἀγγελέουσα Δία Κρονίωνα προσηύδα·
Ζεῦ πάτερ, ἀργικέραυνε, ἔπος τί τοι ἐν φρεσὶ θήσω.
Ἤδη ἀνὴρ γέγον' ἐσθλὸς, ὃς Ἀργείοισιν ἀνάξει,
Εὐρυσθεὺς, Σθενέλοιο πάϊς Περσηϊάδαο,
σὸν γένος· οὔ οἱ ἀεικὲς ἀνασσέμεν Ἀργείοισιν.
Ὣς φάτο· τὸν δ' ἄχος ὀξὺ κατὰ φρένα τύψε βαθεῖαν.
Αὐτίκα δ' εἷλ' Ἄτην κεφαλῆς λιπαροπλοκάμοιο,
χωόμενος φρεσὶν ᾗσι, καὶ ὤμοσε καρτερὸν ὅρκον,
μήποτ' ἐς Οὔλυμπόν τε καὶ οὐρανὸν ἀστερόεντα
αὖτις ἐλεύσεσθαι Ἄτην, ἣ πάντας ἀᾶται.
Ὣς εἰπὼν ἔρριψεν ἀπ' οὐρανοῦ ἀστερόεντος,
χειρὶ περιστρέψας· τάχα δ' ἵκετο ἔργ' ἀνθρώπων.

114. Λίπε, *vulgo* λίπεν. Voyez plus haut, vers 90, la note sur κε.

115. Ἄργος Ἀχαιϊκόν. C'est le Péloponnèse. Sthénélus, fils de Persée et oncle d'Amphitryon, était roi de Tirynthe et de Mycènes. Sa femme, la mère d'Eurysthée, se nommait Leucippe. — Ἤδη, elle savait, sous-entendu εἶναι (habiter), ou plutôt κυεῖν (être grosse).

117. Ἡ δ' ἐκύει. Villoison, ἡ δὲ κύει. Même ainsi, κύει est à l'imparfait ; car Homère dit κυέω, et non κύω. — Ὁ δ(ὲ) ....μείς, et ce mois-là : et le mois où l'on était alors. Μείς est un éolisme. Didyme : μείς· Αἰολικῶς. Aux cas obliques, Homère dit μηνός, μηνί etc. ; mais il ne se sert point de μήν. Le texte de Chios portait μής au lieu de μείς.—Didyme : ἐν τῇ Χίᾳ, μής. L'écriture primitive, ΜΕΣ, se lisait μής et μείς.

118. Ἐκ δ' ἄγαγε πρό, pour προεξήγαγε δέ : *et prius eduxit*, et elle amena avant terme. Le sujet est Junon, comme on le voit par le vers suivant. — Ἠλιτόμηνον, n'ayant pas satisfait au compte des mois : n'ayant pas accompli les neuf mois. Didyme : διημαρτηκότα τοῦ τελείου ἀριθμοῦ τῶν ἐννέα μηνῶν. Sa mère ne l'avait porté que sept mois. Daremberg : « Nous retrouvons, dans ce passage, l'origine de l'opinion qui fixe à sept mois le premier terme de la viabilité. »

125. Ὣς φάτο· τὸν δ' ἄχος.... Ce vers est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise ; mais il n'y a point de note pour expliquer cette athétèse. — Κατὰ φρένα.... βαθεῖαν, au plus profond de l'âme. Virgile dit, à propos des ressentiments de Junon contre Pâris, *Énéide*, I, 26, qu'ils sont en dépôt dans son âme profonde : *manet alta mente repostum*. C'est tout à fait l'expression d'Homère.

126-325. Αὐτίκα δ' εἷλ' Ἄτην... Lacune de deux cents vers dans le manuscrit de Venise. Le supplément donne un texte sans valeur. Les quatre grammairiens et le scholiaste A sont absents.

131. Ἔργ' ἀνθρώπων, les cultures : la surface de la terre.

Τὴν αἰεὶ στενάχεσχ', ὅθ' ἑὸν φίλον υἱὸν ὁρῷτο
ἔργον ἀεικὲς ἔχοντα ὑπ' Εὐρυσθῆος ἀέθλων.
Ὣς καὶ ἐγὼν, ὅτε δ' αὖτε μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ
Ἀργείους ὀλέκεσκεν ἐπὶ πρύμνῃσι νέεσσιν,
οὐ δυνάμην λελαθέσθ' Ἄτης, ᾗ πρῶτον ἀάσθην.
Ἀλλ' ἐπεὶ ἀασάμην, καί μευ φρένας ἐξέλετο Ζεὺς,
ἂψ ἐθέλω ἀρέσαι, δόμεναί τ' ἀπερείσι' ἄποινα·
ἀλλ' ὄρσευ πόλεμόνδε, καὶ ἄλλους ὄρνυθι λαούς.
Δῶρα δ' ἐγὼν ὅδε πάντα παρασχεῖν, ὅσσα τοι ἐλθὼν
χθιζὸς ἐνὶ κλισίῃσιν ὑπέσχετο δῖος Ὀδυσσεύς.
Εἰ δ' ἐθέλεις, ἐπίμεινον, ἐπειγόμενός περ Ἄρηος·
δῶρα δέ τοι θεράποντες, ἐμῆς παρὰ νηὸς ἑλόντες,
οἴσουσ', ὄφρα ἴδηαι ὅ τοι μενοεικέα δώσω.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Ἀτρεΐδη κύδιστε, ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
δῶρα μὲν, αἴ κ' ἐθέλῃσθα, παρασχέμεν, ὡς ἐπιεικὲς,
ἤτ' ἐχέμεν, πάρα σοί· νῦν δὲ μνησώμεθα χάρμης
αἶψα μάλ'· οὐ γὰρ χρὴ κλοτοπεύειν ἐνθάδ' ἐόντας,

132. Τήν, elle, c'est-à-dire Ἄτην. Jupiter gémit des œuvres de cette funeste divinité. C'est avec raison que les traducteurs latins ont rendu τήν par *de ea ;* car il équivaut à περὶ αὐτῆς. — Ὅθ' pour ὅτε : *quando*, ou plutôt *quandocumque*, toutes les fois que.

133. Εὐρυσθῆος ἀέθλων, les travaux imposés (à Hercule) par Eurysthée.

135. Ὀλέκεσκεν, *vulgo* ὀλέεσκεν. Villoison, ὤλεσκεν. La leçon de Dindorf, que j'ai suivie, est la plus expressive : le fréquentatif y est mieux marqué.

137-138. Ἀλλ' ἐπεὶ ἀασάμην.... Entre ces deux vers, on en lisait, selon le témoignage de Dioscoride l'Isocratique, un autre ainsi conçu : Ἢ οἴνῳ μεθύων, ἤ μ' ἔβλαψαν θεοὶ αὐτοί.

140. Ἐγὼν ὅδε.... παρασχεῖν, sous-entendu, εἰμί : je suis homme à fournir; me voici tout prêt à fournir. *Scholies :* ἐλλειπτικῶς εἴρηται, ἀντὶ τοῦ· ἐγὼ οὗτός εἰμι ὥστε παρασχεῖν, ἢ ἕτοιμός εἰμι παρασχεῖν, ἢ ἐγγυῶμαι παρασχεῖν, ἤ τι τοιοῦτο.

141. Χθιζός, *hesternus*, dans le sens de *heri* : hier. — Ce n'est pas la veille même, qu'avait eu lieu la députation racontée dans le neuvième chant, mais dans la nuit qui avait précédé ce jour. Ceci montre que l'on comptait la nuit avant le jour. Agamemnon dit *hier*, pour dire : *dans la nuit d'hier. Scholies :* τῇ νυκτὶ τῆς χθὲς ἡμέρας.... φαίνεται οὖν εἰδὼς προϋποστῆναι τὴν νύκτα τῆς ἡμέρας.

142. Ἄρηος, *ad bellum*. C'est le génitif du désir, comme avec ἵεμαι et les verbes analogues.

148. Πάρα σοί, c'est-à-dire πάρεστι σοί : tu peux à ton gré.

149. Κλοτοπεύειν est un ἅπαξ εἰρημένον. Il paraît signifier : tergiverser, rester dans l'indécision. Les Alexandrins l'expliquaient de deux façons : par κλέπτω et ἔπος, par κλυτός et ἔπος (donner d'adroits prétextes; se contenter de belles paroles). Bothe propose d'expliquer par κλυτὰ ὀπεύειν : être attentif à des choses sonores; écouter des mots. La pensée est d'ailleurs parfaitement claire, surtout com-

οὐδὲ διατρίβειν· ἔτι γὰρ μέγα ἔργον ἄρεκτον·
ὥς κέ τις αὖτ' Ἀχιλῆα μετὰ πρώτοισιν ἴδηται,
ἔγχεϊ χαλκείῳ Τρώων ὀλέκοντα φάλαγγας.
Ὧδέ τις ὑμείων μεμνημένος ἀνδρὶ μαχέσθω.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Μὴ δ' οὕτως, ἀγαθός περ ἐών, θεοείκελ' Ἀχιλλεῦ,
νήστιας ὄτρυνε προτὶ Ἴλιον υἷας Ἀχαιῶν,
Τρωσὶ μαχησομένους· ἐπεὶ οὐκ ὀλίγον χρόνον ἔσται
φύλοπις, εὖτ' ἂν πρῶτον ὁμιλήσωσι φάλαγγες
ἀνδρῶν, ἐν δὲ θεὸς πνεύσῃ μένος ἀμφοτέροισιν.
Ἀλλὰ πάσασθαι ἄνωχθι θοῇς ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιοὺς
σίτου καὶ οἴνοιο· τὸ γὰρ μένος ἐστὶ καὶ ἀλκή.
Οὐ γὰρ ἀνὴρ πρόπαν ἦμαρ ἐς ἠέλιον καταδύντα
ἄκμηνος σίτοιο δυνήσεται ἄντα μάχεσθαι.
Εἴπερ γὰρ θυμῷ γε μενοινάᾳ πολεμίζειν,
ἀλλά τε λάθρῃ γυῖα βαρύνεται, ἠδὲ κιχάνει
δίψα τε καὶ λιμός, βλάβεται δέ τε γούνατ' ἰόντι.
Ὃς δέ κ' ἀνὴρ οἴνοιο κορεσσάμενος καὶ ἐδωδῆς
ἀνδράσι δυσμενέεσσι πανημέριος πολεμίζῃ,
θαρσαλέον νύ οἱ ἦτορ ἐνὶ φρεσίν, οὐδέ τι γυῖα
πρὶν κάμνει, πρὶν πάντας ἐρωῆσαι πολέμοιο.
Ἀλλ' ἄγε, λαὸν μὲν σκέδασον, καὶ δεῖπνον ἄνωχθι
ὅπλεσθαι· τὰ δὲ δῶρα ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων

mentée par οὐδὲ διατρίβειν (et ne pas perdre le temps).

150. Μέγα ἔργον, la grande œuvre, c'est-à-dire la prise de Troie. Quelques anciens entendaient ceci des funérailles de Patrocle, ou de la défaite d'Hector. *Scholies :* ἤτοι δὲ περὶ τῆς Πατρόκλου ταφῆς λέγει, ἢ τῆς Ἕκτορος ἀναιρέσεως.

153. Ὧδε, de cette façon, c'est-à-dire avec la même ardeur que lui. — Μεμνημένος, se souvenant (de ce que je dis) : ayant à cœur d'imiter Achille. *Scholies :* μεμνημένος τοῦ ἡμετέρου λόγου, μεμνημένος τοῦ μιμεῖσθαί με.

155. Μὴ δ' οὕτως,... On a vu ce vers, I, 131.

158. Ὁμιλήσωσι, *congressæ fuerint*, en seront venues aux mains.

161. Τό, cela, c'est-à-dire la nourriture et la boisson.

163. Ἄκμηνος, synonyme de νῆστις : qui est à jeun. La traduction *expers* est insuffisante. Au lieu de νήστειν, les Éoliens disaient ἀκμή, ellipse pour ἀκμὴ τοῦ πεινῆν. Ainsi ἄκμηνος σίτοιο signifie, à jeun de nourriture, et non pas manquant de nourriture. Voy. plus bas la note du v. 207.

170. Πρὶν... πρίν, pléonasme (*ante.... antequam*) : avant que. — Ἐρωῆσαι πολέμοιο, s'esquiver du combat : quitter le champ de bataille. Voyez la note XIII, 776.

οἰσέτω ἐς μέσσην ἀγορὴν, ἵνα πάντες Ἀχαιοὶ
ὀφθαλμοῖσιν ἴδωσι, σὺ δὲ φρεσὶ σῇσιν ἰανθῇς.
Ὀμνυέτω δέ τοι ὅρκον, ἐν Ἀργείοισιν ἀναστὰς,
μήποτε τῆς εὐνῆς ἐπιβήμεναι ἠδὲ μιγῆναι·
[ἣ θέμις ἐστὶν, ἄναξ, ἤτ' ἀνδρῶν ἤτε γυναικῶν·]
καὶ δὲ σοὶ αὐτῷ θυμὸς ἐνὶ φρεσὶν ἵλαος ἔστω.
Αὐτὰρ ἔπειτά σε δαιτὶ ἐνὶ κλισίῃς ἀρεσάσθω
πιείρῃ, ἵνα μή τι δίκης ἐπιδευὲς ἔχῃσθα.
Ἀτρείδη, σὺ δ' ἔπειτα δικαιότερος καὶ ἐπ' ἄλλῳ
ἔσσεαι· οὐ μὲν γάρ τι νεμεσσητὸν βασιλῆα
ἄνδρ' ἀπαρέσσασθαι, ὅτε τις πρότερος χαλεπήνῃ.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων·
Χαίρω σεῦ, Λαερτιάδη, τὸν μῦθον ἀκούσας·
ἐν μοίρῃ γὰρ πάντα διίκεο καὶ κατέλεξας.
Ταῦτα δ' ἐγὼν ἐθέλω ὀμόσαι, κέλεται δέ με θυμὸς,
οὐδ' ἐπιορκήσω πρὸς δαίμονος. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
μιμνέτω αὖθι τέως, ἐπειγόμενός περ Ἄρηος·

175-178. Ὀμνυέτω δέ τοι.... Bothe : « Versus ταυτολόγοι, putidi, inepti et mali « cohærentes, etc. » Il semble pourtant qu'Ulysse doit rappeler à Agamemnon ce qu'Agamemnon a dit, IX, 132-134, et ce qu'Ulysse a déjà une fois répété, IX, 274-276. Cette satisfaction morale ne peut être qu'agréable à Achille, et par conséquent utile au bien commun. Voyez plus bas la note des vers 187-188.

176-177. Μήποτε τῆς εὐνῆς.... Voyez IX, 133-134 et les notes sur ces deux vers. Voyez aussi IX, 275-276.

177. Ἢ θέμις ἐστὶν,... Ce vers manque dans les meilleurs manuscrits.

178. Καὶ δέ, dans le sens de καὶ δή : et par conséquent.

179. Ἀρεσάσθω, *conciliet sibi*, qu'il mette en bonnes dispositions à son égard. Apollonius : εὐαρεστοῦντα καταστησάτω.

182-183. Βασιλῆα ἄνδρ(α) se rapporte à Achille.

183. Ἀπαρέσσασθαι, *non conciliari*, ne se raccommode point : refuse de se laisser apaiser. La traduction *placare* n'est guère admissible. On détruit la suite des idées, si l'on rapporte βασιλῆα à la personne d'Agamemnon, et si l'on entend, par ἀπαρέσσασθαι, les satisfactions qu'il accorde à Achille. D'ailleurs, ἀπαρέσσασθαι semble ne pouvoir signifier que le contraire de ἀρέσσασθαι. Cependant cette explication était celle que préféraient la plupart des anciens. On la trouve sous plusieurs formes dans les *Scholies*. Alors βασιλῆα est le sujet et ἄνδρα le régime du verbe : οὐ μεμπτὸς γὰρ ὑπάρχει βασιλεὺς, θεραπεύων ἄνδρα ὃν προηδίκησεν. — La phrase d'Homère n'a pas, grammaticalement, un sens net. *Scholies :* ἀμφίβολον διὰ τὴν αἰτιατικήν. Nous sommes donc en droit de l'interpréter d'après le contexte, et suivant l'analogie des idées et des mots.

185. Σεῦ dépend de ἀκούσας, et non de χαίρω. — Τὸν μῦθον, ce discours : un tel discours; un si sage discours.

186. Ἐν μοίρῃ, dans la convenance comme il convenait. *Scholies :* κατὰ τὸ προσῆκον, κατὰ τὸ πρέπον.

187-188. Ταῦτα δ' ἐγὼν ἐθέλω ὀμόσαι,... Ces deux vers perdraient à peu près toute signification, si l'on retranchait la sommation qui les motive, vers 175-176.

189. Τέως, ἐπειγόμενος. Voilà un des

μίμνετε δ' ἄλλοι πάντες ἀολλέες, ὄφρα κε δῶρα
ἐκ κλισίης ἔλθῃσι καὶ ὅρκια πιστὰ τάμωμεν.
Σοὶ δ' αὐτῷ τόδ' ἐγὼν ἐπιτέλλομαι ἠδὲ κελεύω·
κρινάμενος κούρητας ἀριστῆας Παναχαιῶν,
δῶρα ἐμῆς παρὰ νηὸς ἐνεικέμεν, ὅσσ' Ἀχιλῆϊ
χθιζὸν ὑπέστημεν δώσειν, ἀγέμεν τε γυναῖκας.
Ταλθύβιος δέ μοι ὦκα κατὰ στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν
κάπρον ἑτοιμασάτω, ταμέειν Διί τ' Ἠελίῳ τε.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Ἀτρείδη κύδιστε, ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
ἄλλοτέ περ καὶ μᾶλλον ὀφέλλετε ταῦτα πένεσθαι,
ὁππότε τις μεταπαυσωλὴ πολέμοιο γένηται
καὶ μένος οὐ τόσον ἦσιν ἐνὶ στήθεσσιν ἐμοῖσιν.

exemples les plus caractérisés du vers lagare : ως-επ est certainement un trochée, à moins qu'on ne suppose ou le doublement du π, ou le π articulé comme double. La vulgate τέως γε est une correction des Aldes. Plusieurs introduisent καί, devant ἐπειγόμενος. Ce καί, qui se trouve en effet dans plusieurs manuscrits d'ordre inférieur, est une correction de quelque grammairien byzantin, qui n'a pas voulu que le mètre ne fût point irréprochable. — Ἄρηος. Voyez plus haut la note du vers 142.

191. Ὅρκια.... τάμωμεν, *fœdera ferierimus*, que nous ayons conclu traité : que nous ayons fait notre réconciliation. Voyez, pour τάμωμεν, la note II, 124 sur ταμόντες.

193. Κούρητας, synonyme de κούρους : *iuvenes*, des guerriers.

194. Δῶρα ἐμῆς. Quelques-uns proposent de lire δῶρά τ' ἐμῆς. Eustathe dit qu'on écrivait δῶρα δ' ἐμῆς, pour faire disparaître l'hiatus : εἰς θεράπειαν χασμωδίας. D'ailleurs on ne peut supposer le digamma. Bekker a mis δῶρά τ' ἐμῆς, et non δῶρα Ϝεμῆς.

195. Χθιζόν. Voyez plus haut la note du vers 141.

197. Κάπρον, un verrat. On s'est demandé pourquoi Agamemnon immole ici un verrat, tandis qu'au chant III, vers 103 et 246, ce sont deux moutons qui servent de victimes, dans le sacrifice de réconciliation fait par les Troyens et les Grecs. Il n'y a pas de réponse satisfaisante à de pareilles questions. Remarquer, comme font Heyne et d'autres, que les Pélasges immolaient des porcs en sacrifice, et qu'à Olympie les athlètes et les gymnastes égorgeaient un verrat en l'honneur de Jupiter protecteur des serments, c'est ne rien expliquer du tout. — Suivant les anciens, Agamemnon immole un verrat, parce que son serment porte sur des choses du domaine de Vénus. *Scholies :* περὶ ἀφροδισίων ὀμνὺς, κάπρον θύει. C'est bien le cas de dire : *obscurum per obscurius ;* et le commentaire qui suit cette explication n'est guère fait pour diminuer l'obscurité : ἢ ὡς μὴ ἐγνωσμένου τοῖς Ἕλλησι τοῦ περὶ Ἀδώνιδος μύθου, ἢ ὅτι περὶ τοῦ μὴ συγγεγονέναι ὄμνυσι, τὸ ἐναντίον θύων. — Si les enstatiques, comme cela est probable, posaient une question relative au κάπρος, il est douteux que les lytiques aient jamais triomphé d'eux par une vraie solution. Nous regrettons pourtant que la mutilation du manuscrit de Venise nous prive des curieux documents que le scholiaste A avait sans doute accumulés sur le vers 197.

202. Μένος, *ira*, la colère (qui le transporte contre Hector et les Troyens). *Scholies :* κατὰ τῶν πολεμίων ὀργή. La traduction *ardor* est trop vague. On a vu μένεος, I, 103, et μένος, I, 282, dans le

Νῦν δ' οἱ μὲν κέαται δεδαϊγμένοι, οὓς ἐδάμασσεν
Ἕκτωρ Πριαμίδης, ὅτε οἱ Ζεὺς κῦδος ἔδωκεν,
ὑμεῖς δ' ἐς βρωτὺν ὀτρύνετον· ἦ τ' ἂν ἔγωγε
νῦν μὲν ἀνώγοιμι πτολεμίζειν υἷας Ἀχαιῶν
νήστιας, ἀκμήνους, ἅμα δ' ἠελίῳ καταδῦντι
τεύξεσθαι μέγα δόρπον, ἐπὴν τισαίμεθα λώβην.
Πρὶν δ' οὔπως ἂν ἔμοιγε φίλον κατὰ λαιμὸν ἰείη
οὐ πόσις οὐδὲ βρῶσις, ἑταίρου τεθνηῶτος,
ὅς μοι ἐνὶ κλισίῃ, δεδαϊγμένος ὀξέϊ χαλκῷ,
κεῖται, ἀνὰ πρόθυρον τετραμμένος· ἀμφὶ δ' ἑταῖροι
μύρονται· τό μοι οὔτι μετὰ φρεσὶ ταῦτα μέμηλεν,
ἀλλὰ φόνος τε καὶ αἷμα, καὶ ἀργαλέος στόνος ἀνδρῶν.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ὦ Ἀχιλεῦ, Πηλέος υἱέ, μέγα φέρτατ' Ἀχαιῶν,
κρείσσων εἷς ἐμέθεν καὶ φέρτερος οὐκ ὀλίγον περ
ἔγχει, ἐγὼ δέ κε σεῖο νοήματί γε προβαλοίμην
πολλόν· ἐπεὶ πρότερος γενόμην καὶ πλείονα οἶδα.
Τῷ τοι ἐπιτλήτω κραδίη μύθοισιν ἐμοῖσιν.
Αἶψά τε φυλόπιδος πέλεται κόρος ἀνθρώποισιν,

sens de *iræ* et de *iram*. — Ἦσιν pour ἦ : *sit*, soit.

205. Ὑμεῖς.... ὀτρύνετον. Le verbe est au duel, parce qu'Achille s'adresse à Agamemnon et à Ulysse.

207. Ἀκμήνους. Ici, l'adjectif ἄκμηνος, non seulement exprime la même idée que νῆστις, mais il enchérit encore sur νῆστις. Voyez plus haut la note du vers 163. *Scholies :* νῆστις μὲν ὁ οὐ πάντως λιμώττων· ἄκμηνος δὲ, ὁ εἰς ἀκμὴν ἥκων τοῦ πεινῆν καὶ δεόμενος τοῦ φαγεῖν.

208. Λώβην, *contumeliam*, l'affront (de la défaite), c'est-à-dire le déshonneur infligé aux Grecs par le succès des Troyens.

209. Ἰείη, *vulgo* ἱείη avec l'esprit rude. Ἰείη est pour ἴοι, de εἶμι, aller (par conséquent, passer, descendre) ; ce n'est point un temps de ἵημι, lancer.

210. Οὐ πόσις.... Ce vers se termine par trois spondées.

212. Ἀνὰ πρόθυρον τετραμμένος. On plaçait les cadavres dans le vestibule, les talons sur le seuil de la porte, la tête plus élevée que les pieds, la face tournée vers l'extérieur. *Scholies :* κεῖται ἐπὶ τὴν θύραν ὁρῶν, ὅ ἐστι τετραμμένους ἐν αὐτῇ ἔχων τοὺς πόδας. On considérait le mort comme partant pour une autre demeure, et ayant quitté déjà celle où il ne reviendrait plus.

213. Τό équivaut à διὰ τοῦτο ou à διό : *ideo* ou *quare*, en conséquence. — Ταῦτα, les choses en question, c'est-à-dire le boire et le manger.

216. Πηλέος, dissyllabe. Barnes et d'autres écrivent, Πηλῆος. Avec cette leçon, υἱέ compte comme ayant la première brève. Voyez la note VI, 130 sur υἱός.

217. Εἷς, tu es.

218-219. Προβαλοίμην πολλόν. Les héros d'Homère disent tout ce qu'ils pensent, même quand il s'agit de leur propre personne.

220. Ἐπιτλήτω, ait patience : ne regimbe pas ; se résigne ; acquiesce.

221-227. Αἶψά τε φυλόπιδος.... Ces ré-

ἧστε πλείστην μὲν καλάμην χθονὶ χαλκὸς ἔχευεν·
ἄμητος δ' ὀλίγιστος, ἐπὴν κλίνῃσι τάλαντα
Ζεύς, ὅστ' ἀνθρώπων ταμίης πολέμοιο τέτυκται.
Γαστέρι δ' οὔπως ἔστι νέκυν πενθῆσαι Ἀχαιούς·
λίην γὰρ πολλοὶ καὶ ἐπήτριμοι ἤματα πάντα
πίπτουσιν· πότε κέν τις ἀναπνεύσειε πόνοιο;
Ἀλλὰ χρὴ τὸν μὲν καταθάπτειν ὅς κε θάνῃσιν,
νηλέα θυμὸν ἔχοντας, ἐπ' ἤματι δακρύσαντας·
ὅσσοι δ' ἂν πολέμοιο περὶ στυγεροῖο λίπωνται,
μεμνῆσθαι πόσιος καὶ ἐδητύος, ὄφρ' ἔτι μᾶλλον
ἀνδράσι δυσμενέεσσι μαχώμεθα νωλεμὲς αἰεί,
ἑσσάμενοι χροῒ χαλκὸν ἀτειρέα. Μηδέ τις ἄλλην
λαῶν ὀτρυντὺν ποτιδέγμενος ἰσχανάασθω·
ἥδε γὰρ ὀτρυντὺς κακὸν ἔσσεται, ὅς κε λίπηται
νηυσὶν ἐπ' Ἀργείων· ἀλλ' ἀθρόοι ὁρμηθέντες
Τρωσὶν ἐφ' ἱπποδάμοισιν ἐγείρομεν ὀξὺν Ἄρηα.
Ἦ, καὶ Νέστορος υἷας ὀπάσσατο κυδαλίμοιο,

flexions générales sur la guerre supposent, pour prémisse ou pour conclusion, la proposition suivante : « Il ne faut pas aller au combat le ventre vide. » Eustathe : δεῖ οὖν τηνικαῦτα μὴ λιμώττειν τοὺς μαχητάς. Si la guerre offrait par elle-même des satisfactions suffisantes, Ulysse serait de l'avis d'Achille. Mais aux misères dont elle est pleine il ne faut pas ajouter les tortures d'un estomac tiraillé par la faim.

225. Οὔπως, *haudquaquam*, point du tout : nullement.

226-229. Λίην γὰρ πολλοί.... Cicéron, *Tusculanes*, III, 27 : « Namque nimis « multos atque omni luce cadentes Cernimus, ut nemo possit mœrore vacare. « Quo magis est æquum tumulis mandare « peremptos Firmo animo, et luctum lacrimis finire diurnis. »

229. Νηλέα est pris en bonne part : *ferme*, et non *impitoyable*. — Ἐπ' ἤματι δακρύσαντας, ayant pleuré un jour, c'est-à-dire bornant nos larmes au jour des funérailles. Voyez, dans la note précédente, la traduction de Cicéron. *Scholies :* μίαν ἡμέραν κλαύσαντας.

230. Ἂν.... περὶ.... λίπωνται, *superfuerint*, ont pu échapper : ont eu la chance d'échapper.

232. Μαχώμεθα, que nous combattions. Ulysse, en passant ainsi de la troisième personne à la première, comprend Achille parmi ceux dont il parle, et l'invite indirectement à faire comme eux.

234. Ἰσχανάασθω, *contineat se*, se tienne immobile. Ulysse veut que personne ne manque à l'appel qu'il fait, à l'ordre qu'il donne en ce moment.

235-236. Ἥδε γὰρ ὀτρυντὺς..., car cet appel-ci sera funeste à qui resterait près des navires; car qui resterait près des navires serait puni de n'avoir point obéi à mon appel; car qui manquera à mon appel ne le fera pas sans avoir à s'en repentir. Eustathe explique ἥδε ὀτρυντύς par ἡ δευτέρα ὀτρυντύς : le second appel. Il faut sous-entendre alors : dans le cas où on serait obligé de le faire. En effet, ce second appel montrerait ceux qui n'ont pas répondu au premier, et les désignerait au châtiment. Des deux façons, c'est la même pensée.

237. Ἐγείρομεν est au subjonctif, pour ἐγείρωμεν.

238. Νέστορος υἷας : Antilochus et Thra-

Φυλείδην τε Μέγητα, Θόαντά τε Μηριόνην τε,
καὶ Κρειοντιάδην Λυκομήδεα, καὶ Μελάνιππον.
Βὰν δ' ἴμεν ἐς κλισίην Ἀγαμέμνονος Ἀτρείδαο.
Αὐτίκ' ἔπειθ' ἅμα μῦθος ἔην, τετέλεστο δὲ ἔργον·
ἑπτὰ μὲν ἐκ κλισίης τρίποδας φέρον, οὕς οἱ ὑπέστη,
αἴθωνας δὲ λέβητας ἐείκοσι, δώδεκα δ' ἵππους·
ἐκ δ' ἄγον αἶψα γυναῖκας, ἀμύμονα ἔργα ἰδυίας,
ἕπτ', ἀτὰρ ὀγδοάτην, Βρισηΐδα καλλιπάρηον.
Χρυσοῦ δὲ στήσας Ὀδυσεὺς δέκα πάντα τάλαντα,
ἦρχ', ἅμα δ' ἄλλοι δῶρα φέρον κούρητες Ἀχαιῶν·
καὶ τὰ μὲν ἐν μέσσῃ ἀγορῇ θέσαν. Ἂν δ' Ἀγαμέμνων
ἵστατο· Ταλθύβιος δὲ, θεῷ ἐναλίγκιος αὐδὴν,
κάπρον ἔχων ἐν χερσὶ, παρίστατο ποιμένι λαῶν.
Ἀτρείδης δὲ ἐρυσσάμενος χείρεσσι μάχαιραν,
ἥ οἱ πὰρ ξίφεος μέγα κουλεὸν αἰὲν ἄωρτο,
κάπρου ἀπὸ τρίχας ἀρξάμενος, Διὶ χεῖρας ἀνασχὼν,
εὔχετο· τοὶ δ' ἄρα πάντες ἐπ' αὐτόφιν εἵατο σιγῇ
Ἀργεῖοι, κατὰ μοῖραν, ἀκούοντες βασιλῆος.
Εὐξάμενος δ' ἄρα εἶπεν, ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν·
"Ἴστω νῦν Ζεὺς πρῶτα, θεῶν ὕπατος καὶ ἄριστος,
Γῆ τε καὶ Ἠέλιος, καὶ Ἐρινύες, αἵθ' ὑπὸ γαῖαν

symède. — Ὀπάσσατο, il choisit pour assistants. *Scholies :* ὀπαδοὺς ἔλαβε.

240. Μελάνιππον. Ce guerrier n'a point encore paru dans l'*Iliade*. Deux Mélanippe y ont été nommés, VIII, 276 et XV, 576; mais tous les deux étaient des Troyens.

242. Αὐτίκ' ἔπειθ' ἅμα.... C'est évidemment le proverbe ἅμ' ἔπος, ἅμ' ἔργον, et le *dictum, factum* des Latins. C'est notre *aussitôt dit, aussitôt fait.*

243-247. Ἑπτὰ μὲν ἐκ κλισίης.... Voy. IX, 122-123, 128, 131-132, et les notes sur ces cinq vers.

247. Στήσας, ayant fait tenir (sur la balance) : ayant pesé. Eustathe : τεχνική ἐστι λέξις, ἀντὶ τοῦ σταθμήσας.

248. Κούρητες. Voyez plus haut la note du vers 193.

252-253. Ἀτρείδης δὲ ἐρυσσάμενος.... Voyez III, 271-272 et les notes sur ces deux vers.

254. Ἀπὸ.... ἀρξάμενος, ayant coupé comme prémices. — Τρίχας, des poils (de la tête).

255. Ἐπ' αὐτόφιν, *ibidem*, là-même : sur le lieu de la cérémonie. *Scholies :* ἐπ' αὐτοῦ τοῦ τόπου. Quelques modernes traduisent ἐπ' αὐτόφιν par *ad hæc* (en outre) et d'autres par *his factis* (durant la cérémonie). En effet, αὐτόφι peut être pris pour αὐτοῖς aussi bien que pour αὐτοῦ. Il est même quelquefois pour αὐτῷ et pour αὐτῶν.

256. Κατὰ μοῖραν, selon la convenance : dans une attitude respectueuse.

258-260. Ἴστω νῦν Ζεὺς.... Comparez cette invocation avec le passage analogue, III, 276-279.

ἀνθρώπους τίνυνται, ὅτις κ' ἐπίορκον ὀμόσσῃ·
μὴ μὲν ἐγὼ κούρῃ Βρισηΐδι χεῖρ' ἐπενεῖκαι,
οὔτ' εὐνῆς πρόφασιν κεχρημένος, οὔτε τευ ἄλλου·
ἀλλ' ἔμεν' ἀπροτίμαστος ἐνὶ κλισίῃσιν ἐμῇσιν.
Εἰ δέ τι τῶνδ' ἐπίορκον, ἐμοὶ θεοὶ ἄλγεα δοῖεν
πολλὰ μάλ', ὅσσα διδοῦσιν ὅτις σφ' ἀλίτηται ὀμόσσας.
Ἦ, καὶ ἀπὸ στόμαχον κάπρου τάμε νηλέϊ χαλκῷ·
τὸν μὲν Ταλθύβιος πολιῆς ἁλὸς ἐς μέγα λαῖτμα
ῥῖψ' ἐπιδινήσας, βόσιν ἰχθύσιν· αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
ἀνστὰς Ἀργείοισι φιλοπτολέμοισι μετηύδα·
Ζεῦ πάτερ, ἦ μεγάλας ἄτας ἄνδρεσσι διδοῖσθα.
Οὐκ ἂν δήποτε θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἐμοῖσιν
Ἀτρεΐδης ὤρινε διαμπερές, οὐδέ κε κούρην
ἦγεν ἐμεῦ ἀέκοντος, ἀμήχανος· ἀλλά ποθι Ζεὺς
ἤθελ' Ἀχαιοῖσιν θάνατον πολέεσσι γενέσθαι.
Νῦν δ' ἔρχεσθ' ἐπὶ δεῖπνον, ἵνα ξυνάγωμεν Ἄρηα.
Ὣς ἄρ' ἐφώνησεν, λῦσεν δ' ἀγορὴν αἰψηρήν.

261-262. Ἐγὼ.... κεχρημένος. Il faudrait ἐμέ et κεχρημένον, si l'on expliquait l'infinitif ἐπενεῖκαι comme dépendant de ἴστω. On doit donc sous-entendre : ὄμνυμι, je jure. La traduction *nequaquam ego.... intuli* (édition Didot) suppose ἔνεικα, et n'est point admissible en regard de ἐνεῖκαι : *intulisse*, avoir porté. Aucun manuscrit ni aucune édition ne donne ἔνεικα. Bothe propose de lire ἔσω (chez moi), au lieu de ἐγώ (moi), et κεχρημένον. Ce changement rendrait l'explication grammaticale régulière, et dispenserait de l'ellipse. Mais cette correction ne s'appuie que sur des conjectures.

262. Πρόφασιν est pris adverbialement : *prætextu*, c'est-à-dire *causa ;* dans le but ; ayant pour objet. — Κεχρημένος, sous-entendu αὐτῇ. — Οὔτε τευ ἄλλου, sous-entendu πρόφασιν : ni pour aucune autre chose (indigne), c'est-à-dire pour aucun travail servile.

263. Ἀπροτίμαστος, sans être touchée : intacte. Apollonius : ἄψαυστος, ἄθικτος· τὸ γὰρ μάσασθαι ἐπὶ τοῦ ἅψασθαι.

266. Ἦ, καὶ ἀπὸ στόμαχον.... Voyez III, 292 et les notes sur ce vers.

267-268. Πολιῆς ἁλὸς ἐς μέγα λαῖτμα ῥῖψ(ε). Au chant III, vers 293, les victimes sont laissées à terre, et ensuite, vers 310, Priam les emporte dans son char : « Ex « quo intelligas, non prorsus ejusdem atque « illud generis esse hoc sacrificium, sed « lustrationem, qua deos adhuc iratos sibi « propter admissa placat Agamemnon, « abjectis in mare καθάρμασι, seu piacu« culis. » [Bothe.] Au chant premier, Agamemnon ordonne une purification après la peste, et on jette dans la mer les λύματα, les objets souillés par le contact des pestiférés. Voyez I, 314-315.

270. Διδοῖσθα, forme éolienne pour διδοῖς, de διδόω pour δίδωμι. On écrit aussi δίδοισθα, qui se rattache à δίδωμι luimême.

273. Ἀμήχανος, *sui impotens*, ne maîtrisant point sa passion : se laissant aller à sa passion. — Ἀλλά suppose l'ellipse d'une proposition entière : s'il n'y avait eu là que deux mortels en présence l'un de l'autre ; si le malentendu n'avait été aigri par une divinité jalouse.

276. Αἰψηρήν (*citam*) pour αἰψηρῶς : en toute hâte. C'est l'explication d'Aris-

Οἱ μὲν ἄρ' ἐσκίδναντο ἑὴν ἐπὶ νῆα ἕκαστος·
δῶρα δὲ Μυρμιδόνες μεγαλήτορες ἀμφεπένοντο,
βὰν δ' ἐπὶ νῆα φέροντες Ἀχιλλῆος θείοιο·
καὶ τὰ μὲν ἐν κλισίῃσι θέσαν, κάθισαν δὲ γυναῖκας·
ἵππους δ' εἰς ἀγέλην ἔλασαν θεράποντες ἀγαυοί.
  Βρισηῒς δ' ἄρ' ἔπειτ', ἰκέλη χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ,
ὡς ἴδε Πάτροκλον δεδαϊγμένον ὀξέϊ χαλκῷ,
ἀμφ' αὐτῷ χυμένη λίγ' ἐκώκυε, χερσὶ δ' ἄμυσσεν
στήθεά τ' ἠδ' ἁπαλὴν δειρὴν ἰδὲ καλὰ πρόσωπα.
Εἶπε δ' ἄρα κλαίουσα γυνὴ εἰκυῖα θεῇσιν·
  Πάτροκλέ μοι δειλῇ πλεῖστον κεχαρισμένε θυμῷ,
ζωὸν μέν σε ἔλειπον ἐγὼ κλισίηθεν ἰοῦσα·
νῦν δέ σε τεθνηῶτα κιχάνομαι, ὄρχαμε λαῶν,
ἂψ ἀνιοῦσ'· ὥς μοι δέχεται κακὸν ἐκ κακοῦ αἰεί.
Ἄνδρα μέν, ᾧ ἔδοσάν με πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
εἶδον πρὸ πτόλιος δεδαϊγμένον ὀξέϊ χαλκῷ·
τρεῖς τε κασιγνήτους, τούς μοι μία γείνατο μήτηρ,
κηδείους, οἳ πάντες ὀλέθριον ἦμαρ ἐπέσπον.
Οὐδὲ μὲν οὐδέ μ' ἔασκες, ὅτ' ἄνδρ' ἐμὸν ὠκὺς Ἀχιλλεὺς
ἔκτεινεν, πέρσεν δὲ πόλιν θείοιο Μύνητος,

tarque. Heyne voit une vraie épithète dans αἰψηρήν, et non point un complément de l'idée exprimée par le verbe. C'est, selon lui, ou l'assemblée se hâtant de se dissoudre aussitôt le signal donné, ou l'assemblée qui s'était hâtée de se former pour recevoir les communications des chefs.

279. Βὰν δ' ἐπὶ νῆα.... Ce vers se termine par trois spondées.

284-285. Λίγ' ἐκώκυε,... Virgile, *Énéide*, IV, 673 : « Unguibus ora soror « fœdans et pectora pugnis Per medios « ruit, ac morientem nomine clamat. »

284. Ἀμφ(ὶ).... χυμένη, *circumfusa*, s'étant répandue autour : ayant embrassé. Cette expression est parfaitement commentée dans les *Scholies :* πρὸς τὸ ἁπαλὸν τοῦ γυναικείου σώματος· ἡ συντομία τῆς φράσεως τὸ περιπαθὲς αὐτῆς καὶ σπουδαῖον ἐμφαίνει.

290. Μοι δέχεται, succède pour moi. Il faut prendre δέχεται dans le sens de διαδέχεται. Quelques-uns expliquent δέχεται comme un passif : *mihi accipitur* (*accipitur a me*), est mon partage. Le sens, au fond, est le même.

291. Ἄνδρα : Mynès. Voyez le vers 296.

292. Πρὸ πτόλιος, devant la ville : sous les murs de Lyrnesse.

293. Μοι μία. Voyez la note III, 238. On peut traduire aussi : *ma propre* (mère).

294. Κηδείους, épithète des frères : *dilectos*, chéris. *Scholies :* προσφιλεῖς, πεφροντισμένους μοι. D'autres expliquent comme s'il y avait, καὶ κηδείους (et mes proches). On pense qu'Apollonius, qui donne cette interprétation, lisait κηδείους θ' οἳ....

296. Πόλιν.... Μύνητος. La ville de Mynès est Lyrnesse, où Briséis avait été prise par Achille. Mynès était le mari de Briséis et le roi de Lyrnesse.

κλαίειν, ἀλλά μ' ἔφασκες Ἀχιλλῆος θείοιο
κουριδίην ἄλοχον θήσειν, ἄξειν τ' ἐνὶ νηυσὶν
ἐς Φθίην, δαίσειν δὲ γάμον μετὰ Μυρμιδόνεσσιν.
Τῷ σ' ἄμοτον κλαίω τεθνηότα, μείλιχον αἰεί.
Ὣς ἔφατο κλαίουσ'· ἐπὶ δὲ στενάχοντο γυναῖκες,
Πάτροκλον πρόφασιν, σφῶν δ' αὐτῶν κήδε' ἑκάστη.
Αὐτὸν δ' ἀμφὶ γέροντες Ἀχαιῶν ἠγερέθοντο,
λισσόμενοι δειπνῆσαι· ὁ δ' ἠρνεῖτο στεναχίζων·
Λίσσομαι, εἴ τις ἔμοιγε φίλων ἐπιπείθεθ' ἑταίρων,
μή με πρὶν σίτοιο κελεύετε μηδὲ ποτῆτος
ἄσασθαι φίλον ἦτορ· ἐπεί μ' ἄχος αἰνὸν ἱκάνει.
Δύντα δ' ἐς ἠέλιον μενέω καὶ τλήσομαι ἔμπης.
Ὣς εἰπὼν, ἄλλους μὲν ἀπεσκέδασεν βασιλῆας,
δοιὼ δ' Ἀτρείδα μενέτην καὶ δῖος Ὀδυσσεὺς,
Νέστωρ Ἰδομενεύς τε, γέρων θ' ἱππηλάτα Φοῖνιξ,
τέρποντες πυκινῶς ἀκαχήμενον· οὐδέ τι θυμῷ
τέρπετο, πρὶν πολέμου στόμα δύμεναι αἱματόεντος.
Μνησάμενος δ' ἀδινῶς ἀνενείκατο, φώνησέν τε·
Ἦ ῥά νύ μοί ποτε καὶ σὺ, δυσάμμορε, φίλταθ' ἑταίρων,
αὐτὸς ἐνὶ κλισίῃ λαρὸν παρὰ δεῖπνον ἔθηκας

297. Κλαίειν,... Ce vers se termine par trois spondées.

298. Κουριδίην ἄλοχον θήσειν ne dit point que Patrocle s'engageait à faire épouser dès lors Briséis par Achille, mais qu'il lui promettait qu'Achille la traiterait en épouse légitime, ne lui imposerait pas de travaux serviles, ne la vendrait pas comme esclave, en attendant qu'à son retour dans Phthie il en fît vraiment sa femme. *Scholies :* εἰς δὲ τὸ κουριδίην λείπει τὸ ὡς.

301. Γυναῖκες. Il s'agit des sept femmes de Lesbos amenées avec Briséis. Les plaintes de Briséis ont ravivé en elles le souvenir de leurs propres infortunes; et voilà pourquoi elles pleurent et gémissent.

302. Πρόφασιν (*specie*, en apparence) n'indique que le fait. En les voyant pleurer, on croirait qu'elles pleurent sur Patrocle. Il n'y a aucune intention de leur part de faire croire qu'elles pleurent réellement sur Patrocle. Elles ne l'avaient peut-être jamais vu; et certainement elles n'avaient aucune affection pour lui. Le poëte dit simplement quelle était la vraie source de leurs larmes. Ceux qui blâment ces pauvres captives de *pleurer par intérêt* ne savent ce qu'ils disent; et Homère a été un peintre fidèle du cœur humain.

303. Αὐτόν, lui-même (Achille).

304. Λισσόμενοι, sous-entendu αὐτόν.

313. Πολέμου στόμα, le gouffre béant de la guerre. Voyez la note X, 8.

314. Ἀδινῶς ἀνενείκατο, il tira abondamment en haut (son haleine) : il poussa un profond soupir.

315. Καὶ σύ, toi aussi, c'est-à-dire comme ceux qui m'invitent maintenant. Dübner : « Les exhortations des chefs qui engagent Achille à prendre quelque nourriture, réveillent dans son esprit le souvenir des repas que Patrocle lui servait chaque jour avant l'heure du combat. »

316. Λαρόν, *dulce*, savoureux. La

αἶψα καὶ ὀτραλέως, ὁπότε σπερχοίατ' Ἀχαιοὶ
Τρωσὶν ἐφ' ἱπποδάμοισι φέρειν πολύδακρυν Ἄρηα.
Νῦν δὲ σὺ μὲν κεῖσαι δεδαϊγμένος· αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ
ἄκμηνον πόσιος καὶ ἐδητύος, ἔνδον ἐόντων,
σῇ ποθῇ. Οὐ μὲν γάρ τι κακώτερον ἄλλο πάθοιμι,
οὐδ' εἴ κεν τοῦ πατρὸς ἀποφθιμένοιο πυθοίμην,
ὅς που νῦν Φθίηφι τέρεν κατὰ δάκρυον εἴβει
χήτεϊ τοιοῦδ' υἷος· ὁ δ' ἀλλοδαπῷ ἐνὶ δήμῳ
εἵνεκα ῥιγεδανῆς Ἑλένης Τρωσὶν πολεμίζω·
ἠὲ τὸν ὃς Σκύρῳ μοι ἔνι τρέφεται φίλος υἱός,
εἴ που ἔτι ζώει γε Νεοπτόλεμος θεοειδής.

traduction *lautum* exagère le sens du mot grec.

320. Ἄκμηνον. Voyez plus haut les notes des vers 163 et 207.

321. Κακώτερον, plus funeste. Sous-entendez : que ta mort.

324. Τοιοῦδ' υἷος, *talis filii*, d'un fils tel (que moi). — Ὁ équivaut à ἐγώ, quoiqu'il signifie οὗτος, lui. En effet, il est le sujet du verbe πτολεμίζω.

326. Ἠὲ τὸν ὃς Σκύρῳ.... Nous retrouvons enfin ici le secours du manuscrit de Venise et des *Scholies* A, qui nous faisaient défaut depuis le vers 126. — Τόν, sous-entendu ἀποφθίμενον πυθοίμην. Le verbe πυνθάνομαι se construit avec le génitif ou avec l'accusatif. Quelques-uns expliquent τόν, en sous-entendant la préposition διά. Il vaut mieux l'expliquer par une incohérence grammaticale.

326-333. Φίλος υἱός,... La mention de Néoptolème ou Pyrrhus, dans l'*Iliade*, a lieu de nous surprendre. Phœnix a dit expressément, IX, 439-441, qu'il a mené Achille presque enfant, de Phthie au camp d'Agamemnon, c'est à-dire à Aulis. Homère ignore donc et le séjour d'Achille à Scyros, et son déguisement sous des habits de fille. Homère ignore même l'existence de Lycomède et de Déidamie. Il dit, IX, 668, qu'Achille a pris la ville de Scyros, et que le roi de Scyros se nommait Ényée. On peut dire qu'il a eu Néoptolème à Scyros pendant sa guerre contre Ényée, et qu'il l'y a laissé dans sa famille maternelle. Alors Lycomède aurait été roi de quelque canton de l'île, sinon de la ville de Scyros, et probablement l'allié d'Achille dans la guerre contre Ényée; et c'est Lycomède qui aurait probablement succédé à Ényée comme maître de la ville. Il faut bien que les critiques alexandrins aient trouvé quelque moyen de résoudre la difficulté, car ils n'ont point signalé ici d'interpolation. Un seul de ces huit vers (327) a inspiré des doutes, mais pour des raisons qui n'ont aucun rapport avec les contradictions que nous venons de signaler. En tout cas, le Néoptolème dont il est question ici ne peut être qu'un enfant de sept à huit ans au plus, et par conséquent n'a rien de commun avec ce Pyrrhus qui vient, un an après l'action de l'*Iliade*, continuer et achever l'œuvre d'Achille. Celui-ci est mentionné, il est vrai, dans l'*Odyssée* (III, 188-189). Mais les poëtes grecs ne se sont jamais beaucoup embarrassés des anachronismes. Ils font leurs personnages jeunes ou vieux, suivant les besoins de la fable. Voyez, par exemple, combien d'invraisemblances chronologiques ils ont accumulées dans la légende d'OEdipe, qui est presque tout entière de leur invention. Dès qu'Achille est mort, il leur faut un autre Achille; et le héros a un fils adulte neuf ou dix ans après le temps où lui-même était encore νήπιος, et n'avait peut-être pas quinze ans.

327. Εἴ που ἔτι ζώει.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Suivant Callistrate, Aristophane de Byzance regardait ce vers comme interpolé : « Achille, disait Aristophane, ne peut guère douter que son fils ne soit vivant; et il ne doit pas

Πρὶν μὲν γάρ μοι θυμὸς ἐνὶ στήθεσσιν ἐώλπει
οἶον ἐμὲ φθίσεσθαι ἀπ' Ἄργεος ἱπποβότοιο
αὐτοῦ ἐνὶ Τροίῃ, σὲ δέ τε Φθίηνδε νέεσθαι,
ὡς ἄν μοι τὸν παῖδα θοῇ ἐνὶ νηῒ μελαίνῃ
Σκυρόθεν ἐξαγάγοις, καί οἱ δείξειας ἕκαστα,
κτῆσιν ἐμὴν δμῶάς τε, καὶ ὑψερεφὲς μέγα δῶμα.
Ἤδη γὰρ Πηλῆά γ' ὀΐομαι ἢ κατὰ πάμπαν
τεθνάμεν, ἤ που τυτθὸν ἔτι ζώοντ' ἀκάχησθαι,
γήραΐ τε στυγερῷ, καὶ ἐμὴν ποτιδέγμενον αἰεὶ
λυγρὴν ἀγγελίην, ὅτ' ἀποφθιμένοιο πύθηται.
Ὣς ἔφατο κλαίων· ἐπὶ δὲ στενάχοντο γέροντες,
μνησάμενοι τὰ ἕκαστος ἐνὶ μεγάροισιν ἔλειπον.
Μυρομένους δ' ἄρα τούσγε ἰδὼν ἐλέησε Κρονίων,
αἶψα δ' Ἀθηναίην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Τέκνον ἐμὸν, δὴ πάμπαν ἀποίχεαι ἀνδρὸς ἑῆος.
Ἦ νύ τοι οὐκέτι πάγχυ μετὰ φρεσὶ μέμβλετ' Ἀχιλλεύς;
Κεῖνος ὅγε προπάροιθε νεῶν ὀρθοκραιράων
ἧσται ὀδυρόμενος ἕταρον φίλον· οἱ δὲ δὴ ἄλλοι
οἴχονται μετὰ δεῖπνον, ὁ δ' ἄκμηνος καὶ ἄπαστος.
Ἀλλ' ἴθι οἱ νέκταρ τε καὶ ἀμβροσίην ἐρατεινὴν
στάξον ἐνὶ στήθεσσ', ἵνα μή μιν λιμὸς ἵκηται.

donner à cet enfant l'épithète de θεοειδής. » On peut répondre au critique, que Scyros est loin de la Troade, et qu'il y a plusieurs années sans doute qu'Achille n'a eu des nouvelles de Néoptolème. Quant à l'épithète, elle est de celles dont Homère a le plus usé, et même abusé; et Achille, en disant Νεοπτόλεμος θεοειδής, n'a pas dit plus que ne signifierait, en français, *mon beau Néoptolème*. Ce qui serait une présomption plus grave contre l'authenticité du vers, c'est la variante citée, d'après d'anciens textes, par Aristophane de Byzance : Εἴ που ἔτι ζώει γε Πυρῆς ἐμός, ὃν κατέλειπον. Aristarque semble avoir adopté les motifs d'athétèse allégués par Aristophane. Nous croyons qu'on peut maintenir le vers, dès qu'on garde celui qui le précède et ceux qui le suivent.

329. Ἄργεος. C'est l'Argos pélasgique, la Thessalie, le pays des bons chevaux.

331. Μοι est explétif, puisqu'Achille, à ce moment-là, serait mort. Mais on peut prendre μοι παῖδα, si l'on veut, comme l'équivalent pur et simple de ἐμὸν παῖδα : mon fils. — Ἐνί. Ancienne variante, σύν.

336-337. Ποτιδέγμενον.... λυγρὴν ἀγγελίην. Pélée connaissait par Thétis la destinée d'Achille, et ne comptait point le revoir.

339. Ἔλειπον. Villoison, ἔλειπεν.

342. Ἑῆος. Zénodote, ἑοῖο.

343. Μέμβλετ(αι) pour μεμέληται : *curæ est*, est l'objet de soins. *Scholies* : μέλει. On peut aussi prendre μέμβλετ' pour μέμβλετο, le plus-que-parfait. Le sens sera le même.

344. Κεῖνος ὅγε.... Ce vers se termine par trois spondées.

Ὣς εἰπὼν ὤτρυνε πάρος μεμαυῖαν Ἀθήνην·
ἡ δ', ἅρπῃ εἰκυῖα τανυπτέρυγι, λιγυφώνῳ,
οὐρανοῦ ἐκ κατέπαλτο δι' αἰθέρος. Αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
αὐτίκα θωρήσσοντο κατὰ στρατόν· ἡ δ' Ἀχιλῆϊ
νέκταρ ἐνὶ στήθεσσι καὶ ἀμβροσίην ἐρατεινὴν
στάξ', ἵνα μή μιν λιμὸς ἀτερπὴς γούναθ' ἵκοιτο·
αὐτὴ δὲ πρὸς πατρὸς ἐρισθενέος πυκινὸν δῶ
ᾤχετο. Τοὶ δ' ἀπάνευθε νεῶν ἐχέοντο θοάων.
Ὡς δ' ὅτε ταρφειαὶ νιφάδες Διὸς ἐκποτέονται,
ψυχραί, ὑπὸ ῥιπῆς αἰθρηγενέος Βορέαο·
ὣς τότε ταρφειαὶ κόρυθες, λαμπρὸν γανόωσαι,
νηῶν ἐκφορέοντο, καὶ ἀσπίδες ὀμφαλόεσσαι,
θώρηκές τε κραταιγύαλοι καὶ μείλινα δοῦρα.
Αἴγλη δ' οὐρανὸν ἷκε, γέλασσε δὲ πᾶσα περὶ χθὼν
χαλκοῦ ὑπὸ στεροπῆς· ὑπὸ δὲ κτύπος ὤρνυτο ποσσὶν
ἀνδρῶν· ἐν δὲ μέσοισι κορύσσετο δῖος Ἀχιλλεύς.
Τοῦ καὶ ὀδόντων μὲν καναχὴ πέλε· τὼ δέ οἱ ὄσσε

349. Ὣς εἰπὼν.... Voyez IV, 73 et la note sur ce vers.

350. Ἅρπῃ. On ignore quel est exactement l'oiseau de proie qu'Homère nomme ici *harpé*. Didyme : εἶδος ὀρνέου· τινὲς ἰκτῖνον καλοῦσιν, ἕτεροι δὲ φήνην. Il est probable c'est une sorte d'aigle.

351. Οὐρανοῦ ἐκ κατέπαλτο. Villoison, οὐρανοῦ ἐκκατέπαλτο. Cette leçon a été adoptée par Bekker et Fæsi.

354. Στάξ', c'est-à-dire ἔσταξε : *instillavit*, elle versa goutte à goutte. — Λιμός. C'est l'antécédent pour le conséquent ; la faim, pour l'accablement produit par la faim.

357. Διὸς ἐκποτέονται, *a Jove devolant*, tombent rapidement de Jupiter, c'est-à-dire du haut des airs. *Scholies :* ἐξ ἀέρος. Quelques-uns entendent : νιφάδες Διός. Mais la préposition ἐκ, qui est dans le verbe, doit avoir une valeur, et elle a besoin d'un complément.

361. Κραταιγύαλοι, ayant de solides γύαλα : formées d'un solide plastron et d'une solide carapace. Voyez la note V, 99.

362. Γέλασσε, *risit*, ou plutôt *ridebat :* s'égayait ; brillait.

365-368. Τοῦ καὶ ὀδόντων.... On met ordinairement ces quatre vers entre crochets. Ils sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise, et accompagnés de cette note : ἀθετοῦνται στίχοι τέσσαρες· γελοῖον γὰρ τὸ βρυχᾶσθαι τὸν Ἀχιλλέα, ἥ τε συνέπεια οὐδὲν ζητεῖ διαγραφέντων αὐτῶν. Mais une autre note, où est invoqué le témoignage d'Antipater de Sidon, nous apprend qu'Aristarque, qui les avait d'abord condamnés, effaça plus tard ses obels, et reconnut que le passage était excellent (ποιητικὸν νομίσαντα τὸ τοιοῦτο). Ainsi le texte du manuscrit de Venise correspondrait à la première recension d'Aristarque, et non à la seconde. C'est la seconde qui était ici la bonne. Ce passage est un de ceux dont s'est inspiré directement Virgile. *Énéide*, XII, 101 : « His agitur furiis, totoque ardentis ab ore « Scintillæ absistunt ; oculis micat acribus « ignis. » Suivant Ammonius, Aristarque avait même laissé purement et simplement les vers 365-368, et s'était contenté d'une diple au vers 367. Voici la note qui correspondait à ce signe, dans le commentaire d'Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ μενεαίνων νῦν θυμούμενος σημαίνει.

λαμπέσθην, ὡσεί τε πυρὸς σέλας· ἐν δέ οἱ ἦτορ
δῦν' ἄχος ἄτλητον· ὁ δ' ἄρα Τρωσὶν μενεαίνων
δύσετο δῶρα θεοῦ, τά οἱ Ἥφαιστος κάμε τεύχων.
Κνημῖδας μὲν πρῶτα περὶ κνήμῃσιν ἔθηκεν
καλὰς, ἀργυρέοισιν ἐπισφυρίοις ἀραρυίας·
δεύτερον αὖ θώρηκα περὶ στήθεσσιν ἔδυνεν.
Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὤμοισιν βάλετο ξίφος ἀργυρόηλον,
χάλκεον· αὐτὰρ ἔπειτα σάκος μέγα τε στιβαρόν τε
εἵλετο, τοῦ δ' ἀπάνευθε σέλας γένετ', ἠύτε μήνης.
Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἐκ πόντοιο σέλας ναύτῃσι φανήῃ
καιομένοιο πυρός· τὸ δὲ καίεται ὑψόθ' ὄρεσφιν,
σταθμῷ ἐν οἰοπόλῳ· τοὺς δ' οὐκ ἐθέλοντας ἄελλαι
πόντον ἐπ' ἰχθυόεντα φίλων ἀπάνευθε φέρουσιν·
ὣς ἀπ' Ἀχιλλῆος σάκεος σέλας αἰθέρ' ἵκανεν
καλοῦ, δαιδαλέου. Περὶ δὲ τρυφάλειαν ἀείρας
κρατὶ θέτο βριαρήν· ἡ δ' ἀστὴρ ὣς ἀπέλαμπεν
ἵππουρις τρυφάλεια, περισσείοντο δ' ἔθειραι
χρύσεαι, ἃς Ἥφαιστος ἵει λόφον ἀμφὶ θαμειάς.
Πειρήθη δ' ἕο αὐτοῦ ἐν ἔντεσι δῖος Ἀχιλλεὺς,
εἰ οἷ ἐφαρμόσσειε καὶ ἐντρέχοι ἀγλαὰ γυῖα·
τῷ δ' εὖτε πτερὰ γίγνετ', ἄειρε δὲ ποιμένα λαῶν.

369-373. Κνημῖδας μὲν.... Voyez III, 330-332 et 335, et les notes sur ces vers.

372. Ξίφος. C'est probablement l'épée de Patrocle.

374. Εἵλετο,.... Bothe met ce vers entre crochets. Il trouve la comparaison froide. Heyne supposait aussi une interpolation. Il est certain que εἵλετο n'est pas indispensable, qu'il ne se trouve même pas dans les autres passages où l'on a déjà vu le vers qui précède celui-ci. Mais la comparaison du bouclier avec la lune est une transition qui semble à peu près nécessaire pour amener la comparaison avec un feu allumé au sommet des montagnes, et dont l'éclat brille aux yeux des nochers battus par la tempête.

377. Σταθμῷ ἐν οἰοπόλῳ. Le feu a été allumé par des pâtres. En été, les troupeaux restaient la nuit sur les montagnes.

382-383. Ἔθειραι χρύσεαι, une crinière d'or : une crinière en fils d'or. Homère a déjà dit, XVIII, 612, que le panache du casque était d'or.

385. Εἴ οἷ ἐφαρμόσειε.... Traduction littérale : *pour voir* si *ces armes* lui allaient bien, et *si ses* beaux membres se mouvaient dedans (si elles ne gênaient point les mouvements de son corps).

386. Εὖτε pour ἠΰτε : comme. Voyez la note III, 10. Dans plusieurs des textes antérieurs aux Alexandrins, on lisait αὖτε, et non εὖτε. Didyme : ἐν δὲ ταῖς ἀπὸ τῶν πόλεων, τῷ δ' αὖτε. Alors l'expression était très-vive. Les armes devenaient des ailes. Aristophane de Byzance corrigea αὖτε en ὥστε. Aristarque rétablit la vulgate, εὖτε. — Ces éditions des villes (αἱ ἀπὸ τῶν πόλεων), auxquelles se réfère Didyme, sont les textes de Chios, d'Ar-

Ἐκ δ' ἄρα σύριγγος πατρώϊον ἐσπάσατ' ἔγχος,
βριθὺ, μέγα, στιβαρόν· τὸ μὲν οὐ δύνατ' ἄλλος Ἀχαιῶν
πάλλειν, ἀλλά μιν οἶος ἐπίστατο πῆλαι Ἀχιλλεὺς,
Πηλιάδα μελίην, τὴν πατρὶ φίλῳ πόρε Χείρων
Πηλίου ἐκ κορυφῆς, φόνον ἔμμεναι ἡρώεσσιν.
Ἵππους δ' Αὐτομέδων τε καὶ Ἄλκιμος ἀμφιέποντες
ζεύγνυον· ἀμφὶ δὲ καλὰ λέπαδν' ἔσαν· ἐν δὲ χαλινοὺς
γαμφηλῇς ἔβαλον, κατὰ δ' ἡνία τεῖναν ὀπίσσω
κολλητὸν ποτὶ δίφρον. Ὁ δὲ μάστιγα φαεινὴν
χειρὶ λαβὼν ἀραρυῖαν, ἐφ' ἵπποιϊν ἀνόρουσεν,
Αὐτομέδων· ὄπιθεν δὲ κορυσσάμενος βῆ Ἀχιλλεὺς,
τεύχεσι παμφαίνων, ὥστ' ἠλέκτωρ Ὑπερίων.
Σμερδαλέον δ' ἵπποισιν ἐκέκλετο πατρὸς ἑοῖο·
Ξάνθε τε καὶ Βαλίε, τηλεκλυτὰ τέκνα Ποδάργης,
ἄλλως δὴ φράζεσθε σαωσέμεν ἡνιοχῆα

gos, de Marseille, etc. — Dans l'Homère-Didot, on lit αὖτε. Mais ce n'est qu'une faute d'impression; car le mot latin en regard est *tanquam*, traduction de εὖτε ou ἠΰτε.

387. Ἐκ.... σύριγγος, hors du tuyau : hors de son étui; hors de son fourreau.

388-391. Βριθὺ, μέγα,... Voyez XVI, 141-144 et la note sur Πηλιάδα μελίην. Ici, les quatre vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Zénodote les trouvait bien placés ici, et mal placés au chant XVI. Aristarque était d'un avis contraire. Une note de Didyme nous apprend que ces vers n'étaient qu'au chant XVI, dans les textes antérieurs à celui de Zénodote : οὐδὲ ἐν ταῖς ἄλλαις ἦσαν οἱ ἀθετούμενοι.

390-391. Πηλιάδα.... Si l'on compare les scholies de ces deux vers avec celles du vers XVI, 144, on verra que le texte d'Aristarque a varié. Une de ses éditions donnait : τάμε χείρων Πηλίου ἐν κορυφῇς. L'autre a fourni notre vulgate. La leçon du manuscrit de Venise tient des deux : il y a τάμε, et ἐκ κορυφῆς.

392. Ἄλκιμος. Cet Alcime, selon Aristarque est le même qu'Alcimédon, un des cinq chefs qui commandaient les Myrmidons la veille : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸν Ἀλκιμέδοντα νῦν Ἄλκιμον λέγει.

393. Ἔσαν, *erant*, étaient. Barnes et d'autres lisent ἕσαν (*vestierunt*, garnirent, disposèrent). Les verbes actifs qui entourent ἕσαν semblent en effet montrer que λέπαδνα est un complément, et non un sujet. Cependant les anciens ont condamné cette leçon, comme on le voit par Eustathe, leur compilateur : τὸ δὲ ἔσαν οὐ δασύνεται πόθεν, ἀλλὰ ψιλοῦται, δηλοῦν τὸ ἦσαν.

394. Γαμφηλῇς pour γαμφηλαῖς : aux mâchoires.

398. Ὑπερίων. C'est le soleil. Voyez la note VIII, 480. Ici, le mot est certainement substantif.

400. Βαλίε. Ici, Bothe écrit Βαλία, et s'excuse d'avoir écrit Βαλίον, XVI, 149. Il allègue Hésychius et l'*Étymologique*. Mais Hérodien lisait Βαλίον et Βαλίε. C'est ce qu'on voit par sa note sur l'accentuation du mot : παροξυτονητέον. Les formes Βαλίαν et Βαλία seraient régulières, et Hérodien n'aurait rien eu à remarquer sur leur accentuation. — Ποδάργης. Voyez la note (XVI, 150) relative à la Harpyie Podargé, mère des chevaux d'Achille.

401. Ἡνιοχῆα (celui qui mène le char) doit s'entendre d'Achille lui-même, et non point de celui *qui tient les rênes*. Automédon tient les rênes; mais c'est la vo-

ἄψ Δαναῶν ἐς ὅμιλον, ἐπεί χ' ἑῶμεν πολέμοιο·
μηδ', ὡς Πάτροκλον, λίπετ' αὐτοῦ τεθνηῶτα.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπὸ ζυγόφι προσέφη πόδας αἰόλος ἵππος,
Ξάνθος, ἄφαρ δ' ἤμυσε καρήατι· πᾶσα δὲ χαίτη
ζεύγλης ἐξεριποῦσα παρὰ ζυγὸν οὖδας ἵκανεν·
αὐδήεντα δ' ἔθηκε θεὰ λευκώλενος Ἥρη·
Καὶ λίην σ' ἔτι νῦν γε σαώσομεν, ὄβριμ' Ἀχιλλεῦ·
ἀλλά τοι ἐγγύθεν ἦμαρ ὀλέθριον· οὐδέ τοι ἡμεῖς
αἴτιοι, ἀλλὰ θεός τε μέγας καὶ Μοῖρα κραταιή.
Οὐδὲ γὰρ ἡμετέρῃ βραδυτῆτί τε νωχελίῃ τε

lonté d'Achille qui détermine la direction, et qui par conséquent mène l'attelage. Bothe écrit ἡνιοχῆας, leçon des premiers éditeurs. Alors Achille parle pour Automédon, en même temps que pour lui-même. Cette leçon est ancienne, comme on le voit par les *Scholies.*

402. Ἐπεί χ' ἑῶμεν, *ubi satiati fuerimus*, quand nous en aurons assez. Tel est le sens probable. Les grammairiens anciens rapportaient ἑῶμεν à un primitif ἕω, synonyme de πληρόω. Eustathe : ἔστι δὲ αὐτοῦ πρωτότυπον θέμα τὸ ἕω, ἤγουν πληρῶ. On écrivait aussi ἕομεν, pour éviter la synizèze. Mais rien ne prouve l'existence de cet ἕω, *rassasier*, et, poétiquement, *se rassasier*, *être rassasié*. C'est d'après le sens probable du contexte qu'on l'aura inventé. D'autres trouvaient le moyen d'expliquer ἑῶμεν dans le sens de *marcher*, soit en avant soit en arrière. *Scholies :* ἐπειδὰν ἀναμιχθῶμεν πολεμίοις· ἄλλοι δὲ, ὡς ἀναχωρήσωμεν. C'est rattacher le mot à ἵημι, mais d'une façon peu satisfaisante. Quelques modernes, qui approuvent la filiation, disent qu'il faut écrire ἕωμεν et non ἑῶμεν, et prennent alors le verbe ἵημι dans un sens intransitif, comme ἀνέωμεν, *destiterimus :* après que nous aurons cessé la guerre. Buttmann propose de lire, ἐπεί κ' ἔωμεν, et fait de ἔωμεν le subjonctif présent d'ἄω, qui signifie vraiment *rassasier.* Il est assez difficile de comprendre que ἄω puisse fournir ἔωμεν, ou, comme l'écrit Bothe, ἔομεν, mais il n'est guère douteux que l'ancienne explication mentionnée par le Scholiaste A, κορεσθῶμεν, ne donne la vraie pensée d'Achille.

403. Μηδ', ὡς Πάτροκλον,... Ce vers se termine par trois spondées. Mais quelques anciens lisaient αὐτόθι au lieu de αὐτοῦ.

405. Ἤμυσε καρήατι, se pencha par la tête, c'est-à-dire pencha la tête. Xanthus penche la tête, parce qu'il est accablé de chagrin. Didyme : παρέκλινε τὴν κεφαλὴν αὐτοῦ. Cette explication suppose que Xanthus tourne en même temps sa tête du côté d'Achille ; et c'est bien ainsi que l'entend le commentateur alexandrin : παρεπιτρέψας εἰς τοὐπίσω, ὡς προσβλέψων τῷ Ἀχιλλεῖ, μέλλων αὐτῷ διαλέγεσθαι. Mais Homère ne le dit point ; et le vers suivant insiste même sur le fait de la tête penchée. Voyez la description de la douleur des chevaux d'Achille après la mort de Patrocle, XVII, 436-440. Là, ils penchent tous deux la tête, comme ici Xanthus ; et le poëte termine en disant, à propos de leur crinière qui touche le sol : ζεύγλης ἐξεριποῦσα παρὰ ζυγόν. C'est exactement ce qu'il va dire de celle de Xanthus.

407. Αὐδήεντα.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque dit que cette mention est inutile, et que, puisque les Furies ôtent la voix à Xanthus, c'est que ce sont elles qui la lui ont donnée : ὡς δῆλον καὶ παρασχοῦσαι. Il est bon pourtant que le poëte ne nous raconte pas ce qui est un prodige, comme la chose la plus naturelle du monde. C'est forcer les conséquences, que d'exclure d'ici l'intervention de Junon. De ce que les Furies arrêtent le prodige, il ne s'en suit pas du tout qu'elles l'aient elles-mêmes opéré. C'est bien plutôt l'œuvre de Junon, la divinité la plus engagée dans les événements de la guerre.

411. Νωχελίῃ, *segnitie*, par défaut de

Τρῶες ἀπ' ὤμοιϊν Πατρόκλου τεύχε' ἕλοντο·
ἀλλὰ θεῶν ὥριστος, ὃν ἠΰκομος τέκε Λητώ,
ἔκταν' ἐνὶ προμάχοισι, καὶ Ἕκτορι κῦδος ἔδωκεν.
Νῶϊ δὲ καί κεν ἅμα πνοιῇ Ζεφύροιο θέοιμεν,
ἥνπερ ἐλαφροτάτην φάσ' ἔμμεναι· ἀλλὰ σοὶ αὐτῷ
μόρσιμόν ἐστι θεῷ τε καὶ ἀνέρι ἶφι δαμῆναι.
  Ὣς ἄρα φωνήσαντος Ἐρινύες ἔσχεθον αὐδήν.
Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
  Ξάνθε, τί μοι θάνατον μαντεύεαι; Οὐδέ τί σε χρή.
Εὖ νύ τοι οἶδα καὶ αὐτὸς, ὅ μοι μόρος ἐνθάδ' ὀλέσθαι,
νόσφι φίλου πατρὸς καὶ μητέρος· ἀλλὰ καὶ ἔμπης
οὐ λήξω πρὶν Τρῶας ἄδην ἐλάσαι πολέμοιο.
  Ἦ ῥα, καὶ ἐν πρώτοις ἰάχων ἔχε μώνυχας ἵππους.

vitesse. *Scholies :* βραδύτητι, ἀσθενείᾳ. Il y a tautologie. Le mot νωχελίη est formé de la négation νή et de ὀκέλλω ou κέλλω, courir vite (d'où κέλης, cheval de course).

413. Ὥριστος, c'est-à-dire ὁ ἄριστος : *ille fortissimus*, le dieu à qui rien ne saurait résister. Apollon n'est pas le plus puissant des dieux; mais c'est, parmi les dieux, celui qui hésite le moins à frapper ou à agir. Voyez le récit de la mort de Patrocle, XVI, 801-828.

416-417. Ἥνπερ ἐλαφροτάτην.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque trouve ces deux vers inutiles. Il dit aussi que le cheval est trop naïf et trop savant tout à la fois : οἴδαμεν γὰρ ὅτι ἡ πνοὴ ἐλαφροτάτη ἐστίν.... ἀπίθανον ἵππον λέγειν ὥσπερ ἄνδρα πολυΐστορα. Ces raisons ne sont pas très-péremptoires. Dès que le cheval parle, ce n'est plus un cheval. Il fait une fonction d'homme : qu'il en ait les franchises.

417. Θεῷ, c'est Apollon, et ἀνέρι, c'est Pâris. Voyez XXII, 359.

418. Ἐρινύες. On s'est demandé pourquoi les Furies ôtent ici la parole à Xanthus. La meilleure raison à donner, c'est que Xanthus a dit tout ce qu'il avait à dire. Il s'est justifié à propos de Patrocle; il a décliné la responsabilité des nécessités futures : il n'a donc que faire désormais de la voix. Quant à savoir pourquoi ce n'est pas Junon elle-même qui retire au cheval la faculté qu'elle lui a donnée, nous ferons bien, je crois, de confesser que nous n'en savons rien. Les Furies sont, il est vrai, les ministres de la volonté des dieux; nous l'avons vu, IX, 569 et ailleurs. Mais, si Junon n'a pas eu besoin de leur ministère pour faire parler Xanthus, qu'en a-t-elle besoin pour le faire taire? Les anciens se contentaient de dire que les Furies exercent leur autorité sur tout ce qui est prodige. Didyme : πάντα γὰρ τὰ παράλογα καὶ τεράστια δοκεῖ ὑπὸ Ἐρινύων γίνεσθαι. Ce sont elles qui font tout rentrer dans la règle : « Si le soleil, disait Héraclite, s'avisait de dévier de sa route, les Furies sauraient bien l'y ramener. » La nature reprend ses droits sur Xanthus, après le prodige. C'est donc l'œuvre des Furies.

420. Οὐδέ τί σε χρή n'est pas un reproche à Xanthus. Achille dit seulement que Xanthus a pris une peine inutile, puisque ses paroles ne lui apprennent rien. La traduction *minime te decet* force le sens.

421. Ὅ μοι μόρος, c'est-à-dire ὅτι μόρος ἐστί μοι : que ma destinée est.

423. Ἄδην ἐλάσαι, *satis superque vexavisse*, d'avoir battu complétement. La traduction *abunde satiaverint se* n'a aucun rapport avec le texte. Voyez la note XIII, 315. — Πολέμοιο, génitif local : dans la guerre; dans les combats.

424. Ἐν πρώτοις, parmi les premiers, c'est-à-dire en tête de l'armée grecque. — Ἔχε, *dirigebat* ou *direxit :* il fit manœuvrer.

ΙΛΙΑΔΟΣ Υ.

ΘΕΟΜΑΧΙΑ.

Convocation du conseil universel des dieux ; Jupiter permet à ceux qui veulent prendre parti dans la guerre d'aller à leur gré au secours des Grecs ou des Troyens (1-30). Junon, Minerve, Neptune, Mercure, Vulcain, Mars, Apollon, Diane, Latone, le Xanthe et Vénus s'empressent de profiter de la permission, et descendent dans la plaine de Troie (31-74). Apollon décide Énée à se mesurer avec Achille, et Neptune décide les dieux à assister en spectateurs à cette lutte (75-155). Combat d'Énée et d'Achille ; Neptune sauve Énée de la mort (156-352). Apollon empêche Hector d'attaquer Achille ; Achille fond sur les Troyens, et tue Polydore, le plus jeune des fils de Priam (353-418). Hector s'apprête à venger la mort de son frère ; il est en danger de périr lui-même, mais Apollon le sauve (419-454). Achille se console de n'avoir pu tuer Hector, en faisant un immense massacre de guerriers troyens (455-503).

Ὣς οἱ μὲν παρὰ νηυσὶ κορωνίσι θωρήσσοντο
ἀμφὶ σὲ, Πηλέος υἱὲ, μάχης ἀκόρητον, Ἀχαιοί·
Τρῶες δ' αὖθ' ἑτέρωθεν ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο.
  Ζεὺς δὲ Θέμιστα κέλευσε θεοὺς ἀγορήνδε καλέσσαι
κρατὸς ἀπ' Οὐλύμποιο πολυπτύχου· ἡ δ' ἄρα πάντη

ΘΕΟΜΑΧΙΑ. Le titre de ce chant, *Combat des dieux*, n'est point exact, sinon en ce que les dieux se mêlent de ce qui se passe dans la lutte entre les Grecs et les Troyens. Les dieux ne se battent point encore entre eux. C'est le chant XXI, qui est une vraie *Théomachie*.

2. Ἀκόρητον (*insatiabilem*) est adjectif, et il s'accorde avec σέ. Ce n'est point un adverbe. Ancienne variante, ἀκόρητοι.

3. Ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο, sur la hauteur de la plaine : dans la partie haute de la plaine, c'est-à-dire sur la rive gauche du Scamandre, qui domine la rive droite. Voyez la note X, 160. Il faut prendre, ici comme ailleurs, le mot θρωσμός dans un sens très-général. C'est à tort que quelques-uns l'entendaient de la partie de la plaine située entre le Scamandre et le Simoïs. C'est bien plus faussement encore qu'un scholiaste identifie, cette fois, le θρωσμός avec Callicolone. Voy. plus bas le vers 53 et les notes sur ce vers.

4. Θέμιστα, Thémis. Voyez la note XV, 87. — La solennité des conjonctures explique l'intervention de cette grande déesse, à la place des messagers ordinaires, Iris ou Mercure.

φοιτήσασα, κέλευσε Διὸς πρὸς δῶμα νέεσθαι.
Οὔτε τις οὖν Ποταμῶν ἀπέην, νόσφ' Ὠκεανοῖο,
οὔτ' ἄρα Νυμφάων, αἵτ' ἄλσεα καλὰ νέμονται,
καὶ πηγὰς ποταμῶν καὶ πίσεα ποιήεντα.
Ἐλθόντες δ' ἐς δῶμα Διὸς νεφεληγερέταο,
ξεστῇς αἰθούσῃσιν ἐνίζανον, ἃς Διὶ πατρὶ
Ἥφαιστος ποίησεν ἰδυίῃσι πραπίδεσσιν.
Ὣς οἱ μὲν Διὸς ἔνδον ἀγηγέρατ'· οὐδ' Ἐνοσίχθων
νηκούστησε θεᾶς, ἀλλ' ἐξ ἁλὸς ἦλθε μετ' αὐτούς.
Ἷζε δ' ἄρ' ἐν μέσσοισι, Διὸς δ' ἐξείρετο βουλήν·
Τίπτ' αὖτ', Ἀργικέραυνε, θεοὺς ἀγορήνδε κάλεσσας;
Ἦ τι περὶ Τρώων καὶ Ἀχαιῶν μερμηρίζεις;
Τῶν γὰρ νῦν ἄγχιστα μάχη πόλεμός τε δέδηεν.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Ἔγνως, Ἐννοσίγαιε, ἐμὴν ἐν στήθεσι βουλήν,
ὧν ἕνεκα ξυνάγειρα· μέλουσί μοι, ὀλλύμενοί περ.
Ἀλλ' ἤτοι μὲν ἐγὼ μενέω πτυχὶ Οὐλύμποιο

7-9. Οὔτε τις οὖν.... Bothe met ces trois vers entre crochets, comme n'ayant été introduits que pour expliquer la présence du Xanthe dans l'assemblée des dieux : « Quem ejus adventum ut expli« caret et velut præpararet, operose Flu« vios omnes præter Oceanum, itemque, « si diis placet, nymphas Oreades et Naïa« des, convocari fecit, quibus nihil hic « negotii est, nec unquam adsunt in con« cionibus deorum. » Il est certain que l'*Iliade* pourrait se passer de ces trois vers. Mais ce qui est certain aussi, c'est qu'ils ont toujours été dans tous les manuscrits connus de l'*Iliade*, et qu'ils n'ont point choqué les critiques alexandrins. Lucien les a parodiés, il est vrai (Ζεὺς τραγῳδός, § VI); mais cette parodie ne prouve rien contre leur authenticité. Il y a même une note d'Aristarque sur le premier de ces trois vers : ἡ διπλῆ, ὅτι ποταμὸν καὶ οὐ θάλασσαν τὸν Ὠκεανὸν παραδίδωσι.

10-14. Ἐλθόντες δ' ἐς δῶμα.... Les dieux s'asseyent d'abord dans la galerie d'entrée, jusqu'à ce qu'ils soient en nombre; puis on doit supposer que Jupiter les fait inviter par un de ses hérauts, peut-être cette fois par Thémis encore, de venir siéger dans la grande salle du palais.

11. Ἐνίζανον (s'assirent dans), *vulgo* ἐφίζανον (s'assirent sur). Ancienne variante, ἐνίδρανον. Notre vulgate est la leçon de Zénodote. Aristarque reproche à Zénodote de donner à penser que les αἴθουσαι sont des siéges : αἱ δὲ αἴθουσαι οὐκ εἰσὶ θρόνοι ἢ καθέδραι, ἵνα λέγηται ἐφίζανον.

13. Διὸς ἔνδον, *Jovis in ædibus*, dans la demeure de Jupiter.

13-14. Οὐδ(ὲ).... νηκούστησε, ne fut d'ailleurs pas désobéissant, c'est-à-dire déféra avec empressement à l'invitation.

17. Ἦ τι περὶ Τρώων.... Ce vers se termine par trois spondées.

18. Δέδηεν, *exarsit*, ou plutôt *flagrat* : est dans tout son feu. Le combat est si imminent, que Neptune en parle déjà comme d'une chose actuelle.

21. Μέλουσι a pour sujet les Troyens, comme on le voit par les vers 26-27. — Ὀλλύμενοί περ signifie *périssant vraiment*, et non point *quoique périssant*, C'est *parce que* et non *quoique*. La traduction *pereuntes licet* donne un sens absurde.

ἥμενος, ἔνθ' ὁρόων φρένα τέρψομαι· οἱ δὲ δὴ ἄλλοι
ἔρχεσθ', ὄφρ' ἂν ἵκησθε μετὰ Τρῶας καὶ Ἀχαιούς·
ἀμφοτέροισι δ' ἀρήγεθ', ὅπη νόος ἐστὶν ἑκάστου.
Εἰ γὰρ Ἀχιλλεὺς οἶος ἐπὶ Τρώεσσι μαχεῖται,
οὐδὲ μίνυνθ' ἕξουσι ποδώκεα Πηλείωνα.
Καὶ δέ τί μιν καὶ πρόσθεν ὑποτρομέεσκον ὁρῶντες·
νῦν δ', ὅτε δὴ καὶ θυμὸν ἑταίρου χώεται αἰνῶς,
δείδω μὴ καὶ τεῖχος ὑπὲρ μόρον ἐξαλαπάξῃ.
Ὣς ἔφατο Κρονίδης, πόλεμον δ' ἀλίαστον ἔγειρεν.
Βὰν δ' ἴμεναι πόλεμόνδε θεοί, δίχα θυμὸν ἔχοντες·
Ἥρη μὲν μετ' ἀγῶνα νεῶν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη,
ἠδὲ Ποσειδάων γαιήοχος, ἠδ' ἐριούνης
Ἑρμείας, ὃς ἐπὶ φρεσὶ πευκαλίμῃσι κέκασται·
Ἥφαιστος δ' ἅμα τοῖσι κίε, σθένεϊ βλεμεαίνων,
χωλεύων, ὑπὸ δὲ κνῆμαι ῥώοντο ἀραιαί.
Ἐς δὲ Τρῶας Ἄρης κορυθαίολος· αὐτὰρ ἅμ' αὐτῷ
Φοῖβος ἀκερσεκόμης ἠδ' Ἄρτεμις ἰοχέαιρα,
Λητώ τε Ξάνθος τε, φιλομμειδής τ' Ἀφροδίτη.
Εἴως μέν ῥ' ἀπάνευθε θεοὶ θνητῶν ἔσαν ἀνδρῶν,
τόφρα δ' Ἀχαιοὶ μὲν μέγα κύδανον, οὕνεκ' Ἀχιλλεὺς

26. Οἶος (seul) équivaut à καὶ οἶος : même seul. Il faut donc qu'un dieu l'arrête dans sa marche.

27. Ἕξουσι, *cohibebunt*, ils arrêteront.

28. Καὶ δέ (et certes), comme s'il y avait καὶ δή. — Τι, *vulgo* τε. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, καὶ δέ τί μιν, διὰ τοῦ ι.

29. Ἑταίρου, génitif causal : au sujet de (son) ami; au sujet de la mort de Patrocle.

30. Δείδω μὴ καὶ τεῖχος.... Au lieu de ce vers, quelques anciens textes donnaient les suivants : Οὐ μέντοι μοῖρ' ἐστὶν, ἔτι ζωοῦ Ἀχιλῆος, Ἰλίου ἐκπέρσαι εὐναιόμενον πτολίεθρον. Πέρσει δουράτεος ἵππος καὶ μῆτις Ἐπειοῦ. — Ὑπὲρ μόρον, *vulgo* ὑπέρμορον : en dépit du destin.

33. Μετ' ἀγῶνα νεῶν, vers la réunion des vaisseaux, c'est-à-dire vers le camp des Grecs.

35. Ἑρμείας. Mercure a déjà été indiqué comme hostile aux Troyens, XV, 214; mais d'ordinaire il est neutre, et on le verra même plus tard prendre Priam sous sa protection. — Κέκασται. Ancienne variante, κέκαστο.

37. Χωλεύων,... Voyez XVIII, 411 et la note sur ce vers.

39-40. Ἄρτεμις.... Λητώ. Diane et Latone sont naturellement dans le même parti qu'Apollon.

40. Ξάνθος. C'est le dieu du Xanthe ou Scamandre, le Scamandre divinisé.

42. Τόφρα δ(έ), *vulgo* τέως, qui est probablement une glose passée de la marge dans le texte, et qui fausse la quantité. Bothe propose de lire τείως δ' Ἀργεῖοι μέγα, mais il n'appuie sa correction que sur la préférence que méritent les spondées au commencement des vers : « Magnam vim habet spondeum excipiens « molossus, vel hunc ille sequens, initio

ἐξεφάνη, δηρὸν δὲ μάχης ἐπέπαυτ' ἀλεγεινῆς·
Τρῶας δὲ τρόμος αἰνὸς ὑπήλυθε γυῖα ἕκαστον,
δειδιότας, ὅθ' ὁρῶντο ποδώκεα Πηλείωνα
τεύχεσι λαμπόμενον, βροτολοιγῷ ἶσον Ἄρηϊ.
Αὐτὰρ ἐπεὶ μεθ' ὅμιλον Ὀλύμπιοι ἤλυθον ἀνδρῶν,
ὦρτο δ' Ἔρις κρατερὴ, λαοσσόος· αὖε δ' Ἀθήνη,
στᾶσ' ὁτὲ μὲν παρὰ τάφρον ὀρυκτὴν τείχεος ἐκτὸς,
ἄλλοτ' ἐπ' ἀκτάων ἐριδούπων μακρὸν ἄϋτει.
Αὖε δ' Ἄρης ἑτέρωθεν, ἐρεμνῇ λαίλαπι ἶσος,
ὀξὺ κατ' ἀκροτάτης πόλιος Τρώεσσι κελεύων,
ἄλλοτε πὰρ Σιμόεντι θέων ἐπὶ Καλλικολώνῃ.
Ὣς τοὺς ἀμφοτέρους μάκαρες θεοὶ ὀτρύνοντες
σύμβαλον, ἐν δ' αὐτοῖς ἔριδα ῥήγνυντο βαρεῖαν.
Δεινὸν δὲ βρόντησε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε
ὑψόθεν· αὐτὰρ ἔνερθε Ποσειδάων ἐτίναξεν
γαῖαν ἀπειρεσίην, ὀρέων τ' αἰπεινὰ κάρηνα.
Πάντες δ' ἐσσείοντο πόδες πολυπιδάκου Ἴδης
καὶ κορυφαὶ, Τρώων τε πόλις καὶ νῆες Ἀχαιῶν.

« versuum. » On a déjà vu, XVII, 106-107, τόφρα δ(έ) en corrélation avec ἕως. — Ἐκύδανον dans le sens neutre : *gloriabantur*, étaient fiers ; avaient l'avantage.

48. Ὦρτο δ' Ἔρις, c'est-à-dire ὦρτο δὴ Ἔρις : alors précisément s'élança la Discorde.

50. Ἄϋτει pour ἤϋτει : elle criait.

53. Θέων, courant. Villoison, θεῶν, des dieux. La leçon du manuscrit de Venise n'est point une faute de copiste, mais la leçon même d'Aristarque, lequel rattachait ce substantif à Καλλικολώνῃ. Hérodien : ὁ μέν τοι Ἀρίσταρχος περιέσπα, λέγων οὕτω καλεῖσθαι τὸν τόπον, Θεῶν Καλλικολώνη. Voici, en effet, la note d'Aristonicus, c'est-à-dire le résumé de l'opinion qu'Aristarque avait développée dans son commentaire : ἡ διπλῆ, ὅτι τόπος οὕτως καλεῖται, ἐπὶ τῆς Ἴδης, Θεῶν Καλλικολώνη. οὐ δεόντως οὖν τινὲς ἀνέγνωσαν θέων ἀντὶ τοῦ τρέχων. Mais il ne paraît pas qu'Aristarque ait donné sur ce point des raisons bien convaincantes. On croirait presque que la principale, c'est l'inconvenance qu'il y avait à faire courir un dieu des hauteurs de Pergame à celles de Callicolone, et des hauteurs de Callicolone à celles de Pergame. Or, cette raison est précisément celle qui doit faire préférer θέων (courant). Mars n'est pas un dieu calme ; et cette course est bien dans son caractère. — Ἐπὶ Καλλικολώνῃ (sur la Belle-Colline) ne dépend point de θέων (courant), mais de αὖε (criait). Cependant on pourrait expliquer : ἐπιθέων Καλλικολώνῃ. — La Belle-Colline bordait au nord la rive droite du Simoïs, un peu au-dessus du confluent du Simoïs et du Scamandre. Voyez le Plan de Nicolaïdès. Le petit massif de Callicolone se rattachait aux collines où fut bâtie plus tard la nouvelle Ilion.

54 Τοὺς ἀμφοτέρους, *istos utrosque*, les Grecs et les Troyens.

55. Ῥήγνυντο a le sens actif : firent éclater.

59. Πάντες.... πόδες, toutes les racines.

Ἔδδεισεν δ' ὑπένερθεν ἄναξ ἐνέρων Ἀϊδωνεύς·
δείσας δ' ἐκ θρόνου ἆλτο, καὶ ἴαχε, μή οἱ ὕπερθεν
γαῖαν ἀναρρήξειε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
οἰκία δὲ θνητοῖσι καὶ ἀθανάτοισι φανείη
σμερδαλέ', εὐρώεντα, τάτε στυγέουσι θεοί περ.
Τόσσος ἄρα κτύπος ὦρτο θεῶν ἔριδι ξυνιόντων.
Ἤτοι μὲν γὰρ ἔναντα Ποσειδάωνος ἄνακτος
ἵστατ' Ἀπόλλων Φοῖβος, ἔχων ἰὰ πτερόεντα·
ἄντα δ' Ἐνυαλίοιο, θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Ἥρῃ δ' ἀντέστη χρυσηλάκατος, κελαδεινή,
Ἄρτεμις ἰοχέαιρα, κασιγνήτη Ἑκάτοιο·
Λητοῖ δ' ἀντέστη σῶκος, ἐριούνιος Ἑρμῆς·
ἄντα δ' ἄρ' Ἡφαίστοιο, μέγας Ποταμὸς βαθυδίνης,
ὃν Ξάνθον καλέουσι θεοί, ἄνδρες δὲ Σκάμανδρον.

61-65. Ἔδδεισεν δ' ὑπένερθεν.... L'imitation de ce passage par Virgile, *Énéide*, VIII, 243-246, est dans toutes les mémoires. Boileau, dans la traduction du *Sublime*, a essayé de rendre exactement en français le tableau d'Homère : « L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie; Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie. Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour, D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour, Et, par le centre ouvert de la terre ébranlée, Ne fasse voir du Styx la rive désolée; Ne découvre aux vivants cet empire odieux, Abhorré des mortels, et craint même des dieux. » Longin, qui commente éloquemment ce passage de l'*Iliade*, a pourtant des réserves à la façon de celles de Platon, pour ce qui concerne la dignité des dieux. Il croit que l'on doit entendre allégoriquement les paroles du poëte, et l'excuser ainsi de son apparente impiété : φοβερὰ, πλὴν εἰ μὴ κατ' ἀλληγορίαν λαμβάνοιτο, καὶ παντάπασιν ἄθεα, καὶ οὐ σώζοντα τὸ πρέπον. Voyez le traité *du Sublime*, § IX ; chapitre VII dans Boileau.

62. Ἆλτο. Plusieurs textes antiques portaient, ὦρτο. *Scholies :* ἐν ἄλλῳ, ὦρτο· οὕτως καὶ ἡ Μασσαλιωτική.

64. Φανείη. Villoison, φανήῃ. L'optatif est plus probable, après ἀναρρήξειε.

68. Ἰά. C'est le seul exemple du pluriel d'ἰός au neutre. Bothe prétend qu'on devrait le faire disparaître, et écrire : ἰοὺς πτερόεντας. Il donne même des motifs plus ou moins plausibles : « Cur igitur, « quæso, semel dixerit, ἰά? Cave credas ; « sed α et ου cum similia sint in multis « codicibus, forte scriptum est ἰάς pro « ἰούς : mox data opera positum a correc- « tore ἰά, quo facto etiam πτερόεντας mu- « tandum fuit, quo novæ scripturæ conve- « niret. »

72. Σῶκος (vigoureux), de σωκῶ, synonyme de ἰσχύω, avoir de la force. Aristarque rattachait σῶκος à σώζω, sauver. Eustathe : ὥσπερ θάσσω θᾶκος, σάω σάκος, οὕτω καὶ σώω σῶκος, ὁ σωστικός. Alors σῶκος serait à peu près synonyme du mot ἐριούνιος. Ce qui doit faire préférer la première explication, c'est qu'Homère donne ailleurs à Mercure l'épithète de κρατύς (*fortis, potens*). Curtius place, il est vrai, σῶκος à côté de σῶς, mais il lui laisse le sens indiqué par σωκῶ : *kræftig*, plein de force. — Tyrannion écrivait σωκός oxyton, pour le distinguer de Σῶκος, nom propre.

74. Ξάνθον.... Σκάμανδρον. On se rappelle que le géant Briarée avait pareillement un nom divin et un nom humain. Voyez la note I, 403.

Ὣς οἱ μὲν θεοὶ ἄντα θεῶν ἴσαν· αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
Ἕκτορος ἄντα μάλιστα λιλαίετο δῦναι ὅμιλον
Πριαμίδεω· τοῦ γάρ ῥα μάλιστά ἑ θυμὸς ἀνώγει
αἵματος ἆσαι Ἄρηα ταλαύρινον πολεμιστήν.
Αἰνείαν δ' ἰθὺς λαοσσόος ὦρσεν Ἀπόλλων
ἀντία Πηλείωνος, ἐνῆκε δέ οἱ μένος ἠΰ·
υἱεῖ δὲ Πριάμοιο Λυκάονι εἴσατο φωνήν·
τῷ μιν ἐεισάμενος προσέφη Διὸς υἱὸς Ἀπόλλων·
Αἰνεία, Τρώων βουληφόρε, ποῦ τοι ἀπειλαί,
ἃς Τρώων βασιλεῦσιν ὑπέσχεο οἰνοποτάζων,
Πηλείδεω Ἀχιλῆος ἐναντίβιον πολεμίζειν;
Τὸν δ' αὖτ' Αἰνείας ἀπαμειβόμενος προσέειπεν·
Πριαμίδη, τί με ταῦτα καὶ οὐκ ἐθέλοντα κελεύεις
ἀντία Πηλείωνος ὑπερθύμοιο μάχεσθαι;
Οὐ μὲν γὰρ νῦν πρῶτα ποδώκεος ἄντ' Ἀχιλῆος
στήσομαι, ἀλλ' ἤδη με καὶ ἄλλοτε δουρὶ φόβησεν
ἐξ Ἴδης, ὅτε βουσὶν ἐπήλυθεν ἡμετέρῃσιν,
πέρσε δὲ Λυρνησσὸν καὶ Πήδασον· αὐτὰρ ἐμὲ Ζεὺς
εἰρύσαθ', ὅς μοι ἐπῶρσε μένος λαιψηρά τε γοῦνα.
Ἦ κ' ἐδάμην ὑπὸ χερσὶν Ἀχιλλῆος καὶ Ἀθήνης,
ἥ οἱ πρόσθεν ἰοῦσα τίθει φάος, ἠδ' ἐκέλευεν
ἔγχεϊ χαλκείῳ Λέλεγας καὶ Τρῶας ἐναίρειν.
Τῷ οὐκ ἔστ' Ἀχιλῆος ἐναντίον ἄνδρα μάχεσθαι·
αἰεὶ γὰρ πάρα εἷς γε θεῶν, ὃς λοιγὸν ἀμύνει.

77. Ἑ, *ipsum*, lui-même. Villoison, γε (*saltem*, du moins). La leçon du manuscrit de Venise n'est évidemment qu'une correction de grammairien, pour faire disparaître l'hiatus.

78. Ταλαύρινον, invincible. Voyez la note V, 289.

81. Εἴσατο, de εἴδομαι : *assimilavit se*, se rendit semblable.

83. Ἀπειλαί, *minæ*. Il s'agit de l'extermination dont Énée menaçait les ennemis, c'est-à-dire de ses promesses d'exploits, de ses forfanteries. *Scholies :* νῦν καυχήσεις.

84. Βασιλεῦσιν, *principibus*, aux grands : aux hommes constitués en dignité. Aristarque : βασιλεῖς δὲ καὶ τοὺς κατὰ μέρος ἄρχοντας λέγει· Δώδεκα γὰρ βασιλῆες ἀριπρεπέες κατὰ δῆμον (*Odyssée*, VIII, 390). — Ὑπέσχεο. Villoison, ὑπίσχεο. C'est probablement la leçon d'Aristarque; mais le nom d'Aristarque n'est point dans la note qui concerne cette leçon.

95. Φάος, le salut : la joie; la victoire. *Scholies :* τὴν σωτηρίαν. — Bothe : « Sic in « anaglyphis Minerva Herculem modo an« tecedit, modo lateri ejus se applicat, « more deorum qui aliquem tutantur. »

96. Λέλεγας. Les Léléges étaient les habitants de Lyrnesse et de Pédase en Troade.

Καὶ δ' ἄλλως τοῦγ' ἰθὺ βέλος πέτετ', οὐδ' ἀπολήγει
πρὶν χροὸς ἀνδρομέοιο διελθεῖν. Εἰ δὲ θεός περ
ἶσον τείνειεν πολέμου τέλος, οὔ με μάλα ῥέα
νικήσει, οὐδ' εἰ παγχάλκεος εὔχεται εἶναι.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν ἄναξ, Διὸς υἱὸς, Ἀπόλλων·
Ἥρως, ἀλλ' ἄγε καὶ σὺ θεοῖς αἰειγενέτῃσιν
εὔχεο· καὶ δὲ σέ φασι Διὸς κούρης Ἀφροδίτης
ἐκγεγάμεν, κεῖνος δὲ χερείονος ἐκ θεοῦ ἐστίν.
Ἡ μὲν γὰρ Διός ἐσθ', ἡ δ' ἐξ ἁλίοιο γέροντος.
Ἀλλ' ἰθὺς φέρε χαλκὸν ἀτειρέα, μηδέ σε πάμπαν
λευγαλέοις ἐπέεσσιν ἀποτρεπέτω καὶ ἀρειῇ.
Ὣς εἰπὼν ἔμπνευσε μένος μέγα ποιμένι λαῶν·
βῆ δὲ διὰ προμάχων, κεκορυθμένος αἴθοπι χαλκῷ.
Οὐδ' ἔλαθ' Ἀγχίσαο πάϊς λευκώλενον Ἥρην,
ἀντία Πηλείωνος ἰὼν ἀνὰ οὐλαμὸν ἀνδρῶν·
ἡ δ' ἄμυδις στήσασα θεοὺς μετὰ μῦθον ἔειπεν·
Φράζεσθον δὴ σφῶϊ, Ποσείδαον καὶ Ἀθήνη,
ἐν φρεσὶν ὑμετέρῃσιν, ὅπως ἔσται τάδε ἔργα.
Αἰνείας ὅδ' ἔβη, κεκορυθμένος αἴθοπι χαλκῷ,
ἀντία Πηλείωνος, ἀνῆκε δὲ Φοῖβος Ἀπόλλων.

99. Δ(έ) a ici le sens de δή, *vraiment*. — Τοῦγε, de lui : lancé par lui.

100. Διελθεῖν. Ancienne variante, διελθέμεν.

101. Ἶσον τείνειεν, *æqualem tenderet*, égalisait. Voyez la note XIII, 358-360. Énée demande que la divinité reste neutre; que Jupiter laisse les deux guerriers à leurs seules forces. *Scholies :* μὴ δ' ἑτέρῳ βοηθῇ. — Ῥέα est monosyllabe par synizèse.

102. Παγχάλκεος (tout d'airain) est dit du corps même d'Achille. Appliquée à l'armure, l'épithète serait puérile, puisque le premier guerrier venu était tout couvert d'airain. Bothe : « Audacter de homine « loquitur tanquam de galea, vel ense, vel « clava. » Énée ne dit pas non plus qu'Achille se vante d'être tout d'airain : εἰ εὔχεται εἶναι signifie, *si glorietur esse*, quand il se vanterait d'être, ou simplement : quand il serait ; fût-il.

103. Διὸς υἱός. Le *Palimpseste syriaque:* ἑκάεργος.

105. Δέ, en effet.

106. Ἐκ θεοῦ, d'une déesse.

107. Ἡ μέν, c'est Vénus; ἡ δ(έ), c'est Thétis. — Γέροντος. Il s'agit de Nérée.

109. Ἀρειῇ est synonyme de λευγαλέοις ἐπέεσσιν. Voyez la note XVII, 431.

111. Βῆ a pour sujet Énée.

114. Ἡ δ' ἄμυδις.... Zénodote écrivait autrement le vers : Ἡ δ', ἄμυδις καλέσασα θεοὺς ῥεῖα ζώοντας. Mais le mot ἦ, chez Homère, ne signifie *dixit* que dans la phrase qui suit les paroles prononcées. Voyez la note I, 219. C'est pour cette raison qu'Aristarque rejette la leçon de Zénodote : ἠγνόηκε δὲ ὅτι ἐπί τισι προειρημένοις τίθεται παρ' Ὁμήρῳ τὸ ἦ, οὐκ ἐν ἀρχῇ λόγου. — Ἄμυδις, ensemble, c'est-à-dire autour d'elle. Dispersés comme ils étaient, elle n'eût pu leur communiquer sa pensée.

Ἀλλ' ἄγεθ', ἡμεῖς πέρ μιν ἀποτρωπῶμεν ὀπίσσω
αὐτόθεν· ἤ τις ἔπειτα καὶ ἡμείων Ἀχιλῆϊ
παρσταίη, δοίη δὲ κράτος μέγα, μηδέ τι θυμῷ
δευέσθω· ἵνα εἰδῇ ὅ μιν φιλέουσιν ἄριστοι
ἀθανάτων, οἱ δ' αὖτ' ἀνεμώλιοι, οἳ τὸ πάρος περ
Τρωσὶν ἀμύνουσιν πόλεμον καὶ δηϊοτῆτα.
Πάντες δ' Οὐλύμποιο κατήλθομεν ἀντιόωντες
τῆσδε μάχης, ἵνα μή τι μετὰ Τρώεσσι πάθῃσιν
σήμερον· ὕστερον αὖτε τὰ πείσεται, ἅσσα οἱ Αἶσα
γεινομένῳ ἐπένησε λίνῳ, ὅτε μιν τέκε μήτηρ.
Εἰ δ' Ἀχιλεὺς οὐ ταῦτα θεῶν ἐκ πεύσεται ὀμφῆς,
δείσετ' ἔπειθ', ὅτε κέν τις ἐναντίβιον θεὸς ἔλθῃ
ἐν πολέμῳ· χαλεποὶ δὲ θεοὶ φαίνεσθαι ἐναργεῖς.

121-122. Μηδέ τι θυμῷ δευέσθω. Bothe : « *Nec quidquam requirat* aut desi« deret animo; germanice id dicas : *und* « *er habe was sein Herz begehrt.* » S'il y avait quelque obstacle, Achille n'aurait pas une confiance suffisante. La traduction *nec quicquam animo deficiat* ne serait exacte que s'il y avait θυμοῦ, et il y a le datif.

122. Δευέσθω est pour δεέσθω, δείσθω, et ὅ est pour ὅτι.

123. Ἀνεμώλιοι, sous-entendu εἰσί : sont sans consistance; sont impuissants.

125-128. Πάντες δ' Οὐλύμποιο.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Suivant Aristarque, ces quatre vers sont en contradiction avec ce qu'a dit Jupiter : ὅτι τοὐναντίον ὁ Ζεὺς λέγει· Εἰ γὰρ Ἀχιλλεὺς μοῦνος (lisez, οἶος).... (26-27)· καὶ σώζει μᾶλλον τὴν Ἀχιλλέως ἀξίαν· ἡ δὲ Ἥρα φησὶ τοὺς θεοὺς κατεληλυθέναι, ὅπως μὴ πάθῃ τι ὑπὸ Τρώων ὁ Ἀχιλλεύς. La contradiction signalée par Aristarque n'est nullement flagrante; et l'athétèse se fonde sur des subtilités. Il paraît pourtant que le grand critique avait à cœur l'exécution de sa sentence; car il la rappelle à propos du vers XXIV, 210, qui est la reproduction textuelle du quatrième des vers condamnés : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐνταῦθα καλῶς κεῖται· ἐπὶ δὲ τῷ Ἀχιλλεῖ, ἐν τῇ Υ (XX, 128), οὐκ ἔτι.

125. Πάντες (nous) tous : nous les partisans des Grecs.

126. Πάθῃσιν a pour sujet Achille.

127. Τὰ πείσεται, *ea patietur*, il subira ces choses : Achille subira le sort.

127-128. Οἱ.... γεινομένῳ *illi nascenti*, à lui naissant : au moment de sa naissance.

128. Ἐπένησε λίνῳ, a filé avec le lin.

129-131. Εἰ δ' Ἀχιλεὺς.... Bothe met ces trois vers entre crochets, comme suspects d'interpolation. Sa première raison, c'est que rien, dans ce qui suit, ne nous montre les dieux faisant ce que Junon croit nécessaire de leur part, s'ils veulent qu'Achille ait tout son courage en face du protégé d'Apollon. Ensuite Bothe remarque qu'Achille, fils d'une déesse, et qu'on a vu, au chant premier, converser avec Minerve, est trop accoutumé au commerce des êtres divins pour éprouver en leur présence la crainte vulgaire dont parle Junon. Mais ces raisons pourraient être également invoquées contre ce que Junon a dit plus haut; car elle ne fait que répéter ici, sous une autre forme, ce qu'on vient de lire aux vers 120-124. Il est certain qu'Homère prête à Junon un langage un peu singulier, et qu'il ne s'est pas parfaitement souvenu des recommandations qu'elle fait aux dieux dans l'intérêt d'Achille. En effet, les dieux, dont un au moins devrait aller assister le héros, restent immobiles à distance, contemplant la lutte des deux adversaires.

131. Ἐναργεῖς, *manifesti*, quand ils

Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα Ποσειδάων ἐνοσίχθων·
Ἥρη, μὴ χαλέπαινε παρὲκ νόον· οὐδέ τί σε χρή.
Οὐκ ἂν ἔγωγ' ἐθέλοιμι θεοὺς ἔριδι ξυνελάσσαι
ἡμέας τοὺς ἄλλους, ἐπειὴ πολὺ φέρτεροί εἰμεν·
ἀλλ' ἡμεῖς μὲν ἔπειτα καθεζώμεσθα κιόντες
ἐκ πάτου ἐς σκοπιήν, πόλεμος δ' ἄνδρεσσι μελήσει.
Εἰ δέ κ' Ἄρης ἄρχωσι μάχης ἢ Φοῖβος Ἀπόλλων,
ἢ Ἀχιλῆ' ἴσχωσι, καὶ οὐκ εἰῶσι μάχεσθαι,
αὐτίκ' ἔπειτα καὶ ἄμμι παρ' αὐτόφι νεῖκος ὀρεῖται
φυλόπιδος· μάλα δ' ὦκα διακρινθέντας ὀΐω
ἂψ ἴμεν Οὔλυμπόνδε, θεῶν μεθ' ὁμήγυριν ἄλλων,
ἡμετέρης ὑπὸ χερσὶν ἀναγκαίηφι δαμέντας.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο Κυανοχαίτης

se montrent, c'est-à-dire quand on les voit sous leur vraie forme. Celui qui ne les reconnaissait pas ne pouvait pas savoir s'ils étaient ou n'étaient pas χαλεποί (terribles).

133. Παρὲκ νόον, à côté du bon sens : sans raison bien sérieuse. — Οὐδέ τί σε χρή signifie que Junon n'a aucun motif de se tourmenter. Neptune ne lui fait pas de reproches. Voyez la note XIX, 420.

135. Ἡμέας τοὺς ἄλλους,... « Habent « hunc versum Venetus et Mori codices, « priscæque editiones; sed in plerisque « libris aut plane non legitur, aut in mar- « gine, et in ipsa Florentina adscriptum « est : νόθος. » [Bothe.] La présence de ce vers dans le manuscrit de Venise est une présomption d'authenticité ; car il n'a rien par lui-même que de très-convenable à la place qu'il occupe dans le discours de Neptune. — Ἡμέας, dissyllabe par synizèse. — Τοὺς ἄλλους se rapporte à ἡμέας, sujet de ξυνελάσσαι. Neptune dit : « Mon avis n'est point que nous, les partisans des Grecs, nous provoquions les dieux qui sont partisans des Troyens, parce qu'il n'y aurait aucun mérite à les vaincre. Attendons qu'ils nous attaquent. » Ainsi τοὺς ἄλλους est opposé à θεούς, régime du verbe. Si l'on supprime le vers 135, Neptune a dit, en général, qu'il souhaite que les dieux ne se livrent point bataille entre eux.

137. Ἐκ πάτου, hors du chemin battu : hors des endroits où l'on passe. — Ἐς σκοπιήν, *in speculam*, à un poste d'observation. — Ἄνδρεσσι, aux hommes : aux mortels seulement.

138. Ἄρχωσι est au pluriel à cause des deux sujets, Mars et Apollon. Zénodote corrigeait ἄρχωσι en ἄρχῃσι, pour conformer la phrase à la syntaxe ordinaire. Aristarque rejette cette correction, et cite, dans Homère, plusieurs exemples de verbes au duel ou au pluriel entre deux substantifs. Il remarque que cette forme de style était affectionnée par Alcman, et qu'on l'appelait même le tour d'Alcman, à cause de sa fréquence dans les vers de ce poëte : καὶ τούτῳ πεπλεόνακεν Ἀλκμάν· διὸ καὶ Ἀλκμανικὸν καλεῖται, οὐχ ὅτι πρῶτος αὐτῷ ἐχρήσατο. En effet, c'est Homere qui avait donné l'exemple.

140. Ἄμμι, à nous (qui sommes les partisans des Grecs). — Παρ' αὐτόφι, *apud illos*, parmi eux : avec eux. Ce n'est point une répétition de l'adverbe αὐτίκα, et la traduction *illico* n'est point exacte ici. *Scholies :* παρ' αὐτοῖς, οὐ παρ' αὐτά· προεῖπε γὰρ τὸ αὐτίκα.

141. Διακρινθέντας, sous-entendu αὐτούς (eux).

142. Θεῶν.... ἄλλων, des autres dieux, c'est-à-dire des dieux qui sont restés neutres, et qui n'ont pas quitté les palais de l'Olympe.

τεῖχος ἐς ἀμφίχυτον Ἡρακλῆος θείοιο,
ὑψηλὸν, τό ῥά οἱ Τρῶες καὶ Παλλὰς Ἀθήνη
ποίεον, ὄφρα τὸ κῆτος ὑπεκπροφυγὼν ἀλέαιτο,
ὁππότε μιν σεύαιτο ἀπ' ἠϊόνος πεδίονδε.
Ἔνθα Ποσειδάων κατ' ἄρ' ἕζετο καὶ θεοὶ ἄλλοι,
ἀμφὶ δ' ἄρ' ἄρρηκτον νεφέλην ὤμοισιν ἕσαντο·
οἱ δ' ἑτέρωσε καθῖζον ἐπ' ὀφρύσι Καλλικολώνης,
ἀμφὶ σὲ, ἤϊε Φοῖβε, καὶ Ἄρηα πτολίπορθον.
Ὣς οἱ μέν ῥ' ἑκάτερθε καθείατο μητιόωντες
βουλάς· ἀρχέμεναι δὲ δυσηλεγέος πολέμοιο
ὤκνεον ἀμφότεροι· Ζεὺς δ' ἥμενος ὕψι κέλευεν.
Τῶν δ' ἅπαν ἐπλήσθη πεδίον, καὶ λάμπετο χαλκῷ,
ἀνδρῶν ἠδ' ἵππων· κάρκαιρε δὲ γαῖα πόδεσσιν
ὀρνυμένων ἄμυδις· δύο δ' ἀνέρες ἔξοχ' ἄριστοι

145. Τεῖχος ἐς ἀμφίχυτον.... Ce vers se termine par quatre spondées. — Τεῖχος.... Ἡρακλῆος, le rempart d'Hercule. Ce retranchement était à quelque distance de la mer, à peu près à l'endroit où fut depuis la nouvelle Ilion. Voyez le Plan de Nicolaïdès. De là on dominait toute la plaine. — Ἀμφίχυτον, *circumaggeratum*, formé d'un entassement circulaire. Le mot τεῖχος indique que cet entassement n'était pas un simple χῶμα, mais un mur, mais des pierres plus ou moins régulièrement posées les unes sur les autres.

146. Οἱ, à lui : pour lui, c'est-à-dire pour Hercule.

147. Τὸ κῆτος, *illum cetum*, le fameux monstre marin. Il s'agit du monstre dont Hercule avait promis de délivrer Hésione. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὕτως εἴρηκε σὺν τῷ ἄρθρῳ τὸ κῆτος, ὡς παραδεδομένης τῆς ἱστορίας τῆς περὶ τοῦ κήτους.

148. Μιν, *illum*. Bothe, μέν (*quidem*), correction inutile. Le moyen σεύομαι équivaut souvent à l'actif σεύω.

149. Θεοὶ ἄλλοι, les autres dieux, c'est-à-dire les dieux du parti des Grecs.

150. Ἀμφὶ δ' ἄρ' ἄρρηκτον. Bothe : « Vereor ne scribendum sit ἀμφὶ δὲ ἄρ« ρηκτον. Certe κακόφωνον est ἄρ' ἄρ« ρηκτον, ortumque videtur ἄρ' ex se« quente syllaba. » Il est probable, au contraire, que ce que Bothe appelle une cacophonie était admiré par les Grecs comme un agréable jeu de syllabes, et que le poëte, ici comme dans tant d'autres passages, s'est donné le petit plaisir d'une allitération.

151. Οἱ δ(έ), mais eux : mais les dieux du parti des Troyens. — Ἐπ' ὀφρύσι, sur les sourcils : sur les sommets. *Scholies :* ἐξοχαῖς, μεταφορικῶς. Virgile, *Géorgiques*, I, 108 : « Ecce *supercilio* clivosi « tramitis undam Elicit. » — Καλλικολώνης, de la Belle-Colline. Voyez plus haut les notes du vers 53.

152. Ἤϊε, archer. Voyez la note XV, 365.

154. Πολέμοιο, la guerre (entre eux).

155. Ὤκνεον. Ancienne variante, ὄκνεον. — Κέλευεν, *jusserat*, (les) avait autorisés (à se battre).

156. Τῶν (d'eux) est expliqué au vers suivant par ἀνδρῶν ἠδ' ἵππων. On doit considérer καὶ λάμπετο χαλκῷ comme une parenthèse. La traduction *virorum et equorum*, qui fait dépendre ἀνδρῶν ἠδ' ἵππων de χαλκῷ, ne donne pas un sens satisfaisant. Les chevaux n'étaient pas couverts d'airain.

157. Κάρκαιρε (craquait), onomatopée. Didyme : ἐκινεῖτο, ἤχει· ὀνοματοποιΐα ὁ τρόπος.

ἐς μέσον ἀμφοτέρων συνίτην, μεμαῶτε μάχεσθαι,
Αἰνείας τ' Ἀγχισιάδης καὶ δῖος Ἀχιλλεύς.
Αἰνείας δὲ πρῶτος ἀπειλήσας ἐβεβήκει,
νευστάζων κόρυθι βριαρῇ· ἀτὰρ ἀσπίδα θοῦριν
πρόσθεν ἔχε στέρνοιο, τίνασσε δὲ χάλκεον ἔγχος.
Πηλείδης δ' ἑτέρωθεν ἐναντίον ὦρτο, λέων ὥς
σίντης, ὅντε καὶ ἄνδρες ἀποκτάμεναι μεμάασιν
ἀγρόμενοι, πᾶς δῆμος· ὁ δὲ πρῶτον μὲν ἀτίζων
ἔρχεται, ἀλλ' ὅτε κέν τις Ἀρηϊθόων αἰζηῶν
δουρὶ βάλῃ, ἐάλη τε χανὼν, περί τ' ἀφρὸς ὀδόντας
γίγνεται, ἐν δέ τέ οἱ κραδίῃ στένει ἄλκιμον ἦτορ·
οὐρῇ δὲ πλευράς τε καὶ ἰσχία ἀμφοτέρωθεν
μαστίεται, ἑὲ δ' αὐτὸν ἐποτρύνει μαχέσασθαι·
γλαυκιόων δ' ἰθὺς φέρεται μένει, ἤν τινα πέφνῃ
ἀνδρῶν, ἢ αὐτὸς φθίεται πρώτῳ ἐν ὁμίλῳ·

159. Συνίτην. Les deux héros sont descendus de char, et ils s'avancent à pied l'un contre l'autre.

161. Ἀπειλήσας, *minitabundus*, d'un air menaçant.

165. Ὄντε καί. Bothe propose de lire ὅνθ' ἑκάς. Mais il convient lui-même que cette correction donnerait indifféremment deux sens : ou les chasseurs guettant de loin le lion; ou les chasseurs rassemblés de loin pour faire la guerre au lion. La vulgate n'a pas cet inconvénient; et καί n'y est pas aussi déplacé que le prétend Bothe. Homère dit καί, *même*, pour renforcer encore l'idée contenue dans σίντης. Le lion fait des ravages; et il fait tant de ravages, qu'il faut absolument que la contrée entière se lève, pour avoir quelque chance de triompher de lui.

166. Ἀτίζων, *contemnens*, méprisant (les chasseurs) : dédaigneux de ses adversaires; ne s'effrayant nullement de cette foule d'hommes armés contre lui.

168. Ἐάλη τε χανών équivaut à τότε ἐάλη χανών : alors, la gueule béante, il se ramasse sur lui-même (afin de prendre son élan). *Scholies :* συστρέφεται μὲν γὰρ, ὡς πηδήσων· χαίνει δὲ, ὡς οἷον προτενθευόμενος λιχνοτέρον, κατὰ τοῦ βαλόντος. Il veut fondre sur celui qui l'a frappé, et le déchirer à belles dents.

169. Κραδίῃ est dans le sens matériel, et ἦτορ dans le sens moral. *Scholies :* ἀγγεῖον τῆς ψυχῆς ὑπονοητέον τὴν καρδίαν. Quelques anciens lisaient κραδίη au nominatif, et joignaient ἐν à στένει. Alors ἦτορ était une apposition. *Scholies :* εἰ μέν ἐστιν εὐθείας τὸ κραδίη, τοιοῦτόν ἐστιν· στένει ἡ καρδία, ἥτις ἐστὶν ἦτορ. —Στένει, gémit, c'est-à-dire frémit d'impatience. Le lion attendait que l'ennemi fût visible, ou à sa portée. — Ἄλκιμον. Le *Palimpseste syriaque :* ὄβριμον.

170. Ἀμφοτέρωθεν. Ancienne variante, ἀμφοτέρωσε.

171. Ἑὲ δ' αὐτόν pour ἑαυτὸν δέ. — Μαχέσασθαι. Villoison, μαχέεσθαι, correction d'un faux puriste. L'inf. aoriste est plus poétique et non moins grammatical.

172. Γλαυκιόων, ayant le regard enflammé. Eustathe : ἀντὶ τοῦ ἔμπυρον βλέπων, κατὰ τοὺς παλαιοὺς, παρὰ τὸ γλαύσσω, ἀφ' οὗ καὶ γλαῦξ. Cette note se réfère au commentaire d'Aristarque, cité par les autorités que compilait Eustathe. — Μένει, avec fureur : avec rage.

173. Φθίεται au subjonctif, pour φθίηται : *pereat*, qu'il périsse.

ὣς Ἀχιλῆ' ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸς ἀγήνωρ,
ἀντίον ἐλθέμεναι μεγαλήτορος Αἰνείαο.
Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
τὸν πρότερος προσέειπε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς·
Αἰνεία, τί σὺ τόσσον ὁμίλου πολλὸν ἐπελθὼν
ἔστης; Ἦ σέγε θυμὸς ἐμοὶ μαχέσασθαι ἀνώγει
ἐλπόμενον Τρώεσσιν ἀνάξειν ἱπποδάμοισιν,
τιμῆς τῆς Πριάμου; Ἀτὰρ εἴ κεν ἔμ' ἐξεναρίξῃς,
οὔ τοι τοὔνεκά γε Πρίαμος γέρας ἐν χερὶ θήσει·
εἰσὶν γάρ οἱ παῖδες, ὁ δ' ἔμπεδος, οὐδ' ἀεσίφρων.
Ἦ νύ τί τοι Τρῶες τέμενος τάμον ἔξοχον ἄλλων,
καλὸν φυταλιῆς καὶ ἀρούρης, ὄφρα νέμηαι,
αἴ κεν ἐμὲ κτείνῃς; Χαλεπῶς δέ σ' ἔολπα τὸ ῥέξειν.
Ἤδη μὲν σέγε φημὶ καὶ ἄλλοτε δουρὶ φοβῆσαι.
Ἦ οὐ μέμνῃ ὅτε πέρ σε βοῶν ἄπο, μοῦνον ἐόντα,
σεῦα κατ' Ἰδαίων ὀρέων ταχέεσσι πόδεσσιν
καρπαλίμως; Τότε δ' οὔτι μετατροπαλίζεο φεύγων.

178. Τόσσον.... πολλόν, une si grande vaste étendue : une telle immensité.

179. Ἔστης; *stetisti?* ou *substitisti?* t'es-tu arrêté? te tiens-tu là? ne continues-tu pas ta course?

180-186. Ἐλπόμενον Τρώεσσι.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Nous n'avons pas la note d'Aristarque sur l'athétèse. Mais nous savons, par les *Scholies*, qu'Aristarque n'alléguait, contre ces sept vers, que leur vulgarité de pensée et de style; grief à peu près sans portée, quand il s'agit d'un poëte aussi naïf : ἀθετοῦνται στίχοι ἑπτά, ὡς καὶ τὴν διάνοιαν ἀπρεπεῖς, καὶ τὴν σύνθεσιν εὐτελεῖς.

181. Τιμῆς τῆς Πριάμου, *honore illo Priami*, avec tous les honneurs dont jouit Priam. On a vu déjà plusieurs fois le génitif, là où en prose on met le datif. Les anciens sous-entendaient ici une préposition : ἀντί, ou μετά. Les modernes expliquent τιμῆς par ἐλπίδι, dont l'idée est dans ἐλπόμενον. Mais n'est-ce pas plutôt le génitif du but (en vue de, pour avoir)?

182. Γέρας, *dignitatem*, la royauté.

183. Ἔμπεδος, solide, c'est-à-dire sain d'esprit, est opposé à ἀεσίφρων, léger d'esprit. — Ἀεσίφρων. Apollonius écrivait, ἀασίφρων.

184-185. Τέμενος τάμον.... Voyez VI, 194-195 et les notes sur ces deux vers.

185. Καλόν. Villoison, ἐσθλόν. La substitution de ἐσθλόν à καλόν est évidemment celle de la glose au mot textuel. J'ajoute que le manuscrit de Venise, au vers VI, 195, donne καλόν.

186. Χαλεπῶς va avec le verbe ῥέξειν.

187. Φοβῆσαι, *vulgo* φόβησα. Avec φόβησα, il faut mettre φημί entre deux virgules. Cette forme de style n'est point homérique.

188. Ἦ οὐ. Ces deux syllabes n'en font qu'une par synizèse. — Βοῶν ἄπο, loin des bœufs : en te forçant à abandonner tes bœufs. Le texte de Chios portait βοῶν ἐπί (quand tu gardais les bœufs), leçon adoptée par Rhianus et par Aristophane de Byzance. Le scholiaste A goûte cette leçon, car il dit : οὐκ ἀχαρίτως.

190. Οὔτι μετατροπαλίζεο, tu ne te retournais nullement : tu courais devant toi sans tourner la tête. Énée a dit, en effet, vers 92-93, qu'il n'avait dû la vie qu'à

Ἔνθεν δ' ἐς Λυρνησσὸν ὑπέκφυγες· αὐτὰρ ἐγὼ τὴν
πέρσα, μεθορμηθεὶς σὺν Ἀθήνῃ καὶ Διὶ πατρί·
ληϊάδας δὲ γυναῖκας, ἐλεύθερον ἦμαρ ἀπούρας,
ἦγον· ἀτάρ σε Ζεὺς ἐρρύσατο καὶ θεοὶ ἄλλοι.
Ἀλλ' οὐ νῦν σε ῥύεσθαι ὀΐομαι, ὡς ἐνὶ θυμῷ
βάλλεαι· ἀλλά σ' ἔγωγ' ἀναχωρήσαντα κελεύω
ἐς πληθὺν ἰέναι, μηδ' ἀντίος ἵστασ' ἐμεῖο,
πρίν τι κακὸν παθέειν· ῥεχθὲν δέ τε νήπιος ἔγνω.
Τὸν δ' αὖτ' Αἰνείας ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·
Πηλείδη, μὴ δή μ' ἐπέεσσί γε, νηπύτιον ὥς,
ἔλπεο δειδίξεσθαι, ἐπεὶ σάφα οἶδα καὶ αὐτὸς
ἠμὲν κερτομίας ἠδ' αἴσυλα μυθήσασθαι.
Ἴδμεν τ' ἀλλήλων γενεὴν, ἴδμεν δὲ τοκῆας,
πρόκλυτ' ἀκούοντες ἔπεα θνητῶν ἀνθρώπων·
ὄψει δ' οὔτ' ἄρ πω σὺ ἐμοὺς ἴδες, οὔτ' ἄρ' ἐγὼ σούς·
φασὶ σὲ μὲν Πηλῆος ἀμύμονος ἔκγονον εἶναι,

l'agilité prodigieuse dont l'avait doué ce jour-là Jupiter.

193. Ληϊάδας, faisant partie du butin, c'est-à-dire captives de guerre.

195. Νῦν σε ῥύεσθαι. Aristarque écrivait, dit-on, νῦν ἐρύεσθαι. Mais les deux leçons étaient également autorisées par les textes antiques ; et l'école d'Aristarque a préféré la plus claire et la plus précise.

196-198. Ἀλλά σ' ἔγωγ' ἀναχωρήσαντα.... Voyez XVII, 30-32 et la note sur le dernier vers. Ici, ces trois vers et le précédent sont marqués d'astérisques et d'obels dans le manuscrit de Venise. Mais la note d'athétèse ne donne aucune raison probante. Elle se borne à dire longuement que la répétition est vicieuse, et à traduire la sténographie d'Aristarque. C'est donc une question de goût, dont nous sommes juges au même titre que les anciens eux-mêmes.

200. Πηλείδη,... Bothe : « Orationem « sane prolixam incipit Æneas, sed eam« dem rerum antiquarum notitia refertam, « itaque ferendam, cum præsertim verisi« mile sit poetam ex industria jactantio« rem finxisse Trojanum heroem, quo magis « Græci minime loquax virtus emineret. » Le même critique conjecture que c'est ce discours d'Énée et quelques autres passages d'une prolixité analogue, qui ont fait dire à Horace qu'Homère n'est pas toujours parfaitement éveillé. Pour un homme habitué, comme Horace, à une poésie sobre et précise, ces naïves effusions de la Muse antique étaient un intolérable défaut; et il est probable qu'Horace les jugeait encore plus sévèrement que ne le fait supposer son *quandoque dormitat*. Je crois pourtant que, si l'on examine attentivement le discours, on trouvera, avec Bothe, qu'il y a des raisons de tolérer le langage d'Énée; j'ajoute même, de le trouver tout à fait satisfaisant.

202. Αἴσυλα, des choses indignes : des insultes. Ce mot enchérit sur κερτομίας (des railleries). Achille avait raillé Énée; Énée pourrait lui rendre la pareille, ou même aller plus loin encore que lui.

204. Πρόκλυτ' ἀκούοντες.... Ce vers se termine par trois spondées. — Πρόκλυτ(α), jadis répétés avec éclat : consacrés par la tradition.

205-209. Ὄψει δ' οὔτ' ἄρ πω.... Ces cinq vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Mais il n'y a point de scholie qui explique les motifs de l'athétèse.

μητρὸς δ' ἐκ Θέτιδος, καλλιπλοκάμου ἁλοσύδνης·
αὐτὰρ ἐγὼν υἱὸς μεγαλήτορος Ἀγχίσαο
εὔχομαι ἐκγεγάμεν, μήτηρ δέ μοί ἐστ' Ἀφροδίτη·
τῶν δὴ νῦν ἕτεροί γε φίλον παῖδα κλαύσονται
σήμερον· οὐ γάρ φημ' ἐπέεσσί γε νηπυτίοισιν
ὧδε διακρινθέντε μάχης ἐξ ἀπονέεσθαι.
Εἰ δ' ἐθέλεις καὶ ταῦτα δαήμεναι, ὄφρ' εὖ εἰδῇς
ἡμετέρην γενεήν, πολλοὶ δέ μιν ἄνδρες ἴσασιν·
Δάρδανον αὖ πρῶτον τέκετο νεφεληγερέτα Ζεύς,
κτίσσε δὲ Δαρδανίην· ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρὴ
ἐν πεδίῳ πεπόλιστο, πόλις μερόπων ἀνθρώπων,
ἀλλ' ἔθ' ὑπωρείας ᾤκεον πολυπιδάκου Ἴδης.
Δάρδανος αὖ τέκεθ' υἱὸν Ἐριχθόνιον βασιλῆα,
ὃς δὴ ἀφνειότατος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων·
τοῦ τρισχίλιαι ἵπποι ἕλος κάτα βουκολέοντο
θήλειαι, πώλοισιν ἀγαλλόμεναι ἀταλῇσιν.
Τάων καὶ Βορέης ἠράσσατο βοσκομενάων,

207. Ἁλοσύδνης, déesse marine.

210. Τῶν.... ἕτεροι, les uns d'entre eux : tes parents ou les miens. — Le vers 210 se termine par trois spondées.

211. Ἐπέεσσι, par des paroles : en nous bornant à des paroles.

213-214. Εἰ δ' ἐθέλεις.... Voyez VI, 150-151 et les notes sur ces deux vers.

216-218. Ἐπεὶ οὔπω Ἴλιος ἱρή.... Virgile, *Énéide*, III, 109 : « .... Non« dum Ilium et arces Pergameæ stete« rant; habitabant vallibus imis. » L'expression de Virgile *vallibus imis* ne traduit pas très-exactement ὑπωρείας (le dessous des montagnes). Homère dit que les Troyens habitaient sur les coteaux inférieurs de l'Ida. *Scholies :* τὰ κάτω μέρη τῶν ὀρῶν. — Je n'ai pas besoin de faire observer que ὑπωρείας est un accusatif pluriel; car, au génitif singulier, Homère dirait ὑπωρείης. Au reste, ὑπωρείας est un ἅπαξ εἰρημένον.

218. Ὤκεον, dissyllabe par synizèse. Bothe écrit πολυπίδακος ᾤκεον, ce qui rend au mot sa quantité naturelle : « Syn« izesi τοῦ ᾤκεον minime necessaria, « pulcherrimoque metro corrupto. » L'*Iliade* et l'*Odyssée* sont pleines de synizèses plus difficiles à expliquer que celleci. On prononçait indifféremment ᾤκεον et ᾤκευν. D'ailleurs, un vers qui a déjà trois dactyles n'a pas beaucoup besoin d'être perfectionné.

219. Ἐριχθόνιον. Cet Erichthonius n'est jamais cité, chez les poëtes, parmi les ancêtres de la race royale de Troie.

220. Ὃς δὴ ἀφνειότατος.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ὃς δὴ ἀφνειότατος. La première syllabe du mot ἀφνειότατος est longue ou brève à volonté. On peut supposer, si on l'aime mieux, qu'il y a synizèse, et que δη-α ne compte que pour une syllabe. Bothe écrit ὃς δ' ἀφνειότατος, mais en prenant δ(έ) dans le sens de δή.

221. Ἕλος κάτα, *per palustria*, dans des prairies où l'eau ne manquait pas. *Scholies :* φιλόλουτρον γάρ ἐστι τὸ ζῶον· ἥδεται δὲ τοῖς ἕλεσι καὶ τοῖς θολεροῖς τῶν ὑδάτων. Il ne faut pas prendre ἕλος dans le sens littéral; car les chevaux n'aiment pas l'herbe dure des marécages.

223. Τάων, génitif partitif : d'elles, c'est-à-dire de quelques-unes d'entre elles. Il ne

ἵππῳ δ' εἰσάμενος παρελέξατο κυανοχαίτῃ·
αἱ δ' ὑποκυσάμεναι ἔτεκον δυοκαίδεκα πώλους.
Αἱ δ' ὅτε μὲν σκιρτῷεν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν,
ἄκρον ἐπ' ἀνθερίκων καρπὸν θέον, οὐδὲ κατέκλων·
ἀλλ' ὅτε δὲ σκιρτῷεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης,
ἄκρον ἐπὶ ῥηγμῖνος ἁλὸς πολιοῖο θέεσκον.
Τρῶα δ' Ἐριχθόνιος τέκετο Τρώεσσιν ἄνακτα·
Τρωὸς δ' αὖ τρεῖς παῖδες ἀμύμονες ἐξεγένοντο,
Ἶλός τ' Ἀσσάρακός τε καὶ ἀντίθεος Γανυμήδης,
ὃς δὴ κάλλιστος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων·
τὸν καὶ ἀνηρείψαντο θεοὶ Διὶ οἰνοχοεύειν,
κάλλεος εἵνεκα οἷο, ἵν' ἀθανάτοισι μετείη.
Ἶλος δ' αὖ τέκεθ' υἱὸν ἀμύμονα Λαομέδοντα·
Λαομέδων δ' ἄρα Τιθωνὸν τέκετο Πρίαμόν τε,
Λάμπον τε Κλυτίον θ' Ἱκετάονά τ', ὄζον Ἄρηος·
Ἀσσάρακος δὲ Κάπυν· ὁ δ' ἄρ' Ἀγχίσην τέκε παῖδα·

naît que douze poulains; par conséquent τάων ne peut pas être pris pour le troupeau entier des cavales. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐλλείπει τὸ τινῶν· οὐ γὰρ πασῶν ἠράσθη. — Καὶ Βορέης, *etiam Boreas*, Borée lui aussi. Ordinairement c'est au Zéphyre qu'on attribuait la naissance de certains chevaux rapides. C'est le Zéphyre qui est le père des chevaux d'Achille. Voyez XVI, 150 et la note sur ce vers. Virgile lui-même croyait à la fécondation des cavales par le vent. Voyez *Géorgiques*, III, 274-275. — Entre le vers 223 et le vers 224, plusieurs textes antiques donnaient celui-ci : Ἐν μαλακῷ λειμῶνι καὶ ἄνθεσιν εἰαρινοῖσιν.

225. Ὑποκυσάμεναι, *vulgo* ὑποκυσσάμεναι (fausse orthographe, κυ étant long).

226-229. Αἱ δ' ὅτε μὲν σκιρτῷεν.... Virgile a emprunté ce tableau à Homère, mais en l'appliquant à son héroïne Camille, *Énéide*, VII, 808 : « Illa vel intactæ « segetis per summa volaret Gramina, nec « teneras cursu læsisset aristas; Vel mare « per medium, fluctu suspensa tumenti, « Ferret iter, celeres nec tingeret æquore « plantas. » Hésiode, cité par Eustathe, avait dit, en parlant d'Iphiclus : Ἄκρον ἐπ' ἀνθερίκων καρπὸν θέεν, οὐδὲ κατέκλα, Ἀλλ' ἐπὶ πυραμίνων ἀθέρων δρομάασκε πόδεσσιν. On remarquera sans doute là presque identité du vers 227 et du premier vers de cette citation.

227. Κατέκλων (*frangebant*) est l'imparfait de κατακλάω.

228. Δέ, *vulgo* δή. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἀλλ' ὅτε δέ· ἄλλοι δὲ, ἀλλ' ὅτε δὴ, διὰ τοῦ η.

229. Ἄκρον ἐπὶ ῥηγμῖνος, sur la pointe de la vague. Le mot ῥηγμίν signifie tout à la fois et le rivage où se brise la vague, et la vague qui se brise contre le rivage : c'est une chose qui brise ou qui se brise (ῥήγνυμι, ῥήγνυμαι).

233. Ὃς δὴ κάλλιστος.... Ce vers se termine par trois spondées.

234. Ἀνηρείψαντο θεοὶ Διὶ οἰνοχοεύειν. Aristarque note ici le désaccord d'Homère avec la tradition vulgaire des poëtes : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐναντιοῦται τοῖς νεωτέροις· οὐ γὰρ δι' ἔρωτα τὸν Γανυμήδην ὑπὸ Διὸς ἀνηρπάσθαι, ἀλλ' ὑπὸ τῶν θεῶν ἵνα οἰνοχοῇ τῷ Διί.

238. Λάμπον τε.... On a vu ce vers, III, 147, dans l'énumération des vieillards du conseil.

αὐτὰρ ἔμ' Ἀγχίσης, Πρίαμος δ' ἔτεχ' Ἕκτορα δῖον.
Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὔχομαι εἶναι.
Ζεὺς δ' ἀρετὴν ἄνδρεσσιν ὀφέλλει τε μινύθει τε,
ὅππως κεν ἐθέλῃσιν· ὁ γὰρ κάρτιστος ἁπάντων.
Ἀλλ' ἄγε μηκέτι ταῦτα λεγώμεθα, νηπύτιοι ὥς,
ἑσταότ' ἐν μέσσῃ ὑσμίνῃ δηϊοτῆτος.
Ἔστι γὰρ ἀμφοτέροισιν ὀνείδεα μυθήσασθαι
πολλὰ μάλ'· οὐδ' ἂν νηῦς ἑκατόζυγος ἄχθος ἄροιτο.
Στρεπτὴ δὲ γλῶσσ' ἐστὶ βροτῶν, πολέες δ' ἔνι μῦθοι
παντοῖοι, ἐπέων δὲ πολὺς νομὸς ἔνθα καὶ ἔνθα.
Ὁπποῖόν κ' εἴπῃσθα ἔπος, τοῖόν κ' ἐπακούσαις.

241. Ταύτης τοι γενεῆς.... C'est par ce vers que Glaucus termine son discours à Diomède, VI, 211.

243. Κάρτιστος. Ancienne variante, κ' ὄχ' ἄριστος.

244. Λεγώμεθα, avec ταῦτα, ne peut signifier que *colloquamur*, que *disseramus*. *Scholies :* διαλεγώμεθα. Voyez la note II, 435.

245. Ἑσταότ(ε), au duel.

246-255. Ἔστι γὰρ ἀμφοτέροισιν.... Heyne regarde ces dix vers comme interpolés, et Bothe les a mis entre crochets. Bekker met au bas de la page seulement trois vers : 248-250 Il est certain qu'Énée parle bien longuement pour dire qu'il faut se taire; mais il parle, du propre aveu de Bothe, dans un style tout homérique, et c'est à peine si l'on a trouvé un mot ou deux qui puissent faire soupçonner une main étrangère. Ces vers surabondants sont très-beaux. Je ne dis pas qu'Homère n'eût pas mieux fait de se dispenser de les mettre dans la bouche d'Énée; mais on n'est guère fondé à prétendre que ce n'est point Homère qui les y a mis. Les cinq derniers, 251-255, sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise; mais Aristarque ne fait valoir contre eux que des arguments analogues à ceux qu'allèguent les modernes de goût difficile : ὡς ἄκαιροι καὶ ὀχληροὶ, προειρημένου τοῦ ἀλλ' ἄγε μηκέτι ταῦτα λεγώμεθα,... καὶ τὰ λεγόμενα ἀνάξια τῶν προσώπων.

247. Ἑκατόζυγος, à cent bancs de rameurs. Cette épithète ne signifie point qu'il existât de pareils navires au temps d'Homère. C'est comme si le poëte avait dit : *le plus grand navire imaginable*. Il n'y a donc rien, dans le mot ἑκατόζυγος, qui milite contre l'authenticité du passage. Quelques anciens réduisaient même ἑκατόζυγος au vraisemblable. Didyme : ὑπὸ ἑκατὸν ἐρετῶν ἐλαυνομένη. Mais il vaut mieux prendre le mot au pied de la lettre, et laisser l'hyperbole. Quant à la question que faisaient quelques-uns : « Comment un navire pourrait-il porter une cargaison d'injures? » je crois qu'il ne vaut pas la peine d'y répondre. C'est demander de quel droit les poëtes se servent d'images. *Charretées d'injures* (ἁμάξας βλασφημιῶν) est une expression qu'on trouve dans la prose de Lucien (*Eunuque*, § II), et qui n'y a jamais choqué personne. Pourquoi une cargaison d'injures nous choquerait-elle particulièrement dans les vers de l'*Iliade?*

248. Ἔνι pour ἔνεισι : *insunt*.

249. Νομός, littéralement : le pâturage; ἐπέων νομός, le champ des paroles. Sous-entendez : ἐστί, est. — Ἔνθα καὶ ἔνθα, d'un côté et de l'autre, c'est-à-dire dans le sens du blâme comme dans celui de la louange. *Scholies :* ὥστε πολλὰ εἰπεῖν, καὶ ἐπαινέσαι καὶ ψέξαι, καὶ εἰς ἑκάτερα τὸν λόγον ἀγαγεῖν. La phrase d'Homère est une maxime générale. Quelques-uns entendent ἔνθα καὶ ἔνθα, d'Achille et d'Énée eux-mêmes. D'autres y voient, que les paroles sont un troupeau, et qu'elles se dispersent à travers le champ, comme les animaux qui broutent le gazon.

Ἀλλὰ τίη ἔριδας καὶ νείκεα νῶϊν ἀνάγκη
νεικεῖν ἀλλήλοισιν ἐναντίον, ὥστε γυναῖκας,
αἵτε χολωσάμεναι ἔριδος πέρι θυμοβόροιο
νεικεῦσ' ἀλλήλῃσι, μέσην ἐς ἄγυιαν ἰοῦσαι,
πόλλ' ἐτεά τε καὶ οὐκί· χόλος δέ τε καὶ τὰ κελεύει.
Ἀλκῆς δ' οὔ μ' ἐπέεσσιν ἀποτρέψεις μεμαῶτα,
πρὶν χαλκῷ μαχέσασθαι ἐναντίον· ἀλλ' ἄγε, θᾶσσον
γευσόμεθ' ἀλλήλων χαλκήρεσιν ἐγχείῃσιν.
Ἦ ῥα, καὶ ἐν δεινῷ σάκει ἤλασεν ὄβριμον ἔγχος,
σμερδαλέῳ· μέγα δ' ἀμφὶ σάκος μύκε δουρὸς ἀκωκῇ.
Πηλείδης δὲ σάκος μὲν ἀπὸ ἕο χειρὶ παχείῃ
ἔσχετο, ταρβήσας· φάτο γὰρ δολιχόσκιον ἔγχος
ῥέα διελεύσεσθαι μεγαλήτορος Αἰνείαο·
νήπιος, οὐδ' ἐνόησε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν,
ὡς οὐ ῥηΐδι' ἐστὶ θεῶν ἐρικυδέα δῶρα
ἀνδράσι γε θνητοῖσι δαμήμεναι, οὐδ' ὑποείκειν.
Οὐδὲ τότ' Αἰνείαο δαΐφρονος ὄβριμον ἔγχος
ῥῆξε σάκος· χρυσὸς γὰρ ἐρύκακε, δῶρα θεοῖο.
[ἀλλὰ δύω μὲν ἔλασσε διὰ πτύχας, αἱ δ' ἄρ' ἔτι τρεῖς

251-255. Ἀλλὰ τίη ἔριδας.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Les scholies sur ce passage sont très-embrouillées. La plus forte objection contre l'authenticité, c'est que ces cinq vers ne sont point une peinture exacte des mœurs des femmes grecques. Mais ce n'est pas un Grec qui parle, c'est un Troyen.

251. Καὶ νείκεα. Ancienne variante, καὶ ὀνείδεα.

253. Ἔριδος πέρι, pour (quelque sujet de) querelle.

255. Ἐτεά. C'est le seul exemple de l'adjectif ἐτεός chez Homère. Mais puisqu'Homère emploie fréquemment l'adverbe ἐτεόν, on doit supposer qu'il n'ignorait pas l'adjectif dont cet adverbe n'est que le neutre singulier. Quelques anciens corrigeaient la leçon d'Aristarque, et écrivaient : πολλὰ τ' ἐόντα, τὰ δ' οὐκί.

256. Ἀλκῆς. Ce génitif dépend du verbe ἀποτρέψεις.

258. Γευσόμεθ(α) au subjonctif, pour γευσώμεθα : tâtons-nous. Didyme : ἀντὶ τοῦ ἁψώμεθα· ὅ ἐστιν, ἀπόπειραν ληψώμεθα τῆς ἀλλήλων δυνάμεως.

259. Δεινῷ, terrible. Villoison, δινῷ (circulaire). Cette leçon, qu'on pourrait prendre pour une faute d'iotacisme, avait des partisans chez les anciens. Ils expliquaient δινός par δινωτός. Mais on écrivait généralement δεινῷ, plutôt que δινῷ. Eustathe: γράφεται δὲ τὰ πλείω διὰ διφθόγγου.

261. Ἀπὸ ἕο. Zénodote, ἀπὸ οὗ.

263. Ῥέα, monosyllabe par synizèse.

266. Δαμήμεναι, *domari*, à être brisés. *Scholies :* λέγει δὲ ὅτι τρωτὰ μὲν, οὐ ῥηΐδια δὲ εἰς τὸ δαμασθῆναι.

269-272. Ἀλλὰ δύω μὲν ἔλασσε.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque regardait ces quatre vers comme interpolés par un amateur de problèmes. Ils font difficulté, selon lui, les armes faites par Vulcain étant absolument impénétrables : διεσκευασμένοι εἰ-

ἦσαν· ἐπεὶ πέντε πτύχας ἤλασε Κυλλοποδίων,
τὰς δύο χαλκείας, δύο δ' ἔνδοθι κασσιτέροιο,
τὴν δὲ μίαν χρυσέην· τῇ ῥ' ἔσχετο μείλινον ἔγχος.]
Δεύτερος αὖτ' Ἀχιλεὺς προΐει δολιχόσκιον ἔγχος,
καὶ βάλεν Αἰνείαο κατ' ἀσπίδα πάντοσ' ἐΐσην,
ἄντυγ' ὕπο πρώτην, ᾗ λεπτότατος θέε χαλκὸς,
λεπτοτάτη δ' ἐπέην ῥινὸς βοός· ἡ δὲ διαπρὸ
Πηλιὰς ἤϊξεν μελίη, λάκε δ' ἀσπὶς ὑπ' αὐτῆς.
Αἰνείας δ' ἐάλη, καὶ ἀπὸ ἕθεν ἀσπίδ' ἀνέσχεν,
δείσας· ἐγχείη δ' ἄρ' ὑπὲρ νώτου ἐνὶ γαίῃ
ἔστη ἱεμένη, διὰ δ' ἀμφοτέρους ἕλε κύκλους
ἀσπίδος ἀμφιβρότης· ὁ δ' ἀλευάμενος δόρυ μακρὸν
ἔστη, κὰδ δ' ἄχος οἱ χύτο μυρίον ὀφθαλμοῖσιν,
ταρβήσας, ὅ οἱ ἄγχι πάγη βέλος. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
ἐμμεμαὼς ἐπόρουσεν, ἐρυσσάμενος ξίφος ὀξὺ,
σμερδαλέα ἰάχων· ὁ δὲ χερμάδιον λάβε χειρὶ

σὶν ὑπό τινος τῶν βουλομένων πρόβλημα ποιεῖν· μάχεται δὲ σαφῶς τοῖς γνησίοις· ἄτρωτα γὰρ τὰ Ἡφαιστότευκτα συνίσταται. Aristarque a raison de déclarer la difficulté insoluble. Mais on pourrait dire que le poëte s'est oublié. — 269. Ἔλασσε, elle poussa : elle pénétra.

270. Ἤλασε, *duxerat*, avait étendu. — Κυλλοποδίων. C'est Vulcain. Voyez la note XVIII, 371.

272. Τῇ, par celle-là, c'est-à-dire par cette lame d'or qui était entre les deux lames de cuivre et les deux lames d'étain. Si l'on supprime les vers 269-272, le mot χρυσός du vers 268 désigne les figures et les incrustations qui décoraient la surface extérieure du bouclier. Il désigne cela uniquement, au vers XXI, 165.

273-274. Δεύτερος αὖτ' Ἀχιλεὺς.... Zénodote écrivait : Δεύτερος αὖτ' Ἀχιλεὺς μελίην ἰθυπτίωνα Ἀσπίδα νύξ' ἐς χαλκὸν ἀμύμονος Αἰνείαο. Le premier de ces deux vers se trouve plus loin, XXI, 169. Mais là, Zénodote changeait ἰθυπτίωνα en ἰθυκτίωνα. Il est donc probable qu'on doit lire ici, dans sa diascève, ἰθυκτίωνα pareillement. Bekker n'a point signalé ce fait dans ses *Scholies*, ni même dans son *Annotatio*. Aristarque rejetait la correction de Zénodote, à cause de l'impropriété du mot νύξ(ε). Voici sa note : οὐκ ἐκ χειρὸς δὲ ἐπέτυχεν, ὅπερ διὰ τοῦ νύξε σημαίνεται, ἀλλὰ βέβληκε τὸ δόρυ.

275. Ἄντυγ' ὕπο πρώτην, tout près de la bordure (du bouclier). *Scholies* : κατὰ τὸν ἔξωθεν κύκλον τῆς ἀσπίδος.

277. Πηλιὰς.... μελίη, le frêne du Pélion, c'est-à-dire la lance d'Achille. Voyez la note XVI, 143. — Λάκε, cria : craqua ; éclata.

278. Ἐάλη, se ramassa sur lui-même : se pelotonna.

280. Ἱεμένη, comme ailleurs πρόσσω ἱεμένη, XV, 543 : *ulterius pergendi cupida*, ne s'arrêtant qu'à regret. — Ἀμφοτέρους.... κύκλους, la double bordure : le cuir et le métal qui formaient la bordure.

282. Ἄχος, *dolor*. C'est la cause pour l'effet. Énée n'y voit plus, tant il a peur. — Bentley remplaçait ἄχος par ἀχλύς (brouillard). Mais, comme dit Bothe, le mot ἄχος est excellent : « exquisite dictum est ἄχος, « nec mutandum. »

283. Ὃ dans le sens de ὅτι : parce que.

285-287. Σμερδαλέα.... Voyez V, 302-304 et les notes sur ces trois vers.

Αἰνείας, μέγα ἔργον, ὃ οὐ δύο γ' ἄνδρε φέροιεν,
οἷοι νῦν βροτοί εἰσ'· ὁ δέ μιν ῥέα πάλλε καὶ οἶος.
Ἔνθα κεν Αἰνείας μὲν ἐπεσσύμενον βάλε πέτρῳ,
ἢ κόρυθ', ἠὲ σάκος, τό οἱ ἤρκεσε λυγρὸν ὄλεθρον·
τὸν δέ κε Πηλείδης σχεδὸν ἄορι θυμὸν ἀπηύρα·
εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε Ποσειδάων ἐνοσίχθων.
Αὐτίκα δ' ἀθανάτοισι θεοῖς μετὰ μῦθον ἔειπεν·
Ὢ πόποι, ἦ μοι ἄχος μεγαλήτορος Αἰνείαο,
ὃς τάχα Πηλείωνι δαμεὶς Ἄϊδόσδε κάτεισιν,
πειθόμενος μύθοισιν Ἀπόλλωνος ἑκάτοιο·
νήπιος, οὐδέ τί οἱ χραισμήσει λυγρὸν ὄλεθρον.
Ἀλλὰ τίη νῦν οὗτος ἀναίτιος ἄλγεα πάσχει,
μὰψ ἕνεκ' ἀλλοτρίων ἀχέων, κεχαρισμένα δ' αἰεὶ
δῶρα θεοῖσι δίδωσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν;
Ἀλλ' ἄγεθ', ἡμεῖς πέρ μιν ὑπὲκ θανάτου ἀγάγωμεν,
μή πως καὶ Κρονίδης κεχολώσεται, αἴ κεν Ἀχιλλεὺς
τόνδε κατακτείνῃ· μόριμον δέ οἵ ἐστ' ἀλέασθαι,
ὄφρα μὴ ἄσπερμος γενεὴ καὶ ἄφαντος ὄληται
Δαρδάνου, ὃν Κρονίδης περὶ πάντων φίλατο παίδων,
οἳ ἔθεν ἐξεγένοντο γυναικῶν τε θνητάων.
Ἤδη γὰρ Πριάμου γενεὴν ἤχθηρε Κρονίων·
νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο βίη Τρώεσσιν ἀνάξει,

289. Ἤρκεσε, sous-entendu κε ou ἄν : aurait repoussé.

290. Σχεδόν, *cominus*, de près. Aristarque : σχεδὸν ἀντὶ τοῦ ἐγγὺς, καὶ οὐχ ὡς ἡμεῖς. Voyez XVII, 202 et la note sur ce vers.

293. Αἰνείαο, génitif causal : au sujet d'Énée. *Scholies :* λείπει ἡ περί.

296. Χραισμήσει a pour sujet sous-entendu Ἀπόλλων.

298. Ἀλλοτρίων ἀχέων, de maux dans lesquels il n'est pour rien. Énée avait désapprouvé la guerre.

299. Δίδωσι. Bothe propose d'écrire διδοῖ, afin de donner au vers une forme plus élégante. Avec ce système de perfectionnement, on pourrait aller un peu loin.

301. Κεχολώσεται est au subjonctif, pour χολώσηται : *iratus fuerit*, se soit fâché ; vienne à se fâcher.

302. Μόριμον δέ οἵ ἐστ(ι), *fatale vero ei est*, d'ailleurs le destin d'Énée exige.

303. Ὄφρα μὴ ἄσπερμος.... Ancienne variante de ce vers, attribuée à Aristarque, mais sur un témoignage sans valeur : Ὄφρα μὴ ἄφαντος γενεὴ δμηθέντος ὄληται.

305. Οἳ ἔθεν.... Ce vers se termine par trois spondées.

306. Ἤχθηρε. Aristophane de Byzance, ἤχθαιρε.

307-308. Νῦν δὲ δὴ Αἰνείαο.... Virgile, *Énéide*, III, 97 : « Hic domus « Æneæ cunctis dominabitur oris, Et nati « natorum, et qui nascentur ab illis. » Virgile paraît avoir traduit sur un texte différent du nôtre ; car on voit, par Di-

καὶ παίδων παῖδες, τοί κεν μετόπισθε γένωνται.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα βοῶπις πότνια Ἥρη·
Ἐννοσίγαι', αὐτὸς σὺ μετὰ φρεσὶ σῇσι νόησον
Αἰνείαν, ἤ κέν μιν ἐρύσσεαι, ἦ κεν ἐάσεις
[Πηλείδῃ Ἀχιλῆϊ δαμήμεναι, ἐσθλὸν ἐόντα].
Ἤτοι μὲν γὰρ νῶϊ πολέας ὠμόσσαμεν ὅρκους
πᾶσι μετ' ἀθανάτοισιν, ἐγὼ καὶ Παλλὰς Ἀθήνη,
μήποτ' ἐπὶ Τρώεσσιν ἀλεξήσειν κακὸν ἦμαρ,
μηδ' ὁπότ' ἂν Τροίη μαλερῷ πυρὶ πᾶσα δάηται
δαιομένη, δαίωσι δ' Ἀρήϊοι υἷες Ἀχαιῶν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
βῆ ῥ' ἴμεν ἄν τε μάχην καὶ ἀνὰ κλόνον ἐγχειάων,
ἶξε δ' ὅθ' Αἰνείας ἠδ' ὁ κλυτὸς ἦεν Ἀχιλλεύς.
Αὐτίκα τῷ μὲν ἔπειτα κατ' ὀφθαλμῶν χέεν ἀχλὺν,
Πηλείδῃ Ἀχιλῆϊ· ὁ δὲ μελίην εὔχαλκον

dyme, que quelques-uns écrivaient : Νῦν δὲ δὴ Αἰνείεω γενεὴ πάντεσσιν ἀνάξει. De cette façon, la tradition homérique n'était plus en désaccord avec la tradition romaine. Il est probable que ce changement dans le texte était récent au temps de Virgile. L'auteur de l'*Hymne à Vénus* dit, vers 197-198, qu'Énée et sa postérité régneront sur les Troyens; et il le dit dans des termes qui rappellent ceux d'Homère. Ce n'est que quand les Romains sont devenus les maîtres du monde, qu'on a pu avoir l'idée de faire prédire par Homère leur grandeur future. Didyme : ὡς προθεσπίζοντος τοῦ ποιητοῦ τὴν Ῥωμαίων ἀρχήν.

308. Γένωνται. Plusieurs textes antiques donnaient λίπωνται. Telle était, suivant Didyme, la leçon unanime des *éditions des villes*. Notre vulgate est sans doute une correction qui nous vient des éditions individuelles (αἱ κατ' ἄνδρα).

312. Πηλείδῃ.... Ce vers manque dans le manuscrit de Venise et dans quelques autres des meilleurs. Il est inutile au sens; car ἐάσεις (tu laisseras, tu abandonneras) suffit pour dire qu'Énée succomberait dans la lutte. Il n'y a de salut pour lui que dans l'aide d'un dieu.

313. Πολέας, dissyllabe par synizèse.

316. Τροίη paraît synonyme de Ἴλιος, car il s'agit particulièrement du sort de la ville. On peut cependant entendre, comme à l'ordinaire, *la Troade*.

316-317. Δάηται δαιομένη, *incendatur incensa*. Si la tautologie était aussi intolérable que le disent Bentley et d'autres, il vaudrait mieux écrire ici καιομένη que de changer, comme le demande Bothe, δάηται en δάμηται. Voyez la note XXI, 376. Le poëte s'est comme enchanté lui-même de cette répétition, qui choque notre délicatesse; et la preuve en est dans δαίωσι, qui reproduit une troisième fois l'idée. Il y avait le charme rhythmique de l'allittération, en même temps que celui de l'expression poussée à toute sa valeur : « l'incendie, oui l'incendie, et un incendie allumé par les Grecs. » — Je dois dire que quelques anciens supprimaient les vers 316-317; car ils ne sont pas dans le *Palimpseste syriaque*.

320. Ὅθ(ι), là où. — Ὁ κλυτός, *ille inclytus*, ce (guerrier) fameux. Quelques manuscrits donnent seulement ἠδὲ κλυτός (et le fameux).

322-324. Πηλείδῃ.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Il n'est pas sûr que l'athétèse soit d'Aristarque. La note des *Scholies* A n'est point

ἀσπίδος ἐξέρυσεν μεγαλήτορος Αἰνείαο·
καὶ τὴν μὲν προπάροιθε ποδῶν Ἀχιλῆος ἔθηκεν,
Αἰνείαν δ' ἔσσευεν, ἀπὸ χθονὸς ὑψόσ' ἀείρας.
Πολλὰς δὲ στίχας ἡρώων, πολλὰς δὲ καὶ ἵππων
Αἰνείας ὑπερᾶλτο, θεοῦ ἀπὸ χειρὸς ὀρούσας·
ἷξε δ' ἐπ' ἐσχατιὴν πολυάϊκος πολέμοιο,
ἔνθα τε Καύκωνες πόλεμον μέτα θωρήσσοντο.
Τῷ δὲ μάλ' ἐγγύθεν ἦλθε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Αἰνεία, τίς σ' ὧδε θεῶν ἀτέοντα κελεύει
ἀντία Πηλείωνος ὑπερθύμοιο μάχεσθαι,
ὃς σεῦ ἅμα κρείσσων καὶ φίλτερος ἀθανάτοισιν;
Ἀλλ' ἀναχωρῆσαι, ὅτε κεν συμβλήσεαι αὐτῷ,
μὴ καὶ ὑπὲρ μοῖραν δόμον Ἄϊδος εἰσαφίκηαι.
Αὐτὰρ ἐπεί κ' Ἀχιλεὺς θάνατον καὶ πότμον ἐπίσπῃ,
θαρσήσας δὴ ἔπειτα μετὰ πρώτοισι μάχεσθαι·
οὐ μὲν γάρ τίς σ' ἄλλος Ἀχαιῶν ἐξεναρίξει.
Ὣς εἰπὼν λίπεν αὐτόθ', ἐπεὶ διεπέφραδε πάντα.

de lui; et celle du scholiaste B dit vaguement : ἀθετοῦσί τινες τοὺς στίχους. Le motif de la sentence, c'est que ces trois vers sont en contradiction avec ce qu'on a vu au vers 279. Le troisième, suivant Bothe, est une contrefaçon de ce qu'on lira plus bas, au vers 441. Ces raisons ne sont point fondées. La lance d'Achille ne s'est plantée en terre, qu'en passant à travers la bordure du bouclier d'Énée : elle peut donc être tout à la fois et dans le bouclier et dans la terre. Quant au vers 324, il n'a qu'une ressemblance assez lointaine avec celui dont on le prétend tiré : Αὐτοῦ δὲ προπάροιθε ποδῶν πέσεν. Αὐτὰρ Ἀχιλλεύς. Voyez plus bas la note du vers 345.

325. Ἔσσευεν, *impulit*, imprima un mouvement rapide.

327. Θεοῦ ἀπὸ χειρὸς ὀρούσας, ayant pris son élan hors de la main du dieu : lancé par la main du dieu.

329. Πόλεμον μέτα, *ad pugnam*, pour la bataille.

331. Φωνήσας. Zénodote, νεικείων.

332. Ἀτέοντα, en proie au génie du mal : aveuglé d'esprit. *Scholies :* ἐν ἄτῃ ὄντα, ὅ ἐστι βλαπτόμενον καὶ ἀφροντιστοῦντα σαυτοῦ. Didyme cite ἀτέει, comme un mot employé par Callimaque : Μουσέων κεῖνος ἀνὴρ ἀτέει. Quoiqu'il n'y ait que ces deux exemples du verbe ἀτέω, et que la première syllabe y soit brève, au lieu d'être longue comme dans ἄτη, l'explication alexandrine a tout le caractère de l'évidence. — On trouve, dans le grec postérieur à Homère, ἀτάω, mais avec le sens actif.

335. Ἀναχωρῆσαι (retire-toi), l'infinitif dans le sens de l'impératif.

336. Ὑπὲρ μοῖραν, *præter fatum*, contre la volonté du destin. Homère n'est pas le seul ancien qui ait employé des expressions de ce genre. Il y a de pareilles contradictions de langage chez les philosophes même. C'est le peuple qui les a créées, en essayant d'expliquer ce qui est inexplicable. Elles sont comme une protestation du libre arbitre contre la fatalité. Toutes les fois qu'un homme s'attirait par son im-

Αἶψα δ᾽ ἔπειτ᾽ Ἀχιλῆος ἀπ᾽ ὀφθαλμῶν σκέδασ᾽ ἀχλὺν
θεσπεσίην· ὁ δ᾽ ἔπειτα μέγ᾽ ἔξιδεν ὀφθαλμοῖσιν·
ὀχθήσας δ᾽ ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
Ὢ πόποι, ἦ μέγα θαῦμα τόδ᾽ ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶμαι.
Ἔγχος μὲν τόδε κεῖται ἐπὶ χθονὸς, οὐδέ τι φῶτα
λεύσσω τῷ ἐφέηκα, κατακτάμεναι μενεαίνων.
Ἦ ῥα καὶ Αἰνείας φίλος ἀθανάτοισι θεοῖσιν
ἦεν· ἀτάρ μιν ἔφην μὰψ αὔτως εὐχετάασθαι.
Ἐρρέτω· οὔ οἱ θυμὸς ἐμεῦ ἔτι πειρηθῆναι
ἔσσεται, ὃς καὶ νῦν φύγεν ἄσμενος ἐκ θανάτοιο.
Ἀλλ᾽ ἄγε δὴ, Δαναοῖσι φιλοπτολέμοισι κελεύσας,
τῶν ἄλλων Τρώων πειρήσομαι ἀντίος ἐλθών.
Ἦ, καὶ ἐπὶ στίχας ἆλτο, κέλευε δὲ φωτὶ ἑκάστῳ·
Μηκέτι νῦν Τρώων ἑκὰς ἕστατε, δῖοι Ἀχαιοὶ,
ἀλλ᾽ ἄγ᾽ ἀνὴρ ἄντ᾽ ἀνδρὸς ἴτω, μεμάτω δὲ μάχεσθαι.
Ἀργαλέον δέ μοί ἐστι, καὶ ἰφθίμῳ περ ἐόντι,
τοσσούσδ᾽ ἀνθρώπους ἐφέπειν καὶ πᾶσι μάχεσθαι·
οὐδέ κ᾽ Ἄρης, ὅσπερ θεὸς ἄμβροτος, οὐδέ κ᾽ Ἀθήνη
τοσσῆσδ᾽ ὑσμίνης ἐφέποι στόμα καὶ πονέοιτο·
ἀλλ᾽ ὅσσον μὲν ἐγὼ δύναμαι χερσίν τε ποσίν τε,

prudence quelque malheur qu'il eût pu éviter, on disait qu'il était frappé en dépit du destin. Homère parle comme le peuple, bien qu'il nous ait montré Jupiter lui-même impuissant contre l'arrêt du destin qui condamnait Sarpédon à périr.

342. Μέγ᾽ ἔξιδεν, il vit beaucoup : il eut la vue claire et distincte des objets.

343. Ὀχθήσας.... On a vu ce vers, XI, 403 et XVIII, 5.

344. Ὢ πόποι,.... On a vu ce vers, XIII, 99 et XV, 286.

345. Ἔγχος μὲν τόδε κεῖται ἐπὶ χθονός, voilà (ma) lance gisante à terre. Ce mot κεῖται serait faux, si l'on retranchait les vers 322-324. Pour que la lance soit gisante, il faut que Neptune l'ait arrachée du sol où sa pointe s'était enfoncée. S'il ne l'a point arrachée du sol, Achille doit dire : « Voilà ma lance fichée debout en terre. »

346. Τῷ ἐφέηκα. Ancienne variante, τῷ δ᾽ ἐφέηκα (et pourtant je lui ai dardé, au lieu de *auquel j'ai* dardé). — Ἐφέηκα, sous-entendu ἔγχος.

347. Ἦ ῥα καὶ Αἰνείας, certes, Énée lui aussi. On se rappelle qu'Achille avait traité Énée, dans son discours, d'une façon assez méprisante. Il revient, ce semble, un peu de ses dédains.

348. Ἔφην, *putabam*, je croyais bien. — Αὔτως, *sic*, uniquement pour parler. — Εὐχετάασθαι, se vanter. Sous-entendez : d'être cher aux dieux.

353. Ἐπὶ στίχας, vers les rangées (de soldats) : vers les lignes de l'armée grecque ; vers le front de bataille.

355. Ἄντ(α), en face : ennemi contre ennemi.

356. Δέ (or) équivaut ici à γάρ (en effet).

359. Ὑσμίνης.... στόμα, comme ailleurs πολέμου στόμα, X, et XIX, 313 : le gouffre béant du combat ; le combat dévorant.

καὶ σθένει, οὔ μέ τί φημι μεθησέμεν, οὐδ' ἠβαιόν·
ἀλλὰ μάλα στιχὸς εἶμι διαμπερὲς, οὐδέ τιν' οἴω
Τρώων χαιρήσειν, ὅστις σχεδὸν ἔγχεος ἔλθῃ.
Ὣς φάτ' ἐποτρύνων· Τρώεσσι δὲ φαίδιμος Ἕκτωρ
κέκλεθ' ὁμοκλήσας, φάτο δ' ἴμμεναι ἄντ' Ἀχιλῆος·
Τρῶες ὑπέρθυμοι, μὴ δείδιτε Πηλείωνα.
Καί κεν ἐγὼν ἐπέεσσι καὶ ἀθανάτοισι μαχοίμην·
ἔγχεϊ δ' ἀργαλέον, ἐπειὴ πολὺ φέρτεροί εἰσιν.
Οὐδ' Ἀχιλεὺς πάντεσσι τέλος μύθοις ἐπιθήσει,
ἀλλὰ τὸ μὲν τελέει, τὸ δὲ καὶ μεσσηγὺ κολούει.
Τῷ δ' ἐγὼ ἀντίος εἶμι, καὶ εἰ πυρὶ χεῖρας ἔοικεν,
εἰ πυρὶ χεῖρας ἔοικε, μένος δ' αἴθωνι σιδήρῳ.
Ὣς φάτ' ἐποτρύνων· οἱ δ' ἀντίοι ἔγχε' ἄειραν
Τρῶες· τῶν δ' ἄμυδις μίχθη μένος, ὦρτο δ' ἀϋτή.

362. Στιχὸς εἶμι διαμπερές, *per ordines ibo penitus*, j'enfoncerai les lignes (des ennemis); je passerai à travers l'armée troyenne. Le front de bataille désigne ici l'armée entière, et στιχός équivaut à στιχῶν. Aristarque : ἡ διπλῆ πρὸς τὸ σημαινόμενον, ὅτι δι' ὅλης τῆς τάξεως πορεύσομαι τῆς δι' ἀνταίας, ἀπ' ἀρχῆς ἕως τοῦ πέρατος τῆς φάλαγγος.

365. Φάτο, il déclarait personnellement. — Ἴμμεναι pour ἰέναι (aller, marcher) : qu'il marcherait.

367. Ἐπέεσσι, en paroles : s'il ne s'agissait que de paroles, et non de faits. Hector suppose qu'Achille s'est vanté de triompher des dieux qui protégent Troie. C'est cette pensée qui explique pourquoi il débute par une réflexion qui semble d'abord étrangère au sujet.

370. Κολούει. Bothe et d'autres écrivent κολούσει. Avec la première leçon, τελέει est au présent; avec la seconde, il est au futur. Tous les manuscrits donnent κολούει : *infectum reddit*, ou *infectum relinquit*, il n'accomplit point. Ce qui justifierait la correction, c'est qu'une explication, dans les *Scholies*, semble avoir eu pour texte κολούσει : ἀκέφαλον καὶ ἀτελῆ ποιήσει· τοῦτ' ἔστιν, ἀποτεύξεται πρὸ τοῦ ποιῆσαι. Mais on lit aussi, dans les *Scholies :* ἀτελὲς ποιεῖ.

371-372. Τῷ δ' ἐγὼ ἀντίος εἶμι.... Hector fait une supposition tout à fait invraisemblable, afin de montrer à quel point il est décidé à ne pas reculer devant Achille. Ces mains de flamme étonnent naturellement les auditeurs; et voilà pourquoi Hector répète textuellement ce qu'il vient de dire. L'épanalepse ou reprise n'est point ici un simple artifice de style, c'est une nécessité de pensée. Hector veut qu'on sache qu'il parle sérieusement. Nous avons déjà vu, chez Homère, des reprises analogues, et nous en verrons d'autres encore; mais celle-ci est la plus caractérisée et la mieux justifiée de toutes. Bothe : « Ἐμφατικῶς et voce contentiore « iterat verba εἰ πυρὶ χεῖρας ἔοικεν, quo « magis se vel igneas istas Achillis manus « contemnere significet. »

373. Οἱ (eux) est expliqué au vers suivant par le mot Τρῶες. — Ἀντίοι, *adversi*, ou plutôt *infesti :* poussant à l'ennemi. — Ἔγχε' ἄειραν, Ancienne variante, ἔσταν Ἀχαιῶν.

374. Τῶν (d'eux) se rapporte aux Troyens qui marchent avec ensemble et pleins d'ardeur. Telle est du moins l'explication ordinaire. Il semble pourtant que τῶν devrait signifier : les Grecs et les Troyens. Alors μίχθη μένος ne serait plus une expression extraordinaire. Ces mots désigneraient l'engagement du combat. Au reste, il faut toujours sous-entendre ceci : que ces

Καὶ τότ' ἄρ' Ἕκτορα εἶπε παραστὰς Φοῖβος Ἀπόλλων·
Ἕκτορ, μηκέτι πάμπαν Ἀχιλλῆϊ προμάχιζε,
ἀλλὰ κατὰ πληθύν τε καὶ ἐκ φλοίσβοιο δέδεξο,
μή πώς σ' ἠὲ βάλῃ, ἠὲ σχεδὸν ἄορι τύψῃ.
Ὣς ἔφαθ'· Ἕκτωρ δ' αὖτις ἐδύσετο οὐλαμὸν ἀνδρῶν,
ταρβήσας, ὅτ' ἄκουσε θεοῦ ὄπα φωνήσαντος.
Ἐν δ' Ἀχιλεὺς Τρώεσσι θόρε, φρεσὶν εἱμένος ἀλκὴν,
σμερδαλέα ἰάχων· πρῶτον δ' ἕλεν Ἰφιτίωνα,
ἐσθλὸν Ὀτρυντείδην, πολέων ἡγήτορα λαῶν,
ὃν Νύμφη τέκε νηῒς Ὀτρυντῆϊ πτολιπόρθῳ,
Τμώλῳ ὕπο νιφόεντι, Ὕδης ἐν πίονι δήμῳ·
τὸν δ' ἰθὺς μεμαῶτα βάλ' ἔγχεϊ δῖος Ἀχιλλεὺς
μέσσην κὰκ κεφαλήν· ἡ δ' ἄνδιχα πᾶσα κεάσθη.
Δούπησεν δὲ πεσών· ὁ δ' ἐπεύξατο δῖος Ἀχιλλεύς·
Κεῖσαι, Ὀτρυντείδη, πάντων ἐκπαγλότατ' ἀνδρῶν·
ἐνθάδε τοι θάνατος· γενεὴ δέ τοί ἐστ' ἐπὶ λίμνῃ
Γυγαίῃ, ὅθι τοι τέμενος πατρώϊόν ἐστιν,
Ὕλλῳ ἐπ' ἰχθυόεντι καὶ Ἕρμῳ δινήεντι.
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν.
Τὸν μὲν Ἀχαιῶν ἵπποι ἐπισσώτροις δατέοντο

Troyens qui *mêlent leur force* la mêlent en attaquant les ennemis. La fin du vers le fait bien entendre, puisqu'ils poussent le cri de guerre.

377. Ἐκ φλοίσβοιο, *e turba*, du sein du tumulte : en te tenant caché dans la foule des combattants. — Δέδεξο, sous-entendu αὐτόν : reçois-le; attends-le.

381. Εἱμένος ἀλκήν, revêtu de vaillance.

382. Ἰφιτίωνα. Iphition et son père Otryntès sont inconnus.

384. Ὅν. Ancienne variante τόν. Elle était condamnée par Aristarque et par son école. Didyme : ἔν τισι τῶν φαύλων ἀντιγράφων τὸν, διὰ τοῦ τ.

385. Ὕδης. Cette ville de Hydé au pied du Tmolus est, suivant Didyme, la même que Sardes. Quelques-uns écrivaient ici, Ἴδης. Pline nomme une ville de Hydé en Lydie, distincte de Sardes, sur les confins de la Galatie et de la Cappadoce.

387. Μέσσην.... On a vu ce vers ailleurs, XVI, 412.

389-392. Κεῖσαι, Ὀτρυντείδη,... Il est difficile d'admettre qu'Achille connaisse si bien Iphition et ce qui le concerne. Le poëte parle évidemment pour le héros. L'homme de Smyrne n'a pu s'empêcher de prêter ses connaissances locales à l'homme de Phthie. C'est déjà beaucoup de comprendre qu'Achille sache seulement le nom du Lydien.

392. Ὕλλῳ. L'Hyllus est un affluent de l'Hermus; et l'Hermus, qui reçoit aussi le Pactole, se jette dans le golfe de Smyrne. — Le vers 392 se termine par trois spondées.

391. Γυγαίῃ. Sur le lac Gygée, voyez la note II, 865.

394. Δατέοντο, mettaient en morceaux : mirent en morceaux. *Scholies :* διέκοπτον. Ce sens est manifeste.

πρώτῃ ἐν ὑσμίνῃ· ὁ δ᾽ ἐπ᾽ αὐτῷ Δημολέοντα,
ἐσθλὸν ἀλεξητῆρα μάχης, Ἀντήνορος υἱὸν,
νύξε κατὰ κρόταφον, κυνέης διὰ χαλκοπαρήου.
Οὐδ᾽ ἄρα χαλκείη κόρυς ἔσχεθεν· ἀλλὰ δι᾽ αὐτῆς
αἰχμὴ ἱεμένη ῥῆξ᾽ ὀστέον· ἐγκέφαλος δὲ
ἔνδον ἅπας πεπάλακτο· δάμασσε δέ μιν μεμαῶτα.
Ἱπποδάμαντα δ᾽ ἔπειτα καθ᾽ ἵππων ἀΐξαντα,
πρόσθεν ἕθεν φεύγοντα, μετάφρενον οὔτασε δουρί.
Αὐτὰρ ὁ θυμὸν ἄϊσθε καὶ ἤρυγεν, ὡς ὅτε ταῦρος
ἤρυγεν, ἑλκόμενος Ἑλικώνιον ἀμφὶ ἄνακτα,
κούρων ἑλκόντων· γάνυται δέ τε τοῖς Ἐνοσίχθων·
ὣς ἄρα τόνγ᾽ ἐρυγόντα λίπ᾽ ὀστέα θυμὸς ἀγήνωρ.
Αὐτὰρ ὁ βῆ σὺν δουρὶ μετ᾽ ἀντίθεον Πολύδωρον,
Πριαμίδην. Τὸν δ᾽ οὔτι πατὴρ εἴασκε μάχεσθαι,
οὕνεκά οἱ μετὰ παισὶ νεώτατος ἔσκε γόνοιο,
καί οἱ φίλτατος ἔσκε, πόδεσσι δὲ πάντας ἐνίκα·
δὴ τότε νηπιέῃσι, ποδῶν ἀρετὴν ἀναφαίνων,
θῦνε διὰ προμάχων, εἵως φίλον ὤλεσε θυμόν.
Τὸν βάλε μέσσον ἄκοντι ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεὺς,
νῶτα παραΐσσοντος, ὅθι ζωστῆρος ὀχῆες

395. Ὁ désigne Achille. — Ἐπ᾽ αὐτῷ, *post hunc*, après Iphition.

398-400. Οὐδ᾽ ἄρα χαλκείη.... Voyez XII, 184-186 et la note XI, 98.

401. Ἱπποδάμαντα.... On a vu ce vers avec un autre nom propre, XI, 423.

403. Ἄϊσθε, *exhalabat*, il exhalait. Voyez la note XV, 252 sur ἄϊον. — Ἤρυγεν, aoriste second de ἐρεύγομαι (mugir). Il est ici dans le sens de l'imparfait.

404. Ἑλικώνιον.... ἄνακτα, le dieu héliconien : le dieu d'Hélice en Achaïe, c'est-à-dire Neptune. La ville d'Hélice est nommée Hélicon, dans un vers de l'*Hymne à Neptune*, petit poëme de rhapsode attribué à Homère : Πόντιον, ὅσθ᾽ Ἑλικῶνα καὶ εὐρείας ἔχει Αἰγάς. Ainsi Ἑλικώνιος serait synonyme de Ἑλικήϊος. Cependant Aristarque entendait Héliconien dans le sens de Béotien : ἐπεὶ ἡ Βοιωτία ὅλη ἱερὰ τοῦ Ποσειδῶνος. Apollonius dit que Neptune est nommé Héliconien, parce qu'il avait un temple sur l'Hélicon, ou, selon une variante du texte, parce que l'Hélicon lui était consacré. — Quoi qu'il en soit, Neptune Héliconien était un dieu particulièrement honoré en Ionie ; et ici, comme dans d'autres passages, Homère tire ses images de ce qui lui est familier. Ce sacrifice qui fait la joie de Neptune, c'est une des solennités que le poëte avait vu célébrer à Mycale, en l'honneur du dieu, par la fédération des peuples ioniens.

407. Πολύδωρον. D'après la tradition d'Euripide dans *Hécube*, suivie par Virgile au troisième livre de l'*Énéide*, vers 49-56, Polydore n'était point à Troie au temps du siége, et il ne périt que plus tard, par la trahison du roi de Thrace Polymestor.

414. Νῶτα παραΐσσοντος, *in terga*

χρύσειοι σύνεχον καὶ διπλόος ἤντετο θώρηξ·
ἀντικρὺ δὲ διέσχε παρ' ὀμφαλὸν ἔγχεος αἰχμή·
γνὺξ δ' ἔριπ' οἰμώξας· νεφέλη δέ μιν ἀμφεκάλυψεν
κυανέη, προτὶ οἷ δ' ἔλαϐ' ἔντερα χερσὶ λιασθείς.
Ἕκτωρ δ' ὡς ἐνόησε κασίγνητον Πολύδωρον,
ἔντερα χερσὶν ἔχοντα, λιαζόμενον προτὶ γαίῃ,
κάρ ῥά οἱ ὀφθαλμῶν κέχυτ' ἀχλύς· οὐδ' ἄρ' ἔτ' ἔτλη
δηρὸν ἑκὰς στρωφᾶσθ', ἀλλ' ἀντίος ἦλθ' Ἀχιλῆϊ,
ὀξὺ δόρυ κραδάων, φλογὶ εἴκελος· αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
ὡς εἶδ', ὣς ἀνέπαλτο, καὶ εὐχόμενος ἔπος ηὔδα·
Ἐγγὺς ἀνὴρ ὃς ἐμόν γε μάλιστ' ἐσεμάσσατο θυμὸν,
ὅς μοι ἑταῖρον ἔπεφνε τετιμένον· οὐδ' ἂν ἔτι δὴν
ἀλλήλους πτώσσοιμεν ἀνὰ πτολέμοιο γεφύρας.
Ἦ, καὶ ὑπόδρα ἰδὼν προσεφώνεεν Ἕκτορα δῖον·
Ἆσσον ἴθ', ὥς κεν θᾶσσον ὀλέθρου πείραθ' ἵκηαι.
Τὸν δ' οὐ ταρϐήσας προσέφη κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Πηλείδη, μὴ δή μ' ἐπέεσσί γε, νηπύτιον ὣς,
ἔλπεο δειδίξεσθαι· ἐπεὶ σάφα οἶδα καὶ αὐτὸς

prætercurrentis, dans le dos de (Polydore), qui passait en courant. Quelques-uns mettent παραΐσσοντος entre deux virgules : *prætercurrente illo*, tandis qu'il passait en courant. — 414-415. Ὅθι ζωστῆρος ὀχῆες.... Voyez IV, 132-133 et les notes sur ces deux vers. — Polydore est blessé dans le dos; Ménélas a été blessé par devant. Homère, en se servant des mêmes expressions, veut dire que la lance d'Achille pénètre au point correspondant à celui où la flèche de Pandarus avait percé la cuirasse de Ménélas. Bothe : « Significatur locus tergi contrarius illi ubi balteus connectebatur in anteriore parte corporis. » — On voit clairement, d'après ce passage-ci, que les ὀχῆες se bouclaient sur l'estomac, et non point, comme disent les commentateurs, sur le flanc. Un coup qui porte au milieu du dos n'aurait rien de commun avec les agrafes du ceinturon, si ces agrafes étaient à droite ou à gauche de la cuirasse.

418. Προτὶ οἷ δ' ἔλαϐ(ε), et il prit contre lui-même : et il retint. Dübner : « Mouvement instinctif qui porte les mains l'endroit où la douleur se fait sentir, et par lequel Polydore semblait vouloir retenir ses entrailles s'échappant par l'orifice de sa blessure. »

421. Κάρ est pour κατά. Joignez cette préposition à κέχυτ(ο) : κατακέχυτο, se répandit.

424. Ὡς.... ὥς (*ut.... sic*) équivaut à ὡς.... αὐτίκα (*ut.... statim*). Voyez la note XIV, 294.

425. Ἐσεμάσσατο, a chagriné. Voyez la note XVII, 564.

426. Οὐδ' ἂν ἔτι, *vulgo* οὐδ' ἄρ' ἔτι. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, οὐδ' ἂν ἔτι δὴν, διὰ τοῦ ἄν.

426-427. Οὐδ' ἂν ἔτι... πτώσσοιμεν, *neque amplius fugiemus*, et nous fuirons plus. — Ἀνὰ πτολέμοιο γεφύρας, à travers le champ de bataille. Voyez la note IV, 371.

429. Ἆσσον ἴθ',... Voyez VI, 143 et la note sur ce vers.

431-433. Πηλείδη,... Voyez plus haut, 200-202, et les notes sur ces trois vers.

ἠμὲν κερτομίας ἠδ' αἴσυλα μυθήσασθαι.
Οἶδα δ' ὅτι σὺ μὲν ἐσθλὸς, ἐγὼ δὲ σέθεν πολὺ χείρων.
Ἀλλ' ἤτοι μὲν ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται,
αἴ κέ σε χειρότερός περ ἐὼν ἀπὸ θυμὸν ἕλωμαι,
δουρὶ βαλών· ἐπεὶ καὶ ἐμὸν βέλος ὀξὺ πάροιθεν.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμπεπαλὼν προΐει δόρυ, καὶ τόγ' Ἀθήνη
πνοιῇ Ἀχιλλῆος πάλιν ἔτραπε κυδαλίμοιο,
ἦκα μάλα ψύξασα· τὸ δ' ἂψ ἵκεθ' Ἕκτορα δῖον,
αὐτοῦ δὲ προπάροιθε ποδῶν πέσεν. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
ἐμμεμαὼς ἐπόρουσε, κατακτάμεναι μενεαίνων,
σμερδαλέα ἰάχων· τὸν δ' ἐξήρπαξεν Ἀπόλλων
ῥεῖα μάλ', ὥστε θεὸς, ἐκάλυψε δ' ἄρ' ἠέρι πολλῇ.
Τρὶς μὲν ἔπειτ' ἐπόρουσε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεὺς
ἔγχεϊ χαλκείῳ· τρὶς δ' ἠέρα τύψε βαθεῖαν.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τὸ τέταρτον ἐπέσσυτο, δαίμονι ἶσος,
δεινὰ δ' ὁμοκλήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

434. Οἶδα δ' ὅτι.... Hector avoue son infériorité personnelle; mais il se sent soutenu par un dieu, et c'est là ce qui explique pourquoi il ne désespère point de la victoire.

435. Ἀλλ' ἤτοι μὲν.... Voyez XVII, 514 et les notes sur ce vers.

437. Ὀξὺ πάροιθεν, pointu en avant : pointu par le bout.

439. Πνοιῇ, par (le vent de son) haleine. C'est le complément de ἔτραπε. On devrait même peut-être marquer le sens, en mettant πνοιῇ entre deux virgules. Nicanor : ἐπὶ τὸ πνοιῇ βραχὺ διασταλτέον, πρὸς τὸ σαφέστερον. — Ἀχιλλῆος πάλιν, à rebours d'Achille. La lance revient sur elle-même. *Scholies :* ἐπὶ τὸ ἕτερον μέρος Ἀχιλλέως, ὅ ἐστι τὸ ἐναντίον. D'autres entendent Ἀχιλλῆος comme ἀπ' Ἀχιλλῆος, ce qui d'ailleurs ne change rien au sens.

440. Ψύξασα, ayant soufflé. Le souffle de Minerve, même le plus léger, opère le miracle, et imprime à la lance un mouvement contraire à celui qu'elle a reçu du bras d'Hector. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ψύξασα, φυσήσασα, τῷ ἑαυτῆς φυσήματι ἀπέτρεψε τὸ δόρυ. Cette interprétation paraît sans réplique. On la contestait pourtant, dans l'école même d'Aristarque. On trouvait l'action de souffler incompatible avec la dignité de Minerve, de cette déesse qui n'avait pas voulu jouer de la flûte, à cause de la difformité que cet exercice produit dans les traits du visage. C'est avec la main, disaient les raffinés, que Minerve agite l'air, et qu'elle produit sur la lance d'Hector l'effet du vent en proue sur un navire. *Scholies :* κινήσασα ἠρέμα τὴν χεῖρα, καὶ τῷ ἐντεῦθεν ῥιπισθέντι ἀέρι τρέψασα ὀπίσω τὸ ἔγχος, καθάπερ εἰ καὶ ἄνεμος πνεύσας ἀντίπρωρος ἐπαναστρέψει τὴν ναῦν· ἄλλως γὰρ τὸ φύσημα οὐκ ἄξιον Ἀθηνᾶς, ἥτις καὶ τὸν αὐλὸν, φασὶν, ἔρριψε, μαθοῦσα διογκοῦσθαι αὐτῇ καὶ ἀχρειοῦσθαι τὰς παρειὰς ἐν τῷ αὐλεῖν.

442. Ἐμμεμαώς, plein d'ardeur. *Scholies :* μετὰ προθυμίας.

444. Ὥστε θεός, *utpote deus*, en dieu qu'il était. Voyez III, 381 et les notes sur ce vers.

446. Ἠέρα.... βαθεῖαν, le nuage profond : l'épais nuage.

447-448. Ἀλλ' ὅτε δὴ.... Voyez V, 438-439 et la note sur le deuxième vers.

Ἐξ αὖ νῦν ἔφυγες θάνατον, κύον· ἦ τέ τοι ἄγχι
ἦλθε κακόν· νῦν αὖτέ σ' ἐρύσσατο Φοῖβος Ἀπόλλων,
ᾧ μέλλεις εὔχεσθαι ἰὼν ἐς δοῦπον ἀκόντων.
Ἦ θήν σ' ἐξανύω γε καὶ ὕστερον ἀντιβολήσας,
εἴ πού τις καὶ ἔμοιγε θεῶν ἐπιτάρροθός ἐστιν.
Νῦν αὖ τοὺς ἄλλους ἐπιείσομαι, ὅν κε κιχείω.
Ὣς εἰπὼν Δρύοπ' οὖτα κατ' αὐχένα μέσσον ἄκοντι·
ἤριπε δὲ προπάροιθε ποδῶν· ὁ δὲ τὸν μὲν ἔασεν,
Δημοῦχον δὲ Φιλητορίδην, ἠύν τε μέγαν τε,
κὰγ γόνυ δουρὶ βαλὼν ἠρύκακε· τὸν μὲν ἔπειτα
οὐτάζων ξίφεϊ μεγάλῳ ἐξαίνυτο θυμόν.
Αὐτὰρ ὁ Λαόγονον καὶ Δάρδανον, υἷε Βίαντος,
ἄμφω ἐφορμηθεὶς ἐξ ἵππων ὦσε χαμᾶζε,
τὸν μὲν δουρὶ βαλὼν, τὸν δὲ σχεδὸν ἄορι τύψας·
Τρῶα δ' Ἀλαστορίδην· ὁ μὲν ἀντίος ἤλυθε γούνων,
εἴ πώς εὑ πεφίδοιτο, λαβὼν, καὶ ζωὸν ἀφείη,
μηδὲ κατακτείνειεν, ὁμηλικίην ἐλεήσας·
νήπιος, οὐδὲ τὸ ᾔδη, ὃ οὐ πείσεσθαι ἔμελλεν·
οὐ γάρ τι γλυκύθυμος ἀνὴρ ἦν, οὐδ' ἀγανόφρων,

449-454. Ἐξ αὖ νῦν ἔφυγες.... Voyez XI, 362-367 et les notes sur ces six vers.

450. Ἐρύσσατο. Ancienne variante, ἐρύσατο. Mais υ n'est pas long de nature dans le mot.

451. Ὧ μέλλεις εὔχεσθαι.... D'après les *Scholies*, ce vers manquait ici dans certains textes anciens : ἐν ἄλλοις ὁ στίχος οὗτος οὐ κεῖται.

454. Νῦν αὖ τοὺς ἄλλους, *vulgo* νῦν δ' αὖ, correction byzantine. Ancienne variante, νῦν δ' ἄλλους Τρώων.

455. Δρύοπ(α). Dryops et les autres Troyens tués par Achille sont des inconnus.

456. Ἤριπε a pour sujet Dryops; et ποδῶν signifie, les pieds d'Achille.

458. Κάγ est pour κατά.

460-462. Αὐτὰρ ὁ Λαόγονον.... Virgile, *Énéide*, XII, 509 : « Turnus equo « dejectum Amycum, fratremque Diorem, « Congressus pedes, hunc venientem cus- « pide longa, Hunc mucrone ferit. »

463-469. Τρῶα.... Il y a deux manières d'expliquer : ou en supposant une interruption après Ἀλαστορίδην, ou en faisant de l'accusatif Τρῶα, le complément d'un verbe sous entendu, le verbe indiqué par τύψας. Avec la parenthèse, Τρῶα dépend de οὖτα (vers 469), il blessa; avec l'ellipse, il dépend de ἔτυψε (il frappa). Didyme : τὸ ἑξῆς ἐστὶ, Τρῶα δ' Ἀλαστορίδην φασγάνῳ οὖτα καθ' ἧπαρ.... οὕτω δὲ ἔσται τὰ λοιπὰ διὰ μέσου. ἢ κοινὸν ἄνωθεν τὸ ἔτυψε, ἀπὸ τοῦ τὸν δὲ σχεδὸν ἄορι τύψας. La première explication semble préférable. Bothe : « Haud male perturbata oratio convenit « perturbato animo adolescentis. »

463. Γούνων (par les genoux) dépend de λαβών (vers 464), ayant pris.

464. Εὑ pour οὗ, équivalent de ἑαυτοῦ. — Λαβών, ayant pris (Achille).

465. Ὁμηλικίην, *æqualem ætatem*, de la conformité de (son) âge avec (celui d'Achille).

466. Ὃ pour ὅτι : que.

467. Τι. Anciennes variantes, τις et ἔτι.

ἀλλὰ μάλ' ἐμμεμαώς· ὁ μὲν ἥπτετο χείρεσι γούνων,
ἱέμενος λίσσεσθ', ὁ δὲ φασγάνῳ οὖτα καθ' ἧπαρ·
ἐκ δέ οἱ ἧπαρ ὄλισθεν, ἀτὰρ μέλαν αἷμα κατ' αὐτοῦ
κόλπον ἐνέπρησεν· τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν,
θυμοῦ δευόμενον. Ὁ δὲ Μούλιον οὖτα παραστὰς
δουρὶ κατ' οὖς· εἶθαρ δὲ δι' οὔατος ἦλθ' ἑτέροιο
αἰχμὴ χαλκείη· ὁ δ' Ἀγήνορος υἱὸν Ἔχεκλον
μέσσην κὰκ κεφαλὴν ξίφει ἤλασε κωπήεντι,
πᾶν δ' ὑπεθερμάνθη ξίφος αἵματι· τὸν δὲ κατ' ὄσσε
ἔλλαβε πορφύρεος θάνατος καὶ Μοῖρα κραταιή.
Δευκαλίωνα δ' ἔπειθ', ἵνα τε ξυνέχουσι τένοντες
ἀγκῶνος, τῇ τόνγε φίλης διὰ χειρὸς ἔπειρεν
αἰχμῇ χαλκείῃ· ὁ δέ μιν μένε, χεῖρα βαρυνθείς,
πρόσθ' ὁρόων θάνατον· ὁ δὲ φασγάνῳ αὐχένα θείνας,
τῆλ' αὐτῇ πήληκι κάρη βάλε· μυελὸς αὖτε
σφονδυλίων ἔκπαλθ', ὁ δ' ἐπὶ χθονὶ κεῖτο τανυσθείς.
Αὐτὰρ ὁ βῆ ῥ' ἰέναι μετ' ἀμύμονα Πείρεω υἱόν,

— Ἦν, sous-entendu Ἀχιλλεύς. On peut, si l'on veut, prendre ἀνήρ pour sujet du verbe; mais l'expression perdrait de sa vivacité.

468. Μαλ' ἐμμεμαώς, *valde animosus*, très-violent : emporté par la passion; incapable de se laisser fléchir. C'est l'*inexorabilis*, *acer* du fameux vers d'Horace. Voy. *Art poétique*, vers 121.

469. Ἱέμενος λίσσεσθ(αι), désirant prier : essayant de prononcer une prière. Le malheureux n'a pas même le temps de parler. Tout ce qu'il a pu faire, ç'a été de faire le geste des suppliants.

470. Ὄλισθεν, tomba : sortit du ventre. — Κατ' αὐτοῦ, (qui descendait) de lui : qui découlait du foie. Bothe propose de lire κάταντα, adverbe : *subter*, au-dessous de la blessure. Il affirme que κατ' αὐτοῦ n'a pas de sens (*inepte dictum*), soit qu'on le rapporte à ἧπαρ, soit qu'on l'entende de la personne même de Tros. Mais Bothe est seul de son avis.

471. Ἐνέπρησεν (*inflavit*, gonfla, remplit), *vulgo* ἐνέπλησεν (*implevit*). Le sens revient au même; et ἐνέπλησεν n'est que la substitution du mot de la prose au terme poétique. Didyme : ἐνέπρησεν, Φιλόξενος καὶ Ἀρίσταρχος.

472. Μούλιον. Patrocle avait déjà tué, XVI, 696, un Troyen du nom de Mulius.

473. Κατ' οὖς, à l'oreille. Villoison, παρ' οὖς (près de l'oreille). La suite du vers montre que κατ' οὖς est préférable. La lance pénètre par une oreille, et sort par l'autre.

475. Κάκ pour κατά.

476-477. Πᾶν δ' ὑπεθερμάνθη.... Voyez XVI, 333-334 et la note sur le premier de ces deux vers.

479. Τόνγε. Ancienne variante, τόν τε.

479-480. Χειρός et χεῖρα, d'après ce qui précède, ne peuvent signifier ici que le bras.

480. Μένε. Ce n'est point par énergie de volonté que Deucalion attend Achille, c'est parce que sa blessure lui a ôté le courage de fuir, tant la douleur est violente

482. Αὐτῇ πήληκι, c'est-à-dire σὺν αὐτῇ τῇ πήληκι : avec le casque lui-même. Virgile, *Énéide*, IX, 770 : « .... huic, uno « dejectum cominus ictu, Cum galea longe « jacuit caput. »

484. Πείρεω. Il est probable que ce

Ῥίγμον, ὃς ἐκ Θρῄκης ἐριβώλακος εἰληλούθει·
τὸν βάλε μέσσον ἄκοντι, πάγη δ' ἐν πνεύμονι χαλκός·
ἤριπε δ' ἐξ ὀχέων. Ὁ δ' Ἀρηΐθοον θεράποντα,
ἂψ ἵππους στρέψαντα, μετάφρενον ὀξέϊ δουρὶ
νύξ', ἀπὸ δ' ἅρματος ὦσε· κυκήθησαν δέ οἱ ἵπποι.
Ὡς δ' ἀναμαιμάει βαθέ' ἄγκεα θεσπιδαὲς πῦρ
οὔρεος ἀζαλέοιο, βαθεῖα δὲ καίεται ὕλη,
πάντη τε κλονέων ἄνεμος φλόγα εἰλυφάζει·
ὣς ὅγε πάντη θῦνε σὺν ἔγχεϊ, δαίμονι ἶσος,
κτεινομένους ἐφέπων· ῥέε δ' αἵματι γαῖα μέλαινα.
Ὡς δ' ὅτε τις ζεύξῃ βόας ἄρσενας εὐρυμετώπους,

guerrier est le chef thrace nommé ailleurs Piroüs (II, 844). — Zénodote écrivait Πείρεως, leçon qui a été rejetée comme fausse par Aristarque. C'est le nominatif, et non le génitif, qui s'écrit Πείρεως. Aristarque : οὕτως Πείρεω, ὡς ἀπ' εὐθείας τῆς Πείρεως.

485. Ῥίγμον. Ancienne variante, Ῥίγμον' (Ῥίγμονα).

489. Οἱ ἵπποι, les chevaux à lui : ses chevaux.

490. Ἀναμαιμάει, *fertur furens per*, déploie sa fureur à travers.

493. Ὅγε, lui, c'est-à-dire Achille.

494. Κτεινομένους ἐφέπων, poursuivant ceux qu'il tue : poursuivant et tuant. Κτεινομένους est vivement attaqué par Bothe : « Scriptura, si quæ alia, insulsa, « quam diu tulisse miror doctos. » Il propose d'écrire στεινομένους (*in angustias compulsos*). Il prétend que κτεινομένους signifie *occisos ;* ce qui serait en effet absurde. Mais *occisos* n'est pas une traduction exacte de κτεινομένους, ni même *occidendos*, qu'on lit dans l'édition Didot. Κτεινομένους est au présent. Ce participe ne peut être rendu littéralement ni en latin, ni en français, ni dans aucune langue moderne : « Il faut ici, dit Dübner, le résoudre en un équivalent. » L'équivalent *ceux qu'il tue* donne un sens parfait. Bothe se fait une arme de ce qu'on lit dans les *Scholies :* ἔδει εἰπεῖν, ἔφεπε κτείνων. Cette note n'est point une critique, mais une explication ; car κτεινομένους ἐφέπων revient strictement à ἔφεπε κτείνων. Si le commentateur ancien avait blâmé κτεινομένους, il n'aurait pas donné un équivalent qui le justifie.

495-503. Ὡς δ' ὅτε τις ζεύξῃ.... Dübner : « Il ne faut pas oublier que tous les actes de valeur énumérés jusqu'au vers 489 ont été exécutés par Achille descendu de son char et combattant à pied. Une fois les Troyens en fuite, il remonte sur son char, et reprend sa manière habituelle de combattre. Le poëte peint sommairement la course du héros à travers la plaine jonchée de morts, jusqu'au bord du Xanthe, où le combat prend des proportions nouvelles. » Ces excellentes observations mettent à néant toutes les attaques de Bothe contre la fin du vingtième chant : « Versus suppositi ab eo qui non meminis« set peditem hic pugnare Achillem, etc. » Homère n'a point dit qu'Achille vient de remonter sur son char; mais il n'avait point dit qu'Achille fût descendu de son char, quand nous avons vu, aux vers 158-160, Énée et Achille marchant à pied au-devant l'un de l'autre. Il lui arrive assez souvent de sous-entendre ce qui va de soi, ou ce que la suite des idées fait aisément suppléer. Aristarque posait cela comme un principe fondamental. Bothe dit ici lui-même : « Multa passim præterit silentio, « quæ per se facile intelligantur. » Dès qu'on peut expliquer raisonnablement un passage, l'hypothèse d'interpolation est contraire aux règles d'une saine critique; et, quand le passage est un admirable tableau, comme celui qui termine avec tant d'éclat le chant XX, supposer une interpolation, c'est supposer l'invraisemblable.

τριβέμεναι κρῖ λευκὸν ἐϋκτιμένῃ ἐν ἀλωῇ,
ῥίμφα τε λέπτ' ἐγένοντο βοῶν ὑπὸ πόσσ' ἐριμύκων·
ὣς ὑπ' Ἀχιλλῆος μεγαθύμου μώνυχες ἵπποι
στεῖβον ὁμοῦ νέκυάς τε καὶ ἀσπίδας· αἵματι δ' ἄξων
νέρθεν ἅπας πεπάλακτο, καὶ ἄντυγες αἱ περὶ δίφρον,
ἃς ἄρ' ἀφ' ἱππείων ὁπλέων ῥαθάμιγγες ἔβαλλον,
αἵ τ' ἀπ' ἐπισσώτρων· ὁ δὲ ἵετο κῦδος ἀρέσθαι
Πηλείδης, λύθρῳ δὲ παλάσσετο χεῖρας ἀάπτους.

496. Τριβέμεναι, (afin de) piétiner : afin d'égrener. — Ἐϋκτιμένῃ, bien construite : établie d'une façon favorable à la ventilation du grain. Heyne : « In area bene ex« structa, hoc est vento exposita ad faci« lius ventilandas fruges. » — Ancienne variante, ἐϋτροχάλῳ.

497. Λέπτ' ἐγένοντο, les choses sont devenues minces : les épis ont été dépouillés de leur grain. Il est inutile de considérer ici ἐγένοντο comme un aoriste d'habitude. C'est plutôt une vivacité poétique. L'emploi du temps passé montre l'opération comme faite, pour ainsi dire, presque aussitôt que commencée.

499-502. Στεῖβον ὁμοῦ.... Voyez XI, 534-537 et les notes sur le dernier de ces deux vers.

503. Πηλείδης,... On a vu aussi ce vers, sauf le nom d'Achille, XI, 169.

ΙΛΙΑΔΟΣ Φ.

ΜΑΧΗ ΠΑΡΑΠΟΤΑΜΙΟΣ.

Déroute des Troyens (1-33). Mort de Lycaon, fils de Priam (34-135). Mort d'Astéropée, chef des Péons (136-210). Lutte d'Achille et du Xanthe (211-271). Neptune et Minerve encouragent Achille; Junon envoie Vulcain pour le délivrer du danger (272-384). Combats des dieux les uns contre les autres (385-513). Les dieux retournent vers l'Olympe; Apollon seul reste pour sauver Troie (514-543). Stratagèmes d'Apollon (544-611).

Ἀλλ' ὅτε δὴ πόρον ἷξον ἐϋρρεῖος ποταμοῖο,
Ξάνθου δινήεντος, ὃν ἀθάνατος τέκετο Ζεὺς,
ἔνθα διατμήξας, τοὺς μὲν πεδίονδε δίωκεν
πρὸς πόλιν, ᾗπερ Ἀχαιοὶ ἀτυζόμενοι φοβέοντο
ἤματι τῷ προτέρῳ, ὅτε μαίνετο φαίδιμος Ἕκτωρ·
τῇ ῥ' οἵγε προχέοντο πεφυζότες· ἠέρα δ' Ἥρη
πίτνα πρόσθε βαθεῖαν, ἐρυκέμεν· ἡμίσεες δὲ
ἐς ποταμὸν εἰλεῦντο βαθύρροον, ἀργυροδίνην·
ἐν δ' ἔπεσον μεγάλῳ πατάγῳ· βράχε δ' αἰπὰ ῥέεθρα,
ὄχθαι δ' ἀμφὶ περὶ μεγάλ' ἴαχον· οἱ δ' ἀλαλητῷ

1-2. Ἀλλ' ὅτε δὴ.... Voyez XIV, 433-434 et les notes sur ces deux vers.

1. Πόρον. Aristophane de Byzance, ῥόον.

2. Ἀθάνατος. Zénodote, ἀθάνατον (variante non indiquée au vers XIV, 434).

3. Διατμήξας a pour sujet Achille, et pour complément les Troyens : ayant coupé en deux (l'armée troyenne). Achille avait annoncé, XX, 362, qu'il passerait στιχὸς διαμπερές. Il a tenu parole.

4. Πρὸς πόλιν.... Voy. VI, 41 et la note sur ce vers. — Ἀχαιοί. Ancienne variante, οἱ ἄλλοι.

5. Ἤματι τῷ προτέρῳ, la veille. — Μαίνετο, *furebat*, combattait avec une extrême énergie. *Scholies :* ἐνθουσιωδῶς ἐμάχετο.

6. Οἵγε, eux, c'est-à-dire les Troyens.

7. Πίτνα, *expandebat*, déployait (de πίτνημι, équivalent poétique de πετάννυμι). — Ἐρυκέμεν, sous-entendu ὥστε : pour (les) arrêter ; pour les empêcher de trouver le chemin, et les livrer aux coups des Grecs. La traduction *pour les sauver* est en contradiction et avec le sens du mot grec, et surtout avec le caractère de Junon. — Ἡμίσεες δέ (mais l'autre moitié de l'armée) correspond à τοὺς μέν du vers 3.

8. Ἐς ποταμόν. L'endroit du fleuve où se passe la scène est un peu au-dessous du confluent du Simoïs et du Scamandre.

10. Ἀμφὶ περί, *circumcirca*, tout à l'entour.

ἔννεον ἔνθα καὶ ἔνθα, ἑλισσόμενοι περὶ δίνας.
Ὡς δ' ὅθ' ὑπὸ ῥιπῆς πυρὸς ἀκρίδες ἠερέθονται,
φευγέμεναι ποταμόνδε· τὸ δὲ φλέγει ἀκάματον πῦρ,
ὄρμενον ἐξαίφνης, ταὶ δὲ πτώσσουσι καθ' ὕδωρ·
ὣς ὑπ' Ἀχιλλῆος Ξάνθου βαθυδινήεντος
πλῆτο ῥόος κελάδων ἐπιμὶξ ἵππων τε καὶ ἀνδρῶν.
Αὐτὰρ ὁ Διογενὴς δόρυ μὲν λίπεν αὐτοῦ ἐπ' ὄχθῃ,
κεκλιμένον μυρίκῃσιν· ὁ δ' ἔσθορε, δαίμονι ἶσος,
φάσγανον οἶον ἔχων, κακὰ δὲ φρεσὶ μήδετο ἔργα.
Τύπτε δ' ἐπιστροφάδην· τῶν δὲ στόνος ὤρνυτ' ἀεικὴς
ἄορι θεινομένων, ἐρυθαίνετο δ' αἵματι ὕδωρ.
Ὡς δ' ὑπὸ δελφῖνος μεγακήτεος ἰχθύες ἄλλοι
φεύγοντες πιμπλᾶσι μυχοὺς λιμένος εὐόρμου,
δειδιότες· μάλα γάρ τε κατεσθίει ὅν κε λάβῃσιν·
ὣς Τρῶες ποταμοῖο κατὰ δεινοῖο ῥέεθρα

11. Ἔννεον pour ἔνεον : nageaient. La traduction *innatabant* suppose un verbe ἐννέω, qui n'existe point. — Plusieurs textes antiques donnaient le verbe ordinaire. *Scholies :* ἔνιαι τῶν κατὰ πόλεις, νήχοντ' ἔνθα καὶ ἔνθα. — Περί, *vulgo* κατά.

12. Πυρός. L'usage d'allumer des feux pour combattre l'invasion des sauterelles était surtout pratiqué dans l'île de Cypre. Quelques anciens concluaient, de cette comparaison, qu'Homère était Cyprien. Mais l'île de Cypre n'était probablement pas le seul pays où l'on se servît du feu pour arrêter les sauterelles; et, en eût-il été ainsi, il suffisait qu'Homère fût allé dans l'île, ou qu'il eût seulement entendu conter ce qui s'y passait.

13. Φευγέμεναι, c'est-à-dire ὥστε φεύγειν. Ce mot ne signifie point qu'elles ont l'intention d'aller se jeter dans un fleuve. Il exprime le fait, et rien de plus. Les sauterelles s'envolent, et fuient dans la direction d'un fleuve. — Τὸ πῦρ, *ille ignis*, le feu qu'on a allumé (pour se débarrasser des sauterelles).

17. Ὁ Διογενής, le noble héros (Achille). Il n'est plus sur son char. Il combat à pied, comme il avait fait depuis sa rencontre avec Énée, XX, 158, jusqu'à la mort de Rhigmus et d'Aréithoüs, XX, 484-489. Voyez plus bas la note des vers 67-70. — Αὐτοῦ, adverbe (là-même), est expliqué par ἐπ' ὄχθῃ. — Ὄχθῃ, *vulgo* ὄχθαις.

22. Ὑπὸ δελφῖνος, par le fait d'un dauphin, c'est-à-dire poursuivis par un dauphin. — Les Alexandrins faisaient remarquer ici la justesse avec laquelle Homère varie ses comparaisons selon les circonstances. Tout à l'heure, quand Achille était sur la terre, le poëte l'a comparé au feu; à présent qu'il est dans l'eau, c'est un dauphin. Les Troyens, qui ont été des sauterelles sur la terre, sont des poissons dans l'eau. Eustathe : ἐνταῦθα παρατηροῦσιν οἱ παλαιοὶ, ὡς, ὅτε ὁ διώκων μὲν ἐν γῇ ἦν, οἱ δὲ φεύγοντες ὠθοῦντο εἰς ποταμὸν, τότε τὸν μὲν διώκοντα εἴκαζε πυρὶ, ἀκρίσι δὲ τοὺς διωκομένους· ὅτε δὲ καὶ ἄμφω εἰσὶν ἐν τῷ ὕδατι, τὸν μὲν δελφῖνι, τοὺς δὲ ἰχθύσι παραβάλλει, ἀναλόγως τῷ ὑποκειμένῳ τόπῳ. — Μεγακήτεος. Le dauphin est le plus petit des cétacés, car il ne dépasse pas beaucoup sept à huit pieds de longueur. Mais c'est un animal énorme, comparé aux petits poissons qui lui servent de pâture. — Une remarque à faire, c'est que les dauphins sont très-nombreux dans le golfe de Smyrne, et que leurs rapides évolutions sont un spectacle continuel sur les côtes

πτῶσσον ὑπὸ κρημνούς. Ὁ δ' ἐπεὶ κάμε χεῖρας ἐναίρων,
ζωοὺς ἐκ ποταμοῖο δυώδεκα λέξατο κούρους,
ποινὴν Πατρόκλοιο Μενοιτιάδαο θανόντος.
Τοὺς ἐξῆγε θύραζε τεθηπότας, ἠΰτε νεβρούς·
δῆσε δ' ὀπίσσω χεῖρας ἐϋτμήτοισιν ἱμᾶσιν
τοὺς αὐτοὶ φορέεσκον ἐπὶ στρεπτοῖσι χιτῶσιν·
δῶκε δ' ἑταίροισιν κατάγειν κοίλας ἐπὶ νῆας.
Αὐτὰρ ὁ ἂψ ἐπόρουσε, δαϊζέμεναι μενεαίνων.
Ἔνθ' υἱεῖ Πριάμοιο συνήντετο Δαρδανίδαο,
ἐκ ποταμοῦ φεύγοντι, Λυκάονι, τόν ῥά ποτ' αὐτὸς
ἦγε λαβὼν ἐκ πατρὸς ἀλωῆς οὐκ ἐθέλοντα,

d'Ionie. Homère décrit un spectacle qu'il a eu maintes fois sous les yeux.

26. Χεῖρας se rapporte évidemment à κάμε. Cependant il paraît que tous les anciens n'étaient pas d'accord sur le fait. Le rhapsode Hermodore soutenait que χεῖρας est le complément du participe ἐναίρων. Le scholiaste de Pierre Victorius : Ἑρμόδωρος ὁ ῥαψῳδὸς χεῖρας ἐναίρων ἤκουσε χειροκοπῶν. C'est attribuer au héros une étrange besogne. Il en a bien assez de tuer les guerriers par douzaines, pour se sentir fatigué.

28. Ποινήν. Virgile, *Énéide*, X, 517 : « .... Sulmone creatos Quattuor hic juve- « nes, totidem quos educat Ufens, Viven- « tes rapit, inferias quos immolet umbris, « Captivoque rogi perfundat sanguine flam- « mas. » Il s'agit pour Achille d'une compensation à la mort de Patrocle, du payement, du rachat de cette mort. Achille estime la compensation à douze vies d'hommes, comme dans d'autres circonstances il aurait stipulé douze bœufs. Ces victimes satisferont à la dette contractée par Troie envers Patrocle. La traduction *piaculum* introduit une idée trop moderne et trop raffinée. Nous sommes ici sous le règne de la loi du talion et des équivalences.

29. Θύραζε, *foras*, dehors : hors du fleuve.

30. Ὀπίσσω, par derrière, c'est-à-dire derrière le dos.

31. Τοὺς αὐτοὶ φορέεσκον. Ces guerriers troyens portaient des courroies, afin de lier leurs prisonniers. Achille se fait un plaisir d'user sur eux-mêmes des liens qu'ils avaient préparés pour d'autres. Eustathe : οἱ κοῦροι οὗτοι τοῖς ἑαυτῶν ἱμᾶσι δεσμοῦνται, οὓς ἔφερον ἵνα εἴ τινα ζωγρήσουσι δήσαντες ἀπαγάγωσι· στρατιωτικοῦ δὲ ἔθους καὶ τὸ τοιοῦτον φόρημα τῶν ἱμάντων. — Ἐπὶ στρεπτοῖσι χιτῶσιν, sur (leurs) cottes de mailles. Voyez la note V, 113 sur διὰ στρεπτοῖο χιτῶνος. Il y a contradiction, ici, entre Aristarque et la tradition de son école. *Scholies* A et V : εὐκλώστοις. Cette traduction de στρεπτοῖσι ne peut s'appliquer qu'à une étoffe, qu'à un habit. Eustathe, ici comme au chant V, s'en tient à l'explication d'Aristarque : στρεπτοὶ δὲ χιτῶνες καὶ νῦν, ὡς καὶ ἐν τῇ Ε ῥαψῳδίᾳ, οἱ θώρακες. Il ajoute, probablement d'après Aristarque, que les captifs d'Achille portaient leurs courroies à la ceinture, non point en guise de ζωστήρ, pour bien serrer la cuirasse, mais comme des liens tout prêts, s'ils faisaient des prisonniers : ἐν οἷς, φασὶν, οὐκ ἐζώννυντο, ἀλλ' ἐφόρουν ἱμάντας παρηρτημένας ἔθει στρατιωτικῷ διά χρείας τινάς. Il est difficile d'admettre que les douze guerriers troyens fussent allés au combat en simples tuniques. L'explication des *Scholies*, satisfaisante peut-être ailleurs, paraît ici entièrement fausse.

36. Ἀλωῆς. Le mot ἀλωή désigne en général toute terre cultivée. Ici, c'est d'un verger qu'il s'agit, d'un lieu planté d'arbres. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀλωὴν τὴν δενδροφόρον γῆν νῦν λέγει· ἐπιφέρει γὰρ (vers 37), ὁ δ' ἐρινεόν. *Scholies* : κήπου νῦν.

ἐννύχιος προμολών· ὁ δ' ἐρινεὸν ὀξέϊ χαλκῷ
τάμνε, νέους ὄρπηκας, ἵν' ἅρματος ἄντυγες εἶεν·
τῷ δ' ἄρ' ἀνώϊστον κακὸν ἤλυθε δῖος Ἀχιλλεύς.
Καὶ τότε μέν μιν Λῆμνον ἐϋκτιμένην ἐπέρασσεν,
νηυσὶν ἄγων· ἀτὰρ υἱὸς Ἰήσονος ὦνον ἔδωκεν.
Κεῖθεν δὲ ξεῖνός μιν ἐλύσατο, πολλὰ δ' ἔδωκεν,
Ἴμβριος Ἠετίων, πέμψεν δ' ἐς δῖαν Ἀρίσβην·
ἔνθεν ὑπεκπροφυγὼν πατρώϊον ἵκετο δῶμα.
Ἕνδεκα δ' ἤματα θυμὸν ἐτέρπετο οἷσι φίλοισιν,
ἐλθὼν ἐκ Λήμνοιο· δυωδεκάτῃ δέ μιν αὖτις
χερσὶν Ἀχιλλῆος θεὸς ἔμβαλεν, ὅς μιν ἔμελλεν
πέμψειν εἰς Ἀΐδαο, καὶ οὐκ ἐθέλοντα νέεσθαι.
Τὸν δ' ὡς οὖν ἐνόησε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεὺς
γυμνὸν, ἄτερ κόρυθός τε καὶ ἀσπίδος, οὐδ' ἔχεν ἔγχος,

37. Ὁ, lui, c'est-à-dire Lycaon.

37-38. Ἐρινεὸν.... νέους ὄρπηκας. Une seule idée en deux expressions. C'est comme s'il y avait, ἐρινεοῦ νέους ὄρπηκας : de jeunes branches d'olivier sauvage. Lycaon n'avait pas besoin d'un arbre entier, pour faire une rampe de char, ou même plusieurs rampes de char (ἅρματος ἄντυγες). Quelques branches suffisaient.

39. Ἀνώϊστον, *improvisum*, auquel il ne pensait point : auquel il ne s'attendait nullement.

40. Ἐπέρασσεν (*vendidit*) appartient à πέρνημι, πιπράσκω, mais se rattache au fond à περάω, faire passer. Achille fait passer son captif outre mer, pour le vendre. Didyme : πέραν θαλάσσης ἐπώλησεν. Eustathe : πέραν ἀπέδοτο, καὶ διὰ θαλάσσης πλεύσας διεπώλησε. — On voit ici une preuve nouvelle de ce que nous avons remarqué, I, 504 et VII, 467, à propos de la tradition qui fait de Lemnos une île déserte au temps de la guerre de Troie.

41. Ὦνον. C'est le prix demandé par Achille pour livrer son captif. L'acheteur de Lycaon est cet Eunéus, l'ami d'Agamemnon et de Ménélas, qui avait envoyé des vaisseaux chargés de vin au port de l'armée grecque, VII, 467-471.

42. Ξεῖνος, un hôte (de la famille de Lycaon) : un ami de Priam.

43. Ἠετίων. Éétion d'Imbros n'est pas le même qu'Éétion le père d'Andromaque. Celui-ci était roi de Thébé des Cilices, et Achille l'avait tué depuis plusieurs années déjà, quand son homonyme rachetait Lycaon.

44. Ὑπεκπροφυγών. Le jeune homme se sauve d'Arisbe, pour prendre part à la guerre. Éétion le faisait garder dans Arisbe, de peur qu'il ne tombât de nouveau entre les mains des ennemis.

45. Οἷσι φίλοισιν, *cum suis amicis*, avec ses amis : parmi les siens. On peut aussi regarder οἷσι φίλοισιν comme le complément de ἐτέρπετο : *gaudebat suis amicis*. Le sens, des deux façons, reste le même.

46. Δυωδεκάτῃ se rapporte au féminin ἡμέρα sous-entendu. Ces ellipses étaient le langage courant, dès le temps d'Homère; car rien n'empêchait de dire δυωδεκάτῳ, conformément à la syntaxe. Cela est plus frappant ici, après ἤματα, qu'au vers I, 54, où τῇ δεκάτῃ ne vient qu'après un adverbe (ἐννῆμαρ).

48. Καὶ οὐκ ἐθέλοντα νέεσθαι, *quamvis nolentem ire*, quoique peu résigné à (un pareil) voyage. Il ne faut pas prendre cette expression pour une ironie. C'est simplement le fait de la répugnance inspirée par la mort à un jeune homme plein de vie.

50. Γυμνόν, nu, c'est-à-dire n'ayant aucune arme pour se défendre.

ἀλλὰ τὰ μέν ῥ' ἀπὸ πάντα χαμαὶ βάλε· τεῖρε γὰρ ἱδρὼς
φεύγοντ' ἐκ ποταμοῦ, κάματος δ' ὑπὸ γούνατ' ἐδάμνα·
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
Ὢ πόποι, ἦ μέγα θαῦμα τόδ' ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶμαι·
ἦ μάλα δὴ Τρῶες μεγαλήτορες, οὕσπερ ἔπεφνον,
αὖτις ἀναστήσονται ὑπὸ ζόφου ἠερόεντος,
οἷον δὴ καὶ ὅδ' ἦλθε φυγὼν ὕπο νηλεὲς ἦμαρ,
Λῆμνον ἐς ἠγαθέην πεπερημένος· οὐδέ μιν ἔσχεν
πόντος ἁλὸς πολιῆς, ὃ πολέας ἀέκοντας ἐρύκει.
Ἀλλ' ἄγε δὴ καὶ δουρὸς ἀκωκῆς ἡμετέροιο
γεύσεται, ὄφρα ἴδωμαι ἐνὶ φρεσὶν, ἠδὲ δαείω,
ἢ ἄρ' ὁμῶς καὶ κεῖθεν ἐλεύσεται, ἤ μιν ἐρύξει
γῆ φυσίζοος, ἥτε κατὰ κρατερόν περ ἐρύκει.
Ὣς ὥρμαινε μένων· ὁ δέ οἱ σχεδὸν ἦλθε τεθηπὼς,
γούνων ἅψασθαι μεμαώς· πέρι δ' ἤθελε θυμῷ
ἐκφυγέειν θάνατόν τε κακὸν καὶ Κῆρα μέλαιναν.
Ἤτοι ὁ μὲν δόρυ μακρὸν ἀνέσχετο δῖος Ἀχιλλεὺς,
οὐτάμεναι μεμαώς· ὁ δ' ὑπέδραμε, καὶ λάβε γούνων,
κύψας· ἐγχείη δ' ἄρ' ὑπὲρ νώτου ἐνὶ γαίῃ

53. Ὀχθήσας.... Ce vers, qu'on a déjà vu plusieurs fois, peut paraître singulier ici, puisque Achille n'a aucune raison de gémir. Mais le mot ὀχθήσας a un sens assez vague, pour qu'on puisse l'appliquer à la surprise désagréable que fait sur Achille la vue de Lycaon. Quant à la traduction *indignatus*, elle force trop la pensée.

57. Νηλεὲς ἦμαρ équivaut simplement ici à δούλιον ἦμαρ (la servitude); car Achille n'a aucune raison de supposer que le jeune homme ait péri. En soi, l'expression νηλεές est très-vague; et l'esclavage est un mal assez grand pour mériter les épithètes mêmes qui caractérisent ordinairement la mort.

58. Πεπερημένος, transporté et vendu. Voyez plus haut la note du vers 40.

59. Πολέας, dissyllabe par synizèse. Bothe admet ici, comme dans plusieurs autres passages, le procéleusmatique (quatre brèves), équivalent du dactyle.

62. Ἢ.... ἤ (*aut.... aut*) équivaut ici à *utrum, an* (si, ou si). L'alternative est contenue dans les verbes voir et savoir. Ce sera oui ou non, après l'expérience.

65. Πέρι, adverbe : beaucoup; avec passion; *vulgo* περί, qui ajoute cette idée au verbe même.

67-70. Ἤτοι ὁ μὲν δόρυ.... Virgile, *Énéide*, X, 521 : « Inde Mago procul in« fensam quum tenderet hastam, Ille astu « subit, ac tremebunda supervolat hasta, « Et genua amplectens effatur talia sup« plex. » — Achille a repris sa lance, qu'il avait déposée au bord du fleuve (17-18) pour se jeter sur les fuyards l'épée à la main. Aristarque : ὅπως ἀνείλετο, ῥητῶς οὐκ εἶπεν. Il paraît que Zénodote chicanait, au sujet de l'incohérence apparente des vers 17 et 67; car voici la note d'Aristarque sur le premier de ces deux vers : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀποτίθεται τὸ δόρυ ῥητῶς, ἀναλαμβάνει δὲ οὐ κατὰ τὸ ῥητὸν, ἀλλ' ὕστερον αὐτῷ φαίνεται χρώμενος (vers 67). ἡ δὲ ἀναφορὰ πρὸς Ζηνόδοτον, ἀγνο-

ἔστη, ἱεμένη χροὸς ἄμεναι ἀνδρομέοιο.
Αὐτὰρ ὁ τῇ ἑτέρῃ μὲν ἑλὼν ἐλλίσσετο γούνων·
τῇ δ' ἑτέρῃ ἔχεν ἔγχος ἀκαχμένον οὐδὲ μεθίει·
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Γουνοῦμαί σ', Ἀχιλεῦ· σὺ δέ μ' αἴδεο, καί μ' ἐλέησον·
ἀντί τοί εἰμ' ἱκέταο, Διοτρεφὲς, αἰδοίοιο.
Πὰρ γὰρ σοὶ πρώτῳ πασάμην Δημήτερος ἀκτὴν,
ἤματι τῷ, ὅτε μ' εἷλες ἐϋκτιμένῃ ἐν ἀλωῇ,
καί μ' ἐπέρασσας, ἄνευθεν ἄγων πατρός τε φίλων τε,
Λῆμνον ἐς ἠγαθέην· ἑκατόμβοιον δέ τοι ἦλφον.
Νῦν δὲ λύμην τρὶς τόσσα πορών· ἠὼς δέ μοί ἐστιν
ἥδε δυωδεκάτη, ὅτ' ἐς Ἴλιον εἰλήλουθα,
πολλὰ παθών· νῦν αὖ με τεῇς ἐν χερσὶν ἔθηκεν
Μοῖρ' ὀλοή· μέλλω που ἀπέχθεσθαι Διὶ πατρὶ,
ὅς μέ σοι αὖτις δῶκε· μινυνθάδιον δέ με μήτηρ
γείνατο Λαοθόη, θυγάτηρ Ἄλταο γέροντος,
Ἄλτεω, ὃς Λελέγεσσι φιλοπτολέμοισιν ἀνάσσει,

οὖντα ὅτι πολλὰ δεῖ προσδέχεσθαι κατὰ τὸ σιωπώμενον ἐνεργούμενα.

70. Ἄμεναι, *satiari*, de se rassasier. C'est un équivalent poétique d'ἄειν, infinitif présent du verbe ἄω.

73. Καί μιν φωνήσας. Anciennes variantes, καί ῥ' ὀλοφυρόμενος et καί μιν λισσόμενος. — Ce vers 74 ne se trouvait point dans Aristarque. Didyme : τοῦτον προστιθέασί τινες, οὐ φερόμενον ἐν ταῖς Ἀριστάρχου. C'est pourtant la formule ordinaire; mais l'ellipse de *il dit* peut très-bien se comprendre ici, comme intention pathétique.

74. Αἴδεο. Lycaon se considère comme ayant été l'hôte d'Achille; et c'est au nom des droits de l'hospitalité, qu'il cherche à émouvoir l'âme du héros.

76. Πρώτῳ. Avant cela, Lycaon n'avait mangé que le pain de la famille, et il n'a mangé celui d'Eunéus que plus tard. Achille a donc été son premier hôte.

77. Ἐϋκτιμένῃ est une difficulté. Avec cette épithète, ἀλωῇ signifie une aire à battre le grain. Voyez le vers XX, 496 et les notes sur ce vers. Tout à l'heure, le mot ἀλωή signifiait un verger; et c'est dans un verger que Lycaon a été pris par Achille. Il faut donner à l'épithète le sens vague de belle ordonnance ou de beauté; et alors Lycaon ne contredira point ce qu'Homère a conté, vers 36-38.

79. Ἑκατόμβοιον, une valeur de cent bœufs. Achille avait probablement reçu cette valeur en métaux précieux et en objets travaillés. — Τοι ἦλφον, je t'ai procuré : je t'ai fait gagner.

80. Λύμην pour ἐλελύμην : j'ai été délivré : on m'a racheté. La traduction *redemtus fuero* n'est point exacte. Il s'agit du passé, et non du futur; de ce qui s'est conclu entre Eunéus et Éétion, et non de ce qui se conclurait entre Achille et Priam. — Τρὶς τόσσα πορών. Ainsi Eunéus avait reçu d'Éétion une valeur de trois cents bœufs. Le jeune homme veut faire entendre à Achille quel énorme gain lui vaudrait son prisonnier.

81. Ὅτ(ε) *quum* ou *ex quo*, depuis le moment où.

84. Δῶκε, *vulgo* ἔδωκε. *Scholies :* Ἀρίσταρχος Ἰακῶς, δῶκε.

86. Ἀνάσσει, *regnat.* Plusieurs textes antiques donnaient, ἄνασσε (*regnabat ; re-*

Πήδασον αἰπήεσσαν ἔχων ἐπὶ Σατνιόεντι.
Τοῦ δ' ἔχε θυγατέρα Πρίαμος, πολλὰς δὲ καὶ ἄλλας·
τῆσδε δύω γενόμεσθα, σὺ δ' ἄμφω δειροτομήσεις.
Ἤτοι τὸν πρώτοισι μετὰ πρυλέεσσι δάμασσας,
ἀντίθεον Πολύδωρον, ἐπεὶ βάλες ὀξέϊ δουρί·
νῦν δὲ δὴ ἐνθάδ' ἐμοὶ κακὸν ἔσσεται· οὐ γὰρ ὀΐω
σὰς χεῖρας φεύξεσθαι, ἐπεί ῥ' ἐπέλασσέ γε δαίμων.
Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν·
μή με κτεῖν', ἐπεὶ οὐχ ὁμογάστριος Ἕκτορός εἰμι,
ὅς τοι ἑταῖρον ἔπεφνεν ἐνηέα τε κρατερόν τε.
Ὣς ἄρα μιν Πριάμοιο προσηύδα φαίδιμος υἱὸς,
λισσόμενος ἐπέεσσιν· ἀμείλικτον δ' ὄπ' ἄκουσεν·
Νήπιε, μή μοι ἄποινα πιφαύσκεο μηδ' ἀγόρευε·
πρὶν μὲν γὰρ Πάτροκλον ἐπισπεῖν αἴσιμον ἦμαρ,
τόφρα τί μοι πεφιδέσθαι ἐνὶ φρεσὶ φίλτερον ἦεν
Τρώων, καὶ πολλοὺς ζωοὺς ἕλον ἠδ' ἐπέρασσα·
νῦν δ' οὐκ ἔσθ' ὅστις θάνατον φύγῃ, ὅν κε θεός γε
Ἰλίου προπάροιθεν ἐμῆς ἐν χερσὶ βάλῃσιν,

gnavit). Didyme : ἔνιαι τῶν κατὰ πόλεις, ἄνασσε. Il est assez probable que le grand-père de Lycaon n'était plus vivant. Mais on peut admettre qu'il vit encore ; et la vulgate est préférable, puisque Lycaon veut attendrir Achille.

87. Πήδασον.... Voyez VI, 34-35 et la note sur ces deux vers.

88. Ἄλλας, d'autres (épouses). Dans le texte de Marseille, on lisait, suivant Didyme : πολλῶν τε καὶ ἄλλων. Alors θυγατέρας était sous-entendu.

90-91. Ἤτοι τὸν πρώτοισι.... Voyez le récit, XX, 407-419.

92. Ἔσσεται. Ancienne variante, ἔσσεαι.

93. Ἐπέλασσε, (m')a amené près (de toi).

95-96. Ἐπεὶ οὐχ ὁμογάστριος Ἕκτορός εἰμι,... Ce dernier argument fait fort peu d'honneur à Lycaon. C'est un reniement véritable. Le malheureux a peur ; et la peur a fait commettre bien d'autres lâchetés. Homère peint ici la nature, sinon la belle nature. Lycaon a dû parler comme il parle. Désavouer le dernier exploit d'Hector et célébrer les mérites de Patrocle, c'était la plus sûre façon de toucher l'ennemi d'Hector et l'ami de Patrocle, si Achille avait eu dans ce moment autre chose au cœur qu'une pensée de vengeance.

95. Ὁμογάστριος, né du même sein : né de la même mère. Lycaon fait entendre, comme dit Eustathe, qu'Hector n'éprouvera pas une douleur bien vive, en perdant un frère qui est presque pour lui un étranger. — Au lieu de οὐχ ὁμογάστριος, Zénodote écrivait οὐκ ἰογάστριος, leçon rejetée par Aristarque.

96. Ὅς τοι ἑταῖρον.... Le *Palimpseste syriaque* donne autrement ce vers : Ὦ σὺ μάλιστα χόλωαι ἐνὶ φρεσίν· οἶδα καὶ αὐτός.

100. Πρὶν μὲν γάρ.... L'amphibologie de la phrase n'est qu'apparente ; car le verbe ἐφέπειν a toujours une personne pour sujet. Les mots sont dans leur ordre grammatical même.

102. Ἐπέρασσα. Voyez plus haut la note du vers 40.

104. Ἰλίου compte pour trois longues, à cause de l'accent. Voyez la note XV, 66.

καὶ πάντων Τρώων, πέρι δ' αὖ Πριάμοιό γε παίδων.
Ἀλλά, φίλος, θάνε καὶ σύ· τίη ὀλοφύρεαι οὕτως;
Κάτθανε καὶ Πάτροκλος, ὅπερ σέο πολλὸν ἀμείνων.
Οὐχ ὁράᾳς οἷος καὶ ἐγὼ καλός τε μέγας τε;
Πατρὸς δ' εἴμ' ἀγαθοῖο, θεὰ δέ με γείνατο μήτηρ·
ἀλλ' ἔπι τοι καὶ ἐμοὶ θάνατος καὶ Μοῖρα κραταιὴ
(ἔσσεται ἢ ἠώς, ἢ δείλη, ἢ μέσον ἦμαρ),
ὁππότε τις καὶ ἐμεῖο Ἄρει ἐκ θυμὸν ἕληται,
ἢ ὅγε δουρὶ βαλών, ἢ ἀπὸ νευρῆφιν ὀϊστῷ.
Ὣς φάτο· τοῦ δ' αὐτοῦ λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ·
ἔγχος μέν ῥ' ἀφέηκεν, ὁ δ' ἕζετο χεῖρε πετάσσας
ἀμφοτέρας· Ἀχιλεὺς δέ, ἐρυσσάμενος ξίφος ὀξύ,
τύψε κατὰ κληῗδα παρ' αὐχένα· πᾶν δέ οἱ εἴσω
δῦ ξίφος ἄμφηκες· ὁ δ' ἄρα πρηνὴς ἐπὶ γαίῃ

105. Πέρι, adverbe : *præcipue*, surtout; pardessus tout.

107. Κάτθανε καὶ Πάτροκλος,... Ce vers est fameux chez les anciens. Ils l'ont souvent cité, dans beaucoup de circonstances diverses; et le poëte Lucrèce en a tiré tout un développement, dans ses réflexions sur la mort, vers la fin du troisième livre de son poëme. Lucrèce l'a même directement imité, au début de cette éloquente déclamation : « Lumina sis oculis « etiam bonus Ancu' reliquit, Qui melior « multis quam tu fuit, improbe, rebus. »

110. Ἔπι pour ἔπεστι : *instat*, est sur (ma tête); τοι, *sane*, pour sûr; καὶ ἐμοί, à moi aussi. La vulgate, ἐπί, rattache ce vers au suivant; car alors cette préposition va à ἔσσεται : ἐπέσται, sera sur (moi).

111. Ἔσσεται ἢ ἠώς,... Cette parenthèse signifie que la mort viendra à un moment quelconque du jour. Nicanor : ὁ δὲ Ἀρίσταρχός φησιν, ἀλλ' ἔπεστι καὶ ἐμοὶ θάνατος καὶ Μοῖρα, καὶ ἀξιοῖ στίζειν εἰς τὸ κραταιή. — Dans la plupart des éditions, ἔσσεται n'est point séparé de ce qui précède. De cette façon, ἠώς est un nominatif absolu. On écrit même δείλης, entre ἠώς et μέσον ἦμαρ, ce qui ne laisse aucun doute sur ce point. Bothe défend le texte vulgaire : « Male Aristarchus : ἀλλ' « ἔπι τοι.... κραταιή, ἔσσεται ἢ ἠώς, ἢ « δείλη, etc., siquidem nondum *adest*, ἔπι, « Achilli mors, dureque dictum est ἔσσεται « ἢ pro ἢ ἔσσεται. Sed nominativo ἠώς « verbum quærebat grammaticus, nec ani« madvertebat depravatum esse vocabulum « ἠώς, cum poeta dixisset vel ἠοῦς, ut « δείλης, vel ἠοῖ, ut ἠοῖ προτέρῃ, N « (XIII), 794. Utrumque verbum proclive « est ad labem contrahendam, propter ductus similes litterarum ου, ω, ωι, ως. » Cette leçon de paléographie adressée à Aristarque est plus que naïve; mais le raisonnement est faux d'ailleurs. En effet, ἔπεστι ne signifie point *adest;* et il n'est nullement nécessaire de supposer l'hyperbate dont Bothe est choqué. La mort *menace* Achille; et ou le matin, ou le soir ou midi, *sera* l'instant où elle le frappera.

112. Ἄρει. Ancienne variante, ἀρῇ, terme trop vague ici. Il s'agit de la mort dans un combat. Quelques anciens écrivaient Ἄρῃ pour Ἄρει. Didyme : Ἄρῃ· τῷ σιδήρῳ· συνήλειπται δὲ ἀπὸ τοῦ Ἄρηϊ.

114. Τοῦ, de lui : de Lycaon. — Αὐτοῦ, adverbe de temps : *illico*, au moment même.

115. Ἔγχος, la lance (d'Achille). Lycaon en tenait le bois d'une de ses deux mains. Voyez plus haut, vers 72. En même temps que Lycaon lâche la lance, il lâche de l'autre main les genoux d'Achille. — Ἕζετο, *consedit*, se laissa aller sur son séant.

κεῖτο ταθείς· ἐκ δ' αἷμα μέλαν ῥέε, δεῦε δὲ γαῖαν.
Τὸν δ' Ἀχιλεὺς ποταμόνδε, λαβὼν ποδὸς, ἧκε φέρεσθαι,
καί οἱ ἐπευχόμενος, ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευεν·
Ἐνταυθοῖ νῦν κεῖσο μετ' ἰχθύσιν, οἵ σ' ὠτειλὴν
αἷμ' ἀπολιχμήσονται ἀκηδέες· οὐδέ σε μήτηρ
ἐνθεμένη λεχέεσσι γοήσεται· ἀλλὰ Σκάμανδρος
οἴσει δινήεις εἴσω ἁλὸς εὐρέα κόλπον.
Θρώσκων τις κατὰ κῦμα μέλαιναν φρῖκ' ἐπαΐξει
ἰχθὺς, ὅς κε φάγῃσι Λυκάονος ἀργέτα δημόν.
Φθείρεσθ', εἰσόκεν ἄστυ κιχείομεν Ἰλίου ἱρῆς,
ὑμεῖς μὲν φεύγοντες, ἐγὼ δ' ὄπιθεν κεραΐζων.
Οὐδ' ὑμῖν Ποταμός περ ἐΰρροος ἀργυροδίνης

119. Ταθείς, *extensus*, tout de son long.

120. Φέρεσθαι, pour qu'il fût entraîné (par les flots).

121. Καί οἱ ἐπευχόμενος, *et de eo glorians*, et fier d'avoir tué Lycaon. — Πτερόεντ' ἀγόρευεν. Ancienne variante, πτερόεντα προσηύδα.

122-127. Ἐνταῦθοι νῦν κεῖσο.... Virgile, *Énéide*, X, 557 : « Istic nunc, metuende, jace! non te optima mater Condet humi, patriove onerabit membra sepulcro. Alitibus linquere feris, aut gurgite mersum Unda feret, piscesque impasti vulnera lambent. »

122. Κεῖσο, *jace*. Ancienne variante, ἧσο, *sede*. — Ὠτειλήν, *vulgo* ὠτειλῆς, correction de quelque Byzantin, qui se sera choqué de voir trois accusatifs avec le même verbe. Tous les manuscrits antiques donnaient l'accusatif, comme aujourd'hui encore celui de Venise. Didyme : οὕτως διὰ τοῦ ην, ὠτειλὴν, ἅπασαι. Il faut laisser à Homère sa syntaxe, qui est tout aussi logique et tout aussi claire pour le moins que celle qui a prévalu après lui.

123. Ἀκηδέες, *securi*, sans inquiétude : à leur loisir.

125. Εἴσω équivaut à εἰς. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ εἴσω ἰσονυδαμεῖ τῷ εἰς, ἀντὶ τοῦ εἰς ἁλὸς (εὐρέα κολπον).

126 Φρῖκ' ἐπαΐξει, s'élancera à la surface ridee des vagues. *Scholies :* ὁ μὲν Ἀρίσταρχος, φρῖκ' ἐπαΐξει.... οὕτως δὲ Ἀρίσταρνος (peut-être Ἀριστόνικος) ἐξηγεῖται· τῶν δὲ ἰχθύων τις κατὰ τὸ κῦμα θρώσκων, ὅ ἐστι κολυμβῶν, ἐπὶ τὴν φρῖκα ὑπαΐξεν (lisez : ἐπαΐξει), ἵνα φάγῃ σε φερόμενον. Didyme : φρὶξ δέ ἐστιν ἡ ἠρεμαία τοῦ ὕδατος κίνησις. — Aristophane de Byzance lisait φρῖχ' ὑπαΐξει, leçon reprise par quelques modernes. Notre vulgate, φρῖχ' ὑπαλύξει, est une correction de Philétas et de Callistrate, motivée sans doute par la quantité ordinaire de α, qu'Homère fait long dans ἀΐσσω. La vulgate et la leçon d'Aristophane de Byzance sont identiques pour le sens. Voici comment Bothe paraphrase la vulgate : « Piscis, mari persultans, postquam cadavere Lycaonis, quod in summo natat, se satiavit, rursus vento horrentem maris superficiem subiens evadit. »

127. Ὅς κε. Aristophane de Byzance, ὧς κε.

128. Φθείρεσθ(ε), soyez détruits : il faut que vous périssiez.

130-135. Οὐδ' ὑμῖν.... Ces six vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise; mais ces obels ne paraissent pas provenir d'Aristarque. Aux vers 130-131, Didyme mentionne une athétèse d'Aristophane de Byzance, et cette mention se fonde sur l'autorité d'Aristarque même. La note est toute mutilée et tout embrouillée; mais il est évident que l'athétèse d'Aristophane de Byzance avait dû porter sur trois vers au moins, puisque le vers 132 n'a aucun sens, s'il est séparé des vers 130-131. A la suite de la note d'athétèse, viennent quel-

ἀρκέσει, ᾧ δὴ δηθὰ πολέας ἱερεύετε ταύρους,
ζωοὺς δ' ἐν δίνῃσι καθίετε μώνυχας ἵππους.
Ἀλλὰ καὶ ὣς ὀλέεσθε κακὸν μόρον, εἰσόκε πάντες
τίσετε Πατρόκλοιο φόνον καὶ λοιγὸν Ἀχαιῶν,
οὓς ἐπὶ νηυσὶ θοῇσιν ἐπέφνετε, νόσφιν ἐμεῖο.
Ὣς ἄρ' ἔφη· Ποταμὸς δὲ χολώσατο κηρόθι μᾶλλον,
ὥρμηνεν δ' ἀνὰ θυμὸν, ὅπως παύσειε πόνοιο
δῖον Ἀχιλλῆα, Τρώεσσι δὲ λοιγὸν ἀλάλκοι.
Τόφρα δὲ Πηλέος υἱὸς, ἔχων δολιχόσκιον ἔγχος,
Ἀστεροπαίῳ ἐπᾶλτο, κατακτάμεναι μενεαίνων,
υἱέϊ Πηλεγόνος· τὸν δ' Ἀξιὸς εὐρυρέεθρος
γείνατο καὶ Περίβοια, Ἀκεσσαμενοῖο θυγατρῶν
πρεσβυτάτη· τῇ γάρ ῥα μίγη Ποταμὸς βαθυδίνης.
Τῷ δ' Ἀχιλεὺς ἐπόρουσεν· ὁ δ' ἀντίος ἐκ ποταμοῖο

ques observations philologiques, puis cette autre mention : ἠθέτει δὲ αὐτοὺς Ἀριστοφάνης. Si Aristarque avait adopté cette sentence, la formule serait, comme à l'ordinaire : προηθέτει. Les vers 133-135 n'ayant guère de raison d'être que comme conséquence de la phrase qui les précède, il est probable qu'Aristophane de Byzance les condamnait aussi. Par conséquent, les obels représentent, selon toute probabilité, l'athétèse d'Aristophane de Byzance, adoptée par Aristonicus. Le motif allégué par Aristophane, selon Aristarque, c'est que la colère du Fleuve s'explique tout naturellement, et n'a pas besoin du commentaire imaginé par les interpolateurs : ὡς παρεμβληθέντας ὑπὸ τῶν ἀπορούντων διὰ τί ὁ Ποταμὸς ὀργίζεται, καίτοι σαφῶς αὐτοῦ λέγοντος τὴν αἰτίαν. Ces derniers mots font particulièrement allusion aux vers 146-147. Le commentaire n'est pas absolument indispensable, mais il fait comprendre mieux encore; et ce qui abonde, comme dit le proverbe, ne vicie pas.

131. Ἀρκέσει, sera un suffisant secours. — Πολέας, dissyllabe, à moins qu'on n'admette le procéleusmatique de Bothe. Voyez plus haut la note du vers 59. Ancienne variante, πολεῖς. — Δηθὰ.... ἱερεύετε. On doit restreindre le sens de δηθά (depuis longtemps). Il s'agit d'autre chose que d'un culte habituel. Achille parle seulement des sacrifices faits depuis le commencement du siége. Les offrandes de chevaux vivants n'étaient pas des cérémonies ordinaires. Avant le siége, le Xanthe, dieu d'un ordre inférieur, était traité conformément à son rang : depuis qu'on a un besoin spécial de son aide, il a des honneurs solennels.

135. Ἐπὶ νηυσί, *ad naves*, (dans la bataille livrée) près des vaisseaux. — Νόσφιν ἐμεῖο, à part de moi : quand je n'étais pas là; quand je me tenais à l'écart. *Scholies:* ἐμοῦ νόσφιν ὄντος.

136. Μᾶλλον, davantage : outre mesure; excessivement.

137. Πόνοιο, du travail, c'est-à-dire de la lutte, du combat. Aristophane de Byzance lisait, φόνοιο.

140-141. Ἀστεροπαίῳ.... Astéropée a été nommé, XII, 102, parmi les chefs de l'armée troyenne. Il commandait un corps de Péons. — Pélégon, le père d'Astéropée, est inconnu. — L'Axius est aujourd'hui la Vistrizza. La Péonie était située entre l'Axius et le Strymon, et faisait partie de la Thrace.

141. Τόν, lui : Pélégon.

144. Τῷ, contre lui : contre Astéropée. — Ἐκ ποταμοῖο, hors du fleuve : s'avançant hors des eaux du Scamandre (où se précipitaient les fuyards).

ἔστη ἔχων δύο δοῦρε· μένος δέ οἱ ἐν φρεσὶ θῆκεν
Ξάνθος, ἐπεὶ κεχόλωτο δαϊκταμένων αἰζηῶν,
τοὺς Ἀχιλεὺς ἐδάϊζε κατὰ ῥόον οὐδ᾽ ἐλέαιρεν.
Οἱ δ᾽ ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ᾽ ἀλλήλοισιν ἰόντες,
τὸν πρότερος προσέειπε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς·
Τίς, πόθεν εἶς ἀνδρῶν, ὅ μευ ἔτλης ἀντίος ἐλθεῖν;
Δυστήνων δέ τε παῖδες ἐμῷ μένει ἀντιόωσιν.
Τὸν δ᾽ αὖ Πηλεγόνος προσεφώνεε φαίδιμος υἱός·
Πηλείδη μεγάθυμε, τίη γενεὴν ἐρεείνεις;
Εἴμ᾽ ἐκ Παιονίης ἐριβώλου, τηλόθ᾽ ἐούσης,
Παίονας ἄνδρας ἄγων δολιχεγχέας· ἥδε δέ μοι νῦν
ἠὼς ἐνδεκάτη, ὅτ᾽ ἐς Ἴλιον εἰλήλουθα.
Αὐτὰρ ἐμοὶ γενεὴ ἐξ Ἀξιοῦ εὐρυρέοντος,
[Ἀξιοῦ, ὃς κάλλιστον ὕδωρ ἐπὶ γαῖαν ἵησιν,]
ὃς τέκε Πηλεγόνα κλυτὸν ἔγχεϊ· τὸν δ᾽ ἐμέ φασιν
γείνασθαι· νῦν αὖτε μαχώμεθα, φαίδιμ᾽ Ἀχιλλεῦ.
Ὣς φάτ᾽ ἀπειλήσας· ὁ δ᾽ ἀνέσχετο δῖος Ἀχιλλεὺς
Πηλιάδα μελίην· ὁ δ᾽ ἁμαρτῆ δούρασιν ἀμφὶς
ἥρως Ἀστεροπαῖος, ἐπεὶ περιδέξιος ἦεν·
καί ῥ᾽ ἑτέρῳ μὲν δουρὶ σάκος βάλεν, οὐδὲ διαπρὸ

146. Ξάνθος. C'est le dieu du fleuve. — Αἰζηῶν, génitif causal : au sujet des guerriers.

150. Τίς, πόθεν εἷς ἀνδρῶν; qui (es-tu, et) d'où es-tu parmi les hommes? Cette formule est plusieurs fois dans l'*Odyssée;* et Diomède a dit à peu près la même chose à Glaucus, VI, 123.

151. Δυστήνων.... Voyez VI, 127 et la note sur ce vers.

153. Πηλείδη.... Glaucus répond de même, VI, 145, à la question de Diomède.

155. Ἄγων. Ancienne variante, ἔχων.

158. Ἀξιοῦ,... Vers analogue à celui qu'on a vu, II, 850, et qui n'est ici qu'une pure superfétation, puisqu'il s'agit du dieu du fleuve, bien plus que du fleuve lui-même. L'épithète εὐρυρέοντος est bien suffisante. Ce vers 158 manque dans le manuscrit de Venise et dans les meilleurs manuscrits.

160. Γείνασθαι. Ancienne variante, γείνεσθαι.

162. Ἁμαρτῇ (*vulgo* ὁμαρτῇ) : en même temps. — Ἀμφίς, *utrinque*, des deux côtés : de l'une et de l'autre main. Le texte de Marseille portait ἄμφω, et Didyme semble approuver cette leçon : καὶ ἔχει λόγον. Mais l'adverbe dit mieux la chose.

163. Περιδέξιος. Les modernes entendent ce mot comme synonyme de ἀμφιδέξιος (ambidextre). Les Alexandrins ne donnaient cette explication que comme une hypothèse, et ils préféraient laisser à la préposition son sens ordinaire. Eustathe : περιδέξιος, τουτέστιν ὑπερδέξιος, κατὰ τοὺς παλαιούς· ἢ ἀμφιδέξιος, ὅ ἐστιν ἀμφοτεροδέξιος. Dès qu'Homère a dit ἀμφίς, il n'a nul besoin de répéter qu'Astéropée savait se servir des deux mains. Une réflexion sur son étonnante adresse est plus expressive.

164. Ἑτέρῳ.... δουρὶ βάλεν montre que δούρασιν, au vers 162, n'est point un solécisme, quoi qu'en dise Eustathe,

ῥῆξε σάκος· χρυσὸς γὰρ ἐρύκακε, δῶρα θεοῖο·
τῷ δ' ἑτέρῳ μιν πῆχυν ἐπιγράβδην βάλε χειρὸς
δεξιτερῆς, σύτο δ' αἷμα κελαινεφές· ἡ δ' ὑπὲρ αὐτοῦ
γαίῃ ἐνεστήρικτο, λιλαιομένη χροὸς ἆσαι.
Δεύτερος αὖτ' Ἀχιλεὺς μελίην ἰθυπτίωνα
Ἀστεροπαίῳ ἐφῆκε, κατακτάμεναι μενεαίνων.
Καὶ τοῦ μέν ῥ' ἀφάμαρτεν· ὁ δ' ὑψηλὴν βάλεν ὄχθην,
μεσσοπαγὲς δ' ἄρ' ἔθηκε κατ' ὄχθης μείλινον ἔγχος.
Πηλείδης δ' ἄορ ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ
ἆλτ' ἐπί οἱ μεμαώς· ὁ δ' ἄρα μελίην Ἀχιλῆος
οὐ δύνατ' ἐκ κρημνοῖο ἐρύσσαι χειρὶ παχείῃ.
Τρὶς μέν μιν πελέμιξεν, ἐρύσσεσθαι μενεαίνων,
τρὶς δὲ μεθῆκε βίης· τὸ δὲ τέτρατον ἤθελε θυμῷ
ἆξαι ἐπιγνάμψας δόρυ μείλινον Αἰακίδαο,

qui voudrait δούρατα, pour correspondre à l'accusatif μελίην.

165. Ῥῆξε.... Voyez XX, 268 et la note XX, 272.

166. Μιν, lui : Achille.

166-167. Πῆχυν.... χειρὸς δεξιτέρης, au coude du bras droit.

169. Δεύτερος.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἰθυπτίωνα, qui vole tout droit devant elle (de ἰθύς et πέτομαι). Zénodote lisait ἰθυκτίωνα : qui a les filaments droits; faite d'un bois aux fibres bien régulières. Mais cette correction a été rejetée par Aristarque, comme bizarre, et comme nuisant à la force du sens : παρέλκει δὲ νῦν τὸ περὶ τῆς τοῦ ξύλου φύσεως εἰπεῖν. Voyez la note XX, 273.

171. Ὁ, lui : Achille.

172. Μεσσοπαγές, enfoncée jusqu'au milieu du bois ; *vulgo* μεσσοπαλές, dont le bois vibre dans une de ses moitiés. *Scholies :* μεσσοπαγὲς, μέχρι τοῦ ἡμίσεος καταπεπηγὸς τῇ γῇ· ἐὰν δὲ μεσσοπαλὲς, ἐκ μέσου σειόμενον. Les vers qui suivent doivent faire préférer μεσσοπαγές. En effet, la lance est si bien enfoncée, qu'Astéropée ne peut venir à bout de l'arracher, en dépit dès plus persévérants efforts. Bothe croit que μεσσοπαλές lui-même doit être expliqué comme synonyme de μεσσοπαγές : « Μεσσοπαλές si genuinum « est, poeta id dixit pro μεσσοπαγές, a « causa, *vibratum medium*, hoc est vibra« tum et infixum ripæ usque ad partem « mediæ lanceæ. » Mais il est difficile d'admettre une pareille identification. Nous sommes donc surpris qu'on ait mis la traduction *medio tenus*, dans l'édition Didot, en regard de μεσσοπαλές. — On ne sait pas exactement si Aristarque écrivait μεσσοπαγές ou μεσσοπαλές. Des deux façons le mot est un ἅπαξ εἰρημένον, et chacun a le droit d'opter à son gré.

174-178. Ἆλτ' ἐπί οἱ.... Virgile, *Énéide*, XII, 772 : « Hic hasta Æneæ stabat ; huc « impetus illam Detulerat fixam, et lenta in « radice tenebat. Incubuit, voluitque manu « convellere ferrum Dardanides.... Namque « diu luctans, lentoque in stirpe moratus, « Viribus haud ullis valuit discludere mor« sus Roboris Æneas. »

177. Βίης, *vulgo* βίῃ. Il est presque impossible d'expliquer μεθῆκε βίῃ. Édition Didot : *remisit vi.* Ce latin est inintelligible. Avec βίης, rien de plus clair que l'expression grecque : *remisit ab impetu*, c'est-à-dire *vim remisit.* Astéropée ne peut continuer l'effort. Trois fois il renonce à son entreprise; trois fois il cesse de faire usage de sa force. D'ailleurs, on lit dans l'*Odyssée*, XXI, 126 : τρὶς δὲ μεθῆκε βίης.

178. Ἆξαι, *fregisse*, avoir brisé, c'est-

ἀλλὰ πρὶν Ἀχιλεὺς σχεδὸν ἄορι θυμὸν ἀπηύρα.
Γαστέρα γάρ μιν τύψε παρ' ὀμφαλόν· ἐκ δ' ἄρα πᾶσαι
χύντο χαμαὶ χολάδες· τὸν δὲ σκότος ὄσσε κάλυψεν
ἀσθμαίνοντ'· Ἀχιλεὺς δ' ἄρ' ἐνὶ στήθεσσιν ὀρούσας,
τεύχεά τ' ἐξενάριξε, καὶ εὐχόμενος ἔπος ηὔδα·
    Κεῖσ' οὕτως· χαλεπόν τοι ἐρισθενέος Κρονίωνος
παισὶν ἐριζέμεναι, Ποταμοῖό περ ἐκγεγαῶτι.
Φῆσθα σὺ μὲν Ποταμοῦ γένος ἔμμεναι εὐρυρέοντος·
αὐτὰρ ἐγὼ γενεὴν μεγάλου Διὸς εὔχομαι εἶναι.
Τίκτε μ' ἀνὴρ πολλοῖσιν ἀνάσσων Μυρμιδόνεσσιν,
Πηλεὺς Αἰακίδης· ὁ δ' ἄρ' Αἰακὸς ἐκ Διὸς ἦεν.
Τῷ κρείσσων μὲν Ζεὺς Ποταμῶν ἁλιμυρηέντων,
κρείσσων αὖτε Διὸς γενεὴ Ποταμοῖο τέτυκται.
Καὶ γὰρ σοὶ Ποταμός γε πάρα μέγας, εἰ δύναταί τι
χραισμεῖν· ἀλλ' οὐκ ἔστι Διὶ Κρονίωνι μάχεσθαι.
Τῷ οὐδὲ κρείων Ἀχελώϊος ἰσοφαρίζει,
οὐδὲ βαθυρρείταο μέγα σθένος Ὠκεανοῖο,
ἐξ οὗπερ πάντες ποταμοὶ, καὶ πᾶσα θάλασσα,
καὶ πᾶσαι κρῆναι, καὶ φρείατα μακρὰ νάουσιν·

à-dire briser. — Αἰακίδαο, du petit-fils d'Éacus : d'Achille.

185. Ποταμοῖο, d'un Fleuve : du dieu d'un fleuve.

187. Γενεήν, quant à la race. Achille dit : « Je suis de la race de Jupiter. »

190-191. Τῷ κρείσσων μὲν.... κρείσσων αὖτε, *quo potentior quidem.* .. (*eo*) *potentior autem.* C'est comme s'il y avait ὅσῳ.... τοσούτῳ.... En français : *autant.... autant.*

190. Ἁλιμυρηέντων, qui s'écoulent dans la mer. Le verbe μύρω est à peu près synonyme de ῥέω, couler.

191. Κρείσσων αὖτε, *vulgo* κρείσσων δ' αὖτε. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἔξω τοῦ δὲ, κρείσσων αὖτε. — Ποταμοῖο, qu'un Fleuve : que la race d'un Fleuve.

192. Ποταμὸς.... μέγας. C'est le Xanthe. — Σοὶ.... πάρα, *tibi adest*, est là pour t'aider.

192-193. Εἰ δύναταί τι χραισμεῖν, s'il peut faire quelque chose en (ta) faveur.

194. Ἀχελώϊος. L'Achéloüs passait pour avoir lutté contre Hercule ; et on le regardait comme le roi des fleuves de la Grèce. Zénodote avait supprimé le vers 195; ce qui faisait de l'Achéloüs la source de toutes les eaux. Dans les traditions antiques, l'Achéloüs était en effet, comme l'Océan, une véritable personnification de l'eau. Eustathe : ὁ παλαιὸς λόγος πάνυ τὸν Ἀχελῷον σεμνύνει, ὡς καὶ πᾶν ὕδωρ ἐξ αὐτοῦ Ἀχελῷον κληθῆναι. Virgile lui-même, *Georgiques*, I, 9, appelle encore l'eau, *pocula Acheloïa.*

195. Οὐδὲ βαθυρρείταο.... C'est Aristarque qui a rétabli dans le texte ce vers, supprimé par Zénodote : ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι Ζηνόδοτος αὐτὸν οὐκ ἔγραφε· γίνεται δὲ ὁ Ἀχελῷος πηγὴ τῶν ἄλλων πάντων. ἔστι κατ' Ὅμηρον ὁ Ὠκεανὸς ὁ ἐπιδιδοὺς πᾶσι τὰ ῥεύματα. διὸ καὶ κατὰ τιμήν φησιν· Οὔτε τις οὖν Ποταμῶν ἀπέην πλὴν Ὠκεανοῖο (XX, 7).

ἀλλὰ καὶ ὃς δείδοικε Διὸς μεγάλοιο κεραυνὸν,
δεινήν τε βροντὴν, ὅτ' ἀπ' οὐρανόθεν σμαραγήσῃ.
Ἦ ῥα, καὶ ἐκ κρημνοῖο ἐρύσσατο χάλκεον ἔγχος.
Τὸν δὲ κατ' αὐτόθι λεῖπεν, ἐπεὶ φίλον ἦτορ ἀπηύρα,
κείμενον ἐν ψαμάθοισι, δίαινε δέ μιν μέλαν ὕδωρ.
Τὸν μὲν ἄρ' ἐγχέλυές τε καὶ ἰχθύες ἀμφεπένοντο,
δημὸν ἐρεπτόμενοι ἐπινεφρίδιον κείροντες·
αὐτὰρ ὁ βῆ ῥ' ἰέναι μετὰ Παίονας ἱπποκορυστὰς,
οἵ ῥ' ἔτι πὰρ ποταμὸν πεφοβήατο δινήεντα,
ὡς εἶδον τὸν ἄριστον, ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ,
χέρσ' ὕπο Πηλείδαο καὶ ἄορι ἶφι δαμέντα.
Ἔνθ' ἕλε Θερσίλοχόν τε Μύδωνά τε Ἀστύπυλόν τε,
Μνησόν τε Θρασίον τε, καὶ Αἴνιον ἠδ' Ὀφελέστην·
καί νύ κ' ἔτι πλέονας κτάνε Παίονας ὠκὺς Ἀχιλλεὺς,
εἰ μὴ χωσάμενος προσέφη Ποταμὸς βαθυδίνης,
ἀνέρι εἰσάμενος, βαθέης δ' ἐκ φθέγξατο δίνης·
Ὦ Ἀχιλεῦ, περὶ μὲν κρατέεις, περὶ δ' αἴσυλα ῥέζεις
ἀνδρῶν· αἰεὶ γάρ τοι ἀμύνουσιν θεοὶ αὐτοί.
Εἴ τοι Τρῶας ἔδωκε Κρόνου παῖς πάντας ὀλέσσαι,
ἐξ ἐμέθεν γ' ἐλάσας, πεδίον κάτα μέρμερα ῥέζε·
πλήθει γὰρ δή μοι νεκύων ἐρατεινὰ ῥέεθρα,

198. Ὅς pour οὗτος : lui, c'est-à-dire l'Océan.

199. Σμαραγήσῃ a pour sujet βροντή (la foudre).

201. Τόν, lui : Astéropée.

203. Ἐγχέλυές τε καὶ ἰχθύες. Eustathe suppose qu'Homère distingue les anguilles des poissons proprement dits : χωρίζει τὰς ἐγχέλυας τῶν ἰχθύων. Il n'en est rien. En disant *les anguilles et les poissons*, Homère a parlé en poëte, qui se permet l'ellipse au besoin : ἰχθύες équivaut à οἱ ἄλλοι ἰχθύες. Aristarque : ἔστι δὲ πιθανεύεσθαι οὕτως δεχόμενον, ἐγχέλυες καὶ οἱ ἄλλοι ἰχθύες. Cette forme de style n'est pas rare chez les autres poëtes grecs, surtout chez les lyriques.

207. Τὸν ἄριστον, *illum fortissimum*, ce guerrier si vaillant. Il s'agit du dernier tué, d'Astéropée.

208. Ἄορι ἶφι. Bothe propose de remplacer ἄορι ἶφι par le mot ἠνορέηφι, c'est-à-dire l'expression concrète, énergique et vraie, par une vague répétition de ce qui est déjà dans χερσί.

209-210. Θερσίλοχον.... Les guerriers tués par Achille sont tous des inconnus.

213. Ἀνέρι εἰσάμενος. Le Xanthe prend la figure sous laquelle il se montrait comme dieu, et non pas celle d'un homme quelconque comme ceux qui remplissaient son lit. — Ancienne variante, εἰδόμενος.

214-215. Περὶ.... ἀνδρῶν, *præ viris*, c'est-à-dire *præ ceteris viris* : comme pas un homme au monde.

217. Ἐξ ἐμέθεν, hors de moi : hors de mes flots; à distance de mes bords. — Ἐλάσας, ayant poussé : t'étant porté plus loin.

218-220. Πλήθει γὰρ.... Virgile, *Énéide*,

οὐδέ τί πη δύναμαι προχέειν ῥόον εἰς ἅλα δῖαν,
στεινόμενος νεκύεσσι· σὺ δὲ κτείνεις ἀϊδήλως.
Ἀλλ' ἄγε δὴ καὶ ἔασον· ἄγη μ' ἔχει, ὄρχαμε λαῶν.
Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Ἔσται ταῦτα, Σκάμανδρε Διοτρεφές, ὡς σὺ κελεύεις.
Τρῶας δ' οὐ πρὶν λήξω ὑπερφιάλους ἐναρίζων,
πρὶν ἔλσαι κατὰ ἄστυ, καὶ Ἕκτορι πειρηθῆναι
ἀντιβίην, ἤ κέν με δαμάσσεται, ἦ κεν ἐγὼ τόν.
Ὣς εἰπὼν Τρώεσσιν ἐπέσσυτο, δαίμονι ἶσος.
Καὶ τότ' Ἀπόλλωνα προσέφη Ποταμὸς βαθυδίνης·
Ὢ πόποι, Ἀργυρότοξε, Διὸς τέκος, οὐ σύγε βουλὰς
εἰρύσαο Κρονίωνος, ὅ τοι μάλα πόλλ' ἐπέτελλεν,
Τρωσὶ παρεστάμεναι καὶ ἀμύνειν, εἰσόκεν ἔλθῃ
δείελος ὀψὲ δύων, σκιάσῃ δ' ἐρίβωλον ἄρουραν.
Ἦ, καὶ Ἀχιλλεὺς μὲν δουρικλυτὸς ἔνθορε μέσσῳ,
κρημνοῦ ἀπαΐξας· ὁ δ' ἐπέσσυτο, οἴδματι θύων,
πάντα δ' ὄρινε ῥέεθρα κυκώμενος, ὦσε δὲ νεκροὺς

V, 804 : « .... quum Troia Achilles Exanimata sequens impingeret agmina muris, « Millia multa daret leto, gemerentque repleti Amnes, nec reperire viam atque « evolvere posset In mare se Xanthus. »

220. Ἀϊδήλως, *exitiose*, en détruisant : en faisant un massacre.

221. Ἄγη, la stupéfaction : un étonnement mêlé de frayeur. *Scholies :* ἔκπληξις, θαῦμα.

223. Σκάμανδρε. Achille répond ironiquement au Xanthe, et ne daigne pas même lui donner le nom qu'il porte parmi les dieux. Le héros entend bien n'en faire qu'à sa tête, et ne quitter le fleuve que quand il aura rejeté tous les Troyens sur la rive gauche, dans la partie haute de la plaine.

227. Τρώεσσιν, sur les Troyens (qui étaient dans le fleuve).

230. Εἰρύσαο, *observavisti*, tu t'es conformé à. — Ἐπέτελλεν. Voyez le discours de Jupiter, XX, 20-30.

232. Δείελος, *sol vespertinus*, le soleil du soir. Le mot δύων montre qu'il s'agit du soleil. *Scholies :* δείελος ὀψὲ δύων· ἡ ὀψινὴ κατάστασις τοῦ ἡλίου, παρ' Ἀττικοῖς δείελος λεγομένη. On peut donc prendre δείελος comme un substantif ; mais ce substantif a un sens plus précis que δείλη. Il est évident, d'ailleurs, que les deux mots ont une étroite parenté. Aristarque les identifie même absolument l'un à l'autre : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀρσενικῶς τὴν δείλην δείελον.

233-234. Ἦ, καὶ Ἀχιλλεὺς.... Quelques-uns s'étonnent qu'Achille se jette dans le fleuve, après ce qu'il a dit au vers 223. C'est qu'ils n'ont pas vu qu'Achille se moquait du dieu. Ἔσται ταῦτα,... n'était pas une promesse. C'était l'annonce d'un fait qui s'accomplirait plus tard, voilà tout. Achille a réservé complétement sa liberté d'action.

234. Ὁ, lui : le Xanthe.

235. Πάντα δ' ὄρινε. Bothe propose de perfectionner la versification, en écrivant πάντ' ὤρινε. Il trouve πάντα δ' ὄρινε mauvais : « Metrum ignavum in re gravissima. » Il prétend aussi que ὄρινε ne peut être convenablement qu'à la fin des vers, et que partout ailleurs Homère dit ὤρινε. Je ne crois pas qu'il ait converti beaucoup de monde à son opinion.

πολλούς, οἵ ῥα κατ' αὐτὸν ἅλις ἔσαν, οὓς κτάν' Ἀχιλλεύς.
Τοὺς ἔκβαλλε θύραζε, μεμυκὼς ἠΰτε ταῦρος,
χέρσονδε· ζωοὺς δὲ σάω κατὰ καλὰ ῥέεθρα,
κρύπτων ἐν δίνῃσι βαθείῃσιν μεγάλῃσιν.
Δεινὸν δ' ἀμφ' Ἀχιλῆα κυκώμενον ἵστατο κῦμα,
ὤθει δ' ἐν σάκεϊ πίπτων ῥόος· οὐδὲ πόδεσσιν
εἶχε στηρίξασθαι· ὁ δὲ πτελέην ἕλε χερσὶν
εὐφυέα μεγάλην· ἡ δ' ἐκ ῥιζῶν ἐριποῦσα,
κρημνὸν ἅπαντα διῶσεν, ἐπέσχε δὲ καλὰ ῥέεθρα
ὄζοισιν πυκινοῖσι· γεφύρωσεν δέ μιν αὐτὸν,
εἴσω πᾶσ' ἐριποῦσ'· ὁ δ' ἄρ' ἐκ δίνης ἀνορούσας,
ἤϊξεν πεδίοιο ποσὶ κραιπνοῖσι πέτεσθαι,
δείσας. Οὐδέ τ' ἔληγε μέγας θεὸς, ὦρτο δ' ἐπ' αὐτὸν
ἀκροκελαινιόων, ἵνα μιν παύσειε πόνοιο
δῖον Ἀχιλλῆα, Τρώεσσι δὲ λοιγὸν ἀλάλκοι.
Πηλείδης δ' ἀπόρουσεν, ὅσον τ' ἐπὶ δουρὸς ἐρωὴ,
αἰετοῦ οἴματ' ἔχων μέλανος, τοῦ θηρητῆρος,
ὅσθ' ἅμα κάρτιστός τε καὶ ὤκιστος πετεηνῶν·
τῷ εἰκὼς ἤϊξεν· ἐπὶ στήθεσσι δὲ χαλκὸς

237. Ἔκβαλλε. Ancienne variante, ἐξῆγε.

238. Σάω pour ἐσάοε, de σαόω : il sauvait; il sauva. Le fleuve préserve de la mort ceux qui n'avaient point été tués, ceux qui vivaient encore (ζωούς).

241. Ὤθει, *urgebat*, ébranlait (Achille) : faisait perdre pied à son adversaire.

242. Ὁ, lui : Achille.

244. Κρημνὸν.... Bothe propose de perfectionner aussi ce vers, dont l'harmonie lui paraît monotone : « Quis ejusmodi versum « Homero imputet, similibus pedibus et cæ« suris turpiter decurrentem? » Homère a dû dire, selon Bothe : Κρημνὸν ἅπαντα δίωσ', ἐπὶ δ' ἔσχεθε καλὰ ῥέεθρα. Il est assez difficile de voir ce que le vers gagne ainsi en grâce et en harmonie. — Ἐπέσχε, *repressit*, arrêta.

245. Γεφύρωσεν. Il ne s'agit pas pour Achille de jeter un pont sur le fleuve, mais d'avoir un point ferme, qui lui permette de s'élancer hors de l'eau. L'arbre lui est comme une digue, comme une chaussée. La traduction vulgaire, *junxit tanquam ponte*, n'est point exacte. Heyne : « Non « quo fluvium velut ponte junxerit, ut in« epti quidam existimarunt; sed, inscensa « arbore qua parte prolapsa erat, ex « amne emersit Achilles, et aufugit. » — Μιν αὐτόν. Ancienne variante, κέλευθον.

246. Ἐκ δίνης, *vulgo* ἐκ λίμνης (expression moins vraie, puisqu'il s'agit d'un fleuve, d'une eau courante.)

247. Πεδίοιο, génitif local : dans la plaine. — Ancienne variante, πεδίονδε.

248. Μέγας θεός. Ce grand dieu est le Xanthe.

249-250. Ἵνα μιν παύσειε πόνοιο.... Voyez plus haut les vers 137-138 et la note sur le premier de ces deux vers.

252. Αἰετοῦ.... Ce vers se termine par trois spondées. — Τοῦ est emphatique. L'aigle est l'oiseau chasseur par excellence.

254. Εἰκώς, *similis*, comparable.

σμερδαλέον κονάβιζεν· ὕπαιθα δὲ τοῖο λιασθεὶς
φεῦγ', ὁ δ' ὄπισθε ῥέων ἕπετο μεγάλῳ ὀρυμαγδῷ.
Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ ὀχετηγὸς, ἀπὸ κρήνης μελανύδρου,
ἂμ φυτὰ καὶ κήπους ὕδατι ῥόον ἡγεμονεύῃ,
χερσὶ μάκελλαν ἔχων, ἀμάρης ἐξ ἔχματα βάλλων·
τοῦ μέν τε προρέοντος, ὑπὸ ψηφῖδες ἅπασαι
ὀχλεῦνται· τὸ δέ τ' ὦκα κατειβόμενον κελαρύζει
χώρῳ ἔνι προαλεῖ, φθάνει δέ τε καὶ τὸν ἄγοντα·
ὣς αἰεὶ Ἀχιλῆα κιχήσατο κῦμα ῥόοιο,
καὶ λαιψηρὸν ἐόντα· θεοὶ δέ τε φέρτεροι ἀνδρῶν.
Ὁσσάκι δ' ὁρμήσειε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεὺς
στῆναι ἐναντίβιον, καὶ γνώμεναι εἴ μιν ἅπαντες
ἀθάνατοι φοβέουσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,

255. Ὕπαιθα. Eustathe convient lui-même que l'équivalence ἐκ πλαγίου ne vaut rien ici, et qu'il faut entendre, *en avant*, comme Aristarque interprétait partout ὕπαιθα : κάλλιον δὲ νοεῖν, κατὰ τοὺς παλαιοὺς, ἀντὶ τοῦ ἔμπροσθεν. Le mot ὄπισθε, qu'on lit au vers suivant, ne laisse nul doute sur ce point.

257. Ὀχετηγός, qui fait des rigoles : qui nettoie les rigoles; qui mène l'eau par une irrigation. *Scholies :* ὑδραγωγός · ὁ τὸν τοῦ ὕδατος ὀχετὸν καθαίρων.

258. Ἂμ pour ἀνά : à travers. — Ὕδατι ῥόον ἡγεμονεύῃ, trace à l'eau un courant. L'expression ὁδὸν ἡγεμονεύειν τινί signifie, en effet, montrer le chemin à quelqu'un. Il est donc impossible, avec le datif ὕδατι, d'admettre la traduction *aquæ rivum deducit*, bien qu'elle donne, au fond, un sens satisfaisant. Elle suppose ὕδατος, et ce n'est pas ici un de ces passages où le datif puisse être pris pour l'équivalent du génitif. Mais on peut admettre l'équivalence ὁδηγῶν τὸν ῥόον τοῦ ὕδατος, donnée par le scholiaste de Pierre Victorius.

259. Ἀμάρης, de la rigole : qui obstruaient la rigole. — Ἐξ ἔχματα βάλλων, jetant au dehors les obstacles : faisant disparaître les embarras.

260-262. Τοῦ μέν τε προρέοντος,... Virgile, *Géorgiques*, I, 108 : « Ecce super« cilio clivosi tramitis undam Elicit : illa « cadens raucum per levia murmur Saxa « ciet, scatebrisque arentia temperat arva. »

260. Τοῦ, sous-entendu ὕδατος : cette eau.

260-261. Ὑπὸ.... ὀχλεῦνται, *subtus agitantur*, se soulèvent et s'agitent. *Scholies :* ὑποκινοῦνται.

262. Προαλεῖ, *declivi*, en pente. Apollonius : τῷ καταφερεῖ καὶ προαλίζοντι τὸ ὕδωρ. Le mot προαλίζω, auquel les anciens rapportent l'adjectif προαλής, est un synonyme du verbe ἀθροίζω. La déclivité entraîne les eaux dans la même direction, et les accumule sur le même point. — Φθάνει. La première syllabe compte comme longue. Voyez la note IX, 506. Quelques-uns écrivaient φθανέει, mais cette correction est inutile. *Scholies :* οὕτως φθάνει διὰ τοῦ ἑτέρου ε, οὐ φθανέει. Hérodien : τοῦ δὲ φθάνει ἐκτατέον τὸ α, διὰ τὸ μέτρον, ὥσπερ καὶ Ἀρίσταρχος ἠξίου.

263. Ῥόοιο, du courant, c'est-à-dire du fleuve, du Xanthe.

264. Δέ (or) équivaut ici à γάρ (en effet).

265. Ὁρμήσειε. Ancienne variante, οἰμήσειε, qu'un scholiaste attribue faussement à Aristarque.

266-267. Εἴ μιν ἅπαντες ἀθάνατοι φοβέουσι. L'acharnement du Xanthe est tel, qu'Achille se figure avoir à ses trousses, comme nous disons, non pas un dieu seulement, mais tous les dieux. Aussi veut-il savoir à quoi s'en tenir.

τοσσάκι μιν μέγα κῦμα Διιπετέος ποταμοῖο
πλάζ' ὤμους καθύπερθεν· ὁ δ' ὑψόσε ποσσὶν ἐπήδα,
θυμῷ ἀνιάζων· ποταμὸς δ' ὑπὸ γούνατ' ἐδάμνα
λάβρος, ὕπαιθα ῥέων, κονίην δ' ὑπέρεπτε ποδοῖϊν.
Πηλείδης δ' ᾤμωξεν, ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν·
  Ζεῦ πάτερ, ὡς οὔτις με θεῶν ἐλεεινὸν ὑπέστη
ἐκ ποταμοῖο σαῶσαι· ἔπειτα δὲ καί τι πάθοιμι.
Ἄλλος δ' οὔτις μοι τόσον αἴτιος Οὐρανιώνων,
ἀλλὰ φίλη μήτηρ, ἥ με ψεύδεσσιν ἔθελγεν·
ἥ μ' ἔφατο, Τρώων ὑπὸ τείχεϊ θωρηκτάων,
λαιψηροῖς ὀλέεσθαι Ἀπόλλωνος βελέεσσιν.
Ὥς μ' ὄφελ' Ἕκτωρ κτεῖναι, ὃς ἐνθάδε γ' ἔτραφ' ἄριστος·
τῷ κ' ἀγαθὸς μὲν ἔπεφν', ἀγαθὸν δέ κεν ἐξενάριξεν.
Νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἵμαρτο ἁλῶναι,

269. Πλάζ' pour ἐπέλαζε, c'est-à-dire ἐπέλαζεν αὐτῷ : s'approchait de lui; fondait sur lui. L'accusatif ὤμους indique la partie du corps, et ne dépend point du verbe. La traduction *abluebat humeros* n'est qu'un à peu près.

271. Ὕπαιθα, en avant. Voyez plus haut la note du vers 255. Ici, la traduction vulgaire, *de côté*, ne donne pas même un sens intelligible. Pour faire plier le genou, il faut que le coup porte directement au jarret, et non pas sur le côté de la jambe. — Ὑπέρεπτε, il dévorait en dessous : il dérobait. Achille, au lieu de marcher sur la poussière, sur le sol sec, n'a plus sous ses pieds qu'un sol détrempé par l'eau. Le dieu lui a dérobé la poussière.

273. Ὑπέστη, *sustinuit*, c'est-à-dire *ausus est :* a osé. Le verbe ὑφίστημι est pris au figuré. Eustathe : ὡς ἐκ μεταφορᾶς καὶ τοῦτο στύλου ἢ κίονος ὑφισταμένου εἴς τι βάσταγμα.

274. Ἔπειτα, après cela : après que j'aurai été sauvé de ce fleuve. — Καί τι πάθοιμι, *vel quidvis patiar*, je consens à tout souffrir. Achille voudrait du moins périr autrement que dans les flots. Ses paroles rappellent le mot sublime d'Ajax, XVII, 647 : « Fais-nous même périr à la lumière. » Eustathe : καὶ ἔστι καὶ τοῦτο κατὰ τὸ, ἐν δὲ φάει καὶ ὄλεσσον, ὅπερ ὁ Αἴας που ἔφη· ἔστι γὰρ ὥσπερ ἐκεῖ ἀπευκταῖον τῷ ἥρωϊ τὸ ἐν σκότει ὀλέσθαι, οὕτως ἐνταῦθα τῷ Ἀχιλλεῖ οἴκτιστον, θανεῖν ἐν κύμασι. La note d'Eustathe est le développement d'une indication d'Aristarque : κατὰ τὸ, ἐν δὲ φάει καὶ ὄλεσσον.

278. Ὀλέεσθαι Ἀπόλλωνος βελέεσσιν. La prédiction dont il s'agit dans ce vers a été faite énigmatiquement à Achille par son cheval Xanthus, XIX, 417; et, comme Achille a répondu à Xanthus qu'il savait le sort qui lui était réservé, on doit admettre que Thétis avait parlé à son fils des flèches d'Apollon, et qu'elle ne s'était pas bornée aux vagues termes de *mort prématurée*, dont elle se sert habituellement dans l'*Iliade*. Il est donc inutile de supposer, ou que le poëte anticipe sur ce qu'il a l'intention de faire dire à Hector mourant, ou qu'il fait un lapsus de mémoire, s'imaginant qu'il a mentionné déjà la circonstance, ou que ce vers et toute la phrase où il se trouve sont une interpolation.

279. Ἔτραφ(ε), *nutritus est*, dans le sens de *adolevit :* a grandi. Virgile, *Énéide*, I, 96 : « .... o Danaum fortissime gentis, « Tydide, mene Iliacis occumbere campis « Non potuisse, tuaque animam hanc effundere dextra,... »

280. Τῷ, de cette façon.

ἐρχθέντ' ἐν μεγάλῳ ποταμῷ, ὡς παῖδα συφορβὸν,
ὅν ῥα τ' ἔναυλος ἀποέρσῃ, χειμῶνι περῶντα.
Ὣς φάτο· τῷ δὲ μάλ' ὦκα Ποσειδάων καὶ Ἀθήνη
στήτην ἐγγὺς ἰόντε, δέμας δ' ἄνδρεσσιν ἐΐκτην·
χειρὶ δὲ χεῖρα λαβόντες ἐπιστώσαντ' ἐπέεσσιν.
Τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε Ποσειδάων ἐνοσίχθων·
Πηλείδη, μήτ' ἄρ τι λίην τρέε, μήτε τι τάρβει·
τοίω γάρ τοι νῶϊ θεῶν ἐπιταρρόθω εἰμὲν,
Ζηνὸς ἐπαινήσαντος, ἐγὼ καὶ Παλλὰς Ἀθήνη·
ὡς οὔ τοι Ποταμῷ γε δαμήμεναι αἴσιμόν ἐστιν·
ἀλλ' ὅδε μὲν τάχα λωφήσει, σὺ δὲ εἴσεαι αὐτός.
Αὐτὰρ σοὶ πυκινῶς ὑποθησόμεθ', αἴ κε πίθηαι·

282. Ἐρχθέντ(α), *conclusum*, enfermé : enveloppé. C'est le verbe ἔργω, ἐέργω, εἴργω. Le texte de Marseille portait, εἰρχθέντ(α). L'esprit variait selon les dialectes. Les Attiques mettaient l'esprit rude sur εἵργνυμι, la forme usitée en prose. Il ne faut pas croire d'ailleurs que la leçon du texte de Marseille commençât par HEI. Elle commençait par HE, sans aucun doute, car ει s'écrivait E ; mais le signe H indiquait qu'on devait lire à la façon attique ; et les Attiques disaient εἱρχθείς.

283. Ἔναυλος, un torrent. Au propre, ce mot signifie un ravin ; mais ici le ravin est plein d'eau, par le fait du mauvais temps : χειμῶνι. — Ἀποέρσῃ. La seconde syllabe tient lieu d'une longue. Il n'y a aucun moyen d'expliquer cette quantité, sinon par la volonté du poëte, qui a mis un ïambe pour un spondée. Même en supposant le digamma, πο resterait bref dans ἀποϝέρσῃ. C'est bien là, dans toute la force du terme, un vers lagare. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'y avait primitivement ni omicron ni oméga, mais un son *o*, long ou bref à volonté. Nos poëtes ne font-ils pas rimer *parole* avec *rôle*, et même *couronne* avec *trône?* Boileau, *Satire* III : « Molière avec Tartufe y doit jouer son rôle, Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole. » Hugo, *Napoléon* II : « Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes. » C'est par une licence analogue qu'on écrit δύο et δύω. Ainsi ἀποέρσῃ équivaut à ἀπωέρσῃ. Quant au sens du mot, il n'est guère douteux. C'est de submersion qu'il s'agit. Voyez la note VI, 348. Cependant quelques-uns rattachent ici ἀποέρσῃ à ἀποέργω, ἀπείργω, et non à ἀποέρρω. Il correspond, selon eux, à ἐρχθέντα. Mais il correspond bien plutôt à ἁλῶναι (périr).

285. Ἄνδρεσσιν. Ils ne prennent point les figures de tels ou tels guerriers, puisqu'ils se laissent deviner comme dieux ; mais ils ont des figures semblables à celles des hommes. Ils ont leur aspect ordinaire, celui sous lequel ils peuvent être reconnus par les mortels mêmes.

288. Τάρβει dit beaucoup plus que τρέε (fuis). Il y a donc là, même avec λίην τρέε, plus qu'une tautologie emphatique. C'est à tort que Bothe rapproche ici l'expression allemande *zittern und beben*, qui signifie deux fois *trembler;* car τρέω n'est point autre chose que le fait de fuir. Voyez la note V, 256.

290. Ζηνὸς ἐπαινήσαντος,... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Le motif d'athétèse est, ce me semble, plus spécieux que fondé : ὅτι ἀπίθανον εἰς ἀνδρὸς μορφὴν ὁμοιώμενον λέγειν, ἐγὼ καὶ Παλλὰς Ἀθήνη. La note qu'on vient de lire au vers 285 justifie l'expression. — Ζηνὸς ἐπαινήσαντος, Jupiter ayant approuvé : du consentement de Jupiter.

292. Εἴσεαι, tu verras : tu le verras bien.

μὴ πρὶν παύειν χεῖρας ὁμοιΐου πολέμοιο,
πρὶν κατὰ Ἰλιόφι κλυτὰ τείχεα λαὸν ἐέλσαι
Τρωϊκὸν, ὅς κε φύγῃσι. Σὺ δ' Ἕκτορι θυμὸν ἀπούρας,
ἂψ ἐπὶ νῆας ἴμεν· δίδομεν δέ τοι εὖχος ἀρέσθαι.
Τὼ μὲν ἄρ' ὣς εἰπόντε μετ' ἀθανάτους ἀπεβήτην.
Αὐτὰρ ὁ βῆ (μέγα γάρ ῥα θεῶν ὤτρυνεν ἐφετμή)
ἐς πεδίον· τὸ δὲ πᾶν πλῆθ' ὕδατος ἐκχυμένοιο·
πολλὰ δὲ τεύχεα καλὰ δαϊκταμένων αἰζηῶν
πλῶον, καὶ νέκυες. Τοῦ δ' ὑψόσε γούνατ' ἐπήδα
πρὸς ῥόον ἀΐσσοντος ἀν' ἰθύν· οὐδέ μιν ἴσχεν
εὐρυρέων ποταμός· μέγα γὰρ σθένος ἔμβαλ' Ἀθήνη.
Οὐδὲ Σκάμανδρος ἔληγε τὸ ὃν μένος, ἀλλ' ἔτι μᾶλλον
χώετο Πηλείωνι, κόρυσσε δὲ κῦμα ῥόοιο
ὑψόσ' ἀειρόμενος, Σιμόεντι δὲ κέκλετ' ἀΰσας·
Φίλε κασίγνητε, σθένος ἀνέρος ἀμφότεροί περ
σχῶμεν· ἐπεὶ τάχα ἄστυ μέγα Πριάμοιο ἄνακτος
ἐκπέρσει, Τρῶες δὲ κατὰ μόθον οὐ μενέουσιν.
Ἀλλ' ἐπάμυνε τάχιστα, καὶ ἐμπίπληθι ῥέεθρα
ὕδατος ἐκ πηγέων, πάντας δ' ὀρόθυνον ἐναύλους·

295. Ἰλιόφι pour Ἰλίου : d'Ilion. Le scholiaste de Pierre Victorius dit que cette forme de génitif n'était pas rare dans le dialecte thébain : συνήθης καὶ Θηβαίοις ὁ σχηματισμός.

296. Ὅς κε φύγῃσι, qui aura pu s'échapper : qui n'aura point succombé dans la bataille.

299. Μέγα. Le *Palimpseste syriaque* : μάλα.

300. Ἐς πεδίον. Il faut entendre ceci de la partie de la plaine située entre le Scamandre et la ville.

302. Πλῶον, naviguaient : flottaient. Virgile, *Énéide*, I, 100 : « .... ubi tot « Simois correpta sub undis Scuta virum « galeasque et fortia corpora volvit. » Virgile dit *Simois* et non *Xanthus ;* mais il a pensé certainement à ce passage d'Homère.

303. Ἀν' ἰθύν, de front, c'est-à-dire bravant les vagues qui l'assaillaient, et ne fuyant plus devant elles. *Scholies :* ἐπ' εὐθείας, κατὰ τὴν ὁρμὴν τοῦ ποταμοῦ. — Ἴσχεν, *vulgo* ἔσχεν. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, διὰ τοῦ ι, ἴσχεν.

305. Οὐδὲ Σκάμανδρος.... Bothe trouve à ce vers le même défaut qu'au vers 244 ; et il propose une correction, d'ailleurs fort légère : « Ponamus λῆγε, quo amoveamus « alterum amphibrachum. » Il entend par amphibraques les mots Σκάμανδρος et ἔληγε.

306. Κόρυσσε, il dressait en l'air. Voyez la note IV, 424.

308. Φίλε κασίγνητε. Voyez la note IV, 155.— Le Simoïs se jette dans le Scamandre à peu de distance de l'endroit où Achille luttait contre le Fleuve irrité. Une fois la lutte admise, il est tout naturel que le Simoïs y prenne part ; et Homère est dans la logique de sa fiction.

310. Κατὰ μόθον. Ancienne variante, κακὸν θεόν.

312. Ἐκ πηγέων, (sortant) de (tes) sources. Le Xanthe recommande au Simoïs de ramasser l'eau de tous les ruisseaux dont il

ἵστη δὲ μέγα κῦμα, πολὺν δ' ὀρυμαγδὸν ὄρινε
φιτρῶν καὶ λάων, ἵνα παύσομεν ἄγριον ἄνδρα,
ὃς δὴ νῦν κρατέει, μέμονεν δ' ὅγε ἶσα θεοῖσιν.
Φημὶ γὰρ οὔτε βίην χραισμησέμεν, οὔτε τι εἶδος,
οὔτε τὰ τεύχεα καλὰ, τά που μάλα νειόθι λίμνης
κείσεθ' ὑπ' ἰλύος κεκαλυμμένα· κὰδ δέ μιν αὐτὸν
εἰλύσω ψαμάθοισιν, ἅλις χέραδος περιχεύας
μυρίον· οὐδέ οἱ ὀστέ' ἐπιστήσονται Ἀχαιοὶ
ἀλλέξαι· τόσσην οἱ ἄσιν καθύπερθε καλύψω.
Αὐτοῦ οἱ καὶ σῆμα τετεύξεται, οὐδέ τί μιν χρεὼ
ἔσται τυμβοχοῆσ', ὅτε μιν θάπτωσιν Ἀχαιοί.
Ἦ, καὶ ἐπῶρτ' Ἀχιλῆϊ κυκώμενος, ὑψόσε θύων,
μορμύρων ἀφρῷ τε καὶ αἵματι καὶ νεκύεσσιν.
Πορφύρεον δ' ἄρα κῦμα Διιπετέος ποταμοῖο
ἵστατ' ἀειρόμενον, κατὰ δ' ᾕρεε Πηλείωνα.
Ἥρη δὲ μέγ' ἄϋσε περιδδείσασ' Ἀχιλῆϊ,

reçoit le tribut, et d'en former la masse la plus énorme qu'il pourra. — Le mot πηγέων est dissyllabe par synizèse. — Ὀρόθυνον, éveille, c'est-à-dire anime à bien faire, à donner toute leur eau.

313. Ἵστη est à l'impératif : *erige*, dresse; amoncelle.

314. Παύσομεν est au subjonctif, pour παύσωμεν.

315. Μέμονεν, *gestit*, prétend accomplir. *Scholies :* προθυμεῖται. Le verbe emprunte sa signification à μένος, et non point au verbe μένω (rester).

317. Τά, *ista*. Le Xanthe, en sa qualité de dieu, n'ignore pas que les belles armes que porte Achille sont l'ouvrage de Vulcain. Il dit τὰ τεύχεα καλά avec une sorte d'ironie.

319. Χέραδος, *vulgo* χεράδος. Dans le premier cas, c'est un accusatif singulier neutre. Dans le second cas, ce serait le génitif du féminin χεράς (tas de sable) ; et ce génitif dépendrait, selon les uns de ἅλις, de μυρίον selon les autres. Aristarque admettait le neutre χέραδος, comme synonyme du féminin χεράς.

320. Ἐπιστήσονται équivaut à δυνήσονται. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐπιτήσονται ἀντὶ δυνήσοντα, καὶ ἐν Ὀδυσσείᾳ (XIII, 207)· νῦν δ' οὔτ' ἄρ πη θέσθαι ἐπίσταμαι, ἀντὶ τοῦ οὐ δύναμαι. Voyez la note XVI, 142.

323. Τυμβοχοῆσ(αι), *vulgo* τυμβοχοῆς. Avec le verbe τυμβοχοῆσαι, μιν s'explique tout naturellement; mais χρεὼ ἔσται peut se construire avec l'accusatif. Voyez la note IX, 75. Rien n'empêche donc de lire, si l'on veut, τυμβοχοῆς. Les anciens préféraient le verbe. Didyme : οὕτως Ἀρίσταρχος καὶ Ἀσκαλωνίτης, καὶ οἱ πλείους· ἄμεινον γὰρ ἐν τῷ ῥήματι τὸ πρᾶγμα λαμβάνειν, ἢ ἐν τῷ ὀνόματι. — Θάπτωσιν n'est point une contradiction. Il s'agit là d'une cérémonie funèbre, ni plus ni moins. Le Xanthe suppose que les Grecs pleureront Achille autour d'un cénotaphe, et qu'ils n'auront pas la satisfaction de lui élever un vrai tombeau. Ainsi disparaît la raison pour laquelle Heyne et d'autres suspectent l'authenticité des deux vers qui terminent si énergiquement le discours du Xanthe.

324. Ἐπῶρτ(ο). C'est le Xanthe qui s'élance; mais le Xanthe est appuyé par son auxiliaire, et par conséquent plus terrible qu'avant le discours.

327. Κατὰ δ' ᾕρεε, *et rapiebat*, et tâchait d'enlever : et voulait avoir pour jouet.

μή μιν ἀποέρσειε μέγας Ποταμὸς βαθυδίνης.
Αὐτίκα δ' Ἥφαιστον προσεφώνεεν, ὃν φίλον υἱόν·
Ὄρσεο, Κυλλοπόδιον, ἐμὸν τέκος· ἄντα σέθεν γὰρ
Ξάνθον δινήεντα μάχῃ ἠΐσκομεν εἶναι·
ἀλλ' ἐπάμυνε τάχιστα, πιφαύσκεο δὲ φλόγα πολλήν.
Αὐτὰρ ἐγὼ Ζεφύροιο καὶ ἀργεστᾶο Νότοιο
εἴσομαι ἐξ ἁλόθεν χαλεπὴν ὄρσουσα θύελλαν,
ἥ κεν ἀπὸ Τρώων κεφαλὰς καὶ τεύχεα κήαι,
φλέγμα κακὸν φορέουσα. Σὺ δὲ Ξάνθοιο παρ' ὄχθας
δένδρεα καῖ', ἐν δ' αὐτὸν ἵει πυρί· μηδέ σε πάμπαν
μειλιχίοις ἐπέεσσιν ἀποτρεπέτω καὶ ἀρειῇ·
μηδὲ πρὶν ἀπόπαυε τεὸν μένος, ἀλλ' ὁπότ' ἂν δὴ
φθέγξομ' ἐγὼν ἰάχουσα, τότε σχεῖν ἀκάματον πῦρ.
Ὣς ἔφαθ'· Ἥφαιστος δὲ τιτύσκετο θεσπιδαὲς πῦρ.
Πρῶτα μὲν ἐν πεδίῳ πῦρ δαίετο, καῖε δὲ νεκροὺς
πολλούς, οἵ ῥα κατ' αὐτόθ' ἅλις ἔσαν, οὓς κτάν' Ἀχιλλεύς.
Πᾶν δ' ἐξηράνθη πεδίον, σχέτο δ' ἀγλαὸν ὕδωρ.
Ὡς δ' ὅτ' ὀπωρινὸς Βορέης νεοαρδέ' ἀλωὴν .

329. Ἀποέρσειε. Pour la quantité de ce mot, voyez plus haut, vers 283, la note sur ἀποέρσῃ.

331. Ὄρσεο,... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Mais le motif d'athétèse est presque futile : ὅτι ἄκαιρον τὸ ἐπίθετον. — Κυλλοπόδιον, boiteux : cher boiteux. Voyez la note XVIII, 371. — Ἄντα équivaut à ἄξιον ἀνταγωνιστήν. On a jugé qu'il fallait la force même de Vulcain, pour avoir raison de celle du Xanthe. *Scholies :* κατὰ σοῦ γὰρ ἄξιον ἀνταγωνιστὴν ἡγούμεθα τὸν Ξάνθον. La comparaison est indiquée à la fois et par ἄντα, et par ἠΐσκομεν.

333. Πιφαύσκεο, *ostenta*, déploie aux yeux.

335. Εἴσομαι, de εἶμι (aller, marcher) : j'irai. — Ἐξ ἁλόθεν, pléonasme : *e mari*, de la mer ; soufflant de la mer sur la terre. — Ὄρσουσα. Zénodote, ὄρσασα.

337. Φλέγμα κακόν, un embrasement destructeur.

338. Ἐν δ' αὐτὸν ἵει πυρί, et lance le lui-même dans le feu : et lance le feu jusqu'en lui-même ; et brûle les eaux mêmes du fleuve.

342. Τιτύσκετο, apprêtait : apprêta. *Scholies :* κατεσκεύαζεν, ηὐτρέπιζεν.

343. Καῖε δὲ νεκρούς. On demandait jadis, comment il se fait qu'Achille ne soit pas brûlé ; mais Aristarque trouvait réponse à la question. Aristonicus : λέγει δὲ ὁ Ἀρίσταρχος, ὅτι πρῶτον τὸ πεδίον ἀνεξήρανται τῇ φλογὶ, εἶτα εἰς τὸ ῥεῦμα τοῦ ποταμοῦ τρέπει τὴν φλόγα, ὅτε ὁ Ἀχιλλεὺς ἤδη ἐν πεδίῳ ἐγεγόνει. C'était un miracle, et voilà tout.

344. Πολλούς,... Ce vers est presque une répétition textuelle du vers 236, surtout dans les anciennes éditions, où on lit κατ' αὐτόν (*in eo*), et non κατ' αὐτόθ(ι) (*ibi*). Cette répétition n'a rien en soi de choquant. Cependant quelques-uns sont d'avis qu'elle devrait disparaître, et mettent le vers entre crochets.

346. Νεοαρδέ(α), nouvellement arrosée. Apollonius, νεοαλδέα (où tout commerce

αἶψ' ἀγξηράνῃ· χαίρει δέ μιν ὅστις ἐθείρῃ·
ὣς ἐξηράνθη πεδίον πᾶν, κὰδ δ' ἄρα νεκροὺς
κῆεν· ὁ δ' ἐς ποταμὸν τρέψε φλόγα παμφανόωσαν.
Καίοντο πτελέαι τε καὶ ἰτέαι ἠδὲ μυρῖκαι,
καίετο δὲ λωτός τ' ἠδὲ θρύον ἠδὲ κύπειρον,
τὰ περὶ καλὰ ῥέεθρα ἅλις ποταμοῖο πεφύκει·
τείροντ' ἐγχέλυές τε καὶ ἰχθύες οἱ κατὰ δίνας,
οἳ κατὰ καλὰ ῥέεθρα κυβίστων ἔνθα καὶ ἔνθα,
πνοιῇ τειρόμενοι πολυμήτιος Ἡφαίστοιο.
Καίετο δ' ἲς Ποταμοῖο, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Ἥφαιστ', οὔτις σοίγε θεῶν δύνατ' ἀντιφερίζειν,
οὐδ' ἂν ἐγὼ σοίγ' ὧδε πυρὶ φλεγέθοντι μαχοίμην.

à pousser). Mais ce n'est peut-être qu'une faute de copiste. L'opposition est mieux marquée avec νεοαρδέα.

347. Ἀγξηράνῃ, *vulgo* ἀνξηραίνῃ. Quelques-uns écrivent ἀνξηράνῃ, et les manuscrits donnent, ἂν ξηράνῃ. Aristophane de Byzance avait ἐξαυαίνῃ dans son texte. On n'a écrit ἀνξηραίνῃ qu'en vue de la régularité métrique. Mais, suivant Aristarque, ἀγξηράνῃ est pour ἀγξηρήνῃ. Homère aurait dit ἀγξηρήνῃ, sans la cacophonie. Le scholiaste de Pierre Victorius : θερμήνῃ μέν φησιν· ἀλλ' οὐ ξηρήνῃ, διὰ τὸ κακόφωνον. On peut donc considérer la pénultième comme longue. D'ailleurs, elle est accentuée, ce qui suffit assez souvent, chez Homère, pour rendre longue une brève. En prose, on dirait ἀναξηράνῃ (*exsiccaverit*). — Ἐθείρῃ, *vulgo* ἐθείρει. On rapporte à ἔθος le verbe ἐθείρω, dont nous avons ici l'unique exemple connu. *Scholies :* ἐξ ἔθους ἐπιμελοῖτο. C'est le propriétaire qui vient voir de temps en temps si ses plants ont besoin d'eau. On peut donc traduire ἐθείρω par *curare*, et même par *colere* (cultiver, soigner).

348-349. Κὰδ, c'est-à-dire κατά, doit être joint au verbe κῆεν : κατέκηε, il brûla.

351. Λωτός. On pourrait croire que le lotus, nommé après les ormes, les saules et les tamaris, est lui-même un arbre; mais c'est une herbe : c'est l'espèce de trèfle dont il a été question ailleurs. Voyez la note II, 776. Remarquez que les deux autres plantes nommées après le lotus sont des herbages. Eustathe : ὁ λωτὸς ἐν τῇ Ἰλιάδι λειμωνία βοτάνη ἐστί. — Κύπειρον. Dans la langue ordinaire, on dit κύπειρος, masculin. Les *éditions des villes* donnaient κύπαρον, ou plutôt, comme l'écrit le scholiaste de Pierre Victorius, κύπαιρον. Quelques anciens, suivant le pseudo-Didyme, écrivaient κήβριον. Mais ce mot est évidemment altéré : c'est sans doute κύβειρον.

354. Οἳ κατὰ καλὰ ῥέεθρα.... Ce vers est regardé par Bothe comme une interpolation. Sa raison principale, c'est que le fait exprimé est faux : « Xanthi quidem aquæ nunc turbatæ, impeditæ atque exustæ, vix in imis alvei recessibus occultabant pisces, nedum ut illi facultatem emergendi et ludendi in superficie fluminis habuerint. » On peut répondre, que κυβίστων ne s'applique pas à l'instant actuel, mais à l'état ordinaire des choses : *urinari solebant*. On peut dire aussi qu'il indique, non pas des jeux folâtres, mais une agitation en tout sens, effet bien naturel de la subite chaleur qui pénètre les eaux.

355. Πνοιῇ. Ancienne variante, ῥιπῇ.

356. Ἲς Ποταμοῖο, la force du Fleuve, c'est-à-dire le Fleuve lui-même.

358. Οὐδ' ἂν ἐγὼ.... Le Xanthe veut dire qu'eût-il même à sa disposition un feu ardent, il ne pourrait combattre contre Vulcain (σοίγε), à l'aide de ce feu (πυρὶ φλεγέθοντι), de façon à ne pas être vaincu

Λῆγ' ἔριδος· Τρῶας δὲ καὶ αὐτίκα δῖος Ἀχιλλεὺς
ἄστεος ἐξελάσειε· τί μοι ἔριδος καὶ ἀρωγῆς;
Φῆ, πυρὶ καιόμενος· ἀνὰ δ' ἔφλυε καλὰ ῥέεθρα.
Ὡς δὲ λέβης ζεῖ ἔνδον, ἐπειγόμενος πυρὶ πολλῷ,
κνίσην μελδόμενος ἁπαλοτρεφέος σιάλοιο,
πάντοθεν ἀμβολάδην, ὑπὸ δὲ ξύλα κάγκανα κεῖται·
ὣς τοῦ καλὰ ῥέεθρα πυρὶ φλέγετο, ζέε δ' ὕδωρ·
οὐδ' ἔθελε προρέειν, ἀλλ' ἴσχετο· τεῖρε δ' ἀϋτμὴ,
Ἡφαίστοιο βίηφι πολύφρονος. Αὐτὰρ ὅγ' Ἥρην,
πολλὰ λισσόμενος, ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ἥρη, τίπτε σὸς υἱὸς ἐμὸν ῥόον ἔχραε κήδειν
ἐξ ἄλλων; Οὐ μέν τοι ἐγὼ τόσον αἴτιός εἰμι
ὅσσον οἱ ἄλλοι πάντες, ὅσοι Τρώεσσιν ἀρωγοί.
Ἀλλ' ἤτοι μὲν ἐγὼν ἀποπαύσομαι, εἰ σὺ κελεύεις·
παυέσθω δὲ καὶ οὗτος. Ἐγὼ δ' ἐπὶ καὶ τόδ' ὀμοῦμαι,
μή ποτ' ἐπὶ Τρώεσσιν ἀλεξήσειν κακὸν ἦμαρ,
μηδ' ὁπότ' ἂν Τροίη μαλερῷ πυρὶ πᾶσα δάηται

(ὧδε, *sic*, comme Vulcain combat à l'aide du sien).

360. Τί μοι ἔριδος καὶ ἀρωγῆς; On explique cette ellipse, en sous-entendant πρᾶγμά ἐστι, ou δεῖ, ou μέλει.

361. Ἀνά (en haut), joint à ἔφλυε (bouillonnait), indique la puissance de l'action du feu. Le fleuve est comme une chaudière en ébullition; la surface des eaux se soulève et s'agite en bouillons énormes. — Apollonius écrivait, ἀνὰ δ' ἔβλυε. Mais βλύω a le même sens que φλύω, et lui est, au fond, absolument identique.

362-364. Ὡς δὲ λέβης.... Virgile a développé l'image d'une chaudière qui bout, mais en lui donnant un sens moral. Il peint ce qui se passe dans l'âme de Turnus. *Énéide*, VII, 462 : « .... magno veluti « quum flamma sonore Virgea suggeritur « costis undantis aheni, Exsultantque æstu « latices : furit intus aquaï Fumidus atque « alte spumis exuberat amnis; Nec jam se « capit unda; volat vapor ater ad auras. »

363. Κνίσην μελδόμενος, fondant la graisse : où l'on fond la graisse. Aristarque paraphrase : τὰ λίπη τήκων. Quelques-uns écrivaient κνίσης ou κνίσσης, génitif partitif : *de la graisse;* d'autres, κνίσῃ ou κνίσσῃ, datif qui ne peut guère s'expliquer avec μελδόμενος fondant, ni même avec μελδόμενος étant fondu. La traduction *adipem liquefaciens*, qu'on lit, dans l'édition Didot, en regard de κνίσῃ μελδόμενος, exigerait κνίσην.

366. Οὐδ' ἔθελε, et ne voulait pas, c'est-à-dire et ne pouvait plus. Eustathe : ὅτι δὲ τὸ οὐκ ἔθελε ταυτόν ἐστι τῷ οὐκ ἠδύνατο, δηλοῖ ἐπαγωγὸν εἰς ἑρμηνείαν εὐθὺς τὸ ἀλλ' ἴσχετο. Voyez plus haut la note du vers 320.

369. Ἔχραε κήδειν, *incubuit ut infestaret*, a attaqué pour dévaster : a attaqué et dévaste. *Scholies :* ἔχραε, ἐπηνέχθη σφοδρῶς· κήδειν, λυπεῖν, κακοῦν.

370. Ἐξ ἄλλων (entre les autres) peut s'appliquer ou au Fleuve ou à Vulcain. *Scholies :* ὑπὲρ τῶν ἄλλων (*præ cæteris*, de préférence à tous les autres partisans de Troie). Eustathe : δίχα τῶν ἄλλων θεῶν μόνος αὐτός. Mais la première explication s'accorde mieux avec la suite du discours.

375-376. Μηδ' ὁπότ' ἂν Τροίη.... Voyez XX, 316-317 et les notes sur ce deux vers.

δαιομένη, δαίωσι δ' Ἀρήϊοι υἷες Ἀχαιῶν.
Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
αὐτίκ' ἄρ' Ἥφαιστον προσεφώνεεν, ὃν φίλον υἱόν·
Ἥφαιστε, σχέο, τέκνον ἀγακλεές· οὐ γὰρ ἔοικεν
ἀθάνατον θεὸν ὧδε βροτῶν ἕνεκα στυφελίζειν.
Ὣς ἔφαθ'· Ἥφαιστος δὲ κατέσβεσε θεσπιδαὲς πῦρ,
ἄψορρον δ' ἄρα κῦμα κατέσσυτο καλὰ ῥέεθρα.
Αὐτὰρ ἐπεὶ Ξάνθοιο δάμη μένος, οἱ μὲν ἔπειτα
παυσάσθην· Ἥρη γὰρ ἐρύκακε, χωομένη περ.
Ἐν δ' ἄλλοισι θεοῖσιν ἔρις πέσε βεβριθυῖα,
ἀργαλέη, δίχα δέ σφιν ἐνὶ φρεσὶ θυμὸς ἄητο·
σὺν δ' ἔπεσον μεγάλῳ πατάγῳ, βράχε δ' εὐρεῖα χθών·
ἀμφὶ δὲ σάλπιγξεν μέγας οὐρανός. Ἄϊε δὲ Ζεὺς
ἥμενος Οὐλύμπῳ· ἐγέλασσε δέ οἱ φίλον ἦτορ
γηθοσύνῃ, ὅθ' ὁρᾶτο θεοὺς ἔριδι ξυνιόντας.
Ἔνθ' οἵγ' οὐκέτι δηρὸν ἀφέστασαν· ἦρχε γὰρ Ἄρης
ῥινοτόρος, καὶ πρῶτος Ἀθηναίῃ ἐπόρουσεν,

376. Δαιομένη, *vulgo* καιομένη. La vulgate n'est qu'une glose substituée au terme poétique.

382. Κῦμα κατέσσυτο, le flot s'élança vers. Quelques anciens lisaient, κατέσχυτο (se versa dans).

383. Οἱ, eux, c'est-à-dire Vulcain et le Xanthe; ce qui explique le verbe au duel, παυσάσθην.

385. Βεβριθυῖα, *gravis*, lourde, c'est-à-dire terrible.

386. Ἄητο, soufflait : respirait; s'agitait; se passionnait. *Scholies :* ἐκινεῖτο, ὥρμα.

388. Σάλπιγξεν (fit retentir des éclats de trompette) doit s'entendre au figuré. Il s'agit du fracas de la lutte, retentissant dans les airs. C'est à tort que quelques-uns disent qu'il s'agit du tonnerre, puisque ce n'est pas Jupiter qui fait ce bruit. Il l'écoute seulement : ἄϊε δὲ Ζεύς. On ne peut guère imaginer non plus qu'il y eût là de vraies trompettes. Voyez la note XVIII, 219.

389-390. Ἐγέλασσε δέ οἱ φίλον ἦτορ γηθοσύνῃ. Il faut se souvenir ici que nous sommes en plein anthropomorphisme. Homère prête à Jupiter l'âme d'un guerrier qui serait charmé de voir de beaux coups. — C'est la même considération qui doit nous faire comprendre l'étrange bataille dont les dieux donnent le spectacle à Jupiter. Heyne trouve que cette bataille est un hors-d'œuvre inutile, et qu'elle interrompt à contretemps la suite de l'action. Payne Knight la retranche tout entière, et soude le vers 384 au vers 520, en remplaçant χωομένη περ par αὐτὰρ Ἀχιλλεύς. Il n'y a rien de plus homérique dans toute l'*Iliade* que cette théomachie, et rien non plus qui montre mieux l'importance de la lutte suprême. Le destin de Troie valait bien cela; et ce n'est sans doute pas pour néant que les dieux avaient profité de la licence accordée par Jupiter à la manifestation de leurs sentiments respectifs.

391. Δηρὸν ἀφέστασαν. Ancienne variante, πάμπαν ἀφεστᾶσ(ι).

392. Ῥινοτόρος, qui perce le cuir : qui transperce les boucliers. Didyme : ὁ τιτρώσκων καὶ διακόπτων τοὺς ῥινούς· ῥινοὶ δὲ καλοῦνται αἱ ἀσπίδες, ὅτι ἐκ βοείων βυρσῶν εἰσίν.

χάλκεον ἔγχος ἔχων, καὶ ὀνείδειον φάτο μῦθον·
Τίπτ' αὖτ', ὦ κυνάμυια, θεοὺς ἔριδι ξυνελαύνεις,
θάρσος ἄητον ἔχουσα, μέγας δέ σε θυμὸς ἀνῆκεν;
Ἦ οὐ μέμνῃ, ὅτε Τυδείδην Διομήδε' ἀνῆκας
οὐτάμεναι, αὐτὴ δὲ πανόψιον ἔγχος ἑλοῦσα
ἰθὺς ἐμεῦ ὦσας, διὰ δὲ χρόα καλὸν ἔδαψας;
Τῷ σ' αὖ νῦν ὀΐω ἀποτισέμεν ὅσσα μ' ἔοργας.
Ὣς εἰπὼν οὔτησε κατ' αἰγίδα θυσσανόεσσαν,
σμερδαλέην, ἣν οὐδὲ Διὸς δάμνησι κεραυνός·
τῇ μιν Ἄρης οὔτησε μιαιφόνος ἔγχεϊ μακρῷ.
Ἡ δ' ἀναχασσαμένη λίθον εἵλετο χειρὶ παχείῃ,
κείμενον ἐν πεδίῳ, μέλανα, τρηχύν τε μέγαν τε,
τόν ῥ' ἄνδρες πρότεροι θέσαν ἔμμεναι οὖρον ἀρούρης·
τῷ βάλε θοῦρον Ἄρηα κατ' αὐχένα, λῦσε δὲ γυῖα.
Ἑπτὰ δ' ἐπέσχε πέλεθρα πεσών, ἐκόνισε δὲ χαίτας·

394. Κυνάμυια, mouche de chien : tique; *vulgo*, κυνόμυια, mouche-chienne : mouche impudente. L'injure est au fond la même; car la tique est le plus désagréable et le plus acharné des insectes. Mais on doit distinguer le sens propre des deux mots. Eustathe : κοινότερον δὲ τοῦ κυνάμυια τὸ κυνόμυια.

395. Ἄητον. Ce mot paraît venir de ἄημι, souffler, et signifier violent, impétueux. Quelques-uns le rapportent au verbe ἄω, rassasier, et le traduisent par *insatiable*. D'autres l'expliquent par ἀΐω, et en font, on ne sait comment, un synonyme de δεινόν, terrible. Enfin, il y en a qui le rapportent à αἶα (la terre), et en font, non moins arbitrairement, un synonyme de μέγα. Curtius ne cite nulle part l'adjectif ἄητος, mais on ne peut guère douter qu'il ne l'eût rapproché du substantif ἀήτης.

396. Ἦ οὐ, monosyllabe par synizèse.

396-397. Ἀνῆκας οὐτάμεναι, allusion aux vers V, 826-834.

397. Πανόψιον. Antimachus lisait ὑπονόσφιον, qui est pour nous une énigme. Πανόψιον signifie : visible à tous les yeux; brillante; éclatante. Aristarque : τὸ οἱονεὶ πανόρατον, καὶ λαμπρὸν, καὶ ἐπιφανές. Bothe : « Friget tamen hoc epitheton, « suspicorque scribendum esse πανόπλιον « ἔγχος, *den rüstigen Schlachtspeer*, quo« niam hasta pars est τῆς πανοπλίας. » Ceci est de la critique de pure fantaisie.

400. Αἰγίδα. Villoison, ἀσπίδα. La leçon du manuscrit de Venise paraît n'être qu'une glose, substituée au mot propre. Cependant Eustathe commente le passage, comme s'il y avait ἀσπίδα dans les textes les plus autorisés, et comme si αἰγίδα était la correction : ὥστε Ἀθηνᾶς ἀσπίδα εἶναι τὴν κατ' αὐτὴν αἰγίδα· διὸ καὶ τὸ οὔτησε κατ' ἀσπίδα, κατ' αἰγίδα τινὲς γράφουσι. Le scholiaste A lui-même ne donne αἰγίδα que comme variante : γράφεται κατ' αἰγίδα.

402. Τῇ, dans l'égide : dans le bouclier.

403-405. Λίθον εἵλετο.... Virgile, *Énéide*, XII, 896 : « .... saxum circum« spicit ingens, Saxum antiquum, ingens, « campo quod forte jacebat, Limes agro « positus, litem ut discerneret arvis. »

404. « Μέλανα, *nigrum*, nigrescentem « vetustate. Hinc *antiquum* dixit Virgilius. » [Bothe.]

407. Ἑπτὰ.... πέλεθρα, sept plèthres. On ignore ce qu'Homère entendait précisément par un plèthre. Plus tard, ce fut une longueur de cent pieds : trente mètres environ.

τεύχεά τ' ἀμφαράβησε· γέλασσε δὲ Παλλὰς Ἀθήνη,
καί μιν ἐπευχομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Νηπύτι', οὐδέ νύ πώ περ ἐπεφράσω ὅσσον ἀρείων
εὔχομ' ἐγὼν ἔμεναι, ὅτι μοι μένος ἰσοφαρίζεις.
Οὕτω κεν τῆς μητρὸς ἐρινύας ἐξαποτίνοις,
ἥ τοι χωομένη κακὰ μήδεται, οὕνεκ' Ἀχαιοὺς
κάλλιπες, αὐτὰρ Τρωσὶν ὑπερφιάλοισιν ἀμύνεις.
Ὣς ἄρα φωνήσασα πάλιν τρέπεν ὄσσε φαεινώ.
Τὸν δ' ἄγε χειρὸς ἑλοῦσα Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη,
πυκνὰ μάλα στενάχοντα· μόγις δ' ἐσαγείρετο θυμόν.
Τὴν δ' ὡς οὖν ἐνόησε θεὰ λευκώλενος Ἥρη,
αὐτίκ' Ἀθηναίην ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ὢ πόποι, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, Ἀτρυτώνη,
καὶ δ' αὖθ' ἡ κυνάμυια ἄγει βροτολοιγὸν Ἄρηα
δηΐου ἐκ πολέμοιο κατὰ κλόνον· ἀλλὰ μέτελθε.
Ὣς φάτ'· Ἀθηναίη δὲ μετέσσυτο, χαῖρε δὲ θυμῷ·
καί ῥ' ἐπιεισαμένη, πρὸς στήθεα χειρὶ παχείῃ
ἤλασε· τῆς δ' αὐτοῦ λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ.
Τὼ μὲν ἄρ' ἄμφω κεῖντο ἐπὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ·
ἡ δ' ἄρ' ἐπευχομένη ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευεν·
Τοιοῦτοι νῦν πάντες, ὅσοι Τρώεσσιν ἀρωγοί,
εἶεν, ὅτ' Ἀργείοισι μαχοίατο θωρηκτῇσιν,
ὧδέ τε θαρσαλέοι καὶ τλήμονες, ὡς Ἀφροδίτη

De toute façon, Homère donne à Mars une taille plus que gigantesque. Il a fait Tityus encore plus grand que Mars; car Tityus a neuf plèthres. Voyez *Odyssée*, XI, 577.

409. Καί μιν. Ancienne variante, καί οἱ.

410. Ἐπεφράσω, tu as reconnu : tu t'es aperçu. *Scholies :* ἐπέγνως, ἐνόησας.

411. Ὅτι, puisque. — Μένος, *robur*, quant à la force. — Ἰσοφαρίζεις, *vulgo* ἀντιφερίζεις.

412. Τῆς μητρός, de (ton) auguste mère. Mars était fils de Junon, l'ennemie implacable des Troyens. — Ἐρινύας, les malédictions. *Scholies :* τὰς κατάρας. Ce sont les Érinyes ou Furies qui accomplissaient les imprécations prononcées par les parents contre leurs enfants criminels.

416. Διὸς θυγάτηρ. Ancienne variante, φιλομμειδής.

420. Καὶ δ(έ), dans le sens de καὶ δή : ainsi donc; vois donc. — Ἡ κυνάμυια, cette tique. Junon applique à Vénus l'épithète que Mars avait adressée à Minerve, vers 394.

424. Ἐπιεισαμένη, de εἶμι, aller : s'étant avancée; s'étant élancée. *Scholies :* ἐφορμήσασα. Eustathe : ἐπιπορευθεῖσα. Elle s'élance sur Vénus.

425. Ἤλασε équivaut ici à ἔτυψε : elle frappa. — Αὐτοῦ, *illico*, incontinent.

429. Εἶεν, *sint*, ou mieux *esse possint* : puissent-ils être!

430. Τλήμονες, courageux. Voyez la note X, 231.

ἦλθεν Ἄρει ἐπίκουρος, ἐμῷ μένει ἀντιόωσα·
τῷ κεν δὴ πάλαι ἄμμες ἐπαυσάμεθα πτολέμοιο,
Ἰλίου ἐκπέρσαντες ἐὔκτίμενον πτολίεθρον.
Ὣς φάτο· μείδησεν δὲ θεὰ λευκώλενος Ἥρη.
Αὐτὰρ Ἀπόλλωνα προσέφη κρείων Ἐνοσίχθων·
Φοῖβε, τίη δὴ νῶϊ διέσταμεν; Οὐδὲ ἔοικεν,
ἀρξάντων ἑτέρων· τὸ μὲν αἴσχιον, αἴ κ' ἀμαχητὶ
ἴομεν Οὔλυμπόνδε, Διὸς ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ.
Ἄρχε· σὺ γὰρ γενεῆφι νεώτερος· οὐ γὰρ ἔμοιγε
καλὸν, ἐπεὶ πρότερος γενόμην καὶ πλείονα οἶδα.
Νηπύτι', ὡς ἄνοον κραδίην ἔχες· οὐδέ νυ τῶνπερ
μέμνηαι, ὅσα δὴ πάθομεν κακὰ Ἴλιον ἀμφὶ,
μοῦνοι νῶϊ θεῶν, ὅτ' ἀγήνορι Λαομέδοντι
πὰρ Διὸς ἐλθόντες θητεύσαμεν εἰς ἐνιαυτὸν,
μισθῷ ἐπὶ ῥητῷ· ὁ δὲ σημαίνων ἐπέτελλεν.
Ἤτοι ἐγὼ Τρώεσσι πόλιν πέρι τεῖχος ἔδειμα,

431. Ἐπίκουρος. Ancienne variante, ἐπίουρος.

434. Ὣς φάτο· μείδησεν.... Ce vers manque dans le manuscrit de Venise.

436. Τίη.... διέσταμεν; *quid seorsum stamus?* pourquoi nous tenons-nous à distance l'un de l'autre? pourquoi n'engageons-nous pas la lutte l'un contre l'autre? Eustathe : τί ἰδίᾳ ἱστάμεθα, καὶ οὐ συμπλεκόμεθα πρὸς ἔριν;

439. Ἄρχε équivaut à ἄρχε τῆς μάχης : commence le combat. Neptune va donner les raisons qui expliquent pourquoi c'est à Apollon de commencer.

440. Καλὸν, ἐπεὶ πρότερος.... Voyez XIII, 355 et la note sur ce vers. — Καλόν. *Scholies :* δηλονότι ἄρχειν.

444. Θητεύσαμεν, *operam locavimus*, nous nous sommes mis en service. On suppose que Jupiter avait temporairement exilé Apollon et Neptune, à la suite de quelque attentat contre son pouvoir. Cet attentat serait, dit-on, la révolte mentionnée, I, 399-400. Zénodote n'en doutait pas; car il remplaçait dans ce passage, au vers 400, le nom de Minerve par celui d'Apollon. Avec le texte ordinaire, cette explication est inadmissible. En réalité, nous ignorons pourquoi Apollon et Neptune étaient venus chez Laomédon πὰρ Διός : de chez Jupiter, ou de la part de Jupiter, ou par l'ordre de Jupiter. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι Ὅμηρος οὐ παραδίδωσι τὴν αἰτίαν δι' ἣν ἐθήτευσαν οὗτοι οἱ θεοὶ Λαομέδοντι.

445. Μισθῷ ἐπὶ ῥητῷ, moyennant un salaire convenu. — Ὁ, lui : Laomédon. — Σημαίνων, donnant le signal : ordonnant; commandant.

446. Ἐγὼ.... ἔδειμα. Il n'y a pas contradiction absolue entre ce passage et celui où Neptune a dit, VII, 452-453, que les remparts d'Ilion avaient été bâtis par Apollon et par lui. La fonction ordinaire d'Apollon était celle de pâtre; mais rien n'empêche qu'il ait aidé Neptune dans son ouvrage. Cependant il est probable que le poëte a flotté entre deux traditions un peu différentes, et qu'il ne se réfère point ici à celle qu'il a rappelée ailleurs. Aristarque, on s'en souvient, prononçait l'athétèse contre tout l'épisode VII, 443-464. Aussi n'a-t-il point manqué de signaler ceci comme une contradiction, au cas où l'on admettrait les vers VII, 452-453 comme authentiques : ἡ διπλῆ, πρὸς τὴν

εὐρύ τε καὶ μάλα καλὸν, ἵν' ἄρρηκτος πόλις εἴη·
Φοῖβε, σὺ δ' εἰλίποδας ἕλικας βοῦς βουκολέεσκες
Ἴδης ἐν κνημοῖσι πολυπτύχου ὑληέσσης.
Ἀλλ' ὅτε δὴ μισθοῖο τέλος πολυγηθέες Ὧραι
ἐξέφερον, τότε νῶϊ βιήσατο μισθὸν ἅπαντα
Λαομέδων ἔκπαγλος, ἀπειλήσας δ' ἀπέπεμπεν.
Σοὶ μὲν ὅγ' ἠπείλησε πόδας καὶ χεῖρας ὕπερθεν
δήσειν, καὶ περάαν νήσων ἐπὶ τηλεδαπάων·
στεῦτο δ' ὅγ' ἀμφοτέρων ἀπολεψέμεν οὔατα χαλκῷ.
Νῶϊ δέ τ' ἄψορροι κίομεν κεκοτηότι θυμῷ,
μισθοῦ χωόμενοι, τὸν ὑποστὰς οὐκ ἐτέλεσσεν.
Τοῦ δὴ νῦν λαοῖσι φέρεις χάριν· οὐδὲ μεθ' ἡμέων
πειρᾷ, ὥς κε Τρῶες ὑπερφίαλοι ἀπόλωνται
πρόχνυ κακῶς, σὺν παισὶ καὶ αἰδοίῃς ἀλόχοισιν.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν ἄναξ ἑκάεργος Ἀπόλλων·
Ἐννοσίγαι', οὐκ ἄν με σαόφρονα μυθήσαιο
ἔμμεναι, εἰ δὴ σοίγε βροτῶν ἕνεκα πτολεμίζω
δειλῶν, οἳ φύλλοισιν ἐοικότες ἄλλοτε μέν τε
ζαφλεγέες τελέθουσιν, ἀρούρης καρπὸν ἔδοντες,

ἐν τοῖς ἐπάνω ἀθέτησιν, ὅτι διαφωνεῖ ταῦτα ἐν οἷς φησί· τὸ ἐγὼ καὶ Φοῖβος Ἀπόλλων.

450. Πολυγηθέες. Neptune parle au point de vue du mercenaire joyeux de voir arriver enfin le jour où il sera payé de ses peines. Les Heures ne sont ni tristes ni gaies par elles-mêmes. Eustathe : ἐν αἷς χαίρουσιν οἱ θῆτες, ἀπολαμβάνοντες τὸν μισθόν. Quelques anciens prenaient πολυγηθέες pour une épithète générale; mais l'autre explication est bien plus satisfaisante.

451. Νῶϊ βιήσατο μισθόν, nous fit violence quant au salaire : abusa de la force pour nous frustrer de notre salaire. Eustathe : ἡμᾶς ἐβιάσατο κατὰ τὸν μισθόν. *Scholies :* μετὰ βίας ἀφείλετο.

454. Περάαν, de (te) transporter et vendre. Voyez plus haut la note du vers 40. — Τηλεδαπάων est la leçon d'Aristarque. Certains textes antiques donnaient une épithète étrange : *femelles*. Il est impossible de comprendre θηλυτεράων, appliqué à des îles. *Scholies :* αἱ ἀπὸ τῶν πόλεων, θηλυτεράων.

455. Ἀπολεψέμεν, *vulgo* ἀποκοψέμεν. Edition Didot : ἀποκόψειν. Ce sont des gloses substituées à l'expression poétique. Le mot λέπω signifie écorcer, ébrancher. Voyez I, 237. Laomédon menace Apollon d'un châtiment servile. Il le traite comme un esclave; et les thètes étaient en effet des esclaves temporaires. Θητεύειν équivaut, selon les Alexandrins, à δουλεύειν ἐπὶ μισθῷ. Neptune a dit, vers 444 : θητεύσαμεν.

457 Μισθοῦ, génitif causal : au sujet du salaire.

458. Τοῦ, de cela : de ce déni de justice.

459. Πειρᾷ, *experiris*, tu fais tes efforts : tu travailles; tu combats.

464-466. Δειλῶν, οἳ φύλλοισιν.... Ces vers rappellent le fameux passage, VI, 146-149, où Glaucus parle à Diomède du peu que sont les hommes.

465. Ζαφλεγέες, tout enflammés : bien

ἄλλοτε δὲ φθινύθουσιν ἀκήριοι. Ἀλλὰ τάχιστα
παυσώμεσθα μάχης· οἱ δ' αὐτοὶ δηριαάσθων.
Ὣς ἄρα φωνήσας πάλιν ἐτράπετ'· αἴδετο γάρ ῥα
πατροκασιγνήτοιο μιγήμεναι ἐν παλάμῃσιν.
Τὸν δὲ κασιγνήτη μάλα νείκεσε, πότνια θηρῶν,
Ἄρτεμις ἀγροτέρη, καὶ ὀνείδειον φάτο μῦθον·
Φεύγεις δή, Ἑκάεργε, Ποσειδάωνι δὲ νίκην
πᾶσαν ἐπέτρεψας, μέλεον δέ οἱ εὖχος ἔδωκας;
Νηπύτιε, τί νυ τόξον ἔχεις ἀνεμώλιον αὔτως;
Μή σευ νῦν ἔτι πατρὸς ἐνὶ μεγάροισιν ἀκούσω
εὐχομένου, ὡς τὸ πρίν, ἐν ἀθανάτοισι θεοῖσιν,
ἄντα Ποσειδάωνος ἐναντίβιον πολεμίζειν.
Ὣς φάτο· τὴν δ' οὔτι προσέφη ἑκάεργος Ἀπόλλων.
Ἀλλὰ χολωσαμένη Διὸς αἰδοίη παράκοιτις
νείκεσεν Ἰοχέαιραν ὀνειδείοις ἐπέεσσιν·

vigoureux. *Scholies :* μεγάλως ἔνθερμοι, ἐνεργεῖς, δραστήριοι· ἢ λαμπροὶ καὶ αὐξανόμενοι.

466. Ἄλλοτε δέ. Ancienne variante, ἄλλοτε δ' αὖ.

467. Αὐτοί, eux-mêmes, c'est-à-dire à eux seuls, sans que les dieux combattent.

469. Μιγήμεναι ἐν παλάμῃσιν, de s'engager dans les mains : d'en venir aux mains avec; de lutter contre. Au lieu de μιγήμεναι, quelques anciens lisaient, δαμήμεναι.

470. Πότνια θηρῶν, *domina ferarum*, la reine des bêtes fauves. Le titre d'honneur qu'on donnait aux déesses, *auguste*, est pris ici comme substantif, θεά étant sous-entendu. Apion : δέσποινα.

471. Ἄρτεμις.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise, comme inutile à la suite des idées : ἀθετεῖται, ὅτι περισσός. On peut, à la rigueur, se passer de ce vers. Cependant νείκεσε serait bien sec, sans ce complément; et les discours sont toujours annoncés, dans Homère, d'une façon presque redondante.

473. Μέλεον n'est point adverbe. Il se rapporte à εὖχος, et il équivaut, selon les Alexandrins, à ἄμοχθον καὶ ἄλυπον (qui ne coûte ni travail ni peine). La traduction *impune* n'est donc point exacte, bien qu'elle donne au fond le même sens.

475-477. Μή σευ νῦν.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Ils sont en contradiction, suivant Aristarque, avec les sentiments qu'Homère prête à Apollon, aux vers 468-469 : οὐ δύναται γὰρ ὁ αἰδούμενος.... ἀεὶ προκαλεῖσθαι τὸν Ποσειδῶνα ἐν τῷ Ὀλύμπῳ πρὸς μάχην. Le mot ἀεί exagère la portée des paroles de Diane. Apollon ne s'est peut-être vanté ainsi qu'une fois ou deux. C'était assez pour motiver le reproche d'une sœur qui se souvient, et qui avait admiré. Mais cela n'empêche nullement qu'Apollon respecte d'ordinaire, dans Neptune, son âge et sa qualité d'oncle. On peut donc sans scrupule regarder les trois vers comme authentiques. Le discours de Diane serait réduit presque à rien sans l'évocation de ce souvenir, qui fournit à la déesse un vif mouvement oratoire : *Ne viens donc plus me conter....*

480. Νείκεσεν.... Ce vers manque dans le manuscrit de Venise. Eustathe ne l'avait point non plus dans ses manuscrits. Ce commentateur suppose donc une ellipse; et il admire beaucoup la façon *ex abrupto* dont éclate la parole de Junon : ὑπεσημή-

Πῶς δὲ σὺ νῦν μέμονας, κύον ἀδεὲς, ἀντί' ἐμεῖο
στήσεσθαι; Χαλεπή τοι ἐγὼ μένος ἀντιφέρεσθαι,
τοξοφόρῳ περ ἐούσῃ, ἐπεί σε λέοντα γυναιξὶν
Ζεὺς θῆκεν, καὶ ἔδωκε κατακτάμεν ἥν κ' ἐθέλῃσθα.
Ἤτοι βέλτερόν ἐστι κατ' οὔρεα θῆρας ἐναίρειν,
ἀγροτέρας τ' ἐλάφους, ἢ κρείσσοσιν ἶφι μάχεσθαι.
Εἰ δ' ἐθέλεις πολέμοιο δαήμεναι· ὄφρ' εὖ εἰδῇς
ὅσσον φερτέρη εἴμ', ὅτι μοι μένος ἀντιφερίζεις.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμφοτέρας ἐπὶ καρπῷ χεῖρας ἔμαρπτεν
σκαιῇ, δεξιτερῇ δ' ἄρ' ἀπ' ὤμων αἴνυτο τόξα,
αὐτοῖσιν δ' ἄρ' ἔθεινε παρ' οὔατα μειδιόωσα
ἐντροπαλιζομένην· ταχέες δ' ἔκπιπτον ὀϊστοί.
Δακρυόεσσα δ' ὕπαιθα θεὰ φύγεν, ὥστε πέλεια,

νατο (ὁ ποιητὴς) τὴν τοῦ λόγου ἔλλειψιν προσφυῶς γενέσθαι τῷ χόλῳ τῆς Ἥρας, οὗ ἴδιον μὴ κρατεῖν τῆς ὀρθῆς φράσεως. En effet, une note d'Aristarque, au vers 479, semble montrer que le vers 480 n'était pas dans les anciens textes : ἡ διπλῆ, ὅτι κοινὸν δεῖ δέξασθαι τὸ προσέφη. Si l'on sous-entendait ce verbe avec le deuxième sujet (παράκοιτις), c'est qu'il n'y avait pas νείκεσεν dans la phrase. Pourtant cette forme de style elliptique n'est point dans les habitudes d'Homère.

481. Ἀδεές. Voyez la note VIII, 423.

483. Λέοντα, comme une lionne. Voy. la note XVII, 133. — Γυναιξίν, pour les femmes. C'est une allusion à ce qu'on nommait les flèches de Diane. On attribuait à ces flèches la mort des femmes qui périssaient ou subitement, ou après une maladie qui ne les avait point alitées. Voyez, VI, 205, la note sur Ἄρτεμις ἔκτα.

487. Πολέμοιο est regardé comme un génitif partitif. Eustathe explique ce génitif, en prenant δαήμεναι pour δαήμων εἶναι : καθ' ὁμοιότητά τινα ἐρρέθη τοῦ πολέμων εὖ εἰδὼς καὶ τοιούτων. On peut aussi bien expliquer πολέμοιο δαήμεναι par analogie avec πειρᾶσθαι πολέμου. — Δαήμεναι. Il faut sous-entendre, après ce mot, comme disent les *Scholies*, καλῶς ἔχει (c'est bien), ou ἄγε δάηθι (eh bien! apprends-le). Un geste suffisait pour dire, *soit*, et pour suppléer la proposition omise. Voy. la note I, 136. — Quelques anciens faisaient de εἰ δ' ἐθέλεις et de πολέμοιο δαήμεναι deux membres de phrase distincts, et ils prenaient δαήμεναι dans le sens de l'impératif δάηθι. Alors il n'y avait rien à sous-entendre. Nicanor laisse la ponctuation au choix, et admet, par conséquent, les deux interprétations de la phrase : ὑποστικτέον ἤτοι ἐπὶ τὸ ἐθέλεις, ἢ ἐπὶ τὸ δαήμεναι.

488. Ὅτι, *quandoquidem*, puisque.

490. Σκαιῇ. Ceci suppose qu'on se figurait Junon comme étant d'une taille et d'une force extraordinaires. Elle en use avec Diane comme une personne adulte pourrait le faire avec une petite fille de sept ou huit ans. — Τόξα pour τόξον (son arc). La traduction *pharetram* est fausse. On voit, au vers 502, une épithète qui ne peut s'appliquer au carquois.

492. Ἐντροπαλιζομένην. Quelques anciens lisaient ἐντροπαλιζομένης, dépendant de οὔατα. — On voit la scène : Diane, les deux mains prises, détourne la tête tantôt d'un côté tantôt d'un autre, à chaque coup qu'elle reçoit. Elle a le haut du corps incliné en avant; et, à chaque soubresaut qu'elle fait à droite ou à gauche, les flèches tombent du carquois, qui est resté sur ses épaules.

493. Ὕπαιθα, en avant. Voyez plus haut la note du vers 255. Ancienne variante, ἔπειτα.

ἥ ῥά θ' ὑπ' ἴρηκος κοίλην εἰσέπτατο πέτρην,
χηραμόν· οὐδ' ἄρα τῆγε ἁλώμεναι αἴσιμον ἦεν·
ὣς ἡ δακρυόεσσα φύγεν, λίπε δ' αὐτόθι τόξα.
Λητὼ δὲ προσέειπε διάκτορος Ἀργειφόντης·
  Λητοῖ, ἐγὼ δέ τοι οὔτι μαχήσομαι· ἀργαλέον δὲ
πληκτίζεσθ' ἀλόχοισι Διὸς νεφεληγερέταο·
ἀλλὰ μάλα πρόφρασσα μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν
εὔχεσθαι ἐμὲ νικῆσαι κρατερῆφι βίηφιν.
  Ὣς ἄρ' ἔφη· Λητὼ δὲ συναίνυτο καμπύλα τόξα,
πεπτεῶτ' ἄλλυδις ἄλλα μετὰ στροφάλιγγι κονίης.
Ἡ μὲν, τόξα λαβοῦσα, πάλιν κίε θυγατέρος ἧς·
ἡ δ' ἄρ' Ὄλυμπον ἵκανε, Διὸς ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ·
δακρυόεσσα δὲ πατρὸς ἐφέζετο γούνασι κούρη,
ἀμφὶ δ' ἄρ' ἀμβρόσιος ἑανὸς τρέμε· τὴν δὲ προτὶ οἷ

495. Χηραμόν est une apposition. Ce mot dit à peu près la même chose que κοίλην πέτρην. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι αὐτὸς ἐξηγεῖται τί ἐστι χηραμὸς, ὅτι κοίλη πέτρα. C'est le trou, la cavité où se réfugie la colombe, poursuivie par l'épervier. *Scholies :* χώρημα, κατάδυσιν. — Les anciens rapportaient le mot χηραμός à χωρεῖν. Les modernes le font venir de χάω, χαίνω. Mais le sens de retraite et celui d'ouverture reviennent ici au même. — Τῆγε, à elle : à la colombe. La colombe, comme tous les êtres vivants, a son destin. Suivant Homère, le destin a voulu que celle-ci pût échapper à l'oiseau de proie. — La comparaison d'Homère ne porte que sur la rapidité de la fuite. Elle n'a rien presque de commun, sinon le mot *colombe*, avec le tableau de Virgile, *Énéide*, V, 213-217, qu'on a coutume de citer ici.

496. Τόξα est dans son sens poétique ordinaire : l'arc et les flèches (tombées du carquois).

499. Ἀλόχοισι. Jupiter, comme Priam, a une épouse proprement dite; mais les mères des enfants qu'il a reconnus sont considérées aussi comme ses épouses.

500. Πρόφρασσα, empressée : avec empressement.

501. Εὔχεσθαι. L'infinitif dans le sens de l'impératif.

502. Καμπύλα τόξα. L'épithète se rapporte à l'arc seulement; mais Latone ramasse aussi les flèches tombées du carquois. — Remarquez qu'Homère se dispense de dire que Junon, après s'être servie de l'arc comme on a vu, a laissé l'arc par terre; de même qu'il ne nous a pas dit, avant que Diane se soit enfuie, que Junon lui ait lâché les mains. Ces circonstances sont suffisamment indiquées par les faits qui les supposent nécessairement.

503. Πεπτεῶτ(α) pour πεπτῶτα, πεπτωκότα : tombés.

504. Πάλιν, *retro :* retournant à l'Olympe d'où elle était venue. — Θυγατέρος, génitif marquant le but, la direction : *ad filiam* (afin de rejoindre Diane). On peut aussi rapporter θυγατέρος à τόξα, soit en mettant πάλιν κίε entre deux virgules, soit en supprimant toute ponctuation dans le vers.

505. Ἡ δ(έ), or, celle-ci (Diane).

507. Ἀμφί, autour (d'elle). — Ἑανός, (sa) robe. Homère peint ce qui est visible aux yeux. On voit s'agiter les vêtements de la déesse; elle tremble donc bien fort. Eustathe : ἐνταῦθα δὲ οὐ μόνον ὁ τοῦ σώματος τρόμος πολὺς ἐμφαίνεται, ἀλλὰ καὶ πέπλου λεπτότης διαδείκνυται.

507-508. Προτὶ οἷ εἷλε, (la) prit contre lui : la prit dans ses bras. *Scholies :* προσελάβετο ἑαυτῷ, προσεπτύξατο. Bothe écrit προτί οἱ : « Encliticon est οἱ, quid-

εἷλε πατὴρ Κρονίδης, καὶ ἀνείρετο ἡδὺ γελάσσας·
Τίς νύ σε τοιάδ' ἔρεξε, φίλον τέκος, Οὐρανιώνων
[μαψιδίως, ὡσεί τι κακὸν ῥέζουσαν ἐνωπῇ];
Τὸν δ' αὖτε προσέειπεν ἐϋστέφανος Κελαδεινή·
Σή μ' ἄλοχος στυφέλιξε, πάτερ, λευκώλενος Ἥρη,
ἐξ ἧς ἀθανάτοισιν ἔρις καὶ νείκε' ἐφῆπται.
Ὣς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.
Αὐτὰρ Ἀπόλλων Φοῖβος ἐδύσετο Ἴλιον ἱρήν·
μέμβλετο γάρ οἱ τεῖχος ἐϋδμήτοιο πόληος,
μὴ Δαναοὶ πέρσειαν ὑπὲρ μόρον ἤματι κείνῳ.
Οἱ δ' ἄλλοι πρὸς Ὄλυμπον ἴσαν θεοὶ αἰὲν ἐόντες,
οἱ μὲν χωόμενοι, οἱ δὲ μέγα κυδιόωντες·
κὰδ δ' ἷζον πὰρ Ζηνὶ κελαινεφεῖ. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
Τρῶας ὁμῶς αὐτούς τ' ὄλεκεν καὶ μώνυχας ἵππους.
Ὡς δ' ὅτε καπνὸς ἰὼν εἰς οὐρανὸν εὐρὺν ἵκηται
ἄστεος αἰθομένοιο, θεῶν δέ ἑ μῆνις ἀνῆκεν·
πᾶσι δ' ἔθηκε πόνον, πολλοῖσι δὲ κήδε' ἐφῆκεν·
ὣς Ἀχιλεὺς Τρώεσσι πόνον καὶ κήδε' ἔθηκεν.

« quid argutantur scholiastæ. » Nous nous conformons à la tradition alexandrine, comme font presque tous les éditeurs.

509-510. Τίς νύ σε.... Voyez V, 373-374 et les notes sur ces deux vers. Dans le manuscrit de Venise et dans quelques autres manuscrits, le deuxième vers n'est point répété ici. C'est pour cette raison unique qu'on le met entre crochets; car il n'est pas plus déplacé à propos de Diane qu'à propos de Vénus.

511. Κελαδεινή, la Bruyante, c'est-à-dire Diane. On a vu ce mot comme épithète de la déesse, XVI, 183. Quelques-uns l'expliquaient d'une façon bizarre. Eustathe : κῆλα δεινὰ ἔχουσα, τουτέστι βέλη. Mais il est évident que κελαδεινή vient de κέλαδος, et qu'il est synonyme de *chasseresse*, à cause du vacarme des chiens aboyants.

513. Νείκε(α), *vulgo* νεῖκος. *Scholies :* πληθυντικῶς νείκεα, αἱ Ἀριστάρχου. — Ἐφῆπται, sont attachées. On peut prendre ici le verbe au propre, et non pas seulement comme équivalent de *imminere*. Il y a actuellement bataille.

516. Μέμβλετο, *curæ erat*, inquiétait. Voyez la note XIX, 343.

520. Πὰρ Ζηνί, *vulgo* παρὰ πατρί.

522. Καπνός. Homère désigne l'incendie par le signe qui le manifeste au loin pendant le jour.

523. Ἕ, *illum*, la fumée : l'incendie. Tout désastre était un effet de la colère des dieux. — Ἀνῆκεν, a lâché : excite et pousse. Eustathe : ἀνήγειρε καὶ ἀνέπεισεν.

524. Πᾶσι δ' ἔθηκε πόνον,... Bothe met ce vers entre crochets, comme étant une absurde interpolation : « Versus putidus « et in vicinis sublectus, ad explicandam, « ut opinor, iram deorum. » Ce vers est dans tous les manuscrits, sauf un seul ; et Eustathe le cite, car il fait admirer les consonnances finales des trois vers 523-525 (ἀνῆκεν, ἐφῆκεν, ἔθηκεν), qui sont peut-être toutes fortuites. — Ἔθηκε et ἐφῆκεν ont pour sujet καπνός (la fumée, l'incendie), comme on le voit par le vers 525 ; et θεῶν δέ ἑ μῆνις ἀνῆκεν doit être pris pour une réflexion isolée, pour une parenthèse.

Ἑστήκει δ' ὁ γέρων Πρίαμος θείου ἐπὶ πύργου,
ἐς δ' ἐνόησ' Ἀχιλῆα πελώριον· αὐτὰρ ὑπ' αὐτοῦ
Τρῶες ἄφαρ κλονέοντο πεφυζότες, οὐδέ τις ἀλκὴ
γίγνεθ'· ὁ δ' οἰμώξας ἀπὸ πύργου βαῖνε χαμᾶζε,
ὀτρύνων παρὰ τεῖχος ἀγακλειτοὺς πυλαωρούς·
Πεπταμένας ἐν χερσὶ πύλας ἔχετ', εἰσόκε λαοὶ
ἔλθωσι προτὶ ἄστυ πεφυζότες· ἦ γὰρ Ἀχιλλεὺς
ἐγγὺς ὅδε κλονέων· νῦν οἴω λοίγι' ἔσεσθαι.
Αὐτὰρ ἐπεί κ' ἐς τεῖχος ἀναπνεύσωσιν ἀλέντες,
αὖτις ἐπανθέμεναι σανίδας πυκινῶς ἀραρυίας·
δείδια γὰρ μὴ οὖλος ἀνὴρ ἐς τεῖχος ἅληται.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄνεσάν τε πύλας καὶ ἀπῶσαν ὀχῆας·
αἱ δὲ πετασθεῖσαι τεῦξαν φάος. Αὐτὰρ Ἀπόλλων
ἀντίος ἐξέθορε, Τρώων ἵνα λοιγὸν ἀλάλκοι.

526. Ὁ γέρων, l'auguste vieillard. — Θείου.... πύργου. C'est la tour de la porte Scée. Cette tour est nommée *divine*, parce qu'elle a été bâtie par un dieu, par Neptune. On peut aussi prendre θείου comme synonyme de haute, de majestueuse.

530. Ὀτρύνων, *vulgo* ὀτρυνέων. *Scholies* : οὕτως Ἀρίσταρχος, ἔξω τοῦ ε, ὀτρύνων· ἄλλοι δὲ, ὀτρυνέων.

534. Ἐς τεῖχος, *intra murum*, à l'intérieur des remparts. Cette expression dépend de ἀλέντες, qui indique mouvement.

535. Αὖτις ἐπανθέμεναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif : refermez avec soin. Ἐπανθέμεναι est pour ἐπαναθεῖναι, synonyme renforcé de ἐπιθεῖναι, fermer. Voyez la note V, 751. *Scholies :* πάλιν ἐπικλεῖσαι καὶ ἐπιθεῖναι. Cette explication ne tient pas compte du sens réduplicatif de ἀνά. — Dans certains textes antérieurs à celui d'Aristarque, on lisait αὖτις ἐπ' ἄψ θέμεναι, ce qui laissait le mot ordinaire ἐπιθεῖναι, mais ce qui faisait tautologie et cacophonie. Didyme : τινὲς δὲ τῶν κατὰ πόλεις, ἐπ' ἄψ θέμεναι. Cette leçon a eu des partisans dans l'école même d'Aristarque. C'est celle du manuscrit de Venise. Mais on n'a pas de peine à comprendre qu'Aristarque ait préféré ἐπανθέμεναι, qui est plus harmonieux et plus expressif, et qui était déjà la vulgate de son temps.

536. Ἅληται, subjonctif aoriste second de ἅλλομαι : s'élance. Voyez XI, 192. Quelques anciens l'écrivaient avec un esprit doux, et le rapportaient à εἴλω, comme on y rapporte ἀλῆναι et ἀλείς. Mais le contexte ne permet point qu'on traduise : se ramasse. La traduction *irrumpat* (édition Didot), en regard de ἄληται écrit avec l'esprit doux, est une incohérence ; et c'est sans fondement que certains lexicographes disent que le verbe ἅλλομαι, à l'aoriste second, doit avoir l'esprit doux. La longue note du scholiaste B ne contient que des exemples empruntés à εἴλω. C'est à cause uniquement de ces exemples, qu'elle commence par ψιλῶς τὸ ἄληται. Il n'y est point question de ἅλλομαι.

538. Φάος, *salutem*, le salut (des guerriers troyens). Zénodote regardait le vers 538 et le suivant comme interpolés. Sa raison d'athétèse est précisement ce mot φάος, qu'il prenait au propre, et qui lui paraissait une expression plus que bizarre. Aristarque : γελοῖον ἡγούμενος διὰ πύλης φωτίζεσθαι τὴν πόλιν, τοῦ παντὸς τόπου ἐναιθρίου ὄντος. Aristarque prend la peine de discuter cette absurde athétèse, et cite les exemples les plus caractéristiques de l'emploi de φάος et de φόως dans le sens de σωτηρία. Nous les avons notés, VI, 6 et ailleurs.

Οἱ δ' ἰθὺς πόλιος καὶ τείχεος ὑψηλοῖο,
δίψῃ καρχαλέοι, κεκονιμένοι, ἐκ πεδίοιο
φεῦγον· ὁ δὲ σφεδανὸν ἔφεπ' ἔγχεϊ· λύσσα δέ οἱ κῆρ
αἰὲν ἔχε κρατερὴ, μενέαινε δὲ κῦδος ἀρέσθαι.
Ἔνθα κεν ὑψίπυλον Τροίην ἕλον υἷες Ἀχαιῶν,
εἰ μὴ Ἀπόλλων Φοῖβος Ἀγήνορα δῖον ἀνῆκεν,
φῶτ' Ἀντήνορος υἱὸν ἀμύμονά τε κρατερόν τε.
Ἐν μέν οἱ κραδίῃ θάρσος βάλε, πὰρ δέ οἱ αὐτὸς
ἔστη, ὅπως θανάτοιο βαρείας Κῆρας ἀλάλκοι,
φηγῷ κεκλιμένος· κεκάλυπτο δ' ἄρ' ἠέρι πολλῇ.
Αὐτὰρ ὅγ' ὡς ἐνόησεν Ἀχιλλῆα πτολίπορθον,
ἔστη, πολλὰ δέ οἱ κραδίη πόρφυρε μένοντι·
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
Ὤ μοι ἐγών· εἰ μέν κεν ὑπὸ κρατεροῦ Ἀχιλῆος
φεύγω, τῇπερ οἱ ἄλλοι ἀτυζόμενοι κλονέονται,
αἱρήσει με καὶ ὥς, καὶ ἀνάλκιδα δειροτομήσει.
Εἰ δ' ἂν ἐγὼ τούτους μὲν ὑποκλονέεσθαι ἐάσω
Πηλείδῃ Ἀχιλῆϊ, ποσὶν δ' ἀπὸ τείχεος ἄλλῃ

540. Ἰθὺς πόλιος, tout droit vers la ville.

541. Καρχαλέοι. Il ne faut pas confondre καρχαλέος avec καρφαλέος, quoiqu'ils se rapprochent beaucoup pour le sens. Ils viennent l'un de κάρχαρος (violent, rude), et l'autre de κάρφω (sécher). Quelques manuscrits donnent ici καρφαλέοι. C'est une glose substituée au vrai texte. Les Troyens ont la langue et le gosier *tout rugueux*, *tout racornis*, ce qui dit plus encore que *secs*. Le scholiaste B : ξηραίνει γὰρ καὶ τραχύνει τὴν γλῶσσαν ἡ πολλὴ δίψα.

542. Σφεδανόν, vivement. Voyez la note XI, 165.

544. Τροίην est ici la ville, et non plus comme ailleurs la contrée. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ὁμωνύμως τῇ χώρᾳ τὴν Ἴλιον Τροίαν εἴρηκεν.

546. Φῶτ(α), *virum*, guerrier. Quelques-uns ne mettent point de virgule après ἀνῆκεν, et en mettent une après φῶτα, auquel se rapporte alors l'épithète δῖον.

548. Κῆρας, *vulgo* χεῖρας. Nous n'avons point rejeté la correction de Barnes, adoptée par tous les éditeurs modernes. Il n'y a rien sur ce vers dans les *Scholies*, ni ailleurs. Les commentateurs considèrent avec raison χεῖρας comme une corruption de Κῆρας, par un fait d'iotacisme et par suite de la confusion fréquente des lettres κ et χ. Un argument qu'on peut donner en faveur de la correction de Barnes, c'est qu'au vers 539, quand il s'agit du peuple entier, il y a simplement λοιγόν. Une personnification de la mort même serait bien solennelle quand il ne s'agit que d'un seul guerrier à sauver de la destruction; car le contexte ne permet point de sous-entendre ici Τρώων, mais αὐτοῦ.

550. Ὄγ(ε), lui : Agénor. — Πτολίπορθον. C'est la seule fois qu'Homère donne à Achille le titre de saccageur de villes, épithète si fréquemment accolée au nom d'Ulysse. Aristarque, qui note le fait, ajoute : πρὸς τοὺς χωρίζοντας. Nous ignorons quel argument les chorizontes tiraient de l'épithète habituelle d'Ulysse.

551. Πολλὰ.... πόρφυρε, était très-agité.

φεύγω πρὸς πεδίον Ἰλήϊον, ὄφρ' ἂν ἵκωμαι
Ἴδης τε κνημοὺς κατά τε ῥωπήϊα δύω·
ἑσπέριος δ' ἂν ἔπειτα λοεσσάμενος ποταμοῖο,
ἱδρῶ ἀποψυχθεὶς, ποτὶ Ἴλιον ἀπονεοίμην.
Ἀλλὰ τίη μοι ταῦτα φίλος διελέξατο θυμός;
Μή μ' ἀπαειρόμενον πόλιος πεδίονδε νοήσῃ,
καί με μεταΐξας μάρψῃ ταχέεσσι πόδεσσιν.
Οὐκέτ' ἔπειτ' ἔσται θάνατον καὶ Κῆρας ἀλύξαι·
λίην γὰρ κρατερὸς περὶ πάντων ἔστ' ἀνθρώπων.
Εἰ δέ κέν οἱ προπάροιθε πόλιος κατεναντίον ἔλθω·
καὶ γάρ θην τούτῳ τρωτὸς χρὼς ὀξέϊ χαλκῷ,
ἐν δὲ ἴα ψυχὴ, θνητὸν δέ ἕ φασ' ἄνθρωποι

Homère compare le cœur d'Agénor à une mer dont les flots noircissent en se soulevant. Le guerrier, en présence d'Achille, est ballotté entre diverses résolutions.

558. Πεδίον Ἰλήϊον, la plaine où se trouvait le tombeau d'Ilus. Le scholiaste B : τὸ πρὸς τῷ τάφῳ τοῦ Ἴλου. Le tombeau d'Ilus était situé un peu plus haut que le gué du Scamandre, près du ruisseau des Deux-Sources. La plaine Iléenne est donc une portion de la grande plaine et du champ de bataille. Voyez le Plan de Nicolaïdès. De là une difficulté. Comment Agénor se mettrait-il en sûreté, en fuyant vers le tombeau d'Ilus? Comment même se rapprocherait-il ainsi des bois de l'Ida? On peut répondre : que l'espace entre le Scamandre et le ruisseau des Deux-Sources était libre en ce moment, où toute l'affaire se trouvait concentrée dans le voisinage d'Ilion; que les collines bordées par le ruisseau sont des κνημοί de l'Ida, et que rien n'empêche qu'elles aient été couvertes de bois épais. — Cratès et d'autres écrivaient, πεδίον Ἰδήϊον : la plaine au pied de l'Ida. Mais il n'y avait pas d'autre plaine au pied de l'Ida que celle précisément où Agénor roulait alors ses pensées. On remarquera aussi que la forme Ἰδήϊος ne se trouve nulle part dans Homère. Il dit toujours Ἰδαῖος. Bothe : « Suaderem εὐλήϊον, ap- « tum epitheton campi remoti a pugna, « ultra Trojam, ad Simoentem, si certa « esset ejus vocabuli auctoritas. » On voit que la meilleure leçon est Ἰλήϊον. Ceux qui traduisent πεδίον Ἰλήϊον par *campum Iliacum*, par *plaine d'Ilion*, donnent un sens qui ne répond point aux mots, et qui ne fournit aucune idée appropriée à la situation d'Agénor.

563. Μή, *ne* ou *ne forte* : *timeo ne*, j'ai bien peur que.

567. Εἰ δέ κέν οἱ.... La phrase suppose un second membre sous-entendu : *peut-être alors serais-je vainqueur*, ou quelque chose de ce genre. Eustathe : ἴσως ἀνέλω αὐτὸν, ἢ τοιοῦτόν τι, ὅπερ ὀκνῶν εἰπεῖν ὁ Ἀγήνωρ ἐνέλλειψεν. Le français permet la même ellipse que le grec : « Mais si je m'avançais de front contre lui? » — Πόλιος, *vulgo* πόλεως, quelques-uns πόλεος ou πόληος. De toute façon le mot ne doit compter que pour deux syllabes. Bothe propose ou de lire πολύς (*vehemens*, avec impétuosité), ou de corriger ainsi le vers : Εἰ δέ κέν οἱ προπάροιθε πόληος ἐναντίον ἔλθω, ou mieux encore : Εἰ δέ κ' ἐναντίον οἱ ἔλθω προπάροιθε πόληος. Bothe dit qu'il n'y a point d'exemple de la synizèse d'ιος : *cujus rei desidero exemplum.* Il se trompe; car nous avons lu, II, 811 : Ἔστι δέ τις προπάροιθε πόλιος αἰπεῖα κολώνη.

568. Τούτῳ, à ce guerrier. L'Achille d'Homère n'a point un corps invulnérable. La fable de l'enfant trempé par Thétis sa mère dans les eaux du Styx est postérieure à Homère.

569. Ἴα ψυχή, une seule âme : une seule vie. Achille pourra donc, comme un autre, périr d'un seul coup. Virgile, *Énéide*,

[ἔμμεναι· αὐτάρ οἱ Κρονίδης Ζεὺς κῦδος ὀπάζει].
    Ὣς εἰπὼν Ἀχιλῆα ἀλεὶς μένεν· ἐν δέ οἱ ἦτορ
ἄλκιμον ὡρμᾶτο πτολεμίζειν ἠδὲ μάχεσθαι.
Ἠΰτε πάρδαλις εἶσι βαθείης ἐκ ξυλόχοιο
ἀνδρὸς θηρητῆρος ἐναντίον, οὐδέ τι θυμῷ
ταρϐεῖ οὐδὲ φοϐεῖται, ἐπεί κεν ὑλαγμὸν ἀκούσῃ·
εἴπερ γὰρ φθάμενός μιν ἢ οὐτάσῃ, ἠὲ βάλῃσιν,
ἀλλά τε καὶ περὶ δουρὶ πεπαρμένη οὐκ ἀπολήγει
ἀλκῆς, πρίν γ' ἠὲ ξυμϐλήμεναι, ἠὲ δαμῆναι·
ὣς Ἀντήνορος υἱὸς ἀγαυοῦ, δῖος Ἀγήνωρ,
οὐκ ἔθελεν φεύγειν, πρὶν πειρήσαιτ' Ἀχιλῆος·
ἀλλ' ὅγ' ἄρ' ἀσπίδα μὲν πρόσθ' ἔσχετο πάντοσ' ἐΐσην,
ἐγχείῃ δ' αὐτοῖο τιτύσκετο, καὶ μέγ' ἄϋτει·
    Ἦ δή που μάλ' ἔολπας ἐνὶ φρεσὶ, φαίδιμ' Ἀχιλλεῦ,
ἤματι τῷδε πόλιν πέρσειν Τρώων ἀγερώχων.
Νηπύτι', ἦ τ' ἔτι πολλὰ τετεύξεται ἄλγε' ἐπ' αὐτῇ.

X, 375 : « .... mortali urgemur ab hoste « Mortales; totidem nobis animæque ma- « nusque. »

570. Ἔμμεναι· αὐτάρ οἱ.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. En effet, ce vers est en contradiction avec ce qui précède. Il signifie qu'Agénor ne doit point combattre; et Agénor est parfaitement décidé à combattre. Aristarque regarde le vers 570 comme une interpolation de quelque maladroit, qui se figurait que la phrase, après ἄνθρωποι, n'était point suffisamment terminée : ἀθετεῖται, ὅτι, ὡς ἐλλείποντος τοῦ λόγου, ἐνέταξέ τις αὐτόν.

571. Ἀλείς, ramassé sur lui-même. C'est la posture d'un homme qui s'apprête à faire usage de toute sa force pour s'élancer.

573. Πάρδαλις, *vulgo* πόρδαλις. Voyez la note XIII, 103. Ici, Eustathe dit qu'il a vu, ou que d'autres ont vu (εὕρηται, il a été trouvé) dans un ancien lexique oratoire (ἐν ῥητορικῷ παλαίῳ λεξικῷ), qu'Homère disait l'animal par un ο, πόρδαλις, et la peau de l'animal par un α, παρδαλέη. Mais l'auteur du lexique ne donnait aucune raison de cette bizarrerie. Eustathe écrit πάρδαλις, d'après la doctrine d'Apion, le mot étant ici du féminin, comme l'indique πεπαρμένη, vers 576. Nous avons rapporté, à propos du vers XIII, 103, les opinions des grammairiens alexandrins sur cette question d'orthographe.

575. Ταρϐεῖ et φοϐεῖται ne sont point synonymes dans Homère. L'un indique la cause, et l'autre l'effet. La panthère n'a peur ni ne fuit. Eustathe : οὔτε δειλιᾷ οὔτε φεύγει. — Κεν ὑλαγμόν. Zénodote, κυνυλαγμόν. Ce n'est pas Zénodote qui a inventé le substantif κυνυλαγμός. Stésichore avait dit : ἀπειρεσίοιο κυνυλαγμοῖο.

578. Ἀλκῆς, de la défense. La panthère lutte jusqu'à son dernier souffle. Ἀλκή est ici le combat, et non pas seulement le courage. — Ξυμϐλήμεναι, d'avoir attaqué l'ennemi corps à corps.

581. Ὅγ(ε), lui : Agénor.

582. Αὐτοῖο, *in eum*, dans la direction d'Achille.

583. Ἦ δή που. Quelques anciens lisaien ἤδη που, ce qui affaiblit l'exclamation.

585. Ἦ τ' ἔτι. Ancienne variante, ἢ μάλα. — Τετεύξεται, seront faits : seront à endurer. Agénor dit que les Grecs auront encore à livrer bien des batailles pour

Ἐν γάρ οἱ πολέες τε καὶ ἄλκιμοι ἀνέρες εἰμὲν,
οἵ καὶ πρόσθε φίλων τοκέων, ἀλόχων τε καὶ υἱῶν,
Ἴλιον εἰρυόμεσθα· σὺ δ' ἐνθάδε πότμον ἐφέψεις,
ὧδ' ἔκπαγλος ἐὼν καὶ θαρσαλέος πολεμιστής.
Ἦ ῥα, καὶ ὀξὺν ἄκοντα βαρείης χειρὸς ἀφῆκεν,
καί ῥ' ἔβαλε κνήμην ὑπὸ γούνατος, οὐδ' ἀφάμαρτεν.
Ἀμφὶ δέ μιν κνημὶς νεοτεύκτου κασσιτέροιο
σμερδαλέον κονάβησε· πάλιν δ' ἀπὸ χαλκὸς ὄρουσεν
βλημένου, οὐδ' ἐπέρησε· θεοῦ δ' ἠρύκακε δῶρα.
Πηλείδης δ' ὡρμήσατ' Ἀγήνορος ἀντιθέοιο
δεύτερος· οὐδέ τ' ἔασεν Ἀπόλλων κῦδος ἀρέσθαι,
ἀλλά μιν ἐξήρπαξε, κάλυψε δ' ἄρ' ἠέρι πολλῇ,
ἡσύχιον δ' ἄρα μιν πολέμου ἐκ πέμπε νέεσθαι.
Αὐτὰρ ὁ Πηλείωνα δόλῳ ἀποέργαθε λαοῦ·
αὐτῷ γὰρ Ἑκάεργος, Ἀγήνορι πάντα ἐοικὼς,
ἔστη πρόσθε ποδῶν· ὁ δ' ἐπέσσυτο ποσσὶ διώκειν.
Ἕως ὁ τὸν πεδίοιο διώκετο πυροφόροιο,
τρέψας πὰρ ποταμὸν βαθυδινήεντα Σκάμανδρον,
τυτθὸν ὑπεκπροθέοντα· δόλῳ δ' ἄρ' ἔθελγεν Ἀπόλλων,
ὡς αἰεὶ ἔλποιτο κιχήσεσθαι ποσὶν οἷσιν·
τόφρ' ἄλλοι Τρῶες πεφοβημένοι ἦλθον ὁμίλῳ
ἀσπάσιοι προτὶ ἄστυ· πόλις δ' ἔμπλητο ἀλέντων.

conquérir Ilion, ou plutôt pour continuer le siége d'Ilion.

586. Ἀνέρες εἰμέν. Ancienne variante, ἄνδρες ἔνειμεν.

594. Θεοῦ.... δῶρα. Il fallait un miracle pour qu'Achille ne fût point blessé. Une cnémide d'étain offrait par elle-même une résistance insuffisante à la pointe d'airain du trait lancé par Agénor. Mais cet étain a été coulé et façonné par un dieu, et a des qualités toutes particulières.

598. Νέεσθαι, sous-entendu ὥστε : *ut abiret*, afin qu'il s'en allât.

599. Ἀποέργαθε λαοῦ, détourna du peuple · entraîna loin de l'armée.

600. Γὰρ Ἑκάεργος, *vulgo* γάρ ῥ' Ἑκάεργος. Cette correction byzantine est tout à fait inutile.

602. Ἕως ὁ. Voyez la note I, 193.

603. Τρέψας, ayant détourné. Voyez XXII, 16. — Πὰρ ποταμόν. Apollon entraîne Achille à gauche, c'est-à-dire vers l'est. Achille se trouve donc bientôt sur les bords du Scamandre, qui, dans la partie supérieure de son cours, borde la plaine en coulant du sud au nord.

604. Τυτθὸν ὑπεκπροθέοντα. Apollon courait devant Achille, à une très-petite distance de lui, et presque sous sa main. — Δόλῳ. Voyez plus haut, vers 599.

606. Ὁμίλῳ, en foule compacte. Eustathe : ὁμιλαδόν.

607. Πόλις δ' ἔμπλητο. Antimachus et Rhianus, πύλαι δ' ἔμπληντο. — Ἀλέντων, *confertorum*, d'eux entassés : de cette foule compacte.

Οὐδ' ἄρα τοίγ' ἔτλαν πόλιος καὶ τείχεος ἐκτὸς
μεῖναι ἔτ' ἀλλήλους, καὶ γνώμεναι ὅς τε πεφεύγοι,
ὅς τ' ἔθαν' ἐν πολέμῳ· ἀλλ' ἀσπασίως ἐσέχυντο
ἐς πόλιν, ὅντινα τῶνγε πόδες καὶ γοῦνα σαώσαι.

609. Μεῖναι, *exspectavisse*, avoir attendu : attendre.

610. Ἀσπασίως, *vulgo* ἐσσυμένως.

611. Ὅντινα (*quemcumque*) équivaut à πάντες ὅσους : tous ceux que.— Σαώσαι, *vulgo* σάωσαν. L'optatif σαώσαι, c'est-à-dire σώσειε, s'accorde avec γοῦνα. Homère dit : tous ceux qu'avaient pu sauver leurs genoux. L'indicatif σάωσαν, en apparence plus grammatical, dénature la pensée, et ne convient pas au tour de la phrase. Didyme : Ἀρίσταρχος εὐκτικῶς, σαώσαι, ἀντὶ τοῦ σαώσειαν. Le pluriel σαώσειαν par lequel Didyme traduit σαώσαι n'est pas sans intention ; car Homère met habituellement le verbe au pluriel avec les pluriels neutres. — Les scènes tracées par Homère dans le chant XXI sont à peine indiquées au compartiment Φ de la *Table iliaque*.



ΙΛΙΑΔΟΣ Χ.

ΕΚΤΟΡΟΣ ΑΝΑΙΡΕΣΙΣ.

Achille revient de la poursuite du faux Agénor, et trouve, sous les murs d'Ilion, Hector décidé à combattre enfin contre lui (1-89). Cependant Hector, à son aspect, s'effraie et prend la fuite ; les deux guerriers font en courant trois fois le tour de la ville (90-166). Jupiter pèse les destins d'Achille et d'Hector, et abandonne à Minerve la vie du héros troyen (167-247). Lutte suprême (248-305). Achille tue Hector, dépouille le cadavre et le traîne vers les navires, attaché par les pieds à son char (306-404). Douleur et lamentations des Troyens, du vieux Priam, d'Hécube et de la veuve d'Hector (405-515).

Ὣς οἱ μὲν κατὰ ἄστυ, πεφυζότες ἠύτε νεβροὶ,
ἱδρῶ ἀνεψύχοντο, πίον τ' ἀκέοντό τε δίψαν,
κεκλιμένοι καλῇσιν ἐπάλξεσιν· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
τείχεος ἆσσον ἴσαν, σάκε' ὤμοισι κλίναντες.
Ἕκτορα δ' αὐτοῦ μεῖναι ὀλοιὴ Μοῖρ' ἐπέδησεν,
Ἰλίου προπάροιθε πυλάων τε Σκαιάων.
Αὐτὰρ Πηλείωνα προσηύδα Φοῖβος Ἀπόλλων·
  Τίπτε με, Πηλέος υἱὲ, ποσὶν ταχέεσσι διώκεις,
αὐτὸς θνητὸς ἐὼν, θεὸν ἄμβροτον; Οὐδέ νύ πώ με
ἔγνως ὡς θεός εἰμι, σὺ δ' ἀσπερχὲς μενεαίνεις.
Ἦ νύ τοι οὔτι μέλει Τρώων πόνος, οὓς ἐφόβησας,

2. Ἀνεψύχοντο, *vulgo* ἀπεψύχοντο. *Scholies :* ὁ δὲ Ἀρίσταρχος ἀνεψύχοντο γράφει. Suivant Didyme, la leçon d'Aristarque est la meilleure : χαριεστέρα δὲ ἡ διὰ τοῦ ν. Le scholiaste B dit le contraire : χαριέστερον δὲ τὸ ἀπεψύχοντο. Mais son opinion ne fait pas autorité.

4. Τείχεος.... Ce vers se termine par trois spondées.

5. Ὀλοιή pour ὀλοή : funeste.

6. Ἰλίου.... Ce vers se termine par trois spondées.

10. Ἔγνως.... Dans plusieurs textes antiques, ce vers était suivi d'un autre, qui achevait la phrase : Ἰλίου ἐξαλαπάξαι ἐϋκτίμενον πτολίεθρον.

11. Τρώων πόνος, la lutte contre les Troyens. *Scholies :* τὸ κατὰ Τρώων

οἳ δή τοι εἰς ἄστυ ἄλεν, σὺ δὲ δεῦρο λιάσθης.
Οὐ μέν με κτενέεις, ἐπεὶ οὔτοι μόρσιμός εἰμι.
Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Ἔβλαψάς μ', Ἑκάεργε, θεῶν ὀλοώτατε πάντων,
ἐνθάδε νῦν τρέψας ἀπὸ τείχεος· ἦ κ' ἔτι πολλοὶ
γαῖαν ὀδὰξ εἷλον, πρὶν Ἴλιον εἰσαφικέσθαι.
Νῦν δ' ἐμὲ μὲν μέγα κῦδος ἀφείλεο, τοὺς δ' ἐσάωσας
ῥηϊδίως, ἐπεὶ οὔτι τίσιν γ' ἔδδεισας ὀπίσσω.
Ἦ σ' ἂν τισαίμην, εἴ μοι δύναμίς γε παρείη.
Ὣς εἰπὼν, προτὶ ἄστυ μέγα φρονέων ἐβεβήκει,
σευάμενος ὥσθ' ἵππος ἀεθλοφόρος σὺν ὄχεσφιν,
ὅς ῥά τε ῥεῖα θέησι τιταινόμενος πεδίοιο·

ἔργον. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι σαφῶς ὁ πόνος οὐκ ἔστιν ἀλγηδών. Bothe propose de lire φόνος. Alors il y aurait, suivant lui, un sens vraiment satisfaisant : « Ironice Apollo : « *Sane tibi curæ non est Trojanorum cæ-* « *des* ut antea; qui me, non illos, perse- « quaris. » Mais à quoi bon cette ironie ?

12. Ἄλεν pour ἐάλησαν : se sont concentrés. — Δεῦρο λιάσθης, *huc divertisti*, tu t'es détourné ici : tu les as laissés pour me poursuivre par ici.

13. Μόρσιμος, soumis au destin : sujet à mourir. *Scholies :* μοίρᾳ ὑποκείμενος, θνητός. — Ce vers est fameux pour avoir servi de réponse au thaumaturge Apollonius de Tyane, menacé de mort par Domitien. Voyez Philostrate, *Vie d'Apollonius*, VIII, 5.

15. Ἔβλαψάς μ(ε), tu m'as nui : tu as entravé mes desseins. — Ἑκάεργε. Au lieu de cette épithète, plusieurs textes antiques en portaient une autre, appropriée à la circonstance même : δολιώτατε. Le scholiaste de Pierre Victorius : τινὲς δὲ, δολιώτατε, διὰ τὸ, δόλῳ γὰρ ἔθελγεν Ἀπόλλων (XXI, 604).

16. Ἐνθάδε, ici : sur les bords du Scamandre. Voyez XXI, 603 et les notes sur ce vers.

18. Ἀφείλεο. Ancienne variante, ἀφείλευ, la forme éolienne.

19. Τίσιν, *ultionem*, une vengeance.

20. Ἦ σ' ἂν τισαίμην,... Platon, au IIIe livre de la *République*, censure, en sa qualité de moraliste, le blasphème d'Achille Mais ce blasphème peint au vif le caractère emporté du héros.

22-23. Ὥσθ' ἵππος.... Les Alexandrins voyaient une difficulté dans ce passage, tel qu'il s'entend naturellement. On n'attelait pas un cheval seul, et il s'agit ici d'un cheval seul. Cette difficulté pouvait, suivant eux, disparaître par un changement dans la ponctuation. On suspendrait la phrase après ἀεθλοφόρος, et σὺν ὄχεσφιν serait joint à ce qui suit. Eustathe : ἵππον δ' ἐνταῦθα οἱ παλαιοὶ κέλητα δεῖν φασὶ νοεῖσθαι, διά τε τὸ ἄνετον τοῦ τοιούτου ἵππου εἰς δρόμον, καὶ διότι εἷς, φασὶν, ἵππος ὄχημα οὐχ ἕλκει· ὥστε κατ' αὐτοὺς στικτέον εἰς τὸ ἀεθλοφόρος, ὅ ἐστι νικήτης, λαβὼν ἔπαθλα· εἶτα συναπτέον τοῖς ἐφεξῆς τὸ σὺν ὄχεσφιν. De cette façon, dit Eustathe, Achille est comparé à un excellent cheval de course, qui, même quand on l'attelle à un char, court encore avec une rapidité merveilleuse. Il est probable que ces observations proviennent originairement du commentaire d'Aristarque. Mais ce sont de pures subtilités. Homère parle d'un cheval vainqueur à la course des chars, par conséquent d'un cheval qui court parfaitement ; et peu importe à la comparaison que ce cheval soit attelé avec un autre allant du même galop que lui.

23. Τιταινόμενος, s'allongeant : allongeant le pas. — Πεδίοιο, génitif local : dans la plaine.

ὣς Ἀχιλεὺς λαιψηρὰ πόδας καὶ γούνατ' ἐνώμα.
Τὸν δ' ὁ γέρων Πρίαμος πρῶτος ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν,
παμφαίνονθ' ὥστ' ἀστέρ', ἐπεσσύμενον πεδίοιο,
ὅς ῥά τ' ὀπώρης εἶσιν· ἀρίζηλοι δέ οἱ αὐγαὶ
φαίνονται πολλοῖσι μετ' ἀστράσι, νυκτὸς ἀμολγῷ·
ὅντε κύν' Ὠρίωνος ἐπίκλησιν καλέουσιν·
λαμπρότατος μὲν ὅδ' ἐστὶ, κακὸν δέ τε σῆμα τέτυκται,
καί τε φέρει πολλὸν πυρετὸν δειλοῖσι βροτοῖσιν·
ὣς τοῦ χαλκὸς ἔλαμπε περὶ στήθεσσι θέοντος.
Ὤμωξεν δ' ὁ γέρων, κεφαλὴν δ' ὅγε κόψατο χερσὶν,
ὑψόσ' ἀνασχόμενος, μέγα δ' οἰμώξας ἐγεγώνει,
λισσόμενος φίλον υἱόν· ὁ δὲ προπάροιθε πυλάων
ἑστήκει, ἄμοτον μεμαὼς Ἀχιλῆϊ μάχεσθαι·
τὸν δ' ὁ γέρων ἐλεεινὰ προσηύδα, χεῖρας ὀρεγνύς·
Ἕκτορ, μή μοι μίμνε, φίλον τέκος, ἀνέρα τοῦτον
οἶος ἄνευθ' ἄλλων, ἵνα μὴ τάχα πότμον ἐπίσπῃς,
Πηλείωνι δαμείς· ἐπεὶ ἦ πολὺ φέρτερός ἐστιν,
σχέτλιος· αἴθε θεοῖσι φίλος τοσσόνδε γένοιτο
ὅσσον ἐμοί· τάχα κέν ἑ κύνες καὶ γῦπες ἔδοιεν
κείμενον· ἦ κέ μοι αἰνὸν ἀπὸ πραπίδων ἄχος ἔλθοι·

24. Λαιψηρά, comme λαιψηρῶς : rapidement.

25. Ὁ γέρων, l'auguste vieillard.

27. Ὀπώρης, dans la saison des récoltes. L'astre dont il s'agit est Sirius, la canicule. La traduction *autumno* n'est donc point exacte, à moins qu'on ne prenne le mot *autumnus* dans son sens étymologique, et non dans son sens astronomique. Voyez la note V, 5.

29. Κύν' Ὠρίωνος. Antipater de Sidon lisait, en un seul mot, Κυνωρίωνος.

30-31. Λαμπρότατος.... Virgile, *Énéide*, X, 273 : « .... aut Sirius ardor : Ille sitim « morbosque ferens mortalibus ægris Nas- « citur, et lævo contristat lumine cælum. » Le mot *morbos* indique que Virgile prenait πυρετόν dans le sens de *fièvre*. Cette explication est celle d'Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἅπαξ ἐνταῦθα ὁ πυρετός· καὶ ὅτι πυρετὸν κυρίως λέγει, οὐχ, ὥς τινες δέχονται, τὴν διάκαυσιν τοῦ ἀέρος. Mais un mot qui ne se trouve qu'une seule fois dans Homère peut toujours être discuté. Les modernes traduisent πυρετόν par *æstum* (une chaleur excessive). Daremberg adopte cette interprétation.

32. Τοῦ, de lui : d'Achille.

34. Ἀνασχόμενος, sous-entendu χεῖρας : levant les mains.

38. Ἀνέρα τοῦτον. Priam montre du doigt Achille, dont il a aperçu au loin les armes étincelantes.

40-41. Ἐπειὴ πολὺ φέρτερος.... On met ordinairement un point après ἐστιν. Avec cette ponctuation, σχέτλιος, *le miserable!* est une véritable exclamation, et a la valeur d'une phrase entière. Avec notre ponctuation, c'est une simple épithète mise vivement en saillie.

42. Ἔδοιεν, *vulgo* ἔδονται. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἔδοιεν. Ancienne variante, ἔδοιντο.

43. Ἦ κέ μοι.... La phrase est ellipti-

ὅς μ' υἱῶν πολλῶν τε καὶ ἐσθλῶν εὖνιν ἔθηκεν,
κτείνων, καὶ περνὰς νήσων ἔπι τηλεδαπάων.
Καὶ γὰρ νῦν δύο παῖδε, Λυκάονα καὶ Πολύδωρον,
οὐ δύναμαι ἰδέειν, Τρώων εἰς ἄστυ ἀλέντων,
τούς μοι Λαοθόη τέκετο, κρείουσα γυναικῶν.
Ἀλλ' εἰ μὲν ζώουσι μετὰ στρατῷ, ἦ τ' ἂν ἔπειτα
χαλκοῦ τε χρυσοῦ τ' ἀπολυσόμεθ'· ἔστι γὰρ ἔνδον·
πολλὰ γὰρ ὤπασε παιδὶ γέρων ὀνομάκλυτος Ἄλτης.
Εἰ δ' ἤδη τεθνᾶσι καὶ εἰν Ἀΐδαο δόμοισιν,
ἄλγος ἐμῷ θυμῷ καὶ μητέρι, τοὶ τεκόμεσθα·
λαοῖσιν δ' ἄλλοισι μινυνθαδιώτερον ἄλγος
ἔσσεται, ἢν μὴ καὶ σὺ θάνῃς, Ἀχιλῆϊ δαμασθείς.
Ἀλλ' εἰσέρχεο τεῖχος, ἐμὸν τέκος, ὄφρα σαώσῃς
Τρῶας καὶ Τρῳὰς, μηδὲ μέγα κῦδος ὀρέξῃς
Πηλείδῃ, αὐτὸς δὲ φίλης αἰῶνος ἀμερθῇς.
Πρὸς δ' ἐμὲ τὸν δύστηνον ἔτι φρονέοντ' ἐλέησον,
δύσμορον, ὅν ῥα πατὴρ Κρονίδης ἐπὶ γήραος οὐδῷ

que, et suppose toute une proposition sous-entendue : s'il avait été dévoré par les chiens. *Alors, certes!* et le conditionnel répondrait à peu près au tour grec.

44. Εὖνιν, *orbum*, privé. *Scholies :* ἔρημον, χῆρον, ἐστερημένον. Selon Eustathe, c'est-à-dire selon les grammairiens grecs qu'il copie, εὖνις est pour ἕνις, de εἷς, et il signifie proprement, *seul*. Curtius ne donne rien sur εὖνις.

45. Περνάς, de πέρνημι : vendant. — Τηλεδαπάων. Ancienne variante, θηλυτεράων. Voyez la note XXI, 454.

46. Λυκάονα καὶ Πολύδωρον. Lycaon a été tué par Achille, XXI, 117; et Achille avait déjà tué auparavant Polydore, XX, 413.

48. Τούς. Ancienne variante, οὕς.

50. Χαλκοῦ τε χρυσοῦ τε, et pour de l'airain et pour de l'or : en donnant et de l'airain et de l'or. — Ἀπολυσόμεθ(α). Ancienne variante, ἀπολύσομεν.

51. Παιδί, à (sa) fille, c'est-à-dire à Laothoé, la mère de Lycaon et de Polydore. On voit que Laothoé était une épouse légitime, et non une simple concubine. — Plusieurs textes antiques donnaient παιδὶ φίλῃ au lieu de παιδὶ γέρων, ce qui ne change rien au sens. Didyme : αἱ ἀπὸ πόλεων, παιδὶ φίλῳ, ἀντὶ τοῦ παιδὶ γέρων. Le masculin φίλῳ, dans cette note, est évidemment un lapsus de copiste. — Ἄλτης. Voyez XXI, 85-87.

52. Καί, sous-entendu εἰσίν : et (s'ils) sont. On met ordinairement une virgule avant καί, ce qui a l'inconvénient de faire croire que Priam veut dire qu'il pleurera *jusque dans la mort*.

53. Ἄλγος, sous-entendu ἔσται. — Μητέρι, à la mère : à Laothoé; au cœur de Laothoé.

57. Τρῳάς, accusatif de Τρῳαί, synonyme de Τρωϊάδες : les Troyennes. Nous avons vu Τρῳαί, III, 384.

59. Πρὸς δ(έ), et de plus : et en outre. — Ἔτι φρονέοντ(α), encore pensant : encore vivant. Quelques-uns disent que la vraie leçon est εὔφρονέοντ(α) : *benevolum; amantem* (ton père qui t'aime). Mais la vulgate donne un argument plus fort. Par cela seul que Priam est vivant, le devoir d'Hector est de se conserver à son père.

60. Ἐπὶ γήραος οὐδῷ, sur le seuil de la vieillesse. Les Alexandrins entendaient,

αἴσῃ ἐν ἀργαλέῃ φθίσει, κακὰ πόλλ' ἐπιδόντα,
υἷάς τ' ὀλλυμένους ἑλκηθείσας τε θύγατρας,
καὶ θαλάμους κεραϊζομένους, καὶ νήπια τέκνα
βαλλόμενα προτὶ γαίῃ, ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι,
ἑλκομένας τε νυοὺς ὀλοῆς ὑπὸ χερσὶν Ἀχαιῶν.
Αὐτὸν δ' ἂν πύματόν με κύνες πρώτῃσι θύρῃσιν
ὠμησταὶ ἐρύουσιν, ἐπεί κέ τις ὀξέϊ χαλκῷ
τύψας, ἠὲ βαλὼν, ῥεθέων ἐκ θυμὸν ἕληται·
οὓς τρέφον ἐν μεγάροισι, τραπεζῆας θυραωροὺς,
οἵ κ' ἐμὸν αἷμα πιόντες, ἀλύσσοντες πέρι θυμῷ,

par cette expression, la vieillesse la plus avancée, la décrépitude. Le scholiaste B : ἐξόδῳ τοῦ βίου, ἐφ' ᾧ ἤδη ὁ βίος ἐπεραιώθη καὶ διεξελήλυθεν ἐξ αὐτοῦ. C'est le seuil sur lequel on a le pied, pour passer de la vieillesse à la mort. *Scholies :* ἐπὶ τῇ τοῦ γήρως ἐξόδῳ, ἐπὶ τῷ τέρματι. Quelques modernes repoussent cette interprétation, et prennent *seuil* dans le sens d'entrée. Alors Priam parlerait de sa vieillesse à peine commencée. Bothe : « Significa- « bitur igitur *cruda* Priami *senectus*, velut « Charontis. » Mais il y a un autre passage d'Homère, XXIV, 487, qui justifie l'interprétation des Alexandrins. C'est dans la prière adressée par Priam à Achille. Priam dit ἐπὶ γήραος οὐδῷ, à propos de Pélée et de lui-même. Or, Pélée est plus âgé que Phœnix, qui est tout à fait un vieillard. Voyez IX, 480-482. Et c'est pour apitoyer Achille, que Priam parle du seuil de la vieillesse. Il irait contre son but, s'il disait : « Ton père et moi, nous sommes encore verts. » Aussi caractérise-t-il le seuil dont il veut parler, en le qualifiant de ὀλοῷ. Cette épithète serait absolument fausse, s'il s'agissait de *cruda senectus*, et non de décrépitude. D'ailleurs, toutes les traditions poétiques font de Priam un vieillard parvenu en ce temps-là aux dernières limites de la vie.

62. Ἑλκηθείσας, *raptas*, entraînées (par le vainqueur) : devenues le jouet du vainqueur. Il s'agit de l'esclavage, et de pis encore. Voyez, VI, 465, la note sur ἑλκηθμοῖο.

65. Ἑλκομένας τε νυοὺς.... Bothe met ce vers entre crochets, comme inutile et mal placé : « Versus ταυτολόγος et male « cohærens cum superioribus. » Cependant ὑπὸ χερσὶν Ἀχαιῶν donne, ce semble, plus de précision, et par conséquent plus de force, à l'expression un peu vague, ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι. Priam doit nommer les Grecs. — Il paraît que le vers 65 manquait dans quelques anciens textes; car Plutarque, qui cite le passage dans la *Consolation à Apollonius* (*Morales*, p. 113, D), ne l'a point transcrit. Mais il est dans tous les manuscrits que nous connaissons, et il a été commenté par les Alexandrins. Aristarque trouvait même, dans le mot νυούς, un enchérissement véritable, puisque Hector devait y voir Andromaque. Eustathe : σημειοῦνται δὲ ἐνταῦθα οἱ παλαιοὶ, καὶ ὅτι νυοὺς ὁ γέρων εἰπὼν καὶ τὴν Ἀνδρομάχην συμπεριέλαβεν.

67. Ἐρύουσιν, *vulgo* ἐρύσσουσιν. Voyez la note XI, 454.

68. Ῥεθέων ἐκ.... ἕληται, c'est-à-dire ἐξέληται ῥεθέων : aura enlevé de (mon) corps. Voyez la note XVI, 856.

69. Θυραωρούς, *vulgo* πυλαωρούς. Aristarque rejetait πυλαωρούς, parce que Priam parle de ses chiens domestiques, des chiens qui gardaient sa propre porte. Or, πυλαωρούς signifierait, *gardiens des portes de la ville.* Hérodien maintenait la leçon d'Aristarque, et Eustathe dit lui-même : τὸ δὲ πυλαωροὺς, θυραωροὺς οἱ πλείονες γράφουσι, λέγοντες θύρας μὲν ἐπὶ οἴκου, πύλας δὲ ἐπὶ πόλεως λέγεσθαι. Lehrs conjecture qu'Aristarque avait dit, dans son commentaire, πύλαι ἐπὶ τείχους, et non πύλαι ἐπὶ πόλεως, parce que la porte du rempart des Grecs est nommée πύλαι, tout aussi bien qu'une porte de ville.

70. Πέρι, adverbe : *valde*, extraordinairement. Quelques-uns lisent περὶ θυμῷ (*in*

κείσοντ' ἐν προθύροισι. Νέῳ δέ τε πάντ' ἐπέοικεν,
Ἀρηϊκταμένῳ, δεδαϊγμένῳ ὀξέϊ χαλκῷ,
κεῖσθαι· πάντα δὲ καλὰ θανόντι περ, ὅττι φανήῃ·
ἀλλ' ὅτε δὴ πολιόν τε κάρη πολιόν τε γένειον,
αἰδῶ τ' αἰσχύνωσι κύνες κταμένοιο γέροντος,
τοῦτο δὴ οἴκτιστον πέλεται δειλοῖσι βροτοῖσιν.
Ἦ ῥ' ὁ γέρων, πολιὰς δ' ἄρ' ἀνὰ τρίχας ἕλκετο χερσὶν,
τίλλων ἐκ κεφαλῆς· οὐδ' Ἕκτορι θυμὸν ἔπειθεν.
Μήτηρ δ' αὖθ' ἑτέρωθεν ὀδύρετο δακρυχέουσα,
κόλπον ἀνιεμένη, ἑτέρηφι δὲ μαζὸν ἀνέσχεν·
καί μιν δακρυχέουσ' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ἕκτορ, τέκνον ἐμὸν, τάδε τ' αἴδεο, καί μ' ἐλέησον
αὐτήν· εἴποτέ τοι λαθικηδέα μαζὸν ἐπέσχον,

animo). Mais il vaut mieux voir ici une exaspération de la rage à laquelle les chiens seront en proie. On supposait que la chair humaine rend enragés les chiens qui en mangent. Eustathe : ἢ λυσσῶντες, ὅπερ τοῖς κατοικιδίοις συμβαίνει κυσὶν, ὅτε τοιούτου κορεσθῶσι κρέατος.

71. Κείσοντ(αι), *jacebunt*, se coucheront.

71-76. Νέῳ δέ τε πάντ' ἐπέοικεν,... Tyrtée s'est inspiré de ce passage, et l'a développé en dix vers à la fin de sa première élégie.

71. Πάντ(α) est dans le sens de πάντως : *omnino*, parfaitement. La plupart des éditions n'ont point de virgule après ἐπέοικεν. Alors πάντα signifie *omnia*, et κεῖσθαι est pour ἐν τῷ κεῖσθαι (quand il est gisant). Il est vrai que Tyrtée a dit, νέοισι δὲ πάντ' ἐπέοικεν, d'une façon générale : *tout sied bien aux jeunes*. Mais ici nous avons la maxime modifiée, dans la phrase même, par une application particulière, et nous devons rendre compte de κεῖσθαι. Il est tout naturel de le rapporter à ἐπέοικεν.

73. Φανήῃ, *vulgo* φανείη. *Scholies :* Ἀρίσταρχος φανήῃ, διὰ τῶν δύο η.

74-76. Ἀλλ' ὅτε δὴ πολιόν τε κάρη.... D'après la tradition des poëtes postérieurs à Homère, Priam est mort comme on le voit périr dans l'*Énéide*, II, 550-553, sous la main de Pyrrhus. C'est probablement sur ces prévisions funèbres du vieillard que repose cette tradition. Nulle part dans l'*Odyssée* il n'est question de la mort de Priam. Le seul passage de l'*Iliade* où l'on puisse voir que Priam ne survivra point à sa ville, c'est la prédiction de Neptune, XX, 302-308, sur l'avenir d'Énée et de sa race. La destruction de Priam et de tous les siens y est annoncée : Ἤδη γὰρ Πριάμου γενεὴν ἤχθηρε Κρονίων. Le fils d'Achille n'est, dans l'*Iliade*, qu'un enfant presque en bas âge. Voyez la note XIX, 326-333. Mais le Pyrrhus de l'*Odyssée* est un homme : il a pris et saccagé Troie; il a pu tuer Priam.

80. Κόλπον, la partie de la robe qui lui couvrait la poitrine. *Scholies :* ἐλέγετο δὲ κόλπος τὸ ἐπάνω τῆς ζώνης κόλπωμα τοῦ πέπλου. — Ἀνιεμένη, *laxans*, desserrant : ouvrant. La traduction *sinum denudans* donne le conséquent pour l'antécédent. C'est la même idée, mais ce ne sont pas les termes mêmes. — Il faut sous-entendre, *d'une main*, comme l'indique l'expression correspondante ἑτέρηφι δέ : *et de l'autre*.

83. Λαθικηδέα, qui fait oublier les peines : qui fait cesser les pleurs des enfants. — Ἐπέσχον, *præbui*, j'ai présenté. Quelques manuscrits anciens donnaient ἀνέσχον (*exserui*, j'ai tiré de ma robe), répétition impropre du verbe employé au vers 80. Eustathe : ἐπέσχον· οὕτω γὰρ δεῖ γράφειν, οὐ μὴν ἀνέσχον, ὥς τινα τῶν ἀντιγράφων βούλονται.

τῶν μνῆσαι, φίλε τέκνον, ἄμυνε δὲ δήϊον ἄνδρα,
τείχεος ἐντὸς ἐὼν, μηδὲ πρόμος ἵστασο τούτῳ·
σχέτλιος· εἴπερ γάρ σε κατακτάνῃ, οὔ σ' ἔτ' ἔγωγε
κλαύσομαι ἐν λεχέεσσι, φίλον θάλος, ὃν τέκον αὐτὴ,
οὐδ' ἄλοχος πολύδωρος· ἄνευθε δέ σε μέγα νῶϊν
Ἀργείων παρὰ νηυσὶ κύνες ταχέες κατέδονται.
Ὣς τώγε κλαίοντε προσαυδήτην φίλον υἱὸν,
πολλὰ λισσομένω· οὐδ' Ἕκτορι θυμὸν ἔπειθον·
ἀλλ' ὅγε μίμν' Ἀχιλῆα πελώριον ἆσσον ἰόντα.
Ὡς δὲ δράκων ἐπὶ χειῇ ὀρέστερος ἄνδρα μένῃσιν,
βεβρωκὼς κακὰ φάρμακ'· ἔδυ δέ τέ μιν χόλος αἰνός·
σμερδαλέον δὲ δέδορκεν, ἑλισσόμενος περὶ χειῇ·
ὣς Ἕκτωρ ἄσβεστον ἔχων μένος οὐχ ὑπεχώρει,
πύργῳ ἔπι προὔχοντι φαεινὴν ἀσπίδ' ἐρείσας.

85. Ἐών, *vulgo* ἰών. On peut défendre la vulgate ; car ἄμυνε va aussi bien avec *allant* qu'avec *étant*. Aristarque préférait la leçon ἐών.

86. Σχέτλιος. Quelques-uns mettent seulement une virgule après τούτῳ, et rapportent l'épithète σχέτλιος à Hector. Alors il faut la traduire par *téméraire*. Il est probable qu'Hécube répète le mot dont s'est servi Priam, vers 41, avec le même sens que lui a donné Priam, et que σχέτλιος est une injure à l'adresse d'Achille. Les Alexandrins n'etaient point d'accord sur l'interprétation, et l'on est parfaitement libre de ponctuer comme on veut.

87. Ἐν λεχέεσσι, (étendu) sur un lit (funèbre). Virgile, *Énéide*, IX, 486 : « .... nec te tua funere mater Produxi, « pressive oculos, aut vulnera lavi. » — Θάλος. Villoison, τέκος, correction byzantine. — Ὅν est au masculin, quoique θάλος soit du neutre. C'est l'accord en vertu de l'idée, comme dans φίλε τέκνον, vers 84.

88. Πολύδωρος, pour laquelle tu as donné des trésors. Voyez la note VI, 394. Homère dit plus bas, vers 471, qu'Hector n'avait obtenu Andromaque qu'au prix d'une dot considérable payée à son père : ἐπεὶ πόρε μυρία ἕδνα. — Ἄνευθε.... μέγα, *seorsum longe*, tout à fait loin.

90. Ὣς τώγε κλαίοντε.... On a vu à peu près le même vers, XI, 136.

91. Πολλά. La finale compte comme longue, ou à cause de son accent, ou plutôt par le redoublement de l'initiale de λισσομένω dans la prononciation.

93-94. Ὡς δὲ δράκων.... Virgile, *Énéide*, II, 471 : « Qualis ubi in lucem « coluber, mala gramina pastus.... » C'est au fils d'Achille que Virgile applique la comparaison empruntée à Homère.

93. Ὀρέστερος. Quelques-uns des textes antiques portaient ὀρέστερον, s'accordant avec ἄνδρα, et δοκεύῃ au lieu de μένῃσιν. Didyme : ἔνιαι δὲ τῶν κατὰ πόλεις, διὰ τοῦ ν ὀρέστερον. καὶ ἀντὶ τοῦ μένῃσιν, δοκεύῃ. Bekker, dans les *Scholies*, a changé δοκεύῃ en δοκεύοι, mais il a laissé δοκεύῃ dans son *Annotatio*.

95. Σμερδαλέον δὲ δέδορκεν. Lucrèce, IV, 34 : *acerba tuens*. Les anciens trouvaient, dans le mot δράκων lui-même, le sens de *voyant par excellence*, de serpent aux perçants regards. Didyme : δέδορκε, βλέπει· διὰ γὰρ τοῦτο καὶ δράκων εἴρηται, διὰ τὸ ὀξέως δεδορκέναι. Curtius rattache δράκων, comme δέρκομαι lui-même, à la racine δερκ, qui, d'après la grammaire comparative, contient l'idée de vue. — Ἑλισσόμενος περὶ χειῇ, c'est-à-dire περιελισσόμενος χειῇ. Voyez la note I, 117. *Scholies* : ἑλίσσει τὴν σπεῖραν περὶ τὴν χειάν.

97. Πύργῳ ἔπι προὔχοντι, contre une

Ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν·
Ὤ μοι ἐγὼν, εἰ μέν κε πύλας καὶ τείχεα δύω,
Πουλυδάμας μοι πρῶτος ἐλεγχείην ἀναθήσει·
ὅς μ' ἐκέλευε Τρωσὶ ποτὶ πτόλιν ἡγήσασθαι,
νύχθ' ὕπο τήνδ' ὀλοὴν, ὅτε τ' ὤρετο δῖος Ἀχιλλεύς.
Ἀλλ' ἐγὼ οὐ πιθόμην· ἦ τ' ἂν πολὺ κέρδιον ἦεν·
νῦν δ' ἐπεὶ ὤλεσα λαὸν ἀτασθαλίῃσιν ἐμῇσιν,
αἰδέομαι Τρῶας καὶ Τρῳάδας ἑλκεσιπέπλους,
μή ποτέ τις εἴπῃσι κακώτερος ἄλλος ἐμεῖο·
Ἕκτωρ ἧφι βίηφι πιθήσας ὤλεσε λαόν.
Ὣς ἐρέουσιν· ἐμοὶ δὲ τότ' ἂν πολὺ κέρδιον εἴη
ἄντην ἢ Ἀχιλῆα κατακτείναντα νέεσθαι,
ἠέ κεν αὐτὸν ὀλέσθαι ἐϋκλειῶς πρὸ πόληος.
Εἰ δέ κεν ἀσπίδα μὲν καταθείομαι ὀμφαλόεσσαν
καὶ κόρυθα βριαρὴν, δόρυ δὲ πρὸς τεῖχος ἐρείσας,
αὐτὸς ἰὼν Ἀχιλῆος ἀμύμονος ἀντίος ἔλθω,
καί οἱ ὑπόσχωμαι Ἑλένην καὶ κτήμαθ' ἅμ' αὐτῇ,
πάντα μάλ' ὅσσα τ' Ἀλέξανδρος κοίλῃς ἐνὶ νηυσὶν
ἠγάγετο Τροίηνδ', ἥτ' ἔπλετο νείκεος ἀρχὴ,
δωσέμεν Ἀτρείδῃσιν ἄγειν, ἅμα δ' ἀμφὶς Ἀχαιοῖς
ἄλλ' ἀποδάσσεσθαι, ὅσσα πτόλις ἥδε κέκευθεν·

tour en saillie : contre la partie saillante d'une tour, ou plutôt de la tour. Il s'agit de la tour de la porte Scée, sur la quelle se tenaient Priam et Hécube. Voyez plus bas, vers 137. Quelques-uns entendent, par πύργῳ προὔχοντι, un contrefort du rempart, un pilier boutant. Voyez XII, 259 et la note sur ce vers. La première explication est plus simple et préférable. Eustathe : ἐπὶ τῷ ἐξέχοντι μέρει τοῦ πύργου.

100. Πουλυδάμας μοι.... Ce vers a été cité plusieurs fois par les anciens, pour exprimer la crainte du blâme. Cicéron dit à Atticus, II, 5, ce qu'Hector se dit ici à lui-même. Son Polydamas est Caton, dont la voix est pour lui celle du peuple entier : « Cato ille noster, qui mihi unus est pro « centum millibus. » — Ἀναθήσει, infligera.

101. Ὅς μ' ἐκέλευε. Voyez XVIII, 254-283.

105. Αἰδέομαι Τρῶας.... Hector s'exprime de même, VI, 442.

108. Κέρδιον. Les anciennes récensions d'Antimachus, d'Aristote et autres donnaient κάλλιον. *Scholies :* αἱ κατὰ ἄνδρα, πολὺ κάλλιον. C'est ici un des deux seuls passages où ces récensions soient invoquées sous le titre de αἱ κατὰ ἄνδρα. Le second est au vers XXIII, 88.

109. Ἄντην, *contra*, guerrier contre guerrier : après une lutte décisive. — Κατακτείναντα. Ancienne variante, κατακτείναντι.

111. Εἰ δέ, mais si : mais supposons que ; mais il serait peut-être bon que. — Ὀμφαλόεσσαν. Le *Palimpseste syriaque :* ὅπλα τε πάντα.

117. Ἀμφίς, *seorsum*, à part (de cela) : outre les richesses enlevées avec Hélène.

118. Ἀποδάσσεσθαι, *vulgo* ἀποδάσσα-

Τρωσὶν δ' αὖ μετόπισθε γερούσιον ὅρκον ἕλωμαι
μήτι καταχρύψειν, ἀλλ' ἄνδιχα πάντα δάσασθαι
[κτῆσιν ὅσην πτολίεθρον ἐπήρατον ἐντὸς ἐέργει].
Ἀλλὰ τίη μοι ταῦτα φίλος διελέξατο θυμός;
Μή μιν ἐγὼ μὲν ἵκωμαι ἰών· ὁ δέ μ' οὐκ ἐλεήσει,
οὐδέ τί μ' αἰδέσεται, κτενέει δέ με, γυμνὸν ἐόντα,
αὔτως ὥστε γυναῖκα, ἐπεί κ' ἀπὸ τεύχεα δύω.
Οὐ μέν πως νῦν ἔστιν ἀπὸ δρυὸς οὐδ' ἀπὸ πέτρης
τῷ ὀαριζέμεναι, ἅτε παρθένος ἠΐθεός τε,
παρθένος ἠΐθεός τ' ὀαρίζετον ἀλλήλοιϊν.

σθαι. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἀλλ' ἀποδάσσεσθαι, διὰ τοῦ ε. — Il s'agit de aire deux parts de tous les trésors de Troie, et d'en donner une aux Grecs. Voyez XVIII, 511-512. La traduction *distributurum esse* n'est point exacte, puisqu'on ne leur remettrait qu'une moitié du tout. Le mot ἄνδιχα, vers 120, ne laisse aucun doute sur la pensée d'Hector. — Ὅσσα. Ancienne variante, ὅσα τε.

119. Γερούσιον ὅρκον, un serment prononcé par les anciens du peuple : un serment aussi solennel que possible, et qui ne puisse être taxé d'assurance légère. — Ἕλωμαι. Ancienne variante, ὀμοῦμαι.

121. Κτῆσιν ὅσην.... Ce vers n'est point dans le manuscrit de Venise. Il est inutile ici, car il ne fait que répéter ce qui est au vers 118; mais il est parfaitement à sa place, XVIII, 511, d'où on l'a transporté à cause sans doute de ἄνδιχα πάντα δάσασθαι, qu'il y commente. Ici, nous n'avons nul besoin du commentaire, l'explication ayant été donnée à l'avance.

123. Μή, *ne*, dans le sens de *vereor ne :* je crains que; je crains de. — Ἵκωμαι ἰών, *adeam supplex*, d'aller implorer. Aristarque : ἵκωμαι νῦν ἀντὶ τοῦ ἱκετεύσω.

126. Ἀπὸ δρυὸς οὐδ' ἀπὸ πέτρης, du haut d'un chêne ni du haut d'un rocher. Cette expression signifie évidemment : sans avoir rien à craindre; dans une sécurité parfaite. Wolf : « Securi ab insidiis tutique sedent, qui in editiori loco constituti, velut in arbore seu rupe, sermones inter se conferunt. Ductum hoc esse « ex antiquissimorum morum et rudioris « vitæ generis simplicitate, facile intelligitur. » On ne peut pas dire que la locution d'Homère soit un proverbe, puisqu'il n'y en a pas un second exemple dans tout ce que nous connaissons des écrits des Grecs. Le περὶ δρῦν ἢ περὶ πέτρην d'Hésiode (*Théogonie*, vers 35) n'a rien de commun avec ceci; et quand Homère dit, *Odyssée*, XIX, 163, Οὐ γὰρ ἀπὸ δρυός ἐσσι παλαιφάτου οὐδ' ἀπὸ πέτρης, il rappelle bien un proverbe (παλαιφάτου), mais un proverbe qui signifie : « Les hommes ont un père et une mère. » Ici, il est question de tout autre chose.

127. Τῷ ὀαριζέμεναι, *cum hoc confabulari*, de causer agréablement avec Achille.

128. Παρθένος ἠΐθεος τ(ε). Aristarque : ἡ διπλῆ πρὸς τὴν ἐπανάληψιν, ὅτι πυκνῶς ἐν Ἰλιάδι. Ce vers, commenté par Aristarque; ce vers, admiré chez les anciens, et cité dans leurs livres comme un des plus heureux exemples d'épanalepse ou de reprise qu'il y ait, n'a pas trouvé grâce devant quelques modernes. Bothe le met entre crochets, et lui inflige cette note : « Versus ineptissimus, nec ferendus. » Il dit que les scholiastes et Macrobe font rire les savants par les sottises qu'ils ont débitées à propos de cette ineptie : « Risum « eruditis debent scholiastæ et Macro- « bius. » C'est ici une question de goût, par conséquent une question libre; et l'opinion de Bothe, celle de Wolf même, celle de tous les savants qu'on pourrait alléguer, n'ont que la valeur d'une opinion, et ne prouvent rien contre l'impression naïve du premier venu sachant lire et comprenant les mots d'Homère. Voyez l'épanalepse

Βέλτερον αὖτ' ἔριδι ξυνελαυνέμεν· ὅττι τάχιστα
εἴδομεν ὁπποτέρῳ κεν Ὀλύμπιος εὖχος ὀρέξῃ.
Ὣς ὥρμαινε μένων· ὁ δέ οἱ σχεδὸν ἦλθεν Ἀχιλλεύς,
ἶσος Ἐνυαλίῳ, κορυθάϊκι πτολεμιστῇ,
σείων Πηλιάδα μελίην κατὰ δεξιὸν ὦμον,
δεινήν· ἀμφὶ δὲ χαλκὸς ἐλάμπετο, εἴκελος αὐγῇ
ἢ πυρὸς αἰθομένου, ἢ ἠελίου ἀνιόντος.
Ἕκτορα δ', ὡς ἐνόησεν, ἕλε τρόμος· οὐδ' ἄρ' ἔτ' ἔτλη
αὖθι μένειν, ὀπίσω δὲ πύλας λίπε, βῆ δὲ φοβηθείς.
Πηλείδης δ' ἐπόρουσε ποσὶ κραιπνοῖσι πεποιθώς.
Ἠΰτε κίρκος ὄρεσφιν, ἐλαφρότατος πετεηνῶν,
ῥηϊδίως οἴμησε μετὰ τρήρωνα πέλειαν·
ἡ δέ θ' ὕπαιθα φοβεῖται· ὁ δ' ἐγγύθεν, ὀξὺ λεληκὼς,
ταρφέ' ἐπαΐσσει, ἑλέειν τέ ἑ θυμὸς ἀνώγει·
ὣς ἄρ' ὅγ' ἐμμεμαὼς ἰθὺς πέτετο· τρέσε δ' Ἕκτωρ
τεῖχος ὕπο Τρώων, λαιψηρὰ δὲ γούνατ' ἐνώμα.
Οἱ δὲ παρὰ σκοπιὴν καὶ ἐρινεὸν ἠνεμόεντα,

XX, 371-372. Celle-là est plus fortement motivée que celle ci; mais celle-ci me paraît tout aussi plausible. J'ajoute qu'elle termine harmonieusement la phrase, qui tomberait sèchement et brusquement sur ἠΐθεός τε.

129. Βέλτερον.... Quelques-uns mettent le point en haut à la fin du vers; d'autres écrivent ὄφρα τάχιστα, suivant la formule habituelle. — Ξυνελαυνέμεν, d'engager le combat.

130. Εἴδομεν est au subjonctif, pour εἴδωμεν.

134. Χαλκός. Ancienne variante, χαλκῷ. — L'armure d'Achille n'était pas toute d'airain, mais elle était surtout d'airain.

136. Ὡς ἐνόησεν, sous-entendu Ἀχιλλέα : dès qu'il vit Achille.

137. Ὀπίσω, *a tergo*, derrière (lui). — Πύλας. Il s'agit de la porte Scée, sur laquelle étaient Priam et Hécube. — Βῆ δὲ φοβηθείς. Didyme : ἀντὶ τοῦ, φεύγων ἀπέβη. Virgile fait fuir Turnus devant Énée, comme Hector fuit devant Achille. Voyez *Énéide*, XII, 742-765. Mais toutes les circonstances diffèrent, ou à peu près; et il n'y a de commun que l'idée générale et le résultat.

141. Ὕπαιθα, en avant, selon l'interprétation d'Aristarque. L'expression ἰθὺς πέτετο, vers 143, ne permet pas de traduire : *obliquement*, de côté. Eustathe, qui donne d'abord εἰς πλάγιον, est bien forcé de convenir que ἐπὶ τοὔμπροσθεν est ici la seule explication exacte. Voyez la note XXI, 255.

143. Τρέσε, *fugit*, prit la fuite : avait pris la fuite.

144. Τεῖχος ὕπο Τρώων, sous le mur des Troyens : sous les remparts d'Ilion. — Λαιψηρά est l'épithète de γούνατα, et non point, comme au vers 24, un adverbe; mais il vaut pourtant mieux traduire comme s'il y avait un adverbe. Il s'agit de la rapidité de la course, et non des qualités du jarret.

145. Σκοπιὴν καὶ ἐρινεόν, le poste d'observation et le figuier sauvage, c'est-à-dire la colline des figuiers sauvages. Voyez la note VI, 433. Cette colline était à peu de distance des remparts, à peu près au nord-ouest, à droite de la porte Scée quand

τείχεος αἰὲν ὑπὲκ, κατ' ἀμαξιτὸν ἐσσεύοντο·
κρουνὼ δ' ἵκανον καλλιρρόω, ἔνθα τε πηγαὶ
δοιαὶ ἀναΐσσουσι Σκαμάνδρου δινήεντος.
Ἡ μὲν γάρ θ' ὕδατι λιαρῷ ῥέει, ἀμφὶ δὲ καπνὸς

on venait de la plaine, à gauche de la porte Scée quand on sortait de la ville. C'est de ce côté que le rempart était le plus faible, comme Andromaque le fait remarquer à Hector, VI, 433-434. Il était donc naturel d'avoir habituellement sur la colline des sentinelles prêtes à donner l'alarme à l'approche des ennemis. Eustathe : διὸ καὶ σκοπιὰ ἦν ἐκεῖ, ἐπὶ ἀναγκαίᾳ φυλακῇ τοῦ τείχους. De là l'expression σκοπιήν.

146. Κατ' ἀμαξιτόν, en suivant la route des voitures : en suivant le chemin public. *Scholies :* ἀμαξιτόν, ἀμαξήλατον ὁδόν. C'est le chemin qui menait aux lavoirs, et que fréquentaient ou qu'avaient fréquenté les charrettes des laveuses, les ἅμαξαι du genre de celle de Nausicaa, au chant VI de l'*Odyssée*, vers 72-73. Il va être question des lavoirs.

147. Κρούνω, (vers) les deux fontaines. Ces deux fontaines étaient situées entre le φηγός de la porte Scée, la colline des figuiers sauvages et le tumulus de Myrine, autrement dit la Batiée. Voyez le Plan de Nicolaïdès.

147-148. Πηγαὶ δοιαὶ.... Σκαμάνδρου, deux sources venant du Scamandre. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι λείπει πρόθεσις, ἢ ἐκ, ἢ ἀπό· ἐκ Σκαμάνδρου γάρ, ἢ ἀπό. Nicolaïdès : « Les habitants de la Troade croyaient que les deux sources situées devant Ilion, au fond de la plaine, venaient du Scamandre, qui coule derrière la ville du côté sud-est; supposition qui d'ailleurs en elle-même n'a rien d'improbable. C'est ainsi qu'Alexandre de Skepsis explique l'expression homérique, en disant que l'eau des Deux-Sources vient du Scamandre par une infiltration souterraine. Encore aujourd'hui, cette croyance existe parmi les paysans qui labourent les terres environnantes. Il y en a même qui prétendent connaître un endroit, où l'on entend le bruit de l'eau qui descend vers les Deux-Sources. » — Ceux qui voient, dans πηγαὶ δοιαὶ Σκαμάνδρου, *les deux sources du Scamandre*, se mettent en contradiction avec tous les récits d'Homère. Alors le Scamandre n'est plus qu'un petit ruisseau paisible, de deux lieues de cours; et tout ce qu'Homère a dit du Scamandre, il faudrait l'entendre du Simoïs. Le ruisseau des Deux-Sources est insignifiant, comparé à la rivière où il se jette avant d'arriver à la mer. Si ce ruisseau était le Scamandre, on ne comprend même pas que la rivière, à son embouchure, eût porté le nom de Scamandre. Elle se serait nommée Simoïs. Le Scamandre d'Homère, le vrai Scamandre, est un fleuve torrentueux, qui descend des sommets de l'Ida, contourne à l'est et au sud les collines de Pergame et d'Ilion, reçoit à sa droite, d'un côté de la plaine, le Simoïs, puis coupe la plaine en deux; puis, après avoir coulé parallèlement au ruisseau des Deux-Sources, il le reçoit à sa droite, et se perd un peu plus bas dans la mer, au pied du cap Sigée. La seule façon tolérable de traduire πηγαὶ δοιαὶ Σκαμάνδρου, si l'on rejette l'explication traditionnelle, c'est de mettre : *deux sources dont l'eau va au Scamandre.* Choiseul-Gouffier, qu'on cite à propos de ce passage, n'a écrit sur le Scamandre que des choses de pure fantaisie, et absolument insoutenables, à moins qu'on ne fasse abstraction du texte d'Homère.

149-159. Ἡ μὲν γάρ θ' ὕδατι λιαρῷ ῥέει,... Aujourd'hui, il n'y a aucune différence appréciable entre la température des deux sources, dont l'une était jadis chaude et fumante et l'autre froide. Un tremblement de terre, une petite déviation dans la direction souterraine de l'eau, suffisent pour expliquer un changement de ce genre. Cependant les deux sources présentent un phénomène naturel qui pourrait faire croire que rien n'a changé d'une façon notable : « Pendant l'été, dit Nicolaïdès, l'eau de ces deux sources est très-fraiche; l'hiver, au contraire, quand il fait très-froid, elles sont couvertes d'une vapeur, comme si l'eau bouillait. » Homère, vaguement renseigné, aurait fait une antithèse poétique, au lieu de peindre exactement les choses. Mais tout semble prouver, par la précision des détails, que le poëte représente ici ce qu'il a vu, ce qu'il sait par lui-même. Le chemin public dont il a

γίγνεται ἐξ αὐτῆς, ὡσεὶ πυρὸς αἰθομένοιο·
ἡ δ' ἑτέρη θέρεϊ προρέει εἰκυῖα χαλάζῃ,
ἢ χιόνι ψυχρῇ, ἢ ἐξ ὕδατος κρυστάλλῳ.
Ἔνθα δ' ἐπ' αὐτάων πλυνοὶ εὐρέες ἐγγὺς ἔασιν
καλοί, λαΐνεοι, ὅθι εἵματα σιγαλόεντα
πλύνεσκον Τρώων ἄλοχοι καλαί τε θύγατρες,
τὸ πρὶν ἐπ' εἰρήνης, πρὶν ἐλθεῖν υἷας Ἀχαιῶν.
Τῇ ῥα παραδραμέτην, φεύγων, ὁ δ' ὄπισθε διώκων·
πρόσθε μὲν ἐσθλὸς ἔφευγε, δίωκε δέ μιν μέγ' ἀμείνων
καρπαλίμως· ἐπεὶ οὐχ ἱερήϊον οὐδὲ βοείην
ἀρνύσθην, ἅ τε ποσσὶν ἀέθλια γίγνεται ἀνδρῶν,
ἀλλὰ περὶ ψυχῆς θέον Ἕκτορος ἱπποδάμοιο.
Ὡς δ' ὅτ' ἀεθλοφόροι περὶ τέρματα μώνυχες ἵπποι
ῥίμφα μάλα τρωχῶσι· τὸ δὲ μέγα κεῖται ἄεθλον,
ἢ τρίπος, ἠὲ γυνή, ἀνδρὸς κατατεθνηῶτος·
ὣς τὼ τρὶς Πριάμοιο πόλιν περιδινηθήτην
καρπαλίμοισι πόδεσσι· θεοὶ δέ τε πάντες ὁρῶντο.
Τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·

parlé est encore aujourd'hui praticable aux voitures, et les lavoirs qu'il va décrire n'ont pas changé d'usage. Nicolaïdès dit qu'on voit les femmes du village de Bounarbachi laver le linge dans des espèces de cuvettes de marbre ou de pierre grisâtre, qui sont là près des sources. Admettons donc et la source froide et la source chaude.

152. Ἐξ ὕδατος κρυστάλλῳ, à la glace qui se forme de l'eau, c'est-à-dire simplement : à la glace.

157. Παραδραμέτην, *prætercurrerunt*. Ils ne font que passer près des deux fontaines. — Φεύγων, sous-entendu ὁ μέν (l'un, Hector).

158-159. Πρόσθε μὲν.... Entre ces deux vers, quelques anciens en mettaient un autre, qu'Aristarque qualifie avec raison de l'épithète εὐτελής (sans valeur) : Φεῦγ' υἱὸς Πριάμοιο, δίωκε δὲ δῖος Ἀχιλλεύς.

159. Ἱερήϊον, une victime : un animal vivant destiné à être offert en sacrifice par le vainqueur, et à fournir au banquet par lequel il célébrerait sa victoire. — Βοείην, une peau de bœuf. On a vu les Grecs, VII, 474, se servir de cuirs (ῥινοῖς) pour les échanges. On peut dire que les peaux, corroyées ou non, étaient la principale monnaie des temps héroïques. Homère dit *une peau de bœuf*, comme nous dirions telle ou telle somme d'argent. Quelques anciens entendaient βοείην au figuré : *un bouclier*; mais Aristarque l'entend au propre (βύρσαν), et c'est l'interprétation qui prévalait.

160. Ἀρνύσθην, ils entreprenaient l'un et l'autre de conquérir.

161. Περὶ ψυχῆς (au sujet de la vie) équivaut à ἀέθλιον ἔχοντε ψυχήν, ayant pour enjeu la vie.

164. Ἀνδρὸς κατατεθνηῶτος, un homme étant mort, c'est-à-dire dans les jeux en l'honneur d'un mort. Aristarque note ici que les jeux funèbres sont les seuls que connaisse Homère : οὐκ οἶδε γὰρ ἄλλους ἢ τοὺς ἐπιταφίους ἀγῶνας Ὅμηρος.

165-166. Τρὶς.... πόλιν περιδινηθήτην.... πόδεσσι. Il n'y a pas deux manières possibles d'entendre la phrase. Ho-

Ὢ πόποι, ἦ φίλον ἄνδρα διωκόμενον περὶ τεῖχος
ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶμαι· ἐμὸν δ' ὀλοφύρεται ἦτορ
Ἕκτορος, ὅς μοι πολλὰ βοῶν ἐπὶ μηρί' ἔκηεν,
Ἴδης ἐν κορυφῇσι πολυπτύχου, ἄλλοτε δ' αὖτε
ἐν πόλει ἀκροτάτῃ· νῦν αὖτέ ἑ δῖος Ἀχιλλεὺς
ἄστυ πέρι Πριάμοιο ποσὶν ταχέεσσι διώκει.
Ἀλλ' ἄγετε, φράζεσθε, θεοί, καὶ μητιάασθε
ἠέ μιν ἐκ θανάτοιο σαώσομεν, ἠέ μιν ἤδη
Πηλείδῃ Ἀχιλῆϊ δαμάσσομεν, ἐσθλὸν ἐόντα.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Ὦ πάτερ ἀργικέραυνε, κελαινεφές, οἷον ἔειπες.
Ἄνδρα θνητὸν ἐόντα, πάλαι πεπρωμένον αἴσῃ,

mère dit que les deux héros, semblables à des chevaux de course tournant dans une lice, ont fait trois fois en courant le tour d'Ilion. Il commente même quatre fois sa phrase : vers 168, vers 173, vers 230, vers 251. Cependant la plupart des modernes ont voulu que πόλιν περιδινηθήτην signifiât : *passèrent et repassèrent rapidement devant la ville.* Les deux héros n'auraient fait, suivant eux, qu'une course de quelques minutes au pied des remparts. Ils donnent pour raison, qu'Homère n'a pas pu dire une absurdité, et qu'il est absurde d'imaginer Achille et Hector faisant trois fois le tour de la ville. Mais les collines qui portaient Ilion et Pergame n'ont qu'une étendue fort médiocre, et la ville était petite plutôt que grande. Nicolaïdès dit avoir mis environ une heure, en marchant d'un pas modéré, pour faire le tour des collines. Il estime que la longueur du parcours ne doit pas dépasser de beaucoup cinq mille mètres. Ainsi Homère a supposé qu'Hector et Achille avaient fait trois lieues environ, et couru peut-être moins d'une heure. Il n'y a point là de grossière invraisemblance. Quand même Ilion aurait été l'immense ville qu'on se figure à tort, nous sommes ici avec le ποδώκης, le héros agile par excellence; et celui qu'il poursuit est assisté d'un dieu qui excite sa vigueur, comme dit Homère au vers 204, et qui l'empêche de se laisser atteindre. Homère aurait bien le droit, en plein merveilleux, de supposer une course merveilleuse. Mais il s'est tenu dans les bornes du possible et de la stricte vraisemblance. Faire le tour d'Ilion était chose si facile, qu'Achille dit à ses soldats, vers 381, de tourner les remparts, pour voir s'il y aurait moyen de faire une attaque de vive force et d'enlever la ville d'assaut : ἀμφὶ πόλιν σὺν τεύχεσι πειρηθῶμεν.

168. Περὶ τεῖχος. Voyez la note précédente. — Ancienne variante, περὶ ἄστυ.

170. Ἕκτορος, génitif causal : au sujet d'Hector.

171. Ἴδης. Jupiter avait un autel sur le Gargare, une des trois cimes de l'Ida. Voyez VIII, 47-48. Cet autel était entouré d'un terrain sacré (τέμενος), et c'est là surtout que les Troyens faisaient leurs sacrifices solennels.

172. Ἐν πόλει ἀκροτάτῃ, dans l'acropole : dans Pergame. La citadelle contenait les temples des dieux, au moins les principaux. On a vu, VI, 297, les femmes troyennes monter à la citadelle, pour porter à Minerve une offrande et des prières.

173. Ἄστυ πέρι. Quand même on pourrait admettre pour περιδινηθήτην un sens de convention, ici il faudrait bien traduire : *autour de la ville.* Il est vrai qu'on aurait la ressource de changer le texte, et d'écrire : ἄστυ πάρα. Mais le remède serait pire que le mal, si mal il y a.

175. Ἠέ... ἠέ, *aut... aut*, dans le sens de *utrum... an.*

179-181. Ἄνδρα θνητὸν ἐόντα,.... Voyez XVI, 441-443 et la note sur le deuxième vers.

ἀψ ἐθέλεις θανάτοιο δυσηχέος ἐξαναλῦσαι;
Ἕρδ'· ἀτὰρ οὔ τοι πάντες ἐπαινέομεν θεοὶ ἄλλοι.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Θάρσει, Τριτογένεια, φίλον τέκος· οὔ νύ τι θυμῷ
πρόφρονι μυθέομαι· ἐθέλω δέ τοι ἤπιος εἶναι·
ἔρξον ὅπη δή τοι νόος ἔπλετο, μηδέ τ' ἐρώει.
Ὣς εἰπὼν ὤτρυνε πάρος μεμαυῖαν Ἀθήνην·
βῆ δὲ κατ' Οὐλύμποιο καρήνων ἀΐξασα.
Ἕκτορα δ' ἀσπερχὲς κλονέων ἔφεπ' ὠκὺς Ἀχιλλεύς.
Ὡς δ' ὅτε νεβρὸν ὄρεσφι κύων ἐλάφοιο δίηται,
ὄρσας ἐξ εὐνῆς, διά τ' ἄγκεα καὶ διὰ βήσσας·
τὸν δ' εἴπερ τε λάθησι καταπτήξας ὑπὸ θάμνῳ,
ἀλλά τ' ἀνιχνεύων θέει ἔμπεδον, ὄφρα κεν εὕρῃ·
ὣς Ἕκτωρ οὐ λῆθε ποδώκεα Πηλείωνα.
Ὁσσάκι δ' ὁρμήσειε πυλάων Δαρδανιάων
ἀντίον ἀΐξασθαι, ἐϋδμήτους ὑπὸ πύργους,
εἴ πώς οἱ καθύπερθεν ἀλάλκοιεν βελέεσσιν·
τοσσάκι μιν προπάροιθεν ἀποστρέψασκε παραφθὰς
πρὸς πεδίον· αὐτὸς δὲ ποτὶ πτόλιος πέτετ' αἰεί.
Ὡς δ' ἐν ὀνείρῳ οὐ δύναται φεύγοντα διώκειν·

182-184. Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος.... Voyez VIII, 38-40 et les notes sur ces trois vers. Quelques anciens regardaient les vers 182-184 comme une répétition vicieuse, et les taxaient ici d'obscurité. Porphyre : ὁ νοῦς ἀσαφής, ὅντινα ἀγνοήσαντες ἠθέτησαν τὰ ἔπη. Dans le manuscrit de Venise, il n'y a point d'obels, mais des astérisques seulement.

185. Τοι pour σοι : à toi. — Μηδέ τ' ἐρώει, et ne t'esquive point : et agis avec vigueur. La traduction vulgaire, *neu cessa*, affaiblit la pensée. Didyme : ἐρώει· ὑποχώρει, ἐνδίδου.

186-887. Ὣς εἰπὼν.... Voyez IV, 73-74 et la note sur le premier de ces deux vers.

189. Νεβρὸν.... ἐλάφοιο, un faon de biche.

191-193. Τὸν δ' εἴπερ.... La comparaison ne porte que sur le fait de la poursuite. Hector ne s'est point caché. *Scholies :* ἡ παραβολὴ πρὸς τὴν δίωξιν μόνον.

194. Πυλάων Δαρδανιάων, *ad portas Dardanias*, vers les portes Dardaniennes, c'est-à-dire vers la porte Scée. Voyez la note V, 789.

196. Ἀλάλκοιεν a pour sujet les Troyens, les soldats en armes sur la tour. Hector une fois au pied de la tour, Achille n'eût pu s'approcher de lui que sous une grêle de traits. Voilà pourquoi Achille faisait tous ses efforts pour l'éloigner des remparts.

197. Ἀποστρέψασκε. Ancienne variante, παρατρέψασκε.

198. Ποτὶ πτόλιος (*versus urbem*, du côté de la ville) n'est pas dit d'une manière absolue, mais relativement à Hector. Achille ne s'expose point aux traits ou aux flèches ; mais il se tient le plus près qu'il peut de la ville. Bothe : « Interiore gyro « semper currebat Achilles, Hector exte- « riore. »

199-201. Ὡς δ' ἐν ὀνείρῳ.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise.

οὔτ' ἄρ' ὁ τὸν δύναται ὑποφεύγειν, οὔθ' ὁ διώκειν·
ὣς ὁ τὸν οὐ δύνατο μάρψαι ποσὶν, οὐδ' ὃς ἀλύξαι.
Πῶς δέ κεν Ἕκτωρ Κῆρας ὑπεξέφερεν θανάτοιο,
εἰ μή οἱ πύματόν τε καὶ ὕστατον ἤντετ' Ἀπόλλων
ἐγγύθεν, ὅς οἱ ἐπῶρσε μένος λαιψηρά τε γοῦνα;
Λαοῖσιν δ' ἀνένευε καρήατι δῖος Ἀχιλλεὺς,
οὐδ' ἔα ἱέμεναι ἐπὶ Ἕκτορι πικρὰ βέλεμνα,
μή τις κῦδος ἄροιτο βαλὼν, ὁ δὲ δεύτερος ἔλθοι.
Ἀλλ' ὅτε δὴ τὸ τέταρτον ἐπὶ κρουνοὺς ἀφίκοντο,
καὶ τότε δὴ χρύσεια πατὴρ ἐτίταινε τάλαντα·
ἐν δ' ἐτίθει δύο κῆρε τανηλεγέος θανάτοιο,
τὴν μὲν Ἀχιλλῆος, τὴν δ' Ἕκτορος ἱπποδάμοιο·
ἕλκε δὲ μέσσα λαβών· ῥέπε δ' Ἕκτορος αἴσιμον ἦμαρ,

Aristarque trouve que la comparaison manque de noblesse, et qu'elle contredit celle des vers 162-164 : ἀθετοῦνται στίχοι τρεῖς, ὅτι καὶ τῇ κατασκευῇ καὶ τῷ νοήματι εὐτελεῖς· καὶ γὰρ ἀπραξίαν δρόμου.... σημαίνουσιν, ἐναντίως τῷ, ὡς δέ τ' ἀεθλοφόροι. C'est là une logique bien rigoureuse, et une délicatesse trop raffinée. Virgile n'etait pas, ce me semble, du même avis qu'Aristarque. Ce qui est certain, c'est que le poëte romain a tiré des deux vers 199-200 la matière d'un admirable développement, *Énéide*, XII, 908-912 : « Ac velut in somnis oculos, ubi languida pressit Nocte quies, nequicquam « avidos extendere cursus Velle videmur, « et in mediis conatibus ægri Succidi-« mus, etc. » — 199. Οὐ δύναται, on ne peut. L'ellipse de τις n'est pas rare, même en prose. Quelques-uns sous-entendent, ὁ διώκων. Mais cette hypothèse est inutile.

200. Οὔτ' ἄρ' ὁ τὸν.... Ce vers commente et précise le sens du vers précédent.

201. Ὁ, c'est Achille; τόν, c'est Hector. Ancienne variante, ὥς ῥα τόν.

202-204. Πῶς δέ κεν Ἕκτωρ.... Achille n'avait point son pareil pour l'agilité; et pourtant Hector lui échappe, et lui échappe en décrivant un cercle de plus grand rayon que celui qu'Achille décrit. C'est ce phénomène extraordinaire qui motive l'explication donnée par le poëte.

202. Ὑπεξέφερεν, *vulgo* ὑπεξέφυγεν. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ὑπεξέφερεν. Au fond, l'idée est la même; car Homère ne dirait κεν ὑπεξέφυγεν que pour le temps qu'a duré la course, ce qui revient tout à fait à κεν ὑπεξέφερεν : *distulisset*, aurait retardé.

203. Πύματόν τε καὶ ὕστατον équivaut au superlatif de l'un ou de l'autre de ces deux superlatifs : la toute dernière fois; au troisième et dernier tour.

205. Λαοῖσιν, aux soldats (de l'armée grecque). Quelques anciens écrivaient, ἄλλοισιν : aux autres; aux Grecs qui étaient près de là.

208. Τὸ τέταρτον. Avant de commencer les trois tours, Hector et Achille *étaient arrivés* aux deux sources pour la première fois; la fin du troisième tour les y amenait donc pour la quatrième fois.

209-212. Καὶ τότε δή.... Voyez VIII, 69-72 et les notes sur ces quatre vers. Virgile, *Énéide*, XII, 725 : « Jupiter ipse « duas æquato examine lances Sustinet, « et fata imponit diversa duorum, Quem « damnet labor, et quo vergat pondere le-« tum. » — Zoïle se moquait de ce récit, et demandait de quelle espèce pouvaient bien être ces sorts, assis ou debout dans des plateaux de balance : ποδαπαὶ γὰρ αἱ μοῖραι, ἐν ταῖς πλάστιγξι καθήμεναι ἢ ἑστηκυῖαι;

211. Ἱπποδάμοιο. Ancienne variante, ἀνδροφόνοιο.

212. Μέσσα. Chrysippe le stoïcien rem-

ᾤχετο δ' εἰς Ἀΐδαο· λίπεν δέ ἑ Φοῖβος Ἀπόλλων.
Πηλείωνα δ' ἵκανε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Νῦν δὴ νῶΐ γ' ἔολπα, Διῒ φίλε, φαίδιμ' Ἀχιλλεῦ,
οἴσεσθαι μέγα κῦδος Ἀχαιοῖσι προτὶ νῆας,
Ἕκτορα δῃώσαντε, μάχης ἆτόν περ ἐόντα.
Οὔ οἱ νῦν ἔτι γ' ἔστι πεφυγμένον ἄμμε γενέσθαι,
οὐδ' εἴ κεν μάλα πολλὰ πάθοι ἑκάεργος Ἀπόλλων,
προπροκυλινδόμενος πατρὸς Διὸς αἰγιόχοιο.
Ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν στῆθι καὶ ἄμπνυε· τόνδε δ' ἐγώ τοι
οἰχομένη πεπιθήσω ἐναντίβιον μαχέσασθαι.
Ὣς φάτ' Ἀθηναίη· ὁ δ' ἐπείθετο, χαῖρε δὲ θυμῷ·
στῆ δ' ἄρ' ἐπὶ μελίης χαλκογλώχινος ἐρεισθείς.
Ἡ δ' ἄρα τὸν μὲν ἔλειπε, κιχήσατο δ' Ἕκτορα δῖον,
Δηΐφόβῳ εἰκυῖα δέμας καὶ ἀτειρέα φωνήν·
ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ἠθεῖ', ἦ μάλα δή σε βιάζεται ὠκὺς Ἀχιλλεὺς,
ἄστυ πέρι Πριάμοιο ποσὶν ταχέεσσι διώκων·
ἀλλ' ἄγε δὴ στέωμεν, καὶ ἀλεξώμεσθα μένοντες.
Τὴν δ' αὖτε προσέειπε μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Δηΐφοβ', ἦ μέν μοι τὸ πάρος πολὺ φίλτατος ἦσθα
γνωτῶν, οὓς Ἑκάβη ἠδὲ Πρίαμος τέκε παῖδας·

plaçait cet adjectif par un substantif, ῥῦμα, qui était, selon lui, le mot propre pour désigner la partie de la balance que saisit Jupiter. Le scholiaste de Pierre Victorius : Χρύσιππος ῥῦμα γράφει· τὴν γὰρ ῥοπὴν τοῦ ζυγοῦ ῥύμην καλεῖσθαι.

213. Ὤχετο.... Bothe : « Merito mi« rantur viri docti sublimitatem verborum « ᾤχετο δ' εἰς Ἀΐδαο, et terribile illud « λίπεν δέ ἑ Φοῖβος Ἀπολλων, quo ac« tum esse de Hectore sentimus. » — Le verbe ᾤχετο a pour sujet, comme ῥέπε, ἦμαρ αἴσιμον Ἕκτορος.

216. Νῶΐ γ(ε). Zénodote, νῶϊν. Mais νῶϊν ne saurait être, selon Aristarque, autre chose qu'un génitif ou un datif.

219. Πεφυγμένον ἄμμε γενέσθαι équivaut à φυγεῖν ἡμᾶς : *effugisse nos*, nous avoir échappé ; nous échapper. *Scholies :* ἀδύνατον, φησὶν, ἐστὶν αὐτῷ διαφυγεῖν ἡμᾶς. — Au lieu de ἄμμε, quelques anciens lisaient, ἄμμι.

220. Πάθοι, *laboret*, se donnerait du mal.

221. Προπροκυλινδόμενος dit plus que προκυλινδόμενος, et la duplication de πρό n'est point un artifice de versification. Eustathe note avec raison que ce mot marque l'insistance du suppliant : τὸ δὲ προπροκυλινδόμενος τὸ ἐπίμονον τῆς ἱκεσίας δηλοῖ, διὰ τῶν δύο προθέσεων.

230. Ἄστυ πέρι. Voyez plus haut la note du vers 173, et surtout celle des vers 165-166.

231. Ἀλλ' ἄγε δή.... Voyez XI, 348 et la note sur ce vers.

234. Γνωτῶν, des frères. — Τέκε s'ac-

νῦν δ' ἔτι καὶ μᾶλλον νοέω φρεσὶ τιμήσασθαι,
ὃς ἔτλης ἐμεῦ εἵνεκ', ἐπεὶ ἴδες ὀφθαλμοῖσιν,
τείχεος ἐξελθεῖν, ἄλλοι δ' ἔντοσθε μένουσιν.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Ἠθεῖ', ἦ μὲν πολλὰ πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ
λίσσονθ' ἑξείης γουνούμενοι, ἀμφὶ δ' ἑταῖροι,
αὖθι μένειν· τοῖον γὰρ ὑποτρομέουσιν ἅπαντες·
ἀλλ' ἐμὸς ἔνδοθι θυμὸς ἐτείρετο πένθεϊ λυγρῷ.
Νῦν δ' ἰθὺς μεμαῶτε μαχώμεθα, μηδέ τι δούρων
ἔστω φειδωλή, ἵνα εἴδομεν εἴ κεν Ἀχιλλεὺς
νῶϊ κατακτείνας ἔναρα βροτόεντα φέρηται
νῆας ἔπι γλαφυράς, ἦ κεν σῷ δουρὶ δαμήῃ.
Ὣς φαμένη, καὶ κερδοσύνῃ ἡγήσατ' Ἀθήνη.
Οἱ δ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
τὸν πρότερος προσέειπε μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Οὔ σ' ἔτι, Πηλέος υἱέ, φοβήσομαι, ὡς τὸ πάρος περ
τρὶς περὶ ἄστυ μέγα Πριάμου δίον, οὐδέ ποτ' ἔτλην
μεῖναι ἐπερχόμενον· νῦν αὖτέ με θυμὸς ἀνῆκεν
στήμεναι ἀντία σεῖο· ἕλοιμί κεν, ἦ κεν ἁλοίην.

corde avec Πρίαμος, et il est sous-entendu avec Ἑκάβη. Il équivaut à ἔτεκον.

236-237. Ὃς ἔτλης ἐμεῦ.... Construisez : ὃς ἔτλης ἐξελθεῖν τείχεος, ἕνεκα ἐμεῦ.

236. Ἴδες, tu as vu (ce qui se passait) : tu m'a vu poursuivi par Achille.

240. Λίσσον(το), priaient.

241. Τοῖον, adverbe : *adeo*, tellement.

244. Εἴδομεν est au subjonctif, pour εἰδῶμεν.

247. Ὣς φαμένη,... Littéralement : ayant ainsi parlé, de plus Minerve par ruse marcha devant; c'est-à-dire : non-seulement Minerve trompa Hector par ses paroles, mais elle acheva de lui faire illusion, en marchant la première contre Achille. On a vu Minerve, IV, 86-104, jouer avec Pandarus un rôle qui n'est pas beaucoup plus glorieux. — Au lieu de κερδοσύνῃ, quelques anciens lisaient κερδοσύνῃς, datif pluriel.

249. Τόν, lui : Achille.

250. Φοβήσομαι, je fuirai.

251. Τρίς, trois fois. Aristarque fait observer que ce mot n'est point en contradiction avec le τὸ τέταρτον (pour la quatrième fois) du vers 208, puisque τὸ τέταρτον n'indique que la fin du troisième tour : τὸ δὲ τέταρτον ἕως τῶν κρουνῶν ἐλθόντες, οὐκ ἔτι περιῆλθον τὴν πόλιν. — Περὶ ἄστυ. Voyez plus haut les notes des vers 165-166, 173 et 230. — Δίον. Aristarque l'expliquait, *j'ai été poursuivi* : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ δίον, ἐδιώχθην. Alors ce serait le verbe δίω intransitif, dans le sens de δίομαι. D'autres expliquaient δίον par ἔδεισα, et l'entendaient : *je me suis sauvé par peur*. Même en rattachant δίον à δείδω, comme on y rattache δίε, il faut simplement traduire, *fugi* (j'ai fui), et rien de plus. — Plusieurs textes antiques donnaient, δίες (tu as poursuivi). Cette leçon est approuvée par le scholiaste A : καὶ οὕτως εἶχον αἱ χαριέστεραι.

252. Ἀνῆκεν, *impulit*, a poussé.

Ἀλλ' ἄγε δεῦρο θεοὺς ἐπιδώμεθα· τοὶ γὰρ ἄριστοι
μάρτυροι ἔσσονται καὶ ἐπίσκοποι ἁρμονιάων·
οὐ γὰρ ἐγώ σ' ἔκπαγλον ἀεικιῶ, αἴ κεν ἐμοὶ Ζεὺς
δώῃ καμμονίην, σὴν δὲ ψυχὴν ἀφέλωμαι·
ἀλλ' ἐπεὶ ἄρ κέ σε συλήσω κλυτὰ τεύχε', Ἀχιλλεῦ,
νεκρὸν Ἀχαιοῖσιν δώσω πάλιν· ὣς δὲ σὺ ῥέζειν.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Ἕκτορ, μή μοι, ἄλαστε, συνημοσύνας ἀγόρευε.
Ὡς οὐκ ἔστι λέουσι καὶ ἀνδράσιν ὅρκια πιστὰ,
οὐδὲ λύκοι τε καὶ ἄρνες ὁμόφρονα θυμὸν ἔχουσιν,
ἀλλὰ κακὰ φρονέουσι διαμπερὲς ἀλλήλοισιν·
ὣς οὐκ ἔστ' ἐμὲ καὶ σὲ φιλήμεναι, οὔτε τι νῶϊν
ὅρκια ἔσσονται, πρίν γ' ἢ ἕτερόν γε πεσόντα
αἵματος ἆσαι Ἄρηα, ταλαύρινον πολεμιστήν.
Παντοίης ἀρετῆς μιμνήσκεο· νῦν σε μάλα χρὴ

254. Ἐπιδώμεθα, donnons-nous à ce sujet : prenons pour témoins. Le mot μάρτυροι du vers suivant ne laisse guère de doute sur le sens de ce verbe. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἐπιμαρτυρώμεθα. Eustathe : ἐπιδώμεθα· ὅπερ ἀλλαχοῦ σαφέστερον φράζων φησὶ, θεοὶ δ' ἐπιμάρτυροι ἔστων. Quelques-uns rattachaient ἐπιδώμεθα à ἰδεῖν : ayons les yeux levés vers (les dieux). *Scholies :* εἰς οὐρανὸν ἀποβλέψωμεν, οὗ εἰσὶν οἱ θεοί. — Au lieu de ἐπιδώμεθα· τοί, quelques anciens lisaient ἐπιδώσομεθ'· οἱ.

256. Ἔκπαγλον ἀεικιῶ, *immaniter deturpabo.* On se rappelle qu'Hector avait projeté de couper la tête de Patrocle, et de donner son corps aux chiens. Il promet de respecter le cadavre d'Achille.

257. Καμμονίην, une résistance victorieuse : la victoire qui s'acquiert par une résolution vigoureuse et opiniâtre. Quelques anciens prenaient καμμονίη pour une victoire quelconque. L'étymologie montre qu'il y a une nuance; et le mot ne se trouve que dans les cas où il s'agit d'une lutte de pied ferme. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι καμμονίη νίκη οὐ καθολικῶς, ἀλλὰ ἡ ἐκ καταμονῆς· διὸ ἐπὶ τῶν μονομαχούντων καὶ πυκτευόντων τίθησιν, ἐπὶ δὲ δρομέων οὐκέτι.

259. Ὣς δὲ σὺ ῥέζειν, et toi faire de même : et toi fais-en autant; et toi, si tu es vainqueur, ne mutile point mon cadavre. Hector, après ce qu'il vient de dire, n'a pas besoin de s'exprimer avec plus de précision. Il évite ainsi, comme dit Eustathe, de prononcer à propos de lui-même des paroles de mauvais augure : ἅπερ ἐσίγησεν Ἕκτωρ, ὡς μηδὲ νῦν εἰπεῖν τι δύσφημον ἐθέλων περὶ ἑαυτοῦ.

261. Ἄλαστε, toi que je ne puis oublier : toi qui as fait des choses dont je ne puis perdre le souvenir; toi qui m'es exécrable à jamais. *Scholies :* ἀλάθητε, δεινὰ καὶ ἀνεπίληστα εἰργασμένε. Achille se confirme dans sa haine, par le souvenir de la mort de Patrocle. — Συνημοσύνας (*pacta*, des engagements) correspond au mot ἁρμονιάων, dont Hector s'est servi.

263-265. Οὐδὲ λύκοι τε καὶ ἄρνες.... Horace, *Épodes*, IV, 1 : « Lupis et agnis « quanta sortito obtigit, Tecum mihi dis« cordia est. »

266-267. Πρίν γ' ἢ ἕτερόν γε.... Voyez V, 288-289 et les notes sur ces deux vers.

268. Παντοίης ἀρετῆς, *omnigenæ virtutis,* de tous les moyens par lesquels on peut montrer son courage. Hector a décrit lui-même, VII, 238-241, ce qu'il savait faire comme guerrier.

αἰχμητήν τ' ἔμεναι καὶ θαρσαλέον πολεμιστήν.
Οὔ τοι ἔτ' ἔσθ' ὑπάλυξις· ἄφαρ δέ σε Παλλὰς Ἀθήνη
ἔγχει ἐμῷ δαμάᾳ· νῦν δ' ἀθρόα πάντ' ἀποτίσεις
κήδε' ἐμῶν ἑτάρων, οὓς ἔκτανες ἔγχεϊ θύων.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμπεπαλὼν προΐει δολιχόσκιον ἔγχος.
Καὶ τὸ μὲν ἄντα ἰδὼν ἠλεύατο φαίδιμος Ἕκτωρ·
ἕζετο γὰρ προϊδών· τὸ δ' ὑπέρπτατο χάλκεον ἔγχος,
ἐν γαίῃ δ' ἐπάγη· ἀνὰ δ' ἥρπασε Παλλὰς Ἀθήνη,
ἂψ δ' Ἀχιλῆϊ δίδου, λάθε δ' Ἕκτορα, ποιμένα λαῶν.
Ἕκτωρ δὲ προσέειπεν ἀμύμονα Πηλείωνα·
Ἤμβροτες, οὐδ' ἄρα πώ τι, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ,
ἐκ Διὸς ἠείδης τὸν ἐμὸν μόρον· ἤτοι ἔφης γε·
ἀλλά τις ἀρτιεπὴς καὶ ἐπίκλοπος ἔπλεο μύθων,
ὄφρα σ' ὑποδδείσας μένεος ἀλκῆς τε λάθωμαι.
Οὐ μέν μοι φεύγοντι μεταφρένῳ ἐν δόρυ πήξεις,
ἀλλ' ἰθὺς μεμαῶτι διὰ στήθεσφιν ἔλασσον,
εἴ τοι ἔδωκε θεός· νῦν αὖτ' ἐμὸν ἔγχος ἄλευαι
χάλκεον, ὡς δή μιν σῷ ἐν χροῒ πᾶν κομίσαιο.
Καί κεν ἐλαφρότερος πόλεμος Τρώεσσι γένοιτο,

269. Αἰχμητήν τ' ἔμεναι.... Diomède a dit ce vers à propos d'Hector, V, 602.

275. Ἕζετο γὰρ.... Virgile traduit littéralement ce vers, *Énéide*, X, 522 : « Ille « astu subit, ac tremebunda supervolat « hasta. » *Astu subit* (se baisse adroitement) explique très-bien ἕζετο : *subsedit*, s'affaissa; perdit une partie de sa taille ; se fit tout petit.

277. Ἂψ δ' Ἀχιλῆϊ δίδου. Virgile, *Énéide*, XII, 785 : « ....fratrique ensem « dea Daunia reddit. »

279. Ἤμβροτες, tu as manqué ton coup. Voyez la note V, 287.

280. Ἠείδης pour ᾔδης : *noveras*, tu connaissais; tu savais. — Ἔφης, sous-entendu εἰδέναι. Achille l'a dit, vers 270-271, en disant qu'Hector va périr sous sa lance, et par le fait de Minerve.

281. Ἀρτιεπής, habile à parler. Ce mot est ici dans un sens défavorable. *Scholies :* σημειοῦται δὲ Ἀρίσταρχος ὅτι οὐκ ἐπὶ ἐπαίνου τὸ ἀρτιεπής. Voici la note même d'Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐκ ἐν ἐπαίνῳ τὸ ἀρτιεπὴς κατὰ τοὐναντίον τῷ ἀμετροεπὴς (II, 212), ἀλλὰ ὁ λάλος καὶ ὁ ἀπηρτισμένον παραλογιζόμενος τὸ δόρυ. La fin de cette note (καὶ ὁ ἀπηρτισμένον....) est altérée, et n'offre plus aucun sens; mais l'essentiel subsiste. J'ajoute qu'Aristarque a pu traduire ἀρτιεπής par λάλος (bavard), sans pour cela contester qu'Hésiode ait loué les Muses (*Théogonie*, vers 29) en les nommant ἀρτιέπειαι. Les mots ἐπίκλοπος μύθων déterminent ici le sens du mot ἀρτιεπής, et montrent qu'Achille n'est qu'un *hâbleur* aux yeux d'Hector, si bien arrangées, si bien ajustées (ἄρτια) que soient ses paroles. Nous dirions nous-mêmes, en bonne comme en mauvaise part : *arrangeur de mots*.

282. Λάθωμαι. Le *Palimpseste syriaque :* λαθοίμην.

286. Κομίσαιο, puisses-tu emporter! puisses-tu recevoir!

σεῖο καταφθιμένοιο· σὺ γάρ σφισι πῆμα μέγιστον.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμπεπαλὼν προΐει δολιχόσκιον ἔγχος,
καὶ βάλε Πηλείδαο μέσον σάκος, οὐδ' ἀφάμαρτεν·
τῆλε δ' ἀπεπλάγχθη σάκεος δόρυ. Χώσατο δ' Ἕκτωρ,
ὅττι ῥά οἱ βέλος ὠκὺ ἐτώσιον ἔκφυγε χειρός·
στῆ δὲ κατηφήσας, οὐδ' ἄλλ' ἔχε μείλινον ἔγχος.
Δηΐφοβον δ' ἐκάλει λευκάσπιδα, μακρὸν ἀΰσας·
ᾔτεέ μιν δόρυ μακρόν· ὁ δ' οὔτι οἱ ἐγγύθεν ἦεν.
Ἕκτωρ δ' ἔγνω ᾗσιν ἐνὶ φρεσί, φώνησέν τε·
Ὢ πόποι, ἦ μάλα δή με θεοὶ θάνατόνδε κάλεσσαν·
Δηΐφοβον γὰρ ἔγωγ' ἐφάμην ἥρωα παρεῖναι·
ἀλλ' ὁ μὲν ἐν τείχει, ἐμὲ δ' ἐξαπάτησεν Ἀθήνη.
Νῦν δὲ δὴ ἐγγύθι μοι θάνατος κακός, οὐδέ τ' ἄνευθεν,
οὐδ' ἀλέη· ἦ γάρ ῥα πάλαι τόγε φίλτερον ἦεν
Ζηνί τε καὶ Διὸς υἱεῖ, Ἑκηβόλῳ, οἵ με πάρος γε
πρόφρονες εἰρύατο· νῦν αὖτέ με Μοῖρα κιχάνει.
Μὴ μὰν ἀσπουδί γε καὶ ἀκλειῶς ἀπολοίμην,
ἀλλὰ μέγα ῥέξας τι καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι.

291. Ἀπεπλάγχθη σάκεος, rebondit hors du bouclier. Si l'on conserve les vers XX, 269-272, ceci est un nouveau miracle, comme celui qui a remis Achille en possession de sa lance. Quand Minerve n'était pas là, le bouclier a été percé, par la lance d'Énée, jusqu'à la troisième plaque de métal. Cependant on peut, à la rigueur, admettre le fait comme naturel.

293. Κατηφήσας, ayant les yeux baissés : tout honteux de sa déconvenue.

294. Ἐκάλει. Éditions des villes, ἐβόα. — Λευκάσπιδα, ayant un bouclier blanc. Apollonius prend le mot au propre. Eustathe et d'autres entendent *blanc* dans le sens de *brillant*. Au reste, c'est la seule fois que cette épithète se trouve dans les vers d'Homère.

296. Ἔγνω, comprit. Hector sait dès ce moment ce qui lui est réservé.

298. Ἐφάμην, je pensais : j'étais convaincu.

299. Ἐμὲ δ' ἐξαπάτησεν Ἀθήνη. Achille a dit qu'Hector serait frappé par Minerve; Hector attribue donc naturellement à Minerve l'illusion dont il vient d'être victime.

301. Οὐδ' ἀλέη, et (il n'y a) pas moyen de fuir. — Τόγε, cela, c'est-à-dire le fait de pouvoir échapper dans la lutte. *Scholies* : τοῦτο τὸ ἀλέειν πάροιθε θεοῖς φίλτερον ἦν, ἀλλὰ νῦν οὐκ ἔστι φίλτερον. On voit qu'il n'est pas question d'une décision prise *depuis longtemps* contre Hector, et que πάλαι signifie simplement *olim*, autrefois, par opposition à aujourd'hui; νῦν, vers 303. Il y a opposition, et non concordance, entre les deux parties de la phrase. L'ancienne bienveillance des dieux est mise en contraste avec le triomphe de l'aveugle destinée.

304. Μὴ μὰν.... ἀπολοίμην, *haud tamen perierim*, je ne veux pourtant point périr.

305. Μέγα.... τι, une grande chose : un grand exploit.—Καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι. Voyez II, 119 et III, 287. Voyez aussi *Odyssée*, XI, 76; XXI, 255 et XXIV, 433. Hector espère que ses hauts faits seront chantés par les aèdes. — Ce vers et le précé-

Ὣς ἄρα φωνήσας εἰρύσσατο φάσγανον ὀξὺ,
τό οἱ ὑπὸ λαπάρην τέτατο μέγα τε στιβαρόν τε·
οἴμησεν δὲ ἀλεὶς, ὥστ' αἰετὸς ὑψιπετήεις,
ὅστ' εἶσιν πεδίονδε διὰ νεφέων ἐρεβεννῶν,
ἁρπάξων ἢ ἄρν' ἀμαλὴν, ἢ πτῶκα λαγωόν·
ὣς Ἕκτωρ οἴμησε, τινάσσων φάσγανον ὀξύ.
Ὡρμήθη δ' Ἀχιλεὺς, μένεος δ' ἐμπλήσατο θυμὸν
ἀγρίου· πρόσθεν δὲ σάκος στέρνοιο κάλυψεν
καλὸν, δαιδάλεον, κόρυθι δ' ἐπένευε φαεινῇ,
τετραφάλῳ· καλαὶ δὲ περισσείοντο ἔθειραι
χρύσεαι, ἃς Ἥφαιστος ἵει λόφον ἀμφὶ θαμειάς.
Οἷος δ' ἀστὴρ εἶσι μετ' ἀστράσι, νυκτὸς ἀμολγῷ,
Ἕσπερος, ὃς κάλλιστος ἐν οὐρανῷ ἵσταται ἀστήρ·
ὣς αἰχμῆς ἀπέλαμπ' εὐήκεος, ἣν ἄρ' Ἀχιλλεὺς
πάλλεν δεξιτερῇ, φρονέων κακὸν Ἕκτορι δίῳ,
εἰσορόων χρόα καλὸν, ὅπη εἴξειε μάλιστα.
Τοῦ δὲ καὶ ἄλλο τόσον μὲν ἔχε χρόα χάλκεα τεύχη,

dent ont été souvent cités et commentés par les auteurs anciens. On en aperçoit aussi trace dans plusieurs passages de Virgile; mais ce ne sont pas des imitations. Voyez *Énéide*, II, 670; IX, 186; XII, 678-679.

307. Τό οἱ. C'est ici un vers acéphale dans toute la force du terme. Même en admettant le digamma, τό resterait toujours bref, et le premier pied serait toujours un ïambe.

308. Ἀλείς, *collectus*, après s'être ramassé. Je traduis l'expression οἴμησεν ἀλείς : il se ramassa sur lui-même, et prit son élan. Une fois l'élan pris, Hector n'est plus ramassé sur lui-même; car Homère le compare à un aigle qui fond du haut des nues sur la proie qu'il aperçoit dans la plaine. L'aigle allonge son corps. Le guerrier s'est même si mal mis à l'abri sous son bouclier, qu'Achille lui voit la gorge.

310. Ἀμαλήν, équivalent poétique de ἁπαλήν : tendre. Quelques anciens entendaient : μαλλωτήν, à l'épaisse toison. Alors ἀμαλήν serait pour ἀμαλλήν, de ἀ augmentatif et μαλλός (toison). — Πτῶκα est ici le qualificatif de λαγωόν. Ailleurs nous avons vu πτώξ, XVII, 676, désignant le lièvre lui-même. — Macrobe rapproche la comparaison d'Homère de celle de Virgile, *Énéide*, IX, 563-566 ; mais elles ne se ressemblent que par quelques mots.

313. Ἀγρίου. L'accent suffit pour expliquer l'allongement de la pénultième, ici comme dans beaucoup d'autres passages. — Σάκος.... κάλυψεν, il étendit (son) bouclier comme un abri.

315. Καλαί. Quelques anciens lisaient δειναί, leçon qui a été préférée par Bothe, comme plus énergique que la vulgate, et comme mieux concordante avec les passages analogues, notamment avec les vers fameux, VI, 469-470.

317-318. Ἕσπερος,... Virgile, *Énéide*, VIII, 589 : « Qualis ubi Oceani perfusus « Lucifer unda, Quem Venus ante alios « astrorum diligit ignes, Extulit os sacrum « cælo. »

319. Ἀπέλαμπ(ε), (cela) brillait : un éclat s'échappait.

321 Εἴξειε, sous-entendu χρώς (la peau, le corps).

322. Τοῦ δὲ καὶ ἄλλο.... Construisez : τεύχη δὲ χάλκεα καὶ ἔχε χρόα τοῦ ἄλλο μὲν τόσον, *arma autem ænea etiam te-*

καλά, τὰ Πατρόκλοιο βίην ἐνάριξε κατακτάς·
φαίνετο δ', ᾗ κληῖδες ἀπ' ὤμων αὐχέν' ἔχουσιν,
λαυκανίην, ἵνα τε ψυχῆς ὤκιστος ὄλεθρος·
τῇ ῥ' ἐπὶ οἷ μεμαῶτ' ἔλασ' ἔγχεϊ δῖος Ἀχιλλεύς·
ἀντικρὺ δ' ἁπαλοῖο δι' αὐχένος ἤλυθ' ἀκωκή·
οὐδ' ἄρ' ἀπ' ἀσφάραγον μελίη τάμε χαλκοβάρεια,
ὄφρα τί μιν προτιείποι ἀμειβόμενος ἐπέεσσιν.
Ἤριπε δ' ἐν κονίῃς· ὁ δ' ἐπεύξατο δῖος Ἀχιλλεύς·
Ἕκτορ, ἀτάρ που ἔφης, Πατροκλῆ' ἐξεναρίζων,
σῶς ἔσσεσθ', ἐμὲ δ' οὐδὲν ὀπίζεο, νόσφιν ἐόντα,
νήπιε· τοῖο δ' ἄνευθεν ἀοσσητὴρ μέγ' ἀμείνων

gebant corpus illius, quod quidem ad ceteras partes pertinebat, hoc tantum. Le mot τόσον signifie *tout autant*, ni plus ni moins. Tout était couvert, excepté le point qui va être décrit à la phrase suivante. Celui-ci était à jour : φαίνετο, se montrait à l'œil. Aristarque : τὸ μὲν ἄλλο σῶμα καθώπλιστο· γυμνὸν δὲ μόνον διεφαίνετο ἀπὸ τῶν ὤμων ἐπὶ τὸν αὐχένα.

324. Κληῖδες, les clavicules. Voyez la note VIII, 325 sur κληΐς.

325. Λαυκανίην. Daremberg : « Λαυκανίη, comme λαιμός, a deux significations, celle de *gosier* ou *œsophage*, et celle de région extérieure du cou. Cette région est nettement déterminée par un passage de l'*Iliade* (XXII, 324-325) où il est dit qu'elle se trouve au point de jonction des deux clavicules. C'est bien la *région sus-sternale* ou *fossette jugulaire*, là où l'on égorge les animaux. Cette région est en effet désignée comme très dangereuse par Homère, qui a reconnu aussi qu'elle est en rapport direct avec la trachée-artère. » Voyez plus loin la note du vers 328. — Ἵνα τε ψυχῆς ὤκιστος ὄλεθρος, là où précisément la perte de l'existence (est) la plus rapide : là où une blessure cause incontinent la mort.

328. Ἀσφάραγον, la trachée-artère. Daremberg pense que la trachée-artère a été nommée ἀσφάραγος parce qu'elle monte, comme une sorte de tige, du poumon vers le cou. Cette explication suppose qu'il y a identité entre ἀσφάραγος et ἀσπάραγος. Elle suppose aussi, dans ceux qui ont fait le mot, des connaissances anatomiques qu'ils n'avaient probablement pas. Homère distingue nettement le larynx du pharynx. Cela est déjà bien remarquable, quand on voit d'autres poëtes grecs les confondre, et faire descendre la boisson par la trachée-artère. Mais ἀσφάραγος et ἀσπάραγος sont deux mots distincts; et l'écriture attique ἀσφάραγος, pour dire *asperge*, n'est qu'un accident fortuit, sans rapport avec l'étymologie. Curtius rattache ἀσφάραγος et φάρυγξ lui-même à σφάραγος et σφαραγέω (bruire, siffler, souffler), et ἀσπάραγος à σπαργάω ou σπαργέω, identique au latin *turgeo*, et qui contient une idée de croissance.

329. Ὄφρα τί μιν.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Les raffinés d'Alexandrie trouvaient ce vers ridicule : ἀθετεῖται, ὅτι γελοῖος, εἰ ἡ μελία ἐπετήδευσε μὴ ἀποτεμεῖν τὴν ἀσφάραγον. Le vers 329 n'est que naïf. En appliquant à la rigueur le principe d'athétèse que suppose ce jugement, on tomberait dans toutes les extravagances de Zoïle. — Ὄφρα, afin que : pour qu'il fût possible que. La lance d'Achille est censée avoir une intention. Elle veut qu'Hector puisse encore parler. Elle ne lui coupe point la trachée-artère, *afin qu*'il adresse à Achille, avant de mourir, les discours qu'Achille doit entendre. Le poëte met ainsi en action, et sous nos yeux mêmes, le décret du destin. On a vu, XI, 574 et ailleurs, des traits, des lances, qui *desirent* se repaître du corps de celui à qui sont destinés leurs coups. Logiquement, cela est absurde; pour l'imagination, c'est la vérité même.

νηυσὶν ἐπὶ γλαφυρῇσιν ἐγὼ μετόπισθε λελείμμην,
ὅς τοι γούνατ' ἔλυσα. Σὲ μὲν κύνες ἠδ' οἰωνοὶ
ἑλκήσουσ' ἀϊκῶς, τὸν δὲ κτεριοῦσιν Ἀχαιοί.
Τὸν δ' ὀλιγοδρανέων προσέφη κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Λίσσομ' ὑπὲρ ψυχῆς καὶ γούνων, σῶν τε τοκήων,
μή με ἔα παρὰ νηυσὶ κύνας καταδάψαι Ἀχαιῶν·
ἀλλὰ σὺ μὲν χαλκόν τε ἅλις χρυσόν τε δέδεξο,
δῶρα, τά τοι δώσουσι πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ·
σῶμα δὲ οἴκαδ' ἐμὸν δόμεναι πάλιν, ὄφρα πυρός με
Τρῶες καὶ Τρώων ἄλοχοι λελάχωσι θανόντα.
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Μή με, κύον, γούνων γουνάζεο, μηδὲ τοκήων·
αἲ γάρ πως αὐτόν με μένος καὶ θυμὸς ἀνείη
ὤμ' ἀποταμνόμενον κρέα ἔδμεναι, οἷά μ' ἔοργας·
ὡς οὐκ ἔσθ' ὃς σῆς γε κύνας κεφαλῆς ἀπαλάλκοι,
οὐδ' εἴ κεν δεκάκις τε καὶ εἰκοσινήριτ' ἄποινα
στήσωσ' ἐνθάδ' ἄγοντες, ὑπόσχωνται δὲ καὶ ἄλλα·

336. Ἀϊκῶς pour ἀεικῶς : *turpiter*, ignominieusement.

338. Ὑπὲρ ψυχῆς, par (ton) souffle de vie : par ton existence.

342-343. Σῶμα δὲ.... Voyez VII, 79-80 et les notes sur ces deux vers. Ici, δόμεναι est pour la seconde personne de l'impératif. Virgile, *Éneide*, XII, 935 : « Et me, « seu corpus spoliatum lumine mavis, Redde « meis. »

344. Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδών. Ancienne variante, τὸν δ' ἀπαμειβόμενος.

345. Γούνων γουνάζεο, *per genua supplex precare.* On a vu, XI, 362, γουνάζομαι mis simplement pour λίσσομαι.

346. Αἲ γάρ πως.... Achille regrette, pour ainsi dire, d'être trop civilisé. Il voudrait avoir des instincts et des goûts d'anthropophage. — Ἀνείη, *stimularet*, excitât à : poussât à.

347. Ὤμ' ἀποταμνόμενον.... Jupiter reproche à Minerve, IV, 35, de vouloir *devorer crus* Priam et ses enfants; mais ce n'est qu'une image hyperbolique. Hécube souhaite, XXIV, 212-213, de pouvoir *manger le foie* du meurtrier d'Hector. D'après la tradition, Tydée avait dévoré la cervelle de Ménalippe. Achille parle le langage de la passion violente, telle qu'elle aimait à s'exprimer, dans un temps où l'on ne raffinait point sur les sentiments. — Οἷά μ' ἔοργας, *qualia in me fecisti*, c'est-à-dire *quum talia in me feceris :* pour m'avoir fait des choses si indignes; pour m'avoir fait souffrir des maux si cruels; vu les maux affreux que j'ai endurés de toi.

349. Εἰκοσινήριτ(α), qui en vaudrait vingt : qui serait vingt fois plus grande. Il faut entendre l'adverbe δεκάκις dans le sens d'un adjectif, à cause de l'adjectif dont il est suivi : *dix fois plus grande.* En français même, il y a des licences analogues. Les chiffres que nous joignons aux noms des souverains comptent pour des adjectifs. On pourrait même dire, à la façon d'Homère : « Je fais ceci pour *la sept ou huitième* fois. » Théocrite, *Syracusaines*, vers 129, a fait encore mieux qu'Homère; car il met l'adjectif en tête, et l'averbe le dernier : Ὀκτωκαιδεκέτης ἢ ἐννεακαίδεχ' ὁ γαμβρός.

350. Στήσωσ(ι), *appenderint*, auraient pesé : pèseraient. Voyez la note XIII, 175.

οὐδ' εἴ κεν σ' αὐτὸν χρυσῷ ἐρύσασθαι ἀνώγοι
Δαρδανίδης Πρίαμος· οὐδ' ὧς σέγε πότνια μήτηρ
ἐνθεμένη λεχέεσσι γοήσεται, ὃν τέκεν αὐτή,
ἀλλὰ κύνες τε καὶ οἰωνοὶ κατὰ πάντα δάσονται.
Τὸν δὲ καταθνήσκων προσέφη κορυθαίολος Ἕκτωρ·
Ἦ σ' εὖ γιγνώσκων προτιόσσομαι, οὐδ' ἄρ' ἔμελλον
πείσειν· ἦ γὰρ σοίγε σιδήρεος ἐν φρεσὶ θυμός.
Φράζεο νῦν, μή τοί τι θεῶν μήνιμα γένωμαι,
ἤματι τῷ, ὅτε κέν σε Πάρις καὶ Φοῖβος Ἀπόλλων,
ἐσθλὸν ἐόντ', ὀλέσωσιν ἐνὶ Σκαιῇσι πύλῃσιν.
Ὣς ἄρα μιν εἰπόντα τέλος θανάτοιο κάλυψεν·
ψυχὴ δ' ἐκ ῥεθέων πταμένη Ἄϊδόσδε βεβήκει,
ὃν πότμον γοόωσα, λιποῦσ' ἀδροτῆτα καὶ ἥβην.
Τὸν καὶ τεθνηῶτα προσηύδα δῖος Ἀχιλλεύς·
Τέθναθι· Κῆρα δ' ἐγὼ τότε δέξομαι, ὁππότε κεν δὴ

351. Ἐρύσασθαι. Eustathe traduit ce mot par λύσασθαι, mais cette inteprétation est fausse. Il s'agit encore d'une pesée, d'une quantité d'or qui, mise dans un des plateaux de la balance, serait égale en poids au cadavre d'Hector mis dans l'autre. Heyne : « Est ἐρύσασθαι hoc loco idem « quod ἕλκειν, ἕλκεσθαι, de libra et lan« cibus. » On disait *tirer* (ἕλκειν) dans le sens de *peser*, parce qu'il fallait élever la balance, la tenir d'en haut, pour constater l'équilibre. Didyme : ἐρύσασθαι γὰρ νῦν τὸ ζυγοστατῆσαι. Théognis a dit, vers 77 : Πιστὸς ἀνὴρ χρυσοῦ τε καὶ ἀργύρου ἀντερύσασθαι.

352-354. Οὐδ' ὧς σέγε πότνια μήτηρ.... Virgile fait dire par Énée à Tarquitus, *Énéide*, X, 557 : « .... Non te « optima mater Condet humi, patriove « onerabit membra sepulcro. Alitibus lin« quere feris. »

352. Οὐδ' ὧς, pas même ainsi : pas même à cette condition. D'après une tradition postérieure à Homère, Priam avait en effet donné à Achille ce poids d'or dont Achille parle ici comme d'une chose absolument invraisemblable. Mais cette tradition, suivant la remarque de Dübner, n'est fondée probablement que sur ce passage même.

356. Προτιόσσομαι, je vois en esprit. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀπὸ τῶν ὄσσων ἡ μεταφορά· προβλέπω τῷ νῷ. L'accusatif σε dépend à la fois de γιγνώσκων et de προτιόσσομαι : je te vois en esprit, te connaissant bien; je te vois tel que tu es vraiment, c'est-à-dire impitoyable. — Il ne faut pas traduire προτιόσσομαι : je pressens, ou j'ai pressenti. Ce serait le rapporter à ὄσσα (*omen*), et non à ὄσσε (*oculi*). Ὄσσα est une voix, la voix des dieux.

359. Πάρις καὶ Φοῖβος Ἀπόλλων. Le cheval Xanthus avait dit à Achille, XIX, 417, qu'il périrait abattu par un dieu et par un homme. Il est évident qu'Homère faisait entendre que le meurtrier d'Achille serait Pâris, assisté d'Apollon. C'est la tradition vulgaire. Virgile, *Énéide*, VI, 57 : « Phœbe,... « Dardana qui Paridis direxti tela manus« que Corpus in Æacidæ. » D'après une autre tradition, c'est Apollon lui-même, sous la figure de Pâris, qui frappa Achille d'une flèche au talon.

361-364. Ὣς ἄρα μιν εἰπόντα.... Voyez XVI, 855-858 et les notes sur ces quatre vers.

365-366. Τέθναθι· Κῆρα δ' ἐγώ.... Virgile fait dire à Mézence frappant Orodès, *Énéide*, X, 743 : « Nunc morere : ast de « me divum pater atque hominum rex « Viderit. »

Ζεὺς ἐθέλῃ τελέσαι ἠδ' ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι.
 Ἦ ῥα, καὶ ἐκ νεκροῖο ἐρύσσατο χάλκεον ἔγχος·
καὶ τόγ' ἄνευθεν ἔθηχ', ὁ δ' ἀπ' ὤμων τεύχε' ἐσύλα
αἱματόεντ'· ἄλλοι δὲ περίδραμον υἷες Ἀχαιῶν,
οἳ καὶ θηήσαντο φυὴν καὶ εἶδος ἀγητὸν
Ἕκτορος· οὐδ' ἄρα οἵ τις ἀνουτητί γε παρέστη.
Ὧδε δέ τις εἴπεσκεν ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον·
 Ὢ πόποι, ἦ μάλα δὴ μαλακώτερος ἀμφαφάασθαι
Ἕκτωρ, ἢ ὅτε νῆας ἐνέπρησεν πυρὶ κηλέῳ.
 Ὣς ἄρα τις εἴπεσκε, καὶ οὐτήσασκε παραστάς.
Τὸν δ' ἐπεὶ ἐξενάριξε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς,
στὰς ἐν Ἀχαιοῖσιν ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευεν·
 Ὦ φίλοι, Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
ἐπειδὴ τόνδ' ἄνδρα θεοὶ δαμάσασθαι ἔδωκαν,
ὃς κακὰ πόλλ' ἔρρεξεν, ὅσ' οὐ σύμπαντες οἱ ἄλλοι·
εἰ δ' ἄγετ', ἀμφὶ πόλιν σὺν τεύχεσι πειρηθῶμεν,
ὄφρα κέ τι γνῶμεν Τρώων νόον, ὅντιν' ἔχουσιν,
ἢ καταλείψουσιν πόλιν ἄκρην, τοῦδε πεσόντος,
ἦε μένειν μεμάασι, καὶ Ἕκτορος οὐκέτ' ἐόντος.
Ἀλλὰ τίη μοι ταῦτα φίλος διελέξατο θυμός;
Κεῖται πὰρ νήεσσι νέκυς ἄκλαυτος, ἄθαπτος,

371. Ἀνουτητί (sans blessure) a ici le sens actif : sans (lui) faire une blessure. Voyez plus bas, vers 375. Chacun de ceux qui s'approchent donne un coup au cadavre d'Hector.

373. Ἀμφαφάασθαι, *tractatu*, à être manié : à manier; à toucher.

374. Κηλέῳ, dissyllabe par synizèse.

378. Ὦ φίλοι,... Zénodote donnait un texte tout différent : Ἀτρείδη τε καὶ ἄλλοι ἀριστῆες Παναχαιῶν. Il y a encore une autre variante ancienne : Ὦ φίλοι, ἥρωες Δαναοί, θεράποντες Ἄρηος.

379. Ἐπειδή. C'est bien ici encore, comme plus haut 307, un vers acéphale, à moins qu'on ne double le π dans la prononciation. Voyez la note XXIII, 2. On lit au sujet de ce vers, dans les *Scholies*, une note où Didyme plaide les circonstances atténuantes : ὅτι σπανίως Ὅμηρος κακομέτρους ποιεῖ. Les Alexandrins passaient au poëte un vers faux, parce qu'une fois, comme nous disons, n'est pas coutume.

380. Ἔρρεξεν, *vulgo* ἔρδεσκεν.

381. Εἰ δ' ἄγετ(ε), *eia agite!* eh bien donc! Voyez la note I, 302.

385. Ἀλλὰ τίη.... Achille s'interrrompt en alléguant un devoir. Mais le poëte a pensé pour lui que l'entreprise proposée serait vaine, puisqu'il était décrété par le destin que Troie ne serait point prise par Achille. Voilà la raison pour laquelle le sentiment l'emporte, dans l'âme du héros, sur le premier mouvement d'une ambition toute naturelle. Il ne fallait pas que la vaillance d'Achille fût exposée à subir un échec, ou même qu'elle éprouvât le moindre mécompte.

Πάτροκλος· τοῦ δ' οὐκ ἐπιλήσομαι, ὄφρ' ἂν ἔγωγε
ζωοῖσιν μετέω, καί μοι φίλα γούνατ' ὀρώρῃ.
Εἰ δὲ θανόντων περ καταλήθοντ' εἰν Ἀΐδαο,
αὐτὰρ ἐγὼ καὶ κεῖθι φίλου μεμνήσομ' ἑταίρου.
Νῦν δ' ἄγ', ἀείδοντες παιήονα, κοῦροι Ἀχαιῶν,
νηυσὶν ἔπι γλαφυρῇσι νεώμεθα, τόνδε δ' ἄγωμεν.
Ἠράμεθα μέγα κῦδος· ἐπέφνομεν Ἕκτορα δῖον,
ᾧ Τρῶες κατὰ ἄστυ θεῷ ὣς εὐχετόωντο.
Ἦ ῥα, καὶ Ἕκτορα δῖον ἀεικέα μήδετο ἔργα.
Ἀμφοτέρων μετόπισθε ποδῶν τέτρηνε τένοντε
ἐς σφυρὸν ἐκ πτέρνης, βοέους δ' ἐξῆπτεν ἱμάντας,
ἐκ δίφροιο δ' ἔδησε· κάρη δ' ἕλκεσθαι ἔασεν·
ἐς δίφρον δ' ἀναβάς, ἀνά τε κλυτὰ τεύχε' ἀείρας,
μάστιξέν ῥ' ἐλάαν, τὼ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην.

388. Ζωοῖσιν μετέω,... Eustathe donne un autre texte de ce vers, avant d'indiquer la leçon qui prévaut : Ζωὸς ἐν Ἀργείοισι φιλοπτολέμοισι μετείω. La vulgate, qui rappelle si bien que c'est le ποδώκης qui parle, est infiniment préférable. Le vers donné par Eustathe est aussi dans les *Scholies*.

389. Εἰν Ἀΐδαο se rapporte au sujet de καταλήθοντ(αι) : et à supposer que, quand on est dans les enfers, on oublie les morts. Il est bizarre qu'Achille ne réfléchisse pas que les morts sont précisément dans les enfers, et que là il retrouverait Patrocle, par conséquent ne courrait pas risque de l'oublier. Mais son raisonnement est un *a fortiori*, emprunté sans doute à quelque proverbe sur *l'oubli du tombeau*.

391-392. Νῦν δ' ἄγ', ἀείδοντες.... Sénèque le père (*Suasoriæ*, § II), cite deux vers latins d'un certain Habronus Silo, qui sont censés reproduire le passage d'Homère : « Ite, agite, o Danai, magnum « pæana canentes, Ite triumphantes : belli « mora concidit Hector. »

391. Παιήονα. Le mot *péan*, qui signifie proprement le chant en l'honneur d'Apollon, se dit aussi de toute sorte de chants de joie, et surtout du chant de victoire. Voyez la note I, 473.

393-394. Ἠράμεθα μέγα κῦδος.... Ces deux vers sont marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Le motif allégué, c'est qu'ils sont indignes du caractère d'Achille : ἀθετοῦνται στίχοι δύο, ὅτι παρὰ τὴν ἀξίαν Ἀχιλλέως οἱ λόγοι. Aristarque, ici, est beaucoup trop Alexandrin. On croirait entendre parler Zénodote, le coryphée des adorateurs du τὸ πρέπον.

394. Θεῷ ὣς εὐχετόωντο. Homère développe plus loin, vers 432-435, dans le discours d'Hécube, le sens de cette expression.

397. Ἐς σφυρὸν ἐκ πτέρνης, du talon à la cheville, c'est-à-dire entre la cheville et le talon.

400. Μάστιξέν ῥ' ἐλάαν, *vulgo* μάστιξεν δ' ἐλάαν. Bothe propose de lire simplement μάστιξεν ἐλάαν. Avec la vulgate, δ(έ) a le sens de δή (donc), ou répond à *tum* (alors), ou n'est qu'une repétition pure et simple du δ(έ) qui précède, au vers 399. — Τώ, eux deux : les deux chevaux ; Xanthus et Balius. Ils emportent le char vers le camp. — D'après une tradition postérieure à Homère, Achille traîne trois fois le cadavre autour de Troie. Virgile, *Énéide*, I, 483 : « Ter circum Iliacos raptaverat Hec« tora muros. » Un poëte ayant vu les lieux n'eût point parlé ainsi. Il n'y avait pas, autour de la ville, de chemin carrossable. L'ἁμαξιτός partant de la porte Scée s'arrêtait aux Deux-Sources, ou se continuait dans la direction du nord-ouest, vers

Τοῦ δ' ἦν ἑλκομένοιο κονίσαλος· ἀμφὶ δὲ χαῖται
κυάνεαι πίτναντο, κάρη δ' ἅπαν ἐν κονίῃσιν
κεῖτο, πάρος χαρίεν· τότε δὲ Ζεὺς δυσμενέεσσιν
δῶκεν ἀεικίσσασθαι, ἑῇ ἐν πατρίδι γαίῃ.
Ὣς τοῦ μὲν κεκόνιτο κάρη ἅπαν· ἡ δέ νυ μήτηρ
τίλλε κόμην, ἀπὸ δὲ λιπαρὴν ἔρριψε καλύπτρην
τηλόσε· κώκυσεν δὲ μάλα μέγα, παῖδ' ἐσιδοῦσα.
Ὤμωξεν δ' ἐλεεινὰ πατὴρ φίλος· ἀμφὶ δὲ λαοὶ
κωκυτῷ τ' εἴχοντο καὶ οἰμωγῇ κατὰ ἄστυ.
Τῷ δὲ μάλιστ' ἄρ' ἔην ἐναλίγκιον ὡς εἰ ἅπασα
Ἴλιος ὀφρυόεσσα πυρὶ σμύχοιτο κατ' ἄκρης.
Λαοὶ μέν ῥα γέροντα μόγις ἔχον ἀσχαλόωντα,
ἐξελθεῖν μεμαῶτα πυλάων Δαρδανιάων.
Πάντας δ' ἐλλιτάνευε, κυλινδόμενος κατὰ κόπρον,
ἐξονομακλήδην ὀνομάζων ἄνδρα ἕκαστον·
Σχέσθε, φίλοι, καί μ' οἶον ἐάσατε, κηδόμενοί περ,
ἐξελθόντα πόληος ἱκέσθ' ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν,
λίσσωμ' ἀνέρα τοῦτον ἀτάσθαλον, ὀβριμοεργόν,
ἤν πως ἡλικίην αἰδέσσεται, ἠδ' ἐλεήσῃ
γῆρας. Καὶ δέ νυ τῷδε πατὴρ τοιόσδε τέτυκται,
Πηλεύς, ὅς μιν ἔτικτε καὶ ἔτρεφε, πῆμα γενέσθαι

Sigée et la mer. Le tour de la ville n'a jamais été praticable que pour des piétons.

401. Τοῦ.... ἑλκομένοιο, *ab illo dum trahebatur*, par Hector traîné : par le fait du cadavre traîné qui balayait le sol. On peut aussi expliquer, en supposant une hyperbate : τοῦ δὲ ἑλκομένοιο, κονίσαλος ἦν. Le sens, avec ce génitif absolu, est le même encore.

402. Πίτναντο, étaient déployés. Le manuscrit de Venise et quelques autres donnent πίλναντο : touchaient la terre. Il y a encore une leçon ancienne, πίπλαντο, reçue par les Aldes, mais qui n'offre à peu près aucun sens.

403. Δυσμενέεσσιν. Ancienne variante, τερπικέραυνος.

405. Κεκόνιτο κάρη ἅπαν. Virgile, *Énéide*, II, 272 : « Raptatus bigis, ut « quondam, aterque cruento Pulvere. »

409. Εἴχοντο, *tenebantur*, étaient en proie.

410-411. Ὡς εἰ ἅπασα Ἴλιος.... Comparez Virgile, *Énéide*, IV, 667-671.

411. Ὀφρυόεσσα, sourcilleuse, c'est-à-dire bâtie sur de hautes collines. Ces collines, sans être des montagnes, sont assez élevées. Leur altitude va, suivant Nicolaïdès, jusqu'à cent cinquante mètres au moins.

414. Κατὰ κόπρον, dans l'ordure : dans la poussière et la fange.

416. Κηδόμενοί περ, *solliciti licet*, quoique vous inquiétant à mon sujet : malgré les craintes de votre sollicitude pour moi. Ancienne variante, κηδόμενόν περ, qu'on entendait probablement : quoique étant l'objet de votre sollicitude. Mais κηδόμενος n'a pas le sens passif.

419. Αἰδέσσεται pour αἰδέσηται.

420. Δέ, après καί, est évidemment

Τρωσί· μάλιστα δ' ἐμοὶ περὶ πάντων ἄλγε' ἔθηκεν.
Τόσσους γάρ μοι παῖδας ἀπέκτανε τηλεθάοντας·
τῶν πάντων οὐ τόσσον ὀδύρομαι, ἀχνύμενός περ,
ὡς ἑνὸς, οὗ μ' ἄχος ὀξὺ κατοίσεται Ἄϊδος εἴσω,
Ἕκτορος· ὡς ὄφελεν θανέειν ἐν χερσὶν ἐμῇσιν·
τῷ κε κορεσσάμεθα κλαίοντέ τε μυρομένω τε,
μήτηρ θ', ἥ μιν ἔτικτε δυσάμμορος, ἠδ' ἐγὼ αὐτός.
Ὣς ἔφατο κλαίων· ἐπὶ δὲ στενάχοντο πολῖται·
Τρωῇσιν δ' Ἑκάβη ἀδινοῦ ἐξῆρχε γόοιο·
Τέκνον, ἐγὼ δειλὴ τί νυ βήομαι, αἰνὰ παθοῦσα,
σεῦ ἀποτεθνηῶτος; Ὅ μοι νύκτας τε καὶ ἦμαρ
εὐχωλὴ κατὰ ἄστυ πελέσκεο, πᾶσί τ' ὄνειαρ,
Τρωσί τε καὶ Τρωῇσι κατὰ πτόλιν, οἵ σε θεὸν ὣς
δειδέχατ'· ἦ γάρ κέ σφι μάλα μέγα κῦδος ἔησθα,
ζωὸς ἐών· νῦν αὖ θάνατος καὶ Μοῖρα κιχάνει.
Ὣς ἔφατο κλαίουσ'· ἄλοχος δ' οὔπω τι πέπυστο
Ἕκτορος· οὐ γάρ οἵ τις ἐτήτυμος ἄγγελος ἐλθὼν
ἤγγειλ' ὅττι ῥά οἱ πόσις ἔκτοθι μίμνε πυλάων·

dans le sens de δή. — Τοιόσδε, tel (que moi) : vieux comme moi.

422. Περὶ πάντων, *præ omnibus*, plus qu'à pas un.

424. Τῶν πάντων, (au sujet) desquels tous : et au sujet de tous ceux-là.

426. Ἕκτορος. On verra, dans le discours de Priam à Achille, XXIV, 501, le nom d'Hector (Ἕκτορα) placé de même, et terminant un mouvement analogue. Cette forme de style tant imitée depuis, ce que nous appelons le rejet, naît ici et là de la logique des sentiments, et non pas d'une heureuse fantaisie du poëte.

431. Τέκνον, ἐγὼ δειλή. Ancienne variante, Ἕκτορ, τέκνον ἐμόν. — Τί νυ βήομαι; pourquoi donc vivrai-je? pourquoi vivre encore? Voyez la note XV, 194. — Βήομαι, *vulgo* βείομαι. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, διὰ τοῦ η, βήομαι. C'est le même mot. — Παθοῦσα. Ancienne variante, τεκοῦσα.

432. Ὁ, (*tu*) *qui*, toi qui.

435. Δειδέχατ(ο), tendaient la main vers. Il s'agit d'un geste d'adoration. La traduction *excipiebant* est plus inexacte encore ici qu'ailleurs. Voyez la note IV, 4.

437-441. Ἄλοχος δ' οὔπω τι πέπυστο.... Quelques anciens s'étonnaient qu'Andromaque eût passé dans sa maison les heures d'angoisse qui s'étaient écoulées depuis la rentrée des Troyens, et que l'affreuse explosion des cris et des gémissements de tout un peuple l'y eût laissée si paisible. On répondait qu'Andromaque, en restant à ses besognes domestiques, obéissait aux ordres d'Hector, comme nous les lisons, VI, 490-493. Didyme : ὅτι ἡ προτέρα τοῦ ἀνδρὸς ἐπίπληξις, ἡ ἐν τῇ Ζ, σωφρονεῖν αὐτὴν ἠνάγκαζεν. Mais la difficulté n'est qu'apparente. Voyez plus bas la note du vers 447.

437. Οὔπω (*nondum*) doit être pris dans un sens un peu vague. Il nous reporte au moment où Hector n'est point encore tué : ἔκτοθι μίμνε πυλάων, vers 439. Si l'on entend, *jusqu'à ce moment-ci*, jusqu'au moment où Hécube finit son discours, on prête, ce me semble, une absurdité à Homère. Voyez plus bas la note du v. 447.

ἀλλ' ἥγ' ἱστὸν ὕφαινε, μυχῷ δόμου ὑψηλοῖο,
δίπλακα πορφυρέην, ἐν δὲ θρόνα ποικίλ' ἔπασσεν.
Κέκλετο δ' ἀμφιπόλοισιν ἐϋπλοκάμοις κατὰ δῶμα
ἀμφὶ πυρὶ στῆσαι τρίποδα μέγαν, ὄφρα πέλοιτο
Ἕκτορι θερμὰ λοετρὰ, μάχης ἐκ νοστήσαντι·
νηπίη, οὐδ' ἐνόησεν ὅ μιν, μάλα τῆλε λοετρῶν,
χερσὶν Ἀχιλλῆος δάμασε γλαυκῶπις Ἀθήνη.
Κωκυτοῦ δ' ἤκουσε καὶ οἰμωγῆς ἀπὸ πύργου·
τῆς δ' ἐλελίχθη γυῖα, χαμαὶ δέ οἱ ἔκπεσε κερκίς.
Ἡ δ' αὖτις δμωῇσιν ἐϋπλοκάμοισι μετηύδα·
Δεῦτε, δύω μοι ἕπεσθον, ἴδωμ' ὅτιν' ἔργα τέτυκται.
Αἰδοίης ἑκυρῆς ὀπὸς ἔκλυον, ἐν δ' ἐμοὶ αὐτῇ
στήθεσι πάλλεται ἦτορ ἀνὰ στόμα, νέρθε δὲ γοῦνα
πήγνυται· ἐγγὺς δή τι κακὸν Πριάμοιο τέκεσσιν.
Αἲ γὰρ ἀπ' οὔατος εἴη ἐμεῦ ἔπος· ἀλλὰ μάλ' αἰνῶς

440-441. Ἀλλ' ἥγ' ἱστὸν ὕφαινε,... Voyez III, 125-126 et les notes sur le deuxième vers.

441. Θρόνα, des fleurs et des ornements brochés. *Scholies* : ποικίλματα, ἄνθη. Quelques-uns entendaient : τὰ βαπτὰ ἔρια, les laines teintes. Il est probable que le mot θρόνα, qui signifie proprement des herbes et des fleurs, désignait les laines de couleurs variées, avant de servir à désigner les ouvrages faits avec ces laines. — Il n'y a rien, dans Curtius, sur le mot θρόνα.

442-443. Κέκλετο δ' ἀμφιπόλοισιν.... Ces deux vers rappellent ceux qu'on a vus, XVIII, 344-345.

444. Ἕκτορι.... Ce vers se termine par trois spondées.

445. Ὅ dans le sens de ὅτι : que.

447. Κωκυτοῦ. Il faut supposer que ce sont les cris de douleur dont il a été question plus haut, vers 407-409. Remarquez qu'Homère a dit, au vers 407, κώκυσεν en parlant d'Hécube, et, au vers 409, κωκυτῷ en parlant du peuple. La voix d'Hécube, dont il va être question, ce n'est pas son discours, ce sont les exclamations de son désespoir avant que Priam ait parlé. De cette façon il n'y a aucune invraisemblance dans le récit, et Andromaque peut arriver à la tour au moment où Achille vient de fouetter ses chevaux.

449. Αὖτις, de nouveau : ensuite; après être revenue de son saisissement.

450. Ὅτιν(α), pour ἅτινα.

451. Ὀπός, la voix, c'est-à-dire κωκυτοῦ. Il est évident qu'Andromaque n'a pu entendre que les lamentations d'Hécube, et non les paroles de son discours; et il est évident aussi qu'Andromaque parle des premiers cris d'Hécube, vers 407. Si elle n'avait pas entendu ceux-là, elle n'aurait pas entendu les autres. Songeons qu'aussitôt après ces premiers cris, le peuple entier faisait écho à la douleur de la mère d'Hector.

452. Ἀνὰ στόμα, *sursum ad os*, en remontant vers (ma) bouche : comme s'il s'échappait de ma poitrine. Eustathe : κατὰ τὸ, κραδίη δέ μοι στηθέων ἐκθρώσκει (X, 94-95). L'expression d'Homère peint ce qu'on éprouve en effet dans les grandes émotions.

454. Ἀπ' οὔατος, loin de (mon) oreille. Andromaque souhaite de n'avoir pas à apprendre quelque funeste nouvelle. Plusieurs anciens semblent avoir rapporté ἔπος à ce qu'Andromaque vient d'entendre. *Scholies* : εἴθε γὰρ μὴ ἤκουσα τοῦ λόγου τούτου. Ce sont ceux qui prenaient le mot

δείδω μὴ δή μοι θρασὺν Ἕκτορα δῖος Ἀχιλλεὺς,
μοῦνον ἀποτμήξας πόλιος, πεδίονδε δίηται,
καὶ δή μιν καταπαύσῃ ἀγηνορίης ἀλεγεινῆς,
ἥ μιν ἔχεσκ'· ἐπεὶ οὔποτ' ἐνὶ πληθυῖ μένεν ἀνδρῶν,
ἀλλὰ πολὺ προθέεσκε, τὸ ὃν μένος οὐδενὶ εἴκων.
Ὣς φαμένη μεγάροιο διέσσυτο, μαινάδι ἴση,
παλλομένη κραδίην· ἅμα δ' ἀμφίπολοι κίον αὐτῇ.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πύργον τε καὶ ἀνδρῶν ἷξεν ὅμιλον,
ἔστη παπτήνασ' ἐπὶ τείχεϊ· τὸν δ' ἐνόησεν
ἑλκόμενον πρόσθεν πόλιος· ταχέες δέ μιν ἵπποι
ἕλκον ἀκηδέστως κοίλας ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν.
Τὴν δὲ κατ' ὀφθαλμῶν ἐρεβεννὴ νὺξ ἐκάλυψεν·
ἤριπε δ' ἐξοπίσω, ἀπὸ δὲ ψυχὴν ἐκάπυσσεν.
Τῆλε δ' ἀπὸ κρατὸς βάλε δέσματα σιγαλόεντα,
ἄμπυκα, κεκρύφαλόν τε, ἰδὲ πλεκτὴν ἀναδέσμην,

ὀπός du vers 454 pour le discours d'Hécube. Un autre passage de l'*Iliade*, XVIII, 272, montre le vrai sens du souhait d'Andromaque. Il s'agit de l'avenir, et non du passé. Comme Polydamas, Andromaque aimerait sans doute mieux être morte, que d'avoir à apprendre les horreurs qu'elle prévoit.

459. Προθέεσκε. Hector ne se contentait pas de combattre parmi les πρόμαχοι : il courait en avant d'eux, afin de trouver plus tôt l'ennemi ; car il l'emportait sur tous en vaillance. C'est dans l'acception la plus énergique, qu'il faut prendre τὸ ὃν μένος οὐδενὶ εἴκων : ne le cédant à personne quant à sa force. On se rappelle que le tour négatif, chez Homère, enchérit toujours.

463. Ἔστη παπτήνασ' ἐπὶ τείχεϊ, elle se tint debout sur le mur, ayant regardé avec attention : du haut du mur elle porta attentivement ses regards. Sous-entendez : vers l'objet qu'on regardait. — Τόν, lui : Hector.

467. Ἀπὸ.... ἐκάπυσσεν, elle exhala. Homère se sert, ici comme dans beaucoup d'autres passages, des termes qui semblent désigner la mort, bien qu'il ne s'agisse que d'un évanouissement. Il peint les choses d'après l'aspect qu'elles offrent aux yeux.

468. Βάλε, *vulgo* χέε. Didyme : αἱ Ἀριστάρχου, βάλε δέσματα· αἱ δὲ κοιναί, χέε. Le sens revient au même ; car χέε signifie : elle répandit, c'est-à-dire elle laissa couler à terre. — Δέσματα, *redimicula*. Ce sont les ornements par lesquels était liée sa chevelure.

469. Ἄμπυκα,... Ce vers détaille les objets désignés par δέσματα : 1° la bandelette qui nouait la chevelure ; 2° le réseau qui la contenait ; 3° la chaîne qui entourait les tempes. Voilà du moins comment on explique généralement ce vers. Bothe le met entre crochets, et le traite avec une impitoyable rigueur : « Fœtus inepti « explicatoris, vel plurium. Dixit Home« rus δέσματα, hoc est δέσμα, *diadema*, « usu pervulgato apud poetas numeri plu« ralis. At illi, cum plura eum redimi« cula significasse sibi persuaderent, ista « agglutinaverunt, putide enumerantes fe« minarum ornamenta, quibus si simul « omnibus instructa processisset Andro« mache, risui fuisset, puto, Trojanis. » Ces observations reposent sur une hypothèse ; et Bothe ne réfléchit point qu'il s'agit d'une femme d'Orient, et non d'une femme grecque, et que d'ailleurs Homère aime les énumérations. Quand même il y aurait excès ici, on doit s'en prendre au

κρήδεμνόν θ', ὅ ῥά οἱ δῶκε χρυσέη Ἀφροδίτη
ἤματι τῷ, ὅτε μιν κορυθαίολος ἠγάγεθ' Ἕκτωρ
ἐκ δόμου Ἠετίωνος, ἐπεὶ πόρε μυρία ἕδνα.
Ἀμφὶ δέ μιν γαλόῳ τε καὶ εἰνατέρες ἅλις ἔσταν,
αἵ ἑ μετὰ σφίσιν εἶχον ἀτυζομένην ἀπολέσθαι.
Ἡ δ' ἐπεὶ οὖν ἔμπνυτο, καὶ ἐς φρένα θυμὸς ἀγέρθη,
ἀμβλήδην γοόωσα μετὰ Τρωῇσιν ἔειπεν·
Ἕκτορ, ἐγὼ δύστηνος· ἰῇ ἄρα γεινόμεθ' αἴσῃ
ἀμφότεροι, σὺ μὲν ἐν Τροίῃ, Πριάμου κατὰ δῶμα,
αὐτὰρ ἐγὼ Θήβῃσιν ὑπὸ Πλάκῳ ὑληέσσῃ,
ἐν δόμῳ Ἠετίωνος, ὅ μ' ἔτρεφε τυτθὸν ἐοῦσαν,
δύσμορος αἰνόμορον· ὡς μὴ ὤφελλε τεκέσθαι.
Νῦν δὲ σὺ μὲν Ἀΐδαο δόμους, ὑπὸ κεύθεσι γαίης,

poëte. Je reconnais, à propos de l'explication des mots, que les anciens eux-mêmes n'étaient point parfaitement d'accord. Bothe soutient que les trois mots contiennent la même idée, et qu'il est impossible de les distinguer nettement. Soit; mais ceci détruit toute l'argumentation du philologue. Si c'était un rhapsode qui eût commenté δέσματα, il aurait eu soin de mettre des expressions bien nettes et bien distinctes. J'ajoute que, si chacun des trois mots revient à *vitta* (bandelette), Andromaque n'a que quelques rubans dans les cheveux, et qu'une Grecque même n'eût point souri de l'excès de sa parure.

472. Πόρε a pour sujet Hector. Voyez plus haut la note du vers 88.

473. Γαλόῳ, nominatif pluriel de γαλόως : les sœurs de (son) mari; εἰνατέρες, les femmes des frères de (son) mari.

474. Εἶχον, *habebant*, dans le sens de *cohibebant :* contenaient, voulaient empêcher. Elles avaient peur qu'Andromaque éperdue (ἀτυζομένην) ne se jetât du haut de la tour. Elles la préservaient de la mort : εἶχον ἀπολέσθαι. *Scholies :* πρὸς τὸ μὴ ῥιφῆναι τοῦ τείχους. La traduction *præ dolore cupidam interitus* n'est point exacte, puisque les belles-sœurs d'Andromaque n'attendent même pas, pour la tenir, qu'elle soit revenue de son évanouissement.

475. Ἔμπνυτο, *vulgo* ἄμπνυτο. Didyme : διὰ τοῦ ε Ἀρίσταρχος, ἔμπνυτο, ἔμπνους ἐγένετο· καὶ ἐπὶ Σαρπηδόνος (V, 697), αὖτις δ' ἐμπνύνθη. Voyez le vers cité par Didyme.

476. Ἀμβλήδην pour ἀναβλήδην : en débutant; de sorte que ἀμβλήδην γόωσα équivaut à ἐξάρχουσα γόου : commençant à gémir; préludant par des gémissements. C'est ainsi qu'on explique, d'après Apollonius. Didyme donne une autre explication : ἀμβλήδην· ἀναφέρουσα ἀθρόως τὸ πνεῦμα. Je crois qu'un soupir profond est mieux à sa place ici qu'un prélude. Eustathe : ἀναμβλητικῶς, ὁρμητικῶς, ἀθρόως. Le verbe ἀναβάλλω signifie en effet *sursum jaculari* (lancer en haut), plus proprement que *exordiri* (commencer). — Μετὰ Τρωῇσιν. Ancienne variante, κατὰ δμωῇσιν.

477. Ἰῇ.... αἴσῃ, *eodem fato*, sous un même destin : sous un destin également infortuné.

478. Ἐν Τροίῃ est ici absolument synonyme de ἐν Ἰλίῳ, car il est opposé à un nom de ville, Θήβῃσιν. D'ailleurs, le mot δῶμα indique bien qu'Andromaque parle de la ville, et non de la contrée en général. Voyez les notes I, 129 et XXI, 544. — Κατὰ δῶμα. Ancienne variante, κατὰ οἶκον.

479-480. Αὐτὰρ ἐγὼ Θήβῃσιν.... Voyez, VI, 414-428, ce qui concerne la famille et le pays d'Andromaque.

ἔρχεαι, αὐτὰρ ἐμὲ στυγερῷ ἐνὶ πένθεϊ λείπεις,
χήρην ἐν μεγάροισι· πάϊς δ' ἔτι νήπιος αὔτως,
ὃν τέκομεν σύ τ' ἐγώ τε δυσάμμοροι· οὔτε σὺ τούτῳ
ἔσσεαι, Ἕκτορ, ὄνειαρ, ἐπεὶ θάνες, οὔτε σοὶ οὗτος.
Ἦν περ γὰρ πόλεμόν γε φύγῃ πολύδακρυν Ἀχαιῶν,
αἰεί τοι τούτῳ γε πόνος καὶ κήδε' ὀπίσσω
ἔσσοντ'· ἄλλοι γάρ οἱ ἀπουρήσουσιν ἀρούρας.
Ἦμαρ δ' ὀρφανικὸν παναφήλικα παῖδα τίθησιν·
πάντα δ' ὑπεμνήμυκε, δεδάκρυνται δὲ παρεῖα.
Δευόμενος δέ τ' ἄνεισι πάϊς ἐς πατρὸς ἑταίρους,

484. Νήπιος αὔτως. Voyez la note, VI, 400, sur νήπιον αὔτως. Là aussi cette expression est appliquée à Astyanax.

487-499. Ἦν περ γὰρ (vulgo ἦν γὰρ δὴ) πόλεμόν γε.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Cette partie du discours d'Andromaque choquait fort l'esprit raffiné des Alexandrins. Ils y voyaient défaut de vérité, inconvenance : « Astyanax, disaient-ils, est un orphelin royal; il ne subira donc pas les misères d'un orphelin du commun, et Andromaque n'a pu tenir le langage trivial d'une femme vulgaire. » Aussi taxaient-ils d'interpolation ces treize vers, comme indignes d'Homère. Mais Andromaque est dans le paroxysme de la douleur : il n'est donc pas étonnant qu'elle manque de mesure, et qu'elle voie son enfant presque déjà mort de faim. Elle dit des choses peu sensées peut-être, mais profondément touchantes. Eustathe a bien raison de dire qu'avant de mettre les obels et de prononcer l'athétèse, les critiques auraient dû réfléchir que c'est une femme qui parle; qu'elle parle sous le coup du malheur le plus affreux; qu'exiger d'elle une parfaite rectitude de langage, ce n'est pas tenir compte de la nature : ὠβέλισαν τοὺς τοιούτους στίχους, οὐ μόνον ὡς ἀναρμόστους τῷ καιρῷ, ἀλλὰ καὶ ὡς εὐτελεῖς τῇ συνθήκῃ, καθὰ ἐκεῖνοι λέγουσι, μὴ θέλοντες γυναικείου στοχάζεσθαι ἤθους, ἐν πένθει μεγάλῳ ταῦτα λέγοντος, ὅτε τοῦ πρὸς ἀκρίβειαν λαλεῖν ἐξεκρούετο. En réalité il n'y a rien, dans l'*Iliade*, qui soit plus homérique que ce naïf tableau des effets de la mort et de l'oubli.

489. Ἀπουρήσουσιν, *vulgo* ἀπουρίσσουσιν. Les deux leçons donnent au fond le même sens. La vulgate est pour ἀφορίσουσι : rogneront en ôtant les bornes; ἀπουρήσουσι se rattache, comme ἀπούρας, à ἀπαυρίσκω, enlever.

490. Ἦμαρ.... ὀρφανικόν, expression analogue à δούλιον ἦμαρ, ἐλεύθερον ἦμαρ. En prose : ὀρφανία, la condition d'orphelin. — Παναφήλικα, n'ayant plus aucun compagnon de son âge : privé de tout camarade; repoussé par ses anciens camarades. *Scholies :* πάντων ἠλικιωτῶν ἐστερημένον, τουτέστιν ἐλαυνόμενον τῆς ἀπ' αὐτῶν διατριβῆς.

491. Πάντα est pris adverbialement, et signifie : *semper*, toujours. — Ὑπεμνήμυκε, *vulgo* ὑπεμμήμυκε. La vulgate est une correction de Toupius. Tous les manuscrits donnent ὑπεμνήμυκε. C'est cette leçon qui est commentée dans les *Scholies*. Il y avait, sur la dérivation de ce parfait, une tradition constante. Eustathe nous l'a transmise : γίνεται δὲ ἐκ τοῦ ἠμύω, τὸ ἐπικλίνω, ἤμυκε, καὶ Ἀττικῶς ἐμήμυκε, καὶ πλεονασμῷ τοῦ ν, ἐμνήμυκε. Ce n'est point à nous à rectifier les formes reconnues par les Grecs. Ce que nous pouvons dire, c'est que le redoublement du μ semblerait plus naturel que l'intercalation du ν, pour allonger la brève, et pour faire que le vers ne soit point lagare. Mais c'est toujours le verbe ὑπημύω : se pencher, baisser les yeux, ne pas oser lever la tête. Didyme : Ἀρίσταρχος ἐπὶ τοῦ κατανένευκε ἐκδέχεται. — Παρεῖα, *vulgo* παρειαί. *Scholies :* Ἀρίσταρχος οὐδετέρως, παρεῖα. Homère emploie souvent le neutre singulier παρήϊον, qui est pour παρεῖον.

492. Δευόμενος pour δεόμενος : *egens*,

ἄλλον μὲν χλαίνης ἐρύων, ἄλλον δὲ χιτῶνος·
τῶν δ' ἐλεησάντων κοτύλην τις τυτθὸν ἐπέσχεν·
χείλεα μέν τ' ἐδίην', ὑπερώην δ' οὐκ ἐδίηνεν.
Τὸν δὲ καὶ ἀμφιθαλὴς ἐκ δαιτύος ἐστυφέλιξεν,
χερσὶν πεπληγὼς, καὶ ὀνειδείοισιν ἐνίσσων·
Ἔρρ' οὕτως· οὐ σός γε πατὴρ μεταδαίνυται ἡμῖν.
Δακρυόεις δέ τ' ἄνεισι πάϊς ἐς μητέρα χήρην,
Ἀστυάναξ, ὃς πρὶν μὲν, ἑοῦ ἐπὶ γούνασι πατρὸς,
μυελὸν οἶον ἔδεσκε καὶ οἰῶν πίονα δημόν·
αὐτὰρ ὅθ' ὕπνος ἕλοι, παύσαιτό τε νηπιαχεύων,
εὕδεσκ' ἐν λέκτροισιν, ἐν ἀγκαλίδεσσι τιθήνης,
εὐνῇ ἔνι μαλακῇ, θαλέων ἐμπλησάμενος κῆρ·
νῦν δ' ἂν πολλὰ πάθῃσι, φίλου ἀπὸ πατρὸς ἁμαρτὼν,

manquant de (tout). — Ἄνεισι monte : va s'adresser. Bothe propose de lire, en deux mots, ἂν εἶσι, sous prétexte que le mot ἄνεισι signifierait *redit*, et non *vadit*. Mais ἄνειμι signifie aussi *aller en haut*; et cela suffit pour qu'on n'ait rien à changer au texte ordinaire. Voyez plus bas la note du vers 499.

493. Χλαίνης et χιτῶνος, génitifs locaux : par le manteau.... par la tunique.

494. Κοτύλην. La cotyle était la plus petite des mesures de capacité chez les Grecs. Elle équivalait à un quart de nos litres; et l'épithète τυτθόν (*parvam*, *minimam*) dit combien la coupe est petite. — Ἐπέσχεν, *porrigere solet*. Cet ami, touché de pitié, pousse la générosité jusqu'à remplir de vin une cotyle, et l'offrir au suppliant.

495. Ἐδίην(ε) a pour sujet la cotyle, ou plutôt le vin qui est dans la cotyle.

496. Ἀμφιθαλής, celui qui est florissant des deux côtés, c'est-à-dire celui qui a père et mère, et qui ne se fait aucune idée des souffrances de l'orphelin. *Scholies :* κατὰ ἀμφοτέρους τοὺς γονεῖς θάλλων, ὅ ἐστιν ἔχων τοὺς γονεῖς ἀμφοτέρους.

497. Ὀνειδείοισιν, avec des (paroles) outrageantes : avec des outrages.

498. Οὕτως. Quelques-uns pensent qu'il serait préférable de lire οὗτος, οὕτως n'étant, suivant eux, qu'une correction métrique, d'ailleurs inutile. Mais l'adverbe est bien le texte ancien. *Scholies :* οὕτως ὡς ἔχεις. Mais, avec le geste et le ton, οὕτως dit exactement la même chose que οὗτος, οὗτος σύ.

499. Ἄνεισι, *redit*, revient. Nous avons vu, VI, 480, ἐκ πολέμου ἀνιόντα, en parlant d'Astyanax lui-même. Ce n'est pas que ἀνά, dans ce verbe, ait le sens de *retro*, c'est parce que l'idée de retour est marquée par le sens général, ou même exprimée verbalement, comme dans le cas de ἐκ πολέμου, où l'on voit Astyanax *montant* à Ilion *au sortir* du champ de bataille. Ici, il monte vers sa mère, au sortir de la maison des amis de son père.

501. Μυελόν et δημόν (la moelle, la graisse) sont des expressions figurées, pour dire ce qui est exquis et succulent. Didyme : τὸ νοστιμώτατον τῆς τροφῆς. Heyne : « Significatur his vocabulis lautus « victus, ut in sacris Hebræorum litteris. »

502. Νηπιαχεύων, *pueriliter lusitans*, se livrant à tous les jeux enfantins.

504. Θαλέων (*deliciis*, de bonnes choses) n'a pas le sens moral qu'on lui attribue. L'expression ἐμπλησάμενος κῆρ (rassasié quant au cœur; rassasié et content) le montre avec évidence. Rapprochez le latin *explere bonis rebus*. Θαλέων est la cause du contentement, et ensuite le contentement lui-même.

505. Ἀπὸ.... ἁμαρτών, ayant perdu : manquant de; privé de.

Ἀστυάναξ, ὃν Τρῶες ἐπίκλησιν καλέουσιν·
οἶος γάρ σφιν ἔρυσο πύλας καὶ τείχεα μακρά.
Νῦν δὲ σὲ μὲν παρὰ νηυσὶ κορωνίσι, νόσφι τοκήων,
αἰόλαι εὐλαὶ ἔδονται, ἐπεί κε κύνες κορέσωνται,
γυμνόν· ἀτάρ τοι εἵματ' ἐνὶ μεγάροισι κέονται,
λεπτά τε καὶ χαρίεντα, τετυγμένα χερσὶ γυναικῶν.
Ἀλλ' ἤτοι τάδε πάντα καταφλέξω πυρὶ κηλέῳ,
οὐδὲν σοίγ' ὄφελος, ἐπεὶ οὐκ ἐγκείσεαι αὐτοῖς,
ἀλλὰ πρὸς Τρώων καὶ Τρωϊάδων κλέος εἶναι.
Ὣς ἔφατο κλαίουσ'· ἐπὶ δὲ στενάχοντο γυναῖκες.

506. Ἐπίκλησιν. Le nom propre de l'enfant était Scamandrius. Voyez VI, 402-403 et les notes sur ces deux vers.

507. Οἶος γάρ σφιν.... Andromaque répète l'explication du nom d'Astyanax donnée, VI, 403, par Homère lui-même.

509. Αἰόλαι εὐλαί, les vers grouillants. Il s'agit ici de la mobilité, et non des couleurs. *Scholies :* εὐκίνητοι. Voyez la note XII, 167.

510. Τοι pour σοι : à toi. — Κέονται pour κεῖνται : *jacent*, sont là.

512. Κηλέῳ, dissyllabe par synizèse.

513. Οὐδὲν.... ὄφελος, aucune utilité : n'étant d'aucune utilité; ne devant avoir aucun usage. C'est une apposition à τάδε πάντα, ou même à la phrase entière.

514. Ἀλλὰ πρὸς Τρώων.... Expliquez : ἀλλά mais, εἶναι pour être, pour qu'ils soient, σοι (sous-entendu) à toi, κλέος une gloire, πρὸς Τρώων de la part des Troyens, c'est-à-dire dans la pensée et dans les discours des Troyens à ton sujet. Andromaque veut faire au mort un honneur funèbre

ΙΛΙΑΔΟΣ Ψ.

ΑΘΛΑ ΕΠΙ ΠΑΤΡΟΚΛΩ.

Les Myrmidons tournent trois fois en armes autour du lit où était étendu Patrocle, et le repas funèbre termine la journée (1-58). Apparition de Patrocle à Achille (59-107). On va chercher du bois dans la montagne; on construit le bûcher; on y place le cadavre; on immole les victimes (108-179). Adieux d'Achille à Patrocle; préservation du cadavre d'Hector; embrasement du bûcher de Patrocle (180-225). Achille recueille les cendres de son ami, et les Myrmidons élèvent un tombeau sur la place du bûcher (226-256). Des prix sont proposés pour diverses sortes d'exercices; d'abord pour la course des chars, où entrent en lice Eumélus, Diomède, Ménélas et Antilochus (257-361). Récit de la course et de la distribution des récompenses (362-650). Le pugilat: Épéus et Euryale (651-699). La lutte: Ajax et Ulysse (700-739). La course à pied: Ajax le Locrien, Ulysse et Antilochus (740-797). Combat de guerriers armés: Diomède et le grand Ajax (798-825). Le disque: Polypœtès (826-849). Le tir de l'arc: Mérion et Teucer (850-883). Prix du javelot décerné à Agamemnon et à Mérion (884-897).

Ὣς οἱ μὲν στενάχοντο κατὰ πτόλιν· αὐτὰρ Ἀχαιοὶ
ἐπειδὴ νῆάς τε καὶ Ἑλλήσποντον ἵκοντο,
οἱ μὲν ἄρ' ἐσκίδναντο ἑὴν ἐπὶ νῆα ἕκαστος.
Μυρμιδόνας δ' οὐκ εἴα ἀποσκίδνασθαι Ἀχιλλεύς,
ἀλλ' ὅγε οἷς ἑτάροισι φιλοπτολέμοισι μετηύδα·
Μυρμιδόνες ταχύπωλοι, ἐμοὶ ἐρίηρες ἑταῖροι,
μὴ δή πω ὑπ' ὄχεσφι λυώμεθα μώνυχας ἵππους,
ἀλλ' αὐτοῖς ἵπποισι καὶ ἅρμασιν ἆσσον ἰόντες,

2. Ἐπειδή. Nous avons vu un vers commençant par le même mot, XXII, 379, et nous avons remarqué qu'on ne pouvait supposer la première syllabe longue qu'en doublant le π. Il vaut mieux accepter le vers pour acéphale. Didyme : ἀκέφαλον καλεῖται τοῦτο τὸ μέτρον· πέπονθε γὰρ κατ' ἀρχὰς ὁ στίχος.

7. Ὑπ' ὄχεσφι, sous les chars, c'est-à-dire qui sont attelés aux chars. Didyme : τοὺς ὑπὸ τοῖς ὀχήμασι μώνυχας ἵππους.

8. Αὐτοῖς ἵπποισι, avec les chevaux

Πάτροκλον κλαίωμεν· ὃ γὰρ γέρας ἐστὶ θανόντων.
Αὐτὰρ ἐπεί κ' ὀλοοῖο τεταρπώμεσθα γόοιο,
ἵππους λυσάμενοι δορπήσομεν ἐνθάδε πάντες.
  Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ᾤμωξαν ἀολλέες· ἦρχε δ' Ἀχιλλεύς.
Οἱ δὲ τρὶς περὶ νεκρὸν ἐΰτριχας ἤλασαν ἵππους,
μυρόμενοι· μετὰ δέ σφι Θέτις γόου ἵμερον ὦρσεν.
Δεύοντο ψάμαθοι, δεύοντο δὲ τεύχεα φωτῶν
δάκρυσι· τοῖον γὰρ πόθεον μήστωρα φόβοιο.
Τοῖσι δὲ Πηλείδης ἁδινοῦ ἐξῆρχε γόοιο,
χεῖρας ἐπ' ἀνδροφόνους θέμενος στήθεσσιν ἑταίρου·
  Χαῖρέ μοι, ὦ Πάτροκλε, καὶ εἰν Ἀΐδαο δόμοισιν·
πάντα γὰρ ἤδη τοι τελέω, τὰ πάροιθεν ὑπέστην,
Ἕκτορα δεῦρ' ἐρύσας δώσειν κυσὶν ὠμὰ δάσασθαι,
δώδεκα δὲ προπάροιθε πυρῆς ἀποδειροτομήσειν
Τρώων ἀγλαὰ τέκνα, σέθεν κταμένοιο χολωθείς.
  Ἦ ῥα, καὶ Ἕκτορα δῖον ἀεικέα μήδετο ἔργα,

mêmes; ou simplement : avec chevaux. *Scholies :* λείπει ἡ σύν. Didyme : κατὰ Ἀττικὸν ἔθος.

10. Αὐτὰρ.... L'antithèse ὀλοοῖο et τεταρπώμεσθα est une de ces heureuses trouvailles qu'Homère doit à l'observation attentive de la nature humaine. Satisfaire sa douleur par les larmes, c'est une sorte de plaisir. Eustathe : διὰ τὸ τέρψιν τινὰ καὶ τῷ τοῦ γόου κόρῳ παρέπεσθαι. Ovide, *Tristes*, IV, III, 37 : « .... est quædam « flere voluptas. »

13-16. Οἱ δὲ τρὶς περὶ νεκρὸν.... Virgile, *Énéide*, XI, 188 : « Ter circum ac- « censos, cincti fulgentibus armis, Decur- « rere rogos; ter mæstum funeris ignem « Lustravere in equis, ululatusque ore de- « dere. Spargitur et tellus lacrimis, spar- « guntur et arma. »

14. Θέτις. Bothe trouve ridicule l'intervention de Thétis, et croit que le nom de la déesse doit être remplacé par θετός, *positus* (le mort, Patrocle). Mais θετός n'a nulle part, chez Homère, le sens qu'il faudrait lui attribuer ici. D'ailleurs, le verbe ὦρσεν indique une action plus ou moins énergique, l'action d'un être vivant. Voyez plus bas, vers 108. Tous les mouvements spontanés de la nature humaine sont pour Homère des effets d'une inspiration divine: « L'envie de pleurer, dit Dübner, est un mouvement qui s'empare de l'âme, et dont on n'est pas le maître. C'est ce qu'exprime Homère, en le faisant exciter par une déesse. » J'ajoute que Thétis doit tenir à ce que l'ami de son fils ait plus de larmes que n'en a jamais eu aucun héros. Quand même ce serait ici le seul exemple d'une pareille intervention morale, Homère aurait eu raison d'évoquer en ce moment Thétis.

15. Δεύοντο, *rigabantur*, se trempaient : étaient trempés.

16. Τοῖον, *talem*, un si distingué : un si vaillant. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι αὐξητικῶς τὸ τοῖον, οὐχ ὡς οἱ γλωσσογράφοι ἀξιοῦσιν, ἀγαθόν. *Scholies :* τὸν μέγαν καὶ περιβόητον.

17-18. Τοῖσι δὲ Πηλείδης.... Voyez XVIII, 316-317, et la note sur le deuxième vers.

19. Χαῖρέ μοι. Voyez plus bas la note du vers 179.

20. Τελέω, au futur : *perficiam*, j'accomplirai. — Πάροιθεν. Voyez ces promesses, XVIII, 333-337.

22-23. Δώδεκα.... Voyez XVIII, 336-337 et la note sur le deuxième vers.

24. Ἦ ῥα,... On a vu ce vers, XXII, 395.

πρηνέα πὰρ λεχέεσσι Μενοιτιάδαο τανύσσας
ἐν κονίῃς. Οἱ δ᾽ ἔντε᾽ ἀφωπλίζοντο ἕκαστος
χάλκεα, μαρμαίροντα, λύον δ᾽ ὑψηχέας ἵππους·
κὰδ δ᾽ ἷζον παρὰ νηῒ ποδώκεος Αἰακίδαο,
μυρίοι· αὐτὰρ ὁ τοῖσι τάφον μενοεικέα δαίνυ.
Πολλοὶ μὲν βόες ἀργοὶ ὀρέχθεον ἀμφὶ σιδήρῳ,
σφαζόμενοι, πολλοὶ δ᾽ ὄϊες καὶ μηκάδες αἶγες·
πολλοὶ δ᾽ ἀργιόδοντες ὕες, θαλέθοντες ἀλοιφῇ,
εὑόμενοι τανύοντο διὰ φλογὸς Ἡφαίστοιο·
πάντῃ δ᾽ ἀμφὶ νέκυν κοτυλήρυτον ἔρρεεν αἷμα.
Αὐτὰρ τόνγε ἄνακτα ποδώκεα Πηλείωνα
εἰς Ἀγαμέμνονα δῖον ἄγον βασιλῆες Ἀχαιῶν,
σπουδῇ παρπεπιθόντες, ἑταίρου χωόμενον κῆρ.
Οἱ δ᾽ ὅτε δὴ κλισίην Ἀγαμέμνονος ἷξον ἰόντες,
αὐτίκα κηρύκεσσι λιγυφθόγγοισι κέλευσαν

26. Ἕκαστος. Ancienne variante, ἕκαστοι.

27. Λύον δ᾽ ὑψηχέας. Ancienne variante, λύοντο δὲ μώνυχας.

29. Τάφον.... δαίνυ, donna un repas funèbre. L'idée de repas est dans le verbe. Homère dit δαινύναι τάφον (célébrer les funérailles par un repas), comme il dit ailleurs δαινύναι γάμον (célébrer une noce par un repas). Voilà comment on peut traduire ici τάφον par *epulum funebre;* mais il n'a ce sens que par communication, et c'est par communication aussi, comme le remarque Dübner, que l'épithète μενοεικέα s'accorde avec τάφον, car elle ne se rapporte qu'à l'idée de repas contenue dans le verbe.

30. Ἀργοί. On immolait des bœufs noirs, dans les sacrifices funèbres. Bothe propose de lire ἀργῷ, se rapportant à σιδήρῳ, parce que les bœufs immolés ne sont ni *blancs* ni *rapides*. Mais ἀργοί signifie probablement, ici : brillants de graisse, gras et luisants; ce qui peut se dire des bœufs noirs eux-mêmes. Le mot ἀργός ne répond pas trop mal au latin *lætus*, qui désigne l'embonpoint. — Ὀρέχθεον, s'étendaient : allongeaient et détendaient leurs membres. *Scholies :* ἀπετείνοντο. Quelques-uns traduisent : *mugissaient*. C'est l'explication d'Hésychius. Mais ὀρεχθέω n'est, ce semble, qu'une forme poétique de ὀρέγομαι, et n'a rien de commun avec μυκάομαι. L'explication d'Hésychius est une hypothèse tout arbitraire. La traduction *palpitabant* elle-même n'est fondée sur aucune raison sérieuse.

33. Εὑόμενοι τανύοντο, anastrophe, pour τανυόμενοι εὕοντο : *extensi torrebantur*, rôtissaient le long des broches.

34. Κοτυλήρυτον, à puiser à la cotyle : abondant. Didyme : Ἀρίσταρχος, πολὺ, ὥστε κοτύλῃ ἀρύσασθαι. *A la cotyle* signifie, d'une façon générale, à pleine coupe, sans regard à la petitesse de la cotyle proprement dite. Ce n'est donc pas au propre qu'il faut prendre ici la mesure, comme nous avons fait, XXII, 494.—Quelques-uns dérivaient κοτυλήρυτον de ῥέω. Aristarque repousse cette explication : ἡ διπλῆ, ὅτι ψιλῶς προενεκτέον κοτυλήρυτον· οὐ γὰρ ἀπὸ τῆς ῥύσεως ἀλλ᾽ ἀπὸ τοῦ ἀρύσαι. L'expression ψιλῶς προενεκτέον se rapporte à l'interaspiration dans les mots composés. Aristarque interaspirait avec l'esprit doux sur le ρ, et non avec l'esprit rude, le mot κοτυλήρυτον. Voyez, à propos de l'interaspiration, la note V, 289.

37. Σπουδῇ, à grand effort. — Ἑταίρου, au sujet de (son) ami.

39. Κέλευσαν. Ancienne variante, κέλευσεν.

ἀμφὶ πυρὶ στῆσαι τρίποδα μέγαν, εἰ πεπίθοιεν
Πηλείδην λούσασθαι ἄπο βρότον αἱματόεντα.
Αὐτὰρ ὅγ' ἠρνεῖτο στερεῶς, ἐπὶ δ' ὅρκον ὄμοσσεν·
Οὐ μὰ Ζῆν', ὅστις τε θεῶν ὕπατος καὶ ἄριστος,
οὐ θέμις ἐστὶ λοετρὰ καρήατος ἆσσον ἱκέσθαι,
πρίν γ' ἐνὶ Πάτροκλον θέμεναι πυρὶ, σῆμά τε χεῦαι,
κείρασθαί τε κόμην· ἐπεὶ οὔ μ' ἔτι δεύτερον ὧδε
ἵξετ' ἄχος κραδίην, ὄφρα ζωοῖσι μετείω.
Ἀλλ' ἤτοι νῦν μὲν στυγερῇ πειθώμεθα δαιτί·
ἠῶθεν δ' ὄτρυνον, ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
ὕλην τ' ἀξέμεναι, παρά τε σχεῖν ὅσσ' ἐπιεικὲς
νεκρὸν ἔχοντα νέεσθαι ὑπὸ ζόφον ἠερόεντα·
ὄφρ' ἤτοι τοῦτον μὲν ἐπιφλέγῃ ἀκάματον πῦρ
θᾶσσον ἀπ' ὀφθαλμῶν, λαοὶ δ' ἐπὶ ἔργα τράπωνται.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον ἠδ' ἐπίθοντο.
Ἐσσυμένως δ' ἄρα δόρπον ἐφοπλίσσαντες ἕκαστοι
δαίνυντ', οὐδέ τι θυμὸς ἐδεύετο δαιτὸς ἐΐσης.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
οἱ μὲν κακκείοντες ἔβαν κλισίηνδε ἕκαστος.
Πηλείδης δ' ἐπὶ θινὶ πολυφλοίσβοιο θαλάσσης

41. Βρότον αἱματόεντα, *tabum cruentum*, le sang qui avait coulé (des blessures) du mort.

45. Σῆμά τε χεῦαι. Il s'agit d'un tumulus; il s'agit de terre apportée et *versée* sur un même point. Voyez les notes VI, 419.

46. Οὔ μ' ἔτι. Ancienne variante, οὔτι με.

47. Ἵξετ(αι), atteindra : pénétrera.

48. Στυγερῇ.... δαιτί, à un repas odieux : à un repas où nous n'aurons que chagrin. — Πειθώμεθα, laissons-nous aller : ne nous refusons point.

50. Παρά τε σχεῖν pour παρασχεῖν τε : *et apponere*, et de fournir et disposer. — Ὅσσ' ἐπιεικές, *vulgo* ὡς ἐπιεικές.

51. Νεκρὸν ἔχοντα.... Heyne et d'autres ne voient dans ce vers qu'une glose de ὡς ἐπιεικές, et Bothe le met entre crochets. Ils ont été choqués de la rudesse de la construction. Mais la leçon ὅσσ' ἐπιεικές fait disparaître toute difficulté; et la soi-disant glose est un utile et naturel complément de παρασχεῖν.

52. Ἤτοι. Bothe propose d'écrire ἠοῖ au lieu de ἤτοι, qui est déjà dans la phrase; et il dit qu'on marquerait mieux ainsi l'impatience d'Achille. Mais ce n'est pas une raison, parce qu'un mot est répété à cinq vers de distance, pour qu'on soit autorisé à le remplacer par une expression plus ou moins préférable. Nous n'avons point à perfectionner Homère. Si l'on appliquait ce procédé à toutes ses répétitions, on referait à moitié ses poëmes.

53. Ἀπ' ὀφθαλμῶν. (en l'éloignant) des yeux : en le faisant disparaître. — Ἔργα, les occupations, c'est-à-dire la guerre. Eustathe : δηλαδὴ τὰ τοῦ πολέμου.

56-57. Δαίνυντ', οὐδέ τι.... Voyez I, 468-469 et les notes sur ces deux vers.

58. Οἱ μὲν κακκείοντες.... Voyez I, 606 et la note sur ce vers.

κεῖτο βαρὺ στενάχων, πολέσιν μετὰ Μυρμιδόνεσσιν,
ἐν καθαρῷ, ὅθι κύματ' ἐπ' ἠϊόνος κλύζεσκον.
Εὖτε τὸν ὕπνος ἔμαρπτε, λύων μελεδήματα θυμοῦ,
νήδυμος ἀμφιχυθείς· μάλα γὰρ κάμε φαίδιμα γυῖα
Ἕκτορ' ἐπαΐσσων προτὶ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν·
ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Πατροκλῆος δειλοῖο,
πάντ' αὐτῷ, μέγεθός τε καὶ ὄμματα κάλ', εἰκυῖα,
καὶ φωνήν, καὶ τοῖα περὶ χροῒ εἵματα ἕστο·
στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς, καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Εὕδεις, αὐτὰρ ἐμεῖο λελασμένος ἔπλευ, Ἀχιλλεῦ.
Οὐ μέν μευ ζώοντος ἀκήδεις, ἀλλὰ θανόντος·
θάπτε με ὅττι τάχιστα, πύλας Ἀΐδαο περήσω.
Τῆλέ μ' ἐέργουσι ψυχαί, εἴδωλα καμόντων,
οὐδέ μέ πω μίσγεσθαι ὑπὲρ ποταμοῖο ἐῶσιν·
ἀλλ' αὔτως ἀλάλημαι ἀν' εὐρυπυλὲς Ἄϊδος δῶ.
Καί μοι δὸς τὴν χεῖρ', ὀλοφύρομαι· οὐ γὰρ ἔτ' αὖτις
νίσομαι ἐξ Ἀΐδαο, ἐπήν με πυρὸς λελάχητε.

61. Ἐν καθαρῷ, dans un endroit net : dans un endroit où rien ne gênait. Voyez la note VIII, 491.

62. Εὖτε (lorsque) n'a aucun sens, si l'on termine la phrase avec le vers 64. La phrase doit se continuer au vers 65 : ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχή.... (alors survint l'âme....)

65. Ἦλθε δ' ἐπὶ.... Ce vers n'a d'autre dactyle que celui du premier pied. Voyez la note I, 11. — Δειλοῖο, infortuné. Aristarque : ὅτι τὸ δειλοῖο, δειλαίου. Voyez XXII, 31 et la note sur ce vers.

69. Ἔπλευ. Bothe écrit ἔπλε', c'est-à-dire ἔπλεο, pour éviter ce qu'il appelle une cacophonie. Mais il n'y a point cacophonie, puisque ἔπλευ est paroxyton et Ἀχιλλεῦ périspomène.

70. Ἀκήδεις, imparfait de ἀκηδέω, pour ἠκήδεις : tu négligeais.

71. Περήσω, c'est-à-dire ἵνα περήσω : afin que je traverse. Eustathe : λείπει τὸ ἵνα. Quelques-uns préfèrent considérer περήσω comme le futur de l'indicatif. Alors les membres de phrase sont chacun *per se* ; et c'est un asyndète, une suite d'idées non liées grammaticalement. Bothe a même mis un point en haut après τάχιστα.

72. Τῆλέ μ' ἐέργουσι, *vulgo* τῆλέ με εἴργουσι, avec un hiatus. Homère fait habituellement la diérèse. Ainsi l'hiatus n'est nullement nécessaire. — Εἴδωλα καμόντων. Virgile, *Géorgiques*, IV, 472 : « Umbræ ibant tenues simulacraque luce carentum. »

73. Μίσγεσθαι, de me mêler : de me mettre dans leur foule. — Ὑπὲρ ποταμοῖο, *trans flumen*, au delà du fleuve : de l'autre côté du Styx. — Au début du chant XXIV de l'*Odyssée*, les prétendants massacrés par Ulysse sont menés aux enfers par Hermès, avant qu'on ait fait leurs obsèques ; mais le passage est interpolé.

76. Νίσομαι, *vulgo* νίσσομαι. Celui-ci est le présent, celui-là le futur. Si l'on met le présent, il faut toujours l'entendre dans le sens du futur. Édition Didot : texte νίσσομαι, traduction *redibo*. Ce n'est pas une contradiction. — Λελάχητε, dans le sens actif : *participem feceritis*, vous aurez fait participer : vous aurez donné la part qui revient.

Οὐ μὲν γὰρ ζωοί γε φίλων ἀπάνευθεν ἑταίρων
βουλὰς ἑζόμενοι βουλεύσομεν· ἀλλ' ἐμὲ μὲν Κὴρ
ἀμφέχανε στυγερὴ, ἥπερ λάχε γεινόμενόν περ·
καὶ δὲ σοὶ αὐτῷ μοῖρα, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ,
τείχει ὕπο Τρώων εὐηγενέων ἀπολέσθαι.
Ἄλλο δέ τοι ἐρέω καὶ ἐφήσομαι, αἴ κε πίθηαι.
Μὴ ἐμὰ σῶν ἀπάνευθε τιθήμεναι ὀστέ', Ἀχιλλεῦ·
ἀλλ' ὁμοῦ, ὡς ἐτράφημεν ἐν ὑμετέροισι δόμοισιν,
εὖτέ με τυτθὸν ἐόντα Μενοίτιος ἐξ Ὀπόεντος
ἤγαγεν ὑμέτερόνδ', ἀνδροκτασίης ὕπο λυγρῆς,
ἤματι τῷ, ὅτε παῖδα κατέκτανον Ἀμφιδάμαντος,
νήπιος, οὐκ ἐθέλων, ἀμφ' ἀστραγάλοισι χολωθείς.
Ἔνθα με δεξάμενος ἐν δώμασιν ἱππότα Πηλεὺς,
ἔτραφέ τ' ἐνδυκέως, καὶ σὸν θεράποντ' ὀνόμηνεν·
ὣς δὲ καὶ ὀστέα νῶϊν ὁμὴ σορὸς ἀμφικαλύπτοι,
χρύσεος ἀμφιφορεὺς, τόν τοι πόρε πότνια μήτηρ.

77. Οὐ μὲν γάρ. Quelques textes antérieurs à ceux des Alexandrins portaient : οὐ γὰρ ἔτι. Didyme : ἔν τισι τῶν πολιτικῶν, οὐ γὰρ ἔτι. Ici πολιτικῶν équivaut à τῶν κατὰ πόλεις. Il s'agit des éditions des villes.

79. Ἀμφέχανε, a ouvert la bouche de tous côtés : a englouti. *Scholies :* κατέφαγε καὶ κατέπιε.

80. Καὶ δέ, dans le sens de καὶ δή. — Entre ce vers et le suivant on en lisait un autre, dans certains textes du temps de Philippe : Μαρναμένων δηΐοις Ἑλένης ἕνεκ' ἠϋκόμοιο. Mais c'est une interpolation manifeste.

81. Εὐηγενέων pour εὐγενῶν : nobles. Rhianus et Aristophane de Byzance lisaient, εὐηφενέων (très-opulents).

82. Ἐφήσομαι, *mandabo*, je donnerai une commission. Eustathe : ἀντὶ τοῦ ἐντελοῦμαι, ἐξ οὗ ἡ παραινετικὴ ἐφημοσύνη. On se rappelle qu'Homère dit ἐφετμή dans le sens de *mandatum*.

84. Ἀλλ' ὁμοῦ,... Ancienne variante : Ἀλλ' ἵνα πέρ σε καὶ αὐτὸν ὁμοίη γαῖα κεκεύθῃ Χρυσέῳ ἐν ἀμφιφορεῖ, τόν τοι πόρε πότνια μήτηρ, Ὡς ὁμοῦ ἐτράφεμέν περ ἐν ὑμετέροισι δόμοισιν. Ces trois vers, comme celui que j'ai transcrit un peu plus haut (note sur le vers 80), se trouvent dans une citation du passage par l'orateur Eschine, *contre Timarque*, p. 282, 283.

85. Ὀπόεντος pour Ὀποῦντος. Patrocle était d'Opunte en Locride.

86. Ὑμετερόνδ(ε), sous-entendu δῶμα ou οἶκον : vers votre maison; chez vous. — Ὑπό, par : par l'effet de; par suite de.

87. Παῖδα.... Ἀμφιδάμαντος. Le fils d'Amphidamas se nommait Clysonyme. Lui et son père sont d'ailleurs inconnus.

88. Ἀμφ' ἀστραγάλοισι, au sujet d'osselets : en jouant aux osselets. Dans la plupart des anciennes récensions individuelles, on lisait ἀστραγάλῃσι au féminin; et plusieurs critiques anciens approuvaient cette forme. Le scholiaste de Pierre Victorius : αἱ πλείους τῶν κατὰ ἄνδρα, ἀμφ' ἀστραγάλησιν ἐρύσας (ὀρίσσας?)· καί ἐστιν Ἰωνικώτερον. L'expression αἱ πλείους montre que ces récensions étaient assez nombreuses. Voyez la note XXII, 108.

90. Ἔτραφε. Ancienne variante, ἔτρεφε.

92. Χρύσεος ἀμφιφορεύς,... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Ce vers n'existait point dans les plus anciens textes d'Homère; et Aristarque croit qu'on l'avait façonné d'après un

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Τίπτε μοι, ἠθείη κεφαλή, δεῦρ' εἰλήλουθας,
καί μοι ταῦτα ἕκαστ' ἐπιτέλλεαι; Αὐτὰρ ἐγώ τοι
πάντα μάλ' ἐκτελέω καὶ πείσομαι, ὡς σὺ κελεύεις.
Ἀλλά μοι ἆσσον στῆθι· μίνυνθά περ ἀμφιβαλόντε
ἀλλήλους, ὀλοοῖο τεταρπώμεσθα γόοιο.
Ὣς ἄρα φωνήσας ὠρέξατο χερσὶ φίλῃσιν,
οὐδ' ἔλαβε· ψυχὴ δὲ κατὰ χθονὸς ἠΰτε καπνὸς
ᾤχετο τετριγυῖα. Ταφὼν δ' ἀνόρουσεν Ἀχιλλεὺς,
χερσί τε συμπλατάγησεν, ἔπος δ' ὀλοφυδνὸν ἔειπεν·
Ὢ πόποι, ἦ ῥά τίς ἐστι, καὶ εἰν Ἀΐδαο δόμοισιν,
ψυχὴ καὶ εἴδωλον· ἀτὰρ φρένες οὐκ ἔνι πάμπαν.

passage de l'*Odyssée*. Le scholiaste de Pierre Victorius : ἐν πάσαις δὲ οὐκ ἦν ὁ στίχος· καὶ Ἀρίσταρχος ἐκ τῆς Νεκυίας αὐτὸν ἐσπᾶσθαί φησι. Il y avait deux chants, dans l'*Odyssée*, qui portaient le nom de Νεκυία, le onzième et le vingt-quatrième. Il s'agit ici de la δευτέρα Νεκυία, du chant XXIV, et des vers 73-74 de ce chant. Aristarque trouvait la mention de l'amphore absolument inutile : ἀθετεῖται, ὅτι, εἰ σωρὸν δέδωκεν,... τί καὶ ἀμφιφορῆα; Si le vers 92 n'ajoute pas beaucoup à la pensée, on ne peut pas dire pourtant qu'il l'affaiblisse ou qu'il l'altère. Bothe prétend, il est vrai, que Patrocle dit des sottises (*ineptit*), en parlant d'une urne spéciale, au lieu de rester sur ὁμὴ σορός. On peut répondre que Patrocle fait allusion à quelque mot prononcé par Achille dans l'intimité. Achille avait dit probablement : « Tu vois cette belle amphore que m'a donnée ma mère; c'est là dedans qu'on mêlera nos cendres. »

94. Τίπτε μοι,... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἠθείη κεφαλή. Aristarque note que ἠθείη κεφαλή est le salut d'un jeune homme à son aîné : προσφώνησις νέου πρὸς πρεσβύτερον. Patrocle était en effet l'aîné d'Achille. Voyez XI, 787. — Au lieu de ἠθείη, Chaméléon lisait, ὦ θείη.

96. Ἐκτελέω est au futur : j'accomplirai. — Σύ. Ancienne variante, με.

98. Ὀλοοῖο. Ancienne variante, κρυεροῖο.

100-101. Ψυχὴ δὲ κατὰ χθονὸς ἠΰτε καπνὸς ᾤχετο. Le logicien Zoïle taxait ici Homère d'absurdité, puisque la fumée monte en haut, et que l'âme de Patrocle s'en va sous terre. *Scholies :* Ζωΐλος δέ φησιν ὅτι, ἀλλ' ὁ καπνὸς ἄνω φέρεται. Mais la comparaison est tout entière dans l'idée de disparition, ᾤχετο. L'âme de Patrocle disparaît, comme une fumée disparaît. Virgile est bien plus coupable qu'Homère, lui qui ne se contente pas de dire, *Géorgiques*, IV, 499-500, qu'Eurydice disparaît, mais qu'elle disparaît comme une fumée qui se dissipe dans les airs, par conséquent qui monte dans les airs : *ceu fumus in auras commixtus tenues*. La direction que prennent Patrocle et Eurydice et la direction que prend la fumée ne sont pas l'objet de la comparaison.

101. Τετριγυῖα, en poussant un petit cri. Ce petit cri était, dans l'idée d'Homère, quelque chose comme celui des chauves-souris. C'est des chauves-souris que se disait proprement τρίζω. *Scholies :* ληφθὲν ἀπὸ νυκτερίδων. Cependant τρίζω a quelquefois une signification plus générale. Voyez plus bas la note du vers 714.

104. Φρένες, un diaphragme, c'est-à-dire un principe vital, une existence réelle. Bothe : « Vis vitalis, vigor corporis et « animi, quo vigore carent umbræ. » Les anciens entendaient ici, par φρένες, *un corps*, la partie étant prise pour le tout : ἀπὸ μέρους, τὸ ὅλον σῶμα. L'explication est donnée ainsi par Didyme. On la trouve

Παννυχίη γάρ μοι Πατροκλῆος δειλοῖο
ψυχὴ ἐφεστήκει γοόωσά τε μυρομένη τε,
καί μοι ἕκαστ' ἐπέτελλεν· ἔϊκτο δὲ θέσκελον αὐτῷ.
Ὣς φάτο, τοῖσι δὲ πᾶσιν ὑφ' ἵμερον ὦρσε γόοιο·
μυρομένοισι δὲ τοῖσι φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
ἀμφὶ νέκυν ἐλεεινόν. Ἀτὰρ κρείων Ἀγαμέμνων
οὐρῆάς τ' ὤτρυνε καὶ ἀνέρας, ἀξέμεν ὕλην,
πάντοθεν ἐκ κλισιῶν· ἐπὶ δ' ἀνὴρ ἐσθλὸς ὀρώρει,
Μηριόνης, θεράπων ἀγαπήνορος Ἰδομενῆος.
Οἱ δ' ἴσαν ὑλοτόμους πελέκεας ἐν χερσὶν ἔχοντες
σειράς τ' εὐπλέκτους· πρὸ δ' ἄρ' οὐρῆες κίον αὐτῶν·
πολλὰ δ' ἄναντα, κάταντα, πάραντά τε δόχμιά τ' ἦλθον.
Ἀλλ' ὅτε δὴ κνημοὺς προσέβαν πολυπίδακος Ἴδης,
αὐτίκ' ἄρα δρῦς ὑψικόμους ταναήκεϊ χαλκῷ
τάμνον ἐπειγόμενοι· ταὶ δὲ μεγάλα κτυπέουσαι

aussi dans les *Scholies* sous une forme toute sèche, comme si rien n'était plus simple qu'une telle équivalence : φρένες νῦν ὅλον τὸ σῶμα. Il est certain qu'Achille regrette de n'avoir pu embrasser son ami : l'idée de corps est donc dans sa pensée, quand il dit φρένες, mais elle n'y est pas immédiatement. Voilà la restriction que font les modernes. Au fond, les deux explications concordent; mais celle des modernes est plus complète. — Quelques-uns ont voulu prendre ici φρένες dans un sens moral : *la conscience de soi-même*. Mais Patrocle vient de faire un discours, et un discours très-bien suivi : il a donc conscience de lui-même. L'explication est donc fausse. Aristophane de Byzance avait parfaitement raison quand il affirmait qu'Homère ne parle point ici de la pensée, mais d'un viscère : φρένας λέγει οὐ τὸ διανοητικὸν, ἀλλὰ μέρος τι τῶν ἐντὸς σωμάτων. Ces paroles sont textuelles; car la note de Didyme, d'où je les transcris, se termine par cette phrase : οὕτως Ἀριστοφάνης ὁ γραμματικός. — Οὐχ ἔνι pour οὐκ ἔνεισι : *non insunt*.

105. Παννυχίη γάρ μοι.... Ce vers, comme le vers 65, n'a que le dactyle du premier pied. Voyez la note I, 11.

111. Ἀξέμεν équivaut à ὥστε ἄξειν : *ut conveherent*, ou *qui conveherent*. Quelques anciens le rapportaient à ἄγνυμι, et traduisaient : *pour casser*, pour couper. Mais le mot *couper* ne s'appliquerait qu'aux hommes, et non aux mulets. *Scholies* : κόπτειν ὕλην, ἀπὸ τοῦ ἆξαι. On préférait le sens *amener*, *convoyer*, qui tient compte des mulets. Didyme : φέρειν· ἄγεται γὰρ τὸ ζῶον. — Quelques anciens retranchaient τ' entre οὐρῆας et ὤτρυνε.

114. Πελέκεας, trissyllabe, εας faisant synizèse.

115. Σειράς, des cordes. C'est le sens propre du mot : *chaîne* n'est qu'un sens dérivé. Eustathe : ἢ ἀπὸ σχοίνων ἢ σπάρτων, ἢ καννάβεως, ἢ ἄλλοθεν. Peu importe la matière. Il suffit, pour un pareil usage, que les cordes soient solides.

116. Πολλὰ δ' ἄναντα,... Ce vers est un des exemples les mieux caractérisés d'harmonie expressive. Les anciens avaient été frappés de l'effet de ces consonnances, et nous sentons parfaitement nous-mêmes qu'elles peignent à merveille une marche dans la montagne, les mulets et les hommes montant, descendant, tournant à droite, tournant à gauche, selon les accidents du terrain. La monotonie des désinences et ces chutes successives du vers disent tout à la fois et la continuité de la marche et sa brisure en sens différents.

πῖπτον. Τὰς μὲν ἔπειτα διαπλήσσοντες Ἀχαιοὶ
ἔκδεον ἡμιόνων· ταὶ δὲ χθόνα ποσσὶ δατεῦντο,
ἐλδόμεναι πεδίοιο, διὰ ῥωπήϊα πυκνά.
Πάντες δ' ὑλοτόμοι φιτροὺς φέρον· ὣς γὰρ ἀνώγει
Μηριόνης, θεράπων ἀγαπήνορος Ἰδομενῆος.
Κὰδ δ' ἄρ' ἐπ' ἀκτῆς βάλλον ἐπισχερὼ, ἔνθ' ἄρ' Ἀχιλλεὺς
φράσσατο Πατρόκλῳ μέγα ἠρίον ἠδὲ οἷ αὐτῷ.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πάντῃ παρακάββαλον ἄσπετον ὕλην,
εἵατ' ἄρ' αὖθι μένοντες ἀολλέες. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
αὐτίκα Μυρμιδόνεσσι φιλοπτολέμοισι κέλευσεν
χαλκὸν ζώννυσθαι, ζεῦξαι δ' ὑπ' ὄχεσφιν ἕκαστον
ἵππους· οἱ δ' ὤρνυντο, καὶ ἐν τεύχεσσιν ἔδυνον·
ἂν δ' ἔβαν ἐν δίφροισι παραιβάται ἡνίοχοί τε.
Πρόσθε μὲν ἱππῆες, μετὰ δὲ νέφος εἵπετο πεζῶν,
μυρίοι· ἐν δὲ μέσοισι φέρον Πάτροκλον ἑταῖροι.
Θριξὶ δὲ πάντα νέκυν καταείνυσαν, ἃς ἐπέβαλλον

120. Διαπλήσσοντες, frappant à travers : fendant, ayant mis en morceaux. L'ancienne leçon διαπρήσσοντες donne au fond le même sens. La leçon διαπλίσσοντες n'est qu'une fausse écriture, un fait d'iotacisme.

121. Ἔκδεον ἡμιόνων équivaut à ἔδεον ἐξ ἡμιόνων : ils attachaient aux mules. Il s'agit de paquets formant traîneaux, et non point de paquets suspendus aux flancs des bêtes de somme. Ἔκδεον dit qu'on traînait le bois. C'est ainsi que l'on fait de tout temps dans les montagnes. — Χθόνα.... δατεῦντο, *terram carpebant*. Nous disons, en français, *dévorer l'espace*.

122. Ἐλδόμεναι, *cupientes*. Le poëte suppose que les mules ont hâte d'être hors des halliers, et de marcher sur une surface moins inégale.

123. Πάντες δ' ὑλοτόμοι, et tous les coupeurs de bois : et tous ceux des soldats qui avaient manié la cognée. Les autres ne portaient rien; mais ils menaient les mules.

124. Μηριόνης,... Ce vers est mis entre crochets par Bothe, on ne sait pourquoi. Car c'est faire une hypothèse, et non déduire une raison, que de dire, comme il fait : « Versus malæ notæ, nec dubie ex « interpretatione ortus. » Le nom de Mérion est utile, sinon nécessaire. La mention du chef donne un sens plus net; et elle n'interrompt nullement le récit, puisqu'elle n'introduit aucun élément étranger dans la phrase.

125. Ἐπ' ἀκτῆς, sur la falaise. C'est le cap Rhétée. Voyez plus loin la note du vers 245. — Ἔνθ' ἄρ' Ἀχιλλεύς. Bothe propose de lire ἔνθα δ' Ἀχιλλεύς, en prenant δέ dans le sens de δή. Ce serait exactement le même sens.

126. Φράσσατο, *designaverat*, il avait marqué. — Οἷ αὐτῷ, pour lui-même. D'après l'oracle rapporté par Thétis, XVIII, 96, Achille ne doit survivre que peu de temps à Hector, et Achille sait que ses cendres ne tarderont pas à être réunies à celles de Patrocle.

132. Παραιβάται, ceux qui combattaient du haut des chars.

133. Ἱππῆες, les guerriers montés sur les chars : parabates et conducteurs.

135. Καταείνυσαν, *vulgo* καταείνυον. Ancienne variante, καταείλυον. *Scholies :* Ἀρίσταρχος δὲ, καταείνυσαν. Avec les trois leçons le seus est le même. Patrocle est tout couvert et comme enveloppé et habillé de chevelures.

κειρόμενοι· ὄπιθεν δὲ κάρη ἔχε δῖος Ἀχιλλεὺς,
ἀχνύμενος· ἕταρον γὰρ ἀμύμονα πέμπ' Ἄϊδόσδε.
Οἱ δ' ὅτε χῶρον ἵκανον, ὅθι σφίσι πέφραδ' Ἀχιλλεὺς,
κάτθεσαν, αἶψα δέ οἱ μενοεικέα νήεον ὕλην.
Ἔνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς·
στὰς ἀπάνευθε πυρῆς ξανθὴν ἀπεκείρατο χαίτην,
τήν ῥα Σπερχειῷ ποταμῷ τρέφε τηλεθόωσαν·
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπεν ἰδὼν ἐπὶ οἴνοπα πόντον·
Σπερχεί', ἄλλως σοίγε πατὴρ ἠρήσατο Πηλεὺς,
κεῖσέ με νοστήσαντα, φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
σοί τε κόμην κερέειν, ῥέξειν θ' ἱερὴν ἑκατόμβην·
πεντήκοντα δ' ἔνορχα παρ' αὐτόθι μῆλ' ἱερεύσειν·
ἐς πηγὰς, ὅθι τοι τέμενος βωμός τε θυήεις.
Ὣς ἠρᾶθ' ὁ γέρων, σὺ δέ οἱ νόον οὐκ ἐτέλεσσας.
Νῦν δ' ἐπεὶ οὐ νέομαί γε φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
Πατρόκλῳ ἥρωϊ κόμην ὀπάσαιμι φέρεσθαι.
Ὣς εἰπὼν, ἐν χερσὶ κόμην ἑτάροιο φίλοιο
θῆκεν· τοῖσι δὲ πᾶσιν ὑφ' ἵμερον ὦρσε γόοιο.
Καί νύ κ' ὀδυρομένοισιν ἔδυ φάος ἠελίοιο,

136. Κειρόμενοι, se tondant : coupant leur chevelure. — Κάρη, la tête (de Patrocle). Les Myrmidons soutenaient les autres parties du corps.

137. Πέμπ(ε), *efferebat*, il convoyait : il menait en pompe. — Ἄϊδόσδε. Ancienne variante, rejetée comme fausse par Hérodien : Ἄϊδος δῶ.

138. Ἵκανον. Ancienne variante, ἵκοντο.

140. Ἄλλ(ο), une autre chose : un autre dessein.

142. Σπερχειῷ ποταμῷ, pour le fleuve Sperchius : pour en faire offrande au fleuve Sperchius. Le Sperchius était la principale rivière de la Phthiotide, patrie d'Achille; et le dieu de cette rivière était le dieu tutélaire de la contrée et de ses habitants.

143. Ὀχθήσας.... Il ne faut pas voir ici, dans ce vers banal, une banalité poétique. Achille tourne les yeux vers la Thessalie, dont la mer le sépare. *Scholies :* στενάξας, καὶ ὡς ἐπὶ τὴν πατρίδα καὶ τὸν Σπερχειὸν ἀποβλέψας.

144. Ἄλλως, autrement (qu'il ne devait en être) : en vain. *Scholies :* μάτην.

146. Κερέειν, devoir couper.

147. Ἔνορχα.... μῆλ(α), béliers. *Scholies :* ἔνορχα· ὄρχεις ἔχοντα. — Παρ' αὐτόθι, là même : près de l'hécatombe. Quelques modernes écrivent παρ' αὐτόφι, qui donne le même sens; car on peut traduire : *insuper*, outre l'hécatombe. Bothe, qui prend παρ' αὐτόφι comme παρ' αὐτοῖς, traduit lui-même son *apud tauros* par *præter hecatomben*. — Ancienne variante, παραυτίκα.

149. Ὁ γέρων, le noble vieillard.

151. Ὀπάσαιμι, je veux donner. — Φέρεσθαι, pour être emportée : pour qu'il l'emporte avec lui.

152. Ἑτάροιο dépend de χερσί.

154. Καί νυ κ' ὀδυρομένοισιν ἔδυ φάος ἠελίοιο, et la lumière du soleil se serait couchée à eux gémissants : et ils se seraient lamentés tout le reste du jour.

εἰ μὴ Ἀχιλλεὺς αἶψ' Ἀγαμέμνονι εἶπε παραστάς·
Ἀτρείδη (σοὶ γάρ τε μάλιστά γε λαὸς Ἀχαιῶν
πείσονται μύθοισι), γόοιο μὲν ἔστι καὶ ἆσαι.
Νῦν δ' ἀπὸ πυρκαϊῆς σκέδασον, καὶ δεῖπνον ἄνωχθι
ὅπλεσθαι· τάδε δ' ἀμφιπονησόμεθ', οἷσι μάλιστα
κήδεός ἐστι νέκυς· παρὰ δ' οἱ ταγοὶ ἄμμι μενόντων.
Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων,
αὐτίκα λαὸν μὲν σκέδασεν κατὰ νῆας ἐΐσας·
κηδεμόνες δὲ παρ' αὖθι μένον, καὶ νήεον ὕλην·
ποίησαν δὲ πυρὴν ἑκατόμπεδον ἔνθα καὶ ἔνθα·
ἐν δὲ πυρῇ ὑπάτῃ νεκρὸν θέσαν, ἀχνύμενοι κῆρ.
Πολλὰ δὲ ἴφια μῆλα καὶ εἰλίποδας ἕλικας βοῦς
πρόσθε πυρῆς ἔδερόν τε καὶ ἄμφεπον· ἐκ δ' ἄρα πάντων
δημὸν ἑλὼν ἐκάλυψε νέκυν μεγάθυμος Ἀχιλλεύς,
ἐς πόδας ἐκ κεφαλῆς, περὶ δὲ δρατὰ σώματα νήει·
ἐν δ' ἐτίθει μέλιτος καὶ ἀλείφατος ἀμφιφορῆας,
πρὸς λέχεα κλίνων· πίσυρας δ' ἐριαύχενας ἵππους

156. Γάρ. Ancienne variante, μέν.

157. Πείσονται au pluriel, πρὸς τὸ σημαινόμενον, comme *turba ruunt*. — Γόοιο μὲν ἔστι καὶ ἆσαι. Achille veut dire, selon Didyme, que ce jour-là n'est pas le seul où l'on puisse pleurer, et qu'on aura tout le loisir de se rassasier plus tard de lamentations : λείπει τὸ ὕστερον, ἵν' ᾖ, ἔστι καὶ ὕστερον ἆσαι γόοιο· ἐνέφηνε δὲ αὐτὸ διὰ τοῦ, νῦν δ' ἀπὸ πυρκαϊῆς σκέδασον. Cependant l'expression peut se traduire, d'une manière absolue : *est et flendi satietas*, on finit par en avoir assez de pleurer; en d'autres termes : occupons-nous d'autre chose que de pleurer.

160. Κήδεος adjectif, pour κήδειος : objet de soins. *Scholies :* φροντίδος ἄξιος. — Παραμενόντων est à l'impératif, pour παραμενέτωσαν : qu'ils restent auprès. — Οἱ ταγοί. Quelques éditeurs récents écrivent, οἵ τ' ἀγοί. C'est une ancienne correction de Denys de Thrace. La vulgate est la leçon même d'Aristarque. Des deux façons le sens est le même : *illi duces*, les chefs que voilà. Les modernes qui rejettent ταγοί allèguent que ce mot a toujours la première syllabe longue chez les poëtes. Mais la quantité des syllabes, chez les poëtes postérieurs à Homère, ne prouve rien quand il s'agit d'Homère. Denys n'alléguait pas la quantité. Il ne parlait qu'en vertu de son goût propre. *Scholies :* ἡγεῖτο πλεονάζειν τό τε σύνδεσμον. Ceci veut dire qu'il regardait le τ des anciens manuscrits comme équivalent du τε redondant qui suit souvent le conjonctif.

163. Κηδεμόνες, ceux qui devaient prendre soin des funérailles.

168. Ἐκάλυψε, sous-entendu τῷ δημῷ : il couvrit de cette graisse.

169. Περί, autour (du cadavre de Patrocle). — Δρατά pour δαρτά : écorchés. Ancienne variante, δρετά pour δερτά. Même sens.

170. Μέλιτος καὶ ἀλείφατος ἀμφιφορῆας, des amphores de miel et d'huile. On suppose que l'emploi du miel était une figure, à cause de l'amertume de la mort qu'il s'agissait d'adoucir, et que l'huile était destinée à activer la flamme du bûcher. Mais ce ne sont là que des conjectures.

171. Κλίνων, appuyant : posant (ces amphores).

ἐσσυμένως ἐνέβαλλε πυρῇ, μεγάλα στεναχίζων.
Ἐννέα τῷγε ἄνακτι τραπεζῆες κύνες ἦσαν·
καὶ μὲν τῶν ἐνέβαλλε πυρῇ δύο δειροτομήσας·
δώδεκα δὲ Τρώων μεγαθύμων υἱέας ἐσθλοὺς,
χαλκῷ δηϊόων· κακὰ δὲ φρεσὶ μήδετο ἔργα·
ἐν δὲ πυρὸς μένος ἧκε σιδήρεον, ὄφρα νέμοιτο.
Ὤμωξέν τ' ἄρ' ἔπειτα, φίλον δ' ὀνόμηνεν ἑταῖρον·
Χαῖρέ μοι, ὦ Πάτροκλε, καὶ εἰν Ἀΐδαο δόμοισιν·
πάντα γὰρ ἤδη τοι τελέω, τὰ πάροιθεν ὑπέστην.
Δώδεκα μὲν Τρώων μεγαθύμων υἱέας ἐσθλοὺς,
τοὺς ἅμα σοὶ πάντας πῦρ ἐσθίει· Ἕκτορα δ' οὔτι
δώσω Πριαμίδην πυρὶ δαπτέμεν, ἀλλὰ κύνεσσιν.
Ὣς φάτ' ἀπειλήσας· τὸν δ' οὐ κύνες ἀμφεπένοντο·
ἀλλὰ κύνας μὲν ἄλαλκε Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη,
ἤματα καὶ νύκτας· ῥοδόεντι δὲ χρῖεν ἐλαίῳ,

173. Τῷγε ἄνακτι, à ce chef : à Patrocle. — Τραπεζῆες, domestiques. Littéralement : vivant près de la table.

175-176. Δώδεκα δὲ.... Ce sont les prisonniers dont il a été question ailleurs, XXI, 27-32. Virgile, *Énéide*, XI, 81 : « Vinxerat « et post terga manus, quos mitteret umbris Inferias, cæso sparsurus sanguine flam- « mas. » — On comprend sans peine l'acte d'Achille, étant donné le caractère du héros; mais il est difficile de comprendre une pareille férocité chez *le pieux Énée*. Virgile s'est trop laissé aller à l'imitation.

177. Ἐν.... ἧκε, il lança dans (le bûcher). — Μένος σιδήρεον, la force de fer, c'est-à-dire la force puissante, la force invincible. *Scholies :* νῦν, ἰσχυρόν. — Ὄφρα νέμοιτο, *ut depasceret*, afin qu'elle dévorât, c'est-à-dire afin qu'elle ne laissât rien ni du bûcher, ni des victimes, ni de Patrocle, sinon un peu de cendre.

179. Χαῖρέ μοι est expliqué par le vers suivant. Ce n'est pas simplement un salut. Achille fait entendre à Patrocle qu'il doit être content. *Scholies :* ἀντὶ τοῦ ἧδου, ὅτι σοι τὰ πρὸς ἡδονὴν ἀπεπλήρωσα. Je dois dire que Virgile, dans son imitation, *Énéide*, XI, 97, donne à χαῖρέ μοι son sens vulgaire : « .... *Salve* æternum *mihi*, maxime Palla, Æternumque vale. — On a vu plus haut, 19-20, ce vers et le suivant.

180. Πάντα γὰρ ἤδη.... Bothe met ce vers entre crochets. Il y voit une répétition vicieuse. Au vers 20, τελέω est un futur; et ici il faudrait le prendre pour le présent. Mais remarquez que toutes les promesses faites par Achille ne sont pas encore accomplies : il reste à faire manger Hector aux chiens. Les vers 182-183, où Achille dit qu'il n'y manquera pas, prouvent que ἐκτελέω est au futur, ici comme toujours. Il n'y a donc rien à changer. Ce serait même fausser le sens, que d'adopter la leçon donnée par certains manuscrits : Πάντα γὰρ ἤδη τοι τετελεσμένα, ὥσπερ ὑπέστην.

183. Δαπτέμεν pour δάπτειν : à dévorer. *Scholies :* ἐσθίειν.

186. Ῥοδόεντι, *rosaceo*. Les anciens prenaient le mot au propre, parce que l'huile de rose est un antiseptique. Ils traduisent cependant ῥοδόεντι ἐλαίῳ par μύρῳ : parfum liquide. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι μύρου μὲν ὀνομασίαν ἀγνοεῖ, τὴν δὲ σκευασίαν οἶδεν. On peut donc entendre ῥοδόεντι, de l'odeur embaumée du parfum. C'est d'ailleurs ici une huile qui a des propriétés toutes divines, puisqu'elle rend le cadavre assez dur pour rouler impunément

ἀμβροσίῳ, ἵνα μή μιν ἀποδρύφοι ἑλκυστάζων.
Τῷ δ' ἐπὶ κυάνεον νέφος ἤγαγε Φοῖβος Ἀπόλλων
οὐρανόθεν πεδίονδε, κάλυψε δὲ χῶρον ἅπαντα,
ὅσσον ἐπεῖχε νέκυς· μὴ πρὶν μένος ἠελίοιο
σκήλει' ἀμφὶ περὶ χρόα, ἴνεσιν ἠδὲ μέλεσσιν.
Οὐδὲ πυρὴ Πατρόκλου ἐκαίετο τεθνηῶτος.
Ἔνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς·
στὰς ἀπάνευθε πυρῆς δοιοῖς ἠρᾶτ' Ἀνέμοισιν,
Βορρῇ καὶ Ζεφύρῳ, καὶ ὑπέσχετο ἱερὰ καλά·
πολλὰ δὲ καὶ σπένδων χρυσέῳ δέπαϊ λιτάνευεν
ἐλθέμεν, ὄφρα τάχιστα πυρὶ φλεγεθοίατο νεκροί,
ὕλη τε σεύαιτο καήμεναι. Ὠκέα δ' Ἶρις,
ἀράων ἀΐουσα, μετάγγελος ἦλθ' Ἀνέμοισιν.
Οἱ μὲν ἄρα, Ζεφύροιο δυσαέος ἀθρόοι ἔνδον,
εἰλαπίνην δαίνυντο· θέουσα δὲ Ἶρις ἐπέστη
βηλῷ ἔπι λιθέῳ. Τοὶ δ' ὡς ἴδον ὀφθαλμοῖσιν,
πάντες ἀνήϊξαν, κάλεόν τέ μιν εἰς ἓ ἕκαστος·
ἡ δ' αὖθ' ἕζεσθαι μὲν ἀνήνατο, εἶπε δὲ μῦθον·
Οὐχ ἕδος· εἶμι γὰρ αὖτις ἐπ' Ὠκεανοῖο ῥέεθρα,
Αἰθιόπων ἐς γαῖαν, ὅθι ῥέζουσ' ἑκατόμβας
ἀθανάτοις, ἵνα δὴ καὶ ἐγὼ μεταδαίσομαι ἱρῶν.
Ἀλλ' Ἀχιλεὺς Βορέην ἠδὲ Ζέφυρον κελαδεινὸν
ἐλθεῖν ἀρᾶται, καὶ ὑπίσχεται ἱερὰ καλά,
ὄφρα πυρὴν ὄρσητε καήμεναι, ᾗ ἔνι κεῖται
Πάτροκλος, τὸν πάντες ἀναστενάχουσιν Ἀχαιοί.

sur le sol, trainé par les chevaux d'Achille. Nous sommes en plein miracle.

191. Σκήλει(ε), *siccaret*, de σκέλλω, dessécher. Didyme : σκληρύνῃ, ξηράνῃ· ὅθεν καὶ σκελετὸς ὁ ξηρός. — Ἴνεσι, *cum nervis*, avec les nerfs : en même temps que les nerfs.

195. Βορρῇ, *vulgo* Βορέῃ. Voyez la note IX, 5.

197. Ἐλθέμεν, de venir : qu'ils vinssent. Ancienne variante, ἐλθεῖν.

198. Ὕλη. Ancienne variante, ὕλην.

200. Ἔνδον, *intus*, c'est-à-dire *in domo* : dans la demeure. Eustathe : λείπει τὸ δόμου, ἢ σπηλαίου, ἢ τοιοῦτόν τι. Voyez la note XX, 13. Quelques anciens remplaçaient, dans ce vers, le nom du Zéphyre par celui de Borée, à cause de l'épithète sans doute; mais le Zéphyre est le plus violent des vents chez Homère.

205. Οὐχ ἕδος, sous-entendu ἐστί : je n'ai pas le temps de m'asseoir. Voyez la note XI, 648.

206. Αἰθιόπων ἐς γαῖαν. Voyez la note I, 423. Dans les *éditions des villes*, on lisait, suivant Didyme : Αἰθιόπων ἐς δῆμον.

Ἡ μὲν ἄρ' ὣς εἰποῦσ' ἀπεβήσετο· τοὶ δ' ὀρέοντο
ἠχῇ θεσπεσίῃ, νεφέα κλονέοντε πάροιθεν.
Αἶψα δὲ πόντον ἵκανον ἀήμεναι· ὦρτο δὲ κῦμα
πνοιῇ ὕπο λιγυρῇ· Τροίην δ' ἐρίβωλον ἱκέσθην,
ἐν δὲ πυρῇ πεσέτην, μέγα δ' ἴαχε θεσπιδαὲς πῦρ.
Παννύχιοι δ' ἄρα τοίγε πυρῆς ἄμυδις φλόγ' ἔβαλλον,
φυσῶντες λιγέως· ὁ δὲ πάννυχος ὠκὺς Ἀχιλλεὺς
χρυσέου ἐκ κρητῆρος, ἑλὼν δέπας ἀμφικύπελλον,
οἶνον ἀφυσσάμενος χαμάδις χέε, δεῦε δὲ γαῖαν,
ψυχὴν κικλήσκων Πατροκλῆος δειλοῖο.
Ὡς δὲ πατὴρ οὗ παιδὸς ὀδύρεται ὀστέα καίων,
νυμφίου, ὅστε θανὼν δειλοὺς ἀκάχησε τοκῆας·
ὣς Ἀχιλεὺς ἑτάροιο ὀδύρετο ὀστέα καίων,
ἑρπύζων παρὰ πυρκαϊὴν, ἀδινὰ στεναχίζων.
Ἦμος δ' Ἑωσφόρος εἶσι φόως ἐρέων ἐπὶ γαῖαν,
ὅντε μέτα κροκόπεπλος ὑπεὶρ ἅλα κίδναται Ἠώς·
τῆμος πυρκαϊὴ ἐμαραίνετο, παύσατο δὲ φλόξ.
Οἱ δ' Ἄνεμοι πάλιν αὖτις ἔβαν οἶκόνδε νέεσθαι,
Θρηΐκιον κατὰ πόντον· ὁ δ' ἔστενεν, οἴδματι θύων.
Πηλείδης δ' ἀπὸ πυρκαϊῆς, ἑτέρωσε λιασθεὶς,

212. Τοί, eux : Borée et le Zéphyre.

214. Ἀήμεναι pour ἀῆναι : *ut flarent*, afin de souffler. Ancienne variante, ἀήμενοι (soufflant).

216. Ἐν.... πεσέτην, *incubuerunt*, ils fondirent sur.

219-220. Χρυσέου ἐκ κρητῆρος,... Virgile, *Énéide*, V, 98 : « Vinaque fundebat « pateris animamque vocabat Anchisæ Ma- « gni Manesque Acheronte remissos. »

221. Ψυχὴν κικλήσκων.... Ce vers est complétement spondaïque. Voyez la note XI, 130. C'est un pur hasard probablement qui a fait que le vers ne ressemblât point aux deux qu'on a lus plus haut, 65 et 105, et qui lui sont presque identiques. Il suffisait que κικλήσκων commençât par un dactyle et précédât ψυχήν. Mais l'on peut dire que l'harmonie du vers est lente, et qu'elle va bien à une scène lugubre. Bothe : « Versus spondiacus, rei aptus lugu- « bri quam dicit. »

223. Νυμφίου, *desponsi*, fiancé, ou nouveau marié. Il ne s'agit pas seulement de la perte du fils, mais de celle de toutes les espérances qui périssent avec lui. La famille ne se perpétuera point. Homère veut montrer quelle était l'affection d'Achille pour Patrocle, et dans quel excès de douleur cette affection l'a plongé. Eustathe : ἡ δὲ παραβολὴ, φασὶν, αὐξητικὴ, πρὸς ἔνδειξιν πολλῆς στοργῆς. Le mot φασίν indique qu'Eustathe cite un de ses *anciens*, c'est-à-dire un Alexandrin.

225. Ἑρπύζων, *reptans*, marchant lentement la tête baissée. C'est le mot dont Homère (*Odyssée*, I, 193) se sert pour caractériser la marche du vieux Laërte se promenant dans sa vigne.

226. Ἑωσφόρος, trissyllabe par synizèse. — Ἐρέων, devant annoncer : pour annoncer. *Scholies :* εἰσαγγέλλων.

230. Ὁ, c'est-à-dire Θρηΐκιος πόντος : la mer de Thrace.

κλίνθη κεκμηὼς, ἐπὶ δὲ γλυκὺς ὕπνος ὄρουσεν.
Οἱ δ' ἀμφ' Ἀτρείωνα ἀολλέες ἠγερέθοντο,
τῶν μιν ἐπερχομένων ὅμαδος καὶ δοῦπος ἔγειρεν.
Ἕζετο δ' ὀρθωθεὶς, καί σφεας πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Ἀτρείδη τε καὶ ἄλλοι ἀριστῆες Παναχαιῶν,
πρῶτον μὲν κατὰ πυρκαϊὴν σβέσατ' αἴθοπι οἴνῳ
πᾶσαν, ὁπόσσον ἐπέσχε πυρὸς μένος· αὐτὰρ ἔπειτα
ὀστέα Πατρόκλοιο Μενοιτιάδαο λέγωμεν,
εὖ διαγιγνώσκοντες· ἀριφραδέα δὲ τέτυκται·
ἐν μέσσῃ γὰρ ἔκειτο πυρῇ, τοὶ δ' ἄλλοι ἄνευθεν
ἐσχατιῇ καίοντ' ἐπιμὶξ, ἵπποι τε καὶ ἄνδρες.
Καὶ τὰ μὲν ἐν χρυσέῃ φιάλῃ καὶ δίπλακι δημῷ
θείομεν, εἰσόκεν αὐτὸς ἐγὼν Ἄϊδι κεύθωμαι.
Τύμβον δ' οὐ μάλα πολλὸν ἐγὼ πονέεσθαι ἄνωγα,
ἀλλ' ἐπιεικέα τοῖον· ἔπειτα δὲ καὶ τὸν Ἀχαιοὶ
εὐρύν θ' ὑψηλόν τε τιθήμεναι, οἵ κεν ἐμεῖο
δεύτεροι ἐν νήεσσι πολυκλήϊσι λίπησθε.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἐπίθοντο ποδώκεϊ Πηλείωνι.

233. Οἱ δ(έ), mais eux : mais les chefs. — Ἀτρείωνα. Bentley et d'autres lisent Ἀτρείωνας, à cause de l'hiatus.

237. Κατὰ.... σβέσατ(ε), éteignez.

243. Ἐν χρυσέῃ φιάλῃ καὶ δίπλακι δημῷ. Daremberg : « La recommandation faite de mettre la cendre des os de Patrocle dans un vase, *entre* ou *sous* deux couches de graisse, vient sans doute de ce que les anciens avaient déjà remarqué, mais probablement sans en chercher l'explication, que les corps gras conservent les substances en empêchant le contact de l'air. »

244. Θείομεν pour θέωμεν, θῶμεν.

245. Οὐ μάλα πολλόν, pas très-grand. Grand ou petit, le tombeau devait n'être qu'un cénotaphe, puisque Achille gardait l'urne funéraire, et que cette urne, après sa mort, quand ses cendres y seraient enfermées avec celles de Patrocle, devait être portée en Thessalie, à Pélée son père. D'après la tradition cependant, les restes d'Achille et ceux de Patrocle étaient dans le tombeau agrandi après la mort d'Achille. Ce tombeau est encore visible, sur le promontoire de Rhétée. C'est celui qu'on appelle improprement tombeau d'Ajax. Après le tumulus d'Ésyétès, qui est une sorte de montagne, celui d'Achille et de Patrocle est le plus grand qu'il y ait en Troade. Le soi-disant tombeau d'Achille, à Sigée, ne répond point aux descriptions d'Homère. J'emprunte ces renseignements au livre de Nicolaïdès.

246. Ἐπιεικέα τοῖον, *decentem talem*, passable. On peut aussi prendre τοῖον comme adverbe (*sic*, *ita*), d'après l'exemple θαμὰ τοῖον, *Odyssée*, I, 209. Achille se sert d'une expression vague, laissant aux Grecs eux-mêmes le soin de trouver la proportion en rapport avec les mérites de Patrocle. Eustathe : ἐπίτηδες οὕτω ῥηθὲν, ἵνα τῇ τῶν Ἀχαιῶν ἐπικρίσει ἀνατεθῇ τοῦ τύμβου ἡ ποιότης.

247. Τιθήμεναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif : *facite*, élevez.

248. Δεύτεροι, *posteriores*, survivants. Eustathe : οὐχ ἐπὶ ἐλαττώσεως τιθὲν, ἀλλ' ἐπὶ ὑστεροχρονίας. Voyez δεύτατος ἦλθεν, XIX, 51.

Πρῶτον μὲν κατὰ πυρκαϊὴν σϐέσαν αἴθοπι οἴνῳ,
ὅσσον ἐπὶ φλὸξ ἦλθε, βαθεῖα δὲ κάππεσε τέφρη·
κλαίοντες δ' ἑτάροιο ἐνηέος ὀστέα λευκὰ
ἄλλεγον ἐς χρυσέην φιάλην καὶ δίπλακα δημόν·
ἐν κλισίῃσι δὲ θέντες, ἑανῷ λιτὶ κάλυψαν·
τορνώσαντο δὲ σῆμα, θεμείλιά τε προϐάλοντο,
ἀμφὶ πυρήν· εἶθαρ δὲ χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν·
χεύαντες δὲ τὸ σῆμα πάλιν κίον. Αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
αὐτοῦ λαὸν ἔρυκε καὶ ἵζανεν εὐρὺν ἀγῶνα·
νηῶν δ' ἔκφερ' ἄεθλα, λέϐητάς τε τρίποδάς τε,
ἵππους θ' ἡμιόνους τε, βοῶν τ' ἴφθιμα κάρηνα,
ἠδὲ γυναῖκας ἐϋζώνους, πολιόν τε σίδηρον.
Ἱππεῦσιν μὲν πρῶτα ποδώκεσιν ἀγλά' ἄεθλα
θῆκε, γυναῖκα ἄγεσθαι, ἀμύμονα ἔργα ἰδυῖαν,
καὶ τρίποδ' ὠτώεντα δυωκαιεικοσίμετρον,

250. Αἴθοπι οἴνῳ. Virgile, *Énéide*, VI, 227 : « Relliquias vino et bibulam lavere « favillam. » Cet usage n'existait pas dans les funérailles romaines. Une loi attribuée à Numa défendait même de verser du vin dans le bûcher : « Vino rogum ne resper« gito. »

253. Ἄλλεγον pour ἀνέλεγον : ils recueillaient; ils recueillirent.

254. Ἐν κλισίῃσι, dans la tente (d'Achille).

255. Τορνώσαντο, *circulo designarunt*, ils tracèrent circulairement. — Θεμείλια, les fondements, c'est-à-dire les pierres qui délimitaient l'enceinte circulaire où la terre devait être entassée en tumulus.

256. Ἀμφὶ πυρήν, autour du bûcher : entourant la place où avait été dressé le bûcher.

257. Τὸ σῆμα, ce tombeau : le tombeau tel qu'il vient d'être décrit.

258. Ἵζανεν, il fit asseoir : sous-entendu λαόν, le peuple. — Ἀγῶνα équivaut à ἐν ἀγῶνι, dans la place des assemblées. On l'expliquait en sous-entendant εἰς. *Scholies :* ἀγῶνα, τὸν τόπον ἐν ᾧ ἠγωνίζοντο· λείπει δὲ ἡ εἰς. Cependant quelques modernes prennent ici ἀγῶνα dans le sens de *concionem*, l'assemblée elle-même, et le font dépendre de ἵζανεν. D'ailleurs, on ne peut prendre εὐρὺν ἀγῶνα pour une expression adverbiale; et la traduction *lato ambitu circum* ne se fonde que sur une interprétation de fantaisie.

259-261. Νηῶν δ' ἔκφερ' ἄεθλα,... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Mais il n'y a point de scholie qui explique l'athétèse. Le seul renseignement que nous ayons à ce sujet, c'est qu'Aristophane de Byzance et Aristarque regardaient le vers 259 comme interpolé. Le scholiaste de Pierre Victorius : καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει ἠθέτηται τοῦτο (καί, *aussi*, c'est-à-dire *comme chez Aristarque*). Mais les deux autres vers n'ont de sens qu'avec celui-là. Ils condamnaient donc aussi les vers 260-261. Nous ignorons pourquoi.

259. Νηῶν. Au vers 564, il y a κλισίηθεν. Il s'agit donc des navires du camp, et non pas de vaisseaux qui seraient au port. Achille fait apporter *de chez lui* les prix qu'il destine aux vainqueurs : ἄεθλα.

261. Ἠδὲ γυναῖκας.... On a vu ce vers, IX, 366.

263. Γυναῖκα, une captive. Quelques-uns intercalent τ' après ce mot, pour faire disparaître l'hiatus. Bentley écrivait : γυναῖκ' ἀγαγέσθαι.

τῷ πρώτῳ· ἀτὰρ αὖ τῷ δευτέρῳ ἵππον ἔθηκεν
ἑξέτε', ἀδμήτην, βρέφος ἡμίονον κυέουσαν·
αὐτὰρ τῷ τριτάτῳ ἄπυρον κατέθηκε λέβητα,
καλὸν, τέσσαρα μέτρα κεχανδότα, λευκὸν ἔτ' αὔτως·
τῷ δὲ τετάρτῳ θῆκε δύω χρυσοῖο τάλαντα·
πέμπτῳ δ' ἀμφίθετον φιάλην ἀπύρωτον ἔθηκεν.
Στῆ δ' ὀρθὸς, καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν·
Ἀτρείδη τε καὶ ἄλλοι ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ,
ἱππῆας τάδ' ἄεθλα δεδεγμένα κεῖτ' ἐν ἀγῶνι.

265-269. Τῷ πρώτῳ, τῷ δευτέρῳ, τῷ τριτάτῳ, τῷ τετάρτῳ. On voit ici τῷ réduit à la simple fonction d'article. Comme πέμπτῳ, qui vient ensuite, n'en est pas précédé, on pourrait dire que τῷ marque encore prééminence : *celui qui aura l'honneur d'être*. Mais nous ne subtiliserons point.

266. Βρέφος ἡμίονον, un embryon demi-âne : un petit mulet. — Κυέουσαν. Ancienne variante, φορέουσαν.

267. Ἄπυρον, qui n'a point encore été mis sur le feu. Il s'agit ici d'un chaudron, et non pas d'un vase d'ornement comme ceux dont il est question au vers IX, 122. L'expression λευκὸν ἔτ' αὔτως détermine le sens. Le bassin ou le chaudron est tout neuf, aussi net que s'il sortait des mains de l'ouvrier. Les anciens ne rejetaient pourtant pas l'autre explication de ἄπυρον. *Scholies :* οὐκ εἰς πῦρ χρήσιμον, ἀλλὰ ἀναθεματικόν. Mais ils préféraient celle qui sort naturellement du contexte : καινόν. C'est la seule que développe Eustathe.

269. Τάλαντα. Voyez, IX, 122, la note sur ce mot. Ici, les deux talents représentent beaucoup moins que ce qu'on appelait deux talents dans le grec postérieur. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οὐκ ἴσον τῷ καθ' ἡμᾶς ταλάντῳ καὶ παρὰ τοῖς ἀρχαίοις ἦν. En effet, comme ajoute le critique alexandrin, Homère donne au talent une valeur inférieure à celle même d'un chaudron de cuivre. Aristote avait remarqué que le mot *talent* comptait, suivant les époques et les contrées, tantôt pour cent drachmes, tantôt pour cinquante, tantôt pour vingt-quatre, tantôt pour onze, tantôt pour quatre, tantôt même pour une seule. C'était sa réponse à ceux qui disaient : « Pourquoi Achille donne-t-il au quatrième plus qu'à chacun des trois premiers ? »

270. Ἀμφίθετον φιάλην ἀπύρωτον. Il est évident que le vase qu'Homère nomme φιάλη est encore une sorte de chaudron. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι φιάλην οὐ τὸ παρ' ἡμῖν ποτήριον, ἀλλὰ γένος τι λέβητος. On entendait ἀμφίθετον : *à double anse ;* on l'entendait aussi : *à double capacité*, à double bassin. La dernière explication est celle d'Aristarque : ἡ ἑκατέρωθεν τίθεσθαι δυναμένη, κατὰ πυθμένα καὶ κατὰ στόμα ἤτοι πρόσωπον. Cette explication a été adoptée par Didyme et par toute l'école d'Aristarque. Ainsi la φιάλη aurait été, en son genre, ce qu'était dans le sien le δέπας ἀμφικύπελλον. Voyez la note I, 584. Mais ἀπύρωτον présente alors une difficulté ; car un pareil vase ne pouvait aller au feu, et il est naturel d'entendre, par ἀπύρωτον : *ignis expertem*, n'ayant point été mis au feu. Aristarque devait donc prendre ἀπύρωτον comme ἄπυρον, et lui faire signifier : *n'allant point au feu*. Je comprends dès lors qu'on ait généralement préféré traduire ἀμφίθετον d'une autre façon : à deux anses (ἡ ἀμφοτέρωθεν αἱρομένη τῶν ὤτων, κατὰ τοὺς ἀμφιφορεῖς).

272. Ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοί. Ancienne variante, ἀριστῆες Παναχαιῶν.

273. Δεδεγμένα, *exspectantia*, attendant, c'est-à-dire déposés là jusqu'à la fin de la lutte des chars. Aristarque donnait, dans une de ses deux éditions, δεδεγμένα, au lieu de δεδεγμένα, et quelques-uns remplaçaient, au commencement du vers, ἱππῆας par ἱππεῦσι.

Εἰ μὲν νῦν ἐπὶ ἄλλῳ ἀεθλεύοιμεν Ἀχαιοί,
ἦ τ' ἂν ἐγὼ τὰ πρῶτα λαβὼν κλισίηνδε φεροίμην.
Ἴστε γὰρ ὅσσον ἐμοὶ ἀρετῇ περιβάλλετον ἵπποι·
ἀθάνατοί τε γάρ εἰσι, Ποσειδάων δ' ἔπορ' αὐτοὺς
πατρὶ ἐμῷ Πηλῆϊ· ὁ δ' αὖτ' ἐμοὶ ἐγγυάλιξεν.
Ἀλλ' ἤτοι μὲν ἐγὼ μενέω, καὶ μώνυχες ἵπποι·
τοίου γὰρ κλέος ἐσθλὸν ἀπώλεσαν ἡνιόχοιο,
ἠπίου, ὅ σφωϊν μάλα πολλάκις ὑγρὸν ἔλαιον
χαιτάων κατέχευε, λοέσσας ὕδατι λευκῷ.
Τὸν τώγ' ἑσταότες πενθείετον, οὔδεϊ δέ σφιν
χαῖται ἐρηρέδαται, τὼ δ' ἕστατον ἀχνυμένω κῆρ.
Ἄλλοι δὲ στέλλεσθε κατὰ στρατὸν, ὅστις Ἀχαιῶν
ἵπποισίν τε πέποιθε καὶ ἅρμασι κολλητοῖσιν.
Ὣς φάτο Πηλείδης· ταχέες δ' ἱππῆες ἄγερθεν.
Ὦρτο πολὺ πρῶτος μὲν ἄναξ ἀνδρῶν Εὔμηλος,
Ἀδμήτου φίλος υἱὸς, ὃς ἱπποσύνῃ ἐκέκαστο·
τῷ δ' ἐπὶ Τυδείδης ὦρτο κρατερὸς Διομήδης,
ἵππους δὲ Τρωοὺς ὕπαγε ζυγὸν, οὕς ποτ' ἀπηύρα
Αἰνείαν, ἀτὰρ αὐτὸν ὑπεξεσάωσεν Ἀπόλλων.
Τῷ δ' ἄρ' ἐπ' Ἀτρείδης ὦρτο ξανθὸς Μενέλαος,
Διογενὴς, ὑπὸ δὲ ζυγὸν ἤγαγεν ὠκέας ἵππους,
Αἴθην τὴν Ἀγαμεμνονέην τὸν ἑόν τε Πόδαργον·
τὴν Ἀγαμέμνονι δῶκ' Ἀγχισιάδης Ἐχέπωλος

274. Ἐπὶ ἄλλῳ, au sujet d'un autre : en l'honneur de quelque autre héros que Patrocle. — Bothe propose d'écrire ἄλλῳ ἔπ', pour faire disparaître l'hiatus.

275. Τὰ πρῶτα équivaut à τὰ πρωτεῖα : le beau prix destiné au premier.

276. Περιβάλλετον, *superant*, sont supérieurs.

280. Κλέος.... ἡνιόχοιο, la gloire d'un conducteur, c'est-à-dire un glorieux conducteur. — Ancienne variante, σθένος.

284. Ἐρηρέδαται, pour ἐρηρεισμέναι εἰσί : sont appuyées; sont traînantes. Voyez XVII, 437 et XIX, 405-406.

285. Στέλλεσθε, *accingimini*, préparez-vous. *Scholies :* παρασκευάζεσθε.

287. Ἄγερθεν, se rassemblèrent. C'est la leçon d'Aristarque. Ancienne variante, ἔγερθεν (s'éveillèrent).

288. Ὦρτο.... Ce vers se termine par trois spondées. — Εὔμηλος. C'est le chef des Thessaliens de Phères. Voy. II, 714-715.

291. Τρωούς, de Tros : issus des chevaux de Tros. Voyez V, 265-272. — Ποτ(έ), autrefois, c'est-à-dire le jour où il faillit tuer Énée. Voyez V, 297-310.

292. Ὑπεξεσάωσεν. Voyez V, 440-448.

295. Τὴν Ἀγαμεμνονέην, *illam Agamemnoniam*, la bonne (cavale) d'Agamemnon. — Τὸν ἑόν, *illum suum*, son bon (cheval) à lui.

296. Ἀγχισιάδης. Il est inutile de re-

δῶρ', ἵνα μή οἱ ἕποιθ' ὑπὸ Ἴλιον ἠνεμόεσσαν,
ἀλλ' αὐτοῦ τέρποιτο μένων· μέγα γάρ οἱ ἔδωκεν
Ζεὺς ἄφενος, ναῖεν δ' ὅγ' ἐν εὐρυχόρῳ Σικυῶνι·
τὴν ὅγ' ὑπὸ ζυγὸν ἦγε, μέγα δρόμου ἰσχανόωσαν.
Ἀντίλοχος δὲ τέταρτος ἐΰτριχας ὡπλίσαθ' ἵππους,
Νέστορος ἀγλαὸς υἱὸς, ὑπερθύμοιο ἄνακτος,
τοῦ Νηληϊάδαο· Πυλοιγενέες δέ οἱ ἵπποι
ὠκύποδες φέρον ἅρμα. Πατὴρ δέ οἱ ἄγχι παραστὰς
μυθεῖτ' εἰς ἀγαθὰ φρονέων, νοέοντι καὶ αὐτῷ·
  Ἀντίλοχ', ἤτοι μέν σε, νέον περ ἐόντ', ἐφίλησαν
Ζεύς τε Ποσειδάων τε, καὶ ἱπποσύνας ἐδίδαξεν
παντοίας· τῷ καί σε διδασκέμεν οὔτι μάλα χρεώ·
οἶσθα γὰρ εὖ περὶ τέρμαθ' ἑλισσέμεν· ἀλλά τοι ἵπποι
βάρδιστοι θείειν· τῷ τ' οἴω λοίγι' ἔσεσθαι.
Τῶν δ' ἵπποι μὲν ἔασιν ἀφάρτεροι, οὐδὲ μὲν αὐτοὶ
πλείονα ἴσασιν σέθεν αὐτοῦ μητίσασθαι.
Ἀλλ' ἄγε δὴ σὺ, φίλος, μῆτιν ἐμβάλλεο θυμῷ
παντοίην, ἵνα μή σε παρεκπροφύγησιν ἄεθλα.
Μήτι τοι δρυτόμος μέγ' ἀμείνων ἠὲ βίηφιν·
μήτι δ' αὖτε κυβερνήτης ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ

marquer que le père d'Échépolus n'avait de commun que le nom avec le père d'Énée.

297. Δῶρ(α), comme cadeau. Ceci n'a, ce semble, aucun rapport avec la θωή dont il est question au vers XIII, 669. Échepolus fait un marché, il ne paye pas une amende. On comprend qu'Agamemnon ait préféré une bonne cavale à un mauvais soldat; mais il faut convenir que le riche Échépolus s'était exempté à bon compte des périls et de la vie dure qu'il redoutait. Voyez le chapitre I de mon *Introduction*, page XXII du premier volume.

300. Ὅγ'. Ancienne variante, τόθ'. — Μέγα ἰσχανόωσαν, *valde cupientem*, impatiente. *Scholies :* ἐξεχομένην, ἐκτεινομένην. Le verbe ἰσχανάω est une image du même genre que le verbe ἵεμαι.

305. Εἰς ἀγαθά, pour le bien : pour son bien. On a vu, IX, 102, εἰπεῖν εἰς ἀγαθόν.

307. Ἐδίδαξεν, *vulgo* ἐδίδαξαν. Aristonicus : ἡ διπλῆ, ὅτι Ζηνόδοτος γράφει ἐδίδαξαν· Ἀρίσταρχος δὲ ἑνικῶς, ἐδίδαξεν, ἐπὶ τοῦ Ποσειδῶνος· ἱππικὸς γάρ. Avec notre leçon, nous avons à sous-entendre le sujet Ποσειδῶν.

309. Περὶ τέρμαθ' ἑλισσέμεν, faire tourner (les chevaux) autour d'une borne marquant la limite de la carrière.

310. Βάρδιστοι θείειν, pour βράδιστοι θέειν : les plus lents à courir; mauvais coureurs.

311. Τῶν, d'eux : des adversaires d'Antilochus. — Ἀφάρτεροι, comparatif tiré de l'adverbe ἄφαρ (soudainement), et par conséquent synonyme de ταχύτεροι : plus rapides.

312. Πλείονα.... Ce vers se termine par trois spondées.

315. Μήτι pour μήτιι, datif de μῆτις. De même plus bas, vers 316 et 318.

νῆα θοὴν ἰθύνει, ἐρεχθομένην ἀνέμοισιν·
μήτι δ' ἡνίοχος περιγίγνεται ἡνιόχοιο.
Ἀλλ' ὃς μέν θ' ἵπποισι καὶ ἅρμασιν οἷσι πεποιθὼς
ἀφραδέως ἐπὶ πολλὸν ἑλίσσεται ἔνθα καὶ ἔνθα,
ἵπποι δὲ πλανόωνται ἀνὰ δρόμον, οὐδὲ κατίσχει·
ὃς δέ κε κέρδεα εἰδῇ, ἐλαύνων ἥσσονας ἵππους,
αἰεὶ τέρμ' ὁρόων στρέφει ἐγγύθεν, οὐδέ ἑ λήθει
ὅππως τὸ πρῶτον τανύσῃ βοέοισιν ἱμᾶσιν·
ἀλλ' ἔχει ἀσφαλέως, καὶ τὸν προὔχοντα δοκεύει.
Σῆμα δέ τοι ἐρέω μάλ' ἀριφραδές, οὐδέ σε λήσει.
Ἕστηκε ξύλον αὖον, ὅσον τ' ὄργυι', ὑπὲρ αἴης,
ἢ δρυὸς ἢ πεύκης, τὸ μὲν οὐ καταπύθεται ὄμβρῳ·
λᾶε δὲ τοῦ ἑκάτερθεν ἐρηρέδαται δύο λευκὼ,
ἐν ξυνοχῇσιν ὁδοῦ· λεῖος δ' ἱππόδρομος ἀμφίς·
ἤ τευ σῆμα βροτοῖο πάλαι κατατεθνηῶτος,

317. Ἐρεχθομένην (*jactatam*) est synonyme de ἐρεθιζομένην (*irritatam*). Eustathe : ἐρέχθεσθαι δὲ, κατὰ ὀνοματοποιΐαν, τὸ ἐρεθίζεσθαι.

319. Ἀλλ' ὅς. Quelques modernes lisent, ἄλλος : un autre que l'homme habile qui va être mis en opposition avec ce maladroit. Avec ὅς, on sous-entend τούτῳ (à celui). — Ancienne variante, ἄλλως. — Πεποιθώς. Ancienne variante, πέποιθε. Avec cette leçon, la phrase n'offrait plus aucune difficulté.

320. Ἑλίσσεται, roule : manœuvre.

321. Δέ, eh bien. On peut, si l'on veut, le considérer comme redondant. Avec la leçon ἄλλος, il signifie *et*.

322. Κέρδεα, les finesses (du métier).

323. Στρέφει ἐγγύθεν, sous-entendu ἵππους : fait tourner ses chevaux) près (de la borne).

324. Ὅππως.... τανύσῃ, dans quelle mesure il doit faire allonger (le pas à ses chevaux) : le moment précis où il doit lâcher la bride à ses chevaux et les lancer au galop.

325. Ἔχει, il dirige (ses chevaux). — Τὸν προὔχοντα, celui qui dirige (ses chevaux) devant : celui dont le char le précède.

327. Ὅσον τ' ὄργυι(α), *quantum ulna*, de la hauteur d'une brasse. — Ὑπὲρ αἴης. Ancienne variante, ἐνὶ γαίῃ.

329. Ἐρηρέδαται. Voyez plus haut la note du vers 284.

330. Ἐν ξυνοχῇσιν ὁδοῦ, *in concursu viæ*, à l'endroit où le chemin d'aller se joint au chemin de retour, c'est-à-dire au tournant de la borne. Quelques-uns l'entendaient, mais à tort, du rétrécissement de la route. Eustathe, qui donne d'abord leur explication, donne ensuite celle d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque : κατὰ δὲ τοὺς παλαιοὺς εἰπεῖν, συνοχή ἐστι τὸ τῶν σταδίων σιγματοειδὲς, ὁποῖον μάλιστα τὸ κατὰ τὸν χαμπτῆρα, εἴτουν τὴν νύσσαν. La largeur de la route est la même au tournant que sur ce qu'on nommait les deux jambes du diaule, les deux tiges de la double flûte. Et puis la borne est sur la plage, dans un endroit découvert, où rien n'empêche de tourner à l'aise. Voyez plus bas, vers 374. Le στεῖνος ὁδοῦ, dont il sera question vers 419, n'était point au tournant de la borne. — Je remarque en passant que l'expression σιγματοειδές, empruntée par Eustathe aux Alexandrins, signifie *semi-circulaire* ; car le sigma alexandrin a la forme du croissant de la lune.

ἤ τόγε νύσσα τέτυκτο ἐπὶ προτέρων ἀνθρώπων·
καὶ νῦν τέρματ' ἔθηκε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς.
Τῷ σὺ μάλ' ἐγχρίμψας ἐλάαν σχεδὸν ἅρμα καὶ ἵππους·
αὐτὸς δὲ κλινθῆναι ἐϋπλέκτῳ ἐνὶ δίφρῳ,
ἦκ' ἐπ' ἀριστερὰ τοῖϊν· ἀτὰρ τὸν δεξιὸν ἵππον
κένσαι ὁμοκλήσας, εἶξαί τέ οἱ ἡνία χερσίν.
Ἐν νύσσῃ δέ τοι ἵππος ἀριστερὸς ἐγχριμφθήτω,
ὡς ἄν τοι πλήμνη γε δοάσσεται ἄκρον ἱκέσθαι
κύκλου ποιητοῖο· λίθου δ' ἀλέασθαι ἐπαυρεῖν,
μή πως ἵππους τε τρώσῃς κατά θ' ἅρματα ἄξῃς·
χάρμα δὲ τοῖς ἄλλοισιν, ἐλεγχείη δὲ σοὶ αὐτῷ
ἔσσεται. Ἀλλά, φίλος, φρονέων πεφυλαγμένος εἶναι.
Εἰ γάρ κ' ἐν νύσσῃ γε παρεξελάσῃσθα διώκων,

332-333. Ἢ τόγε.... D'après une tradition recueillie par Eustathe dans ses auteurs, Aristarque réduisait ces deux vers à un seul : Ἢ τόγε σκῖρος ἔην· νῦν δ' αὖ θέτο τέρματ' Ἀχιλλεύς. Ceci est tellement contraire aux procédés du critique alexandrin, qu'on ne peut guère douter qu'il n'y ait erreur dans la mention, et qu'il ne faille remplacer le nom d'Aristarque par celui de Zénodote. Eustathe n'a vu la soi-disant variante d'Aristarque que dans des commentaires de deuxième ou de troisième main, ce qui explique sa méprise. Zénodote aura été choqué du mot νύσσα, qui suppose que l'hippodrome d'Achille avait déjà été un hippodrome longtemps auparavant. Mais cela n'était pas impossible ; et rien n'empêche que Nestor fasse l'hypothèse. Le mot σκῖρος du prétendu vers d'Aristarque ne ferait que répéter ξύλον αὖον, et ne vaut certainement point νύσσα. On peut même dire qu'il fausse la quantité. Il est vrai que le scholiaste de Pierre Victorius écrit ἦε σκῖρος. — Il n'y a pas de notes sur les vers 332-333, dans les *Scholies de Venise*. Nous n'avons donc sur eux aucun renseignement alexandrin directement transmis.

333. Τέρματ' ἔθηκε, a désigné pour borne (cette souche flanquée de deux pierres).

334. Τῷ, à cette souche : à la borne.

335. Κλινθῆναι, penche-toi : l'infinitif dans le sens de l'impératif. De même ἐλάαν au vers qui précède, et plus bas ἀλέασθαι, vers 340.

336. Ἐπ' ἀριστερὰ τοῖϊν, à gauche des deux (chevaux). Les chevaux partaient sur la piste de droite. Le char devait donc, à la borne, tourner de droite à gauche ; et le cocher, en se penchant vers le centre du demi-cercle, penchait à gauche de l'attelage.

339. Δοάσσεται au subjonctif, pour δοάσσηται : ait l'air ; semble. — Ἄκρον, la surface (de la borne).

340. Κύκλου ποιητοῖο dépend de πλήμνη. — Ἐπαυρεῖν, de toucher réellement. *Scholies :* νῦν ψαῦσαι. Il ne faut pas que le moyeu *jouisse* de la pierre, heurte la pierre.

342. Ἐλεγχείη. Ancienne variante, ἀεικίη.

343. Ἔσσεται. Ancienne variante, ἔσσεαι.

344-345. Εἰ γάρ κ' ἐν νύσσῃ.... Celui qui passe le plus près de la borne fait moins de chemin que les autres, qui décrivent une courbe d'autant plus vaste qu'ils se sont plus écartés du point central. Virgile fait commander par Gyas une manœuvre navale analogue, *Énéide*, V, 163 : « Littus ama, et lævas stringat sine « palmula cautes ; Altum alii teneant. » Mais Cloanthe le prévient de vitesse, et exécute avec lui ce mouvement (vers 169) : « Ille inter navemque Gyæ scopulosque so-

οὐκ ἔσθ' ὅς κέ σ' ἕλῃσι μετάλμενος οὐδὲ παρέλθῃ·
οὐδ' εἴ κεν μετόπισθεν Ἀρείονα δῖον ἐλαύνοι,
Ἀδρήστου ταχὺν ἵππον, ὃς ἐκ θεόφιν γένος ἦεν,
ἢ τοὺς Λαομέδοντος, οἳ ἐνθάδε γ' ἔτραφεν ἐσθλοί.
Ὣς εἰπὼν Νέστωρ Νηλήϊος ἂψ ἐνὶ χώρῃ
ἕζετ', ἐπεὶ ᾧ παιδὶ ἑκάστου πείρατ' ἔειπεν.
Μηριόνης δ' ἄρα πέμπτος ἐΰτριχας ὡπλίσαθ' ἵππους.
Ἂν δ' ἔβαν ἐς δίφρους, ἐν δὲ κλήρους ἐβάλοντο.
Πάλλ' Ἀχιλεύς, ἐκ δὲ κλῆρος θόρε Νεστορίδαο
Ἀντιλόχου· μετὰ τὸν δ' ἔλαχε κρείων Εὔμηλος·
τῷ δ' ἄρ' ἐπ' Ἀτρείδης, δουρικλειτὸς Μενέλαος·
τῷ δ' ἐπὶ Μηριόνης λάχ' ἐλαυνέμεν· ὕστατος αὖτε
Τυδείδης, ὄχ' ἄριστος ἐών, λάχ' ἐλαυνέμεν ἵππους.
Στὰν δὲ μεταστοιχί· σήμηνε δὲ τέρματ' Ἀχιλλεύς,
τηλόθεν ἐν λείῳ πεδίῳ· παρὰ δὲ σκοπὸν εἷσεν
ἀντίθεον Φοίνικα, ὀπάονα πατρὸς ἑοῖο,
ὡς μεμνέῳτο δρόμους, καὶ ἀληθείην ἀποείποι.

« nantes Radit iter lævum interior, subi- « toque priorem Præterit. »

346. Ἀρείονα. Ce cheval Arion était célèbre pour avoir sauvé la vie à Adraste dans la déroute des Argiens, au premier siége de Thèbes, en mettant son maître hors de la poursuite des ennemis.

347. Ἐκ θεόφιν. Ce cheval était né, d'après la tradition, de Neptune et d'Érinys. Neptune l'avait donné à Coprée, Coprée à Hercule, Hercule à Adraste.

348. Τοὺς Λαομέδοντος, les fameux (chevaux) de Laomédon. Ce sont les mêmes que les chevaux de Tros. Voyez V, 265-269.

349. Ἐνὶ χώρῃ, en place : à sa place.

350. Ἑκάστου πείρατ(α), les résultats de chaque chose : ce à quoi on devait s'attendre, selon tel ou tel moyen employé. La traduction *cujusque rei summam* est trop vague, et elle n'a aucun rapport avec le sens propre de πείρατα.

352. Κλήρους. On tire au sort les places, celui qui est le plus à gauche ayant, selon toute probabilité, la chance de tourner le premier la borne. On range successivement les chars de gauche à droite.

354. Ἀντιλόχου. Antilochus, sorti le premier, était dans des conditions excellentes pour mettre en pratique les préceptes de son père.

358. Μεταστοιχί, *ordine*, en ligne : de front. La vulgate μεταστοιχεί n'est qu'une faute d'iotacisme.

359. Παρά, à côté, c'est-à-dire près de la borne.

361. Μεμνέῳτο, trissyllabe. Ce n'est même qu'une orthographe particulière de μεμνῷτο. Ce mot est synonyme ici de ἐπισκοποῖ. Phœnix doit noter exactement les circonstances de la course, et juger si tout s'est passé loyalement. Aristarque : ὡς τοῦ μεμνῆσθαι μὴ μόνον δια τὸν καμπτῆρα λεχθέντος, ἀλλὰ καὶ εἴ τί που ἄλλο ῥᾳδιουργηθείη ὑπὸ τῶν οὕτω τηλόθι τρεχόντων. C'est par cette raison qu'Aristarque réfutait ceux qui prétendaient que la course était plus qu'un diaule, et que Phœnix était à la borne pour compter les tours. — Quant à la place où la course avait eu lieu, les Alexandrins n'étaient point d'accord, et ils interprétaient diversement la mention du rivage de la mer et des navires. Suivant les uns, les chars

Οἱ δ' ἅμα πάντες ἐφ' ἵπποιϊν μάστιγας ἄειραν,
πέπληγόν θ' ἱμᾶσιν, ὁμόκλησάν τ' ἐπέεσσιν,
ἐσσυμένως· οἱ δ' ὦκα διέπρησσον πεδίοιο,
νόσφι νεῶν, ταχέως· ὑπὸ δὲ στέρνοισι κονίη
ἵστατ' ἀειρομένη, ὥστε νέφος ἠὲ θύελλα·
χαῖται δ' ἐρρώοντο μετὰ πνοιῇς ἀνέμοιο.
Ἅρματα δ' ἄλλοτε μὲν χθονὶ πίλνατο πουλυβοτείρῃ,
ἄλλοτε δ' ἀΐξασκε μετήορα· τοὶ δ' ἐλατῆρες
ἕστασαν ἐν δίφροισι· πάτασσε δὲ θυμὸς ἑκάστου,
νίκης ἱεμένων· κέκλοντο δὲ οἷσιν ἕκαστος
ἵπποις, οἱ δ' ἐπέτοντο κονίοντες πεδίοιο.
Ἀλλ' ὅτε δὴ πύματον τέλεον δρόμον ὠκέες ἵπποι,
ἂψ ἐφ' ἁλὸς πολιῆς, τότε δὴ ἀρετή γε ἑκάστου

allaient du cap Sigée au cap Rhétée et du cap Rhétée au cap Sigée, et l'hippodrome s'allongeait entre le camp et le rempart. Suivant Aristarque, la course se faisait du rempart à la plage et de la plage au rempart, et la distance de la barrière a la borne n'etait que de cinq stades (moins d'un kilomètre). Eustathe : λέγουσι δὲ οἱ παλαιοὶ, καὶ ὅτι οἱ ἐνταῦθα ἡνίοχοι ἀρξάμενοι ἀπὸ Σιγείου, ἔνθα αἱ τοῦ Ἀχιλλέως νῆες ἦσαν, ἔτρεχον ἐπὶ τὸ Ῥοίτειον νόσφι νεῶν, τῶν πρὸς τῷ αἰγιαλῷ, ἐφ' ἁλὸς ἢ ἀφ' ἁλὸς πολιῆς, κατὰ τὸν ποιητήν. κατὰ μέντοι Ἀρίσταρχον, ὁ τῶν ἵππεων τούτων δρόμος ἐγίνετο ἐν τῷ ἀπὸ τοῦ τείχους ἄχρι τῆς θαλάσσης καὶ τῶν ἐκεῖ κλισιῶν, πεντασταδίῳ διαστήματι. — Δρόμους, *vulgo* δρόμου. Didyme : δρόμους πληθυντικῶς, Ἀρίσταρχος. La vulgate exprime la course en général; la leçon d'Aristarque exprime la manière dont chacun des concurrents se comportera dans la lutte.

362. Ἅμα. Villoison, ἄρα.

363. Ἱμᾶσιν. Le mot ἱμάς a d'ordinaire la premiere syllabe breve. Bothe propose de lire, en conséquence : πέπληγόν τε ἱμᾶσιν. Mais aucun ancien ne s'est choqué de cet ι fait long.

364. Πεδίοιο, génitif local : *in campo*, dans la plaine. Voyez la note II, 785.

365. Νόσφι νεῶν, à distance des navires. Dans l'hypothèse d'Aristarque, cette expression signifie : en partant du rempart. — Ταχέως. Cet adverbe est désagréable à Bothe, qui propose de lire νεῶν ταχεῶν. Mais le pléonasme est une insistance, un enchérissement; et la correction semble pour le moins inutile.

366. Ἠέ. Bothe propose de lire ἠδέ. Alors l'expression, suivant lui, serait plus exacte : nuage et tempête, c'est-à-dire nuage de tempête. Mais la disjonctive n'indique pas une opposition réelle. C'est encore un enchérissement. La poussière s'élève comme un nuage, ou même comme une trombe.

368-372. Ἅρματα δ' ἄλλοθε μὲν.... Virgile, *Géorgiques*, III, 105 : « Quum « spes arrectæ juvenum, exultantiaque « haurit Corda pavor pulsans; illi instant « verbere torto, Et proni dant lora; volat « vi fervidus axis; Jamque humiles, jam« que elati sublime videntur Aera per va« cuum ferri. »

372. Πεδίοιο, comme plus haut au vers 364.

373. Πύματον.... δρόμον (*extremum cursum*) ne se rapporte qu'à la première moitié du diaule, à l'aller. Il s'agit du moment ou les chars vont tourner la borne pour le retour; et πύματος δρόμος est l'extrémité de la lice.

374. Ἄψ, *retro*, pour revenir (à la barrière, au point de départ). Il y a hyperbate; car ἐφ' ἁλὸς πολιῆς se rapporte à la borne,

φαίνετ', ἄφαρ δ' ἵπποισι τάθη δρόμος· ὦκα δ' ἔπειτα
αἱ Φηρητιάδαο ποδώκεες ἔκφερον ἵπποι.
Τὰς δὲ μετ' ἐξέφερον Διομήδεος ἄρσενες ἵπποι,
Τρώϊοι, οὐδέ τι πολλὸν ἄνευθ' ἔσαν, ἀλλὰ μάλ' ἐγγύς·
αἰεὶ γὰρ δίφρου ἐπιβησομένοισιν εἴκτην,
πνοιῇ δ' Εὐμήλοιο μετάφρενον εὐρέε τ' ὤμω
θέρμετ'· ἐπ' αὐτῷ γὰρ κεφαλὰς καταθέντε πετέσθην.
Καί νύ κεν ἢ παρέλασσ', ἢ ἀμφήριστον ἔθηκεν,
εἰ μὴ Τυδέος υἷϊ κοτέσσατο Φοῖβος Ἀπόλλων,
ὅς ῥά οἱ ἐκ χειρῶν ἔβαλεν μάστιγα φαεινήν.
Τοῖο δ' ἀπ' ὀφθαλμῶν χύτο δάκρυα χωομένοιο,
οὕνεκα τὰς μὲν ὅρα ἔτι καὶ πολὺ μᾶλλον ἰούσας,
οἱ δέ οἱ ἐβλάφθησαν, ἄνευ κέντροιο θέοντες.
Οὐδ' ἄρ' Ἀθηναίην ἐλεφηράμενος λάθ' Ἀπόλλων
Τυδείδην, μάλα δ' ὦκα μετέσσυτο ποιμένα λαῶν·

ou au πύματος δρόμος. On a vu, dans le commentaire d'Eustathe sur le vers 361, que quelques-uns rétablissaient l'ordre logique, en écrivant : ἄψ ἀφ' ἁλὸς πολιῆς.

375. Τάθη pour ἐτάθη : *extensus est*, s'allongea ; redoubla de vitesse. Voyez plus haut la note du vers 324. — Ἔπειτα, *inde*, de ce moment.

376. Φηρητιάδαο, du petit-fils de Phérès : d'Eumélus, fils d'Admète. — Ἔκφερον, intransitif : se lançaient à toute vitesse. De même ἐξέφερον au vers suivant. La traduction *eminebant* est tout à fait arbitraire.

380-381. Πνοιῇ δ' Εὐμήλοιο.... Virgile, *Géorgiques*, III, 111 : « .... humes-« cunt spumis flatuque sequentum. »

382. Παρέλασσ(ε) a pour sujet Diomède. — Ἀμφήριστον ἔθηκεν, il aurait rendu la chose discutable : il aurait rendu la victoire douteuse entre Eumélus et lui. Virgile se sert d'une expression analogue, *Énéide*, V, 326, à propos de la course à pied : « Transeat elapsus prior, *ambiguum*ve « relinquat. »

381. Θέρμετ(ο) s'accorde avec μετάφρενον, et le pluriel ou le duel est sous-entendu pour ὤμω. Cette construction, fort rare d'ailleurs, est ce que les grammairiens grecs nomment σχῆμα Βοιώτιον ou σχῆμα Πινδαρικόν, parce qu'il y en a des exemples dans Pindare.

383. Κοτέσσατο. Apollon déteste Diomède, l'ennemi de tous ses amis ; mais, en revanche, il aime le fils de cet Admète dont il a été jadis le serviteur. Voilà pourquoi il s'irrite de voir Diomède prêt à l'emporter sur Eumélus. Il aime aussi ces cavales qu'il a lui-même élevées. Voyez II, 766.

385. Δάκρυα. Les héros d'Homère pleurent souvent ; mais ici Diomède pleure de rage, d'amour-propre froissé. Il est furieux d'être forcé de renoncer à la victoire ; et χωομένοιο le dit en toutes lettres. Il faut traduire littéralement χωομένοιο, et non point, comme fait Eustathe, par un équivalent faible tel que λυπηθέντος, συγχυθέντος (chagriné, bouleversé).

387. Οἱ δέ οἱ, tandis que les bons (chevaux) à lui : tandis que ses bons chevaux. Ptolémée l'Ascalonite lisait οἱ δ' ἑοί, ce qui revient au même sens. — Ἄνευ κέντροιο, sans aiguillon : sans fouet qui les piquât.

388. Ἐλεφηράμενος, ayant fait tort frauduleusement. *Scholies* : δι' ἀπάτην βλάψας. Homère, *Odyssée*, XIX, 565, rapproche ἐλεφαίρονται du mot ἐλέφαντος, à propos des songes trompeurs, de ceux qui sortent par la porte d'ivoire ; mais ce

δῶκε δέ οἱ μάστιγα, μένος δ' ἵπποισιν ἐνῆκεν.
Ἡ δὲ μετ' Ἀδμήτου υἱὸν κοτέουσα βεβήκει,
ἵππειον δέ οἱ ἦξε θεὰ ζυγόν· αἱ δέ οἱ ἵπποι
ἀμφὶς ὁδοῦ δραμέτην, ῥυμὸς δ' ἐπὶ γαῖαν ἐλύσθη.
Αὐτὸς δ' ἐκ δίφροιο παρὰ τροχὸν ἐξεκυλίσθη,
ἀγκῶνάς τε περιδρύφθη, στόμα τε ῥῖνάς τε·
θρυλίχθη δὲ μέτωπον ἐπ' ὀφρύσι· τὼ δέ οἱ ὄσσε
δακρυόφι πλῆσθεν, θαλερὴ δέ οἱ ἔσχετο φωνή.
Τυδείδης δὲ παρατρέψας ἔχε μώνυχας ἵππους,
πολλὸν τῶν ἄλλων ἐξάλμενος· ἐν γὰρ Ἀθήνη
ἵπποις ἧκε μένος, καὶ ἐπ' αὐτῷ κῦδος ἔθηκεν.
Τῷ δ' ἄρ' ἐπ' Ἀτρείδης εἶχε ξανθὸς Μενέλαος.
Ἀντίλοχος δ' ἵπποισιν ἐκέκλετο πατρὸς ἑοῖο·
 Ἔμβητον καὶ σφῶϊ· τιταίνετον ὅττι τάχιστα.
Ἤτοι μὲν κείνοισιν ἐριζέμεν οὔτι κελεύω,
Τυδείδεω ἵπποισι δαΐφρονος, οἷσιν Ἀθήνη
νῦν ὤρεξε τάχος, καὶ ἐπ' αὐτῷ κῦδος ἔθηκεν.
Ἵππους δ' Ἀτρείδαο κιχάνετε, μηδὲ λίπησθον,
καρπαλίμως, μὴ σφῶϊν ἐλεγχείην καταχεύῃ
Αἴθη, θῆλυς ἐοῦσα· τίη λείπεσθε, φέριστοι;
Ὧδε γὰρ ἐξερέω, καὶ μὴν τετελεσμένον ἔσται·
οὐ σφῶϊν κομιδὴ παρὰ Νέστορι ποιμένι λαῶν

n'est qu'un jeu d'esprit. Il n'y a rien de commun, au fond, entre ce verbe et ce substantif, sinon la consonnance des syllabes; et l'on ne sait pas pourquoi la porte des faux songes était d'ivoire.

391. Κοτέουσα βεβήκει, *vulgo* κοτέουσ' ἐβεβήκει. Notre leçon est anonyme dans les *Scholies*; mais elle est certainement la leçon d'Aristarque.

392. Ἦξε, de ἄγνυμι : elle brisa. — Αἱ δέ οἱ ἵπποι, et les bonnes (cavales) à lui : et ses bonnes cavales.

393. Ἐλύσθη, de ἐλύω : roula; tomba.

396. Θρυλίχθη, *vulgo* θρυλλίχθη : fut cogné. *Scholies* : ἡ ὀνοματοποιΐα τοῦ θρυλίχθη τὴν ταραχὴν τοῦ θραυσθέντος προσώπου δηλοῖ. Heyne : « Videtur θρύω « idem esse quod τρύω, *attero*, unde « τρύχω. Concinit θράω, θραύω. »

397. Δακρυόφι πλῆσθεν.... On a vu ce vers, XVII, 696.

401. Τῷ.... ἐπί, *post illum*, après Diomède.

403. Ἔμβητον, marchez. Le verbe qui suit indique qu'il ne s'agit que d'allonger le pas. La traduction *impedite* (embarrassez vos rivaux) force le sens. Antilochus demande à ses chevaux de ne pas le laisser en affront, et non point d'arrêter les autres dans leur course.

404-405. Ἤτοι μὲν κείνοισιν.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Il est invraisemblable, comme le dit Aristarque, qu'Antilochus sache ce que fait ou ne fait pas Minerve. Mais rien n'empêche qu'il le devine. Nous sommes dans le merveilleux.

411. Κομιδή. Ancienne variante, βιοτή.

ἔσσεται, αὐτίκα δ' ὔμμε κατακτενεῖ ὀξέϊ χαλκῷ,
αἴ κ' ἀποκηδήσαντε φερώμεθα χεῖρον ἄεθλον.
Ἀλλ' ἐφαμαρτεῖτον, καὶ σπεύδετον ὅττι τάχιστα.
Ταῦτα δ' ἐγὼν αὐτὸς τεχνήσομαι ἠδὲ νοήσω,
στεινωπῷ ἐν ὁδῷ παραδύμεναι, οὐδέ με λήσει.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δὲ ἄνακτος ὑποδδείσαντες ὁμοκλὴν
μᾶλλον ἐπεδραμέτην ὀλίγον χρόνον· αἶψα δ' ἔπειτα
στεῖνος ὁδοῦ κοίλης ἴδεν Ἀντίλοχος μενεχάρμης.
Ῥωχμὸς ἔην γαίης, ᾗ χειμέριον ἀλὲν ὕδωρ
ἐξέρρηξεν ὁδοῖο, βάθυνε δὲ χῶρον ἅπαντα,
ᾗ ῥ' εἶχεν Μενέλαος, ἁματροχιὰς ἀλεείνων.
Ἀντίλοχος δὲ παρατρέψας ἔχε μώνυχας ἵππους
ἐκτὸς ὁδοῦ, ὀλίγον δὲ παρακλίνας ἐδίωκεν.
Ἀτρείδης δ' ἔδδεισε, καὶ Ἀντιλόχῳ ἐγεγώνει·
Ἀντίλοχ', ἀφραδέως ἱππάζεαι· ἀλλ' ἄνεχ' ἵππους·
στεινωπὸς γὰρ ὁδὸς, τάχα δ' εὐρυτέρη παρελάσσεις·
μή πως ἀμφοτέρους δηλήσεαι, ἅρματι κύρσας.
Ὣς ἔφατ'· Ἀντίλοχος δ' ἔτι καὶ πολὺ μᾶλλον ἔλαυνεν,
κέντρῳ ἐπισπέρχων, ὡς οὐκ ἀΐοντι ἐοικώς.
Ὅσσα δὲ δίσκου οὖρα κατωμαδίοιο πέλονται,

413. Ἀποκηδήσαντε, ayant perdu vous et moi toute énergie. On expliquait aussi, comme un nominatif absolu : par *votre* défaut d'énergie. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἔδει ἀποκηδησάντων ὑμῶν, ἢ ἀποκηδήσαντε ἐγώ τε καὶ ὑμεῖς. *Scholies :* ἀφροντιστήσαντες, ἀμελήσαντες. Cette équivalence, comme la traduction latine *remissi*, n'est qu'un à peu près.

414. Ἐφαμαρτεῖτον, *vulgo* ἐφομαρτεῖτον. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἐφαμαρτεῖτον. C'est la conséquence logique de l'orthographe ἁμαρτῇ au lieu de ὁμαρτῇ.

415. Ταῦτα, ce que je vais dire.

420. Ῥωχμός, de ῥήγνυμι : une déchirure ; une crevasse. Hérodien écrivait par un γ, ῥωγμός.

421. Ὁδοῖο, génitif partitif : une portion de la route.

422. Ἧ, *vulgo* τῇ (après un point en haut). *Scholies :* Ἀρίσταρχος, χωρὶς τοῦ τ, ᾗ ῥ' εἶχεν. — Εἶχεν, *dirigebat*, menait (son attelage). — Ἁματροχιάς, les rencontres de roues : la chance d'être accroché par les chars qui suivaient la piste. Eustathe : ἁματροχιαὶ δὲ,... κατὰ τοὺς παλαιοὺς, αἱ εἰς ταὐτὸ σύνοδοι τῶν τροχῶν.

426. Ἱππάζεαι, *equos agis*, tu pousses (ton) attelage.

427. Στεινωπὸς γὰρ ὁδὸς,... Ménélas dit à Antilochus de suivre s'il veut le chemin creux, mais d'y rester à la file, jusqu'à ce que la route s'élargisse et lui permette de déployer son essor sans danger pour personne. Il le flatte même, en lui assurant qu'une fois en chemin large (εὐρυτέρῃ), ses chevaux prendront bien vite les devants. Voyez plus bas, vers 444-445.

428. Ἅρματι κύρσας, ayant heurté (mon) char.

430. Κέντρῳ, (à coups) de fouet. Voyez plus haut la note du vers 387.

431. Οὖρα, *jactus*, la portée. Les mo-

ὅντ' αἰζηὸς ἀφῆκεν ἀνὴρ, πειρώμενος ἥβης·
τόσσον ἐπεδραμέτην· αἱ δ' ἠρώησαν ὀπίσσω
Ἀτρείδεω· αὐτὸς γὰρ ἑκὼν μεθέηκεν ἐλαύνειν,
μή πως συγκύρσειαν ὁδῷ ἔνι μώνυχες ἵπποι,
δίφρους τ' ἀνστρέψειαν ἐϋπλεκέας, κατὰ δ' αὐτοὶ
ἐν κονίῃσι πέσοιεν, ἐπειγόμενοι περὶ νίκης.
Τὸν καὶ νεικείων προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
Ἀντίλοχ', οὔτις σεῖο βροτῶν ὀλοώτερος ἄλλος.
Ἔρρ'· ἐπεὶ οὔ σ' ἔτυμόν γ' ἔφαμεν πεπνῦσθαι Ἀχαιοί.
Ἀλλ' οὐ μὰν οὐδ' ὧς ἄτερ ὅρκου οἴσῃ ἄεθλον.
Ὣς εἰπὼν ἵπποισιν ἐκέκλετο, φώνησέν τε·
Μή μοι ἐρύκεσθον, μηδ' ἕστατον ἀχνυμένω κῆρ.
Φθήσονται τούτοισι πόδες καὶ γοῦνα καμόντα
ἢ ὑμῖν· ἄμφω γὰρ ἀτέμβονται νεότητος.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δὲ ἄνακτος ὑποδδείσαντες ὁμοκλὴν
μᾶλλον ἐπεδραμέτην, τάχα δέ σφισιν ἄγχι γένοντο.
Ἀργεῖοι δ' ἐν ἀγῶνι καθήμενοι εἰσορόωντο

dernes l'expliquent comme une forme poétique de ὄρια, *limites*. Aristarque le rattachait au verbe ὀρούω, s'élancer. Eustathe : οὖρα δὲ δίσκου οἱ παλαιοὶ τὰ ὁρμήματά φασι, παρὰ τὸ ὀρούω τὸ ὁρμῶ. Voyez d'ailleurs la note X, 351. — Κατωμαδίοιο, *ab humero vibrati*, lancé du haut de l'épaule, lancé à toute volée. Virgile, *Énéide*, IX, 417 : « Ecce aliud « *summa* telum librabat *ab aure*. »

433. Τόσσον ἐπεδραμέτην, aussi loin les deux (chevaux) continuèrent à courir, c'est-à-dire gagnèrent du terrain. — Αἱ au féminin, à cause de la cavale Étha. *Canes*, en latin, peut être féminin quand il y a mâle et femelle. — Ὀπίσσω, en arrière (du chemin creux). Au lieu de pousser droit devant eux, les chevaux de Ménélas reviennent sur leurs pas un instant, pour laisser le char d'Antilochus s'engager dans la crevasse. Ils ne font pas ce mouvement d'eux-mêmes, mais parce que Ménélas les détourne, ou, comme dit Homère, cesse de les mener en ligne droite, μεθέηκεν ἐλαύνειν. Le poëte marque seulement ce qui est visible à l'œil, et nous laisse à deviner les causes.

436. Ἐϋπλεκέας, *bene compactos*, bien charpentés.

438. Τόν, lui, c'est-à-dire Antilochus.

440. Ἔτυμόν (*vere*) dépend de φάμεν (*dicebamus*), et non de πεπνῦσθαι (*sapere*). Ménélas dit : « Nous avions tort, nous autres Grecs, de te prendre pour un homme de bon sens. »

441. Ἄτερ ὅρκου, sans serment : sans avoir juré que ta conduite a été loyale. Voyez la formule du serment, plus bas, vers 582-585.

444. Φθήσονται.... καμόντα, précéderont fatigués, c'est-à-dire seront plus vite fatigués. En prose même, φθάνω avec le participe équivaut à πρότερον joint au verbe.

445. Ἀτέμβονται νεότητος, sont privés de jeunesse : sont de vieux chevaux.

446. Ὣς ἔφαθ'· οἱ δὲ.... Homère répète le vers 417. Il semble qu'au lieu de οἱ, on devrait ici lire αἱ, comme au vers 433. Mais il y a un mâle dans l'attelage ; et le genre se trouve ainsi à volonté.

447. Σφίσιν, à eux : aux chevaux d'Antilochus.

ἵππους· τοὶ δὲ πέτοντο κονίοντες πεδίοιο.
Πρῶτος δ' Ἰδομενεὺς, Κρητῶν ἀγὸς, ἐφράσαθ' ἵππους·
ἧστο γὰρ ἐκτὸς ἀγῶνος, ὑπέρτατος ἐν περιωπῇ·
τοῖο δ', ἄνευθεν ἐόντος, ὁμοκλητῆρος ἀκούσας
ἔγνω· φράσσατο δ' ἵππον ἀριπρεπέα προὔχοντα,
ὃς τὸ μὲν ἄλλο τόσον φοῖνιξ ἦν, ἐν δὲ μετώπῳ
λευκὸν σῆμα τέτυκτο περίτροχον, ἠΰτε μήνη.
Στῆ δ' ὀρθὸς, καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν·
  Ὦ φίλοι, Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
οἶος ἐγὼν ἵππους αὐγάζομαι, ἦε καὶ ὑμεῖς;
Ἄλλοι μοι δοκέουσι παροίτεροι ἔμμεναι ἵπποι,
ἄλλος δ' ἡνίοχος ἰνδάλλεται· αἱ δέ που αὐτοῦ
ἔϐλαϐεν ἐν πεδίῳ, αἳ κεῖσέ γε φέρτεραι ἦσαν.
Ἤτοι γὰρ τὰς πρῶτα ἴδον περὶ τέρμα βαλούσας,
νῦν δ' οὔπη δύναμαι ἰδέειν· πάντη δέ μοι ὄσσε

450. Ἐφράσα(το), *visos agnovit*, vit et reconnut.

452. Τοῖο.... ὁμοκλητῆρος ἀκούσας, ayant entendu celui qui gourmandait si énergiquement. Τοῖο est dit κατ' ἐξοχήν, dans le sens de ἐκείνου. On va voir que cet ὁμοκλητήρ est Diomède.

453. Προὔχοντα, tenant la tête : en première ligne.

454. Ἄλλο τόσον, pour tout le reste. Voyez la note XXII, 322. Apollonius lisait, ἄλλο δέμας. Ce n'est probablement qu'une glose, substituée au vrai texte. — Φοῖνιξ, roux. *Scholies :* φοινικοῦς τὸ χρῶμα, ὅ ἐστι πυρρός.

455. Σῆμα τέτυκτο, *vulgo* σῆμ' ἐτέτυκτο. *Scholies :* Ἰακῶς, σῆμα τέτυκτο, Ἀρίσταρχος.

459. Ἄλλοι, d'autres (que ceux qui étaient d'abord en tête). — Παροίτεροι, comparatif formé de πάρος (en avant), et équivalent à un adverbe : plus en avant; en tête. Aristarque : ἡ διπλῆ πρὸς τὸ παροίτεροι, ὅτι τοπικῶς ἀντὶ τοῦ, πρότεροι κατὰ τὸν δρόμον. *Scholies :* μᾶλλον ἔμπροσθεν.

460. Ἰνδάλλεται, a l'air : fait l'effet. Ce mot dit plus que δοκεῖ, et moins que φαίνεται. Idoménée reconnaît *à peu près* Diomède. — Αὐτοῦ, adverbe : *illic*, là; dans la lice.

461. Ἔϐλαϐεν, pour ἐϐλάϐησαν : *læsæ sunt*, ont éprouvé (quelque) accident. Le féminin, dont se sert Idoménée, désigne les cavales d'Eumélus. On se rappelle qu'Eumélus était en avant de Diomède, jusqu'au moment où il lui arriva malheur. — Κεῖσε. Zénodote et Aristophane de Byzance lisaient, κεῖθι. Cette leçon faussait le sens. Idoménée montre la direction, le mouvement des cavales, et ne dit pas simplement qu'elles étaient dans la plaine. Le vers suivant commente et justifie κεῖσε, qui est la leçon d'Aristarque. Le scholiaste de Pierre Victorius : εἰς ἐκεῖνον τὸν τόπον πορευόμεναι· ἔστι δὲ ὡς τηλόσε δοῦπον ἐν οὔρεσιν ἔκλυε ποιμὴν ἀντὶ τοῦ τηλόθι, καὶ Κύπρονδε. Voyez IV, 455 et XI, 21. Il est évident que nous avons là un lambeau du commentaire d'Aristarque. Mais le scholiaste de Pierre Victorius ne donne pas l'essentiel; car Aristarque disait certainement pourquoi il ne faut pas κεῖθι.

462. Περὶ.... βαλούσας, tournant : se disposant à tourner. Bothe : « Activum « usurpatum pro passivo vel neutro. » C'est comme s'il y avait : περιελθούσας τὸν καμπτῆρα.

463. Οὔπη. Aristophane de Byzance écrivait, οὔ πη. Autre variante ancienne, οὔ πω.

Τρωϊκὸν ἂμ πεδίον παπταίνετον εἰσορόωντι.
Ἠὲ τὸν ἡνίοχον φύγον ἡνία, οὐδὲ δυνάσθη
εὖ σχεθέειν περὶ τέρμα, καὶ οὐκ ἐτύχησεν ἑλίξας·
ἔνθα μιν ἐκπεσέειν οἴω, σύν θ' ἅρματα ἆξαι·
αἱ δ' ἐξηρώησαν, ἐπεὶ μένος ἔλλαβε θυμόν.
Ἀλλὰ ἴδεσθε καὶ ὔμμες ἀνασταδόν· οὐ γὰρ ἔγωγε
εὖ διαγιγνώσκω· δοκέει δέ μοι ἔμμεναι ἀνὴρ
Αἰτωλὸς γενεὴν, μετὰ δ' Ἀργείοισιν ἀνάσσει,
Τυδέος ἱπποδάμου υἱὸς, κρατερὸς Διομήδης.
  Τὸν δ' αἰσχρῶς ἐνένιπεν Ὀϊλῆος ταχὺς Αἴας·
Ἰδομενεῦ, τί πάρος λαβρεύεαι; Αἳ δέ τ' ἄνευθεν
ἵπποι ἀερσίποδες πολέος πεδίοιο δίενται.
Οὔτε νεώτατός ἐσσι μετ' Ἀργείοισι τοσοῦτον,
οὔτε τοι ὀξύτατον κεφαλῆς ἐκ δέρκεται ὄσσε·
ἀλλ' αἰεὶ μύθοις λαβρεύεαι. Οὐδέ τί σε χρὴ
λαβραγόρην ἔμεναι· πάρα γὰρ καὶ ἀμείνονες ἄλλοι.

464. Παπταίνετον. Ancienne variante, παπταίνεται. Le duel neutre peut aussi se construire avec le verbe au singulier. Voyez plus bas, vers 477.

465. Ἠέ, peut-être bien. C'est une sorte de question qu'Idoménée se pose à lui-même. Le scholiaste de Pierre Victorius : ἠὲ, ἐρωτηματικῶς. — Τὸν ἡνίοχον, *illum aurigam*, un si habile cocher. Il s'agit d'Eumélus.

466. Σχεθέειν, contenir (les cavales), c'est-à-dire les empêcher de s'écarter du chemin à suivre.

467. Σύν. Ancienne variante, κατά.

468. Μένος ἔλλαβε θυμόν, *furor occupavit animum*. Nous dirions : « Elles ont pris le mors aux dents. »

471. Αἰτωλὸς γενεὴν, .. Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Le motif d'athétèse est futile : ἀθετεῖται, ὅτι τὸ ἐπεξηγεῖσθαι ποιητικὸν οὐχ ἡρωϊκοῦ προσώπου. Pourquoi ne pas vouloir qu'un héros s'exprime aussi parfois en poëte ?

473. Ἐνένιπεν, *vulgo* ἐνένισπεν. Voy. la note XV, 546.

474. Πάρος, avant (le temps) : prématurément ; avant de bien savoir. — Λαβρεύεαι, tu bavardes, ou plutôt : tu parles follement ; car λάβρος donne l'idée d'emportement, de vivacité extrême. *Scholies :* οὐ μετὰ σκέψεως λαλεῖς.

474-475. Αἱ.... ἵπποι, *illæ equæ*, les cavales dont tu parles, c'est-à-dire les cavales d'Eumélus.

475. Πεδίοιο, génitif local : dans la plaine.

476-477. Οὔτε νεώτατός ἐσσι.... Il faut se souvenir qu'Ajax le Locrien est un brutal ; car il n'y a qu'un rustre qui puisse dire : « Tu n'es plus jeune, mon ami, et tes yeux n'y voient pas bien. »

477. Δέρκεται est au singulier parce que ὄσσε est du neutre. Voyez plus haut la note du vers 464.

479. Λαβραγόρην.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque le trouve inutile et inconvenant : ἀθετεῖται, ὅτι οὐκ ἀναγκαῖος· πρόκειται γὰρ τὸ, ἀλλ' αἰεὶ μύθοις λαβρεύεαι· καὶ τὸ, παρὰ γὰρ καὶ ἀμείνονες ἄλλοι· οὐ δεόντως ἐπιλέγεται. Il semble au contraire que l'insolent doive se faire un plaisir d'aggraver son injure, et que ce qui est inconvenant en soi se trouve parfaitement à sa place dans la bouche d'un brutal et d'un rustre. Ajax achève de se peindre. — Πάρα pour πάρεισι : *adsunt*, sont ici. — Ἀμείνονες, meilleurs : ayant

Ἵπποι δ᾽ αὐταὶ ἔασι παροίτεραι, αἳ τὸ πάρος περ,
Εὐμήλου, ἐν δ᾽ αὐτὸς ἔχων εὔληρα βέβηκεν.
Τὸν δὲ χολωσάμενος Κρητῶν ἀγὸς ἀντίον ηὔδα·
Αἶαν, νεῖκος ἄριστε, κακοφραδὲς, ἄλλα τε πάντα
δεύεαι Ἀργείων, ὅτι τοι νόος ἐστὶν ἀπηνής.
Δεῦρό νυν, ἢ τρίποδος περιδώμεθον, ἠὲ λέβητος·
ἵστορα δ᾽ Ἀτρείδην Ἀγαμέμνονα θείομεν ἄμφω,
ὁππότεραι πρόσθ᾽ ἵπποι· ἵνα γνώῃς ἀποτίνων.
Ὣς ἔφατ᾽· ὤρνυτο δ᾽ αὐτίκ᾽ Ὀϊλῆος ταχὺς Αἴας,
χωόμενος, χαλεποῖσιν ἀμείψασθαι ἐπέεσσιν.
Καί νύ κε δὴ προτέρω ἔτ᾽ ἔρις γένετ᾽ ἀμφοτέροισιν,
εἰ μὴ Ἀχιλλεὺς αὐτὸς ἀνίστατο, καὶ φάτο μῦθον·
Μηκέτι νῦν χαλεποῖσιν ἀμείβεσθον ἐπέεσσιν,
Αἶαν Ἰδομενεῦ τε, κακοῖς· ἐπεὶ οὐδὲ ἔοικεν.
Καὶ δ᾽ ἄλλῳ νεμεσᾶτον, ὅτις τοιαῦτά γε ῥέζοι.
Ἀλλ᾽ ὑμεῖς ἐν ἀγῶνι καθήμενοι εἰσοράασθε
ἵππους· οἱ δὲ τάχ᾽ αὐτοὶ ἐπειγόμενοι περὶ νίκης
ἐνθάδ᾽ ἐλεύσονται· τότε δὲ γνώσεσθε ἕκαστος
ἵππους Ἀργείων, οἳ δεύτεροι, οἵ τε πάροιθεν.
Ὣς φάτο· Τυδείδης δὲ μάλα σχεδὸν ἦλθε διώκων·

meilleure vue; plus capables que toi de savoir ce qui en est. Ajax veut dire qu'Idoménée aurait bien fait, avant de parler, de prendre avis des jeunes, de ceux qui ont de bons yeux. Il ne faut donner au mot ἀμείνονες qu'un sens restreint à ce qui concerne l'âge et la vue.

481. Εὔληρα, les rênes. Ce mot ne se trouve nulle part ailleurs. Les Alexandrins le rapportent à εἰλέω, parce que le cocher *enroule* les rênes autour de ses mains. Apollonius : οἱονεὶ εἴληρα, ἀπὸ τοῦ περιειλεῖσθαι τοὺς ἱμάντας χερσὶ τῶν ἡνιόχων. Le mot εὔληρον, selon Curtius, est identique au latin *lorum*. Il est pour ἔϜληρον, comme *lorum* pour *vlorum*; et ils se rattachent tous les deux à la racine Ϝελ, qui a produit ἑλύω et *volvo*. On voit que les Alexandrins ne se sont pas beaucoup trompés.

483. Νεῖκος, *vulgo* νείκει. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, νεῖκος ἄριστε, ὡς εἶδος ἄριστε (III, 39).

484. Δεύεαι pour δέῃ : *inferior es*, tu es au-dessous. *Scholies :* ἀπολείπῃ.

485. Δεῦρό νυν équivaut à ἄγε νυν. — Περιδώμεθον, engageons-nous l'un contre l'autre pour : parions sur l'enjeu de.

486. Θείομεν au subjonctif, pour θείωμεν, θῶμεν.

487. Ὁππότεραι. Quelques-uns préfèrent l'ancienne leçon ὁππότεροι, parce qu'Idoménée, disent-ils, pense aux chevaux de Diomède. Mais il s'agit en même temps des cavales d'Eumélus ; et le féminin correspond mieux à ce qu'Ajax vient de dire.

490. Προτέρω, plus loin : plus avant.

491. Φάτο μῦθον. Ancienne variante, κατέρυκεν.

494. Δ(έ) pour δή, ou pris dans le sens de δή.

μάστι δ' αἰὲν ἔλαυνε κατωμαδόν· οἱ δέ οἱ ἵπποι
ὑψόσ' ἀειρέσθην, ῥίμφα πρήσσοντε κέλευθον.
Αἰεὶ δ' ἡνίοχον κονίης ῥαθάμιγγες ἔβαλλον,
ἅρματα δὲ χρυσῷ πεπυκασμένα κασσιτέρῳ τε
ἵπποις ὠκυπόδεσσιν ἐπέτρεχον· οὐδέ τι πολλὴ
γίγνετ' ἐπισσώτρων ἁρματροχιὴ κατόπισθεν,
ἐν λεπτῇ κονίῃ· τὼ δὲ σπεύδοντε πετέσθην.
Στῆ δὲ μέσῳ ἐν ἀγῶνι· πολὺς δ' ἀνεκήκιεν ἱδρὼς
ἵππων, ἔκ τε λόφων καὶ ἀπὸ στέρνοιο χαμᾶζε.
Αὐτὸς δ' ἐκ δίφροιο χαμαὶ θόρε παμφανόωντος,
κλῖνε δ' ἄρα μάστιγα ποτὶ ζυγόν. Οὐδὲ μάτησεν
ἴφθιμος Σθένελος, ἀλλ' ἐσσυμένως λάβ' ἄεθλον·
δῶκε δ' ἄγειν ἑτάροισιν ὑπερθύμοισι γυναῖκα,
καὶ τρίποδ' ὠτώεντα φέρειν· ὁ δ' ἔλυεν ὑφ' ἵππους.
Τῷ δ' ἄρ' ἐπ' Ἀντίλοχος Νηλήϊος ἤλασεν ἵππους,
κέρδεσιν, οὔτι τάχει γε, παραφθάμενος Μενέλαον·
ἀλλὰ καὶ ὣς Μενέλαος ἔχ' ἐγγύθεν ὠκέας ἵππους.

500. Μάστι, pour μάστιι, de μάστις, forme poétique de μάστιξ : avec le fouet; à coups de fouet. — Κατωμαδόν, en frappant (les chevaux) à l'épaule. Voyez XV, 352. Quelques-uns entendent cet adverbe dans un sens analogue à celui de l'adjectif κατωμάδιοιο du vers 431, et traduisent : *au-dessus de son épaule;* en levant haut la main. Cette explication ne serait bonne que si Diomède faisait seulement claquer son fouet. On allonge la main, pour fouetter les chevaux. Ce n'est plus le geste de celui qui lance le javelot ou le disque. *Scholies :* κατὰ τῶν ὤμων τῶν ἰδίων ἵππων τὴν μάστιγα ἐπαίρων. — Οἱ δέ οἱ ἵπποι, et (ses) excellents chevaux a lui.

501. Ὑψόσ' ἀειρέσθην, *in altum assultaverunt*, bondirent en courant.

504. Πολλή, considérable : bien marquée : visible.

505. Ἐπισσώτρων ἁρματροχιή, *canthorum orbita*, l'ornière des jantes : la trace des roues.

506. Πετέσθην. Ancienne variante, πέτεσθον.

507. Μέσῳ ἐν ἀγῶνι, au milieu de l'assemblée (des spectateurs).

508. Ἔκ τε λόφων, et de (leurs) nuques. Voyez la note X, 573.

510. Οὐδὲ μάτησεν, *vulgo* οὐδ' ἐμάτησεν. Nous suivons l'orthographe du manuscrit de Venise. C'est certainement ici celle d'Aristarque.

511. Σθένελος. Sthénélus était l'écuyer de Diomède.

513. Τρίποδ(α). D'après la tradition, Diomède consacra plus tard ce trépied dans le temple de Delphes. On citait même l'inscription qu'il avait fait graver sur son offrande. Elle est dans Athénée, dans Eustathe et dans l'*Anthologie*. Je n'ai pas besoin de remarquer qu'elle n'est point authentique, et que les quatre vers qui la composent ne datent pas du siècle de la guerre de Troie. Elle paraît fort ancienne pourtant. On croit que l'offrande fut faite par quelqu'un des rois qui prétendaient descendre de Diomède.

515. Κέρδεσιν, par artifice : au moyen d'un stratagème. Voyez plus haut, vers 423-424.

Ὅσσον δὲ τροχοῦ ἵππος ἀφίσταται, ὅς ῥά τ' ἄνακτα
ἕλκῃσιν πεδίοιο, τιταινόμενος σὺν ὄχεσφιν·
τοῦ μέν τε ψαύουσιν ἐπισσώτρου τρίχες ἄκραι
οὐραῖαι· ὁ δέ τ' ἄγχι μάλα τρέχει, οὐδέ τι πολλὴ
χώρη μεσσηγὺς, πολέος πεδίοιο θέοντος·
τόσσον δὴ Μενέλαος ἀμύμονος Ἀντιλόχοιο
λείπετ'· ἀτὰρ τὰ πρῶτα καὶ ἐς δίσκουρα λέλειπτο,
ἀλλά μιν αἶψα κίχανεν· ὀφέλλετο γὰρ μένος ἠὺ
ἵππου τῆς Ἀγαμεμνονέης, καλλίτριχος Αἴθης.
Εἰ δέ κ' ἔτι προτέρω γένετο δρόμος ἀμφοτέροισιν,
τῷ κέν μιν παρέλασσ', οὐδ' ἀμφήριστον ἔθηκεν.
Αὐτὰρ Μηριόνης, θεράπων ἐῢς Ἰδομενῆος,
λείπετ' ἀγακλῆος Μενελάου δουρὸς ἐρωήν·
βάρδιστοι μὲν γάρ οἱ ἔσαν καλλίτριχες ἵπποι,
ἥκιστος δ' ἦν αὐτὸς ἐλαυνέμεν ἅρμ' ἐν ἀγῶνι.
Υἱὸς δ' Ἀδμήτοιο πανύστατος ἤλυθεν ἄλλων,
ἕλκων ἅρματα καλὰ, ἐλαύνων πρόσσοθεν ἵππους.

517. Τροχοῦ, de la roue (qui tourne derrière lui). Ce qui est dit d'un cheval doit s'entendre de chacun des deux chevaux d'un attelage. S'il n'y avait qu'un cheval au char, ce cheval serait directement devant le cocher, et il n'effleurerait pas la roue du bout de sa queue.

518. Πεδίοιο, génitif local : dans la plaine.

521. Μεσσηγύς, dans l'intervalle (qui sépare le cheval de la roue). — Πολέος πεδίοιο, génitif local : à travers la vaste plaine. — Θέοντος, (*equo*) *currente*, quand le cheval court.

522. Τόσσον, tout autant, c'est-à-dire d'aussi peu.

523. Τὰ πρῶτα, au premier moment, c'est-à-dire quand Ménélas avait laissé prendre l'avance à Antilochus, à l'entrée du chemin creux. — Ἐς δίσκουρα, à un jet de disque. Voyez plus haut la note du vers 431.

526. Προτέρω, *ulterius*, plus loin : poussée plus loin.

527. Τῷ, par cela : par ce seul fait. — Οὐδ(έ). Zénodote écrivait ἤ (ou), leçon qui fausse le sens : οὐκ εὖ, comme dit Aristarque. — Ἀμφήριστον ἔθηκεν. Voyez plus haut, vers 382, la note sur cette expression.

529. Δουρὸς ἐρωήν, *hastæ impetu* (*hastæ jactu*), à une portée de lance.

531. Ἥκιστος, superlatif formé de l'adverbe ἦκα, et équivalant à βράδιστος, très-lent. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ ἤκιστος τῶν ἅπαξ εἰρημένων ἐστί· γέγονε δὲ παρὰ τοῦ ἦκα, ὅ ἐστιν ἡσυχῇ. Plusieurs modernes écrivent ἥκιστος, avec l'esprit rude, et en font le superlatif de ἥσσων. Les deux leçons donnent le même sens; car on ne pourrait point prendre ἤκιστος à la lettre. Mérion n'était pas *absolument incapable* de mener un char; mais il le menait mollement, médiocrement, sans vigueur et sans entrain.

533. Ἕλκων.... Bothe propose de lire autrement ce vers : Ἕλκονθ' ἅρματα καλὰ ἐλαύνων πρὸς ἕθεν ἵππους, poussant devant lui ses chevaux qui traînaient (ἕλκοντε) le beau char. Il trouve l'asyndète intolérable, et il n'admet point qu'on puisse dire πρόσσοθεν pour πρόσωθεν. Mais il n'est pas plus étonnant, ce semble, de dire πρόσσοθεν pour πρόσωθεν que de dire ἐρύσσομεν pour ἐρύσωμεν, et le défaut de

Τὸν δὲ ἰδὼν ᾤκτειρε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς,
στὰς δ' ἄρ' ἐν Ἀργείοις ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευεν·
Λοῖσθος ἀνὴρ ὤριστος ἐλαύνει μώνυχας ἵππους.
Ἀλλ' ἄγε δή οἱ δῶμεν ἀέθλιον, ὡς ἐπιεικές,
δεύτερ'· ἀτὰρ τὰ πρῶτα φερέσθω Τυδέος υἱός.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπῄνεον ὡς ἐκέλευεν.
Καί νύ κέ οἱ πόρεν ἵππον (ἐπῄνησαν γὰρ Ἀχαιοί),
εἰ μὴ ἄρ' Ἀντίλοχος, μεγαθύμου Νέστορος υἱὸς,
Πηλείδην Ἀχιλῆα δίκῃ ἠμείψατ' ἀναστάς·
Ὦ Ἀχιλεῦ, μάλα τοι κεχολώσομαι, αἴ κε τελέσσῃς
τοῦτο ἔπος· μέλλεις γὰρ ἀφαιρήσεσθαι ἄεθλον,
τὰ φρονέων ὅτι οἱ βλάβεν ἅρματα καὶ ταχέ' ἵππω,
αὐτός τ' ἐσθλὸς ἐών· ἀλλ' ὤφελεν ἀθανάτοισιν
εὔχεσθαι· τό κεν οὔτι πανύστατος ἦλθε διώκων.

liaison entre les deux participes est plutôt une beauté qu'autre chose, dans la peinture du désarroi d'Eumélus. Avec la correction, le premier participe n'a plus qu'un sens vulgaire. Sans la correction, c'est un terme de la plus saisissante énergie. Dubner : « Ἕλκων, traînant, pour : faisant marcher à grand'peine. » Le second participe dit de quelle façon Eumélus vient à bout de *traîner* son char. C'est donc ici, quoi qu'en dise Bothe, un exemple analogue à ceux où Homère joint sans copule des participes qui développent successivement la même idée, et analogue à celui-là même, XI, 188, que Bothe cite pour autoriser sa correction : Θύνοντ' ἐν προμάχοισιν, ἐναίροντα στίχας ἀνδρῶν. — Au lieu de πρόσσοθεν, Zénodote écrivait ὠκέας, ayant trouvé sans doute la forme πρόσσοθεν incorrecte.

536. Ἀνὴρ ὤριστος, pour ἀνὴρ ὁ ἄριστος : *vir ille præstantissimus*, voilà le guerrier habile entre tous, qui.

538. Δεύτερ(α), en second lieu, ou comme second prix : soit que l'on considère le mot comme adverbe, ou comme apposition. Bothe propose de changer ἀέθλιον en ἀέθλια. Cette correction est inutile. — Après le vers 538, on lisait, dans plusieurs textes antiques, deux autres vers, qui du reste n'ajoutaient rien au sens : Τὰ τρίτα δ' Ἀντίλοχος, τέτρατα ξανθὸς Μενέλαος, Πέμπτα δὲ Μηριόνης, θεράπων ἐῢς Ἰδομενῆος.

539. Ὣς ἐκέλευεν. Ancienne variante, ἠδὲ κέλευον.

542. Δίκῃ ἠμείψατ(ο). Virgile, *Énéide*, V, 340 : « Hic totum caveæ consessum « ingentis et ora Prima patrum magnis « Salius clamoribus implet, Ereptumque « dolo reddi sibi poscit honorem. » Antilochus réclame au nom du fait ; et c'est au nom du fait qu'Achille trouve la réclamation fondée. Le mot δίκῃ signifie donc plutôt, *en plaidant*, en faisant valoir son droit, que *justement*. Mais les anciens se partageaient entre les deux interprétations. *Scholies :* δικανικῶς· τινὲς δὲ ἀντὶ τοῦ δικαίως, τὸ δίκῃ φασίν.

545. Βλάβεν pour ἐβλάβησαν : ont éprouvé un accident fâcheux.

546. Αὐτός τ' ἐσθλὸς ἐών, ainsi que lui-même, tout habile qu'il fût. Bothe corrige le texte et écrit : αὐτός γ' ἐσθλὸς ἐών (anacoluthe). C'est alors une sorte d'attraction qui amènerait le nominatif au lieu du datif. Mais il n'y a aucune raison sérieuse de substituer la particule à la conjonction.

547. Τό, adverbe : *ita*, de cette façon ; s'il avait fait sa prière. Eustathe : διό, ἢ οὕτως.

Εἰ δέ μιν οἰκτείρεις, καί τοι φίλος ἔπλετο θυμῷ,
ἔστι τοι ἐν κλισίῃ χρυσὸς πολὺς, ἔστι δὲ χαλκὸς
καὶ πρόβατ', εἰσὶ δέ τοι δμωαὶ καὶ μώνυχες ἵπποι·
τῶν οἱ ἔπειτ' ἀνελὼν δόμεναι καὶ μεῖζον ἄεθλον,
ἠὲ καὶ αὐτίκα νῦν, ἵνα σ' αἰνήσωσιν Ἀχαιοί.
Τὴν δ' ἐγὼ οὐ δώσω· περὶ δ' αὐτῆς πειρηθήτω
ἀνδρῶν ὅς κ' ἐθέλῃσιν ἐμοὶ χείρεσσι μάχεσθαι.
Ὣς φάτο· μείδησεν δὲ ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεὺς,
χαίρων Ἀντιλόχῳ, ὅτι οἱ φίλος ἦεν ἑταῖρος·
καί μιν ἀμειβόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ἀντίλοχ', εἰ μὲν δή με κελεύεις οἴκοθεν ἄλλο
Εὐμήλῳ ἐπιδοῦναι, ἐγὼ δέ κε καὶ τὸ τελέσσω.
Δώσω οἱ θώρηκα, τὸν Ἀστεροπαῖον ἀπηύρων,
χάλκεον, ᾧ πέρι χεῦμα φαεινοῦ κασσιτέροιο
ἀμφιδεδίνηται· πολέος δέ οἱ ἄξιος ἔσται.
Ἦ ῥα, καὶ Αὐτομέδοντι φίλῳ ἐκέλευσεν ἑταίρῳ
οἰσέμεναι κλισίηθεν· ὁ δ' ᾤχετο, καί οἱ ἔνεικεν.
[Εὐμήλῳ δ' ἐν χερσὶ τίθει· ὁ δ' ἐδέξατο χαίρων.]
Τοῖσι δὲ καὶ Μενέλαος ἀνίστατο, θυμὸν ἀχεύων,
Ἀντιλόχῳ ἄμοτον κεχολωμένος· ἐν δ' ἄρα κῆρυξ
χερσὶ σκῆπτρον ἔθηκε, σιωπῆσαί τε κέλευσεν
Ἀργείους· ὁ δ' ἔπειτα μετηύδα ἰσόθεος φώς·
Ἀντίλοχε, πρόσθεν πεπνυμένε, ποῖον ἔρεξας;

551. Μεῖζον, plus grand (que le mien).

553. Τὴν δ' ἐγὼ.... Ce vers se termine par trois spondées. — Τήν. C'est la jument dont il a été question plus haut, vers 265-266. — Πειρηθήτω, *periculum faciat*, qu'il essaye.

556. Ἀντιλόχῳ, au sujet d'Antilochus : pour le langage d'Antilochus. *Scholies :* λείπει ἡ ἐπί. La traduction *gratulans Antiocho* donne à χαίρων un sens actif qu'il n'a point.

560. Ἀστεροπαῖον ἀπηύρων. Voyez le récit, XXI, 139-183.

561. Χεῦμα, une chose fondue, c'est-à-dire une bordure qui a été fondue. Pour que le mot χεῦμα ait son sens exact, il faut supposer de l'étain versé en fusion dans une raie circulaire; une incrustation faite dans le cuivre du pourtour, et non pas une plaque ou une bande appliquée à froid, une bordure adaptée après coup.

562. Ἄξιος. Villoison, ἄξιον (chose ayant valeur).

565. Εὐμήλῳ.... Ce vers n'est point indispensable; cependant il achève bien le récit. Il manque dans le manuscrit de Venise et dans quelques autres. — Τίθει a pour sujet Achille sous-entendu.

568. Χερσί, *in manibus*. Villoison, χειρί (dans la main droite). — Τε κέλευσεν, *vulgo* τ' ἐκέλευσεν. Voyez plus haut la note du vers 510. — Σκῆπτρον. Les orateurs parlaient, ayant un bâton ou sceptre à la main.

Ἤσχυνας μὲν ἐμὴν ἀρετήν, βλάψας δέ μοι ἵππους,
τοὺς σοὺς πρόσθε βαλών, οἵ τοι πολὺ χείρονες ἦσαν.
Ἀλλ' ἄγετ', Ἀργείων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
ἐς μέσον ἀμφοτέροισι δικάσσατε, μηδ' ἐπ' ἀρωγῇ·
μήποτέ τις εἴπῃσιν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων·
Ἀντίλοχον ψεύδεσσι βιησάμενος Μενέλαος,
οἴχεται ἵππον ἄγων, ὅτι οἱ πολὺ χείρονες ἦσαν
ἵπποι, αὐτὸς δὲ κρείσσων ἀρετῇ τε βίῃ τε.
Εἰ δ' ἄγ', ἐγὼν αὐτὸς δικάσω, καί μ' οὔτινά φημι
ἄλλον ἐπιπλήξειν Δαναῶν· ἰθεῖα γὰρ ἔσται.
Ἀντίλοχ', εἰ δ' ἄγε δεῦρο, διοτρεφές, ἣ θέμις ἐστίν,
στὰς ἵππων προπάροιθε καὶ ἅρματος, αὐτὰρ ἱμάσθλην
χερσὶν ἔχων ῥαδινήν, ᾗπερ τὸ πρόσθεν ἔλαυνες,
ἵππων ἁψάμενος, γαιήοχον Ἐννοσίγαιον
ὄμνυθι, μὴ μὲν ἑκὼν τὸ ἐμὸν δόλῳ ἅρμα πεδῆσαι.
Τὸν δ' αὖτ' Ἀντίλοχος πεπνυμένος ἀντίον ηὔδα·
Ἄνσχεο νῦν· πολλὸν γὰρ ἔγωγε νεώτερός εἰμι

571. Βλάψας est pour ἔβλαψας.

574. Ἐς μέσον, *in medium*, (en vous mettant) entre les deux parties : en ne penchant ni d'un côté ni de l'autre ; avec impartialité. Eustathe : ἐξ ἴσου· ἵνα μέσοι γένησθε καὶ μὴ ἑτεροβαρεῖς, ὥς φασιν οἱ παλαιοί. Peut-être y a-t-il un peu de subtilité dans cette analyse empruntée aux commentaires d'Aristarque et de son école. Ἐς μέσον ἀμφοτέροισι δικάζετε semble signifier simplement : « Prononcez entre nous. »

575. Μήποτε, *ne quando*, il ne faut pas que jamais. Ménélas insiste sur l'idée de l'impartialité qui doit présider au jugement. Il repousse toute possibilité de soupçon contre sa loyauté personnelle. Il ne veut pas qu'on tienne compte de sa supériorité sur Antilochus, comme vaillant et comme roi : κρείσσων ἀρετῇ τε βίῃ τε (vers 578).

577-578. Οἱ (à lui) et αὐτὸς (de sa personne) se rapportent tous deux à Ménélas.

579. Εἰ δ' ἄγ(ε). Eustathe dit que la vulgate ancienne n'était point la nôtre : τὰ δὲ πλείω καὶ ἀκριβέστερα τῶν ἀντιγράφων αἲ δ' ἄγε φασίν. Cette leçon se trouve en effet dans le manuscrit de Venise, mais plus bas, au vers 581. — Δικάσω, je proposerai une solution. Ménélas ne prononce pas une sentence : il défère le serment à Antilochus.

580. Ἐπιπλήξειν, devoir châtier : devoir blâmer ; devoir trouver à redire. — Ἰθεῖα, adjectif pris substantivement. Les uns sous-entendent δίκη, les autres ὁδός.

581. Ἀντίλοχ', εἰ δ' ἄγε.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Le motif d'athétèse, c'est que Ménélas, fâché contre Antilochus, n'a pas pu lui donner une épithète d'honneur : ὅτι ἀκαίρως λέγει Διοτρεφὲς, ὀργιζόμενος αὐτῷ. Ce grief n'est pas sérieux.

583. Ἔχων. Villoison, ἔχε. Le participe va mieux, entre στάς et ἁψάμενος.

584. Ἐννοσίγαιον. Neptune était le dieu des courses, en sa qualité de créateur du cheval.

585. Μέν affirmatif, dans le sens de μήν.

587. Ἄνσχεο pour ἀνάσχεο : *sustine*,

σεῖο, ἄναξ Μενέλαε, σὺ δὲ πρότερος καὶ ἀρείων.
Οἶσθ' οἷαι νέου ἀνδρὸς ὑπερβασίαι τελέθουσιν·
κραιπνότερος μὲν γάρ τε νόος, λεπτὴ δέ τε μῆτις.
Τῷ τοι ἐπιτλήτω κραδίη· ἵππον δέ τοι αὐτὸς
δώσω, τὴν ἀρόμην. Εἰ καί νύ κεν οἴκοθεν ἄλλο
μεῖζον ἐπαιτήσειας, ἄφαρ κέ τοι αὐτίκα δοῦναι
βουλοίμην, ἢ σοίγε, Διοτρεφὲς, ἤματα πάντα
ἐκ θυμοῦ πεσέειν, καὶ δαίμοσιν εἶναι ἀλιτρός.
Ἦ ῥα, καὶ ἵππον ἄγων μεγαθύμου Νέστορος υἱὸς
ἐν χείρεσσι τίθει Μενελάου. Τοῖο δὲ θυμὸς
ἰάνθη, ὡσεί τε περὶ σταχύεσσιν ἐέρση
ληΐου ἀλδήσκοντος, ὅτε φρίσσουσιν ἄρουραι·
ὣς ἄρα σοὶ, Μενέλαε, μετὰ φρεσὶ θυμὸς ἰάνθη.
Καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ἀντίλοχε, νῦν μέν τοι ἐγὼν ὑποείξομαι αὐτὸς,
χωόμενος· ἐπεὶ οὔτι παρήορος οὐδ' ἀεσίφρων

supporte; ne te fâche pas. Plus bas, Antilochus dit, vers 591 : τοι ἐπιτλήτω κραδίη, que ton cœur ait patience. C'est le commentaire de l'expression ἄνσχεο. — Ancienne variante, ἴσχεο (contiens-toi).

593. Ἐπαιτήσειας. Ancienne variante, ἀπαιτήσειας.

594. Βουλοίμην, ἤ, sous-ent. μᾶλλον : j'aimerais mieux... que. Voyez I, 117.

595. Ἐκ θυμοῦ πεσέειν, être tombé du cœur : avoir perdu l'affection. *Scholies :* μισηθῆναι.

596. Ἵππον. Il s'agit de la jument pleine donnée par Achille.

598-599. Ἰάνθη,... Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, III, 1019 : ....ἰαίνετο δὲ φρένας εἴσω Τηκομένη, οἷόν τε περὶ ῥοδέοισιν ἐέρση Τήκεται, ἠῴοισιν ἰαινομένη φαέεσσιν. Il est évident qu'Apollonius de Rhodes a voulu rappeler et commenter l'expression d'Homère. Cependant la comparaison d'Homère n'a pas tout à fait le sens de la sienne, où il s'agit d'amour. Homère dit seulement, que le cœur de Ménélas s'épanouit de joie par un effet semblable à celui de la rosée sur les épis. C'est à l'épi que le cœur est réellement comparé, et non à la rosée. L'épi s'épanouit comme le cœur. *Scholies :* καὶ οἱ γεωργοὶ πολλάκις ἱλαρὰ εἶναι λέγουσι τὰ φυτά. La traduction *licuit* et le sous-entendu *liquescit* manquent d'exactitude. — Il y a un commentaire encore plus ancien, et surtout plus précis, que celui d'Apollonius de Rhodes. C'est un passage de l'*Agamemnon* d'Eschyle, vers 1390-1392. Clytemnestre explique le plaisir qu'elle a eu d'être arrosée du sang de son époux : Βάλλει μ' ἐρεμνῇ ψακάδι φοινίας δρόσου, Χαίρουσαν οὐδὲν ἧττον, ἢ Διὸς νότῳ Γᾶν, εἰ σπορητὸς, κάλυκος ἐν λοχεύμασι. Il s'agit, dans les vers d'Homère, de la joie de l'épi, comme ici de la joie de la terre au temps où elle enfante les épis. Peu importe la liquéfaction de la rosée.

599. Ὅτε φρίσσουσιν ἄρουραι. Virgile, *Georgiques*, I, 314 : « Spicea jam campis « quum messis *inhorruit.* »

603. Παρήορος, déraisonnable. Voyez la note VII, 156 sur ce mot. Παρήορος signifie proprement, *attaché de côté* comme le cheval de volée; par conséquent : n'allant pas droit devant soi, détraqué, extravagant. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι παρήορος ὁ παρηρτημένος τὰς φρένας, οὐκ ἀραρῶς, οὐδὲ κατὰ χώραν ἔχων αὐτάς.

ἦσθα πάρος· νῦν αὖτε νόον νίκησε νεοίη.
Δεύτερον αὖτ' ἀλέασθαι ἀμείνονας ἠπεροπεύειν.
Οὐ γάρ κέν με τάχ' ἄλλος ἀνὴρ παρέπεισεν Ἀχαιῶν·
ἀλλὰ σὺ γὰρ δὴ πόλλ' ἔπαθες καὶ πόλλ' ἐμόγησας,
σός τε πατὴρ ἀγαθὸς καὶ ἀδελφεὸς, εἵνεκ' ἐμεῖο·
τῷ τοι λισσομένῳ ἐπιπείσομαι, ἠδὲ καὶ ἵππον
δώσω, ἐμήν περ ἐοῦσαν, ἵνα γνώωσι καὶ οἵδε
ὡς ἐμὸς οὔποτε θυμὸς ὑπερφίαλος καὶ ἀπηνής.
Ἦ ῥα, καὶ Ἀντιλόχοιο Νοήμονι δῶκεν ἑταίρῳ
ἵππον ἄγειν· ὁ δ' ἔπειτα λέβηθ' ἕλε παμφανόωντα.
Μηριόνης δ' ἀνάειρε δύω χρυσοῖο τάλαντα
τέτρατος, ὡς ἔλασεν. Πέμπτον δ' ὑπελείπετ' ἄεθλον,
ἀμφίθετος φιάλη· τὴν Νέστορι δῶκεν Ἀχιλλεὺς,
Ἀργείων ἀν' ἀγῶνα φέρων, καὶ ἔειπε παραστάς·
Τῆ νῦν, καὶ σοὶ τοῦτο, γέρον, κειμήλιον ἔστω,
Πατρόκλοιο τάφου μνῆμ' ἔμμεναι· οὐ γὰρ ἔτ' αὐτὸν
ὄψει ἐν Ἀργείοισι· δίδωμι δέ τοι τόδ' ἄεθλον
αὔτως· οὐ γὰρ πύξ γε μαχήσεαι, οὐδὲ παλαίσεις,
οὐδέ τ' ἀκοντιστὺν ἐσδύσεαι, οὐδὲ πόδεσσιν
θεύσεαι· ἤδη γὰρ χαλεπὸν κατὰ γῆρας ἐπείγει.
Ὣς εἰπὼν ἐν χερσὶ τίθει· ὁ δ' ἐδέξατο χαίρων,

604. Νόον. Antimachus écrivait νόημα, ce qui suppose qu'il comptait comme brève la première syllabe de νίκησε, à moins qu'il ne corrigeât αὖτε en αὖ, et qu'il ne mît νίκησε avant νόημα. — Νεοίη, synonyme de νεότης. C'est tout à fait un ἅπαξ εἰρημένον.

605. Δεύτερον, une autre fois. Ancienne variante, ὕστερον. — Ἀλέασθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

613. Λέβη(τα), le bassin. C'était le troisième prix. Voyez plus haut, vers 267.

615. Ὑπελείπετ(ο). Il n'y avait personne pour réclamer ce prix, puisque Achille avait donné au cinquième, Eumélus, la cuirasse d'Astéropée.

616. Ἀμφίθετος φιάλη. Voyez plus haut la note du vers 270.

618. Τῆ νῦν, *accipe nunc*, reçois à ton tour. Voyez la note XIV, 219.

619. Τάφου, *funerum*, des funérailles, c'est-à-dire des jeux funèbres.

620. Ὄψει, *vulgo* ὄψῃ : tu verras.

621. Αὔτως, en pur don : sans rien exiger en retour.

622. Ἐσδύσεαι. Villoison, ἐνδύσεαι. Ici, le texte du manuscrit de Venise est en désaccord avec Aristarque. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, ἐσδύσεαι. C'est aussi l'ancienne vulgate. Didyme : ἐσδύσεαι σχεδὸν ἅπασαι· οὐδέποτε γὰρ Ὅμηρος τῇ ἐν ἀντὶ τῆς εἰς κέχρηται. Il ne faut pas prendre cette remarque de Didyme dans un sens absolu; car nous avons vu κάππεσον ἐν Λήμνῳ, I, 593, et d'autres exemples analogues. Didyme ne parle évidemment que des mots composés. Dans bien des cas, Homère prend certainement ἐν pour εἰς.

623. Θεύσεαι, de θέω : tu courras.

καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, τέκος, κατὰ μοῖραν ἔειπες·
οὐ γὰρ ἔτ' ἔμπεδα γυῖα, φίλος, πόδες, οὐδ' ἔτι χεῖρες
ὤμων ἀμφοτέρωθεν ἐπαΐσσονται ἐλαφραί.
Εἴθ' ὣς ἡβώοιμι βίη τέ μοι ἔμπεδος εἴη,
ὡς ὁπότε κρείοντ' Ἀμαρυγκέα θάπτον Ἐπειοὶ
Βουπρασίῳ, παῖδες δ' ἔθεσαν βασιλῆος ἄεθλα·
ἔνθ' οὔτις μοι ὁμοῖος ἀνὴρ γένετ', οὔτ' ἄρ' Ἐπειῶν,
οὔτ' αὐτῶν Πυλίων, οὔτ' Αἰτωλῶν μεγαθύμων.
Πὺξ μὲν ἐνίκησα Κλυτομήδεα, Ἤνοπος υἱόν·
Ἀγκαῖον δὲ πάλην Πλευρώνιον, ὅς μοι ἀνέστη·
Ἴφικλον δὲ πόδεσσι παρέδραμον, ἐσθλὸν ἐόντα·
δουρὶ δ' ὑπειρέβαλον Φυλῆά τε καὶ Πολύδωρον.
Οἴοισίν μ' ἵπποισι παρήλασαν Ἀκτορίωνε,
πλήθει πρόσθε βαλόντες, ἀγασσάμενοι περὶ νίκης,
οὕνεκα δὴ τὰ μέγιστα παρ' αὐτόφι λείπετ' ἄεθλα.

629. Εἴθ' ὣς ἡβώοιμι.... C'est le souhait ordinaire de Nestor. Voyez VII, 157 et XI, 670.

630. Ἀμαρυγκέα. Amaryncée, fils d'Alector, était un vaillant guerrier thessalien qui avait soutenu Augias dans sa lutte contre Hercule. Augias l'associa à sa royauté. Un des fils d'Amaryncée, Diorès, est nommé, II, 622, parmi les chefs éléens qui étaient venus au siége de Troie, et il a été tué dans la première bataille, IV, 518.

631. Βουπρασίῳ. C'est Buprasion en Élide, sur les confins de l'Achaïe. Cette ville était le siége de la royauté d'Amaryncée. — Παῖδες.... βασιλῆος, les fils du roi. Telle est l'interprétation la plus commune. Suivant une autre interprétation : βασιλῆος ἄεθλα, des prix en l'honneur du roi. *Scholies :* ἢ οἱ τοῦ βασιλέως παῖδες, ἢ περὶ βασιλέως.

634. Κλυτομήδεα. Clytomède et son père Énops sont inconnus.

635. Ἀγκαῖον. Cet Ancée est différent de l'Arcadien Ancée nommé II, 609, puisqu'il était de Pleuron, et par conséquent Étolien. — Πάλην, *vulgo* πάλῃ. *Scholies :* Ἀρίσταρχος, σὺν τῷ ν, πάλην.

636. Ἴφικλον. Il s'agit du père de Protésilas et de Podarcès. Voyez II, 705-707.

637. Φυλῆα.... Phylée, fils d'Augias et père de Mégès; Polydore est inconnu.

638. Ἀκτορίωνε. Les deux Actorions étaient Ctéatus et Eurytus, qui passaient pour fils d'Actor. Ailleurs ils sont nommés les deux Molions. Voyez XI, 709 et la note sur ce vers.

639. Πλήθει, *ob numerum*, parce qu'ils étaient deux contre un. Homère va commenter lui-même son expression. — Πρόσθε βαλόντες, *prævertentes*, (me) devançant. Ancienne correction, βαλόντε. — Ἀγασσάμενοι περὶ νίκης équivaut à φθονήσαντές μου τῇ νίκῃ (*Scholies*) : tâchant de me ravir la victoire. — Ancienne variante, ἀγασσαμένω.

640. Παρ' αὐτόφι, c'est-à-dire παρ' αὐτοῖς. Quelques anciens entendaient ce παρ' αὐτοῖς : devant les chevaux. *Scholies :* παρ' αὐτοῖς τοῖς ἵπποις. Mais il vaut beaucoup mieux traduire : devant les concurrents, c'est-à-dire destinés aux vainqueurs. Didyme : οὕνεκα τὰ μέγιστα ἆθλα παρ' αὐτοῖς ἦν, νενικηκόσιν δηλονότι. — On peut, à la rigueur, prendre παρ' αὐτόφι comme adverbe : *ibi*, là ; mais la traduc-

Οἱ δ' ἄρ' ἔσαν δίδυμοι· ὁ μὲν ἔμπεδον ἡνιόχευεν,
ἔμπεδον ἡνιόχευ', ὁ δ' ἄρα μάστιγι κέλευεν.
Ὥς ποτ' ἔον· νῦν αὖτε νεώτεροι ἀντιοώντων
ἔργων τοιούτων· ἐμὲ δὲ χρὴ γήραϊ λυγρῷ
πείθεσθαι, τότε δ' αὖτε μετέπρεπον ἡρώεσσιν.
Ἀλλ' ἴθι, καὶ σὸν ἑταῖρον ἀέθλοισι κτερέϊζε.
Τοῦτο δ' ἐγὼ πρόφρων δέχομαι, χαίρει δέ μοι ἦτορ,
ὥς μευ ἀεὶ μέμνησαι ἐνηέος, οὐδέ σε λήθω
τιμῆς ἧστέ μ' ἔοικε τετιμῆσθαι μετ' Ἀχαιοῖς.
Σοὶ δὲ θεοὶ τῶνδ' ἀντὶ χάριν μενοεικέα δοῖεν.
Ὣς φάτο· Πηλείδης δὲ πολὺν καθ' ὅμιλον Ἀχαιῶν
ᾤχετ', ἐπεὶ πάντ' αἶνον ἐπέκλυε Νηλείδαο.
Αὐτὰρ ὁ πυγμαχίης ἀλεγεινῆς θῆκεν ἄεθλα·
ἡμίονον ταλαεργὸν ἄγων κατέδησ' ἐν ἀγῶνι
ἑξέτε', ἀδμήτην, ἥτ' ἀλγίστη δαμάσασθαι·
τῷ δ' ἄρα νικηθέντι τίθει δέπας ἀμφικύπελλον.
Στῆ δ' ὀρθὸς, καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν·
Ἀτρείδη τε καὶ ἄλλοι ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοὶ,
ἄνδρε δύω περὶ τῶνδε κελεύομεν, ὥπερ ἀρίστω,
πὺξ μάλ' ἀνασχομένω πεπληγέμεν. Ὧ δέ κ' Ἀπόλλων
δώῃ καμμονίην, γνώωσι δὲ πάντες Ἀχαιοὶ,
ἡμίονον ταλαεργὸν ἄγων κλισίηνδε νεέσθω·

tion *illi certamini* (pour ce combat) est tout à fait arbitraire.

641-642. Ὁ μὲν ἔμπεδον.... Cet exemple d'épanalepse est le plus remarquable qu'il y ait dans Homère, avec celui que nous avons commenté, XX, 371-372. Nestor a besoin de bien faire entrer dans les esprits la raison pour laquelle il n'a pas pu être vainqueur dans la course des chars, comme il l'avait été auparavant dans les autres exercices. Voilà pourquoi il répète son expression.

643. Ἀντιοώντων est à l'impératif, pour ἀντιάτωσαν.

647. Τοῦτο, ceci : le prix que tu me décernes.

649. Τιμῆς, *quod attinet ad honorem*, pour ce qui concerne les honneurs. — Ἔοικε, *par est*, il est juste.

656. Δέπας ἀμφικύπελλον, une coupe à double godet. Voyez la note I, 584.

659-660. Ἄνδρε δύω.... Virgile, *Énéide*, V, 363 : « Nunc si cui virtus animusque « in pectore præsens, Adsit et evinctis « attollat brachia palmis. » L'expression *attollat brachia* explique ἀνασχομένω : s'étant tous deux élevés en haut. Le scholiaste de Pierre Victorius : δυνατωτέρα γὰρ ἡ πληγὴ ἄνωθεν ἐπαγομένη.

661. Καμμονίην, la force de résistance : la victoire. Voyez la note XXII, 257 sur ce mot. — Apollon présidait aux jeux du pugilat, et il passait pour avoir lui-même excellé dans cet exercice. Les poëtes cycliques racontaient une lutte où il avait tué le brigand Phorbas, le plus terrible des pugiles.

662. Νεέσθω. Villoison, φερέσθω. La

αὐτὰρ ὁ νικηθεὶς δέπας οἴσεται ἀμφικύπελλον.
Ὣς ἔφατ᾽· ὤρνυτο δ᾽ αὐτίκ᾽ ἀνὴρ ἠΰς τε μέγας τε,
εἰδὼς πυγμαχίης, υἱὸς Πανοπῆος Ἐπειός·
ἅψατο δ᾽ ἡμιόνου ταλαεργοῦ, φώνησέν τε·
Ἆσσον ἴτω, ὅστις δέπας οἴσεται ἀμφικύπελλον·
ἡμίονον δ᾽ οὔ φημί τιν᾽ ἀξέμεν ἄλλον Ἀχαιῶν,
πυγμῇ νικήσαντ᾽· ἐπεὶ εὔχομαι εἶναι ἄριστος.
Ἦ οὐχ ἅλις ὅττι μάχης ἐπιδεύομαι; Οὐδ᾽ ἄρα πως ἦν
ἐν πάντεσσ᾽ ἔργοισι δαήμονα φῶτα γενέσθαι.
Ὧδε γὰρ ἐξερέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·
ἀντικρὺ χρόα τε ῥήξω σύν τ᾽ ὀστέ᾽ ἀράξω.
Κηδεμόνες δέ οἱ ἐνθάδ᾽ ἀολλέες αὖθι μενόντων,
οἵ κέ μιν ἐξοίσουσιν, ἐμῆς ὑπὸ χερσὶ δαμέντα.
Ὣς ἔφαθ᾽· οἱ δ᾽ ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ.
Εὐρύαλος δέ οἱ οἶος ἀνίστατο, ἰσόθεος φώς,
Μηκιστέος υἱὸς Ταλαϊονίδαο ἄνακτος,
ὅς ποτε Θήβασδ᾽ ἦλθε, δεδουπότος Οἰδιπόδαο

leçon du manuscrit de Venise est bizarre, vu la nature du prix qu'il s'agirait de *porter* ou d'*emporter* avec soi. Il y a bien, au vers 856, οἶκόνδε φερέσθω, mais ce sont des objets portatifs, des haches.

665. Ἐπειός. Épéus est célébré deux fois dans l'*Odyssée*, VIII, 492-495 et XI, 523, comme l'inventeur et le constructeur du cheval de bois qui introduisit les Grecs dans Ilion. Son père, Panopée, était fils de Phocus, le fondateur de Langaria en Lucanie. D'ailleurs, Homère ne dit point si Épéus était un simple guerrier, ni même sous quel chef il combattait.

666. Ἅψατο.... Darès en fait autant chez Virgile, *Énéide*, V, 380 : « Ergo ala-« cris, cunctosque putans excedere palma, « .... læva taurum cornu tenet. »

668. Ἄλλον, autre(que moi).

670. Ἦ οὐχ compte pour une seule syllabe. Nous avons déjà vu plusieurs fois cette synizèse. — Μάχης ἐπιδεύομαι, je suis inférieur dans la bataille : je suis un guerrier d'ordre inférieur.

674. Κηδεμόνες, des parents ou des amis disposés à lui rendre service, ou simplement : des gens chargés de s'occuper de lui. *Scholies :* προσήκοντες κατὰ γένος. Eustathe : οἱ ἁπλῶς ἐπιμεληταί. Didyme laissait le choix entre les deux interprétations; mais il préférait la seconde, car c'est celle qui donne tout d'abord : ἐπιμεληταὶ, ἢ προσήκοντες κατὰ γένος.

677. Εὐρύαλος. Euryale était neveu d'Adraste, et cousin germain de la mère de Diomède et de sa femme. — Μηκιστέος υἱός, *vulgo* Μηκιστέως. Bothe, Μηκιστῆος. Avec la leçon de Bothe, la première syllabe de υἱός compte pour une brêve; avec la vulgate et avec notre leçon, il y a synizèse de εω et εο.

679. Ὅς (lequel) se rapporte à Mécistée, et non à Euryale. Il s'agit d'un événement antérieur au siége de Thèbes, c'est-à-dire appartenant à une époque où Diomède n'était peut-être pas encore né. Euryale était un peu plus âgé que Diomède probablement, puisqu'il était neveu du grand père de Diomède; mais il faudrait en faire au moins un vieillard contemporain de Nestor, si on le faisait combattre aux jeux funèbres donnés en l'honneur d'OEdipe. Cratès rapportait ὅς à Euryale; mais cette faute a été relevée par Aristarque : ἡ

ἐς τάφον· ἔνθα δὲ πάντας ἐνίκα Καδμείωνας.
Τὸν μὲν Τυδείδης δουρικλυτὸς ἀμφεπονεῖτο,
θαρσύνων ἔπεσιν, μέγα δ' αὐτῷ βούλετο νίκην.
Ζῶμα δέ οἱ πρῶτον παρακάββαλεν· αὐτὰρ ἔπειτα
δῶκεν ἱμάντας ἐϋτμήτους βοὸς ἀγραύλοιο.

διπλῆ, ὅτι ἐπὶ τοῦ Μηκιστέως ἀκουστέον ὅς ποτε Θήβασδ' ἦλθεν, οὐκ ἐπὶ τοῦ Εὐρυάλου, ὡς ὁ Κράτης. Euryale avait hérité du talent de son père comme pugile. Cette idée est sous-entendue. — Θήβασδ(ε) indique que les funérailles d'OEdipe se célébraient à Thèbes. OEdipe était donc mort réellement, et même il était mort à Thèbes. Ainsi Homère ignore et l'exil d'OEdipe, et ses longues courses errantes, et sa mystérieuse disparition à Colone, près du temple des Euménides. Mais la légende d'OEdipe parricide et incestueux est racontée en quelques mots dans l'*Odyssée*, XI, 271-280. Aristarque (suite de la note citée plus haut) : καὶ ὅτι οἱ νεώτεροι, παρὰ τὸν Ὅμηρον, τὸν Οἰδίπουν φασὶν ἑαυτὸν τυφλώσαντα, ποδηγούμενον εἰς Ἀθήνας ἐλθεῖν, καὶ ἐκεῖ τελευτῆσαι. — Δεδουπότος, suivant Aristarque, ne peut s'entendre que d'une mort violente, et d'une mort par laquelle on tombe en retentissant. Aristarque admet donc qu'OEdipe ou a été tué à la guerre, ou s'est précipité du haut d'un rocher : ἤτοι ἐν πολέμῳ τετελεύτηκε, ψοφοῦσι γὰρ οἱ πίπτοντες, δούπησεν δὲ πεσών· ἢ κατεκρήμνισεν ἑαυτόν· καὶ γὰρ οὗτος ὁ θάνατος μετὰ ψόφου. Mais il préférait la première explication, à cause de l'usage constant de δουπέω dans Homère. C'est même la seule que lui attribue Apollonius : τοῦ δεδουπότος Οἰδιπόδαο ἀκούει Ἀρίσταρχος, ἐν πολέμῳ ἀνῃρημένου. C'est la seule aussi que donnent les scholiastes : δεδουπότος· ἐν πολέμῳ τεθνηκότος. Avec l'autre interprétation, on pourrait dire qu'Homère a connu l'histoire des crimes d'OEdipe. OEdipe se serait tué pour échapper à ses remords, ou, comme s'exprime Eustathe, à l'excès de ses souffrances : ὑπερπαθήσαντος καὶ κατακρημνίσαντος ἑαυτὸν ἐξ ὕψους. Mais ces splendides funérailles qu'on célèbre en son honneur semblent bien annoncer qu'il s'agit d'un héros mort vaillamment, et non d'un criminel qui se serait débarrassé lui-même du fardeau de la vie. — Les glossographes traduisaient simplement δεδουπότος par τεθνηκότος. Cette traduction a été adoptée par plusieurs modernes. Mais Aristarque répète à plusieurs reprises que δουπέω n'est point simplement un synonyme de θνήσκω, et qu'il ne peut se dire que d'un corps qui tombe avec bruit. Il malmène nominativement les glossographes à ce sujet, dans une note sur le vers XVI, 822, où il les accuse d'ignorance : ἀγνοοῦσι δὲ ὅτι οὐκ ἐπὶ παντὸς θανάτου τάσσει τὴν λέξιν. — Quant à savoir dans quelle guerre OEdipe aurait péri, c'est un problème insoluble, et dont la solution n'importe nullement à l'exactitude de l'explication d'Aristarque. La traduction vulgaire, *defuncti*, est donc insuffisante.

680. Ἐς τάφον· ἔνθα δὲ.... Ce vers se termine par trois spondées.

681. Τόν, lui : Euryale. On comprend l'intérêt que Diomède portait à son parent.

683. Ζῶμα, la ceinture, ou plutôt le caleçon. Didyme : πρῶτον ἔθος ἦν τοῖς παλαιοῖς περιζώματα φέρειν παρὰ (lisez : περὶ) τὰ αἰδοῖα, καὶ οὕτως ἀγωνίζεσθαι. Ce n'est qu'assez longtemps après l'établissement des jeux d'Olympie, que les athlètes luttèrent absolument nus dans la lice. Aristarque : ἡ διπλῆ πρὸς τὸ παλαιὸν ἔθος, ὅτι ἐν ἑνὶ περιζώματι ἠγωνίζοντο. — Παρακάββαλεν. Eustathe paraphrase ainsi : περὶ τὰ αἰδοῖα ἔθετο. Mais il est évident que Diomède s'était contenté de jeter le caleçon près d'Euryale, et que c'est Euryale qui s'en est ceint lui-même, comme l'indique, au vers 685, l'expression : *après qu'ils se furent ceints*. — Au lieu de παρακάββαλεν, Bekker écrit, παρακάμβαλεν.

684. Ἱμάντας. Plus tard les pugiles eurent des gantelets à semelles épaisses, ou même doublés de métal. Voyez la description des cestes d'Entelle, *Énéide*, V, 401-405. Ici, il s'agit seulement de lanières de cuir pour garnir le poing, et pour permettre de frapper à toute volée sur le crâne ou sur les muscles saillants.

Τὼ δὲ ζωσαμένω βήτην ἐς μέσσον ἀγῶνα·
ἄντα δ' ἀνασχομένω χερσὶ στιβαρῇσιν ἅμ' ἄμφω,
σύν ῥ' ἔπεσον, σὺν δέ σφι βαρεῖαι χεῖρες ἔμιχθεν.
Δεινὸς δὲ χρόμαδος γενύων γένετ', ἔρρεε δ' ἱδρὼς
πάντοθεν ἐκ μελέων· ἐπὶ δ' ὤρνυτο δῖος Ἐπειός,
κόψε δὲ παπτήναντα παρήϊον· οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν
ἑστήκειν· αὐτοῦ γὰρ ὑπήριπε φαίδιμα γυῖα.
Ὡς δ' ὅθ' ὑπὸ φρικὸς Βορέω ἀναπάλλεται ἰχθὺς,
θίν' ἐν φυκιόεντι, μέλαν δέ ἑ κῦμα κάλυψεν·
ὣς πληγεὶς ἀνέπαλτο. Ἀτὰρ μεγάθυμος Ἐπειὸς
χερσὶ λαβὼν ὤρθωσε· φίλοι δ' ἀμφέσταν ἑταῖροι,
οἵ μιν ἄγον δι' ἀγῶνος ἐφελκομένοισι πόδεσσιν,
αἷμα παχὺ πτύοντα, κάρη βάλλονθ' ἑτέρωσε·
κὰδ δ' ἀλλοφρονέοντα μετὰ σφίσιν εἷσαν ἄγοντες·
αὐτοὶ δ' οἰχόμενοι κόμισαν δέπας ἀμφικύπελλον.
Πηλείδης δ' αἶψ' ἄλλα κατὰ τρίτα θῆκεν ἄεθλα,
δεικνύμενος Δαναοῖσι, παλαιμοσύνης ἀλεγεινῆς·
τῷ μὲν νικήσαντι μέγαν τρίποδ' ἐμπυριβήτην,

685. Τώ, eux d'eux : les deux antagonistes; Épéus et Euryale.

686-687. Ἄντα δ' ἀνασχομένω.... Virgile, *Énéide*, V, 426 : « Constitit in digitos « extemplo arrectus uterque, Brachiaque « ad superas interritus extulit auras.... « Immiscentque manus manibus pugnam- « que lacessunt. »

688. Χρόμαδος γενύων (*crepitus maxillarum*) doit s'entendre du craquement des dents au moment où l'athlète serre ses mâchoires pour asséner le poing. Ceci n'a aucun rapport avec la grêle de coups décrite par Virgile, *Énéide*, V, 433-436, quoique peut-être Virgile se soit inspiré de l'expression d'Homère pour le dernier trait du tableau : *duro crepitant sub vulnere malæ.* Homère parle de l'effort des antagonistes; Virgile, des effets de leurs coups.

690-699. Κόψε δὲ.... « Un chirurgien moderne ne peindrait pas mieux une telle blessure. » [Daremberg.]

690. Παπτήναντα se rapporte à Euryale. — Παρήϊον, *ad genam*, à la joue.

691. Ἑστήκειν, c'est-à-dire ἑστήκει, a pour sujet Euryale. Eustathe dit que rien n'empêcherait d'écrire ἑστήκει, mais que ἑστήκειν est parfaitement régulier, étant pour ἑστήκεεν, comme ailleurs ἤσκειν pour ἤσκεεν. Voyez la note III, 388.

692. Ὑπὸ φρικός. Ancienne variante, ὑπαὶ ῥιπῆς.

693. Μέλαν, *vulgo* μέγα.

694. Ἀνέπαλτο, *exsiliit*, il bondit. Ajoutez : et tomba. Bothe : « Silet, quod « consequens est, vehementer percussum « concidisse. »

695-699. Χερσὶ λαβὼν.... Virgile, *Énéide*, V, 468-472, a presque littéralement traduit ce passage.

698. Ἀλλοφρονέοντα, *mente alienatum*, délirant : ayant perdu le sentiment de soi-même.

699. Δέπας. Il s'agit de la coupe promise par Achille à celui qui serait vaincu.

700. Κατὰ.... θῆκεν, *deposuit*, fit mettre à terre : plaça sous tous les regards.

701. Παλαιμοσύνης, orthographe d'Aristarque; *vulgo*, παλαισμοσύνης.

τὸν δὲ δυωδεκάβοιον ἐνὶ σφίσι τῖον Ἀχαιοί·
ἀνδρὶ δὲ νικηθέντι γυναῖκ' ἐς μέσσον ἔθηκεν,
πολλὰ δ' ἐπίστατο ἔργα, τίον δέ ἑ τεσσαράβοιον.
Στῆ δ' ὀρθὸς, καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν·
Ὄρνυσθ', οἳ καὶ τούτου ἀέθλου πειρήσεσθον.
Ὣς ἔφατ'· ὦρτο δ' ἔπειτα μέγας Τελαμώνιος Αἴας·
ἂν δ' Ὀδυσεὺς πολύμητις ἀνίστατο, κέρδεα εἰδώς.
Ζωσαμένω δ' ἄρα τώγε βάτην ἐς μέσσον ἀγῶνα,
ἀγκὰς δ' ἀλλήλων λαβέτην χερσὶ στιβαρῇσιν·
ὡς ὅτ' ἀμείβοντες, τούστε κλυτὸς ἤραρε τέκτων,
δώματος ὑψηλοῖο, βίας ἀνέμων ἀλεείνων.
Τετρίγει δ' ἄρα νῶτα, θρασειάων ἀπὸ χειρῶν
ἑλκόμενα στερεῶς· κατὰ δὲ νότιος ῥέεν ἱδρώς·
πυκναὶ δὲ σμώδιγγες ἀνὰ πλευράς τε καὶ ὤμους
αἵματι φοινικόεσσαι ἀνέδραμον· οἱ δὲ μάλ' αἰεὶ
νίκης ἱέσθην, τρίποδος πέρι ποιητοῖο.
Οὔτ' Ὀδυσεὺς δύνατο σφῆλαι οὔδει τε πελάσσαι,
οὔτ' Αἴας δύνατο, κρατερὴ δ' ἔχεν ἲς Ὀδυσῆος.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἀνίαζον ἐϋκνήμιδας Ἀχαιοὺς,

703. Ἐνὶ σφίσι, *inter se*, entre eux. — Τῖον, et plus bas τίον, vers 705, pour ἔτιον : *æstimabant*, évaluaient. La syllabe τι est longue ou brève à volonté.

707. Ὄρνυσθ', οἳ καὶ.... Ce vers se termine par trois spondées.

709. Ἄν. Bothe propose de lire αὖ : *ab altera parte*, pour le combattre. Mais δ(έ) suffit à cette idée; et le pléonasme ἂν.... ἀνίστατο n'a rien de particulièrement choquant. — Κέρδεα, les finesses du métier. Le mot est pris en bonne part, comme plus haut, vers 322.

712. Ἀμείβοντες, sous-entendu un mot masculin équivalent à δοκοί : des pièces de charpente qui s'appuient en haut l'une contre l'autre : des chevrons. *Scholies :* οἱ συστάται οἳ τὸ σχῆμα τοῦ Λ στοιχείου ἀποτελοῦσιν. La phrase complète serait : ὅτε ἀμείβοντες συστάται λαμβάνουσιν ἀλλήλων.

714. Τετρίγει. Ici, le verbe τρίζω a tout à fait la signification du latin *strido*, qui est évidemment le même mot. Il s'agit d'un bruissement.

717. Ἀνέδραμον, poussèrent : se gonflèrent. Voyez la note sur ἀνέδραμεν ἔρνεϊ ἶσος, XVIII, 56.

718. Τρίποδος πέρι ποιητοῖο, *de tripode fabrefacto.* Villoison lit, en deux mots : τρίποδος περιποιήτοιο. On voit, par les *Scholies*, que quelques anciens prenaient πέρι dans le sens adverbial. Le scholiaste B : δύναται γὰρ ἰσοδυναμεῖν τῷ περισσῶς. Mais les exemples de ποιητός pris par excellence sont trop fréquents dans Homère pour qu'on ait besoin de recourir ou à cette explication, ou à la leçon du manuscrit de Venise. Avec πέρι adverbe ou avec περιποιήτοιο, ce qui est tout un, τρίποδος serait un génitif causal : pour le trépied; pour posséder le trépied.

720. Ἔχεν, *prohibebat*, (l'en) empêchait.

721. Ἐϋκνήμιδας Ἀχαιούς. Ancienne variante, ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοί. Il y a, chez Homère, quelques exemples du verbe ἀνιά-

δή τότε μιν προσέειπε μέγας Τελαμώνιος Αἴας·
  Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
ἤ μ' ἀνάειρ', ἢ ἐγὼ σέ· τὰ δ' αὖ Διὶ πάντα μελήσει.
  Ὣς εἰπὼν ἀνάειρε· δόλου δ' οὐ λήθετ' Ὀδυσσεύς·
κόψ' ὄπιθεν κώληπα τυχὼν, ὑπέλυσε δὲ γυῖα·
κὰδ δ' ἔβαλ' ἐξοπίσω· ἐπὶ δὲ στήθεσσιν Ὀδυσσεὺς
κάππεσε· λαοὶ δ' αὖ θηεῦντό τε θάμβησάν τε.
Δεύτερος αὖτ' ἀνάειρε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεὺς,
κίνησεν δ' ἄρα τυτθὸν ἀπὸ χθονὸς, οὐδέ τ' ἄειρεν·
ἐν δὲ γόνυ γνάμψεν· ἐπὶ δὲ χθονὶ κάππεσον ἄμφω
πλησίοι ἀλλήλοισι, μιάνθησαν δὲ κονίῃ.
Καί νύ κε τὸ τρίτον αὖτις ἀναΐξαντε πάλαιον,
εἰ μὴ Ἀχιλλεὺς αὐτὸς ἀνίστατο καὶ κατέρυκεν·

ζω dans le sens intransitif. Eustathe dit même que la leçon ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοί est celle de la plupart des manuscrits; mais il convient que l'autre est plus claire : καὶ ἔστι τοῦτο σαφέστερον μὲν, οὐκ ἐν πολλοῖς δὲ ἀντιγράφοις κείμενον. Ajoutons qu'il y a plus d'énergie dans l'expression active. Ajax et Ulysse *ennuient* leur public, par cette lutte sans résultat.

724. Ἦ μ' ἀνάειρ(ε), *vulgo* ἢ ἔμ' ἀνάειρ(ε). Avec la vulgate, il y a synizèse des deux premières syllabes. — Ἦ ἐγὼ σέ. On a vu un sous-entendu analogue, XXI, 226 : ἤ κέν με δαμάσσεται, ἤ κεν ἐγὼ τόν. Ajax propose un moyen d'en finir. Tant qu'on s'en tiendrait à la lutte proprement dite, il n'y aurait pas de vainqueur, les forces étant égales. — Αὖ. Bothe écrit, ἄν : correction plus qu'inutile. Τὰ δ' αὖ signifie : *quant au reste;* pour ce qui doit suivre.

725. Δόλου. Il s'agit d'une des finesses de l'art, d'un de ces κέρδεα du vers 709. On peut aussi entendre, d'une façon générale : (sa) ruse; son esprit de ruse habituel.

726. Κώληπα, le pli du jarret. Eustathe : κώληπα δὲ λέγει τὴν ἀγκύλην, κατὰ τοὺς παλαιοὺς, τὴν περὶ τὰς ἰγνύας.

727. Κὰδ δ' ἔβαλ(ε), sous-entendu Αἴαντα. Villoison : κὰδ δ' ἔπεσ(ε), sous-entendu Αἴας. La vulgate marque mieux, ce semble, la suite des idées et le mouvement de la scène. — Ἐπὶ στήθεσσιν, sur la poitrine (d'Ajax).

729. Δεύτερος. Les deux adversaires se sont relevés, et la lutte recommence. Il fallait que le vainqueur eût renversé trois fois le vaincu.

731-732. Ἐν δὲ γόνυ.... Ulysse, de son genou droit, heurte la jambe gauche d'Ajax. Ils perdent tous deux l'équilibre, et tombent de côté. Ici, aucun des deux n'a l'avantage, parce qu'Ulysse, qui a fait tomber Ajax, n'est pas cette fois tombé sur lui. Didyme : ἄρας δὲ τοσοῦτον ὅσον τῆς στάσεως παρακινῆσαι, τῷ δεξιῷ γόνατι παρατρίψας τὸ ἀριστερὸν αὐτοῦ σκέλος, ἔπεσε· καὶ πλάγιοι πίπτουσιν. Didyme ajoute, ou semble ajouter, qu'Ajax, cette fois, est censé avoir l'avantage : ἔστι δὲ τὸ δεύτερον πτῶμα Ὀδυσσέως. Mais Homère ne dit rien de pareil. — La traduction de ἐν δὲ γόνυ γνάμψεν est *inflexit genu :* il fit plier le genou (d'Ajax). Si l'on traduit par *genu implicuit*, comme dans l'édition Didot, on fausse le sens; car ce n'est point la manœuvre du croc en jambe que peint l'expression d'Homère. Si Ulysse avait passé la jambe à son antagoniste, il l'aurait mis sur le dos, serait tombé sur lui, et aurait eu l'avantage comme la première fois. — Il paraît qu'au lieu de ἐν, préposition, un certain Leptinès lisait ἕν, nom de nombre. Hérodien : Λεπτίνης δασύνει, ὡς ἐπ' ἀριθμοῦ. Mais il était seul de son avis : οἱ δὲ ἄλλοι πάντες πρόθεσιν ἐξεδέξαντο.

733. Ἀναΐξαντε πάλαιον, orthographe d'Aristarque; *vulgo*, ἀναΐξαντ' ἐπάλαιον.

Μηκέτ᾽ ἐρείδεσθον, μηδὲ τρίβεσθε κακοῖσιν·
νίκη δ᾽ ἀμφοτέροισιν· ἀέθλια δ᾽ ἶσ᾽ ἀνελόντες
ἔρχεσθ᾽, ὄφρα καὶ ἄλλοι ἀεθλεύωσιν Ἀχαιοί.
Ὣς ἔφαθ᾽· οἱ δ᾽ ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον ἠδ᾽ ἐπίθοντο,
καί ῥ᾽ ἀπομορξαμένω κονίην δύσαντο χιτῶνας.
Πηλείδης δ᾽ αἶψ᾽ ἄλλα τίθει ταχυτῆτος ἄεθλα,
ἀργύρεον κρητῆρα, τετυγμένον· ἓξ δ᾽ ἄρα μέτρα
χάνδανεν, αὐτὰρ κάλλει ἐνίκα πᾶσαν ἐπ᾽ αἶαν
πολλόν· ἐπεὶ Σιδόνες πολυδαίδαλοι εὖ ἤσκησαν,
Φοίνικες δ᾽ ἄγον ἄνδρες ἐπ᾽ ἠεροειδέα πόντον,
στῆσαν δ᾽ ἐν λιμένεσσι, Θόαντι δὲ δῶρον ἔδωκαν·
υἷος δὲ Πριάμοιο Λυκάονος ὦνον ἔδωκεν
Πατρόκλῳ ἥρωϊ Ἰησονίδης Εὔνηος.
Καὶ τὸν Ἀχιλλεὺς θῆκεν ἀέθλιον οὗ ἑτάροιο,
ὅστις ἐλαφρότατος ποσσὶ κραιπνοῖσι πέλοιτο·
δευτέρῳ αὖ βοῦν θῆκε μέγαν καὶ πίονα δημῷ·
ἡμιτάλαντον δὲ χρυσοῦ λοισθήϊ᾽ ἔθηκεν.
Στῆ δ᾽ ὀρθὸς, καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν·
Ὄρνυσθ᾽, οἳ καὶ τούτου ἀέθλου πειρήσεσθε.
Ὣς ἔφατ᾽· ὤρνυτο δ᾽ αὐτίκ᾽ Ὀϊλῆος ταχὺς Αἴας·
ἂν δ᾽ Ὀδυσεὺς πολύμητις, ἔπειτα δὲ Νέστορος υἱὸς,
Ἀντίλοχος· ὁ γὰρ αὖτε νέους ποσὶ πάντας ἐνίκα.
Σταν δὲ μεταστοιχί· σήμηνε δὲ τέρματ᾽ Ἀχιλλεύς.

743. Σιδόνες. On a vu ailleurs, VI, 289-291, que les femmes de Sidon étaient renommées pour leurs travaux à l'aiguille. On voit ici que l'orfévrerie des Sidoniens produisait aussi des merveilles.

745. Θόαντι. Il s'agit de Thoas roi de Lemnos, fils de Bacchus et d'Ariane. Voyez la note XIV, 230. Le port où relâchent les Phéniciens est donc un port de l'île de Lemnos.

746. Λυκάονος. Voyez l'histoire de Lycaon, XXI, 34-48.

747. Εὔνηος. Eunéus était petit-fils de Thoas, et ami des Grecs. Voyez VII, 467-471.

749. Ὅστις, sous-entendu τούτῳ ou ἐκείνῳ : pour celui qui.

750. Καὶ πίονα. Ancienne variante, καταπίονα.

751. Λοισθήϊ(α), sous-entendu ἄεθλα : comme dernier prix.

753. Ὄρνυσθ᾽, οἳ καὶ.... Ce vers se termine par trois spondées. — Πειρήσεσθε. Zénodote, πειρήσεσθον. C'était le duel dans le sens du pluriel; car ils seront plus de deux. Aussi Aristarque repousse-t-il bien loin cette leçon.

757. Σταν δὲ.... Vers marqué de l'astérisque et de l'obel dans le manuscrit de Venise. Mais la note d'athétèse ne montre pas en quoi la répétition est vicieuse. Voyez plus haut le vers 358 et la note sur ce vers. — C'est bien à tort que certains éditeurs le mettent ici entre crochets;

Τοῖσι δ' ἀπὸ νύσσης τέτατο δρόμος· ὦκα δ' ἔπειτα
ἔκφερ' Ὀϊλιάδης· ἐπὶ δ' ὤρνυτο δῖος Ὀδυσσεὺς
ἄγχι μάλ', ὡς ὅτε τίς τε γυναικὸς ἐϋζώνοιο
στήθεός ἐστι κανών, ὅντ' εὖ μάλα χερσὶ τανύσσῃ,
πηνίον ἐξέλκουσα παρὲκ μίτον, ἀγχόθι δ' ἴσχει
στήθεος· ὡς Ὀδυσεὺς θέεν ἐγγύθεν· αὐτὰρ ὄπισθεν
ἴχνια τύπτε πόδεσσι, πάρος κόνιν ἀμφιχυθῆναι·
κὰδ δ' ἄρα οἱ κεφαλῆς χέ' ἀϋτμένα δῖος Ὀδυσσεύς,
αἰεὶ ῥίμφα θέων· ἴαχον δ' ἐπὶ πάντες Ἀχαιοὶ
νίκης ἱεμένῳ, μάλα δὲ σπεύδοντι κέλευον.
Ἀλλ' ὅτε δὴ πύματον τέλεον δρόμον, αὐτίκ' Ὀδυσσεὺς
εὔχετ' Ἀθηναίῃ γλαυκώπιδι ὃν κατὰ θυμόν·

car la règle est la même que pour la course des chars, et Homère doit répéter ce qu'il a dit la première fois. Si l'on retranchait ces circonstances, le récit serait incomplet.

758. Ἀπὸ νύσσης. Dans le diaule, la course de retour a pour but le point de départ, comme la course d'aller a pour but la borne. Le point de départ est donc aussi une νύσσα. Ainsi ἀπὸ νύσσης équivaut à ἀπὸ βαλβίδων (*a carceribus*, à partir de la barrière).

759. Ἔκφερ(ε), intransitif : *emicuit*, s'élança. Zénodote écrivait, ἔκθορ(ε). C'est le même sens.

761. Στήθεος, sous-entendu ἄγχι, ou ἀγχόθι (vers 762) : près de la poitrine. Le génitif γυναικὸς dépend de στήθεος, et non point de κανών. — Κανών, une bobine. Didyme : ὁ κάλαμος περὶ ὃν εἱλεῖται ὁ μίτος ὁ ἱστουργικός. Ici, κανών est synonyme de κερκίς, la navette. Le roseau chargé de fil est dans la navette. C'est le va-et-vient de la navette qui tire le fil, et qui le déroule de dessus la bobine.

762. Πηνίον, le fil de la trame : le fil enroulé sur la bobine. Didyme : εἴλημα κρόκης. — Παρὲκ μίτον, en dehors de la chaîne ; par conséquent, après l'avoir fait passer *au travers* de la chaîne. On peut même traduire, *per stamen*, en prenant παρέκ, comme faisaient quelques anciens, pour synonyme de παρά. Mais il vaut mieux laisser à παρέκ son sens ordinaire. Plusieurs modernes expliquent πηνίον et μίτον comme deux termes absolument synonymes, dont l'un est apposition de l'autre, et qui disent simplement à eux deux : *le fil de la trame*. Cette explication est chez Eustathe. — Le mot μίτος, dans le grec ordinaire, signifie en effet un fil seul, et non des fils dressés ensemble. Avec cette interprétation, παρέκ est adverbe, et l'idée de chaîne, au lieu d'être exprimée, est sous-entendue. Le sens, dans les deux cas, est le même.

762-763. Ἀγχόθι.... στήθεος. La chaîne était dressée verticalement, et non point tendue horizontalement. Par conséquent la femme, debout devant le métier, touchait presque de sa poitrine les fils de la chaîne, et faisait passer la navette ou la bobine ἀγχόθι στήθεος.

764. Πάρος κόνιν ἀμφιχυθῆναι, avant que la poussière (soulevée par le pied d'Ajax) pût se répandre sur (la trace de ses pas).

765. Κὰδ δ' ἄρα οἱ κεφαλῆς χέ(ε). Construisez : χέε δ' ἄρα κατὰ κεφαλῆς οἱ, et il versait sur la tête à lui : et il répandait sur la tête d'Ajax. La leçon du manuscrit de Venise, κὰδ δ' ἄρα ἐκ κεφαλῆς, ne présente aucun sens raisonnable.

767. Ἱεμένῳ (*cupido*) se rapporte à Ulysse. Ancienne variante, ἱέμενοι.

768. Ἀλλ' ὅτε δὴ πύματον.... Virgile, *Énéide*, V, 327 : « Jamque fere spatio « extremo, fessique sub ipsum Finem ad« ventabant. » Les deux coureurs allaient achever la seconde partie du diaule, et arriver au point de départ.

Κλῦθι, θεά· ἀγαθή μοι ἐπίρροθος ἐλθὲ ποδοῖϊν.
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Παλλὰς Ἀθήνη.
[Γυῖα δ' ἔθηκεν ἐλαφρά, πόδας καὶ χεῖρας ὕπερθεν.]
Ἀλλ' ὅτε δὴ τάχ' ἔμελλον ἐπαΐξασθαι ἄεθλον,
ἔνθ' Αἴας μὲν ὄλισθε θέων (βλάψεν γὰρ Ἀθήνη),
τῇ ῥα βοῶν κέχυτ' ὄνθος ἀποκταμένων ἐριμύκων,
οὓς ἐπὶ Πατρόκλῳ πέφνεν πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
ἐν δ' ὄνθου βοέου πλῆτο στόμα τε ῥῖνάς τε.
Κρητῆρ' αὖτ' ἀνάειρε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
ὡς ἦλθε φθάμενος· ὁ δὲ βοῦν ἕλε φαίδιμος Αἴας.
Στῆ δὲ κέρας μετὰ χερσὶν ἔχων βοὸς ἀγραύλοιο,
ὄνθον ἀποπτύων, μετὰ δ' Ἀργείοισιν ἔειπεν·
Ὢ πόποι, ἦ μ' ἔβλαψε θεὰ πόδας, ἣ τὸ πάρος περ,
μήτηρ ὥς, Ὀδυσῆϊ παρίσταται ἠδ' ἐπαρήγει.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπ' αὐτῷ ἡδὺ γέλασσαν.
Ἀντίλοχος δ' ἄρα δὴ λοισθήϊον ἔκφερ' ἄεθλον,
μειδιόων, καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν·
Εἰδόσιν ὔμμ' ἐρέω πᾶσιν, φίλοι, ὡς ἔτι καὶ νῦν
ἀθάνατοι τιμῶσι παλαιοτέρους ἀνθρώπους.
Αἴας μὲν γὰρ ἐμεῖ' ὀλίγον προγενέστερός ἐστιν·
οὗτος δὲ προτέρης γενεῆς προτέρων τ' ἀνθρώπων·
ὠμογέροντα δέ μίν φασ' ἔμμεναι· ἀργαλέον δὲ

772. Γυῖα δ' ἔθηκεν.... Vers marqué de l'astérisque et de l'obel dans le manuscrit de Venise. Voyez V, 122. La répétition est en effet vicieuse. Diomède n'a nul besoin de cette vigueur de surcroît, puisque Minerve va faire tomber Ajax. Aristarque : εἰ οὖν τὰ γοῦνα ἐλαφρὰ ἐποίησεν, ἐνίκα ἂν πάντως· πρὸς τί οὖν ἔτι τὸν Αἴαντα κατέβαλε; Il n'y a rien à répondre.

773. Ἐπαΐξασθαι ἄεθλον, s'élancer sur le prix.

774-777. Ὄλισθε θέων.... Virgile, *Énéide*, V, 327-333, fait tomber de même son Euryale, mais par un accident naturel.

777-782. Ἐν δ' ὄνθου.... Ὄνθον ἀποπτύων... Virgile, *Énéide*, V, 357 : « .... Simul his dictis faciem ostentabat, « et udo Turpia membra fimo. Risit pater « optimus olli. »

790. Οὗτος, celui-ci : Ulysse.

791. Ὠμογέροντα dit plus que *vieillard encore vert ;* car Ulysse n'a pas cinquante ans. C'est un homme d'âge, que la vieillesse n'a pas encore entamé. Il est comme la chair crue, que le feu n'a point ramollie. Didyme : τὸν μὴ καθηψημένον ὑπὸ τοῦ γήρως· ἡ δὲ μεταφορὰ ἀπὸ τῶν κρεῶν. Virgile a dit de Charon, *Énéide*, VI, 304 : « Jam senior, sed *cruda* deo viridisque se« nectus. » Mais Charon n'est point un ὠμογέρων du genre d'Ulysse : c'est un vieillard véritable ; seulement, il est *encore* plein de vigueur. Il est inutile de supposer qu'Antilochus plaisante. — Μίν φασ' ἔμμεναι, on dit qu'il est : il est, comme on dit ; il est, suivant l'expression consacrée.

ποσσὶν ἐριδήσασθαι Ἀχαιοῖς, εἰ μὴ Ἀχιλλεῖ.
Ὣς φάτο, κύδηνεν δὲ ποδώκεα Πηλείωνα.
Τὸν δ' Ἀχιλεὺς μύθοισιν ἀμειβόμενος προσέειπεν·
Ἀντίλοχ', οὐ μέν τοι μέλεος εἰρήσεται αἶνος,
ἀλλά τοι ἡμιτάλαντον ἐγὼ χρυσοῦ ἐπιθήσω.
Ὣς εἰπὼν ἐν χερσὶ τίθει· ὁ δ' ἐδέξατο χαίρων.
Αὐτὰρ Πηλείδης κατὰ μὲν δολιχόσκιον ἔγχος
θῆκ' ἐς ἀγῶνα φέρων, κατὰ δ' ἀσπίδα καὶ τρυφάλειαν,
τεύχεα Σαρπήδοντος, ἅ μιν Πάτροκλος ἀπηύρα.
Στῆ δ' ὀρθὸς, καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν·
Ἄνδρε δύω περὶ τῶνδε κελεύομεν, ὥπερ ἀρίστω,
τεύχεα ἑσσαμένω, ταμεσίχροα χαλκὸν ἑλόντε,
ἀλλήλων προπάροιθεν ὁμίλου πειρηθῆναι.
Ὁππότερός κε φθῇσιν ὀρεξάμενος χρόα καλὸν,

Pour les jeunes, Ulysse est un vieux, mais un vieux tout vert, un vieux qui a toutes les qualités des jeunes.

792. Ἐριδήσασθαι, d'avoir lutté : de lutter (contre Ulysse). — Ἀχιλλεῖ. C'est le seul exemple du datif à terminaison contracte, pour le nom d'Achille. Quelques modernes proposent d'écrire εἰ μὴ Ἀχιλλῆϊ, μή se fondant avec α par synizèse. Mais le vers serait faux, car μη α ne peut donner qu'une longue. D'ailleurs, la correction ne serait valable que si Homère n'avait jamais fait de contraction au datif d'un mot quelconque en ευς. Et, même alors, on pourrait encore la contester ; car il y a, chez Homère, une foule de contractions analogues à celle de ηϊ en ει.

795. Μέλεος, vain : sans résultat. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι μάταιος καὶ πρὸς οὐδέν. Voyez la note XVI, 336.

796. Ἐπιθήσω, *addam*, je mettrai en sus : j'ajouterai à ton prix.

800. Τεύχεα Σαρπήδοντος. Voyez XVI, 663-665.

804. Ἀλλήλων προπάροιθεν.... Ce vers se termine par trois spondées. — Ἀλλήλων. Villoison, ἀλλήλους. L'accusatif est très-rare, chez Homère, avec le verbe πειράω, et le génitif très-commun.

805-810. Ὁππότερός κε.... Bothe : « Locus ineptiarum plenus, quem merito « ab Homero abjudicarunt critici. » Les critiques dont parle Bothe ne sont pas, comme on pourrait le croire, Aristarque et les aristarchiens, mais des raisonneurs modernes. Il y a un obel au vers 806, dans le manuscrit de Venise, et un au vers 810, mais pour des raisons qui n'ont rien de commun avec les griefs articulés par Bothe. Ni Aristarque ni son école n'ont aperçu aucune ineptie dans ce passage. Ils n'ont pas trouvé étrange qu'Achille prononçât plus de trois vers pour inviter à cette joûte, tandis qu'il n'en avait prononcé qu'un seul pour inviter à la course ; ni que les antagonistes se battissent jusqu'au sang ; ni qu'après un pareil combat, le blessé pût aller à un festin ; ni que le vainqueur et le vaincu se partageassent les armes de Sarpédon ; ni que le vainqueur reçût un glaive thrace, et non pas un autre cadeau. Ils ont admis le passage comme authentique ; et les seules réserves de l'athétèse portent sur la propriété du mot ἐνδίνων et sur la promesse de festin.

805-806. Ὁππότερος.... Le scholiaste de Pierre Victorius : Ἀριστοφάνης δὲ οὕτω γράφει· Ὁππότερός κεν πρόσθεν ἐπιγράψας χρόα καλὸν Φθήῃ ἐπευξάμενος διά τ' ἔντεα καὶ φόνον ἀνδρῶν. Les trois derniers mots, καὶ φόνον ἀνδρῶν, donnent un sens absurde. Il faut lire évidemment, comme dans la vulgate : καὶ μέλαν αἷμα. — 805. Κε φθῇσιν ὀρεξά-

ψαύσῃ δ' ἐνδίνων διά τ' ἔντεα καὶ μέλαν αἷμα,
τῷ μὲν ἐγὼ δώσω τόδε φάσγανον ἀργυρόηλον,
καλὸν, Θρηΐκιον, τὸ μὲν Ἀστεροπαῖον ἀπηύρων·
τεύχεα δ' ἀμφότεροι ξυνήϊα ταῦτα φερέσθων·
καί σφιν δαῖτ' ἀγαθὴν παραθήσομεν ἐν κλισίῃσιν.
Ὣς ἔφατ'· ὦρτο δ' ἔπειτα μέγας Τελαμώνιος Αἴας·
ἂν δ' ἄρα Τυδείδης ὦρτο, κρατερὸς Διομήδης.
Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν ἑκάτερθεν ὁμίλου θωρήχθησαν,
ἐς μέσον ἀμφοτέρω συνίτην, μεμαῶτε μάχεσθαι,
δεινὸν δερκομένω· θάμβος δ' ἔχε πάντας Ἀχαιούς.
Ἀλλ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦσαν ἐπ' ἀλλήλοισιν ἰόντες,
τρὶς μὲν ἐπήϊξαν, τρὶς δὲ σχεδὸν ὡρμήθησαν.

μενος, aura précédé touchant : aura le premier touché. *Scholies :* ὀρεξάμενος χρόα· ἐφαψάμενος τοῦ χρωτός. Le mot ψαύσῃ détermine le sens exact de ὀρεξάμενος. *Scholies :* πατάξαι, ἐκ παρεπομένου. Ce πατάξαι est à l'optatif, et représente toute l'expression κε φθῇσιν ὀρεξάμενος.

806. Ψαύσῃ δ(έ), et aura effleuré. C'est bien arbitrairement que Bothe voit ici la lance du vainqueur faisant une blessure grave au vaincu. On se battait, comme nous disons, au premier sang. Il suffisait que la pointe eût piqué ou égratigné la peau. *Scholies :* ἕως γὰρ τοῦ ἀμύξαι μόνον τὸν χρῶτα, μονομαχοῦσι. — Ἐνδίνων. Ce mot est un ἅπαξ εἰρημένον. Aristarque paraphrase : τὰ ὄντα ἐντὸς τῶν ἰνῶν, ce qui est en dedans des fibres tendineuses. Ce ne sont donc pas les intestins seulement, mais les chairs en général, mais une partie quelconque du corps. Ainsi ce n'est pas Aristarque lui-même qui taxait, dans l'athétèse, ἐνδίνων de terme impropre. Quelques-uns voyaient simplement, dans ἐνδίνων, ce qui est couvert par l'armure. Didyme : τῶν ἐντὸς ὅπλων μελῶν. Cette interprétation donne le même sens que celle d'Aristarque. La traduction de ἔνδινα par *intestina* est une invention des modernes — Curtius n'a rien sur ce mot. — Διά τ' ἔντεα καὶ μέλαν αἷμα, à travers les armes et le sang noir : en atteignant au sang noir à travers les armes.

807-808. Φάσγανον.... Θρηΐκιον. Voyez la note XIII, 576-577. Achille avait déjà donné à Eumélus une portion des dépouilles d'Astéropée. Voyez plus haut, vers 560.

809. Τεύχεα, les armes (de Sarpédon). — En mettant d'un côté le bouclier, de l'autre le casque et la lance, on avait deux lots dont la valeur sans doute était à peu près égale. — Ξυνήϊα devrait avoir la première syllabe brève. Voyez la note I, 124.

810. Καί σφιν... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise. Aristarque le condamne à cause du mot σφιν. Tous, selon lui, doivent être invités au festin : ἀθετεῖται, ὅτι ἔδει πᾶσιν, ἀλλ' οὐχὶ τούτοις μόνον. Guillaume Dindorf met ce vers entre crochets, probablement parce que c'est la seule lutte pour laquelle Achille promette un festin. Mais cette lutte est aussi la plus importante, celle où se déploieront le mieux la force et l'adresse, celle où vont se mesurer les deux plus vaillants de l'armée, les deux guerriers qui ne cédaient qu'à Achille. Dübner : « Ce combat étant le plus difficile et le plus dangereux, Achille ajoute aux prix un bon repas. » Aristarque n'a donc pas eu raison de dire : τί γὰρ τούτοις πέπρακται πλέον ; D'ailleurs, il est évident que σφιν ne signifie pas que les deux combattants seront seuls au festin, mais que le festin sera donné en leur honneur. Tous les concurrents des jeux y seront évidemment; mais ces deux-là y auront les premières places.

813. Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν.... Ce vers se termine par trois spondées.

817. Τρὶς μὲν ἐπήϊξαν,... Bothe : « Versus ταυτολόγος, quem qui procudit, similia legerit E (V), 436 et alias. » Spitz-

Ἔνθ' Αἴας μὲν ἔπειτα κατ' ἀσπίδα πάντοσ' ἐΐσην
νύξ', οὐδὲ χρό' ἵκανεν· ἔρυτο γὰρ ἔνδοθι θώρηξ.
Τυδείδης δ' ἄρ' ἔπειτα ὑπὲρ σάκεος μεγάλοιο
αἰὲν ἐπ' αὐχένι κῦρε, φαεινοῦ δουρὸς ἀκωκῇ.
Καὶ τότε δή ῥ' Αἴαντι περιδδείσαντες Ἀχαιοὶ,
παυσαμένους ἐκέλευσαν ἀέθλια ἶσ' ἀνελέσθαι.
Αὐτὰρ Τυδείδῃ δῶκεν μέγα φάσγανον ἥρως,
σὺν κολεῷ τε φέρων καὶ ἐϋτμήτῳ τελαμῶνι.
  Αὐτὰρ Πηλείδης θῆκεν σόλον αὐτοχόωνον,

ner : « Heroes, priusquam enses incutiant, « experiundi causa ter concurrunt et se pe- « tunt invicem. » Si l'on retranchait le vers, on ôterait donc au récit une circonstance essentielle. De plus, le mot ἔπειτα perdrait, dans le vers suivant, toute raison d'être, puisque ἔνθα lui ôterait le sens d'*alors*, qu'il a quelquefois. Qu'importe la tautologie ? ou plutôt ne marque-t-elle pas l'importance qu'Homère attache à ces passes, où les champions examinent quel est le point qu'il faut essayer de toucher?

821. Αἰέν, *usque*, constamment.— Κῦρε, cherchait à atteindre. *Scholies :* ἤγγιζεν, ἐπετύγχανε. Ancienne variante, κύρσε. — D'après certaines traditions, Ajax était invulnérable, excepté au cou, ayant été enveloppé enfant dans la peau du lion de Némée, et Hercule ne l'en ayant pas couvert exactement tout entier. Cette légende, rapportée ici dans les *Scholies*, est aussi inconnue à Homère que celle du bain d'Achille dans le Styx. Achille et Ajax ne sont pas blessés dans l'*Iliade;* mais c'est un privilége que partagent avec eux Nestor, Antilochus et beaucoup d'autres. L'invulnérabilité n'a rien à faire ici. Diomède tâche de porter la pointe de sa lance entre la cuirasse et le casque d'Ajax, tandis qu'Ajax, plus impatient et plus brutal, veut arriver au corps de Diomède à travers bouclier et cuirasse.

822. Περιδδείσαντες. Ils s'effrayaient à tort ; car Diomède était sans doute assez habile pour ne faire que l'égratignure nécessaire ; mais l'émotion ne raisonne pas, et Homère a eu raison de montrer l'assistance intervenant pour faire cesser la joute.

824-825. Αὐτὰρ Τυδείδῃ.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristophane de Byzance et Aristarque les croyaient interpolés. On peut cependant faire une réponse au grief articulé contre ces deux vers, grief qui consiste dans la non-exécution du jugement porté par les Grecs. Cette difficulté n'est qu'apparente. Il n'y a pas de vainqueur ; personne n'a été touché ; les deux champions reçoivent donc chacun un prix égal. Le glaive dont il s'agit n'est donc pas celui des vers 807-808, mais une arme de valeur analogue, qui en sera le pendant. On doit seulement sous-entendre, qu'Ajax a reçu le sabre thrace, la romphée.

826. Σόλον. D'après les *Scholies*, ainsi que d'après Apollonius et Eustathe, σόλος est une masse ronde, et non un disque. D'après Didyme, Apion et Tryphon, σόλος et δίσκος sont synonymes, sauf que le σόλος était toujours un disque de fer, et jamais d'autre métal, ni de pierre. Curtius traduit σόλος par *Wurfscheibe*, disque à jouer. — Αὐτοχόωνον, *a fornace rudem*, de fonte brute. *Scholies :* ἐκ χεομένης ὕλης εἰκῇ κεχωνευμένον, αὐτοχώνευτον, οἷον μὴ ἔχοντα κατασκευὴν τορευτὴν, οὔτε οὖν τεχνικὴν, ἀλλ' ἐκ μόνης χωνείας ἀναληφθέντα. Quelques-uns prétendaient que la boule ou le disque était d'airain, et non de fonte de fer, à raison même de l'épithète, parce que l'art de mouler le fer était inconnu. On ne donnait la forme aux masses qu'à l'aide du marteau. Eustathe : ἐντεῦθεν δὲ καὶ χαλκοῦν εἶναί τινες οἴονται. Aristarque était de cet avis. Didyme : ὁ δὲ Ἀρίσταρχός φησιν ὅτι χαλκοῦς ἦν· ὁ γὰρ σίδηρος οὐ χωνεύεται. Il est probable pourtant qu'on avait des demi-sphères et des disques de fonte de fer, puisqu'on se servait de creusets pour fondre le minerai. Voyez, XVIII, 470, la note sur ἐν χοάνοισιν. Les culots de métal, au fond des creusets, avaient une forme plus ou moins ré-

ὃν πρὶν μὲν ῥίπτασκε μέγα σθένος Ἠετίωνος·
ἀλλ' ἤτοι τὸν ἔπεφνε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς,
τὸν δ' ἄγετ' ἐν νήεσσι σὺν ἄλλοισι κτεάτεσσιν.
Στῆ δ' ὀρθὸς, καὶ μῦθον ἐν Ἀργείοισιν ἔειπεν·
Ὄρνυσθ', οἳ καὶ τούτου ἀέθλου πειρήσεσθε·
εἴ οἱ καὶ μάλα πολλὸν ἀπόπροθι πίονες ἀγροὶ,
ἕξει μιν καὶ πέντε περιπλομένους ἐνιαυτοὺς
χρεώμενος· οὐ μὲν γάρ οἱ ἀτεμβόμενός γε σιδήρου
ποιμὴν οὐδ' ἀροτὴρ εἶσ' ἐς πόλιν, ἀλλὰ παρέξει.
Ὣς ἔφατ' · ὦρτο δ' ἔπειτα μενεπτόλεμος Πολυποίτης·
ἂν δὲ Λεοντῆος κρατερὸν μένος ἀντιθέοιο·
ἂν δ' Αἴας Τελαμωνιάδης καὶ δῖος Ἐπειός.
Ἑξείης δ' ἵσταντο· σόλον δ' ἕλε δῖος Ἐπειὸς,
ἧκε δὲ δινήσας· γέλασαν δ' ἐπὶ πάντες Ἀχαιοί.
Δεύτερος αὖτ' ἀφέηκε Λεοντεὺς, ὄζος Ἄρηος·
τὸ τρίτον αὖτ' ἔρριψε μέγας Τελαμώνιος Αἴας
[χειρὸς ἄπο στιβαρῆς, καὶ ὑπέρβαλε σήματα πάντων].
Ἀλλ' ὅτε δὴ σόλον εἷλε μενεπτόλεμος Πολυποίτης,
ὅσσον τίς τ' ἔρριψε καλαύροπα βουκόλος ἀνήρ·

gulière. Il n'y aurait de difficulté que si le σόλος était une boule complète, en admettant l'ignorance de tout moulage, même le plus simple et le plus facile.

827. Μέγα σθένος Ἠετίωνος, la grande force d'Éétion, c'est-à-dire le vigoureux Éétion. Il s'agit du père d'Andromaque. La masse de fer provenait du pillage de Thébé des Cilices. Voyez VI, 414-417.

831. Ὄρνυσθ', οἳ καὶ.... Ce vers est le même qu'Achille a prononcé plus haut, 753, à propos de la course à pied.

832. Πολλὸν ἀποπρόθι, (s'étendant) beaucoup au loin : d'une immense étendue. — Οἱ, à lui : à celui qui aura gagné la masse de fer. — Ἀγροί, sous-entendu εἰσί.

833. Μιν, lui : le σόλος.

834. Χρεώμενος, trissyllabe : *utens*, s'(en) servant ; en le faisant forger ; en en faisant des instruments aratoires.

835. Εἶσ' ἐς πόλιν, ira à la ville. Sous-entendez : pour acheter du fer. — Παρέξει a pour sujet le possesseur de la masse. Il fournira du fer à tous les besoins de son laboureur et de son berger.

836. Πολυποίτης. C'est le fils de Pirithoüs et d'Hippodamie.

837. Λεοντῆος. Léontée partageait avec Polypœtès le commandement des guerriers perrhèbes.

840. Γέλασαν δ' ἐπί pour ἐπεγέλασαν δέ. Épéus est un objet de risée, parce qu'il n'a lancé le σόλος qu'à quelques pas. *Scholies :* βούλεται εἰπεῖν ὅτι καταγέλαστος ἐγένετο, ἐπ' ὀλίγον βαλών.

843. Χειρὸς ἄπο.... Vers marqué de l'astérisque et de l'obel dans le manuscrit de Venise. Ce vers a été emprunté à l'*Odyssée*, VIII, 192, et n'est point ici à sa place. Le mot πάντων n'est pas raisonnable, quand il n'y a que deux personnes. Aristarque : ἀθετεῖται, ὅτι, δυεῖν προδεδισκευκότων, ἔδει εἰπεῖν ἀμφοτέρων. *Scholies :* μετενήνεκται ὁ στίχος ἀπὸ τῆς Φαιακίας· γελοῖον γὰρ τὸ πάντων ἐπὶ δυοῖν.

845. Ἔρριψε καλαύροπα n'indique point

ἡ δέ θ' ἑλισσομένη πέτεται διὰ βοῦς ἀγελαίας·
τόσσον παντὸς ἀγῶνος ὑπέρβαλε· τοὶ δ' ἐβόησαν.
Ἀνστάντες δ' ἕταροι Πολυποίταο κρατεροῖο
νῆας ἐπὶ γλαφυρὰς ἔφερον βασιλῆος ἄεθλον.
Αὐτὰρ ὁ τοξευτῆσι τίθει ἰόεντα σίδηρον,
κὰδ δ' ἐτίθει δέκα μὲν πελέκεας, δέκα δ' ἡμιπέλεκκα·
ἱστὸν δ' ἔστησεν νηὸς κυανοπρώροιο,
τηλοῦ ἐπὶ ψαμάθοις· ἐκ δὲ τρήρωνα πέλειαν
λεπτῇ μηρίνθῳ δῆσεν ποδὸς, ἧς ἄρ' ἀνώγει
τοξεύειν· Ὃς μέν κε βάλῃ τρήρωνα πέλειαν,
πάντας ἀειράμενος πελέκεας οἶκόνδε φερέσθω·
ὃς δέ κε μηρίνθοιο τύχῃ, ὄρνιθος ἁμαρτὼν
(ἥσσων γὰρ δὴ κεῖνος), ὁ δ' οἴσεται ἡμιπέλεκκα.

un jeu, mais la portée ordinaire du bâton lancé par le bouvier, quand il veut ramener quelque bête écartée du troupeau, ou disperser son troupeau à l'arrivée dans le pâturage. Les mots πέτεται διὰ βοῦς ἀγελαίας disent que le bouvier disperse les bêtes. *Scholies :* βάλλουσι δὲ αὐτὸν, ὅτε συνενωθείσας βούλονται διακρῖναι τὰς βοῦς. — Le mot χαλαῦροψ est un ἅπαξ εἰρημένον. Curtius : χαλα-ῦροψ, *Hirtenstab* (bâton de pâtre). L'étymologie est donc χᾶλα, de χᾶλον (bois sec), et la racine ρεπ (ῥέπω).

847. Ἀγῶνος désigne la place où se fait le jeu.

850-853. Αὐτὰρ ὁ.... Le récit du tir de l'arc est celui dont Virgile a le plus exactement reproduit les détails. Voyez *Énéide*, V, 485-518.

850. Ἰόεντα. Aristarque entendait ce mot d'une façon qui ne paraît point naturelle : ἡ διπλῆ, ὅτι τινὲς ἰόεντα σίδηρον τὸν μέλανα ὡς ἰοειδέα πόντον· βέλτιον δὲ τὸν εἰς ἰοὺς εὐθετοῦντα· οἰκεῖον γὰρ τὸ ἔπαθλον τοξόταις. Le fer que donne Achille est du fer travaillé ; ce sont des haches : il n'y a donc rien dans ἰόεντα qui puisse être spécial à la fabrication des pointes de flèches, ni à la personne des archers. L'interprétation vulgaire *nigrum*, noir, est donc la meilleure. Ce n'est que l'épithète habituelle (αἴθων), avec un autre terme. Eustathe donne les deux sens, et il préfère, comme Aristarque, le plus recherché. Ceci semble dire qu'on le préférait aussi dans l'école d'Aristarque. Mais c'est là évidemment un cas où l'autorité ne prouve rien, et où nous sommes juges de la vraie nature des choses.

851. Πελέκεας, trissyllabe. — Les haches avaient deux tranchants, les demi-haches n'en avaient qu'un. Les haches et les demi-haches proposées en prix par Achille n'étaient point emmanchées; c'étaient les fers seulement, non les instruments en état. *Scholies :* διστόμους πελέκεις, δίχα τῶν στελεῶν, ἡμιπέλεκκα δὲ τοὺς μονοστόμους πελέκεις.

855. Ὃς μέν κε βάλῃ. C'est Achille qui parle. Aristarque signale cette ellipse des formules ordinaires par lesquelles Homère annonce les discours : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀπὸ τοῦ διηγηματικοῦ ἐπὶ τὸ μιμητικὸν μετῆλθεν οὕτως· ὁ γὰρ Ἀχιλλεὺς τοῦτο λέγει, ὃς μέν κε βάλῃ. *Scholies :* λείπει τὸ τάδε λέγων.

856. Οἶκόνδε. Ancienne variante, κλισίηνδε.

857-858. Ὃς δέ κε μηρίνθοιο τύχῃ.... Il paraît singulier qu'Achille suppose qu'on touchera la corde. C'est supposer que le premier tireur ne pourra tuer l'oiseau. C'est deviner ce qui va se passer, c'est-à-dire une chose dépendant du hasard. On peut répondre que, si l'oiseau est tué du premier coup, il n'y aura point de second prix ; que le second prix n'est qu'un en cas, pour une simple possibilité. Au reste,

Ὣς ἔφατ᾽· ὦρτο δ᾽ ἔπειτα βίη Τεύκροιο ἄνακτος·
ἂν δ᾽ ἄρα Μηριόνης, θεράπων ἐῢς Ἰδομενῆος.
Κλήρους δ᾽ ἐν κυνέῃ χαλκήρεϊ πάλλον ἑλόντες·
Τεῦκρος δὲ πρῶτος κλήρῳ λάχεν. Αὐτίκα δ᾽ ἰὸν
ἧκεν ἐπικρατέως, οὐδ᾽ ἠπείλησεν ἄνακτι
ἀρνῶν πρωτογόνων ῥέξειν κλειτὴν ἑκατόμβην.
Ὄρνιθος μὲν ἅμαρτε· μέγηρε γάρ οἱ τόγ᾽ Ἀπόλλων·
αὐτὰρ ὁ μήρινθον βάλε πὰρ πόδα, τῇ δέδετ᾽ ὄρνις·
ἀντικρὺ δ᾽ ἀπὸ μήρινθον τάμε πικρὸς ὀϊστός.
Ἡ μὲν ἔπειτ᾽ ἤϊξε πρὸς οὐρανὸν, ἡ δὲ παρείθη
μήρινθος ποτὶ γαῖαν· ἀτὰρ κελάδησαν Ἀχαιοί.
Σπερχόμενος δ᾽ ἄρα Μηριόνης ἐξείρυσε χειρὸς
τόξον· ἀτὰρ δὴ ὀϊστὸν ἔχεν πάλαι, ὡς ἴθυνεν.
Αὐτίκα δ᾽ ἠπείλησεν ἑκηβόλῳ Ἀπόλλωνι
ἀρνῶν πρωτογόνων ῥέξειν κλειτὴν ἑκατόμβην.
Ὕψι δ᾽ ὑπὸ νεφέων εἶδε τρήρωνα πέλειαν·
τῇ ῥ᾽ ὅγε δινεύουσαν ὑπὸ πτέρυγος βάλε μέσσην·
ἀντικρὺ δὲ διῆλθε βέλος· τὸ μὲν ἂψ ἐπὶ γαίῃ

toucher la corde méritait bien une récompense. Didyme : καὶ μὴν τοῦτο ἐμπειρότερον.

861. Πάλλον. Apollonius, βάλλον.

862. Πρῶτος équivaut à πρότερος.

863. Ἠπείλησεν, dans un sens favorable : *vovit*, ou *voverat*, avait voué ; avait solennellement promis. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἠπείλησεν ἀντὶ τοῦ ηὔξατο. — Ἄνακτι, au dieu (des archers) : à Apollon.

864. Ἑκατόμβην, un sacrifice. Suivant quelques-uns, le mot *hécatombe* est aussi bien au propre, quand il s'agit d'agneaux, que quand il s'agit de bœufs. Dubner : « La syllabe βη, manquant de l'o essentiel dans βοῦς, conduit plutôt à la racine βαίνω, d'où πρόβατον, πρόβασις, le bétail : sacrifice de cent têtes de bétail. » Curtius ne dit rien sur le mot ἑκατόμβη.

868. Παρείθη, de παρίημι : *remissa est*, ou plutôt *demissa est*, pendit.

870. Χειρός, de la main (de Teucer). En effet, les deux tireurs se servaient du même arc. *Scholies :* δηλονότι τοῦ Τεύκρου· τῷ γὰρ αὐτῷ τόξῳ ἐχρῶντο.

871. Ὡς ἴθυνεν, *quasi dirigeret*, dans la position d'un homme qui vise. Ainsi Mérion peut presque instantanément adapter la flèche et tirer. Dans Virgile, chaque tireur a son arc ; et le poëte dit d'Eurytion, *Énéide*, V, 513, au moment où la colombe s'envole : « Tum rapidus jamdudum « arcu contenta parato Tela tenens. » — Il faut dire que les mots ὡς ἴθυνεν font réellement quelque difficulté, là où il n'y a point d'arc tendu. On peut même regretter que les Alexandrins n'aient point adopté la leçon du texte de Marseille : Σπερχόμενος δ᾽ ἄρα Μηριόνης ἐπεθήκατ᾽ ὀϊστὸν Τόξῳ· ἐν γὰρ χερσὶν ἔχεν πάλαι, ὡς ἴθυνεν. C'est d'après cette leçon que Virgile a peint la scène, ou du moins conformément à cette leçon. — Antimachus, dans sa diorthose, au lieu de ἐξείρυσε χειρὸς τόξον, donnait ἐξείλετο τόξον χερσίν : prit avec ses mains l'arc (de Teucer).

872. Ἠπείλησεν. Voyez plus haut la note du vers 863.

873. Ἀρνῶν.... Voyez plus haut le vers 864 et la note sur ce vers.

874. Εἶδε. Le *Palimpseste syriaque*, ἴδετο.

πρόσθεν Μηριόναο πάγη ποδός· αὐτὰρ ἡ ὄρνις,
ἱστῷ ἐφεζομένη νηὸς κυανοπρώροιο,
αὐχέν' ἀπεκρέμασεν, σὺν δὲ πτερὰ πυκνὰ λίασθεν.
Ὠκὺς δ' ἐκ μελέων θυμὸς πτάτο, τῆλε δ' ἀπ' αὐτοῦ
κάππεσε· λαοὶ δ' αὖ θηεῦντό τε θάμβησάν τε.
Ἂν δ' ἄρα Μηριόνης πελέκεας δέκα πάντας ἄειρεν·
Τεῦκρος δ' ἡμιπέλεκκα φέρεν κοίλας ἐπὶ νῆας.
Αὐτὰρ Πηλείδης κατὰ μὲν δολιχόσκιον ἔγχος,
κὰδ δὲ λέβητ' ἄπυρον, βοὸς ἄξιον, ἀνθεμόεντα,
θῆκ' ἐς ἀγῶνα φέρων· καί ῥ' ἥμονες ἄνδρες ἀνέσταν·
ἂν μὲν ἄρ' Ἀτρείδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων·
ἂν δ' ἄρα Μηριόνης, θεράπων ἐῢς Ἰδομενῆος.
Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς·
Ἀτρείδη· ἴδμεν γὰρ ὅσον προβέβηκας ἁπάντων,
ἠδ' ὅσσον δυνάμει τε καὶ ἥμασιν ἔπλευ ἄριστος·
ἀλλὰ σὺ μὲν τόδ' ἄεθλον ἔχων κοίλας ἐπὶ νῆας
ἔρχευ, ἀτὰρ δόρυ Μηριόνῃ ἥρωϊ πόρωμεν,
εἰ σύγε σῷ θυμῷ ἐθέλοις· κέλομαι γὰρ ἔγωγε.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησεν ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων.
Δῶκε δὲ Μηριόνῃ δόρυ χάλκεον· αὐτὰρ ὅγ' ἥρως
Ταλθυβίῳ κήρυκι δίδου περικαλλὲς ἄεθλον.

878. Ἱστῷ, sur (la pointe du) mât (auquel elle avait été attachée). Elle s'y pose par un dernier effort; mais elle n'y tient qu'un instant, car elle expire presque aussitôt qu'elle s'est posée.

879. Λίασθεν, tombèrent pendantes. *Scholies :* διεχωρίσθησαν. Au lieu du pluriel λιάσθεν pour ἐλιάσθησαν, le texte de Marseille donnait, suivant Didyme, λιάσθη au singulier, la syntaxe vulgaire. C'était probablement une correction. Suivant le scholiaste de Pierre Victorius, la leçon d'Aristarque était λίασσεν. Mais ce λίασσεν n'est peut-être qu'une faute de copiste, pour λίασθεν.

882. Πελέκεας. Voyez plus haut la note du vers 851.

885. Ἀνθεμόεντα, fleuri, c'est-à-dire orné de fleurs ciselées. Didyme : ἀνθεματιαῖον, ἤτοι ποικίλον, ἀπὸ τῶν ἐντετορνευμένων ἀνθῶν, ἃ καὶ ἄνθεμα καλοῦσιν. L'explication d'Apollonius, διηνθισμένον ποικίλως manque de précision. Il ne s'agit pas de ciselures quelconques plus ou moins brillantes, mais de fleurs imitées réellement.

886. Ἥμονες, *jaculatores*, lanceurs de javelots. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἥμονες οἱ ἀκοντισταί, ἀπὸ τοῦ ἱέναι. Homère dit, un peu plus bas, ἥμασιν, vers 891, de ἧμα, *jaculatio*. Le parfait ἧκα donnerait ἧμαι, d'où ἧμα et ἥμων.

891. Ἥμασιν, dans l'art de lancer le javelot. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἥμασιν ὁμοίως (τῷ) ἀκοντίσμασιν.

894. Κέλομαι, *jubeo*, dans le sens le plus adouci : telle est ma proposition.

897. Ταλθυβίῳ. Talthybius était le héraut d'Agamemnon.

ΙΛΙΑΔΟΣ Ω.

ΕΚΤΟΡΟΣ ΛΥΤΡΑ.

Achille passe une nuit sans sommeil; le lendemain et les jours suivants, il traîne autour du tombeau de Patrocle le cadavre d'Hector (1-54). Jupiter, sur les plaintes d'Apollon, commande à Achille, par l'intermédiaire de Thétis, de rendre Hector aux Troyens, et fait dire à Priam d'aller racheter les restes de son fils (55-187). Douze jours après la mort d'Hector, Priam, à l'insu de tous, se prépare à cette triste expédition (188-321). Il part dans la nuit, et Mercure le conduit sain et sauf jusqu'à l'intérieur de la tente d'Achille (322-467). Priam aux pieds d'Achille (468-512). Fin de l'entrevue (513-676). Retour de Priam à Ilion; lamentations des Troyens sur Hector; lamentations d'Andromaque, d'Hécube et d'Hélène (677-776). Funérailles d'Hector (777-804).

Λῦτο δ' ἀγὼν, λαοὶ δὲ θοὰς ἐπὶ νῆας ἕκαστοι
ἐσκίδναντ' ἰέναι. Τοὶ μὲν δόρποιο μέδοντο
ὕπνου τε γλυκεροῦ ταρπήμεναι· αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς
κλαῖε, φίλου ἑτάρου μεμνημένος, οὐδέ μιν ὕπνος
ᾕρει πανδαμάτωρ· ἀλλ' ἐστρέφετ' ἔνθα καὶ ἔνθα,
Πατρόκλου ποθέων ἀδροτῆτά τε καὶ μένος ἠΰ,

1. Λῦτο, *vulgo* λύτο. Suivant les uns, λῦτο est pour ἐλέλυτο, et, suivant d'autres, il est pour ἔλυτο dans le sens de ἐλύθη. La syllabe λυ est à volonté dans Homère, même suivie d'une voyelle. On a vu, XXIII, 513, ἔλυεν ὑφ' ἵππους. Ici, la position du mot en tête du vers la rendrait longue, fût-elle absolument brève de nature. — Ἀγών, l'assistance. *Scholies :* τὸ πλῆθος. Quelques-uns entendaient ἀγών, mais à tort, des luttes qui venaient d'avoir lieu. *Scholies :* ἢ αὐταὶ αἱ διαγωνίσεις. Voyez la note VII, 298.

2. Ἰέναι, *ut irent*, c'est-à-dire *ituri :* pour aller.

3. Ταρπήμεναι, pour ταρπῆναι, de τέρπομαι (se réjouir, se satisfaire, se rassasier).

5. Ἐστρέφετ(ο), il se tournait. Sous-entendu : sur sa couche.

6-9. Πατρόκλου.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristophane de Byzance et Aristarque les condamnaient comme sans valeur (εὐτελεῖς), et comme affaiblissant la peinture de la douleur d'Achille. D'autres anciens admiraient ces quatre vers, et blâmaient vivement la sentence des deux critiques. *Scholies :* οἱ δὲ ἀθετοῦντες τοὺς στίχους, πῶς οὐκ ἐμβρόντητοι; ils avaient raison.

6. Ἁδροτῆτα, *vulgo* ἀνδροτῆτα. Voyez, XVI, 857, la note sur ἁδροτῆτα καὶ ἥβην.

ἠδ' ὁπόσα τολύπευσε σὺν αὐτῷ καὶ πάθεν ἄλγεα,
ἀνδρῶν τε πτολέμους ἀλεγεινά τε κύματα πείρων·
τῶν μιμνησκόμενος θαλερὸν κατὰ δάκρυον εἶβεν,
ἄλλοτ' ἐπὶ πλευρὰς κατακείμενος, ἄλλοτε δ' αὖτε
ὕπτιος, ἄλλοτε δὲ πρηνής· τοτὲ δ' ὀρθὸς ἀναστὰς
δινεύεσκ' ἀλύων παρὰ θῖν' ἁλός. Οὐδέ μιν Ἠὼς
φαινομένη λήθεσκεν ὑπεὶρ ἅλα τ' ἠϊόνας τε.
Ἀλλ' ὅγ' ἐπεὶ ζεύξειεν ὑφ' ἅρμασιν ὠκέας ἵππους,
Ἕκτορα δ' ἕλκεσθαι δησάσκετο δίφρου ὄπισθεν·
τρὶς δ' ἐρύσας περὶ σῆμα Μενοιτιάδαο θανόντος,
αὖτις ἐνὶ κλισίῃ παυέσκετο, τόνδε δ' ἔασκεν
ἐν κόνι ἐκτανύσας προπρηνέα· τοῖο δ' Ἀπόλλων
πᾶσαν ἀεικείην ἄπεχε χροῒ, φῶτ' ἐλεαίρων,
καὶ τεθνηότα περ· περὶ δ' αἰγίδι πάντα κάλυπτεν

7. Ἄλγεα, dissyllabe par synizèse. Dindorf écrit même, ἄλγη. — Ce ne sont pas les souffrances elles-mêmes, qu'Achille regrette, mais l'ami dont le souvenir s'associe à ces souffrances, et qui lui était devenu plus cher en les partageant. L'expression σὺν αὐτῷ précise le sens du membre de phrase.

9. Κατὰ.... εἶβεν, *defundebat*, il versait.

12. Δινεύεσκ(ε), *oberrabat*, il circulait çà et là. Sous-entendez : après être sorti de sa tente. Le fréquentatif indique qu'Achille fait beaucoup d'allées et venues sur le rivage de la mer, où il passe le reste de la nuit.

12-14. Οὐδέ μιν..., et l'aurore ne lui échappait point apparaissant.... mais il...; c'est-à-dire : aussi-tôt qu'il voyait apparaître l'aurore,... il.

14. Ζεύξειεν. Achille répétera plusieurs jours de suite cette action. De là l'optatif avec ἐπεί. De là aussi les fréquentatifs qui suivent : δησάσκετο, παυέσκετο.

15. Ἕλκεσθαι, comme ὥστε ἕλκεσθαι : *ut traheretur*, pour être traîné.

16. Τρὶς δ' ἐρύσας. Les poëtes postérieurs à Homère font traîner Hector autour des murailles de Troie, et confondent la course des deux héros avec l'acte qu'Achille accomplit en ce moment. Voyez, XXII, 400, la note sur τώ. Virgile n'a pas inventé cette tradition, devenue vulgaire après lui. Il l'avait trouvée dans l'*Andromaque* d'Euripide. Son seul tort est de l'avoir préférée à celle d'Homère, la seule vraisemblable, puisque faire en char le tour d'Ilion était absolument impossible. — Quelques anciens prenaient ici le mot τρίς (trois fois) dans un sens indéterminé. *Scholies :* ἀντὶ τοῦ πολλάκις. Mais il n'y a aucune raison sérieuse pour ne pas prendre τρίς au pied de la lettre.

17. Τόνδε δ' ἔασκεν, *illumque relinquebat*. Ancienne variante : τὸν δὲ δέασκεν, *illumque religabat*. *Scholies :* τινὲς δὲ δέασκεν, ἀντὶ τοῦ ἐδέσμευεν.

19. Ἄπεχε χροΐ. Dübner : « Ἀπέχειν demanderait le génitif χροός. Le datif χροΐ doit donc être rapporté à ἀεικείην : lésion *à* sa peau, pour *de;* comme πατήρ μοι, au lieu de μου. » — Φῶτ(α), le guerrier : le héros.

20-21. Καὶ τεθνηότα.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. L'athétèse se fondait sur ce qu'Apollon n'a point d'égide. Mais nous avons vu, XV, 308, Apollon armé d'une égide; et là il n'y avait aucune note contre l'authenticité du vers.

20. Κάλυπτεν. Ancienne variante, κάλυψεν.

χρυσείῃ, ἵνα μή μιν ἀποδρύφοι ἑλκυστάζων.
Ὣς ὁ μὲν Ἕκτορα δῖον ἀείκιζεν μενεαίνων·
τὸν δ' ἐλεαίρεσκον μάκαρες θεοὶ εἰσορόωντες,
κλέψαι δ' ὀτρύνεσκον ἐΰσκοπον Ἀργειφόντην.
Ἔνθ' ἄλλοις μὲν πᾶσιν ἑήνδανεν, οὐδέ ποθ' Ἥρῃ,
οὐδὲ Ποσειδάων', οὐδὲ γλαυκώπιδι κούρῃ·
ἀλλ' ἔχον, ὥς σφιν πρῶτον ἀπήχθετο Ἴλιος ἱρὴ,
καὶ Πρίαμος καὶ λαὸς, Ἀλεξάνδρου ἕνεκ' ἄτης·
ὃς νείκεσσε θεὰς, ὅτε οἱ μέσσαυλον ἵκοντο,
τὴν δ' ᾔνησ' ἥ οἱ πόρε μαχλοσύνην ἀλεγεινήν.
Ἀλλ' ὅτε δή ῥ' ἐκ τοῖο δυωδεκάτη γένετ' ἠὼς,

24. Κλέψαι, de dérober (le cadavre), c'est-à-dire de ne pas le laisser aux mains d'Achille.

25. Ἑήνδανεν, *placebat*, c'est-à-dire *illud placuit* : cette pensée agréa.

27. Ἔχον, ils persistaient. Telle est la traduction ordinaire. Il vaut mieux entendre, par ἔχον, *se habebant* : ils étaient dans des dispositions. *Scholies* : διέκειντο. La persistance de leurs mauvais sentiments est marquée par ce qui suit.

28. Ἕνεκ' ἄτης, à cause du funeste égarement. Il s'agit du jugement de Pâris, et de la préférence accordée à Vénus. — Ancienne variante, ἕνεκ' ἀρχῆς.

29. Οἱ μέσσαυλον, la bergerie à lui : sa bergerie. Voyez plus haut la note du vers 19. — Homère dit, non point que Pâris adressa des injures aux deux déesses, mais qu'il leur fit injure. Cependant quelques-uns entendaient νείκεσσε au propre, et supposaient que Pâris avait été inconvenant dans ses paroles. Il y en avait qui traduisaient νείκεσσε par ἔκρινε, κατεδίκασε, à cause du fameux jugement. Mais, comme dit Suidas, νεικέω, chez Homère, ne signifie jamais autre chose que λοιδορέω. L'exemple d'Homère, XVIII, 498, qu'on alléguait, ne fait pas allusion à un jugement, mais à une plaidoirie; et là, ἐνείκεον est bien dans son sens propre, car les deux hommes doivent se dire des gros mots.

30. Τήν. Il s'agit de Vénus. — Μαχλοσύνην, la lubricité. Aristarque regardait, à cause de ce mot, le vers comme interpolé; non point que le mot ne convînt très-bien aux mœurs de Pâris, mais parce qu'il n'appartenait point, suivant lui, à la langue d'Homère. Didyme : Ἀρίσταρχος δὲ, διὰ τὴν μαχλοσύνης λέξιν, ἀθετεῖ τὸν στίχον· νεωτέρων γὰρ ἡ λέξις, καὶ Ἡσιόδειος. Cette athétèse est faiblement motivée. Il semble qu'un mot qui est dans Hésiode n'est pas un mot déjà si récent. Aristarque avait probablement donné quelque autre raison plus solide; mais nous ne savons pas quelle était cette raison. — D'autres retranchaient non-seulement le vers 30, mais tout le passage depuis ἔνθ' ἄλλοις (vers 25), sous prétexte qu'Homère ignore le jugement de Pâris : τὴν περὶ τοῦ κάλλους κρίσιν οὐκ οἶδεν. Aristophane de Byzance changeait le texte, d'après quelques-unes des éditions des villes, et faisait disparaître la difficulté relative à μαχλοσύνην. Didyme : παρ' Ἀριστοφάνει καί τισι τῶν πολιτικῶν· ἥ οἱ κεχαρισμένα δῶρ' ὀνόμηνε.

31. Ἐκ τοῖο, depuis cela : depuis lors; depuis que le cadavre d'Hector était aux mains d'Achille. On peut aussi entendre : depuis le jour où Achille avait pour la première fois traîné Hector autour du tombeau de Patrocle, et irrité la plupart des dieux. — Δυωδέκατη. Suivant quelques-uns, il ne faut pas prendre à la lettre ce nombre *douze*, qui revient si souvent dans Homère; et le poëte dit simplement, ici, qu'un assez grand nombre de jours s'étaient passés. Heyne : « Usus tulit ut « pro numero incerto et indefinito duo- « denarius diceretur. » Si l'on prend *douze* dans le sens indéfini, Apollon aura

καὶ τότ' ἄρ' ἀθανάτοισι μετηύδα Φοῖβος Ἀπόλλων·
Σχέτλιοί ἐστε, θεοί, δηλήμονες· οὔ νύ ποθ' ὑμῖν
Ἕκτωρ μηρί' ἔκηε βοῶν αἰγῶν τε τελείων;
Τὸν νῦν οὐκ ἔτλητε, νέκυν περ ἐόντα, σαῶσαι,
ᾗ τ' ἀλόχῳ ἰδέειν καὶ μητέρι, καὶ τέκεϊ ᾧ,
καὶ πατέρι Πριάμῳ λαοῖσί τε· τοί κέ μιν ὦκα
ἐν πυρὶ κήαιεν, καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερίσαιεν.
Ἀλλ' ὀλοῷ Ἀχιλῆϊ, θεοί, βούλεσθ' ἐπαρήγειν,
ᾧ οὔτ' ἂρ φρένες εἰσὶν ἐναίσιμοι, οὔτε νόημα
γναμπτὸν ἐνὶ στήθεσσι· λέων δ' ὣς ἄγρια οἶδεν,
ὅστ' ἐπεὶ ἂρ μεγάλῃ τε βίῃ καὶ ἀγήνορι θυμῷ
εἴξας, εἶσ' ἐπὶ μῆλα, βροτῶν ἵνα δαῖτα λάβῃσιν·
ὣς Ἀχιλεὺς ἔλεον μὲν ἀπώλεσεν, οὐδέ οἱ αἰδὼς
[γίγνεται, ἥτ' ἄνδρας μέγα σίνεται ἠδ' ὀνίνησιν].

patienté un temps moral : au bout d'un certain nombre de jours, il n'y tient plus, et il éclate. Voyez plus bas la note du vers 107.

35. Σαῶσαι, préserver : conserver; par conséquent, faire qu'il ne soit pas aux mains des ennemis, mais à celles de sa famille. Le mot σώζω est donc dans son sens propre. La traduction *eripere* fausse le sens; car Apollon voudrait que le corps n'eût point été emmené au camp des Grecs, et non pas qu'on l'eût enlevé de la tente d'Achille.

36. Ἰδέειν, à voir, c'est-à-dire à être vu : pour qu'il fût sous les yeux; pour qu'on eût au moins la satisfaction de le contempler.

38. Κήαιεν, optatif aoriste de καίω, ἔκηα (brûler).

42-43. « Ὅστ' ἐπεὶ.... εἴξας. Dictum « oportuit εἴξῃ, quod proponit scholiastes A, « vel εἶξαι. Sed verisimilius est ἐπί : ἐπι-« είξας, a quo verbo ductum est ἐπιει-« κτός. » [Bothe.] Eustathe suppose que εἴξας équivaut à εἴξας εἴη. — Il y a anacoluthe; et voilà tout. Le poëte n'a point achevé grammaticalement la phrase; mais rien ne manque à l'idée. Il est donc inutile de rien changer au texte, ou de l'interpréter à l'aide d'ellipses invraisemblables. Tout ce qu'on peut dire, comme le remarque Dubner, c'est qu'ici la brièveté de la phrase rend le défaut de construction plus sensible. Dans les anacoluthes ordinaires, c'est une substitution d'idée qui amène une substitution de tour.

43. Βροτῶν.... δαῖτα, un festin (qui devrait être) pour les mortels. Dans toutes les éditions, la virgule est après βροτῶν, et δαῖτα se trouve dit de la nourriture du lion, contrairement au sens propre du mot. Voyez la note I, 5. Lehrs dit, au mot δαίς : « Quis paulo attentior non statim « intelligit, Aristarchum legisse, εἶσ' ἐπὶ « μῆλα, βροτῶν ἵνα δαῖτα λάβῃσιν? »

45. Γίγνεται,... Nous mettons, comme Guillaume Dindorf, ce vers entre crochets. Il se retrouve textuellement, sauf le premier mot, dans Hésiode, *OEuvres et Jours*, 316. Dans Hésiode, la pensée amène naturellement et même nécessairement cette observation morale. Ici, elle n'est point nécessaire au sens; car il suffit de sous-entendre ἐστί, pour que οὐδέ οἱ αἰδὼς soit une phrase complète; et elle n'est point naturelle dans la bouche d'Apollon, qui n'a nul besoin d'expliquer aux dieux ce qui est bon ou mauvais pour les hommes. Aristarque regardait le vers comme interpolé, et pour les raisons mêmes que nous venons de dire : ἀθετεῖται, ὅτι ἐκ τῶν Ἡσιόδου μετενήνεκται.... παρὰ μὲν γὰρ Ἡσιόδῳ γνωμικῶς· ἐκεῖ γὰρ ὄντι λόγον ἔχει. Cette interpolation est une

Μέλλει μέν πού τις καὶ φίλτερον ἄλλον ὀλέσσαι,
ἠὲ κασίγνητον ὁμογάστριον, ἠὲ καὶ υἱόν·
ἀλλ' ἤτοι κλαύσας καὶ ὀδυράμενος μεθέηκεν·
τλητὸν γὰρ Μοῖραι θυμὸν θέσαν ἀνθρώποισιν.
Αὐτὰρ ὅγ' Ἕκτορα δῖον, ἐπεὶ φίλον ἦτορ ἀπηύρα,
ἵππων ἐξάπτων, περὶ σῆμ' ἑτάροιο φίλοιο
ἕλκει· οὐ μήν οἱ τόγε κάλλιον, οὐδέ τ' ἄμεινον.
Μὴ ἀγαθῷ περ ἐόντι νεμεσσηθῶμέν οἱ ἡμεῖς·
κωφὴν γὰρ δὴ γαῖαν ἀεικίζει μενεαίνων.
  Τὸν δὲ χολωσαμένη προσέφη λευκώλενος Ἥρη·
Εἴη κεν καὶ τοῦτο τεὸν ἔπος, Ἀργυρότοξε,
εἰ δὴ ὁμὴν Ἀχιλῆϊ καὶ Ἕκτορι θήσετε τιμήν.

des plus évidentes qu'on ait signalées dans Homère. — Quant au sens de la réflexion, c'est qu'il y a la mauvaise honte et la bonne, celle qui empêche de faire le bien et celle qui empêche de faire le mal, celle qui est funeste et celle qui est utile. *Scholies :* αἰδὼς διττή. Plusieurs modernes entendent la phrase d'une autre façon. Édition Didot : « qui viros valde lædit *omis-* « *sus,* ac juvat *servatus.* » Cette explication est aussi dans les *Scholies :* δύναιτό δ' ἡ αὐτὴ οὖσα πῇ μὲν ὠφέλιμος εἶναι, πῇ δὲ βλαβερά. La première explication est préférable, parce qu'elle concorde avec la pensée d'Hésiode; car le vers, dans les *Œuvres et Jours*, n'est que le commentaire de cet autre, où il s'agit de la mauvaise honte : Αἰδὼς δ' οὐκ ἀγαθὴ κεχρημένον ἄνδρα κομίζει.

46. Μέλλει.... ὀλέσσαι, doit avoir perdu : peut avoir perdu ; a perdu probablement. Didyme : μέλλει ἀντὶ τοῦ ἔοικεν.

47. Ὁμογάστριον précise le sens de κασίγνητον, qui pourrait désigner un cousin. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τοῦτο προσέθηκεν, ἐπεὶ κασιγνήτους τοὺς ἀνεψιούς που λέγει (XV, 545) · πάλιν δὲ ὁμογάστριος λέγει, καὶ οὐχ, ὡς Ζηνόδοτος γράφει ἐκεῖ (XXI, 95) · μή με κτεῖν' ἐπεὶ οὐχ ἰογάστριος Ἕκτορος.

48. Ὀδυράμενος. Ancienne variante, ὀδυρόμενος. — Μεθέηκεν, *remisit* ou *destitit :* il a cessé.

52. Οἱ, pour lui : pour Achille. — Κάλλιον.... ἄμεινον, sous-entendu *il est, il sera.* Quelques-uns expliquent ces deux comparatifs, comme s'il y avait καλόν, ἀγαθόν. Les Alexandrins supposaient une ellipse. *Scholies :* λείπει, τοῦ παύσασθαι. Si l'on n'admet pas l'ellipse, on peut du moins faire sentir la nuance du comparatif, en traduisant : *bien beau*, *bien bon*.

53. Μή, qu'il craigne que. La traduction *vereor* fausse la pensée ; car cette colère existe déjà dans l'âme d'Apollon, et Apollon cherche à la faire partager aux autres dieux. Apollon ne craint pas, il espère ; mais il menace Achille. — Ἀγαθῷ. Quelques anciens regardaient, à cause de ce mot, le vers comme interpolé. *Scholies :* ἀθετεῖται· πῶς γὰρ ὃν ὀλοὸν εἶπεν, νῦν ἀγαθόν φησιν ; Il est inutile de discuter une pareille extravagance.

54. Κωφήν, qui n'entend ou ne fait aucun bruit : immobile ; insensible. *Scholies :* ἀντὶ τοῦ ἀναίσθητον. — Γαῖαν, une terre : une masse de terre. On se rappelle le vers VII, 99 : Ἀλλ' ὑμεῖς μὲν πάντες ὕδωρ καὶ γαῖα γένοισθε. Voyez la note sur ce passage. *Scholies :* γαῖαν· σῶμα.

56. Εἴη κεν καὶ τοῦτο τεὸν ἔπος est une expression vague, et qu'on peut traduire de plusieurs manières. Les Alexandrins admettaient trois explications différentes. *Scholies :* πρέπον σεαυτῷ εἴρηκας· ἢ ἔοικε σὸν τὸ ἔπος εἶναι· ἢ εἴη ἂν καὶ τοῦτο τὸ ἔπος τῶν σῶν φλυαρημάτων. C'est la dernière des trois explications qui paraît la meilleure : « Voilà encore une de tes balivernes. »

Ἕκτωρ μὲν θνητός τε γυναῖκά τε θήσατο μαζόν·
αὐτὰρ Ἀχιλλεύς ἐστι θεᾶς γόνος, ἣν ἐγὼ αὐτὴ
θρέψα τε καὶ ἀτίτηλα, καὶ ἀνδρὶ πόρον παράκοιτιν,
Πηλέϊ, ὃς πέρι κῆρι φίλος γένετ' ἀθανάτοισιν.
Πάντες δ' ἀντιάασθε, θεοί, γάμου· ἐν δὲ σὺ τοῖσιν
δαίνυ' ἔχων φόρμιγγα, κακῶν ἕταρ', αἰὲν ἄπιστε.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεύς·
Ἥρη, μὴ δὴ πάμπαν ἀποσκύδμαινε θεοῖσιν·
οὐ μὲν γὰρ τιμή γε μί' ἔσσεται· ἀλλὰ καὶ Ἕκτωρ
φίλτατος ἔσκε θεοῖσι βροτῶν οἳ ἐν Ἰλίῳ εἰσίν·
ὣς γὰρ ἔμοιγ', ἐπεὶ οὔτι φίλων ἡμάρτανε δώρων.
Οὐ γάρ μοί ποτε βωμὸς ἐδεύετο δαιτὸς ἐΐσης,
λοιβῆς τε κνίσης τε· τὸ γὰρ λάχομεν γέρας ἡμεῖς.
Ἀλλ' ἤτοι κλέψαι μὲν ἐάσομεν (οὐδέ πῃ ἔστιν

58. Θήσατο, il a teté. Apollonius : ἐθήλασεν. Le verbe θάομαι n'a, outre θήσατο, que l'infinitif θῆσθαι et le participe θησάμενος.—Γυναῖκα μαζόν, une mamelle (de) femme. *Scholies :* γυναῖκα· γυναικεῖον. Eustathe : Ἀττικοὶ γὰρ καὶ Δωριεῖς τοῖς κυριωτέροις χρῶνται ἀντὶ κτητικῶν, ὥς φασιν οἱ παλαιοί. Les derniers mots de la note d'Eustathe montrent que cette explication vient d'Aristarque et de son école. Cela est confirmé par un lambeau du commentaire d'Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ γυναικὸς μαζόν. — Quelques modernes soulèvent une difficulté, à cause du genre de μαζός, qui n'est pas du féminin. Ils supposent donc que θήσατο a deux accusatifs, et ils entendent : *a teté une femme, à la mamelle.* Le sens reste le même. Bothe et d'autres acceptent sans réserve l'ancienne explication.

61. Πέρι, beaucoup ; κῆρι, dans le cœur. Guillaume Dindorf : περὶ κῆρι, *circa pectus*, au cœur. Voyez la note IV, 46.

62. Ἀντιάασθε, vous preniez part : vous avez pris part. *Scholies :* εὐμοιρεῖτε καὶ μεταλαγχάνετε. Cette explication suppose que ἀντιάασθε est au présent, et non à l'imparfait. Mais c'est toujours le sens du passé. — On se rappelle que non-seulement les dieux avaient assisté aux noces de Pélée et de Thétis, mais que chacun d'eux avait fait un présent aux époux. — Δαίνυ' pour ἐδαίνυο. Bothe conteste cette forme, et écrit δαίνυσ' pour δαίνυσο, ἐδαίνυσο.

64. Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος. Ancienne variante, τὴν δὲ μέγ' ὀχθήσας.

66. Μί(α) équivaut à ἡ αὐτή, sous-entendu ἀμφοτέροις (pour tous deux).

68. Ὣς γὰρ ἔμοιγ(ε), car (il était) du moins ainsi à moi : car moi du moins j'avais une extrême affection pour lui. Ancienne variante, ὡς sans accent. Alors la phrase n'était plus qu'une sorte d'expression adverbiale : *ut enim mihi* (*videtur*); à mon avis; du moins. Le scholiaste A : ὅσον ἐπὶ τῇ ἐμῇ κρίσει. — Δώρων, génitif causal : au sujet des offrandes. Si l'on prenait δώρων pour le complément du verbe, on fausserait le sens; car ἁμαρτάνειν τινός signifie manquer d'atteindre ou d'obtenir quelque chose. Ici, ἡμάρτανε signifie *peccabat* (était en faute).

69-70. Οὐ γάρ μοί ποτε.... Voyez IV, 48-49 et les notes sur ces deux vers.

71-73. Ἀλλ' ἤτοι.... Les Alexandrins regardaient ces trois vers comme interpolés, parce qu'il n'est pas vrai que Thétis soit toujours là, près d'Achille. Didyme : ἀθετοῦνται στίχοι τρεῖς, ὅτι ψεῦδος περιέχουσιν· οὐ γὰρ διὰ παντὸς συνδιατρίβει αὐτῷ ἡ Θέτις. Il n'y a point de difficulté,

λάθρῃ Ἀχιλλῆος) θρασὺν Ἕκτορα· ἦ γάρ οἱ αἰεὶ
μήτηρ παρμέμβλωκεν, ὁμῶς νύκτας τε καὶ ἦμαρ.
Ἀλλ' εἴ τις καλέσειε θεῶν Θέτιν ἆσσον ἐμεῖο,
ὄφρα τί οἱ εἴπω πυκινὸν ἔπος, ὥς κεν Ἀχιλλεὺς
δώρων ἐκ Πριάμοιο λάχῃ ἀπό θ' Ἕκτορα λύσῃ.
Ὣς ἔφατ'· ὦρτο δὲ Ἶρις ἀελλόπος ἀγγελέουσα·
μεσσηγὺς δὲ Σάμου τε καὶ Ἴμβρου παιπαλοέσσης
ἔνθορε μείλανι πόντῳ· ἐπεστονάχησε δὲ λίμνη.
Ἡ δὲ, μολυβδαίνῃ ἰκέλη, ἐς βυσσὸν ὄρουσεν,
ἥτε κατ' ἀγραύλοιο βοὸς κέρας ἐμβεβαυῖα
ἔρχεται, ὠμηστῆσιν ἐπ' ἰχθύσι Κῆρα φέρουσα.
Εὗρε δ' ἐνὶ σπῆϊ γλαφυρῷ Θέτιν, ἀμφὶ δέ τ' ἄλλαι
εἵαθ' ὁμηγερέες ἅλιαι θεαί· ἡ δ' ἐνὶ μέσσης
κλαῖε μόρον οὗ παιδὸς ἀμύμονος, ὅς οἱ ἔμελλεν
φθίσεσθ' ἐν Τροίῃ ἐριβώλακι, τηλόθι πάτρης.

si l'on entend dans un sens moins matériel l'assistance de la mère sans cesse occupée de son fils. — 71. Ἐάσομεν au subjonctif, pour ἐάσωμεν: *omittamus*, laissons de côté; ne songeons pas à.

72. Θρασύν. Quelques anciens trouvaient l'épithète bizarre pour un mort, et proposaient d'écrire νέκυν. Bothe propose d'écrire au neutre θρασύ, adverbe (*audacter*, sans crainte), et de mettre ce mot dans la parenthèse.

73. Παρμέμβλωκεν, *adest*, vient assister (Achille). Voyez la note IV, 11.

74. Ἀλλ' εἴ τις, mais si quelqu'un: mais je voudrais que quelqu'un. Voyez la note X, 111. Nicanor : τὸ εἰ ἀντὶ τοῦ εἴθε· διὸ οὐδὲ ὑποστικτέον.

77. Ὣς ἔφατ'· ὦρτο δὲ.... Voyez VIII, 409 et la note sur ce vers.

78. Σάμου, sous-entendu Θρηϊκίης. C'est l'île de Samothrace.

79. Μείλανι πόντῳ, dans la noire mer. D'après Didyme, il s'agirait particulièrement du Golfe Noir, entre la Thrace et la Chersonèse de Thrace. Il est plus vraisemblable que μείλανι est une épithète ordinaire, et ne dit pas autre chose qu'ailleurs οἴνοπι. Quoi qu'il en soit, quelques éditeurs écrivent Μείλανι par une majuscule, et admettent par conséquent qu'Iris plonge dans le *Melas sinus* de Pline, et non dans une partie quelconque de la mer de Thrace. — Remarquons ici, comme nous l'avons fait déjà à propos du voyage de Junon (XIV, 225-230), combien ceux qui identifient l'Olympe de l'*Iliade* avec une montagne asiatique se mettent en dehors de la réalité la mieux constatée.

81. Κατ(ὰ).... κέρας. Le morceau de plomb qui faisait descendre plus vite l'hameçon était dans un bout de corne de bœuf, dont la pointe perçait l'eau, pour ainsi dire, quand le pêcheur lançait son appât. La corne ayant à peu près la couleur de l'eau, le poisson approchait avec moins de défiance de l'hameçon fixé ou rattaché à sa pointe. On y gagnait aussi que le poisson ne pût couper la corde et emporter l'hameçon. *Scholies :* κέρας· κεράτιόν τι, προσκείμενον τῷ ἀγκίστρῳ, ἵνα μὴ οἱ ἰχθύες ἀποβιβρώσκωσι τὴν ὁρμιάν· ἔστι δὲ ὁμόχροιον τῇ θαλάσσῃ. — Ἐμβεβαυῖα. Ancienne variante, ἐμμεμαυῖα.

83. Σπῆϊ, datif de σπέος (grotte).

84. Εἵα(το), *sedebant*, étaient assises.

85. Ὅς οἱ ἔμελλεν. Rhianus, ὅς τάχ' ἔμελλεν.

86. Φθίσεσθ' ἐν Τροίῃ.... *Scholies :* ἀθετεῖται, ὅτι περισσός. Il est absolument impossible de comprendre ce que

Ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη προσέφη πόδας ὠκέα Ἶρις·
Ὄρσο, Θέτι· καλέει Ζεὺς ἄφθιτα μήδεα εἰδώς.
Τὴν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα θεὰ Θέτις ἀργυρόπεζα·
Τίπτε με κεῖνος ἄνωγε μέγας θεός; Αἰδέομαι δὲ
μίσγεσθ' ἀθανάτοισιν, ἔχω δ' ἄχε' ἄκριτα θυμῷ.
Εἶμι μέν· οὐδ' ἅλιον ἔπος ἔσσεται, ὅττι κεν εἴπῃ.
Ὣς ἄρα φωνήσασα, κάλυμμ' ἕλε δῖα θεάων
κυάνεον, τοῦ δ' οὔτι μελάντερον ἔπλετο ἔσθος.
Βῆ δ' ἰέναι, πρόσθεν δὲ ποδήνεμος ὠκέα Ἶρις
ἡγεῖτ'· ἀμφὶ δ' ἄρα σφι λιάζετο κῦμα θαλάσσης.
Ἀκτὴν δ' ἐξαναβᾶσαι, ἐς οὐρανὸν ἀΐχθήτην·
εὗρον δ' εὐρύοπα Κρονίδην, περὶ δ' ἄλλοι ἅπαντες
εἵαθ' ὁμηγερέες μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἐόντες.
Ἡ δ' ἄρα πὰρ Διὶ πατρὶ καθέζετο, εἶξε δ' Ἀθήνη.
Ἥρη δὲ χρύσεον καλὸν δέπας ἐν χερὶ θῆκεν,
καί ῥ' εὔφρην' ἐπέεσσι· Θέτις δ' ὤρεξε πιοῦσα.

signifierait ὅς οἱ ἔμελλεν, ce vers *superflu* une fois retranché.

88. Ἄφθιτα μήδεα, des desseins incorruptibles : des desseins éternels; une sagesse qui embrasse tous les temps et une volonté immuable.

91. Ἄχε' ἄκριτα, des peines sans nombre: des peines infinies. Voyez la note II, 246.

93. Κάλυμμ(α), d'après ce qui suit, est une sorte de manteau qui couvrait toute la personne. On explique κάλυμμα comme synonyme de καλύπτρη, voile; mais le mot ἔσθος dit que c'était un vêtement de corps. La preuve qu'il en est ainsi se trouve d'ailleurs au vers 42 de l'*Hymne à Cérès :* Κυάνεον δὲ κάλυμμα κατ' ἀμφοτέρων βάλεν ὤμων. L'épithète κυάνεον, employée ici comme dans l'*Iliade*, semble indiquer que le κάλυμμα était un vêtement de deuil. Il n'y a pas d'exemple d'un κάλυμμα de couleur claire.

95. Βῆ δ' ἰέναι, et elle marcha pour aller : et elle s'empressa de partir. La tautologie ajoute évidemment quelque chose à l'idée de mouvement.

96. Λιάζετο, cédait: s'esquivait; laissait un passage. *Scholies :* διίστατο, ὥσπερ ὁδὸν παρέχον.

97. Ἐς οὐρανόν, vers le ciel, c'est-à-dire vers les sommets de l'Olympe, qui étaient dans le ciel.

98. Περί, autour (de lui).

100. Εἶξε. Minerve est une déesse d'un ordre supérieur; elle ne donne sa place à Thétis que par courtoisie, ou pour plaire à Jupiter. La place de Minerve, sur l'Olympe et dans les temples, était à la droite du maître des dieux.

102. Εὔφρην(ε), *consolabatur*, elle donnait des consolations (à Thétis): elle réconfortait Thétis. — Ὤρεξε πιοῦσα, elle allongea (le bras) après avoir bu : elle but, et rendit la coupe à Junon. *Scholies :* ὤρεξεν· ἐνεχείρισεν. Quelques-uns voyaient ici une hypallage, et traduisaient : *ayant pris la coupe, elle but.* Eustathe : ἀντὶ τοῦ ὀρέξασα ἔπιεν. Mais Junon a déjà mis la coupe en main à Thétis; Thétis n'a donc plus besoin d'allonger le bras avant de boire. Le sens grammatical est le meilleur. Heyne : « Hausto potu reddidit po« culum Junoni. »

Τοῖσι δὲ μύθων ἦρχε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
Ἤλυθες Οὔλυμπόνδε, θεὰ Θέτι, κηδομένη περ,
πένθος ἄλαστον ἔχουσα μετὰ φρεσίν· οἶδα καὶ αὐτός·
ἀλλὰ καὶ ὣς ἐρέω τοῦ σ' εἵνεκα δεῦρο κάλεσσα.
Ἐννῆμαρ δὴ νεῖκος ἐν ἀθανάτοισιν ὄρωρεν,
Ἕκτορος ἀμφὶ νέκυι καὶ Ἀχιλλῆϊ πτολιπόρθῳ·
κλέψαι δ' ὀτρύνεσκον ἐΰσκοπον Ἀργειφόντην·
αὐτὰρ ἐγὼ τόδε κῦδος Ἀχιλλῆϊ προτιάπτω,
αἰδῶ καὶ φιλότητα τεὴν μετόπισθε φυλάσσων.
Αἶψα μάλ' ἐς στρατὸν ἐλθὲ, καὶ υἱέϊ σῷ ἐπίτειλον.
Σκύζεσθαί οἱ εἰπὲ θεοὺς, ἐμὲ δ' ἔξοχα πάντων
ἀθανάτων κεχολῶσθαι, ὅτι φρεσὶ μαινομένῃσιν
Ἕκτορ' ἔχει παρὰ νηυσὶ κορωνίσιν οὐδ' ἀπέλυσεν·
αἴ κέν πως ἐμέ τε δείσῃ ἀπό θ' Ἕκτορα λύσῃ.
Αὐτὰρ ἐγὼ Πριάμῳ μεγαλήτορι Ἶριν ἐφήσω,
λύσασθαι φίλον υἱὸν, ἰόντ' ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν,

106. Τοῦ pour τίνος : *cujusnam.*

107. Ἐννῆμαρ, depuis neuf jours. Ceci semble prouver qu'on a raison de prendre à la lettre le δυωδεκάτη ἠώς du vers 31. Il y a juste neuf jours, si *douze* est un vrai chiffre, qu'Achille a traîné Hector pour la première fois autour du tombeau de Patrocle. C'est à tort que quelques-uns croient que le *neuf* d'ici est synonyme du *douze* de là, et en concluent qu'on doit prendre le nombre pour indéfini, pour l'expression d'un temps moral. La discussion dont parle Jupiter ne s'est élevée que le jour où Hector a été traîné pour la première fois autour du tombeau, c'est-à-dire le lendemain des jeux funèbres, le surlendemain de la destruction du cadavre de Patrocle par le feu, le troisième jour après la victoire d'Achille. Voyez plus haut, vers 22-30.

109. Ὀτρύνεσκον a pour sujet ἀθάνατοι sous-entendu. On se rappelle que trois seulement avaient protesté : Junon, Neptune et Minerve. Voyez plus haut, vers 25-26. — Dans le texte de Marseille et dans celui de Chios, on lisait, ὀτρύνουσιν. Didyme : ἡ δὲ Μασσαλιωτικὴ, ὀτρύνουσιν· οὕτως καὶ ἡ Χία. — Il est singulier que ceux qui retranchaient les vers 71-73 conservassent celui-ci. C'est même à celui-ci qu'ils attribuaient la naissance des trois autres. Didyme : ἐντεῦθεν γέγονεν ἡ προδιασκευή. Le scholiaste de Pierre Victorius : ἐντεῦθεν δὲ τὰ ἄνω διεσκεύασται περὶ κλοπῆς.

110. Τόδε κῦδος, cette gloire, c'est-à-dire la gloire de rendre lui-même le corps, et de ne le rendre que moyennant compensation équitable. L'enlevement par Mercure l'en priverait.

111. Φυλάσσων, gardant : voulant conserver. Il y a là plus qu'un souvenir des respects et du dévouement de Thétis pour le maître des dieux ; il y a le désir de ne rien faire qui puisse porter la déesse à d'autres sentiments. On se rappelle le grand service rendu par Thétis à Jupiter, I, 401-406.

116. Αἴ κέν πως (*si forte*, pour voir si) équivaut ici à *J'espère bien que;* car il est évident que ces mots se rapportent à la pensée de Jupiter.

117. Ἐφήσω, je dépêcherai avec des ordres. *Scholies :* τὸ δὲ ἐφήσω οὐκ ἔστιν ἐπιπέμψω ἁπλῶς, ἀλλ' ἔστιν ἐντολὰς αὐτῇ δοὺς πέμψω.

δῶρα δ' Ἀχιλλῆϊ φερέμεν, τά κε θυμὸν ἰήνῃ.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε θεὰ Θέτις ἀργυρόπεζα·
βῆ δὲ κατ' Οὐλύμποιο καρήνων ἀΐξασα.
Ἷξεν δ' ἐς κλισίην οὗ υἱέος· ἔνθ' ἄρα τόνγε
εὗρ' ἀδινὰ στενάχοντα· φίλοι δ' ἀμφ' αὐτὸν ἑταῖροι
ἐσσυμένως ἐπένοντο, καὶ ἐντύνοντο ἄριστον·
τοῖσι δ' ὄϊς λάσιος μέγας ἐν κλισίῃ ἱέρευτο.
Ἡ δὲ μάλ' ἄγχ' αὐτοῖο καθέζετο πότνια μήτηρ·
χειρί τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Τέκνον ἐμὸν, τέο μέχρις ὀδυρόμενος καὶ ἀχεύων
σὴν ἔδεαι κραδίην, μεμνημένος οὔτε τι σίτου
οὔτ' εὐνῆς; Ἀγαθὸν δὲ γυναικί περ ἐν φιλότητι
μίσγεσθ'· οὐ γάρ μοι δηρὸν βέῃ, ἀλλά τοι ἤδη
ἄγχι παρέστηκεν θάνατος καὶ Μοῖρα κραταιή.
Ἀλλ' ἐμέθεν ξύνες ὦκα, Διὸς δέ τοι ἄγγελός εἰμι.
Σκύζεσθαί σοί φησι θεοὺς, ἐὲ δ' ἔξοχα πάντων
ἀθανάτων κεχολῶσθαι, ὅτι φρεσὶ μαινομένῃσιν
Ἕκτορ' ἔχεις παρὰ νηυσὶ κορωνίσιν οὐδ' ἀπέλυσας.
Ἀλλ' ἄγε δὴ λῦσον, νεκροῖο δὲ δέξαι ἄποινα.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·

121. Βῆ δὲ.... Ce vers se termine par trois spondées.

124. Ἐντύνοντο ἄριστον, ils préparaient le repas du matin. Bothe, afin sans doute d'éviter l'hiatus, écrit ἐντύνοντ' ἄριστον, le mot ἄριστον ayant été employé par Eschyle et par d'autres poëtes avec la première syllabe longue. — Le mot ἄριστον n'est que cette fois dans l'*Iliade*. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἅπαξ νῦν ἐν Ἰλιάδι καὶ ἅπαξ ἐν Ὀδυσσείᾳ (XVI, 2) τὸ ἄριστον· ἔστι δὲ τὸ ἄριστον τὸ πρωϊνὸν βρῶμα.

125. Ἐν κλισίῃ. Avant Aristarque, la vulgate était, ἐν κλισίῃς.

128. Τέο μέχρις pour μέχρι τίνος : jusques à quand.

129. Ἔδεαι, mangeras-tu? rongeras-tu? Voyez la note VI, 202.

130-132. Ἀγαθὸν δὲ.... Voilà un des passages qui choquaient la délicatesse des Alexandrins; et ils auraient voulu l'effacer du texte d'Homère, comme inconvenant au premier chef. On supposait qu'Homère n'a pas pu faire dire à Thétis une énormité pareille. Aristarque : ἀθετοῦνται στίχοι τρεῖς, ὅτι ἀπρεπὲς μητέρα υἱῷ λέγειν, ἀγαθόν ἐστι γυναικὶ μίσγεσθαι. Il suffirait de retrancher μοι dans le deuxième vers, pour que la suppression de la phrase incriminée ne laissât aucune trace. Alors εὐνῆς pourrait s'entendre du sommeil. On aurait rendu Homère irréprochable au regard du τὸ πρέπον, mais on lui aurait ôté son caractère, cette naïveté que Fénelon appelle l'aimable simplicité du monde naissant.— Βέῃ, tu vivras. Voyez la note XV, 194.

133. Ἐμέθεν ξύνες, prête-moi ton attention. Voyez la note II, 26.

134-136. Σκύζεσθαι.... Voyez plus haut, vers 113-115.

138. Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος. Ancienne variante, τὴν δὲ μέγ' ὀχθήσας.

Τῇδ' εἴη· ὃς ἄποινα φέροι, καὶ νεκρὸν ἄγοιτο,
εἰ δὴ πρόφρονι θυμῷ Ὀλύμπιος αὐτὸς ἀνώγει.
Ὣς οἵγ' ἐν νηῶν ἀγύρει μήτηρ τε καὶ υἱὸς
πολλὰ πρὸς ἀλλήλους ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευον.
Ἶριν δ' ὤτρυνε Κρονίδης εἰς Ἴλιον ἱρήν·
Βάσκ' ἴθι, Ἶρι ταχεῖα· λιποῦσ' ἕδος Οὐλύμποιο
ἄγγειλον Πριάμῳ μεγαλήτορι, Ἴλιον εἴσω,
λύσασθαι φίλον υἱὸν, ἰόντ' ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν,
δῶρα δ' Ἀχιλλῆϊ φερέμεν, τά κε θυμὸν ἰήνῃ,
οἶον, μηδέ τις ἄλλος ἅμα Τρώων ἴτω ἀνήρ.
Κῆρύξ τίς οἱ ἕποιτο γεραίτερος, ὅς κ' ἰθύνοι
ἡμιόνους καὶ ἄμαξαν ἐΰτροχον, ἠδὲ καὶ αὖτις
νεκρὸν ἄγοι προτὶ ἄστυ, τὸν ἔκτανε δῖος Ἀχιλλεύς.
Μηδέ τί οἱ θάνατος μελέτω φρεσὶ, μηδέ τι τάρβος·
τοῖον γάρ οἱ πομπὸν ὀπάσσομεν Ἀργειφόντην,
ὃς ἄξει, εἵως κεν ἄγων Ἀχιλῆϊ πελάσσῃ.
Αὐτὰρ ἐπὴν ἀγάγῃσιν ἔσω κλισίην Ἀχιλῆος,
οὔτ' αὐτὸς κτενέει ἀπό τ' ἄλλους πάντας ἐρύξει·
οὔτε γάρ ἐστ' ἄφρων, οὔτ' ἄσκοπος, οὔτ' ἀλιτήμων·
ἀλλὰ μάλ' ἐνδυκέως ἱκέτεω πεφιδήσεται ἀνδρός.
Ὣς ἔφατ'· ὦρτο δὲ Ἶρις ἀελλόπος ἀγγελέουσα.

139. Τῇδ' εἴη. La plupart des anciens ne ponctuaient pas après εἴη, et entendaient : *Qu'il vienne ici, celui qui...* Le scholiaste B : τῇδε ἀντὶ τοῦ ἐνθάδε· τὸ δὲ εἴη ἀντὶ τοῦ ἴοι ἢ παραγένοιτο· ὁ δὲ Ζώπυρος ἀντὶ τοῦ ἔστω. L'explication de Zopyre suppose que τῇδε équivaut ici à οὕτως, et que τῇδ' εἴη est une phrase complète. C'est cette leçon et cette explication qui prévalent chez les modernes. Cependant quelques-uns ne mettent qu'une virgule après εἴη, ce qui laisse le sens donné par le scholiaste B. Avec l'explication alexandrine, καὶ signifie seulement *et;* avec le point en haut devant ὅς, il signifie *etiam*, et on sous-entend οὗτος, *ille*, comme sujet de ἄγοιτο. — Les *Scholies* mentionnent une ancienne leçon : τῇδ' εἴη ὅς δῶρα φέρει. Mais cette leçon est évidemment fautive ; car δῶρα n'est point le mot propre, et φέρει supposerait Priam déjà en route.

141. Ἐν νηῶν ἀγύρει, dans le rassemblement des vaisseaux : dans le camp de l'armée grecque.

144. Ταχεῖα, l'adjectif pour l'adverbe : avec toute ta vélocité. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ ταχέως. On peut, à la rigueur, traduire aussi ταχεῖα comme simple épithète.

147. Ἰήνῃ, épanouissent : charment ; satisfassent.

156. Αὐτός, lui-même : Achille. « Ni lui-même ne tuera, et il empêchera tous les autres, » revient à ceci : « Non-seulement Achille ne le tuera point, mais encore il le préservera contre tous ceux qui voudraient attenter à sa vie. »

158. Ἱκέτεω est trissyllabe, par synizèse de εω.

Ἶξεν δ' ἐς Πριάμοιο, κίχεν δ' ἐνοπήν τε γόον τε.
Παῖδες μὲν πατέρ' ἀμφὶ καθήμενοι, ἔνδοθεν αὐλῆς,
δάκρυσιν εἵματ' ἔφυρον· ὁ δ' ἐν μέσσοισι γεραιὸς
ἐντυπὰς ἐν χλαίνῃ κεκαλυμμένος· ἀμφὶ δὲ πολλὴ
κόπρος ἔην κεφαλῇ τε καὶ αὐχένι τοῖο γέροντος,
τήν ῥα κυλινδόμενος καταμήσατο χερσὶν ἑῇσιν.
Θυγατέρες δ' ἀνὰ δώματ' ἰδὲ νυοὶ ὠδύροντο,
τῶν μιμνησκόμεναι οἳ δὴ πολέες τε καὶ ἐσθλοὶ
χερσὶν ὑπ' Ἀργείων κέατο, ψυχὰς ὀλέσαντες.
Στῆ δὲ παρὰ Πρίαμον Διὸς ἄγγελος, ἠδὲ προσηύδα,
τυτθὸν φθεγξαμένη· τὸν δὲ τρόμος ἔλλαβε γυῖα·
Θάρσει, Δαρδανίδη Πρίαμε, φρεσί, μηδέ τι τάρβει·
οὐ μὲν γάρ τοι ἐγὼ κακὸν ὀσσομένη τόδ' ἱκάνω,
ἀλλ' ἀγαθὰ φρονέουσα· Διὸς δέ τοι ἄγγελός εἰμι,
ὅς σευ ἄνευθεν ἐὼν μέγα κήδεται ἠδ' ἐλεαίρει.
Λύσασθαί σ' ἐκέλευσεν Ὀλύμπιος Ἕκτορα δῖον,

160. Ἐς Πριάμοιο, au (palais) de Priam.

163. Ἐντυπάς, adverbe : de manière à dessiner (ses) formes; c'est-à-dire : tenant l'étoffe étroitement serrée sur son corps, qu'elle couvrait de la tête aux pieds. Apollonius : οὐχ ἁπλῶς ὧδε περικεκαλυμμένος, ἀλλ' ὡς τετυπῶσθαι τὸ πρόσωπον καὶ τὸ ὅλον σῶμα. On ne voyait rien de la personne, on la devinait sous l'enveloppe. Le mouvement de contraction nerveuse qui secouait les membres du vieillard désespéré fait comprendre, comme le remarque Dübner, pourquoi Priam serre étroitement son manteau sur lui. Il est étendu à terre, il s'y roulait encore tout à l'heure. — La scène se passe dans la cour antérieure du palais : αὐλῆς ἐν χόρτοισι, comme dit Priam lui-même, vers 640.

164. Τοῖο, suivant Aristarque, équivaut ici à τοιούτου (tel; réduit à un état déplorable) : ἡ διπλῆ, ὅτι τοῖο οὐκ ἔστιν ἀγαθοῦ, ὡς οἱ γλωσσογράφοι, ἀλλὰ θαυμαστικῶς τοιούτου.

165. Ἑῇσιν. Ancienne variante, φίλῃσιν.

168. Κέατο pour ἔκειντο : gisaient; avaient été abattus à terre. Il ne s'agit pas uniquement de ceux qui ont péri dans la dernière bataille; et l'imparfait a le sens du passé complet.

170. Τυτθόν, petitement : à voix basse. Cette précaution ne suffit même pas pour rassurer le vieillard. Il ne se calme qu'après avoir entendu de bonnes paroles. Priam se figure d'abord que cette voix divine lui annonce une aggravation de ses maux. *Scholies* : πρὸς τὸ μὴ ἐκπλῆξαι τὸν γέροντα. ὁ δὲ ὅμως οὐδὲ τοῦτο ὑποφέρει· προπεπονθυῖα γὰρ ἡ ψυχὴ πᾶν τὸ μέλλον τοῦ παρόντος χεῖρον λογίζεται.

172. Ὀσσομένη, voyant dans mon esprit : méditant; κακὸν ὀσσομένη, méditant du mal : mal intentionnée. Quelques anciens expliquaient ὀσσομένη par προλέγουσα, προαγγέλλουσα. Mais ὄσσομαι vient de ὄσσε, et non de ὄσσα, et ὄσσα ne signifie point une voix quelconque. Voyez la note I, 105. Il est vrai qu'on pourrait traduire, avec le sens de ὄσσα : apportant un mauvais présage. Mais l'exemple d'Homère, I, 105, prouve que *malum meditans* est la vraie traduction; et l'antithèse ἀλλ' ἀγαθὰ φρονέουσα le prouve avec plus d'évidence encore. — Τόδ(ε), adverbe : *huc*, ici. Aristarque : τόδε τοπικῶς, ἀντὶ τοῦ ἐνταῦθα.

173-174. Διὸς δέ τοι.... Voyez II, 26-27 et 63-64, et les notes sur ces deux vers.

175-187. Λύσασθαι.... Iris répète litté-

δῶρα δ' Ἀχιλλῆϊ φερέμεν, τά κε θυμὸν ἰήνῃ,
οἶον, μηδέ τις ἄλλος ἅμα Τρώων ἴτω ἀνήρ.
Κῆρύξ τίς τοι ἕποιτο γεραίτερος, ὅς κ' ἰθύνοι
ἡμιόνους καὶ ἄμαξαν εὔτροχον, ἠδὲ καὶ αὖτις
νεκρὸν ἄγοι προτὶ ἄστυ, τὸν ἔκτανε δῖος Ἀχιλλεύς.
Μηδέ τί τοι θάνατος μελέτω φρεσὶ, μηδέ τι τάρβος·
τοῖος γάρ τοι πομπὸς ἅμ' ἕψεται Ἀργειφόντης,
ὅς σ' ἄξει, εἵως κεν ἄγων Ἀχιλῆϊ πελάσσῃ.
Αὐτὰρ ἐπὴν ἀγάγῃσιν ἔσω κλισίην Ἀχιλῆος,
οὔτ' αὐτὸς κτενέει ἀπό τ' ἄλλους πάντας ἐρύξει·
οὔτε γάρ ἐστ' ἄφρων, οὔτ' ἄσκοπος, οὔτ' ἀλιτήμων·
ἀλλὰ μάλ' ἐνδυκέως ἱκέτεω πεφιδήσεται ἀνδρός.
  Ἡ μὲν ἄρ' ὣς εἰποῦσ' ἀπέβη πόδας ὠκέα Ἶρις.
Αὐτὰρ ὅγ' υἷας ἄμαξαν εὔτροχον ἡμιονείην
ὁπλίσαι ἠνώγει, πείρινθα δὲ δῆσαι ἐπ' αὐτῆς.
Αὐτὸς δ' ἐς θάλαμον κατεβήσετο κηώεντα,
κέδρινον, ὑψόροφον, ὃς γλήνεα πολλὰ κεχάνδει·
ἐς δ' ἄλοχον Ἑκάβην ἐκαλέσσατο, φώνησέν τε·
  Δαιμονίη, Διόθεν μοι Ὀλύμπιος ἄγγελος ἦλθεν,
λύσασθαι φίλον υἱὸν, ἰόντ' ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν,
δῶρα δ' Ἀχιλλῆϊ φερέμεν, τά κε θυμὸν ἰήνῃ.
Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ, τί τοι φρεσὶν εἴδεται εἶναι;

ralement, ou peu s'en faut, le message de Jupiter. Voyez plus haut les vers 146-158 et les notes sur ces treize vers. — 175. Σ' ἐκέλευσεν. Ancienne variante, σ' ἐκέλευεν.

190. Ὁπλίσαι, d'organiser : de monter. Ce mot dit plus que préparer; car nous avons vu, V, 722-723, Hébé mettre les roues au char de Junon. On démontait les chars, quand ils étaient sous la remise. Nous voyons ici que la voiture de Priam n'a rien sur son essieu, puisqu'on y adapte la caisse.

191. Κηώεντα, odorant. Telle est l'explication ordinaire. *Scholies* : διὰ τὴν κέδρον. Heyne : « Ex cedro facta erant « conclavia cum arcis et cistis, ad avertenda « das blattas et tineas. » Cependant les anciens rapportaient plutôt κηώεις à κείω ou κέω (dormir), qu'à l'idée de parfum et au verbe καίω. *Scholies* : τὸν εἰς τὸ κοιμᾶσθαι ἐπιτήδειον· ἔνιοι δὲ τὸν εὐώδη. Remarquez, en effet, que cette épithète, dans Homère, n'est jamais appliquée qu'au θάλαμος. Voy. III, 382, et *Odyssée*, XV, 99.

192. Γλήνεα, des objets brillants : des choses précieuses. Voyez, VIII, 164, la note sur κακὴ γλήνη, vers la fin. Le mot γλήνεα est un ἅπαξ εἰρημένον. — Κεχάνδει, *continebat*. Le texte de Marseille : κεκεύθει, *celabat*. Cette leçon, notée dans les *Scholies*, paraît n'être qu'une glose de l'original.

195-196. Λύσασθαι.... Voyez plus haut, 146-147 et 175-176.

197. Εἴδεται, *videtur*, est vu : paraît.

Αἰνῶς γάρ μ' αὐτόν γε μένος καὶ θυμὸς ἄνωγεν
κεῖσ' ἰέναι, ἐπὶ νῆας, ἔσω στρατὸν εὐρὺν Ἀχαιῶν.
Ὣς φάτο· κώκυσεν δὲ γυνή, καὶ ἀμείβετο μύθῳ·
Ὤ μοι, πῇ δή τοι φρένες οἴχονθ', ᾗς τὸ πάρος περ
ἔκλε' ἐπ' ἀνθρώπους ξείνους ἠδ' οἷσιν ἀνάσσεις;
Πῶς ἐθέλεις ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν ἐλθέμεν οἴος,
ἀνδρὸς ἐς ὀφθαλμοὺς ὅς τοι πολέας τε καὶ ἐσθλοὺς
υἱέας ἐξενάριξε; Σιδήρειόν νύ τοι ἦτορ.
Εἰ γάρ σ' αἱρήσει καὶ ἐσόψεται ὀφθαλμοῖσιν
ὠμηστὴς καὶ ἄπιστος ἀνὴρ ὅδε, οὔ σ' ἐλεήσει,
οὐδέ τί σ' αἰδέσεται. Νῦν δὲ κλαίωμεν, ἄνευθεν
ἥμενοι ἐν μεγάρῳ· τῷ δ' ὥς ποθι Μοῖρα κραταιὴ
γεινομένῳ ἐπένησε λίνῳ, ὅτε μιν τέκον αὐτή,
ἀργίποδας κύνας ἆσαι, ἑῶν ἀπάνευθε τοκήων,
ἀνδρὶ πάρα κρατερῷ, τοῦ ἐγὼ μέσον ἧπαρ ἔχοιμι
ἐσθέμεναι προσφῦσα· τότ' ἄντιτα ἔργα γένοιτο

201. Ὤ μοι.... Virgile, *Énéide*, V, 465 : « Infelix, quæ tanta animum dementia « cepit? »

202. Ἔκλε(ο) pour ἐκλέεο, ἐκλέου : tu étais renommé.

205-206. Σιδήρειόν νύ τοι ἦτορ. Quelques anciens complétaient la phrase en intercalant ce vers-ci : Ἀθάνατοι ποίησαν Ὀλύμπια δώματ' ἔχοντες, ou cet autre : Ἀθάνατοι ποίησαν, οἳ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.

205. Τοι, sous-entendu ἐστί : est à toi; tu as.

206. Αἱρήσει est un prôthystéron, car l'idée *deprehendet oculis* est postérieure à l'idée *videbit oculis*. C'est *reconnaître*, et non pas seulement *voir*. Bothe préférerait une tautologie emphatique, et il propose de lire ἀθρήσει. Quelques-uns entendent αἱρήσει indépendamment de ὀφθαλμοῖσι : *capiet*, aura en sa puissance Alors le prôthystéron serait bien forcé, tandis qu'il est presque tout naturel avec les termes aussi rapprochés que le sont *reconnaître* et *voir*.

207. Ἀνὴρ ὅδε. Bothe met la virgule après ἀνήρ, et écrit ὁ δέ (*ille autem*), sous prétexte qu'Achille n'est point là. Mais Achille est trop présent à l'âme d'Hécube, pour qu'on doive s'étonner que la mère d'Hector dise : *l'homme que je vois*. La leçon ὅγε, adoptée par les premiers éditeurs modernes, affaiblit l'expression.

209. Τῷ, *isti*, à cet infortuné : à Hector. — Ὣς, *sic*, de cette façon : ayant un tel destin. Le sens de ὥς est déterminé par ἆσαι κύνας (de rassasier les chiens).

210. Γεινομένῳ.... Voyez XX, 128 et les notes sur ce vers.

212. Τοῦ, *cujus*, duquel. — Ἔχοιμι, puissé-je avoir (à ma disposition).

213. Ἐσθέμεναι, à manger : pour le dévorer. — Προσφῦσα, *inhærens*, attachée (au corps d'Achille). Il semble qu'on voie une bête sauvage enfonçant son museau dans les entrailles de l'animal qu'elle dévore. *Scholies :* οὐ γὰρ λαβοῦσα τῇ χειρὶ, ἀλλ' αὐτῷ προσφῦσα τῷ ἥπατι τὸ στόμα, ὡς ἐπὶ σαρκοφάγου θηρίου. Quelques anciens traduisaient προσφῦσα par προσελθοῦσα. La traduction littérale donne un sens bien plus énergique et bien plus vrai. — Ἄντιτα, pour ἀνάτιτα, payés en retour : payés à leur valeur. Ancienne variante, ἂν τιτά en deux mots. Le sens restait le même.

παιδὸς ἐμοῦ· ἐπεὶ οὔ ἑ κακιζόμενόν γε κατέκτα,
ἀλλὰ πρὸ Τρώων καὶ Τρωϊάδων βαθυκόλπων
ἑσταότ', οὔτε φόβου μεμνημένον οὔτ' ἀλεωρῆς.
Τὴν δ' αὖτε προσέειπε γέρων Πρίαμος θεοειδής·
Μή μ' ἐθέλοντ' ἰέναι κατερύκανε, μηδέ μοι αὐτὴ
ὄρνις ἐνὶ μεγάροισι κακὸς πέλευ· οὐδέ με πείσεις.
Εἰ μὲν γάρ τίς μ' ἄλλος ἐπιχθονίων ἐκέλευεν,
ἢ οἳ μάντιές εἰσι, θυοσκόοι, ἢ ἱερῆες,
ψεῦδός κεν φαῖμεν, καὶ νοσφιζοίμεθα μᾶλλον·
νῦν δ' (αὐτὸς γὰρ ἄκουσα θεοῦ, καὶ ἐσέδρακον ἄντην)
εἶμι, καὶ οὐχ ἅλιον ἔπος ἔσσεται. Εἰ δέ μοι αἶσα
τεθνάμεναι παρὰ νηυσὶν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων,
βούλομαι· αὐτίκα γάρ με κατακτείνειεν Ἀχιλλεὺς,
ἀγκὰς ἑλόντ' ἐμὸν υἱὸν, ἐπὴν γόου ἐξ ἔρον εἵην.
Ἦ, καὶ φωριαμῶν ἐπιθήματα κάλ' ἀνέῳγεν·
Ἔνθεν δώδεκα μὲν περικαλλέας ἔξελε πέπλους,

214. Παιδὸς ἐμοῦ, *in filium meum*, envers mon fils. — Κακιζόμενον, se conduisant en lâche

216. Ἀλεωρῆς, d'un moyen de se mettre à l'abri du danger. Hector avait refusé de se mettre en sûreté derrière les remparts, malgré les instances de Priam et d'Hécube. Voyez XXII, 56-92. C'est à tort qu'on rend ἀλεωρῆς par *fuite*. L'idée de fuite est dans φόβου. Il s'agit du *perfugium*, de l'abri où l'on sera en sûreté.

219. Ἄλλος, un autre (qu'un dieu). A côté de ἐπιχθονίων, c'est comme s'il y avait τις (quelqu'un).

221. Θυοσκόοι, ceux qui brûlent la substance odorante : les sacrificateurs; les prêtres qui tirent des présages de la flamme ou de la fumée du sacrifice. Le mot semble formé de θύος et de καίω. Quelques-uns entendaient : qui observent les sacrifices (de κοέω pour νοέω, voir, examiner). Curtius admet cette explication; car il rattache θυοσκόος à la racine κοϝ ou κο, comme κοέω lui-même, et le traduit par *Opferschauer* (examinateur des victimes). C'est toujours la même idée. — Bothe fait de θυοσκόοι une épithète à μάντιες. Il s'appuie sur cette note qui est dans les *Scholies* : κοινὸν δὲ τὸ μάντις. Mais cette note est en contradiction avec ce que nous avons vu dans l'*Iliade* même, I, 62-63 : τινα μάντιν..., ἢ ἱερῆα, ἢ καὶ ὀνειροπόλον. Le μάντις est celui qui prédisait l'avenir en regardant simplement en lui-même. Calchas est un μάντις, le jour de la querelle d'Achille et d'Agamemnon; ce qui ne l'empêche pas de pouvoir être, à l'occasion, ou un θυοσκόος ou un ἱερεύς. Homère l'appelle même οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος (I, 69), quoique ce jour-là il n'y ait aucun oiseau pour fournir des présages.

222. Ψεῦδός κεν.... Voyez II, 81 et les notes sur ce vers. Ici, Aristarque le trouvait bien placé : ὁ ἀστερίσκος, ὅτι ἐνταῦθα ἁρμοζόντως λέγεται ὁ στίχος, ὑπὸ δὲ Νέστορος, ἐν τῇ Β, οὐκ ἔτι.

227. Ἐπὴν γόου ἐξ ἔρον εἵην, après que j'aurai chassé le besoin du gémissement : après que je me serai rassasié de gémir. Voyez la note I, 469.

228. Φωριαμῶν ἐπιθήματα, les couvercles des coffres. On expliquait φωριαμός, en le rapportant au verbe φορέω. *Scholies* : ἔχουσι γὰρ ἃ φοροῦμεν. Le mot ἐπίθημα, la chose qu'on met dessus, est synonyme de πῶμα.

δώδεκα δ' ἁπλοΐδας χλαίνας, τόσσους δὲ τάπητας,
τόσσα δὲ φάρεα καλά, τόσους δ' ἐπὶ τοῖσι χιτῶνας.
Χρυσοῦ δὲ στήσας ἔφερεν δέκα πάντα τάλαντα·
ἐκ δὲ δύ' αἴθωνας τρίποδας, πίσυρας δὲ λέβητας,
ἐκ δὲ δέπας περικαλλὲς, ὅ οἱ Θρῆκες πόρον ἄνδρες
ἐξεσίην ἐλθόντι, μέγα κτέρας· οὐδέ νυ τοῦπερ
φείσατ' ἐνὶ μεγάροις ὁ γέρων, πέρι δ' ἤθελε θυμῷ
λύσασθαι φίλον υἱόν. Ὁ δὲ Τρῶας μὲν ἅπαντας
αἰθούσης ἀπέεργεν, ἔπεσσ' αἰσχροῖσιν ἐνίσσων·
Ἔρρετε, λωβητῆρες, ἐλεγχέες· οὔ νυ καὶ ὑμῖν
οἴκοι ἔνεστι γόος, ὅτι μ' ἤλθετε κηδήσοντες;
Ἦ ὀνόσασθ' ὅτι μοι Κρονίδης Ζεὺς ἄλγε' ἔδωκεν,
παῖδ' ὀλέσαι τὸν ἄριστον; Ἀτὰρ γνώσεσθε καὶ ὕμμες.
Ῥηΐτεροι γὰρ μᾶλλον Ἀχαιοῖσιν δὴ ἔσεσθε,
κείνου τεθνηῶτος, ἐναιρέμεν. Αὐτὰρ ἔγωγε,
πρὶν ἀλαπαζομένην τε πόλιν κεραϊζομένην τε
ὀφθαλμοῖσιν ἰδεῖν, βαίην δόμον Ἄϊδος εἴσω.
Ἦ, καὶ σκηπανίῳ δίεπ' ἀνέρας· οἱ δ' ἴσαν ἔξω,

232. Στήσας, ayant pesé. Voyez la note XIII, 745. — Δέκα πάντα, dix en tout, c'est-à-dire jusqu'au nombre de dix. Voyez XVIII, 373 et 470, et les notes sur ces deux vers.

233. Πίσυρας, quatre. C'est la forme éolienne, pour τέσσαρας.

235. Ἐξεσίην est pris adverbialement, comme ailleurs ἀγγελίην (IV, 384 et XI, 140), dont il est synonyme : en députation. *Scholies :* εἰς πρεσβείαν.

236. Ὁ γέρων, l'auguste vieillard. — Πέρι, adverbe : *summopere*, au plus haut point.

238. Αἰθούσης, du portique. Voyez la note VI, 243.

240. Κηδήσοντες, devant affliger : pour affliger.

241. Ἦ ὀνόσασθ(ε), ou bien avez-vous trouvé à redire ? ou bien pensez-vous que ce n'est point assez? C'est à cette leçon, qui est celle d'Aristarque, que se rapporte l'explication d'Apollonius : ἐμέμψασθε, ἐφαυλίσατε. — La vulgate οὔνεσθε est l'imparfait ou peut-être le présent du verbe ὄνομαι, et non un aoriste. Quelques-uns rapportaient οὔνεσθε à ὀνίνημι, et entendaient : « Est-ce que vous vous faites un plaisir? » Hésychius : ἐφήδεσθέ μοι, καὶ ἐπὶ ταῖς συμφοραῖς εὐφραίνετε. Hésychius ne donne même qu'en second lieu l'interprétation ἐκφαυλίζετε, μικρὸν ἡγεῖσθε. Eustathe écrit ἢ ὀνεῖσθε. Mais ce doit être un lapsus ; car cette leçon fausserait le vers. C'est probablement οὐνεῖσθε qu'il voulait dire, de ὀνέω pour ὀνίνημι.

242. Τὸν ἄριστον, *illum fortissimum*, le brave des braves.

243. Ῥηΐτεροι.... μᾶλλον, comparatif emphatique, qui équivaut à un superlatif, et même à un superlatif complet : tout à fait faciles.

247. Σκηπανίῳ, avec (son) sceptre : avec son bâton. — Δίεπ(ε). *Scholies :* δίεπε δὲ ἀνέρας, ἀντὶ τοῦ, διὰ τῶν ἀνδρῶν ἤει· οἱ δὲ, διεῖργε καὶ διίστα τοὺς ἄνδρας. La première explication se rapporte au sens de διέπω, dans le passage II, 207 : δίεπε στρατὸν, il parcourait l'armée. L'autre explication se rapporte à l'équivalence de

σπερχομένοιο γέροντος. Ὁ δ' υἱάσιν οἷσιν ὁμόκλα,
νεικείων Ἕλενόν τε Πάριν τ' Ἀγάθωνά τε δῖον,
Πάμμονά τ' Ἀντίφονόν τε, βοὴν ἀγαθόν τε Πολίτην,
Δηΐφοβόν τε καὶ Ἱππόθοον, καὶ Δῖον ἀγαυόν·
ἐννέα τοῖς ὁ γεραιὸς ὁμοκλήσας ἐκέλευεν·
 Σπεύσατέ μοι, κακὰ τέκνα, κατηφόνες. Αἴθ' ἅμα πάντες
Ἕκτορος ὠφέλετ' ἀντὶ θοῆς ἐπὶ νηυσὶ πεφάσθαι.
Ὤ μοι ἐγὼ πανάποτμος, ἐπεὶ τέκον υἷας ἀρίστους
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, τῶν δ' οὔτινά φημι λελεῖφθαι·
Μήστορά τ' ἀντίθεον καὶ Τρωΐλον ἱππιοχάρμην,
Ἕκτορά θ', ὃς θεὸς ἔσκε μετ' ἀνδράσιν, οὐδὲ ἐῴκει
ἀνδρός γε θνητοῦ πάϊς ἔμμεναι, ἀλλὰ θεοῖο·
τοὺς μὲν ἀπώλεσ' Ἄρης, τὰ δ' ἐλέγχεα πάντα λέλειπται,
ψεῦσταί τ' ὀρχησταί τε, χοροιτυπίῃσιν ἄριστοι,
ἀρνῶν ἠδ' ἐρίφων ἐπιδήμιοι ἁρπακτῆρες.
Οὐκ ἂν δή μοι ἅμαξαν ἐφοπλίσσαιτε τάχιστα,
ταῦτά τε πάντ' ἐπιθεῖτε, ἵνα πρήσσωμεν ὁδοῖο;
 Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πατρὸς ὑποδδείσαντες ὁμοκλήν,

διέπω et διώκω. Priam poursuit et disperse ses fils. Quelques-uns traduisent δίεπε par διῴκει, de διοικέω : il rangeait; il forçait à se ranger; il maintenait à distance. Mais le vieillard est comme fou de douleur. Il doit tomber, comme on dit, sur ses fils, et les mettre en fuite à coups de bâton, sauf ensuite à leur commander de préparer son équipage.

252. Ἐννέα τοῖς. Si les neuf fils dont il est question ici étaient les seuls qui restassent, Priam en avait perdu quarante et un. On se rappelle que Polydore, suivant Homère, n'est plus vivant. Il n'est pas en Thrace, comme on le supposerait d'après Virgile et Euripide. Il a été tué par Achille, XX, 413-418. — Ὁ γεραιός. Voyez plus haut la note du vers 236.

253. Κατηφόνες, *pudenda agentes*, à la conduite honteuse. Apollonius : κατηφείας ἄξια πράττοντες. Quelques-uns rapportaient le mot à φόνος, et traduisaient : dignes de mort. *Scholies :* ἄξιοι καταφονευθῆναι. Mais le vers III, 51 prouve qu'il ne s'agit que de honte, et que κατηφών signifie : qui baisse les yeux. *Scholies :* ὁ κάτω ἔχων τὰ φάη δι' αἰσχύνην. Ici, le mot a une force active; car Priam est désespéré d'avoir de tels fils, et leur conduite le fait rougir. Voyez plus bas les vers 261-262. — Au lieu de κατηφόνες, Cratès écrivait κατηφέες.

254. Ἕκτορος.... ἀντὶ.... πεφάσθαι. Construisez : πεφάσθαι ἀντὶ Ἕκτορος, avoir été tués au lieu d'Hector.

256. Τῶν, d'eux : de ceux qui étaient des héros.

260. Τὰ δ' ἐλέγχεα, *istaque probra*, et ces opprobres : et ces misérables qui sont mon opprobre. — Πάντα, tous : sans qu'il manque un seul de ces misérables.

262. Ἐπιδήμιοι ἁρπακτῆρες, exerçant (leurs) rapines sur les citoyens. Ils traitaient les biens des citoyens comme ceux d'un pays conquis.

264. Ἐπιθεῖτε pour ἐπιθείητε : *imposueritis.* — Ὁδοῖο, génitif partitif. On dit aussi, en français : *faire du chemin.*

ἐκ μὲν ἄμαξαν ἄειραν ἐΰτροχον ἡμιονείην,
καλὴν, πρωτοπαγῆ· πείρινθα δὲ δῆσαν ἐπ' αὐτῆς·
κὰδ δ' ἀπὸ πασσαλόφι ζυγὸν ᾕρεον ἡμιόνειον,
πύξινον, ὀμφαλόεν, εὖ οἰήκεσσιν ἀρηρός·
ἐκ δ' ἔφερον ζυγόδεσμον ἅμα ζυγῷ ἐννεάπηχυ.
Καὶ τὸ μὲν εὖ κατέθηκαν ἐϋξέστῳ ἐπὶ ῥυμῷ,
πέζῃ ἐπὶ πρώτῃ, ἐπὶ δὲ κρίκον ἕστορι βάλλον·
τρὶς δ' ἑκάτερθεν ἔδησαν ἐπ' ὀμφαλόν· αὐτὰρ ἔπειτα
ἑξείης κατέδησαν, ὑπὸ γλωχῖνα δ' ἔκαμψαν.
Ἐκ θαλάμου δὲ φέροντες, ἐϋξέστης ἐπ' ἀπήνης
νήεον Ἑκτορέης κεφαλῆς ἀπερείσι' ἄποινα·
ζεῦξαν δ' ἡμιόνους κρατερώνυχας, ἐντεσιεργούς,

268. Κὰδ δ' ἀπὸ.... Construisez : καθῄρεον δὲ ἀπὸ πασσαλόφι (πασσάλου).

269. Πύξινον,... Zénodote avait retranché ce vers de son texte. — Ὀμφαλόεν, ayant un nombril, c'est-à-dire dont le milieu formait une élévation, une saillie, ou portait quelque chose de saillant. C'est à ce nombril qu'on attachait le timon, au moyen de la courroie qu'Homère appelle ζυγόδεσμον (lien du joug). — Il y a d'autres explications ; mais nous venons de donner celle qu'on trouvait la plus probable. *Scholies :* οἱ δὲ ἀκριβέστεροι ὀμφαλόεν φασὶ τὸ ὑπεροχάς τινας ἔχον ἐν μέσῳ, αἷς οἱ ἱμάντες περιειλοῦνται· ἢ τὸ ἔχον μέσον ὀμφαλὸν, ᾧ προσδεῖται ἱμᾶσιν ὁ ῥυμό. — Remarquez qu'Homère dit ζυγόν au neutre. — Οἰήκεσσιν. Il s'agit des anneaux par lesquels passaient les guides. Ces anneaux étaient attachés au joug, comme maintenant ils le sont au collier. On suppose que leur nom venait de ce que c'est par leur moyen que le cocher *gouvernait* sûrement l'attelage. *Scholies :* κρίκοις, δι' ὧν ἐνειρόμεναι αἱ ἡνίαι τοὺς ἵππους οἰακίζουσι. Quelques-uns pensent que le mot οἴηκες n'est pas le nom même des anneaux du joug, mais une métaphore empruntée à leur usage. Alors le vrai nom serait inconnu.

271. Τό, c'est-à-dire ζυγόν, le joug, la traverse qui réunit les deux mules.

272. Πέζῃ ἐπὶ πρώτῃ, à l'extrémité antérieure du timon. Le mot πέζα signifie proprement : plante du pied. Il est donc inutile de chercher pourquoi Homère l'emploie dans le sens de *bout*, pour une chose que l'on peut comparer à une jambe. Eustathe dit que c'est parce que l'extrémité antérieure du timon tombe *à terre*, ou *aux pieds*, quand elle n'est pas attachée au joug. Mais on nommait aussi πέζα l'autre extrémité du timon. *Scholies :* ἔχει δὲ ῥυμὸς πέζας δύο, τὴν πρὸς γῆν καὶ τὴν πρὸς ζυγόν· τὴν οὖν πρὸς τὸν ζυγὸν, πρώτην λέγει. — Ἐπὶ δὲ κρίκον ἕστορι βάλλον, c'est-à-dire ἐπέβαλλον δὲ ἕστορι κρίκον : *superposuerunt autem clavo temonis annulum.* Le mot ἕστορ désigne une cheville dressée sur le timon à son extrémité antérieure, et qui s'emmanchait dans un anneau fixé au *nombril* du joug ; et κρίκον désigne l'anneau qui s'adaptait à la cheville du timon. — Ancienne variante, ἕκτορι, syncope de ἐχέτορι, qui peut signifier *crochet*.

273. Ἔδησαν ἐπ' ὀμφαλόν, lièrent au-dessus de la partie saillante du joug.

274. « Κατέδησαν, nouèrent en dessous. — Ὑπέκαμψαν γλωχῖνα, *subtus inflexerunt*, replièrent en dessous le bout de la courroie (pour la cacher dans le nœud). » [Dübner.] *Scholies :* ἀπετερμάτισαν, ἵνα μὴ κρέμηται ὁ ἱμάς. Eustathe lisait ἔγναμψαν, au lieu de ἔκαμψαν. Le sens est le même ; mais la première syllabe est plus décidément brève dans la vulgate.

276. Νήεον, *accumulabant*, ils entassaient.

277. Ἐντεσιεργούς, travaillant dans un équipage : attelés sous le joug à une voi-

τούς ῥά ποτε Πριάμῳ Μυσοὶ δόσαν, ἀγλαὰ δῶρα.
Ἵππους δὲ Πριάμῳ ὕπαγον ζυγὸν, οὓς ὁ γεραιὸς
αὐτὸς ἔχων ἀτίταλλεν ἐϋξέστῃ ἐπὶ φάτνῃ.
Τὼ μὲν ζευγνύσθην ἐν δώμασιν ὑψηλοῖσιν
κῆρυξ καὶ Πρίαμος, πυκινὰ φρεσὶ μήδε' ἔχοντες·
ἀγχίμολον δέ σφ' ἦλθ' Ἑκάβη τετιηότι θυμῷ,
οἶνον ἔχουσ' ἐν χειρὶ μελίφρονα δεξιτερῆφιν,
χρυσέῳ ἐν δέπαϊ, ὄφρα λείψαντε κιοίτην·
στῆ δ' ἵππων προπάροιθεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·
Τῆ, σπεῖσον Διὶ πατρὶ, καὶ εὔχεο οἴκαδ' ἱκέσθαι
ἂψ ἐκ δυσμενέων ἀνδρῶν· ἐπεὶ ἄρ σέγε θυμὸς
ὀτρύνει ἐπὶ νῆας, ἐμεῖο μὲν οὐκ ἐθελούσης.
Ἀλλ' εὔχευ σύγ' ἔπειτα κελαινεφέϊ Κρονίωνι,
Ἰδαίῳ, ὅστε Τροίην κατὰ πᾶσαν ὁρᾶται·
αἴτει δ' οἰωνὸν, ταχὺν ἄγγελον, ὅστε οἱ αὐτῷ
φίλτατος οἰωνῶν, καί εὑ κράτος ἐστὶ μέγιστον,
δεξιόν· ὄφρα μιν αὐτὸς ἐν ὀφθαλμοῖσι νοήσας,

ture. Didyme : τοὺς ὑποζυγίους καὶ μὴ ψιλῶς νωτοφόρους,... τοὺς ἅρματα ἕλκοντας. Bothe : « Ἔντεα dicit *instrumentum* « *curule*, ut Pindarus, *Ol.* XIII, 27 : ἵπ« πείοις ἐν ἔντεσσιν, *den Rosswerkzeu*« *gen.* »

278. Τούς. Au vers 325, il y a le féminin : τάς. Bothe propose de lire, ici comme là, τάς.

279. Ὕπαγον ζυγόν équivaut à ἦγον ὑπὸ ζυγόν : ils amenaient sous le joug ; ils amenèrent sous le joug. — Ὁ γεραιός. Voyez plus haut la note du vers 236. L'article marque l'excellence.

281. « Ζευγνύσθην, attelèrent pour eux-mêmes, ou attelèrent à *leur* char ; tandis que les fils ἔζευξαν, vers 277, parce qu'ils le faisaient pour leur père. » [Dübner.]

282. Κῆρυξ.... Aristarque note que si Homère n'avait pas mis ce vers, qui constate le sens précis de τὼ μὲν ζευγνύσθην, Ératosthène et Cratès n'auraient pas manqué, selon leur manie, d'expliquer le duel comme un pluriel, et de faire atteler les chevaux par les fils de Priam : ἡ διπλῆ, ὅτι εἰ μὴ προσέθηκε τὸν στίχον, οἱ θέλοντες συγχεῖσθαι τὰ δυϊκὰ παρ' Ὁμήρῳ, Ἐρατοσθένης καὶ Κράτης, ἔλεγον ἂν ἐπὶ τῶν ἐννέα Πριαμιδῶν τετάχθαι, τὼ μὲν ζευγνύσθην.

285. Λείψαντε, de λείβω : ayant fait des libations. Le duel indique que le héraut participe à la cérémonie, quoique Priam verse seul du vin à terre. *Scholies :* συλληπτικῶς· μόνος γὰρ σπένδει ὁ Πρίαμος.

287. Τῆ, *accipe*, prends (cette coupe). Voyez la note XIV, 219. — Σπεῖσον, impératif aoriste de σπένδω (faire des libations).

291. Ἰδαίῳ, Idéen : qu'on adore sur l'Ida. Voyez la note III, 276. — Καθορᾶται, voit en bas : voit à ses pieds. Du haut du Gargare on voit la Troade tout entière, et bien plus que toute la Troade. Il faut ajouter à l'expression une idée religieuse Jupiter porte sur la Troade un regard protecteur.

293. Εὑ, de lui. Il est pour οὗ, pronom personnel, et non pour οὗ conjonctif. La traduction *cujus* ne serait exacte que si l'on rétablissait la leçon de Zénodote, οὗ. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι Ζηνόδοτος γράφει καὶ οὗ· ἔστι δὲ ἀντὶ τοῦ ἑαυτοῦ.

τῷ πίσυνος ἐπὶ νῆας ἴῃς Δαναῶν ταχυπώλων.
Εἰ δέ τοι οὐ δώσει ἑὸν ἄγγελον εὐρύοπα Ζεύς,
οὐκ ἂν ἔγωγέ σ' ἔπειτα ἐποτρύνουσα κελοίμην
νῆας ἐπ' Ἀργείων ἰέναι, μάλα περ μεμαῶτα.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη Πρίαμος θεοειδής·
Ὦ γύναι, οὐ μέν τοι τόδ' ἐφιεμένῃ ἀπιθήσω·
ἐσθλὸν γὰρ Διὶ χεῖρας ἀνασχέμεν, αἴ κ' ἐλεήσῃ.
Ἦ ῥα, καὶ ἀμφίπολον ταμίην ὤτρυν' ὁ γεραιὸς,
χερσὶν ὕδωρ ἐπιχεῦαι ἀκήρατον· ἡ δὲ παρέστη
χέρνιβον ἀμφίπολος πρόχοόν θ' ἅμα χερσὶν ἔχουσα.
Νιψάμενος δὲ κύπελλον ἐδέξατο ἧς ἀλόχοιο·
εὔχετ' ἔπειτα στὰς μέσῳ ἕρκεϊ, λεῖβε δὲ οἶνον
οὐρανὸν εἰσανιδών· καὶ φωνήσας ἔπος ηὔδα·
Ζεῦ πάτερ, Ἴδηθεν μεδέων, κύδιστε, μέγιστε,
δός μ' ἐς Ἀχιλλῆος φίλον ἐλθεῖν ἠδ' ἐλεεινόν·
πέμψον δ' οἰωνὸν, ταχὺν ἄγγελον, ὅστε σοὶ αὐτῷ

297. Οὐκ ἂν ἔγωγέ σ' ἔπειτα.... κελοίμην, alors je ne t'engagerai point : alors je te détournerai. *Scholies :* ἐξ ἀντικειμένου φησὶν ὅτι κωλύσω σε.

300. Ἐφιεμένῃ, *præcipienti*, ou *suadenti :* recommandant; conseillant.

301. Αἴ κ' ἐλεήσῃ, *si forte misereatur*, pour voir s'il aura pitié : pour implorer sa pitié.

304. Χέρνιβον. Cette forme ne se trouve point ailleurs dans Homère. Bentley et Payne Knight écrivent : χέρνιβά τ' ἀμφίπολος. Mais cette correction ne se fonde que sur un raisonnement. Tous les manuscrits ont χέρνιβον. Les *Scholies* et Eustathe, de même. Dans le grec ordinaire, χέρνιβον signifie un bassin d'eau lustrale; mais ici il ne peut avoir que le sens de χέρνιψ (l'eau qui sert à laver les mains); car il est question du vase un peu plus loin. *Scholies :* χέρνιβον· οὐχ, ὥς τινες, τὸ ἀγγεῖον· ἐπιφέρει γὰρ, πρόχοόν θ' ἅμα· ἀεὶ δὲ παρὰ τῷ ποιητῇ τὸ ὕδωρ δηλοῖ.—Πρόχοόν θ' ἅμα. Le texte de Marseille donnait, ταμίη μετά. De cette façon, la difficulté relative à χέρνιβον n'existait plus, puisque le mot désignait alors un vase.

306. Μέσῳ ἕρκεϊ, au milieu de la cour. C'est là qu'était l'autel de Jupiter protecteur de la maison. Le mot ἕρκος désigne la cour antérieure. D'après la tradition des poëtes grecs, c'est à l'autel de Jupiter Herceius que Priam fut égorgé, et non point, comme chez Virgile, à l'autel des Pénates, au milieu des bâtiments du palais, dans la cour intérieure. *Scholies :* ἐν μέσῳ τῆς αὐλῆς, ὅπου καὶ βωμὸς τοῦ Ἑρκείου Διὸς ἦν, πρὸς ὃν μετὰ τὴν ἅλωσιν καταφυγὼν ἀπέσφακται. Remarquons en passant, que cet autel des Pénates, dont parle Virgile, est un anachronisme. Homère ne connaît rien de pareil.

308. Ζεῦ πάτερ,... Voyez III, 276 et la note sur ce vers.

309. Ἐς Ἀχιλλῆος, à (la tente) d'Achille. — Φίλον, (comme) ami : comme quelqu'un qu'on traite avec amitié, avec bienveillance. Grâce à cette bienveillance, il ne lui arrivera rien de fâcheux ; et la pitié le fera réussir dans son entreprise. *Scholies :* τὸ μὲν φίλον πρὸς τὸ μή τι παθεῖν· τὸ δ' ἐλεεινὸν πρὸς τὸ τυχεῖν ὧν ἐφίεται.

310-313. Πέμψον δ' οἰωνὸν,... Voyez plus haut, 292-295, et la note sur le second de ces quatre vers.

310. Ταχύν. Ancienne variante, ἑόν (τεόν?).

φίλτατος οἰωνῶν, καί εὑ κράτος ἐστὶ μέγιστον,
δεξιόν· ὄφρα μιν αὐτὸς ἐν ὀφθαλμοῖσι νοήσας,
τῷ πίσυνος ἐπὶ νῆας ἴω Δαναῶν ταχυπώλων.
Ὣς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε μητίετα Ζεύς.
Αὐτίκα δ' αἰετὸν ἧκε, τελειότατον πετεηνῶν,
μόρφνον, θηρητῆρ', ὃν καὶ περκνὸν καλέουσιν.
Ὅσση δ' ὑψορόφοιο θύρη θαλάμοιο τέτυκται
ἀνέρος ἀφνειοῖο, ἐῢ κληῗσ' ἀραρυῖα·
τόσσ' ἄρα τοῦ ἑκάτερθεν ἔσαν πτερά· εἴσατο δέ σφιν
δεξιὸς ἀΐξας ὑπὲρ ἄστεος· οἱ δὲ ἰδόντες
γήθησαν, καὶ πᾶσιν ἐνὶ φρεσὶ θυμὸς ἰάνθη.
Σπερχόμενος δ' ὁ γεραιὸς ἑοῦ ἐπεβήσετο δίφρου·
ἐκ δ' ἔλασε προθύροιο καὶ αἰθούσης ἐριδούπου.
Πρόσθε μὲν ἡμίονοι ἕλκον τετράκυκλον ἀπήνην,
τὰς Ἰδαῖος ἔλαυνε δαΐφρων· αὐτὰρ ὄπισθεν
ἵπποι, τοὺς ὁ γέρων ἐφέπων μάστιγι κέλευεν
καρπαλίμως κατὰ ἄστυ· φίλοι δ' ἅμα πάντες ἕποντο,

311. Μέγιστον. Ancienne variante, μάλιστα.

315. Αὐτίκα.... Voyez VIII, 247 et la note sur ce vers.

316. Μόρφνον. On ignore la vraie signification de ce mot. *Scholies :* ἤτοι περὶ τὸν φόνον μεμορηκότα, τὸν φόνιον, ἢ μέλανα, ἢ ἅσπαγα· οἱ δὲ, ἀετοῦ εἶδος. La première explication, *meurtrier*, rapporte le mot à μόρος et φόνος. La seconde, *noir*, à ὄρφνη, ténèbres. La troisième, *ravisseur*, au verbe μάρπτω, saisir. Enfin, on appelait μόρφνος, au temps d'Aristote, l'aigle des bas-fonds et des marécages. Apollonius fait venir μόρφνος de μορφή, et l'entend : *bien formé*, qui a une belle forme. Les modernes traduisent, généralement · *sombre*, ou *noir*. Cependant Voss donne le sens d'aigle des bas-fonds et des marécages : *wohnend im Thal und Gesümpf*; et l'édition Didot transcrit : *morphnon*, un morphnus; ce qui revient au sens adopté par Voss. Mais l'aigle envoyé par Jupiter doit être, ce semble, un aigle de montagne. — Curtius ne s'est pas occupé du mot μόρφνος. — Πέρκνον (noir, noirâtre) est pris comme substantif. Il ne s'agit point du percnoptère, qui est un vautour aux ailes noires, et non un aigle véritable. Le percnus est évidemment pour Homère l'aigle noir proprement dit.

318. Εὐ κληῗσ' ἀραρυῖα, *vulgo* ἐϋκλήϊς, ἀραρυῖα. Les deux leçons étaient admises indistinctement. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι δύναται καὶ κατὰ σύνθεσιν, ἐϋκλήϊς, εὐεπίκλειστος, χωρὶς δὲ τὸ ἀραρυῖα· δύναται δὲ καὶ κατὰ συναλοιφὴν, εὖ ταῖς κλεισὶν ἀραρυῖα. Didyme : εὖ ταῖς κλεισὶν ἡρμοσμένη, ἀσφαλής· δύναται καὶ ὑφ' ἕν, ἵν' ᾖ εὔκλειστος. Tryphon croyait ἐῢ κληῗσ(ι) préférable. Avec la vulgate, ἀραρυῖα équivaut à εὖ ἀραρυῖα.

319. Εἴσατο, de εἴδομαι : il apparut.

320. Δεξιός, à droite : du côté de l'orient; apportant un augure favorable. — Ὑπέρ. Ancienne variante, διά.

322. Ὁ γεραιὸς ἑοῦ. Ancienne variante, ὁ γέρων ξεστοῦ.

323. Ἐκ δ' ἔλασε προθύροιο, sous-entendu ἵππους : et il lança l'attelage hors du vestibule.

325. Ἰδαῖος. C'est le héraut de Priam.

πόλλ' ὀλοφυρόμενοι, ὡσεὶ θάνατόνδε κιόντα.
Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν πόλιος κατέβαν, πεδίον δ' ἀφίκοντο,
οἱ μὲν ἄρ' ἄψορροι προτὶ Ἴλιον ἀπονέοντο,
παῖδες καὶ γαμβροί· τὼ δ' οὐ λάθον εὐρύοπα Ζῆν',
ἐς πεδίον προφανέντε· ἰδὼν δ' ἐλέησε γέροντα.
Αἶψα δ' ἄρ' Ἑρμείαν, υἱὸν φίλον, ἀντίον ηὔδα·
Ἑρμεία· σοὶ γάρ τε μάλιστά γε φίλτατόν ἐστιν
ἀνδρὶ ἑταιρίσσαι, καί τ' ἔκλυες ᾧ κ' ἐθέλῃσθα·
βάσκ' ἴθι, καὶ Πρίαμον κοίλας ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν
ὣς ἄγαγ', ὡς μήτ' ἄρ τις ἴδῃ μήτ' ἄρ τε νοήσῃ
τῶν ἄλλων Δαναῶν, πρὶν Πηλείωνάδ' ἱκέσθαι.
Ὣς ἔφατ'· οὐδ' ἀπίθησε διάκτορος Ἀργειφόντης.
Αὐτίκ' ἔπειθ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,
ἀμβρόσια, χρύσεια, τά μιν φέρον ἠμὲν ἐφ' ὑγρὴν,
ἠδ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν, ἅμα πνοιῇς ἀνέμοιο·
εἵλετο δὲ ῥάβδον, τῇτ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει,
ὧν ἐθέλει, τοὺς δ' αὖτε καὶ ὑπνώοντας ἐγείρει·
τὴν μετὰ χερσὶν ἔχων πέτετο κρατὺς Ἀργειφόντης.
Αἶψα δ' ἄρα Τροίην τε καὶ Ἑλλήσποντον ἵκανεν·
βῆ δ' ἰέναι, κούρῳ αἰσυμνητῆρι ἐοικὼς,

331. Ζῆν', et non pas Ζῆν sans apostrophe. Voyez la note VIII, 206.

332. Προφανέντε, ayant apparu. Le texte de Chios donnait, καταβάντε (étant descendus).

335. Ἑταιρίσσαι, *te comitem adjungere*, de te faire le protecteur. Didyme : φίλον γενέσθαι καὶ ἑταῖρον. Mercure joue, dans l'*Odyssée*, le rôle de protecteur d'Ulysse. Il le préserve, X, 277, des maléfices de Circé. — Quelques-uns entendaient ἑταιρίσσαι dans un sens actif : φίλον ποιῆσαι τὸν Ἀχιλλέα. Cette explication est moins naturelle ici. D'ailleurs, la première explication contient virtuellement cette idée.

338. Πηλείωνάδ(ε) chez le fils de Pélée.

339-344. Ὣς ἔφατ· οὐδ' ἀπίθησε.... Ces six vers se retrouvent dans l'*Odyssée*, V, 43-48. — Virgile, *Énéide*, IV, 238 : « Dixerat. Ille Patris magni parere parabat « Imperio; et primum pedibus talaria nec« tit Aurea, quæ sublimem alis, sive « æquora supra, Seu terram, rapido pari« ter cum flamine portant. » Virgile a aussi imité ou plutôt développé les deux vers qui suivent, mais en y ajoutant des choses qui se rapportent à Mercure psychopompe, celui qui mène les âmes aux enfers.

343. Ῥάβδον, la baguette : le caducée.

344. Ἐθέλει. Ancienne variante, ἐθέλῃ.

346. Ἄρα Τροίην. Ancienne variante, ἄρ' ἐς Τροίην.

347. Κούρῳ αἰσυμνητῆρι, à un jeune prince. La vulgate, αἰσυητῆρι, n'a pas un sens clair. Didyme : Ἀρίσταρχος, αἰσυμνητῆρι, βασιλικῷ. *Scholies :* Ἀρίσταρχος δὲ, αἰσυμνηστῆρι, ὅ ἐστι βασιλεῖ, οἱονεὶ αἰσιονομητῆρι· οἱ γὰρ βασιλεῖς τὰ αἴσια νέμουσι. — Les anciens attribuaient au mot αἰσυητήρ plusieurs significations : 1° vigoureux, παρὰ τὸ σεύεσθαι εὖ; 2° heureux ou juste, παρὰ τὴν αἶσαν; 3° grand et majestueux, parce que

πρῶτον ὑπηνήτῃ, τοῦπερ χαριεστάτη ἥβη.
Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν μέγα σῆμα παρὲξ Ἴλοιο ἔλασσαν,
στῆσαν ἄρ' ἡμιόνους τε καὶ ἵππους, ὄφρα πίοιεν
ἐν ποταμῷ· δὴ γὰρ καὶ ἐπὶ κνέφας ἤλυθε γαῖαν.
Τὸν δ' ἐξ ἀγχιμόλοιο ἰδὼν ἐφράσσατο κῆρυξ
Ἑρμείαν, ποτὶ δὲ Πρίαμον φάτο, φώνησέν τε·
Φράζεο, Δαρδανίδη· φραδέος νόου ἔργα τέτυκται.
Ἄνδρ' ὁρόω· τάχα δ' ἄμμε διαρραίσεσθαι ὀΐω.
Ἀλλ' ἄγε δή, φεύγωμεν ἐφ' ἵππων· ἤ μιν ἔπειτα
γούνων ἁψάμενοι λιτανεύσομεν, αἴ κ' ἐλεήσῃ.
Ὣς φάτο· σὺν δὲ γέροντι νόος χύτο· δείδιε δ' αἰνῶς,
ὀρθαὶ δὲ τρίχες ἔσταν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσιν·
στῆ δὲ ταφών· αὐτὸς δ' Ἐριούνιος ἐγγύθεν ἐλθών,
χεῖρα γέροντος ἑλών, ἐξείρετο καὶ προσέειπεν·
Πῇ, πάτερ, ὧδ' ἵππους τε καὶ ἡμιόνους ἰθύνεις,
νύκτα δι' ἀμβροσίην, ὅτε θ' εὕδουσι βροτοὶ ἄλλοι;
Οὐδὲ σύγ' ἔδδεισας μένεα πνείοντας Ἀχαιούς,

le jeune homme devait imposer à Priam, etc. La leçon d'Aristarque lève toute difficulté, puisque le mot αἰσυμνητήρ ne peut se rapporter qu'à αἰσυμνάω (gouverner, régner).

349. Σῆμα.... Ἴλοιο. Le tombeau d'Ilus était situé à peu de distance du gué où l'on passait le Scamandre. Priam, en arrivant au fleuve, avait laissé le tombeau d'Ilus à sa gauche. Voyez la note X, 415

351. Ἐπί.... ἤλυθε γαῖαν, était venue sur la terre : s'était répandue sur la terre.

354. Φραδέος. Dübner : « L'adjectif φραδής, *prudent*, ne se trouve qu'ici; le négatif ἀφραδής est plus usité. *Adest opus mentis cautæ*, pour *jam opus est mente cauta.* »

355. Διαρραίσεσθαι, le moyen dans un sens passif : devoir être détruits. Quelques-uns sous-entendent αὐτόν comme sujet du verbe, et laissent au verbe le sens actif. Édition Didot : *eum nos perditurum.*

356. Ἐφ' ἵππων, sur (le char traîné par) les chevaux. Idéus propose ainsi d'abandonner les mules, et par conséquent la voiture où sont les trésors.

357. Λιτανεύσομεν est au subjonctif, pour λιτανεύσωμεν : prions. C'est l'explication ordinaire. Les traducteurs latins : *oremus.* Il semble pourtant qu'avec l'adverbe ἔπειτα, λιτανεύσομεν s'entend mieux par *orabimus :* nous prierons; nous serons réduits à prier. Cette nécessité résultera inévitablement du fait de n'avoir point pris la fuite. Mais on peut répondre que ἔπειτα, chez Homère, ne marque pas toujours la conséquence. Il est rendu par *jam*, dans l'édition Didot, c'est-à-dire réduit à rien. Mais, dès qu'on peut lui maintenir son sens habituel, c'est un devoir, selon moi, de le faire. C'est ce qu'on fait, en traduisant : *orabimus.*

358. Σὺν.... χύτο, *confusus est*, fut tout bouleversé.

359. Τρίχες, les poils : le poil. Il s'agit du corps entier.

360. Ἐριούνιος, le Secourable, c'est-à-dire Mercure. On a vu ailleurs, XX, 34 et 72, ἐριούνης et ἐριούνιος joints comme épithètes au nom de Mercure; et Jupiter a fait allusion tout à l'heure à la fonction de Mercure comme ἐριούνιος.

οἵ τοι δυσμενέες καὶ ἀνάρσιοι ἐγγὺς ἔασιν;
Τῶν εἴ τίς σε ἴδοιτο, θοὴν διὰ νύκτα μέλαιναν
τοσσάδ' ὀνείατ' ἄγοντα, τίς ἂν δή τοι νόος εἴη;
Οὔτ' αὐτὸς νέος ἐσσὶ, γέρων δέ τοι οὗτος ὀπηδεῖ,
ἄνδρ' ἀπαμύνασθαι, ὅτε τις πρότερος χαλεπήνῃ.
Ἀλλ' ἐγὼ οὐδέν σε ῥέξω κακὰ, καὶ δέ κεν ἄλλον
σεῦ ἀπαλεξήσαιμι· φίλῳ δέ σε πατρὶ ἐΐσκω.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα γέρων Πρίαμος θεοειδής·
Οὕτω πη τάδε γ' ἐστὶ, φίλον τέκος, ὡς ἀγορεύεις.
Ἀλλ' ἔτι τις καὶ ἐμεῖο θεῶν ὑπερέσχεθε χεῖρα,
ὅς μοι τοιόνδ' ἧκεν ὁδοιπόρον ἀντιβολῆσαι,
αἴσιον, οἷος δὴ σὺ δέμας καὶ εἶδος ἀγητὸς,
πέπνυσαί τε νόῳ, μακάρων δ' ἔξ ἐσσι τοκήων.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε διάκτορος Ἀργειφόντης·
Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, γέρον, κατὰ μοῖραν ἔειπες.
Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,
ἠέ πη ἐκπέμπεις κειμήλια πολλὰ καὶ ἐσθλὰ
ἄνδρας ἐς ἀλλοδαποὺς, ἵνα περ τάδε τοι σόα μίμνῃ,
ἦ ἤδη πάντες καταλείπετε Ἴλιον ἱρὴν,
δειδιότες· τοῖος γὰρ ἀνὴρ ὤριστος ὄλωλεν,
σὸς παῖς· οὐ μὲν γάρ τι μάχης ἐπεδεύετ' Ἀχαιῶν.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα γέρων Πρίαμος θεοειδής·

365. Ἀνάρσιοι (ennemis sans accord ni trêve) enchérit sur δυσμενέες (animés de sentiments hostiles).

367. Ὀνείατ(α), de bonnes choses : des biens ; des richesses. *Scholies :* χρήματα, παρὰ τὴν ὄνησιν.

370. Οὐδέν est pris adverbialement : *nullo modo*, en aucune façon. — Δέ, dans le sens de δή : vraiment ; même ; bien plus. — Ἄλλον, un autre : tout autre ; un assaillant quelconque.

370-371. Κεν.... σεῦ ἀπαλεξήσαιμι, *a te propulsaverim*, je suis prêt à repousser loin de toi.

373. Πη. Ancienne variante, δή.

374. Ἐμεῖο.... ὑπερέσχεθε, étendait sur moi : étend sur moi.

375. Ἧκεν, *misit*, a envoyé.

377. Πέπνυσαι, tu es sensé. On a vu l'infinitif πεπνῦσθαι, XXIII, 440 ; il est aussi dans l'*Odyssée*, X, 495, et le participe πεπνυμένος est assez fréquent chez Homère. — Μακάρων, fortunés. Bothe : « Beatos dicit parentes, quorum talis sit « filius. »

379-380. Ναὶ δή.... Ces deux vers sont comme des formules dont Homère se sert assez fréquemment.

382. Ἵνα, adverbe : *ubi*, c'est-à-dire *apud quos*, chez qui.

384. Ὤριστος (ὁ ἄριστος), le vaillant des vaillants.

385. Μάχης, pour ce qui concerne le combat. — Ἐπεδεύετ(ο), *inferior erat*. Avec la négation οὐ, il faut traduire : *præstabat*, il l'emportait.

Τίς δὲ σύ ἐσσι, φέριστε, τέων δ' ἔξ ἐσσι τοκήων;
Ὥς μοι καλὰ τὸν οἶτον ἀπότμου παιδὸς ἔνισπες.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε διάκτορος Ἀργειφόντης·
Πειρᾷ ἐμεῖο, γεραιὲ, καὶ εἴρεαι Ἕκτορα δῖον.
Τὸν μὲν ἐγὼ μάλα πολλὰ μάχῃ ἔνι κυδιανείρῃ
ὀφθαλμοῖσιν ὄπωπα, καὶ εὖτ' ἐπὶ νηυσὶν ἐλάσσας
Ἀργείους κτείνεσκε, δαΐζων ὀξέϊ χαλκῷ·
ἡμεῖς δ' ἑσταότες θαυμάζομεν· οὐ γὰρ Ἀχιλλεὺς
εἴα μάρνασθαι, κεχολωμένος Ἀτρείωνι.
Τοῦ γὰρ ἐγὼ θεράπων, μία δ' ἤγαγε νηῦς εὐεργής·
Μυρμιδόνων δ' ἔξ εἰμι, πατὴρ δέ μοί ἐστι Πολύκτωρ.
Ἀφνειὸς μὲν ὅγ' ἐστὶ, γέρων δὲ δὴ, ὡς σύπερ ὧδε,
ἓξ δέ οἱ υἷες ἔασιν, ἐγὼ δέ οἱ ἕβδομός εἰμι·
τῶν μέτα παλλόμενος, κλήρῳ λάχον ἐνθάδ' ἕπεσθαι.
Νῦν δ' ἦλθον πεδίονδ' ἀπὸ νηῶν· ἠῶθεν γὰρ
θήσονται περὶ ἄστυ μάχην ἑλίκωπες Ἀχαιοί.
Ἀσχαλόωσι γὰρ οἵδε καθήμενοι· οὐδὲ δύνανται
ἴσχειν ἐσσυμένους πολέμου βασιλῆες Ἀχαιῶν.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα γέρων Πρίαμος θεοειδής·

387. Τέων pour τίνων : *quorumnam?*

388. Ὥς μοι, *vulgo* ὅς μοι, qui est une correction byzantine. Mais le sens est le même; car Priam ne fait la question que *parce que* l'étranger l'a touché au cœur. — Καλά est pris adverbialement, pour καλῶς, pour εὖ : bien; si bien, en si bons termes.

390. Πειρᾷ ἐμεῖο,... καὶ εἴρεαι Ἕκτορα, tu m'éprouves, et tu m'interroges sur Hector; c'est-à-dire : ta question a pour but de me faire expliquer comment j'ai pu te parler d'Hector.

394. Ἡμεῖς, nous : nous autres Myrmidons. Mercure va en effet se donner pour un des compagnons d'Achille. — Θαυμάζομεν pour ἐθαυμάζομεν : nous contemplions avec admiration; nous nous émerveillions de sa vaillance. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι ἀντὶ τοῦ, μετ' ἐκπλήξεως ἐθεώμεθα.

396. Μία, *una et eadem*, ou simplement *eadem*. Voyez plus haut la note du vers 66.

397. Πολύκτωρ est évidemment un nom de fantaisie. Mais le vieux Priam ne connaît point la cour de Pélée; et ce nom imaginaire ne tire nullement à conséquence.

398. Ὅγ(ε), *vulgo* ὅδ(ε). Le mot ὅδε désigne plutôt une personne présente; et il n'y a pas ici, comme au vers 207, une raison morale de préférer ὅδε.

399. Ἓξ δέ οἱ. Ancienne variante, ἓξ δὲ τῷ.

400. Τῶν μέτα, avec eux : avec mes six frères. — Ἕπεσθαι, de suivre : de venir à la suite d'Achille.

401. Νῦν δ' ἦλθον.... Ce vers se termine par trois spondées.

403. Καθήμενοι, *sedentes*, c'est-à-dire *desidentes* : à rester inactifs.

404. Ἐσσυμένους πολέμου, *cupidos belli*, les soldats) brûlant de combattre. On peut aussi expliquer : ἴσχειν πολέμου, *prohibere a bello*.

405-504. Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα I

Εἰ μὲν δὴ θεράπων Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος
εἶς, ἄγε δή μοι πᾶσαν ἀληθείην κατάλεξον,
ἢ ἔτι πὰρ νήεσσιν ἐμὸς πάϊς, ἦέ μιν ἤδη
ᾗσι κυσὶν, μελεϊστὶ ταμὼν, προὔθηκεν Ἀχιλλεύς.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε διάκτορος Ἀργειφόντης·
Ὦ γέρον, οὔπω τόνγε κύνες φάγον, οὐδ' οἰωνοί·
ἀλλ' ἔτι κεῖνος κεῖται Ἀχιλλῆος παρὰ νηῒ
αὔτως, ἐν κλισίῃσι· δυωδεκάτη δέ οἱ ἠὼς
κειμένῳ, οὐδέ τί οἱ χρὼς σήπεται, οὐδέ μιν εὐλαὶ
ἔσθουσ', αἵ ῥά τε φῶτας Ἀρηϊφάτους κατέδουσιν.
Ἦ μέν μιν περὶ σῆμα ἑοῦ ἑτάροιο φίλοιο
ἕλκει ἀκηδέστως, ἠὼς ὅτε δῖα φανήῃ·
οὐδέ μιν αἰσχύνει· θηοῖό κεν αὐτὸς ἐπελθὼν,
οἷον ἐερσήεις κεῖται, περὶ δ' αἷμα νένιπται,
οὐδέ ποθι μιαρός· σὺν δ' ἕλκεα πάντα μέμυκεν,
ὅσσ' ἐτύπη· πολέες γὰρ ἐν αὐτῷ χαλκὸν ἔλασσαν.
Ὥς τοι κήδονται μάκαρες θεοὶ υἷος ἑῆος,
καὶ νέκυός περ ἐόντος· ἐπεί σφι φίλος πέρι κῆρι.
Ὣς φάτο· γήθησεν δ' ὁ γέρων, καὶ ἀμείβετο μύθῳ·
Ὦ τέκος, ἦ ῥ' ἀγαθὸν καὶ ἐναίσιμα δῶρα διδοῦναι

manque ici deux feuillets dans le manuscrit de Venise. Mais les cent vers pour lesquels nous sommes privés de nos secours habituels n'offrent pas de très-grandes difficultés.

407. Εἶς, tu es.

413. Αὔτως, *sic*, de la même façon: comme auparavant. L'explication ματαίως, ἀνεπιμελήτως, indiquée dans les *Scholies*, n'est point exacte ici; car il ne s'agit pas de savoir si l'on prend soin du cadavre, mais si le cadavre subsiste encore. Ce que va dire Mercure serait d'ailleurs en contradiction avec l'idée de négligence, puisqu'il y a eu même un miracle de préservation.

417. Ἀκηδέστως, sans égard : sans pitié; de la façon la plus cruelle.

418. Αἰσχύνει, *deturpat*, il défigure. — Θηοῖο, *vulgo* θειοῖο. Le premier appartient à θηέομαι, et l'autre est pour θεῷο, de θεάομαι, à supposer que ce ne soit pas une simple faute d'iotacisme. C'est toujours le même verbe, sous deux formes différentes.

419. Ἐερσήεις, frais comme rosée: aussi frais qu'une fleur couverte de la rosée du matin.

420. Μιαρός (souillé), au sens physique. — Σὺν.... μέμυκεν, se sont fermées; ou plutôt : sont fermées; car c'est un miracle qui a opéré cet effet sur le cadavre.

423. Πέρι, *valde*, ou même *præ*, *præ ceteris* : entre tous. La leçon περὶ κῆρι, préférée ici par G. Dindorf, ôte quelque chose à l'énergie de l'expression.

425. Διδοῦναι pour διδόναι. Eustathe: τινὰ τῶν ἀντιγράφων ἐτόλμησαν γράψαι διδοῦναι, πρὸς ὁμοιότητα ἴσως τοῦ τιθέναι τιθεῖναι διὰ δίφθογγον, ἢ τιθῆναι διὰ τοῦ η, ἐξ οὗ τὸ τιθήμεναι, παθὸν οὕτω πρὸς εὐχρηστίαν μέτρου. Cette note semble prouver que διδόναι était autrefois la vulgate. On devrait peut-être le rétablir dans le texte. La

ἀθανάτοις, ἐπεὶ οὔποτ' ἐμὸς παῖς, εἴποτ' ἔην γε,
λήθετ' ἐνὶ μεγάροισι θεῶν, οἳ Ὄλυμπον ἔχουσιν·
τῷ οἱ ἀπεμνήσαντο, καὶ ἐν θανάτοιό περ αἴσῃ.
Ἀλλ' ἄγε δὴ τόδε δέξαι ἐμεῦ πάρα καλὸν ἄλεισον·
αὐτόν τε ῥῦσαι, πέμψον δέ με σύν γε θεοῖσιν,
ὄφρα κεν ἐς κλισίην Πηληϊάδεω ἀφίκωμαι.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε διάκτορος Ἀργειφόντης·
Πειρᾷ ἐμεῖο, γεραιέ, νεωτέρου, οὐδέ με πείσεις·
ὅς με κέλεαι σέο δῶρα παρὲξ Ἀχιλῆα δέχεσθαι.
Τὸν μὲν ἐγὼ δείδοικα καὶ αἰδέομαι πέρι κῆρι
συλεύειν, μή μοί τι κακὸν μετόπισθε γένηται.
Σοὶ δ' ἂν ἐγὼ πομπὸς καί κε κλυτὸν Ἄργος ἱκοίμην,
ἐνδυκέως ἐν νηῒ θοῇ ἢ πεζὸς ὁμαρτέων·
οὐκ ἄν τίς τοι, πομπὸν ὀνοσσάμενος, μαχέσαιτο.
Ἦ, καὶ ἀναΐξας Ἐριούνιος ἅρμα καὶ ἵππους,
καρπαλίμως μάστιγα καὶ ἡνία λάζετο χερσίν·
ἐν δ' ἔπνευσ' ἵπποισι καὶ ἡμιόνοις μένος ἠΰ.

pénultième, accentuée et suivie d'un ν, a des titres au moins suffisants pour compter comme une longue. — Bothe pense que la vraie leçon est τιθῆναι, et que διδόναι, et par suite διδοῦναι, n'est qu'une glose qui s'y serait substituée : « Ius lens illud « τιθῆναι boni viri illi, qui olim descrip- « serunt chartas antiquas, interpretati fue- « rint διδόναι, quod apertum quia multis « placuit, mox e margine in ipsum ordi- « nem immigrasse videtur, ut fieri solet « in hoc genere. » Mais ce n'est là qu'une conjecture, et même une conjecture médiocrement plausible.

426. Εἴ ποτ' ἔην γε, si jamais il (le) fut : si vraiment j'ai eu un tel fils. Voyez la note III, 180.

427. Λήθετ(ο).... θεῶν, *oblitus est deorum*, oublia les dieux.

428. Τῷ οἱ ἀπεμνήσαντο, c'est pourquoi ils ont eu souvenance à son égard. — Quelques-uns écrivaient τῶν, au lieu de τῷ. *Scholies* : τινὲς τῶν οἱ γράφουσι, τουτέστι τῶν θυσιῶν αὐτοῦ ἐμνήσθησαν. D'autres remplaçaient ἀπεμνήσαντο par ἐπεμνήσαντο. Eustathe remarque que ἀπεμνήσαντο est plus exact; et en effet, les dieux rendent ainsi à Hector souvenir pour souvenir.

430. Αὐτόν est pour ἐμὲ αὐτόν : moi-même; ma personne. — Ῥῦσαι, protége. — Πέμψον, *deduc*, escorte. — Σύν γε θεοῖσιν, du moins avec l'aide des dieux : si toutefois les dieux veulent bien favoriser notre voyage. *Scholies* : συμβοηθούντων καὶ τῶν θεῶν, καὶ μὴ ἀντιπραττόντων.

434. Κέλεαι ne compte que pour deux syllabes. — Παρὲξ Ἀχιλῆα, en dehors d'Achille : à l'insu d'Achille.

435. Πέρι, extrêmement. Ici, comme au vers 423, G. Dindorf écrit περὶ κῆρι. Cela affaiblit aussi l'expression, qui doit être le plus énergique possible.

437. Ἄργος. C'est l'Argos des Pélasges, la Thessalie, le pays des Myrmidons.

438. Ὁμαρτέων est trissyllabe, par synizèse de la pénultième et de la finale.

439. Πομπὸν ὀνοσσάμενος, ayant méprisé le guide : en dépit de ton guide; en dépit d'un guide tel que moi. La présence seule d'un pareil guide imposera à tous les malveillants.

440. Ἀναΐξας.... ἅρμα, s'étant élancé sur le char.

Ἀλλ' ὅτε δὴ πύργους τε νεῶν καὶ τάφρον ἵκοντο,
οἱ δὲ νέον περὶ δόρπα φυλακτῆρες πονέοντο·
τοῖσι δ' ἐφ' ὕπνον ἔχευε διάκτορος Ἀργειφόντης
πᾶσιν, ἄφαρ δ' ὤϊξε πύλας καὶ ἀπῶσεν ὀχῆας·
ἐς δ' ἄγαγε Πρίαμόν τε καὶ ἀγλαὰ δῶρ' ἐπ' ἀπήνης.
Ἀλλ' ὅτε δὴ κλισίην Πηληϊάδεω ἀφίκοντο
ὑψηλὴν, τὴν Μυρμιδόνες ποίησαν ἄνακτι,
δοῦρ' ἐλάτης κέρσαντες· ἀτὰρ καθύπερθεν ἔρεψαν,
λαχνήεντ' ὄροφον λειμωνόθεν ἀμήσαντες·
ἀμφὶ δέ οἱ μεγάλην αὐλὴν ποίησαν ἄνακτι
σταυροῖσιν πυκινοῖσι· θύρην δ' ἔχε μοῦνος ἐπιβλὴς
εἰλάτινος, τὸν τρεῖς μὲν ἐπιρρήσσεσκον Ἀχαιοὶ,
τρεῖς δ' ἀναοίγεσκον μεγάλην κληῖδα θυράων,
τῶν ἄλλων· Ἀχιλεὺς δ' ἄρ' ἐπιρρήσσεσκε καὶ οἶος·
δή ῥα τόθ' Ἑρμείας ἐριούνιος ᾧξε γέροντι,
ἐς δ' ἄγαγε κλυτὰ δῶρα ποδώκεϊ Πηλείωνι·
ἐξ ἵππων δ' ἀπέβαινεν ἐπὶ χθόνα, φώνησέν τε·
Ὦ γέρον, ἤτοι ἐγὼ θεὸς ἄμβροτος εἰλήλουθα,

444. Νέον, *modo*, depuis peu : commençant la besogne. — Δόρπα, *cœnas*, les repas du soir : les soupers.

446. Ὤϊξε πύλας. Depuis l'assaut d'Hector, les Grecs avaient réparé la muraille et rétabli la porte. Homère ne l'a point dit; mais ὤϊξε πύλας le suppose manifestement. Nous avons noté plus d'une fois des sous-entendus de ce genre, et cité à leur sujet la réflexion d'Aristarque : πολλὰ κατὰ συμπέρασμα λέγει ὁ ποιητὴς σιωπωμένως γεγονότα.

450. Δοῦρ(α), des bois : des solives et des planches.

451. Ὄροφον, le roseau qui servait à faire la toiture des maisons de bois. Bothe prend ὄροφον comme synonyme exact de ὀροφήν, et le donne pour complément à ἔρεψαν : « Ἔρεψαν ὄροφον, germanice « sie dachten das Dach, more Græcorum « dixit. » Avec cette explication, il faudrait mettre la virgule avant λειμωνόθεν, et ἀμήσαντες signifierait, d'une manière absolue : *ayant fait récolte*; ayant fauché des herbages; ayant coupé et apporté ce qui était nécessaire pour la toiture. Il est possible que les Alexandrins aient imaginé par induction le sens particulier qu'ils attribuent au mot ὄροφος, et l'on a vu ἤμων, XVIII, 551 (ils moissonnaient), employé sans complément.

453. Θύρην, la porte (qui fermait la cour). — Μοῦνος ἐπιβλής, *unus obex*, un seul obstacle : une seule barre en travers. Il ne faut pas dire *verrou*, puisque c'est du bois et non du fer, et que *verrou* n'est autre chose que le mot *ferrum*.

454. Ἐπιρρήσσεσκον, *obdere solebant.* Il y a, dans ce mot, l'idée d'un grand effort à tout briser (ῥήγνυμι), pour arriver à mettre la poutre en place et à bien fermer la porte.

455. Κληῖδα, la barre qui fermait (la porte).

459. Ἐπὶ χθόνα, *vulgo* ἐπὶ χθονί. Bothe : « Alienus est dativus. » Bothe a pourtant gardé χθονί. Dindorf a rétabli l'accord avec la syntaxe, et avec ce passage de l'*Iliade* même, XI, 618 : αὐτοὶ μέν ῥ' ἀπέβησαν ἐπὶ χθόνα.

Ἑρμείας· σοὶ γάρ με πατὴρ ἅμα πομπὸν ὄπασσεν·
ἀλλ᾽ ἤτοι μὲν ἐγὼ πάλιν εἴσομαι, οὐδ᾽ Ἀχιλῆος
ὀφθαλμοὺς εἴσειμι· νεμεσσητὸν δέ κεν εἴη,
ἀθάνατον θεὸν ὧδε βροτοὺς ἀγαπαζέμεν ἄντην.
Τύνη δ᾽ εἰσελθὼν λαβὲ γούνατα Πηλείωνος,
καί μιν ὑπὲρ πατρὸς καὶ μητέρος ἠϋκόμοιο
λίσσεο, καὶ τέκεος, ἵνα οἱ σὺν θυμὸν ὀρίνῃς.
Ὣς ἄρα φωνήσας ἀπέβη πρὸς μακρὸν Ὄλυμπον
Ἑρμείας· Πρίαμος δ᾽ ἐξ ἵππων ἆλτο χαμᾶζε,
Ἰδαῖον δὲ κατ᾽ αὖθι λίπεν· ὁ δὲ μίμνεν ἐρύκων
ἵππους ἡμιόνους τε· γέρων δ᾽ ἰθὺς κίεν οἴκου,
τῇ ῥ᾽ Ἀχιλεὺς ἵζεσκε Διῒ φίλος· ἐν δέ μιν αὐτὸν
εὗρ᾽, ἕταροι δ᾽ ἀπάνευθε καθείατο· τὼ δὲ δύ᾽ οἴω,
ἥρως Αὐτομέδων τε καὶ Ἄλκιμος, ὄζος Ἄρηος,
ποίπνυον παρεόντε· νέον δ᾽ ἀπέληγεν ἐδωδῆς,
ἔσθων καὶ πίνων· ἔτι καὶ παρέκειτο τράπεζα.
Τοὺς δ᾽ ἔλαθ᾽ εἰσελθὼν Πρίαμος μέγας· ἄγχι δ᾽ ἄρα στὰς,
χερσὶν Ἀχιλλῆος λάβε γούνατα, καὶ κύσε χεῖρας
δεινὰς, ἀνδροφόνους, αἵ οἱ πολέας κτάνον υἷας.
Ὡς δ᾽ ὅτ᾽ ἂν ἄνδρ᾽ ἄτη πυκινὴ λάβῃ, ὅστ᾽ ἐνὶ πάτρῃ

462. Εἴσομαι, de εἶμι (aller, marcher); πάλιν εἴσομαι, je reviendrai. *Scholies :* εἰς τοὐπίσω πορεύσομαι.

464. Ὧδε, ainsi : comme j'en use avec toi.—Ἀγαπαζέμεν, *amice fovere*, choyer.

465. Τύνη, toi. On a déjà vu cette forme archaïque, V, 485 et ailleurs.

466. Ὑπὲρ πατρός, au nom de (son) père.

467. Τέκεος. Il s'agit de Néoptolème.—Ἵνα σὺν ....ὀρίνῃς, *ut commoveas*, afin que tu émeuves profondément.

470. Αὖθι, là : dans la cour.

471. Οἴκου, vers la maison. Le génitif indique le but où l'on se dirige. Voyez V, 849, où le génitif est un nom de personne (Διομήδεος, vers Diomède). *Scholies :* ὡς ἐπὶ τὸν οἶκον. La traduction *per domum* (édition Didot) est absolument fausse; car Priam n'est point encore dans la maison, ou, comme nous disons faussement, dans la *tente*. Aussitôt entré, il sera en présence d'Achille. La baraque du héros n'est pas un palais aux vastes appartements et aux nombreux détours. La pièce principale est tout à la fois un salon, une salle à manger, une cuisine et un abattoir, et cette pièce est celle par où l'on entre.

472. Τῇ, *ubi*, là où : à l'intérieur de quoi; à l'intérieur de laquelle. — Ἐν, dedans : dans l'intérieur de la maison.

473. Καθείατο pour ἐκάθηντο : étaient assis.

474. Ἄλκιμος. C'est le même qui est appelé Alcimédon, XVI. 197. *Scholies :* κατὰ μεταπλασμὸν ὁ Ἀλκιμέδων, ὡς Μελάνθιος καὶ Μελανθεύς. Le Mélanthius cité dans cette note est un personnage de l'*Odyssée*.

475. Νέον, depuis quelques instants.

478. Χερσίν, *manibus* (*suis*), avec ses mains.

480. Ἄτη, une calamité produite par l'égarement de l'esprit. Il s'agit de l'exil, peine qu'on infligeait aux meurtriers par

φῶτα κατακτείνας ἄλλων ἐξίκετο δῆμον,
ἀνδρὸς ἐς ἀφνειοῦ, θάμβος δ' ἔχει εἰσορόωντας·
ὣς Ἀχιλεὺς θάμβησεν ἰδὼν Πρίαμον θεοειδέα·
θάμβησαν δὲ καὶ ἄλλοι, ἐς ἀλλήλους δὲ ἴδοντο.
Τὸν καὶ λισσόμενος Πρίαμος πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Μνῆσαι πατρὸς σοῖο, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ,
τηλίκου ὥσπερ ἐγών, ὀλοῷ ἐπὶ γήραος οὐδῷ.
Καὶ μέν που κεῖνον περιναιέται ἀμφὶς ἐόντες
τείρουσ', οὐδέ τίς ἐστιν ἀρὴν καὶ λοιγὸν ἀμῦναι.
Ἀλλ' ἤτοι κεῖνός γε, σέθεν ζώοντος ἀκούων,
χαίρει τ' ἐν θυμῷ, ἐπί τ' ἔλπεται ἤματα πάντα
ὄψεσθαι φίλον υἱὸν, ἀπὸ Τροίηθε μολόντα.
Αὐτὰρ ἐγὼ πανάποτμος, ἐπεὶ τέκον υἷας ἀρίστους
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, τῶν δ' οὔτινά φημι λελεῖφθαι.
Πεντήκοντά μοι ἦσαν, ὅτ' ἤλυθον υἷες Ἀχαιῶν·
ἐννεακαίδεκα μέν μοι ἰῆς ἐκ νηδύος ἦσαν,
τοὺς δ' ἄλλους μοι ἔτικτον ἐνὶ μεγάροισι γυναῖκες.
Τῶν μὲν πολλῶν θοῦρος Ἄρης ὑπὸ γούνατ' ἔλυσεν·

imprudence; et l'on peut traduire ὅτ' ἂν ἄνδρ' ἄτη λάβῃ : lorsqu'un homme est en proie aux souffrances de l'exil; ou même, simplement : lorsqu'un homme est sous une sentence d'exil.

482. Ἐς, sous-entendu οἶκον ou un mot analogue.

483. Θεοειδέα, quatre syllabes. La pénultième et la finale font synizèse.

486-506. Μνῆσαι.... Nous ne citerons, sur ce discours, que les paroles de Quintilien, *Institution oratoire*, X, I, 49 : « Epilogus quidem quis unquam poterit « illis Priami rogantis Achillem precibus « æquari? » Il a été commenté maintes fois, au point de vue littéraire, et par les anciens et par les modernes.

486. Μνῆσαι. Apollonius, μνήσεο. — Σοῖο. Zénodote, σεῖο.

487. Τηλίκου ὥς περ ἐγών, du même âge *comme* moi : du même âge que moi. Le relatif ordinaire est ἡλίκος. — Au lieu de ὥς περ, Héraclide lisait, οἷος. — Ἐπὶ γήραος οὐδῷ. Voyez la note XXII, 60.

488. Ποu, *fortasse*, peut-être.

492. Ἀπὸ Τροίηθε, pléonasme, pour ἀπὸ Τροίης : de la Troade.

494. Οὔτινα, pas un. Il en restait neuf. Voyez plus haut, vers 249-252. Mais Priam les compte pour rien. — On a vu ce vers et le précédent, 255-256; mais ici τῶν est dit d'une manière absolue, et non pas, comme là, dans un sens restreint à ceux des fils qui étaient des héros.

496. Ἰῆς ἐκ νηδύος, *uno ex utero*, (sortis) du même sein : nés de la même mère. Il s'agit des fils d'Hécube.

497. Γυναῖκες. C'étaient des femmes légitimes, et non des concubines. Voyez les paroles de Lycaon, XXI, 85-88. Ces femmes étaient des filles de rois ou de chefs qui tenaient à honneur une alliance intime avec le monarque d'Ilion. Leurs fils étaient des princes, au même titre que ceux d'Hécube, la doyenne des épouses, la *sultane* principale. Priam a les mœurs d'un monarque oriental.

498. Τῶν.... πολλῶν, *illorum multorum*, c'est-à-dire *multorum ex illis* : d'un grand nombre d'entre eux.

ὃς δέ μοι οἶος ἔην, εἴρυτο δὲ ἄστυ καὶ αὐτούς,
τὸν σὺ πρώην κτεῖνας ἀμυνόμενον περὶ πάτρης,
Ἕκτορα· τοῦ νῦν εἵνεχ' ἱκάνω νῆας Ἀχαιῶν,
λυσόμενος παρὰ σεῖο, φέρω δ' ἀπερείσι' ἄποινα.
Ἀλλ' αἰδεῖο θεούς, Ἀχιλεῦ, αὐτόν τ' ἐλέησον,
μνησάμενος σοῦ πατρός· ἐγὼ δ' ἐλεεινότερός περ·
ἔτλην δ' οἷ' οὔπω τις ἐπιχθόνιος βροτὸς ἄλλος,
ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.
  Ὣς φάτο· τῷ δ' ἄρα πατρὸς ὑφ' ἵμερον ὦρσε γόοιο·
ἁψάμενος δ' ἄρα χειρὸς, ἀπώσατο ἦκα γέροντα.

499. Οἶος, le seul ; l'unique; le fils par excellence.— Ἄστυ καὶ αὐτούς, la ville et les personnes : Ilion et les citoyens.

503. Αἰδεῖο pour αἰδέεο, αἰδοῦ : respecte.

505. Ἔτλην.... Nous retrouvons ici le secours du manuscrit de Venise.

506. Ἀνδρὸς παιδοφόνοιο.... Ce vers présente à l'interprétation une difficulté signalée par quelques philologues, et dont Dübner propose la solution de la façon suivante : « Les suppliants *touchaient le menton* de ceux auxquels ils s'adressaient, comme par exemple Thétis s'adressant à Jupiter dans le premier chant, vers 501. C'est ce que fait Priam; et les annotateurs, en péchant contre la vérité des mœurs antiques, n'ont pas moins blessé la syntaxe grecque, qui fournit contre eux une preuve concluante. En effet, ὀρέγεσθαι χεῖρα, au moyen, ne peut signifier que tendre *sa* main, *admovere* SUAM *manum ad os viri*, et non *admovere manum viri ad os* (*suum*), comme on l'a si souvent expliqué. » Cette condamnation porte contre l'explication de l'école d'Aristarque, reçue par presque tous les modernes. *Scholies :* τοῦ φονέως μου τῶν παίδων τὰς χεῖρας προσάγειν τῷ στόματι καὶ φιλεῖν. Remarquez que Priam a en effet *baisé les mains* d'Achille, vers 478-479. Le vers 506 semble donc ne pouvoir être qu'une allusion au fait exprimé par le poëte : καὶ κύσε χεῖρας.... αἵ οἱ πολέας κτάνον υἷας. C'est bien d'un pareil fait que Priam a pu dire, que jamais homme vivant sur terre ne fut réduit à une aussi affreuse nécessité. Remarquez encore que Priam a parlé en tenant embrassés des deux mains, χερσίν, les genoux d'Achille (vers 478), et qu'Homère n'a point dit qu'il lui eût touché le menton. Sa supplication n'a donc rien de commun, pour la forme, avec celle de Thétis. Bothe résout la difficulté grammaticale, en supposant qu'il y a hyperbate. Il construit : ὀρέγεσθαι στόμα ποτὶ χεῖρε ἀνδρὸς παιδοφόνοιο. Ainsi se concilient et la signification propre du verbe ὀρέγεσθαι, et ce qui s'est passé dans la supplication : « Sed « græce χεῖρε ὀρέγεσθαι non potest in« telligi *alterius* admovere manus; nec « gestum illum Thetidis, A, 501, manu « fecisse dicitur Priamus. » Le vers 506 peut donc conserver son sens naturel, celui qui sort du contexte, et qui est si vraiment beau et si pathétique. — Au lieu d'admettre l'explication de Dübner, il vaudrait mieux, si l'on rejette l'hyperbate, changer χεῖρ' ὀρέγεσθαι en χερσὶν ὀρέξαι, leçon ou correction antique avec laquelle toute difficulté grammaticale aurait disparu. Construisez : προσορέξαι στόμα χερσίν. — Un bas-relief du Musée Capitolin nous montre la scène rappelée par le vers 506. Priam a le genou droit en terre, et il prend la main droite d'Achille, pour la porter à ses lèvres. Voyez Millin, *Galerie mythologique*, planche CLIV. La *Table iliaque* ne donne pas cette scène. L'artiste y représente Priam assis à terre, et écoutant les paroles d'Achille, c'est-à-dire ce qui est censé se passer aux vers 518-551. Mais l'image fausse le texte; car Achille, vers 515, a relevé le vieillard, auparavant agenouillé, et l'a remis sur ses jambes : γέροντα.... ἀνίστη.

507. Πατρός, génitif causal : au sujet de (son) père; au sujet du vieux Pélée.

Τὼ δὲ μνησαμένω, ὁ μὲν Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο,
κλαῖ' ἀδινὰ, προπάροιθε ποδῶν Ἀχιλῆος ἐλυσθείς·
αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς κλαῖεν ἑὸν πατέρ', ἄλλοτε δ' αὖτε
Πάτροκλον· τῶν δὲ στοναχὴ κατὰ δώματ' ὀρώρει.
Αὐτὰρ ἐπεί ῥα γόοιο τετάρπετο δῖος Ἀχιλλεὺς,
[καί οἱ ἀπὸ πραπίδων ἦλθ' ἵμερος ἠδ' ἀπὸ γυίων,]
αὐτίκ' ἀπὸ θρόνου ὦρτο, γέροντα δὲ χειρὸς ἀνίστη,
οἰκτείρων πολιόν τε κάρη πολιόν τε γένειον,
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
Ἆ δείλ', ἦ δὴ πολλὰ κάκ' ἄνσχεο σὸν κατὰ θυμόν.
Πῶς ἔτλης ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν ἐλθέμεν οἶος,
ἀνδρὸς ἐς ὀφθαλμοὺς, ὅς τοι πολέας τε καὶ ἐσθλοὺς
υἱέας ἐξενάριξα; Σιδήρειόν νύ τοι ἦτορ.
Ἀλλ' ἄγε δὴ κατ' ἄρ' ἕζευ ἐπὶ θρόνου· ἄλγεα δ' ἔμπης
ἐν θυμῷ κατακεῖσθαι ἐάσομεν, ἀχνύμενοί περ.
Οὐ γάρ τις πρῆξις πέλεται κρυεροῖο γόοιο.
Ὣς γὰρ ἐπεκλώσαντο θεοὶ δειλοῖσι βροτοῖσιν,

510. Ἐλυσθείς, *provolutus*, roulé, c'est-à-dire prosterné.

512. Στοναχή. Zénodote écrivait στεναχή. Aristarque: Ζηνόδοτος δὲ στεναχὴ διὰ τοῦ ε γράφει· ἐκπίπτει δὲ τὰ διὰ τοῦ ε ῥήματα, ἐν τοῖς ὀνόμασιν, εἰς τὸ ο· λέγω, λόγος, μένω, μονή· οὕτως στενάξαι, στοναχή.

514. Καί οἱ ἀπὸ.... Ce vers, inutile au sens, est marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise, et accompagné de cette note d'Aristarque : ἀθετεῖται· προείρηται γὰρ ἱκανῶς, δια τοῦ, αὐταρ ἐπεί ῥα γόοιο· καὶ ἀκύρως τέθειται τὸ γυίων· οὐ γὰρ οὕτως λέγει πάντα τὰ μέλη, ἀλλὰ μόνον τὰς χεῖρας καὶ τοὺς πόδας. Denys de Thrace donnait pour raison d'athétèse, que le désir est dans l'âme, et non dans le corps. Le scholiaste de Pierre Victorius : ἀθετεῖ ὁ Θρᾷξ· ὁ γὰρ ἵμερος περὶ μόνην τὴν ψυχήν. Les raisons d'Aristarque sont bien plus péremptoires. Si le vers ajoutait à ce qui a été dit, et si γυίων pouvait signifier quelque chose d'analogue à πραπίδων (une portion interne du corps), on devrait maintenir le texte comme authentique. — Daremberg rapproche le passage de l'*Odyssée*, VI, 140, où Minerve ôte la crainte *des membres* de Nausicaa : ἐκ δέος εἵλετο γυίων. Mais la crainte se manifeste au dehors par le tremblement; et γυίων, dans ce passage, est dit au propre.

515. Χειρος, par la main : en le prenant par la main.

518. Ἄνσχεο pour ἀνέσχεο, ἀνέσχου : tu as enduré. — Il y avait anciennement d'autres leçons; car il est dit, dans les *Scholies*, que ἄνσχεο est la leçon d'Aristarque. Mais on ignore quelles étaient ces leçons.

520. Τοι, *tibi*, à toi.

523. Ἐάσομεν au subjonctif, pour ἐάσωμεν : laissons.

524. Πρῆξις, action : résultat. Pleurer n'aboutit à rien. Didyme : ἄνυσις. — Γόοιο équivaut à ἐκ γόου. Didyme : λείπει δὲ ἡ ἐξ.

525-526. Ὣς (ainsi) est expliqué par ζώειν ἀχνυμένοις : *scilicet ut vivant mœrentes*, savoir, de vivre dans l'affliction. — Ἐπεκλώσαντο, ont filé sur : ont destiné au moyen du fil des Parques; ont infligé pour destinée.

ζώειν ἀχνυμένοις· αὐτοὶ δέ τ' ἀκηδέες εἰσίν.
Δοιοὶ γάρ τε πίθοι κατακείαται ἐν Διὸς οὔδει,
δώρων οἷα δίδωσι, κακῶν, ἕτερος δὲ ἐάων·
ᾧ μέν κ' ἀμμίξας δοίη Ζεὺς τερπικέραυνος,
ἄλλοτε μέν τε κακῷ ὅγε κύρεται, ἄλλοτε δ' ἐσθλῷ·
ᾧ δέ κε τῶν λυγρῶν δοίη, λωβητὸν ἔθηκεν·
καί ἑ κακὴ βούβρωστις ἐπὶ χθόνα δῖαν ἐλαύνει·
φοιτᾷ δ' οὔτε θεοῖσι τετιμένος οὔτε βροτοῖσιν.
Ὣς μὲν καὶ Πηλῆϊ θεοὶ δόσαν ἀγλαὰ δῶρα
ἐκ γενετῆς· πάντας γὰρ ἐπ' ἀνθρώπους ἐκέκαστο
ὄλβῳ τε πλούτῳ τε, ἄνασσε δὲ Μυρμιδόνεσσιν·
καί οἱ θνητῷ ἐόντι θεὰν ποίησαν ἄκοιτιν.
Ἀλλ' ἐπὶ καὶ τῷ θῆκε θεὸς κακόν, ὅττι οἱ οὔτι
παίδων ἐν μεγάροισι γονὴ γένετο κρειόντων,
ἀλλ' ἕνα παῖδα τέκεν παναώριον· οὐδέ νυ τόνγε
γηράσκοντα κομίζω, ἐπεὶ μάλα τηλόθι πάτρης
ἧμαι ἐνὶ Τροίῃ, σέ τε κήδων ἠδὲ σὰ τέκνα.

527. Κατακείαται pour κατάκεινται: *jacent*, sont là. — Ἐν οὔδει, *in solo*, sur le parquet, c'est-à-dire dans le palais. *Scholies :* ἀπὸ μέρους, τῷ οἴκῳ. La traduction *in limine* (édition D dot) fausse le sens. Les mots οὖδας et οὐδος ne sont nullement synonymes.

528. Δώρων οἷα.... Ancienne variante de ce vers, dans Platon et dans Plutarque : Κηρῶν ἔμπλειοι, ὁ μὲν ἐσθλῶν, αὐτὰρ ὁ δειλῶν. — Ἕτερος δέ suppose ἕτερος μέν, sous-entendu devant κακῶν. — Ἐάων, *bonorum*. Suivant quelques-uns, c'est un adjectif neutre, génitif pluriel de ἐύς. Mais il a réellement une forme féminine. C'est donc plutôt un substantif, puisqu'il ne peut s'accorder avec δώρων. Le nominatif serait ἐαί pour ἐεῖαι, féminin pluriel de ἐύς. Plusieurs l'expliquent comme adjectif féminin, en sous-entendant δόσεων, synonyme de δώρων. — Si ἐάων est pris pour substantif, κακῶν devient pareillement substantif. C'est l'explication qui donne le sens le plus net : l'un plein de maux, l'autre plein de biens. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ ἐαῶν ἀντὶ τοῦ ἀγαθῶν.

529. Ἀμμίξας pour ἀναμίξας : ayant mêlé; ayant pris dans chacun des deux vases, pour lui faire sa destinée.

531. Τῶν λυγρῶν, *ex istis funestis*, en puisant dans le triste vase des maux. C'est le génitif partitif. — Ἔθηκε (*fecit*), sous-entendu τοῦτον : il l'a fait ; il le rend.

532. Βούβρωστις. Les Alexandrins l'entendaient au figuré, et ils citaient ici Bellérophon *rongeant son cœur*, VI, 202. Mais il s'agit plutôt de la détresse au propre ; et l'expression *faim canine* dit énergiquement la nécessité qui pousse le malheureux dont parle Achille.

538. Ἀλλ' ἐπὶ καὶ τῷ θῆκε θεὸς κακόν. Constr. : ἀλλὰ θεὸς ἐπέθηκε κακὸν καὶ τῷ.

539. Παίδων, *filiorum*, de fils. Pélée avait une fille, nommée Polydora, la mère de Ménesthius. Voyez XVI, 175. Cette sœur d'Achille devait être née bien avant lui, et elle n'était pas fille de Thétis. — Κρειόντων, *regnantium*, régnants, c'est-à-dire en état de régner après lui.

540. Παναώριον, *omnino immaturum*, destiné à ne pas mûrir du tout : condamné à une mort tout à fait prématurée.

541. Κομίζω, *foveo*, je soigne.

542. Κήδων, affligeant : accablant de

Καὶ σὲ, γέρον, τὸ πρὶν μὲν ἀκούομεν ὄλβιον εἶναι·
ὅσσον Λέσβος ἄνω, Μάκαρος ἕδος, ἐντὸς ἐέργει,
καὶ Φρυγίη καθύπερθε, καὶ Ἑλλήσποντος ἀπείρων,
τῶν σε, γέρον, πλούτῳ τε καὶ υἱάσι φασὶ κεκάσθαι.
Αὐτὰρ ἐπεί τοι πῆμα τόδ' ἤγαγον Οὐρανίωνες,
αἰεί τοι περὶ ἄστυ μάχαι τ' ἀνδροκτασίαι τε.
Ἄνσχεο, μηδ' ἀλίαστον ὀδύρεο σὸν κατὰ θυμόν.
Οὐ γάρ τι πρήξεις, ἀκαχήμενος υἷος ἑῆος,
οὐδέ μιν ἀνστήσεις, πρὶν καὶ κακὸν ἄλλο πάθησθα.

maux. — Ici, le verbe est κήδω. On a vu plus haut, vers 240, κηδήσοντες, de κηδέω, dans le même sens d'*affliger*.

544-546. Ὅσσον Λέσβος.... Achille décrit en quelques mots le royaume de Priam : au midi, Lesbos; à l'est, la Phrygie; au nord, les pays de l'Hellespont. Aristarque : περιώρισε δὲ τὴν Πριάμου ἀρχὴν, ἐκ μὲν μεσημβρίας Λέσβῳ, ἐκ δὲ ἀνατολῆς Φρυγίᾳ, ἐκ δὲ ἄρκτου Ἑλλησπόντῳ.

544. Ὅσσον, *quantum*, c'est-à-dire *quantum hominum :* toutes les populations que. Voyez plus bas la note du vers 546. — Ἄνω. Ancienne variante, ἔσω. Les modernes entendent, par ἄνω : *in alto*, dans la haute mer. Aristarque prenait ἄνω comme ἀνά, et le joignait au verbe : ἡ διπλῆ, ὅτι τὸ ἄνω ἀντὶ τοῦ ἀνά· καὶ πρὸς τὸ ἐέργει, ἵν' ᾖ, ἀνείργει καὶ περιορίζει. Bothe explique ἄνω, et καθύπερθε (vers 545) : *ultra alias regiones intermedias*. Ces mots *en haut* et *par dessus* sont, suivant lui, des images qui servent à rendre visibles aux yeux les frontières du royaume de Priam. — Μάκαρος ἕδος, habitation de Macar. Strabon : Μάκαρος πόλις, ville de Macar. Ce Macar était fils d'Ilus. Il s'était exilé de la Troade, après avoir tué son frère Ténagès, et il était allé fonder Mitylène, dans l'île de Lesbos. Voilà sans doute comment l'île de Lesbos était devenue une dépendance du royaume dont Ilion était la capitale. Suivant d'autres traditions, Macar était un Grec venu d'Achaïe, ou de Rhodes, ou d'ailleurs. Nous avons donné la tradition adoptée par les Alexandrins. Ils nous disent aussi que Lesbos était le nom de la femme de Macar, et Mitylène celui de sa mère. Ainsi Macar aurait donné un nom à l'île même, et non point seulement à la ville qu'il y avait fondée.

545. Καθύπερθε. On l'explique : au-delà des montagnes. Les Alexandrins entendaient : ἐξ ἀνατολῆς, du côté de l'est. On a vu au vers 544, note sur ἄνω, l'explication de Bothe.

546. Τῶν est au masculin : d'eux; des hommes qui habitent dans ces contrées. *Scholies :* διὰ τοῦ ν τὸ τῶν, ἵν' ᾖ, τῶν οἰκούντων τὰς προειρημένας πόλεις. Cette note fait allusion à l'ancienne leçon τῷ, rejetée par Aristarque. Avec τῷ, que Bothe a rétabli dans le texte, ὅσσον conserve le sens vague de *tout ce que ;* l'accord est grammatical, et πλούτῳ τε καὶ υἱάσι est, comme τῷ, un complément de κεκάσθαι. Avec τῶν, l'accord est en vertu du sens, et πλούτῳ τε καὶ υἱάσι doit s'expliquer en soi, sans rapport avec le verbe. Bothe n'a consulté qu'Eustathe sur ce passage; et Eustathe obscurcit le sens comme à plaisir. Bothe aurait vu plus clair dans les *Scholies*. Il y aurait même trouvé cette note de Didyme : Ἀρίσταρχος, σὺν τῷ ν, τῶν σε.

547. Οὐρανίωνες. Les dieux sont ainsi appelés parce que l'Olympe, leur séjour, a ses sommets dans le ciel. Ce n'est point ici, comme au vers V, 898, le nom patronymique. Il ne s'agit pas des fils d'Uranus. Voyez I, 570, et la note V, 373.

549. Ἄνσχεο à l'impératif : *perfer*, résigne-toi. Voyez plus haut la note du vers 518. Anciennes variantes, ἄσχεο et ἴσχεο.

550. Οὐ γάρ τι πρήξεις, car tu ne gagneras rien. Voyez plus haut la note du vers 524. — Υἷος ἑῆος, génitif causal : au sujet de (ton) noble fils. Zénodote lisait, υἷος ἑοῖο. Autre variante ancienne, υἱέος αἰνῶς.

551. Ἀνστήσεις pour ἀναστήσεις : tu

Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα γέρων Πρίαμος θεοειδής·
Μή μέ πω ἐς θρόνον ἵζε, Διοτρεφὲς, ὄφρα κεν Ἕκτωρ
κῆται ἐνὶ κλισίῃσιν ἀκηδής· ἀλλὰ τάχιστα
λῦσον, ἵν' ὀφθαλμοῖσιν ἴδω· σὺ δὲ δέξαι ἄποινα
πολλὰ, τά τοι φέρομεν· σὺ δὲ τῶνδ' ἀπόναιο, καὶ ἔλθοις
σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν, ἐπεί με πρῶτον ἔασας
[αὐτόν τε ζώειν καὶ ὁρᾶν φάος ἠελίοιο].
Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Μηκέτι νῦν μ' ἐρέθιζε, γέρον· νοέω δὲ καὶ αὐτὸς
Ἕκτορά τοι λῦσαι· Διόθεν δέ μοι ἄγγελος ἦλθεν
μήτηρ, ἥ μ' ἔτεκεν, θυγάτηρ ἁλίοιο γέροντος.
Καὶ δέ σε γιγνώσκω, Πρίαμε, φρεσὶν, οὐδέ με λήθεις,

ressusciteras. — Πρὶν.... πάθησθα, avant que tu aies subi. *Scholies :* πρὶν ἢ ἄλλο σοι γένηται κακόν. Achille veut dire : « Tu te seras infligé des souffrances sans résultat. » *Scholies :* πολλὰ μὲν κακὰ πάθοις, ἀναστήσεις δὲ αὐτὸν οὐδαμῶς. Les modernes prennent ici πρίν comme adverbe, et entendent, par πάθησθα, *tu subiras probablement.* Le sens reste le même. Quelques-uns voient dans κακὸν ἄλλο une façon délicate de dire au vieillard qu'il sera mort lui-même avant d'avoir ressuscité son fils.

554. Κῆται, *vulgo* κεῖται. Le subjonctif est préférable à l'indicatif; et κῆται est pour κέηται.

556-557. Πολλὰ, τά τοι.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristarque les regardait comme interpolés; mais nous ne connaissons pas les raisons précises de la condamnation. Hérodien : Ἀρίσταρχος δὲ οὐδὲν ἀποφαίνεται, ἢ μόνον ἀθετεῖ τοὺς στίχους. Une note du scholiaste A donne des raisons qui ne sont pas des plus concluantes : ἀθετοῦνται, ὅτι ἀνάρμοστοι τῷ προσώπῳ καὶ ἐπαυτόφωρος ἡ ὑπόκρισις. Il est plus probable qu'Aristarque se fondait sur les difficultés du texte. Le vers 558 manquait dans ses manuscrits, et il ne savait trop comment expliquer ἔασας, ni même comment l'écrire.

557. Ἔασας, si l'on garde le vers 558, a son sens vulgaire : tu as laissé. Si le vers 558 est supprimé, il signifie, suivant les modernes, *dimisisti, dimisisti salvum.* Les anciens prenaient ἔασας pour ἥσας, de ἥδω, réjouir. Ils l'écrivaient même avec un esprit rude. Le scholiaste A : ἕασας, ἀντὶ τοῦ ἥδυνας, ηὔφρανας.... δασύνει Δίδυμος.... ὁμοίως καὶ Ἑρμαππίας. Antipater de Sidon changeait le texte, et écrivait: ἐπεί με πρῶτ' ἐλέησας. Ce changement est blâmé dans la note où ἔασας est expliqué comme appartenant à ἥδω : ὅπερ ἀγνοήσαντές τινες ἔγραψαν, ἐπεί με πρῶτ' ἐλέησας.

558. Αὐτόν τε ζώειν.... Ce vers est dans le manuscrit de Venise; mais il manque dans quelques autres des meilleurs, et nous savons d'une façon certaine que les Alexandrins ne le comptaient pas comme authentique. L'explication qu'ils donnent de ἕασας supprime virtuellement ce vers, et on ne l'écrivait même pas dans le texte. Le scholiaste A : οὗτος ὁ στίχος οὐ γράφεται ἐν τῷ παλαιῷ.

559. Ὑπόδρα ἰδών. Achille revient à son impatience naturelle, et il va dire pourquoi. Dès qu'il est décidé à rendre le corps, toutes les paroles à ce sujet sont inutiles. Priam ne ferait que l'agacer en insistant, en répétant le nom d'Hector, en rappelant par là même la mort de Patrocle. *Scholies :* ἀγριαίνεται, ἵνα μὴ διὰ τὰς αἰκίας εἰς θρῆνον ἐλθὼν ὁ Πρίαμος ταράξῃ αὐτὸν, καὶ ὅτι συνεχῶς τοῦ ὀνόματος Ἕκτορος ἐμέμνητο.

563. Καὶ δέ, dans le sens de καὶ δή.

563-564. Σε γιγνώσκω.... ὅττι, hellénisme. Quelques-uns expliquent σε comme περὶ σοῦ : en ce qui te concerne.

ὅττι θεῶν τίς σ' ἦγε θοὰς ἐπὶ νῆας Ἀχαιῶν.
Οὐ γάρ κε τλαίη βροτὸς ἐλθέμεν, οὐδὲ μάλ' ἡβῶν,
ἐς στρατόν· οὐδὲ γὰρ ἂν φυλάκους λάθοι, οὐδέ κ' ὀχῆας
ῥεῖα μετοχλίσσειε θυράων ἡμετεράων.
Τῷ νῦν μή μοι μᾶλλον ἐν ἄλγεσι θυμὸν ὀρίνῃς,
μή σε, γέρον, οὐδ' αὐτὸν ἐνὶ κλισίῃσιν ἐάσω,
καὶ ἱκέτην περ ἐόντα, Διὸς δ' ἀλίτωμαι ἐφετμάς.
  Ὣς ἔφατ'· ἔδδεισεν δ' ὁ γέρων καὶ ἐπείθετο μύθῳ.
Πηλείδης δ' οἴκοιο, λέων ὥς, ἆλτο θύραζε,
οὐκ οἶος· ἅμα τῷγε δύω θεράποντες ἕποντο,
ἥρως Αὐτομέδων ἠδ' Ἄλκιμος, οὕς ῥα μάλιστα
τῖ' Ἀχιλεὺς ἑτάρων, μετὰ Πάτροκλόν γε θανόντα·
οἳ τόθ' ὑπὸ ζυγόφιν λύον ἵππους ἡμιόνους τε·
ἐς δ' ἄγαγον κήρυκα καλήτορα τοῖο γέροντος,
κὰδ δ' ἐπὶ δίφρου εἷσαν· ἐϋξέστου δ' ἀπ' ἀπήνης
ᾕρεον Ἑκτορέης κεφαλῆς ἀπερείσι' ἄποινα.
Κὰδ δ' ἔλιπον δύο φάρε' ἐΰννητόν τε χιτῶνα,
ὄφρα νέκυν πυκάσας δώῃ οἶκόνδε φέρεσθαι.
Δμωὰς δ' ἐκκαλέσας λοῦσαι κέλετ' ἀμφί τ' ἀλεῖψαι,
νόσφιν ἀειράσας, ὡς μὴ Πρίαμος ἴδοι υἱόν·
μὴ ὁ μὲν ἀχνυμένῃ κραδίῃ χόλον οὐκ ἐρύσαιτο,

566. Φυλάκους, que Bothe semble suspecter, est bien la forme homérique. Il y a une diple d'Aristarque, qui consacre cette leçon. On voit même, par une note d'Hérodien, qu'Aristarque écrivait φυλακούς oxyton, comme les mots de terminaisons analogues. D'ailleurs, les Ioniens disent φύλακος, et non φύλαξ. — Ὀχῆας, *obices*, l'obstacle : la barre; la fermeture. C'est l'ἐπιβλής du vers 453, la κληΐς du vers 455.

568. Ἐν ἄλγεσι (*in doloribus*) se rapporte à Achille, et non à Priam. Achille, dans le chagrin que lui cause la mort de Patrocle, a besoin que rien ne vienne le contrarier. Autrement, il se mettrait en colère, il ne se posséderait plus, et il se porterait peut-être à quelque extrémité. — Au lieu de ἐν ἄλγεσι, quelques anciens lisaient, ἐνὶ φρεσί.

570. Ἀλίτωμαι, *violaverim*, c'est-a-dire *violem* : que je (ne) viole.

572. Οἴκοιο, *e domo*, hors de la maison.

577. Ἐς δ' ἄγαγον, et ils firent entrer. — Κήρυκα. C'est Idéus. — Τοῖο γέροντος, de l'auguste vieillard : de Priam. *Scholies :* τούτου· λείπει δὲ καὶ τὸ τοῦ ἄρθρου (lisez ἄρθρον).

582. Λοῦσαι et ἀλεῖψαι. Sous-entendez : Hector; le cadavre d'Hector.

584. Χόλον. Hérodien lisait γόον, et d'autres, κότον. Le scholiaste A : ἄμεινον δὲ χόλον. — Ἐρύσαιτο, *retraheret, reprimeret :* pût maitriser. Quelques manuscrits anciens donnaient le mot ordinaire. Le scholiaste A : ἔν τισι, κότον οὐ κατερύκοι. Mais ce κατερύκοι n'est probablement qu'une glose substituée à la vraie leçon, ou une correction du fait de tel ou tel grammairien méticuleux.

παῖδα ἰδών, Ἀχιλῆϊ δ' ὀρινθείη φίλον ἦτορ,
καί ἑ κατακτείνειε, Διὸς δ' ἀλίτηται ἐφετμάς.
Τὸν δ' ἐπεὶ οὖν δμωαὶ λοῦσαν, καὶ χρῖσαν ἐλαίῳ,
ἀμφὶ δέ μιν φᾶρος καλὸν βάλον ἠδὲ χιτῶνα,
αὐτὸς τόνγ' Ἀχιλεὺς λεχέων ἐπέθηκεν ἀείρας,
σὺν δ' ἕταροι ἤειραν ἐΰξέστην ἐπ' ἀπήνην.
Ὤμωξέν τ' ἄρ' ἔπειτα, φίλον δ' ὀνόμηνεν ἑταῖρον·
Μή μοι, Πάτροκλε, σκυδμαινέμεν, αἴ κε πύθηαι,
εἰν Ἄϊδός περ ἐών, ὅτι Ἕκτορα δῖον ἔλυσα
πατρὶ φίλῳ· ἐπεὶ οὔ μοι ἀεικέα δῶκεν ἄποινα.
Σοὶ δ' αὖ ἐγὼ καὶ τῶνδ' ἀποδάσσομαι ὅσσ' ἐπέοικεν.
Ἦ ῥα, καὶ ἐς κλισίην πάλιν ἤϊε δῖος Ἀχιλλεύς·
ἕζετο δ' ἐν κλισμῷ πολυδαιδάλῳ, ἔνθεν ἀνέστη,
τοίχου τοῦ ἑτέρου, ποτὶ δὲ Πρίαμον φάτο μῦθον·
Υἱὸς μὲν δή τοι λέλυται, γέρον, ὡς ἐκέλευες,
κεῖται δ' ἐν λεχέεσσ'· ἅμα δ' ἠοῖ φαινομένηφιν
ὄψεαι αὐτὸς ἄγων· νῦν δὲ μνησώμεθα δόρπου.
Καὶ γάρ τ' ἠΰκομος Νιόβη ἐμνήσατο σίτου,

589. Λεχέων ἐπέθηκεν, (le) posa sur un lit. C'est un honneur funèbre qu'Achille rend à Hector. Auparavant, il avait laissé le cadavre étendu sur le sol.

590. Σύν, avec (lui) : en lui prêtant aide. — Ἤειραν, (le) hissèrent. Achille, Automédon et Alcimédon prennent le lit où repose le cadavre, le portent dans la cour, et le hissent sur le chariot à mules. Achille dit, au vers 600 : κεῖται δ' ἐν λεχέεσσ(ι).

592. Σκυδαινέμεν pour σκυδαίνειν, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

593. Εἰν Ἄϊδος, dans (la demeure) de Pluton : dans les enfers.

594-595. Πατρὶ φίλῳ· ἐπεὶ.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise, et accompagnés de la note suivante : ἀθετοῦνται, ὅτι οὐκ ὀρθῶς ἕνεκα δώρων λέγει ἀπολελυκέναι τὸν νεκρόν· ὑπὸ γὰρ τοῦ Διὸς ἠναγκάσθη, ἐπεὶ οὐκ ἂν τὴν ὑπὲρ Πατρόκλου τιμωρίαν δώρων ἠλλάξατο. Ainsi Aristarque fondait l'athétèse sur la contradiction qu'il y a entre ces vers et le discours d'Achille, 560-570. On aurait donc bien tort de lui reprocher de n'avoir pas tenu compte des mœurs du temps où vivait Achille. Il est certain que, sans l'ordre de Jupiter, Achille n'eût à aucun prix rendu le cadavre. Mais on peut répondre qu'Achille a accepté la compensation, et que dès lors il peut se faire un argument des belles choses qui lui ont été données. Patrocle lui pardonnera à cause de ces trésors, et parce qu'une part de ces trésors sera employée ou à célébrer de nouveaux jeux en son honneur, ou à lui construire un tombeau plus splendide.

595. Ἀποδάσσομαι pour ἀποδάσομαι : je ferai une part.

598. Τοίχου τοῦ ἑτέρου, génitif local : *ex altero pariete*, appuyé au mur qui faisait face (à Priam). Voyez la note IX, 219.

602. Νιόβη. Niobé, d'après la tradition des poëtes postérieurs à Homère, était femme d'Amphion, roi de Thèbes. La tradition homérique semble supposer que son aventure s'est passée en Lydie. On résout la difficulté en supposant que Niobé revint en Lydie après la mort de ses enfants, et

τῇπερ δώδεκα παῖδες ἐνὶ μεγάροισιν ὄλοντο,
ἓξ μὲν θυγατέρες, ἓξ δ' υἱέες ἡβώοντες.
Τοὺς μὲν Ἀπόλλων πέφνεν ἀπ' ἀργυρέοιο βιοῖο,
χωόμενος Νιόβῃ, τὰς δ' Ἄρτεμις ἰοχέαιρα,
οὕνεκ' ἄρα Λητοῖ ἰσάσκετο καλλιπαρῄῳ·
φῆ δοιὼ τεκέειν, ἡ δ' αὐτὴ γείνατο πολλούς·
τὼ δ' ἄρα, καὶ δοιώ περ ἐόντ', ἀπὸ πάντας ὄλεσσαν.
Οἱ μὲν ἄρ' ἐννῆμαρ κέατ' ἐν φόνῳ, οὐδέ τις ἦεν
κατθάψαι· λαοὺς δὲ λίθους ποίησε Κρονίων·
τοὺς δ' ἄρα τῇ δεκάτῃ θάψαν θεοὶ Οὐρανίωνες.
Ἡ δ' ἄρα σίτου μνήσατ', ἐπεὶ κάμε δακρυχέουσα.
Νῦν δέ που ἐν πέτρῃσιν, ἐν οὔρεσιν οἰοπόλοισιν,

que c'est là qu'elle pria Jupiter de la changer en pierre. Ovide raconte l'histoire de Niobé, *Métamorphoses*, VI, 146-312. — Ἐμνήσατο σίτου. Ces paroles donnent lieu de croire que Niobé avait supporté ses malheurs avec plus de résignation que l'on ne dit, et même qu'elle avait continué de vivre, et que ce n'est pas pour avoir perdu ses enfants qu'elle a été changée en pierre.

603. Δώδεκα. Aristarque : ἡ διπλῆ, ὅτι οἱ νεώτεροι διαφωνοῦσι περὶ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν Νιόβης παίδων· οἱ μὲν γὰρ δεκατέσσαρας, οἱ δὲ εἴκοσι τοὺς Νιοβίδας λέγουσιν. Dans Ovide, qui copie quelque poëte grec, Niobé a quatorze enfants, sept fils et sept filles. D'autres poëtes ont donné à cette mère jusqu'à vingt et vingt-quatre enfants.

605. Τούς, eux : les fils de Niobé. — Ἀπ(ὸ).... βιοῖο, *ab arcu*, (par les flèches qui partaient) de (son) arc.

606. Τάς, elles : les filles de Niobé.

607. Ἰσάσκετο a pour sujet Niobé. Le fréquentatif indique que Niobé répétait souvent ses vanteries.

608. Τεκέειν a pour sujet Latone. Niobé disait que Latone n'avait mis au monde que deux enfants.

610. Οἱ. Ce sont les douze enfants de Niobé, tués par Apollon et Diane. — Κέατ(ο) pour ἔκειντο : gisaient; restèrent gisants. Quelques uns prennent ici ἐννῆμαρ pour un nombre indéterminé; mais rien ne s'oppose à ce qu'on le prenne au pied de la lettre. — Ἐν φόνῳ, dans le sang. C'est affaiblir la pensée que d'expliquer, comme font les *Scholies* et Eustathe : sur la place où ils avaient été tués. — Le mythe de Niobé, où Apollon et Diane versent le sang par vengeance, n'a aucun rapport avec la fonction qu'on attribuait à ces deux divinités dans les morts soudaines, quand elles frappaient de leurs *traits doux* (ἀγανοῖς βελέεσσιν). Voyez plus bas la note des vers 758-759.

611. Κατθάψαι pour καταθάψαι, ὥστε καταθάψαι : *qui sepeliret*. — Λίθους est dit au figuré. Les peuples restèrent immobiles. Jupiter punissait l'impiété de Niobé, en donnant aux peuples *des cœurs de pierre*, en leur ôtant toute sympathie pour son infortune. Didyme : ἀντὶ τοῦ, λιθίνους τὰς ψυχὰς καὶ ἀσυμπάθεις ἐποίησε, πρὸς τὸ μὴ θάψαι. Voilà comment les enfants de Niobé restèrent neuf jours sans sépulture.

613. Ἡ, elle : Niobé.

614-617. Νῦν δέ που.... Vers marqués d'obels dans le manuscrit de Venise. Aristophane de Byzance et Aristarque regardaient ces quatre vers comme interpolés. La mention des nymphes dansant sur les bords de l'Achéloüs leur paraissait un emprunt fait à Hésiode. Ils trouvaient grotesque le raisonnement d'Achille disant à Priam : « Mange, car Niobé a mangé et a été changée en pierre. » Ils disaient qu'elle n'a pas mangé, si elle est devenue pierre ; et que, si elle est devenue pierre, elle n'éprouve point de douleurs. Ils n'étaient point satisfaits du

ἐν Σιπύλῳ, ὅθι φασὶ θεάων ἔμμεναι εὐνὰς
νυμφάων, αἵτ' ἀμφ' Ἀχελώϊον ἐρρώσαντο·
ἔνθα, λίθος περ ἐοῦσα, θεῶν ἐκ κήδεα πέσσει.

style de ces quatre vers. Ainsi la triple répétition de ἐν, dans la première phrase, choquait leur délicatesse. Aristonicus : ἀθετοῦνται στίχοι τέσσαρες, ὅτι οὐκ ἀκολουθεῖ τὸ, ἡ δ' ἄρα σίτου μνήσατ'· εἰ γὰρ ἀπελιθώθη, πῶς σιτία προσηνέγκατο; καὶ ἡ παραμυθία γελοία· φάγε, ἐπεὶ καὶ ἡ Νιόβη ἔφαγε καὶ ἀπελιθώθη. ἔστι δὲ καὶ Ἡσιόδεια τῷ χαρακτῆρι, καὶ μᾶλλόν γε τὸ, ἀμφ' Ἀχελώϊον ἐρρώσαντο. καὶ τρὶς κατὰ τὸ συνεχὲς τὸ ἐν· πῶς δὲ, λίθος γενομένη, θεῶν ἐκ κήδεα πέσσει; προηθετοῦντο δὲ καὶ παρ' Ἀριστοφάνει. Nous allons tâcher de répondre, dans les notes suivantes, à chacune de ces spécieuses raisons. — 614. Νῦν, à présent. Il est permis, en vertu même de ce mot, d'admettre que Niobé a survécu à son malheur, tout en admettant qu'elle a été changée en pierre. *Maintenant* est opposé à l'instant où Niobé se reprenait à la vie en se souvenant de manger. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la métamorphose de Niobé, selon Homère, est postérieure à la mort de ses enfants et n'a point eu cette mort pour cause, du moins pour cause immédiate, et que le poëte sous-entend ce qui concerne la cause. Nous rappelons ici, au critique Aristarque, le principe d'Aristarque même : πολλὰ κατὰ συμπέρασμα λέγει ὁ ποιητὴς σιωπωμένως γεγονότα. Voyez *passim*, et la note XXI, 67-70. — 614-615. Ἐν est trois fois répété coup sur coup; mais cette triple répétition n'est point, ce semble, une négligence de style : c'est une insistance raisonnée. L'endroit est ainsi désigné avec la plus exacte précision. Ce n'est pas une idée heureuse que de faire disparaître le second ἐν, comme le propose Bothe, en écrivant : ἐν πέτρῃσι καὶ οὔρεσιν.

615. Ἐν Σιπύλῳ. Le Sipyle, aujourd'hui Mimas, est un prolongement du Tmolus, montagne de Lydie. Il y avait, au pied du Sipyle, une ville du même nom que la montagne.

615-616. Θεάων.... νυμφάων, des déesses nymphes : des nymphes. Quelques-uns suppriment le vers 616, et expliquent θεάων, *des deesses*, à raison d'un ancien mythe d'après lequel Rhéa, fuyant les menaces de Saturne, s'était réfugiée avec ses filles dans les retraites du mont Sipyle.

616. Ἀχελώϊον. On nommait Ἀχέλης une rivière qui descendait du Sipyle vers Smyrne. Didyme : Ἀχέλης γὰρ ποταμὸς ἀπὸ Σιπύλου ῥέει εἰς τὴν Σμυρναίων γῆν. C'est évidemment de cette rivière qu'il s'agit. Quelques modernes voudraient qu'on écrivît Ἀχελήϊον. Mais Ἀχέλης n'était probablement qu'une variante ou une corruption d'Ἀχελῷος. Ce nom d'Achéloüs était commun à beaucoup de rivières, et signifiait même, en général, l'eau potable. Voyez la note XXI, 194. Il n'est donc pas fort étonnant qu'Homère ait connu un Achéloüs dans sa contrée natale. La mention de l'Achéloüs ne prouve donc rien contre l'authenticité du vers 616; et il vaudrait mieux écrire Ἀχελήϊον, ce qui lèverait toute difficulté, que de supprimer un vers qui est dans tous les manuscrits, et qui n'a contre lui que son apparence hésiodéenne. Je dis *apparence* au propre; car, dès qu'il y a un Achéloüs en Lydie, peu importe l'analogie du vers avec ce qu'on lit au commencement de la *Theogonie* d'Hésiode. Pourquoi les nymphes ne danseraient-elles pas sur les bords de l'Achéloüs, comme les Muses dansent sur l'Hélicon après s'être baignées dans le Permesse, dans les eaux de l'Hippocrène ou ailleurs? — Ἐρρώσαντο, l'aoriste d'habitude : *moveri solent*, c'est-à-dire *moventur*, elles dansent.

617. Λίθος. Strabon dit qu'il a vu la Niobé du Sipyle. On lui a montré un rocher qui, à distance, présente la figure d'une femme, et d'une femme qui pleure. Le peuple disait sans doute, au temps d'Homère, en regardant cette figure : « C'est Niobé qui pleure ses enfants. » Homère ne fait pas dire autre chose à Achille. Si Niobé pleure, c'est qu'elle souffre encore. Si elle souffre encore, c'est que les dieux ne lui ont point pardonné : θεῶν ἐκ κήδεα πέσσει. Entendez, par dieux, Jupiter, Latone, Apollon et Diane. Les autres avaient eu pitié de la mère et des enfants, et ils avaient eux-mêmes enseveli les victimes. — Ἄλγεα

Ἀλλ' ἄγε δὴ καὶ νῶϊ μεδώμεθα, δῖε γεραιὲ,
σίτου· ἔπειτά κεν αὖτε φίλον παῖδα κλαίοισθα,
Ἴλιον εἰσαγαγών· πολυδάκρυτος δέ τοι ἔσται.
Ἦ, καὶ ἀναΐξας ὄϊν ἄργυφον ὠκὺς Ἀχιλλεὺς
σφάξ'· ἕταροι δ' ἔδερόν τε καὶ ἄμφεπον εὖ κατὰ κόσμον,
μίστυλλόν τ' ἄρ' ἐπισταμένως, πεῖράν τ' ὀβελοῖσιν,
ὤπτησάν τε περιφραδέως, ἐρύσαντό τε πάντα.
Αὐτομέδων δ' ἄρα σῖτον ἑλὼν ἐπένειμε τραπέζῃ,
καλοῖς ἐν κανέοισιν· ἀτὰρ κρέα νεῖμεν Ἀχιλλεύς.
Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἕντο,
ἤτοι Δαρδανίδης Πρίαμος θαύμαζ' Ἀχιλῆα,
ὅσσος ἔην οἷός τε· θεοῖσι γὰρ ἄντα ἐῴκει.
Αὐτὰρ ὁ Δαρδανίδην Πρίαμον θαύμαζεν Ἀχιλλεὺς,
εἰσορόων ὄψιν τ' ἀγαθὴν καὶ μῦθον ἀκούων.
Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ἐς ἀλλήλους ὁρόωντες,
τὸν πρότερος προσέειπε γέρων Πρίαμος θεοειδής·
Λέξον νῦν με τάχιστα, Διοτρεφὲς, ὄφρα κεν ἤδη
ὕπνῳ ὕπο γλυκερῷ ταρπώμεθα κοιμηθέντες.

πέσσει, *dolores concoquit*, elle digère des douleurs : elle a des douleurs à dévorer. Bothe explique : *mollit, domat perferendo*; mais πέσσει ne dit pas tant. Voyez plus bas, vers 639.

619. Σίτου,... Ce vers se termine par trois spondées.

621. Ὄϊν ἄργυφον, un mouton blanc. Bothe : « Albus color faustus. » Il s'agit d'un festin, et non d'une cérémonie funèbre; et voilà pourquoi Achille choisit un mouton blanc.

623-624. Μίστυλλον.... Voyez I, 465-466 et ailleurs.

625-626. Αὐτομέδων.... Voyez IX, 216-217.

627-628. Οἱ δ' ἐπ'.... Voyez IX, 91-92; I, 469, et les notes sur ces vers.

628. Ἐξ ἔρον ἕντο. Aristarque signale ici un abus, dans la répétition pure et simple de la formule. Achille venait de souper, quand Priam est entré dans sa tente. Il n'a donc point eu *à rassasier son appétit* : ἡ διπλῆ, ὅτι κατακέχρηται τῷ στίχῳ· ὁ γὰρ Ἀχιλλεὺς ἤδη κεκόρεσται· λέγει γὰρ, νέον δ' ἀπέληγεν ἐδωδῆς (vers 475).

630. Ὅσσος.... οἷός τε, *quantus qualisque*. Quelques-uns entendent οἷος de l'âme. Mais il n'y a ici qu'une contemplation extérieure. Priam admire la grande taille et la beauté d'Achille. *Scholies* : ὅσος ἐν μεγέθει, οἷος ἐν κάλλει. — Ἄντα, en face : quand on le regardait en face. Nous pouvons traduire : *de figure*; mais il vaut mieux rappeler que Priam est assis en face du héros.

635. Λέξον νῦν με, maintenant couche-moi, c'est-à-dire fais-moi coucher, permets-moi d'aller me coucher. *Scholies* : κλῖνον, κοίμησον. C'est le seul passage où λέγω ait ce sens à l'actif, du moins au propre; car nous avons vu au figuré, XIV, 252, ἔλεξα Διὸς νόον : j'ai endormi l'esprit de Jupiter. Le moyen λέγομαι signifie très-souvent se coucher. Le sens primitif de λέγω est *mettre, poser*.

636. Ταρπώμεθα. Aristarque trouvait le mot inconvenant, et préférait une autre

Οὐ γάρ πω μύσαν ὄσσε ὑπὸ βλεφάροισιν ἐμοῖσιν,
ἐξ οὗ σῇς ὑπὸ χερσὶν ἐμὸς παῖς ὤλεσε θυμόν·
ἀλλ' αἰεὶ στενάχω καὶ κήδεα μυρία πέσσω,
αὐλῆς ἐν χόρτοισι κυλινδόμενος κατὰ κόπρον.
Νῦν δὴ καὶ σίτου πασάμην, καὶ αἴθοπα οἶνον
λαυκανίης καθέηκα· πάρος γε μὲν οὔτι πεπάσμην.
Ἦ ῥ'· Ἀχιλεὺς δ' ἑτάροισιν ἰδὲ δμωῇσι κέλευσεν
δέμνι' ὑπ' αἰθούσῃ θέμεναι, καὶ ῥήγεα καλὰ
πορφύρε' ἐμβαλέειν, στορέσαι τ' ἐφύπερθε τάπητας,
χλαίνας τ' ἐνθέμεναι οὔλας καθύπερθεν ἕσασθαι.
Αἱ δ' ἴσαν ἐκ μεγάροιο, δάος μετὰ χερσὶν ἔχουσαι·
αἶψα δ' ἄρα στόρεσαν δοιὼ λέχε' ἐγκονέουσαι.
Τὸν δ' ἐπικερτομέων προσέφη πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεύς·
Ἐκτὸς μὲν δὴ λέξο, γέρον φίλε, μή τις Ἀχαιῶν
ἐνθάδ' ἐπέλθῃσιν βουληφόρος, οἵτε μοι αἰεὶ
βουλὰς βουλεύουσι παρήμενοι, ἣ θέμις ἐστίν·

leçon des anciens textes : παυσώμεθα, dans le sens de ἀναπαυσώμεθα (*quiescamus*). On lui objecte qu'un homme qui n'a pas dormi depuis douze jours a bien le droit de dire : ταρπώμεθα. Didyme : οὐ γὰρ ἄκαιρον τὸ ταρπώμεθα, εἰ μετὰ δώδεκα ἡμέρας ἀΰπνους τέρψιν αὐτῷ μέλλει ἐπαγαγεῖν ἡ νύξ.

637. Μύσαν, c'est-à-dire ἔμυσαν : se sont fermés.

639. Κήδεα.... πέσσω, je digère des chagrins : je suis en proie aux chagrins. Priam ne veut pas dire qu'il adoucit ses chagrins, mais qu'il les subit. Voyez plus haut, vers 617, la note sur ἄλγεα πέσσει.

640. Κυλινδόμενος κατὰ κόπρον. Voyez plus haut, vers 164-165.

641. Σίτου πασάμην, j'ai goûté de la nourriture. Le verbe πάσασθαι, chez Homère, signifie seulement *goûter*. Voyez la note I, 464.

642. Λαυκανίης καθέηκα, *per guttur demisi*, j'ai fait descendre par mon gosier.

644. Ὑπ' αἰθούσῃ, sous le portique. Dormir dans un lieu ouvert, ou même en plein air, est un agrément durant la belle saison, dans ces contrées où l'atmosphère est parfaitement pure, et n'a point les brumes dangereuses de nos climats. L'*Odyssée* nous montre Télémaque couchant sous le portique de Ménélas, et Ulysse sous celui d'Alcinoüs.

646. Ἕσασθαι équivaut à ὥστε ἕσασθαι : *ad obducendum* (*obducendas*).

648. Ἐγκονέουσαι, *festinantes*, en toute hâte. *Scholies :* τὸ γὰρ πονεῖν Ἰακῶς κονεῖν λέγεται. Le scholiaste de Pierre Victorius : ὡς πόθεν, κόθεν.

649. Ἐπικερτομέων, en raillant. Ici, le mot a une signification très-adoucie, car Achille se borne à une ironie légère. Cette ironie s'adresse, non point à Priam luimême, mais aux chefs de l'armée grecque, qui ont la prétention de se mêler de tout, de faire d'interminables délibérations à propos de tout. Bothe : « Non in Priamum jocatur aut eum irridet, sed naso « adunco suspendit senatores, qui sibi « semper assident, et vel levissimas res ad « summum ducem referunt, ipsumque Aga- « memnonem, qui pondus addit nugis. »

650. Λέξο (couche-toi), impératif aoriste second moyen de λέγω. Voyez plus haut la note du vers 635.

651. Βουληφόρος, *consiliarius*, un de ceux qui font partie du conseil : un des γέροντες.

τῶν εἴ τίς σε ἴδοιτο θοὴν διὰ νύκτα μέλαιναν,
αὐτίκ' ἂν ἐξείποι Ἀγαμέμνονι ποιμένι λαῶν,
καί κεν ἀνάβλησις λύσιος νεκροῖο γένηται.
Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,
ποσσῆμαρ μέμονας κτερεϊζέμεν Ἕκτορα δῖον,
ὄφρα τέως αὐτός τε μένω καὶ λαὸν ἐρύκω.
Τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα γέρων Πρίαμος θεοειδής·
Εἰ μὲν δή μ' ἐθέλεις τελέσαι τάφον Ἕκτορι δίῳ,
ὧδέ κέ μοι ῥέζων, Ἀχιλεῦ, κεχαρισμένα θείης.
Οἶσθα γὰρ ὡς κατὰ ἄστυ ἐέλμεθα, τηλόθι δ' ὕλη
ἀξέμεν ἐξ ὄρεος· μάλα γὰρ Τρῶες δεδίασιν.
Ἐννῆμαρ μέν κ' αὐτὸν ἐνὶ μεγάροις γοάοιμεν,
τῇ δεκάτῃ δέ κε θάπτοιμεν, δαινῦτό τε λαός·

655. Ἀνάβλησις, *dilatio*, remise à un autre temps : retard. La délibération durerait une journée peut-être. Qui sait même si le conseil serait d'avis que le corps fût rendu? Priam lui-même pourrait bien être retenu prisonnier. Voyez plus bas le discours de Mercure, vers 683-688.

657. Ποσσῆμαρ, pendant combien de jours. *Scholies :* πόσαις ἡμέραις. — Μέμονας, *intendis* (*cogitas*, *vis*, *cupis*). Voyez la note VII, 36. — En français, ποσσῆμαρ μέμονας κτερεϊζέμεν signifie : « Combien de jours te faut-il pour célébrer les funérailles? »

658. Τέως, *tamdiu*, ou *interea :* durant ce temps. — Μένω, que je reste immobile : que je ne bouge pas du camp.

660. Τάφον, la partie pour le tout : *funus*, les funérailles.

662. Ἐέλμεθα (*concludimur*, nous sommes enfermés), parfait passif de εἴλω.

663. Ἀξέμεν, c'est-à-dire ἄξειν, ὥστε ἄξειν αὐτήν : pour l'amener (dans la ville). — Γάρ, *vulgo* δέ. Le sens est le même. On a mis δέ, pour éviter la répétition du même mot. Le scholiaste A : Ἀρίσταρχος μάλα γάρ, καὶ οὐ μάλα δέ.

664. Ἐννῆμαρ. Priam demande neuf jours, pour le deuil qui doit précéder les funérailles. On suppose que c'était un usage, chez les Troyens, que ce deuil durât neuf jours; mais on le suppose gratuitement. Il est probable qu'en d'autres circonstances, le jour des funérailles n'eût pas été remis si loin. Dans les idées antiques, les héros morts désiraient qu'on leur rendît au plus vite les derniers honneurs. Voyez, XXIII, 71-73, les paroles de l'ombre de Patrocle. L'usage des *novendialia sacra* est un fait particulier aux Romains, et n'a qu'un rapport fortuit avec le nombre de jours que les Troyens mettront à pleurer Hector. Le temps pendant lequel durera le deuil sera un répit pour les assiégés, un moyen de se remettre des luttes passées et de se préparer à des luttes nouvelles. Priam a donc intérêt à ce que ce temps soit le plus long possible. S'il osait, il demanderait vingt jours, et davantage. Didyme : ἐννῆμαρ μέν· φιλοπενθὲς γὰρ τὸ βάρβαρον· ἢ ἅμα τῇ προφάσει τῆς κηδείας τὰ πρὸς πολιορκίαν ἑτοιμάζεται.

665. Δαινῦτο. Les modernes prenent ce mot pour une contraction de δαινύοιτο. Les anciens l'expliquaient par δαινύατο, c'est-à-dire δαίνυντο, ἐδαίνυντο. On trouve δαινύατ(ο), *Odyssée*, XVIII, 248. L'idée du pluriel est en effet contenue dans λαός. Mais l'analogie veut que δαινῦτο soit un optatif. Philoxène admettait δαινύατο comme un optatif singulier. Hérodien : προπερισπαστέον, ὡς καὶ Φιλοξένῳ δοκεῖ, ἵνα ᾖ ἐκ τοῦ δαινύατο τοῦ ἑνικοῦ συναλοιφή.... Φιλοξένῳ δὲ ἀρέσκει ἐν τοῖς εἰς μι λήγουσι καὶ ἑνικὸν αὐτὸ εὐκτικὸν εἶναι ἀκολούθως κεκλιμένον.

ἑνδεκάτῃ δέ κε τύμβον ἐπ' αὐτῷ ποιήσαιμεν,
τῇ δὲ δυωδεκάτῃ πολεμίξομεν, εἴπερ ἀνάγκη.
Τὸν δ' αὖτε προσέειπε ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς·
Ἔσται τοι καὶ ταῦτα, γέρον Πρίαμ', ὡς σὺ κελεύεις·
σχήσω γὰρ τόσσον πόλεμον χρόνον, ὅσσον ἄνωγας.
Ὣς ἄρα φωνήσας, ἐπὶ καρπῷ χεῖρα γέροντος
ἔλλαβε δεξιτερὴν, μή πως δείσει' ἐνὶ θυμῷ.
Οἱ μὲν ἄρ' ἐν προδόμῳ δόμου αὐτόθι κοιμήσαντο,
κῆρυξ καὶ Πρίαμος, πυκινὰ φρεσὶ μήδε' ἔχοντες·
αὐτὰρ Ἀχιλλεὺς εὗδε μυχῷ κλισίης εὐπήκτου·
τῷ δὲ Βρισηῒς παρελέξατο καλλιπάρῃος.
Ἄλλοι μέν ῥα θεοί τε καὶ ἀνέρες ἱπποκορυσταὶ
εὗδον παννύχιοι, μαλακῷ δεδμημένοι ὕπνῳ·
ἀλλ' οὐχ Ἑρμείαν ἐριούνιον ὕπνος ἔμαρπτεν,
ὁρμαίνοντ' ἀνὰ θυμὸν ὅπως Πρίαμον βασιλῆα
νηῶν ἐκπέμψειε, λαθὼν ἱεροὺς πυλαωρούς.
Στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς, καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·
Ὦ γέρον, οὔ νύ τι σοίγε μέλει κακὸν, οἷον ἔθ' εὕδεις
ἀνδράσιν ἐν δηΐοισιν, ἐπεί σ' εἴασεν Ἀχιλλεύς.

666. Ἑνδεκάτῃ.... Ce vers se termine par trois spondées.

670. Σχήσω γάρ.... Construisez: σχήσω γὰρ πόλεμον, τόσσον χρόνον ὅσσον ἄνωγας. — Zoïle et son école demandaient comment Achille pouvait prendre, sans l'aveu des rois du conseil, un engagement aussi formel. Mais Achille, depuis l'amende honorable qui lui a été faite, et surtout depuis qu'il a tué Hector, est le véritable roi des rois, l'arbitre absolu de ce qui concerne les opérations militaires. Didyme : ῥητέον οὖν ὅτι Ἀχιλλεὺς τὰ τῶν πολεμίων (lisez : Ἀχιλλεῖ τὰ τῶν πολεμικῶν) ἐπετέτραπτο πάντα, καὶ αὐτὸς ἔσχε τὴν ἐξουσίαν πάντων τῶν τοῦ πολέμου ἀνοχῶν τε καὶ συμβολῶν.

671. Ἐπὶ καρπῷ, au poignet. Voyez la note V, 339.

673. Ἐν προδόμῳ δόμου, *in vestibulo domus*, sous la galerie (ὑπ' αἰθούσῃ). Voyez plus haut la note du vers 644.

676. Τῷ δὲ Βρισηΐς, *vulgo* τῷ δ' ἄρ Βρισηΐς. Villoison, τῷ δ' ἄρα. Le scholiaste A : γράφεται, τῷ δὲ Βρισηΐς. Ainsi ἄρ et ἄρα, inutiles au sens, ne sont probablement que des additions de métriciens trop vétilleux : βρ suffit pour faire de δέ une longue.

677. Ἄλλοι μέν ῥα.... Vers marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise; mais il n'y a pas de note sur l'athétèse. Aristarque le regardait probablement comme inutile, et par conséquent le vers 678 aussi. Ces deux vers sont un emprunt fait à un autre passage. Voyez II, 1-2 et les notes sur le premier vers.

681. Ἱερούς. Les gardes qui veillent à la porte du camp sont appelés *sacrés*, à cause de l'importance du devoir qu'ils remplissent. Voyez la note X, 56.

682. Ὑπὲρ κεφαλῆς, sous-entendu Πριάμου.

683. Οἷον, *qualiter*, à la manière dont.

684. Εἴασεν. Voyez plus haut la note du vers 557.

Καὶ νῦν μὲν φίλον υἱὸν ἐλύσαο, πολλὰ δ' ἔδωκας·
σεῖο δέ κε ζωοῦ καὶ τρὶς τόσα δοῖεν ἄποινα
παῖδες τοὶ μετόπισθε λελειμμένοι, αἴ κ' Ἀγαμέμνων
γνώῃ σ' Ἀτρείδης, γνώωσι δὲ πάντες Ἀχαιοί.
Ὣς ἔφατ'· ἔδδεισεν δ' ὁ γέρων, κήρυκα δ' ἀνίστη.
Τοῖσιν δ' Ἑρμείας ζεῦξ' ἵππους ἡμιόνους τε·
ῥίμφα δ' ἄρ' αὐτὸς ἔλαυνε κατὰ στρατὸν, οὐδέ τις ἔγνω.
Ἀλλ' ὅτε δὴ πόρον ἷξον ἐΰρρεῖος ποταμοῖο,
[Ξάνθου δινήεντος, ὃν ἀθάνατος τέκετο Ζεὺς,]
Ἑρμείας μὲν ἔπειτ' ἀπέβη πρὸς μακρὸν Ὄλυμπον·
Ἠὼς δὲ κροκόπεπλος ἐκίδνατο πᾶσαν ἐπ' αἶαν·
οἱ δ' εἰς ἄστυ ἔλων οἰμωγῇ τε στοναχῇ τε
ἵππους· ἡμίονοι δὲ νέκυν φέρον. Οὐδέ τις ἄλλος
ἔγνω πρόσθ' ἀνδρῶν καλλιζώνων τε γυναικῶν·
ἀλλ' ἄρα Κασσάνδρη, ἰκέλη χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ,
Πέργαμον εἰσαναβᾶσα φίλον πατέρ' εἰσενόησεν,
ἑστεῶτ' ἐν δίφρῳ, κήρυκά τε ἀστυβοώτην·
τὸν δ' ἄρ' ἐφ' ἡμιόνων ἴδε κείμενον ἐν λεχέεσσιν·
κώκυσέν τ' ἄρ' ἔπειτα γέγωνέ τε πᾶν κατὰ ἄστυ·
Ὄψεσθε, Τρῶες καὶ Τρῳάδες, Ἕκτορ' ἰόντες,
εἴποτε καὶ ζώοντι μάχης ἐκ νοστήσαντι
χαίρετ', ἐπεὶ μέγα χάρμα πόλει τ' ἦν παντί τε δήμῳ.

688. Γνώῃ σ(ε), *rescierit de te*, venait à savoir ta présence (dans le camp). Mercure reprend et précise la pensée indiquée par Achille, vers 653-655.

692-693. Ἀλλ' ὅτε δὴ.... Voyez XIV, 433-434 et les notes sur ces deux vers.

692. Πόρον. Priam, une fois au delà du gué, sur la rive gauche du fleuve, sur le θρωσμὸς πεδίου, était en terre libre d'ennemis, et où il n'avait plus rien à craindre.

693. Ξάνθου.... Ce vers manque ici, et non sans raison, dans le manuscrit de Venise, ainsi que dans un autre manuscrit des meilleurs. Il ralentit inutilement le récit. Dans les deux passages où on l'a vu, XIV, 434 et XXI, 2, il précise πόρον ποταμοῖο, qui serait sans lui une énigme. Ici, nous connaissons le chemin de Priam, et nous savons quel est le gué qu'il lui faut passer.

696. Ἔλων pour ἤλαον, ἤλων, de ἐλάω : poussaient.

701. Ἑστεῶτ(α), *vulgo* ἑσταότ(α). Les deux formes sont homériques. Le scholiaste de Pierre Victorius : διχῶς δὲ ὁ ποιητής φησι. Notre leçon est celle d'Aristarque. On scande ἑστεῶτα comme s'il y avait ἑστῶτα. Avec la vulgate, la quantité est régulière ; mais les synizèses, chez Homère, sont extrêmement fréquentes.

702. Τόν, lui, c'est-à-dire Hector, le cadavre d'Hector.

704. Ὄψεσθε.... ἰόντες, vous verrez allant : allez voir ; allez contempler.

705. Εἴποτε καὶ.... Ce vers se termine par trois spondées.

῝Ως ἔφατ᾽· οὐδέ τις αὐτόθ᾽ ἐνὶ πτολέϊ λίπετ᾽ ἀνὴρ,
οὐδὲ γυνή· πάντας γὰρ ἀάσχετον ἵκετο πένθος·
ἀγχοῦ δὲ ξύμβληντο πυλάων νεκρὸν ἄγοντι.
Πρῶται τόνγ᾽ ἄλοχός τε φίλη καὶ πότνια μήτηρ
τιλλέσθην, ἐπ᾽ ἄμαξαν ἐΰτροχον ἀΐξασαι,
ἁπτόμεναι κεφαλῆς· κλαίων δ᾽ ἀμφίσταθ᾽ ὅμιλος.
Καί νύ κε δὴ πρόπαν ἦμαρ ἐς ἠέλιον καταδύντα,
῞Εκτορα δακρυχέοντες ὀδύροντο πρὸ πυλάων,
εἰ μὴ ἄρ᾽ ἐκ δίφροιο γέρων λαοῖσι μετηύδα·
Εἴξατέ μοι οὐρεῦσι διελθέμεν· αὐτὰρ ἔπειτα
ἄσεσθε κλαυθμοῖο, ἐπὴν ἀγάγωμι δόμονδε.
῝Ως ἔφαθ᾽· οἱ δὲ διέστησαν, καὶ εἶξαν ἀπήνῃ.
Οἳ δ᾽ ἐπεὶ εἰσάγαγον κλυτὰ δώματα, τὸν μὲν ἔπειτα
τρητοῖς ἐν λεχέεσσι θέσαν, παρὰ δ᾽ εἶσαν ἀοιδοὺς,
θρήνους ἐξάρχουσ᾽ οἵτε στονόεσσαν ἀοιδήν·

709. Ἄγοντι, sous-entendu Πριάμῳ.

710. Τόνγ(ε), pour lui, ou à cause de lui. *Scholies :* εἰς τοῦτον, ἢ διὰ τοῦτον. On peut aussi rattacher τόνγε à l'idée d'un actif contenue dans τιλλέσθην : *deflere*, par exemple. — Plusieurs manuscrits donnent τῷδ(ε) au lieu de τόνγ(ε). Bothe écrit, τῶνγ(ε) : d'eux, de ceux qui accouraient. Mais cette correction ne s'appuie que sur une conjecture. — Ἄλοχος : Andromaque; μήτηρ : Hécube.

711. Τιλλέσθην, s'arrachaient les cheveux.

712. Κεφαλῆς, la tête (d'Hector). Le mot ἁπτόμεναι ne permet guère de l'entendre des têtes d'Andromaque et d'Hécube. Il désigne un objet en dehors d'elles. Quand elles tiennent la tête du mort, elles ne s'arrachent plus les cheveux; mais elles se les arrachaient, en accourant vers la voiture. Cependant quelques-uns entendent : κεφαλῆς ἑαυτῶν. On pourrait concilier les deux interprétations, en disant qu'Andromaque et Hécube tiennent d'une main la tête d'Hector, et de l'autre s'arrachent les cheveux. Il est probable, en effet, qu'elles ne se contentent pas de la paisible attitude qu'exprime grammaticalement ἁπτόμεναι κεφαλῆς, quoiqu'on voie un peu plus loin, vers 724, Andromaque tenant *dans ses deux mains* (μετὰ χερσίν) la tête d'Hector, par conséquent ne s'arrachant plus les cheveux.

716. Εἴξατέ μοι.... Construisez : εἴξατε οὐρεῦσι διελθέμεν, en prenant μοι comme explétif : faites *moi* place aux mules, pour qu'elles passent. Comme G. Dindorf et Dubner, nous avons supprimé la virgule après μοι, parce qu'avec la virgule, le datif οὐρεῦσι devient inexplicable. Il faudrait alors l'accusatif : (ὥστε) οὐρῆας διελθέμεν. L'expression εἶξαν ἀπήνῃ, vers 718, montre d'ailleurs qu'il faut rattacher directement οὐρεῦσι à εἴξατε.

717. Ἄσεσθε, vous vous rassasierez. — Δόμονδε. Quelques textes anciens donnaient, πόλινδε. Le scholiaste A : γράφεται πόλινδε.

720. Τρητοῖς, *tornatis*, façonnés au tour. Voyez la note III, 448. — Ἀοιδούς. Ces aèdes, d'après la tradition, étaient deux seulement, Clitus et Épimède. Didyme : ἦσαν δὲ οὗτοι Κλεῖτος καὶ Ἐπιμήδης.

721. Θρήνους ἐξάρχουσ᾽ οἵτε, *vulgo* θρήνων ἐξάρχους, οἵτε. Notre leçon est celle du manuscrit de Venise, sauf la virgule que Villoison met devant οἵτε. Bothe, qui conserve la vulgate, dit en note : « Ita « scribamus : Θρήνους ἐξάρχουσ᾽ οἵτε « στονόεσσαν ἀοιδήν, hoc est : οἳ ἐξάρ« χουσι θρήνους καὶ στονόεσσαν ἀοιδήν, « *qui carmina lugubria auspicari solent;* « quemadmodum Tibullus : *Messalam terra* « *dum sequiturque mari.* » La vulgate

οἱ μὲν ἄρ' ἐθρήνεον, ἐπὶ δὲ στενάχοντο γυναῖκες.
Τῇσιν δ' Ἀνδρομάχη λευκώλενος ἦρχε γόοιο,
Ἕκτορος ἀνδροφόνοιο κάρη μετὰ χερσὶν ἔχουσα·
Ἆνερ, ἀπ' αἰῶνος νέος ὤλεο, κὰδ δέ με χήρην
λείπεις ἐν μεγάροισι· πάϊς δ' ἔτι νήπιος αὔτως,
ὃν τέκομεν σύ τ' ἐγώ τε δυσάμμοροι· οὐδέ μιν οἴω
ἥβην ἵξεσθαι· πρὶν γὰρ πόλις ἥδε κατ' ἄκρης
πέρσεται· ἦ γὰρ ὄλωλας ἐπίσκοπος, ὅστε μιν αὐτὴν
ῥύσκευ, ἔχες δ' ἀλόχους κεδνὰς καὶ νήπια τέκνα·
αἳ δή τοι τάχα νηυσὶν ὀχήσονται γλαφυρῇσιν,
καὶ μὲν ἐγὼ μετὰ τῇσι· σὺ δ' αὖ, τέκος, ἢ ἐμοὶ αὐτῇ
ἕψεαι, ἔνθα κεν ἔργα ἀεικέα ἐργάζοιο,
ἀθλεύων πρὸ ἄνακτος ἀμειλίχου· ἤ τις Ἀχαιῶν

est grammaticalement inexplicable, à moins qu'on ne suppose tout un vers perdu, où se serait trouvé le verbe dont dépend l'accusatif ἀοιδήν. Il est impossible de sous-entendre naturellement aucun verbe propre à rendre compte de cet accusatif. Quelques-uns proposent de lire, Θρήνους ἐξάρχους ἠδὲ στονόεσσαν ἀοιδήν, en donnant à ἐξάρχους le sens actif de ἐξάρχοντας. Dübner : « Il existe beaucoup d'exemples de substantifs et d'adjectifs participant aux propriétés grammaticales des verbes de même racine, exemples qui prouvent que les Grecs ne sentaient ni dureté ni embarras dans cette façon de parler. On trouve de même, en latin, *admirabundi speciem*, *celatum indagatores.* » — Quant à retrancher le vers du texte, comme d'autres le voudraient, sous prétexte qu'il n'est qu'une glose du mot ἀοιδούς, c'est un parti moins commode qu'il ne semble. D'abord, le vers est dans tous les manuscrits sans exception, sauf variantes d'écritures; et puis ἀοιδούς a réellement besoin de glose. Ce ne sont point ici des aèdes dans leur fonction ordinaire. Aussi le vers est-il marqué d'une diple, dans le manuscrit de Venise, et accompagné d'une note où on lit, avant les noms des deux aèdes . ἀοιδούς, νῦν θρηνῳδούς.

723. Τῇσιν. Ancienne variante, τοῖσιν.

725. Ἀπ' αἰῶνος νέος ὤλεο, tu as péri jeune, (jeté) hors de l'existence (par la mort). *Scholies :* ἐξεκόπης τῆς ζωῆς. Le mot αἰῶνος est dit de la vie générale de l'espèce humaine, et non de l'existence particulière d'Hector. Celle-ci a sa place dans ὤλεο, ou, si l'on veut, dans ἀπώλεο. *Scholies :* ἀπ' αἰῶνος· ἀπὸ τοῦ βίου, ἀπὸ τοῦ χρόνου τῆς τῶν ἀνθρώπων ζωῆς. Quelques modernes expliquent : νέος αἰῶνος, *juvenis quod attinet ad vitam*, jeune d'âge; mais cette explication n'est point satifaisante. Il n'y a aucun exemple analogue. Le vers 68, où Bothe renvoie à ce propos, n'a rien de commun avec ceci. Dans ce vers, δώρων est un génitif causal; et αἰῶνος ne saurait être considéré comme tel que par un véritable abus de termes. Il vaut donc mieux s'en tenir à l'interprétation traditionnelle.

726. Πάϊς δ' ἔτι. Ancienne variante, πάϊς δέ τε. — Νήπιος αὔτως, tout petit. Voyez, VI, 400, la note sur νήπιον αὔτως.

729. Πέρσεται, le moyen dans le sens du passif, comme s'il y avait περθήσεται : sera détruite. — Ἐπίσκοπος, surveillant : gardien; protecteur.

730. Ῥύσκευ pour ἐρύσκου, de ῥύσκομαι, fréquentatif de ῥύομαι (préserver). — Ἔχες est synonyme de ῥύσκευ : tu maintenais (en sécurité). Eustathe : ἐπισκοπεῖν, καὶ ῥύσκεσθαι, καὶ ἔχειν, ταυτὸν δηλοῦσι.

731. Ὀχήσονται, *avehentur*, seront emportées : seront transportées loin d'ici.

732. Μέν est dans le sens de μήν : *sane*, assurément.

734. Ἀθλεύων, *vulgo* ἀεθλεύων : *labo-*

ῥίψει, χειρὸς ἑλών, ἀπὸ πύργου, λυγρὸν ὄλεθρον,
χωόμενος, ᾧ δή που ἀδελφεὸν ἔκτανεν Ἕκτωρ,
ἢ πατέρ᾽, ἠὲ καὶ υἱόν· ἐπεὶ μάλα πολλοὶ Ἀχαιῶν
Ἕκτορος ἐν παλάμῃσιν ὀδὰξ ἕλον ἄσπετον οὖδας.
Οὐ γὰρ μείλιχος ἔσκε πατὴρ τεὸς ἐν δαῒ λυγρῇ·
τῷ καί μιν λαοὶ μὲν ὀδύρονται κατὰ ἄστυ.
Ἀρητὸν δὲ τοκεῦσι γόον καὶ πένθος ἔθηκας,
Ἕκτορ· ἐμοὶ δὲ μάλιστα λελείψεται ἄλγεα λυγρά.
Οὐ γάρ μοι θνήσκων λεχέων ἐκ χεῖρας ὄρεξας·
οὐδέ τί μοι εἶπες πυκινὸν ἔπος οὗτέ κεν αἰεὶ
μεμνήμην, νύκτας τε καὶ ἤματα δακρυχέουσα.
Ὣς ἔφατο κλαίουσ᾽· ἐπὶ δὲ στενάχοντο γυναῖκες.
Τῇσιν δ᾽ αὖθ᾽ Ἑκάβη ἀδινοῦ ἐξῆρχε γόοιο.
Ἕκτορ, ἐμῷ θυμῷ πάντων πολὺ φίλτατε παίδων,
ἦ μέν μοι ζωός περ ἐὼν, φίλος ἦσθα θεοῖσιν·
οἳ δ᾽ ἄρα σεῦ κήδοντο, καὶ ἐν θανάτοιό περ αἴσῃ.
Ἄλλους μὲν γὰρ παῖδας ἐμοὺς πόδας ὠκὺς Ἀχιλλεὺς
πέρνασχ᾽, ὅντιν᾽ ἕλεσκε, πέρην ἁλὸς ἀτρυγέτοιο,

rans, et avec le double sens du latin, travail et souffrance. Si l'on écrit ἀεθλεύων, il faut compter le mot comme trissyllabe, et prononcer αε d'une seule émission de voix. — Πρὸ ἄνακτος, *coram domino*, sous l'œil d'un maître. On traduit aussi : *pro domino*, pour un maître. *Scholies :* ὑπὲρ δεσπότου. les deux sens se lient étroitement; car le maître surveille le travail qu'on fait pour lui. Nous avons vu πρὸ Ἀχαιῶν μάχεσθαι, IV, 156, et μάχεσθαι πρὸ παίδων, VIII, 56-57, où πρό signifie à la fois *en avant* et *pour*, puisqu'il s'agit de défense. De même, ici, πρό montre l'esclave travaillant et devant le maître, et dans l'intérêt du maître.

735. Ῥίψει. Les poëtes postérieurs à Homère donnent comme un fait réel ce qu'Homère fait prévoir à la mère d'Astyanax. Suivant Arctinus, c'est Ulysse qui tua le fils d'Hector; suivant Leschès, ce fut Néoptolème. Tzetzès, au vers 1263 de Lycophron, cite un passage de la *Petite Iliade*, où Leschès dit de Neoptolème tuant Astyanax : ῥίψε, ποδὸς τεταγὼν, ἀπὸ πύργου. Les poëtes tragiques ont adopté cette tradition de Leschès. C'est là ce qui rend si lamentable la condition de l'Andromaque d'Euripide, esclave et concubine de Pyrrhus. Racine a inventé de son chef, en faisant vivre Astyanax près de sa mère, à la cour du roi d'Épire.

741. Ἀρητὸν.... Voyez XVII, 37 et la note sur ce vers.

744. Πυκινὸν ἔπος, une sage parole : une de ces paroles de mourant qu'on regardait comme des oracles de la sagesse.

745. Μεμνήμην, optatif. Eustathe : ἀνάλογον εὐκτικὸν, κατὰ τὸ κέκλημαι κεκλήμην, καὶ τὰ ὅμοια. Quelques manuscrits donnent μεμνοίμην. Ce n'est qu'une mauvaise correction, ou une faute d'iotacisme.

752. Πέρνασ(κε), fréquentatif : *venumdare solebat*. Cela était arrivé plusieurs fois. Des dix-neuf fils d'Hécube, il n'en restait que trois, Pâris, Hélénus et Déiphobe, ou cinq, si on lui donne Agathon et Pammon. Tous les autres avaient été tués ou faits prisonniers.

ἐς Σάμον ἔς τ' Ἴμβρον καὶ Λῆμνον ἀμιχθαλόεσσαν·
σεῦ δ' ἐπεὶ ἐξέλετο ψυχὴν ταναήκεϊ χαλκῷ,
πολλὰ ῥυστάζεσκεν ἑοῦ περὶ σῆμ' ἑτάροιο,
Πατρόκλου, τὸν ἔπεφνες· ἀνέστησεν δέ μιν οὐδ' ὥς.
Νῦν δέ μοι ἑρσήεις καὶ πρόσφατος ἐν μεγάροισιν
κεῖσαι, τῷ ἴκελος ὅντ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχόμενος κατέπεφνεν.
Ὣς ἔφατο κλαίουσα, γόον δ' ἀλίαστον ὄρινεν.
Τῇσι δ' ἔπειθ' Ἑλένη τριτάτη ἐξῆρχε γόοιο·
Ἕκτορ, ἐμῷ θυμῷ δαέρων πολὺ φίλτατε πάντων,
ἦ μέν μοι πόσις ἐστὶν Ἀλέξανδρος θεοειδής,
ὅς μ' ἄγαγε Τροίηνδ'· ὡς πρὶν ὤφελλον ὀλέσθαι.
Ἤδη γὰρ νῦν μοι τόδ' ἐεικοστὸν ἔτος ἐστὶν,

753. Ἐς Σάμον, (en les transportant) dans (l'île de) Samos, c'est-à-dire en Samothrace. — Ἀμιχθαλόεσσαν, *importuosam*, inabordable : inhospitalière. Telle est l'explication généralement reçue. Sophocle dit en effet de Lemnos (*Philoctète*, vers 201), qu'elle n'est point εὔορμος, qu'elle n'a pas de bons ports. Mais elle avait des ports au moins passables ; car elle possédait une marine, et commerçait avec les assiégeants. Voyez VII, 467-471. Il faut probablement entendre l'épithète dans un sens restreint : *inhospitalière aux Troyens*. Eunéus était leur ennemi, et l'ami des Grecs. Le scholiaste de Pierre Victorius : ἄμικτον Τρωσὶ διὰ τὸ Εὔνειον εἶναι. Il y a d'autres explications anciennes, mais dont nous ne pouvons nous rendre compte : ὀμιχλώδη, couverte de brouillards ; εὐδαίμονα, heureuse. D'après ce dernier sens, ἀμιχθαλόεις serait un mot du dialecte cyprien. *Scholies :* Κυπρίοις εὐδαίμονα. — Au lieu de ἀμιχθαλόεσσαν, on lisait, dans la diorthose d'Antimachus : μιχθαλόεσσαν. Mais on ignore quel sens l'antique éditeur attribuait à ce mot.

755. Πολλά, adverbe : *sæpe*, souvent. Achille l'avait fait neuf jours de suite, et trois fois par jour. — Ῥυστάζεσκεν (*raptare solebat*), fréquentatif de ῥυστάζω (traîner).

757. Ἑρσήεις, frais comme rosée. Voyez plus haut la note du vers 419.

758-759. Ὅντ' ἀργυρότοξος.... Il s'agit de celui qui est mort de mort subite, sans avoir été défiguré par une longue maladie. Didyme : ἀντὶ τοῦ, ὃν συνέβη αἰφνιδίῳ καὶ ὀξεῖ θανάτῳ τελευτῆσαι. Eustathe : ὅμοιος οὐ πεφονευμένῳ, ἀλλά τινι ἐξαίφνης θανόντι. On se rappelle qu'Apollon avait préservé le cadavre, et qu'un miracle avait fermé les blessures dont Hector était percé, et essuyé le sang dont il était couvert.

759. Οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν, de ses traits doux. Voyez, VI, 205, la note sur Ἄρτεμις ἔκτα. — Κατέπεφνεν, *interfecit*. Le scholiaste A mentionne la leçon καταπέφνῃ, *interfecerit :* ἐν ἄλλῳ, καταπέφνῃ.

762. Δαέρων, dissyllabe par synizèse, δα étant long dans ce mot. — Pour la quantité de δα, voyez III, 180 ; VI, 344 et 355 ; XIV, 156.

765. Ἐεικοστὸν ἔτος. On trouve le compte de ces années, en supposant que les préparatifs de la guerre ont duré dix ans. Il n'y a point de contradiction entre ceci et ce qui concerne Ulysse. Ulysse revient à Ithaque après vingt ans d'absence ; mais Ulysse n'avait rejoint l'armée qu'à la dernière extrémité, après avoir employé tous les subterfuges pour se dispenser de partir. L'année qui était la vingtième pour Hélène depuis son départ de la Grèce, n'était que la dixième depuis le départ d'Ulysse. *Scholies :* ἐπὶ δὲ Ὀδυσσέως τὰ δέκα ἔτη τῆς στρατολογίας οὐκ ἀριθμητέον.

ἐξ οὗ κεῖθεν ἔϐην καὶ ἐμῆς ἀπελήλυθα πάτρης·
ἀλλ' οὔπω σεῦ ἄκουσα κακὸν ἔπος, οὐδ' ἀσύφηλον·
ἀλλ' εἴ τίς με καὶ ἄλλος ἐνὶ μεγάροισιν ἐνίπτοι
δαέρων, ἢ γαλόων, ἢ εἰνατέρων εὐπέπλων,
ἢ ἑκυρὴ (ἑκυρὸς δὲ, πατὴρ ὣς, ἤπιος αἰεὶ),
ἀλλὰ σὺ τόνγ' ἐπέεσσι παραιφάμενος κατέρυκες,
σῇ τ' ἀγανοφροσύνῃ καὶ σοῖς ἀγανοῖς ἐπέεσσιν.
Τῷ σέ θ' ἅμα κλαίω καὶ ἔμ' ἄμμορον, ἀχνυμένη κῆρ·
οὐ γάρ τίς μοι ἔτ' ἄλλος ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ
ἤπιος, οὐδὲ φίλος· πάντες δέ με πεφρίκασιν.
῝Ως ἔφατο κλαίουσ'· ἐπὶ δ' ἔστενε δῆμος ἀπείρων.
Λαοῖσιν δ' ὁ γέρων Πρίαμος μετὰ μῦθον ἔειπεν·
῎Αξετε νῦν, Τρῶες, ξύλα ἄστυδε, μηδέ τι θυμῷ

766. Κεῖθεν, de là-bas : de Sparte.

767. Ἀλλ' οὔπω.... Voyez le discours d'Hélène à Hector, VI, 344-358.

768. Ἐνίπτοι, *increparet*. Quelques manuscrits anciens donnaient ἐνίσσοι. Mais le verbe ἐνίσσω, quoique synonyme de ἐνίπτω, n'est jamais employé comme lui d'une manière absolue. Il y a toujours un complément, qui précise sa signification défavorable. On a vu plus haut, vers 238 : ἐπέεσσ' αἰσχροῖσιν ἐνίσσων.

769. Δαέρων est dissyllabe, comme plus haut, vers 762. — Γαλόων et εἰνατέρων. Voyez la note VI, 378.

770. Ἑκυρός. Voyez le discours de Priam à Hélène, III, 162-170. — Ἤπιος αἰεί, sous-entendu ἦν. Quelques textes antiques donnaient, ἤπιος ἦεν.

772. Σῇ τ' ἀγανοφροσύνῃ.... Ce vers est entre crochets dans quelques éditions. Bothe dit de lui : « Versus ταυτολόγος, nec « Homero dignus. » Il semble pourtant que ce soit autre chose qu'une tautologie. Hélène ne se répète pas, en parlant de l'humeur douce et conciliante d'Hector; et l'épithete ajoutée à ἐπέεσσιν précise la sorte de discours dont usait Hector pour protéger Hélène, attaquée par les malveillants. D'ailleurs, on ne peut alléguer contre le vers 772 aucun argument philologique. Il est dans tous les manuscrits; il n'est point marqué de l'obel dans le manuscrit de Venise; il y a une note des Alexandrins sur ἀγανοφροσύνῃ. En un mot, ce vers a toutes les garanties extérieures d'authenticité. C'est au nom du goût seul qu'on le condamne, et le goût n'est pas infaillible. J'ai donc effacé les crochets de G. Dindorf et autres.

773. Ἔμ' ἄμμορον. Ancienne variante, ἐμὸν μόρον.

774. Οὐ γάρ τίς μοι.... Ce vers se termine par trois spondées.

775. « Πεφρίκασι, frissonnent, avec l'accusatif de l'objet qui cause le frissonnement; de même qu'en latin le verbe neutre *horrere*, traduction exacte de φρίσσειν, peut se mettre avec un accusatif. » [Dübner.] La traduction *me abominantur* est exacte; car πεφρίκασι, dans l'intention du poëte, a une signification morale. *Scholies :* νῦν βδελύττονται, ὅ ἐστι μισοῦσι. Eustathe : ἐρρίγασι καὶ στυγοῦσι.

777. Ὁ γέρων, l'auguste vieillard. Ce passage est un de ceux où Aristarque signalait comme parfaitement manifeste la valeur de l'article dans Homère. *Scholies :* τὸ ὁ γέρων διὰ τὸ οἰκτρὸν ἢ μᾶλλον τὸ ἔκτιμον πρόσκειται, ὡς τὸ Νέστωρ δ' ὁ γέρων ἀμογητὶ ἄειρεν (XI, 637).

778. Ἄξετε νῦν,... Ce vers, dans le manuscrit de Venise, est marqué d'une diple et d'un obel; mais il n'y a aucune note qui accompagne ces signes. Eustathe remarque, à propos de ce vers, que le poëte semble pressé d'en finir; il explique aussi pourquoi Homère est si bref dans le récit des

δείσητ' Ἀργείων πυκινὸν λόχον· ἦ γὰρ Ἀχιλλεὺς
πέμπων μ' ὧδ' ἐπέτελλε, μελαινάων ἀπὸ νηῶν,
μὴ πρὶν πημανέειν, πρὶν δωδεκάτη μόλῃ Ἠώς.
Ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ὑπ' ἀμάξῃσιν βόας ἡμιόνους τε
ζεύγνυσαν, αἶψα δ' ἔπειτα πρὸ ἄστεος ἠγερέθοντο.
Ἐννῆμαρ μὲν τοίγε ἀγίνεον ἄσπετον ὕλην·
ἀλλ' ὅτε δὴ δεκάτη ἐφάνη φαεσίμβροτος Ἠώς,
καὶ τότ' ἄρ' ἐξέφερον θρασὺν Ἕκτορα δακρυχέοντες·
ἐν δὲ πυρῇ ὑπάτῃ νεκρὸν θέσαν, ἐν δ' ἔβαλον πῦρ.
Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς,
τῆμος ἄρ' ἀμφὶ πυρὴν κλυτοῦ Ἕκτορος ἔγρετο λαός·
[αὐτὰρ ἐπεί ῥ' ἤγερθεν ὁμηγερέες τ' ἐγένοντο,]
πρῶτον μὲν κατὰ πυρκαϊὴν σβέσαν αἴθοπι οἴνῳ
πᾶσαν, ὁπόσσον ἐπέσχε πυρὸς μένος· αὐτὰρ ἔπειτα
ὀστέα λευκὰ λέγοντο κασίγνητοί θ' ἕταροί τε,
μυρόμενοι, θαλερὸν δὲ κατείβετο δάκρυ παρειῶν.
Καὶ τάγε χρυσείην ἐς λάρνακα θῆκαν ἑλόντες,

funérailles d'Hector, lui qui a été si abondant en détails à propos de celles de Patrocle. Mais il ne dit rien sur le vers luimême, sinon que le style en est fier et impérieux. — Ἄξετε, *convehetis*, dans le sens de l'impératif *convehite*. De cette façon, le commandement est plus fort; car celui qui parle fait abstraction de tout obstacle quand il dit : *Telle chose sera*. — Ἄστυδε. Cette expression pourrait faire croire que le bûcher d'Hector a été dressé dans l'intérieur de la ville; mais on voit, vers 799-801, que le tombeau était hors de la ville. Le tombeau se construisait sur l'emplacement du bûcher. Il faut donc traduire ἄστυδε : vers la ville; près de la ville. On ne peut admettre, par conséquent, que le tombeau d'Hector soit un des trois tertres coniques de Pergame, décrits par Nicolaïdès.

780. Πέμπων.... Construisez : πέμπων με ἀπὸ νηῶν μελαινάων ἐπέτελλεν ὧδε. — Ὧδ' ἐπέτελλε, *sic edixit* (*mihi*), m'a fait la déclaration suivante. La traduction *pollicitus est* fausse le sens du verbe. On se rappelle en effet qu'Achille s'est décidé spontanément, et non sur une demande de Priam. Voyez ses paroles, vers 656-658.

785. Φαεσίμβροτος. Cette épithète ne se trouve point ailleurs dans l'*Iliade;* mais elle est dans l'*Odyssée*. Quelques anciens la remplaçaient ici par l'épithète ordinaire. Le scholiaste A : ἐν ἄλλῳ, ῥοδοδάκτυλος Ἠώς. Quant au sens de φαεσίμβροτος, il n'offre aucune difficulté : ἡ φαίνουσα καὶ παρέχουσα τὸ φῶς τοῖς ἀνθρώποις.

786. Δακρυχέοντες. Il y a une ancienne variante. Le scholiaste A : ἐν ἄλλῳ, ἀχνύμενοι κῆρ.

790. Αὐτὰρ.... Vers absolument inutile au sens, et qui manque dans le manuscrit de Venise et dans plusieurs autres. On a vu un vers presque identique, I, 57, avec lequel sans doute a été façonné celui-ci.

791-793. Πρῶτον μὲν.... Voyez, XXIII, 237-239, les mêmes choses dites en termes analogues, dans les ordres donnés par Achille pour le bûcher de Patrocle.

791. Κατὰ.... σβέσαν, ils éteignirent.

794. Κατείβετο.... παρειῶν, *defundebatur de genis*, coulait de (leurs) joues à terre.

795. Λάρνακα. Aristarque entendait ce mot dans le sens d'urne funéraire, et non de coffre proprement dit : ἡ διπλῆ, ὅτι

πορφυρέοις πέπλοισι καλύψαντες μαλακοῖσιν·
αἶψα δ' ἄρ' ἐς κοίλην κάπετον θέσαν· αὐτὰρ ὕπερθεν
πυκνοῖσιν λάεσσι κατεστόρεσαν μεγάλοισιν·
ῥίμφα δὲ σῆμ' ἔχεαν, περὶ δὲ σκοποὶ εἵατο πάντῃ,
μὴ πρὶν ἐφορμηθεῖεν ἐϋκνήμιδες Ἀχαιοί.
Χεύαντες δὲ τὸ σῆμα, πάλιν κίον· αὐτὰρ ἔπειτα
εὖ συναγειρόμενοι, δαίνυντ' ἐρικυδέα δαῖτα
δώμασιν ἐν Πριάμοιο, Διοτρεφέος βασιλῆος.
Ὣς οἵγ' ἀμφίεπον τάφον Ἕκτορος ἱπποδάμοιο.

τὴν σορὸν λάρνακα εἶπεν. Quelques modernes traduisent : *sarcophagum;* mais leurs discussions sur le mot montrent qu'ils n'ont pas même regardé la note d'Aristarque.

796. Καλύψαντες. Ancienne variante, καθάψαντες.

797. Κάπετον, un fossé : une fosse.

798. Κατεστόρεσαν, *instraverunt*, ils firent un pavage : ils disposèrent une assise de blocs. C'est par-dessus cette assise de blocs qu'on amoncelait la terre du tumulus. Peut-être faut-il ne donner au verbe que le sens d'entasser sur une surface, sans aucune idée d'assises régulières. Dans les tombeaux de Pergame, la terre a presque disparu, et l'on voit un monceau de pierres de forme conique. Ce monceau de pierres était comme la charpente du tumulus. Voyez Nicolaïdès, pages 83-84 et 94-95.

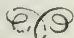
799. Σῆμ(α), *tumulum*, le tertre funéraire. — Ἔχεαν, ils versèrent : ils accumulèrent; ils élevèrent en mettant terre sur terre. Voyez les notes VI, 419.

800. Πρίν, auparavant : avant que l'ouvrage fût terminé. — Il faut remarquer que Priam n'avait que la parole d'Achille, et que cette assurance ne suffisait pas pour qu'un homme sage s'interdît toute mesure de précaution. *Scholies :* στρατηγικὸν τὸ μὴ ταῖς σπονδαῖς πιστεύσαντας ἀστρατηγήτους ἑαυτοὺς τοῖς πολεμίοις Ἕλλησι παραδοῦναι, καὶ νουνεχείας πολλῆς.

801. Πάλιν κίον, ils allèrent à rebours : ils s'en retournèrent à la ville.

802. Δαίνυντ(ο).... δαῖτα, *epulati sunt epulum*, ils firent un festin.

804. Ἀμφίεπον, *curabant*, ils soignaient : ils soignèrent. — Τάφον, *funus*, lés funérailles. — Le poëte Arctinus avait écrit un poëme intitulé *Éthiopide*, dont Memnon était le héros. On conjecture qu'il avait fait de son poëme une continuation directe de l'*Iliade*. Une scholie du vers 804 rend cette conjecture parfaitement plausible. Voici cette scholie : τινὲς γράφουσιν· Ὣς οἵγ' ἀμφίεπον τάφον Ἕκτορος· ἦλθε δ' Ἀμαζὼν, Ἄρηος θυγάτηρ μεγαλήτορος ἀνδροφόνοιο. Comme fin de l'*Iliade*, ces deux vers seraient ineptes. Comme début de l'*Éthiopide*, ils sont excellents ; car l'Amazone Penthésilée figurait dans la première partie du poëme d'Arctinus. Voyez, page 583 de l'Homère-Didot, l'analyse de l'*Éthiopide*, empruntée à la *Chrestomathie* de Proclus.



APPENDICES.

APPENDICE I.

PROLÉGOMÈNES DE VILLOISON (1788).

(Voyez le chapitre IV de notre *Introduction à l'Iliade*, pages LXXVI-XCII du premier volume.)

Prolegomena est le titre que Villoison a donné à sa préface. L'auteur, en mettant une aussi vague indication en tête de son travail critique sur le manuscrit de Venise, semble avoir voulu se donner toute licence pour la composition de cet écrit. Ce qui est certain, c'est qu'il s'est dispensé, en écrivant, de tout ordre régulier, de tout plan méthodique. Il marche d'un bout à l'autre, durant ces soixante pages in-folio, versant à plein sac, pêle-mêle avec ses idées sur l'*Iliade*, tous les trésors de son érudition et de ses souvenirs. Les *Prolégomènes* de Villoison, comme nous l'avons dit ailleurs, sont « un « chaos de noms propres, de titres d'ouvrages, de chiffres de toute « espèce, de citations en diverses langues, de signes particuliers, d'a- « bréviations, d'italiques, de grec en onciales, de parenthèses, de « notes, d'excursus. » On y trouve jusqu'au récit du voyage de Villoison en Grèce et en Asie, ou tout au moins le sommaire, étape par étape, de ce long et célèbre voyage. Aussi n'y a-t-il guère de lecture plus pénible que celle des *Prolégomènes* de Villoison. Ce qui ne diminue point le désagrément de la lecture, c'est que les lignes ont quatre-vingts lettres chacune. Elles occupent toute la largeur de l'in-folio, sauf certains développements imprimés en note sur deux colonnes. Aussi ne lit-on guère les *Prolégomènes* de Villoison. Personne ne les cite jamais. Nos extraits feront voir que cette indigeste

dissertation mérite au moins d'être consultée et étudiée, et que beaucoup de choses dont on fait honneur à Wolf avaient été dites avant lui par Villoison, et même parfaitement dites. Villoison écrit très-bien en latin; il a même quelquefois une sorte d'éloquence. Ce n'est pas le style qui manque aux *Prolégomènes*, c'est l'ordre et la proportion. Nous donnons tout ce qui se rapporte à l'*Iliade;* mais nous indiquons, page par page, les principaux sujets auxquels a touché l'auteur. Nous avons mis quelques notes çà et là, quand ce que dit Villoison nous a paru avoir besoin de rectification ou de commentaire.

A. Pierron.

ANALYSE ET EXTRAITS.

(P. I) Villoison avait été chargé par le roi Louis XVI, en 1781, d'une mission littéraire à Venise. Là, il recueillit d'anciennes scholies inédites de l'*Iliade*, et il les mit en ordre pour les publier. Un manuscrit de l'*Iliade*, classé dans la bibliothèque de Saint-Marc sous le nº CCCCLIV[1], lui avait fourni les matériaux les plus précieux de sa collection : « Ille codex membranaceus, forma, ut dicunt, in-folio, non « fuit Bessarionis, cujus notam cæteris codicibus præfixam non præ« fert, sed cujusdam alius, cujus nomen ignoratur, et e cujus biblio« theca in Marcianam transivit. Decimo sæculo, id est, ducentis ante « Eustathium annis, elegantissima et docta manu exaratus, plurima « eaque veneranda veteris scribendi rationis et orthographiæ vestigia « servavit, in nullis aliis codicibus hucusque indicata. » Le texte de l'*Iliade*, dans ce manuscrit, nous montre l'hypodiastole, l'hyphen, l'interaspiration. L'hypodiastole (ἡ ὑποδιαστολή) ressemble à notre virgule. C'est le signe que certains éditeurs ont conservé pour distinguer ὅ,τε (ὅ τε) de ὅτε, ὅ,τι (ὅ τι) de ὅτι, τό,τε (τό τε) de τότε, etc. Porphyre dit que l'hypodiastole servait à séparer les mots qu'on pourrait mal lire s'ils étaient contigus : ἔστιν,οὗς, par exemple, et ἔστι,νοῦς, qui s'écrivaient vulgairement de même (εστινους). L'hyphen (ἡ ὑφέν), petit arc de cercle placé sous la ligne, indiquait l'union indissoluble des composants dans le composé, (p. II) ὀνειροπόλος, κορυθαιόλος, ou bien encore l'unité de l'idée représentée par deux mots distincts : πύκα ποιητοῖο, πυλάρταο κρατεροῖο. Dans les tmèses, la préposition séparée de son verbe

1. Villoison dit ici CCLIV; mais il a rectifié cette erreur typographique, à la p. LIX; et il écrit déjà, dès la p. VII, le véritable chiffre du manuscrit : CCCCLIV. A. P.

n'est point accentuée; *et recte quidem*, comme dit Villoison. Quant à l'interaspiration, elle avait plusieurs usages; mais le principal consistait à mettre sous le regard l'étymologie des mots composés dont le deuxième composant commençait par une voyelle ou un ρ. Ainsi Aristarque écrivait ἐξἑσίην, au vers XXIV, 235. C'était dire que le mot vient de ἐξ et ἵημι. Le manuscrit donne, I, 8, dans le texte même de l'*Iliade*, ξυνἕηκε, et une scholie porte, à côté de ce mot : (p. III) δασύνεται τὸ ξυνἕηκε. « Antiquitus, ante inventam litteram duplicem Ξ et vocalem « longam H, quod tunc erat spiritus asperi signum, exarabatur « ΚΣΥΝΗΕΕΚΕ, vel etiam ΚΣΟΝΗΕΕΚΕ. » En effet, les anciens Grecs écrivaient ο pour υ comme pour ω et pour ου. Quelquefois l'interaspiration servait à distinguer deux mots absolument semblables : Εὐρύαλος, nom propre; εὐρὕαλος, adjectif. En écrivant εὐρὕαλος l'adjectif, on faisait voir que l'idée de mer était dans le mot. Écrire le nom propre Εὐρύαλος, c'était inviter à ne pas tenir compte du sens des composants[1]. On lit, dans l'inscription archaïque de la colonne Farnésine, ΕΝΗΟΔΙΑ, pour ἐνοδία. Ainsi l'interaspiration était une tradition de l'écriture primitive, et non pas une invention des Alexandrins. (P. IV) Cela est évident par le mot ταῷς, que les Alexandrins écrivaient ταῶς, et qui n'est pas un composé : ταῶς représente ΤΑΗΩΣ, éolien ταϝῶς, qui explique le latin *pavo*. L'ancienne aspiration H des Ioniens et des Attiques était quelquefois l'équivalent ou du digamma éolien, ou de ce β que les Pamphyliens, selon Héraclide, intercalaient entre deux voyelles[2].

« Haud absimiliter grammatici prisci, teste Porphyrio, semper litteræ ρ, vel soli in mediis vocibus positæ, lenis aut asperi spiritus « signum apponebant; et eam, cum tenui littera conjunctam, spiritu « leni, aut cum adspirata sociatam, aspero notabant. Scribebant igitur, « Ἀτῤεύς, κάπῤος, et contra : χῥόνος, θῥόνος. Cujus quidem antiquissimi « usus vestigia etiam nunc supersunt in hoc eodem codice Homerico, « qui non solum antiquas lectiones, sed et antiquam repræsentat orthographiam[3], quæ fortasse et in aliis codicibus, nondum satis diligenter excussis, (p. v) latet. Sic autem loquitur Porphyrius in libro

1. Quand le sens du mot composé ne reproduisait plus celui de chacun des mots composants, Aristarque interaspirait avec l'esprit doux, au lieu de l'esprit rude. Voyez ma note sur le mot ταλαύρινος, *Iliade*, V, 289. A. P.

2. Lehrs doit à Villoison l'idée première et la matière fondamentale de son excellent chapitre *de Interaspiratione;* mais il s'est donné, je ne sais pourquoi, le tort de ne point nommer Villoison. A. P.

3. Ici, Villoison fait en note une dissertation très-développée sur l'ancienne orthographe. Cette dissertation se prolonge jusqu'au bas de la page VII, et elle occupe presque tout l'espace, sauf quelques lignes qui continuent le texte des *Prolégomènes*. C'est le mot Ζῆν', coupé dans le manuscrit en Ζῆ fin de vers et ν' commencement de vers, qui est l'occasion de ce vaste excursus. Voyez, *Iliade* VIII, 206, ma note sur ce vers. A. P.

« περὶ προσῳδίας, a nobis primum edito, p. 114, t. II nostrorum *Anec-*
« *dotorum Græcorum*, et a summo Ruhnkenio in Hesychium, voce ῥά-
« ριον : (p. VI) ἰστέον ὅτι ἐπὶ συμφώνου τίθεται ἑνὸς μόνου, τοῦ ρ, ἡ δασεῖα
« καὶ ἡ ψιλή· ἐπὶ τοῦ ῥώμη, καὶ ῥέω, τίθεται ἡ δασεῖα· ἐπὶ δὲ τοῦ
« ῥάρος, ὃ σημαίνει βρέφος κατὰ τοὺς Αἰολεῖς, ψιλή.... (p. VII) καὶ διὰ
« τί, inquit Porphyrius, ῥάρος ψιλοῦται; ὅτι ἡ Αἰολὶς γλῶττα τὸ ψιλοῦν
« τὰ στοιχεῖα φιλεῖ....

« Veteres grammatici, quibus hoc incumbebat, ut codices emenda-
« rent et conferrent cum emendatioribus, non solum si quid erat titu-
« batum a librariis.... corrigebant, sed etiam brevium ac longarum
« syllabarum notas, quarum formæ nostris prorsus erant similes,
« dubiis vocalibus apponebant; quod et in egregio codice Homerico
« S. Marci CCCCLIV non semel usurpatum deprehendi. » (P. VIII)
D'après Porphyre, les anciens grammairiens écrivirent d'abord l'accent grave sur toutes les syllabes qui ne portaient ni l'aigu ni le circonflexe; mais l'inutilité de cette notation la fit bien vite tomber en désuétude,
« cum omnem syllabam, excepta ea in qua proprius tonus inest,
« gravari constaret. » Nous savons d'ailleurs que c'est seulement dans les livres à l'usage des écoliers qu'on mettait partout les signes de l'accentuation réelle; (p. IX) « sed in cæteris initio accentus tantum
« appositos fuisse in locis ambiguis et difficilioribus, aut propter ejus
« dialecti, qua scriptor locutus esset, prosodiam peculiarem et a com-
« muni diversam. » C'est seulement vers le septième siècle de notre ère, que l'on commença à marquer chaque mot de son accent.

Villoison disserte avec quelque détail (p. X, XI et XII) sur les accents, les esprits, la ponctuation, etc.; et il confirme l'opinion qui fait d'Aristophane de Byzance l'inventeur des signes qui servaient à noter l'intonation, l'aspiration, la quantité; à couper les phrases, les membres de phrase; à séparer ou à réunir les mots. Il parle ensuite de ce qui fait le mérite spécial du manuscrit de Venise entre tous les manuscrits connus.

(P. XIII) « Egregius ille Venetus *Iliadis* codex hac singulari laude
« commendatur, quod non solum veterem orthographiam, et accentus
« ac spiritus secundum antiquissimorum criticorum leges appositos,
« repræsentet, sed etiam plurimorum Homericorum versuum initio
« adpicta exhibeat illa signa critica, scilicet ὀβελὸν, ὀβελὸν σὺν ἀστερίσκῳ,
« ἀστερίσκον καθ' ἑαυτὸν, διπλῆν καθαρὰν, διπλῆν περιεστιγμένην, ἀντί-
« σιγμα ἄστικτον, ἀντίσιγμα περιεστιγμένον, κορωνίδα, etc., a veteribus
« criticis usurpata ad indicandos versus nothos et spurios, obscuros,
« corruptos, conspicuos et insignes, falsas Cratetis lectiones, vel Ari-
« starchi et Zenodoti emendationes, peculiarem orthographiam....
« (P. XIV) Hæc signa hactenus amissa, et in omnibus præcedentibus

« editionibus omissa, quæque in uno duntaxat Homeri codice vidisse « se memorat infelix ille Berglerus[1], in textu Homerico et in *Scholiis* « reddidimus, illarumque omnium notarum (p. xv) criticarum expli- « cationem ex ineditis schedis, quæ in ejusdem S. Marci bibliothecæ « codice Græco CCCCLXXXIII servantur, depromptam præmisimus[2]. »

(P. XVI) Villoison dit qu'on trouvera là non-seulement les sentences d'athétèse portées par Aristarque, mais la discussion de ces sentences par les critiques postérieurs : (p. XVII) « Nam ille Aristarchus, ὁ τὰ « νόθα ἐπισημηνάμενος τῶν ἐπῶν ἐν τῇ παραγραφῇ τῶν ὀβελῶν, ut ait Lu- « cianus..., *quique notas spuriis versibus apposuit*, ut ait Ausonius..., « et ipse ab aliis censoria virgula notatus est. » Lucien, dans l'*Histoire véritable*, II, 20, dit qu'Homère revendiquait comme siens tous les vers rejetés par Zénodote ou par Aristarque : « κατεγίνωσκον οὖν, subjicit Lucianus, τῶν ἀμφὶ τὸν Ζηνόδοτον καὶ Ἀρίσταρχον γραμματικῶν πολλὴν τὴν ψυχρολογίαν. » Callistrate avait composé un livre contre l'*outrecuidance* des critiques (τολμήματα ou παρατολμήματα), et contre leurs athétèses : πρὸς τὰς ἀθετήσεις. Des fragments de ce livre et de ceux de Didyme Chalcentère περὶ τῆς Ἀρισταρχείου διορθώσεως, ont été conservés dans les *Scholies de Venise*. On trouve, dans ces *Scholies*, des citations des ouvrages d'Ammonius d'Alexandrie, de Tryphon, de Ptolémée l'Ascalonite, de Denys de Thrace, de Parméniscus, pour ou contre les opinions d'Aristarque. Démétrius Ixion est cité, au vers de l'*Iliade* VI, 437, ἐν τῷ πρὸς τοὺς ἀθετουμένους.

« Vere observat Grævius.... diligentiores fuisse antiquos, in libris « scribendis, quam nos sumus; nam, ait, signa quædam in marginibus « eorum collocabant, quibus tantum inspectis, perspici poterat, qui « sensus eo loco scriptoris fuisset, aut orationis ornatus vel vitium. « Quis neget, inquit idem ibidem Grævius, si mansisset hic mos, mul- « tam lucem allaturas fuisse hasce notas antiquorum scriptis? »

(P. XVIII, XIX, XX, XXI, XXII) Dissertation sur les signes critiques dont on trouve ou la mention ou la trace, à propos de divers poëtes ou prosateurs grecs. Puis l'auteur signale une particularité remarquable, qui l'a frappé dans le manuscrit de Venise : « Præter hæc signa cri- « tica, observavi quemdam antiquum lectorem, eumque, ut videtur, « studiosissimum et diligentissimum, loca quæ sibi maxime notanda vi- « debantur in nostro codice Homerico, cera instillata signavisse; « quod jam in quibusdam aliis codicibus Græcis, ac præsertim in iis « quibus abundant Amorgi, Patmi, vigintique illæ montis Athonis bi- « bliothecæ, usurpatum. Sic Ernesti, in *Indice* latinitatis Ciceronis,

1. Voyez plus bas, p. 514, note 1. A. P.

2. Notre *Appendice II* est un commentaire de cette explication, imprimée à la p. IX des *Prolégomènes*. A. P.

« voce *Cerula*, monet veteres ceram affigere solitos fuisse locis libro-« rum, de quibus quærere amplius volebant, aut quos reprehende-« bant.... (P. xxiii) Illa autem cera alba, eaque instillata, usus est « Veneti codicis Homerici possessor. »

« In nostri codicis Marciani interiore margine[1] diligenter annotatæ « sunt variæ lectiones, eæque vulgatis sæpe præstantiores, antiquissi-« morum exemplarium et omnium illarum *Iliadis* editionum quas cu-« raverant nonnullæ civitates, Massilia, Chios, Cyprus, Creta, Sinope, « Argos. » *Note :* « Eadem, quod mireris, fata habuerunt duo cele-« berrima et eloquentissima totius Græciæ et Arabiæ opera : Homeri « scilicet poemata, quibus tota ethnicorum fabulosa theologia compre-« hendebatur, et Alcoranus, Muhammedicæ fidei regula et Arabice « loquendi norma. Nec illa neque hic fortasse a suis auctoribus scripto « consignati sunt. Homeri rhapsodiarum divisio ab Aristarcho, ut « Platonis librorum *de Legibus* a Philippo Opuntio..., et Corani capi-« tum a quibusdam recentioribus Imamis, facta est. De vera et genuina « lectione Homeri atque Muhammedis, et de exemplarium fide ac præ-« stantia disceptatum est. Diversæ civitates, Cyprus, Chios, Creta, Si-« nope, Argos, Massilia, etc., Homeri; et Mecca, Medina, Cusa, Bas-« sora, Syria, Muhammedis editiones fieri curaverunt; quæ singulæ, « ut et communis, ἡ κοινή, a doctissimis interpretibus ad partes vo-« cantur[2]. »

Le manuscrit donne des variantes empruntées aux éditions de Zénodote, de Callistrate, du poëte Rhianus, contemporain de Ptolémée Évergète; à celles de Sosigène, de Philémon de Crète, différent du grammairien Philémon, qui était né en Attique (à moins qu'il ne faille lire κριτικόν au lieu de Κρητικόν : le titre de *critique* aurait servi à distinguer Philémon le grammairien de Philémon le poëte comique); à l'édition d'Aristophane de Byzance, à celle d'Antimachus. (P. xxiv) Villoison démontre, contre Wolf, qu'Antimachus, l'éditeur d'Homère, est bien le même qu'Antimachus le poëte épique. La discussion sur la diorthose d'Antimachus est une réfutation de l'opinion exprimée par Wolf, « in eruditissima *Epistola* subjecta Antimachi Colophonii *Reli-« quiis*, p. 119 et seqq. » (P. xxv) Un autre poëte épique, Apollonius de Rhodes, avait aussi travaillé sur le texte d'Homère. Les *Scho-*

1. Ce que Villoison appelle *la marge intérieure*, c'est l'espace qui sépare le texte de ses scholies proprement dites. Voyez le *fac-simile* en regard de la p. LXXXII de notre *Introduction*, et l'explication donnée à cette page. Les trois notes qui sont à droite des vers, dans le *fac-simile*, sont des scholies de *la marge intérieure*. A. P.

2. On voit, par cette note, que Villoison n'était pas un partisan bien fanatique de la tradition vulgaire, et que l'opinion de Wolf sur l'écriture n'a pas dû beaucoup le choquer. La seule différence entre eux, c'est que Villoison dit, *peut-être*. Ce passage justifie ce que nous avons écrit, p. XCI et XCII de notre *Introduction*. A. P.

lies de Venise citent de lui, à propos du vers XIII, 657, un livre *contre Zénodote*. Plusieurs variantes, notées comme étant de lui, sont probablement tirées de cet ouvrage.

(P. XXVI) « Passim in iis citantur αἱ πολιτικαὶ ἐκδόσεις.... Ubi intelligo « editiones publice servatas, vel publico jussu a quibusdam civitatibus « factas[1]. Hisce opponuntur αἱ κατὰ ἄνδρα..., scilicet exemplaria quæ « singuli homines sibi solis describenda curabant. » Ainsi Cassandre, suivant Athénée, s'était fait faire, pour son usage personnel, une recension de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*[2] : « Hæc autem exemplaria accu- « ratius describebantur et recensebantur quam illa quæ venalia pro- « stabant apud bibliopolas (τῶν εἰς πρᾶσιν γραφομένων βιβλίων), quæque, « inquit Strabo l. XIII, p. 419, ab ineptis exarabantur librariis, nec « postea cum aliis codicibus conferebantur. Hæc *communia* (κοινά) di- « cuntur, ut de editionibus, ad *Iliad.* Ω, v. 214 et 314 : αἱ δὲ κοιναί. » Ces *communes* sont aussi nommées, dans les *Scholies*, δημοτικαί et δημώδεις, à moins qu'on n'entende par ces mots la même chose que par πολιτικαί. Les leçons des κοιναί remplissent notre vulgate. Villoison en conclut que notre vulgate n'est point le texte même d'Aristarque[3].

Le nom d'Aristarque revient perpétuellement, dans les notes du manuscrit : « Nulla autem editio sæpius ad partes vocatur, quam illa « omnium regina Aristarchea, quæ singulis fere locis sic laudatur : ἡ « Ἀριστάρχου, ἡ Ἀριστάρχειος, ἡ κατὰ Ἀρίσταρχον ἔκδοσις, et interdum « διόρθωσις, et, ad *Bœotiam*, v. 372, ἡ κατὰ Ἀρίσταρχον ἀνάγνωσις. Imo « duæ diversæ ejusdem Aristarchi editiones sic passim laudantur : αἱ « Ἀριστάρχου, αἱ Ἀριστάρχειοι.... Imo duæ diversæ et discrepantes « lectiones harumce diversarum Aristarchi editionum sic afferuntur : « ἐν τῇ ἑτέρᾳ τῶν Ἀριστάρχου οὐκ ἐφέρετο καθάπαξ· ἐν δὲ τῇ ἑτέρᾳ.... Sic « ad *Iliad.* K, v. 159 : ὄρσεο· διχῶς ὁ Ἀρίσταρχος· ἔγρεο, καὶ ὄρσεο.... « Eadem scholia, ad *Iliad.* K, v. 397, notant Ammonium Alexandri- « num et Aristarcheum, qui, teste Suida, t. I, p. 444, Alexandri disci- « pulus fuit et scholam Aristarcheam successione tenuit ante quam « Augustus imperaret (ὃς καὶ διεδέξατο τὴν σχολὴν Ἀριστάρχου), primum « quidem tres versus duntaxat punctis notavisse, deinde eos penitus « sustulisse.... (P. XXVII) Sic in plurimis codicibus Græcis observavi

1. C'est évidemment une appellation générale, pour désigner les éditions de Marseille, de Chios, de Cypre, etc. ; car on les nomme aussi αἱ ἀπὸ τῶν πόλεων. A. P.

2. Il est bien plus probable que c'est l'appellation générale des récensions dont on connaissait les auteurs. Celles des villes étaient anonymes. A. P.

3. Cette conclusion est beaucoup trop absolue. Notre vulgate est le texte d'Aristarque ; mais ce texte a été déformé, pendant quinze siècles consécutifs, et par la *science* des grammairiens, et par l'ignorance des copistes. Voyez, page XCVI de notre *Introduction*, l'opinion de Wolf sur ce point. A. P.

« librarios, voces, quas delendas censebant, punctis duntaxat supra « aut infra positis notasse : ἵνα μὴ τὸ βιβλίον ἀχαλλές τε δρῷτο, καί τινα « τρόπον ἀμυχὲς, ξεσμάτων ἐπιφερομένων, inquit Porphyrius *de Prosodia* « a nobis editus, p. 111 et 112, t. II nostrorum *Anecdotorum Græ-* « *corum*[1]. » Ammonius avait fait un livre intitulé : περὶ τοῦ μὴ γεγονέναι πλείους ἐκδόσεις τῆς Ἀρισταρχείου διορθώσεως. Ce livre est cité dans une note de Didyme. Mais l'opinion d'Ammonius est absolument insoutenable, si l'on prend à la lettre le titre de son livre : « Sed duas di- « versas exstitisse, et in multorum locorum lectione dissimiles ac « discordes, luce clarius demonstrant ea quæ supra attulimus ex « nostris scholiis, quorum auctor Didymi et Ammonii scripta evolve- « rat, duasque Aristarchi editiones tractaverat, nec Ammonii auctori- « tate moveri poterat. » Villoison fait d'ingénieuses hypothèses pour établir une concordance entre l'opinion d'Ammonius et la réalité. Il suppose qu'Aristarque avait donné une leçon dans son texte, une autre dans ses commentaires, et qu'après sa mort on a fait, à l'aide des variantes, ce qui s'est nommé la seconde édition d'Aristarque : « vel ex uno eodemque Aristarcheæ editionis autographo exemplo, « seu archetypo, quod ipse Aristarchus variis temporibus retractare « et subinde immutare potuit, quodque in Alexandrina schola dili- « gentius servatum Ammonius inspexit, fontem adire cupiens ex quo « cætera exemplaria profluxerant[2]. » Ce qui est certain pourtant, c'est qu'on ne saurait taxer Ammonius d'erreur, car il s'agit d'un fait que personne évidemment ne connaissait mieux que le successeur d'Aristarque dans l'École d'Alexandrie. On trouve aussi mention d'un ouvrage d'Ammonius contre Athénoclès, auteur d'un περὶ Ὁμήρου.

Le collecteur des scholies doit avoir été un grammairien de l'école d'Aristarque. Il dit οἱ ἡμέτεροι, en parlant des aristarchiens qui enchérissaient sur les sévérités du maître. Il a ses opinions personnelles; il renvoie à ses propres ouvrages : ἐν ἑτέροις ἡμῖν εἴρηται. Il va jusqu'à corriger Aristarque, sur certains détails d'accentuation ou autres. Ce grammairien doit être d'une époque reculée : « Antiquum esse huncce « scholiorum auctorem, et adhuc vigentibus Æolica et Ionica dialecto « scripsisse constat, ex his ad *Iliad.* O, v. (p. xxviii) 536 : παρὰ δὲ

1. Il s'agit probablement, dans les paroles d'Ammonius, de l'obel pointé, signe qui paraît avoir désigné l'athétèse sous condition et sauf confirmation ultérieure. Voyez l'*Appendice* II, p. 528-529 A. P.

2. Ces hypothèses sont inutiles. Le titre d'Ammonius signifie probablement que ce qu'on nomme la seconde édition d'Aristarque n'est pas une récension nouvelle du texte, mais la première récension plus ou moins modifiée. Aristarque ne gardait pas ses corrections pour soi; il les communiquait à ses disciples; même avant sa mort, il y avait dans le public, de son fait ou non, des exemplaires de son travail qui différaient de la minute primitive. Voyez aussi, au chapitre II de notre *Introduction*, page XXVII, l'explication de Karl Lehrs. A. P.

« Αἰολεῦσι κύμβη καλεῖται.... Et ad *Iliad.* O, v. 545 : ἔτι παρ' « Ἴωσι.... Ad *Iliad.* Π, v. 117 : ἕως νῦν παρ' Ἴωσιν....[1]. »

Un grand nombre des leçons mentionnées à la marge du manuscrit de Venise sont tirées des commentaires d'Aristarque sur l'*Iliade* et sur l'*Odyssée*. D'autres commentaires sont pareillement mis à profit par l'annotateur, pour la confrontation des différents textes; mais ceux d'Aristarque sont les plus souvent cités. Nous trouvons cités aussi deux ouvrages spéciaux d'Aristarque, l'un contre Philétas de Cos, l'autre contre un certain Comanus : « Quanta cura noster interpres « omnes omnium editiones, omnia exemplaria, omnes commentarios, « omnia opera ad Homeri interpretationem et criticam pertinentia « evolverit, et in hæcce scholia transfuderit, quamque corruptum et « depravatum hucusque habuerimus Homeri textum, vel hæc sola « declarare possunt, ad *Iliad.* Γ, 406, ubi nemo mendum suspicatus « erat; de quo nihil monuerant Pseudo-Didymus, Eustathius, Clarkius, « Ernestus, etc. » Suit la note de Didyme, qu'on a vue dans notre commentaire, III, 406, puis une petite dissertation et à propos de l'expresssion τὴν Ἀριστάρχου λέξιν, et à propos d'un prétendu lexique imputé à Aristarque par ceux qui ne comprenaient pas bien un passage d'Hésychius où il est question des λέξεις d'Aristarque.

(P. xxix) « Nulli autem tantum tribuerunt veteres interpretes, et « noster Venetus, quantum Aristarcho, suæ ætatis criticorum facile « principi. » Une série de citations met cette proposition dans tout son jour.

Le stoïcien Cratès de Mallos, surnommé l'Homérique et le Critique : Cratès, le contemporain de Ptolémée Philométor : ce même Cratès qui introduisit à Rome les études grammaticales, avait fait un commentaire d'Homère en neuf livres. Il est cité quelquefois dans les *Scholies de Venise*. Le titre de son ouvrage parait avoir été Ὁμηρικά, car une scholie du premier chant, vers 591, le cite ἐν δευτέρῳ τῶν Ὁμηρικῶν. Il avait laissé une école, à laquelle se rattachaient Stésimbrote et Persée, nommés comme lui dans les *Scholies de Venise*. D'autres noms plus ou moins célèbres fournissent leur contingent à l'annotateur : Chrysippe le stoïcien, Aristophane de Byzance, Parménion, Cléarque, Apollodore, etc. « Laudantur interdum οἱ γλωσσογράφοι, et nominatim ut ad *Iliad.* A, « v. 99, noster Apollonius sophista, Archibii filius, cujus *Homericum* « *Lexicum* edidimus, ut et ejus magister Apion.... » Il y a des citations d'Apollonius Dyscole, d'Apollonius de Tyane, d'Apollonius fils de Théon,

1. Cependant l'annotateur cite plusieurs fois Porphyre, ἐν τοῖς Ὁμηρικοῖς ζητήμασι. Il n'est donc pas aussi ancien que le feraient croire ces formules. Nul doute qu'il ne les ait copiées chez Aristarque, ou chez quelque autre grammairien antérieur à notre ère. Le scholiaste A est un Alexandrin des derniers temps. A. P.

d'Apollonius fils de Molon, d'Apollonius fils de Chéris, de Diodore de Tarse, de Denys de Thrace, un des quarante disciples d'Aristarque, de plusieurs autres Denys, et notamment (p. xxx) de Denys d'Alexandrie, que Didyme appelle l'Aristarchien (ὁ ἀπ' Ἀριστάρχου). Vient ensuite une série de Ptolémées, dont le plus important est Ptolémée l'Ascalonite, auteur et d'un livre sur l'école de Cratès, et d'un autre livre sur les leçons de l'*Odyssée*. Puis, après quelques autres mentions, Villoison signale les citations qui concernent le fameux Zoïle : « Ad *Iliad.* E, v. 4, « Ζωΐλος ὁ Ἐφέσιος κατηγορεῖ τοῦ τόπου τούτου, καὶ μέμφεται τῷ ποιητῇ, « scilicet Zoïlus, natus quidem Ephesi, sed γένει Ἀμφιπολίτης, ut dicitur « ad *Iliad.* A, v. 129 : Ζωΐλος ὁ Ἀμφιπολίτης καὶ Χρύσιππος ὁ στωϊκὸς « σολοικίζειν οἴονται τὸν ποιητήν. Sic habet Porphyrius, ad *Iliad.* K, « v. 274 : Ζωΐλος, ὁ κληθεὶς Ὁμηρομάστιξ, γένει μὲν ἦν Ἀμφιπολίτης, « ....ὃς ἔγραφε τὰ καθ' Ὁμήρου, γυμνασίας ἕνεκα, εἰωθότων καὶ τῶν « ῥητόρων ἐν τοῖς ποιηταῖς γυμνάζεσθαι· οὗτος ἄλλα τε πολλὰ Ὁμήρου « κατηγορεῖ κ. τ. λ. » L'énumération n'est pas finie. Voici Agathoclès, Amérias, Androtion, Antigonus, Arétadès, Aristéas, Aristoclès, Aristodème de Nysa, Autochthon, Autodorus de Cumes, Cassius, Caton, Cynéthus, Démocrinès, Dioclès, Dorothée, Dosiadès, Épaphrodite, Eschrion, Eubulus, Euclide, Eudoxe, Harpocration, Hédémon, Héracléon, Héraclide de Milet, Héraclide de Pont, Hérodicus, Ister, Lesboclès, Lysanias de Cyrène, Ménéclès, Ménécratès, Métrodore, Mnaséas, Néotélès, Nessus de Chios, Pius, Plutarque, Posidonius (ὁ τοῦ Ἀριστάρχου ἀναγνώστης), Protéas, Satyrus, Sextus, Sosiphanès, Timothée. (P. xxi) Zénodote est très-souvent cité. Tous ces écrivains avaient composé des livres sur Homère.

Mais ce qui est plus précieux que cette multitude d'autorités, c'est que l'annotateur a conservé une portion très-considérable du livre de Didyme Chalcentère sur la récension d'Aristarque, de celui d'Hérodien sur les accents et les esprits dans l'*Iliade*, de celui de Nicanor sur la ponctuation des vers d'Homère ; les signes d'Aristonicus et son commentaire : « Ad finem *Iliados* Σ, post Ἀριστονίκου σημεῖα, præterea leges, « μετὰ ὑπομνηματίου. Enimvero non sola Aristonici signa critica, sed « etiam illius commentarius in nostris scholiis repræsentantur[1]. » L'annotateur répète, à la fin de chaque chant, les titres des quatre ouvrages d'où il a tiré ses principales richesses[2]. Quoique rien ne soit plus facile

1. Cette mention n'est absente qu'aux chants III, XVII, XXII et XXIV ; au chant XVII, parce que le manuscrit est mutilé ; dans les trois autres, on ne sait pourquoi. A. P.

2. On s'étonne, quand on a lu le livre de Lehrs, que Villoison n'ait pas dit ici que les signes d'Aristonicus sont les signes d'Aristarque même, et que le commentaire d'Aristonicus est un abrégé et ordinairement un extrait textuel du commentaire d'Aristarque. C'est là surtout ce qui fait de la collection de Villoison un monument philologique incomparable. A. P.

que de distinguer les notes respectives des quatre auteurs, il a encore soin quelquefois de mettre le nom sous la citation, surtout quand c'est quelque développement important emprunté à Didyme.

Hérodien, fils d'Apollonius Dyscole, et égal comme savant à son père, alla s'établir à Rome, et y fut en faveur auprès de Marc-Aurèle. Nicanor, contemporain d'Adrien, fut appelé Στιγματίας et νέος Ὅμηρος, à cause de la nature de ses ouvrages. (P. XXXII) « Porphyrius « sæpe laudatur ἐν τοῖς Ὁμηρικοῖς ζητήμασι. » Villoison remplit cette page et la suivante (p. XXXIII) par l'énumération critique des prosateurs et des poëtes cités dans les notes du manuscrit. (P. XXXIV) Cette énumération se termine par la réflexion suivante : « Quod de Leidensi « codice prædicabat Valckenaer, p. 119 dissertat. *de Scholiis in Ho-« merum ineditis*, hoc de nostro Marciano majori jure usurpare pos-« sumus, scilicet hunc ideo præ cæteris commendari, quod auctorum « a veteribus grammaticis citatorum testimonia non omiserit recentior, « uti passim tamen solebat id genus hominum. »

« Hisce scholiis, nunquam antea vulgatis, maxima Homericis ver-« sibus lux affunditur; loca obscura illustrantur; veterum ritus, mores, « mythologia, geographia, explicantur; germana et sincera lectio « constituitur, variæ variorum codicum et editionum lectiones atque « criticorum emendationes perpenduntur. Homericum enim con-« textum, qui memoriter a rhapsodis recitabatur, quique omnium ore « decantabatur, jam pridem corruptum fuisse constat; cum fieri non « potuerit, quin multa necessario demerent, adderent, immutarent « diversi diversarum Græciæ regionum rhapsodi. Homerum scripto « consignavisse sua poemata negat Josephus, in limine prioris libri « contra Apionem; et huic opinioni favere videtur Dionysii Thracis « scholiastes ineditus, narrans Homeri carmina, quæ in sola hominum « mente ac memoria conservabantur, nec exarata erant, periisse « tempore Pisistrati, et hunc ideo præmium iis proposuisse, qui Ho-« mericos versus ipsi afferrent; et proinde multos, pecuniæ avidos, « Pisistrato suos versus pro Homericis venditasse. Vide Leonem Alla-« tium *de patria Homeri*, c. v, p. 92 et seqq., et p. 182 et seqq. « t. II nostrorum *Anecdotorum Græcorum*[1]. »

Les ouvrages d'Homère, comme ceux de tous les grands écrivains, ont eu plus tard à souffrir sous la main des éditeurs, des correcteurs, des interprètes, etc. : « Aratus, poeta et criticus, qui et ipse Homeri

1. Ceci confirme, et surabondamment, ce que j'ai remarqué à propos de la note p. XXIII; car le système de Wolf, sauf en ce qui concerne la personnalité d'Homère, n'est que le développement de ce paragraphe. Voyez aussi les *Addenda ad Prolegomena*, p. LVI et LVII, où Villoison acquiesce à toutes les idées développées par Wolf même, à propos des interpolations du texte d'Hésiode. A. P.

« editionem curaverat, Timonem interrogans, teste Diogene Laertio, « t. I, l. IX, p. 600 et 601, quomodo quis vera ac germana Homeri « poemata habere posset, hoc responsum tulit : Si in antiqua incidat « exemplaria, non autem in ea quæ jam emendata sunt (εἰ τοῖς ἀρ-« χαίοις ἀντιγράφοις ἐντυγχάνοι, καὶ μὴ τοῖς ἤδη διωρθωμένοις). » Léon Allatius disait, à peu près dans les mêmes termes, c. v, p. 107 : « Si « petas quænam antiquarum editionum accuratior, melior, ἀσφαλεστέρα, « ac magis genuina fuerit, dico, antiquitatis judicio, emendatiorem fuisse « Aristarchicam ; meo, nullam ; sed illam omnium optimam existimo, « quæ a nullo fuerit correcta. » Le même auteur ajoute, p. 108 et 109 : « Ea enim est censorum rabies et gustus, ut, dum auctores corrigunt, « mentem illius, quid dixerit, non inquirant, sed quid debuisset « dicere, et modum illum præscribant, quem ipsi rectum judicant, « non quem auctor ille servavit. Quare superstitiosa quadam lima, et « plus æquo iniqua, ita auctorum dicta pertractant, ut.... auctores « ipsi, si reviviscerent, propria scripta, uti sibi incognita, detesta-« rentur.... In Homerica poesi, dum quilibet quod probat pro Home-« rico venditat, (p. xxxv) quod improbat tanquam spurium damnat, « multa Homerica sic obliterata sunt, multa immutata, pleraque etiam, « quæ Homerica non sunt, veluti Homerica circumferuntur. Quare sa-« tius fuisset si nobis Homerica carmina neque correcta, neque immu-« tata pervenissent, sed uti invenerant censores illi atque Aristarchi[1]. »

Villoison remarque que Cynéthon ou Cynéthus de Chios, qui le premier mit en ordre les chants des rhapsodes, *quique sacri lacerum collegit corpus Homeri* (Ausone, *ad Ursulum*, vers 28[2]), y gâta une foule de choses, et y interpola ses propres inventions. De là la nécessité des diorthoses. Eustathe, p. 16 et 17, *Iliade* : τοῦ ἀπαγγέλλειν τὴν Ὁμήρου ποίησιν σκεδασθεῖσαν ἀρχὴν ἐποιήσατο Κύναιθος ὁ Χῖος· ἐλυμήναντο δὲ, φασὶν, ἐν αὐτῇ πάμπολλα οἱ περὶ τὸν Κύναιθον, καὶ πολλὰ τῶν ἐπῶν αὐτοὶ ποιήσαντες, παρενέβαλον· διὸ καὶ διωρθώθησαν αἱ Ὁμηρικαὶ βίβλοι. « De hoc Cynethone Chio, vide Leonem Allatium *de patria Homeri*, c. v, p. 97 et seqq. »

D'après Cicéron, *de Oratore*, III, 33, c'est Pisistrate, et non Cynéthon ou Cynéthus, qui rassembla en corps les poëmes d'Homère : « In « illa autem librorum dispositione et separatione, quæ non ab Homero « ipso sed ab Aristarcho facta est, admittenda, non consentiunt vete-

1. Cette boutade, comme celle d'Aratus, ne doit point être prise au pied de la lettre. Dès que les textes des villes différaient entre eux, Antimachus lui-même a été forcé de faire œuvre de critique, de comparer les leçons, de choisir, etc.; à plus forte raison Aristarque, après toutes les éditions κατ' ἄνδρα, surtout après Zénodote, qui avait mis si peu de réserve dans ses corrections. A. P.

2. Il s'agit, dans ce vers, de Zénodote, et non point de Cynéthus. Voyez le chap. deuxième de notre *Introduction*, p. xxii du premier volume. A. P.

« res, nec eam semper sequuntur. » De là les discussions entre critiques, les athétèses, et tout ce qui s'ensuit. Villoison rappelle la légende sur l'enfouissement des manuscrits d'Aristote, et sur leur restauration vicieuse par Apellicon de Téos; restauration qui a forcé plus tard les péripatéticiens à tant de labeurs et de disputes. Voici sa conclusion : « Eant nunc, et veterum auctorum in omnibus locis ve« ram et germanam lectionem πατροπαράδοτον, et proinde sacrosanc« tam, accepisse, et ipsammet Homeri, Aristotelis, Hippocratis, etc., « ubique manum tenere se, sibi persuadeant homunciones in arte « critica, in historia litteraria, et in antiquitatis studio prorsus hos« pites et peregrini[1]. »

Origène, dans son *Commentaire sur S. Matthieu*, se plaint et de la négligence des copistes et de l'audace sacrilége de certains correcteurs, qui ont fait que les manuscrits du *Nouveau Testament* présentent de perpétuelles discordances : πολλὴ γέγονεν ἡ τῶν ἀντιγράφων διαφορὰ, εἴτε ἀπὸ ῥαθυμίας τινῶν γραφέων, εἴτε ἀπὸ τινῶν μοχθηρᾶς τῆς διορθώσεως, εἴτε καὶ ἀπὸ τόλμης τῶν τὰ ἑαυτοῖς δοκοῦντα ἐν τῇ διορθώσει προστιθέντων καὶ ἀφαιρούντων. (P. XXXVI) Les *Lois* de Platon ont été interpolées par Philippe d'Opunte, leur premier éditeur; les œuvres d'Hippocrate, par son fils Thessalus, qui les recueillit et les mit en ordre. Villoison donne des détails sur les altérations constatées par Galien dans le texte d'Hippocrate, soit du fait de Thessalus, soit du fait de tous les éditeurs subséquents, même Capiton et Dioscoride. Cette digression se prolonge, p. XXXVII, XXXVIII, XXXIX, XL. Mais nous y trouvons mêlée (p. XXXIX) une observation critique et sur la correction arbitraire d'Aristodème de Nysa, *Iliade*, IX, 453, et sur le retranchement non moins arbitraire des vers 458-461 du même chant par Aristarque, dans le discours de Phœnix; puis cette réflexion sur la sottise de certains interprètes d'Homère : « Quid autem magis contortum et « fidiculis arcessitum, quam illa quorumdam explicatio, qui in sexto « primi *Iliadis* libri versu, διαστήτην ἐρίσαντε, legebant διὰ στήτην « ἐρίσαντε, *ob fœminam contendentes?* Hoc autem discimus e Diomede « scholiaste..., ad Dionysii Thracis *Artem grammaticam*, p. 72, « t. II nostrorum *Anecd. Gr.* » A la fin de la digression, Villoison « revient à Homère : « Idem de multis in Homero locis et vocibus « dicere possumus, quorum interpretationem multo difficiliorem esse « quam vulgo creditur, docet Porphyrius in suorum Ὁμηρικῶν ζητημάτων « præfatione, ubi fatetur multorum vocabulorum significationem igno« rari, multasque in Homericis carminibus occurrere difficultates, quæ

1. Il n'y a rien sur ce sujet, dans les *Prolégomènes* de Wolf, qui soit ni plus radical, ni plus sensé, ni plus vigoureusement dit. A. P.

« plerosque lateant, ea deceptos perspicuitate quæ inesse videtur in « *Iliade* et *Odyssea*, quas pueri in scholis tractavimus, et a quarum « vero sensu, quem tenere nos confidimus, sæpissime aberramus : ἐν « τοῖς Ὁμήρου ποιήμασιν ἀγνοεῖται πολλὰ τῶν κατὰ φράσιν.... ἡμεῖς ἐκ « τῆς παιδικῆς κατηχήσεως περινοοῦμεν μᾶλλον, ἐν τοῖς πλείστοις, ἢ « νοοῦμεν. Quæ ultima verba sic gallice verteremus : *fort souvent* « *nous tournons autour du sens d'Homère, sans pouvoir le saisir.* » (P. XLI) Porphyre dit aussi, à propos du vers XXIII, 422, qu'il ne faut pas se fâcher, si les maîtres vulgaires n'entendent pas toujours le texte, quand on voit errer, sur le sens des termes, un Callimaque, grammairien consommé, critique soigneux, poëte renommé, imitateur passionné d'Homère[1]. Les *Scholies de Venise* nous montrent Archiloque, Simonide, Antimachus, prenant à faux les expressions d'Homère. Les Grecs se sont trompés bien souvent, dans l'interprétation de leurs auteurs : « Quid non hodie nobis metuendum, qui multo lon« gius ab Homeri sæculo absumus, (p. XLII) totque et tantis caren« tibus subsidiis, quibus adjuvabantur veteres illi Græci doctores, « quorum propria et vernacula erat lingua Græca[2] ? Hinc eruditissimi « illi celeberrimæ Alexandrinæ scholæ critici, qui quorumdam Homeri « locorum obscuritatem, quam semidocti ne suspicantur quidem, probe « notam et perspectam habebant, Homero illustrando multum insuda« verunt, et in Museo Alexandrino, antiquissima omnium Academia « Regia, in qua regiis sumptibus alebantur, Homericis quæstionibus « proponendis et solvendis vacabant. »

(P. XLIII) On appelait ἐνστατικοί les critiques qui proposaient les questions, et qui repoussaient par des arguments plus ou moins plausibles les solutions de leurs adversaires : ὥσπερ ἔνστασιν πρός τινα ποιούμενοι, suivant l'expression de Suidas, au mot ἐνστατικοί. On croit que le grammairien Apollonius dut son surnom de Dyscole (δύσκολος, difficile) à son talent de poser, dans les disputes scholaires, des questions difficiles à résoudre : ὅτι ἐν ταῖς γυμνασίαις δυσλύτους ἀπορίας ἔλεγεν, comme dit l'anonyme qui a raconté sa vie. Zénodote avait fait un livre intitulé λύσεις Ὁμηρικῶν ζητημάτων, et l'on cite un assez grand nombre d'ouvrages dont les titres se rapportent à ces discussions sur le texte

1. Il s'agit du mot ἁματροχιάς, XXIII, 422, que Callimaque confondait avec ἁρματροχιάς. A. P.

2. La même chose nous arrive à nous-mêmes, avec nos auteurs classiques les plus faciles en apparence. Combien y a-t-il de Français, parmi ceux qui savent dès l'enfance les *Fables* de La Fontaine, qui aient soupçonné la moindre difficulté philologique dans *C'est là son* moindre *défaut*, dans *Un loup* de fortune *passa*, dans *Le paroissien* en plomb *entraine son seigneur*, dans des centaines de passages qui ont pourtant besoin de commentaires, et même de commentaires savants? Mais le contexte est clair, l'idée saute aux yeux, la réflexion n'est pas provoquée; et l'on court san se douter de l'obstacle. A. P

d'Homère. Nous possédons en partie celui de Porphyre. Les grammairiens qui s'appliquaient à l'art de trouver des solutions étaient appelés λυτικοί, ou ἐπιλυτικοί, ou bien encore τῶν Ὁμηρικῶν λυτικοί[1].

(P. XLIV) « Illorum autem ἀπορημάτων, seu ἀποριῶν, προβλημάτων et « ζητημάτων Ὁμηρικῶν et λύσεων, id est, Homericarum quæstionum « et solutionum, amplissimam collectionem nobis obtulit egregius ille « codex Venetus, qui *Homerus variorum totius antiquitatis criticorum* « vocari potest, cujusque variantes lectiones et scholia clarissimam « facem accendent, pristinumque *Iliadis* nitorem ex parte (p. XLV) « restituent. »

Un second manuscrit de l'*Iliade*, n° CCCCLIII de la bibliothèque de Saint-Marc, a fourni son contingent à la collection des *Scholies*. Il est du onzième siècle, et n'est pas sans mérite. Antoine Bongianni en avait extrait les scholies du premier chant, et les avait publiées à Venise en 1740. Villoison donne les scholies de tous les chants, excepté quelques-unes où il n'y avait que d'ineptes étymologies, rêves de quelque ignorant Byzantin : « Hic autem codex cum « priori, quem supra memoravimus, in multis consentit, et in plurimis « cum Leidensi, ac proinde cum Mosquensi, ex quo scholia in *Iliadis* « Ω edidit cl. Matthæi. » Mais on n'y trouve pas les notes du soi-disant Sennachérib, qui ne peuvent être que l'œuvre de quelque obscur pédant du douzième ou du treizième siècle, et qui sont absolument sans valeur, quoi qu'en aient dit Matthæi et Valckenaer : « Codex autem CCCCLIII magnam mihi utilitatem attulit, cum ut « egregii illius codicis CCCCLIV, quem supra memoravimus, scholia, « quæ sæpe conveniunt, emendarem, et veram ac germanam lectionem « in eorum textu constituendo seligerem, tum ut lacunas explerem « codicis CCCCLIV, cujus nonnulla folia recentiore manu ita suppleta « sunt, ut solus quidem repararetur textus, scholia vero desiderarentur[2]. »

Quelques philologues du dix-huitième siècle avaient parlé, mais vaguement, d'un manuscrit de l'*Iliade* existant à Venise, et contenant à la marge des scholies différentes de celles que l'on connaissait. Villoison dit qu'il ne sait si cette mention se rapporte au n° CCCCLIV, le plus précieux, ou au n° CCCCLIII, qui est à mille lieues de la valeur du n° CCCCLIV, bien que supérieur encore à tous les manuscrits de l'*Iliade* jusque-là connus.

« Symbolam quoque contulit Hamburgense apographum Homerici

1. Lehrs a développé ce sujet dans un chapitre de son livre. *Dissert.* III, IV, pages 200-209, 199-224. A. P.

2. Il y a cinq lacunes : V, 336-635 ; XVII, 277-577 et 729-761 ; XIX, 126-326 ; XXIV, 405-504. En tout dix-neuf feuillets du manuscrit, plus de neuf cents vers du texte (935). A. P.

« illius codicis Lipsiensis, in bibliotheca Paulina servati. » Bergler avait copié les scholies de ce manuscrit, du moins en grande partie; mais il ne les avait point publiées : « Ea integra edere parabat infelix « ille Berglerus[1], qui ea describere cœpit anno 1717, decembr. x, « finivit autem anno 1720 (p. XLVI), mense septembris. » (P. XLVII) La copie de Bergler, qui allait jusqu'au vers XVII, 38, passa aux mains de Burchard Menken, puis à celles de Bentley. Une copie de la copie de Bergler se trouvait parmi les livres de Christophe Wolfius; et la bibliothèque de Hambourg, qui possédait les livres de Wolfius, prêta ce manuscrit à Villoison, grâce à l'intervention du duc de Saxe-Weimar Charles-Auguste, dont Villoison était l'ami. Villoison se contenta d'en tirer les notes qui n'étaient pas déjà dans sa collection, ou dans le scholiaste de Pierre Victorius, ou même dans Eustathe. Car ces scholies sont d'une époque assez récente, puisque Eustathe y est cité : « Laudatur ὁ Θεσσαλονίκης, id est, Eustathius, ut ad *Iliad.* M, v. 255; « O, v. 410, etc.... Quæ sumpsi ex hoc tertio codice Hamburgensi..., « littera L subjuncta; quæ ex codice Veneto CCCCLIII, littera B; « quæ denique ex omnium præstantissimo codice Veneto CCCCLIV, « littera A supposita, designavi. Hasce litteras interdum conjunxi, « cum eadem prorsus in hisce vel duobus vel tribus leguntur codici- « bus[2]. » Quelques notes inédites de Porphyre, tirées par Vernazza des manuscrits du Vatican, complètent la collection. Elles avaient été envoyées à Villoison par l'ambassadeur vénitien près le Saint-Siége, le chevalier Geronimo Zuliani.

(P. XLVIII) « Accentuum et spirituum[3] signa omisi, non tam plurimo- « rum in Britannia, Batavia et Germania, quæ in hisce litteris regnant, « doctorum virorum exemplo ductus, quam ut typographicorum men- « dorum numerus minueretur; cum hæc excuderentur dum ego pro- « cul a Venetiis in Germania, Gallia et Græcia versabar. Cæterum, « me absente, operarum vitiis emendandis sedulam operam navavit « honestissimus, et Græcarum, Latinarum, Gallicarum, Etruscarum- « que litterarum peritissimus, typographus ac bibliopola Johannes « Antonius Coleti.... Joh. Antonius Coleti, Musis amicissimus, nec « curæ nec sumptibus pepercit, ut hæc nitidissima prodiret editio, ut « novæ conflarentur litterarum et signorum criticorum hucusque inu-

1. Une longue note de Villoison explique ici le sens de cette épithète *infelix*, dont il s'est déjà servi à la p. XIII. Le philologue Bergler avait été appelé en Valachie par le prince Mavrocordato. La ruine du hospodar son patron le força de fuir de Bucharest, et on croit qu'il périt de misère à Constantinople. A. P.

2. Quand la note ou les notes sur un vers sont uniquement tirées du manuscrit CCCCLIV, la lettre A étant inutile, Villoison ne la met point. Je note ici que les Scholies B contiennent de nombreux et longs extraits des *Questions homériques* de Porphyre. A. P.

3. Villoison s'est trompé, en disant *spiri-*

« sitatorum formæ. Imo *Iliadis* textum, ex optimo codice Marciano « CCCCLIV accuratissime sua manu descriptum, scholiis quæ collegi- « mus ac disposuimus præfixit. Nec ab hoc *Iliadis* codice discessisse « se affirmat, nisi cum aperti et manifesti essent librarii lapsus[1]. »

Le reste des *Prolégomènes* est fort intéressant, mais n'a plus aucun rapport avec l'*Iliade*, ni même avec Homère. Ces sept ou huit pages (XLVIII-LV) sont le récit abrégé du voyage de Villoison en Grèce et en Asie Mineure, récit accompagné de petites dissertations sur quelques-unes de ses découvertes archéologiques. Un pareil voyage n'était pas, comme aujourd'hui, une sorte de grande promenade d'agrément. On y courait souvent risque de la vie. Voici de quelle manière Villoison, au premier alinéa des *Prolégomènes*, demande pardon au lecteur de ne pas lui offrir une Introduction mieux tournée et plus agréable : « In hac autem sylloge adornanda quibus subsidiis usus fuerim hic « indicabo, accuratiora et limatiora fortasse dicturus, si viatori, quiete « destituto, atque ex Ægæis tumultibus, et variis quibus jactatus est « procellis, vix respiranti, e pestilentia, incendiis, cædibus, grassato- « rum ferro et piratarum manibus elapso, difficillimis itineribus defesso « et laboribus confecto, qui multum sudavit, qui sæpe, famem ac sitim « perpessus, mortem ante oculos imminentem prospexit, limatiora scri- « bere vacaret. »

Un appendice aux *Prolégomènes*, d'environ quatre pages (LV-LIX), se compose de remarques sur un fait particulier d'interaspiration ; d'un extrait de la préface de Wolf à la *Théogonie* d'Hésiode, au sujet des interpolations et des altérations du texte chez les poëtes antiques ; d'une discussion sur la paléographie grecque et sur les dialectes, et de cette note sur un grammairien byzantin qui s'était occupé du texte d'Homère : « Supra locuti sumus de Cometa, qui Homeri carmina interpunctioni- « bus distinxerat et refinxerat, et de cujus ætate silent Fabricius et « Leo Allatius. Is idem fuisse mihi videtur atque ille quem, regnante « Michaele III, anno 856, in urbe Constantinopoli Grammatices pro-

tuum ; car son correcteur a laissé les esprits, et n'a supprimé que les accents.

1. Cette délégation à Coleti a été chose fâcheuse sous plusieurs rapports. Transcripteur, le délégué a eu des distractions ; et Dugas-Montbel, en confrontant la copie du texte avec l'original, a constaté que tel vers (XIII, 731), qui est dans l'imprimé, n'était qu'à la marge dans le manuscrit. Correcteur, Coleti a laissé dans les *Scholies* une multitude de fautes qui crèvent les yeux. Ces fautes sont sans doute dans les originaux ; mais Villoison ne les eût pas si scrupuleusement respectées, puisqu'il dit lui-même avoir corrigé, à l'aide de B, beaucoup de celles qui défiguraient A. Les notes d'Hérodien, qui roulent principalement sur des questions d'accentuation, exigeaient impérieusement que les accents fussent sur les mots, sous peine d'être souvent de pures énigmes. J'ajoute qu'il eût été très-intéressant, et même très-utile, d'avoir l'accentuation propre du manuscrit, tous les signes d'interponction, d'interaspiration, de prosodie, etc., dont Villoison ne nous a donné que quelques exemples dans les premières pages de ses *Prolégomènes*. A. P.

« fessorem publicum constituit Bardas, litterarum instaurator. » Un second appendice, d'une page et demie (LIX-LX), se compose de trois courts morceaux grecs tirés du manuscrit CCCCLXXXIII de la bibliothèque de Saint-Marc. Le premier n'est qu'un paragraphe d'Héphestion qui était déjà connu; mais le manuscrit donnait un texte plus correct que l'imprimé de Corneille de Pauw. Les deux autres morceaux grecs sont ce qu'on nomme l'*Anecdotum de Venise*. Le passage d'Héphestion concerne les signes critiques appliqués par Aristarque à la poésie lyrique, à la tragédie et à la comédie. L'*Anecdotum* concerne les signes critiques appliqués par Aristarque à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. Notre *Appendice II* est un commentaire littéral et détaillé de cet *Anecdotum*.

ADDENDUM A L'APPENDICE I.

Mon savant ami M. Émile Egger, membre de l'Institut, possède un des plus beaux exemplaires qui existent de l'*Iliade* de Venise. Cet exemplaire, en papier très-fort, a les marges deux fois plus grandes que celui qui m'a servi dans mon travail, et il n'a point été rogné par le relieur. Il provient de la vente des livres du baron Silvestre de Sacy l'orientaliste; et le baron de Sacy l'avait acheté à la vente des livres de Villoison. C'est l'exemplaire dont Villoison se servait. S'il n'était remarquable qu'aux titres que je viens d'énumérer, je n'aurais rien eu à en dire. Mais Villoison y a laissé deux pièces intéressantes, auxquelles il attachait, et avec raison, une importance particulière, ne fût-ce que pour le témoignage qu'elles rendent de lui. La première est une lettre de Nicolas Schow, datée de Rome le 12 avril 1789, et où se trouve une partie de l'*Anecdotum* transcrit vingt ans plus tard par Osann dans la bibliothèque du Collége Romain. L'autre est une lettre de Heyne, datée du 10 janvier 1799. Elles sont collées, l'une, par la marge de son premier recto, à l'intérieur de la couverture, et l'autre, par le bord de son verso, à la garde du livre. La lettre de Schow a dû être envoyée sous enveloppe; car elle remplit ses quatre pages. Celle de Heyne est une feuille simple, écrite d'un seul côté. Elle a été apportée à Villoison par quelque voyageur; car l'adresse ne montre aucun timbre. L'écriture de Schow est très-bonne, et même élégante; mais celle de Heyne est mal formée, et même assez difficile à lire. J'ai fait la transcription avec le soin le plus scrupuleux.

Cependant je n'ai pas cru devoir conserver les fautes d'orthographe proprement dites[1]. Je donne exactement le reste, dans toute sa native incorrection.

C'est M. Egger qui m'a spontanément invité à copier et à imprimer ces deux autographes[2]. A. PIERRON.

I. LETTRE DE NICOLAS SCHOW.

Rome, d. (*die*) 12 ap. (*aprilis*), 89.

« Monsieur,

« Le jugement dont vous avez honoré mon ouvrage, dans vos lettres à S. E. card. Borgia, est bien flatteur pour moi, et dans le même tems un témoignage de cette grande humanité[3] qu'on voit dans tous vos œuvres, surtout quand vous jugez des autres. Cette grande qualité d'un savant est presque seule à vous[4], et on la trouve très-rarement chez les autres. Je vous suis infiniment obligé pour cette bonté et indulgence ; tantôt plus[5] qu'il y a bien des choses trop hasardées, et avec lesquelles[6] j'ai raison d'être mécontent. C'est vrai, j'ai l'intention de publier Nonnus, mais après quelque tems[7]. C'est un ouvrage bien difficile, et qui ne peut pas être bien exécuté qu'à Rome ; car on doit avoir continuellement sous les yeux les anciens bas-reliefs sur lesquels les fables de Bacchus sont représentées, qui jettent des lumières sur le texte de Nonnus, et qui en reçoivent. Les manuscrits jusqu'à présent confrontés par moi ont la plupart les mêmes défauts du texte imprimé, et me donnent peu d'espérance. J'ai n'en vu[8] d'autres que ceux de la Vaticane, et un seul à Naples, dans la bibliothèque du Roi. Votre offerte[9], Monsieur, étoit trop obligeante ; j'ai prié

1. Il y en a un grand nombre dans la lettre de Schow. Par exemple : *text*, *esperanze*, *merits*, *je renderai conte au publique*. Il n'y en a que quatre dans la lettre de Heyne : *n'y* pour *ni*, *encor* pour *encore*, *personne* au féminin là où il est masculin, *home* pour *homme*. Je ne compte pas comme des fautes d'orthographe les archaïsmes *tems*, *avies*, *jouissies*, etc.

2. Il y a aussi dans le volume, *ad calcem*, une autre pièce collée par Villoison. C'est une notice des manuscrits d'Homère qui sont à l'Escurial et à Madrid, d'après les descriptions de Tychsen et Heeren, *Bibliothek der alten Literatur*, partie VI, page 134 et suivantes.

3. *Bienveillance.*

4. *Ne se trouve presque qu'en vous seul.*

5. *D'autant plus.*

6. *Desquelles.* C'est un germanisme. On dit, en allemand, *mit denen*, dans les phrases de ce genre.

7. Nonnus a été plusieurs fois réimprimé depuis 1789 ; mais il n'y a point d'édition de Nonnus par Nicolas Schow. Les bibliographes allemands les mieux renseignés ne citent, sous le nom de Nicolas Schow, qu'un seul ouvrage : *Commentatio de indole carminis Nonni, ejusdemque argumenta* Hafniæ (Copenhague), 1807, in-8°. Ce n'était que la préface de l'édition promise. C'est probablement l'ébauche de cette préface que Schow avait communiquée à Villoison.

8. *Je n'en ai vu.*

9. *Offre.*

monsieur Herder, qui s'entretient[1] à Rome avec la Duchesse de Weimar, de me faire venir *Epistolæ Vinarienses*[2]; je les attends avec beaucoup des désirs. Est-ce que vous avez des choses qui me pourroient être utiles pour l'édition du *Florilège* de Stobæus, que je prépare? Vous m'obligerez infiniment de m'en communiquer; et de vos découvertes je rendrai compte au public. Vos mérites, Monsieur, sont grands, et votre nom immortel par le scholiaste d'Homère que vous avez découvert à Venise: c'est, dans la critique et la littérature ancienne, la découverte la plus intéressante de ce siècle. D'abord après mon arrivée à Rome, j'ai trouvé un manuscrit qui, selon toutes les marques d'antiquité, semble bien être du siècle neuvième, ou au plus tard du dixième, dans la bibliothèque du *Collegium Romanum*, qui anciennement appartenoit aux Jésuites. Ce manuscrit contient *Scholia antiqua Græca* sur les premiers six livres d'*Iliade* d'Homère; il commence avec la *Vie d'Homère*, qui n'est pas encore connue ni publiée[3]; après cela vient une explication ou définition des signes critiques des anciens grammairiens, qui presque convient[4] avec celle du manuscrit de la bibliothèque de St Marcus. Il y a pourtant quelque variété[5]; et, pour la curiosité, je vous la communiquerai; la voici :

Τὰ παρατιθέμενα τοῖς Ὁμηρικοῖς στίχοις Ἀριστάρχεια σημεῖα ἀναγκαῖον γνῶναι τοὺς ἐντυγχάνοντας·

Διπλῆ ἀπερίστικτος >

Διπλῆ περιεστιγμένη >:

Ὀβελός —

Ἀστερίσκος καθ' ἑαυτόν ·Ẋ·

Ἀστερίσκος μετὰ ὀβελοῦ ·Ẋ· —

Ἀντίσιγμα Ɔ

Ἀντίσιγμα περιεστιγμένον ·Ɔ·

Κεραύνιον T

> Ἡ μὲν οὖν διπλῆ ἀπερίστικτος παρατίθεται πρὸς τοὺς γλωσσογράφους, ἢ ἑτεροδόξους ἐνδεξαμένους τὰ τοῦ ποιητοῦ καὶ μὴ καλῶς, ἢ πρὸς τὰς ἅπαξ

1. *Est en relation.* Schow a mis, *se tratient;* mais ce ne peut être qu'un lapsus de plume.

2. Les *Epistolæ Vinarienses* (*Lettres de Weimar*) sont un ouvrage de Villoison, dédié à la duchesse douairière Anne-Amélie, mère de Charles-Auguste. C'est Anne-Amélie elle-même qui était à Rome en 1789, accompagnée de Herder.

3. Cette vie d'Homère est probablement la même qui est en tête du manuscrit de Venise, et que Bekker a donnée en 1825. C'est le premier livre de la *Chrestomathie* de Proclus. Toutes les autres étaient déjà connues, en 1789.

4. *Est en parfait accord :* archaïsme français ou latinisme.

5. *Différence.* La différence est presque toujours à l'avantage de l'*Anecdotum de Venise.* Voyez notre *Appendice II.*

εἰρημένας λέξεις, ἢ πρὸς τὰ ἐναντία καὶ μαχόμενα, καὶ ἕτερα σχήματα πάμπολλα καὶ ζητήματα.

>̣ Ἡ δὲ περιεστιγμένη διπλῆ, πρὸς τὰς γραφὰς τὰς Ζηνοδοτείους, καὶ Κράτητος, καὶ αὐτοῦ Ἀριστάρχου, καὶ τὰς διορθώσεις αὐτοῦ.

— Ὁ δὲ ὀβελὸς, πρὸς τὰ ἀθετούμενα τοῦ ποιητοῦ, ἤγουν νενοθευμένα ἢ ὑποβεβλημένα.

·※· Ὁ δὲ ἀστερίσκος καθ' ἑαυτόν· ὡς καλῶς εἰρημένων τῶν ἐπῶν ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ, ἔνθα ἐστὶν ἀστερίσκος μόνος.

·※· — Ὁ δὲ ἀστερίσκος μετὰ ὀβελοῦ· ὡς ὄντα μὲν τὰ ἔπη τοῦ ποιητοῦ, μὴ καλῶς δὲ εἰρημένα ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ, ἀλλ' ἐν ἄλλῳ.

Ↄ Τὸ δὲ ἀντίσιγμα καθ' ἑαυτό· πρὸς τοὺς ἐνηλλαγμένους τόπους καὶ ἀπᾴδοντας.

Ↄ· Τὸ δὲ ἀντίσιγμα περιεστιγμένον παρατίθεται, ὅταν ταυτολογεῖ (*sic*) καὶ τὴν αὐτὴν διάνοιαν δεύτερον λέγῃ.

T Τὸ δὲ κεραύνιόν ἐστι μὲν τῶν σπανίως παρατιθεμένων, δηλοῖ δὲ καὶ αὐτὸ πολλὰς ζητήσεις πρὸς ταῖς προειρημέναις[1].

Τούτων δ' ἁπάντων τῶν σημείων ἡ ἀκριβέστατα (*sic*) γνῶσις ἐν ταῖς βίβλοις τῶν ἐγγραψαμένων περὶ τούτων· καὶ, εἴ σοι φίλον, ἐπιζήτει παρὰ τῶν τεχνιτῶν.

> Τῇ διπλῇ χρῆται Ἀρίσταρχος πρὸς ἱστορίαν, καὶ σχηματισμοὺς, καὶ ἑτέρας ποικίλας χρείας.

>̇ Τῇ περιεστιγμένῃ, πρὸς Ζηνόδοτον τὸν διορθωτήν.

— Τῷ δὲ ὀβελῷ, πρὸς ἀθέτησιν.

·※· — Ἀστερίσκῳ δὲ σὺν ὀβελῷ, πρὸς τὸ εἶναι μὲν τοὺς στίχους Ὁμήρου, κεῖσθαι δὲ ἐν ἄλλῳ τόπῳ καλῶς· οἷς καὶ ἀστερίσκος μόνος παράκειται.

Ↄ· Τῷ δὲ ἀντίσιγμα καὶ τῇ στιγμῇ, ὅταν δύο ὦσι διάνοιαι τὸ αὐτὸ σημαίνουσαι, τοῦ ποιητοῦ γεγραφότος ἀμφοτέρας, ὅπως τὴν ἑτέραν ἕληται, τῷ δὲ χρόνῳ καὶ αἱ δύο εὑρέθησαν οὐκ ὀρθῶς ἔχουσαι[2].

·※· Τῷ δὲ ἀστερίσκῳ μόνῳ χρῆται πρὸς τοὺς αὐτοὺς στίχους, οἳ κεῖνται ἐν ἄλλοις μέρεσιν (*sic*) τῆς ποιήσεως, καὶ ὀρθῶς ἔχοντες φέρονται, σημαίνων ὅτι οὗτοι καὶ ἀλλαχοῦ εἴρηνται.

A présent je ne me souviens pas si vous avez, dans le vôtre, T κεραύνιον. Je ne le crois pas. De ce manuscrit je donnerai des petits suppléments dans les *Anecdota Græca*, qui peut-être seront imprimés en Allemagne. Comme je néglige jamais un moment qui peut être utile-

1. Cet article sur le céraunion ne répond à aucune réalité; et la phrase, de l'aveu même d'Osann, n'offre aucun sens. Voyez notre *Appendice II*.

2. Voilà le seul article de l'*Anecdotum de Rome* qui ait une valeur spéciale. C'est ce texte qui dit le mieux ce que la figure Ↄ· ou ·Ↄ indique d'une façon inexacte, et ce que l'*Anecdotum de Venise* dit mal. Voyez notre *Appendice II*.

ment employé, j'ai amassé, sans le savoir[1], une infinité des choses assez intéressantes, desquelles je me délivrerai sitôt qu'il soit possible. On m'a dit, Monsieur, que dans les bibliothèques d'Athos vous avez trouvé des choses de Joannes Lydus d'une très-grande importance, principalement pour l'histoire Romaine; vous m'obligerez beaucoup de m'en donner quelques notices. Vous avez ici, Monsieur, une lettre écrite en mauvais françois, d'un étranger qui a la plus grande estime pour vous et vos mérites, et qui n'a jamais vu la France, mais désireroit bien de la voir[2] et de vous connoître personnellement. Je suis, avec des sentiments les plus attachés,

Monsieur,

Votre serviteur très-humble,

N. Schow.

II. LETTRE DE HEYNE.

AU CITOYEN VILLOISON, HOMME DE LETTRES, RUE DE BIÈVRE, N° 22, A PARIS.

Göttingen, ce 10 janv. 99.

Monsieur,

La célébrité de votre nom, vos talens éminens, et le mérite immortel que vous vous êtes acquis dans la Littérature ancienne, ont fait les savans d'Allemagne demander mille fois l'un l'autre[3], si l'on ne savoit rien du sort que vous aviés eu; si vous jouissiés encore d'une situation telle, que vos travaux littéraires n'y perdoient pas[4]. Mais personne n'y étoit plus intéressé que moi, parce que personne ne pouvoit pas être plus pénétré de votre mérite, ni être plus attaché que moi, ayant toujours en main votre Homère[5], présent le plus précieux pour la Littérature. Un concours de circonstances m'a engagé à prêter mes études à une nouvelle édition de ce père de la Littérature. Autant[6] qu'elle étoit attendue de votre part, je prenois bien garde d'y penser; mais depuis qu'il a paru que vous aviés quitté le champ,

1. *Sans m'en apercevoir; insensiblement.*

2. Il faut faire attention à la date de la lettre. On n'était point encore en révolution. Jamais la France n'a exercé sur les étrangers une attraction intellectuelle aussi forte que dans les dernières années de l'ancienne société.

3. *Se demander.... l'un à l'autre.*

4. Villoison n'avait point émigré. Il s'était retiré à Orléans pendant la Terreur, et il y avait continué ses travaux. Mais la Révolution l'avait à peu près ruiné.

5. Ceci n'est pas tout à fait exact. Voyez notre *Introduction*, p. C, CVII-CXI.

6. *Aussi longtemps; pendant tout le temps.*

j'ai été bien hardi d'entrer en lice, et de travailler sur les matériaux dont vous aviés enrichi la Littérature. C'est donc proprement sur votre fond que je brode. Ainsi personne ne peut pas être pénétré de plus de gratitude et de reconnoissance pour vous que celui qui se ressent tous les jours du bien que vous nous aviés procuré en mettant au monde ce manuscrit de Venise. Depuis ce tems, on a commencé de regarder Homère de tout un autre œil. La critique a pris un essor plus haut, et des idées toutes nouvelles sur ce poëte se sont repandues entre les savans. M. Wolf, professeur de l'Université de Halle, mon disciple[1], m'a prévenu d'abord, en donnant une nouvelle édition d'Homère, corrigée sur le texte du Ms. de Venise. Aussi[2] dans ses *Prolégomènes* il a profité des vôtres[3]. Moi, je me suis engagé dans la critique un peu plus profonde; et, voyant qu'il y avoit un champ assez vaste, j'ai me laissé[4] entraîner dans une nouvelle édition avec un Commentaire critique, qui doit suppléer à ce qu'on attendoit plutôt de main de maître. Mais tout ce qui en pourra résulter du bien sera regardé comme votre ouvrage, et sera proprement votre mérite, vous étant[5] la première source. Oh! que cette source pourroit être, même dans ce moment, bienfaisante, si les circonstances du tems permettoient un libre cours et une correspondance facile[6]! Il y a mille choses que je voudrois communiquer, demander, discuter. Pénétré du sentiment de déférence et de reconnoissance pour vous, j'ai brûlé d'impatience de vous le témoigner; enfin M. Schweighäuser[7] m'a procuré votre adresse; aussi[8] j'ai appris de lui que vous vous portés bien, et que vous êtes encore occupé de votre grand ouvrage sur la Grèce[9]. Fasse le Ciel que mon grand âge[10] me permette d'atteindre le tems où il pourra paroître! En attendant, agréés les sentiments d'une reconnoissance sincère, d'une estime profonde et d'un parfait attachement, avec une amitié sans bornes de la part d'un homme tout dévoué à vous.

HEYNE,

Prof. et bibliothécaire de l'Université de Göttingen.

1. Heyne savait que Wolf était ou avait été ami de Villoison.

2. *De plus; en outre.* En allemand, on met *auch* au commencement de la phrase.

3. On voit que je ne suis pas le premier à constater ce que Wolf doit à Villoison.

4. *Je me suis laissé.* En allemand, on met le verbe *avoir* dans les phrases de ce genre. C'est *ich habe mich.... gelassen.*

6. Hellénisme : ὄντος σοῦ, *quum sis*, puisque vous êtes.

6. La France était alors en guerre avec l'Allemagne.

7. C'est Schweighäuser le père, le célèbre helléniste de Strasbourg.

8. *De plus; en outre.*

9. Cet ouvrage, auquel Villoison travaillait depuis plus de douze ans, n'a jamais été terminé. Villoison en a publié çà et là quelques fragments.

10. En 1799, Heyne avait soixante et dix ans. Mais il n'est mort qu'en 1812, ayant survécu sept ans à Villoison, qui était de vingt et un ans plus jeune que lui.

APPENDICE II.

SIGNES CRITIQUES D'ARISTARQUE.

EXPLICATION DE L'*ANECDOTUM DE VENISE.*

(Complément du chapitre II de l'*Introduction à l'Iliade*. Voyez pages XXXV et XXXVI du premier volume.)

L'*Anecdotum de Rome* n'est pas complet, dans ce que Nicolas Schow avait transcrit en 1789. Il y manque et l'article sur la *coronis*, et tout ce qui concerne l'*Iliade de l'Hélicon*. Osann, en 1819, a copié intégralement le texte, et a écrit un volume entier à propos de ce texte; mais le volume n'a paru qu'en 1851. En voici le titre : ANECDOTUM ROMANUM, *sive de notis veterum criticis, inprimis Aristarchi Homericis*, *et* ILIADE HELICONIA. Giessen, in-8°.

L'*Anecdotum de Rome* diffère très-peu, en tant qu'explication des signes homériques, de ce qu'on lit dans l'*Anecdotum de Venise*. Osann croit naturellement l'*Anecdotum de Rome* préférable à l'autre. Nous préférons naturellement, à notre tour, l'*Anecdotum de Venise*. C'est celui qui a été imprimé le premier; c'est le plus net, le plus précis, le plus complet; et il ne contient pas l'absurde article du *céraunion*.

Je remarque, en passant, qu'Osann attribue à Siebenkees l'honneur d'avoir découvert l'*Anecdotum de Venise*, parce que Siebenkees l'a publié en 1788, la même année où le publiait Villoison. Ce serait même, selon Osann, Siebenkees qui aurait deviné, avant Villoison, l'importance du manuscrit CCCCLIV de Saint-Marc : « Sequitur *Anecdotum* illud quod « ex cod. Veneto 483, eodem anno, primum, et, quantum sciam, ulti- « mum, vulgatum est in Germania a Siebenkeesio (*Bibl. d. alt. Litt.* « *u. Kunst*, III, p. 71), qui, duobus jam annis ante (*ibid.* I, p. 63), « de scholiorum in *Iliadem* codice posthac celebratissimo præviam « notitiam dederat; in Italia primum a Villoisono (*Proleg. ad* « *Hom.*[1], sub calcem). » Aussi Osann n'hésite-t-il point à intituler

1. Le véritable titre de l'Introduction à l'*Iliade* de Venise n'est point *Prolegomena ad Homerum*, mais simplement *Prolegomena*.

cette explication des signes homériques : *Anecdotum Venetum a Siebenkeesio et Villoisono vulgatum.* Mais il me suffit de rappeler que Villoison avait trouvé ses *Scholies* et son *Anecdotum* en 1781, et qu'il avait fait part de sa bonne fortune, dès cette année-là même, à tout l'univers. Le retard forcé de sa publication n'ôte rien à ses droits de primauté. On les a vus formellement reconnus et célébrés par les compatriotes et les contemporains de Siebenkees[1]. Quand la lettre de Schow et celle de Heyne n'auraient d'autre mérite que de détruire radicalement la chimère créée par Osann, je serais heureux de les avoir publiées. Notez que Siebenkees était l'ami de Heyne, et qu'il y a mainte trace, dans l'*Iliade* de Heyne, de l'affection du vieux philologue pour Siebenkees.

Outre l'*Anecdotum de Venise* et l'*Anecdotum de Rome*, il y a trois autres explications anciennes des signes critiques : 1° l'*Anecdotum Harleianum* de Cramer, en grec ; 2° l'*Anecdotum Parisinum* de Bergk, en latin ; 3° le chapitre d'Isidore de Séville, *Origines*, I, 20. Ces trois explications sont pleines d'erreurs, et elles ne peuvent servir que comme éclaircissement ou complément, pour les articles où les deux premières laissent à désirer.

ANECDOTUM DE VENISE,

TIRÉ DU MANUSCRIT 483 DE SAINT-MARC.

PREMIÈRE PARTIE.

Le copiste nous apprend qu'il a trouvé ce morceau grec dans un vieux livre : ταῦτα εὕρηται ἔν τινι παλαιῷ βιβλίῳ. Énumération des signes : 1° diple pure, διπλῆ καθαρά >; 2° diple pointée, διπλῆ περιεστιγμένη ⋗; 3° obel, ὀβελός — ; 4° obel avec astérisque, ὀβελὸς σὺν ἀστερίσκῳ — ⁘; 5° antisigma, ἀντίσιγμα Ↄ ; 6° Villoison : κερέα α τοῦ α / ; Siebenkees : κεραία · ᾱ τοῦ ᾱ ⁒ ; 7° oméga penché, ω (Villoison Ω) πλάγιον ∋.

Le mot *diple* signifie *double ligne* : διπλῆ γραμμή. On pourrait dire, *ligne bifurquée*. On trouve la diple, dans la transcription de Schow, dans Isidore de Séville et dans l'*Anecdotum Parisinum* de Bergk, sous la forme >, qui est probablement la forme primitive. C'est toujours l'ypsilon couché.

Le mot *obel* signifie *broche*. La forme du signe rend compte de son

1. Voyez l'*Addendum à l'Appendice I.*

nom, et même de son usage. Isidore : « Ut *quasi sagitta* jugulet super-« vacua, atque falsa confodiat. »

Les noms des autres signes, sauf le sixième, s'entendent sans commentaire. Nous dirons plus loin ce qu'on sait du sixième signe.

Usages divers de la diple pure : ἡ μὲν οὖν διπλῆ καθαρὰ ➤ παράκειται·

1° Pour signaler un mot qui ne se trouve point ailleurs : ➤ πρὸς τὴν ἅπαξ εἰρημένην λέξιν.

2° Pour signaler une expression propre à la diction d'Homère : ➤ πρὸς τὴν τοῦ ποιητοῦ συνήθειαν.

3° Pour annoncer une réfutation des chorizontes : ➤ πρὸς τοὺς λέγοντας μὴ εἶναι τοῦ αὐτοῦ ποιητοῦ Ἰλιάδα καὶ Ὀδύσσειαν.

4° Pour les notes mythologiques : ➤ πρὸς τὰς τῶν παλαιῶν ἱστορίας.

5° .... ➤ πρὸς τὰς τῶν νέων ἐκδοχάς. Ceci est inintelligible. Osann a essayé de donner un sens; mais ce sens ne paraît point sortir de l'explication rigoureuse des mots : « Hoc quid sit non satis perspicio, « nisi intelliguntur recentiorum criticorum interpretationes, corpori « commentariorum antiquiorum superadditæ. »

6° Pour les notes relatives à la syntaxe attique : ➤ πρὸς τὴν Ἀττικὴν σύνταξιν.

7° Pour les notes sur les mots qui ont plusieurs significations : ➤ πρὸς τὴν πολύσημον λέξιν.

Exemple de la première application de la diple pure : πρὸς μὲν οὖν ἅπαξ εἰρημένην λέξιν· ➤ Μάντι κακῶν, οὐ πώποτέ μοι τὸ ΚΡΗΓΥΟΝ εἶπες· ἅπαξ γὰρ εἴρηται. Je remarque que le vers d'Homère (*Iliade*, I, 106) n'a point de diple dans le texte de Villoison; mais c'est un oubli de copiste, et rien de plus; car la scholie afférente à ce vers commence par : ὅτι ἅπαξ εἴρηται τὸ κρήγυον. Je remarque aussi qu'Aristarque écrivait εἶπας, et non εἶπες.

L'explication des autres signes manque. La première partie de l'*Anecdotum de Venise* se termine par cette phrase : καὶ ἐπὶ τῶν λοιπῶν σημείων ὡσαύτως ἃ δεῖ τιθέναι. Ceci semble indiquer qu'on n'avait voulu donner qu'un spécimen d'explication, et non point une explication complète.

DEUXIÈME PARTIE.

Le copiste dit qu'il a trouvé ce second morceau dans un autre vieux livre : ἐν ἄλλῳ οὕτως.

Importance de la connaissance des signes critiques d'Homère : τὰ παρατιθέμενα τοῖς Ὁμηρικοῖς στίχοις σημεῖα ἀναγκαῖον γνῶναι τοὺς ἐντυγχάνοντας. Énumération : εἰσὶ δὲ ταῦτα·

1° Diple non-pointée : ➤ διπλῆ ἀπερίστικτος ➤ ;

2° Diple pointée : >· διπλῆ περιεστιγμένη >· ;

3° Obel — ὀβελός — ;

4° Obel avec astérisque : — ·※· ὀβελὸς μετὰ ἀστερίσκου — ·※· ;

5° Astérisque seul : ·※· ἀστερίσκος καθ' ἑαυτόν ·※· ;

6° Antisigma non-pointé : Ↄ ἀντίσιγμα ἄστικτον Ↄ ;

7° Antisigma pointé : Ↄ· ἀντίσιγμα περιεστιγμένον Ↄ·.

Usages divers des signes critiques :

1° Diple non pointée ou diple pure : questions d'histoire, de grammaire, de littérature, etc. : > ἡ μὲν οὖν ἀπερίστικτος διπλῆ > τίθεται πρὸς ἱστορίας καὶ σχηματισμοὺς, καὶ ἑτέρας ποικίλας χρείας, καὶ πρὸς τὰς ἅπαξ εἰρημένας λέξεις, καὶ τὰ ἐναντία μαχόμενα τῶν νοημάτων. Ainsi >, diple non-pointée, diple pure, ou simplement diple, signifie, à côté d'un vers d'Homère : *note philologique.* C'est naturellement le signe le plus souvent répété dans le manuscrit de Venise. Encore Aristonicus n'a-t-il pas conservé toutes les diples d'Aristarque. On voit aussi, à certaines scholies qui commencent sans raison par ὅτι, que le signe a été quelquefois oublié par les transcripteurs d'Aristonicus.

2° Diple pointée : fausses leçons de Zénodote, de Cratès, d'Aristarque lui-même : >· ἡ δὲ περιεστιγμένη διπλῆ >·, πρὸς τὰς Ζηνοδότου καὶ Κράτητος γραφὰς, καὶ αὐτοῦ Ἀριστάρχου. Nous n'avons pas une seule diple pointée qui concerne Cratès. Elles sont toutes à l'intention de Zénodote, sauf les observations qu'Aristonicus ajoute quelquefois au sujet de la leçon condamnée, quand il ne partage pas complétement l'avis du maître. Il va sans dire que les diples pointées condamnant Aristarque ne pouvaient être à l'usage d'Aristarque, ou même à l'usage d'Aristonicus. Ainsi, >·, diple pointée, signifie toujours, pour nous : *erreur de Zénodote rectifiée par Aristarque;* et c'est Aristarque en personne qui parle, dans les notes annoncées par ce signe. La diple pointée est très-fréquente dans le manuscrit de Venise.

3° Obel : interpolation : — ὁ δὲ ὀβελός —, πρὸς τὰ νόθα καὶ ἀθετούμενα. La sentence portée contre un vers se nommait *athétèse*, ἀθέτησις, c'est-à-dire annulation, abrogation, sommation de quitter la place; et le verbe ὀβελίζειν, marquer de l'obel, était synonyme du verbe ἀθετεῖν, condamner à déguerpir. Les obels sont nombreux dans le manuscrit de Venise; mais quelques-uns ne sont point du fait d'Aristarque, et d'autres n'ont pas la note qu'ils annoncent. Tous les obels sont relevés dans notre commentaire de l'*Iliade*, et toutes les athétèses y sont discutées, ou tout au moins signalées et expliquées. L'obel est quelquefois désigné, dans les *Scholies* A, par son diminutif ὀβελίσκος. Appliqué au texte des poëtes lyriques et des poëtes dramatiques, l'obel, la broche, se nommait *la barre de marge :* ἡ παράγραφος, sous-entendu γραμμή. Cette barre indiquait, dans les odes

et dans les chœurs, selon Héphestion, la fin de chaque strophe et de chaque antistrophe. Quand le chant était monostrophe, on mettait la coronis (Ↄ) à la fin de la dernière strophe; quand il y avait strophe, antistrophe et épode, on mettait la coronis à la fin de chaque épode. Le nom même de la barre dit qu'on ne l'intercalait point entre les vers. Un de ses bouts seulement visait l'entreligne.

4° Obel avec astérisque : interpolation d'un vers emprunté à tort à quelque autre passage d'Homère : — ·Ẋ· ὁ δὲ μετὰ ὀβελοῦ ἀστερίσκος — ·Ẋ·, ἔνθα εἰσὶ μὲν τὰ ἔπη τοῦ ποιητοῦ, οὐ καλῶς δὲ κεῖνται, ἀλλ' ἐν ἄλλῳ. Cette sorte d'athétèse n'est pas rare dans le manuscrit de Venise. Nous en avons pareillement examiné tous les cas.

5° Astérisque seul : vers qui se trouve dans deux ou plusieurs passages d'Homère, mais dont la répétition est légitime : ·Ẋ· ὁ δὲ καθ' αὑτὸν ἀστερίσκος ·Ẋ·, ἔνθα καλῶς εἴρηνται τὰ ἔπη ἐν αὐτῷ τῷ τόπῳ ἔνθα κεῖνται. Les exemples éclaircissent ce qu'il y a d'obscur dans cette incomplète explication. Toutes les répétitions ne sont pas marquées de l'astérisque, dans le manuscrit de Venise, mais seulement celles qui sont un peu frappantes. Aristarque ne s'amusait pas à en décorer les τὸν δ' ἀπαμειβόμενος..., et les autres formules qui reviennent presque à chaque instant.

6° Antisigma simple : interversion, anacoluthe : Ↄ τὸ δὲ καθ' ἑαυτὸ ἀντίσιγμα Ↄ, πρὸς τοὺς ἐνηλλαγμένους τόπους καὶ μὴ συνᾴδοντας. Il faut prendre le signe Ↄ de Villoison, *Iliade*, II, 188 et 192, pour l'antisigma simple. En effet, dans le premier exemple, il s'agit d'anacoluthe, et dans le deuxième, d'interversion. Voici la scholie qui accompagne l'antisigma, au vers 188 : διὰ τὴν τάξιν τῶν ἑξῆς, τὸ ἀντίσιγμα. La construction, suivant Aristarque, est interrompue dans la phrase ὅντινα.... κιχείη, τὸν δὲ.... ἐρητύσασκε, car il ne regarde point δέ comme redondant. Voici la scholie qui accompagne l'antisigma, au vers 192 : τὸ ἀντίσιγμα, ὅτι ὑπὸ τούτων ἔδει τετάχθαι τοὺς ἑξῆς παρεστιγμένους τρεῖς στίχους (203-205)· εἰσὶ γὰρ πρὸς βασιλεῖς ἁρμόζοντες, οὐ πρὸς δημότας· Οὐ μὲν γάρ πως πάντες.... Ces deux exemples d'antisigma sont les seuls que je me souvienne d'avoir vus dans l'*Iliade* de Villoison.

7° Antisigma pointé : tautologie : Ↄ· τὸ δὲ περιεστιγμένον ἀντίσιγμα Ↄ·, ὅταν ταυτολογῇ καὶ τὴν αὐτὴν διάνοιαν δεύτερον λέγῃ. Il n'y a, dans l'*Iliade* de Villoison, aucun exemple d'antisigma pointé. Au lieu de l'expression *antisigma pointé*, περιεστιγμένον ἀντίσιγμα, l'*Anecdotum de Rome* dit, *antisigma et point :* τῷ δὲ ἀντίσιγμα καὶ τῇ στιγμῇ (χρῆται Ἀρίσταρχος), ὅταν δύο ὦσι διάνοιαι τὸ αὐτὸ σημαίνουσαι. Osann avoue qu'il ne comprenait pas bien d'abord ce que cela voulait dire, surtout avec le commentaire qu'y ajoute l'anonyme : τοῦ ποιητοῦ γεγραφότος ἀμφοτέρας, ὅπως τὴν ἑτέραν ἕληται· τῷ δὲ χρόνῳ καὶ αἱ δύο εὑρέθησαν οὐκ

ὀρθῶς ἔχουσαι. Mais Osann a trouvé chez Pluygers la solution de la difficulté. Les vers VIII, 535-537, dans le manuscrit de Venise, sont marqués de trois antisigma, et les trois vers qui les suivent, 538-540, sont marqués de trois points. C'est ce que Cobet, selon Pluygers, a constaté par ses yeux. Chez Villoison, il y a trois diples aux trois premiers vers, et rien aux autres : le transcripteur Coleti a eu sans doute une distraction. La note d'Aristonicus fournit d'ailleurs la preuve que c'était bien là, suivant Aristarque, un cas de tautologie défectueuse : ὅτι ἢ τούτους δεῖ στίχους μένειν, οἷς τὸ ἀντίσιγμα παράκειται, ἢ τοὺς ἑξῆς τρεῖς, οἷς αἱ στιγμαὶ παράκεινται· εἰς γὰρ τὴν αὐτὴν γεγραμμένοι εἰσὶ διάνοιαν.

Osann croit donc qu'il faut retrancher du nombre des signes critiques cet antisigma pointé qu'on ne trouve absolument nulle part. Ce sont les copistes, suivant lui, qui ont imaginé de faire de l'antisigma suivi d'un point un antisigma pointé. L'invention du terme ἀντίσιγμα περιεστιγμένον appartiendrait alors à quelque grammairien postérieur à Aristarque. Je partage tout à fait l'opinion d'Osann. Voilà pourquoi, à la page xxxvi de mon *Introduction à l'Iliade*, il n'est fait aucune mention de l'antisigma pointé.

Le point ou les points qui se rapportaient à l'antisigma ou aux antisigma pouvaient quelquefois être fort éloignés de ces signes. Dans la scholie du vers II, 192, lequel est marqué de l'antisigma, on a vu que les vers 203-205 étaient primitivement pointés, παρεστιγμένους. Mais ceci n'était point un cas de tautologie. Pluygers qui a constaté, sur les renseignements de Cobet, la vraie notation du passage VIII, 535-540, et qui a discuté tout ce qui concerne l'obscure question de l'antisigma et point, conclut comme il suit : « Antisigma igitur et punctum iis « locis apponebat Aristarchus, in quibus justus versuum ordo jam an- « tiquitus esset turbatus, sive aliis aliorum locum obtinentibus, ut in « B l. c. (II, 192 et 203-205), sive quod in libris, quos ante oculos « haberet, conjunctæ exstarent quæ eorumdem locorum in antiquis li- « bris traditiones essent diversæ; quod Θ l. c. (VIII, 535-540) fac- « tum est. »

Villoison, dans son énumération des signes (*Prolégomènes*, p. xiii), mentionne la coronis comme un de ceux dont il y avait des exemples dans le manuscrit de Venise. Coleti, dans l'imprimé, n'a donné aucune coronis. Il est probable qu'Aristarque se servait de la coronis pour marquer la fin d'un développement, la transition d'un récit à un autre récit. Ce signe, dans les manuscrits primitifs de l'*Iliade*, marquait la fin de chaque rhapsodie, c'est-à-dire de chaque morceau ayant un nom particulier et formant un sujet de récitation : ἰστέον ὅτι αἱ ῥαψῳδίαι Ὁμήρου, παρὰ τῶν παλαιῶν, κατὰ συνάφειαν ἥνωντο (correction d'Osann ;

Villoison ἠὐδῶντο, Siebenkees αὐδῶντο, *Anecdotum Romanum* ἤδωντο), κορωνίδι μόνῃ διαστελλόμεναι, ἄλλῳ δὲ οὐδένι· τῆς δὲ κορωνίδος τοῦτό ἐστι τὸ σημεῖον ↄ, λέγεται δὲ ἀπὸ μεταφορᾶς τῆς ἐν τοῖς πλοίοις ἀνακεκαμμένης κορωνίδος ↄ. En effet, le mot κορωνίς désignait proprement la partie relevée de la poupe des anciens navires.

La deuxième partie de l'*Anecdotum de Venise* se termine là, et elle ne dit rien des signes 6 et 7 de la première. Ces signes ne se trouvent nulle part dans l'*Iliade* de Villoison. Le chapitre d'Osann *de Cera a* ne jette absolument aucune lumière sur le sixième signe, dont le nom même est incertain. Quant à l'oméga penché, Osann confesse une absolue ignorance : « Hoc signum Ɔ ..., quo explicem nihil est in « promptu ; neque qui usus sit monstrare possum ullum. »

L'*Anecdotum de Rome* compte, parmi les signes d'Aristarque, le κεραύνιον, qu'il donne sous la forme T. Il dit que l'emploi de ce signe était fort rare (ἐστὶ μὲν τῶν σπανίως παρατιθεμένων) ; mais ce qu'il ajoute sur le sens attribué à ce signe par Aristarque, est totalement inintelligible : δηλοῖ δὲ καὶ αὐτὸ πολλὰς ζητήσεις πρὸς ταῖς προειρημέναις. Il est question du céraunion dans un ancien Glossaire publié par Angelo Mai, et dans l'*Anecdotum Parisinum*, et dans Isidore de Séville. Ce signe servait à indiquer d'un seul coup que deux ou plusieurs vers étaient interpolés. Aristarque mettait l'obel à chaque vers suspect : il n'avait donc nul besoin du céraunion ; mais il y a des témoignages, d'après lesquels Aristophane de Byzance aurait employé ce signe. On ne comprend pas très-bien qu'un signe nommé κεραύνιον ait jamais pu avoir la forme T. Dans Isidore, c'est du moins une représentation de la foudre : ←, ou plutôt ↓ et >|<. L'*Anecdotum Parisinum* donne même ⁝>|<⁝.

Aux vers II, 203-205, le manuscrit de Venise présente trois fois le signe Ͼ. Nous avons vu tout à l'heure qu'Aristarque avait mis des points à ces trois vers. Le sigma, pointé ou non, qui s'y est substitué n'a rien de commun avec les notations d'Aristarque. C'est une abréviation dont se servaient les grammairiens byzantins, pour le mot σημείωσαι, *remarquez*. Les passages où on le trouve sont, en effet, des plus remarquables. Pluygers dit que la plupart de ces signes Ͼ ont été ajoutés, dans le manuscrit de Venise, à une époque récente, c'est-à-dire par quelque Byzantin des derniers temps du Bas-Empire.

On se rappelle les points dont parle Ammonius à propos des vers X, 397-399. Ces points indiquaient une demi-athétèse. Il y a, dans l'*Anecdotum Parisinum* de Bergk et dans Isidore, un signe ∸, qui est probablement la forme sous laquelle Aristarque présentait son doute : « Obelus cum puncto ad ea de quibus dubitatur tolli debeant « necne, » dit l'*Anecdotum*. Je croirais même volontiers qu'Aristarque

mettait un obel avec deux points (÷), plutôt que l'obel avec un seul point. L'obel pointé désignait naturellement une athétèse spéciale, puisque la diple pointée signifiait une note à l'adresse de tel ou tel individu. Le passage signalé par Ammonius n'est pas le seul où Aristarque avait dû faire usage du signe de l'athétèse dubitative. Voyez Lehrs, *de Aristarchi studiis Homericis*, V, I, 9, pages 360-364 de la première édition, 344-349 de la deuxième.

Je n'ai rien à dire du signe en cire instillée remarqué par Villoison dans le manuscrit de Venise, et qu'il explique à la page XXII de ses *Prolégomènes*. Une pareille façon de noter ne peut pas compter parmi les instruments de l'enseignement littéraire.

Les commentaires étaient primitivement des livres à part. On les écrivit plus tard à la marge des textes expliqués; et cette coutume fit peu à peu tomber en désuétude les signes critiques. Dès que le lecteur avait immédiatement sous le regard la note afférente à un vers, il n'avait pas besoin qu'un signe lui indiquât quelle espèce d'observations allait lui fournir le commentateur. Au contraire, dans l'usage primitif, les signes avaient une importance considérable. C'étaient, si je puis dire ainsi, des renvois raisonnés. La diple ou l'obel qu'on voyait dans le texte, à la marge d'un vers, invitait à prendre en main le commentaire; et la répétition du signe, en tête de la note afférente au vers, faisait trouver incontinent ce qu'on désirait connaître. Dans le manuscrit de Venise, la répétition des signes manque assez souvent en tête des notes d'Aristonicus; mais c'est pure négligence des derniers copistes; car la note commence quelquefois par ὅτι, formule qui n'a de sens net que comme justification de l'emploi d'un signe. Il est vrai qu'en revanche, le signe qui précède la note est très-souvent accompagné de sa traduction. Il y a des milliers de notes qui commencent par : > ἡ διπλῆ, ὅτι, ou >: ἡ διπλῆ περιεστιγμένη, ὅτι, etc. La note du vers II, 192, que nous avons citée plus haut, commence par Ͻ τὸ ἀντίσιγμα, ὅτι.

On s'est demandé si Aristarque était ou n'était pas l'inventeur des signes critiques. C'est là une question qui n'a de valeur que pour ceux qui cherchent, comme on dit familièrement, la petite bête. Osann est plein de puérilités sur ce sujet. Nos typographes ont inventé bien d'autres signes que ceux d'Aristarque. Nous-mêmes, qui avons affaire avec les typographes, nous faisons tous de ces inventions-là, quand nous relisons notre écriture, et que nous changeons et ajoutons, sans refaire en entier les pages. Il n'y a guère de copie d'auteur qui ne soit décorée de flèches, d'accolades, de girouettes, de clochers, et d'autres merveilles du même genre. Ces hiéroglyphes ont aussi un langage, et même un langage très-intelligible, puisqu'il est parfaitement

compris par les compositeurs chargés de transformer la copie en livre. Les signes critiques portent le nom de *signes d'Aristarque*, parce que c'est Aristarque qui les a régulièrement et systématiquement employés, et qui en a transmis l'usage aux grammairiens des âges suivants. Cet usage durait encore quatre ou cinq siècles après Aristarque, au temps du scholiaste A, c'est-à-dire, pour le moins, au temps de Porphyre.

Les signes critiques appliqués au texte d'Homère sont les seuls sur lesquels on ait des documents un peu complets. Mais il n'est pas impossible qu'on retrouve, pour ce qui concerne les autres auteurs classiques, quelque chose d'analogue aux *Anecdota* que nous venons de commenter.

En attendant, nous signalons aux curieux le manuscrit 517 de la Bibliothèque Impériale, où les *Homélies* de saint Grégoire de Nazianze ont de temps en temps à la marge certains signes, dont un au moins est une tradition manifeste des notations homériques[1]. C'est l'obel, tantôt pur et simple, tantôt pointé. Il est lancé contre toutes les lignes des passages qui contiennent quelque proposition hétérodoxe, que l'orateur va réfuter. Il désigne donc un *tollendum*, mais un *tollendum* tout moral. Nul doute n'est possible; car on lit quelquefois en abrégé, ou sur le premier obel ou sur l'obel unique, le mot αἱρετικόν (*proposition hérétique*); puis, sous l'obel unique, ou sous le dernier obel, le mot ὀρθόδοξον (*vraie doctrine*), qui indique le commencement de la réfutation. Un autre signe, l'astérisque (⁝Χ⁝), est identique pour la forme à un des signes homériques d'Aristarque; mais il a une signification toute mystique. C'est l'étoile des Mages. Cette étoile marque les passages où l'orateur parle de l'Incarnation. Un signe nommé τὸ ἡλιακόν, formé d'un soleil d'où partent trois rayons aboutissant au même point, marque les passages où l'orateur parle de Dieu et de ses attributs.



La raison qui a fait choisir ce signe, c'est que Dieu est appelé, dans les saintes Écritures, un *soleil de justice*. Les beautés littéraires ont leur signe, nommé τὸ ὡραῖον. Il ressemble à une ancre. Mais cette ancre n'est autre chose qu'un ω surmonté d'un P à queue allongée et à tête fort petite. C'est, en abrégé, le nom même du signe. Ce qui le prouve, c'est que l'esprit rude est figuré, à côté de la tête du P, par un ⊢ plus ou moins réduit, mais reconnaissable, et qu'il y a, au-dessous de l'ω, un *compendium*



1. Le manuscrit 517 est un des plus beaux que possède la France. Il fait partie du plus ancien fonds; car il porte les quatre numéros. Il s'est nommé CCCLXXX à Blois ou à Fontainebleau, puis à Paris 411 et 1916, avant la classification de 1740, qui l'a inscrit, au catalogue imprimé, sous son chiffre actuel. C'est un in-folio de 462 feuillets de vélin. Il passe pour avoir été écrit au douzième siècle. C'est un des livres qui servaient particulièrement de matière aux leçons de paléographie de M. Hase, et il est connu d'un grand nombre d'hellénistes français.

qui symbolisait la fin du mot. Un dernier signe était destiné à arrêter l'œil et l'esprit du lecteur, chaque fois que le texte offrait quelque particularité extraordinaire (ξένον τι), soit dans la doctrine (κατὰ δόγμα), soit dans les faits rapportés (καθ' ἱστορίαν), soit dans le style (κατὰ φράσιν), etc. Le signe est un grand sigma lunaire, tout semblable à notre C majuscule. Ce sigma contient un H, et est couronné d'un M alexandrin. Le *compendium* qui est au-dessous du sigma semble nous montrer d'abord les deux lettres E et I. Nous avons évidemment ici l'abrégé du mot σημείωσαι (*remarquez*). Quelquefois même, dans le manuscrit, l'H est sous le C, le M sous l'H, et le *compendium* sous le M; de sorte qu'on lit le signe comme un mot ordinaire.

A la quatrième page du manuscrit (fol. 2 verso, 2e col.), après la table des matières, il y a une explication des signes. Je vais donner en entier ce court morceau. J'ignore s'il mérite le nom d'*Anecdotum*. Il est connu à Paris, de temps presque immémorial, par tous ceux qui ont suivi autrefois le cours de paléographie de M. Hase. Plusieurs en ont des copies. Je n'ai d'autre mérite que d'avoir confronté exactement avec l'original une de ces copies, prise il y a trente ans et plus. Seulement je n'ai pas conservé la ponctuation du manuscrit, qui est mauvaise, et j'ai donné en toutes lettres les mots que le manuscrit ne donne qu'en abrégé : πατήρ, θεόν, θεολόγος, περί, Ἰησοῦ Χριστοῦ, etc.

ΣΗΜΕΙΑ.



Τὸ ἡλιακὸν τοῦτο σημεῖον τέτακται ἐν οἷς χωρίοις περὶ θεολογίας ὁ πατὴρ διαλέγεται· διὰ τὸ ἥλιον δικαιοσύνης ἐν ταῖς θείαις γραφαῖς τὸν θεὸν ὀνομάζειν[1].

·Ẋ· Ὁ ἀστερίσκος οὗτος τέτακται ἐν οἷς χωρίοις ὁ θεολόγος περὶ τῆς ἐνσάρκου οἰκονομίας τοῦ μεγάλου θεοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ διαλέγεται· διὰ τὸν φανέντα τοῖς Μάγοις θεῖον ἀστέρα.



Τὸ σημεῖον τοῦτο τὸ ὡραῖον τέτακται ἐν τοῖς χωρίοις ἐν οἷς ἡ φράσις κεκαλλώπισται, ἢ τὸ νόημα ἐξήνθισται, ἢ καὶ ἀμφότερα ὑπεραίρεται.

1. Lisez ὀνομάζεσθαι. Les fautes de ce genre sont assez communes dans le manuscrit 617. Plusieurs ont leur rectification à la marge. C'est qu'on n'écrivait qu'en abrégé les terminaisons des infinitifs, et que les abréviations n'étaient pas toujours bien distinctes les unes des autres. Ici même, la finale d'ὀνομάζειν n'est qu'indiquée : ξ et un point double; mais c'est bien l'actif que le scribe a voulu faire lire.

Τὸ σημεῖον τοῦτο τέτακται ἐν τοῖς χωρίοις ἐν οἷς εὑρίσκεται ξένον τι, ἢ κατὰ δόγμα, ἢ καθ' ἱστορίαν, ἢ κατὰ φράσιν, ἢ κατά τι τοιοῦτο ὀφεῖλον σημειωθῆναι τῷ ἀναγιγνώσκοντι.

Il ne faut pas s'étonner que le quatrième signe n'ait pas de nom particulier dans l'explication. Il n'en a pas besoin, puisqu'il est son nom à lui-même, et qu'il se lit couramment. Souvenons-nous qu'on était habitué à lire σημείωσαι, à la marge des livres, même avec l'indication la plus rudimentaire : C (sigma). Mais je suis bien surpris que l'obel, simple ou pointé, qui joue dans le manuscrit 517 un si grand rôle, ne soit pas même mentionné ici. L'explication est manifestement incomplète.

Je reviens aux signes homériques. On n'a aucune raison de douter que Zénodote et Aristophane de Byzance n'eussent un signe pour marquer, dans le texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, l'athétèse d'un vers. On a même quelque raison de croire que ce signe était l'obel même. Cela ne veut pas dire que les expressions ἀθετεῖ Ζηνόδοτος, ἀθετεῖ Ἀριστοφάνης, si fréquentes dans les *Scholies* A, ne fassent allusion qu'à un pur signe. Aristarque discute perpétuellement les motifs de ces athétèses. Il en avait donc sous les yeux le commentaire, et non point uniquement le symbole. Il est certain d'ailleurs qu'Aristophane de Byzance avait encore d'autres signes que l'obel : nous avons parlé plus haut du céraunion. L'*Anecdotum Parisinum* de Bergk lui prête aussi un astérisque (⁝※⁝), mais qu'il employait à un tout autre usage que celui de marquer les répétitions : « Asteriscum Aristophanes ap- « ponebat illis locis quibus sensus deesset. » Entendez, par *quibus sensus deesset*, les passages difficiles à comprendre. Aristophane avait même un sigma (C) et un antisigma (Ɔ); mais on ignore ce qu'il en faisait.

J'ai dit tout ce que je sais sur les signes critiques appliqués au texte d'Homère. J'aurais pu y ajouter quelque chose, et prendre pour bon, par exemple, ce qu'on lit, dans l'*Anecdotum Parisinum*, sur Léogoras de Syracuse. Ce Léogoras, un éditeur d'Homère, aurait inventé la diple pure, afin de distinguer l'Olympe du ciel; et il aurait eu l'idée de cette distinction, parce qu'Homère dit οὐρανὸν εὐρύν et μακρὸν Ὄλυμπον, et jamais μακρὸν οὐρανόν ni Ὄλυμπον εὐρύν. Sengebusch a mentionné comme authentiques les renseignements de l'*Anecdotum Parisinum*. Lehrs, dans la deuxième édition de son livre sur Aristarque, cite en note, p. 337, le passage de Sengebusch, après cette réflexion peu flatteuse pour l'autorité alléguée à l'appui : « Sed quod ille auctor « (l'anonyme exhumé par Bergk), cui illa de asterisco Aristophaneo de- « bemus..., de diple tradit, hoc dudum dici debebat *ineptissimum esse*. »

Lehrs insiste vivement et sur l'invraisemblance de la chose même, et sur l'ineptie du garant, et sur la nullité de son témoignage. Il admet bien que la diple ait pu être employée par quelque critique antérieur à Aristarque; mais tout ce qui concerne Léogoras lui paraît absurde : « Quis credat talem editionem in qua diple jam apposita fuisset, sed ad « solam distinctionem cæli et Olympi? et hæc distinctio probata ex « solis adjectivis εὐρύς et μακρός? Imo vero hic habemus confusionem « eo dignam, qui obeli usum ab obolis Pisistrati ducit. Illa observatio « de εὐρύς et μακρός non Leogorea est, sed Aristarchea.... Talibus « testimoniis, quale illud, non uti ratio est. » On sait que Sengebusch, celui à qui Lehrs donne cette leçon de critique, a écrit deux dissertations sur Homère. Son *Homerica dissertatio prior* a même l'honneur de servir d'Introduction à l'*Iliade* de Guillaume Dindorf. C'est dans cette première dissertation que se trouve son explication des signes critiques appliqués par Aristarque au texte d'Homère. Je remarque, en finissant, que la liste des signes donnée par Sengebusch est incomplète, et que ce qu'il dit de leur valeur n'est pas toujours exact. Il n'a certainement pas lu Osann; il n'a même regardé ni l'une ni l'autre des deux bonnes explications grecques.

A. Pierron.

APPENDICE III.

ILIAS HELICONIA. — ILIAS SIGNATA.

(Complément du chapitre I et du chapitre IV de l'*Introduction à l'Iliade*. Voyez les pages XI-XIV et LXXVI-XCII du premier volume.)

Osann, *Anecdotum Romanum*, page 5 : Ἡ δὲ δοκοῦσα ἀρχαία Ἰλιὰς, λεγομένη δὲ ἀφ' Ἑλικῶνος[1], προοίμιον ἔχει τοῦτο·

Μούσας ἀείδω καὶ Ἀπόλλωνα κλυτότοξον,

ὡς καὶ Νικάνωρ μέμνηται, καὶ Κράτης ἐν τοῖς Διορθωτικοῖς. Ἀριστόξενος δ' ἐν α' Πραξιδαμαντίων[2] φησὶν κατά τινας ἔχειν·

Ἔσπετε[3] νῦν μοι, Μοῦσαι Ὀλύμπια δώματ' ἔχουσαι,
ὅππως δὴ μῆνίς τε χόλος θ' ἕλε[4] Πηλείωνα,
Λητοῦς τ'[5] ἀγλαὸν υἱόν· ὁ γὰρ βασιλῆϊ χολωθείς.

τὴν δὲ ποίησιν ἀναγινώσκεσθαι ἀξιοῖ Ζώπυρος ὁ Μάγνης Αἰολίδι διαλέκτῳ· τὸ δὲ αὐτὸ καὶ Δικαίαρχος. αἱ μέντοι ῥαψωδίαι[6] κατὰ συνάφειαν ἥνωντο[7], κορωνίδι μόνῃ διαστελλόμεναι, ἄλλῳ δ' οὐδενί.

Osann, § 79 : « In hac igitur Homericorum, quorum suo quidque nomine, vel ab auctore vel a loco vel a re quapiam singulari ducto, antiquitus celebrarentur, exemplarium copia, merito mirandum est, hæc inter, ejus *Iliadis*, quæ ἀφ' Ἑλικῶνος appellata dicitur, mentionem fieri nullam : cujus rei, nisi casui tribuendum est, caussam ego quidem haud video aliam, quam quod, ut antiqua illa diorthosis Euripidis, per sola Suidæ et Eustathii testimonia ad nostram cognitionem perlata, ab Alexandrinis ob vetustatem neglecta esse videtur, ita etiam illa, in obsoletis Homeri exemplis habita, oblivioni tradita fuit[8].... »

1. Osann donne ici ἀπ' Ἑλικῶνος, qui est impossible. Mais, partout ailleurs, il écrit : ἀφ' Ἑλικῶνος. A. P.

2. Cod. δ'ἀναπράξει δάμαντιων. [Osann.]

3. Ita cod. ni fallor, non ἕσπετε. [Id.]

4. Ad vulgarem scribendi usum conformavi quod in cod. legitur τε ἕλε, quodque in vestigiis antiquæ scripturæ referendum. [Id.]

5. Osann, Λητοῦς ἀγλαόν. Mais il démontre lui-même qu'il faut lire Λητοῦς τ' ἀγλαόν. Voyez plus loin, § 82. A. P.

6. Cod. ῥαψῳδεῖαι. [Osann.]

7. Cod. ἥδωντο. [Id.]

8. Cette explication n'est point exacte. Les Alexandrins ont tenu compte d'éditions plus anciennes encore que la récension d'Euripide le Jeune. Celle d'Antima-

« Jam igitur quum hæc poetarum consuetudo (l'invocation aux Muses) in exemplo *Iliadis* eo, cujus memoriam *Anecdotum Romanum* ab interitu vindicavit, servata a grammaticis deprehendebatur, ab hac ipsa, in ceteris exemplis desiderata Musarum invocatione, proclive erat nomen invenire, quo a vulgatis exemplaribus distinguerent : quod ita instituerunt, ut non ipsarum, sed sedis, quam in primis tenere credebantur, Ἑλικῶνος, appellatione eam in rem usi sint, applicantes se epitheto Musarum inde petito, quo nullum clarius, nullum celebratius fuit[1].... »

§ 82. « Musis invocatis, uno versu argumentum primarium ab Achillis ira petitum exponit (le sujet de la phrase est *auctor procemii*), cui statim subjicitur mentio Apollinis, una a Musis celebrandi : quod ideo factum, ut procemium jam possit ipsis *Iliadis* a versu 9 incipientis verbis aptari. Hoc ita perfecit, ut nominativum, quo Apollinis nomen exhiberetur, in accusativum mutaret, a verbo ἔσπετε pendentem. Hæc si ita sunt ut dixi, necessario copula fuit adjicienda : Λητοῦς τ' ἀγλαὸν υἱόν : quibus verbis justus fit transitus ad sequentia : ὁ γὰρ βασιλῆϊ χολωθείς, etc. His positis perspicitur prius procemium, ad quod redeo, integrum ad nos perlatum esse.... »

§ 85. « Ac primum, quantum ad hunc (Dicéarque), eorum quæ olim ea de re monui (*Beitr.* t. II, p. 118), Messenium, Aristotelis discipulum, probabiliter intelligendum esse, quum præsertim de alio grammaticam professo Dicæarcho Lacedæmonio fama perincerta sit, unius, si severe agatur, Suidæ testimonio nisa, eo minus adhuc piguit, quo Fuhrium, qui eundem lapidem eodem tempore versabat, de Dicæarcho p. 60 sq., lubentius cognovi ostendere studentem, quæ de grammatico Dicæarcho antiquitus tradita essent, ad Messenium referenda esse omnia.... »

« De Zopyro aliquanto melius res procedit, quandoquidem indubium videtur, id quod olim monui, eundem esse cujus ex libro quarto περὶ Μιλήτου κτίσεως lectio varians *Iliadis* K, 274 in scholiis laudetur... Quæ rei ratio cum notitia quam Zopyrus de antiqua quadam *Iliade* exhibuisse traditur, posthac, uti ex pertinaci scriptorum silentio concludere licet, prorsus omissa, apprime convenit. Quæ insuper de hoc Zopyro innotuerunt.... nihil faciunt ad Homerum, si modo ad unum eundemque scriptorem testimonia pertinent omnia collecta a Meiero...; qui, si Zopyrum ostendere studuit ante a. Chr. 203 vixisse, id vel ex *Anecdoti* loco, quem ignoravit, vel ex scholiorum Homericorum notitia, majore probabilitate concludere poterat. Quod jam de dialecto

chus est elle-même antérieure à la fin du cinquième siècle. A. P.

1. Cette hypothèse est invraisemblable. S'il y a eu une *Iliade de l'Hélicon*, ce ne peut être qu'un volume de la bibliothèque du temple des Muses. A. P.

Æolica in *Anecdoto* traditur, id grammaticorum ex usu judicandum est, qui, ubi simpliciter de dialecto Æolica loquuntur, non alium quam Asianorum Æolensium sermonem significare solent.... Unde credibile, imo certum videtur..., Magnes quum Zopyrus appelletur, intelligi patriam ejus Magnesiam ad Sipylum Æolicam, non Ionicam illam ad Mæandrum sitam[1] : nam de Thessaliæ vel adeo Cretæ Magnesiis nemo cogitabit.... »

§ 86. De exemplo ad Æolicæ dialecti leges a Zopyro refìcto cogitare excluditur eo, quod idem de Dicæarcho statuendum esset ; quod absurdum est.... »

« Dixi supra, ut Homerum Æolica dialecto usum esse sibi persuaderet, Zopyrum eo adductum esse posse, quod natione eum Æolensem fuisse existimaret. Hæc quidem levioris momenti argumentatio, gravioris vero, quod invicem sese firmant, alia observatio a creberrimis ejus dialecti vestigiis in utroque carmine sparsis ducta, quam ab Alexandrinis quoque grammaticis aliisque scriptoribus factam, ut multis locis scholia testantur, eo minus Zopyrus illis ætate anterior negligere potuit, quo ipse ab antiquis Homeri exemplaribus, antiquæ dialecti reliquias etiam minus attenuatas præ se ferentibus, propius abfuit[2]. Dictionis vero Æolicæ nihil magis Æolensem hominem, qualis Zopyrus fuit[3], pungere debuit, quam digamma illud Æolicum, cujus usus vix dubitare testimonia certissima et incorrupta, scripta vel inscripta, sinunt, quin temporibus Zopyri vulgari Æolensium sermone etiamtum receptus fuerit. Ut vero dudum intellectum est, digamma Æolico Homerum usum esse, etiam hodie vix quisquam reperiatur, qui vel ejus idiomatis formis vetusta Homeri exemplaria distincta fuisse neget; immo nemo erit qui non verissima esse concedat quæ Ahrens, *de Dial. Æol.* p. 32, his verbis pronuntiavit : « Quas voces « apud Æoles magis minusve certis argumentis intelligitur digamma « apud Lesbios habuisse.... eædem omnes apud Homerum certissima « digammi indicia habent, ut ex antiquissima Græcorum lingua hunc « sonum apud Æoles servatum esse pateat. »

« .... sufficient tamen ea ad aperiendas rationes quibus Zopyrus commotus esse potuerit ut *Iliadem* vel etiam *Odysseam* primitus ad normam Æolicæ dialecti conscriptas esse contenderet : nam non nostrorum demum temporum ista doctrina fuit, sed antiquitatis, qua Æolica dialectus vetustissimum Græci sermonis idioma et habita et appellata fuit.... »

1. Ce n'est pas une certitude; c'est à peine une probabilité. A. P.

2. Osann se contredit ici lui-même; car Zopyre, d'après le calcul de Meier, est postérieur à Zénodote. Il a vécu avant l'an 203; mettons qu'il florissait en 250. Zénodote aurait pu être son père. A. P.

3. Ce n'est qu'une hypothèse. A. P.

§ 88. « Proposita hac Nicanorum variorum, quotquot ad notitiam meam venerunt, tabula, horum numquis ab auctore *Anecdoti* dicatur quærenti haud habeo aliter respondere, quam perincertum mihi quidem videri, istorum an ullus intelligi debeat, quum nullus ejus temporis vetustatem attingere videatur, quo quidem credibile est Nicanorem eum vixisse, quem auctor *Anecdoti* commemorat : adde quod res Homericas præter auctorem *Homericæ* interpunctionis tractasse nullus traditur[1]. »

§ 89. « Poterat vero etiam *Iliadem* illam *Heliconiam* utique Aristarchus ignorare, scilicet in scriniis Alexandrinæ bibliothecæ cum aliis veterum exemplaribus fortasse desideratam, quæ quidem in Pergamena reposita, industriæ Alexandrinorum se subduxerant.... Ut hæc mittamus, non poterat ista Cratetis sententia aptiore loco quam in Διορθωτικῶν octo vel novem libris comprehensorum opere proponi; quod diversum non est a Διορθώσει Ἰλιάδος καὶ Ὀδυσσείας, quæ tantum abest ut, quod olim putarunt nonnulli, contextum carminum Homericorum a Cratete constitutum in formam editionis sive recensionis exhibuerit, ut commentarios continuerit, quibus, quæ ad Homeri verba vel critica ratione constituenda vel illustranda adnotanda sibi viderentur, proposuerat.... »

Osann, *Excursus* I. « Certissimus, quem *Anecdoto Rom.* p. 5 vindicavi, operis Aristoxenii titulus.... Exstitit igitur Praxidamas,... sat antiquus libri, quo res musicales tractatæ essent, auctor, fortasse et ipse musicus, haud inclarus, ut ab ejus nomine Aristoxenus opus suum, quo de eodem argumento ageret, Πραξιδαμάντια inscripserit, pluribus uno, ut ex nominis plurali et ex *Anecdoto* nunc constat, libris comprehensum. De Praxidamante nihil insuper liquet. »

N. B. Nous n'avons point à discuter une opinion qui s'est produite en Allemagne au temps où Osann publia son livre, opinion d'après laquelle ἀφ' Ἑλικῶνος (cod. ἀπ' Ἑλικῶνος) ne serait qu'une faute de copiste pour Ἀπελλικῶνος ou Ἀπελλικῶντος, le nom du célèbre éditeur d'Aristote. Nous remarquons seulement qu'on ne dit point, en grec, l'*Iliade de Zénodote*, l'*Iliade d'Aristarque*, comme nous disons, en français : l'*Iliade de Wolf*, l'*Iliade de Heyne;* qu'Apellicon est un contemporain de Sylla, et que l'expression δοκοῦσα ἀρχαία suppose une édition antérieure à l'archonte Euclide; que les auteurs dont l'*Anecdotum* allègue le témoignage n'ont pu, sauf Nicanor, connaître l'*Iliade d'Apellicon*, puisqu'ils ont vécu qui un siècle, qui deux siècles, qui trois siècles même,

1 Il n'y a aucune raison sérieuse de chercher un autre Nicanor que celui que tout le monde connaît depuis la publication des *Scholies* A. A. P.

avant qu'Apellicon fût né. D'ailleurs, la question relative à l'existence ou à la non-existence de l'*Iliade de l'Hélicon* n'a aucune importance philologique, et n'est qu'une affaire de pure curiosité; car il ne viendra jamais à l'idée de personne qu'aucun des deux προοίμια cités dans l'*Anecdotum de Rome* soit le vrai préambule de l'*Iliade* d'Homère.

A. Pierron.

Osann, § 15. *De codice Iliadis signatæ Veneto.*

« .... ecce singulari beneficio fortunæ accidit ut, præter alia nonnulla notationis antiquæ vestigia,... tale, codice Veneto eo qui Scholia A continet, exhibitum sit. Nam Scholiis aliis locupletissimis in *Iliadem*, quibus hujus certe carminis Homerici notatio Aristarchia tantum non integra explicatur, in codice ipsum *Iliadis* exemplum præmittitur, ad eandem normam, ut fas est putare, signis criticis distinctum.... Ad hoc accedit quod quum Imm. Bekkerus Venetum codicem denuo excuteret[1], hanc ejus partem, quæ *Iliadis* contextum comprehendit, nescio qua de causa intactam reliquerit, ita ut in exemplo eo quod unus Villoisonus vulgavit acquiescendum sit, hujus editionis fides si ad rationem, qua Scholia ab eodem vulgata sunt, æstimatur, nemo qui vel obiter has litteras attigerit ignorare poterit diligentiam justam desiderari. Etenim, ut industriæ editoris clarissimi nihil detraham laudis, tamen quum incredibili pæne negligentia et levitate Villoisonum in describendis vulgandisque Scholiis versatum esse jam ante editum a Bekkero exemplum perspectum esset[2], non poterat non notarum versibus singulis adscriptarum fides una valde infringi. Atque hoc non præpropere judicatum fuisse, nunc in comperto habemus, ex quo Guil. Georg. Pluygers scriptione scholastica, a. 1847 Lugduni B. emissa egregia, eorum quæ in utroque instrumento, et in Scholiis et in contextu, de signis criticis tradita sunt fidem et auctoritatem examinare cœpit : ex quo labore simul cognoscitur, quod exspectare non poteramus, nunc vero non sine indignatione profitendum est, Bekkerum in Scholiis edendis, tametsi in tam difficili atque operoso labore peccata leviora multa ob humanam imbecillitatem lubenter condonentur, ea socordia usum esse, ut a codice ejus recensio ita sæpe discedere deprehenderetur, « ut, nisi ipse moneret hujus libri Scholia a se « edi, alium ante oculos eum habuisse diceres[3]. » Non hæc mea sunt

1. Bekker n'a point collationné le manuscrit de Venise. Il a corrigé Villoison *proprio marte*. Il avait vu à Paris le manuscrit de Venise, il l'avait touché et y avait copié l'introduction de Proclus; mais c'était en 1810, bien des années avant qu'il songeât à réimprimer les *Scholies*. A. P.

2. Il ne faut nullement juger de l'exactitude de Villoison d'après le texte de Bekker, puisque Bekker a refait souvent le texte à sa guise. A. P.

3. Le tort de Bekker est d'avoir laissé croire qu'il avait corrigé Villoison d'après les manuscrits. Mais il peut répondre qu'on

verba (nam mihi quidem in hac causa caute loquendum est, quippe qui unus in paucis fidem Bekkeri haud impune olim in dubium vocaverim), sed Pluygersii p. 10 (conf. etiam p. 7 a), qui adjutus codicis collatione nova, quam C. G. Cobetus, futurus Homericorum carminum Scholiorumque in ea instaurator, summa diligentia confecit, vulgatorum exemplarium conditio qualis esset ingenue professus est, singulisque exemplis commonstravit.... »

« .... quum exemplo emendatiore a Cobeto procurato adjuvaretur, factum ut quod divinare ex parte potueram ille certissima argumentatione ad evidentiam demonstratum daret. Pluygersio igitur duce, cujus et ipsa verba mea faciam, jam primum constat, « descripsisse « ex alio codice signa critica librarium codicis Ven., nec vero Scho- « liorum auctoritatem secutum ipsum textui addidisse. » Qua in re hoc monendum est, Scholia et signa critica antiquitus adscripta fuisse codici, qui multis in locis a textu Ven. discedebat (p. 4 b, coll. p. 6 a). Tum idem, p. 9 b : « Tempore satis antiquo censendus est aliquis « ad textum *Iliadis* appinxisse ea signa, quorum in Scholiorum col- « lectione, quam usurparet, mentionem inveniret. Hujus libri Scholia « alter postea descripsit, signaque a priore illo appicta, quæ ante « oculos habebat, depinxit, sed utraque, et signa et Scholia, ad textum « ex alio libro desumptum : Scholia autem, quæ in libro, unde textum « petivit, inveniebat, cum Scholiis alterius libri conjunxit; si eadem « continebat eadem collectio, bis eadem scripsit; quod innumeris in « locis factum est, quamquam in editis rarius apparet, quum editores « aut iteratum Scholium semel edi curaverunt, aut, quod pejus est, « duo Scholia mutatis mutandis in unum contraxerunt. Hunc autem « librum tertius denique descripsit, Scholiaque ex tertio libro adjecit; « quo factum est, ut nonnunquam ter eadem in Scholiis reperiantur. « Jam apertum est qua de causa tam multæ in Scholiis Ven. exstent « Aristonici annotationes, quæ ad nullum in codice appictum σημεῖον « referri possint : deerant enim in prima illa Scholiorum collectione, « e qua signa ad textum sunt appicta. Ubi autem signa ex antiquis- « simo illo codice in codicem Venetum propagata sine explicationibus « in Scholiis reperiuntur, hujus discrepantiæ inter σημεῖα et Scholia « culpam in epitomatores et librarios conferendam esse censemus. » —« Quorum incuria, inquit Pluygers (p. 7 a),... et in signis et in « Scholiis eo pertinentibus tradendis, nemo majorem cogitare potest. « Nam.... præter signa eadem manu versibus appicta qua et textus

s'est trompé parce qu'on l'a bien voulu. Voici les termes dont il se sert dans sa préface : « Hujus mihi codicis (454) copia « Parisiis fuit ante annos quindecim. — « Venetum alterum (453).... et ipsum « conspexi. » Ce n'est donc pas dire : *J'ai collationné.* Mais il aurait dû dire : *Je n'ai point collationné.*

« et Scholiorum major pars scripta sunt, alia haud exiguo numero in « codice Ven. comparent, diversis recentibusque sæpe exarata mani- « bus, ab Aristarcheis signis probe distinguenda. Hæc omnia cum « antiquis illis signis in Villois. editione permista sunt; auxitque con- « fusionem Scholiorum editor, nomina signorum, in quibus explicandis « versetur Scholium, ei præponens, quæ in codice Ven. omitti solent; « haud raro in istis additamentis errans, aliusque signi nomen Scho- « lio addens, quum aliud in codice ante versum inveniatur, aut ad « corruptum signum Scholium referens, interdum etiam cum signo a « recenti manu appicto, cui nulla in exquirendis Aristarchi studiis « Homericis auctoritas esse potest, Scholium conjungens quod ad « antiqua illa signa pertineat. Neque hoc solum commiserunt; sed, « quod facit ut quæstio, in qua nunc versamur, ex editis Scholiis « recte judicari nequeat, non pauca signa critica compluresque Ari- « stonici annotationes festinantes omiserunt[1]. »

« Hactenus Pluygersius; cujus ex monitis quum jam pateat, in cod. Ven. neque integram *Iliadis* notationem, nedum puram Aristarchiam, tradi, traditam autem insuper negligentia editorum pessimo exemplo exhiberi vel obscuratam, vel etiam falsam, quantum ad doctrinam de signis criticis noscendam totius illius codicis fides ita attenuatur, ut, quamvis in plurimis utilissimus, tamen in certis testibus haberi nequeat, nisi cujusque loci conditio accurate explorata et vulgata sit.... A Pluygersio anteaquam discedimus,... admonere restat.... nihil impediri quo minus in variis iis notis, quæ ab aliis manibus codici appictæ sunt, inesse nonnullas censeamus, quæ non Aristarcho debeantur, sed ad notanda posteriorum criticorum placita adjecta sint. »

ADDENDUM A L'APPENDICE III.

Voici le titre complet de la dissertation de Pluygers : « Programma « scholasticum de Carminum Homericorum veterumque in ea Scho- « liorum post nuperrimas codicum Marcianorum collationes retrac-

1. On voit combien Villoison a eu tort de se fier si complétement à Coleti. Il est probable que Pluygers exagère beaucoup les imperfections de la copie vénitienne; mais il est incontestable, d'après les preuves administrées par Pluygers, que cette copie laisse fort à désirer. Cobet avait donc fait une entreprise vraiment utile, en collationnant de nouveau les manuscrits de Saint-Marc, surtout le manuscrit 454, celui du texte de Villoison et des *Scholies* A. Mais l'édition annoncée il y a plus de vingt ans par Pluygers n'a jamais paru, et l'on perd l'espoir de la voir paraître. A. P.

« tanda editione scripsit Georg. Pluygers, phil. theor. mag., lit. hum. « doct., Gymnasii Lugduno-Batavi Prorector. » Leyde, 1847, in-4°, douze pages sur deux colonnes.

Les trois dernières pages de cet errata critique sont spécialement consacrées au texte du scholiaste A, tel qu'on le lit chez Bekker. C'est un acte d'accusation en forme contre l'éditeur. Chaque grief est appuyé de preuves plus ou moins frappantes. Le réquisitoire de Pluygers se résume dans les huit points suivants :

1° Bekker met dans les *Scholies* A des scholies qui ne sont point dans le manuscrit 454, et il attribue à B ou à d'autres des scholies qui devraient être dans A. Les exemples, suivant Pluygers, sont extrêmement nombreux. Il en a compté plus de dix du premier genre et plus de vingt du second, pour le seul premier chant de l'*Iliade*.

2° Bekker coupe très-souvent une scholie en plusieurs scholies distinctes, ou en distrait des portions pour les joindre à d'autres scholies; mais il réduit plus souvent encore deux scholies distinctes en une seule scholie.

3° Bekker ne respecte point le texte; il change les mots, il change les phrases, il ajoute des expressions dont il n'y a pas la moindre trace dans l'original.

4° Bekker a omis beaucoup de scholies importantes, de celles mêmes qui étaient des extraits d'Aristonicus, de Didyme, de Nicanor.

5° Bekker a plus d'une fois gâté le texte par des corrections tout à fait intempestives.

6° Bekker transcrit avec peu de soin les passages d'auteurs cités dans les *Scholies*.

7° Bekker ne reproduit pas exactement les passages d'Homère; et l'on n'est jamais sûr d'avoir, dans son texte, la vraie leçon des scholiastes.

8° Bekker a mêlé, avec les scholies antiques de A, des annotations d'une main plus récente, qui se trouvent sur les marges du manuscrit, et qui n'ont aucune autorité : « Hæc omnia Bekkerus nihil monens « inter antiqua scholia edidit, quum tamen multum referat scire, « utrum varia lectio a Didymo sit enotata, an ab homine recentioris « ætatis; utrum ille annotaverit στίχον ἐν ἄλλοις, vel ἐν παλαιῷ οὐχ εὑ- « ρεθῆναι, an hic (p. 12). »

Il est probable que Bekker aurait pu donner des raisons plausibles en réponse à la plupart de ces griefs. Des scholies, des notes, sont destinées à l'utilité. Bekker n'a évidemment songé qu'au bien du lecteur d'Homère. Il a rendu plus clair, plus net, plus complet, ce qui était corrompu, embrouillé, inintelligible, mutilé. Mais il aurait dû avertir

le public des libertés qu'il prenait. On a cru, jusqu'au temps de Pluygers, et beaucoup croient encore, que les *Scholies* A et B de Bekker sont la parfaite image des originaux contenus dans les manuscrits 454 et 453 de la bibliothèque de Saint-Marc. Il est bon que l'on sache à quoi s'en tenir.

A. Pierron.

APPENDICE IV.

PROLÉGOMÈNES DE WOLF (1795).

(Voyez le chapitre v de l'*Introduction à l'Iliade*, pages xciii-xcviii du premier volume.)

Les *Prolégomènes* de Wolf sont un livre célèbre, mais non pas un livre connu. Ce livre est dans peu de bibliothèques; presque tous ceux qui le citent copient des citations. Il n'a été imprimé que deux fois; et la première édition, tirée pourtant à petit nombre, n'était pas épuisée au bout de soixante ans. Nous avons cru faire chose utile en donnant une analyse de ce livre, paragraphe par paragraphe, et en transcrivant textuellement tous les passages remarquables. Comme pour les *Prolégomènes* de Villoison, nous avons ajouté quelques notes explicatives, et surtout rectificatives.

A. Pierron.

Titre complet de l'ouvrage : Prolegomena ad Homerum, *sive de operum Homericorum prisca et genuina forma variisque mutationibus et probabili ratione emendandi. Scripsit Frid. Aug. Wolfius.* Halle, 1795 et 1859, in-8°.

Sommaire : I. La critique des textes. — II. Texte d'Homère. — III. Anciennes éditions. — IV. Ressources nouvelles. — V. Travaux de Wolf. — VI. Grammairiens. — VII. Division des *Prolégomènes*. — VIII, IX, X. Caractère particulier du texte d'Homère. — XI. La vulgate. — XII-XX. Dissertation sur l'écriture. — XXI, XXII. Transmission des poésies homériques. — XXIII-XXVI. Aèdes et rhapsodes. — XXVII. L'*Iliade*. — XXVIII. L'*Odyssée*. — XXIX. Construction des poëmes homériques. — XXX, XXXI. Durée de la construction. — XXXII-XXXV. Première période. — XXXVI-XLI. Récensions d'Homère antérieures à Zénodote. — XLII. Écrits des anciens sur Homère. — XLIII. Zénodote. — XLIV. — Aristophane de Byzance. — XLV-L. Aristarque. — LI. Cratès. (*Cetera desiderantur.*)

ANALYSE ET EXTRAITS.

N. B. Le grand chiffre romain indique le paragraphe; les petits chiffres romains indiquent les pages de la première édition; les chiffres arabes indiquent les pages de la deuxième édition.

I, III-VI, 1-3. Wolf donne les règles de la critique des textes, et il distingue la *recognitio* de la *recensio*. La première ne se permet les corrections que là où le critique a en main quelque leçon préférable à la vulgate, mais une leçon fournie par quelque manuscrit, par des scholies, par une autorité antique. C'est une science de faits, où le jugement suffit. L'autre est un art délicat, où se déploient les plus rares qualités de l'esprit et du goût, et qui procède par comparaison, par intuition, par conjecture. Mais cet art a la science pour base : « Quippe hæ utræque res magis nomine quam genere inter se differunt, nec diversis tenentur judicandi regulis. Itaque ut ingenium, sicut par est, membranaceis thesauris longe præferas, plurimum tamen interest ipsius ingenii quam plurimos codices comparari, quorum testimoniis judicium de vera lectione nitatur, et multis modis adjuvetur divinatio. »

II, VI-VII, 3. Quant à ce qui concerne le texte d'Homère, les variantes des manuscrits fournissent peu de ressources pour la restitution de la vraie leçon dans les passages altérés. Ces manuscrits sont trop récents. Ils sont bien loin d'avoir la correction et la valeur de ceux d'où l'on a tiré Hérodote, Platon, Xénophon, écrivains dont les textes laissent peu à désirer. On dirait qu'il ne nous est parvenu que les plus mauvaises copies d'Homère : « Nisi forte priscorum ἀοιδῶν pessima ad nos exemplaria venerint, non reperio cur his tanto minus quam illis confidendum sit[1]. » Au reste, les critiques alexandrins ont travaillé sur des textes encore plus imparfaits que les nôtres, et leurs corrections ont droit à notre reconnaissance. Les citations d'Homère, dans les auteurs de l'antiquité, fournissent très-peu de variantes utiles. Cependant les manuscrits, les citations, surtout les scholies et les glossaires, sont des ressources qui, bien combinées, peuvent nous servir à atteindre un certain degré de perfection dans le travail critique. Mais ce serait pure folie, d'espérer retrouver l'Homère primitif.

1. Cette explication manque d'exactitude. Tous les manuscrits d'Homère sont le même manuscrit plus ou moins correct. Ils proviennent tous d'une source unique, la diorthose d'Aristarque. Mais le plus ancien de tous, celui de Venise, est à plus de mille ans de la source, et n'est lui-même qu'une copie altérée. Voilà pourquoi il est impossible de ramener la vulgate, à l'aide des manuscrits seuls, au type primordial dont tous les manuscrits sont les exemplaires. A. P.

Nous n'aurons toujours que l'Homère de Plutarque, de Longin ou de Proclus : « ....si purum putum ἀοιδόν quæramus, nec idem nobis « quod Plutarcho, Longino vel Proclo, satis esse putemus, aut ad « inania vota, aut ad effrenatam divinandi libidinem, res reditura « esse videtur. »

III, VIII-XI, 4-6. Selon Wolf, toutes les éditions d'Homère laissaient infiniment à désirer, et une véritable édition critique était absolument indispensable. Les éditeurs ont négligé de tirer parti des scholiastes, des grammairiens, des lexicographes. A peine lisaient-ils Eustathe : « Quid, quod eos ne Eustathium quidem, cui omnes interpretationis « Homericæ palmam dabant, totum constanter pervolutasse, et quæ « huic insunt utilia excerpsisse, quævis rhapsodia arguit? »

Barnes accuse Henri Estienne, et non sans quelque raison, de s'être peu servi d'Eustathe; mais Barnes s'en est fort peu servi lui-même, et il n'était qu'un hâbleur, quand il se vantait de n'y avoir laissé qu'à glaner : *Eustathii intima scrinia se compilasse.* Les éditeurs du seizième siècle ont des leçons qui ne peuvent venir que d'Eustathe. Ils le consultaient donc, quoiqu'ils n'en disent rien : « Illis enim sæ-« culis impune dissimulabantur labores, quos hodie, mutatis moribus, « in lucem proferre cogimur. » Seulement ils se contentaient de le feuilleter : « ....constantiam comparationis non reperio. » Barnes, homme d'esprit d'ailleurs, a le mérite d'avoir le premier fait son profit des citations d'Homère éparses dans les auteurs anciens[1]. Clarke, qui a fait disparaître du texte les téméraires corrections de Barnes, s'est à peu près borné à faire un choix parmi les variantes colligées et données en appendice par les éditeurs qui l'avaient précédé. Ernesti a refait l'Homère de Clarke, et l'a rendu aussi bon qu'il était possible alors. Mais Ernesti avouait lui-même que cet Homère perfectionné n'était point parfait : « Tantum aberat ille a perversa opinione eorum « qui hodieque hunc textum, qualis paullatim forte fortuna factus est, « genuinum ac prope μουσόπνευστον habere videntur; istorum exemplo « Buxtorfianorum, qui eandem rem olim prædicabant de Hebraico « codice suo, quum ab eo omnem ingenii et tantum non rationis « humanæ usum arcerent, ea quoque tanquam θεόπνευστα reveriti, « quæ nunc a doctis vitiosissima putantur. »

IV, XI-XV, 6-8. La publication de Villoison a fourni des trésors, mais non pas satisfait les espérances exagérées qu'avait fait naître l'annonce de la découverte, et qui s'étaient encore enflées durant l'attente : « Videntur adeo fuisse qui, quum Zenodoti, Aristarchi, Cra-

1. C'est Barnes qui a restitué les beaux vers VIII, 548-552, d'après le *deuxième Alcibiade* de Platon. Le vers 549 est seul dans les manuscrits. A. P.

« tetis, Alexionis, tot aliorum Alexandrinorum nomina ibi sæpe af-« ferri, lectiones etiam editionum, quarum tenuis ad nos memoria « venisset, atque multorum singularia de Homero scripta laudari, au-« divissent, continuo has ipsas commentationes et διορθώσεις, in unum « corpus compactas, nobis oblatum iri opinarentur. » Le livre de Villoison, deux fois moins gros que celui d'Eustathe, ne pouvait contenir tout cela. Aussi n'était-ce qu'un entassement de débris et de lambeaux : « Et attulit tantummodo ex illis criticorum atque interpretum operibus « excerpta, non eo instituto facta quod quis nostrum sequatur in ex-« cerpendo, modo uberiora, modo contractiora ; plurimis quidem re-« ferta lectionibus, sed iis nec primorum fontium, nec rationum ex-« plicatione satis munitis ; postremo multa quæ ad doctrinam et « litteraturam Homericam, pauca quæ ad sensum poeticarum virtutum « informandum faciant ; admodum nihil quod vatis ætatem suis opi-« nionibus, moribus et omni sentiendi tenore repræsentet ; ne quid de « auctario nugarum doctarum dicam, quo hæc quoque scholia ævum « suum testantur[1]. » Il est certain, comme le dit Wolf, que ce n'est point là un livre d'une agréable lecture ; mais le sévère critique convient que c'est un livre à manier sans cesse, à compulser, à confronter avec ce qui reste ailleurs de documents homériques : « Neque id, ut « hodie loqui solent, legi potest ; assidue tractari, excuti, cum omni-« bus quibus vetustas pepercit subsidiis curiose conferri, poscit. » L'étude attentive des *Scholies de Venise* nous montre d'ailleurs le peu qui nous reste, en fait de documents homériques, au prix de l'immense bibliothèque que possédaient les savants d'il y a quinze siècles. Ce ne sont que quelques épaves sauvées d'un naufrage. Wolf pense que les récensions antiques, les commentaires, les ouvrages spéciaux de Zénodote, d'Aristophane de Byzance, de Cratès, d'Aristarque, des innombrables auteurs qui avaient touché aux questions homériques, n'existaient plus dans leur intégrité dès la fin du cinquième ou du sixième siècle de notre ère[2].

Wolf, après avoir énuméré tout ce qui manque aux *Scholies de*

1. Il fallait distinguer ; et Wolf prend la collection en bloc : de là ce jugement pessimiste. Mais les *Scholies* A, celles du manuscrit vraiment précieux, ne méritent presque aucun des reproches qu'on est en droit de faire aux *Scholies* B, et surtout aux *Scholies* L. Presque tout y est excellent, ou utile, ou curieux. Au reste, Wolf rectifiera tout à l'heure ce qu'il y a d'excessif dans cette espèce de condamnation. A. P.

2. Après la ruine de l'École d'Athènes, dernière héritière de l'École d'Alexandrie, les études littéraires avaient disparu. Les livres critiques, devenus sans emploi, disparurent à leur tour. Le hasard seul en a sauvé quelques-uns. Les professeurs avaient fait des extraits, à l'usage des étudiants ; les extraits ont naturellement tué les livres, dès qu'il n'y eut plus que ce que nous nommons l'enseignement primaire. Quand Bardas ou d'autres essayèrent de restaurer le haut enseignement, on ne retrouva plus guère que des scholies, c'est-à-dire des notes de classe. A. P.

Venise, reconnaît pourtant toute leur valeur relative, et répare amplement les injustices de sa première impression de lecteur désappointé : « Sed quamvis hæc et majora desideres, tamen eorum quæ « docte, acute, ingeniose notata, quæ utiliter animadversa, aut ex « antiquissimo ævo propagata sunt, adeo superat copia, ut quisque « videat, hoc thesauro recluso, tantum adjumenti Homero ad accura- « tam et criticam et historicam interpretationem allatum, quantum ad « aliorum poetarum, quos iidem Alexandrini tractaverunt, habemus « nullum. Ergo desinant aliquando Orientalium litterarum magistri, « *Masora* sua superbi, dolere fortunam nostram, quod nobis scripturæ « Homericæ auctoritas posita sit in tam novorum codicum fide, ple- « risque veterum recensionum vestigiis sic obtritis ac deletis, ut textus « nostri conformatio pæne in obscuro lateat. Habemus nunc, si omnia « undique excerpta componimus, *Masoram* etiam Græcam quandam, « tum vetustate, tum variæ eruditionis copia multo præstantiorem, « multoque melius servatam.... Nunc demum altius perspicere licebit, « a quibus principiis olim omnis emendatio librorum et critica ars « profecta sit.... Quod autem inprimis notabile est et Venetis his « codd. (les manuscrits 454 et 453) eximium pretium addit, accepi- « mus in illis normam et quasi amussim ad quam codicum nostrorum, « et eorum qui posthac conferentur, qualitas et conditio firmiter exigi « possit. »

Les variantes tirées par Alter de cinq manuscrits de Vienne ne peuvent servir à rien, pas plus que tout ce que l'on pourrait encore colliger en ce genre, puisque ce ne sont que des fantaisies de copistes, ou des corrections byzantines. Les leçons n'ont aucune autorité par elles-mêmes : il faut savoir si elles sont anciennes, et le savoir d'une façon authentique.

V, XV-XIX, 8-10. Wolf dit que c'est depuis nombre d'années qu'il prépare ses matériaux pour une édition d'Homère. Il a commencé par Eustathe, et il en a extrait avec soin toute la partie grammaticale, puis les leçons qu'Eustathe disait avoir trouvées ou dans le texte de ses manuscrits, ou sur leurs marges, ou ailleurs. Wolf avait ajouté à cela toutes les scholies alors connues, puis des variantes et notes critiques réunies par deux de ses amis : « Adjunxi deinde, præter cetera tum vulgata « scholia, bonum numerum variantium et notarum critici generis, « quas mihi duo nunc desideratissimi amici ex cod. Lipsiensi Paulino « exsignaverant, in recensu Ernestiano omissas. » Enfin il avait étudié les lexicographes, les scholiastes et autres grammairiens anciens, et les différents auteurs où il espérait trouver des traces du texte d'Homère. Il ne négligeait pas les poëtes, surtout les Alexandrins imitateurs d'Homère, dont il a tiré quelque parti, au sujet des leçons qu'ils

avaient sous les yeux. Wolf en était là, quand parurent les *Scholies de Venise* et les variantes de Vienne. Beaucoup de choses qui lui avaient paru terminées durent être laborieusement refaites. Il lui fallut presque entièrement recommencer son travail ; et, plus il avançait dans la confrontation de ses anciennes richesses avec les ressources nouvelles, plus il appréciait l'excellence des *Scholies de Venise :* « Neque hoc « nobis solis dolendum erat, qui in his studiis tam sero versamur. « Nam etiam Eustathium, quem deinde iterum tertiumque comparavi, « quum antiquissimi codicis Ven. 453 (lisez 454) notitia caruisset, « ista in re cognovi haud multo meliore fortuna usum quam quemvis « recentiorum editorum cum proletariis codicibus suis. At ille, qui in « Homero nihil præter pulchrum poëtam mirabatur, priscorum ejus « fatorum minus curiosus, et rhetoricos potius quam criticos inter- « pretes sectatus, omnino ab hac parte, non tantam, quanta vulgo « fruitur, laudem meruit; plurimam debet jacturæ doctiorum scho- « liorum. »

Ensuite Wolf chercha ce qu'il pouvait tirer de la collation des manuscrits et des éditions; labeur considérable, mais de peu de fruit : « Paucæ enim his libris editis propriæ sunt lectiones; et quæ in « eo numero bonæ sunt et textu dignæ, earum quoad fontes ignora- « mus, non ita gravis auctoritas esse potest; quum codices quidam, « præcipue Venetus ille, propter testimonia scholiorum plerumque « etiam ibi mereantur fidem, ubi ceterorum librorum consensus non « accedit. Qua in re sæpe mihi usu venit, ut longo circuitu perve- « nirem ad eas correctiones quas eximii libri primus adspectus « frustra obtulerat. Nam quæ magna est hujus mei ac Veneti textus « convenientia, eam sponte natam habui, non quæsivi. Quoniam enim « me constanter ad fidem testatæ antiquitatis contuleram, nihil tri- « buens vulgari levitati, quæ, dum scripturæ veritatem elegantia vel « simili specie metitur, nova et antiqua fere nullo discrimine arripit; « etiam principes editiones perraro, et ne Venetum quidem codicem « neque Eustathium, nisi de fontibus suis monentes, audiendos esse « duxi. Itaque, si in hujus verbosissimi hominis voluminibus nihil aliud « quam variantes lectiones quæsissem, quum ex iis, quæ ipsi propriæ « sunt, paucissimas receperim, minima pars emendationis meæ mihi « maximo tædio et dispendio temporis redimenda erat. »

VI, XIX-XXI, 10-12. L'étude des grammairiens, en dépit des sottises qu'ils débitent, n'est point sans utilité : « Credo sane facilius « esse, grammaticorum minutias ridentem, de Homerici sæculi bar- « barie et horrido sive erudito cultu sermonis, de fabulari historia et « insipientia mythica, vel de epici carminis virtutibus ex Aristotelis « decretis philosopho molimine disputare. Nempe tædet in ista lectione

« doctos indoctarum et minutarum argutiarum. » Mais une foule de choses antiques ne nous sont connues que par cette tradition ; et ces ergoteurs qui, en définitive, étaient des Grecs et parlaient grec, ont parfaitement expliqué bien souvent des mots autour desquels les modernes tournent quelquefois sans rien voir de bien net. On s'initie là aux doctrines des illustres critiques dont l'enseignement a formé la jeunesse des Cicéron, des Horace, des Virgile. — *Note :* « Non ambitiose hoc dici plures loci Ciceronis, Senecæ et aliorum docent, « atque omnis ratio grammaticæ et liberalis institutionis apud Roma- « nos. » — Jusque dans les scholies les plus récentes des Byzantins, il y a des bribes de la belle antiquité, des reflets de la science alexandrine. Wolf est donc satisfait de n'avoir rien négligé : « Navavi libens quod « qualecumque navavi, et ad meam utilitatem. Ac ne hæc quidem de « studiis meis præfarer, nisi mihi ratio ejus operis reddenda esset, « in quo alienis laboribus frui non liceret. »

VII, xxi-xxiv, 12-13. L'unique but que Wolf s'est proposé, ç'a été de donner un texte d'Homère vraiment antique, et que Longin, par exemple, eût reconnu pour une fidèle image du poëte : « Etenim « illud mihi unum propositum fuit præcipue, ut textum Homeri ad « normam eruditæ antiquitatis emendarem, atque eum verbis, inter- « punctione, accentibus, prope talem exhiberem, qualis ex recensio- « nibus olim probatissimis refictus, si tantum sperare fas est, Longino « alicui, seu alii veteri critico qui copiis Alexandrinorum perite mo- « derateque uti sciret, satis placiturus fuisse videretur[1]. » Mais c'est dans un commentaire, et non dans une préface, qu'on peut faire comprendre en détail et le plan adopté et la méthode suivie. Wolf va donc faire l'histoire du texte d'Homère, afin qu'on ait du moins un aperçu général : « In hac infinita copia rerum nunc eo utar tempe- « ramento, ut gravissima quæque et utilissima paucis exsequar, nec « ipsum quem ingressus sum cursum, sed extremos tantum fines ejus « et summam proponam. »

Cette histoire se divise en six périodes : 1° Depuis l'origine des poésies homériques (950 environ) jusqu'à Pisistrate, qui passe pour les avoir réunies en deux grands corps ; 2° Depuis Pisistrate jusqu'à Zénodote, le premier des grammairiens qui ouvrit la voie aux travaux de la critique alexandrine ; 3° Depuis Zénodote jusqu'à Apion, fameux de son temps entre tous les interprètes d'Homère (*propter artem*

1. L'ambition de Wolf est trop modeste. Le texte que lisait Longin dérivait de celui d'Aristarque, et le texte d'Aristarque est probablement le meilleur que les Grecs aient jamais eu entre les mains. Mais Wolf s'était fait une idée fausse du travail d'Aristarque, et il n'en a tenu presque aucun compte dans sa récension. Voyez plus bas, § ix, son jugement sur le grand critique alexandrin. A. P.

interpretandi poetæ, ut Seneca scribit, *tota Græcia circumlatum*); 4° Depuis Apion jusqu'à Longin et à Porphyre, disciple de Longin, qui ont fait quelque chose et pour la lecture du poëte et pour son interprétation; 5° Depuis Porphyre jusqu'à l'Athénien Démétrius Chalcondyle, auteur de la première édition imprimée; 6° Depuis Démétrius Chalcondyle jusqu'à la fin du dix-huitième siècle[1].

VIII, XXIV-XXVII, 13-16. On peut s'étonner qu'un texte où il y a si peu de fautes grossières exige le grand travail que Wolf s'est imposé. La critique est plus exigeante que le simple lecteur; et bien souvent, c'est par cela même que le lecteur marche de plain-pied, qu'elle soupçonne quelque difficulté plus ou moins grave : « Non « dubito fore, qui hoc subabsurde dici opinentur.... Longe autem aliud « est, in optimorum testium fide spectanda leges historiæ conjungere « cum usu linguæ, cum rerum doctrina atque sensu pulchri; aliud, « hoc volatico sensu tanquam ventulo impelli, ut, quæcumque lectio « venusta et commoda objiciatur, eandem veram et germanam esse « credamus. Sæpe enim severiore judicio, quod a veterrimarum au- « ctoritatum collatione ducendum est, plane efficitur ea omnes nume- « ros veritatis habere, in quibus maxime offensæ sint; alia autem in- « certæ aut nullius fidei esse, quæ perquam probabili et festivo sensu « niteant. » Wolf cite d'assez nombreux exemples de corrections qu'il avait dû faire, bon gré malgré, *olim*, c'est-à-dire avant même qu'il eût en main le livre de Villoison.

IX, XXVIII-XXXI, 16-18. Il y a des leçons consacrées par tous les manuscrits, et qui pourtant sont fausses d'après le témoignage de ceux qui pouvaient confronter ces leçons avec les textes les plus antiques : ainsi Πιερίῃ, II, 766; λύσαιτε, I, 20; ἐπόψιον, III, 42, etc. Quelques-unes des leçons rejetées par Wolf sont assez anciennes, et se recommandent d'autorités illustres : « Ridetur *cor Zenodoti et jecur Cratetis;* an Aristarcho ea ubique acies mentis et judicii fuit, ut ab eo « dissentire sit nefas? Auctoritatem profecto non faciunt magna no- « mina; quibus adeo si ipsius poetæ repugnat ingenium et aliunde « exploratus usus, utra major auctoritas sit, illius an multis sæculis « posteriorum criticorum, per se ne quærendum quidem vel dubitan- « dum videtur. Utinam modo singulis locis satis constaret, quid illorum « quisque primus invexerit in textum, et qualem eum acceperit a su- « perioribus[2]! »

1. Wolf a mis, entre les §§ VII et VIII, le titre PARS I; mais ce titre signifie l'histoire entière des poésies homériques, et non point seulement la première période de cette histoire. La PARS II aurait donné les principes de la critique qu'on doit appliquer au texte d'Homère, et rendu compte du travail de Wolf. Nous avons à peine la moitié de la PARS I. A. P.

2. Wolf développe toute sa pensée sur Aristarque dans les §§ XLV, XLVI, XLVII, XLVIII, XLIX et L. A. P.

Il y a des vers qui sont dans tous les manuscrits, et qui pourtant sont interpolés. Ainsi le vers XIII, 731, qui n'a même pas d'obel dans le manuscrit de Venise. Les manuscrits ne lui donnent pas plus de valeur que n'en ont certains vers cités comme d'Homère dans les auteurs, et qu'on ne peut ajuster nulle part au texte d'Homère.

X, xxxi-xxxv, 18-20. Le texte d'Homère a eu ses fanatiques, même dans l'antiquité. Lucien ne veut pas qu'on touche à un seul des vers traditionnels. Mais on n'est pas obligé de respecter ce qui n'est point authentique : « Nimis enim temerarium esset et inconside-« ratum, unice eam scripturam, quæ suo ævo forte casuque vulgata « ferretur, pro recta et genuina habere. » Alors on devrait conserver religieusement les fautes des copistes ou des typographes, parce qu'elles ont été répétées et qu'elles sont passées à l'état de vulgate. Et les barbarismes, et les solécismes, et les vices de toute sorte, il faudrait donc les conserver! Wolf cite quelques exemples d'altérations manifestes : ἰχῶρ (V, 416) pour ἰχῶ, ὁμίλῳ (XI, 545) pour ὁμίλου, etc.

XI, xxxv-xl, 20-23. Les Grecs eux-mêmes n'ont jamais eu d'Homère identique; et les plus anciens textes variaient entre eux. Hippocrate, Platon, Aristote, d'autres écrivains de la même époque, citent souvent Homère d'une façon différente de ce que nous connaissons : « .... apud Hippocratem, Platonem, Aristotelem et alios istius « ætatis scriptores, non solum singulorum verborum varietates, sed « etiam plures insignes versus legimus, quorum nec in textu nostro « nec in Eustathio veterrimisque et doctissimis scholiis ullum indicium « superest. » Une longue note d'exemples à l'appui se termine par cette conclusion : « Ceterum ex his omnibus apparet, quam vere jam « dudum Giphanius senserit, textus quo Alexander Magnus usus sit « exemplum in nostro non superesse[1]. » D'ailleurs, ce n'est que fort tard qu'on a écrit ces poésies, composées de mémoire, conservées et transmises par la mémoire. Les premiers manuscrits avaient donc des diversités; et ces diversités se sont multipliées plus tard : « ....mox novas « subinde (diversitates) adsciverunt (ea carmina), temeritate et con-« jecturis eorum qui ea certatim expolire, et ad optimas leges poeticæ « artis ad suamque consuetudinem loquendi corrigere, studebant. » Ajoutez que l'ensemble de chacun des deux grands poëmes a été formé longtemps après Homère; que c'est l'œuvre d'un siècle savant; que les chants mêmes dont on a fait l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne pro-

1. L'édition *de la Cassette* n'est citée nulle part dans les *Scholies de Venise*. Il est probable qu'elle a péri à Babylone. Mais Aristarque avait entre ses mains les textes mêmes sur lesquels Aristote avait travaillé : vulgate, éditions des villes, éditions individuelles. Il importe donc assez médiocrement que notre vulgate représente ou ne représente pas l'exemplaire dont se servait Alexandre. A. P.

viennent pas du même poëte, mais de plusieurs, ce que l'on peut montrer par des arguments plausibles : « Quid tum erit, his carminibus « pristinum nitorem et germanam formam suam restituere ? » Wolf, en parlant ainsi, choque, il en convient, toutes les idées reçues dans l'antiquité comme dans les temps modernes ; mais la vérité doit passer avant tout. Il l'exposera tout entière, et sans aucune arrière-pensée.

XII, xl-xlvi, 23-27. La première question à résoudre, c'est de savoir quand les Grecs ont commencé à faire usage de l'écriture. Il faut examiner la nature propre des poésies homériques, et ne pas lire l'*Iliade* et l'*Odyssée* comme on lit l'*Énéide* ou le *Paradis perdu*. Un génie puissant et fécond, peu d'art, nulle science que la plus simple et la plus élémentaire, voilà ce qu'on y trouve. Les belles doctrines attribuées à Homère par les commentateurs sont absolument chimériques : « Ceterum mihi, spero, minus succensebunt ab Homero non « tam cognitionem litterarum quam usum et facultatem abjudicanti. » Homère n'en sera que plus admirable : comme les anciens navigateurs qui ont fait de grands voyages sans boussole ; comme Alexandre et César, qui ont livré de grandes batailles et fait de grands siéges sans poudre à canon. Seulement il ne faut pas abuser de vagues expressions d'où l'on pourrait conclure, par exemple, qu'Homère comptait sur ses doigts : πεμπάζομαι. Il ne faut pas non plus, par un abus inverse, prendre εὐνομίη pour un code de lois écrites, ni entendre γράφειν et σῆμα au sens précis d'écriture et de caractère alphabétique.

XIII, xlvi-xlix, 27-29. Les témoignages anciens ne donnent point de lumières sur les origines de l'alphabet grec. Beaucoup d'auteurs ont cru que les Pélasges se servaient de l'écriture. On citait des livres, en vers et même en prose, datant de siècles antérieurs à Cadmus : « Mirum est, inquit Plinius, quo procedat Græca credulitas ! nullum tam impudens mendacium est, quod teste careat. »

XIV, xlix-lvii, 29-34. La forme primitive des lettres grecques confirme la tradition qui fait venir de Phénicie l'alphabet grec. Mais rien ne prouve que l'usage des lettres remonte, chez les Phéniciens mêmes, à une bien haute antiquité[1]. Hérodote fait remonter à Cadmus l'importation de l'alphabet en Grèce : « ....quamvis Amphion, integro « sæculo posterior, qui Thebanæ arci ædificandæ lapides cantu mo- « visse fertur, edicto commodius potuisset cives monere, ut lapides « aggererent. » Les inscriptions des trépieds consacrés à Apollon Isménien, qu'Hérodote a copiées à Thèbes, sont postérieures de bien

1. Tout prouve aujourd'hui le contraire. Les Égyptiens avaient un alphabet phonétique trois mille ans avant notre ère, et l'alphabet phénicien n'est autre que cet alphabet égyptien. Les Phéniciens l'ont connu dès leurs premiers voyages en Égypte, c'est-à-dire sept ou huit cents ans avant la guerre de Troie. A. P.

des siècles au temps où elles étaient censées avoir été écrites : « Idemque « de reliquis inscriptionibus, quas nonnulli ex eodem templo produnt, « statuendum esse arbitror. »

XV, LVII-LXI, 34-36. A supposer que, dès le temps de la guerre de Troie, on gravât par-ci par-là quelques lignes d'inscriptions, il y a loin de là à une écriture usuelle, et surtout à des livres proprement dits. Rien, dans la vie antique, n'exigeait l'usage de l'écriture, et la poésie même se passait fort bien d'elle. Ce n'est guère qu'au sixième siècle avant notre ère, que l'importation du papyrus en suffisante abondance fournit aux Grecs un moyen commode d'avoir enfin de vrais livres. On n'écrivait jusque-là que sur la pierre, sur le bois, sur des lames de métal. On n'employait pas la toile, comme l'ont fait les Romains; et l'usage des peaux corroyées pour la confection des manuscrits ne paraît pas beaucoup antérieur à celui du papyrus : « ....eaque fuit una res quæ scribendis libris opportunitatem « haberet antiquiorem fortasse papyro. Nam quod idem auctor (Héro- « dote) mentionem facit ceratarum tabularum, ex his certe volumina « et libri confici nullo pacto potuerunt. »

XVI, LXII-LXVI, 36-39. On peut supposer, car Hérodote ne donne point de date à cet égard, que les Ioniens ont emprunté aux Orientaux, dès l'époque des Olympiades, l'usage d'écrire sur des peaux corroyées. Mais il faut descendre jusqu'au sixième et au cinquième siècle, pour avoir un alphabet grec complet. Les Athéniens n'ont même adopté qu'en 403 l'alphabet porté à vingt-quatre lettres par les inventions de Simonide et d'Épicharme.

Les Ioniens sont évidemment les premiers qui aient adapté les caractères phéniciens à l'écriture des mots de la langue grecque. Mais l'histoire de la civilisation ionienne, aux huitième et septième siècles, nous est à peu près inconnue.

XVII, LXVI-LXXIII, 39-43. « Primi Græcorum omnium scriptas « leges acceperunt Locri Epizephyrii a Zaleuco, quem Eusebius ponit « florentem Olymp. XXIX, ante Chr. 664. » Au temps de Solon, l'écriture publique, à Athènes, était gravée en βουστροφηδόν, de droite à gauche, puis de gauche à droite; et l'usage d'une écriture plus ou moins cursive ne date guère que des premiers prosateurs, sauf peut-être Archiloque, Alcman, Pisandre et quelques autres poëtes, qui avaient probablement écrit leurs vers. La prose exige l'aide de l'écriture pour subsister, car elle ne se retient pas bien de mémoire. Ceci nous ramène vers le commencement du sixième siècle. Cadmus de Milet, Phérécyde de Scyros, etc., sont contemporains de Pisistrate, ou même des Pisistratides.

XVIII, LXXIII-LXXVIII, 43-46. L'usage de l'écriture était inconnu

aux héros : cela est évident par les vers d'Homère, et de l'aveu de tous les interprètes anciens d'Homère. Mais Homère lui-même a-t-il connu l'écriture? D'après Josèphe (*contre Apion*, I, II, p. 439), c'est de mémoire qu'Homère a composé ses vers; c'est par la mémoire que l'*Iliade* et l'*Odyssée* se sont d'abord transmises : ὅλως δὲ παρὰ τοῖς Ἕλλησιν οὐδὲν ὁμολογούμενον εὑρίσκεται γράμμα τῆς Ὁμήρου ποιήσεως πρεσβύτερον.... καί φασιν οὐδὲ τοῦτον ἐν γράμμασι τὴν αὑτοῦ ποίησιν καταλιπεῖν, ἀλλὰ διαμνημονευομένην ἐκ τῶν ᾀσμάτων ὕστερον συντεθῆναι, καὶ διὰ τοῦτο πολλὰς ἐν αὐτῇ σχεῖν τὰς διαφωνίας.

XIX, LXXIX-LXXXVII, 47-52. On discutait jadis pour savoir si Homère connaissait l'usage des viandes bouillies : « Non enim habet « verbum ἕψειν, non aliud potestatis ejusdem; nonnisi assa apponit « mensis. » Mais la mention des chaudrons allant au feu prouve qu'il n'ignorait point l'art culinaire. Il ne connaît pas la peinture. Les deux passages où il a l'air de parler de l'écriture n'ont aucun rapport avec l'alphabet. Ainsi, *Iliade*, VII, 175, les κλῆροι ne sont que des signes arbitraires tracés sur du bois ou sur un caillou; et il faut que le héraut montre successivement chaque sort aux contendants, jusqu'à ce qu'il soit reconnu par celui qui l'a mis dans le casque : « Quare verbi ἐπι-« γράφειν, versu 187, eadem significatio sit necesse est, quæ alibi ubique « est, fodiendi seu scalpendi. » Le passage, VI, 168 et suiv., n'a que des difficultés apparentes. Tous les anciens scholiastes ont entendu, là aussi, γράφειν comme χαράσσειν ou ξεῖν, σήματα comme εἴδωλά τινα, πίνακα comme σανίδα ou ξυλάριον. La fameuse *lettre* de Bellérophon n'était qu'une tessère de reconnaissance, avec signes connus seulement de ceux qui communiquaient entre eux : « De tabula cerata cogitare vix sinit consuetudo poetæ, artificiosam ejusmodi operam aliquo certe epitheto aliave adjectione ornaturi[1]. »

XX, LXXXVII-XC, 52-53 : « Nusquam vocabulum *libri*, nusquam « *scribendi*, nusquam *lectionis*, nusquam *litterarum*; nihil in tot mil-« libus versuum ad lectionem, omnia ad auditionem comparata; nulla « pacta aut fœdera, nisi coram; nullus veterum rerum famæ fons, præ-« ter memoriam et famam, et illiterata monumenta; ex eo Musarum « memorum dearum diligens et in *Iliade* enixe repetita invocatio; « nullus in cippis et sepulcris, quæ interdum memorantur, titulus; « non alia ulla inscriptio, etc. » Citation, en note, d'un passage où Rousseau dit, dans son *Origine des langues*, que l'*Odyssée* n'a pas le sens commun, si l'on admet l'usage de l'écriture, et qu'elle est

1. Le passage d'Homère prouve du moins qu'il y avait des moyens autres que la parole, pour transmettre la pensée. Il y en avait certainement pour aider la mémoire. Peu importe donc l'usage plus ancien ou plus récent de l'écriture alphabétique. Il nous suffit que le poëte ait connu une mnémotechnie quelconque. A. P.

très-raisonnable, dans l'hypothèse contraire : « Si l'*Iliade* eût été écrite, ajoute Rousseau, elle eût été bien moins chantée, les rhapsodes eussent été moins recherchés et se seraient moins multipliés. »

XXI, xci-xciv, 54-56. L'histoire de la transmission des poëmes homériques prouve qu'Homère ne s'était pas plus servi de l'écriture que ses héros.

XXII, xciv-xcv, 56-57. « Hic prorsus obliti scrinia nostra et bi- « bliothecas, quibus nunc studiorum immortalitas constat, transvole- « mus hinc in alia tempora et in alium orbem rerum, ubi tot inventa, « quæ nobis videntur ad beate vivendum necessaria esse, a sapienti- « bus omnibus et stultis ignorabantur. Quid, quod ne nominis qui- « dem immortalitas tum quenquam impellere potuit, ut ei duraturis « monumentis prospiceret? idque de Homero credere, optare est, non « fidem facere. » Les aèdes ne demandaient que les applaudissements des contemporains. Voyez Phémius et Démodocus. Ce qu'Ion nous dit du rhapsode, dans Platon, est une image affaiblie de l'effet produit par les aèdes chantant leurs propres vers; mais les rhapsodes font connaître les aèdes.

XXIII, xcvi-c, 57-59. Les rhapsodes n'étaient pas, comme quelques-uns se le figurent, de purs histrions; ce n'étaient pas non plus, comme on l'infère de leur nom, des faiseurs de centons homériques; enfin les poëmes d'Homère ne sont pas les seuls qui aient été chantés par des rhapsodes : « Fuitque diu hæc unica via prodendi ingenii, ut « etiam Xenophanem poemata sua ipsum ῥαψῳδῆσαι legamus (ap. « Diog. Laert. IX, 18). » La plus célèbre des écoles de rhapsodes est celle de Chios, ce qu'on nommait la famille des Homérides. Ils chantaient les vers d'Homère, mais ils chantaient aussi les leurs. Tel était Cynéthus de Chios, vers la soixante-neuvième Olympiade : « At- « que ex hoc factum esse puto, ut tam multa carmina illorum tem- « porum, oblitteratis rhapsodorum a quibus confecta essent nomini- « bus, quum ab aliis et aliis subinde repeti solerent, tandem falsis « auctoribus assignata et ad extremum ἀδέσποτα circumferrentur. »

XXIV, c-civ, 59-62. Au temps d'Homère, le métier d'aède était exercé par des hommes dont c'était la fonction propre; et ces hommes jouissaient de grands honneurs, soit publics, soit privés : « Eadem « rhapsodis dignatio, eadem vita fuit, donec res sensim cum studiis et « moribus hominum immutata, et, argento certaminum præmio propo- « sito, ad levem quæstum deducta eviluit. » Aèdes et rhapsodes récitaient de mémoire. Même du temps de Socrate, quand les rhapsodes faisaient collection de manuscrits homériques, la récitation n'était point une lecture à haute voix. La mémoire, uniquement cultivée, avait une puissance extraordinaire. Chez les peuples qui ne sont point acca-

blés de l'étude de mille connaissances diverses, nous voyons encore de vrais phénomènes en ce genre. Les Druides, qui n'écrivaient point, savaient par cœur des vers innombrables; ils passaient jusqu'à vingt ans dans l'école des maîtres de la tradition. L'enseignement de la rhapsodie se faisait comme celui des mystères de la science sacrée chez les Hébreux ou chez les Gaulois. Même dans les premiers temps du théâtre, c'est de la même façon qu'on formait les acteurs pour la scène : « De poetis enim proprium est, et ex re ductum, διδάσκειν « δράματα, latine *docere;* de actoribus, μανθάνειν, *discere partes :* hinc « διδάσκαλοι, ὑποδιδάσκαλοι, ἀντιδιδάσκαλοι, διθυραμβοδιδάσκαλοι, et alia « hujuscemodi.... Huc accedit, quod acerrima studia auditorum cum « summo amore domesticæ historiæ in antiquis ἔπεσιν haud dubie « operam istam facilem et jucundam efficiebant[1]. »

XXV, CIV-CVIII, 62-65. Il ne faut pas croire qu'Homère, quoique non écrit, ne se soit pas conservé pur et intact pendant plus ou moins longtemps : la διδασκαλία obviait aux altérations. Les Alexandrins attribuent pourtant la plupart des variantes aux rhapsodes ; et il a dû, en effet, souvent arriver aux récitateurs de se tromper sur un mot, de changer un vers de place, surtout avec un poëte dont le style n'est point périodique ni enchaîné. D'ailleurs, tout rhapsode un peu poëte pouvait se laisser entraîner à corriger ce qui lui semblait imparfait, à combler les vides apparents, à élaguer les développements excessifs. Cynéthus et les siens sont particulièrement accusés d'opérations de ce genre : « Quare equidem crediderim, si ex talium rhapsodorum « ore exceptum hodie exstaret exemplum Homeri, ab insequentibus « criticis non limatum, eandem illius faciem futuram esse, quam ma- « jores nostri *Hymni Homeridarum* habent. » Les προοίμια nous montrent que les anciens rhapsodes n'étaient pas toujours dénués de talent poétique.

Les portions diverses des poëmes homériques avaient des titres spéciaux. Ces rhapsodies étaient quelquefois assez longues : « Ita Ἀλκίνου « ἀπόλογος quatuor vel quinque libros *Odysseæ* complectebatur ; quod « pensum in una solemnitate commode absolvi potuit[2]. » Mais les

1. Dans l'hypothèse de Wolf, les rhapsodes n'avaient pas même besoin d'avoir une mémoire bien puissante, puisqu'il n'y avait point de longs poëmes. Mais, si l'on admet une *Iliade* primitive, une *Odyssée* toute faite, il faut qu'une mnémotechnie quelconque ait facilité leur conservation et leur transmission. A. P.

2. Dans la division de chacun des deux poëmes en vingt-quatre chants, les Alexandrins ont conservé les titres des rhapsodies; mais ces titres ne concordent pas toujours avec la réalité ancienne. Ainsi l'épisode de Diomède et Glaucus, *Iliade*, VI, appartenait à la Διομήδους ἀριστεία, qui n'est plus que le chant cinquième; et le titre Θεομαχία suppose une rhapsodie composée des chants XX et XXI presque en entier, surtout du chant XXI, quoiqu'on lise ce titre au chant XX seulement. Quelques chants contiennent deux et trois rhapsodies. Cependant la plupart des titres sont exacts. A. P.

titres et l'étendue des rhapsodies n'avaient rien de parfaitement fixe, et variaient suivant les circonstances de la récitation, ou même suivant le caprice du rhapsode.

XXVI, CIX-CXIII, 65-67. Il est impossible de se figurer, dans les conditions où ont vécu les aèdes et les rhapsodes, la composition de longs poëmes : « Id Homerus efficere non potuisset *decem linguis*, « *ferrea voce*, *æneis lateribus;* hic ipsi graphium opus erat et tabulæ. « Quid? si forte his instructus, unus in sæculo suo *Iliada* et *Odys-* « *seam* hoc tenore pertexuisset, in ceterarum opportunitatum penuria « similes illæ fuissent ingenti navigio, quod quis in prima ruditate « navigationis fabricatus in loco mediterraneo, machinis et phalangis « ad protrudendum, atque adeo mari careret, in quo experimentum « suæ artis caperet.... Si Homero lectores deerant, plane non asse- « quor quid tandem eum impellere potuisset in consilium et cogita- « tionem tam longorum et continuo partium nexu consertorum carmi- « num. » Les séances de rhapsodies n'allaient jamais au delà de quelques milliers de vers. — Wolf explique en note les origines de son système. Il était dans ces idées depuis quinze ans; dès 1780 et 1781.

XXVII, CXIV-CXX, 68-72. L'*Odyssée* est agencée avec beaucoup d'art; quant à l'*Iliade*, on n'est pas bien d'accord sur le vrai sujet du poëme. En prenant dans le sens le plus large les vers du début, ce poëme devrait finir avec le chant XVIII. Le reste est une nouvelle action : « Quod si omnia Græcorum ad Trojam gesta omnesque rhapsodias « uni proposito subjicias, ad *gloriam* quidem Achillis magis quam « alius cujusquam Græci aut Trojani herois tota *Ilias*, ad *memorem* « *iram* ejus major tantum pars spectat. » Wolf imagine même un début différent de celui qu'on lit dans tous les manuscrits : ΚΥΔΟΣ ἄειδε, θεὰ,... Il trouve d'ailleurs l'ensemble si vague et si décousu, et le caractère même d'Achille si flottant, que rien ne lui paraît plus naturel que de voir dans le poëme une juxtaposition de rhapsodies : « An tu « mirum putas, et non naturæ sed artis, in tot mythis illius belli unum « fuisse, qui continuatione quadam concinnum et partibus suis abso- « lutum carmen exhiberet! Anne, illis concessis, opinaris multo di- « versum opus exiturum fuisse, etiamsi quatuor poetæ telam detexuis- « sent? Felicem dicas populum, utpote magnorum gestorum fecundis- « simum, cui carmina prope sponte nascantur, quæ aliorum populorum « intentissimis studiis et artibus non proveniunt! Rideas licet : verum « ita plura nata sunt ingenio Græcorum, quibus profecto careremus, « nisi illi extitissent. »

XXVIII, CXX-CXXIII, 72-74. L'*Odyssée* forme un ensemble trop parfait, pour qu'on n'y voie qu'une œuvre des vieux temps. La main d'un artiste habile a arrangé cela, dans un siècle où l'on s'enten-

dait à la disposition des parties d'un tout : « Igitur Telemachi iter ad « Nestorem et Menelaum, Ulyssis secessus in Ogygia insula, item pul« cherrimum carmen in quo errores ipse suos Phæacibus denarrans « inducitur, eodemque modo reliqua, hoc est, seorsum et nulla spec« tatione universæ formæ, ab Homero composita videri possunt, diu« que decantata esse priusquam aliquis politiore et abundantiore arti« bus ævo animadverteret ea, paucis recidendis, addendis, mutandis, « ad perpetuitatem unius magni corporis redacta, novum quasi et « perfectius splendidiusque monumentum fore. » Les autres νόστοι n'auraient probablement pas fourni de pareilles facilités pour former un grand poëme ; car aucun des héros n'avait erré aussi longtemps qu'Ulysse, ni dans des pays aussi lointains et aussi merveilleux.

XXIX, cxxiii-cxxix, 74-77. Les poëtes cycliques n'ont point connu l'art qu'on attribue à Homère. Cet art de composition est même chose inconnue à la Grèce pendant de longs siècles. — En note : « .... utilissi« mum esset undecumque collecta unum in locum habere, quæ in libris « veterum vel præcepta de arte poetica, vel judicia de poetis suis « sparsim leguntur. Docerent ea, ni fallor, cum optimis quæ exstant « carminibus comparata, *quam sero Græci in poesi didicerint totum « ponere*[1], ac ne Horatium quidem, qui illud præcipit, ejus præcepti « eosdem fines ac nostros philosophos constituisse. » — Suivant Aristote, Homère est le seul des anciens poëtes épiques qui ait su inventer et développer une action. Dans le genre didactique, il faut descendre jusqu'à Xénophane et à Parménide, pour trouver des ouvrages bien composés, ayant une idée fondamentale et un plan suivi. Hésiode est presque aussi décousu que Théognis[2]. C'est par un pur sophisme qu'on déclare le *Catalogue* partie intégrante de l'*Iliade*. S'il n'y était pas, personne ne se douterait qu'il manque quelque chose au poëme.

XXX, cxxix-cxxxiii, 77-80. Il y a des preuves que l'agencement

1. Les préceptes inventés après coup par Aristote ou par d'autres critiques ne prouvent rien du tout ; et l'axiome formulé ici par Wolf est absolument faux. Voyez la note suivante. A. P.

2. Hésiode est un poëte didactique ; et il s'agit ici de l'épopée. On ignore si Théognis savait ou ne savait pas composer, puisqu'on n'a que des extraits de ses élégies. Peu importe que les poëtes cycliques aient composé comme Homère ou autrement. Les rhapsodies que Wolf reconnaît comme primitives sont quelquefois plus longues que tout Théognis, que tout Hésiode ; et chacune d'elles est un ensemble irréprochable. Voyez, par exemple, le récit d'Ulysse aux Phéaciens, ou la *Théomachie*, ou les *Exploits de Diomède*. Les Grecs avaient naturellement cet art de la disposition des parties, qui manque aux Allemands et à Wolf lui-même. Mais ils n'entendaient pas l'unité à la façon scholastique de nos commentateurs français d'Aristote, et ils reconnaissaient pour légitime tout poëme ayant un commencement, un milieu et une fin, quel que fût son sujet, quelle que fût sa forme. L'épopée des Grecs, comme notre roman, admettait toutes les combinaisons possibles ; et une biographie de héros, *Héracléide*, *Théséide* ou autre, était une épopée pour eux, au même titre que l'*Iliade* ou l'*Odyssée*. A. P.

des rhapsodies homériques en deux grands poëmes est un fait postérieur à l'existence des rhapsodies. Wolf a trouvé, à force de relire, un certain nombre de solutions de continuité. Ainsi, *Iliade*, XVIII, 356-368. Ici, les *Scholies* même constatent une interpolation. L'*Odyssée* présente plusieurs exemples analogues. Mais le fait de Pylémène, dans l'*Iliade*, est le plus remarquable de tous.

XXXI, cxxxiv-cxxxviii, 80-83. La construction des poëmes homériques a duré longtemps : « Neque enim id repente fortuito factum ; « verum conjuncta in hoc plurium ætatum hominumque studia reperi- « mus. » La fin de l'*Odyssée*, depuis le vers XXIII, 297, et le chant XXIV de l'*Iliade*, ont excité des doutes chez les Alexandrins. On peut démontrer que les six derniers chants de l'*Iliade* sont un second poëme, et non une portion nécessaire de la grande épopée. La ressemblance du style ne prouve rien. Les *Hymnes* ressemblent à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*, et pourtant ils ne sont point d'Homère.

XXXII, cxxxviii-cxlii, 83-85. L'histoire des poésies homériques fera voir comment les choses se sont passées. Suivant la tradition, Lycurgue les avait apportées de l'Ionie dans le Péloponnèse : « .... abjec- « tis quæ afficta sunt ad mythicam famam, hoc solum nudum relin- « quitur, ante Lycurgum Spartanis tantum paucas rhapsodias inno- « tuisse, plures temporibus illius vel ipsius cura additas, poetamque « deinde illic semper in maximo honore fuisse. » Pendant le temps qui s'écoule de Lycurgue à Solon, les rhapsodes chantent Homère. Solon les fait chanter ἐξ ὑποβολῆς, c'est-à-dire dans l'ordre naturel des rhapsodies ; mais ceci ne concerne que les fêtes d'Athènes. Ailleurs, les rhapsodes continuaient de suivre leur caprice, et chantaient, par exemple, la *Fabrication des armes* avant les *Prières*, ou même avant la *Peste*. On peut dire que Solon est le premier auteur de l'unité des deux épopées homériques.

XXXIII, cxlii-cl, 85-90. C'est Pisistrate qui a achevé l'œuvre. Les témoignages historiques sont nombreux et graves sur ce point. Wolf donne ces témoignages, et les commente avec soin. On entendait jadis, que les rhapsodes avaient dérangé l'ordre primitif du texte : « Huc ergo trahunt carmina illa *confusa*, διεσπαρμένα, διῃρημένα, σπο- « ράδην ᾀδόμενα, velut disjecta et turbata vitio rhapsodorum ; omni- « noque tantum in hoc negotio relinquunt homini, qui ex eo ipso « maximam famam eruditionis consecutus est, quantum hodie inter- « dum negligentiores scriptores relinquunt curæ typographorum. » Mais Pisistrate a fait bien autre chose que restituer deux poëmes. Il les a organisés ; c'est le vrai sens de tous les témoignages : « Collecta, non re- « collecta carmina, et adscitam artem compositionis, non critico studio « revocatam. » La *Dolonie*, d'après les Alexandrins, était primitive-

ment un poëme à part; et c'est Pisistrate qui en a fait un chant de l'*Iliade*. Une légende ridicule conte que, les poëmes d'Homère ayant péri, par le feu sans doute ou par quelque cataclysme, Pisistrate fit publier qu'on lui apportât les vers qu'on retrouverait, et qu'il chargea soixante et douze grammairiens, parmi lesquels Zénodote et Aristarque, de refaire Homère avec ces débris : « Nos, qui scire « nobis videmur quid inter fabulam et historiam intersit, illic his- « toriam sub fabula occultatam agnoscimus, simili eruendam modo « quo versati sunt viri docti in Judaïco commento de LXX inter- « pretibus. »

XXXIV, CL-CLV, 90-93. Pisistrate n'avait point parfait l'œuvre; elle n'a même été achevée que par les Alexandrins, comme le prouvent les vers d'Homère cités par Platon et par d'autres, qui ne sont point dans Homère. Il est donc impossible de se faire une idée du texte donné par Pisistrate : « Immo, si post Pisistratum alii atque « alii rhapsodi ad scribendum adhiberentur, necesse erat formam ejus « subinde variari et mutari, priusquam in manus Zenodoti et Aristar- « chi veniret. » Selon Wolf, ce sont les diascévastes qui ont exécuté et continué l'œuvre de Pisistrate; et Wolf définit ainsi les diascévastes : « Exactores seu politores, qui, vel una cum Pisistrato vel « paulo post, eidem operi manum admoverint[1]. » Hipparque, le fils de Pisistrate, est probablement l'instigateur de l'entreprise; et le père et le fils ont dû se faire aider par quelques-uns des nombreux poëtes qui vivaient dans leur intimité. Toutes les traditions donnent à Pisistrate des collaborateurs.

XXXV, CLVI-CLX, 93-96. Il y a des exemples analogues à ce qui est arrivé aux poésies homériques. Les chants germains dont parle Tacite n'ont été recueillis et consignés par écrit que sous Charlemagne; les poésies des Arabes et le Koran lui-même ont été d'abord transmis par la mémoire seule. Il est probable que les diascévastes du temps de Pisistrate se sont aussi occupés des épopées cycliques et autres; mais les témoignages manquent sur ce point.

XXXVI, CLX-CLXVI, 96-100. La seconde période de l'histoire des poésies homériques, c'est-à-dire celle qui va de Pisistrate à Zénodote, n'est guère moins obscure que la première. Jusqu'au temps de Périclès, la Grèce connut Homère par l'audition, bien plus que par la lecture. Cynéthus, le plus fameux des rhapsodes, est contemporain de Pindare. Les philosophes attaquent Homère au nom de la raison;

1. Cette définition est complétement erronée. Dans toutes les notes où Aristarque se sert du mot διασκευαστής, il lui donne le sens le plus défavorable. De même pour le verbe διασκευάζω. Un diascévaste est un interpolateur, et rien de plus. Voyez le chapitre I de mon *Introduction à l'Iliade*, p. XVI-XVIII du premier volume. A. P.

puis on invente un système d'allégories au moyen desquelles on fait d'Homère un grand philosophe et un grand théologien.

XXXVII, CLXVI-CLXIX, 100-102. Les sophistes se sont beaucoup occupés des vers d'Homère, pour poser des problèmes, des difficultés, ou pour développer des solutions. Au temps de Périclès, il y avait des exemplaires d'Homère dans les écoles, où auparavant tout l'enseignement se donnait de mémoire.

XXXVIII, CLXIX-CLXXIV, 102-105. Dès le sixième et le cinquième siècle, il dut y avoir des gens curieux de posséder de bons textes d'Homère; par conséquent il y eut des collations de manuscrits, un rudiment de critique. C'était une pauvre critique; et Aristarque lui-même ne remplit guère l'idée que nous nous faisons du vrai philologue; mais enfin c'était déjà quelque chose[1].

XXXIX, CLXXIV-CLXXXI, 105-109. Nous avons la trace de huit diorthoses antérieures à celle de Zénodote, et dont les deux plus fameuses sont celle du poëte Antimachus et celle d'Aristote. Les six autres sont les éditions des villes, dont il reste quelques variantes. Certaines éditions, nommées dans les *Scholies* αἱ ἀρχαῖαι, sont aussi probablement antérieures à celles de Zénodote.

XL, CLXXXI-CLXXXV, 109-111. Wolf admet, après la lecture des *Scholies de Venise*, que l'Antimachus éditeur d'Homère est bien le poëte Antimachus[2]. Il n'y a pas un mot, dans ces *Scholies*, sur la diorthose d'Aristote[3]; mais on y trouve des citations de divers ouvrages critiques d'Aristote sur Homère.

XLI, CLXXXV-CXCII, 111-115. Quelques-uns ajoutent à la liste des éditeurs préalexandrins un certain Euripide, un certain Nessus de Chios, et d'autres aussi inconnus. Le poëte Philétas de Cos, maître de Zénodote, est cité dans trois passages, comme ayant fait des corrections au texte d'Homère. Le poëte Aratus, qui fit une édition de l'*Odyssée;* le poëte Rhianus, qui en fit une de l'*Iliade;* le poëte Apollonius de Rhodes, qui s'occupa de questions relatives au texte d'Homère, sont tous les trois postérieurs à Zénodote. C'est à Alexandrie que naquit et se développa la science grammaticale. Les éditeurs et les commentateurs d'Homère pullulent autour des Ptolémées.

1. La critique, au sens raffiné où l'entend Wolf, n'avait que faire ici. L'œuvre des anciens diorthuntes était d'une extrême simplicité, à moins qu'ils n'eussent eu la prétention de refaire à nouveau ce qui avait été fait au temps de Pisistrate. Aristarque, qui n'est pourtant venu qu'après tant d'autres, n'a eu besoin, comme correcteur du texte, que d'attention et de simple bon sens. A. P.

2. Wolf avait nié, avant la publication des *Scholies*, l'identité du poëte ionien Antimachus et du diorthunte Antimachus. Voyez les *Prolégomènes* de Villoison, page XXIV. A. P.

3. Voyez, pour ce qui concerne la diorthose d'Aristote ou *Édition de la Cassette*, le chapitre premier de mon *Introduction à l'Iliade*, pages XIV-XVI du premier volume. A. P.

XLII, CXCII-CXCIX, 116-120. Un très-grand nombre des auteurs dont les variantes ou les observations critiques sont citées dans les *Scholies* ou chez Eustathe, sont des grammairiens qui avaient traité des questions homériques spéciales, et non point des éditeurs et des commentateurs proprement dits. Ce sont ou des ἐνστατικοί ou des λυτικοί[1]. Il y avait longtemps que leurs écrits n'existaient plus, quand les scholiastes faisaient ces compilations qui nous restent : « Quin etiam prin- « cipum criticorum, Zenodoti, Aristophanis, Aristarchi, Cratetis recen- « siones et interpretationes jam tum non erant in doctorum manibus « integræ. » Dès le temps d'Auguste, on se contentait d'abrégés, de lexiques, de scholies : « Atque utinam ullum ex istis libris, utinam « duntaxat unum Apollonii Lexicon integrum haberemus! Nam qui « postea ad compilandum venerunt minuti grammatici, sæpe dedita « opera neglexerunt quidquid reconditioris doctrinæ esset, sive a « vulgato textu sui temporis alienum[2]. »

XLIII, CXCIX-CCXV, 120-129. Il n'est pas aisé de se faire une idée nette de Zénodote d'Éphèse, que Suidas appelle poëte épique et *premier correcteur* du texte d'Homère. Les scholiastes lui imputent mille inepties : « Ac sane plurimæ lectiones ejus tam sunt improba- « biles, et a tanta temeritate judicii profectæ, ut ita emendare vel « tironem hodie pudeat; ἀθετήσεων autem tanta est multitudo ac licen- « tia, ut nonnullis visus sit Homerum prope ex Homero tollere. « Quippe sæpe præclarissimos et optimos versus expungit, interdum « totas ῥήσεις contaminat, alia contrahit, alia addit, omnemque sibi « in *Iliada*, velut in proprium opus, arrogat potestatem. Quod si ita « facere ausus est, procacissimum hominis ingenium mirere; sin alio- « rum exemplo fecit, etiam hinc apparet quanta libidine et vi in ve- « tustis monumentis grassata sit critica incipiens. » Wolf est plein d'indulgence pour Zénodote, et plaide longuement en sa faveur. Il cite en note le témoignage honorable qu'Ausone a rendu aux travaux du critique :

Mæonio qualem cultum quæsivit Homero
Censor Aristarchus normaque Zenodoti.

Il ajoute ensuite ceci : « Neque alium ab eodem poeta significari puto, « *Epist.* XVIII, 28, ubi præter Varronem et alios Latinos, in numero

1. Voyez, pour ce qui concerne les *enstatiques* et les *lytiques*, la fin du chap. I de mon *Introduction*, p. XXIV-XXV du premier volume. A. P.

2. Le scholiaste A de Villoison est le seul qui ne mérite point ce reproche; mais il appartient à une époque où les études étaient encore florissantes, et il avait d'excellents livres entre les mains. Voyez, pour ce qui le concerne, la fin du chapitre II de mon *Introduction*, p. XLVIII-XLIX du premier volume. A. P.

« criticorum ponuntur Crates, Aristarchus, *Quique sacri lacerum col-* « *legit corpus Homeri.* Pisistrato hic locus non est; multo minus Cy- « nætho, ut nuper vir doctus putabat[1]. » Wolf défend quelques-unes des corrections de Zénodote, et particulièrement φῆ à la place de ὡς, *Iliade*, II, 144, quoique lui-même n'ait point mis ce φῆ dans son texte. Il trouve presque naturel que Zénodote ait changé souvent la syntaxe, ou substitué aux formes archaïques des formes plus récentes et plus régulières : « Huc adde honestissimam causam alucinandi, « quum grammaticus, provinciam suam egressus, constantiam usus « inflecteret ad speciem quandam analogiæ, et in ipsum dominum « linguæ affectaret imperium. Adde denique, id quod identidem « computandum est, si forte exemplaria quibus utebatur mendis in- « quinata erant et vitiis, qualia nonnulla paulo ante cognovimus. « Numne igitur absurdorum omnium, quæ Zenodotea dicuntur, unus « nobis Zenodotus reus agendus erit? » Wolf indique en note quelques-unes des causes d'erreur : l'imperfection de l'écriture ancienne, la non-séparation des mots, la rapidité du travail des copistes qui écrivaient à la solde des libraires. Il est probable, selon lui, que presque toutes les interpolations de Zénodote, presque tous ses remaniements, presque toutes ses athétèses, se fondaient sur l'autorité des textes antérieurs : « ....ut potius reprehendendus sit, quisquis id suis conjec- « turis quantumvis venustis postposuit, quam, qui veteres scripturas « repetiit, temerarius conjector habendus[2]. »

XLIV, CCXVI-CCXXVII, 130-137. « Zenodoto magistro discipulus « successit in edendo poeta emendandoque Aristophanes Byzantius, « Philopatore, qui et ipse φιλόμηρος fuit, atque Epiphane tum maxime « imperantibus illustris. » Aristophane de Byzance paraît s'être particulièrement occupé des poëtes dramatiques, et surtout du poëte comique son homonyme. Les *Scholies* nous renseignent peu sur son Homère. On voit seulement qu'Aristophane de Byzance était plus réservé que Zénodote, et que bien souvent ses corrections ont eu l'assentiment d'Aristarque. Quelques-unes de ses leçons valent celles de notre vulgate; quelques-unes valent même mieux : « Quas si Aristo- « phanem conjectando indagasse pro absurdis et falsis prioribus pute-

1. Si Ausone, comme cela est en effet probable, a voulu caractériser par ce vers l'œuvre de Zénodote, il a dit une chose passablement étrange, et même tout à fait fausse, puisque Zénodote avait entre les mains des manuscrits complets de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Pindare et Eschyle eux-mêmes lisaient déjà, trois siècles avant Zénodote, un Homère restitué dans son intégrité. Voy. le chap. I de l'*Introd.* A. P.

2. Cette apologie de Zénodote est pleine de sophismes. Mais Wolf avait besoin, dans l'intérêt de son système, que le texte d'Homère, au temps de Zénodote, fût encore à l'état de matière très-flottante, et non complétement élaborée. De là son indulgence pour les méfaits du critique alexandrin. Voyez le chapitre II de mon *Introduction*, p. XXX-XXXIV du premier volume. A. P.

« mus, haud male de ingenio ejus critico existimandum erit. » Il y a progrès philologique (*robustiorem conjecturalis artis infantiam*) de Zénodote à Aristophane.

XLV, ccxxvii-ccxxxi, 137-139. Aristarque a eu des fanatiques dans l'antiquité. On le regardait généralement comme un critique infaillible. On jurait sur son autorité, même là où l'opinion de ses adversaires semblait avoir la raison pour elle. Son nom est encore partout synonyme de critique achevé. Aristarque avait écrit plus de huit cents livres, sur des questions de philologie. Sa récension d'Homère nous est assez bien connue aujourd'hui, grâce aux *Scholies de Venise;* mais il ne reste presque rien de ses livres[1]. Cherchons ce qu'a été vraiment Aristarque.

XLVI, ccxxxi-ccxxxvi, 139-142. « Hanc ad rem necessarium « est disputare diligentius de omni ratione critices veterum, veram« que ejus animo capere speciem. Nondum enim satis refutavimus « (XXXVIII, præcipue, p. clxxiii) vulgarem errorem quo facile « ducimur omnes, ut criticos antiquitatis, horum qui nunc sunt simi« les, atque Aristarchum in primis Bentleii seu Valckenarii, seu « quisquis antiqua scripta pari ingenio expolit, longe simillimum pu« temus. Idque nobis persuadere volunt, allato elogio Horatiano *fiet* « *Aristarchus*, cui elogio etiam Panætianum addere poterant[2]. » L'éloge d'Horace concerne l'interprète, non le correcteur de textes. Il ne s'agit point d'un critique au sens où nous l'entendons : « Videri « mihi solet Aristarchus non aliter tractavisse Homerum atque Varius « et Tucca Virgilii imperfectum poema tractaturi fuissent, nisi mo« rientis amici et Augusti voluntas intercessisset. » Ce que les Grecs et les Romains appelaient des critiques, c'étaient des connaisseurs en fait de littérature, par exemple des hommes du genre de Mæcius Tarpa. Ceux qui s'occupaient de corriger les textes étaient des grammatistes. Les commentateurs, les exégètes, se nommaient *grammairiens*, c'est-à-dire *littérateurs*. Mais il n'y a que les poëtes antérieurs à l'écriture qu'on traitât comme Zénodote traitait Homère : « Soli

1. Ceci est une erreur. Le commentaire d'Aristonicus est un abrégé, et souvent un extrait textuel, du commentaire d'Aristarque sur l'*Iliade;* et les citations d'Aristarque sont extrêmement nombreuses dans les *Scholies*, dans les lexicographes, dans Eustathe même. A. P.

2. Lehrs a consacré tout un chapitre, V, ii, p. 365-386 de la première édition, p. 350-369 de la seconde, à réfuter cette opinion paradoxale. La vérité est qu'Aristarque, considéré comme diorthunte, a été tout ce qu'il pouvait être, et que ceux qui ont corrigé plus tard son texte l'ont ordinairement détérioré. Wolf a eu tort de ne tenir presque aucun compte des leçons d'Aristarque. Celles que Guillaume Dindorf a rétablies, celles mêmes qu'il nous a laissées à rétablir, sont plus simples, plus nettes et plus poétiques que ce qui s'était substitué à leur place durant les siècles de sa décadence. Nous l'avons montré avec évidence, dans des centaines de passages de notre commentaire. A. P.

« vetustiores ἀοιδοί petebantur omni licentia mutationum, correctio« num, interpolationum, liturarum ; ex quo plane apparet, eam licen« tiam tum temporis novam non fuisse, atque adeo ex nota fortuna « ἀοιδῶν auctoritatem quandam et speciem rationis traxisse[1]. »

XLVII, CCXXXVI-CCXLIV, 142-147. « Verum ista omnia sic ac« cipi nolim, quasi bonos et accuratos emendatores negem antiquis et « exquisitis codicibus usos esse, iisque comparandis genuinam formam « textus quæsivisse. At genuina illis fuit ea, quæ poetam maxime de« cere videbatur. In quo nemo non videt omnia denique ad Alexan« drinorum ingenium et arbitrium redire[2]. »

Ammonius dit qu'il n'y a eu qu'une édition d'Aristarque. Wolf adopte l'opinion de Villoison à ce sujet. Il dit ensuite ce que nous savons de la récension d'Aristarque, et il explique en quoi et pourquoi elle a dû beaucoup différer de notre vulgate, qui pourtant vient de cette récension. Beaucoup de mauvaises leçons attribuées à Aristarque étaient assurément dans son texte ; mais cela ne veut pas dire que ce fût lui qui les eût infligées de son chef à Homère : « Nam « aliud est retinere aliquid in textu, aliud adsciscere primum, vel ex « conjectura reponere. » On a bien fait, selon Wolf, de les corriger.

XLVIII, CCXLIV-CCLII, 147-152. La principale qualité d'Aristarque, c'est d'avoir été un grammairien consommé, et d'avoir fixé les règles grammaticales, encore flottantes au temps de Zénodote. — En note : « Nimirum ea quæ leni correctione in poetis mutari poterant mutavit « ille ; quæ autem tali correctioni repugnabant pro interpolatis ha« buit, ut K, 397-399, propter illud μετὰ σφίσιν, *inter vos*. Sed hac « potestate pronominis hujus offensus non videtur Apollonius Rho« dius, quum eandem formam posuerit etiam in prima persona de « pluribus, II, 1277. » — Ainsi Aristarque était quelquefois trop grammairien. Comme interprète d'Homère, Aristarque rejette toute

1. On a au contraire la preuve incontestable, dans les *Scholies de Venise*, que, là même où Aristarque jugeait une correction utile, il ne l'introduisait dans le texte que si elle avait pour elle l'autorité des anciens manuscrits. Autrement, il la proposait en note, et se bornait à dire que peut-être il vaudrait mieux, pour telle raison, écrire ceci que cela. A. P.

2. Lehrs, qui cite ce passage, déclare nettement qu'il n'y voit aucune signification raisonnable : « Libere dicendum est « in re gravissima. Hæc sensum non ha« bent. Neque enim poterant una opera « genuinam formam quærere comparandis « antiquis et exquisitis codicibus, suoque « abuti arbitrio. At non poterat fieri ut, « falsis profectus ab initiis, non suis sese « irretiret laqueis. » Lehrs relève ensuite une contradiction dans la page des *Prolégomènes* CCXXXIII, 140-141, où Wolf parle des grammatistes, des grammairiens et des critiques, et où il dit que la besogne des grammatistes passait pour chose vile chez les Grecs contemporains d'Aristarque. Voici la réponse de Lehrs : « Hic primum « jure quæretur cur, si hæc vilia videban« tur, ista ætate tanto studio colebantur. . . « Dein, in iis, quæ principibus gramma« ticis dicit indigna habita, nullum unum « est quod non Aristophanem vel Aristar« chum fecisse constet. » A. P.

explication allégorique, se circonscrit dans le cercle de la sobre raison et du bon sens. Il est même quelquefois trop terre à terre : « Paucas « quidem ejus emendationes et conjecturas in Homero et Pindaro « certo cognovimus; nec tamen in hoc numero desunt specimina « ψυχρολογίας in emendatore poetæ nequaquam ferendæ. » Wolf cite en note des exemples. Même les bonnes corrections d'Aristarque sont des choses fort médiocres, comparées à celles des critiques modernes : « ....quippe quum earum quæ traduntur nulla eo emineat acumine « quod in felicioribus nostri temporis criticis admiramur[1]. »

XLIX, CCLII-CCLXV, 152-160. L'*obel* d'Aristarque est fameux, plutôt que connu. Il est probable que Zénodote et Aristophane s'étaient servis de l'obel pour marquer les athétèses; mais c'est Aristarque qui en a usé le plus sévèrement et le plus systématiquement. Il le mettait non-seulement aux vers interpolés, mais à tous les vers qui lui paraissaient d'une perfection insuffisante : « Atque mihi quidem hic poste- « rior usus obeli videtur tempore primus et significatione maxime « proprius fuisse[2]. » Wolf développe cette idée, qui repose sur une confusion entre la suppression et l'athétèse[3]. Il termine le paragraphe par ces mots : « Habemus nunc Homerum in manibus, non qui viguit « in ore Græcorum suorum, sed inde a Solonis temporibus usque ad « hæc Alexandrina mutatum varie, interpolatum, castigatum et emen- « datum. Id e disjectis quibusdam indiciis jamdudum colligebant ho- « mines docti et sollertes; nunc in unum conjunctæ voces omnium « temporum testantur, et loquitur historia. »

L, CCLXV-CCLXXVI, 160-166. Si ce texte d'Homère nous paraît si bien suivi, c'est aux Alexandrins et à Aristarque qu'il doit cette perfection. Wolf soupçonne que la plupart des athétèses anonymes citées dans les *Scholies de Venise* sont du fait d'Aristarque[4]. Il démontre même parfaitement qu'il en est ainsi; et ses raisons ne laissent rien à désirer sur ce point; mais Wolf avoue lui-même que son affirmation sur la part qui revient aux Alexandrins dans le perfec-

1. Wolf revient à sa première idée, la comparaison d'Aristarque avec Bentley ou Valckenaer. Mais Aristarque, qui travaillait sur des textes parfaitement conservés, n'avait nullement à faire office de divinateur. Les leçons qu'il signale comme imparfaites, et qu'il changerait volontiers, n'ont rien de commun avec ces *endroits desesperes* des mauvais textes, où triomphe quelquefois la sagacité des philologues modernes. A. P.

2. Ce n'est là qu'une conjecture, et une conjecture entièrement contraire aux faits. Prenez au hasard un des exemples d'obel expliqués par Aristonicus : c'est toujours une athétèse. A. P.

3. L'athétèse laissait le vers dans le texte; mais l'obel, qui marquait l'athétèse, faisait connaître que ce vers y occupait une place usurpée. Après une suppression, l'obel n'avait que faire à la marge. La suppression n'était pas seulement athétèse, mais sentence exécutée. A. P.

4. Quelques-unes doivent être attribuées à Aristonicus; car elles ne concordent point avec les renseignements fournis par Didyme, ou par tel autre ancien, sur les vers qui en sont marqués. A. P.

tionnement d'Homère n'est qu'une conjecture : « Fateor hæc omnia « a nobis non posse confirmari, ob egestatem fontium[1]. »

LI, CCLXXVI-CCLXXX, 167-169. Le dernier critique célèbre qui se soit occupé d'Homère dans cette période, c'est Cratès de Mallos. Il avait fondé à Pergame une école semblable à celle d'Aristarque, et non moins florissante. Il suivait une méthode d'interprétation contraire à celle d'Aristarque, et faisait d'Homère un savant universel : « ....quum « Aristarchus Homerum ad simplicitatem priscorum temporum, non « ad novas opiniones temere affictas, interpretari instituisset, Crates « Stoïcus, gloriæ vatis male consuli putavit, nisi ipsi multiplices artes « Pergamenas allineret. » Comme grammairien, Cratès laissait beaucoup à désirer, quoiqu'il ait dit quelquefois des choses sensées. Le peu de témoignages qu'on a sur ses travaux de philologue, laissent en définitive une impression mauvaise : « Sed equidem non plura quæ« sierim, ut pravum hominis acumen mirer et indoctam temeritatem. »

N. B. C'est ici que finissent les *Prolégomènes* de Wolf. Nous n'avons pas même la moitié de l'ouvrage ; car Wolf n'a traité que trois des six périodes énumérées au paragraphe VII, et la PARS II manque tout entière. Les *Prolégomènes* auraient eu au moins trois volumes de la dimension du premier.

1. Wolf a donc prononcé la condamnation de son système, quand il a écrit, au début du paragraphe : « At historiæ quasi « obloquitur ipse vates, et contra testatur « sensus legentis. Neque vero ita defor« mata et difficta sunt carmina, ut in rebus « singulis priscæ et suæ formæ nimis dissi« milia esse videantur. Immo congruunt « in iis omnia ferme in idem ingenium, in « eosdem mores, in eamdem formulam « sentiendi et loquendi. » Dire ensuite qu'on reconnaît, dans ce *concentus*, l'art qui a construit les épopées alexandrines, c'est dire des mots, et rien de plus. Aristarque a fait, avec Homère, œuvre de grammairien ; voilà tout. A. P.

APPENDICE V.

PRÉFACES DE WOLF.

(Complément des *Prolégomènes* de Wolf.)

Les trois préfaces que Wolf a mises successivement en tête de sa récension d'Homère sont des morceaux de critique d'un grand intérêt pour nous. On peut les considérer comme un complément des *Prolégomènes*. Plusieurs des choses qui sont déjà dans le livre se retrouvent, dans les préfaces, avec des développements ou des éclaircissements nouveaux; beaucoup de celles que devait contenir la suite des *Prolégomènes*, les préfaces nous les donnent, et on les chercherait en vain ailleurs que là. Voici un court sommaire de nos extraits.

A. Pierron.

Première préface. Caractère général des éditions d'Homère. — Ressources dont on dispose, et méthode à suivre. — Deuxième préface. Résumé du système de Wolf. — Faits contraires à la tradition et acquis à la science. — Troisième préface. Effet produit par la publication des *Prolégomènes*. — Méthode et but de la récension. — On ne retrouvera point le texte primitif d'Homère. — Moyens de corriger la vulgate. — Eustathe. — Scholies, manuscrits, éditions. — Citations, imitations et jugements des anciens. — Lexiques et paraphrases. — Critérium des leçons. — Orthographe. — La dièrèse. — L'augment. — Licences métriques. — Syntaxe. — Ponctuation et accentuation. — Limites de la critique.

première préface (1794).

Wolf dit qu'il a travaillé dix ans à préparer son édition d'Homère, et qu'il tient à ce que l'on sache ce qu'il a fait, ou du moins ce qu'il s'est proposé de faire. Il n'y a point, selon lui, d'édition d'Homère qui soit bonne : « Etenim post Demetrium Chalcondylum Atheniensem, « vix septem fuerunt editores qui paulo intentius criticam operam

« navare vellent; plerisque nihil aliud quam vulgatas sui temporis re-« censiones fideliter sequi propositum erat. Neque adeo, præter Bar-« nesium et Ernestium nostrum, quisquam fuit, qui ex Eustathio, « scholiastis, glossographis veteribusque exemplis, accuratiori editioni « materiem parare institueret. Instituerunt autem illi duo rem, minime « perfecerunt. Itaque ne Eustathii quidem commentarius ita est ex-« cussus, ut codicum ejus diversitas uspiam compareat. Multo minus « quisquam sese contulit ad ea conquirenda, quæ, per universam an-« tiquitatem usque ad postremum grammaticum dispersa, lectioni bene « constituendæ utilia videri possent. » On regardait, en général, l'édition de Henri Estienne comme parfaite. Mais Ernesti, tout grand partisan qu'il soit de cette édition, en reconnaît loyalement les graves défauts.

Les ressources pour une récension nouvelle, grâce surtout à Villoison, sont en abondance aujourd'hui; et Wolf a mis en œuvre tout ce qu'il avait sous sa main : « Nempe hoc plane fuit consilium meum, « ut Homerica carmina ad *doctioris antiquitatis normam* castigarem, « et fere talia reponerem, qualia veteri alicui critico, interpretum « Alexandrinorum opibus perite moderateque uso, non displicere po-« tuisse viderentur. » Il ne faut pas songer à remonter au texte primitif; mais on peut rétablir, en bien des cas, des leçons plus homériques que celles qui ont cours : « ....illam mihi summam operis « legem statui, ut ubique comparandis antiquis interpretibus et opti-« morum codicum vetustarumque editionum auctoritatibus, ea præfer-« rem et reciperem, quæ certis quibusdam Homericæ consuetudinis « notis insignita, atque etiam olim recepta in bonos Græcorum libros « fuisse constaret; in dubiis vero locis nihil, sciens quidem, admitte-« rem, quod ab explorata fide antiquitatis abhorreret. » Il se propose d'ailleurs de publier bientôt un livre (les *Prolégomènes*), où l'on verra toutes les raisons de la méthode critique qu'il a suivie. Quant à l'orthographe et à l'accentuation, il y a donné les soins les plus minutieux : « ....ne in iis carminibus, quorum causa maxime ista pars « grammaticæ primum elaborata est, diutius inconstantiam et teme-« ritatem sequamur. » Wolf recommande ensuite son travail à l'estime des juges compétents.

DEUXIÈME PRÉFACE (1795).

Wolf s'excuse d'avoir été trop court dans la préface qu'il avait mise l'année précédente en tête du premier volume de l'*Iliade*. Les *Prolégomènes* ont d'ailleurs pris un tel développement, qu'ils sont devenus un véritable livre, et qu'ils ne peuvent servir de simple pré-

face. Il les laisse là un instant, pour résumer, dans des proportions convenables, et le plan de sa récension, et la méthode qu'il a suivie.

Dès sa première jeunesse, il avait reconnu les défauts des éditions d'Homère, et conçu l'idée d'une édition plus conforme au type que les anciens avaient eu sous les yeux. Cette idée reçoit enfin son accomplissement, pour ce qui concerne l'*Iliade;* et il n'aura point de repos qu'elle ne soit accomplie pour tout le reste des poésies homériques. On verra, dans les *Prolégomènes*, et l'histoire complète du texte d'Homère, et la preuve que ce texte a longtemps été transmis par la mémoire seule. On y trouvera la discussion de tous les problèmes qui se rapportent et à la personne d'Homère et à ses œuvres. Les traditions des Grecs sur ce sujet sont pleines de fables. Il n'est pas même sûr que l'*Iliade* et l'*Odyssée* soient du même siècle. Wolf convient d'ailleurs que ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il lance dans le public ses opinions personnelles sur les origines et la composition de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Le fond de son système, c'est que les deux poëmes homériques, et surtout l'*Odyssée*, sont trop artistement agencés pour avoir été mis dans cet état dès le dixième ou le neuvième siècle. Il y a là le travail de plusieurs générations d'aèdes : « Tametsi, ne dicam quam multa in singu« lis ἀοιδαῖς eximia supersint et prorsus divina, quantum artificii ista « ratio demit Homero, tantumdem addit ingeniis iis a quibus tela ab eo « orsa proximis ætatibus pertexta est. Et hac ratione quodammodo « explentur Græcorum illa vacua poeticis operibus sæcula, nec ullius « excellentis poetæ nomine illustrata ; ut argute nuper dixerit aliquis, « ingeniosum populum in illis hebetem factum elanguisse, et requie« visse a laboriosa confectione perfectissimorum duorum carminum. »

Wolf proteste contre le fanatisme et les préjugés de ceux pour qui tout est sacré dans le texte d'Homère, même certaines parties que les anciens eux-mêmes, comme nous le savons aujourd'hui, déclaraient interpolées : « Postremo, ut verbo defungar, tota quæstio nostra *histo-« rica* et *critica* est ; non de *optabili* re, sed de re *facta*. Potest fieri « ut novæ ex illa difficultates nascantur ; ut augeatur etiam admirabi« litas rei : quid id ad nos ? Amandæ sunt artes, at reverenda est histo« ria.... Quod si in posterioribus horum carminum rhapsodiis insunt « vestigia quæ satis arguant non ejusdem eas vatis esse qui priores « panxit[1] ; si ingenii, si dictionis, si ceterarum rerum diversitas pro « illa priscæ poesis consuetudine talis est et tanta, quæ monstrata « agnoscatur ab iis qui huic subtilitati notandæ tritas aures adhibent ; « si tum in mediis operibus, tum maxime in extremis, illæ partes,

1. Wolf regardait les derniers chants de l'*Iliade* comme une épopée particulière, mal cousue à celle qui a pour sujet la colère d'Achille. A. P.

« quibus summa artificiose completur, aliis auctoribus assignabuntur « quam ei cui nunc summam hanc tribuimus : rem confectam haberi « oportebit, et bona vota leniter cessatum ducentur. » On ne peut certainement point donner à tous les détails de cette recherche un caractère absolu d'évidence ; mais il y a des résultats très-importants que Wolf espère établir comme désormais acquis : « ....at id tamen, ni « fallor, poterit effici, ut liquido appareat, Homero nihil præter majorem « partem carminum tribuendum esse, reliqua Homeridis, præscripta li- « neamenta persequentibus; mox novis et insignibus studiis ordinata « scripto corpora esse a Pisistratidis, variisque modis perculta posthac « a διασκευασταῖς[1], in levioribus quibusdam rebus a criticis, a quorum « auctoritate hic vulgatus textus pendet. Plura harum rerum exqui- « rere conatus sum in *Prolegomenis ;* eaque alio tempore accuratius « explicabo[2], si viri docti hoc quicquid est periculi non rejicient, et « suis me consiliis et admonitionibus adjuvabunt. »

TROISIÈME PRÉFACE (1804, revue en 1817).

Wolf, après avoir fait l'éloge de Gœschen de Leipzig, son imprimeur, et s'être félicité d'avoir mené à bonne fin la récension complète d'Homère, dit qu'il n'a guère eu de satisfaction avec ses *Prolégomènes*, et que ses idées ont eu plus de contradicteurs que d'approbateurs. Il cite les ouvrages dirigés contre le sien par Sainte-Croix, par Hug et par plusieurs autres , et semble plus contrarié qu'on ne croirait de ces attaques : « Bentleium quidem, nulla ratione allata, simile quiddam « jactantem de compage horum carminum, tanquam pluribus sæculis « post Homerum facta, æquo animo ferebant omnes, nisi forte absur- « dum dictum ingenio præclari viri condonabant : alius, si magna vi « externorum argumentorum et nonnullis interioribus conjecturis anti- « quam famam labefactavit, temerarii et impii erroris accusatur ; aut, « quia non omnia quæ rem continent dixit, haud multum dixisse, « adeoque disertas quorumdam Gallorum ineptias repetisse arguitur[3]. « Nam hoc quoque video nonnullis in mentem venisse, inani specie « rerum deceptis, fortasse etiam longa serie abstrusæ disquisitionis a « curiosa lectione deterritis. »

1. C'est ici le point faible du système. Wolf prend le mot διασκευαστής en bonne part ; et ce mot est toujours pris en mauvaise part chez les anciens. Il n'y a jamais eu, chez les Grecs, d'homme prenant le titre de *diascévaste*. Un diascévaste est un interpolateur, et rien de plus. Il y a vingt passages où l'on voit Aristarque flétrir l'ignorance et l'ineptie de ceux qui ont introduit certains vers dans le texte d'Homère, et il donne à ces profanateurs le nom de *diascévastes*. Voyez le chapitre I de mon *Introduction*, p. XVI-XVIII du premier volume. A. P.

2. Il s'agit du commentaire que Wolf se proposait d'écrire. A. P.

3. Les Français auxquels Wolf fait allusion ici sont l'abbé d'Aubignac, Perrault,

Au lieu de perdre le temps à discuter sur des choses ou il est difficile de s'entendre avec tout le monde, Wolf va développer la méthode critique qu'il a suivie dans sa récension. Il commence par déclarer que rétablir l'Homère primitif est impossible : « Nam, sive « litteris ab initio mandata sunt hæc carmina, sive memoriter usque « ad expeditiorem scripturam propagata ; sive eorum compositio et « perfectio uni ingenio debetur, sive pluribus (hæc enim adhuc con- « troversa sunt) : id tamen satis exploratum est, ea non ex æqualium « exemplis, sed ex Pisistratidarum nobili archetypo inter Græcos di- « vulgata esse ; ex illo autem plures ob causas Homerum priscum et « genuinum non prodiisse. Sed ne hoc quidem volumen a criticis « insequentium ætatum ad castigandum haberi potuit, haud dubie « multo ante amissum ; in iis vero exemplaribus, quæ criticis ad ma- « num erant, manifesta indicia scholiorum arguunt magnas jam diver- « sitates lectionum primam scripturam, si modo ea ipsa simplex et « uniformis fuit, dubio delectui obnoxiam reddidisse. Atque hoc « maxime illud est, in quo Venetorum scholiorum præstantia cernitur : « ante eorum editionem rem non scientia, sed conjecturis tenebamus. « Nunc igitur, multis argumentis et universa ratione veteris emenda- « tionis perspecta, pro certo ponendum est, nos non ultra Aristarchi « recensionem regredi posse, ac ne illam quidem hodie ita innotuisse, « ut ullius partis Homericæ scripturam ad ejus fidem edere liceat[1]. » — En note : « Conf. *Prolegg.* p. CCXXXIX. Memoratu digna est in trans- « cursu sententia Casauboni ad Diog. l. IX, s. f. *in Timone :* — Si verum est, quod Josephus ait, Homerum sua poemata scripta non reliquisse, sed διαμνημονευόμενα multo post scripta fuisse, non video quomodo satis emendata possint haberi, vel si antiquissimos habeamus codices ; siquidem verisimile est non paulo aliter ea fuisse scripta ac essent ab ipso composita. — Josephi ergo vocem, quam propemodum tota anti- « quitas repetiit, quamvis incuriosa quo illa tenderet, quo pertineret, « istam ergo vocem certe non absurdam putavit Casaubonus. »

Ce n'est que par analogie, bien souvent, qu'on aperçoit ce qui est homérique, ce qui ne l'est pas ; car le style et la versification ont bien changé depuis les aèdes jusqu'à Pisistrate, depuis Pisistrate jusqu'à Zénodote : « Nam, ut in artificum operibus rigidiores formæ diu pro-

La Motte, etc., hommes d'esprit, mais absolument dénués de science et de raison. Wolf, qui a traité son sujet en savant consommé, ne veut pas être confondu avec des gens qui parlent de ce qu'ils n'ont pas même pris la peine d'étudier. A. P.

1. Il y a beaucoup d'exagération dans ceci. Aristarque nous est mieux connu que Wolf ne l'affirme ; et nous savons de science certaine qu'Aristarque avait restitué, autant que faire se pouvait, l'Homère qu'avaient en main les contemporains d'Eschyle et de Pindare. Mais Wolf estimait médiocrement Aristarque diorthunte. Voyez les *Prolégomènes* de Wolf, XLVI, p. CCXXXI, 139. A. P.

« luserunt mollioribus et doctius factis, sic nimis credibile est Home-« ricam ætatem in omni dictione plura sine fastidio retinuisse, quæ « tanquam scabra et minus exacta respueret eruditior ætas, et variis « modis occultaret.... Quid enim? si hodieque integer textus supe-« resset, qualem Zenodotus invenit; si ipsum nobile exemplar Atticum « exstaret, num ita tandem Homeri vera et integra scriptura seu « oratio nobis reponi posset, sicut collatione proborum librorum cal-« lidaque conjectura potest Herodoti, Pindari, Sophoclis, Platonis, « Demosthenis? Calidior sit qui illud speret, et temerarius qui claris-« simas voces per omnia sæcula sparsas contemnat, aut superiora illa « conficta putet. »

Ce qu'on peut faire avec Homère, c'est de ramener le texte à l'état où l'avaient Longin et Proclus : « Nimirum ex Aristarchi conforma-« tione, collatis Cratetis multorumque aliorum notationibus, tandem post « Herodianum studiis grammaticorum quasi ἐκλεκτικῶν sæculi tertii aut « quarti coaluit *vulgatus quidam textus*, quem, per vestigia optimorum « subsidiorum quæ ad nos emerserunt, erui posse nemo dubitet. Ita, « si non purum putum Homerum, at saltem eum quem Longini et « Procli habuerunt proximo intervallo assequi videbimur. Hunc igitur « textum, veluti fundum factum, partim sordibus inferiorum temporum « purgare, partim ex superioris ævi correctionibus ad linguæ Græcæ « rationem et Homericam consuetudinem expolire, et multis locis cum « iis grammaticis, a quibus consummatus est, in certamen operæ des-« cendere licebit. Nam, etsi illi in maximis rebus judicia Aristarchi, et « eam constitutionem quam Cicero et Virgilius a pueris legebant, se-« quuti sunt, ita tamen nonnunquam ab ea discesserunt, ut delectus « eorum refingi, et rejecta scriptura, quæ clari alicujus auctoris no-« mine defenditur, præferri debeat. » Wolf cite de nombreux exemples de l'application qu'il a faite de ces principes éclectiques.

Il dit ensuite quelles sont les sources où doit puiser un éditeur consciencieux d'Homère. Les manuscrits sont de peu d'usage; les citations anciennes, Eustathe et les scholies, voilà les vraies sources : « Etenim ex uno Eustathio, uti cum textu editus est, vulgata recensio « quam quærimus restitui rectius potuisset, quam ex duodecim nudis « membranis.... Non pauci adeo sunt loci in quibus, si scholiis caren-« dum esset, pro antiquis lectionibus menda, antiquis et novis libris « communia, legeremus, quæ quemvis ad necessitatem et levitatem « conjectandi allicerent. » La découverte des *Scholies de Venise* a donc été un incomparable bienfait pour ce qui concerne l'*Iliade*.

Les éditions imprimées ne peuvent, pour la plupart, servir à rien, puisqu'il n'y a presque pas une de leurs bonnes leçons pour laquelle on ne puisse alléguer quelqu'un des manuscrits encore subsistants :

« ....perpaucæ merentur curam conferendi, eæ quæ quodammodo vi-
« cem codicum præstant, maxime Florentina Demetrii, et priores Aldi, « quas ex membranis vel ope membranarum factas esse accurata col- « latio docet. » — En note : « Erravit Ernestius in iis quæ de illis « duabus Aldinis retulit, *Præf. ad Hom.* vol. I, p. VIII. In utraque « codices editori ad manum fuisse, apparet ex genere lectionum quo « illæ a Florentina editione discedunt, quale nemo doctus divinando « reperiat. In prima Aldi etiam plures integri versus accesserunt, in « *Il.* Z, 266 cum tribus seqq., et alii alibi. »

Le manuscrit reproduit par Villoison dans son texte est le plus ancien et le plus précieux de tous les manuscrits de l'*Iliade;* mais les leçons de ce manuscrit ont besoin, comme celles des autres, d'être confrontées avec les témoignages antiques.

Il ne faut pas se fier inconsidérément au texte des passages d'Homère cités par les auteurs anciens; et la vérification même des manuscrits des auteurs qui citent ces passages ne donne pas des résultats absolument incontestables : « Omnino non licet in hoc genere recte « versari, nisi in locis alicujus momenti codices auctorum consulantur; « tametsi ne sic quidem operæ fructus constabit. »

Les imitations d'Homère par les poëtes grecs postérieurs à Homère ont leur importance pour la récension du texte. On y voit quelles leçons les imitateurs avaient sous les yeux : « ....quæ doceant quid « lectum eorum temporibus, quid ipsis probatum fuerit; qua in re « nihilo levior eorum auctoritas est quam cujusquam critici. »

Les jugements des grammairiens anciens sur la valeur des diverses leçons doivent être comptés pour quelque chose. Ce sont ces jugements qu'il faut chercher dans Eustathe, et non pas ceux d'Eustathe même : « Eustathius tamen vix usquam in hunc censum venire debet, cujus « non acutius est de veritate lectionis proprium arbitrium, quam ullius « ex postremis interpretibus. »

Les lexicographes anciens, quoique nous n'ayons que des débris de leurs ouvrages, peuvent fournir de fort utiles renseignements : « In « Hesychio plane inesse lexicon Homericum, primus conspectus do- « cet; item ex *Etymologico Magno* plura jam dudum excerpi poterant, « quæ nunc Veneti codices attulerunt. Notantur illic multa vocabula, « versu ipso posito; alia paullo occultius.... Apud Apollonium versus « sæpius adscripti sunt, quo glossæ spectent.... Alibi docemur aliquid « horum glossographorum silentiis, v. c. nihili esse vocem ἐχθέσφατον, « E, 64. Neque vero apud ipsos errata desunt, ex usu vulgari orta, « et alia vitia vix digna enotatu.... Præterea inprimis notabile est « glossas, apud hunc et Hesychium, præcipue ad Aristarchi rationem « compositas esse; id quod ex scholiis discimus, cum quibus illæ ac-

« curate comparandæ sunt, sæpe sane hoc uno fructu, ut intelligas « lectiones codicum non novas esse, aut incuria natas. »

Les paraphrases elles-mêmes ne doivent point être méprisées, ayant été faites dans les siècles où furent écrits les meilleurs textes que nous ayons. Wolf regrette qu'on n'ait pas publié toutes celles qui sont dans les bibliothèques : « Ad gustum quidem elegantiæ nihil conferunt, at « conferunt aliquid ad intellectum verborum et collectionem varian- « tium, quatenus fidem codicum serviliter sequuntur. » Wolf cite quelques exemples de l'utilité des paraphrases.

Il explique ensuite avec détail les caractères auxquels on peut reconnaître que telle leçon homérique est fausse ; que telle autre n'est ni fausse ni vraie ; que telle autre est vraisemblable ; que telle autre est certaine, aussi certaine du moins que peut l'être une leçon d'Homère. Voici sa définition des leçons certaines : « Omnes denique numeros « *veritatis*, quæ in Homerum cadit, continent ex lectiones in quibus « firmandis plerique boni libri et auctores consentiunt, nulla critica « ratione adversante, et si quas certissimæ leges orationis et sententiæ « unice poscunt emendationes, in rebus quæ nullis librorum testimo- « niis egent.... Sed certissimas leges orationis quum dico, eas volo « intelligi, a quibus poeta numquam discedit. »

Wolf traite de l'orthographe, et proteste contre l'abus de la diérèse : « In hiatu vero quæ non potuit non relinqui inæqualitas, ea longe « minor, et prope dixerim nulla est, in diæresi, cujus etiam codices rec- « tam rationem plerumque servarunt. Nuper demum, nescio ex qui- « bus fontibus, hæc blandimenta aurium accepimus : Ἴλιον εἰς ἐΰπωλον, « ἐϋτείχεον, ἐῢ ναιόμενον, Ἐϋφήτης, et propemodum versus hoc speci- « cimine : Ἀτρείδης ἐϋρυκρείων καὶ ἐῢς Ἐΰφορβος. Apud veteres aliquot « voces diæresin semper admisisse, lex versuum demonstrat ; ab aliis « eam pari constantia abesse, in perpaucis rem variari videmus. Atque « hoc tertium genus est illud, quod nonnumquam editori scrupulum « injicit. Uti enim inaudita sunt verba αὐτεῖν pro ἀϋτεῖν, εὐμελίης pro « ἐϋμμελίης, etc., quorum nonnulla apud Atticos leguntur sine diæ- « resi, sic nusquam versus poscit ἀϋλή pro αὐλή, ἐϋνή pro εὐνή, aut « ἐϋεργές..., παϊδός, παϊδί. At nominativus παῖς, εὔδμητος, alia quædam, « variantur, ut dixi, quando in duos pedes dividuntur : quod ubi non « fit, cur scribatur ἐῢς πάϊς, κυνέη ἐΰτυκτος, B, 819, O, 480, eoque « numerus dactylorum ad fastidium augeatur, nullam probabilem cau- « sam allatam vidi ; paruique sententiæ Ernestii, etsi eam non bene « dixit, ad *Il.* N, 612. Videlicet nullus fortasse versus est, in quo εὔ- « χαλκος, εὔτυκτος, et pauca similia, necesse sit pronunciari quatuor « syllabis ; qualis necessitas fere regulam quamdam facere possit. De « causis diversitatis numquam laboravi, quippe qui pluscula viderim

« ex primis periculis, ut fit, et tenuibus observationibus nata, mox in « metricas leges recepta esse consensu vatum : hæc nos utique animadvertere decet, ne emendando nova exempla procudamus; sed « causas indagare vel garrire, et *duplicis pernoscere juris naturam*, « perpetuis interpretibus relinquimus[1]. »

Wolf n'approuve pas la suppression de l'augment, partout où elle est indiquée dans les *Scholies* sous l'autorité d'Aristarque. Il croit avec raison que l'euphonie est la règle suprême, dans les cas où la mesure du vers permet indistinctement qu'on mette l'augment ou qu'on l'ôte : « Sed maxime accommodari augmentum debuit numero- « rum gratiæ, quo notationes grammaticorum inprimis spectare con- « jicias. Nam, si quis levem cultellum intenderet huic versui, Ἕκτορ, « ἐπεί με κατ' αἶσαν ἐνείκεσας, sic corrigendo, Ἕκτορ, ἐπεί με κατ' αἶσαν « νείκεσας οὐδ' ὑπὲρ αἶσαν, aut Ἂψ ἑτάρων εἰς ἔθνος χάζετο, χώσατο δ' « αἰνῶς, aut Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρα κάη καὶ σπλάγχνα πάσαντο, cujus « non dolerent auriculæ[2]? »

Wolf reproche à tous les éditeurs, sauf Clarke, de ne pas s'être fait une idée nette de la métrique d'Homère : « Etenim sunt qui ne dis- « tinguere quidem sciant quæ mensuræ syllabarum ex natura voca- « lium nascantur; quæ accrescant adventiciis causis. Alii scire non « videntur quam vim habeant vocales ancipites, quibus maximam « libertatem tenera lingua ad facilitatem versus pangendi concessit. « Ita, sicut semper corripitur α in ἄγω, ι in ἵνα, υ in ὑπέρ, contra « producuntur eædem in ἐάων, νίκη, θυμός, sic in vocabulis per- « multis hæ vocales variant mensuram suam : πᾶς, πάμπαν, κονίη, « κονίησι, φίλασθαι, φιλεῖν, ἵδρυσεν, ἵδρυε, etc. Hic sæpe hodie decurri- « tur ad subjunctam consonantem, quam vel pronunciando vel etiam « scribendo geminari volunt; quasi id satis esset ad quidvis produ- « cendum, neque in his quoque legitimus usus esset : ut si quis facere « vellet ἑλλώρια, quia est ἔλλαβε; ἀππό, Ἀππόλλωνος, ἀππονέεσθαι, quia « ὅππως; ἐμμέ, quia ἔμμεναι; ὅττε vel ἔττι, quia ὅττι; ὑπέρρεχον, quia « ἔρρεον; Ὀδδυσσεύς, ἕως ἔγγω περὶ κεῖνα, ἕως ἔτθ' ἥβης εἶχεν etc.; quam ad « normam fortasse nepotes, sub umbra novæ doctrinæ, lecturi sunt hoc « genus versuum : Ἐππειδὴ 'ς δῶ ἔδη ἐκκηβόλλου Ἀπόλωνος. Neglectum « est præterea et obscurum, quatenus ex longis vocalibus breves fieri

1. Wolf semble avoir deviné et réfuté d'avance les principes mis en pratique par Bekker, Paley et quelques autres. Voyez le chap. VI de mon *Introduction à l'Illiade*, p. CXXXVI, CXXXIII et CXXXIV du premier volume. A. P.

2. Il faut faire exception pour le dernier exemple; car σπλάγχνα πάσαντο n'est point désagréable, à moins qu'on ne prononce l'α final d'une manière fausse. Cet α sonnait à peine. Je ne crois pas même qu'il y eût une différence appréciable entre μῆρα κάη et μῆρ' ἐκάη. Mais Aristarque, qui écrivait πάσαντο, I, 464, a laissé ἐκάη, conformément sans doute aux anciens textes qu'il avait sous les yeux. A. P.

« possint, et contra; quatenus plures longæ in unam syllabam coa-« lescant; quatenus in quibusdam pedibus trochæos spondeis immis-« cere licuerit; an legendum sit, πριννατ' ἐν χερσὶ γυναικῶν, Z, « 81, etc.; quid efficiat accentus, cujus vim ad producendas syllabas « etiam veteres attigerunt, etsi sæpe iidem non male ad δακτύλου « ἀπαρτισμόν confugiunt; quas exceptiones habeant leges epici versus « in nominibus propriis, in Ἄμφιος, Ἰφίτου, Πολυΐδου, Ἱστίαια, Ἠλε-« κτρύων, B, 518, 537, 830, Hesiod. *Sc. H.* 3, etc.; denique, quid « statuendum sit de licentia metrica, seu, ut ego interpretor, prisca « negligentia, in certis quibusdam pedibus, cujus nonnulla vestigia « reliquerunt grammatici, multo plura et insigniora haud dubie dele-« verunt[1]. »

La syntaxe varie souvent dans Homère. Wolf est d'avis qu'il ne faut pas plus exiger en ce genre une régularité absolue, que pour ce qui regarde la quantité : « At antiquam fidem codicum in omnibus « sequi par est, in quibus duplicem syntaxin concessit usus, quem ad « simplicitatem reducere velle importunum arbitror. »

Plusieurs pages de la préface sont consacrées à la ponctuation et aux accents. Ce sont là deux choses d'importance capitale, selon Wolf, et qui exigent d'un éditeur les plus grands soins et l'attention la plus scrupuleuse : « Ac ne istud quidem genus correctionum, quod « ad puncta et accentus redit, plane nostro permittitur arbitrio : certe « primi omnium audiendi sunt veteres, quum de pronunciatione suæ « linguæ disputant; etsi soluta nobis est eligendi optio, postquam eo-« rum sententias recte percepimus. »

Wolf revient pourtant, vers la fin, à des idées plus générales, celles qui sont le premier et le dernier mot de tout son système : « Quod si « doctior critice nostri temporis textum Homericum haurire posset ex « iis fontibus qui sub Ptolemæis ex urbibus Græciæ unum in locum « confluxerant, aliquantum diversum haberemus ab eo quem nunc « manibus terimus; etiam multo magis mutatus esset, si eadem illa « ars, in Pisistrati ævum delata, singulis carminibus colligendis, emen-« dandis et disponendis, operam suam commodare potuisset. Haud « dubie ita magis genuina hodie carmina legeremus, sed nescio an « minus artificiose facta et perpolita. Nunc tales habemus hos primi-« tivos humani ingenii flores, qualibus propitia fortuna in barbaras « ætates propagandis videtur providere voluisse, ne hominibus solatia

1. Le maintien des antiques licences ou négligences métriques par Aristarque et par son école nous autorise à induire que les Alexandrins respectaient scrupuleusement les vieux textes, et que Zénodote est une exception à peu près unique. La conclusion qui sort de là, c'est que les Alexandrins ne sont pour rien, absolument pour rien, dans l'achèvement de ce que Wolf appelle *la construction des poëmes homériques*. A. P.

« frigidarum curarum et humanissimum animorum et ingeniorum pa-
« bulum deesset. His muneribus convenit nos esse contentos; ac, si
« quando in eorum originem et formam inquirere placet, tamen alio
« tempore, quasi mutata mente, sollicitas suspiciones parumper amo-
« vere, et, doctissimos veterum imitando, cognitionem carminum
« ad uberrimum fructum, quem præbent, vel utilitatis vel delecta-
« tionis unice referre, et, ut philosophus ait, τὸ παρὸν εὖ θέσθαι[1]. »

La préface se termine par une sorte de post-scriptum, au sujet des vers suspects d'interpolation et mis entre crochets, et par un éloge de la perfection typographique à laquelle Gœschen et ses auxiliaires, surtout le correcteur Schæfer, ont porté l'édition définitive.

1. Beaucoup de ceux qui ont eu l'occasion de parler ou d'écrire sur Wolf se sont absolument mépris, en le présentant comme un fanatique. C'est un sceptique, mais au sens étymologique et honorable du mot. Il veut savoir, et il cherche à savoir; mais il lui faut l'évidence. Il fait des hypothèses; mais il ne les donne que pour des vraisemblances, pour des probabilités. C'est le Descartes de la critique, mais un Descartes beaucoup plus sage que l'autre, car il ne dit pas : *J'ai trouvé*. La profession de foi qu'on vient de lire pourrait être signée par le moins systématique des hommes. A. P.

APPENDICE VI.

ZOÏLE.

(Voyez le chapitre premier de l'*Instruction à l'Iliade*, pages XXV-XXVIII.)

Deux écrivains français ont parlé pertinemment de Zoïle : Hardion, dans le siècle dernier, et Daunou dans notre siècle. Hardion a discuté la question de savoir s'il y a eu deux Zoïle censeurs d'Homère (12 novembre 1728, *Acad. des Inscr.* t. VIII, p. 178-187). Daunou a fait, avec les textes cités par Hardion, une de ces excellentes notices qui sont l'honneur de la *Biographie universelle*. Cette notice serait parfaite, si Daunou avait eu l'idée de feuilleter les *Scholies de Venise*, où Zoïle est plusieurs fois nommé. Nous renvoyons à Daunou pour tout ce qui concerne l'histoire du personnage et sa légende. Ceci n'est qu'un complément, un éclaircissement, une rectification si l'on veut. Mais on connaîtra mieux le vrai caractère de Zoïle et la nature de son œuvre.

Il n'y a plus lieu de distinguer un Zoïle d'Amphipolis, orateur et savant recommandable, et un Zoïle d'Éphèse, critique ridicule et violent. C'est le même Zoïle. Les difficultés chronologiques de cette identification sont imaginaires. Elles proviennent uniquement du conte absurde d'après lequel Ptolémée Philadelphe aurait fait mettre Zoïle en croix, pour ses impiétés anti-homériques. Zoïle était déjà mort, quand Ptolémée Philadelphe n'était pas encore né. C'est un contemporain de Platon, et non point un contemporain de Zénodote.

Suidas donne à Zoïle les titres d'orateur et de philosophe ; et Élien dit qu'on appelait Zoïle *le chien de la rhétorique*. Lehrs en conclut, avec quelque vraisemblance, que Zoïle était un disciple ou un émule de Diogène. C'était un auteur très-sérieux et très-instruit ; car c'est dans ses ouvrages que Pline a puisé la matière des livres XIII et XIV de l'*Histoire naturelle*. Cependant Porphyre pense que l'ouvrage de Zoïle contre Homère n'était autre chose qu'un exercice à la façon des sophistes (γυμνασίας ἕνεκα). Lehrs combat cette opinion, et soutient que Zoïle, comme Diogène, comme Ménippe, était *un rieur sérieux* (σπουδο-

γέλοιος), et qu'il croyait ce qu'il disait. Il faut probablement admettre tout à la fois et que Zoïle était un homme absolument dénué du sentiment poétique, et qu'il aimait à s'amuser. C'est pour s'amuser évidemment, qu'il avait écrit l'*Éloge de Polyphème*, cité par le scholiaste de l'*Hipparque* de Platon ou de Simon le socratique. L'*Éloge de Polyphème* était un pendant naturel à l'*Éloge de Thersite*, un des sujets de prédilection traités par les sophistes. Mais ses remarques critiques sur Homère auraient pu être signées par le géomètre qui disait, en présence d'un des chefs-d'œuvre de la poésie dramatique : *Qu'est-ce que cela prouve?* On va voir, par les exemples, que rien n'empêche de regarder Zoïle, en général, comme un homme vraiment convaincu.

Homère dit, *Iliade*, I, 50, qu'Apollon frappa de ses flèches, d'abord les mulets et les chiens. Zoïle, suivant Héraclide (*Allégories d'Homère*, XIV), trouvait cet acte parfaitement déraisonnable chez un dieu, qui ne devrait pas même connaître la colère.

Achille recommande à Patrocle, *Iliade* IX, 203, de ne pas servir à ses hôtes du vin trop trempé. Zoïle reproche à Homère, suivant Plutarque (*Questions de table*, V, 2), de faire d'Achille un biberon.

Achille tombe, à la nouvelle de la mort de Patrocle, dans le plus épouvantable désespoir. Zoïle déclarait Achille inepte, ἄτοπον (*Scholies de Venise*, XVIII, 22), et parce qu'il aurait dû réfléchir d'avance que Patrocle n'était point immortel, et parce qu'on ne peut tolérer que chez une femme les cris de douleur et les lamentations.

Jupiter, XXII, 209-210, met dans des balances deux sorts pour les peser : le sort d'Achille et celui d'Hector. Zoïle demandait de quoi donc sont faits ces sorts, pour qu'ils puissent être mis sur des plateaux de balance.

Au vers XXIII, 100, l'ombre de Patrocle s'en va sous terre comme une fumée. « *Comme une fumée!* dit Zoïle; mais la fumée monte en haut : ὁ καπνὸς ἄνω φέρεται (le scholiaste de Pierre Victorius). »

Zoïle n'admettait le merveilleux à aucun titre, ni dans aucune mesure. Priam, au chant XXIV de l'*Iliade*, vers 471, pénètre la nuit jusqu'à la tente d'Achille, se jette aux pieds du héros, et obtient par ses prières qu'Achille accepte la rançon du cadavre d'Hector. L'intervention de Mercure donne au récit la vraisemblance poétique. Mais Zoïle rejetait cette explication. Il aurait fallu, selon lui, que Priam eût demandé d'avance, et par députés, une entrevue avec Achille, et qu'il entrât publiquement, sous la garantie d'un sauf-conduit. Ce qui se passe sous la tente ne lui paraissait guère plus raisonnable que le voyage de Priam à travers le camp, et que son entrée dans une maison dont la porte extérieure était close. Ainsi Priam n'a pas pu parler comme Homère le fait parler; et le sauvage meurtrier (τὸ θηρίον) n'a pas pu

entendre de sang-froid des lamentations sur la mort de sa victime. Quant au sommeil de Priam, il est impossible d'y croire; et la sortie du vieillard est aussi absurde en soi que son entrée. Ce qui met le comble à l'absurdité, c'est que Priam a retrouvé le corps de son fils aussi frais que si le combat venait d'avoir lieu, et que si l'on eût relevé tout à l'heure le cadavre. L'intervention d'Apollon n'était pas plus du goût de Zoïle que l'intervention de Mercure.

C'est Eustathe qui nous apprend, au vers XXIV, 649, les belles corrections qu'aurait faites Zoïle, si c'était lui qui eût composé le dernier chant de l'*Iliade*.

Au vers V, 4, Minerve allume un feu qui jaillit de la tête et des épaules de Diomède. Ici, les *Scholies de Venise* nous montrent Zoïle dans toute sa beauté : « C'est vraiment par trop ridicule! (λίαν γελοίως) s'écrie l'homme raisonnable. Mais que va devenir le héros? Tout à l'heure il sera réduit en cendre (ἐκινδύνευσε γὰρ ἂν καταφλεχθῆναι ὁ ἥρως). »

Ulysse termine le récit de sa bataille contre les Cicons en disant, *Odyssée* IX, 60-61, qu'il a perdu six hommes par chacun de ses navires. Zoïle s'étonne que le hasard ait calculé si juste : « Un ordonnateur de troupes n'eût pas mieux fait (ὥσπερ ἀπ' ἐπιτάγματος). »

Ulysse, *Iliade*, X, 277, prend pour un augure favorable le cri de l'oiseau de proie envoyé par Minerve : « Mais non, dit Zoïle; c'était un augure défavorable, puisque Ulysse et Nestor, marchant dans l'ombre pour surprendre Rhésus, avaient tout intérêt à ce que rien ne décélât leur approche (φωνὴ γὰρ σημεῖόν ἐστι τοῖς λανθάνειν προαιρουμένοις ὑπεναντίον). » Ici, la logique de Zoïle est tout à fait en défaut, puisque les deux guerriers partent à peine, et qu'ils sont trop loin du camp de Rhésus pour que le cri de l'oiseau éveille les Thraces et nuise à l'expédition. — C'est à l'occasion de ce passage que Porphyre, dans les *Scholies de Venise*, donne le renseignement qui a mis à néant les résultats du consciencieux travail de Hardion : Ζωίλος ὁ κληθεὶς Ὁμηρομάστιξ γένει μὲν ἦν Ἀμφιπολίτης. Dès que Zoïle d'Amphipolis est l'Homéromastix ou le Fouet d'Homère, il est, *ipso facto*, le même homme que Zoïle d'Éphèse.

Idéus, après la mort de Phégée son frère, qui a été tué par Diomède, saute à bas de son char (*Iliade*, V, 20) pour se sauver : « Mais il se fût bien mieux sauvé, dit Zoïle, avec son attelage (ἠδύνατο γὰρ μᾶλλον ἐπὶ τοῖς ἵπποις). Le poëte passe la mesure du ridicule (λίαν γελοίως πεποίηκεν ὁ ποιητὴς τὸν Ἰδαῖον....). » *Scholies de Venise*.

Zoïle accusait Homère, suivant les *Scholies de Venise*, d'avoir fait un solécisme, au vers I, 129, en écrivant δῷσι. Il soutenait que ce mot est un pluriel.

Je termine cette énumération par la fameuse expression *gorets larmoyants*, χοιρίδια κλαίοντα, qui servait à Zoïle pour caractériser les compagnons d'Ulysse changés en bêtes par Circé. Tout le monde a pu remarquer, en lisant le *Traité du sublime*, que Longin cite cette expression, IX, 14 (Boileau, chapitre VII), sans la désapprouver : tout au contraire. Elle vient chez lui au milieu d'une revue des fictions les plus enfantines de l'*Odyssée* ; et il la prend certainement pour son compte, car il regarde, à tort ou à raison, ces fictions comme des radotages d'un génie usé par la vieillesse. Ainsi Zoïle a été au moins une fois une autorité aux yeux de celui que les modernes nomment le critique par excellence!

Wolf dit, dans les *Prolégomènes* (XLII, p. CXCII, 116, en note), que Zoïle n'a pas été plus impertinent que beaucoup d'autres, à l'égard d'Homère : *nihil admodum præter ceteros peccavit.* En effet, si l'on prend la peine d'examiner les critiques de Zoïle, on reconnaîtra qu'elles ressemblent fort à celles que supposent certaines questions discutées, dans les *Scholies*, par les sophistes, par Aristote, par Aristarque, par Didyme, par Porphyre. Zoïle est un *enstatique*, un faiseur d'objections, et rien de plus. Il a même l'honneur de dire quelquefois des choses analogues à ce qu'on lit contre Homère dans la *République* de Platon. Il n'est pas jusqu'à l'absurdité grammaticale sur δῷσι qui n'ait eu un grave approbateur. Au nom de Zoïle est accolé, dans la scholie qui concerne δῷσι, le nom de Chrysippe le stoïcien. J'ai déjà remarqué que l'*Éloge de Polyphème* avait eu son prototype dans l'*Éloge de Thersite*.

Ce qui a valu à Zoïle son éternelle infamie, c'est, selon Wolf, la perversité de son caractère et la violence enragée de son style. Lehrs fait observer que Wolf, en parlant ainsi, traduit purement et simplement la légende : « Hoc non video unde colligi possit, nisi ex veterum « admodum incerta persuasione, qui plurimi fando hominis memoriam « tenerent ac declamatorum exaggerationibus pollutam (*de Arist. stud. Hom.* III, IX, 2, en note). » Les faits ne répondent point à l'explication de Wolf. Porphyre, qui avait en main les ouvrages de Zoïle, ne le distingue point des sophistes ordinaires, et ne voit dans l'Homéromastix qu'un homme qui a voulu montrer de l'esprit : ὃς ἔγραψε τὰ καθ' Ὁμήρου γυμνασίας ἕνεκα. Les mots ἀτόπως et γελοίως, qu'on serait d'abord tenté de reprocher à Zoïle, appartenaient à la langue courante des *enstatiques*.

Le nom de Zoïle, en latin, est synonyme d'envieux. Martial (*Épigrammes*, IV, 77) donne ce nom de Zoïle à un envieux dont il souhaite la mort : « Pendentem volo Zoïlum videre. » Ceux qui ont pris ce vers pour une allusion au supplice du Zoïle de la légende, se sont

complétement mépris. Il s'agit là d'un homme qui se pendra de dépit, s'il voit Martial dans l'opulence. Le *Dictionnaire de l'Académie* admet qu'un Zoïle est un envieux : cela nous vient des Romains. Mais le Zoïle même de la légende n'avait aucun titre à fournir cette antonomase. C'était un fou, un enragé ou un méchant, soit ; mais ce n'était pas un envieux. Il n'était pas poëte, et il n'avait aucune raison personnelle d'être jaloux d'Homère. Je croirais volontiers que les Romains ont fait leur antonomase par irréflexion et par erreur. Le rapport apparent de Ζωίλος et de ζῆλος les aura trompés. La seule signification légitime du mot *Zoïle*, comme nom commun, est *mauvais critique;* acception que l'*Académie* donne aussi, mais seulement en seconde ligne.

Lehrs pense que l'ouvrage principal de Zoïle contre Homère était intitulé Ὁμηρομάστιξ, et que c'est à cause de ce titre que Licinius avait intitulé *Ciceromastix* son livre contre Cicéron, et Carvilius *Æneidomastix* son livre contre Virgile. L'Ὁμηρομάστιξ se composait de neuf discours : λόγοι ἐννέα, dit Suidas. Nous dirions, *neuf dissertations.* L'*Éloge de Polyphème* formait un livre à part. Le ψόγος Ὁμήρου de Zoïle est distinct aussi de son Ὁμηρομάστιξ. C'était, suivant Lehrs, un écrit de forme oratoire : *quæ haud dubie declamatio erat.* Lehrs croit que le trait cité par Longin, χοιρίδια κλαίοντα, était emprunté à cette déclamation, et non point au *Fouet d'Homère.* Sa raison, c'est qu'il y a quelque chose d'oratoire dans ces deux mots : *habet colorem rhetoricum.* Au reste, il n'y a rien, ou à peu près rien, qui puisse nous empêcher d'admettre, si tel est notre bon plaisir, que le *Blâme d'Homère* et l'Ὁμηρομάστιξ sont un seul et même ouvrage.

A. PIERRON.

APPENDICE VII.

OBSERVATIONS

SUR LA PLUS ANCIENNE RÉDACTION DES POËMES HOMÉRIQUES,

par M. Émile Egger, membre de l'Institut.

N. B. Cette dissertation n'est pas simplement la reproduction de ce qu'on lit, p. 515-523, dans les Notes de *l'Histoire de la Critique chez les Grecs.* M. Egger nous a donné son texte revu, corrigé, augmenté, et tel qu'il l'a préparé pour une réimpression future. A. P.

Dans nos habitudes modernes, l'usage de l'écriture est si intimement lié à l'exercice de la pensée, qu'il nous est bien difficile aujourd'hui de nous figurer une œuvre littéraire de longue haleine, comme conçue et executée avec le seul secours de la mémoire. Frédéric II, dans son *Éloge de Voltaire*, remarque avec admiration que le second chant de la *Henriade* « est tel que le poëte l'avait d'abord minuté ; que, faute de papier et d'encre, il en apprit les vers par cœur, et les retint. » Aussi, lorsqu'il s'agissait d'Homère, n'accordait-on qu'une mention dédaigneuse à certains témoignages des anciens qui, comme Josèphe, pensaient que l'auteur de l'*Iliade* ne connut jamais l'écriture. On ne s'avisait pas de réfuter une si étrange idée ; il se trouva même un naïf biographe qui imagina d'expliquer la cécité d'Homère par l'excès de fatigue que dut coûter à ses yeux la rédaction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Quand Rousseau affirma qu'en supposant l'écriture connue des héros homériques, l'intrigue de l'*Odyssée* n'avait plus de sens, tandis qu'elle devenait naturelle et facile dans l'hypothèse contraire, ce fut sans doute pour ses contemporains un paradoxe de plus dans un livre tout paradoxal. Ce que Rousseau avait nié, on l'affirma : les assertions sans preuve ne se discutent guère. Mais le bruit augmenta bien, et la controverse devint sérieuse, à l'apparition des *Prolégomènes* de Wolf. Là, pour la première fois, le problème des origines de l'écriture et de son application aux poésies homériques était analysé avec un profond savoir, résolu avec précision. Wolf concluait en refusant au poëte, non

pas toute connaissance, mais l'usage habituel de l'écriture[1]. Cela suffisait à sa thèse. Dès lors, en effet, Homère ne pouvait plus être assimilé à Ennius ou à Virgile, alignant sur le papier les vers d'un long poëme[2]; il fallait, dans la rédaction actuelle des épopées qui portent son nom, faire une large part aux infidélités de la transmission orale. L'opinion classique, qui s'attache aux plus minces détails de ces poëmes pour en admirer le parfait agencement, était par là fort ébranlée. Ce chapitre des *Prolégomènes* fut donc celui qui souleva le plus de disputes et les plus vives. On s'épuisa en recherches un peu stériles sur l'invention et l'importation en Europe de l'art d'écrire; on recourut à la distinction un peu subtile du poëte et de ses héros : ceux-ci, disait-on, pouvaient avoir ignoré un art dont faisait librement usage le narrateur de leurs exploits; sans l'écriture, d'ailleurs, on ne saurait comment expliquer l'unité des deux grandes épopées homériques; etc.

Depuis un demi-siècle, les idées sur cette question ont fait quelque progrès; et, chose remarquable, elle a par cela même perdu beaucoup de son importance. D'une part, certaines idées de Wolf ont reçu une confirmation éclatante. Il avait signalé la puissance de la mémoire chez les peuples qui n'écrivent pas: on s'est assuré, par d'incontestables exemples, que cette puissance pouvait aller jusqu'à conserver et transmettre à travers les âges les éléments d'immenses compositions poétiques. C'est ainsi que sont parvenus jusqu'à nous la plupart des chants épiques réunis dans le *Râmâyana* et dans la compilation beaucoup plus confuse du *Mahâbhârata*[3]. Mais, d'autre part, le Moyen-Age, mieux connu, nous a révélé des faits qui prouvent que, même avec l'usage de l'écriture, l'imagination poétique peut apporter à ses œuvres une fécondité pleine de négligence et de caprices. Ainsi l'écriture était certainement pratiquée par tous les grands poëtes du XI[e] au XIV[e] siècle. Elle n'a pourtant pas empêché, en Allemagne, les *Niebelungen* de se former avec des éléments d'une poésie toute païenne et antique et d'autres éléments tout chrétiens, sans que l'arrangeur se souciât d'accorder ces couleurs disparates[4]; en France, elle n'a pas empêché les *chansons de gestes* de se grossir, avec les siècles, par des additions souvent incohérentes, ou même de s'agréger l'une à l'autre jusqu'à former de longues galeries poétiques, sans autre lien, sans

1. *Proleg.*, p. XLIV : « Mihi, spero, « minus succensebunt ab Homero non tam « cognitionem litterarum, quam usum et « facultatem abjudicanti. » Cf. § XXI, p. XCI et suivantes.

2. *Proleg.*, p. XXXVII, où Wolf renvoie à ses notes sur la *Théogonie* d'Hésiode, p. 57, qui indiquaient déjà la direction de ses idées sur le problème homérique.

3. Voy. Eug. Burnouf, *Introduction au Bhâgavata Purâna*, et Gorresio, *Introduzione al testo sanscrito del Ramayana*.

4. Voy. Édélestand du Méril, *Histoire de la poesie scandinave*, Prolég. p. 388-402.

autre unité que celle des mœurs chevaleresques et de la foi populaire[1]. Il n'est donc pas vrai que l'art d'une composition savante soit, en poésie, essentiellement uni à l'usage de l'écriture. Pour être quelquefois soumise à cette gêne de l'écriture, l'imagination ne perd pas cependant sa liberté native.

Voilà donc un ordre de faits littéraires que la controverse a curieusement éclairés ; mais il n'en sort pas d'argument décisif ni contre ni pour l'unité du personnage d'Homère. Est-ce une raison pour les négliger tout à fait, dans la discussion du problème homérique? Nous ne le croyons pas. Même en renonçant à y chercher des armes contre l'opinion classique, on peut y trouver plus d'une leçon utile pour l'intelligence de l'épopée grecque, de ses destinées, de ses formes diverses. C'est ce qui nous engage à renouveler sur ce sujet, non pas une discussion, mais une simple et rapide exposition des résultats acquis par la critique, en y joignant quelques considérations accessoires, et qui nous semblent plus neuves.

Trois espèces de preuves ont été produites jusqu'ici, pour établir que les poëmes homériques étaient, dans l'origine, confiés à la mémoire, non à l'écriture : 1° les témoignages mêmes du poëte; 2° une tradition répandue dans l'antiquité; 3° l'histoire de l'écriture grecque.

1° Si Homère avait pratiqué habituellement l'écriture, il aurait eu cent occasions d'en parler. Au contraire, on est réduit à chercher, dans deux passages fort obscurs, non pas l'évidence de cet usage, mais l'apparence seulement d'un fait analogue. La scène où les guerriers grecs tirent au sort celui qui doit se mesurer contre Hector, et l'aventure de Bellérophon[2], laissent croire que, dans les temps héroïques, on connaissait quelques signes exprimant aux yeux la pensée d'une façon brève et grossière; mais il est impossible d'y voir l'existence d'une véritable écriture alphabétique. Nulle part ailleurs le poëte ne mentionne ni correspondance épistolaire, ni transactions de commerce, ni trêves ou traités de paix écrits, ni inscriptions sur des temples, sur des tombeaux, ou sur des boucliers. Ce sont des hérauts qui portent ordinairement les nouvelles; des sacrifices et des serments réciproques consacrent les alliances ou les suspensions d'armes; une pierre ou une rame, placée sur un tombeau, rappelle le souvenir de celui qui y est déposé ; un navigateur est loué de sa mémoire fidèle à retenir le compte de sa cargaison[3]. Si l'on avait facilement commu-

1. Voy. Fauriel, *Histoire de la poésie provençale*, chap. XXIV-XXXIII.

2. *Iliade*, VI, 169 et suiv.; VII, 175.

3. Φόρτου μνήμων, *Odyssée*, VII, 163. Cf. l'ingénieuse dissertation de Dugas-Montbel écrite à l'occasion de ce passage, et publiée dans la *France littéraire*, t. III, p. 529.

niqué par lettres au temps d'Agamemnon, de Ménélas et d'Ulysse, les aventures de ces héros, après la prise de Troie, seraient déraisonnables.

2° Ces observations avaient sans doute contribué à répandre parmi les critiques anciens l'opinion qu'Homère ne connaissait pas l'écriture. Josèphe, qui n'est suspect ici ni de négligence ni de mauvaise foi, rapporte clairement cette opinion comme la plus vulgaire de son temps[1]; on la retrouve dans un scholiaste de Denys de Thrace[2]. D'ailleurs, elle est presque une conséquence nécessaire de la tradition qui attribuait à Pisistrate l'honneur d'avoir réuni en un corps les poëmes homériques. Cette opération, en effet, est bien distinguée, par les écrivains qui la rappellent, de celle des *éditeurs* et *correcteurs* d'Homère : ceux-ci conféraient les exemplaires, pour en composer un texte plus pur; Pisistrate avait formé le premier exemplaire complet, et cela tout au plus avec des copies éparses de rhapsodies homériques. Quant au prétendu exemplaire apporté d'Ionie par Lycurgue, c'est une fiction dont il ne faut peut-être pas rendre responsable Plutarque, qui l'a transmise; mais, en tout cas, elle ne résiste pas au plus simple examen. Si Lycurgue eût apporté une *Iliade* et une *Odyssée* en Laconie, par quel miracle fussent-elles demeurées uniques? Et, si l'on en avait fait d'autres copies, qu'étaient-elles devenues au temps de Pisistrate? Quelle révolution, quel cataclysme avait pu les faire disparaître? Or, ce témoignage de Plutarque une fois écarté, voici la question qui se présente, et qu'il suffit de poser pour la résoudre. Puisque, au VIe siècle avant notre ère, on n'avait de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* que des copies grossières et partielles, y a-t-il la moindre vraisemblance qu'on en eût des copies, même grossières et partielles, trois siècles auparavant, c'est-à-dire au temps où l'on place vulgairement Homère[3]?

3° Les monuments qui nous restent de la plus ancienne écriture grecque confirment tout à fait les inductions précédentes. A voir ces

1. *Contre Apion*, I, 2 : Καὶ τἀληθὲς ἐπικρατεῖ μᾶλλον περὶ τοῦ τὴν νῦν οὖσαν τῶν γραμμάτων χρῆσιν ἐκείνους (les héros d'Homère) ἀγνοεῖν. Pour les autres témoignages, que nous ne voulons pas citer ici textuellement, on consultera soit les *Prolégomènes* de Wolf, soit l'*Histoire des poésies homériques* par Dugas-Montbel, soit le livre intitulé *Homerische Vorschule* de W. Müller, 2e édit. Leipzig, 1836.

2. Dans Bekker, *Anecd. Gr.* p. 785. Cf. *Theodosii Alex. Gramm.* p. 10.

3. Payne Knight, qui combat l'opinion de Wolf sur une *Iliade* arrangée par Pisistrate, convient pourtant (*Proleg.* § XXXVIII) qu'il est difficile d'admettre l'existence d'un exemplaire des poëmes homériques antérieur à Pisistrate, vu l'absence de moyens commodes pour écrire avant cette époque. Harles, *ad Fabr. B. Gr.* I, p. 413, remarque qu'il est difficile de remonter aux *prima exempla* d'Homère, vu les variations de l'écriture grecque. Wolf, *Præf. ed.* 1804 (p. XXX de l'éd. de 1817) cite en note une curieuse observation de Casaubon, *ad Laert. s. f. in Timone*, qui, s'appuyant du témoignage de Josèphe, avoue que ces poëmes ont dû être écrits un peu différemment qu'ils avaient été composés.

inscriptions brèves, rudes, anguleuses, gravées sur la pierre ou sur l'airain, et dont aucune ne remonte à plus d'un siècle au delà de Pisistrate[1], on se demande comment et sur quelle matière il eût été possible, cent ans plus tôt, d'écrire mille vers de suite. Le papyrus était peut-être connu en Grèce ; mais à coup sûr il n'y était pas assez répandu pour servir au commerce journalier. Les peaux de bêtes grossièrement préparées étaient loin d'offrir pour l'écriture l'usage facile qu'elles ont offert plus tard, grâce aux perfectionnements imaginés dans les fabriques de Pergame. Un *livre* était chose inconnue, et les premières législations affectaient, pour être conservées par la mémoire, une forme concise et presque métrique ; quelquefois même elles s'exprimaient en vers. Plus tard, toute la législation de Solon était gravée sur quelques cylindres de bois, déposés dans un édifice d'Athènes. Ainsi, c'est un peu avant Pisistrate que l'écriture prend un rôle dans les relations privées et publiques des Hellènes. N'est-ce pas assez dire qu'au huitième, au onzième siècle avant J. C., elle existait à peine, bornée aux procédés les plus élémentaires, incapable sans doute, faute d'un véhicule commode, de propager une œuvre littéraire de quelque étendue.

Un argument non moins grave peut se tirer du caractère même de la versification dans les poëmes homériques : « La langue des poésies homériques, dit Otfried Müller[2], même telle que nous la connaissons aujourd'hui, prouve, lorsqu'on la considère avec attention et sans préjugés, qu'elle n'a été écrite que plusieurs siècles après la composition.... Elle n'aurait jamais eu la douceur et la malléabilité qui la rendent si propre à la poésie, cette variété de formes plus ou moins longues, cette propriété de contraction et d'extension des voyelles, si l'usage de l'écriture eût déjà exercé sa puissance pour la fixer définitivement. » L'histoire des poésies modernes montre que la métrique, dans chaque langue, varie de sévérité, selon qu'elle s'adresse plus aux oreilles ou aux yeux. Voyez ces longues tirades monorimes des romans du moyen âge : combien la rime y est libre et facile ! Ce n'est le plus souvent qu'une simple allitération. J'ouvre au hasard la *Chanson de Roland*, et j'y relève ces rimes d'un même couplet : *suvent*, *seinz*, *Guitsand*, *cravent*, *grand*, *fent*, etc. Un peu plus loin : *veneut*, *brun*, *plus*, *nul*, etc. La raison en est connue : c'est que ces vers se chan-

1. Voy. Bœckh, *Corpus inscr. Gr.* n. 1-43 ; Franz, *Elementa epigraph. Gr.* n. 1 à 20 ; Le Bas, *Voyage archéologique en Asie-Mineure*, Inscriptions, pl. V. Sur l'histoire de l'alphabet grec en général, le travail le plus complet que l'on puisse, jusqu'ici, consulter, est le mémoire de M. A. Kirchhoff (2e éd., Berlin, 1867, in-8°).

2. *Histoire de la littérature grecque*, chapitre IV, vers la fin. Cf. Geppert, *sur l'origine des chants homériques* (Leipzig, 1840), partie II, sect. 1 à 7.

taient surtout, s'écrivaient peu. A mesure que le chant se sépare de la poésie, à mesure que celle-ci se fixe sur le papier, l'œil s'habitue à lui demander une plus grande rigueur de procédés : il faut, si je puis ainsi dire, rimer pour la vue autant que pour l'oreille; et voilà comment nous sommes arrivés aujourd'hui à consacrer dans notre versification une foule de lois fort gênantes, et dont l'observation serait indifférente à des *auditeurs :* le *lecteur* seul en profite. Nous commençons à croire que sur cette voie nous sommes allés un peu trop loin[1]. Quoi qu'il en soit pour notre poésie, il est certain que la métrique d'un peuple qui écrit peu ou qui n'écrit point du tout, doit se permettre bien des licences, sinon dans le nombre des syllabes, du moins dans leur *poids*, qui est la *rime* chez la plupart des modernes, et dans Homère la *quantité*. Or, nous avons là-dessus un précieux témoignage d'Athénée. « Que les anciens, dit Athénée, eussent un goût particulier pour la musique, cela se voit par la seule poésie d'Homère, qui, étant toute composée pour le chant, nous présente fréquemment, sans que cela fasse la moindre difficulté, des vers où il manque quelque *temps*, soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin; tandis qu'au contraire nous voyons Xénophane, Solon, Théognis, Phocylide, Périandre de Corinthe (celui qui a écrit des vers élégiaques), enfin tous les poëtes qui n'ont point adapté de mélodie à leurs compositions, s'appliquer avec un soin extrême à rendre leurs vers irréprochables, tant pour le nombre que pour l'ordonnance, de manière surtout qu'il n'y en ait aucun qui manque de quelque temps[2]. »

Voici un exemple de ces vers *acéphales*, ou qui manquent d'un temps au commencement :

Ἐπειδὴ νῆάς τε καὶ Ἑλλήσποντον ἵκοντο (*Iliade*, XXIII, 2).

La première syllabe, qui est brève, devrait être longue.

En voici un du vers *étranglé* (λαγαρός ou σφηκοειδής), ou qui manquait d'un temps au milieu :

Βῆν εἰς Αἰόλου κλυτὰ δώματα· τὸν δ' ἐκίχανον (*Odyssée*, X, 60).

La quatrième syllabe, qui est brève, devrait être longue.

En voici un enfin du vers *miure*, ou à queue écourtée, c'est-à-dire dans lequel le spondée final est remplacé par un iambe ou par un pyrrhique :

Τρῶες δ' ἐρρίγησαν, ὅπως ἴδον αἰόλον ὄφιν (*Iliade*, XII, 208).

1. Voy. les excellentes observations de M. Quicherat, dans son *Traité de Versification française*, p. 314-328.

2. XIV, p. 632, c. Cf. le scholiaste d'Héphestion, *de Metris*, c. XI, p. 182-183, édit. Gaisford, et les nombreux exemples réunis et discutés par Spitzner, *de Versu heroico*, c. II, sect. II.

Ailleurs, le défaut d'un temps porte sur la seconde syllabe, comme dans :

Ἕκτορ, εἶδος ἄριστε.... (*Iliade* XVII, 142),

ou sur la quatrième, comme dans :

Εὖ μὲν τόξον οἶδα.... (*Odyssée*, VIII, 215),

ou sur la dernière syllabe du quatrième pied, comme dans :

.... βοῶπι πότνια Ἥρη (*Iliade*, XVIII, 357).

Les exemples de ces anomalies sont aussi nombreux qu'ils sont variés.

Il est vrai que, dans les deux exemples Ἕκτορ et τόξον, les partisans du digamma peuvent admettre que, placé devant εἶδος et οἶδα, il y produit l'effet d'une consonne initiale, et fait ainsi allonger la finale du mot précédent.

Au contraire, certaines syllabes, constamment longues dans l'usage de la langue poétique au temps de Solon et de Périclès, étaient, pour le besoin du mètre, souvent brèves dans Homère. Par exemple, βούλομαι, d'ordinaire, a la première syllabe longue, comme dans l'*Iliade*, III, 41; VII, 21, etc.; mais quelquefois aussi il l'abrége, comme dans :

Τρωσὶν δὴ βούλεται δοῦναι κράτος ἠέπερ ἡμῖν (*Iliade*, XI, 319);
Εἰ δ' ὑμῖν ὅδε μῦθος ἀφανδάνει, ἀλλὰ βούλεσθε (*Odyssée*, XVI, 387);
Νῦν δ' ἑτέρως ἐβούλοντο θεοὶ κακὰ μητιόωντες (*Odyssée*, I, 234).

Dans ce dernier vers, l'ancienne orthographe (βόλομαι pour βούλομαι) avait donné lieu à la mauvaise leçon ἐβάλοντο, que les derniers éditeurs ont bannie[1].

L'emploi du mot ἕως, dans la versification homérique, offre des particularités plus étranges encore. On le trouve d'abord employé comme ïambe, ce qui est sa quantité naturelle d'après l'orthographe à laquelle nos yeux sont accoutumés :

Οἱ δὲ ἕως μὲν σῖτον ἔχον.... (*Odyssée*, XII, 338).

On le trouve employé comme une seule syllabe longue :

Τὼ δ' ἕως μέν ῥ' ἐπέτοντο (*Odyssée*, II, 148);

ce qui s'explique facilement par l'espèce de contraction appelée *synizèse*. On le trouve employé comme trochée au milieu du vers :

Ἥμενοι, ἕως ἐπῆλθε νέμων.... (*Odyssée*, IX, 233);

1. M. Boissonade, note sur le passage cité : « Pro vulgata ἐβάλοντο recepi exquisitiorem, ut visum est, Harleiani lectionem, quam et asseruit Kœnius ad Gregor. *Dial. Dor.* § VIII. » Hésychius : ἐβόλοντο, ἐβούλοντο. M. Bothe a suivi l'exemple de M. Boissonade. Wolf avait toujours conservé ἐβάλοντο.

ou au commencement du vers :

Ἕως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν
(*Iliade*, I, 193 *et passim;* cf. *Odyssée*, IV, 90).

Enfin, on le trouve employé comme spondée, sous la forme εἵως :

Θῦνε διὰ προμάχων, εἵως φίλον ὤλεσε θυμόν (*Iliade*, XI, 342).

La quantité homérique des diverses formes du verbe ἀάω n'est pas moins variable. Ἀκουή pour ἀκοή, πουλύς pour πολύς, ἤην pour ἔην ou ἦν, ὅπως et ἔλαβε avec la première syllabe longue, sont des exemples frappants de la même licence. On pourrait les multiplier encore; mais il nous suffira d'en expliquer deux ou trois : l'explication s'étendra d'elle-même à tous les autres.

D'abord, il est facile de voir que les irrégularités qu'offrent les exemples précédents résultent surtout de l'orthographe actuelle du grec homérique, je veux dire de cette orthographe qui remonte jusqu'à l'archontat d'Euclide, 403 avant l'ère chrétienne. Du temps de Pisistrate, il n'est pas douteux : 1° que l'usage des lettres longues était inconnu; 2° que la diphthongue ου, comme le son simple ο, s'écrivait presque toujours par un O, qui ne s'appelait pas encore *omicron*, puisque l'*oméga* n'existait pas; 3° que la diphthongue ει était souvent exprimée par le simple E. E et O étaient donc alors des lettres communes, susceptibles d'être longues ou brèves à volonté, absolument comme ι, υ et α, sans changer de forme, et comptant tour à tour, en métrique, pour un temps ou pour deux. Ainsi, sur un exemplaire d'Homère écrit au sixième siècle avant l'ère chrétienne, le vocatif du nom Ἕκτωρ ne différait pas du nominatif, le futur indicatif ἐάσομεν ne différait pas de l'aoriste subjonctif ἐάσωμεν. Ἕως était ainsi représenté HEOΣ, et chacune des deux voyelles y pouvait être prise comme brève ou comme longue. Si la première restait brève la seconde s'allongeant, on avait l'ïambe, plus tard représenté par les lettres Hεως. Si, au contraire, la première s'allongeait, la seconde restant brève, on avait le trochée, qu'il eût fallu écrire, au temps d'Euclide, (mais l'orthographe, même d'un peuple très-savant, est-elle parfaitement logique?) ou Hεος, puisque la diphthongue EI n'est très-souvent que l'E allongé, ou Hηος[1]. Si les deux syllabes s'allongeaient, on avait le spondée, qui, en vertu des mêmes principes, devait s'écrire Hηως

1. De là les trois formes à l'infinitif présent actif en εν ou ην chez les Doriens, en ειν chez les Attiques; de là aussi κυριήαν pour κυριείαν dans la traduction grecque du testament politique d'Auguste (Monument d'Ancyre); ἀτέλησαν pour ἀτέλειαν dans une inscription de Naxos (Bœckh, n° 2416, *b*); ἀνδρήα pour ἀνδρεία dans une inscription de Cyzique (Bœckh, n° 3667).

ou Ηειως[1]. L'imperfection du vieil alphabet grec s'accommodait donc singulièrement à des irrégularités de métrique rendues plus apparentes, et ainsi plus choquantes, par l'orthographe nouvelle ; ce qui les a fait, en général, éviter par les poëtes de l'épopée secondaire, quoique serviles imitateurs, à tant d'autres égards, des modèles homériques.

Quand l'auteur de l'*Odyssée* commençait un vers par εἰλαπίνη ἠὲ γάμος (I, 226), ou par οἴκῳ ἐν ἡμετέρῳ (I, 258), l'orthographe archaïque ελαπινε εε γαμος, et οικοι εν Ηεμετεροι, laissait mieux comprendre et l'élision qui réduit à un dactyle le tétrasyllabe εἰλαπίνη, et celle qui fait un dactyle des deux mots οἴκῳ ἐν.

Mais si la pauvreté des signes de l'écriture nous aide à concevoir certaines licences de l'ancienne versification, combien l'absence de l'écriture expliquera mieux encore le fréquent retour et l'extrême variété de ces licences ! Tous ces allongements arbitraires de syllabes à la fin d'un pied, toutes ces paragoges dans les mots conjugués ou déclinés, paragoges qui forment une des principales richesses de l'harmonie d'Homère, sont les procédés naturels, je dirais presque instinctifs[2], d'une poésie faite pour le chant, transmise par la mémoire. Les chanteurs de l'âge héroïque songeaient bien peu, dans leurs écarts, aux calculs que leur prête la subtilité des grammairiens[3].

Sans doute il y a tel poëte moderne qui a manié avec une grande licence les formes grammaticales de sa langue, et cela malgré l'écriture, malgré l'imprimerie. Mais, si l'on accorde une place dans la critique au sentiment des vraisemblances et des analogies, en rapprochant tous les faits que nous venons de signaler dans ce rapide aperçu, on pourra toujours admettre comme une preuve de quelque force, en faveur de l'opinion de Wolf sur l'écriture, les inductions tirées de la métrique même de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Le passage d'Athénée montre d'ailleurs qu'elles ne sont pas absolument dépourvues de cette autorité des anciens, toujours plus rassurante, en de pareilles matières, que nos conjectures.

1. On remarquera que nous supprimons les signes de l'accent, alors inconnus ; mais le signe H de l'aspiration forte remonte jusqu'aux premiers temps de l'écriture grecque.

2. Ἀφροντιστί, dit précisément Athénée dans le passage cité plus haut. Cf. Eustathe, cité par Gaisford, sur Héphestion, p. 180 : ἐκτείνοντος (τοῦ στίχου) μουσικῶς τὴν συλλαβήν.

3. Cette imperfection a produit encore, dans le texte homérique, des variantes entre lesquelles hésite souvent la critique des grammairiens. Voyez Porphyre, *Questions homériques*, c. VIII, où il explique par l'ancienne orthographe, ἐκ τῆς παλαιᾶς γραμματικῆς, une leçon importante dans l'*Iliade*, XXI, 127. Cf. les petites Scholies sur l'*Odyssée*, I, 52 et 275 ; et un autre exemple de l'ἀρχαία γραφή dans le scholiaste d'Euripide, sur les *Phéniciennes*, vers 682.

APPENDICE VIII.

SYSTÈMES SUR LES ORIGINES.

I. M. Guigniaut, dans l'article Homère de l'Encyclopédie des gens du monde (1840).

....Les grands poëmes qui portent le nom d'Homère ne sauraient, quoi qu'on en ait dit, être considérés comme des poésies purement populaires, plus ou moins fortuitement amalgamées. Ceux qui l'ont prétendu se trompent d'époque, et se placent en dehors de toute histoire, en même temps qu'ils se méprennent sur le caractère esthétique de ces poëmes. Les chants populaires de la Grèce antique, les *épéa*, qui célébraient les exploits des héros, leurs aventures, leurs malheurs, s'étaient succédé durant bien des générations, avaient subi déjà bien des élaborations, bien des transformations diverses, avant que l'*épopée* fût possible. Ils la rendirent nécessaire; ils s'y transfigurèrent en s'y organisant, lorsqu'après une longue suite d'*aèdes* ou de simples *chanteurs*, parut un *poëte*.... Il y a plus : si le nom d'Homère est significatif; s'il fut, ainsi que tant d'autres, un titre relatif à la profession du poëte, un monument de l'invention qu'on lui rapportait, le sens qu'il implique est précisément celui qui caractérise son œuvre. *Homère*, c'est l'auteur d'un ensemble, le créateur d'un tout poétique[1].

Ainsi se trouve reporté au sein des temps de grande inspiration, à l'époque culminante de la période épique de la Grèce, ce travail de composition et d'organisation de l'épopée, que Wolf attribuait au sixième siècle avant notre ère, au siècle des derniers poëtes cycliques. Ainsi s'explique le contraste singulier que l'on observe entre les *chansons de gestes*, comme on peut les nommer, des vieux aèdes, tels que Phémius et Démodocus, qui racontent en une journée la prise de Troie ou le retour des chefs, et le développement si riche et si vaste

1. L'étymologie du mot Ὅμηρος est donc, selon M. Guigniaut, ὁμοῦ (*simul*) et ἄρω (*apto*). C'est celle que préfèrent les modernes. Elle a été adoptée par le célèbre étymologiste Curtius. Quelques-uns pourtant maintiennent, encore aujourd'hui, l'explication par μή et ὁράω : *aveugle*. Mais personne ne veut plus que Ὅμηρος soit purement et simplement le mot ὅμηρος, *otage*. A. P.

d'une action beaucoup plus simple, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. Ainsi, d'un autre côté, ce phénomène, trop peu remarqué jusqu'à ces derniers temps, de la place déjà occupée par ces poëmes, dans une étendue approchant de leur étendue actuelle, lorsque parurent ceux qui d'abord se groupèrent autour d'eux, pour former peu à peu ce qu'on appela plus tard le *Cycle épique*. Stasinus de Cypre, Arctinus de Milet, Hagias de Trézène, d'autres encore, choisirent les sujets de leurs épopées, imitations évidentes des épopées homériques, dans les antécédents ou les conséquents de celles-ci; aucun d'eux n'imagina d'empiéter soit sur l'*Iliade*, soit sur l'*Odyssée;* aucun d'eux ne reproduisit ni la même action ni les mêmes scènes, ne traita la colère d'Achille ou le retour d'Ulysse. Il en résulte qu'à l'époque de ces poëtes, contemporains des premières olympiades, et vers le milieu du huitième siècle avant notre ère, l'*Iliade* et l'*Odyssée* existaient dans un certain ensemble, et comme types respectés de toute cette série concentrique de poëmes dont elles furent le noyau. Ajoutez que la plupart de ces premiers cycliques sont mis en rapport avec Homère, ou donnés pour ses disciples; si bien qu'on a pu, non sans quelque vraisemblance, les classer parmi les Homérides.

Nous pensons, au reste, que, dans l'intervalle qui s'écoula entre l'apparition d'Homère et la fixation par l'écriture des deux chefs-d'œuvre décorés de son nom, fixation tardive, d'abord partielle peut-être, mais pourtant de beaucoup antérieure à leur rédaction définitive sous les Pisistratides, des circonstances durent exister qui, si nous les connaissions bien, nous révéleraient le secret tout entier de leur composition, aussi bien que de leur transmission, sans le secours de cet art.

La vie tant publique que privée des Ioniens, à cette époque reculée qui fut celle du premier essor de leur civilisation, après les temps héroïques de la Grèce et dans les siècles (inspirés de ceux-ci) qui les suivirent, nous est malheureusement trop peu connue. Nous entrevoyons toutefois que le chant, et en particulier le chant épique, y tenait une très-grande place, non-seulement aux fêtes et aux réunions solennelles des jeux, mais dans mainte autre occasion; qu'il y était la nourriture morale des peuples, et comme le pain de chaque jour. Qui nous empêche de croire qu'avec la curiosité passionnée de ces peuples, avec la vigoureuse imagination et la mémoire non moins énergique de leurs poëtes, avec les matériaux de plus en plus poétiques qui s'étaient amassés jusqu'à eux d'âge en âge, ces *artistes populaires*, comme les appelle le chantre de l'*Odyssée*, qui fut l'un d'eux[1], ont pu, sur un plan conçu d'un seul jet, exécuter l'une après

1. Le mot est δημιοεργοί. C'est la qualification donnée par Homère, *Odyssée*, XVII, 383, aux devins, aux médecins, aux charpentiers et aux aèdes. A. P.

l'autre les différentes parties d'un long poëme ; les réciter à mesure, en les rattachant toujours à ce plan ; se continuer ainsi eux-mêmes dans une suite de journées, et intéresser jusqu'au bout leurs auditeurs captivés par le fil du récit non moins que par le charme des détails ? Leurs disciples étaient là, poëtes eux-mêmes, dociles à l'inspiration du maître et fidèles à sa voix, pour recueillir successivement les chants successivement échappés de sa bouche ; pour les faire retentir après lui dans les solennités ; pour se les transmettre selon l'ordre qu'il avait fixé, selon le mode qu'il avait établi, comme un héritage sacré, comme le titre de leur mission ; car ils étaient ses fils, au moins en esprit : ils se vantaient de descendre de lui, ils s'appelaient les *Homérides*.

Les analogies ne manquent, dans l'histoire de la poésie et de la littérature grecques, ni pour cette transmission orale, disciplinée pour ainsi dire, qui, même au temps de l'écriture, se perpétua par les didascalies lyriques et dramatiques ; ni pour les longues récitations en public, pour les exhibitions poétiques s'enchaînant les unes aux autres, se continuant de journée en journée, d'où procédèrent, à l'époque du drame, les trilogies et les tétralogies ; ni, qui le croirait ? pour la manière de composer, dans laquelle l'unité d'un plan conçu d'avance s'alliait avec l'exécution, avec la publication partielle, isolée, plus ou moins indépendante, des diverses portions de ce plan, peu à peu rattachées les unes aux autres, remaniées après coup, et fondues à la fin dans un grand ensemble, soit par l'auteur lui-même, soit par ses héritiers et ses continuateurs. Ainsi composait encore Hérodote, si semblable à Homère quoiqu'en des temps différents ; qui fut aux logographes ce qu'Homère avait été aux aèdes ; qui créa l'épopée en prose, mais qui la créa par intervalles, par parties détachées ; dont les histoires ont tant de rapport avec les rhapsodies, et dont l'œuvre totale ne fut probablement recueillie et définitivement organisée qu'après sa mort. L'idée d'un tel mode de composition est celle qui peut le mieux rendre compte de ce qu'il y a de particulier et d'originaire dans le plan un peu vague, dans l'ordonnance peu serrée, peu symétrique, en un mot dans l'allure propre de ces épopées de chant et de journées, où le fil du récit se rompt sans cesse et sans cesse se renoue, et qui se décomposent si aisément dans leurs parties intégrantes, parce que chacune de ces parties dut former un petit tout dans le grand. Le reste s'explique par le mode de transmission, par les remaniements, les continuations, les intercalations des Homérides, par l'intervention des rhapsodes, qui brisèrent le faisceau traditionnel ; par celle des *diascévastes*, qui travaillèrent à le reformer[1] ; par les

1. Voyez, au chapitre I de l'*Introduction à l'Iliade*, p. XVI-XVIII du premier volume, ce qui concerne les diascévastes d'Homère et la diascève. A. P

interpolations des uns et des autres : toutes choses que nous n'entendons pas nier, d'où provinrent surtout les discordances signalées par les critiques anciens, mais qui, à notre sens comme au leur, se concilient avec l'unité première de conception, d'exécution même, jusqu'à un certain point, de chacun des deux grands poëmes homériques.

II. Otfried Müller, Histoire de la littérature grecque (1840), *chapitre V;* traduction de M. K. Hillebrand, t. I, p. 92-99 et 123-126.

Homère donna la première grande impulsion à la poésie épique. Avant lui, la poésie se bornait à célébrer, par des chants courts et détachés, quelque action ou aventure isolée. La mythologie héroïque avait frayé la voie aux poëtes, en groupant par masses considérables les faits et gestes des héros les plus illustres, de manière à donner à chacune de ces masses une cohérence naturelle et une idée fondamentale commune. Les traits généraux de ces cycles de tradition une fois connus, le poëte avait l'avantage de pouvoir raconter un épisode, soit de la vie d'Hercule, soit des sept chefs devant Thèbes, soit d'un héros quelconque de la guerre de Troie, avec la certitude que l'aventure individuelle serait comprise dans son rapport cyclique, et que l'auditoire saisirait l'intention et le but final où tendait l'action (dans le premier cas, l'apothéose d'Hercule; dans le second, la destruction fatale de Thèbes et de Troie).

Les rhapsodes se contentèrent sans doute, pendant longtemps, de célébrer ainsi des points détachés de la tradition héroïque, dans de courts poëmes épiques, tels qu'en firent plus tard divers poëtes de l'école d'Hésiode. On pourrait même, au besoin, en former des séries d'aventures d'un seul héros, sans que cela constituât jamais plus qu'un recueil de poëmes détachés sur un même sujet; sans que l'on arrivât ainsi à l'unité dans les caractères et dans la composition, qui constitue la véritable épopée. C'était donc une chose toute nouvelle, et qui dut produire une sensation extraordinaire, lorsqu'on vit un poëte choisir dans les mythes un sujet qui, par lui-même, et indépendamment des autres parties du groupe auquel il appartenait, offrait un intérêt assez puissant pour satisfaire l'esprit, et se prêtait à un développement tel, qu'on pouvait y faire paraître les héros principaux de tout un cycle, chacun avec son caractère individuel, sans que, pour cela, le héros principal ou l'action du poëme en fussent éclipsés. Homère trouva deux sujets de cette étendue et de cet intérêt, dans la colère d'Achille et le retour d'Ulysse.

Le premier de ces sujets est un événement qui, en amenant la

mort d'Hector, précéda de peu la destruction de Troie, dont ce héros était le défenseur. Sans doute, une vieille légende bien antérieure à Homère racontait déjà comment Hector périt par la main d'Achille pour avoir tué Patrocle, et comment le fils de Thétis n'était point venu au secours du meilleur de ses amis, parce qu'irrité contre les Grecs qui lui avaient fait un affront, il ne prenait plus part à leurs combats. C'est le changement qui se passe dans le cœur d'Achille, et qui le transforme d'ennemi des Grecs en ennemi des Troyens, que le poëte choisit comme le point culminant de son poëme, le moment décisif de l'action entière. Car si, d'une part, le revirement subit dans le sort des armes, qui est le résultat de ce changement, fait ressortir par le contraste toute la grandeur d'Achille, la métamorphose d'un caractère aussi ferme et aussi résolu ne pouvait manquer d'émouvoir profondément les âmes. En prenant ce moment pour centre de l'action, une longue préparation et un mouvement graduel devenaient nécessaires, puisqu'il s'agissait non-seulement de raconter la cause du courroux d'Achille, mais aussi les désastres qui en furent la conséquence pour les Grecs. D'ailleurs, montrer l'insuffisance de tous les autres héros, c'était en même temps la meilleure occasion d'en passer en revue toutes les puissantes figures. C'est ici surtout, dans l'ordonnance de cette partie préparatoire, et dans la façon dont il y rattache la catastrophe, que le poëte se montre initié dans les plus profonds secrets de la composition épique; et l'art avec lequel il sait retarder le dénoûment et voiler le plan du poëme entier, prouve une maturité de l'intelligence poétique devant laquelle on demeure confondu, quand on pense à l'âge où ce poëme fut composé. Après avoir surmonté certains obstacles, le poëte ne poursuit évidemment plus qu'un seul but, celui d'accroître et d'augmenter sans cesse les calamités que se sont attirées les Grecs par l'injure faite à Achille; et, dès le début, il prête à Zeus des paroles qui promettent cette vengeance et cette glorification du fils de Thétis. Il est évident qu'en même temps il cherche à faire naître, dans l'âme de l'auditeur attentif, le désir toujours croissant non-seulement de voir les Grecs sauvés d'une ruine complète, mais encore de voir brisés l'intolérable orgueil et la fierté indomptable d'Achille. L'un et l'autre de ces buts est atteint par l'accomplissement du secret dessein de Jupiter, dessein qu'il ne confie qu'à Junon, vers le milieu seulement du poëme, et qu'il cache à Thétis ainsi qu'à son fils Achille, qui n'eût pas manqué d'abandonner son inimitié pour les Achéens s'il en avait eu connaissance. Maintenant, déterminé par la perte de son meilleur ami, qu'il avait envoyé au combat « dans l'intérêt de sa propre gloire, » et non par sollicitude pour les Grecs, il renonce soudain à son hostilité envers

ceux-ci, et devient la proie de sentiments entièrement opposés. C'est ainsi que la glorification du fils de Thétis se concilie avec l'action presque imperceptible du Destin, que les Grecs croyaient reconnaître dans toutes affaires humaines.

Tout cela suffit déjà pour prouver que la glorification d'Achille comme du héros grec par excellence, devant lequel tous les autres s'inclinent et qui seul peut vaincre les Troyens, n'est pas le but unique et dernier que se soit proposé l'auteur de l'*Iliade*. La poésie grecque ne s'est même jamais montrée bien propice à ces apothéoses absolues d'une individualité, fût-ce celle du plus grand des héros; mais il y a aussi, dans le caractère même d'Achille, des raisons qui ne permettent pas de supposer que le poëte ait voulu concentrer toute notre sympathie sur ce héros seul, qu'il a représenté immodéré, aspirant à ce qui est surhumain à la fois et inhumain; tombant d'un extrême de la passion dans l'autre; passant de la haine inexorable des Grecs à la douleur désespérée de la perte de Patrocle, et de cette douleur à une colère aveugle contre Hector. Et pourtant, on ne saurait le contester, Achille est le premier caractère de l'*Iliade*, le plus grand et le plus sublime; il y a même, indépendamment de sa force surhumaine, qui obscurcit celle de tous les autres héros, quelque chose de divin dans l'élévation de son âme. Quand on songe à la mélancolie qui s'empare d'Hector, malgré tout son courage, et qui l'accompagne au combat comme un sombre présage de son sort douloureux, que l'âme d'Achille paraît grande et élevée! Il connaît la mort prématurée qui l'attend; il sait qu'elle doit suivre de près le meurtre d'Hector : et pourtant rien ne paralyse pour un instant sa résolution avant le combat; rien ne vient altérer le calme plein de dignité qui succède à la lutte! C'est surtout aux jeux funèbres, qu'Achille paraît dans toute sa grandeur; dans cette entrevue avec Priam, scène sans pareille dans toute la poésie antique, où la haine nationale, l'ambition personnelle, toutes les passions farouches et barbares enfin, font place aux sentiments les plus doux, les plus humains, tout comme le visage humain rayonne d'un éclat nouveau, d'une sérénité plus pure après une violente souffrance longtemps réprimée. C'est donc le travail de purification par lequel passe le caractère d'Achille, et qui délivre de toute souillure la partie divine de sa nature, qui constitue la pensée dominante du poëme tout entier; et la façon dont ce travail se communique au cœur de l'auditeur, absorbé par l'intérêt du sujet, en fait une des choses les plus belles et les plus parfaites qu'ait produites la haute poésie.

Supprimer une partie quelconque de cet ensemble d'actions, de circonstances et de sentiments divers, ne serait-ce pas mettre en pièces

un organisme vivant, dont les parties perdraient nécessairement, aussi bien que le tout, leur vitalité propre? De même que la vie ne réside pas dans un seul point du corps, et qu'elle exige toute une association de systèmes et de membres, de même l'unité de l'*Iliade* repose sur la combinaison de ses parties. Ni les défaites des Grecs jusqu'à l'incendie du vaisseau de Protésilas, qui préparent l'auditeur et qui excitent sa curiosité, ni la péripétie produite par la mort de Patrocle, ni l'apaisement final du courroux d'Achille ne devaient faire défaut, une fois que le germe fertile d'un tel poëme avait pris racine et commencé à se développer dans le génie d'Homère. On ne saurait cependant nier que l'*Iliade* s'est étendue bien au delà des limites du plan primitif et de la nécessité absolue; que l'introduction surtout, qui rapporte les tentatives des autres héros pour remplacer Achille, atteint une longueur démesurée. La supposition, en effet, que des passages importants ont été intercalés dans l'*Iliade*, s'appliquerait avec bien plus de probabilité aux premiers livres qu'aux derniers, dans lesquels pourtant les critiques récents ont cru trouver le plus de traces d'interpolation. . . . .

Sans doute, toutes les fois qu'on essayera de se faire une idée claire de la manière dont ces deux épopées furent composées, à une époque où l'écriture était encore inconnue, on se heurtera sans cesse contre les difficultés et les obstacles; mais ces difficultés et ces obstacles proviennent bien moins des lois universelles de l'intelligence humaine que de notre défaut de renseignements sur l'époque en question, et de notre incapacité d'imaginer une création intellectuelle sans l'emploi des moyens qui sont devenus pour nous des nécessités absolues. Qui en effet oserait déterminer combien de milliers de vers une personne, toute remplie de son sujet et absorbée par la méditation de ce sujet, est capable de faire dans l'espace d'une année, et de confier à la fidèle mémoire d'élèves entièrement dévoués à leur maître et à son art? Partout où un génie créateur a paru, il a toujours trouvé des esprits parents et secourables, à l'aide desquels il a pu achever, dans un temps relativement court, des œuvres admirables. Il est donc probable que le vieil aède était entouré de jeunes élèves, qui se faisaient un plaisir de recueillir le miel qui coulait de ses lèvres, afin de le communiquer à d'autres.

Il est au moins certain que l'existence de poëmes épiques d'une telle dimension serait incompréhensible, s'il n'y avait pas eu d'occasions de les faire entendre au complet, et de charmer l'auditeur attentif, par la pleine puissance et l'attrait tout entier du poëme achevé. Sans un débit continu, ils auraient peut-être été susceptibles d'être réunis au besoin : jamais ils n'auraient formé des œuvres complètes.

Mais où y avait-il, demande-t-on, des banquets ou des festins assez longs pour permettre une telle récitation? Quelle attention n'aurait-il pas fallu pour suivre tant de milliers de vers? Et pourtant, si les Athéniens étaient capables d'écouter, pendant une seule et même fête, à peu près neuf tragédies, trois drames satyriques et autant de comédies les uns après les autres, sans jamais penser à répartir ces jouissances sur l'année entière, pourquoi les Grecs des temps les plus reculés n'auraient-ils pas pu écouter en une fois l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et peut-être d'autres poëmes encore? Plus tard, lorsque les citharèdes, les poëtes dithyrambiques, et d'autres artistes de ce genre, commencèrent à rivaliser avec les rhapsodes, ils durent naturellement leur enlever une partie du temps qui leur avait été destiné; mais, à l'époque où le style épique dominait sans rival, il était naturel que le chant héroïque obtînt facilement une attention sans partage. D'ailleurs, il faut bien se garder de vouloir juger de l'émotion avec laquelle un peuple passionnément adonné à de telles jouissances se laissait porter sur les flots de la poésie, d'après nos lectures détachées et superficielles. En un mot, il y eut un temps (et l'*Iliade* et l'*Odyssée* en sont les monuments) où le peuple grec écoutait et goûtait ces poëmes, et d'autres moins parfaits, tels qu'ils doivent être écoutés et goûtés, dans leur ensemble; non pas, il est vrai, aux banquets, mais aux fêtes publiques, et sous le patronage de leurs souverains héréditaires. Il est douteux qu'on les ait récités, dans ces premiers temps, en vue d'un prix et en lutte avec d'autres; mais cette supposition n'offre rien de bien invraisemblable. Toutefois, lorsque l'affluence des rhapsodes aux jeux devint plus considérable, et que l'on commença d'attacher plus de prix à l'art du déclamateur qu'à la beauté du poëme qu'il récitait et qui était familier à tous; lorsqu'enfin une quantité d'autres représentations, poétiques et musicales, réclamaient une place à côté de la récitation du rhapsode, on permit à celui-ci de réciter des parties détachées de ces poëmes, par lesquelles il croyait briller davantage. L'*Iliade* et l'*Odyssée* existèrent ainsi, pendant un temps, à l'état de fragments épars et incohérents; car on ne les possédait point encore par écrit. Nous devons donc de la reconnaissance à celui qui organisa le concours des rhapsodes aux Panathénées (que ce fût Pisistrate ou Solon), d'avoir obligé les chanteurs à se succéder dans l'ordre réel du poëme, et d'avoir ramené à l'intégrité de leurs premières formes des chefs-d'œuvre qui étaient sur le point de se morceler. Il est possible qu'on y fit alors quelques additions arbitraires; mais nous ne pouvons espérer les distinguer du reste, que lorsque nous aurons réussi à nous faire une opinion certaine sur la forme primitive de ces poëmes, et du sort qu'ils subirent dans la suite.

III. Grote, Histoire de la Grèce, *première partie*, *chapitre* VII ; traduction de M. de Sadous, t. III, p. 66-75.

On ne gagne rien en étudiant l'*Iliade* comme un amas de fragments jadis indépendants les uns des autres. On ne peut démontrer qu'aucune partie du poëme ait jamais été ainsi ; et la supposition amène des difficultés plus grandes que celles qu'elle écarte. Mais il n'est pas nécessaire d'affirmer que le poëme entier, tel que nous le lisons aujourd'hui, appartenait au plan primitif et préconçu. Sous ce rapport, l'*Iliade* produit sur mon esprit une impression tout autre que l'*Odyssée*. Dans ce dernier poëme, les caractères et les incidents sont moins nombreux, et le plan entier paraît être d'un seul jet, depuis le commencement jusqu'à la mort des prétendants : aucune des parties ne semble avoir été composée séparément, et insérée par voie d'addition dans un poëme plus petit et existant antérieurement. Mais l'*Iliade*, au contraire, offre l'apparence d'un édifice construit sur un plan comparativement resserré, et agrandi postérieurement par des additions successives.

Le premier livre avec le huitième, et les livres à partir du onzième jusqu'au vingt-deuxième inclusivement, semblent former la première organisation du poëme, proprement alors une *Achilléide;* le vingt-troisième et le vingt-quatrième livre sont peut-être des additions faites au bout de ce poëme primitif, et qui n'en font rien de plus qu'une *Achilléide* agrandie. Mais les livres à partir du second, jusqu'au septième inclusivement, avec le dixième, sont d'un caractère plus large et plus compréhensif, et transforment l'*Achilléide* en une *Iliade*. Le frontispice primitif, sur lequel sont inscrites la colère d'Achille et ses conséquences directes, reste encore, après qu'il a cessé de s'appliquer à tout le poëme. Toutefois les parties ajoutées ne sont pas nécessairement inférieures en mérite au poëme original : il s'en faut tellement, que, dans leur nombre, se trouvent quelques-uns des plus nobles efforts de l'épopée grecque. Elles ne sont pas non plus d'une date plus récente que les parties originales. A parler rigoureusement, elles devraient être un peu plus récentes ; mais elles appartiennent à la même génération et au même état de société que l'*Achilléide* primitive. Ces considérations sont nécessaires, pour séparer différentes questions qui, dans les discussions de critique homérique, ne sont que trop souvent confondues.

Si l'on prend ces portions du poëme qui, selon moi, ont constitué l'*Achilléide* primitive, on trouvera que la suite d'événements qu'elles contiennent est plus rapide, moins brisée, et plus intimement liée comme cause et effet que dans les autres livres. . . . .

Rien ne peut être plus frappant que la manière dont Homère concentre notre attention, dans le premier livre, sur Achille comme étant le héros; sur sa querelle avec Agamemnon, et sur les malheurs présentés comme devant en résulter pour les Grecs, grâce à l'intercession de Thétis auprès de Jupiter. Mais les incidents traités depuis le commencement du second livre jusqu'au combat entre Hector et Ajax au septième, quelque animés et intéressants qu'ils soient, ne font rien pour réaliser cette promesse. Ils offrent un splendide tableau de la guerre de Troie en général, et éminemment approprié à ce titre plus étendu sous lequel ce poëme est devenu immortel; mais les conséquences de la colère d'Achille ne paraissent pas avant le huitième livre. Le dixième livre, ou *Dolonie*, est aussi une partie de l'*Iliade*, mais non de l'*Achilléide;* tandis que le neuvième livre me semble une addition postérieure, nullement en harmonie avec ce grand courant de l'*Achilléide*, qui coule depuis le onzième livre jusqu'au vingt-deuxième. On devrait lire le huitième livre comme étant en connexion immédiate avec le onzième, afin de voir la structure de ce qui semble être l'*Achilléide* primitive; car il y a plusieurs passages, dans le onzième livre et les suivants, qui prouvent que le poëte qui les composa n'avait pu avoir présent à l'esprit l'événement principal du neuvième livre : l'effusion d'un sentiment profond d'humiliation de la part des Grecs, et particulièrement de la part d'Agamemnon, devant Achille, accompagnée d'offres formelles de rendre Briséis et de payer la plus ample compensation pour le tort passé. Les paroles d'Achille (non moins que celles de Patrocle et de Nestor), dans le onzième livre et les suivants, impliquent clairement que l'humiliation des Grecs devant lui, à laquelle il aspire, est encore éventuelle et à venir; qu'aucune justification complète n'a encore eu lieu; qu'aucune offre de Briséis n'a été faite; tandis que Nestor et Patrocle, avec tous leurs désirs d'amener le héros à prendre les armes, ne s'occupent jamais de la réparation ni de la restitution offertes, mais le considèrent comme si les causes de sa querelle étaient les mêmes que dans le principe. De plus, si nous regardons le premier livre, le commencement de l'*Achilléide*, nous voyons que cette humiliation d'Agamemnon et des principaux héros grecs devant Achille serait réellement le dénoûment de tout le poëme; car Achille ne demande rien de plus à Thétis, ni Thétis à Jupiter, si ce n'est qu'Agamemnon et les Grecs puissent être amenés à reconnaître le tort qu'ils ont fait à leur principal guerrier, et à se prosterner dans la poussière en expiation de leur faute. Nous pouvons ajouter que la honteuse terreur que montre Agamemnon dans le neuvième livre, quand il envoie à Achille un message pour le supplier, non-seulement n'est pas expliquée exactement par le degré de malheur

que les Grecs ont éprouvé dans le livre précédent (le huitième), mais encore ne s'accorde pas avec la noblesse et l'élévation d'âme qui brillent en lui au commencement du onzième. La situation des Grecs ne devient désespérée que quand les trois grands chefs Agamemnon, Ulysse et Diomède sont mis hors de combat par des blessures : c'est là le malheur irréparable qui excite Patrocle, et, par son intermédiaire, Achille. Le neuvième livre, tel qu'il est actuellement, me semble une addition faite par une autre main à l'*Achilléide* primitive, composée de manière à anticiper sur le dix-neuvième livre, qui est la réconciliation réelle des deux héros ennemis, et à le gâter en même temps. Je me permettrai d'ajouter qu'il pousse l'orgueil et l'égoïsme d'Achille au delà même des exigences de l'honneur outragé, et choque ce sentiment de Némésis qui était fixé si profondément dans l'esprit grec. Nous pardonnons tout excès de fureur contre les Troyens et Hector, après la mort de Patrocle ; mais, si le héros reste insensible à une restitution, à de basses supplications, aux présents les plus riches que lui font les Grecs pour réparer leur tort, une telle conduite indique une nature implacable, telle que ne la présentaient ni le premier livre, ni ceux qui se trouvent entre le onzième et le dix-septième.

IV. M. Émile Burnouf, Origines de la poésie hellénique, *Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre 1866. T. LXV, p.735-739.

Les Grecs de la décadence ont eu aussi leurs contes bleus en prose, issus en ligne directe des anciennes épopées. Quant à ces dernières, il faut être bien peu clairvoyant pour ne pas s'apercevoir que l'*Odyssée* est un roman d'aventures, et que l'*Iliade* est une chanson de gestes[1]. Il faut même probablement aller plus loin, et considérer cette dernière comme renfermant plusieurs fragments fort antiques, qui sont de véritables cantilènes[2]. Toute la question d'Homère est donc à reprendre; et le compromis d'Otfried Müller doit être définitivement abandonné. L'examen des dialectes ne montre pas que les deux épopées aient été faites à des dates et dans des lieux fort éloignés, quoique l'éolien domine dans l'*Iliade* et l'ionien dans l'*Odyssée*[3]; mais il y a entre elles une différence de langage beaucoup plus profonde; car, tandis que la première ne renferme qu'un très-petit

1. Voyez la réfutation de cette opinion par M. Guigniaut, dans cet *Appendice* même. A. P.

2. Cette hypothèse est absolument gratuite; et l'on peut défier qui que ce soit de reconnaître aucune des prétendues cantilènes primitives. A. P.

3. L'identité de la diction, dans les deux poëmes homériques, est le principe fondamental de l'exégèse d'Aristarque; et ce principe critique n'est contestable que pour ceux qui partent d'une idée préconçue. Tous les faits les mieux constatés le confirment. A. P.

nombre de termes abstraits exprimant des idées générales, l'autre en renferme beaucoup, comme on peut le constater par la simple comparaison des lexiques[1]. Le théâtre des événements n'est pas non plus une preuve absolue que les poëmes aient été composés dans des pays différents : cependant, lorsqu'une description locale est précise et circonstanciée, c'est une preuve que le poëte a séjourné dans ce lieu; quand elle est vague, c'est qu'il ne l'a pas assez observé; quand elle est erronée, c'est qu'il ne l'a pas même vu, ou qu'il ne l'a plus sous les yeux; quand elle est fantastique, c'est qu'il ne la connaît que par ouï-dire et par des récits mensongers. Or, dans l'*Iliade*, les pays méditerranéens situés au midi, à l'est et à l'ouest, sont à peu près inconnus du poëte; la Grèce même n'y donne lieu à aucune description précise; les lieux n'y sont désignés que par les épithètes les plus générales et les moins significatives[2]. Au contraire, la côte d'Asie Mineure, sur la mer Égée, est décrite avec une connaissance si détaillée des lieux, que le poëte y a fait certainement un séjour prolongé. Il en est de même de Troie. J'ai parcouru, l'*Iliade* à la main, cette plaine célèbre : ce que le poëme rapporte d'Ilion, du site, des sources, des rivières, des collines, des tombeaux, du rivage aplani, de la rade entre les deux promontoires, de Ténédos et des sommets lointains d'Imbros et de la Samothrace, est parfaitement véridique. L'*Iliade* a été composée sur les rivages de l'Asie Mineure.

La plupart des contrées que visite Ulysse sont imaginaires, ou paraissent situées aux limites de la navigation du temps : telles sont les îles d'Éole, de Calypso, de Circé, du Soleil; la terre des Cyclopes, celle des Cimmériens; l'île d'Ææa, qui est la Sicile rendue méconnaissable. Parmi les pays réels, ceux qui sont le mieux décrits dans l'*Iliade* sont presque inconnus dans l'*Odyssée*. Le Bosphore y est confondu avec le détroit de Sicile, les roches bleues de la Mer-Noire avec celles de Charybde et de Scylla. L'Olympe, décrit dans sa réalité par l'*Iliade*, n'est plus ici qu'une montagne idéale, sans situation fixe, et dont l'existence est impossible[3]. Mais l'auteur a vu la Grèce, Thèbes, la Béotie, le Parnasse; il a parcouru le Péloponnèse; il décrit toute la

1. La différence des sujets suffit pour expliquer la différence des termes. D'ailleurs, l'autorité des lexiques est absolument nulle. Ils sont pleins d'erreurs de toute espèce. Presque tout ce qu'ils prennent pour abstrait est concret. A. P

2. Le chant II, d'un bout à l'autre de ce qu'on appelle le *Catalogue*, est en désaccord avec cette assertion. Ce sont précisément les peuples asiatiques que le poëte a le moins nettement caractérisés dans cette énumération. A. P.

3. L'Olympe est, dans l'un comme dans l'autre poëme, une montagne dont les sommets dépassent la région des nuages et sont couverts de neiges éternelles. C'est l'Olympe de Thessalie. Il est dans le ciel, puisque les nuages sont les portes du ciel; mais Homère ne le confond jamais avec le ciel même. A. P.

côte occidentale avec une parfaite exactitude, ainsi que les îles et surtout Ithaque, centre d'action de tout le poëme.

L'*Odyssée* a été écrite dans l'ouest de la Grèce, selon toute vraisemblance[1]. On conclut de même, quand on étudie dans les deux épopées les comparaisons, c'est-à-dire les passages où le poëte s'adresse en son propre nom à ceux qui l'écoutent, et leur cite les objets qui leur sont, ainsi qu'à lui, les plus familiers. Ici, le contraste est saisissant. Les images les plus ordinaires dans l'*Iliade* sont tirées du lion, animal asiatique étranger à l'Europe dans toute la période géologique actuelle. Le lion est partout, dans ce poëme, comme terme de comparaison : il attaque les bêtes sauvages et les troupeaux; il descend jusque dans les plaines, pour égorger les bœufs et les autres bêtes de labour; on lui fait la chasse de plusieurs façons que le poëte et ses auditeurs connaissent également. On donne aussi la chasse au cerf, au sanglier, au loup, au taureau sauvage, au léopard, à la panthère, animaux dont plusieurs appartiennent à l'Asie. Enfin on décrit, au vingt-unième chant, le fléau des sauterelles, phénomène dont j'ai moi-même été témoin dans la plaine de Troie, et qui est absolument inconnu dans la Grèce et dans ses îles. Dans l'*Odyssée*, il n'y a plus ni taureaux sauvages, ni lynx, ni panthères, ni léopards, ni sauterelles. Il est parlé du lion dans cinq comparaisons, dont trois le représentent vaguement, et les deux autres à faux[2]. Si l'*Iliade* est un poëme de l'Asie Mineure, et l'*Odyssée* un poëme des îles ioniennes, cet intervalle, eu égard à l'état de la navigation, était aussi grand pour les Grecs, que l'est pour nous la distance de Bordeaux au Brésil.

Celui des dates ne paraît pas moindre. On n'a aucune donnée historique sur l'âge des deux poëmes; on peut les avancer ou les reculer à volonté dans un espace de quatre ou cinq cents ans. On est donc forcé, pour résoudre la question, d'examiner le contenu des deux ouvrages, et de les comparer entre eux. Or, à ce point de vue, les différences forment de véritables contrastes.

Dans l'intervalle, les dieux ont changé de nature, d'aspect et de

1. L'*Odyssée*, comme l'*Iliade*, appartient au monde ionien, à la civilisation ionienne. Le continent de la Grèce d'Europe ne l'a vraiment connue, suivant les traditions les plus certaines, qu'au sixième siècle avant notre ère. Voyez le chap. I de l'*Introduction à l'Iliade*, p. I-IX du premier volume. A. P.

2. Il y a des traits faux, à propos du lion, dans l'*Iliade* comme dans l'*Odyssee*. Ainsi le poëte de l'*Iliade* fait aller deux lions ensemble à la chasse, et les fait même mettre à deux pour emporter une chèvre dans leur gueule. Il représente le lion mâle menant ses petits à la curée. La lionne et le lion, pour lui, c'est tout un. Il leur donne les mêmes mœurs, le même aspect; bien mieux, la même crinière. Les critiques alexandrins ont noté toutes ces erreurs. On voit combien est futile l'argument tiré de la différence du lion dans les deux poëmes. Le lion n'est exact ni dans l'un ni dans l'autre. Il est vague partout. Homère ne peint jamais le lion d'après nature. A. P.

séjour. Dans le plus ancien des deux poëmes, Minerve est une femme guerrière et violente, dont le casque et la lance couvrent plusieurs bataillons; Mars, belliqueux et détesté, d'un seul cri de sa bouche couche à terre une armée entière; Vulcain, quoique boiteux et ridicule, est très-fort, et a pour épouse Charis, aussi chaste que belle; tous les dieux habitent en commun l'Olympe réel de Bithynie[1], dernier pic de la chaîne asiatique qui commence à l'Himâlaya. Leur dynastie n'est pas constituée; le partage du monde entre eux n'est pas définitif; Neptune ne reconnaît pas encore la suprématie de Jupiter; enfin les vieux Titans forment toujours la haute police de la cour céleste[2]. Tout est changé dans la seconde épopée. Jupiter est un maître accepté par tous; l'Olympe est pacifié, la raison et les concessions y ont fait place à l'usurpation; la nature grossière de ces dieux qui se battaient à coups de pierre s'est adoucie; Minerve est calme, sereine, tout intelligence; Vulcain, dont le caractère est devenu si noble, a pour femme une Aphrodite débauchée; les Titans ont disparu; les dieux habitent un Olympe fantastique, élevé au-dessus des nuages, des vents et des intempéries, véritable empyrée, tel que le Borj des Perses et le Mêrou des Indiens[3]. Quant aux hommes, leurs mœurs sont grossières dans l'*Iliade :* chacun y suit son tempérament et ses instincts; les héros s'injurient dans les termes les plus bas de la langue usuelle; ils n'ont point l'idée des lois du mariage; ils ont plusieurs femmes, sans compter celle qu'ils ont laissée au logis, et personne n'y trouve à redire; les femmes sont estimées non d'après leur mérite moral, mais selon leur beauté et leurs talents manuels. Dans le poëme d'aventures, la vie est devenue élégante, comme on le voit dans l'épisode d'Alcinoos : tout respire la politesse et la délicatesse des sentiments et des manières; la société est civilisée, le luxe l'a envahie; Vénus porte du fard. Y a-t-il dans l'*Iliade* une femme qui

1. L'Olympe de l'*Iliade* n'est point l'Olympe de Bithynie. Le voyage de Junon, XIV, 225-230, montre que c'est bien l'Olympe de Grèce. La déesse descend de l'Olympe dans la Piérie et l'Émathie; elle passe de là en Thrace, puis au mont Athos, puis à la ville de Thoas, dans l'île de Lemnos. Voyez aussi, XXIV, 78, le voyage de la messagère Iris. Iris plonge, du haut de l'Olympe, dans la mer qui sépare les îles d'Imbros et de Samothrace. Vulcain, lancé du plus haut sommet de l'Olympe, tombe, I, 593, dans l'île de Lemnos. Rien n'est donc plus contraire aux faits que l'identification de l'Olympe de l'*Iliade* avec l'Olympe de Bithynie. L'Olympe de Bithynie ne répond pas même aux épithètes νιφόεις et ἀγάννιφος. Ce n'est qu'une colline, tandis que l'Olympe de Thessalie dépasse la région des neiges éternelles. Enfin c'est la Grèce d'Europe qui a porté ses dieux en Asie Mineure; ce n'est pas l'Asie Mineure qui a porté ses dieux en Grèce. L'Himâlaya n'a rien à voir ici. A. P.

2. Les vieux Titans sont dans les Enfers; voilà où ils sont, et Jupiter n'a, depuis longtemps, rien à craindre d'eux. A. P.

3. L'Olympe de l'*Iliade* est également au dessus des nuages, des vents et des intempéries. Il est dans l'éther et dans le ciel, sinon par sa base, du moins par ses sommets. A. P.

approche de Pénélope, d'Arété, de Nausicaa? C'est la vertu qui fait leur mérite[1].

Enfin la constitution sociale s'est modifiée. L'*Iliade* est un tableau parfait de la féodalité : ici, le peuple n'est rien, on ne le voit pas; il est dévoré par les rois, taillé à merci, maltraité par le roi Priam; pour lui, nul droit, nulle considération. Les princes sont égaux entre eux, indépendants dans leurs domaines, sans comptes à rendre à personne, jouissant du droit divin dont le sceptre donné par Jupiter est l'emblème. Ces petits rois sont réunis sous le commandement d'Agamemnon, qui est leur pair, comme Achille le lui rappelle, et qu'ils ont pris pour commander à l'armée dans cette croisade contre Troie. Les rois de l'*Odyssée* gouvernent, mais appuyés sur le peuple : le peuple est consulté dans toute circonstance; il est le maître de son avoir, il vote l'impôt; il est craint. Opprimé par les princes ses voisins, le jeune Télémaque les menace d'avoir recours au peuple. Enfin, l'idéal d'un roi de ce temps est décrit au chant XIX[e], et le portrait ne ressemble plus en rien à celui qu'on peut tirer de l'*Iliade*[2].

Pour compléter le contraste, les grands rois de l'époque héroïque, Ménélas lui-même, sont devenus commerçants. Le commerce est bien rudimentaire dans l'*Iliade* : on y compte par bœufs, sans unité monétaire[3]; le trafic maritime n'est rien; il est entre les mains d'Orientaux dont les pays sont l'objet de grossières erreurs. Dans le roman d'Ulysse, les pays du sud et du sud-est de la Méditerranée sont fréquentés par les Grecs, qui font régulièrement l'intercourse entre la Crète et l'Égypte[4] : ils y rencontrent des négociants et des pirates; ils trafiquent avec les Phéniciens, dont ils estiment peu la probité[5]. Enfin ce commerce porte sur des objets variés, et notamment sur les métaux, dont le transport et le change procurent aux navigateurs de grands bénéfices[6].

1. Cette comparaison des mœurs, dans les deux poëmes, sent le parti pris. Andromaque vaut pour le moins Pénélope; et Hélène elle-même a conservé, au sein des passions qui la dominent, une âme d'une admirable beauté. A. P.

2. Les différences s'expliquent tout naturellement. C'est la société civile qui est peinte dans l'*Odyssée*, tandis que l'*Iliade* ne nous montre qu'une armée et un camp. Encore est-on obligé d'exagérer beaucoup, pour arriver à des apparences de contrastes. Les ressemblances, en revanche, sont innombrables; et les deux poëmes, comme le remarquait Aristarque, s'expliquent perpétuellement l'un par l'autre. A. P.

3. Il n'y a pas plus d'unité monétaire dans l'*Odyssée* que dans l'*Iliade*. A. P.

4. L'Égypte de l'*Odyssée* est aussi fantastique que le pays des Phéaciens; et ce qu'on lit sur Thèbes, *Iliade*, IX, 381-384, est tout ce qu'il y a d'un peu précis, dans les poëmes homériques, sur cette Égypte qu'aurait dû si bien connaître le poëte de l'*Odyssée*. A. P.

5. Sidon et les Sidoniens sont nommés dans l'*Iliade*, VI, 291 et XXIII, 743; et Homère célèbre l'habileté des artisans sidoniens dans l'orfévrerie et les tissus. A. P.

6. Le commerce, dans l'*Iliade*, est ce qu'il peut et doit être. Les Grecs des îles apportent à la côte où campe l'armée, des

Ottfried Müller n'a pas non plus été frappé d'un changement capital qui s'est produit, durant cette période, dans la culture de la poésie épique. Dans l'*Iliade*, pas un poëte, pas une légende relative à la poésie, pas de mot pour la désigner[1], pas de nom commun appliqué à ceux qui composaient des chants[2]. C'est l'état rudimentaire par excellence. En revanche, ce poëme nous dépeint les envoyés des Grecs trouvant dans sa tente Achille, une cithare à la main, occupé à chanter les exploits des héros : son ami Patrocle est assis en face, et l'écoute. Achille était donc un chantre épique, un chantre de cantilène, comme les seigneurs au temps de Pépin et de Charlemagne. Et tous ces récits, tous ces épisodes, que l'on met dans la bouche des vieillards, qu'est-ce autre chose que des rudiments d'épopée ? Il est donc probable que, comme les autres chansons de gestes et comme les *purânas* de l'Orient, l'*Iliade* s'est formée par la réunion de ces cantilènes primitives et par l'amplification de quelques-unes d'entre elles[3]. Quand vint l'*Odyssée*, tous les éléments épiques avaient grandi. Au lieu d'un récit rectiligne, où les événements se suivent dans leur ordre chronologique et comportent tous les épisodes imaginables, on eut un véritable poëme, dont la composition est complexe, où les événements sont disposés en séries croisées, sans ordre et pour le plus grand effet. Ici une mise en scène très-soignée, une exposition égale à celle des meilleures tragédies, nul parallélisme, une contexture savante qui assure l'unité de composition; des arrêts ou *époques*, autour desquelles se groupent les séries complexes des événements, enfin un dénoûment qui n'arrive qu'à la fin et après lequel le lecteur n'a plus rien à attendre. Du reste, comme au temps des romans d'aventure et du *Râmâyana*, les poëtes épiques forment alors une classe à part dans la société : on les nomme *aèdes*, comme on les nommait *kavis* dans l'Inde et *jongleurs* (*joculatores*) au moyen âge. Nul roturier ne chante dans l'*Iliade*[4]; la cithare est entre les mains des héros : ici, au con-

objets de consommation, et ces objets sont payés avec des métaux, ou des cuirs, ou du bétail, ou des esclaves. Voyez VII, 467-475. Les guerriers envoient à leur tour dans les îles le butin des villes conquises, surtout les esclaves, et se procurent ainsi vivres et approvisionnements. Voyez XXI, 40-41. A. P.

1. Ceci est une erreur de fait. Voyez la légende de Thamyris, II, 594-600. Il y a même deux mots, et non pas un seul, pour caractériser l'art de Thamyris : ἀοιδήν et κιθαριστύν. A. P.

2. Le mot ἀοιδός est deux fois dans l'*Iliade*, et il y a le même sens que dans l'*Odyssée*. N'y fût-il point, nous serions sûrs, en vertu du mot ἀοιδῆς, vers II, 595, que Thamyris était appelé ἀοιδός, et qu'*aède* était le nom des poëtes du temps de l'auteur de l'*Iliade*. A. P.

3. Là n'est point la question. Il s'agit de savoir si la réunion est une simple juxtaposition, ou une fusion véritable, et s'il y a eu, oui ou non, un poëte, un auteur, un Homère. A. P.

4. Thamyris est exactement, dans l'*Iliade*, ce que sont Phémius et Démodocus dans l'*Odyssée*. Il hante les cours, il chante pour charmer les rois. Ses succès chez Eurytus, roi d'OEchalie, lui avaient tourné

traire, les aèdes sont des hommes du peuple; aucun d'eux n'appartient à la classe des seigneurs. Ils vivent ordinairement à la cour des princes, qui sont les fils ou les descendants des anciens preux; ils mangent à part, et non à la table des maîtres; ils sont nourris et entretenus par eux, mais au prix de leur liberté, qui ne va même pas jusqu'à choisir à leur gré le sujet des chants dont ils égayent les festins. Du reste, ils sont honorés. On les épargne comme étrangers aux querelles des rois; et, comme leur art les met fort au-dessus de ces princes et de la foule populaire d'où ils sont sortis, on va jusqu'à les regarder comme inspirés des Muses et d'Apollon.

Combien de temps s'est-il écoulé entre l'époque de l'*Iliade* et celle de l'*Odyssée?* Je l'ignore; mais si je considère les profonds changements survenus dans les idées religieuses, sociales et politiques, le chemin parcouru par l'épopée d'orient en occident, et enfin la transformation profonde opérée dans la poésie et dans la condition des poëtes, je suis porté, comme la plupart des nouveaux critiques, à mettre entre les deux poëmes le même intervalle de temps qu'entre les deux épopées indiennes, et qu'entre les premières chansons de gestes et les romans d'aventures[1]. Cet intervalle est de plusieurs siècles. Du reste, il ne faut pas se faire d'illusions, en voyant l'ordre qui règne dans la marche des deux poëmes homériques, et le peu de contradictions qui s'y trouvent : nous sommes loin d'en posséder les textes primitifs[2]. Quand les professeurs du Musée d'Alexandrie mirent la dernière main à ces œuvres antiques, et leur firent subir un dernier remaniement, elles avaient déjà subi plusieurs élaborations de la part des éditeurs de la Grèce et de ses colonies[3]. Ces retouches successives s'étaient répétées pendant près de quatre siècles, depuis l'époque où Pisistrate fit faire la première rédaction suivie des fragments homériques, dont la confusion et le désordre étaient extrêmes. Ce que nous possédons, c'est l'œuvre des Alexandrins[4]: tout le travail antérieur ne

la tête, quand il lui arriva malheur près de Dorium. A. P.

1. Cette conclusion ne serait légitime que si les faits d'où on la déduit étaient constatés. Ils sont tous ou faux matériellement, ou interprétés à faux, ou absolument imaginaires. A. P.

2. Il faut savoir ce qu'on entend par textes primitifs. Nous sommes sûrs de posséder les rhapsodies de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* dans l'ordre même où on les chantait aux Panathénées à la fin du sixième siècle avant notre ère. Sur leur histoire antérieure au temps de Solon, personne ne peut rien affirmer. A. P.

3. Nous avons des preuves matérielles de l'identité des textes depuis Pisistrate jusqu'aux Alexandrins; et il n'est plus possible de soutenir sérieusement que les Alexandrins aient fait autre chose qu'un travail purement grammatical. La critique nouvelle ne ferait pas mal de s'informer de l'état réel de la philologie homérique. Elle ne répéterait plus ces vieilleries wolfiennes sur l'élaboration successive de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* par les éditeurs préalexandrins, et sur leur achèvement au Musée d'Alexandrie. A. P.

4. S'il s'agit de la division en vingt-quatre chants, de la transcription perfec-

nous est connu que par l'histoire[1]. Aussi nos éditions modernes, reproductions fidèles des textes d'Alexandrie[2], diffèrent certainement beaucoup des chants des aèdes et des cantilènes héroïques qui sont venus se fondre dans l'*Iliade*[3].

tionnée, de l'orthographe régularisée, de l'accentuation ajoutée, de la ponctuation indiquée, ce que nous possédons est assurément l'œuvre des Alexandrins. S'il s'agit de la composition des deux poëmes et de l'ordre de leurs rhapsodies, les Alexandrins sont là; qu'on les consulte : ils n'y sont pour rien, et ils n'y prétendent rien, absolument rien. A. P.

1. L'histoire est précisément muette sur ce sujet, et c'est la philologie qui parle seule. Les légendes comme celle du travail de Pisistrate ne comptent pas, ou du moins ne doivent pas compter. A. P.

2. La vulgate est une reproduction très-infidèle des textes d'Alexandrie. Elle ne nous donne que l'*Iliade* et l'*Odyssée* des derniers Byzantins, ceux du quatorzième et du quinzième siècle. A. P.

3. Cela est évident, si l'on entend par *cantilènes héroïques* les ἔπεα antérieurs à Homère. Mais la fusion, c'est-à-dire l'œuvre même du poëte, voilà ce qui importe uniquement. Nous avons Homère. A. P.

LISTE ALPHABÉTIQUE

des ἅπαξ εἰρημένα de l'*Iliade*.

L'astérisque désigne les mots qui ont une note dans notre commentaire.

La lettre C désigne les mots qui sont mentionnés dans le livre de Curtius, intitulé : *Principes d'étymologie grecque* (*Grundzüge der griechischen Etymologie*).

Le chiffre qui suit la lettre C, renvoie aux pages de la deuxième édition du livre de Curtius; Leipzig, 1866, grand in-8°.

NB. Nous comptons comme des ἅπαξ εἰρημένα les mots qui font partie de formules textuellement répétées; et c'est pour cela qu'un certain nombre de termes inscrits dans la liste ont deux ou même plusieurs renvois au texte de l'*Iliade*.

* ἀβλής, IV, 117.
* ἄβρομος, XIII, 41.
* ἄβροτος, XIV, 78.

ἀγάρροος, XII, 30.
ἀγεληδόν, XVI, 160.
ἀγέραστος, I, 119.
* ἀγινέω, XVIII, 493.
* ἀγκάζομαι, XVII, 722.

ἀγλαΐζομαι, X, 331.
ἄγονος, III, 40.
ἄγχω, III, 371. — C. 174.
ἀδάμαστος, IX, 158.
ἀδήριτος, XVII, 42.
* ἄδος, XI, 88.

ἄδυτον, V, 448, 512.
* ἀελλής, III, 13. — C. 484.
* ἀελπτέω, VII, 310.
* ἀηθέσσω, X, 493.

ἀήσυλος, V, 876.
ἀθύρω, XV, 364.
* αἴητος, XVIII, 410.
* ἀϊκή, XV, 709.
* αἵμων, V, 49.
* αἰναρέτης, XVI, 31.
* αἰνόθεν, VII, 97.
* αἰολομίτρης, V, 707.

αἰολόπωλος, III, 185.
αἴσιος, XXIV, 376.
αἰχμάζω, IV, 324.
* ἀΐω, XV, 252. — C. 346.

ἀκερσεκόμης, XX, 39. — C. 137.
* ἄκεσμα, XV, 394.
* ἀκεστός, XIII, 115.

ἀκίχητος, XVII, 75.
* ἀκμή, X, 173. — C. 123.
* ἄκμηνος, XIX, 163, 207, 320, 346.
* ἄκοσμος, II, 213.

ἀκοστήσας, VI, 506.
ἀκρίς, XXI, 12.
ἀκριτόφυλλος, II, 868.
ἀκροκελαινιάω, XXI, 249.
* ἀκρόκομος, IV, 533.

ἀκτήμων, IX, 126, 268.
* ἀλαλύκτημαι, X, 94.
* ἀλαστέω, XII, 163.

ἀλδήσκω, XXIII, 599. — C. 320, 463.
* ἀλέη, XXII, 301. — 490.

ἀλεξητήρ, XX, 396. — C 343.

ἀλεξίκακος, X, 20.
ἀλήϊος, IX, 125, 267.
ἄλθομαι, V, 417. — C. 225.
ἁλίπλοος, XII, 26.
ἀλιτήμων, XXIV, 157, 186.
ἀλκυών, IX, 563. — C. 123.
* ἀλλοπρόσαλλος, V, 831, 889.
* ἀλογέω, XV, 162.
* ἀλοιάω, IX, 568. — C. 505.
* ἀλοσύδνη, XX, 207. — C. 578.
* ἄλοφος, X, 258.
ἀλφεσίβοιος, XVIII, 593. — C. 263.
ἀμαθύνω, IX, 593.
ἀμαλδύνω, VII, 463.
ἀμαλλοδετήρ, XVIII, 553, 554.
* ἀμαξιτός, XXII, 146.
* ἀμάρη, XXI, 259.
* ἁμαρτήδην, XIII, 584.
ἁμαρτοεπής, XIII, 824.
ἁματροχιή, XXIII, 422.
ἀμαχητί, XXI, 437. — C. 126.
* ἀμείδων, XXIII, 712.
ἀμενηνόω, XIII, 562.
ἀμετροεπής, II, 212.
ἀμητήρ, XI, 67.
ἄμητος, XIX, 223. — C. 289.
* ἀμιτροχίτων, XVI, 419.
* ἀμιχθαλόεις, XXIV, 753.
ἀμογητί, XI, 637.
* ἀμοιβός, XIII, 793.
* ἄμπυξ, XXII, 469.
ἀμφαραβέω, XXI, 408.
* ἀμφηρεφής, I, 45.
ἀμφήριστος, XXIII, 382, 527.
ἀμφιάχω, II, 316.
* ἀμφίβασις, V, 623.
* ἀμφίδασυς, XV, 309.
ἀμφιζάνω, XVIII, 25.
* ἀμφιθαλής, XXII, 496.
* ἀμφίθετος, XXIII, 270, 616.
ἀμφίκομος, XVII, 677.
* ἀμφιλύκη, VII, 433. — C. 147.
ἀμφιπεριστρωφάω, VIII, 348.
ἀμφιποτάομαι, II, 315.
ἀμφιστρατάομαι, XI, 713.
* ἀμφιστρεφής, XI, 40.
* ἀμφίφαλος, V, 743.
* ἀμφιχαίνω, XXIII, 79.
* ἀμφίχυτος, XX, 145.
ἀμώμητος, XII, 109.
* ἀναβέβρυχε, XVII, 54.
ἀναδέρκομαι, XIV, 436.
* ἀναδέσμη, XXII, 469.
ἀναθηλέω, I, 236.
ἀναθρώσκω, XIII, 140.
ἀναίμων, V, 342.
* ἀνακοντίζω, V, 113.
* ἀνακυμβαλιάζω, XVI, 379.
* ἀναμαιμάω, XX, 490.
* ἄναντα, XXIII, 116.
* ἀναξηραίνω, XXI, 347.
ἀναπαύω, XVII, 550.
* ἀνάποινον, I, 99.
ἀνασεύω, XI, 458.
ἀνατέλλω, V, 777.
* ἀνάτιτος, XXIV, 213.
* ἀναφλύω, XXI, 361. — C. 271.
* ἀνδράγριον, XIV, 509.
* ἀνδράποδον, VII, 475.
ἀνδρόκμητος, XI, 371.
ἀνεμοσκεπής, XVI, 224.
ἀνέστιος, IX, 63.
* ἀνθέριξ, XX, 227. — C. 226.
ἀνθρακιή, IX, 213. — C. 196, 537.
* ἀνιδρωτί, XV, 228.
* ἀνιπτόπους, XVI, 235.
* ἄνιπτος, VI, 266.
ἀνιχνεύω, XII, 192.
ἀνόλεθρος, XIII, 761.
ἄνοος, XXI, 441.
* ἀνουτητί, XXII, 371.
* ἀντιπέραιος, II, 635.
ἀντιφερίζω, XXI, 357.
* ἀνώϊστος, XXI, 39.
* ἄξυλος, XI, 155.
* ἀοίδιμος, VI, 358.
ἀπαείρω, XXI, 563.
ἀπαΐσσω, XXI, 234.
ἀπάλαμνος, V, 597. — C. 607.
* ἀπάλθομαι, VIII, 405.
ἀπαλοιάω, IV, 522.
ἁπαλοτρεφής, XXI, 363.

* ἀπαρέσκω, XIX, 183.
ἀπατιμάω, XIII, 113.
ἀπειλητήρ, VII, 96.
* ἀπεμέω, XIV, 437.
ἀπερωεύς, VIII, 361.
* ἀπερωέω, XVI, 723.
ἀπλοΐς, XXIV, 230.
ἀποβλύζω, IX, 491.
* ἀπογυιόω, IV, 265.
ἀποδέχομαι, I, 95.
ἀποδίομαι, V, 763.
ἀποθύμιος, XIV, 261.
* ἀποκηδέω, XXIII, 413.
ἀποκρεμάννυμι, XXIII, 879.
* ἀποκρίνω, V, 12.
* ἀπολέπω, XXI, 455.
* ἀπολιχμάομαι, XXI, 123.
ἀπολυμαίνομαι, I, 313, 314.
* ἀπομνάω, XXIV, 428.
* ἀπομυθέομαι, IX, 109.
* ἀποπαπταίνω, XIV, 101.
ἀπόρθητος, XII, 11.
ἀποσκίδναμαι, XXIII, 4.
ἀποσκυδμαίνω, XXIV, 65.
* ἀπουρέω, XXII, 489.
* ἀπριάτην, I, 99. — C. 571.
* ἀπροτίμαστος, XIX, 263.
ἀπτής, IX, 323.
* ἀπτοεπής, VIII, 209.
* ἀπύρωτος, XXIII, 270.
ἄραβος, X, 375. — C. 409.
* ἀργινόεις, II, 647, 656. — C. 157.
ἀργίπους, XXIV, 211.
ἄρεκτος, XIX, 150.
Ἀρηϊκτάμενος, XXII, 72.
* ἀρητός, XVII, 37; XXIV, 741.
ἀρθμέω, VII, 302.
* ἄριστον, XXIV, 124. — C. 306.
ἁρματοπηγός, IV, 485.
* ἁρματροχιή, XXIII, 505.
ἁρπακτήρ, XXIV, 262.
* ἄρπη, XIX, 350. — C. 238.
* ἀρτιεπής, XXII, 281. — C. 70.
ἀρτίπος, IX, 505.
ἀρχέκακος, V, 63.
ἀσήμαντος, X, 485.
ἄσις, XXI, 321.
ἄσκοπος, XXIV, 157, 186.
* ἄσπερμος, XX, 303.
ἀσπιδιώτης, II, 554.
* ἀστράγαλος, XXIII, 88. — C. 190, 319, 602.
ἀστυβοώτης, XXIV, 701.
* ἀταλάφρων, VI, 400.
ἀτάλλω, XIII, 27.
* ἀτέων, XX, 332.
* ἀτίζω, XX, 166. — C. 524.
αὐγάζομαι, XXIII, 458. — C. 107.
* αὐίαχος, XIII, 41. — C. 496, 499.
αὐτονυχί, VIII, 197.
αὐτοσταδίη, XIII, 325.
* αὐτοχόωνος, XXIII, 826.
ἄφαλος, X, 258.
ἀφαμαρτοεπής, III, 215.
* ἀφάρτερος, XXIII, 311.
* ἀφάω, VI, 322.
ἀφήτωρ, IX, 404.
* ἄφλαστον, XV, 717.
* ἀφλοισμός, XV, 607. — C. 653.
ἀφοπλίζομαι, XXIII, 26.
* ἀφρέω, XI, 282.
ἀφρήτωρ, IX, 63.
ἄφυλλος, II, 425.
* ἀφυσγετός, XI, 495.
* ἀχερωΐς, XIII, 389; XVI, 482.
* ἀχυρμιά, V, 502.
ἀψίς, V, 487. — C. 553.

βάδην, XIII, 516. — C. 570, 572.
βαθύλειμος, IX, 151, 293.
* βαθυλήϊος, XVIII, 550.
βαθύνω, XXIII, 421.
* βαθυρρείτης, XXI, 195.
βαθύσχοινος, IV, 383.
βαμβαίνω, X, 375.
* βαρβαρόφωνος, II, 867. — C. 262.
βαρύθω, XVI, 519.
βασιληΐς, VI, 193. — C. 564.
* βεβρώθω, IV, 35. — C. 419.
* βλῆτρον, XV, 678.
βοηλασίη, XI, 672.

* βόλομαι, XI, 319. — C. 483.
βόσις, XIX, 268.
βοτόν, XVIII, 521.
* βοτρυδόν, II, 89.
βότρυς, XVIII, 562. — C. 633.
* βούβρωστις, XXIV, 632.
* βουβών, IV, 492.
* βουγάϊος, XIII, 824.
βουλευτής, VI, 114.
* βουλυτός, XVI, 779.
* βουπλήξ, VI, 135.
βουφονέω, VII, 466.
* βράσσων, X, 226. — C. 263, 600.
* βρέφος, XXIII, 266. — C. 402, 420, 432, 461.
* βριήπυος, XIII, 521.
βρομέω, XVI, 642.
βρύω, XVII, 56. — C. 465, 491, 518.
βυσσός, XXIV, 80. — C. 237, 416.
βωτιάνειρα, I, 155.

* γελοίϊος, II, 215.
* γένεσις, XIV, 201, 246, 302.— C. 160.
γενναῖος, V, 253.
γεραρός, III, 170, 211. — C. 418.
γῆρυς, IV, 437. — C. 162.
* γλάγος, II, 471; XVI, 643.— C. 158.
* γλαυκιάω, XX, 172.
γλαυκός, XVI, 34. — C. 163.
* γλῆνος, XXIV, 192. — C. 163.
γλυκύθυμος, XX, 467.
* γλωχίν, XXIV, 274.
γυιόω, VIII, 402, 416.
γυναιμανής, III, 39.

* δαιτρόν, IV, 262.
δαιτύς, XXII, 496. — C. 208.
δασμός, I, 166. — C. 208.
* δέελος, X, 466. — C. 212.
* δειδήμων, III, 56.
δεκάκις, IX, 379.
* δεκάχιλοι, V, 860.
* δενδίλλω, IX, 180.
δετή, XI, 554; XVII, 663.—C. 211.
* δημοβόρος, I, 231.
δηναιός, V, 407. — C. 502, 512.
διαθρύπτω, III, 363.
διαχείρω, VIII, 8.
διακλάω, V, 216.
διαμάω, III, 359; VII, 253.
* διαμετρέω, III, 315.
διαμετρητός, III, 344.
* διαπλήσσω, XXIII, 120.
διαρπάζω, XVI, 355.
δίδημι, XI, 105. — C. 64, 211.
διεέργω, XII, 424.
διεξερέομαι, X, 432.
* δίζω, XVI, 713.
διοπτεύω, X, 451.
διοπτήρ, X, 562.
* δίσκουρα, XXIII, 523.—C. 311.
διφάω, XVI, 747.
διωθέω, XXI, 244.
* δμῆσις, XVII, 476.
* δμήτειρα, XIV, 259.
δολιχεγχής, XXI, 155.
* δονακεύς, XVIII, 576.
δουλιχόδειρος, II, 460; XV, 692.
δουρηνεκές, X, 357. — C. 277.
δουρίκτητος, IX, 343.
* δραγμεύω, XVIII, 555.
δραίνω, X, 96.
δράσσω, XIII, 393; XVI, 486. — C. 432.
* δρατός, XXIII, 169.
* δυσαριστοτόκεια, XVIII, 54. — C. 248.
* δυσθαλπής, XVII, 549.
δυσκέλαδος, XVI, 357.
* Δύσπαρις, III, 39; XIII, 769.
* δυσπέμφελος, XVI, 748.
* δυσωρέω, X, 183.
δυωκαιεικοσίμετρος, XXIII, 264.
δυωκαιεικοσίπηχυς, XV, 678.
δωδεκάβοιος, XXIII, 703.
δωρητός, IX, 525.

ἔγκειμαι, XXII, 513. — C. 476.
ἐγκεράννυμι, VIII, 189.

ἐγχύρω, XIII, 145.
ἐγρηγορτί, X, 182.
* ἔγχελυς, XXI, 203, 353.—C. 176.
ἑδανός, XIV, 172. — C. 206.
* ἐεδνωτής, XIII, 382.
* ἐθείρω, XXI, 347.
εἰκοσάκις, IX, 379.
* εἰκοσινήριτος, XXII, 349.
εἰλαπιναστής, XVII, 577.
εἰνάνυχες, IX, 470.
* εἰνόδιος, XVI, 260.
* εἴρη, XVIII, 531.
εἰροκόμος, III, 387.
εἰσάνειμι, VII, 423.
εἰσπέτομαι, XXI, 494.
* εἰσωπός, XV, 653.
ἑκατηβελέτης, I, 75.
ἑκατόγχειρος, I, 402.
* ἑκατόζυγος, XX, 247.
ἑκατόμπεδος, XXIII, 164.
* ἑκατόμπολις, II, 649.
ἑκατόμπυλος, IX, 383.
ἐκδέχομαι, XIII, 710.
ἔκδηλος, V, 2.
ἐκδίδωμι, III, 459.
* ἐκηβολίη, V, 54.
* ἐκκαιδεκάδωρος, IV, 109.
ἐκκλέπτω, V, 390.
ἐκκυλίω, VI, 42; XXII, 394.
ἔκμολον, XI, 604.
ἐκμυζάω, IV, 218.
* ἐκπαιφάσσω, V, 803.
* ἐκποτέομαι, XIX, 357.
ἐκπρεπής, II, 483.
* ἐκστρέφω, XVII, 58.
* ἐκτάδιος, X, 134. — C. 557.
ἐκφύω, XI, 40.
ἐλαφηβόλος, XVIII, 319.
ἐλεόθρεπτος, II, 776.
ἐλετός, IX, 409.
* ἑλκεχίτων, XIII, 685.
* ἑλκηθμός, VI, 465. — C. 127.
ἐλλεδανός, XVIII, 553.
* ἐμβαδόν, XV, 505.
ἐμβρέμω, XV, 627.
* ἐμπάσσω, III, 126.
* ἔμπλην, II, 526.
ἐμπυριβήτης, XXIII, 702.
ἔναντα, XX, 67.
ἐνδείκνυμι, XIX, 83.
* ἐνδεκάπηχυς, VI, 319; VIII, 494.
* ἐνδίημι, XVIII, 584.
* ἔνδινα, XXIII, 806.
ἐνετή, XIV, 180.
ἐνηείη, XVII, 670.
ἐνικλάω, VIII, 408, 422.
ἐννεάβοιος, VI, 236.
ἐννεακαίδεκα, XXIV, 496.
* ἐννεάχιλοι, V, 860; XIV, 148.
* ἐννεσίη, V, 894.
* ἐννέωρος, XVIII, 351. — C. 319.
* ἔνορχος, XXIII, 147.
ἐνστηρίζω, XXI, 168.
ἐνστρέφω, V, 306.
* ἐνταῦθα, IX, 601. — C. 278, 370.
* ἐντεσιεργός, XXIV, 277.
* ἐντρέχω, XIX, 385.
* ἐντυπάς, XXIV, 163.
* ἐνωπή, V, 374; XXI, 510.
ἐξαγγέλλω, V, 390.
ἐξανίημι, XVIII, 471.
ἐξαποτίνω, XXI, 412.
ἐξερωέω, XXIII, 468.
ἐξευρίσκω, XVIII, 322.
* ἐξήλατος, XII, 295.
* ἔξιδε, XX, 342.
ἐξοιχνέω, IX, 384.
ἐξυπανίστημι, II, 267.
ἐπαγάλλομαι, XVI, 91.
ἐπαγλαΐζομαι, XVIII, 133.
* ἐπαιτέω, XXIII, 593.
ἐπαίτιος, I, 335.
* ἐπαλλάσσω, XIII, 359.
ἐπανίστημι, II, 85.
* ἐπαπύω, XVIII, 502.
ἐπαρά, IX, 456.
ἐπεμβαίνω, IX, 582.
ἐπέμυξα, IV, 20; VIII, 457.
ἐπεσβόλος, II, 275.
* ἐπευφημέω, I, 22, 376.
ἐπήτριμος, XVIII, 211, 552; XIX, 226.

* ἐπιβάσκω, II, 234.
* ἐπιβλής, XXIV, 453.
* ἐπιβρέμω, XVII, 739.
ἐπιγράβδην, XXI, 166.
* ἐπιδιφριάς, X, 475.
ἐπίδρομος, VI, 434.
ἐπιθαρσύνω, IV, 183.
* ἐπίθημα, XXIV, 228.
* ἐπιθύω, XVIII, 175.
ἐπικέλομαι, IV, 454.
ἐπικουρέω, V, 614.
ἐπιλάμπω, XVII, 650.
* ἐπιλίγδην, XVII, 599. — C. 572.
* ἐπιμηνίω, XIII, 460.
ἐπινεφρίδιος, XXI, 204.
* ἐπινηνέω, VII, 428, 431. — C. 283.
* ἐπίξυνος, XII, 422.
ἐπιορκέω, XIX, 188.
* ἐπιόσσομαι, XVII, 381.
ἐπιπροϊάλλω, XI, 628.
ἐπιρρεπω, XIV, 99.
* ἐπιρρήσσω, XXIV, 354, 456.
* ἐπισκύνιον, XVII, 136. — C. 154.
ἐπιτοξάζομαι, III, 79.
* ἐπομφάλιος, VII, 267.
ἑπταπόδης, XV, 729.
ἐρατίζω, XI, 551; XVII, 660.
ἐρατός, III, 64.
ἐρέβινθος, XIII, 589.
ἐρεύγω, XX, 404, 406. — C. 166, 654.
ἐριβρεμέτης, XIII, 624.
ἐριδμαίνω, XVI, 260.
ἔριθος, XVIII, 550, 560. — C. 306.
* ἔρισμα, IV, 38.
ἐρύγμηλος, XVIII, 580. — C. 166.
ἔρυμα, IV, 137.
ἐρυσίπτολις, VI, 305.
ἐρωδιός, X, 274. — C. 310.
ἐσαθρέω, III, 450.
* ἐσακούω, VIII, 97.
ἐσίζω, XIII, 285.
* ἕστωρ, XXIV, 272.
εὐειδής, III, 48.
εὐήκης, XXII, 319.
εὔθριξ, XXIII, 13, 301, 351.
εὔκτιτος, II, 592.
εὐκτός, XIV, 98.
* εὔληρα, XXIII, 481. — C. 478, 499, 512.
εὐπλοίη, IX, 362.
εὔπρηστος, XVIII, 471.
εὔπρυμνος, IV, 248.
εὔπυργος, VII, 71.
εὐρυρέεθρος, XXII, 141.
εὔσκαρθμος, XIII, 31.
εὔτρητος, XIV, 182.
εὐφημέω, IX, 171.
ἔφαλος, II, 538, 584.
* ἐφαρμόζω, XIX, 385.
* ἐφυβρίζω, IX, 368.
ἐχθοδοπέω, I, 518.
* Ἑωσφόρος, XXIII, 226. — C. 358.

ζάκοτος, III, 220. — C. 544.
ζαφλεγής, XXI, 465.
ζεῦγος, XVIII, 543. — C. 166.
ζητέω, XIV, 258. — C. 548, 552, 560.
ζυγόδεσμον, XXIV, 270.
* ζωρός, IX, 203. — C. 339.

ἡδυεπής, I, 248.
ἠερόφωνος, XVIII, 505.
* ἠϊόεις, V, 36.
* ἤχεστος, VI, 94, 275, 309.
* ἤκιστος, XXIII, 531.
* ἠλιτόμηνος, XIX, 118.
ἧμα, XXIII, 891.
μιδαής, XVI, 294.
* ἡμίθεος, XII, 23.
* ἡμιπέλεκκον, XXIII, 851, 858, 883.
ἡμιτάλαντον, XXIII, 751, 796.
* ἡμιτελής, II, 701.
* ἥμων, XXIII, 886.
ἠπιόδωρος, VI, 251.
* ἠπύτα, VII, 384.
ἠρίον, XXIII, 126.

ἡσύχιος, XXI, 598.

* θαιρός, XII, 459. — C. 233.
* θαλύσια, IX, 534.
* θέναρ, V, 339. — C. 230.
* θεόδμητος, VIII, 529.
θρασυκάρδιος, X, 41.
θρέπτρα, IV, 478; XVII, 302.
θρηνέω, XXIV, 722.
* θρῆνος, XXIV, 721. — C. 232.
* θρόνον, XXII, 441.
* θρυλίζω, XXIII, 396.
θρύον, XXI, 351.
* θυοσκόος, XXIV, 221. — C. 93, 140, 624.
* θυηλή, IX, 220.
* θυόω, XIV, 172.
* θυρᾳωρός, XXII 69.
* θύσθλον, VI, 134. — C. 234.

* ἰγνύη, XIII, 212. — C. 164.
* ἴθμα, V, 778. — C. 359.
* ἰθυπτίων, XXI, 169.
* ἰκμάς, XVII, 392. — C. 127, 615.
ἰλαδόν, II, 93. — C. 573.
* ἰλλάς, XIII, 572.
ἰλύς, XXI, 318.
ἱμερτός, II, 751.
ἴξαλος, IV, 105.
* ἰόεις, XXIII, 850.
* ἱππάζομαι, XXIII, 426. — C. 554.
ἱππιοχαίτης, VI, 469.
ἱππόδρομος, XXIII, 330.
ἱπποκέλευθος, XVI, 126, 584, 8[illegible] — C. 136.
* ἰσάζω, XII, 435.
* ἰσόμορος, XV, 209.
ἰσόπεδον, XIII, 142.
* ἱστοδόκη, I, 434.
* ἴϋγμός, XVIII, 572. — C. 516.
* ἰχώρ, V, 340, 416.
ἰωχμός, VIII, 89, 158. — C. 441.

* καχίζω, XXIV, 214. — C. 555.
κακότεχνος, XV, 14.
κακοφραδής, XXIII, 483.
* καλαῦροψ, XXIII, 845. — C. 314, 496, 499.
καλήτωρ, XXIV, 577.
καλλίρροος, XII, 33.
* κάλυμμα, XXIV, 93.
* κάλυξ, XVIII, 401.
* κάμαξ, XVIII, 563.
κάπη, VIII, 434. — C. 623.
* καπύσσω, XXII, 467.
* καρκαίρω, XX, 157.
* καρός (ἐν καρὸς αἴσῃ), IX, 378.
* καρχαλέος, XXI, 541.
καταδεύω, IX, 490.
* καταδημοβορέω, XVIII, 301.
* καταῖτυξ, X, 258.
* κατακαίριος, XI, 439.
* καταλήθομαι, XXII, 389.
καταμάομαι, XXIV, 165.
καταμύσσω, V, 425.
* κάταντα, XXIII, 116.
* καταπάλλομαι, XIX, 351.
κατάπαυμα, XVII, 38.
* καταπέσσω, I, 81.
καταπλήσσω, III, 31.
καταπύθω, XXIII, 328.
κατασβέννυμι, XXI, 381.
* κατασεύομαι, XXI, 382.
καταφέρω, XXII, 425.
καταφλέγω, XXII, 512.
* καταφυλαδόν, II, 668.
* καταχθόνιος, IX, 457.
* κατεναντίον, XXI, 567.
κατένωπα, XV, 320.
κατηπιάω, V, 417.
* κατηφών, XXIV, 253.
κάτω, XVII, 136.
* κατωμάδιος, XXIII, 431. — C. 571.
* καῦμα, V, 865. — C. 134.
καύστειρα, IV, 342; XII, 316.
κέδρινος, XXIV, 192.
* κελητίζω, XV, 679. — C. 135.
κεμάς, X, 361.
κενεαυχής, VIII, 230.

κεντέω, XXIII, 337.
κεντρηνεκής, V, 752; VIII, 396. — C. 277.
* κέντρον, XXIII, 387, 430.
* κεραίω, IX, 203.
κεραμεύς, XVIII, 601.
* κεστός, XIV, 214.
* κήδειος, XIX, 294.
* κηδεμών, XXIII, 163, 674.
* Κηρεσσιφόρητος, VIII, 527.
κιθαρίζω, XVIII, 570. — C. 55.
κιθαριστύς, II, 600.
* κινυρός, XVII, 5.
κλαγγηδόν, II, 463. — C. 573.
* κλήδην, IX, 11.
* κλοτοπεύω, XIX, 149.
* κλωμακόεις, II, 729.
κνάω, XI, 639. — C. 440.
* κνῆστις, XI, 640.
* κολλήεις, XV, 389.
κόλος, XVI, 117. — C. 137, 155, 491, 516, 624.
* κολῳάω, II, 212.
* κολῳός, I, 575.
κομπέω, XII, 151.
* κορθύω, IX, 7. — C. 462.
κορυθάϊξ, XXII, 132.
* κόρυμβον, IX, 241. — C. 462.
κορύνη, VII, 141, 143.
κορυνήτης, VII, 9, 138.
κοτήεις, V, 191.
* κοτυλήρυτος, XXIII, 34.
* κουρῆτες, XIX, 193, 248.
κοῦφος, XIII, 158. — C. 449.
κράνιον, VIII, 84. — C. 132.
* κραταιγύαλος, XIX, 361.
* κρατευτής, IX, 214.
* κρεῖον, IX, 206.
κρήγυον, I, 106.
* κρίκε, XVI, 470.
* κρίκος, XXIV, 272.
* κροαίνω, VI, 507; XV, 264.
κρόκος, XIV, 348.
* κρόσσα, XII, 258, 444.
κροταλίζω, XI, 160.
κροτέω, XV, 453.
κτητός, IX, 407.
* κτιδέη, X, 335, 458.
κύαμος, XIII, 589. — C. 480.
* κυανόπεζα, XI, 629. — C. 480, 515.
* κυκλέω, VII, 332.
* κύμινδις, XIV, 291.
* κυνάμυια, XXI, 394, 421.
* κύνεος, IX, 373.
* κώδεια, XIV, 499.
* κωκυτός, XXII, 409, 447.
* κώληψ, XXIII, 726.

* λαβραγόρης, XXIII, 479.
λαβρεύομαι, XXIII, 474.
* λαθικηδής, XXII, 83.
* λαισήϊον, V, 453; XII, 426. — C. 326.
λαμπετάω, I, 104.
λαοφόρος, XV, 682.
* λάπτω, XVI, 161. — C. 326, 449, 487, 606.
λαστρέω, XVIII, 543.
λεπταλέος, XVIII, 571.
λέπω, I, 236. — C. 333, 473.
* λεύκασπις, XXII, 294.
* ληϊάς, XX, 193.
ληϊστός, IX, 406.
* ληῖτις, X, 460. — C. 326.
λιγαίνω, XI, 685.
* λίγξε, IV, 125.
λιγύφωνος, XIX, 350.
λιχμάω, V, 500. — C. 406.
λιχμητήρ, XIII, 590. — C. 406.
* λικριφίς, XIV, 463. — C. 328, 642.
* λίνος, XVIII, 570.
λιπαροκρήδεμνος, XVIII, 382.
λιπαροπλόκαμος, XIX, 126.
λοβός, XIV, 182. — C. 473.
* λόγος, XV, 393. — C. 327.
λοιμός, I, 61. — C. 167, 329.
* λοισθήϊος, XXIII, 751, 785.
λοῖσθος, XXII, 536.
* λύγος, XI, 105. — C. 167, 648.
λυκέη, X, 459.

* Λυκηγενής, IV, 101, 119.
λυσσητήρ, VIII, 299. — C. 486.
* λυσσώδης, XIII, 53. — C. 486.
λωβητός, XXIV, 531.
* λωτέω, XII, 283.

μαινάς, XXII, 460.
μάκελλα, XXI, 259.
μαργαίνω, V, 882.
* μάσταξ, IX, 324.
ματεύω, XIV, 110.
μαχήμων, XII, 247.
* μαχλοσύνη, XXIV, 30.
μεθημοσύνη, XIII, 108.
μεθομιλέω, I, 269.
* μείλια, IX, 147, 289.— Cf. 295, 633.
* μειλιχίη, XV, 741. — C. 295.
* μελάνδετος, XV, 713.
* μέλδομαι, XXI, 363. — C. 219.
* μεσαιπόλιος, XIII, 361. — C. 298.
μεσήεις, XII, 269.
* μεσσοπαγής, XXI, 172.
* μέσφα, VIII, 508. — C. 298, 526.
μεταδρομάδην, V, 80. — C. 573.
* μετακλαίω, XI, 764.
μετακλίνω, XI, 509.
* μεταλήγω, IX, 157, 261, 299.
μεταμάζιος, V, 19.
* μετανάστης, IX, 648; XVI, 59.
μεταξύ, I, 156. — C. 189.
μεταπαυσωλή, XIX, 201.
μεταπαύω, XVII, 373.
* μεταστοιχί, XXIII, 358, 757.
* μετατροπαλίζομαι, XX, 190.
μεταφράζω, I, 140.
* μετοκλάζω, XIII, 281.
μέχρι, XIII, 143; XXIV, 128 (μέχρις).
* μήκων, VIII, 306. — C. 148.
μηλοβοτήρ, XVIII, 529.
* μήρινθος, XXIII, 854, 857, 866, 867, 869. — C. 524.
μητροπάτωρ, XI, 224.
* μιαρός, XXIV, 420.
μισγάγκεια, IV, 453.
* μισέω, XVII, 272. — C. 525.
* μίτος, XXIII, 762. — C. 523.
* μνημοσύνη, VIII, 181. — C. 279.
μόγος, IV, 27.
μοιρηγενής, III, 182.
μόλιβος, XI, 237. — C. 218, 332, 516, 648.
μολύβδαινα, XXIV, 80. — C. 332.
* μορόεις, XIV, 183. — C. 296.
* μόρφνος, XXIV, 316.
* μόσχος, XI, 105. — C. 523.
μοχλέω, XII, 259.
* μυδαλέος, XI, 54. — C. 302.
* μύλαξ, XII, 161.
* μυλοειδής, VII, 270.
μυρίκινος, VI, 39.
* μύω, XXIV, 420, 637. — C. 301.
μυών, XVI, 315, 324.

νάπη, VIII, 558; XVI, 300.
ναρκάω, VIII, 328.
* ναύμαχος, XV, 389, 677.
νεαρός, II, 2, 289. — C. 282, 518.
νεήκης, XIII, 391; XVI, 484.
νέηλυς, X, 434, 558.
* νειόθεν, X, 10.
νειόθι, XXI, 317.
* νεκάς, V, 886.
νέμος, XI, 480. — C. 281.
* νεοαρδής, XXI, 346. — C. 207.
νεοθηλής, XIV, 347.
* νεοίη, XXIII, 604.
νεόσμηκτος, XIII, 342.
νεόστροφος, XV, 469.
νήδυια, XVII, 524.
νήνεμος, 556.
* νηπιαχεύω, XXII, 502
νότιος, VIII, 307.
νωθής, XI, 559.
* νωχελίη, XIX, 411.

ξηραίνω, XXI, 345, 348.
* ξυνοχή, XXIII, 330.
* ξυρόν, X, 173. — C. 629.

ὀγδώκοντα, II, 568. 652.
ὁδοιπόρος, XXIV, 375. — C. 582.
* ὄθριξ, II, 765.
* οἰέτης, II, 765. — C. 189, 507.
* οἴηξ, XXIV, 269.
* οἰνοβαρής, I, 225.
* οἰόθεν, VII, 39, 226.
ὀκτάκνημος, V, 723.
ὀλβιοδαίμων, III, 182.
ὀλέθριος, XIX, 294, 409.
ὀλετήρ, XVIII, 114.
ὀλίζων, XVIII, 519. — C. 333, 546, 601.
* ὀλισθάνω, XXIII, 774. — C. 330, 653.
* ὅλμος, XI, 147. — C. 322, 617.
ὀλολυγή, VI, 301. — C. 333.
* ὀλοοίτροχος, XIII, 137. — C. 322, 505, 582.
ὁμήγυρις, XX, 142.
* ὁμοστιχάω, XV, 635.
ὁμότιμος, XV, 186.
ὁμόφρων, XXII, 263.
ὁμόω, XIV, 209.
* ὁμώνυμος, XVII, 720.
* ὄνθος, XXIII, 775, 777, 781.
ὀνομάκλυτος, XXII, 51.
* ὄνος, XI, 558. — C. 359.
ὀνοστός, IX, 164.
* ὀξυβελής, IV, 126.
ὀπίστατος, VIII, 342; XI, 178.
ὁπλή, XI, 536; XX, 501.
* ὀπός, V, 902. — C. 408.
* ὀρεχθέω, XXIII, 30.
* ὅρμημα, II, 356, 590.
ὄρνεον, XIII, 64. — C. 312.
* ὄροφος, XXIV, 451.
* ὄρπηξ, XXI, 38. — C. 239.
* ὀτρυντύς, XIX, 234, 235.
οὐδενόσωρος, VIII, 178.
* οὔλιος, XI, 62.
οὐραῖος, XXIII, 520.
* οὐρός, II, 153. — C. 313.
* ὄφις, XII, 208. — C. 177, 407, 424, 443.
* ὀφρυόεις, XXII, 411. — C. 266.
* ὀχετηγός, XXI, 257.
* ὀχλέω, XXI, 261. — C. 175.
* ὀψείω, XIV, 37.
ὄψιμος, II, 325.
ὀψιτέλεστος, II, 325. — C. 642.

παγχρύσεος, II, 448.
* παιδοφόνος, XXIV, 506.
* παιφάσσω, II, 450.
* παλαιμοσύνη, XXIII, 701.
* πάλη, XXIII, 635. – C. 260.
παλίλλογος, I, 126.
παλιμπλαγχθείς, I, 58. — C. 250.
παλινάγρετος, I, 526. — C. 156.
πάναγρος, V, 487.
πάναιθος, XIV, 372.
πανάποτμος, XXIV, 255, 493.
* παναφῆλιξ, XXII, 490.
παναώριος, XXIV, 540.
* πανομφαῖος, VIII, 250.
* πανόψιος, XXI, 397.
* παππάζω, V, 408.
* παραβλήδην, IV, 6.
παραβλώψ, IX, 503.
παραδέχομαι, VI, 178.
παραδύω, XXIII, 416.
* παραείρω, XVI, 341.
* παραιβάτης, XXIII, 132.
παραίσιος, IV, 381.
παρακαταβάλλω, XXIII, 127, 683.
παρακαταλέγομαι, IX, 565, 664.
παρακρεμάννυμι, XIII, 597.
παραμυθέομαι, IX, 417.
* πάραντα, XXIII, 116.
* παρασφάλλω, VIII, 311.
* παρατρέω, V, 295.
παρατυγχάνω, XI, 74.
παρεκπροφεύγω, XXIII, 314.
* παρθενοπίπης, XI, 385.
* παροίτερος, XXIII, 459, 480.
παυσωλή, II, 386.
παφλάζω, XIII, 798. — C. 271.
* παχνόω, XVII, 112.
πέδη, XIII, 36.
* πέζα, XXIV, 272. — C. 220, 545.

πέλλα, XVI, 642. — C. 244, 454.
πεμπώβολον, I, 463.
* πένταχα, XII, 87.
* πεντηκοντόγυος, IX 579.
* περιάγνυμι, XVI, 78,
* περιγλαγής, XVI, 642.
* περιδέξιος, XXI, 163.
* περιδίδομαι, XXIII, 485.
* περιδινέω, XXII, 165.
περιδρύπτω, XXIII, 395.
περιηχέω, VII, 267.
περιναιέτης, XXIV, 488.
περιπευκής, XI, 845.
περιπροχέω, XIV, 316.
* περισταδόν, XIII, 551.
* περιστένω, XVI, 163.
περιτρέω, XI, 676.
περίτροχος, XXIII, 455.
* περκνός, XXIV, 316. — C 247.
πευκεδανός, X, 8. — C. 150.
πηγεσίμαλλος, III, 197. — C. 522.
* πηνίον, XXIII, 762. — C. 248.
* πηρός, II, 599. — C. 246.
* πῖδαξ, XVI, 825. — C. 579.
πιδήεις, XI, 183. — C. 579.
* πῖλος, X, 265. — C. 249.
πινύσσω, XIV, 249.
πίσσα, IV, 277. — C. 150.
πληκτίζομαι, XXI, 499.
ποδωκείη, II, 792.
* ποικίλλω, XVIII, 590. — C. 150.
ποιμνήϊος, II, 470.
πόκος, XII, 451. — C. 150.
* πολιοκρόταφος, VIII, 518.
πολύαρνι, II, 106.
πολυβούτης, IX, 154, 296.
* πολυγηθής, XXI, 450.
* πολυδίψιος, IV, 171. — C. 583.
πολύζυγος, II, 293.
πολυΐππος, XIII, 171.
* πολυκαγκής, XI, 642.
πολύκεστος, III, 371.
πολύκνημος, II, 497.
* πολυκοιρανίη, II, 204.
πολυκτήμων, V, 613.
πολυλήϊος, V, 613.
πολυπάμων, IV, 433.
* πολύσκαρθμος, II, 814.
* πολυστάφυλος, II, 507, 537.
πολυτρήρων, II, 502, 582.
* πόρκης, VI, 320; VIII, 495. — C. 151.
* πόρπη, XVIII, 401. — C. 246, 323.
πόρταξ, XVII, 4. — C. 254.
ποσσῆμαρ, XXIV, 657.
ποτινίσσομαι, IX, 381.
ποτιτέρπω, XV, 401.
* πρεσβήϊον, VIII, 289.
πρεσβυγενής, XI, 249.
* προαλής, XXI, 262.
* πρόβατον, XIV, 124; XXIII, 550.
προβέβουλα, I, 113.
προβοάω, XII, 277.
προδοχή, IV, 107.
* προεέργω, XI, 569.
* προθυμίη, II, 588.
προκαθίζω, II, 463.
* πρόκλυτος, XX, 204.
* πρόκροσσος, XIV, 35.
προκυλίνδομαι, XIV, 18.
* προμίγνυμι, IX, 452.
* προποδίζω, XIII, 158, 806.
* προπροκυλινδόμενος, XXII, 221.
προσαραρίσκω, V, 725.
* προσερεύγω, XV, 621.
πρόσφατος, XXIV, 757.
* προτιειλέω, X, 347.
* πρότμησις, XI, 424.
* προτροπάδην, XVI, 304.
* πρόφασις, XIX, 262, 302.
* πρυμνώρεια, XIV, 307.
* πρωτοτόκος, XVII, 5.
* πτέρνη, XXII, 397. — C. 437.
πτύγμα, V, 315.
πτυκτός, VI, 169.
* πτύον, XIII, 588. — C. 437.
πτύω, XXIII, 697. — C. 258, 437, 604.
πτωσκάζω, IV, 372. — C. 632.
πυγμαχίη, XXIII, 653, 665.
πυγμή, XXIII, 669. — C. 258, 459.

πύξινος, XXIV, 269.
* πυρετός, XXII, 31. — C. 258, 308.
* πυρίκαυστος, XIII, 564.
πυροφόρος, XII, 314.

ῥαδινός, XXIII, 583. — C. 315.
ῥαιστήρ, XVIII, 477.
* ῥάχις, IX, 208. — C. 314.
* ῥέθεα, XVI, 856; XXII, 68, 362.
ῥηκτός, XIII, 323.
* ῥήσσω, XVIII, 571. — C. 456, 602.
* ῥητήρ, IX, 443.
* ῥητός, XXI, 445. — C. 308, 549.
ῥιγεδανός, XIX, 325. — C. 315.
* ῥινοτόρος, XXI, 392.
ῥιπτάζω, XIV, 257.
* ῥοδανός, XVIII, 576. — C. 315.
* ῥοδόεις, XXIII, 186.
ῥοιζέω, X, 502.
ῥυσός, IX, 503.
* ῥωχμός, XXIII, 420.

σακέσπαλος, V, 126.
* σάλπιγξ, XVIII, 219. — C. 259, 368.
* σαλπίζω, XXI, 388. — C. 259, 546, 549, 601.
* σαυρωτήρ, X, 153.
* σηκάζω, VIII, 131.
σθεναρός, IX, 505. — C. 441.
* σιφλόω, XIV, 142.
* σκέλλω, XXIII, 191.
* σκιρτάω, XX, 226. — C. 642, 651.
σκολιός, XVI, 387. — C. 335.
* σκότιος, VI, 24.
* σκυδμαίνω, XXIV, 592.
σκύμνος, XVIII, 319.
* σκυτοτόμος, VII, 221.
* σκώληξ, XIII, 654.
* σκῶλος, XIII, 564.
* σόλος, XXIII, 826, 839, 844. — C. 334.
σορός, XXIII, 91.
* σοφίη, XV, 412.
σπάρτον, II, 135. — C. 260, 645.
* σπιδής, XI, 754. — C. 643.
σπινθήρ, IV, 77. — C. 442, 626.
στάζω, XIX, 39, 348, 354. — C. 546.
* στατός, VI, 506; XV, 263.
* στέμμα, I, 14, 28, 373. — C. 194.
* στεροπηγερέτα, XVI, 298.
* στέφανος, XIII, 736. — C. 194.
στιλπνός, XIV, 351. — C. 473.
* στρεφεδινέω, XVI, 792.
* στρόμβος, XIV, 413. — C. 463.
στρουθός, II, 311, 326. — C. 627, 630.
συγκαλέω, II, 55; X, 302.
συγκλονέω, XIII, 722.
συγκύρω, XXIII, 435.
συμμάρπτω, X, 467.
συμμητιάομαι, X, 197.
συμπήγνυμι, V, 902.
συμπλαταγέω, XXIII, 102.
* συμφερτός, XIII, 237.
συμφέρω, XI, 736.
συμφράδμων, II, 372.
συναίνυμαι, XXI, 502.
* συνεοχμός, XIV, 465. — C. 176, 511.
* συνεχές, XII, 26.
* συνημοσύνη, XXII, 261.
συνίστημι, XIV, 96.
συντρέχω (συνέδραμον), XVI, 335, 337.
* σῦριγξ, XIX, 387. — C. 259, 318, 368.
σφαιρηδόν, XIII, 204.
* σφενδόνη, XIII, 600. — C. 186, 222, 442.
σφονδύλιος, XX, 483.

* ταλαύρινος, V, 289; VII, 239; XX, 78. — C. 497.
ταλάφρων, XIII, 300.

* ταναός, XVI, 589. — C. 196.
τανυγλώχιν, VIII, 297.
τανύφλοιος, XVI, 767.
τάρβος, XXIV, 152, 181. — C. 421.
* τειχεσιπλήτης, V, 31, 455. — C. 250.
τειχίζω, VII, 449.
* τειχιόεις, II, 559, 646.
τεσσαράβοιος, XXIII, 705.
* τετραθέλυμνος, XV, 479.
τετραπλῇ, I, 128.
* τετραφάληρος, V, 743; XI, 41.
* τέττα, IV, 412. — C. 203.
τέττιξ, III, 151.
* τῆθος, XVI, 747. — C. 229.
τλητός, XXIV, 49. — C. 196.
* τμήδην, VII, 262.
τομή, I, 235. — C. 200.
τοξεύω, XXIII, 855.
τοξοσύνη, XIII, 314.
τοξοφόρος, XXI, 483.
* τραφερή, XIV, 308. — C. 202.
* τρίγληνος, XIV, 183.
τριήκοντα, II, 516, 680, 733.
* τρίλλιστος, VIII, 488.
τριπλῇ, I, 128.
τρίπτυχος, XI, 353.
τριστοιχί, X, 473.
τρισχίλιοι, XX, 221.
* τρόφις, XI, 307. — C. 202.
τρύζω, IX, 311. — C. 625.
τρωτός, XXI, 568.
* τυμβοχοέω, XXI, 323.
τυπή, V, 887. — C. 204.
τυφλός, VI, 139. — C. 205.

* Ὑάδες, XVIII, 486.
* ὑγιής, VIII, 524. — C. 171.
ὕδρος, II, 723. — C. 223.
ὑετός, XII, 133. — C. 353.
* ὑλαγμός, XXI, 575.
* ὑλοτόμος, XXIII, 114, 123.
* ὑμέναιος, XVIII, 493.
* ὑπαντιάω, VI, 17.
* ὑπεκσώζω, XXIII, 292.
* ὑπεμνήμυκε, XXII, 491.
ὑπεξαλέομαι, XV, 180.
* ὑπεξαναδύω, XIII, 352.
* ὑπεραής, XI, 297.
* ὑπερδεής, XVII, 330.
ὑπερείπω, XXIII, 691.
* ὑπερέπτω, XXI, 271.
ὑπερηφανέω, XI, 694. — C. 261.
* ὑπεροπλίη, I, 205.
ὑπηνήτης, XXIV, 348.
* ὑποβλήδην, I, 292.
* ὑποδεξίη, IX, 73.
* ὑποθερμαίνω, XVI, 333; XX, 476.
ὑποθωρήσσω, XVIII, 513.
ὑποκλονέω, XXI, 556.
ὑποκρύπτω, XV, 626.
ὑπολευκαίνω, V, 502.
* ὑποπτήσσω, II, 312.
* ὑπόρηνος, X, 216.
* ὑπορρήσσω, VIII, 558.
ὑποταρβέω, XVII, 533.
* ὑποφήτης, XVI, 235.
* ὑπόψιος, III, 42. — C. 571.
* ὑπώπιον, XII, 463.
* ὑπώρεια, XX, 218.
ὑφηνίοχος, VI, 19.

φαιδιμόεις, XIII, 686.
φαλαγγηδόν, XV, 360.
* φάλαρα, XVI, 106.
* φαληριάω, XIII, 799. — C. 268.
φασσοφόνος, XV, 238.
φειδωλή, XXII, 244.
* φέρτρον, XVIII, 236. — C. 270.
φήγινος, V, 838. — C. 271.
* φιάλη, XXIII, 243, 253, 270. — C. 446, 453.
* φιλοκτεανώτατος, I, 122.
φιλοφροσύνη, IX, 256.
φιλοψευδής, XII, 164.
* φλέγμα, XXI, 337. — C. 171.
* φλέψ, XIII, 546. — C. 272, 520.
* φλόγεος, V, 745; VIII, 389.
φλοιός, I, 237. — C. 271.
* φοινήεις, XII, 202, 220.

* φολκός, II, 217. — C. 155.
* φοξός, II, 219. — C. 172.
φορεύς, XVIII, 566.
* φραδής, XXIV, 354.
* φράδμων, XVI, 638.
φρεῖαρ, XXI, 197. — C. 273, 434.
* φρήτρη, II, 362, 363. — C. 272.
* φυζανικός, XIII, 102. — C. 432, 547.
φυκιόεις, XXIII, 693.
φῦκος, IX, 7.
φύξηλις, XVII, 143.
φύξις, X, 311, 398, 447. — C. 172.
φῦσα, XVIII, 372, 409, 412, 468, 470. — C. 447.
* φωριαμός, XXIV, 228.

χαλινός, XIX, 393. — C. 336, 444.
* χαλκεοθώρηξ, IV, 448; VIII, 62.
χαλκεόφωνος, V, 785.
χαλκεύω, XVIII, 400. — C. 539.
* χαλκίς, XIV, 291.
χαλκογλώχιν, XXII, 225.
χαλκόκνημις, VII, 41.
χαλκόπους, VIII, 41; XIII, 23.
χαλκότυπος, XIX, 25.
* χειή, XXII, 93, 95. — C. 178.
* χέραδος, XXI, 319.
* χερνῆτις, XII, 433.
* χέρνιβον, XXIV, 304.
χερνίπτομαι, I, 449.
* χεῦμα, XXIII, 561. — C. 186.
* χηραμός, XXI, 495.
χηρωστής, V, 158. — C. 182.
* χλούνης, IX, 539.
* χόανος ou χόανον, XVIII, 470.
χολάς, IV, 526; XXI, 181. — C. 184, 489.
χοροιτυπίη, XXIV, 261.
* χραύω, V, 138. — C. 185.
χρεμετίζω, XII, 51.
* χρόμαδος, XXIII, 688. — C. 200.
χρυσόπτερος, VIII, 398; XI, 185.

ψεδνός, II, 219.
ψευδάγγελος, XV, 159.
* ψευστέω, XIX, 107.
ψεύστης, XXIV, 261.
ψηφίς, XXI, 260.
* ψιάς, XVI, 459.
* ψύχω, XX, 440. — C. 463, 464, 632, 640.

ὠδίν, XI, 271.
ὠκυπέτης, VIII, 42; XIII, 24. — C. 191.
ὠκύπτερος, XIII, 62.
* ὠμογέρων, XXIII, 791.
ὠτώεις, XXIII, 264, 513.
ὦχρος, III, 35.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

ΟΜΗΡΟΥ ΙΛΙΑΣ.

Pages

ΙΛΙΑΔΟΣ Ν [XIII]. ΜΑΧΗ ΕΠΙ ΤΑΙΣ ΝΑΥΣΙ..................... 1

Neptune profite d'un moment où Jupiter détourne les yeux de la plaine de Troie, pour assister les Grecs (1-42). Il prend la figure de Calchas, et ranime par ses discours le courage des guerriers (43-124). Hector est arrêté dans son élan vers les navires (125-205). Idoménée et Mérion défendent la gauche de la flotte, tandis que les deux Ajax protégent le centre (206-329). Combat sanglant où périssent Grecs et Troyens, jouets des desseins opposés de Neptune et de Jupiter (330-360). Exploits d'Idoménée (361-672). Les Troyens commencent à reculer ; mais Hector prend conseil des chefs, et se décide à continuer la lutte (673-808). Ajax défie Hector, et le combat s'engage de nouveau, plus terrible et plus acharné que jamais (809-837).

ΙΛΙΑΔΟΣ Ξ [XIV]. ΔΙΟΣ ΑΠΑΤΗ.............................. 51

Nestor, qui soignait Machaon, sort de la tente, étonné du bruit qu'il entend (1-26). Agamemnon, Ulysse et Diomède, tous trois blessés, délibèrent avec lui sur ce qu'il faut faire, et Agamemnon propose de nouveau la fuite (27-81). Ulysse désapprouve le conseil ; Diomède est d'avis de retourner au combat ; Neptune, sous les traits d'un vieillard, réconforte Agamemnon, et rend l'espérance aux Grecs (82-152). Junon se pare pour séduire Jupiter ; elle emprunte la ceinture de Vénus, et fait venir de Lemnos le Sommeil, afin qu'il endorme son époux (153-351). Neptune, informé que Jupiter ne suit plus de l'œil ce qui se passe, rétablit la fortune des Grecs (352-401). Hector est blessé par Ajax, et on l'emporte hors du champ de bataille (402-439). Les Grecs repoussent les Troyens loin des vaisseaux, et Ajax, le fils d'Oïlée, les poursuit avec acharnement pendant cette retraite (440-522).

Pages
ΙΛΙΑΔΟΣ Ο [XV]. ΠΑΛΙΩΞΙΣ ΠΑΡΑ ΤΩΝ ΝΕΩΝ 84

Jupiter s'éveille, et s'aperçoit des exploits de Neptune (1-11). Il gourmande sévèrement Junon, lui ordonne de faire venir Iris et Apollon, qu'il chargera de rétablir la fortune des Troyens, et lui fait connaître les événements qui doivent s'accomplir jusqu'à la fin de la guerre (12-77). Mars apprend la mort de son fils Ascalaphe, et s'apprête à la venger; Minerve calme pourtant la fureur du dieu (78-142). Apollon et Iris prennent les ordres de Jupiter, et forcent Neptune à quitter le champ de bataille (143-219). Apollon guérit Hector, et rend la confiance aux Troyens (220-280). Hector revient au combat, plus terrible que jamais; Apollon frappe les Grecs d'épouvante, et amène les Troyens au milieu de leur camp (281-389). Patrocle quitte Eurypyle, et va implorer l'assistance d'Achille dans ce pressant danger (390-404). Les Grecs font une défense désespérée (405-591). Hector s'apprête à mettre le feu au vaisseau de Protésilas; vaillante retraite d'Ajax, fils de Télamon (592-746).

ΙΛΙΑΔΟΣ Π [XVI]. ΠΑΤΡΟΚΛΕΙΑ.............................. 130

Patrocle prie Achille de lui prêter ses armes pour épouvanter les Troyens, et Achille y consent, à condition que Patrocle se bornera à assurer le salut de la flotte (1-100). Incendie du vaisseau de Protésilas (101-123). Achille fait armer son ami, et prépare ses Myrmidons à suivre Patrocle (124-256). L'attaque du faux Achille et des Myrmidons met les Troyens en déroute (257-305). Lutte dans le camp, et poursuite des fuyards (306-418). Mort de Sarpédon, tué par Patrocle (419-507). Combat autour du cadavre de Sarpédon (508-683). Patrocle, enivré par la victoire, s'avance jusqu'à Ilion, et essaye d'emporter la ville d'emblée (684-711). Il combat contre Hector, et tue Cébrion (712-782). Il est dépouillé de ses armes par Apollon; Euphorbe le blesse; Hector l'achève, et poursuit Automédon, qui s'enfuit sur le char d'Achille (783-867).

ΙΛΙΑΔΟΣ Ρ [XVII]. ΜΕΝΕΛΑΟΥ ΑΡΙΣΤΕΙΑ........................ 182

Ménélas tue Euphorbe, qui s'occupait à enlever les armes de Patrocle (1-60). Il appelle Ajax à son secours, pour défendre contre Hector le cadavre de Patrocle (61-139). Hector cède à la vaillance d'Ajax; mais il revient bientôt, animé par Glaucus, et avec lui l'élite des Troyens: les Grecs font une résistance désespérée (140-261). Le combat dure longtemps, et avec des alternatives diverses (262-425). Douleur des chevaux d'Achille : Jupiter leur rend le courage, et Automédon les ramène au combat (426-483). Tentative d'Hector et d'Énée pour s'emparer des chevaux d'Achille ; continuation de la lutte autour du cadavre de Patrocle (484-596). Les Grecs ont le dessous; mais Ajax fléchit Jupiter, et Ménélas envoie Antilochus à Achille, pour l'informer de la mort de Patrocle et du désastre des Grecs (597-701). Mé-

Pages

nélas et Mérion emportent le cadavre, et sont protégés dans leur retraite par les deux Ajax (702-761).

ΙΛΙΑΔΟΣ Σ [XVIII]. ΟΠΛΟΠΟΙΙΑ....... 224

Désespoir d'Achille à la nouvelle de la mort de Patrocle (1-35). Thétis console son fils, et lui promet une nouvelle armure qui lui permettra de se mesurer dès le lendemain avec Hector (35-137). Thétis se rend sur l'Olympe, pour solliciter Vulcain de faire des armes à son fils; Achille sort de sa tente, et met les Troyens en fuite par son aspect terrible et ses cris (138-242). Conseil tenu par les Troyens sur le parti à prendre (243-314). Les Grecs passent la nuit dans le deuil et les lamentations autour du cadavre de Patrocle (314-368). Accueil fait à Thétis dans la demeure de Vulcain (369-477). Description du bouclier d'Achille (478-608). Thétis emporte les armes destinées à son fils (609-617).

ΙΛΙΑΔΟΣ Τ [XIX]. ΜΗΝΙΔΟΣ ΑΠΟΡΡΗΣΙΣ......................... 264

Thétis apporte à son fils les armes nouvelles, et, à la prière d'Achille, elle prend soin du corps de Patrocle (1-39). Achille convoque l'assemblée, déclare ses sentiments, et demande qu'on marche de suite au combat (40-73). Agamemnon avoue publiquement ses torts, et fait offrir par Ulysse des présents destinés à Achille, présents dont le héros ne veut pas entendre parler avant la bataille (74-153). Achille cède pourtant aux raisons d'Ulysse, et reçoit les satisfactions offertes (154-275). On porte les présents à la tente d'Achille; on y reconduit Briséis; la captive se lamente sur Patrocle avec les autres femmes, et Achille se livre de nouveau à sa douleur (276-339). Minerve lui rend sa force d'âme; il revêt ses armes, il monte sur son char (340-399). Xanthus, l'un de ses chevaux, lui prédit une mort prochaine; mais Achille a pris la résolution de venger Patrocle, et il court à cette vengeance qui lui coûtera la vie, puisqu'il doit périr presque aussitôt après Hector (400-424).

ΙΛΙΑΔΟΣ Υ [XX]. ΘΕΟΜΑΧΙΑ................................ 289

Convocation du conseil universel des dieux; Jupiter permet à ceux qui veulent prendre parti dans la guerre d'aller à leur gré au secours des Grecs ou des Troyens (1-30). Junon, Minerve, Neptune, Mercure, Vulcain, Mars, Apollon, Diane, Latone, le Xanthe et Vénus s'empressent de profiter de la permission, et descendent dans la plaine de Troie (31-74). Apollon décide Énée à se mesurer avec Achille, et Neptune décide les dieux à assister en spectateurs à cette lutte (75-155). Combat d'Énée et d'Achille; Neptune sauve Énée de la mort (156-352). Apollon empêche Hector d'attaquer Achille; Achille fond sur les Troyens, et tue Polydore, le plus jeune des fils de Priam (353-

Pages

418). Hector s'apprête à venger la mort de son frère; il est en danger de périr lui-même, mais Apollon le sauve (419-454). Achille se console de n'avoir pu tuer Hector, en faisant un immense massacre de guerriers troyens (455-503).

ΙΛΙΑΔΟΣ Φ [XXI]. ΜΑΧΗ ΠΑΡΑΠΟΤΑΜΙΟΣ........................ 320

Déroute des Troyens (1-33). Mort de Lycaon, fils de Priam (34-135). Mort d'Astéropée, chef des Péons (136-210). Lutte d'Achille et du Xanthe (211-271). Neptune et Minerve encouragent Achille; Junon envoie Vulcain pour le délivrer du danger (272-384). Combats des dieux les uns contre les autres (385-513). Les dieux retournent vers l'Olympe; Apollon seul reste pour sauver Troie (514-543). Stratagèmes d'Apollon (544-611).

ΙΛΙΑΔΟΣ Χ [XXII]. ΕΚΤΟΡΟΣ ΑΝΑΙΡΕΣΙΣ........................ 359

Achille revient de la poursuite du faux Agénor, et trouve, sous les murs d'Ilion, Hector décidé à combattre enfin contre lui (1-89). Cependant Hector, à son aspect, s'effraye et prend la fuite ; les deux guerriers font en courant trois fois le tour de la ville (90-166). Jupiter pèse les destins d'Achille et d'Hector, et abandonne à Minerve la vie du héros troyen (167-247). Lutte suprême (248-305). Achille tue Hector, dépouille le cadavre et le traîne vers les navires, attaché par les pieds à son char (306-404). Douleur et lamentation des Troyens, du vieux Priam, d'Hécube et de la veuve d'Hector (405-515).

ΙΛΙΑΔΟΣ Ψ [XXIII]. ΑΘΛΑ ΕΠΙ ΠΑΤΡΟΚΛΩ........................ 393

Les Myrmidons tournent trois fois en armes autour du lit où était étendu Patrocle, et le repas funèbre termine la journée (1-58). Apparition de Patrocle à Achille (59-107). On va chercher du bois dans la montagne; on construit le bûcher ; on y place le cadavre ; on immole des victimes (108-179). Adieux d'Achille à Patrocle; préservation du cadavre d'Hector; embrasement du bûcher de Patrocle (180-225). Achille recueille les cendres de son ami, et les Myrmidons élèvent un tombeau sur la place du bûcher (226-256). Des prix sont proposés pour diverses sortes d'exercices; d'abord pour la course des chars, où entrent en lice Eumélus, Diomède, Ménélas et Antilochus (257-361). Récit de la course et de la distribution des récompenses (362-650). Le pugilat : Épéus et Euryale (651-699). La lutte : Ajax et Ulysse (700-739). La course à pied : Ajax le Locrien, Ulysse et Antilochus (740-797). Combat de guerriers armés : Diomède et le grand Ajax (798-825). Le disque : Polypœtès (826-849). Le tir de l'arc : Mérion et Teucer (850-883). Prix du javelot décerné à Agamemnon et à Mérion (884-897).

Pages
ΙΛΙΑΔΟΣ Ω [XXIV]. ΕΚΤΟΡΟΣ ΛΥΤΡΑ........................... 447

Achille passe une nuit sans sommeil; le lendemain et les jours suivants, il traîne autour du tombeau de Patrocle le cadavre d'Hector (1-54). Jupiter, sur les plaintes d'Apollon, commande à Achille, par l'intermédiaire de Thétis, de rendre Hector aux Troyens, et fait dire à Priam d'aller racheter les restes de son fils (55-187). Douze jours après la mort d'Hector, Priam, à l'insu de tous, se prépare à sa triste expédition (188-321). Il part dans la nuit, et Mercure le conduit sain et sauf jusqu'à l'intérieur de la tente d'Achille (322-467). Priam aux pieds d'Achille (468-512). Fin de l'entrevue (513-676). Retour de Priam à Ilion; lamentations des Troyens sur Hector; lamentations d'Andromaque, d'Hécube et d'Hélène (677-776). Funérailles d'Hector (777-804).

APPENDICES.

Appendice I. Prolégomènes de Villoison........................ 499

Addendum a l'Appendice I.. 516

Appendice II. Signes critiques d'Aristarque...................... 522

Appendice III. Ilias heliconia. — Ilias signata.................. 534

Addendum a l'Appendice III...................................... 540

Appendice IV. Prolégomènes de Wolf.............................. 543

Appendice V. Préfaces de Wolf.................................... 568

Appendice VI. Zoïle.. 579

Appendice VII. Observations sur la plus ancienne rédaction des poëmes homériques, par M. Egger.................................. 584

Systèmes sur les Origines.

I. M. Guigniaut... 593
II. Otfried Müller.. 596
III. Grote.. 601
IV. M. Émile Burnouf.. 603

Liste alphabétique des ἅπαξ εἰρημένα de l'*Iliade*................ 611

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

ERRATA DE L'INTRODUCTION.

Page LX, ligne 27. Au lieu de : XVII; lisez : XVIII.

Page LXI, ligne 5. Ajoutez : et *vice versa.*

Page LXII, lignes 14-15. Au lieu de : nommer Turnèbe; lisez : dire tout ce qu'il doit à Turnèbe.

Page CV, ligne 3. Au lieu de : la depuis; lisez : depuis la.

Page CXX, ligne 10. Lisez : ϜΙΑϜΙΑΣ.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris



